UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9928

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

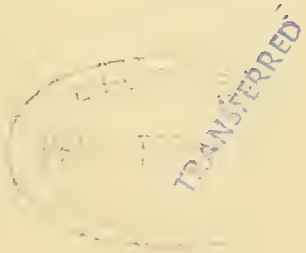
University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME TROISIÈME



51-0869

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME TROISIÈME

DU 24 FÉVRIER AU 25 MARS

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Ste. Anna MARIANOPOLI. TRANSFERRED

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

ST. MICHAEL'S COLL

VIES DES SAINTS

XXIVe JOUR DE FÉVRIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Judée, la naissance au ciel de saint MATTHIAS, apôtre, qui, ayant été choisi par les Apôtres à la place du traître Judas, après l'Ascension du Seigneur, souffrit le martyre pour la prédication de l'Evangile. Ier s. — A Rome, sainte Primitive, martyre. — A Césarée, en Cappadoce, saint SERGE, martyr, dont on a de beaux actes. 304. — En Afrique, les saints martyrs Montan, Luce, Julien, Victoric, Flavien et leurs compagnons, qui furent disciples de saint Cyprien, et consommèrent leur martyre sous l'empire de Valérien [1]. 259. — A Rouen, la passion de saint Prétextat [2], évêque et martyr. 588. — A Trèves, saint Modeste [3], évêque et confesseur. Vers 489. — En Angleterre, saint ETHELBERT, roi de Kent, que saint Augustin, évêque des Anglais, convertit à la foi du Christ. 616. — A Jérusalem, la *première Invention* du chef du précurseur de Notre-Seigneur [4]. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Senlis, saint Létard, évêque, qui mourut en Angleterre, à la suite de la reine sainte Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, et femme de saint Etbelbert, à laquelle il avait été donné pour la maintenir dans la religion chrétienne et la fortifier contre les erreurs du paganisme dont le roi, son mari, et tout le peuple anglais étaient alors infectés. Il contribua aussi beaucoup à la conversion du roi et de toute la nation, qui fut consommée par saint Augustin [5]. VIIe s. — A Saint-Denis, en France, la dédicace miraculeuse de l'église abbatiale faite par Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêtre éternel. — A Auxerre, saint Beton, évêque, qui avait été moine de Sainte-Colombe de Sens. Son corps fut trouvé revêtu d'un cilice sept cents ans après sa mort. 918. — A Orsan, en Berri, le décès du vénérable ROBERT D'ARBRISSELLE, prêtre, fondateur de l'abbaye de la Roër, près de Craon, en Anjou, sous la règle de saint Augustin, et instituteur de l'Ordre de Fontevrault, sous celle de saint Benoît. 1117.

1. Leurs actes se trouvent dans la collection de Dom Ruinart et dans les *Actes des Martyrs*, traduits et publiés de nos jours par les Bénédictins de France.

2. Voyez le 14 avril.

3 Modeste gouverna l'église de Trèves, après Milet, dans des temps très-difficiles. Il ne cessa de rappeler ses peuples à des sentiments meilleurs pour leur faire accepter, avec soumission, les peines que Dieu leur envoyait. Après son trépas, le suffrage unanime des peuples le rangea parmi les saints évêques de Trèves. Il fut enterré dans l'église de Saint-Matthieu, et son chef est conservé en grande vénération dans le trésor de cette même église. *(Propre de Trèves.)*

4. Voyez le 29 août.

5. *Saint Létard* ou *Liotard, Lieutard, Léthard, Lotaire, Lothier.* — Il fut enterré sous le portail de l'ancienne église de Saint-Martin, à Cantorbéry, où il célébrait les divins mystères pour la reine Berthe. On l'honorait autrefois dans cette ville. On y gardait ses reliques dans l'église abbatiale de Saint-Augustin, et on les portait à la procession des Rogations. On l'invoquait surtout dans les temps de sécheresse, et l'on éprouva souvent les effets de son intercession. (V. la vie de saint Ethelbert à ce jour.)

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Porto, en Italie, avec sainte Primitive, mentionnée ci-dessus, saint Paul, martyr. — A Rome, sainte Démétriade, de la famille des Anicius, qui a donné au monde tant d'illustrations : Justinien, Boèce, saint Benoît du Mont-Cassin, sainte Scholastique. Sa mère Julienne était fille de sainte Probe, dont la vertu a été louée par saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostome. La prise de Rome par Alaric avait forcé la jeune vierge à fuir. Combien de fois, en ces temps calamiteux où les riches de la veille devenaient souvent les pauvres du lendemain, la jeune fille ne dut-elle pas se répéter ces paroles : O vanité des vanités, tout n'est que vanité hormis servir Dieu : aussi refusa-t-elle un parti convenable à son rang pour s'engager à l'Epoux céleste. 425. — En Calabre, saint Jean Thérestе, moine de l'Ordre de Saint-Basile. Le contact de son corps rendit la santé à Robert Guiscard, prince de Calabre. An 1129.

SAINT MATTHIAS, APOTRE

63. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

Occisus Agnus a Lupis
Vos misit agnos ad lupos.
Santeuil, *Hymne* III *du comm. des Apôtres.*

Apprenons par la vie de saint Matthias à consulter Dieu dans toutes nos entreprises.

Le Fils de Dieu, qui était venu en ce monde pour attirer les cœurs des hommes à son amour, voulut être suivi par douze hommes pauvres et de peu d'apparence, mais puissants en œuvres et en paroles, appelés Apôtres, qu'il anima de son esprit et de sa grâce, afin que, comme de braves et vaillants capitaines, ils fissent la guerre au péché, au prince des ténèbres et à tous ses suppôts.

Parmi ces douze Apôtres, il s'en trouva un, nommé Judas Iscariote, qui, après avoir été élevé à cette éminente dignité de l'apostolat, et être demeuré quelque temps dans l'école d'un si bon et si adorable Maître, prêché et fait plusieurs miracles dans la Judée, étant enfin dominé par l'avarice, vendit à vil prix le Prix infini de la Rédemption de tous les hommes, le livrant entre les mains de ses ennemis ; mais, lorsqu'il le vit condamné à mort, il ajouta crime sur crime, et, désespérant de son pardon, il se pendit et s'étrangla de ses propres mains. En effet, il n'y en avait point d'assez infâmes dans toute la nature pour donner la mort à ce misérable.

Cet enfant de perdition ayant fait une si malheureuse fin, et étant déchu du rang que Jésus-Christ lui avait donné, les Apôtres et tous les autres Disciples, après l'Ascension de Notre-Seigneur dans les cieux, s'assemblèrent ; saint Pierre, comme chef et pasteur universel de l'Eglise, prit la parole ; et, après avoir représenté l'impiété et la punition de Judas, leur dit que, « pour accomplir la prophétie de Daniel, il fallait choisir un de ceux qui étaient présents et qui avaient conversé avec Jésus-Christ depuis le baptême de saint Jean jusqu'au jour où lui-même était monté dans les cieux ; afin que celui qu'on élirait de nouveau fût mis en la place de ce désespéré, pour être témoin avec les autres de la vie miraculeuse de leur Maître et de la triomphante victoire qu'il avait remportée sur la mort [1] ». Telle fut cette

1. Act. I.

première allocution pontificale, dont les Consistoires romains ont retenu la forme solennelle et dont les Papes conserveront jusqu'à la fin des siècles le fraternel langage.

L'avis de saint Pierre fut trouvé bon par toute l'assistance, composée d'environ cent vingt personnes; et, d'un commun accord, ils en choisirent deux, à savoir : Joseph, dit Barsabas, et, à cause de sa sainteté, surnommé *Juste ;* et Matthias, l'un et l'autre des soixante-douze Disciples. Ensuite, tous se mirent en oraison et demandèrent à celui qui pénètre le fond des cœurs qu'il lui plût de déclarer lequel des deux il avait choisi pour succéder à l'apostolat du traître Judas. « Aussitôt ils tirèrent leurs noms au sort : le sort tomba sur Matthias, et il fut compté parmi les onze Apôtres ». Deux choses rendent légitime l'emploi que les Apôtres firent du sort : ils avaient à choisir entre deux sujets d'un *égal mérite ;* mais le mérite ne suffit pas pour le ministère ecclésiastique, il faut la *vocation ;* il s'agissait donc de savoir lequel, de Joseph ou de Matthias, était *appelé* de Dieu à l'apostolat ; il plut à Dieu de déclarer cette fois sa volonté par le sort, et c'est lui sans doute qui *inspira* aux Apôtres d'employer ce moyen. Hors ces cas extraordinaires où, le mérite égal des sujets jetant dans l'incertitude, une lumière surnaturelle inspire d'avoir recours au sort, l'emploi en est illégitime. Ce serait tenter Dieu, qui a laissé à son Eglise d'autres marques pour s'assurer de la vocation de ses ministres, et qui, dans la suite, est souvent venu à son secours par des miracles. Il faut dire aussi que tous les interprètes ne voient pas dans ce passage de l'Ecriture un emploi du sort. Quelques-uns, s'appuyant sur d'autres passages, donnent au mot sort un autre sens : celui de vocation, de *lot;* de sorte qu'il faudrait traduire : Et ce fut Matthias qui eut, pour vocation, pour lot, l'apostolat. Quoi qu'il en soit, notre Saint ayant été élu Apôtre, reçut le Saint-Esprit avec les autres, et commença à prêcher aux peuples le mystère ineffable de la Croix, avec une grande sainteté de vie et une admirable ferveur d'esprit ; puis, lorsque les Apôtres divisèrent entre eux les provinces pour savoir où chacun d'eux devait aller annoncer l'Evangile, la Judée échut à saint Matthias. Il se mit aussitôt à y prêcher Jésus-Christ : il le fit avec tant d'ardeur, qu'il convertit beaucoup de monde à la foi, comme le remarque saint Isidore en sa vie. Au rapport de saint Sophrone, de Nicéphore et de Dorothée, il alla, en continuant toujours sa prédication, jusqu'au fond de l'Ethiopie. Cependant les Juifs ne cessèrent de lui faire la guerre, parce qu'il leur faisait voir, par les Ecritures, la venue du Messie. Les persécutions de ces perfides furent plus difficiles à souffrir et à vaincre que les traverses du monde les plus insupportables : car, après avoir prêché l'espace de trente-trois années, il fut assommé par eux-mêmes et par les Gentils à coups de pierres, et ensuite décapité. Quelques-uns disent qu'il fut crucifié, puis détaché de la croix pour avoir la tête tranchée. Il mourut l'an 63 de notre salut, sous l'empire de Néron. Son saint corps fut apporté à Rome par sainte Hélène, mère de Constantin, et une partie des ossements de son chef et de ses autres membres se voit encore aujourd'hui dans l'église de Sainte-Marie-Majeure ; l'autre partie fut donnée par cette sainte impératrice, comme un riche présent, à saint Agrice, archevêque de Trèves, qui la mit en l'ancienne église de Saint-Eucher, hors les murs de la ville : c'est pourquoi cette église a changé son nom, et a pris celui de Saint-Mathias. Il s'y est fait un grand nombre de miracles par les mérites de son intercession.

Nous ne voulons pas omettre ici qu'une partie du vénérable chef de ce saint apôtre, ayant été longtemps conservée fort religieusement à Barbezieux,

en Saintonge, elle n'y a pas été exempte des effets de la rage des hérétiques calvinistes, qui l'ont arrachée de son reliquaire, jetée dans le feu et réduite en cendres. Je sais que le docte allemand Jean Eck, qui disputa contre Luther et lui ferma la bouche, écrit que le corps de saint Matthias a été apporté de Rome à Augsbourg ; mais cela se peut entendre d'une partie, que le peuple prend assez souvent pour le tout.

Dans les groupes formés de douze ou treize apôtres, on reconnaît saint Matthias à la *hache* ou *hallebarde*, comme on reconnaît saint Pierre aux *clefs*, saint Paul au *glaive* de la parole, etc. Isolé, il tient une croix à longue hampe, souvenir du genre de mort qu'il endura pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Du reste, on n'est pas bien fixé sur le genre de mort qu'il souffrit. En Occident, on admet assez généralement qu'il fut lapidé, et que s'il a été crucifié, il fut achevé par un coup de *hache*. Nous avons mentionné cet attribut en premier lieu. En considération de sa hache, saint Matthias a été choisi pour patron par les charpentiers et taillandiers.

Nous ne saurions expliquer pourquoi il a attiré l'attention des buveurs et viveurs repentants, des personnes atteintes de la petite vérole ou qui la redoutent, et a été pris pour patron par cette catégorie de gens.

Trèves et Goslar, en Hanovre, comptent saint Matthias parmi un de leurs patrons.

Raphaël, Rubens, Lucas de Leyde, Alber Durer, Lambert Suavius, Jacques Callot et autres l'ont mis dans leurs suites d'Apôtres.

LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSELLE

1045-1117. — Papes : Grégoire VI; Pascal II. — Rois de France : Henri Ier; Louis VI, *le Gros*.

« Fuyez, ô servante du Christ, les vices manifestes ou cachés dans l'ombre. La vertu a son siége entre les extrémités vicieuses. Mettez-vous en garde contre l'excès, car tout ce qui est excessif se convertit en défaut. N'obéissez pas à toutes sortes d'inspirations, ni à toutes sortes de personnes... »
Lettre du bienheureux Robert à une Dame du monde.

Robert d'Arbrisselle est une des principales figures historiques de la fin du XIe siècle et du commencement du XIIe. L'incroyable puissance de sa parole, les conversions sans nombre qu'il opéra dans les masses, parmi les personnes de la haute société et surtout les grandes dames de son temps, le nouvel institut monastique qu'il fonda, l'immense influence qu'il exerça sur son siècle, les attaques mêmes dont il fut l'objet en font un des plus grands génies d'éloquence, et un des saints les plus étonnants qu'ait produits l'Eglise.

Il naquit en Bretagne, vers l'année 1045 ou 1047, dans un bourg que l'on nommait Arbrisselle, mais que l'on appelle maintenant Arbressec, à sept lieues de la ville de Rennes. Son père avait nom Damalioc, et sa mère Orvende. Ils étaient pauvres des biens de la terre, mais riches de ceux du ciel. Damalioc même, étant touché de Dieu, embrassa, dit-on, l'état ecclésiastique et se fit prêtre, ce qui doit faire croire que si sa femme n'était pas

morte, elle avait renoncé au monde et s'était faite religieuse par sa permission. Robert reçut de leurs soins une éducation si noble et si pieuse, qu'il parut homme dès sa plus tendre jeunesse. On ne voyait rien en lui de léger et de puéril, mais une sagesse et une maturité de vieillard. La pudeur et l'honnêteté qu'il faisait paraître dans la moindre de ses actions, attiraient sur lui les yeux de tout le monde, et, en le faisant aimer de ses parents, le faisaient respecter de toutes les personnes de sa connaissance.

A cette époque, le pauvre pouvait parcourir facilement la carrière des lettres et parvenir aux honneurs du sacerdoce. Le presbytère ou l'abbaye du voisinage l'accueillait à son école et l'envoyait ensuite achever ses études dans quelque université. Robert suivit cette marche. Quand il fut en âge d'étudier, on lui permit d'aller chercher des maîtres en diverses villes de Bretagne et de France, sur l'espérance que Dieu ne l'abandonnerait pas, mais que, par son amoureuse providence, il pourvoirait en Père aux frais de ses études et à son honnête subsistance. En effet, il trouva partout les secours qui lui étaient nécessaires ; cela lui donna le courage de venir jusqu'à Paris, qui était dès lors le théâtre des beaux esprits et avait une fameuse Université, où l'on enseignait avec réputation toutes les sciences. A peine y fut-il arrivé qu'il fit éclater les belles qualités dont la grâce et la nature l'avaient orné. On le vit accorder si parfaitement l'assiduité aux écoles avec la véritable dévotion, qu'on jugea d'abord sans difficulté qu'il serait bientôt un des plus rares ornements de cette école si illustre. Son esprit vif et délié, son application continuelle à la connaissance de la vérité, avec l'assistance particulière qu'il obtenait du ciel par ses prières, lui firent pénétrer les plus grands secrets de la philosophie et de la théologie. Enfin, ses études eurent tant de succès, que, de pauvre écolier qu'il était, il devint un célèbre docteur et s'acquit une réputation extraordinaire.

En ce même temps, c'est-à-dire environ l'an 1085, le siége de Rennes étant devenu vacant par le décès de Méen, son vingt-deuxième évêque, Sylvestre de la Guerche, qui avait été chancelier de Conan II, duc de Bretagne, fut mis en sa place ; on eut sans doute, en cette élection, plutôt égard à sa naissance et à son crédit qu'à sa capacité pour les fonctions épiscopales. Cependant, comme il était homme de probité et craignant Dieu, et qu'il ne voulait pas se perdre en négligeant le soin de son troupeau, il s'appliqua surtout à attirer, dans son diocèse, des personnes savantes et très-versées dans les Canons, pour suppléer à la capacité et à l'expérience qui lui manquaient. Il cherchait un ecclésiastique de grand mérite, sur qui il pût se décharger des soins ordinaires de son évêché. On lui proposa Robert, docteur de Paris ; « c'était un homme savant, laborieux, vigilant et d'un grand exemple ; d'ailleurs, c'était son diocésain et comme son sujet naturel ; il y avait donc pour Robert obligation étroite de le servir dans les affaires ecclésiastiques ». Il n'en fallut pas dire davantage à l'évêque pour le déterminer à faire ce choix. Il écrivit à Robert, par un messager qu'il lui envoya exprès à Paris, le conjurant de se rendre au plus tôt auprès de lui, pour l'assister de ses conseils et de ses lumières dans la conduite des âmes dont il venait d'être créé le pasteur.

Robert avait trop de zèle et de piété pour refuser un emploi où, rendant à son prélat l'obéissance qu'il lui devait, il pouvait si utilement travailler à la gloire de Dieu et au salut de son prochain. Il partit donc de Paris, sans différer, et alla à Rennes. Sylvestre, qui reconnut que son mérite surpassait ce qu'on lui en avait dit et l'idée qu'il s'en était formée, le fit son archiprêtre, lui confia toute sa puissance et le considéra comme son conducteur

et son guide dans le gouvernement de son diocèse. Robert, pour répondre à cette bienveillance, s'appliqua entièrement aux affaires et aux nécessités de l'église de Rennes. Il entreprit d'y rétablir la discipline ecclésiastique : il déclara la guerre à tous les vices, et principalement à ceux qui causaient du scandale ; il mit la paix dans les familles qu'il trouva en dissension ; il retira les biens de l'Eglise des mains profanes des laïques ; il entreprit de réformer le clergé, dans lequel régnaient la simonie et des mœurs scandaleuses. On ne comprendrait pas la vie de Robert d'Arbrisselle qui fut tout entière un combat contre les abus de son siècle, si on ne jetait un coup d'œil sur la plaie qui affligeait alors le clergé : cette plaie était la simonie. De là les fausses vocations et le déréglement des mœurs chez ceux qui avaient usurpé le sanctuaire sans y être appelés! Heureusement qu'alors la foi était vive ; le peuple chrétien comprenait que la religion, bonne en elle-même, n'est pas responsable des scandales de quelques-uns de ses ministres.

La divine Providence, ayant appelé Sylvestre de ce monde, au bout de quatre ans, les ecclésiastiques, qui auraient dû seconder le zèle de notre Saint et se joindre à lui pour réprimer les désordres qui affligeaient le diocèse, soit qu'ils fussent jaloux de la haute réputation que lui avait acquise son mérite, soit qu'ils fussent irrités de ce qu'il les reprenait de leurs crimes, résolurent de le perdre ; et, le voyant sans appui, ils le persécutèrent si étrangement que, pour empêcher le scandale qui pouvait arriver à son occasion, il fut contraint d'abandonner la Bretagne et d'aller exercer son zèle ailleurs. Il se retira donc à Angers, où il enseigna quelque temps la théologie, avec d'autant plus de satisfaction, que cet excellent emploi lui donna moyen de faire couler la piété dans le cœur de ses disciples. Cependant, il concevait sans cesse de nouveaux désirs de se consacrer tout à Dieu, et, pour le faire avec moins d'empêchement, il pratiquait des austérités qui pourraient paraître incroyables : il mangeait très-peu et veillait presque toujours ; il porta deux ans entiers une cuirasse de fer sur le dos, sans la dépouiller. Ce genre de vie, tout admirable qu'il était, ne satisfaisant pas encore le zèle qu'il avait de glorifier Jésus-Christ, il résolut d'abandonner le monde et de se retirer en quelque solitude, pour s'adonner entièrement à la contemplation des choses célestes. Il quitte donc la ville d'Angers, avec un prêtre qu'il prend avec lui, comme le prophète Elie s'associa son disciple Elisée, et va se cacher dans la forêt de Craon, sur les confins de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou.

La vie qu'il mena dans cette solitude est tout à fait admirable. Il ne vivait, la plupart du temps, que d'herbes et de racines sauvages, et n'usait jamais, en ses repas, ni de vin ni de viandes. Il aurait cru être trop mollement vêtu s'il s'était servi d'une tunique de peaux de chèvres ou d'agneaux, selon l'usage des solitaires ; il n'en voulut avoir qu'une, tissée avec de la soie de porc, afin de se tourmenter davantage. Quand l'infirmité humaine le contraignait de dormir, il se couchait sur la terre dure, afin de se faire un supplice du lieu même de son repos. En un mot, son historien dit qu'il n'y a point de genre de pénitence qu'il n'inventa pour affliger sa chair. Ces austérités, néanmoins, quelque grandes qu'elles fussent, n'étaient pas comparables aux peines qu'il souffrait intérieurement : les épreuves par lesquelles Dieu voulut l'épurer furent quelquefois si rudes et si violentes que, dans l'excès de sa douleur, il abandonnait son cœur aux sanglots et aux gémissements d'une manière qu'il n'est pas possible de représenter.

Le bruit de sa sainteté s'étant peu à peu répandu autour de la forêt, on y accourut de toutes parts pour y admirer ce nouveau prodige. Autant il

avait de rigueur pour lui-même, autant il paraissait doux et affable envers ceux qui le visitaient. Son seul regard inspirait aux libertins des sentiments de pénitence et de crainte de Dieu. Quand il parlait des choses saintes, il avait une éloquence toute céleste, de sorte qu'il ravissait tout le monde par ses discours. Ceux qui l'avaient entendu s'en retournaient parfaitement édifiés ; et, comme ils publiaient ce qu'ils avaient vu et entendu, ils étaient cause que d'autres venaient de loin, par troupes, vers le Saint, pour profiter de ses entretiens. Il était comme l'oracle du Seigneur, et il satisfaisait tellement ceux qui s'adressaient à lui, qu'on eût dit que ses lèvres étaient les dispensatrices de la science du ciel. En effet, la plupart de ceux qui l'avaient entendu renonçaient à leur vie passée et ne respiraient plus que la pénitence ; plusieurs même, ne pouvant se résoudre à le quitter, voulurent être solitaires à son exemple. Ainsi, la forêt de Craon devint en peu de temps toute peuplée d'anachorètes, qui, faisant renaître la ferveur des anciens ermites de l'Egypte, y menaient une vie angélique.

Parmi ses disciples, les plus considérables furent le bienheureux Vital de Mortain, chanoine de l'église de Saint-Evroul, au diocèse d'Avranches, et ensuite instituteur de la célèbre abbaye de Savigny, en Normandie ; et le bienheureux Raoul de la Futaie, religieux de l'abbaye de Saint-Jouin, au diocèse de Poitiers, et, depuis, fondateur de la fameuse abbaye de Saint-Sulpice de Rennes, en Bretagne. L'exemple de ces deux célèbres personnages en attira tant d'autres après eux, que la forêt de Craon, toute spacieuse qu'elle était, n'étant pas capable de contenir ces saints solitaires, Robert fut contraint de les disperser dans les forêts voisines. Alors, ne pouvant plus veiller sur un si grand nombre d'ermites, il les divisa en trois colonies : il en retint une pour lui, et donna les deux autres à Vital et à Raoul, qu'il jugea les plus capables de cet emploi. C'était un spectacle digne de Dieu et des anges, de voir tous ces solitaires dispersés dans ces bois, mêlés parmi les bêtes sauvages et logés, les uns dans les antres, les autres dans des cabanes faites d'écorce ou de branches d'arbres, pratiquer à l'envi la vertu et aspirer tous à la perfection.

Après qu'ils eurent vécu quelques années dans des cellules séparées, Robert, reconnaissant que plusieurs d'entre eux avaient de l'inclination pour la vie cénobitique, entreprit de leur bâtir une espèce de monastère dans la forêt de Craon, au lieu appelé la Roë, et leur donna la règle de saint Augustin, qui avait été nouvellement rétablie en France par le bienheureux Yves, évêque de Chartres : ce qui fit qu'il les appela chanoines réguliers. Ils vivaient dans une ferveur, qui surpassait, en quelque façon, celle des chrétiens de la primitive Eglise ; ne possédant ni rentes, ni revenus, ils ne subsistaient que d'aumônes, et ne mangeaient que des racines. Le Saint servit, pendant quelques années, de père et d'abbé à ces nouveaux religieux, et les établit si solidement dans la piété, qu'elle s'est maintenue longtemps dans ce monastère avec beaucoup d'éclat. Un saint évêque d'Angers, écrivant à un Pape en sa faveur, lui dit que cette maison était à la fois la plus pauvre et la plus sainte de tout le royaume. Le soin qu'il prenait de cette communauté ne l'empêcha pas de veiller toujours sur les anachorètes, et de prêcher l'Evangile à ceux qui venaient vers lui ; car, comme sa charité était sans bornes, il allait indifféremment où la nécessité l'appelait, et il se donnait tellement à tout le monde, qu'il semblait être également le père des peuples et des ermites.

Comme ce saint Abbé travaillait ainsi à la gloire de son Dieu, Urbain II, autrefois religieux de Cluny, que le dessein d'une croisade avait attiré en

France, se trouvant à Angers, fut prié de faire la dédicace de l'église du monastère de Saint-Nicolas, que Geoffroi Martel, comte d'Anjou, avait fait bâtir avant de se faire religieux. Ce Pape, qui avait entendu parler de Robert comme d'un prodige et comme de la merveille de la province, voulant connaître par lui-même si son mérite répondait à sa réputation, lui ordonna de prêcher à cette auguste cérémonie, et d'exciter les peuples à prendre les armes pour la conquête de la Terre sainte. Jamais notre Bienheureux ne parut dans une plus belle occasion ; la cour du Pape était remplie de cardinaux, d'évêques et d'abbés, de princes et de grands seigneurs qui accompagnaient Sa Sainteté pour un Concile que l'on devait tenir à Tours, et il s'était assemblé en outre une foule si grande à cette cérémonie extraordinaire, qu'on eût dit que toutes les villes de France y étaient accourues. Cependant cet auditoire ne l'étonne point : il prêche avec un zèle et une hardiesse de prophète, et exhorte si puissamment les peuples à prendre la croix, que les enrôlements pour la guerre sainte sont nombreux. En un mot, il remplit toute l'assemblée de tant d'admiration, que le Pape avoua que le Saint-Esprit avait parlé par sa bouche, et, pour preuve de son estime, il l'honora du titre de missionnaire apostolique, lui donnant pouvoir de prêcher l'Evangile, non pas en une seule partie du monde, mais de tous côtés et dans toute l'étendue de la terre.

Le serviteur de Dieu, se voyant chargé d'une si sainte mission, se crut obligé de la remplir ; comme sa charge d'abbé l'en empêchait, il la résigna entre les mains de l'évêque d'Angers, dont le monastère de Roë relevait, et cela avec le consentement des chanoines, qui eurent un regret mortel de perdre un si bon père. Robert leur ayant dit adieu, ainsi qu'aux anachorètes, prit quelques disciples avec lui, et s'en alla de province en province annoncer l'Evangile. Comme il ne prêchait pas moins la pénitence par la pauvreté de ses habits et par l'austérité de sa vie que par ses discours, il produisit des fruits incroyables dans tous les lieux où il passa : les peuples le suivaient par troupes, admirant les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. La chose alla même jusqu'à ce point, que la plupart des hommes, des femmes et des enfants qu'il avait convertis, abandonnèrent leur pays et leurs parents, et allèrent partout à sa suite. Comme il se vit environné de cette multitude innombrable de personnes de l'un et de l'autre sexe, qu'il avait gagnées à Jésus-Christ, sa charité qui, à l'exemple de celle du Fils de Dieu, gagnait tout le monde, ne lui permettant pas de les renvoyer, il fut obligé, pour ne les avoir pas toujours autour de lui, de leur chercher un lieu de retraite où ils pussent vivre dans une régularité convenable à leur ferveur.

Sur les confins de l'Anjou et du Poitou, à une petite lieue de la ville de Candes, si célèbre par le décès du grand saint Martin, il y a de vastes campagnes, qui étaient alors toutes couvertes d'épines et de buissons, et qu'un vallon, arrosé par un courant d'eau, séparait en deux parties. Ce lieu s'appelle Fontevrault. Quelques-uns ont cru que ce nom lui avait été donné à cause d'un insigne voleur, nommé Evrault, qui s'y retirait, et qui, ayant été enfin gagné à Jésus-Christ par les prédications du B. Robert, le lui avait abandonné pour y établir son Ordre. Mais Baudri, archevêque de Dol, en Bretagne, qui, étant contemporain de notre Saint, n'a pu errer en une chose si vulgaire, dit que de temps immémorial ce lieu s'appelait Fontevrault. Quoi qu'il en soit, c'est ce désert que notre nouvel Elie s'est choisi pour y loger ces troupes de néophytes, et d'où l'Ordre religieux qu'il a institué a pris son nom, comme les Ordres de Cluny, des Chartreux, de Prémontré, de

Cîteaux et de Grandmont, tous en France, ont tiré le leur des lieux de leur premier établissement.

Le temps de cette fondation fut sur la fin du XIe siècle. Robert commença par faire bâtir quelques cellules ou cabanes, seulement pour mettre ses disciples à couvert et les défendre des injures de l'air; mais pour éviter le scandale qui pouvait arriver dans cette assemblée des deux sexes, il jugea à propos de séparer leurs demeures. Il mit donc les hommes dans un canton, et les femmes dans un autre plus éloigné : à ces dernières, il fit même une espèce de clôture, qui n'était que de fossés ou de haies vives. Il logea Dieu au milieu de ces saintes troupes ; car il fit dresser deux oratoires, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, où chacun allait à son tour faire ses prières. L'occupation des femmes était de chanter continuellement les louanges de Dieu ; et celle des hommes, après leurs exercices spirituels, était de défricher la terre et de travailler de leurs mains à quelque métier pour les besoins des uns et des autres. C'était une chose admirable de voir l'ordre et le règlement qui se gardaient dans un si grand nombre de personnes nouvellement converties. La charité, le silence, l'union, la modestie et la douceur s'y observaient inviolablement. Ils ne vivaient que de ce que la terre produisait d'elle-même, ou des aumônes que les populations voisines leur faisaient. Aussi ils ne s'appelaient point autrement que « les pauvres de Jésus-Christ », pour être distingués des autres religieux.

Ces exemples de piété attirèrent dans la forêt une multitude innombrable de personnes de toutes sortes de conditions, qui, ayant entendu les exhortations salutaires du Saint, en étaient tellement touchées, qu'elles ne voulaient plus retourner au siècle. On y voyait venir des familles entières, pour être enrôlées dans cette colonie. Il recevait tous ceux qu'il jugeait être appelés de Dieu : les vieux, les pauvres et les roturiers, aussi bien que les jeunes, les riches et les nobles. Les infirmes, les estropiés, les malades et les lépreux mêmes n'étaient pas renvoyés, et il ne fallait d'autre recommandation, pour y être admis, qu'une véritable volonté de se convertir et de se donner à Dieu. Ce concours de personnes de tout âge croissait tellement de jour en jour, qu'on ne pouvait construire assez de cellules pour les contenir : c'est ce qui fit que Robert résolut de leur bâtir divers monastères. Il en édifia trois pour les femmes : l'un, pour mettre les vierges et les femmes veuves, qui fut nommé le Grand-Moustier ; l'autre, pour les lépreuses et les autres infirmes que l'on appela de Saint-Lazare ; et le troisième, pour les femmes pécheresses, auquel on donna le nom de Madeleine, parce qu'elles devaient imiter sa pénitence. Le même ordre fut gardé à proportion pour le logement des hommes. Voilà ce qui composa la fameuse maison de Fontevrault, dont la magnificence s'est conservée jusqu'à nos jours. Le beau nom qui fut donné à l'entrée principale de cette maison mérite d'être remarqué : on la nomma *Athanasis*, c'est-à-dire « la porte de l'Eternité », pour montrer que les personnes qui s'y retireraient auraient quelque assurance de leur salut.

Jusqu'alors il n'avait prescrit à la congrégation aucune forme de vie qui lui fût particulière ; mais, comme la charité le pressait de sortir du désert pour aller prêcher l'Evangile, il voulut, avant de partir, déclarer l'esprit de son institut. Voici en quoi il consiste : le saint Patriarche, considérant qu'il n'y avait point encore de congrégation établie dans l'Eglise en l'honneur de la Vierge, eut la pensée de fonder un Ordre pour honorer à jamais sa maternité, et d'exécuter, en sa personne et en celle de ses disciples, le testament du Fils de Dieu, par lequel ce divin Sauveur, mourant sur le Calvaire,

fit une mystérieuse alliance entre sa mère et saint Jean, disant à la Vierge : *Femme, voilà votre Fils ;* et à Jean : *Voilà votre Mère.* Car comme, depuis ce temps-là, cet Apôtre rendit à Notre-Dame tous les devoirs que la qualité de Fils pouvait exiger de lui, et qu'en un mot il la regarda et révéra comme sa mère, ainsi Robert, se voyant environné de cette multitude d'hommes et de femmes, qu'il a convertis à Dieu, voulut que, dans sa congrégation, composée des deux sexes, l'un représentât la divine Marie, et fît la fonction de Mère, et l'autre tînt la place de Jean, et fît la fonction de fils. Et, comme la mère, durant la minorité de ses enfants, a l'administration de leurs biens et une autorité entière sur leurs personnes, il fit renoncer ses religieux aux avantages de leur sexe et à la disposition de leurs biens, qui étaient auparavant communs : par ce moyen, les soumettant aux religieuses, après s'y être soumis le premier, il les rendit comme les enfants, ou plutôt comme les pupilles de la Sainte Vierge. Il leur enjoignit aussi de dédier leurs chapelles particulières à saint Jean l'Evangéliste, afin de prendre pour patron de leurs églises celui qu'il leur avait donné pour modèle de leur soumission.

Comme il fallait un chef pour conduire cette grande troupe de religieuses et pour veiller aux affaires de la congrégation, notre Saint établit Hersende de Champagne grande prieure des monastères de filles. Elle était proche parente du comte d'Anjou et veuve de Guillaume, seigneur de Monsoreau, qui tenait rang de prince dans la province. Mais, de crainte qu'elle ne pût pas vaquer seule à toutes les affaires, quoiqu'elle eût un esprit admirable, il lui donna, pour coadjutrice et assistante, Pétronille de Craon, veuve du seigneur de Chemillé, qui n'était guère inférieure en naissance ni en sainteté à Hersende : elle était issue d'une des plus anciennes et des plus florissantes familles d'Anjou, et elle avait tant de belles qualités, qu'elle mérita l'estime de tout le monde. S'étant ainsi déchargé du soin des affaires sur la sage conduite de ces deux illustres religieuses, il se mit en chemin pour aller de ville en ville et de paroisse en paroisse, éclairer les peuples qui étaient dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. En passant par la forêt de Craon, où il avait autrefois goûté tant de délices, il associa à sa mission Vital, Bernard d'Abbeville et Raoul, ses anciens disciples, afin de travailler ensemble à la conquête des âmes. Il alla en Bretagne, pour faire part à ses compatriotes des grâces dont il était le dispensateur et le ministre, et, après avoir parcouru cette province, il entra dans la Normandie, qui était alors fort décriée, à cause des grands crimes qui s'y commettaient. Le zèle qu'il fit paraître, pour abolir les désordres de ce pays-là, lui acquit une telle estime, qu'après quelques persécutions qu'il lui fallut endurer d'abord, il fut respecté des princes, chéri des évêques, honoré des abbés et admiré de tout le monde.

Cependant l'ennemi de notre salut, ne pouvant souffrir les progrès que faisait notre saint missionnaire avec ses disciples, lui suscita des adversaires qui semèrent divers bruits contre sa doctrine, ses mœurs et sa conduite. L'hérétique Roscelin, entre autres, publia contre lui, sous un nom emprunté, une lettre pleine d'injures et de calomnies : c'est apparemment celle que quelques auteurs modernes ont attribuée trop légèrement à Geoffroy, abbé de Vendôme ; mais toutes ces calomnies, quoique capables de décourager les plus forts, ne refroidirent nullement son zèle. Il continua toujours les fonctions de son ministère apostolique, et, comme il souffrait ces injures avec une patience invincible, elles tournèrent à la confusion de ses ennemis, et ne servirent qu'à augmenter l'estime qu'inspirait sa vertu : ceux mêmes qui avaient été trop crédules, ayant reconnu le mérite de Robert et

l'injustice de leur procédé, se rendirent les protecteurs des monastères qu'il fonda depuis en divers endroits.

De la Normandie, il fit un tour à Fontevrault, pour y conduire une grande troupe de personnes qu'il avait converties par ses prédications, et, de là, il alla faire une mission dans le Poitou. Pierre, évêque de Poitiers, qui connaissait le mérite du serviteur de Dieu, le reçut avec bien de la joie; et, voyant les fruits admirables qu'il faisait par son institut, il offrit d'aller lui-même à Rome en demander l'approbation au Pape : ce qu'il exécuta heureusement. Robert ayant parcouru cette province, celle d'Anjou et la Touraine, établissant partout des maisons de son Ordre, en fit autant dans le Berri, l'Auvergne, le Limousin, l'Angoumois, le Périgord, la Gascogne et le Languedoc. Nous n'entreprenons pas de rapporter ici, dans le détail, les merveilles qu'il opéra dans le cours de cette mission, ni les conversions miraculeuses qu'il fit par l'ardeur de son zèle; mais nous ne pouvons omettre celle de la reine Bertrade, qui arriva un peu après le retour de notre Saint à Fontevrault. Cette princesse, dont la beauté avait été si fatale à la France, puisqu'elle avait attiré sur ce royaume les malédictions du ciel et les foudres de l'Eglise, ayant bien considéré les vanités du siècle et pesé, dans son esprit, les sentiments chrétiens qui lui avaient été inspirés par notre savant prédicateur, dans les visites qu'elle lui avait faites, résolut enfin, quoique dans la fleur de son âge et de sa beauté, de quitter le monde et de se retirer dans le monastère de Fontevrault, pour y faire pénitence des péchés de sa vie passée. Elle vint donc trouver le bienheureux Robert, et, mettant sa couronne à ses pieds, elle lui demanda humblement un voile pour cacher son visage, qui avait tant fait d'idolâtres et d'adultères. En prenant l'habit religieux, elle donna à l'Ordre une maison appelée Haute-Bruyère, qu'elle avait à huit lieues de Paris, pour en faire un couvent ; et, de crainte que le revenu qui en dépendait ne pût pas suffire à ce dessein, elle ajouta à ce don ce que le roi Philippe Ier, son époux, lui avait assigné dans la Touraine, pour faire partie de son douaire. Comme elle ne pouvait pas disposer de ce domaine, sans le consentement du roi Louis VI, successeur de Philippe, elle fit agréer cette donation à ce prince, qui fut ravi de contribuer pour quelque chose à une si sainte retraite de la reine, sa belle-mère.

La santé de notre Saint était fort affaiblie par son grand âge, par les courses qu'il avait faites dans ses missions et par les austérités qu'il pratiquait continuellement. Il tomba dangereusement malade dans l'abbaye de Fontevrault ; et, craignant d'être surpris par la mort avant d'avoir pu perfectionner l'esprit de son institut, qui n'était pour ainsi dire encore qu'ébauché, il fit assembler tous ses religieux autour de son lit, et leur dit que, voulant avoir la consolation de les laisser contents dans leur vocation, il était bien aise de savoir d'eux s'ils étaient résolus de demeurer dans la dépendance des religieuses auxquelles il les avait soumis, afin qu'il permît à ceux qui n'y voudraient pas rester de passer dans une autre congrégation. Les religieux lui ayant donné des assurances et fait des protestations de persévérer constamment dans leur état, il leur proposa l'élection d'une abbesse de laquelle ils relevassent particulièrement, et qui fût comme le chef et la générale de tout l'Ordre. C'était là un point de la dernière importance : il s'agissait du repos de l'Ordre et du choix d'une femme qui fût capable de présider à l'un et à l'autre sexe : ce qui n'était pas facile à trouver. C'est pourquoi il assembla plusieurs prélats et docteurs pour les consulter là-dessus ; par suite de leur avis, six mois après, Pétronille de Chemillé, dont nous avons déjà parlé, fut élue abbesse de Fontevrault, avec le consentement

général des religieuses et des religieux : elle fut installée dans cette dignité, malgré les raisons que son humilité lui suggéra pour s'en dispenser, le 28 octobre de l'an 1115.

Robert, étant revenu en santé, fit confirmer cette élection par Gérard, légat du Saint-Siége, qui était à Angoulême ; et ayant donné, à son retour, quelques constitutions à la nouvelle abbesse, pour les faire garder dans son Ordre, il alla prendre possession de l'abbaye de Haute-Bruyère, où il avait envoyé auparavant la reine Bertrade et quelques autres religieuses. Mais, ayant appris en chemin que Bernier, abbé de Bonneval, était en différend avec le bienheureux Yves, évêque de Chartres, il se rendit en cette ville : il eut tant de pouvoir sur l'un et sur l'autre, qu'il rétablit entre eux une parfaite amitié. Cette paix étant conclue, il continua son voyage à Haute-Bruyère ; il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'on lui manda que le bienheureux Yves était décédé. Cette nouvelle le surprit et l'affligea également : quoique le saint évêque lui eût été autrefois un peu contraire en la forêt de Craon, Robert ne laissait pas de conserver pour lui le respect qu'il devait à une personne de son mérite ; d'ailleurs, ce prélat avait bien changé de sentiment, comme il paraît par la déférence qu'il eut pour lui en la réconciliation dont nous venons de parler, et par le consentement qu'il lui donna pour l'établissement du couvent de Haute-Bruyère.

Lorsque Robert était prêt de s'en retourner à Fontevrault, après avoir passé les fêtes de Noël, et avoir mis un très-bon ordre en cette nouvelle maison, il se vit, tout malade qu'il était, obligé de faire un autre voyage à Chartres, pour apaiser le différend de Thibault, comte de Champagne, avec le clergé de la même ville, sur l'élection d'un évêque à la place d'Yves. (1116.) Le clergé avait élu Geoffroy Deslieues, chanoine de l'église cathédrale de Chartres. Mais Thibault, n'agréant pas cette élection, quoique l'élu fût un homme très-vertueux et peu inférieur en mérites et en sainteté à celui qui l'avait précédé, chassa ce nouvel évêque, et traita fort indignement les chanoines qui étaient de son parti. Saint Bernard d'Abbeville, abbé de Tyron, s'employa avec beaucoup de zèle à pacifier ces troubles ; mais ce fut sans effet, quoiqu'il eût une éloquence capable de persuader les opiniâtres. Ce grand ouvrage était réservé au bienheureux Robert, à qui Dieu avait donné un talent particulier pour réconcilier les esprits. Il se chargea donc de parler au comte, et il le fit si heureusement, que ce prince consentit à l'élection de Geoffroy, fit restitution aux chanoines des biens qu'il leur avait saisis, et se remit avec eux dans une parfaite intelligence.

Ce ne fut pas là le seul bon office que l'église de Chartres reçut de notre Bienheureux. La simonie y régnait ; quelque effort qu'eût fait le bienheureux Yves pour la détruire, il n'avait pu en venir à bout. Robert entreprit de la faire disparaître ; et, après avoir réconcilié les chanoines avec leur prince, pour les réconcilier avec Dieu il leur donna une grande horreur de ce sacrilége : non-seulement ils lui promirent, par un serment solennel, de n'y jamais retomber ; mais pour empêcher leurs successeurs de commettre un crime si détestable, ils arrêtèrent, par un statut inviolable qui a été longtemps observé, qu'aucun chanoine ne serait reçu à l'avenir qu'il ne fît le même serment.

Puisque nous sommes arrivé à parler du zèle que notre nouvel Elie a déployé pour abolir les abus qui s'étaient glissés parmi les chrétiens, nous en rapporterons ici un illustre exemple, que l'on trouvera aussi dans la vie du bienheureux Bernard d'Abbeville. L'an 1100, il se tint un Concile de cent quarante prélats du royaume, dans la ville de Poitiers, où les cardinaux

Jean et Benoît présidaient en qualité de légats du Pape Pascal II, et où il s'agissait de fulminer anathème contre un prince et une princesse adultères [1]. Robert, dont la sainteté éclatait de toutes parts, reçut ordre de venir à cette assemblée, soit en qualité de Docteur, soit comme Missionnaire apostolique ou comme chef d'une Congrégation. Il s'y trouva avec Bernard d'Abbeville, qui était alors abbé de Saint-Cyprien de Poitiers. La sentence d'excommunication fut donnée par le Concile ; mais tous les prélats n'eurent pas le courage de demeurer pour la publier : des laïques, sans doute à l'instigation de Guillaume, comte de Poitou, coupable des mêmes crimes que le roi de France, firent pleuvoir sur les Pères du Concile une grêle de pierres. Quelques prélats disparurent et cherchèrent leur salut dans la retraite. Mais Robert et Bernard, qui étaient accoutumés à défendre généreusement l'honneur de l'Eglise, à soutenir sans crainte la vérité et à combattre partout contre l'impiété, furent de ceux qui demeurèrent fermes au milieu de cette émeute, et, bravant la mort, ils lurent publiquement la sentence de condamnation que le Concile avait rendue.

Mais reprenons le fil de notre histoire. De Poitiers, le bienheureux Robert, accompagné du bienheureux Bernard d'Abbeville, alla à Blois ; à son arrivée, il alla voir Guillaume III, comte de Nevers, qui y était prisonnier de guerre. Ce prince eut tant de joie de cette visite, qu'oubliant les ennuis de sa captivité, il disait, dans l'excès de sa joie, qu'il demeurerait volontiers en prison le reste de ses jours, pourvu qu'il vît souvent de semblables consolateurs. En effet, il profita si bien de cet entretien, que, mis en liberté, il se fit chartreux en l'humble condition des frères convers, dans laquelle il mourut l'année même de son noviciat. De Blois, Robert passa dans le Berri, pour y visiter sa maison d'Orsan. Il lui arriva en chemin un accident qui, pouvant servir à sa gloire, ne doit pas être omis en ce lieu. Deux voleurs s'étant jetés sur lui et sur les religieux qui l'accompagnaient, pillèrent leur petit bagage et vomirent contre eux toutes sortes d'injures. Et, comme son indisposition l'avait obligé de se servir d'un cheval contre son ordinaire, ces inhumains, sans respecter sa vieillesse, ni avoir égard au soulagement que méritait son infirmité, le jetèrent par terre et le traitèrent indignement. Mais un religieux de cette compagnie, ayant crié à ces barbares que c'était Robert d'Arbrisselle (ce grand homme dont la réputation volait par tout le monde) qu'ils maltraitaient ainsi, ils furent saisis d'une telle épouvante que, se jetant à l'heure même à ses pieds, ils lui demandèrent pardon et lui promirent de s'amender et de quitter leurs brigandages. Robert, ravi d'une si belle conversion, leur pardonna de bon cœur tout le mal qu'ils lui avaient fait, et, les relevant de terre, il les embrassa avec une tendresse paternelle et leur donna le baiser de paix. Enfin, par un excès de charité, comme s'il leur eût été beaucoup obligé, il les fit participants des prières et des bonnes œuvres de toute sa congrégation : ce qui ne s'accorde pour l'ordinaire qu'aux fondateurs et aux bienfaiteurs des monastères ; en cela notre Saint a montré qu'il était le nouvel Elie de la loi de grâce, dont la miséricorde et la charité l'emportaient de beaucoup sur le zèle rigoureux de l'ancien Elie de la loi de Moïse.

Notre voyageur étant sorti des mains des voleurs, ou plutôt ayant changé en agneaux ces loups qui avaient voulu le dévorer, continua son chemin et arriva enfin à Orsan. Après y avoir passé quinze jours, il en partit pour aller en l'abbaye de Bourgdieu, y consoler, par sa présence, les

1. *Philippe* Ier, roi de France, qui, après avoir répudié la reine Berthe, épousa *Bertrade*, déjà mariée au comte d'Anjou. On a raconté ci-dessus la conversion de cette princesse.

religieux qui lui avaient demandé cette grâce. Après avoir satisfait leur désir, il se remit en chemin pour aller dans les villes et les bourgades voisines, où il était aussi ardemment désiré; mais, le jour même de son départ, il tomba dans une telle défaillance, qu'on eut bien de la peine à le transporter à Orsan, où il arriva un dimanche, 18 février. Dès qu'il se vit en cette maison, ses premiers soins furent de se munir des derniers Sacrements de l'Eglise; c'est pourquoi, dès le lendemain, après une confession très-exacte, il reçut le saint Viatique : ce qui ne l'empêcha pas de communier tous les jours, selon sa coutume, jusqu'à la fin de sa vie. Le mardi, il se fit donner l'Extrême-Onction. Le jour suivant, il fut visité par les plus grands seigneurs du pays, et particulièrement par Léger, archevêque de Bourges. Il recommanda à ce prélat la maison d'Orsan, dont il était le principal fondateur, et lui témoigna le désir qu'il avait d'être enterré à Fontevrault, non pas dans l'église ni dans le cloître, parce qu'il croyait que ces lieux étaient trop honorables pour lui, mais dans la boue du cimetière, afin de ressusciter avec la plus grande partie de ses enfants, et de n'être point séparé, même par la mort, de ceux qu'il avait si tendrement chéris durant sa vie. Après cela, il fit retirer la foule qui se pressait autour de son lit, afin de vaquer à la prière et d'élever plus librement son cœur au ciel. Dès qu'on fut sorti de sa chambre, il se mit à prier pour le Pape, pour les Docteurs de l'Eglise, pour son Ordre, pour ses bienfaiteurs et pour ses ennemis, dont Guillaume, comte de Poitou, était un des principaux; il demanda avec grande instance à Dieu qu'il lui plût de le rappeler dans la voie du salut; ce qui arriva quelque temps après sa mort, car ce prince se rendit à son devoir et reçut l'absolution de ses fautes.

Quand le Saint eut fait toutes ses prières dans le silence de la nuit du jeudi, il souffrit une tentation horrible, suscitée par une troupe de démons, qui se présentèrent à lui pour le mettre à la dernière épreuve; mais il les fit aussitôt disparaître, en s'armant du signe de la croix, et leur disant avec une vraie foi : « Que faites-vous ici, troupe maudite; retirez-vous de moi, je vous le commande de la part de Dieu ». Après cette victoire, il se fit rapporter une relique de la vraie croix, que l'on a gardée depuis soigneusement à Orsan, afin de pouvoir mourir au pied de la croix de son Maître, s'il n'avait pas le bonheur de mourir dessus. La présence de cet adorable instrument de notre salut lui inspira une si grande douleur de ses péchés, qu'il fit une confession générale et publique de ceux dont il eut la connaissance; et, quoiqu'il eût mené une vie toute sainte et toute innocente, il s'accusa de telle sorte que, si on ne l'eût bien connu, on l'aurait pris pour quelque grand pécheur. En cela, il parlait le langage des Saints qui se reconnaissent pécheurs, pour porter les vrais pécheurs à la pénitence, et qui ne perdent jamais le souvenir de leurs péchés, de peur de tirer de la vanité de l'applaudissement des hommes.

Le vendredi, sur les deux heures après midi, ayant fait appeler ses religieuses et ses religieux, il leur fit, sur l'esprit de leur Ordre, une petite exhortation dans laquelle il se servit des mêmes paroles que le Sauveur dit sur la croix, et qui ont servi de fondement à l'institut de Fontevrault; car, commençant par l'abbesse Pétronille, il lui dit, en montrant ses religieux : « Femme, voilà vos enfants » ; et, se tournant vers les religieux, il leur dit : « Enfants, voilà votre Mère ». Puis, leur ayant imposé à tous une pénitence, il leur donna sa bénédiction. Aussitôt après, il rendit son esprit à Dieu, le 25 février l'an 1116 ou 1117. De sorte que cet homme divin eut l'avantage de mourir le même jour et à la même heure que le Sauveur du monde, et

en bénissant ses enfants : Dieu l'ayant voulu rendre conforme à son Fils dans les circonstances de la mort, comme il avait tâché de l'imiter parfaitement dans celles de la vie. Cette mort causa une affliction générale, non-seulement dans l'Ordre de Fontevrault, mais encore dans toute la France, où cet homme prodigieux avait donné tant de marques de son zèle et de sa piété. Il n'y eut point de condition qui n'en témoignât de la tristesse, parce qu'il n'y avait personne qui ne perdît beaucoup en le perdant.

RELIQUES ET CULTE DU B. ROBERT D'ARBRISSELLE.

Son corps fut solennellement transporté à Fontevrault, ainsi qu'il l'avait désiré. L'archevêque de Bourges voulut lui rendre lui-même les derniers devoirs et assister au convoi. L'archevêque de Tours, l'évêque d'Angers et le comte d'Anjou se trouvèrent aussi à cette sainte cérémonie avec plusieurs abbés et religieux des monastères voisins, et un grand nombre de prêtres, suivis de toute la noblesse du pays et d'une troupe presque innombrable de peuple. Tout Fontevrault alla au-devant de ce célèbre convoi jusqu'à Candes, les pieds et la tête nus, quoiqu'au milieu de l'hiver. Le corps étant arrivé, on le mena comme en triomphe dans toutes les églises, revêtu de ses habits sacerdotaux. On le porta le premier jour dans le chœur du grand monastère, le lendemain dans l'église de Saint-Lazare, et le jour suivant dans celle de la Madeleine, et en chacun de ces monastères on fit un service solennel : puis, pour contenter la dévotion des peuples, on le reporta dans la grande église. Après y avoir été exposé plusieurs jours à la piété de ceux qui venaient le voir, il fut inhumé par le même archevêque de Bourges, non pas dans le cimetière comme le Saint l'avait désiré, mais à la droite de l'autel, en qualité de fondateur, chacun ayant conclu qu'il était plus à propos de lui rendre justice que de contenter son humilité. Ce prélat, passant par Orsan, rendit au cœur du Saint, qui y était demeuré, un honneur pareil à celui qu'il avait rendu à son corps : car il le fit mettre aussi proche de l'autel, dans une pyramide de pierre dure, qu'on érigea en son honneur; et cet autel fut depuis en telle vénération dans la province, qu'il n'était point autrement appelé que l'autel du Saint-Cœur, et qu'on y venait de toutes parts faire des vœux et des prières. Cette pyramide n'est plus maintenant en son entier, parce que, pendant les désordres de la guerre des Calvinistes, l'an 1562, un soldat de l'armée du duc de Deux-Ponts en rompit une partie. Il allait même la mettre en pièces; mais, par une merveilleuse puissance de Dieu, à peine eut-il frappé quelques coups sur la pierre, qu'il devint aveugle et sentit son bras immobile. Au reste, cet impie, en perdant la vue du corps, ouvrit heureusement celle de l'âme, reconnut la vérité de notre religion et détesta ses erreurs; enfin, pour réparer l'outrage qu'il avait fait au Saint, il fit une neuvaine sur le même lieu, après laquelle il recouvra la faculté de voir, qu'il avait perdue. C'est ce que les habitants d'Orsan ne sauraient oublier, l'ayant appris de leurs pères, qui ont été les spectateurs de cette merveille. Il s'est fait plusieurs autres choses miraculeuses par les mérites du B. Robert, ainsi qu'on le peut voir dans les auteurs que nous citerons bientôt. Il y a encore à Fontevrault une fontaine qui porte son nom, et qu'il fit sourdre d'un lieu où l'on ne devait pas espérer de source; ses eaux continuent encore de faire des miracles. Des personnes dignes de créance ont déposé avoir remarqué qu'il s'exhalait quelquefois de son cœur une odeur très-agréable. On rapporte plusieurs guérisons miraculeuses faites à son tombeau et par son intercession : ce qui obligea l'évêque de Poitiers, en 1644, d'en faire une information juridique, afin de servir au procès de sa canonisation, à laquelle le roi très-chrétien et la reine d'Angleterre ont supplié Sa Sainteté de faire travailler.

Mais faudrait-il chercher d'autres miracles pour prouver la sainteté de Robert, que les belles actions de sa vie ? Y a-t-il rien de plus admirable que de voir un homme pauvre, éloigné de son pays et de ses amis, et appuyé sur la seule Providence, bâtir, au milieu d'un désert, de grandes églises et de beaux monastères, y assembler jusqu'à deux et trois mille personnes de l'un et de l'autre sexe, leur trouver des revenus suffisants pour les nourrir, sans qu'ils eussent d'autre soin que de louer sans cesse le très-saint nom de Dieu, en fonder une infinité d'autres en France et hors de France, avec tant de succès, qu'ils ne cèdent à nuls autres ni en richesses, ni en magnificence; en un mot, venir à bout, en très-peu de temps, d'un dessein que des rois et des princes auraient eu peine à exécuter dans un grand nombre d'années? Il ne faut donc pas s'étonner si, depuis son décès, c'est-à-dire depuis plus de six cents ans, on lui a donné le titre de Bienheureux et de Saint, et si, en cette qualité, on a inséré son nom dans le Martyrologe de son Ordre.

Nous ne nous étendons pas ici sur les louanges de ce fameux Institut de Fontevrault, qui a été le fruit des fatigues, aussi bien que des prières et des larmes de ce saint instituteur. Les papes, les légats, les archevêques, les évêques, les rois et les princes lui ont donné une infinité d'éloges. L'observance régulière, qui s'y est toujours gardée avec la même ferveur qu'on l'y gardait au commencement, en est le panégyrique continuel. Il y a tant de princesses et de dames de la première qualité qui l'ont embrassée, sans se dispenser d'en garder exactement les règles, qu'on peut dire, sans

flatterie, qu'il s'est trouvé allié à toutes les couronnes de l'Europe. On n'y a pas moins vu de saintes filles que de nobles, et toutes les maisons de cette congrégation ont été si fertiles en grandes âmes, qu'elles pourraient nous en fournir de longues listes. Quel bonheur pour la France que cet Ordre, détruit pendant la Révolution française, ait pu réunir ses débris et se rétablir ! En 1803, deux religieuses Fontevristes fondèrent un pensionnat, et, en 1806, une communauté à Chemillé, dans le bocage Vendéen, patrie de Pétronille, première abbesse de Fontevrault : elles reprirent l'habit de leur Ordre en 1810. Bientôt il y eut, dans cette maison, treize anciennes Fontevristes; de nouvelles religieuses augmentant ce nombre, une chapelle fut bâtie en 1827. Les restes précieux de Robert d'Arbrisselle, qui gisaient, sans honneur, dans un coin de l'antique abbatiale de Fontevrault, transférés dans la chapelle de la communauté de Chemillé, en 1847, reçurent le culte qui leur est dû. Outre cette maison de Chemillé (diocèse d'Angers), il en existe deux autres aujourd'hui, toutes les trois consacrées à la prière et à l'éducation des jeunes filles : celles de Brioude (diocèse du Puy), et celle de Boulor (diocèse d'Auch).

Quant à l'abbaye de Fontevrault, merveille de l'art chrétien, avec ses cinq églises et ses trois cloîtres, elle est aujourd'hui une maison de détention, où deux mille prisonniers occupent les débris des vastes bâtiments habités, jusqu'au dernier siècle, par l'Ordre de saint Robert d'Arbrisselle.

La vie du bienheureux Robert fut d'abort écrite en latin, à la demande de Pétronille, première abbesse de tout l'Ordre, par Baudri, abbé de Bourgueil, et depuis archevêque de Dol, en Bretagne, qui avait été son intime ami. André, grand prieur de Fontevrault, y ajouta ce qui s'était passé de plus particulier pendant les trois dernières années de sa vie. Le R. P. Sébastien Ganot, religieux du même Ordre, a donné au public ces deux ouvrages en notre langue, avec des observations qu'il a dédiées aux reines de France et d'Angleterre. Le Père Beurier, célestin, en parle dans son recueil des *Fondateurs de Congrégations*. Le Père Honorat Niquet, de la compagnie de Jésus, en a traité fort amplement dans son *Histoire de l'Ordre de Fontevrault*. Enfin, en 1666, le sieur Pavillon nous a donné sa vie, justifiée par plusieurs titres tirés de divers monastères de France, d'Espagne et d'Angleterre : c'est un ouvrage très-curieux, qui ne laisse rien à désirer. Nous nous en sommes principalement servi pour composer cette histoire.

Outre ces auteurs, le R. P. Jean de La Malnferme, professeur en théologie, du même Ordre de Fontevrault, a donné au public, au XVIIe siècle, deux dissertations dans lesquelles il montre évidemment que la lettre contre le bienheureux Robert, attribuée à Geoffroi de Vendôme, n'est pas de lui, mais plutôt de l'hérétique Roscelin, comme nous l'avons déjà remarqué, et justifie, par des raisons invincibles, qu'elle ne contient que des calomnies et de pures impostures. Tout le monde en était déjà bien persuadé, mais on doit à ce savant auteur de l'avoir si nettement prouvé, que personne, dans la suite des siècles, ne pourra plus s'y laisser tromper.

SAINT SERGE, MARTYR A CÉSARÉE, EN CAPPADOCE (304).

En ce temps-là (304), l'Arménie et la Cappadoce étaient gouvernées par un nommé Saprice, originaire de Malte. Se rendant de Cappadoce en Arménie, il s'arrêta à Césarée. Durant son séjour en cette ville, il fit rechercher les chrétiens et ordonna de lui amener tous ceux qu'on trouverait. Les disciples de Jésus-Christ, qui étaient en petit nombre dans la métropole de la Cappadoce, ne furent point effrayés par la menace des atroces supplices qu'on leur préparait; ils furent même consolés par le grand nombre de païens qui se joignaient à eux pour embrasser la foi ; et Dieu leur préparait au ciel des couronnes de justice.

Au milieu de ces terreurs arriva le jour des sacrifices.

Or, non loin de la ville, demeurait un saint moine nommé Serge. Il avait d'abord exercé la magistrature sous les princes de l'empire ; mais, redoutant les agitations d'un monde sacrilége, il quitta tout, distribua ses biens aux pauvres et se retira dans une vaste caverne au pied d'une montagne voisine, pour suivre dans ce dénûment Jésus-Christ pauvre.

Le jour de la fête annuelle de Jupiter, le prince des profanes idoles, il se rendit, par une inspiration d'en haut, dans la ville et se mêla à la foule des païens, attendant comme eux les apprêts du sacrifice.

Au moment où le prêtre conjurait les grands dieux par certaines paroles magiques, Serge se mit à prier Dieu, dans son cœur, de faire éclater aux yeux de ce peuple infidèle la grandeur de ses merveilles, en paralysant l'action sacrilége du sacrificateur. Et la chose arriva ainsi : le malheureux ministre des idoles ne put recevoir aucune réponse de ses dieux. Exaspéré, il annonça que ses dieux étaient irrités à cause du reste de liberté qu'on laissait aux chrétiens. A ces mots, Serge, transporté d'un saint zèle, s'écrie au milieu de la foule : « Pourquoi, sacrilége, oses-tu feindre la colère de tes dieux ? C'est mon Seigneur Jésus-Christ qui, exaucant la prière de moi, son serviteur, a fermé la bouche mensongère de tes démons ; c'est lui qui m'a choisi pour manifester ton erreur et publier devant tout le peuple la vérité de ma religion ». Le Flamine fut stupéfait d'un tel langage. La

multitude se saisit de Serge et le conduisit au gouverneur, en l'accablant de mauvais traitements. Celui-ci, après avoir traité de folie les admirables réponses que lui fit le confesseur de Jésus-Christ, le condamna à la décapitation et à la confiscation de ses biens. Les satellites se saisirent aussitôt de sa personne et lui tranchèrent la tête. La nuit suivante les chrétiens recueillirent son corps et l'ensevelirent dans la maison d'une pieuse matrone.

Dans la suite des temps, ses reliques furent transportées en Espagne, où elles reposent honorablement près de la ville de Bétule[1], bien qu'aujourd'hui on ne connaisse plus le lieu précis où elles se trouvent.

Ainsi parlent les *Actes* du martyre de saint Serge.

S. ÉTHELBERT, Ier ROI CHRÉTIEN DES ANGLES OU ANGLAIS (616).

Saint Ethelbert ou Albert, roi de Kent, monta sur le trône en 560. Les conquêtes qu'il fit sur les autres rois le rendirent le plus puissant monarque de l'Heptarchie, et on le désignait ordinairement sous le nom de roi d'Angleterre. Il épousa Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, et, comme il était encore idolâtre, il ne l'obtint qu'à condition qu'elle serait libre de professer le christianisme ainsi que l'évêque Létard, qu'elle emmenait en qualité d'aumônier et de directeur.

Ethelbert, frappé des vertus de son épouse et de la vie exemplaire du saint évêque, sentit diminuer son attachement au paganisme, et son cœur était déjà préparé en quelque sorte à recevoir l'Evangile, lorsque saint Augustin vint le prêcher dans son royaume. Quelque temps après, Ethelbert se rendit en personne à Thanet et donna son audience en plein air. Les missionnaires arrivés près de lui exposèrent le but de leur venue et les avantages qui en résulteraient pour lui et pour ses sujets. Ethelbert, après les avoir écoutés avec beaucoup d'attention, leur répondit : Vos discours sont beaux et vos promesses magnifiques. Jamais on ne m'en a fait de semblables, mais elles me paraissent un peu incertaines. Cependant, puisque vous êtes venus de si loin pour l'amour de moi, je ne souffrirai pas qu'on vous moleste, et je vous autorise à prêcher dans mes Etats. Il leur assigna de quoi subsister, et voulut qu'ils fixassent leur résidence à Cantorbéry, sa capitale.

Peu de temps après, il ouvrit les yeux à la lumière et renonça publiquement au culte des idoles. Le zèle et la piété de Berthe secondaient les instructions d'Augustin, et ne contribuèrent pas peu à la conversion de son mari, qui fut bientôt suivie de celle d'une grande partie de la nation.

Le roi de Kent, devenu chrétien, parut un homme tout nouveau, et les vingt années qu'il vécut après son baptême furent entièrement consacrées à étendre la religion et à convertir ses sujets. Il abolit le culte des idoles, fit renverser leurs temples ou les conserva au vrai Dieu. Celui qui était à Cantorbéry fut converti en une église qui devint plus tard cathédrale. Il fonda aussi, hors des murs de la ville, le monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit ensuite le nom de Saint-Augustin. Il fit aussi construire plusieurs églises, entre autres celle de Saint-André, celle de Rochester et celle de Saint-Paul de Londres. Missionnaire à son tour, il travailla à la conversion des princes voisins et gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux, et Redwal, roi des Est-Angles ; mais ce dernier retourna plus tard au paganisme.

Saint Grégoire le Grand lui envoya (600) plusieurs présents avec une lettre dans laquelle il le félicite de son zèle pour la religion; il lui donne d'excellents avis par rapport à son salut. Ethelbert avait eu d'abord de rudes combats à soutenir contre ses passions, contre le monde et contre l'esprit de ténèbres ; mais il en sortit toujours vainqueur en employant les armes que fournit l'Evangile, c'est-à-dire la prière, l'humilité et la mortification.

La bienfaisance était aussi une de ses principales vertus, et ses sujets, surtout ceux qui étaient dans le besoin ou le malheur, en ressentirent les heureux effets. Il les gouvernait en père plutôt qu'en maître, et faisait régner dans ses Etats la paix, la justice et la piété. Il porta des lois si sages qu'on les observait encore en Angleterre plusieurs siècles après sa mort, qui arriva l'an 616, dans un âge avancé, puisqu'il avait été roi de Kent pendant cinquante-six ans.

Il fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et quelque temps après son corps fut levé de terre et placé sous le grand autel. Il était patron de l'église de Norwich et de plusieurs autres églises d'Angleterre, sous le nom de saint Albert.

On entretenait toujours une lampe allumée devant son tombeau, où il s'opéra des miracles jusqu'au temps de Henri VIII.

1. *Bétule, Betulon* ou *Bethulæ*, ville près de laquelle Scipion battit Massinissa. On pense que c'est aujourd'hui le village de Ubeda-Vieja, en Andalousie.

XXVe JOUR DE FÉVRIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Egypte, la naissance au ciel des saints martyrs Victorin, Victor, Nicéphore, Claudien, Dioscore, Sérapion et Papias, sous l'empereur Numérien. Les deux premiers, ayant enduré avec constance d'horribles supplices pour la défense de la foi, eurent la tête tranchée ; Nicéphore, après le gril et le feu, fut haché en morceaux ; Claudien et Dioscore furent consumés par les flammes ; Sérapion et Papias moururent par le tranchant de l'épée. IIIe s. — En Afrique, les saints martyrs Donat, Juste, Hérénas et leurs compagnons. — A Rome, le jour natal de saint FÉLIX III, pape, qui fut le bisaïeul de saint Grégoire le Grand ; celui-ci rapporte de lui qu'il apparut à sainte Tarsille, sa nièce, et qu'il l'appela au royaume céleste. 492. — A Constantinople, saint TARAISE, évêque, remarquable par sa science et sa piété. On possède encore une lettre que le pape Adrien Ier lui écrivit pour la défense des saintes images. 806. — A Nazianze, saint CÉSAIRE, frère de saint Grégoire le Théologien, que le même Grégoire assure avoir vu parmi les Bienheureux. 369.

MARTYROLOGE DE FRANCE. REVU ET AUGMENTÉ.

A Saintes, saint Concorde, dixième évêque connu de cette ville. Vers 510. — A Maubeuge, sainte ALDÉTRUDE ou ADELTRUDE, vierge et abbesse, qui succéda à sainte Aldegonde, sa tante, dans le gouvernement de cette maison. 696. — Au monastère d'Heidenheim, aux frontières de Franconie et de Bavière, diocèse d'Eichstædt, le décès de sainte Valburge, vierge anglaise, fille de saint Richard de Lucques, et sœur de saint Guillebaud et de saint Gombaud, première abbesse de ce lieu. Ses reliques ont enrichi un grand nombre d'églises de France et des Pays-Bas, dont plusieurs portent le nom de cette Sainte, entre autres celle de Furnes, en Belgique, où est la principale partie de ses ossements [1]. Vers 780. — A Girgenti, en Sicile, saint GERLAND, évêque, né en France, dans la ville de Besançon, dont les reliques, qui sont en sa cathédrale de Girgenti, ont fait changer son ancien nom de Saint-Jacques en celui de Saint-Gerland. 1101. — Dans le Limousin, saint AVERTAN, confesseur, de l'Ordre des Carmes, né en France, dont le corps repose à Lucques, en Toscane. XIVe s. — En Alsace, saint LÉOBARD, fondateur de Marmoutier, déjà mentionné au 18 janvier.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Taraise, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile, etc., comme au romain.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Rome, le jour natal de saint Félix III, pape, qui fut clerc régulier de l'église de Latran, et bisaïeul de saint Grégoire le Grand ; celui-ci rapporte de lui qu'il apparut à sainte Tarsille, sa nièce, et l'appela au royaume céleste.

Martyrologes de Saint-Benoît ; des Camaldules. — En Italie seulement, sainte Marguerite de Cortone, dont il est fait mention le 22 février.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Ignace, évêque et martyr, dont il est fait mention le 1er février.

Martyrologe de Cîteaux. — Saint Polycarpe, évêque et martyr, dont l'entrée au ciel est honorée le 26 janvier.

Martyrologe des Trinitaires déchaussés. — Sainte Marguerite de Cortone, dont la mémoire est honorée le 22 février.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — A Angelopolis (Puebla), dans les Indes Occidentales (Amérique), le bienheureux SÉBASTIEN, surnommé d'Apparitio, de l'Ordre des Mineurs,

1. Voir au 5 mai.

remarquable par l'innocence de ses mœurs, par sa patience, sa contemplation, sa charité tant envers Dieu qu'envers le prochain, et par d'autres dons célestes, qui mourut en cette ville, glorieux par ses miracles et presque centenaire. Il a été solennellement inscrit parmi les Bienheureux, par le souverain pontife Pie VI. 1600.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — Saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie et docteur de l'Eglise, dont la naissance au ciel est honorée le 23 février.

Martyrologe des Carmes chaussés et déchaussés. — A Lucques, en Toscane, le bienheureux Avertan, confesseur, de l'Ordre des Carmes, illustre par la sainteté de sa vie, dont le corps, à cause de plusieurs miracles dus à son intercession, fut enseveli avec une grande solennité.

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Certaldo, ville de Toscane, la bienheureuse Julie, vierge, du Tiers Ordre de Saint-Augustin, qui, illustre par la noblesse de sa race, mais encore davantage par sa vertu d'humilité et son mépris des choses humaines, s'en alla auprès de son céleste Epoux, le 9 de janvier.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — Sainte Marguerite de Cortone, du Tiers Ordre de Saint-François, dont la mémoire est honorée le 22 février.

Martyrologe des Capucins. — A Faënza, saint Pierre Damien, cardinal et évêque d'Ostie, célèbre par sa doctrine et par sa sainteté, dont la mémoire est honorée aujourd'hui dans notre Ordre.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — Le bienheureux Constant de Fabriano [1], de l'Ordre des Frères Prêcheurs, très-illustre par l'austérité de sa vie, par le don de continuelle oraison, dont le corps est gardé religieusement à Asculum, et le chef à Fabriano.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Antoine, martyr, qui périt dans les flammes. — En Phénicie, les saints Ananie, prêtre, Pierre, portier, et sept soldats, martyrs, dans la persécution de Dioclétien. — A Scopelo, en Grèce, saint Rhégin, évêque et martyr. Il assista au concile de Sardique en 347. Il fut mis à mort par l'ordre de Constance, empereur arien. Vers l'an 355. — Chez les Grecs, saint Théodore Salus qui, par humilité, feignit la folie et mourut en paix. — A Puebla, au Mexique, le bienheureux Sébastien d'Apparitio, entrepreneur de travaux publics. Riche, il employait tous ses biens à de bonnes œuvres. 1600. — A Lucques, en Italie, le bienheureux Romeo, compagnon inséparable de saint Avertan, nommé au martyrologe de France. — En Berri, le bienheureux Robert d'Arbrisselle [2]. — A Diospolis, en Egypte, les saints martyrs Victorin, Victor, Nicéphore, Claudien, Diodore, Serapion et Papius. Les trois premiers furent broyés dans un mortier ; Claudien fut coupé en morceaux avant d'expirer ; Diodore périt dans les flammes, Serapion eut la tête tranchée et Papius fut noyé [3]. 284.

SAINT FÉLIX III, PAPE

483-492. — Empereur d'Orient : Zénon ; Rois d'Italie : Odoacre et Théodoric.

La croix assure la victoire !

Saint Félix appartenait à la famille Anicia, la plus puissante, la plus riche et la plus noble de Rome. Son père avait été marié avant que d'être prêtre. Mais, en s'engageant dans les liens du sacerdoce, il avait, selon les règles canoniques, renoncé à ceux du mariage. Félix lui-même avait été

1. Les maîtres du bienheureux Constant de Fabriano en la vie spirituelle furent Conradin de Brescia et saint Antonin, depuis archevêque de Florance. Il se rendit célèbre par ses vertus et les grâces signalées qu'il obtenait du Seigneur.

Un jour on lui demandait de réciter son bréviaire pour les Grecs, qui allaient succomber sous les coups des Turcs. « Je l'ai déjà fait plusieurs fois », répondit le Bienheureux ; « mais Dieu, en punition de leur schisme, les a irrévocablement condamnés ». Il annonça le jour de la mort de saint Antonin, et expira lui-même le 25 février 1481. Pie VII a approuvé son culte en 1821.

2. Voir au 24 février. — 3. Cf. Assemani, *Acta martyrum orientalium.*

marié avant d'entrer dans les Ordres et de devenir Pape. Saint Grégoire le Grand, qui était de la même famille patricienne des Anicii, rappelle ce fait en ces termes dans une homélie prononcée devant le peuple romain à la basilique de Saint-Clément :

« Mon père eut trois sœurs, Tharsilla, Gordiana et Amiliana, qui, éprises d'une même ardeur de perfection, se consacrèrent le même jour au Seigneur, prirent le voile des vierges et vécurent ensemble dans leur maison, observant les règles monastiques. Ma tante Tharsilla se distinguait par son assiduité à la prière, ses mortifications, son abstinence et l'édification d'une vie consommée en Dieu. Une nuit, dans une vision, mon quatrisaïeul le pontife Félix, qui me précéda sur ce siége de Rome, lui apparut, et découvrant à ses regards les magnifiques splendeurs du royaume des cieux, lui dit : Ma fille, l'heure est venue où je dois t'introduire dans ce séjour de la gloire éternelle. Quelque temps après, Tharsilla fut prise d'une maladie soudaine, et bientôt on comprit qu'elle allait mourir. Selon la coutume dans les familles nobles, une foule considérable remplit la demeure pour assister la malade et consoler ses proches. Ma mère se trouvait au chevet de la mourante. Elle la vit tout à coup lever les yeux au ciel, comme dans une extase; puis, en se tournant vers les assistants, elle dit : Retirez-vous, retirez-vous, Jésus vient à moi ! A ces mots, cette âme sainte se dégagea des liens du corps; un parfum céleste se répandit dans l'appartement, comme si l'auteur de toute suavité qui venait d'apparaître à son humble servante eût voulu laisser à tous cette marque de sa présence ».

Félix succéda à Simplicius et fut élu le 8 mars de l'année 483, par le sénat, le clergé et le peuple assemblés dans la basilique de Saint-Pierre. Durant l'interrègne qui fut de six jours, selon les uns, de vingt-six jours, suivant les autres, Odoacre, en sa qualité de roi d'Italie, intrigua pour diriger les affaires de l'assemblée et s'arroger le droit de confirmer l'élection. Le mémoire qui contenait ces prétentions fut condamné vingt ans plus tard comme impie et sacrilége par un concile de Rome : toute l'antiquité ecclésiastique ratifia cette condamnation ; quant aux manœuvres d'Odoacre, elles échouèrent complétement.

Le début du pontificat de saint Félix coïncida avec la nouvelle apportée à Rome du rétablissement de l'hérétique Pierre Monge [1] sur le siége épiscopal d'Alexandrie, par l'influence d'Acace, archevêque de Constantinople. Le vénérable Félix cita Acace à son tribunal et déposa Pierre Monge. Il fit partir pour Constantinople les deux évêques Misenus et Vital, les chargeant de notifier la sentence. Mais ces légats furent circonvenus par les intrigues des deux prélats schismatiques. Ils se laissèrent corrompre, moyennant une somme d'argent, et n'exécutèrent pas les ordres du Saint-Siége. A leur retour en Italie, Félix réunit un synode où ils furent convaincus de simonie et excommuniés. Après la déposition des légats, les Pères du concile prononcèrent de nouveau la déposition solennelle de Pierre Monge. Le Pape ne voulait point encore sévir contre Acace dont les derniers événements lui avaient fait connaître la mauvaise foi. Cependant, comme il ne daignait pas même répondre aux lettres paternelles du souverain Pontife et qu'il continuait à demeurer en communion avec Pierre Monge, Félix fut obligé de le ranger parmi les hérétiques et de le séparer de la communion catholique. Pour porter ce décret à Constantinople, le Pape fit choix du prêtre Tutus. Il lui remit de plus deux lettres, l'une pour l'empereur Zénon, l'autre pour

1. Son hérésie était l'Eutychianisme. Voir sur cette question le concile de Chalcédoine dans les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, tome Ier, page 318 et not. pages 335, 336.

le clergé et le peuple de Constantinople : cette dernière était destinée à réparer le scandale donné publiquement par ses précédents légats. Acace refusa obstinément de recevoir le décret du Pape : pour qu'il ne pût pas prétexter de son ignorance sur une sentence qui l'excommuniait, un moine du couvent où le légat avait trouvé un refuge fut assez hardi pour attacher le décret à son manteau pontifical, un dimanche qu'il entrait dans la basilique pour y célébrer. Cet acte de courage attira la vengeance d'Acace sur tous les moines de Constantinople : un certain nombre d'entre eux furent égorgés par ses affidés. C'est ainsi qu'Acace eut le triste honneur de commencer la séparation entre Rome et Constantinople. Ce premier schisme dura trente-cinq ans (484-519). Qui pourrait dire toutes les violences, toutes les persécutions, toutes les cruautés des Eutychiens triomphants contre les catholiques ? Trois intrus, trois apostats occupaient les trois grands siéges d'Orient : Pierre le Foulon à Antioche, Pierre Monge à Alexandrie, Acace à Constantinople : tout puissants à la cour de Zénon et unis dans leur révolte contre le Saint-Siége, ils durent croire avoir triomphé et regarder l'eutychianisme implanté pour jamais en Orient. Mais Dieu allait confondre leurs orgueilleuses pensées. Pierre le Foulon mourut le premier en 488 ; Acace le suivit au tombeau quelques mois après : il expira chargé de la malédiction de Dieu et des hommes. Quant à Zénon, qui n'avait pas eu le courage de se montrer ce qu'il était au fond, un prince vraiment catholique, il fut enterré tout vif par sa propre femme : il mourut dans son tombeau de faim et de rage. Félix ne se contenta pas de donner des soins tendres et bienveillants aux intérêts de l'Eglise d'Orient ; il se tourna avec compassion vers cette malheureuse Eglise d'Afrique foulée aux pieds par les Vandales. Il écrivit à l'empereur pour qu'il intervînt auprès de Hunéric, leur roi, et qu'il l'engageât à cesser ses cruautés envers les catholiques. Le roi persécuteur vécut de courtes années, et Gondamond, son successeur, rendit la paix à l'Eglise. Ceux qui étaient tombés pendant la persécution demandèrent à rentrer en grâce : Félix régla les conditions de leur pénitence et rétablit les anciens Canons.

Dans le domaine politique, le pontificat de saint Félix III fut marqué par l'invasion de Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie, et l'expulsion d'Odoacre, roi des Hérules. Les habitants des provinces et des villes, horriblement pressurés par les barbares, n'avaient d'autres ressources que la charité des évêques. L'Eglise ne faillit pas à sa mission. Saint Félix mourut pendant cette lutte qui amenait une domination arienne en Italie (492). D'un caractère énergique, prudent et modéré, il sut, au milieu des difficultés de l'Orient agité par l'hérésie, et de l'Occident déchiré par des guerres sanglantes, maintenir l'autorité du Siége apostolique, et la faire respecter malgré les intrigues, malgré les défections. Le talent, la capacité, la vertu qu'il déploya sur le trône, lui valurent les honneurs de la canonisation. Il fut inhumé dans la basilique du bienheureux Paul, apôtre.

ACTES DE SON ADMINISTRATION.

Il établit que les églises seraient consacrées par les évêques seulement. Il défendit de rebaptiser ceux qui l'avaient été une première fois. Il construisit la basilique de Saint-Agapet, près de celle de Saint-Laurent. Le premier, il donna aux empereurs le nom de *Fils*. Le premier encore, il employa comme date l'indiction, c'est-à-dire une manière de compter par périodes de quinze années, à partir de l'an 312 de Jésus-Christ, époque de la conversion de Constantin.

Sous son pontificat et la troisième année de son règne, saint Barnabé, apôtre, apparut à Anthème,

évêque de Salamine, en Chypre, tenant en main l'Evangile de saint Matthieu; cette révélation se renouvela trois fois et le corps de saint Barnabé fut trouvé avec un exemplaire de cet Evangile. C'est encore sous son pontificat que les habitants du Norique, fuyant leur pays, apportèrent en Italie les reliques du grand saint Séverin.

Chantrel, Artaud, Darras, etc.

SAINT TARAISE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

750-806. Papes : Zacharie; Léon III. — Empereurs : Constantin IV (Copronyme); Nicéphore Ier.

Vivre saintement, c'est faire le bien et souffrir le mal.
V. P. Jérôme Savonarole, *Sermon du 8 mai 1496.*

Paul III, patriarche de Constantinople, souscrivit, par faiblesse, à la condamnation des saintes images, quoiqu'en son âme il sût très-bien la vérité; touché d'un grand repentir par l'appréhension de la mort, dont il était menacé dans une grande maladie, il quitta secrètement le trône patriarcal qu'il avait occupé pendant quatre ans, et se retira dans le monastère de Flore où il prit l'habit religieux. Ce changement surprit extraordinairement l'empereur Constantin et l'impératrice Irène, sa mère, qui allèrent en personne le visiter et s'informer, auprès de lui-même, des causes de sa retraite. Ils le trouvèrent malade à la mort, et il déclara, en présence de Leurs Majestés, qu'il avait été porté à cela par un motif de conscience et pour se sauver, puisque, par sa chute, il était devenu inutile à l'Eglise et qu'il ne pouvait demeurer pasteur d'un troupeau qu'il avait fait tomber dans l'hérésie : « J'aime mieux », ajouta-t-il, « m'enfermer dans un sépulcre, que d'être frappé d'anathème par le Saint-Siége de Rome, ne pouvant, en cet état, attendre d'autre sort au jugement de Dieu, que d'être jeté dans les ténèbres extérieures, préparées au démon et à ses anges ». Ensuite il les pria de donner son siége à un évêque orthodoxe qu'il leur nomma : ce fut Taraise, leur secrétaire d'Etat, que ses vertus avaient élevé jusqu'à la dignité de consul. Son père s'appelait Georges, et avait exercé avec honneur la charge de préfet de la ville, et sa mère Eucratie, issue, comme lui, de race patricienne. Quelque temps après, Paul mourut et fut regretté de tout le monde, à cause de sa charité et de son illustre pénitence.

Taraise se trouva fort surpris de ce choix : premièrement, parce qu'il n'était pas clerc, ensuite, parce qu'il voyait l'Eglise partagée en diverses factions au sujet des saintes images, les Orientaux refusant de les honorer : c'est pourquoi il refusa d'abord d'acquiescer à cette élection, alléguant son insuffisance, et, s'il y consentit enfin, ce fut à la condition que l'empereur assemblerait un Concile œcuménique, pour condamner l'hérésie des Iconoclastes et pour lever l'anathème qui pesait sur l'Eglise de Constantinople; on lui en fit la promesse. Après la réception des saints Ordres il se laissa sacrer évêque de ce siége patriarcal, le 25 décembre 784. Cette élection d'un homme laïque à l'épiscopat ne se fit que par dispense de la discipline ecclésiastique, dans l'espérance d'un plus grand bien; aussi apporta-t-elle tout l'avantage possible à l'Eglise, comme nous le verrons dans la suite.

L'année suivante, l'empereur Constantin et Irène, sa mère, écrivirent au

pape Adrien, touchant cette élection de Taraise; ces lettres se trouvent dans Anastase *le Bibliothécaire*, au préambule du second concile de Nicée; ils supplièrent le Saint-Père de venir à Constantinople pour y présider au concile comme le premier et le souverain Pasteur, en la place de saint Pierre, ou d'y envoyer quelqu'un qui y pût présider en son nom; et Taraise écrivit de son côté, pour ce même dessein, aux trois autres patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

Bien loin de se croire dispensé, par sa dignité de patriarche, de pratiquer les vertus religieuses, il s'adonna plus que jamais à l'oraison, à l'humilité et au mépris de lui-même. Il traitait magnifiquement les pauvres et leur servait lui-même une excellente nourriture, quoiqu'à son égard il usât d'une extrême frugalité et se contentât de fort peu, tant pour son vivre que pour son vêtir et pour son coucher, et qu'il ne permît pas même à ses domestiques de le servir. Il n'eut pas moins de soin de faire régner la modestie parmi les clercs; car, au lieu des ceintures d'or et des habits de soie qu'ils avaient coutume de porter, il leur donna des ceintures tissues de poil de chèvre et des vêtements de simple étoffe, sans nul ornement. Lui-même catéchisait son peuple, particulièrement les soldats, dont la plupart étaient infectés de l'hérésie des Iconoclastes, et, afin d'avoir des aides et des coadjuteurs en un si digne ministère, il fit bâtir un monastère au côté gauche du Bosphore de Thrace, où il mit un bon nombre de savants religieux afin qu'ils lui servissent pour appuyer et soutenir la foi catholique.

Au mois d'octobre de la même année, le Pape fit sa réponse aux empereurs; après avoir prouvé la vénération des images, il les reprend d'avoir donné le titre d'*universel* au Patriarche de Constantinople; et, pour ce qui est de Taraise en particulier, il blâme sa promotion et son sacre, et promet cependant de les ratifier, s'il fait en sorte envers l'empereur que l'honneur des saintes images soit rétabli. C'était entrer dans les sentiments de notre Saint, dont le cœur était embrasé d'ardeur pour la foi chrétienne.

Le 7 août de l'année 786, le concile œcuménique fut assemblé dans cette capitale de l'empire, en l'église des saints Apôtres, pour le sujet que nous venons de dire; mais tout y fut troublé et rompu par les armes des Iconoclastes, qui étaient excités par les évêques de leur parti. C'est pourquoi les empereurs, usant de prudence, le remirent à un autre temps, et renvoyèrent les évêques en leurs siéges. Pour le légat du souverain Pontife et ceux des Patriarches orientaux, l'impératrice Irène les retint auprès d'elle, et les y fit demeurer jusqu'à l'année suivante; le concile fut transféré en la ville de Nicée, en Bithynie, où saint Taraise tint le premier rang après les légats du Pape; il fut enfin conclu et arrêté, du consentement unanime de tous les Pères assemblés, qui n'étaient pas moins de trois cent cinquante, que le culte des saintes images de Notre-Seigneur, de sa divine Mère et des Saints était une chose très-pieuse, et que tous ceux qui soutiendraient le contraire seraient frappés d'anathème [1].

Le concile étant achevé, le saint Patriarche reprit le chemin de son église, où tous ses soins furent de ramener à la bergerie de Jésus-Christ les ouailles qui s'en étaient égarées : il le faisait avec une douceur surprenante, ne privant point ni de leur grade ni de leurs bénéfices les clercs qui avaient été ordonnés par les hérétiques, mais exigeant seulement d'eux qu'en embrassant la vraie foi, ils souscrivissent au saint concile de Nicée. Néanmoins, cette conduite ne fut pas prise en bonne part par les personnes mêmes qui

1. Voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, t. II, p. 39. Les décrets du concile y sont rapportés en latin, en français, et précédés d'un exposé historique très-détaillé.

menaient une vie religieuse, particulièrement par Sabas. Cet excellent personnage, ne pouvant goûter cette façon de procéder de Taraise, qu'il jugeait trop molle et soupçonnait même de simonie, se retira de sa communion; mais le saint Patriarche le releva bien de ce soupçon, en s'employant d'ailleurs de tout son pouvoir à extirper cette peste de l'Eglise orientale, car, pour cet effet, il fit une ordonnance expresse : « Que les promotions des prêtres et des autres ecclésiastiques se feraient sans nulle rétribution ».

Cette même douceur du saint Patriarche ne se fit pas moins paraître à l'occasion que nous allons dire. Un magistrat fut accusé, auprès de l'empereur, d'avoir volé ses finances. Extrêmement affligé, et ne sachant que devenir, il se sauva dans l'église, comme en un lieu d'asile : des archers le poursuivirent, et, n'osant violer l'immunité des Temples, ils le serrèrent de si près, qu'il n'en pouvait point sortir pour quelque nécessité que ce fût. Que fit notre saint Patriarche ? Il eut tant de bonté, qu'il prit lui-même le soin d'apporter de la nourriture à ce prisonnier; bien plus, lorsqu'il était contraint de sortir de ce lieu, le Saint l'accompagnait toujours, afin de lui servir de protection assurée. Et comme enfin les gardes, ennuyés d'une si longue attente, ravirent par insolence cette ouaille d'entre les bras de son pasteur, il les excommunia, et fit tant que son innocence fut reconnue, et qu'il fut renvoyé libre. Notre Patriarche fit encore paraître son zèle pour la maison de Dieu en une autre circonstance.

L'empereur Constantin, fils d'Irène, répudia son épouse légitime appelée Marie d'Arménie, fille, à la vérité, de bas lieu, mais qui était néanmoins considérée pour la sainteté d'un de ses oncles nommé Philaret, dit le *Miséricordieux;* et, en sa place, il épousa une servante appelée Théodote, qu'il fit couronner impératrice. N'ayant pu obtenir le consentement du saint Prélat pour ce prétendu mariage, il le fit bénir par un prêtre nommé Joseph, économe de l'église de Constantinople. Taraise se trouva là-dessus fort en peine, craignant justement que, s'il déclarait l'empereur excommunié, il ne renouvelât la guerre que ses prédécesseurs avaient faite aux saintes images; cependant, ne pouvant approuver ce mariage illégitime, il l'en reprit sévèrement, et le menaça même de l'anathème au cas qu'il persistât dans son crime. Constantin, en étant offensé, porta son ressentiment jusqu'à faire arrêter Taraise, qu'il enferma étroitement, sans permettre à qui que ce fût de ses gens de l'approcher, sous peine du fouet et du bannissement. Le Saint souffrit cette persécution avec une constance invincible et sans rien relâcher de son zèle, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu faisant lui-même justice des pécheurs, permit, par un équitable jugement, que Constantin perdît tout ensemble la vue, la vie et l'empire, par les menées et les intrigues de sa mère Irène. Alors, saint Taraise chassa de l'Eglise ce lâche prêtre qui avait béni les noces illégitimes de l'empereur avec Théodote, et, par ce moyen, il se réconcilia avec les abbés Platon et Théodore, dit le *Studite*, qui s'étaient offensés de ce qu'il n'avait pas fulminé l'anathème contre l'adultère. Car Dieu, comme nous avons dit, ayant puni les coupables, la discorde cessa entre ces Saints, dont l'un est véritablement louable en sa prudence, puisqu'il est quelquefois bon de ne pas porter les choses à l'extrémité; comme il est aussi d'ailleurs très-utile de tenir ferme pour la sévérité de la justice : deux conduites qui tendent à une même fin, la gloire de Dieu.

Enfin, le saint Patriarche, après avoir gouverné l'église de Constantinople durant vingt-deux ans avec une singulière pureté de vie et une constante confession de la foi catholique, faisant de grandes aumônes, et pratiquant toutes les vertus requises d'un bon pasteur, tomba dans une

grande et douloureuse maladie, qui lui fit juger que sa fin était proche. Il se prépara à la mort par une inviolable fidélité à ses pieux exercices; son ardent amour lui fit célébrer chaque jour le très-saint sacrifice de la messe, selon sa coutume; et, comme il avait beaucoup de peine à le faire, à cause de sa faiblesse, il se faisait mettre une table de bois au devant de l'autel, sur laquelle il appuyait et soutenait sa poitrine, pour achever ces augustes mystères.

Quelque temps avant de rendre l'âme, il fut tourmenté par la vue des démons, qui lui reprochaient plusieurs crimes, dont ils s'efforçaient de le convaincre; mais lui, sans s'effrayer, leur parla avec assurance, et les convainquit eux-mêmes de mille impostures : ce qui était entendu des assistants, ainsi que le rapporte le religieux Ignace, auteur de sa vie. Il ajoute de plus que le Saint, ne pouvant plus s'aider de sa langue, chassait ces spectres avec la main, comme s'il eût combattu contre eux, jusqu'à ce que ses sens commencèrent à se perdre; et lorsqu'à l'église on chantait à Vêpres ce verset : « Inclinez-vous, Seigneur, et écoutez ma prière », il quitta cette vie mortelle, pour passer à une vie plus heureuse, le 25 de février, l'an 806.

Le regret de sa mort fut général, et l'empereur même, qui était alors Nicéphore Ier, alla visiter le saint corps, se jeta dessus, le couvrit de sa propre robe, et, avec des plaintes mêlées de cris, le nommait son père, son pasteur, son divin maître, son aide dans la conduite de l'empire, le défenseur invincible de ses armées et le vainqueur de ses ennemis Il fut porté avec pompe dans l'église du monastère des saints Martyrs qu'il avait fait bâtir dans le Bosphore. Dieu a fait voir, par plusieurs miracles, combien ce saint Patriarche est favorable aux catholiques et terrible aux hérétiques, même depuis son décès. Léon V, empereur d'Orient, dit l'Arménien et l'Isaurien, ayant renouvelé la persécution contre les saintes images, fut tué par Michel, surnommé le Bègue, qui s'empara de l'empire, suivant les menaces que le même saint Taraise lui en avait faites, lui apparaissant pendant son sommeil.

La vie de saint Taraise a été écrite fort amplement par Ignace, religieux au monastère du Bosphore, témoin oculaire de ses plus belles actions; Surius l'a fidèlement rapportée en son premier tome. Le cardinal Baronius fait mémoire de lui dans ses *Annales* et en ses *Remarques* sur le martyrologe romain; c'est de là que nous avons tiré ce que nous en avons écrit.

SAINT GERLAND, ÉVÊQUE DE GIRGENTI

1101. — Papes : Urbain II; Pascal II. — Souverain de Sicile : Roger II, fils de Robert Guiscard.

Ut moriens viveret vixit ut moriturus.
Pour qu'en mourant, il obtint de vivre, il a vécu comme devant mourir.
Epitaphe du cardinal Valentini à Sainte-Sabine de Rome.

Gerland appartenait par sa famille à la nation des Allobroges. Il naquit à Besançon au commencement du XIe siècle, de parents distingués par leur fortune et leur piété. Tandis qu'il vivait tranquille sous le toit paternel, deux princes normands auxquels il était uni par les liens du sang, Robert Guiscard et Roger, s'embarquaient pour une lointaine et périlleuse expédition : il ne s'agissait rien moins que d'affranchir la Sicile du joug des Arabes,

qui s'en étaient rendus maîtres en 828. Cette entreprise réussit ; peu à peu les deux jeunes conquérants avaient gagné du terrain, et, dès l'année 1086, le culte catholique commençait à refleurir dans cette malheureuse contrée. Ce fut alors que Robert et Roger appelèrent à eux notre Saint ; il pouvait leur être grandement utile, soit à cause de ses éminentes vertus, soit par ses talents. Gerland avait un cœur noble, des vues larges, une intégrité de mœurs admirable, une parole facile et forte. Il venait, d'ailleurs, d'être honoré du sacerdoce, circonstance qui ne pouvait qu'agrandir le cercle de son influence et de son action. Aussitôt après son arrivée en Sicile, le comte Robert l'attacha à la cathédrale de Catane, en qualité de chapelain ; un peu plus tard, il était primicier du chapitre ; enfin, sur l'invitation qui lui en fut faite par le premier pasteur, il quitta ce nouveau poste pour devenir grand chantre de la cathédrale de Mélit. Notre Saint ne demeura pas longtemps dans cette ville ; l'affreuse dissolution qui y régnait lui inspira un dégoût si profond pour le monde, qu'il se hâta de revenir en Bourgogne, avec la résolution de vivre dans la solitude. Dieu, qui avait des vues particulières sur son serviteur, ne permit pas qu'il exécutât son dessein. Rappelé en Sicile par le comte Roger, qui lui fit de grandes instances, il crut devoir surmonter ses répugnances et se remit en mer.

Le souverain Pontife avait alors à pourvoir d'un évêque l'église d'Agrigente ; Gerland fut sacré et envoyé immédiatement dans cette partie de la vigne du Seigneur. Ceci arriva sur la fin de l'année 1088. On se figure sans peine ce qu'il y avait à faire dans un diocèse où de barbares oppresseurs, qui étaient en même temps les ennemis jurés du Christ, avaient séjourné près de trois cents ans. Le premier soin du nouvel évêque fut de rétablir l'ancienne cathédrale, que Libertinus, un de ses prédécesseurs, avait fait construire, et de laquelle il ne restait que des ruines. Mais comme la Sicile n'était point encore entièrement délivrée de la présence des Sarrasins, Gerland eut la précaution de transporter cette église dans la partie la plus élevée de la ville, à côté d'un château fort, afin qu'elle fût désormais à l'abri de leurs dévastations. Cette œuvre importante, ainsi que la construction du palais épiscopal, ne l'occupa pas moins de six ans. Persuadé qu'il ne pourrait travailler efficacement au bien spirituel de son diocèse qu'après avoir écarté tous les embarras matériels, saint Gerland témoigna à Roger, à peu près vers le même temps, le désir de connaître d'une manière certaine les limites de sa juridiction. Le comte, sentant lui-même de quelle importance il était de prévenir les conflits, dans la nouvelle circonscription dont il s'occupait en qualité de légat, s'empressa de répondre à son vœu et lui fit délivrer un diplôme en due forme.

Il n'en fallait pas davantage pour tranquilliser notre Saint ; cependant, quelques années plus tard, le Pape lui écrivit encore à ce sujet. Sa lettre, datée du 6 des ides d'octobre 1099, est moins un acte d'autorité pontificale qu'une confidence et un témoignage d'estime adressés à l'évêque d'Agrigente.

Au milieu de toutes les sollicitudes que lui donnait l'administration temporelle de son diocèse, notre Saint pratiquait le zèle et la charité du bon Pasteur. Peu content d'annoncer la parole de Dieu à ceux qui avaient droit de la recevoir de lui, il recherchait partout les Sarrasins et les Juifs, les amenait à des entretiens particuliers, les baptisait lui-même quand il les avait convertis. Ses succès, soit dans les instructions pastorales, soit dans les conférences avec les infidèles, étaient véritablement merveilleux. Persuadé que l'évêque, « placé comme une sentinelle sur les murs de Jérusa-

lem [1] », a besoin d'avoir les yeux partout, il exerçait sur son troupeau une vigilance continuelle. Gerland savait aussi que l'Apôtre recommande à l'évêque d'être « le modèle des autres dans la conversation, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la chasteté et dans la foi [2] » ; il avait médité cet avis et il le pratiquait à la lettre. Mais ce qui paraissait lui tenir à cœur plus que tout le reste, c'était le devoir de la charité ; on peut dire qu'il prodiguait l'aumône plutôt qu'il ne la faisait, et que son titre d'évêque s'effaçait en quelque sorte devant le titre touchant de père nourricier des orphelins et des veuves.

Ce fut au milieu de ces œuvres et dans la pratique de toutes ces vertus, que mourut notre Saint. Il y avait onze ans qu'il gouvernait l'église d'Agrigente, lorsqu'il fut appelé à Rome, apparemment par la maladie d'Urbain II. Après avoir assisté aux derniers moments de ce grand Pape, pour lequel il avait une vénération filiale, il s'empressa de regagner la Sicile. En passant par Balnearia, aujourd'hui Bagnara, ville de la Calabre, il voulut rendre visite à l'évêque de ce diocèse, appelé Dragon. Ce prélat l'accueillit avec honneur ; il conçut même d'abord l'espérance de le retenir quelques jours ; mais notre Saint avait hâte de revoir son troupeau : il se remit en route presque aussitôt, et dit, en partant, à l'évêque de Balnearia, de vouloir bien prier pour l'âme de Gerland, lorsqu'il apprendrait sa mort. Cette parole était une prophétie ; le 25 février de l'année suivante, saint Gerland allait recevoir au ciel la récompense promise au serviteur fidèle. Une odeur suave, qui se répandit incontinent dans le palais épiscopal, témoigna que sa mort avait été précieuse aux yeux de Dieu ; les honneurs funèbres que vinrent lui rendre en foule les évêques et les prêtres de la Sicile, furent en quelque sorte les prémices du culte que l'Eglise lui a accordé plus tard. Son corps fut déposé dans le chœur de la cathédrale d'Agrigente, et, quelques années après, cette cathédrale fut placée sous le vocable de Saint-Gerland.

Gerland est mentionné comme Saint, sous le double titre d'évêque et de confesseur, dans plusieurs martyrologes. Nous citerons en particulier ceux de Cajetan (*Vitæ Sanctorum Siculorum*. Palerme, 1657) et de Molanus. Les miracles qui furent opérés sur son tombeau augmentèrent la dévotion des fidèles envers lui. Une chapelle lui fut dédiée dans l'église même qu'il avait bâtie, et, chaque année, deux jours furent consacrés spécialement à honorer sa mémoire : l'un, le 25 février, qui est celui de sa bienheureuse mort ; ce jour-là, on exposait son bras enfermé dans une châsse d'argent et son bâton pastoral ; l'autre, le 20 mars : il rappelait la translation solennelle de ses reliques, qui eut lieu dans la dernière moitié du XIe siècle. Aujourd'hui encore, on vénère à Palerme des parcelles du corps de saint Gerland, et les Siciliens n'ont pas cessé de lui donner des marques de leur confiance et de leur amour.

En France, le Bréviaire bisontin donne son office sous le rite semi-double. Son nom se trouve dans les litanies du diocèse de Besançon.

SAINT CÉSAIRE, MÉDECIN (369).

Saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze et de sainte Gorgonie, né vers l'an 320, alla étudier dans la célèbre école d'Alexandrie, et s'appliqua avec succès à l'éloquence, à la philosophie, et surtout à la médecine, pour laquelle il avait un goût et une aptitude remarquables. Très-jeune encore, il éclipsait déjà les plus fameux médecins de son siècle. Avant de retourner dans sa patrie, il voulut faire quelque séjour à Constantinople, afin de se perfectionner de plus en plus dans la profession qu'il avait choisie. Son mérite et ses belles qualités lui concilièrent l'estime et la considération publiques, au point que l'empereur Constance lui fit offrir, s'il voulait se fixer dans la capitale, une alliance illustre, de plus la dignité de sénateur, et le titre de son premier médecin ; mais le désir de retourner dans son pays, joint aux instances de son frère Grégoire,

1. Isaïe, LXII. — 2. I Tim., IV.

qui était venu au-devant de lui jusqu'à Constantinople, lui firent refuser ces offres magnifiques. Il revint donc à Nazianze, et consacra au soulagement de ses compatriotes les prémices de son art. Dans la suite, il forma le projet de retourner à Constantinople. mais saint Grégoire, son père, sainte Nonne, sa mère, et son frère, essayèrent de l'en détourner, dans la crainte que l'air de la cour ne fût préjudiciable à son salut. Césaire ne crut pas leurs appréhensions fondées, et se rendit à la capitale, où il s'acquit en peu de temps la plus brillante réputation. Julien l'Apostat, qui l'estimait singulièrement, le fit son premier médecin, et l'excepta toujours dans les édits qu'il porta contre les chrétiens. Il eût bien voulu gagner à sa cause un homme d'un aussi rare mérite, et l'arracher au christianisme ; mais Césaire était inébranlable dans son attachement à la foi, il repoussa généreusement les tentatives d'apostasie et les caresses séduisantes de l'empereur. Cependant, les chrétiens de Nazianze murmuraient de voir le fils de leur évêque dans une cour pleine d'idoles et à la suite d'un empereur apostat. Le père en avait tant de chagrin, que la vie lui paraissait insupportable. Quant à la mère, on lui cachait le tout avec soin, de peur qu'elle n'en fût accablée. Grégoire en écrivit à son frère une lettre touchante pour le presser de revenir : à la suite de cette lettre, il quitta la cour, où il ne reparut que sous Jovien et Valens, qui tous deux l'honorèrent de leur confiance. Le dernier le créa trésorier de son domaine, puis intendant de Bithynie. Saint Grégoire, son frère, et saint Basile, son ami, lui écrivaient souvent pour l'engager à quitter le monde, afin de ne plus vivre que pour Dieu. Césaire recevait fort bien ces avis, mais il ne se pressait pas de les mettre à exécution. La Providence se servit, pour briser les liens qui le retenaient dans le siècle, du tremblement de terre qui arriva, en 368, à Nicée où il résidait, et auquel il n'échappa que par une espèce de miracle, ayant été enterré sous des ruines, d'où on le retira légèrement blessé. Saint Grégoire et saint Basile profitèrent de cette occasion pour renouveler leurs instances. Ce dernier lui écrivit une lettre très-pressante, dans laquelle il lui dit qu'il est obligé, plus que tout autre, de se donner entièrement à Dieu, puisqu'il venait de le retirer de la mort. Césaire se rendit enfin, et se disposa à recevoir le sacrement de la régénération, qu'il n'avait pas encore reçu, quoiqu'il eût déjà mérité le titre glorieux de confesseur de la foi. Il écrivit à son frère qu'il allait quitter le service du roi de la terre pour servir uniquement le roi du ciel ; mais le Seigneur se contenta de sa pieuse résolution et ne lui laissa pas le temps de l'exécuter, l'ayant appelé à lui au commencement de l'année 369.

Saint Grégoire prononça son oraison funèbre, et dans le détail qu'il donne de ses vertus, il remarque qu'au milieu des honneurs il regarda toujours l'avantage d'être chrétien comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres. Il s'étend aussi sur son désintéressement et sa générosité. Non-seulement il soulageait les pauvres, mais il se montrait libéral envers tout le monde. La bonté de son cœur et ses manières obligeantes lui faisaient des amis de tous ceux qui le connaissaient. Il exerçait sa profession sans aucune vue de gain, même à l'égard des riches. Il était le père des pauvres, et outre les soins gratuits qu'il leur consacrait dans leurs maladies, il leur distribuait encore la plus grande partie de ses revenus, et les institua ses héritiers quelque temps avant sa mort.

Dictionnaire hagiog. de Migne et Rohrbacher.

SAINT LÉOBARD OU LEUVART,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE MARMOUTIER, EN ALSACE (618).

Rien ne prouve mieux combien la religion était florissante en Alsace pendant les VIIe et VIIIe siècles, que l'établissement des nombreuses maisons religieuses qui furent fondées à cette époque dans cette province. Plusieurs pieux solitaires, accourus des pays étrangers, s'établirent au pied des Vosges, dans des vallées incultes, couvertes de bois épais et d'eaux stagnantes, et hérissées de rochers. Les religieux défrichèrent les terres, desséchèrent les marais, transformèrent en jardins fertiles ces champs frappés jusqu'alors d'une éternelle stérilité, et par là ils favorisèrent les progrès de l'agriculture et de la population. C'est ainsi qu'ils jetèrent les fondements de cette prospérité qui s'est développée plus tard, et qui fait de nos jours de l'Alsace un des plus beaux pays de France [1].

1. Nous continuons à considérer l'Alsace et la Lorraine comme faisant partie de la France, tant nous avons la confiance que la séparation n'est que momentanée.

L'abbaye de Marmoutier était la plus ancienne de l'Alsace. Elle était située au pied des Vosges, à sept lieues de Strasbourg, dans un bourg du même nom, auquel elle donna naissance. Les historiens s'accordent à reconnaître pour son fondateur saint Léobard, disciple de saint Colomban, qui l'établit en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, et de saint Martin, évêque de Tours. Childebert II, roi d'Austrasie, accorda au fondateur, vers la fin du VIe siècle, le vallon dans lequel il s'était fixé. Ce vallon, ainsi que les environs, était du domaine royal, connu alors sous le nom de *Marche d'Aquilée*.

Le territoire de l'abbaye s'étendait, dans son origine, bien plus loin que dans les derniers temps, et comprenait une grande quantité de villages et hameaux [1], mais dont on aliéna un grand nombre par la suite.

Il fut remplacé dans l'administration de l'abbaye par Anastase, Godefroi et Léobard II. A Léobard II succéda Maur, qui fut aussi mis au nombre des Saints, et qui doit avoir été disciple de saint Firmin.

Un incendie avait réduit en cendres, sous Léobard II, l'église et tous les bâtiments du cloître. Maur trouva moyen de tout reconstruire : la sainteté de sa vie, jointe à son zèle pour le rétablissement du monastère, lui valurent le titre de second fondateur, et, depuis cette époque, l'abbaye fut appelée de son nom, *Maursmünster*, Maurmoutier, et par corruption Marmoutier.

Les études florissaient à cette époque à Marmoutier, et les religieux suivaient le mouvement donné à la renaissance des lettres par Charlemagne, lorsqu'un incendie vint de nouveau consumer, en 827, l'abbaye et toutes ses archives. Celse, qui en était abbé, ne négligea rien pour rétablir le monastère, et il crut devoir s'adresser à Louis le Débonnaire pour en obtenir des secours. Celui-ci chargea de la restauration des édifices Drogon, évêque de Metz, et son frère naturel. Ce prélat s'en acquitta avec un zèle digne des plus grands éloges, et les bâtiments furent parfaitement rétablis. Il paraît que la façade occidentale de l'église, telle qu'on la voit encore de nos jours, est celle qui avait été construite par les ordres de Drogon. En 833, le 7 mai, Drogon transféra solennellement dans la nouvelle église les corps de deux de ses prédécesseurs, saint Céleste et saint Auteur, évêques de Metz [2]. Cette église est construite dans un très-bon goût, et porte les traces d'une haute antiquité. La nef paraît avoir subi quelques changements au XIIIe siècle ; le chœur, au contraire, a été reconstruit au dernier siècle, mais on a imité à un certain point l'architecture gothique.

Depuis Drogon, l'abbaye de Marmoutier fut soumise, pour le temporel, à l'évêché de Metz. Elle a été jusqu'aux jours de nos troubles, le séjour des connaissances et des bonnes études.

A un quart de lieue de l'abbaye, on voit, sur une colline, une jolie église, reste d'un couvent de femmes appelé Sindelsberg, fondé vers 1120 par Richevin, abbé de Marmoutier, et plus tard, de Neuwiller. Cette église fut consacrée, en 1137, sous l'invocation de la Sainte Vierge et de saint Blaise. Les religieuses l'occupèrent pendant près de trois cents ans, mais elles en furent tirées en 1488 par l'évêque de Strasbourg, Albert de Bavière. L'abbaye de Marmoutier, qui réunit les biens de Sindelsberg à ses domaines, alors fort endommagés, s'engagea cependant à payer des pensions viagères aux religieuses. L'église de Sindelsberg fut ruinée dans l'insurrection des rustauds, en 1525, mais l'abbé Gisbert la rétablit. Une autre église, d'une architecture également remarquable, située dans le village de Zehnackern, près Reutenbourg, doit également provenir d'un ancien couvent de religieuses qui dépendait de l'abbaye de Marmoutier. C'est un pèlerinage fréquenté en l'honneur de la sainte Vierge. Nous ne devons pas omettre ici la fameuse grotte de saint Vit ou saint Guy, située sur une montagne, dans la vallée de la Zorn, vis-à-vis de Hoh-Barr : elle a plus de soixante pieds de profondeur ; l'art et la nature paraissent avoir contribué à la rendre intéressante. Elle était habitée depuis longtemps par des religieux. Une chapelle dédiée à saint Vit, située au haut du plateau dont ce rocher est surmonté, tombait en ruines, et les fidèles placèrent son image dans la grotte, qui fut dès lors élargie et disposée en chapelle. Le Saint qu'on y vénère est un jeune héros du christianisme, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, au commencement du IVe siècle. Les fidèles l'invoquent pour la guérison d'une maladie appelée de son nom *danse de saint Guy*. Cette maladie, que la crédulité du XVe siècle attribuait au démon, était devenue très-commune en Alsace, et surtout à Strasbourg, au point que les magistrats envoyaient à la chapelle de saint Guy

1. Le domaine de l'abbaye s'étendait depuis le pont de Schweinheim jusqu'à la route de Saverne et celle de Marlenheim ; depuis le ruisseau dit Griesbach jusqu'à la Zinsel ; depuis le village de Kugelberg, près Nenwiller, jusqu'à Ottersthal, près Saverne ; depuis Ottersthal, par la Sorr, jusqu'à une petite distance de Hegenheim, et de là aux murs de l'abbaye.

2. Saint Céleste, successeur de saint Clément, vivait au commencement du IIe siècle, et saint Auteur gouvernait l'église de Metz, lorsque les Huns saccagèrent cette ville en 451. Les reliques de ces deux évêques restèrent exposées à la vénération des fidèles jusqu'en 1525, époque à laquelle elles furent tirées de leurs châsses et jetées sur le pavé par les rustauds d'Alsace, lors de l'insurrection de ceux-ci. Depuis on n'a pu les distinguer et savoir ce qui appartient à chacun en particulier.

tous les malheureux qui en étaient attaqués, et leur fournissaient des voitures et des vivres.

Cette grotte continue d'être fréquentée par de nombreux pèlerins, et surtout le 1er de mai. On porte en offrande au Saint des crapauds de fer, parce qu'on prétend que la forme de cet animal hideux ressemble à la partie du corps où siége le mal dont on implore la guérison. Il y avait aussi dans le village d'Obersteigen un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui fut transféré à Saverne et érigé en collégiale. Cette translation eut lieu en 1308, et la sécularisation en 1482 : ce chapitre consistait en huit chanoines, un prévôt et un doyen. L'église collégiale, qui était autrefois l'église du château que les évêques de Strasbourg avaient dans cette ville, communiquait avec ce château par des chapelles à demi souterraines. Elle n'offre rien de remarquable, qu'une tour carrée fort élevée : le chœur paraît être plus ancien que la nef. L'église paroissiale de Sainte-Marguerite, située hors des murs, fut réunie à cette collégiale.

L'ancien monastère, construit d'abord pour les religieux d'Obersteigen à Saverne, a été donné sous l'évêque Albert, en 1486, aux Récollets, qui l'ont habité jusqu'à la Révolution française. L'église, qui est dans un très-bon goût, et les bâtiments du cloître, sont affectés présentement au collége de la ville.

Saints d'Alsace, par Hunckler.

SAINTE ADELTRUDE, ABBESSE DE MAUBEUGE (696).

Le nom de cette vénérable vierge paraît plusieurs fois, soit dans la vie de ses parents saint Vincent et sainte Vaudru, de saint Landry, évêque de Meaux, son frère, soit enfin dans celle de sa tante sainte Aldegonde qu'elle suivit avec Madelberte, sa sœur, à Malbodium (Maubeuge) quand elle alla y fonder un monastère.

Dès ses premières années, on remarquait déjà en elle un vif désir d'entendre la parole de Dieu, et de la méditer en silence : dès lors aussi elle faisait de continuels efforts pour pratiquer toutes les vertus de son âge. Ses religieux parents bénissaient sans cesse le Seigneur en considérant ces efforts étonnants de la grâce dans une enfant si jeune encore, et ils apportèrent tous leurs soins pour lui faire produire des fruits plus abondants encore. Sainte Adeltrude, qui avait le bonheur de grandir dans une famille où ses yeux ne voyaient que de bons exemples, où ses oreilles n'entendaient que des paroles sages et honnêtes, avançait donc rapidement dans la piété, et ces heureuses dispositions qui n'avaient point échappé à l'œil vigilant de sainte Aldegonde, ne firent encore que se développer, quand cette vénérable abbesse, retirée dans son monastère de Maubeuge, se fut chargée spécialement de la conduite de ses deux vertueuses nièces.

Elle n'eut pas de peine pour faire entrer la jeune Adeltrude dans les voies sublimes de la perfection, à laquelle il paraissait manifeste que Dieu l'appelait. Uniquement occupée du désir de plaire à Jésus-Christ, et de lui consacrer toutes ses affections et ses pensées, elle croissait en sagesse et en grâce, et goûtait un bonheur ineffable dans l'accomplissement des devoirs qui lui étaient imposés. Rien ne paraissait pénible à sa ferveur, et, loin d'accepter les adoucissements que son jeune âge réclamait, elle semblait vouloir au contraire s'imposer de nouvelles charges et de plus grandes fatigues.

Mais autant son amour pour Dieu était vif et ardent, autant sa charité envers le prochain la rendait attentive à tous leurs besoins. Cette douce sensibilité pour les malades et les pauvres, qu'elle avait sucée avec le lait, nourrie et entretenue au milieu de sa famille, semblait augmenter en elle avec l'âge, et chaque fois que les circonstances le lui permettaient, elle s'appliquait à en donner des témoignages. Ses compagnes surtout ressentaient les effets de cette continuelle bienveillance dont son âme était remplie, et elle leur rendait à toutes, avec une humilité et une modestie qui en relevaient encore le prix, tous les offices de la plus délicate prévenance. Aussi, la jeune servante de Jésus-Christ était-elle chérie de ses sœurs qu'elle édifiait par les continuels et admirables exemples de ses vertus.

Entre toutes celles qui brillaient en elle, on remarquait surtout son obéissance ; cette vertu, qui est comme le fondement de la vie religieuse, avait toujours eu beaucoup d'attraits pour elle, et sainte Aldegonde, de son côté, avait pris un soin particulier de l'y exercer. Peut-être fut-ce pour la récompenser de ses efforts, et pour donner en même temps un exemple à ses compagnes, que Dieu permit en sa faveur un de ces faits dans lesquels se révèlent toute sa bonté et l'aimable familiarité avec laquelle il agit quelquefois au milieu des âmes saintes.

Un jour donc, rapporte le biographe, sainte Adeltrude fut chargée par sainte Aldegonde, sa tante, de recueillir des morceaux de cire qui s'étaient détachés, et dont on voulait tirer parti pour le service de l'autel. Selon l'ordre qu'on lui avait donné, elle les plaça avec d'autres dans un vase exposé sur le feu. Mais la flamme du foyer devint bientôt si ardente que la cire fondue et bouillonnante s'échappait de toutes parts, et augmentait encore son activité. La jeune vierge alors, sans redouter l'accident inévitable auquel elle s'expose, s'élance hardiment vers le feu, et en retire le vase sans en ressentir le moindre mal.

Cette obéissance parfaite de sainte Adeltrude, et toutes les autres vertus dont son âme était ornée, furent récompensées même ici-bas par des visions angéliques et des révélations qui la remplissaient de consolations ineffables. Un jour une de ses religieuses vit au coin de l'autel l'apôtre saint Pierre qui souriait et lui disait : « Courage, Adeltrude, je vous garderai, vous et vos filles, dans la paix du Seigneur ».

Choisie pour diriger, après la mort de sa tante, la communauté déjà importante de Maubeuge, elle s'acquitta de cette charge avec une sagesse et une prudence de conduite que l'on ne savait assez admirer. Toutes les saintes filles qui y servaient le Seigneur lui obéirent avec joie et continuèrent de faire de rapides progrès dans la perfection ; de sorte que l'on crut perdre une seconde fois sainte Aldegonde quand, douze ans plus tard (696), la bienheureuse Adeltrude alla la rejoindre dans les cieux. Vers la fin de sa vie, une autre religieuse avait vu des étoiles brillantes qui montaient et descendaient sur la cellule de la sainte abbesse, puis la Vierge céleste qui semblait l'inviter aux noces de son divin Fils.

Le souvenir de cette sainte abbesse se conserva précieusement dans l'abbaye naissante qu'elle avait si longtemps édifiée par son esprit de foi et de religion, et sa fête s'y célébrait chaque année, le 25 de février, avec beaucoup de solennité. Son nom, inséparable de celui de l'illustre patronne de Maubeuge, est encore cher aujourd'hui aux pieux habitants, qui ont conservé fidèlement les traditions antiques laissées par leurs ancêtres.

On voyait autrefois dans cette ville une ancienne peinture représentant sainte Adeltrude et sainte Aldegonde, avec le voile blanc, un manteau violet semé de fleurs, et une robe rouge recouverte d'une tunique blanche.

Dans son grand ouvrage sur les Ordres religieux, Hélyot donne le dessin d'un habillement tel que le portaient autrefois les abbesses de Maubeuge ; il ne paraît pas s'éloigner beaucoup de celui que nous venons de signaler. Ce dessin, dit-il, se trouve dans un ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Amand ; il consistait en un voile blanc obscur, un manteau violet parsemé de fleurs, une robe rouge bordée de petit-gris, tombant jusqu'à mi-jambe, sous laquelle il y en avait une autre blanche, qui descendait jusqu'aux talons. Pour ce qui regarde le manteau, continue-t-il, le P. Mabillon croit que les fleurs dont il est semé sont de l'invention du peintre.

Voir le *dict. des ord. relig. art. Nivelles.* Edition de Migne.

SAINT AVERTAN, RELIGIEUX CARME (XIVe siècle).

Voici une fleur du Carmel.

Avertan naquit à Limoges de parents qui lui transmirent quelque chose de plus précieux que les biens de la terre dont ils étaient dépourvus : la crainte de Dieu, un amour sincère pour le bien et une grande dévotion pour la Sainte Vierge.

De bonne heure il eut la pensée de s'offrir en victime à Dieu : il pria, il jeûna pour obtenir du ciel de connaître sa vocation. Sa persévérance fut récompensée. Le ciel envoya un ange lui manifester sa volonté : le Carmel était, dans les desseins de Dieu, destiné à sanctifier Avertan.

Le saint jeune homme ne perd pas de temps : il se rend chez les Carmes de Limoges, et à peine avait-il revêtu la livrée de l'Ordre, que le Seigneur le favorisait de fréquents ravissements extatiques.

Sa conduite était en harmonie avec ces grâces extraordinaires : il accomplissait avec tant de joie et de promptitude les ordres des supérieurs, que ses frères ne l'appelèrent bientôt plus que le fils de l'obéissance.

Il s'était proposé pour modèle Jésus-Christ et le prophète Elie, le fondateur de son Ordre, dans la pratique de la pauvreté : il aurait cru commettre une imperfection non-seulement en touchant,

mais même en nommant l'argent. Il allait plus loin : il détournait soigneusement la vue de ce métal qui est l'instrument de la perte de tant d'âmes.

Il passait des jours entiers dans l'exercice de la contemplation, sans songer aux besoins du corps. Il était alors tellement absorbé en Dieu qu'il était difficile de le rappeler au sentiment des choses extérieures.

La veille de certaines fêtes de l'année, il s'imposait de gravir sur ses genoux, pendant la nuit, les collines voisines du monastère : pendant cet exercice, il priait, pleurait et se frappait la poitrine avec un caillou jusqu'à se la meurtrir : il ne revenait au couvent qu'à l'aube.

Le ciel lui avait inspiré le désir de faire un pèlerinage aux lieux saints. Les supérieurs, se prêtant à l'accomplissement de ce désir, lui donnèrent pour compagnon de voyage le frère Romeo : ils partirent après la Toussaint pour l'Italie. Après avoir traversé les Alpes dont le passage était rendu difficile par le froid, la pluie et les neiges, ils virent se fermer devant eux les portes de toutes les villes, à cause de la peste qui exerçait ses ravages dans la Péninsule.

Avertan arriva à Lucques exténué de fatigue et malade à mourir. On le reçut par charité dans l'hôpital Saint-Pierre situé sur les remparts. Là il lutta quelque temps contre le mal qui le minait. Enfin, un jour Notre-Seigneur, accompagné de sa divine Mère et de nombreuses légions d'anges, vint l'avertir de se préparer au dernier voyage : il reçut les sacrements des mourants et termina une belle vie par une plus belle mort. Les miracles qui s'opérèrent devant sa dépouille à peine refroidie déterminèrent les Lucquois à lui faire de magnifiques funérailles. De l'église de l'hôpital où il fut d'abord enseveli, son corps fut plus tard porté processionnellement dans l'église principale de la ville, avec celui de saint Romeo qui était mort peu de temps après.

Ce qui reste ici-bas des deux amis est enfermé dans le même tombeau et reçoit les mêmes hommages. Saint Romeo, dont les religieux Carmes font l'office le 4 mars, était italien de naissance.

Bréviaire des Carmes Déchaussés.

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO,

ENTREPRENEUR DE TRAVAUX PUBLICS (1600).

Sébastien naquit d'une famille honnête d'Espagne, à Gudina, ville de Galice, au diocèse d'Orense. Il fut élevé dans la piété dès l'âge le plus tendre. Chargé dès ses premières années de garder les troupeaux, on rapporte qu'il ne fit rien qui sentit l'enfant ; et dès lors, en le voyant conservé par une Providence toute particulière de Dieu, on put présager de lui quelque chose de grand. Une tradition constante rapporte qu'à l'âge de douze ans, mortellement atteint d'une maladie contagieuse, il fut laissé seul dans une chaumière en ruines ; mais un loup, venu de la forêt, lui fit une légère morsure qui, perçant un abcès, en fit sortir des matières purulentes. Alors sa mère, qui passait par là, conduite par la bonté de Dieu, le ramena avec elle et acheva de le guérir. Au sortir de l'enfance, dont il employa pieusement les dernières années dans la maison paternelle, il quitta son pays, et se rendit à Salamanque, où il se mit au service d'un maître. Ensuite il alla travailler à la campagne, pour soulager la pauvreté de ses parents. Là, il fut exposé à des dangers de plus d'une sorte : il eut surtout à résister à trois femmes qui dressèrent des embûches à sa chasteté, et qu'il repoussa victorieusement. Effrayé toutefois de ces périls, il résolut de partir pour la Nouvelle-Espagne, où la foi évangélique venait d'être portée. Il s'embarqua donc avec d'autres passagers qui l'accablèrent d'injures dans la traversée, sans pouvoir mettre à bout sa patience. Enfin, après une heureuse navigation, il aborda à Puebla-de-Los-Angelos, d'où il alla à Mexico. Il ne tarda pas à donner dans cette ville des preuves de sa rare charité envers le prochain, employant en bonnes œuvres les ressources que lui procuraient son industrie et son amour pour le travail, s'appliquant avec une ardeur infatigable à l'art encore nouveau de la construction, des moyens de transports, et à la confection des routes, qu'il fallait, au prix de mille peines, ouvrir et aligner à travers des forêts jusque-là impraticables. Il travailla principalement à la voie publique qui conduit de Mexico à Zacatbécas. Les gains considérables qu'il réalisa furent consacrés par lui à nourrir les veuves et les orphelins, à doter de jeunes filles, et à d'autres œuvres de miséricorde. Ainsi un homme, chargé de dettes considérables, étant déjà saisi par les agents de la justice, Sébastien paya généreusement pour lui et le rendit à la liberté. Il s'acquit de la sorte une telle réputation de vertu, qu'il mérita de voir les Indiens eux-mêmes, déposant leur férocité naturelle, venir

lui rendre des marques d'honneur et lui offrir leurs services. Son amour pour la chasteté lui avait fait d'abord refuser de s'engager dans le mariage. Plus tard il se détermina à embrasser cet état, et il épousa successivement deux filles honnêtes, avec qui, de leur plein consentement, il garda la virginité. Tant de vertu excita la rage du démon, qui se présenta à lui plusieurs fois sous la forme d'un taureau furieux, sous celle d'un nègre en courroux, et même sous des figures séduisantes. Le Saint s'armait alors du signe de la croix, et triomphait de tous les efforts de l'ennemi. Après la mort de sa seconde femme, il demanda à être admis dans l'Ordre séraphique de Saint-François. Parvenu au comble de ses vœux, il laissa tous ses biens aux religieuses de Sainte-Claire, et entra dans le Tiers Ordre des Franciscains, étant âgé déjà de plus de soixante-dix ans. Quand il eut fait les vœux solennels, il se distingua merveilleusement dans tous les genres de vertus, et pratiqua dans la perfection la simplicité, la candeur, la mansuétude, l'obéissance, la pauvreté. Il joignait à une patience sans bornes pour supporter les tribulations, les vertus de tempérance et de force à un degré si remarquable, qu'outre les jeûnes prolongés et les macérations corporelles, il passait souvent des nuits entières dans de saintes veilles, bien digne par là des choses extraordinaires dont on raconte qu'il fut favorisé. Il était en proie dans un désert au tourment de la faim, et ne pouvait recevoir aucun secours des hommes ; des anges, dit-on, lui servirent à manger ; le trouvant accablé de fatigue, ils le délassèrent, ils l'entourèrent pendant son sommeil d'une splendeur céleste ; ils le garantirent, sur le chemin, de la pluie et de la neige ; de l'endroit où il avait égaré ses pas, ils le remirent dans sa route, le transportant d'un lieu dans un autre. Sébastien eut aussi connaissance des événements à venir ; il pénétra jusque dans les mystères des cœurs ces secrets qui ne sont connus que de Dieu, et il ne cessa d'exercer un empire absolu sur les bêtes sauvages. Dans sa dernière maladie, le vomissement auquel il était sujet ne lui permettant pas de recevoir la sainte Eucharistie, il demanda qu'on lui apportât, pour le contempler seulement, ce sacrement adorable, et il lui rendit ses hommages, couché à terre, fondant en larmes avec les sentiments d'une dévotion inexprimable. Enfin, accablé de vieillesse et presque centenaire, il termina paisiblement sa vie à Puebla. Son corps, miné et défait par la pénitence, revêtit après le trépas une beauté ravissante et exhala une suave odeur. L'éclat de ses vertus et de ses miracles fit mettre solennellement Sébastien au nombre des bienheureux par le pape Pie VI.

Propre d'Espagne.

XXVIe JOUR DE FÉVRIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Perge, en Pamphylie, la naissance au ciel de saint Nestor, évêque, qui, durant la persécution de Dèce, persévérait jour et nuit dans l'oraison, et demandait à Dieu qu'il lui plût de conserver son troupeau ; arrêté, il confessa le nom du Seigneur avec une liberté et une allégresse admirables, et fut torturé cruellement sur le chevalet, par l'ordre du président Pollion ; enfin, comme il ne cessait de déclarer qu'il resterait toujours attaché au Christ, il acheva sa victoire suspendu à une croix, et s'envola glorieux au ciel. 251. — Au même lieu, la passion des saints Papias, Diodore, Conon et Claudien, qui précédèrent saint Nestor dans le martyre. 251. — Ce même jour, les saints martyrs Fortunat, Félix et vingt-sept autres. — A Alexandrie, saint Alexandre, évêque, glorieux vieillard qui, à l'exemple de saint Pierre, l'un de ses prédécesseurs, chassa de l'église Arius, un de ses prêtres, infecté d'impiété et d'hérésie, quoique convaincu de la vérité divine. Il fut depuis un des trois cent dix-huit Pères qui le condamnèrent au concile de Nicée [1]. 326. — A Bologne, saint Faustinien, évêque, qui, par la force de ses prédications, affermit et même augmenta cette

1. La vie de saint Alexandre fut tout entière consacrée à combattre Arius. Voir, sur les travaux de ce grand évêque : 1° la vie de saint Athanase, au 2 mai, et 2° l'historique du concile de Nicée, dans les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, t. 1er, p. 62.

église, qui avait été fort agitée durant la persécution de Dioclétien. IVe s. — A Gaza, en Palestine, saint PORPHYRE, évêque, qui, du temps de l'empereur Arcadius, renversa l'idole de Marnas et son temple, et, après avoir beaucoup souffert, reposa en Notre-Seigneur. 420. — A Florence, saint André, évêque et confesseur [1]. Ve s. — Au territoire d'Arcis, saint VICTOR, vulgairement VITRE, confesseur, dont saint Bernard a fait l'éloge. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nevers, saint Eolade, évêque de cette ville, qui assista au Concile de Lyon en 570 [2]. — Encore à Nevers, saint ARILLE, évêque, qui succéda à saint Eolade. 594. — A Buech, près de Furstenfeld, en Bavière, la bienheureuse Edigne, née en France, qu'on invoque pour les choses perdues [3]. 1109. — A Troyes, saint Justinien, martyr, né en Angleterre, dont le chef éclata en miracles à Ménévie. — A Rouen, la fête de saint Prétextat, évêque et martyr, nommé au martyrologe romain le 24 février [4]. — A Meaux, sainte EARTONGATHE, vierge, née en Angleterre, fille d'Ercombert, roi de Kent, qui se fit religieuse, sous la direction de ses tantes, sainte Sétride et sainte Adalberge, au célèbre monastère de Sainte-Fare, et dont l'âme sainte fut vue, à l'instant de sa mort, entourée d'une lumière éblouissante, et montant aux célestes royaumes. — A Mayence, saint Hilaire, évêque de cette ville et martyr [5]. — A Toul, saint AUSPICE, cinquième évêque de ce siége, homme éminemment docte et pieux, comme il apparaît par l'épître en prose alignée qu'il écrivit à Arbogaste, gouverneur de Trèves, pour l'instruire de ses devoirs de chrétien. Ve s. — Le bienheureux LÉON, abbé du monastère de Saint-Bertin. 1163.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Benoît, des Camaldules, de Vallombreuse et de Cîteaux. — Sainte Martine, vierge et martyre, dont il est fait mention le 30 janvier [6].

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — Saint Ignace, évêque et martyr, dont la passion est rapportée le 1er février.

Martyrologe des Carmes Chaussés et Déchaussés. — Sainte Marguerite de Cortone, du Tiers Ordre de Saint-François, dont la mémoire est rapportée le 22 février.

Martyrologe de Saint-Augustin. — Sainte Marguerite de Cortone, etc.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — Saint Tite, disciple du bienheureux apôtre Paul, et évêque des Crétois, dont la mémoire est rappelée le 4 de janvier.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Vérone, saint Servule, évêque. Vers le VIe s.—A Gaza, en Palestine, sainte IRÈNE, vierge, dont il est parlé dans la vie de saint Porphyre.— A Augsbourg, saint Denis, évêque de cette ville et martyr. Il s'appelait aussi Zozime, et périt par le feu dans la persécution de Dioclétien [7]. An 303.— A Spanheim, au diocèse de Mayence, sainte Mathilde ou Mahaut, vierge. A treize ans elle fit, avec le consentement de ses parents, le vœu de continence perpétuelle, puis s'enferma dans une chambrette près de l'église Saint-Alban, où nul n'avait accès, et d'où elle-même ne pouvait sortir. Au bout de quelques années, son frère, qui était abbé de Spanheim, désirant avoir sa sœur auprès de lui, fit bâtir au penchant d'une montagne, non loin de son monastère, une cellule de recluse, où, avec

1. Il succéda à saint Zénobe et continua l'œuvre de la conversion des idolâtres qui, sous son épiscopat, finirent par disparaître entièrement du diocèse de Florence.

2. Les anciens livres de l'Eglise de Nevers indiquent la fête et la mort de saint Eolade pour le 28 août (580 ou 581). On recourait au tombeau de ce saint évêque pour obtenir la guérison de la fièvre; il y avait même dans l'église de Saint-Etienne de Nevers une confrérie établie à cette intention.

3. Issue du sang royal, elle quitta sa patrie pour pouvoir mieux servir Dieu. Elle arriva pauvre en Bavière et choisit sa demeure dans le creux d'un grand tilleul. Son nom a toujours été béni dans la contrée où elle a vécu. On la croit fille naturelle de Philippe Ier, roi de France.

4. Voir sa vie au 14 avril.

5. Saint Hilaire, dit le *Propre de Moyence*, présida aux destinées de cette église vers l'an 150. Il fut martyrisé sous le pontificat de saint Pie Ier et sous le règne d'Antonin le Pieux. Il existait autrefois une église dédiée à saint Hilaire sur l'emplacement de l'ancien évêché : on y voyait encore, au XVIIIe siècle, l'histoire de son martyre peinte sur les murs.

6. Voir sa vie à ce jour.

7. Il fut converti avec sainte Afre, sa tante, sainte Hilaire, sa sœur, sainte Digna, sainte Eunomia et sainte Eutropie, leurs servantes, toutes cinq courtisanes, par saint Narcisse, évêque de Girone, en Espagne, et apôtre d'Augsbourg.

la permission de l'archevêque, il l'enferma. Plusieurs vierges vinrent se mettre sous sa direction ; d'autres, en imitant son genre de vie, devinrent des saintes comme elle. On cite, à Mayence, la vénérable Sophie ; à Spanheim, les bienheureuses Gerlinde, Demode, Lutgarde et Gertrude. Le Seigneur transplanta sainte Mathilde au parterre des vierges le 26 février 1154. — A Anvers, saint Pascal, martyr romain, dont le corps, retrouvé dans le cimetière de Saint-Calixte avec celui de saint Cyprien, fut donné à la maison des Jésuites de cette ville, en 1646. — A Bologne, saint Philippe, évêque et martyr : ses restes, retirés des catacombes, furent envoyés aux Repenties de cette ville par le pape Grégoire XV. — En plusieurs lieux, mémoire de la fuite en Egypte de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SAINT PORPHYRE, ÉVÊQUE DE GAZA

ET SAINTE IRÈNE, VIERGE

353-420. — Papes : Saint Libère; saint Boniface Ier. — Empereurs : Constance II; Théodose II, *le jeune.*

Les hommes sont étrangers et pèlerins sur la terre.
Heb. XI, 14.

Saint Porphyre naquit à Thessalonique, l'an de Notre-Seigneur 353, de parents fort riches et vertueux, qui eurent un grand soin de l'élever dans la piété, dans la crainte de Dieu et dans les sciences divines et humaines. A l'âge de vingt-cinq ans, l'amour divin lui fit abandonner toutes les richesses de la terre, quitter son pays et ses parents pour embrasser la vie religieuse au monastère de Scété, en Egypte. Il y demeura cinq ans, au bout desquels il visita les saints lieux de Jérusalem, puis se retira dans une caverne proche du Jourdain, où il passa cinq autres années avec tant d'incommodités, à cause de l'intempérie du lieu, qu'il tomba dans une grande maladie : ce qui l'obligea de se faire porter à Jérusalem. Quelque affaibli qu'il fût, il ne laissait pas de visiter tous les jours les saints lieux ; et il méprisait si fort le mal qu'il souffrait, qu'on eût dit qu'un autre l'endurait, et non pas lui : la confiance qu'il avait en Dieu le mettait au-dessus de toutes les douleurs.

Comme il n'avait pu faire partage avec ses frères, à cause de leur jeunesse, il n'avait pas encore exécuté le précepte de l'Evangile, de vendre tout son bien et de le distribuer aux pauvres : il résolut donc de l'accomplir. Pour cet effet, il envoya à Thessalonique un jeune homme nommé Marc, avec qui il avait fait connaissance, et qui fut depuis son fidèle disciple, afin qu'il procédât à ce partage : le lot du Saint monta à la somme de quatre mille quatre cents écus d'or, qu'il lui apporta avec quantité de meubles précieux.

Marc fut bien surpris, à son retour, de trouver Porphyre en très-bonne santé, et sans qu'il parût avoir été malade ; lui en ayant demandé la cause, le Saint lui répondit qu'il avait été guéri miraculeusement sur le Calvaire, où il s'était traîné avec beaucoup de peine, tant il était faible ; là, Jésus-Christ, attaché en croix, lui avait apparu dans une extase et lui avait mis une croix sur les épaules ; après quoi il n'avait plus senti aucune douleur. Le récit de cette merveille toucha tellement le cœur de ce jeune homme, qu'il se mit au service de Porphyre pour profiter des exemples de ses vertus : et c'est à lui que nous devons la vie de ce grand servi-

viteur de Dieu. Les trésors considérables qu'on lui avait apportés ne restèrent pas longtemps entre ses mains, car il les distribua tous aux pauvres de Jérusalem et des autres villes voisines, et aux monastères qui étaient dans la nécessité, sans se rien réserver ; ainsi il fut lui-même obligé, pour gagner sa vie, à l'imitation de l'Apôtre des Gentils, d'exercer le métier de corroyeur.

A l'âge de quarante ans, Prayle, patriarche de Jérusalem, l'ordonna prêtre, et lui confia la garde du bois adorable de la croix du Sauveur. Trois ans après, il fut fait évêque de Gaza, en Palestine, par Jean, archevêque de Césarée, métropolitain de la province, saint homme, auquel le clergé et le peuple avaient remis cette élection, parce qu'ils n'avaient pu s'accorder (les ecclésiastiques en proposant un, et les séculiers un autre). Ainsi, au lieu de ne penser qu'à expier ses péchés, comme il disait lui-même, il se trouva engagé à travailler à l'expiation de ceux des autres. Dès qu'il fut sacré, il se rendit à Gaza, où les idolâtres, dont cette ville était toute remplie, le regardèrent comme le plus grand ennemi de leurs dieux.

Un jour qu'il avait dû quitter sa maison épiscopale pour échapper à la fureur des idolâtres, il se réfugia avec un de ses prêtres dans une maisonnette habitée par une pauvre femme et sa petite fille. Celle-ci s'appelait Irène ; elle avait quatorze ans. Reconnaissant l'évêque, la jeune fille, qui se trouvait seule à ce moment, se jeta à ses pieds et le vénéra. L'évêque lui demanda le nom de ses parents. — « Je n'ai plus ni père ni mère », répondit Irène ; « j'ai seulement une grand'mère vieille que je nourris avec moi de mon travail ». — « Etes-vous chrétienne, mon enfant ? » — « Non, mais je désire le devenir ». — « Que ce peuple est porté au bien », s'écria le saint évêque ; si l'ennemi n'y mettait pas d'obstacle ! mais Dieu sera le maître ». Puis il pria l'enfant de leur prêter une place sur la terrasse de la maison pour se reposer, et de ne dire à personne qu'ils y fussent. Irène plaça une natte sur la terrasse, leur donna du peu qu'elle possédait, du pain et des olives. Le saint évêque, considérant le bon cœur avec lequel cette jeune fille leur offrait ce qui lui avait coûté un pénible travail, se mit à verser des larmes et lui dit qu'elle deviendrait une servante du bon Dieu. L'enfant descendit vers son aïeule et les deux fugitifs s'endormirent ; c'était en été. Quand le tumulte fut apaisé, ils se retirèrent secrètement dans l'église, puis regagnèrent la demeure épiscopale que la populace païenne avait pillée et où elle avait laissé mort un des serviteurs de l'évêque.

Cependant le ciel allait intervenir en faveur de la cause chrétienne : une grande sécheresse régnait à cette époque en Palestine : les païens l'attribuèrent naturellement aux maléfices de l'évêque. Jupiter, disaient-ils, avait bien prédit que l'arrivée de Porphyre serait le signal d'un grand nombre de maux. Ils sacrifièrent inutilement à leurs idoles pour en obtenir de la pluie ; mais le Saint, après avoir fait, avec sa petite compagnie de chrétiens, des prières publiques en plusieurs églises, où il les mena en procession, en fit tomber du ciel une grande abondance, comme autrefois le prophète Elie : beaucoup de païens, touchés de ce miracle, se convertirent à la religion chrétienne ; et, afin d'arrêter la fureur et l'obstination des autres, il écrivit à saint Jean Chrysostome, à Constantinople, pour le prier de demander à l'empereur Arcade la destruction des temples des faux dieux dans Gaza. Porphyre avait pris cette affaire si fort à cœur, qu'il en était tombé malade ; mais la joie qu'il eut d'apprendre que le bienheureux patriarche avait obtenu du prince ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, lui rendit la santé. En effet, quelque temps après, un officier, appelé Hilaire, arriva à Gaza avec un édit de l'empereur, pour renverser les idoles et fermer les temples des

faux dieux. Néanmoins celui-ci, s'étant laissé gagner par une grande somme d'argent, souffrit qu'on adorât en secret la statue de Jupiter.

Porphyre, voyant l'endurcissement de ces infidèles, qui ne cessaient de faire tous les jours de nouveaux outrages aux chrétiens, s'en affligea si fort, qu'il résolut de quitter son évêché, et s'en alla à Césarée prier l'archevêque de le lui permettre ; mais celui-ci ranima le courage du bon prélat, et tous deux convinrent d'aller ensemble à Constantinople pour obtenir de l'empereur la ruine entière des temples de ces idolâtres. Ils furent fortifiés dans ce bon dessein par le bienheureux Procope, anachorète à Rhodes, qui avait eu révélation qu'ils réussiraient, et que l'impératrice Eudoxie mettrait heureusement au monde un fils, si elle leur accordait ce qu'ils demandaient. Le lendemain de leur arrivée, ils se rendirent à l'audience impériale ; et aussitôt que cette princesse les vit, elle les salua la première, leur demanda leur bénédiction, leur donna elle-même de l'argent pour leur voyage, et leur promit de les assister de tout son pouvoir. Saint Jean Chrysostome, quoiqu'il fût mal dans l'esprit de l'empereur par les artifices d'Eudoxie, qui voulait se venger de ce qu'il l'avait reprise de s'être emparée d'un bien qui ne lui appartenait pas, ne laissa pas de les servir par le moyen d'Amance, son ami, qui était en grand crédit auprès de cette princesse.

Arcade fit de grandes difficultés pour accorder ce que les saints évêques demandaient, parce qu'il tirait de très-grands tributs des idolâtres de Gaza ; il consentit seulement à ce qu'on fermât leurs temples et qu'on les privât de toutes charges, afin de les obliger par là à se convertir. Cependant, l'impératrice ayant mis au monde un fils, selon l'assurance que les saints prélats lui en avaient donnée, à la suite du saint anachorète, elle s'avisa de l'expédient suivant pour gagner l'empereur. Elle fit dresser une requête, contenant ce que saint Porphyre demandait, et dit au Saint de la donner, après la cérémonie du baptême du jeune prince, qui fut nommé Théodose comme son aïeul, au seigneur de la cour qui le porterait, et qu'elle avait instruit de ce qu'il devait faire. Celui-ci la reçut, l'ouvrit, et ayant fait faire silence, en lut quelque chose, puis la replia, fit baisser la tête à l'enfant et dit ensuite à haute voix : « Sa majesté impériale ordonne que tout ce qui est dans cette requête soit exécuté ». Quand le jeune prince eut été reporté au palais, l'impératrice, se servant de l'occasion, dit à l'empereur qu'elle prévoyait un avenir heureux pour son enfant : « Sachons, ajouta-t-elle, ce que porte cette requête, afin qu'on l'exécute entièrement ». L'empereur, l'ayant entendu lire, dit : « Cette demande est un peu fâcheuse ; mais il serait encore plus fâcheux de la refuser, puisque c'est la première grâce que notre fils a accordée ». — « Non-seulement qu'il a accordée », repartit l'impératrice, « mais qu'il a accordée étant revêtu de sa robe d'innocence, et qui n'a été obtenue que pour un sujet de piété et par de saints prélats ». Ainsi l'empereur ne put refuser de ratifier la requête, et en commit l'exécution à un nommé Cinége, homme de grande vertu et zélé pour la foi.

Les saints prélats, extrêmement satisfaits et chargés des présents considérables que leur firent Arcade et Eudoxie, s'embarquèrent pour retourner en leurs diocèses, et ils arrivèrent en douze jours à Majume, qui n'est qu'à une lieue de Gaza, après, néanmoins, avoir évité une furieuse tempête, qui cessa aussitôt que le pilote, arien de religion, eut abjuré ses erreurs par les exhortations du Saint, suivant le conseil que lui en avait donné dans un songe le bienheureux Procope, cet anachorète dont nous avons parlé. Les chrétiens s'avancèrent au-devant d'eux avec la croix et en chantant des hymnes. Quand ils entrèrent dans Gaza, une statue de Vénus, qui était de mar-

bre, que les païens et particulièrement les femmes avaient en grande vénération, tomba par terre en présence de la croix, se brisa en mille pièces, et quelques-uns des morceaux cassèrent la tête à un idolâtre et en blessèrent un autre qui s'était auparavant moqué d'eux : ce qui fut cause de la conversion de plusieurs de ces infidèles.

Il n'y avait que dix jours que le Saint était arrivé à Gaza, lorsque Cinége s'y rendit avec grand nombre de soldats, pour exécuter les ordres de l'empereur. Il renversa donc entièrement les temples du Soleil, de Vénus, d'Apollon, de Jupiter et des autres faux dieux, et brûla une infinité d'idoles et de livres superstitieux. On raconte une merveille qui arriva, lorsqu'on voulut détruire le temple de Jupiter : un enfant de sept ans, inspiré de Dieu, parlant en des langues qu'il n'avait jamais apprises, donna la manière de brûler les portes, qui étaient d'airain, et que les sacrificateurs de ce faux dieu avaient si bien barricadées par dedans, avec de grosses pierres, qu'on ne pouvait les ouvrir. L'impératrice Eudoxie avait donné au Saint une grande somme d'argent pour bâtir une église en forme de croix à la place de ce temple. Elle fut nommée Eudoxienne, et elle était si superbe, qu'on venait de tous côtés pour la voir ; on disait même que nulle autre, en ce temps-là, ne l'égalait en grandeur et en beauté.

Tandis que tout le peuple, c'est-à-dire les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, travaillaient avec une extrême activité à en jeter les fondements, on entendait souvent ces paroles : « Jésus-Christ a vaincu ». Il arriva aussi un étrange accident, mais qui fit ensuite éclater davantage la miséricorde de Dieu et la vertu du saint prélat. Trois enfants de six ou sept ans tombèrent dans un puits extrêmement profond. Aussitôt le Saint se prosterna en terre une heure durant devant tout le peuple, et fit sa prière à Dieu, tandis qu'on descendait dans ce puits. Chose admirable ! on trouva ces trois enfants assis sur une pierre, sans avoir reçu le moindre mal, et, pour rendre ce miracle encore plus célèbre, ils avaient tous trois une croix d'égale grandeur, et rouge comme le plus beau vermillon, parfaitement bien imprimée : l'une sur le front, l'autre sur l'épaule et la troisième sur la main. Puisque nous sommes sur les miracles qu'a opérés notre Saint, nous dirons encore qu'il délivra une femme noble, qui était depuis sept jours en travail d'enfant, à condition qu'elle se ferait chrétienne ; et qu'il rendit muette une femme manichéenne qui avait voulu disputer contre lui pour soutenir ses erreurs.

Cependant Porphyre n'avait pas oublié Irène, sa petite bienfaitrice. Lorsque l'empereur eut fait mettre bon ordre dans la ville, il l'envoya quérir par son prêtre. Irène vint en compagnie d'une de ses tantes : quand elle fut en présence de l'évêque, elle se jeta à ses genoux, le suppliant de lui accorder le baptême. L'évêque la releva, lui remit quelque argent pour lui venir en aide dans sa pauvreté, et la renvoya en promettant de ne pas l'oublier. Il eut soin de la faire instruire, ainsi que son aïeule et sa tante, et les baptisa toutes les trois. Quand elles eurent déposé la robe baptismale, saint Porphyre appela de nouveau Irène et lui demanda si elle ne pensait point à s'établir ; que dans ce cas il lui procurerait une dot et un époux chrétien. — « Mais, saint Père », dit la nouvelle chrétienne, « vous m'avez déjà donné un Epoux, et vous ne voudrez pas que j'en accepte un autre ». — « Et quel époux, ma fille ? » — « Le Sauveur de mon âme, l'Epoux des vierges ». Le bon prélat se mit à pleurer de joie. Il la renvoya donc en sa maison, lui recommandant de mener une conduite digne de la vocation qu'elle voulait se choisir. Quelque temps après, sa grand'mère étant venue à mourir, le saint évêque confia

la jeune vierge aux soins de la diaconesse Manaris. Un grand nombre de jeunes filles, entraînées par son exemple, embrassèrent le glorieux état de la virginité. Irène mourut dans son innocence baptismale vers l'an 490.

Mais revenons à saint Porphyre, qui depuis de longues années avait précédé Irène au ciel. Il n'est pas possible d'exprimer le zèle avec lequel ce zélé pasteur travailla à établir la foi dans son diocèse, soit en confirmant les fidèles dans la vérité de l'Evangile, soit en ramenant les hérétiques au giron de l'Eglise, soit en convertissant les idolâtres à la religion chrétienne ; la sainteté de sa vie fut un puissant moyen pour venir à bout d'une si grande entreprise : l'éclat de ses vertus était capable de gagner tout le monde. Il était extrêmement affable, débonnaire, humble, sincère, charitable envers les pauvres, les aimant de tout son cœur et les secourant dans tous leurs besoins ; et il avait tellement mortifié ses passions, qu'il était arrivé à une espèce d'insensibilité. Il ne vivait que de pain bis et de légumes, ne mangeant qu'après le soleil couché, excepté les jours de fêtes ; ces jours-là il mangeait à midi, et, outre les légumes, il usait d'huile et de fromage, et prenait un peu de vin mêlé avec beaucoup d'eau, parce qu'il souffrait de l'estomac ; et il vécut de la sorte durant tout le temps de sa vie. Enfin, après avoir essuyé de nombreux outrages de la part des idolâtres, pendant vingt-quatre ans qu'il gouverna l'église de Gaza, avec toute la vertu qu'on peut désirer dans un vrai pasteur, il rendit son âme à Dieu le 26 février, l'an de Notre-Seigneur 420.

Le martyrologe romain et le ménologe des Grecs font une honorable mémoire de saint Porphyre. Marc, son disciple, qui a été témoin oculaire de toutes ses actions, a écrit sa vie, dont nous avons fait cet abrégé. On peut la voir plus au long dans Surius et dans Bollandus, au 26 février.

SAINT AUSPICE, CINQUIÈME ÉVÊQUE DE TOUL

Ve siècle.

Saint Auspice mourut vers l'an 487 ou 490 et fut enterré dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Mansuy, au faubourg de Toul, où son corps fut trouvé sous l'épiscopat de Pibon, quarante-deuxième évêque de la même ville. A la prière de ce prélat, Richard, légat du Saint-Siége, en fit la levée en 1107 et le plaça en un lieu décent avec une grande solennité. Ces reliques vénérables furent, de nouveau, reconnues et déposées dans une nouvelle châsse en 1401.

Les bréviaires les plus anciens ont donné à Auspice le titre de Saint, et son office y est marqué au 8 juillet, parmi ceux du diocèse. Dans la liturgie actuelle de Nancy, liturgie romaine avec le Propre particulier, il est placé au 26 de février.

Les Centuriateurs de Magdebourg ont parlé de saint Auspice avec éloge. Il exista dans la Gaule, ont écrit ces historiens protestants, un évêque en l'église de Toul, nommé Auspice ; ce fut un homme éminemment docte et pieux, comme il paraît par l'épître en nombres mesurés qu'il écrivit à Arbogaste, comte de Trèves, qu'il détourna de l'avarice et de la cupidité.

ÉCRITS DE SAINT AUSPICE.

La date des écrits d'Auspice, qui sont arrivés jusqu'à nous, peut aider à déterminer le temps de son épiscopat. Il gouverna l'église de Toul vers le milieu du Ve siècle. Le rare mérite et la sainteté de ce prélat lui attirèrent l'estime de toutes les personnes qui le connurent ou qui entendirent parler de lui. Sidoine Apollinaire, qui fut évêque de Clermont, le comble d'éloges dans une lettre qu'il écrivit au comte Arbogaste, gouverneur de la ville de Trèves et petit-fils d'Arbogaste, comte gaulois, général de l'armée de Valentinien II, avec qui Baronius l'avait confondu. Ce comte avait prié Sidoine Apollinaire de l'instruire de ses devoirs. L'évêque de Clermont lui conseilla de s'adresser de préférence à Loup de Troyes et à Auspice de Toul, dont il pouvait tirer d'autant plus de secours qu'ils étaient ses voisins et que d'ailleurs ils possédaient toutes les qualités qui conviennent à leur caractère.

Arbogaste s'adressa à l'évêque des *Leuci*. Il en reçut une réponse, en prose alignée, que la tradition a conservée et dont les pensées et le style, en inspirant la piété, justifient parfaitement l'idée qu'Apollinaire avait donnée de son illustre ami [1].

Notice due à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, aumônier de la chapelle ducale, à Nancy, auteur d'une savante histoire du diocèse de Toul, en 5 vol. in-8°.

SAINT VICTOR DE PLANCY, PRÊTRE ET ERMITE

VIe siècle.

Comme saint Victor, mettons un frein à notre langue
et à notre humeur ; dormons peu, prions beaucoup.
Saint Bernard, *Serm.*

Victor, dont le beau nom s'accorde très-bien avec ses triomphes, a cet avantage d'avoir eu un grand Saint qui a travaillé à le faire connaître ; c'est le pieux saint Bernard, dont nous avons deux panégyriques prononcés à sa louange. Il naquit à Troyes, en Champagne. Etant encore dans le sein de sa mère, un homme possédé du démon s'écria publiquement : « Victor, le saint de Dieu, pourquoi nous tourmentes-tu avant ta naissance ? » Dès son enfance, ses actions étaient accompagnées d'une grande maturité d'esprit, et il était si charitable envers les pauvres, que souvent il leur distribuait la meilleure part de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture et pour son entretien.

Dès qu'il eut l'âge prescrit par les Canons pour recevoir les Ordres sacrés, il fut ordonné diacre, et puis prêtre. Il s'employa d'abord à la prédication ; mais, voulant renoncer entièrement au monde, il abandonna ses parents, et se retira au territoire d'Arcis, auprès d'un village appelé Saturniac, au même diocèse de Troyes. Là, il se fit un ermitage, dans lequel il commença une vie si sainte, qu'il passait les jours et les nuits en prières, en jeûnes et en pénitences. Sa réputation, courant par toute la France, vint jusqu'aux oreilles du roi, qui résolut de l'aller trouver jusque dans sa solitude, pour avoir la consolation de voir un si saint homme. Victor, averti de sa visite, vint au-devant de lui, et, après que l'un et l'autre se furent salués par un baiser de paix, ils entrèrent dans l'ermitage, où le Saint pria le prince de prendre quelque rafraîchissement ; mais comme il ne trouva qu'un

1. Voir le texte de cette réponse dans l'*Histoire du diocèse et de la ville de Toul*, par le Père Benoît Picart, p. 218.

peu d'eau, il eut recours à Dieu, et se mettant à genoux : « Seigneur », dit-il, « dont la puissance est infinie, bénissez ce vase, et remplissez-le de votre rosée céleste, afin que, comme nos pères ont été rassasiés de la manne au désert, ainsi nous soyons remplis du don de votre bénédiction » ; puis il fit le signe de la croix sur le vase, qui fut en même temps rempli de très-excellent vin ; le roi en but avec son escorte, qui ne pouvait se lasser d'admirer la bonté du Tout-Puissant [1].

Toute la vie de saint Victor fut une suite continuelle d'actions miraculeuses, que saint Bernard a rapportées succinctement au premier sermon qu'il a fait pour le jour de sa fête. Un jour qu'il avait envoyé des laboureurs semer du froment dans une terre, l'un d'entre eux en cacha deux boisseaux pour les dérober ; aussitôt il fut possédé du démon avec tant de fureur, qu'il sortait de son gosier de la fumée mêlée de flammes, pour montrer que, par son péché, son corps et son âme étaient devenus comme un enfer. Le Saint le voyant venir à lui, en eut compassion, et, faisant sur lui le signe de la croix, il le délivra. Ce pauvre homme, reconnaissant que ce malheur lui était arrivé à cause de son larcin, avoua sa faute avec larmes, et fit restitution.

Les historiens de sa vie rapportent que Dieu lui accorda une faveur extraordinaire. Il avait autrefois tenu sur les fonts du baptême le jeune seigneur de Cupidini, aujourd'hui Queudes (Marne), à quatre lieues et demie de Plancy. Depuis longtemps le noble gentilhomme pressait Victor d'honorer de sa présence son antique castel : le saint prêtre finit par céder à ses instances réitérées. C'était un dimanche : Victor se dirigeait vers l'église voisine pour assister à l'office divin. Tout à coup il s'arrêta : les cieux venaient de s'ouvrir devant lui ; il jouissait de la vision béatifique et il entendait quelque chose de ces harmonies angéliques, telles que l'oreille de l'homme n'en a point entendu depuis l'apôtre saint Paul. C'est sans doute en souvenir de ce fait merveilleux que l'église de Queudes l'a choisi pour patron et qu'on y a pour lui la plus grande vénération.

Une autre fois, pendant sa prière, qu'il faisait ordinairement la nuit, il vit les cieux ouverts, et, au milieu, une belle croix d'or, enrichie de plusieurs pierres précieuses plus brillantes que les étoiles du firmament. Comme il considérait cette merveille, il entendit une voix qui lui dit : « Les diamants que tu vois, ce sont les âmes des Saints qui, pour l'amour de leur Seigneur, ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau ». Depuis ce temps-là, son âme fut si fort éloignée de la terre et ravie dans le ciel, qu'il renonça absolument à toute sorte de communication et de commerce avec le monde, afin de s'attacher uniquement à son souverain bien.

Après avoir continué le reste de ses jours dans un parfait recueillement de ses sens, il rendit enfin son âme entre les mains de son Créateur, le 25 février, dans le VIe ou VIIe siècle, et, pour user des termes de saint Bernard : « Ce fut alors que saint Victor monta victorieux dans le ciel, pour recevoir, de la main de son Seigneur, la couronne de victoire. Placé dans le ciel, il contemple Dieu maintenant à découvert. Il nage dans un océan de délices ; mais il s'occupe encore de nous. La terre des saints qu'il habite n'est point une terre d'oubli. Le ciel ne refroidit point les cœurs ; il les rend, au contraire, et plus tendres et plus compatissants ; il communique une nouvelle activité à leurs affections. Les anges, quoiqu'ils voient sans cesse le Père céleste, n'en volent pas moins à notre secours. Comment donc serions-nous oubliés de ceux qui ont été semblables à nous, et qui ont passé par les

1. Ce roi pouvait être Chilpéric, mort en 581, ou Childéric, fils de Clovis II, tué en 673. Le Cointe croit que c'était Clotaire II, qui mourut en 628.

misères sous le poids desquelles nous gémissons ? Non, non, je sais que les *justes attendent que je reçoive la récompense* [1]. Victor n'est point comme l'échanson de Pharaon, qui ne pensa plus à Joseph lorsqu'il fut sorti de prison. Il n'a point pris la couronne de gloire pour fermer ses entrailles à nos maux..... »

RELIQUES ET TRADITIONS.

Il fut enterré à Saturniac, aujourd'hui chapelle Saint-Vitre, qui est une corruption du mot Victor : on y bâtit une église sur son tombeau. En 837, son corps fut transféré au monastère de Montieramey [2], au diocèse de Troyes, puis en 1791 à Arcis-sur-Aube. Ses reliques se trouvent, aujourd'hui 1872, dans l'église du village de Montieramey. Son tombeau a été célèbre par plusieurs miracles. On raconte, entre autres choses, qu'un prisonnier s'étant sauvé de son cachot, tout chargé de fers, et s'étant approché du sépulcre du Saint, ses chaînes se brisèrent en un instant et il se trouva en liberté.

Telle était la confiance des peuples en saint Victor, qu'on se recommandait à lui dans les moindres indispositions. On allait boire de l'eau de la rivière, voisine de son ermitage, et souvent les malades revenaient guéris. On voulait que saint Victor fût le protecteur de chaque famille : aussi prenait-on soin de donner son nom à l'un des enfants. Il n'est pas jusqu'à une ferme, un bois, situés dans les environs de l'ermitage, et même une rue de Plancy, qui ne soient sous sa protection. La statue de sa chapelle a reçu une place d'honneur dans l'église paroissiale, et pour satisfaire plus complétement encore la dévotion de tous, une relique insigne (le bras droit du Saint, détaché du reste du corps) est exposée chaque année à la vénération des fidèles.

Nous avions demandé à M. de Jubainville, archiviste du département de l'Aube, si les Vitry qui existent en France et particulièrement Vitry-le-Français ne devraient pas leur dénomination à des Saints du nom de Victor.

Ce savant nous répondit : « La forme gallo-romaine du nom des Vitry si nombreux qui existent en France est *Victoriacum*, c'est-à-dire propriété de *Victor* ou de *Victorius*. Vitré, Vitrey sont des variantes de Vitry. Il n'y a pas de raison pour supposer que ces propriétaires romains du nom de *Victor* ou *Victorius* soient identiques au Saint vénéré dans l'Aube ».

Il ne nous paraissait pas douteux néanmoins que Saturniac, où se trouvait l'ermitage de Saint-Victor et qui prit ensuite le nom de Saint-Vitre, et la commune de Villeneuve-Saint-Vistre ne dussent cette dénomination à l'altération du mot Victor. Cette filiation nous semblait d'autant plus sensible que notre Saint est appelé vulgairement Vitre et autrefois Victre. Nous en référâmes à M. Lalore, professeur au Grand-Séminaire de Troyes, qui eut l'obligeance de nous transmettre les renseignements suivants à la date du 12 février 1872 :

« 1° *Saturniacus* est un village détruit, si ce village n'est pas Saint-Saturnin (Marne).

« 2° Villeneuve-Saint-Vistre (Marne, à onze kilomètres de Sézanne) a précisément pour patron saint Victor.

« 3° Le Saint-Vitre ou Victor, dont parlent Baillet et Migne, et qu'ils placent à trois lieues d'Arcis, est une petite chapelle qu'on appelle la *Pénitence de Saint-Victre*, à un kilomètre de Plancy-sur-Aube et à trois lieues d'Arcis. Il ne faut pas confondre la chapelle de Saint-Vitre avec le village de Villeneuve-Saint-Vistre qui en est assez éloigné, comme vous pouvez vous en assurer en jetant un coup d'œil sur la carte de l'Etat-Major.

« 4° Vous savez la raison qui a fait donner, par quelques modernes, à Saint-Victor le surnom de Plancy : c'est parce que la chapelle ou Pénitence de Saint-Victre est placée à un kilomètre du territoire de Plancy, vers le village de Saint-Saturnin.

« 5° On trouve encore dans l'église de Montieramey le chef de saint Victor. L'abbaye est complétement détruite : il y a en outre des fragments de ses reliques à Chervey, à Prugny, à Neuville, etc.

Saint Bernard a composé un office propre de saint Victor, à l'instance de l'abbé Guy et des autres religieux de Montieramey, ainsi qu'il le dit lui-même en l'épître CCCXII, adressée au même abbé. Le martyrologe romain, avec celui d'Usuard, et les additions de Molanus, font mémoire de lui en ce jour. Sa vie, écrite par un auteur anonyme fort ancien, se trouve dans Bollandus; et le sieur des Guerrois la rapporte en français dans son *Histoire ecclésiastique*.

1. Ps. CXIL

2. *Monasterium arremarense*, Montier-Ramey; Montieramey est l'orthographe moderne. (Note de M. d'Arbois de Jubainville, lettre du 30 décembre 1871.)

SAINT ARIGLE OU ARILLE (AGRICOLE), ÉVÊQUE DE NEVERS (594).

Il naquit à Sainte-Reine, de parents distingués, et fut l'ami du poëte Fortunat. Gontran, roi de Bourgogne, l'avait nommé gouverneur de la contrée ; mais à la mort de saint Eolade, sa réputation de sainteté le fit choisir pour monter sur le siége épiscopal de Nevers. On remarqua surtout en lui le soin avec lequel il veillait sur ses paroles : *Or,* dit saint Jacques, *celui qui ne pèche point par la langue est parfait.* — Après avoir porté pendant treize ans avec dévouement le fardeau épiscopal, il s'endormit dans le Seigneur le 26 février 594. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait fondée, et où il établit un monastère de filles, le premier connu dans le diocèse de Nevers. L'église de Saint-Vincent portait au IXe siècle le nom de Saint-Arigle, et fut érigée en paroisse sur la fin du XIe siècle (1075). En 1590, ses ossements furent retirés de son tombeau, et placés dans une châsse. La tourmente révolutionnaire vit la démolition de l'église Saint-Arigle et la dispersion de ses reliques.

On eut cependant le bonheur d'en conserver une portion considérable, qui se trouve aujourd'hui à l'église Saint-Etienne de Nevers. — Les habitants de cette ville ont encore de nos jours recours à la puissante intercession de leur saint évêque.

Lorsqu'en 1832 et 1848, le choléra exerçait de cruels ravages à Nevers, on descendit la châsse de saint Arigle et on l'exposa à la vénération des fidèles.

Signification des sept croix, des trois croix et d'une croix sur les sarcophages chrétiens. — Le tombeau de saint Arigle avait pour ornement sept croix en bosse. Pourquoi ce nombre 7 ? Rappelons avant tout que les sacrements tirent leur valeur et leur vertu de la croix du Sauveur. L'évêque possédant la plénitude du sacerdoce, à lui appartient le pouvoir d'administrer tous les sacrements. C'est ce qu'a voulu indiquer le nombre sept, placé sur le tombeau des évêques. Le pouvoir du prêtre est moins étendu, et comme il est ministre ordinaire de cinq sacrements, les cercueils ornés de cinq croix ont été réservés aux prêtres. Enfin, sur le tombeau d'un simple fidèle, on ne plaçait qu'une croix, pour indiquer la présence d'un disciple de Jésus-Christ, ou trois croix pour rappeler que c'est au nom des trois personnes de la Trinité et par la vertu de la Croix qu'il a été admis au nombre des enfants de Dieu.

Mgr Crosnier, *Hagiologie de Nevers.*

SAINTE EARTONGATHE, RELIGIEUSE DE SAINTE-FARE (VIIIe siècle).

Ercongode, à Meaux Eartongathe, naquit dans le comté de Kent, vers le milieu du VIIe siècle. Elle eut pour père le roi Ercombert, qui le premier détruisit les idoles dans le pays et fit observer le jeûne quadragésimal ; pour mère Sexburge, fille d'Anna, le très-pieux roi des Angles orientaux. Sa sœur Herménilde, et plusieurs de ses parents, de l'un et l'autre sexe, ont obtenu la gloire des Bienheureux. Elle fut amenée, encore toute jeune, au célèbre monastère de Sainte-Fare, pour être élevée sous la direction de ses tantes Sétride et Adalberge.

A l'imitation de ces saintes femmes, elle voua sa virginité à Jésus-Christ, et résolut de mener une vie absolument cachée en lui. Son divin Epoux l'eut pour agréable, et il daigna lui faire connaître que le temps de la récompense approchait. En effet, la vierge vit en songe une foule de personnes vêtues de blanc qui entraient au monastère, disant qu'elles venaient chercher, pour l'emporter au ciel, la pièce d'or apportée d'Angleterre en ce lieu. Eartongathe, comprenant par là que sa fin n'était pas éloignée, se mit à parcourir les cellules des servantes du Christ, surtout de celles qui étaient vieilles et infirmes, et à se recommander à leurs prières.

Peu de jours après, elle quittait ce monde vers l'aube du jour. On entendit des concerts célestes autour de la maison où était son corps, et l'on vit son âme sainte monter au séjour de la joie, toute éblouissante de lumière. L'épouse du Christ fut ensevelie dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr. Trois jours après, la pierre qui couvrait le tombeau fut levée et descendue à une plus grande profondeur dans le même endroit. Pendant cette opération, la plus suave odeur monta du fond du sépulcre, et se répandit dans tout le monument. Dieu l'honora de plusieurs miracles, qui se racontaient au temps du vénérable Bède.

Propre de Meaux.

LE BIENHEUREUX LÉON, ABBÉ DE SAINT-BERTIN (1163).

Entre les personnages d'une vertu éminente qui ont dirigé l'importante abbaye de Saint-Bertin, on distingue particulièrement le bienheureux Léon, qui occupe la quarantième place dans le catalogue des abbés. Il naquit dans les environs de la ville de Furnes, en Flandre, d'une illustre famille, au sein de laquelle il reçut une brillante éducation. Il était, disent plusieurs anciens auteurs, très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Ces avantages, joints à une piété sincère et à une vertu solide, le firent appeler à la cour du comte de Flandre, auprès duquel il jouissait d'un grand crédit. La qualité d'aumônier, qu'on lui donne quelquefois, semblerait faire croire qu'il avait déjà pris, à cette époque, un engagement dans le clergé, bien qu'il ne fût encore âgé que de vingt ans.

Mais bientôt les honneurs dont il se voyait entouré effrayèrent son humilité et lui firent craindre que les louanges des hommes et leurs faveurs ne le rendissent moins agréable aux yeux de Dieu. Ces pensées exercèrent une si vive impression sur l'esprit du bienheureux Léon, qu'il forma le projet de quitter tous les avantages du siècle pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître. Ayant donc abandonné toutes ses charges et toutes ses dignités, ses amis et ses proches, il alla demander la dernière place dans l'abbaye d'Anchin.

Cette maison, alors dirigée par le sage et vénérable Alvise, jouissait d'une grande réputation de régularité. Les religieux s'y formaient, en peu de temps, à la pratique de toutes les vertus monastiques. Le bienheureux Léon surtout s'y distingua tellement par sa prudence et ses autres qualités, qu'il fut bientôt appelé à diriger lui-même l'abbaye de Lobbes, au diocèse de Cambrai. Il rétablit promptement, par une sage administration, les affaires de ce monastère, qui étaient dans un mauvais état, par suite de guerres longues et opiniâtres qui avaient désolé le pays. Dans le courant de l'année 1138, l'abbé Léon était appelé au gouvernement du monastère de Saint-Bertin, à qui son importance, sa célébrité et sa prospérité avaient fait donner le nom de *Monastère des monastères.* On voit le nom du nouvel abbé figurer dans plusieurs actes de cette époque, mais sur lesquels on n'a point de détails. L'année même de son élection à Saint-Bertin, il assista au synode tenu à Arras par Alvise, nommé depuis peu de temps évêque de ce diocèse. Le synode terminé, tous deux se rendirent à Rome, auprès du souverain Pontife. Le dessein du bienheureux Léon, en entreprenant ce voyage, était de rendre son abbaye entièrement libre devant celle de Cluny, qui prétendait avoir des droits sur elle. De plus, en l'année 1145, Léon assista à un autre synode tenu à Thérouanne par Milon, évêque de ce diocèse, dans lequel se trouvait l'abbaye de Saint-Bertin.

On rencontre, dans les œuvres de saint Bernard, deux lettres adressées par cet illustre abbé de Clairvaux *au cher et vénérable Léon et à toute sa communauté.* Les marques d'affection et de respect données par saint Bernard au bienheureux Léon et à sa communauté, sont le plus bel éloge des vertus et des qualités qui les distinguaient.

Quand, en 1146, le comte de Flandre, Thierri d'Alsace, partit pour la croisade, il fut accompagné de plusieurs prélats et abbés, au nombre desquels se trouvait le bienheureux Léon. Alvise, évêque d'Arras, qui faisait aussi partie de cette expédition, mourut dans la ville de Philippes, en Macédoine. Pour l'abbé de Saint-Bertin, il eut la consolation de parvenir jusqu'à Jérusalem ; mais on ne connaît point les particularités de son voyage et de son séjour en Terre-Sainte. On voit seulement qu'à son retour il porta lui-même à Bruges, dans l'église de Saint-Blaise, la relique précieuse du Saint Sang que le comte de Flandre avait obtenue et qui est encore conservée aujourd'hui dans cette religieuse cité.

Peu de temps après, le bienheureux Léon fit avec Natal, abbé du monastère de Rebais, une promesse par laquelle ils s'engagèrent, eux et leurs religieux, à prier mutuellement et d'une manière spéciale les uns pour les autres. Ces communautés de prières étaient assez fréquentes dans les anciennes abbayes, et elles étaient très-propres à y entretenir l'esprit de ferveur et de charité. Le vénérable abbé, déjà avancé en âge, ne songeait plus qu'à terminer en paix sa sainte carrière, quand un effroyable incendie vint consumer presque entièrement son monastère (1152). Loin de se laisser abattre par un pareil accident, il se mit aussitôt en devoir de le réparer, et avec le secours d'un noble personnage, appelé Guillaume d'Ypres, il releva cette abbaye de ses ruines. La Providence lui laissa la consolation de voir ce travail terminé avant sa mort, qui arriva en l'année 1163, le 26e jour de février. Il fut enterré dans la chapelle de la Très-Sainte Vierge, rebâtie par ses soins après l'incendie qui l'avait consumée.

Vies des saints d'Arras et de Cambrai par M. l'abbé Destombes.

XXVIIe JOUR DE FÉVRIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel des saints martyrs Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat. — A Alexandrie, le supplice de saint Julien, martyr [1]. Il était tellement travaillé de la goutte, que, ne pouvant ni marcher ni se tenir debout, deux de ses serviteurs le portèrent dans une chaise, pour le présenter au juge, en même temps qu'ils s'y présentaient eux-mêmes. L'un renia la foi, et l'autre, nommé Ennus, persévéra avec Julien dans la confession de Jésus-Christ. On les mit donc tous deux sur des chameaux, et on les promena ainsi par toute la ville, en les déchirant à coups de fouets; enfin, on alluma un bûcher [2], où ils furent brûlés à la vue de tout le peuple. 250. — Au même lieu, saint Besas, soldat, qui, pour avoir écarté ceux qui voulaient insulter les précédents martyrs, fut dénoncé au juge, confessa généreusement la foi et eut la tête tranchée. — A Séville, en Espagne, le jour natal de saint LÉANDRE, évêque de cette ville, par la prédication et l'activité duquel la nation des Visigoths se convertit, avec l'aide du roi Récarède, de l'impiété arienne à la foi catholique. 596. — A Constantinople, les saints confesseurs Basile et Procope, qui, au temps de l'empereur Léon, combattirent vigoureusement pour le culte des saintes images. 750. — A Lyon, saint BALDOMER ou GALMIER, homme de Dieu, dont le tombeau est illustré par de fréquents miracles. Vers 660.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Graville, entre Harfleur et le Hâvre-de-Grâce, diocèse de Rouen, sainte Honorine, vierge et martyre, dont le corps, du temps des ravages des Normands, fut apporté à Conflans-Sainte-Honorine, près l'embouchure de l'Oise, au diocèse de Paris, où l'on fonda un prieuré qui fut donné aux religieux du Bec. Son culte était autrefois très-célèbre en France. On l'invoquait surtout pour la délivrance des prisonniers [3]. 303. — Dans les Ardennes, saint Marvart *(Marcovardus)*, moine de Ferrières-en-Gâtinais, puis abbé de Prum, aux frontières du Luxembourg. 855. — Au diocèse de Metz, le bienheureux JEAN, abbé de Gorze, de l'Ordre de Saint-Benoit. 973. — A Crémone, le vénérable Emmanuel, moine, de l'Ordre de Citeaux, du monastère de Saint-Bernard-en-Frise. Vers 700.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Messine, en Sicile, saint Lucas, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoit, premier archimandrite de cette ville.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Séville, en Espagne, saint Léandre, clerc régulier et évêque de cette ville, etc., comme au romain.

1. *Translation des reliques de saint Julien, de sainte Pélagie et de saint Macaire.* — Vers 1463, les corps de saint Julien d'Alexandrie, de sainte Pélagie, pénitente, et de saint Macaire d'Egypte furent apportés d'Orient par les comtes d'Armagnac, et déposés dans l'église de Mont-Saint-Jean, alors du diocèse d'Autun, aujourd'hui du diocèse de Dijon. Le pape Clément XI, souffrant depuis longtemps de la goutte, espéra obtenir quelque soulagement par l'intercession de saint Julien, spécialement invoqué dans cette maladie. Le 12 décembre 1707, Sa Sainteté manda à l'évêque d'Autun que, se proposant de construire un autel en l'honneur de saint Julien, elle désirait y placer une portion de ses reliques. Mgr de Roquette, pour se conformer aux vœux du souverain Pontife, se rendit à Mont-Saint-Jean, et, malgré les murmures du peuple, détacha un ossement de saint Julien qu'il envoya au souverain Pontife. Clément XI, par reconnaissance, lui fit don, le 3 mai 1709, d'une portion de la vraie Croix qui fut portée en procession publique pour implorer la divine miséricorde dans l'affreuse disette occasionnée par le rigoureux hiver de 1709.

2. La peine du feu était celle que les lois romaines ordonnaient pour les magiciens (Paul, liv. v, Senten. tit. 25). Beaucoup de chrétiens étaient brûlés comme tels, à cause des miracles que Dieu faisait en leur faveur.

3. Une tradition, basée sur une chapelle bâtie dans un vallon qui porte le nom de Fond et de Côte-Sainte-Honorine, prétend que sainte Honorine fut mise à mort à Mélomare, sur l'ancienne route romaine

Martyrologes de Saint-Benoît, des Camaldules et de Vallombreuse. — A Séville, en Espagne, saint Léandre, etc., comme au romain.

Martyrologe des Cisterciens. — A Séville, en Espagne, saint Léandre, pris du monastère bénédictin de Saint-Claude-de-Léon, pour être élevé sur la chaire de Séville, par la prédication, etc., comme au romain.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — A Messine, en Sicile, la bienheureuse Eustochium, vierge, qui, issue d'une illustre famille de Catane, fonda à Messine un nouveau monastère, sous la règle ancienne de Sainte-Claire, dont elle fut la première abbesse, et qu'elle gouverna très-saintement; après quoi, illustre par ses éminentes vertus et par ses miracles éclatants, elle émigra au ciel le 20 janvier. 1484.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — Saint Hilaire, évêque de Poitiers et confesseur, mentionné le 14 janvier.

Martyrologe des Carmes chaussés. — Sainte Dorothée, vierge et martyre, mentionnée le 6 février.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Héliopolis, en Phénicie, saint Gélase ou Gélasin, mime, qui, en parodiant, sur le théâtre de cette ville, les cérémonies sacrées du baptême, eut les yeux dessillés par une apparition céleste, et se fit baptiser réellement. Chassé de la scène, il fut lapidé, encore vêtu de la robe blanche, et mourut martyr, l'an 297. — Chez les Grecs, saint Nésius, martyr. — A Thessalonique de Macédoine, avec les saints Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat, mentionnés ci-dessus, les saints Titien, Macaire, Sévérien, Calan et Janvier, martyrisés en ce même temps, sous Dioclétien probablement. — En Afrique, saint Denis et vingt-quatre autres, martyrs avec lui. — A Smyrne, les saints Servilien, Datien et Léandre, martyrs. — A Gênes, sainte Pontienne, martyre, et saint Chrysogone, confesseur. — En Syrie, saint Thalélée, anachorète, qui vécut près de Gabala, et convertit ses voisins idolâtres. Vers 460. — A Cologne, sainte Onésime, vierge. *Quo tempore aut loco vixerit,* disent les Bollandistes, *necdum legimus.* — A Maëstricht, saint Eucher, évêque de cette ville. Il était le dix-neuvième successeur de saint Materne, disciple de saint Pierre. VIe s. — En Irlande, saint Cogman, abbé de Glinussen. Il ferma les yeux à sainte Ita. Vers 569. — Chez les Grecs, saint Etienne, officier de la cour de l'empereur Maurice. Vers 614. — En Angleterre, saint Alnothe, ermite et martyr. Vers 700.

SAINT LÉANDRE, ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE

596. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi des Visigoths d'Espagne : Récarède Ier.

Qui lucem tenebris mutavit amaris.
Celui-ci a échangé les ténèbres de cette vie contre la lumière éternelle.
Rossi, I, 76. *Epitap. des catac. de l'année 354.*

Né dans cette Andalousie où les Vandales n'avaient heureusement laissé que leur nom, Léandre était fils d'un duc de race probablement gréco-romaine [1], mais dont la fille aînée épousa le roi des Visigoths, Leuvigilde. Il embrassa de bonne heure la vie monastique, et y puisa l'esprit de dévouement et de discipline qui devait lui valoir l'honneur d'exercer une influence

de Lillebonne à Harfleur. On ajoute que son corps fut porté jusqu'à la Seine, où il fut jeté, et qu'ensuite il vint échouer sur le rivage de Graville : il fut inhumé sur la colline où fut élevée plus tard l'abbaye de Sainte-Honorine. — M. l'abbé Cochet, *Seine-Inf.*

Honfleur — *Honorinæ Flos* — prétend aussi tirer son nom de sainte Honorine. Disons avec Baillet que cette sainte est plus connue par son culte que par son histoire.

1. C'est ce qu'il faut supposer d'après son nom, Sévérienne, et celui de tous ses enfants, Léandre, Isidore, Fulgence, Théodora, Florentine. Les empereurs byzantins avaient encore quelques possessions en Espagne.

prépondérante sur l'avenir de son pays. Il fut moine à Séville même, qui avait été jusqu'alors la capitale des rois visigoths, et dont il devint évêque métropolitain en 579 [1].

Dans cette ville, qui passait pour la ville sainte, la Jérusalem du Midi de l'Espagne, il créa, à l'ombre de sa métropole, une école destinée à propager, en même temps que la foi orthodoxe, l'étude de toutes les sciences et de tous les arts. Il présidait lui-même aux exercices des maîtres savants et des nombreux élèves qu'il sut y attirer. Parmi les élèves figuraient les deux fils du roi, ses neveux, Herménégilde et Récarède. Il réussit à faire abdiquer l'arianisme à l'aîné des deux, et cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres.

Herménégilde fut confirmé dans la foi de Nicée par sa femme, Ingonde, princesse franque de la race orthodoxe de Clovis, fille du roi Sigebert et de la célèbre Brunehaut, qui était elle-même fille d'un roi visigoth. La jeune Ingonde sut résister héroïquement aux violences brutales que sa belle-mère employa contre elle pour lui faire embrasser l'arianisme, et donna ainsi à son mari l'exemple de la constance qui devait le conduire au martyre.

Leuvigilde, en transférant de Séville à Tolède la capitale du royaume des Visigoths, avait associé son fils aîné à la royauté et lui avait assigné Séville pour résidence. Mais bientôt la persécution de l'arianisme contre le catholicisme éclata, et avec elle la guerre civile. Leuvigilde ne recula devant aucun moyen pour faire prévaloir l'hérésie : il gagna même quelques évêques et condamna à la prison ou à l'exil ceux qui, comme Léandre, tinrent tête à ses violences. Il fit vers le même temps la conquête du royaume des Suèves, qui venait à peine de rentrer dans l'orthodoxie, et y porta la persécution avec toutes ses fureurs. Le saint abbé Vincent fut immolé avec douze de ses religieux, devant la porte de son monastère, à Léon, pour n'avoir pas voulu renier la divinité du Fils de Dieu, formulée par le symbole de Nicée. Le tyran ne respectait pas plus la liberté civique que la liberté de conscience, pas plus la noblesse visigothe que le peuple conquis ; il atteignait par la confiscation, par l'exil ou par les supplices tous les personnages considérables de son royaume.

Léandre, en décrivant l'état de sa patrie sous le joug du persécuteur, dit qu'on n'y voyait plus un homme vraiment libre, et que par un juste jugement de Dieu, la terre elle-même, enlevée à ses légitimes propriétaires, ne retrouvait plus son ancienne fécondité. Le père dénaturé finit par assiéger son fils dans Séville ; le jeune roi, fait prisonnier après une longue résistance, et mis en demeure de communier des mains d'un évêque arien, préféra mourir et fut égorgé dans sa prison, le samedi saint de l'an 586. Ce fut pendant cette lutte entre le père et le fils, qui dura plusieurs années, et avant d'être lui-même exilé, que Léandre fut envoyé par Herménégilde à Constantinople, pour y réclamer le secours de l'empereur byzantin, qui avait encore conservé quelques possessions avec leurs garnisons en Espagne. A Constantinople, le moine évêque, envoyé d'un prince martyr de l'orthodoxie, fit la rencontre d'un autre moine, réservé aux plus hautes destinées ; dès lors il se forma entre saint Grégoire le Grand et Léandre une de ces tendres et fortes amitiés dont on aime à trouver dans la vie des Saints tant d'exemples. Les instances fraternelles de Léandre imposèrent au saint Docteur le plus vaste de ses travaux, le *Commentaire de Job*, que l'on appelle aussi les *Morales de saint Grégoire*. La tendresse intime et persévérante qui unit ces deux

1. Il le fut aussi pendant quelque temps à Saint-Claude de Léon, dans le nord de l'Espagne. (Yepés, ant. II. Cf. *AA. SS. O. B.*, t. Ier, p. 372.)

grands hommes et qui se prolongea à travers les infirmités précoces dont ils furent tous deux victimes, éclate en divers endroits de la correspondance de Grégoire, et lui dicte de ces accents qui conservent à travers les siècles l'immortel parfum du véritable amour. « Absent par le corps », écrivait le Pape à son ami, « vous êtes toujours présent à mes regards, car je porte gravés au fond de mon cœur les traits de votre visage... Vous saurez lire dans votre propre cœur quelle soif ardente j'ai de vous voir, car vous m'aimez assez pour cela. Quelle cruelle distance nous sépare ! Je vous envoie mes livres. Lisez-les avec soin et puis pleurez mes péchés, puisque j'ai l'air de si bien savoir ce que je fais si mal. Ma lettre est bien courte ; elle vous fera voir à quel point je suis écrasé par les procès et les orages de mon église, puisque j'écris si peu à celui que j'aime le plus en ce monde ». Et plus tard : « J'ai reçu votre lettre écrite avec la plume de la charité. C'est dans votre cœur que vous avez trempé votre plume. Les gens sages et honnêtes qui l'ont entendu lire ont été sur l'heure émus jusqu'au fond de leurs entrailles. Chacun s'est mis à vous tendre la main de l'amour ; on semblait non pas seulement vous entendre, mais vous voir avec la douceur de votre âme. Tous se sentaient enflammés d'admiration, et cette flamme de vos auditeurs démontrait la vôtre : car on n'allume pas le feu sacré chez les autres sans en être soi-même consumé ».

Il lui envoya aussi le *Pallium* avec ces mots : « Je vous envoie le Pallium pour vous en servir aux messes solennelles. Je devrais, en même temps, vous prescrire des règles pour vivre saintement; mais comme vous prévenez mes paroles par vos actions vertueuses, je garderai là-dessus le silence ». On croit, en Espagne, que ce fut le même Pape qui fit présent à saint Léandre de la célèbre image de Notre-Dame, faite des mains de saint Luc, laquelle est si honorée et si fréquentée des pèlerins à Guadalupe, à cause des insignes faveurs qu'ils y reçoivent de Notre-Seigneur, par l'intercession de sa très-sainte Mère.

Cependant l'excès du mal annonçait sa fin, et l'Eglise allait remporter un triomphe subit et complet. Le tyran Leuvigilde, le roi parricide, atteint d'une maladie mortelle, eut des remords ; sur le lit où il se mourait, il ordonna le rappel de Léandre, et le donna pour guide à son fils et successeur Récarède, en recommandant à celui-ci d'embrasser la foi catholique. Le nouveau roi, qui avait été comme son frère l'élève de Léandre, s'empressa d'obéir. Il se fit aussitôt catholique et entreprit la conversion de son peuple. Après de longues controverses avec le clergé arien, il réussit à vaincre toutes les résistances, mais par la discussion et non par la force. Quatre ans après son avénement, ayant sanctionné son règne par d'éclatantes victoires sur les Francs, il fit proclamer, au troisième concile de Tolède, l'abjuration de l'arianisme par le peuple réuni des Goths et des Suèves. Le roi y déclara que l'illustre nation des Goths, séparée jusqu'alors de l'Eglise universelle par la malice de ses docteurs, revenait à l'unité et demandait à être instruite dans toute l'orthodoxie de la doctrine catholique. Il remit entre les mains des évêques sa profession de foi, écrite de sa main, avec celle de huit évêques ariens, de sa noblesse et de tout son peuple.

Comme on le pense bien, Léandre, en qualité de légat du Pape, présidait à cette grande assemblée, où siégèrent soixante-dix-huit évêques, et dont les délibérations furent aussi éclairées par un autre moine, Eutrope, abbé du monastère de Servitanum, qui passait pour le plus ancien de l'Espagne. Un troisième religieux, Jean, exilé comme Léandre, et qui s'était consolé de son exil en fondant un grand monastère sous la règle de

saint Benoît, en Catalogne, enregistrait l'immense transformation dont il était témoin, dans une chronique qui ouvre la série des historiens monastiques de l'Espagne.

Ainsi s'effectua dans la Péninsule, sous les auspices d'un grand Pape et d'un grand Evêque, tous deux moines et tous deux amis, le triomphe de cette orthodoxie dont le peuple espagnol fut pendant dix siècles le chevalier, et dont il a gardé, même au sein de sa déchéance, l'instinct et la tradition.

Léandre s'empressa d'annoncer le triomphe de la vérité et la solide conversion du roi son neveu à Grégoire, qui se montra toujours affectueusement préoccupé de la nouvelle conquête de l'Eglise dans l'épiscopat. L'Espagne a toujours honoré en lui son docteur et son apôtre, l'auteur principal de son retour à l'unité.

Toute sa famille fut associée à cette œuvre. Son père et sa mère avaient été comme lui exilés pour la foi, et moururent dans cet exil. Son frère Fulgence, évêque comme lui, partagea ses combats et sa victoire. Sa sœur, Florentine, embrassa la vie monastique, devint supérieure de quarante couvents et de mille religieuses, et mérita par sa science, ses vertus, et jusque par ses chants sacrés, de figurer en tête de toutes ces illustres religieuses que la patrie de sainte Thérèse à données à l'Eglise. Léandre, qui l'aimait tendrement, écrivit pour elle une règle spéciale.

On aime surtout à retrouver dans ce grand esprit la trace de son affection fraternelle et de ses souvenirs domestiques. « Ne cherche point », lui dit-il en jouant sur le nom de leur mère, *Turtur,* qui avait aussi terminé sa vie dans le cloître, « ne cherche pas à t'envoler du toit où la tourterelle dépose ses petits. Tu es fille de l'innocence et de la candeur, toi qui as eu la tourterelle pour mère. Mais aime encore plus l'Eglise, cette autre tourterelle mystique, qui t'engendre tous les jours à Jésus-Christ. Repose ta vieillesse sur son sein, comme tu dormais autrefois sur le cœur de celle qui soigna ton enfance...

« Ah ! sœur bien-aimée, comprends donc l'ardent désir qui enflamme le cœur de ton frère de te voir avec le Christ !... Tu es la meilleure partie de moi-même... Malheur à moi si un autre allait dérober ta couronne ! Tu es mon boulevard auprès du Christ, mon gage chéri, mon hostie sainte, par laquelle je mériterai de sortir de l'abîme de mes péchés ».

Ce vigilant Prélat, étant venu heureusement à bout de la conversion des Visigoths à la foi catholique, se retira à Séville pour y gouverner son troupeau, et se préparer lui-même à aller rendre compte à celui qui le lui avait confié. Il y continua donc les exercices d'un saint Evêque, mortifiant ses passions par les jeûnes et par les pénitences ; nourrissant son esprit de l'oraison et de l'étude des saintes lettres ; secourant les pauvres, exhortant les riches à l'aumône et portant tout le monde à la vertu, jusqu'à ce qu'enfin il plut à Dieu de lui donner la récompense de tous ses travaux, l'an de Notre-Seigneur 596. Son corps fut inhumé à Séville, en l'église des saintes vierges Juste et Rufine, martyres. Il s'en est fait, depuis, plusieurs translations, et à présent, il repose dans une chapelle de Notre-Dame de l'église cathédrale, avec le corps du glorieux Ferdinand, qui eut la gloire d'arracher cette ville à la domination des Maures.

Manières dont on représente saint Léandre :

1° On le voit quelquefois, mais rarement, tenant en main un cœur enflammé, symbole sans doute du zèle qui lui fit convertir les Visigoths ; 2° réuni à ses frères saint Fulgence et saint Isidore et à sa sœur sainte Florentine ; 3° tenant une plume à la main : cet attribut caractérise les Saints

qui se sont surtout signalés par leurs écrits ; 4° instruisant le jeune roi Récarède *le Catholique;* 5° accompagné d'un symbole quelconque représentant les trois personnes de la sainte Trinité, pour rappeler sa lutte contre l'arianisme ; 6° à genoux devant une image de la sainte Vierge, celle de Notre-Dame de Guadalupe, sans doute, car on croit en Espagne, comme nous l'avons déjà dit, que saint Grégoire le Grand fit présent à saint Léandre de la célèbre image de la Mère de Dieu, faite des mains de saint Luc, laquelle est si honorée des nombreux pèlerins qui se rendent à Guadalupe [1].

LITURGIE ET ÉCRITS DE SAINT LÉANDRE.

On doit à saint Léandre une réformation de la liturgie de l'Eglise d'Espagne. Cette liturgie prescrivit la récitation du symbole de Nicée à la messe, conformément à ce qui se pratiquait déjà en Orient, pour faire une déclaration expresse qu'on n'adhérait pas à l'arianisme. Peu de temps après, cette précieuse coutume passa dans l'Eglise de Rome et le reste de l'Occident.

L'Espagne reçut de Rome les premières lumières de la foi, comme nous l'apprenons de la lettre du pape Innocent Ier à Décentius, et c'est pour cela que saint Isidore dit, l. I, c. 15, *Offic. ecc.*, que l'office des églises d'Espagne a été institué par saint Pierre. Les cérémonies et la discipline des mêmes églises avaient une origine romaine : c'est un fait dont on peut se convaincre par la lecture de leurs anciens conciles. Les Goths ariens substituèrent à la liturgie de Rome celle qu'Ulphilas avait composée d'après les liturgies orientales. On croit que saint Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premières et d'après celle des Gaules. Saint Isidore et saint Ildefonse lui donnèrent ensuite un nouveau degré de perfection. L'Espagne ayant passé sous la domination des Sarrasins ou des Arabes, les chrétiens de ce royaume furent appelés *mixti Arabes,* c'est-à-dire *Arabes mêlés,* d'où leur liturgie prit le nom de *mozarabique.* Elle fit place à celle de Rome dans le XIe et dans le XIIe siècles. Le cardinal Ximenès rétablit la liturgie mozarabique en une chapelle de la cathédrale de Tolède; elle est aussi en usage dans sept églises de la même ville, mais seulement pour le jour de la fête du patron [2].

Le P. Florès pense que la liturgie de saint Léandre n'était point différente de la mozarabique, et qu'à l'exception de quelques rits de peu d'importance, elle n'avait rien de commun avec celle des Orientaux. Voir sa *Spagna sagrada*, t. III, *diss. de la Missa antiqua de Espagna*, p. 187, 198, etc. Mais, quoique ces liturgies eussent entre elles beaucoup de conformité, elles avaient pourtant des différences considérables en quelques points. Nous apprenons ceci d'une lettre que le P. Burriel, savant jésuite, a donnée sur les monuments littéraires trouvés en Espagne. On puisera de grandes lumières sur cet article, ainsi que sur plusieurs autres particularités concernant l'antiquité ecclésiastique d'Espagne, dans la collection des manuscrits gothiques que le P. Florès a donnée au public. Les curieux consulteront aussi avec plaisir la nouvelle édition des liturgies des églises chrétiennes, que MM. Assemani ont donnée à Rome en 15 vol. *in-fol.* La liturgie mozarabique a été imprimée à Rome, *in-fol.*, par les soins du P. Lesley, jésuite écossais

Le tome LXXXV de la *Patrologie latine* de M. Migne, et le suivant, comprennent les liturgies mozarabiques. Il nous reste de saint Léandre : 1° une lettre à sa sœur Florentine, sous ce titre : *De l'institution des vierges et du mépris du monde* (tome LXXXII de la *Patrologie* de M. Migne) ; 2° un *Discours sur la conversion des Goths :* il fait partie du troisième Concile de Tolède, en l'an 589 (tome LXXII de la *Patrologie* de M. Migne).

1. Cf. *Moines d'Occident* de M. de Montalembert. — 2. Voir le Père le Brun, *Liturg.*, tome II, page 272.

SAINT JEAN DE VANDIÈRES,

ABBÉ DE GORZE EN LORRAINE

973. — Pape : Benoît VI. — Roi de France : Lothaire.

Te duce, transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna.

Que sous votre conduite, ô mon Dieu, nous passions à travers les biens temporels, de façon à ne pas perdre les biens éternels.

Sacramentaire de saint Grégoire, oraison de la 5e sem. après la Pentecôte, où vient le récit de la multiplication des pains, selon saint Marc.

Jean naquit vers la fin du IXe siècle, dans le village de Vandières, ancienne maison royale, près de Pont-à-Mousson, et passa sa jeunesse dans le monde. Son père étant mort, il fut obligé de le remplacer pour gouverner sa famille, dont les biens étaient considérables ; cette administration, dont il s'acquitta avec un grand talent, le mit en rapport avec des personnes distinguées de l'Eglise et de l'Etat, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre ; l'évêque de Verdun employa souvent son habileté dans les affaires, et il aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Ayant reçu, en bénéfice, l'église de Vandières et celle de Saint-Laurent, dans le village de Fontenoy, près de Gondreville, il les ornait avec tout le soin et la piété possibles, surtout celle de Saint-Laurent, dans laquelle il passait, de suite, plusieurs jours et plusieurs nuits en prières, lorsque ses occupations le lui permettaient. Quoiqu'il parût encore se plaire dans le monde, il savait s'adonner en temps et lieu à la méditation des choses spirituelles : d'ailleurs, un vieux prêtre qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernacer, qui se distinguait par une chasteté exemplaire, lui donnaient des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui pouvaient lui échapper. Comme l'église et le monastère dont il était pouvu dépendaient du monastère de Saint-Pierre de Metz, il était obligé d'y servir à l'autel toutes les semaines. C'était un monastère de religieuses, à qui l'évêque Adalbéron avait fait reprendre la règle de saint Benoît. Parmi les pensionnaires du monastère se trouvait une très-jeune personne, nommée Geise, élevée avec un grand soin par sa tante, qui était religieuse ; elle s'appliquait avec zèle à la pratique de toutes les vertus, et matait son corps par de saintes austérités. Un jour que Jean causait avait elle, il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez : il y porta la main et sentit je ne sais quoi de bien rude ; il en fut si étonné qu'il en frémit par tout le corps, et demanda instamment quel habit c'était là. La jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, et enfin lui apprit que c'était un cilice, ajoutant : « Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde ? les plaisirs que cherchent la plupart sont la perdition des âmes ; moi, je veux sauver la mienne ! »

A ces mots, Jean, comme réveillé d'un long sommeil, s'écria avec un profond soupir : « Malheur à moi, lâche que je suis, qui, depuis si long-

temps, traîne une vie non-seulement stérile, mais perdue ! Comment ! moi, un homme, il faut que ce sexe fragile me devance dans la vertu ! mais, ce qui est le comble de l'opprobre, non-seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, je n'ai pas même le courage de me lever de terre et de faire un pas ! » Dès ce moment, il commença sérieusement une vie plus parfaite : il lut et apprit par cœur tout l'Ancien et le Nouveau Testament, les livres des offices divins, les décrets des Conciles, les règles de la pénitence, les cérémonies et le chant de l'Eglise, la jurisprudence ecclésiastique, les lois civiles, les homélies des Pères et la vie des Saints, à tel point qu'il en parlait avec autant de facilité que s'il lisait dans le livre ; à ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations, en aspirant de tout son cœur à quitter le monde et tous ses biens. Pour débarrasser son âme de tout ce qu'elle aurait pu retenir encore du long séjour qu'elle y avait fait, il confessa tous les péchés de sa vie à un saint ermite de Verdun, nommé Humbert, qui ne contribua pas peu à augmenter son amour pour la mortification. C'est à partir de cette époque qu'il s'interdit l'usage de la viande et se mit à jeûner très-rigoureusement ; il fit ensuite le voyage de Rome, pour honorer le tombeau des saints Apôtres, visita le mont Gargan, le mont Cassin, le mont Vésuve ; il y trouva des serviteurs de Dieu, dont les entretiens et les exemples servirent beaucoup à son avancement spirituel. De retour en Lorraine, il se fit religieux à l'abbaye de Gorze, située à quatorze lieues de Metz ; et son entrée dans cette maison contribua beaucoup à y ranimer la discipline et la ferveur : cependant il voulut toujours être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il poussait si loin ses austérités, que son abbé se vit souvent obligé de les modérer. L'empereur Othon Ier ayant demandé deux religieux de Gorze, pour les renvoyer à Abdérame III, roi des Maures d'Espagne, notre Saint fut nommé chef de cette ambassade ; il remplit cette mission avec tant de sagesse et de courage, qu'il excita l'admiration du roi infidèle. A son retour, il fut nommé abbé de Gorze, vers l'an 960. Nous regrettons de n'avoir pu trouver d'autres détails sur une vie si sainte, qui cessa sur la terre pour se continuer glorieuse dans le ciel, l'an 973.

Cf. Histoire du diocèse de Toul, par M. l'abbé Guillaume, t. Ier, p. 163.

SAINT BALDOMER OU SAINT GALMIER,

SERRURIER ET SOUS-DIACRE A LYON (vers 660).

Baldomer ou Galmier[1], né en France, dans le pays de Forez, se retira à Lyon en sa jeunesse, et y servit Dieu avec beaucoup de zèle et de fidélité. Il vivait pauvrement et dans une grande simplicité, toujours occupé de la prière et des autres bonnes œuvres, exerçant le métier de serrurier, nourrissant toujours quelques pauvres avec lui de ce que lui produisait le travail de ses mains, et leur donnant quelquefois jusqu'à ses outils, quand il n'avait pas autre chose. Le mot favori qu'il avait continuellement à la bouche était : *Toujours grâces à Dieu,* excitant tous ceux à qui il avait affaire à le répéter souvent avec lui pour demeurer dans une perpétuelle reconnaissance à l'égard de Dieu. Il était droit, sincère, obligeant, affable, prompt à faire tout le bien qui dépendait de lui, d'une pureté d'âme et de corps inviolable. Il était fort appliqué à la lecture, surtout à celle de l'Ecriture sainte, et il vivait dans une mortification générale des sens. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût fort gai en conversation, mais toujours fort édifiant, fécond en tours ingénieux pour porter

1. Autres variantes : Waldimer, Garmier, Germier, Gaumier, Geaumier.

chacun à bénir Dieu continuellement, adroit à blâmer le vice sans blesser le vicieux, savant même et agréable dans ses entretiens : ce qui parut principalement depuis qu'il se fut retiré dans un monastère.

L'abbé Vivence, qui gouvernait alors le monastère de Saint-Just de Lyon, et qui fut depuis évêque de cette ville, étant allé un jour au village d'Ouvac ou Auditiac, faire sa prière dans une église où il y avait quelque dévotion publique, y vit notre Saint sous un extérieur si pauvre, mais en même temps si grave et si recueilli, qu'il ne voulut pas revenir sans le connaître et l'entretenir. Il n'eut aucune peine à juger que c'était un grand serviteur de Dieu ; et, sans lui permettre de retourner à la forge, il l'emmena avec lui et le logea dans son monastère de Saint-Just, afin qu'il pût vaquer avec moins de distraction à la prière et à la méditation des vérités divines. Saint Galmier n'y fut point à charge à la maison ; mais il y vécut des aumônes des personnes de piété qui avaient connu sa sainteté dans le monde, et il se contenta de si peu de chose, qu'il semblait ne recevoir ces charités que pour les distribuer aux pauvres. L'évêque Gaudry, prédécesseur de Vivence, fut si touché de l'éminence de sa vertu, que, pour procurer un nouvel ornement à son clergé, il le fit sous-diacre, et voulut qu'il eût part au ministère des autels. L'humilité de notre Saint n'avait point encore eu de si rude épreuve qu'en cette occasion. Il eut recours aux larmes et aux supplications les plus pressantes, pour obliger son évêque à le laisser au rang des laïques dont il se croyait le dernier devant Dieu, comme il avait toujours affecté de l'être aux yeux des hommes. Il ne fut écouté de personne; mais il prit de si justes mesures pour empêcher qu'on ne le fît monter plus haut, qu'on fut obligé de le laisser le reste de ses jours dans son sous-diaconat, où Dieu fit connaître combien il lui était agréable par la vertu des miracles qu'il lui communiqua, et qu'il daigna lui continuer après sa mort, pour confirmer l'opinion qu'on avait eue de sa sainteté pendant sa vie.

On croit communément qu'il mourut le 27 de février, jour auquel son nom est marqué dans presque tous les martyrologes qui font mention de lui. Mais on ne convient pas précisément de l'année, quoiqu'en général on soit persuadé que ce fut vers le milieu du VIIe siècle, entre 642 et 660. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Just, par les soins de l'abbé Vivence ; et ses reliques y furent toujours en très-grande vénération au peuple, jusqu'à ce que, au XVIe siècle, elles furent enlevées et dissipées avec celles de quelques autres Saints par les Huguenots. De sorte qu'il ne reste plus qu'un bras que l'on avait détaché du corps, et que l'on gardait déjà à Saint-Galmier en Lyonnais, ville qui porte son nom, et qui est à une journée de Lyon, du côté de la Loire.

Baillet.

XXVIIIe JOUR DE FÉVRIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel des saints martyrs Macaire, Rufin, Juste et Théophile. — A Alexandrie, le martyre des saints Céréal, Pupule, Caïus et Sérapion. — Au même lieu, la mémoire des saints PRÊTRES, DIACRES et AUTRES en grand nombre, qui, pendant une cruelle peste dont cette ville fut affligée, du temps de l'empereur Valérien, s'exposèrent de leur plein gré à la mort dans l'assistance qu'ils rendirent aux pestiférés, et pour cela sont honorés comme martyrs, par une coutume que la piété des fidèles a introduite. IIIe s. — Au territoire de Lyon, sur le mont Jura, les obsèques de saint ROMAIN, abbé, qui le premier mena la vie érémitique en cet endroit, et ayant acquis une haute réputation par le grand nombre de ses vertus et de ses miracles, devint ensuite le père de nombreux moines. Vers 460. — A Pavie, la translation en cette ville du corps de saint Augustin, de l'île de Sardaigne, par les soins de Luitprand, roi des Lombards. 722.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Benoît-sur-Loire, saint Oswald [1], religieux de ce monastère, qui fut élevé, pour ses grands mérites, d'abord à l'évêché de Worcester, puis à l'archevêché d'York, en Angleterre. 922.

1. Voir au 15 octobre.

— A Reims, saint Romain, évêque et confesseur. Vers l'an 533. — A Quimper, la fête de saint Ruellin [1], évêque, disciple de saint Tugdual. Vers 650. — A Tours, la fête de saint GUILLAUME FIRMAT, confesseur. 1103. — A Mayence, la fête de saint Martin, évêque de cette ville et confesseur. Saint Martin de Mayence se fit remarquer par la vigueur avec laquelle il combattit l'arianisme que favorisait Euphratès, évêque de Cologne. Vers 350. — Dans le Boulonnais, saint Condète, prêtre anglais, qui vint prêcher la foi en France. Sa première étape avait été sur la lisière de la forêt d'Hardelot. Après sa mort, on y construisit une église et plusieurs maisons, qui bientôt formèrent un village auquel on donna son nom, et qu'aujourd'hui encore on appelle Condette. Il demeura ensuite quelques années à l'abbaye de Fontenelle, et passa enfin dans une île de la Seine, où il mourut en solitaire. 651. — Au même lieu, saint Hérembert, seigneur d'Ambert [2]. Né à Poissy, il fut d'abord religieux de Fontenelle et ensuite évêque de Toulouse ; mais il avait une telle appréhension des jugements de Dieu, qu'il se démit de sa charge pour aller de nouveau se cacher dans le cloître. 671. — A Alger, fête de la translation des reliques de saint Augustin [3]. — A Ajaccio, fête de sainte Fortunata [4].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Constantinople, les saints confesseurs Basile et Procope, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, au temps de l'empereur Léon, combattirent vigoureusement pour le culte des saintes images. — A Pavie, la translation du corps de notre père saint Augustin, lequel, apporté de l'île de Sardaigne, fut déposé avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Pierre, dite *in Cœlo-Aureo*, en présence de plusieurs évêques et de Luitprand, roi des Lombards ; à cette occasion, Dieu opéra de grands miracles.

Martyrologe de Saint-Benoît. — La bienheureuse Béatrix II, d'Este, vierge, dont il est fait mention le 18 janvier.

Martyrologe de Vallombreuse. — Le bienheureux Alexis Falconieri, confesseur, dont il est fait mention le 17 février.

Martyrologe de Citeaux. — Sainte Marguerite de Cortone, du Tiers Ordre de Saint François, dont il est fait mention le 22 février.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Florence, la bienheureuse VILLANA, femme, du Tiers Ordre de Saint-Dominique, dont la vie fut remarquable par son amour de Jésus crucifié, par une admirable patience, par le renoncement à soi-même, par le mépris des choses de la terre et par ses autres vertus. 1360.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — Près de Civitella, dans le Latium, au territoire de Subiaco, le bienheureux THOMAS DE CORI, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par l'austérité de sa vie et par son excellente charité pour Dieu et le prochain ; illustre par sa prédication et ses miracles, il fut béatifié par le souverain pontife Pie VI. 1729.

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Pavie, la translation du corps de notre père saint Augustin, de l'île de Sardaigne, par les soins de Luitprand, roi des Lombards, lequel repose, entouré de la vénération des peuples, dans l'église de Saint-Pierre, dite *in Cœlo-Aureo*, aujourd'hui église de Saint-Augustin.

Martyrologe de Saint-Jérôme. — A Pavie, la translation du corps de saint Augustin, docteur de l'Eglise, de l'île de Sardaigne, par les soins de Luitprand, roi des Lombards.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Aquila, dans l'Abruzze, la bienheureuse ANTOINETTE de Florence, abbesse, de l'Ordre de Sainte-Claire. 1472.— A Laodicée et à Rome, les saints Nymphas et Eubule, qualifiés du titre d'apôtres, parce qu'ils furent les familiers de saint Paul, de saint Pudens, et d'autres illustrations de l'Eglise naissante. 1er s.— A Hiérapolis, en Phrygie, saint Abircius, martyr. — A Anvers, les saints Symphorien, Macaire, Victorin, Maur ou Maurice, Anicet, Modeste, Cyriaque, Fauste, Placide, Roch, Alexandre, Genèse, Eulalie, Hirène, tous martyrs romains, dont les reliques furent transportées en partie du cimetière de Saint-Calixte en Belgique, l'an 1650. — A Damas, saint Barse, évêque de cette ville. Epoque incertaine. — A Vérone, saint Vindémial, évêque. Ve s. — A Alexandrie, saint Protère, patriarche et martyr. Il fut assassiné avec six autres, puis coupé en morceaux et brûlé durant les fêtes de Pâques, par les ordres d'Elure, évêque intrus, partisan d'Eutychès, qui plus tard s'empoisonna. An 457. — A Cologne, sainte Rufine, vierge, qu'on associe souvent à sainte Onésime, autre vierge du même pays.

1. Ruellin, disciple de saint Tugdual, fut désigné par son maître pour être son successeur. Il était remarquable par la pureté de ses mœurs, par sa science, par sa charité et sa douceur. Il assista saint Tugdual et, comme lui, accomplit tous les devoirs d'un excellent pasteur. Il s'endormit dans le Seigneur vers le milieu du VIIe siècle. Il existait autrefois dans la ville de Tréguiers une chapelle dédiée à saint Ruellin, et les fidèles de cet ancien diocèse ont de tout temps honoré sa mémoire. *(Propre de Quimper.)*

2. Herus Amberti. — 3. Voir au 28 août à la fin de la vie. — 4. Voir au 14 octobre.

SAINT ROMAIN, ABBÉ DE CONDAT

ET FONDATEUR DES MONASTÈRES DU MONT JURA

460. — Pape : Saint Léon le Grand. — Roi du premier royaume de Bourgogne : Gundioc.

Saint Romain et saint Lupicin naquirent d'une honnête famille vers la fin du IVe siècle, dans cette partie de l'ancienne province des Séquanais, connue actuellement sous le nom de Haut-Bugey. Quelques auteurs pensent que la ville d'Izernore, ville considérable à cette époque, fut la patrie de ces deux frères, dont le berceau se trouve par conséquent placé aujourd'hui dans le diocèse de Belley.

Romain devança son frère dans la carrière de la perfection évangélique. Il fut prévenu dès l'enfance par la grâce de Jésus-Christ qui le garantit des déréglements ordinaires à la jeunesse, et qui lui fit faire de grands progrès dans la vertu, à mesure qu'il croissait en âge. On prit peu de soin à cultiver son esprit par l'étude des lettres humaines, mais il se rendit très-habile dans une autre science, sans comparaison plus estimable, qui est celle de la charité. Il renonça au mariage avec la résolution de se donner entièrement au service de Dieu qui, étant l'unique auteur de son dessein, le conduisit lui-même comme par la main dans les voies du salut.

Avant de s'engager dans les pratiques de la vie monastique dont il n'existait point encore de maître dans les montagnes du Jura, il alla se mettre quelque temps sous la conduite de l'abbé Sabin, qui gouvernait à Lyon le monastère d'Ainay, bâti au confluent du Rhône et de la Saône, proche du lieu où avaient souffert les martyrs de Lyon. Romain y étudia toutes les pratiques de la vie cénobitique, et obtint de cet abbé un exemplaire de la *Vie des Pères*, et un autre des *Institutions de Cassien*, qui étaient alors tout récemment écrites. Avec ces secours et les leçons qu'il avait reçues, il se retira à l'âge de trente-cinq ans dans les forêts du mont Jura qui séparent aujourd'hui la Franche-Comté du pays de Gex, et se fixa, vers l'an 425, dans un lieu nommé *Condat* [1], où, entre trois montagnes, il trouva un espace de terre propre à la culture, une fontaine qui lui offrait une eau limpide, et des arbres qui lui fournissaient des fruits sauvages. Son temps était partagé entre la prière, la lecture et le travail des mains. Il passa ainsi quelques années dans cette solitude, au milieu des bêtes féroces, oublié du monde qu'il avait oublié le premier. Cependant voici que Dieu, après l'avoir formé lui-même dans le silence et la retraite, va le mettre à la tête de la nation sainte qu'il s'est choisie dans les montagnes du Jura, pour en être le guide et le modèle.

Romain avait laissé dans le siècle un frère nommé Lupicin, qui avait comme lui dès son enfance vécu dans l'innocence et la crainte de Dieu, mais que son père avait malgré lui engagé dans le mariage. La Providence rompit bientôt ses liens par la mort de sa femme et par celle de son père; de sorte que n'ayant plus qu'une mère et une sœur à ménager, il leur fit trouver bon

1. *Condat*, en langue celtique, veut dire *confluent*. Le *Tacon* et la *Bienne* se réunissent en effet dans cet endroit.

qu'il les quittât pour aller rejoindre Romain, son frère, qu'il avait vu en songe l'appeler dans son désert. Ils s'animèrent l'un l'autre par leur exemple mutuel à la pratique des plus austères vertus, et plus unis encore par le désir de se sanctifier que par les liens du sang, ils n'avaient de différends entre eux que ceux que l'humilité faisait naître.

L'ennemi ordinaire du salut tâcha de détruire une si sainte union, et peu s'en fallut que par la violence des tentations il ne réussît à leur faire abandonner leur solitude et leurs premières résolutions [1]. Dieu les ayant enfin délivrés par sa grâce des insultes secrètes et humiliantes de leur ennemi, ils marchèrent avec plus d'ardeur qu'auparavant dans la voie étroite et pénible qui conduit à la vie éternelle. Leur renouvellement devint une source de grâces et de bénédictions pour beaucoup d'autres; car l'odeur de leurs vertus, s'étant répandue au loin en peu de temps, attira dans leur désert plusieurs personnes qui fuyaient le monde pour venir se mettre sous leur conduite. Les premiers qui découvrirent avec beaucoup de peine la retraite de nos Saints furent deux jeunes ecclésiastiques de cette partie de la Bourgogne qui forme aujourd'hui le pays de Gex ; d'autres les y suivirent, et le nombre de leurs disciples s'accrut de telle sorte qu'ils se virent obligés de bâtir un monastère régulier. On commença dès lors à leur amener des malades et des possédés : et les merveilles qu'ils opéraient sur le corps de ces malheureux en produisaient de plus grandes encore sur leurs âmes, car ceux qui se trouvaient guéris par la vertu de leurs prières restaient ordinairement dans le monastère, pour s'exercer sous leur discipline dans les veilles, les jeûnes et les autres pratiques de la vie spirituelle. Voilà quels furent les commencements de la célèbre abbaye de *Condat*.

La stérilité des montagnes qui environnaient le vallon, et le grand nombre de solitaires qui augmentaient tous les jours, contraignirent les deux frères à s'étendre au delà et à bâtir un monastère dans un lieu voisin nommé *Lauconne*. Ils gouvernaient conjointement ces deux communautés avec une union et une concorde que l'on pouvait regarder comme l'ouvrage particulier du Saint-Esprit, qui sait allier les choses opposées entre elles et former comme il lui plaît un mélange salutaire des humeurs contraires des hommes pour l'exécution de ses desseins. La grâce semble quelquefois en effet prendre plaisir à varier ses ouvrages et à diversifier les fruits de sainteté qu'elle produit.

Romain et Lupicin, quoique frères et animés du même esprit, étaient d'un caractère tout différent. Le premier était naturellement doux, paisible et accommodant; le second, au contraire, était ferme et rigide; toujours la sévérité présidait à ses conseils, et toujours ses actions se ressentaient d'un rigorisme qui eût paru outré, si Lupicin n'eût été encore plus dur envers lui-même qu'envers les autres. Mais la grâce qui avait, encore plus que la fraternité, associé ces deux Saints, tempéra si heureusement la faiblesse de l'un par la rigidité de l'autre, qu'il en résulta une conduite excellente pour le salut de ceux qu'ils gouvernaient. Romain prévenait toujours de sa clémence ceux qui se trouvaient en faute, sans même attendre qu'ils se reconnussent coupables et qu'ils demandassent pardon. Lupicin, sans s'opposer absolument à cette indulgence de son frère, la resserrait le plus qu'il pouvait, dans la crainte qu'elle n'ouvrît la porte au relâchement et n'autorisât les rechutes. Romain ne croyait pas devoir imposer à ses disciples un joug plus pesant que celui qu'ils paraissaient volontairement disposés à porter ; Lupicin, estimant que les religieux doivent tendre à la perfection, ne jugeait

1. Voir la vie de saint Lupicin, au 21 mars.

pas que ce fût trop exiger d'eux de les presser par des discours qui n'étaient qu'une exposition simple de ce que lui-même et son frère pratiquaient pour leur donner l'exemple. Romain ne faisait aucune acception de personnes, et recevait indifféremment tous ceux qui se présentaient ; Lupicin se montrait difficile dans le choix de ceux qu'il s'agissait d'admettre, et usait d'une grande circonspection envers les novices. Mais comme cette contrariété, qui aurait pu produire de la division entre des personnes moins unies, était toujours accompagnée d'une parfaite intelligence dans ces deux Saints qui agissaient par un même principe et pour une même fin, on trouvait toujours dans l'un de quoi suppléer à ce qui manquait dans l'autre. Saint Romain, quoique l'aîné, cédait souvent à saint Lupicin, soit par raison, soit par tempérament, soit par vertu ; mais Dieu ne laissait pas de se déclarer de temps en temps par des effets sensibles en faveur de sa mansuétude, et l'on vit des conversions admirables de religieux sortis plus d'une fois du monastère et qu'il avait reçus aussi souvent qu'ils avaient demandé à rentrer. Un des anciens religieux de sa communauté, de l'esprit et du caractère de saint Lupicin, le reprit un jour assez fortement de cette facilité à recevoir les postulants, et de ce qu'ayant rempli le monastère de gens qui paraissaient plutôt ramassés que choisis, il ne restait pas de place pour des sujets plus dignes quand il s'en présenterait; il l'engageait même à renvoyer tous ceux en qui se trouvait le moindre défaut, et à ne garder que ceux qui donnaient les preuves d'une vertu solide et d'une vocation bien éprouvée. Saint Romain, sans témoigner qu'il trouvait déplacée cette remontrance de la part d'un inférieur, se contenta de lui répondre : Qu'il n'était pas aisé de faire le discernement qu'il souhaitait ; que Dieu seul connaissait le fond et la disposition des cœurs ; que parmi ses disciples il s'en était trouvé qui avaient commencé avec ferveur et qui ensuite étaient tombés dans le relâchement; que d'autres l'avaient quitté deux ou trois fois, et qu'étant rentrés dans le monastère, ils y avaient servi Dieu le reste de leurs jours avec une piété exemplaire; qu'entre ceux mêmes qui s'étaient tout à fait séparés pour retourner dans le monde, quelques-uns, loin de s'abandonner au vice, avaient religieusement pratiqué les maximes qu'ils avaient apprises au monastère; que d'autres même, élevés à la prêtrise, gouvernaient actuellement des églises et des monastères avec édification.

Une année que les fruits furent plus abondants, les moines de Condat en prirent occasion de se relâcher de leur abstinence, et ils s'élevèrent avec orgueil contre saint Romain qui les en reprenait avec sa douceur ordinaire. Le saint abbé appela à son secours son frère Lupicin qui, pour rétablir la première austérité, ne fit servir d'abord que de la bouillie faite avec de l'orge, sans sel et sans huile. Une nourriture aussi insipide ne fut pas du goût des moines relâchés : ils murmurèrent, et quand ils virent leurs murmures inutiles, douze prirent le parti de quitter le monastère, y laissant par leur fuite la paix et la régularité.

Saint Romain, affligé de voir que la sévérité de son frère avait obligé ces religieux à quitter leur état, ne put s'empêcher de lui en faire quelques plaintes. L'austère abbé de Lauconne lui remontra qu'il ne devait point s'attrister de la sortie de ces personnes, puisque l'aire du Seigneur avait été purgée, et que la paille légère ayant été soufflée dehors par le vent de l'orgueil, il n'était resté que le bon grain. Cette réponse, toute conforme qu'elle paraissait à l'esprit de l'Evangile, ne put consoler saint Romain de la perte de ses frères, parce qu'il ne pouvait éteindre dans son cœur cette tendre charité qui lui faisait craindre pour leur salut ; il les pleura, mais avec la

confiance que celui qui avait daigné mourir pour eux les ferait revivre et rentrer en grâce : en effet, il obtint leur conversion par l'ardeur et par la persévérance de ses prières ; tous revinrent, les uns plus tôt, les autres plus tard, et touchés d'un repentir salutaire, ils firent une pénitence édifiante.

Sur ces entrefaites, saint Hilaire, évêque d'Arles, suivant la prétention qu'avait son église sur la suprématie des Gaules, depuis que l'empereur Honorius y avait transporté le siége de la préfecture du prétoire, après la ruine de Trèves par les Barbares, s'était rendu à Besançon l'an 444, pour informer contre Célidoine, évêque de cette ville, accusé d'avoir épousé une veuve, et qui fut déposé [1]. Saint Hilaire entendit parler des vertus et des mérites qui rendaient célèbres les deux abbés du Jura ; il envoya des clercs à saint Romain, pour le prier de venir le trouver à Besançon. L'humble religieux s'y rendit, et le saint évêque, pour honorer sa personne et lui donner plus d'autorité, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. Cet honneur ne produisit point de changement dans la conduite de saint Romain, qui était alors âgé d'environ cinquante-quatre ans, mais il donna un nouvel éclat à son humilité et à la judicieuse simplicité de sa conduite. Il ne crut pas que la dignité du sacerdoce dût le distinguer de ses frères, hors le temps du sacrifice ; il fut toujours simple, familier avec eux, et ne chercha jamais à les surpasser qu'en régularité et en mortifications.

La réputation de saint Romain se répandit de jour en jour plus au loin, et lui attira un si grand nombre de disciples, qu'il fut obligé de bâtir d'autres monastères, dans les Vosges et jusqu'en Allemagne. L'un des plus célèbres fut celui qu'il fonda dans le diocèse de Lausanne, et qui donna naissance à un bourg, connu aujourd'hui sous le nom de Romain-Moutier, dans le pays de Vaud.

Nos deux Saints avaient une sœur qui voulut imiter leur genre de vie ; ils lui bâtirent un monastère sur une roche voisine de Lauconne, pleine de cavernes, ce qui fit appeler ce couvent la Baume, nom qui signifie caverne en langue celtique, et qui a passé dans le patois du pays, où l'on appelle Balmes les grottes qui se trouvent en grande quantité dans les montagnes du Bugey [2]. Cette nouvelle communauté devint si nombreuse, qu'à la mort de saint Romain on y comptait cent cinq religieuses, qui gardaient une clôture si exacte, qu'elles ne sortaient de l'enceinte du monastère que pour être portées en terre. Quoique plusieurs d'entre elles eussent leurs frères ou même leurs fils dans le monastère de Lauconne qui en était si proche, elles ne leur parlaient jamais : les uns et les autres se regardaient déjà comme ensevelis.

Saint Romain avait tiré la règle qu'il établit dans ces monastères, des Observances de Lérins et des Institutions de Cassien. Il avait aussi pris des moines orientaux, et surtout de la règle de saint Basile et de celle de saint Pacôme, les usages qui pouvaient convenir au climat et au tempérament des Gaulois. Ses moines cultivaient la terre pour vivre ; ils ne mangeaient jamais de chair, à moins qu'ils ne fussent malades ; mais ils mangeaient des œufs et du laitage.

Tous les monastères établis par saint Romain et saint Lupicin les reconnaissaient pour leurs pères et leurs directeurs, et la maison de Condat pour leur mère et la source de leur origine. Aussi la règle s'y conserva beaucoup plus longtemps qu'ailleurs dans sa pureté et son exactitude.

Les deux frères visitaient fréquemment et tour à tour les maisons éloi-

1. On peut voir ce fait plus au long dans l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par Longueval, liv. IV.
2. Le village qui se forma auprès de ce monastère porte aujourd'hui le nom de Saint-Romain-de-Roche.

gnées, et souvent ils profitaient de ces voyages pour faire des pèlerinages de piété dans des lieux voisins consacrés par la dévotion des fidèles.

A cette occasion, citons un fait rapporté par saint Grégoire de Tours; c'est le bouquet spirituel que nous présentons à nos lecteurs, en terminant cette notice.

Saint Romain, allant visiter le tombeau de saint Maurice, à Agaune, avec Pallade, son compagnon, fut surpris par la nuit près de Genève. Il se retira dans une cabane de lépreux qui lui donnèrent l'hospitalité, avec d'autant plus d'empressement qu'il ne témoigna pas la moindre répugnance en voyant l'affreuse maladie dont l'horreur les avait fait séquestrer de la société. Mais quelle ne fut pas leur surprise le lendemain en s'éveillant de se voir entièrement guéris ! Leur bienfaiteur avait quitté la chaumière de très-grand matin : sachant qu'il avait pris le chemin de Genève, ils lui coururent après pour lui exprimer leur reconnaissance ; ils ne purent l'atteindre, mais cette reconnaissance s'exhala en démonstrations publiques, et bientôt toute la ville de Genève, où ces deux lépreux étaient connus, fut instruite du miracle qui venait de s'opérer en leur faveur.

A son retour d'Agaune, saint Romain fut accueilli avec grand appareil par le clergé, par les magistrats et le peuple de Genève qui le conduisirent en triomphe, suivi des deux lépreux guéris que l'on regardait comme sa conquête. La confusion que lui causaient tous ces honneurs fut grande, mais elle ne l'empêcha pas de profiter de cette occasion pour exhorter les Génevois à demeurer fermes dans la foi, si fertile en miracles. Saint Romain ne pouvant souffrir les louanges des hommes, alla promptement se renfermer dans son monastère de Condat, où il mourut saintement quelque temps après, âgé de soixante-dix ans, en présence de saint Lupicin, son frère, et de sa sœur, abbesse de la Baume, auxquels il recommanda, au nom de Jésus-Christ, tous les religieux et les religieuses des maisons qu'il avait fondées. L'on place sa mort au 28 février 460.

Son corps fut porté dans le monastère de la Baume, comme il l'avait accordé à sa sœur. Dieu continua de l'honorer du don des miracles après sa mort, pour attester sa sainteté et faire éclater sa gloire. Ses reliques furent conservées avec soin en ces lieux jusqu'en 1522, époque à laquelle elles furent en partie consumées dans un incendie avec celles de saint Lupicin. Aujourd'hui on conserve les derniers restes du saint abbé dans l'église de Saint-Romain-de-Roche qui a remplacé l'ancien monastère de la Baume; ils sont renfermés dans une belle châsse qui a la forme d'un mausolée du XIIIe siècle. L'église, qui paraît être du XVIe siècle, est construite sur les bords d'un affreux précipice et isolée sur la roche de la Balme. Chaque année, à certains jours de fête, les habitants de Saint-Lupicin se rendent processionnellement à ce temple solitaire. Adon et Usuard, écrivains du IXe siècle, l'ont mentionné le 28 février dans leur Martyrologe ; on les a suivis dans le Romain moderne ; l'église de Lyon et celle de Belley en font ce jour-là l'office du rit simple [1].

1. Quant aux religieuses que saint Romain avait établies à la Balme, elles se dispersèrent quelque temps après sa mort. Dès lors, la Balme ne fut plus qu'un simple prieuré dépendant de Condat, et qui fut appelé vulgairement Saint-Romain-de-Roche, parce que saint Romain y avait choisi sa sépulture.

Pour ce qui est de l'abbaye de Condat, première fondation de saint Romain, elle prit le nom de Saint-Oyend, lorsque cet abbé y eut été enseveli; elle le garda jusqu'au XIIIe siècle. A cette époque, le culte de saint Claude devint si fameux, que l'abbaye qui possédait son corps ne fut plus appelée que l'*Abbaye de Saint-Claude;* la ville qui s'était formée autour prit aussi ce nom. Le monastère était de l'Ordre des Bénédictins.

Une grande route qui traversait l'enceinte et une fontaine dans la cour où le public allait puiser de l'eau, introduisirent la dissipation parmi les moines, qui se firent séculariser en 1742 et devinrent cha-

On représente saint Romain et saint Lupicin à genoux et en prière, pendant que le *démon* fait pleuvoir sur eux une grêle de cailloux. Découragés, ils quittent le lieu de leur retraite; une pieuse femme, à laquelle ils demandent l'hospitalité après une journée de marche, leur reproche de céder le terrain à l'ennemi. La scène du départ, de la halte dans la chaumière de cette villageoise, et de leur retour, peut fournir d'autres motifs.

On les figure encore en abbés, avec une crosse à la main et une petite église; lavant les pieds à des pèlerins ou à des malades; travaillant à la terre.

La vie de saint Romain et de saint Lupicin, son frère, a été écrite par saint Grégoire de Tours et par un religieux de Condat; les Bollandistes, Tillemont, le Père Goned de Bourg, dans son ouvrage intitulé : *Vitæ et Sententiæ patrum occidentis;* Longuevol, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, et presque tous les auteurs de recueils de Vies de Saints ont parlé de ces deux frères, célèbres dans les annales de l'Eglise d'Occident. C'est à ces sources que Mgr Depéry, hagiographe de Belley, a puisé ce qu'il en a rapporté pour l'instruction et l'édification des fidèles.

SAINT GUILLAUME FIRMAT

1103. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Philippe Ier.

Dulcis est una patria, et vera una patria, sola patria : præter illam quidquid nobis est, peregrinatio est.
Il n'y a qu'une seule, vraie et douce patrie : en dehors de celle-là, tout n'est que déplacement et pèlerinage. *Aug. sup. Psal.* XLI.

Saint Guillaume Firmat naquit à Tours en 1026. Dès son enfance, il fut prévenu des grâces de Dieu et il y répondit avec une fidélité qu'on rencontre rarement à cet âge. Doué d'un esprit ouvert, d'un jugement sûr, d'une heureuse mémoire, il avait une conversation aussi attrayante que sérieuse; sa rare modestie en relevait encore le charme et ajoutait à toutes ses autres vertus un prix inappréciable.

Le monde aurait voulu garder ce jeune homme dont les brillantes qualités lui auraient fait honneur, mais Dieu l'appelait à une vie plus parfaite. Il sollicita et obtint la faveur de faire partie du Chapitre de Saint-Venant. Là il donna l'exemple de l'obéissance la plus entière et de la charité la plus inaltérable. Devenu fort habile dans l'art de la médecine, il s'acquit promptement une grande réputation, et les malades venaient en foule le consulter. A cette époque la pratique de la médecine et la profession ecclésiastique n'étaient point incompatibles.

Le démon profita de ses succès, de sa fortune et de ses autres avantages extérieurs, pour lui murmurer à l'oreille quelques paroles d'orgueil et pour faire briller à ses yeux un avenir brillant dans le monde. Guillaume sut déjouer les ruses de l'ennemi; connaissant toute l'étendue de la fragilité humaine, il eut recours à la prière, et il entendit cette voix divine retentir à

nolnes de la cathédrale que Benoît XIV érigea cette même année à Saint-Claude en créant ce nouvel évêché.

La ville de Saint-Claude fut entièrement détruite le 19 juin 1799, par un incendie affreux qui n'épargna que la maison où était caché l'avant-bras de saint Claude, retiré du feu par une femme quand le corps saint fut livré aux flammes par les révolutionnaires, en février 1794.

son cœur : « Vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi [1] ». Fortement ébranlé par la grâce, il alla trouver sa mère et lui fit part de son dessein en ces termes :

« Vous savez, ma mère, que le monde passe et que s'appuyer sur lui c'est s'appuyer sur un roseau. Dieu nous a faits à son image et il veut que nous devenions participants de sa nature divine. Echangeons donc les biens de la terre pour ceux du ciel. De toutes les richesses que Dieu nous a données, prenez tout ce que vous désirez et que le reste devienne le bien des pauvres. Pour moi, avec votre consentement, je pense à entrer en religion.

— « Quoi ! mon fils, reprit la mère fondant en larmes, quoi ! tu songes à me quitter ! qui sera maintenant le soutien de ma vieillesse et la consolation de mon veuvage ? Pourquoi donc, si tu veux servir ton Dieu, ne pas m'associer à ton dessein ? Si tu veux vivre dans la solitude, ne peux-tu m'admettre, moi, seule avec toi, moi qui fus ta nourrice dévouée et qui serais maintenant ton humble servante? Permets cela, mon fils, afin que celle qui, à ton entrée dans cette vie corruptible, t'a montré le chemin, puisse aujourd'hui te suivre, quand tu franchis la route du ciel. Mon fils, tu peux disposer de tes biens comme tu l'entendras ».

Après ces touchantes paroles, la mère et le fils, dans un saint transport de joie, mêlent leurs larmes et leurs embrassements : tous deux vendent aussitôt leurs biens, en distribuent le prix aux pauvres, et quittent la ville pour se retirer dans un ermitage appelé les *Sept-Frères* [2].

Pendant que la mère préparait à son fils la nourriture de chaque jour, le fils donnait à sa mère, et avec abondance, le festin spirituel de la parole divine. Tant que la mère vécut, saint Guillaume resta dans ce lieu; mais à sa mort, n'ayant plus aucune raison d'y demeurer, importuné d'ailleurs par les nombreuses visites qu'on lui rendait, il quitta sa patrie et se retira au fond de la forêt de Concise, voisine de Laval.

Le Saint ne trouva point dans ce lieu la tranquillité qu'il espérait.

De jeunes libertins se concertèrent avec une femme de mauvaise vie pour livrer un assaut à sa vertu. Elle vint pendant la nuit frapper à la porte de sa cellule et mit tout en œuvre pour le séduire. Mais Firmat, en sa présence, prit un tison enflammé, l'appliqua sur son propre bras si fortement qu'il conserva les traces de la brûlure le reste de ses jours.

Touchée par cette héroïque action, la malheureuse se jeta aux genoux du solitaire et lui demanda pardon. Ceux qui l'avaient conseillée l'avaient suivie dans la forêt pour voir ce qui arriverait. Le courage du Saint triompha de leur perversité ; en signe de repentir, ils publièrent partout l'infâme projet qu'ils avaient conçu et comment le Saint avait su le déjouer.

Cette action fit briller d'un plus grand éclat la vertu de notre solitaire, et la foule fut plus empressée que jamais d'aller chercher ses conseils et implorer le secours de ses prières.

L'affluence devint telle que son humilité s'en alarma : il quitta sa solitude et se rendit en Palestine pour y visiter les lieux sanctifiés par le Sauveur du monde.

Dieu l'assista d'une manière sensible dans son pèlerinage : il fit, à sa prière, jaillir une source au milieu du désert, dont l'aridité lui causait d'affreuses souffrances.

Une autre fois il s'égara, et comme il ne pouvait retrouver sa route, Dieu

1. Matth., XIX, 21.

2. Nous ignorons quel est le lieu désigné sous ce titre des *Sept-Frères*. Ne serait-ce point la grotte des *Sept-Dormants* ou bien des *Hermites ? Acta Sanctorum*, 28 april.

lui envoya un corbeau pour le guider. Cet oiseau le précédait, et, par sa voix et ses battements d'ailes réitérés, il l'engageait à le suivre.

Il fut aussi visité par les épreuves, mais les Saints les accueillent comme des faveurs. Pris par les ennemis du nom chrétien, il fut enchaîné, frappé de verges et mis en prison. On ne l'en tirait que pour le charger de lourds fardeaux et l'obliger ensuite à marcher à la façon des quadrupèdes. Le courageux athlète du Christ supportait tout cela avec joie, et s'il n'eut point alors la gloire du martyre, on peut affirmer qu'il en acquit tout le mérite.

Mis en liberté, il revint en France et se rendit à Vitré, en Bretagne, où il resta fort peu de temps. A Dordenay, il fit jaillir miraculeusement une source d'eau en fixant son bâton dans la terre, et les habitants, en souvenir de ce miracle, appelèrent ce lieu la fontaine de Saint-Firmat.

Ce prodige ayant attiré un grand nombre de personnes à son ermitage, il revint vers le Maine et habita dans la forêt de Mayenne, à Fontaine-Géhard.

Après avoir erré dans plusieurs autres endroits, il s'établit définitivement à Mantilly, près de Passais, dans le diocèse du Mans. Là il se livra à toutes sortes d'austérités et à des jeûnes rigoureux; il ne mangeait souvent que le soir, et encore ne prenait-il que quelques racines. Il n'avait pour lit que quelques morceaux de jonc sur lesquels il s'étendait, accordant seulement deux ou trois heures à un sommeil que réclamait impérieusement la nature.

Détaché des biens de la terre, il n'acceptait que ce qui était indispensable pour sa nourriture, et il distribuait aux pauvres toutes les offrandes qui lui venaient de la piété des fidèles.

Guillaume vivait en paix dans la solitude, lorsqu'une circonstance vint encore l'en éloigner. Son clerc ayant été l'objet de mauvais traitements de la part de certains ouvriers du pays, il s'enfuit furtivement et alla se cacher sur les bords du Rhône dans un lieu appelé Eosne.

Il retourna une seconde fois à Jérusalem et revint de nouveau dans sa solitude.

Toutefois les habitants de Mantilly ne pouvaient se consoler de son départ, et ils députèrent deux de leurs concitoyens pour aller à sa recherche. Ceux-ci partirent nu-pieds, bien résolus de ne point revenir sans avoir découvert la retraite du Saint et sans le ramener avec eux. Ils supplièrent Dieu de les guider et de les mettre sur les traces du pieux solitaire. Arrivés sur les rives du Rhône, ils interrogèrent un pêcheur qui semblait se trouver là tout exprès pour leur découvrir la retraite de saint Firmat. Le Saint jouissait déjà dans ce lieu d'une grande réputation, et les malades s'y rendaient avec empressement. L'ayant enfin trouvé, les deux voyageurs se jetèrent à ses genoux et le supplièrent avec larmes de revenir à Mantilly. Le Saint se laissa fléchir par leurs instances et consentit à retourner à son ancienne solitude.

Guillaume tint parole, et dès qu'on sut le jour de son arrivée, tout le peuple alla à sa rencontre et lui fit une réception digne de sa vertu et de l'amour qu'on avait pour lui.

Il était à peine rendu dans sa solitude qu'une de ses parentes de Tours vint le trouver et sollicita le secours de ses prières pour la délivrance de son fils qui était prisonnier. Le Saint lui fit dire qu'elle pouvait être tranquille, que son fils serait mis en liberté. La pauvre mère était à peine rentrée dans sa demeure que son fils, libre et joyeux, se jetait à son cou et lui affirmait que la prière seule de Guillaume l'avait délivré.

Notre Saint, comme nous le lisons dans la vie de quelques-uns des serviteurs privilégiés de Dieu, exerçait un grand empire sur les animaux. On

raconte que les oiseaux, même les plus sauvages, s'approchaient de lui sans crainte, venaient manger dans sa main ou se réfugier sous ses vêtements pour se mettre à l'abri du froid. Quand il s'asseyait sur le bord de l'étang voisin de sa cellule, les poissons arrivaient à ses pieds et se laissaient prendre volontiers par le serviteur de Dieu qui les remettait à l'eau sans leur avoir fait aucun mal.

Un jour son clerc accourt, tout en émoi, et lui annonce qu'un sanglier fait de grands ravages dans le jardin et détruit presque tous les légumes. Guillaume se rend alors vers ce terrible animal, lui prend doucement l'oreille, et le sanglier, doux comme un agneau, se laisse conduire, suit le Saint dans sa cellule, y passe la nuit et ne recouvre la liberté que le lendemain de très-bonne heure, mais après un charitable avertissement de ne pas ravager désormais le jardin de son clerc.

Dans ses dernières années, ce saint vieillard était comme l'oracle des habitants de Mayenne, de Domfront, de Passais, et de toutes les contrées voisines. On écoutait toutes ses paroles avec un souverain respect, et il savait user de son influence pour le soulagement des pauvres. Délicata, femme de Grimald, seigneur de Landivy, ne partageait pas les sentiments de libéralité de son mari, qui était possesseur d'immenses richesses. Le saint la reprit énergiquement de son avarice, et lui prédit qu'elle serait condamnée un jour à mendier son pain. Délicata profita des avertissements du serviteur de Dieu, et devint aussi généreuse qu'elle avait été avare.

Sa vie était pleine devant Dieu, et l'heure de la récompense allait sonner. Un jour qu'il se trouvait à Mortain, dans le diocèse d'Avranches, où il allait souvent prier, il tomba malade, et peu de jours après, l'esprit joyeux, le visage rayonnant de sérénité, il expira doucement. Sa mort arriva le 24 avril de l'an 1103.

Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Evroul qui a pris depuis le nom de Saint-Guillaume. Sa tombe fut illustrée par de nombreux miracles, et il s'y fit un grand concours de pèlerins. Il est le patron de Mortain [1].

L'église de Tours célèbre chaque année la fête de son illustre citoyen, le 28 février.

Les peintres et les statuaires peuvent ranger saint Guillaume Firmat parmi les ermites, et lui donner tous les attributs qui caractérisent les habitants de la solitude : cabane, corde à nœuds, bâton, croix formée de branchages, animaux farouches dans le paysage, froc, grande barbe, etc. — Les sollicitations de la femme impudique, le sermon en action sur l'enfer où mènent les plaisirs défendus, fourniraient le sujet d'un beau tableau à quelque peintre d'imagination. Il ne faut pas oublier, comme attribut de saint Guillaume, le sanglier qu'il obligea à jeûner toute une nuit dans sa cellule.

M. l'abbé Rolland, *chanoine honoraire, aumônier du Pensionnat des Frères, a Tours.*

1. Le 26 décembre 1793, les reliques du Saint, conservées dans l'église collégiale de Mortain, furent détruites par les révolutionnaires, à l'exception de son chef qui fut enlevé de l'église au moment de la profanation. Cette relique insigne fut transférée, en 1864, par Mgr Bravart, évêque de Coutances, dans une magnifique châsse en cuivre doré. On montre aussi à Mortain une fontaine, nommée la Fontaine de Saint-Guillaume, que les pèlerins n'oublient pas de visiter. Ils attribuent à ses eaux la vertu de guérir certaines maladies. Sur le bord de la route de Mortain au Teilleul, on voit une autre fontaine, près de laquelle le Saint venait se reposer dans ses voyages de Mantilly à Mortain. Au bas de l'église de Saint-Evroul, on voit encore la place où le Saint venait prier, celle où était son tombeau, et son autel au-dessus duquel est une belle verrière où il est représenté avec le costume d'évêque. Le 27 avril, il est honoré dans tout le diocèse de Coutances. L'église de Mantilly, au diocèse de Séez, possède une parcelle de ses reliques. Près de cette église on voit la fontaine où le Saint puisait de l'eau; les malades vont y boire avec confiance, pour recouvrer la santé. — *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin.

LA BIENHEUREUSE VILLANA DE BOTTIS

1360. — Pape : Innocent VI. — Empereur d'Allemagne : Charles IV.

Nous suivons une voie sainte et droite quand notre conversion nous conduit à la vie religieuse.
Saint Grégoire le Grand, *Comm.* sur le 1er liv. des Rois, liv. v.

Villana, née à Florence au commencement du XIVe siècle, de l'honnête famille de Bottis, parut dès son enfance entièrement adonnée aux célestes désirs et aux œuvres les plus saintes de la pénitence. Soupirant après le divin époux, elle quitta la maison paternelle pour aller se cacher dans un couvent de religieuses. Mais ce fut en vain qu'elle s'enfuit, car Dieu voulait faire briller en elle d'une manière plus éclatante les richesses de sa miséricorde. Elle se maria contre son gré, pour obéir à son père, et, bientôt, séduite par les pompes et les vanités du monde, elle abandonna peu à peu les exercices de la vie spirituelle auxquels elle s'était livrée d'abord. Mais Jésus, le bon pasteur, qui ne voulait pas que la brebis errante vînt à périr, permit qu'à un certain moment où elle mettait beaucoup de soin à se parer, et admirait devant un miroir les charmes de sa figure, elle se vit à deux reprises semblable à un démon. Tout effrayée de cette vision qui lui fit connaître la laideur de son âme, elle quitta ses riches habits, laissa ses parures, et courut, vêtue très-simplement, chez les Frères Prêcheurs de Sainte-Marie la Neuve, versant des larmes abondantes, par lesquelles elle purifiait son âme de ses anciennes souillures.

Ainsi changée par la droite du Très-Haut, Villana, afin de racheter le temps, s'adonna avec ardeur aux jeûnes, à la prière, à toutes les œuvres de pénitence et au mépris des choses périssables. Non-seulement elle revint à ce degré de ferveur qu'elle avait naguère abandonné ; mais elle fut bientôt embrasée des feux de l'amour divin, et mérita des grâces si abondantes, que souvent elle était ravie en extase, principalement pendant le saint Sacrifice, et lorsqu'elle prenait part à une lecture ou à une conférence spirituelle. Quand on l'avertissait de mettre des bornes à ses austérités, elle répondait que la douceur du divin amour dont elle était remplie lui faisait trouver fastidieuse la nourriture corporelle. Les pauvres excitaient si vivement sa charité, qu'il fallut l'autorité de ses parents et de son mari pour la détourner d'aller mendier de porte en porte de quoi se nourrir. Jalouse de devenir de plus en plus conforme à Jésus crucifié, elle eut à supporter les injures, les calomnies, les outrages, des infirmités longues et cruelles, les insultes des démons et les piéges qu'on lui tendit. Toutes ces épreuves furent si loin de vaincre son courage, qu'elle désirait ardemment les voir encore s'augmenter.

Au milieu de ses saintes pratiques et de ses autres œuvres de pénitence, de courage et de piété, il est certain que Villana a mérité de jouir, en plusieurs circonstances, d'apparitions et d'entretiens célestes. Sa cellule resplendit quelquefois de clartés surnaturelles ; souvent aussi elle prédit l'avenir. Enfin, lorsque le temps approcha de recevoir le prix de ses vertus, épuisée par ses glorieux travaux, victorieuse des artifices du démon, elle reçut avec

une vive dévotion les sacrements de l'Eglise. Elle se fit lire ensuite la passion du Seigneur, et lorsqu'on en fut à ces mots : *Baissant la tête il expira*, elle mit ses mains en forme de croix sur sa poitrine, et rendit à Dieu son âme sainte, l'an 1360. Son corps, revêtu de l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, exhalant un parfum céleste, fut dès lors l'objet de la vénération incessante des fidèles, au point que, pendant un mois et plus, il ne fut pas possible de célébrer ses funérailles. L'admiration était générale ; beaucoup de personnes se disputaient des lambeaux de ses vêtements. Les écrivains du temps disent que la sainteté de Villana fut attestée par des miracles. Il ne faut donc pas s'étonner si le culte de cette servante de Dieu s'est maintenu pendant plusieurs siècles, et s'il est arrivé jusqu'à nous en s'augmentant de jour en jour. C'est après avoir connu tous ces faits, et les avoir canoniquement examinés, que le pape Léon II, sur l'avis favorable de la congrégation des Rites, a daigné permettre à l'Ordre des Frères Prêcheurs et au clergé, tant séculier que régulier, du diocèse de Florence, de célébrer l'office et la messe en l'honneur de la bienheureuse Villana.

Bréviaire dominicain.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORI

RELIGIEUX MINEUR DE L'OBSERVANCE

1729. — Pape : Benoît XIII.

Bienheureux le religieux désolé pour qui le monde n'est qu'un exil, le ciel la patrie, la cellule le paradis. Thomas à Kempis, *Pros.*

Cori, autrefois Cora, petite ville très-antique de l'ancien Latium, et faisant aujourd'hui partie de la campagne de Rome, fut la patrie du bienheureux Thomas. Il y naquit le 4 juin 1655, et fut nommé François-Antoine au baptême. Son père, appelé Noël Placidi, et sa mère Angèle Cardilli, étaient de pauvres gens qui gagnaient péniblement leur vie en prenant soin d'un troupeau. Mais s'ils étaient dépourvus des biens de la terre, ils possédaient un trésor plus précieux que toutes les richesses du monde, la crainte de Dieu qu'ils transmirent à leur fils, en lui donnant une éducation chrétienne. Leur sollicitude pour le conduire dans le chemin de la vertu fut couronnée du plus heureux succès. Cet enfant joignait à un naturel heureux une grande innocence et un penchant à la piété qui annonçaient, dès ses premières années, les progrès qu'il devait faire dans le chemin de la perfection.

Lorsqu'il fut en âge de recevoir de l'éducation, ses parents le confièrent à un chanoine de la ville qui instruisait un assez grand nombre d'enfants et qui bientôt admira, ainsi que tous ses élèves, la vertu précoce de son nouveau disciple. Elle était déjà si solide qu'on ne le voyait jamais commettre de faute. Il joignait à cet avantage une application assidue au travail et possédait une mémoire fidèle; aussi était-il regardé comme le premier de sa classe. Pour sanctifier et développer en lui les dons que Dieu lui accor-

dait, il veillait continuellement sur lui-même, fuyait les compagnies qui n'étaient que de pur agrément, passait, dans les exercices de la piété chrétienne, les jours consacrés au Seigneur, et fréquentait les sacrements d'une manière édifiante.

Il eût été à désirer que cet enfant, qui montrait tant de bonnes qualités et des dispositions si heureuses pour les sciences, pût continuer ses études; la pauvreté de ses parents ne leur permit pas de le laisser longtemps à l'école. Il fallut donc qu'il donnât lui-même ses soins au troupeau de son père et qu'il s'occupât à le garder ; il se soumit à la volonté des auteurs de ses jours; mais dans cet emploi il ne perdit rien de son attrait pour la piété; il recherchait les lieux les plus déserts pour se livrer à la lecture et à la prière. Ce fut dans cette solitude qu'il se forma surtout au saint exercice de la méditation et qu'il s'embrasa du feu de l'amour divin dont il brûla toute sa vie.

Pendant que ce jeune serviteur de Dieu travaillait ainsi à se sanctifier, le Seigneur appela à lui ses parents. Cette mort le laissant libre de suivre ses volontés, et son attrait le portant vers l'état religieux, il pourvut au placement de deux sœurs qu'il avait, puis il sollicita et obtint son admission parmi les Franciscains de l'Observance qui avaient un couvent près de Cori. Il prit l'habit religieux à l'âge de vingt-deux ans, le 7 février 1677, dans la maison d'Orvieto, et on lui donna alors le nom de Thomas, sous lequel il a été connu depuis ce moment. Avec les vêtements de frère mineur, le nouveau novice reçut l'esprit de ce saint Ordre d'une manière si abondante, qu'il ne tarda pas à posséder toutes les vertus d'un digne disciple de saint François. Son obéissance, sa modestie, son détachement de toutes les choses créées, son zèle à s'instruire de ses devoirs le firent bientôt regarder comme un modèle de régularité par les religieux, qui lui donnèrent à l'unanimité leurs voix pour la profession à laquelle il fut admis le 8 février 1678.

Un mérite si éclatant ne pouvait échapper à l'attention des supérieurs. Ils résolurent donc de faire continuer les études au frère Thomas, et ils l'envoyèrent à cet effet au couvent de Viterbe, puis à celui de Velletri. Il se livra avec ardeur au travail pour acquérir la connaissance des sciences qu'on lui enseignait; mais il eut soin de nourrir si bien sa piété, que, pendant tout le temps que dura son cours, il ne perdit rien de sa première ferveur. A la fin de sa théologie, il reçut l'ordre sacré de la prêtrise. Ses sentiments de dévotion furent si vifs, lorsqu'il célébra sa première messe, qu'il versa des larmes en abondance. Ces dispositions précieuses ne passèrent pas avec l'occasion qui les avait fait naître, le serviteur de Dieu les conserva toute sa vie et montra constamment, depuis, le même respect qu'il avait manifesté d'abord pour nos augustes mystères.

L'édification que le saint religieux avait donnée à Orvieto, pendant son noviciat, détermina les supérieurs à le renvoyer dans cette maison avec la charge de maître des novices. Il s'y rendit et y fut reçu avec joie, à cause de l'idée avantageuse qu'on avait de sa vertu et de sa capacité. L'attente dans laquelle on était du bien qu'il opérerait ne fut pas trompée; il dirigeait les novices avec tant de charité, de prudence, de zèle et de discrétion, qu'il prouva promptement son talent pour l'emploi qui lui avait été confié. Il formait avec un soin extrême ses disciples à la perfection religieuse, les traitant néanmoins avec beaucoup de douceur et compatissant à leur faiblesse. S'il leur infligeait quelque pénitence, il la partageait avec eux. Sa coutume était de ne prescrire aux autres que les actes de vertus qu'il avait pratiqués lui-même le premier. Cette manière d'agir, si sage et si charitable, le fit chérir

de tous les novices auxquels il rendait plus léger le joug de la religion; aussi désiraient-ils vivement le conserver; mais il fut bientôt appelé à un nouveau genre de vie.

C'est un ancien usage de l'Ordre de Saint-François d'avoir dans chaque province quelques couvents de retraite et de récollection dans lesquels les religieux qui les habitent mènent une vie plus retirée, plus pénitente et plus austère que dans les autres maisons. Ce pieux usage ne subsistait plus en Italie dans le XVIIe siècle, lorsque le pape Innocent XI, de vénérable mémoire, zélé pour la perfection religieuse, manifesta le désir qu'il fût rétabli. Les supérieurs des Franciscains de l'Observance s'empressèrent de remplir les intentions du souverain Pontife et désignèrent entre autres couvents de retraite celui de Saint-François, situé sur le territoire de la célèbre abbaye de Sublac, près de Civitella, dans un lieu entouré de montagnes couvertes d'épaisses forêts. Plusieurs bons religieux demandèrent à leurs supérieurs la permission de s'y retirer; et de ce nombre fut le Père Thomas, qui en obtint la permission sans peine, parce qu'on voulait peupler ces maisons de sujets solidement vertueux. Il y courut donc, n'emportant avec lui que son bréviaire, qui était l'objet le plus précieux qu'il eût à son usage. L'aspect de ce séjour était propre à satisfaire son attrait pour la pénitence. Au milieu de bois épais, on trouvait une pauvre maison, qui était comme un ermitage placé dans un désert. Telle fut, pendant plusieurs années, la demeure du serviteur de Dieu. Il y menait une vie extrêmement pauvre et mortifiée, s'adonnait à l'oraison, exercice auquel il consacrait une partie du jour et même de la nuit. Il y joignait les travaux extérieurs les plus fatigants et les plus propres à l'humilier. Aussi acquit-il dans cette solitude de nouveaux degrés de perfection.

Mais en s'occupant de sa propre sanctification avec tant de zèle et de succès, le bienheureux Thomas pensait souvent à procurer celle du prochain. Il était surtout touché du déplorable état dans lequel se trouvent tant de malheureuses contrées qui n'ont pas le bonheur de posséder l'inestimable trésor de la foi. Il crut donc devoir s'arracher à sa chère retraite pour aller porter ce divin flambeau aux nations qui dorment encore dans les ténèbres de l'incrédulité. En conséquence, il s'offrit à ses supérieurs pour la mission de la Chine. Dieu, qui voulait se contenter de la bonne volonté et du dévouement de son serviteur, ne permit pas que ses offres fussent acceptées. Deux de ses confrères, les Pères Antoine Linasco, espagnol, missionnaire apostolique, mort en odeur de sainteté, et Jean-Baptiste d'Illicito, martyrisé depuis par les infidèles, lui assurèrent également qu'il opérerait un plus grand bien parmi les chrétiens que dans les missions étrangères. Ils lui conseillèrent l'un et l'autre de travailler à la sanctification des peuples du pays qu'il habitait. Déférant humblement à ce conseil, le serviteur de Dieu s'appliqua de tout son pouvoir à gagner les âmes par ses prédications, ses missions, ses exhortations charitables, ses bons soins et son assiduité au confessionnal, jointe à des prières ferventes qu'il adressait avec larmes au Seigneur. Tant d'efforts ne furent pas infructueux; il gagna à Dieu un très-grand nombre de pécheurs et même des plus criminels; il empêcha une infinité de fautes, en même temps qu'il devint un modèle pour les religieux, et qu'il établit en Italie une Récollection bien plus austère pour l'Ordre de Saint-François que celle qui avait été jusqu'alors pratiquée.

La Providence fournit au bienheureux Thomas les moyens d'établir définitivement cette Récollection, en permettant qu'il fût élu gardien du couvent de Civitella, en l'année 1686. Dès qu'il se vit à la tête de ses frères, il fit

tous ses efforts pour ramener parmi eux cet esprit de pénitence et de mortification qui distinguait primitivement l'Ordre de Saint-François. Pour atteindre ce but, il fit plusieurs règlements sévères qui furent d'abord observés avec ferveur par les bons religieux qui habitaient cette maison; mais un certain nombre d'entre eux étant partis pour la Chine en qualité de missionnaires, ceux qui restèrent perdirent courage, et quoique leur saint supérieur les excitât à la perfection par ses paroles et ses exemples, quoiqu'il s'employât de tout son pouvoir à les soulager, jusqu'à remplir les offices de portier et de quêteur, ils finirent par l'abandonner tous et par se retirer dans des couvents mitigés. Il resta ainsi seul pendant huit mois, ne se soutenant que par la patience et l'oraison; mais au bout de ce temps il commença à être déconcerté. Un jour qu'il était tout abattu, il fit au Seigneur cette prière : « Aidez-moi, ô mon Dieu, les forces corporelles m'abandonnent; je ne peux plus résister à cet état si pénible. Je le supporte volontiers pour votre plus grande gloire, autant que je le peux; mais je suis rendu désormais et à un point tel, que si votre secours ne me fortifie pas, je devrai partir de ce couvent et abandonner l'entreprise ». Le Seigneur n'afflige souvent ses serviteurs que pour éprouver leur vertu et la récompenser même dès cette vie; la prière du Bienheureux obtint promptement son effet. Des sujets vinrent de divers lieux au couvent de Civitella pour s'y ranger sous la conduite du saint supérieur. Il les forma à la perfection, et plusieurs en devinrent dans la suite des modèles; tels furent entre autres le Père François Boyvin, français de nation, et le vénérable Père Théophile de Corte, en Corse, dont la canonisation se poursuit à Rome.

Quoique à la tête d'une communauté devenue nombreuse, le bienheureux Thomas ne négligea pas ses œuvres de zèle à l'égard des séculiers, qu'il assistait dans tous leurs besoins spirituels. Il prenait aussi un soin particulier des pauvres et voulait qu'on leur fît toujours l'aumône, quelque pauvre elle-même que fût la maison. Dieu se plut à montrer, par deux événements qui tiennent du miracle, combien la charité de son serviteur lui était agréable. Une fois que le vin manquait pour la table des religieux, le saint supérieur y fit mettre de l'eau, et presque au même instant on vit arriver un baril qui fournit du vin suffisamment, non-seulement pour les frères, mais aussi pour les hôtes et les pauvres. Une autre fois les religieux, en entrant au réfectoire, n'y trouvèrent rien à manger. Le serviteur de Dieu les conduit à l'église pour réciter les grâces; pendant qu'ils faisaient cette prière, on sonne à la porte : c'étaient des bienfaiteurs qui envoyaient du pain et du vin pour toute la communauté.

L'édification que donnait le couvent de Civitella fit désirer aux supérieurs de former une seconde maison de Récollection, semblable à la première. Ils choisirent à cet effet celui de Palombara, et y envoyèrent, en 1703, le Père Thomas avec quelques-uns de ses religieux. D'autres s'y rendirent également; et au bout de quelques années, la nouvelle maison se trouva pleine. Le démon, jaloux de cette œuvre sainte, indisposa contre l'homme de Dieu les habitants du pays, qui lui causèrent plusieurs désagréments, parce qu'il avait commencé par détruire quelques abus; mais, par sa douceur, sa patience et la réputation de sainteté qu'il acquit, il les fit si bien revenir de leurs préventions qu'ils lui donnèrent entièrement leur confiance et professaient pour lui une vénération particulière.

Le Bienheureux ayant consolidé l'établissement de Palombara, obtint de ses supérieurs la permission de retourner dans sa chère solitude de Civitella; il y vécut vingt ans, pendant lesquels il fut plusieurs fois choisi pour gou-

verner cette maison. Il ne cessa aussi, pendant tout ce temps, de travailler au salut des âmes, et mérita le titre d'apôtre de Sublac. Affligé, durant ses dernières années, d'un profond ulcère à la jambe et de plusieurs autres infirmités très-douloureuses, il ne voulut ni s'exempter d'aucune des pratiques de sa règle, ni abandonner aucune de ses œuvres de zèle. Lorsqu'on l'engageait à prendre quelque soin de sa santé, il répondait : « Mon fils, je suis à la fin de ma carrière; il faut que je coure jusqu'au bout pour remporter le prix ». Tels furent les sentiments et la conduite de cet homme de Dieu jusqu'à ses derniers moments. A la suite d'une matinée passée au confessionnal, le 4 janvier 1729, il fut pris de la fièvre à laquelle se joignit bientôt un crachement de sang. Les progrès de la maladie l'avertissant du danger qu'il courait, il voulut se confesser plusieurs fois et demanda ensuite la sainte Eucharistie; lorsqu'on la lui porta, il se mit à genoux sur son lit, et avec une humilité profonde il demanda pardon de tous les mauvais exemples qu'il prétendait avoir donnés. Après qu'il eut communié, son visage devint tout enflammé et se remit ensuite dans son état ordinaire. Lorsqu'il approcha de sa fin, il prit un air riant qui annonçait la satisfaction de son âme. Le gardien du couvent lui ayant présenté le crucifix, le saint moribond baisa avec joie l'image du Sauveur et expira ensuite tranquillement le 11 janvier 1729. Il était âgé de près de soixante-quatorze ans et en avait passé plus de cinquante en religion. Son corps demeura frais et vermeil jusqu'au moment où il fut mis en terre. Il apparut à plusieurs personnes pieuses, peu de temps après son décès, et l'on a obtenu des grâces miraculeuses par son intercession. Le pape Pie VI plaça, le 18 août 1786, le serviteur de Dieu parmi les bienheureux que l'Eglise honore d'un culte public. Le bref de ce Pontife fait un bel éloge de la charité et du zèle de Thomas pour le salut du prochain.

Godescard, édition de Bruxelles.

PLUSIEURS SAINTS ECCLÉSIASTIQUES ET LAIQUES

QUI MOURURENT EN ASSISTANT LES PESTIFÉRÉS

268. — Pape : Saint Denis. — Empereur romain : Gallien.

> Secourez vos frères au jour de la tribulation ; la miséricorde que vous aurez exercée envers eux sera votre salut. *Eccles.*, XL.

Nous rapporterons seulement ici ce que saint Denis, patriarche d'Alexandrie, écrivit à un autre évêque d'une église d'Egypte, nommé Hiérax, touchant ces saints Ecclésiastiques, martyrs de la charité; nous avons cru être obligé de le dire pour la consolation de tant de personnes généreuses, qui s'exposent encore tous les jours, pour assister leurs frères dans le funeste embrasement des maladies contagieuses.

Au temps de l'empereur Gallien, il s'éleva, dans la ville d'Alexandrie, une sédition si horrible, qu'il eût été plus aisé de parcourir toutes les parties du monde, que d'aller d'un bout de la ville à l'autre sans danger pour sa vie : les meurtres et assassinats y furent si fréquents, que les rues et les

places publiques semblaient être une nouvelle mer Rouge; il s'ensuivit une furieuse peste qui moissonna la plus grande partie des habitants, et le fleuve du Nil en fut plus infecté qu'il ne l'avait été du temps de Pharaon; l'air y devint si contagieux par les vents qui soufflaient du côté de la mer, et par les vapeurs qui s'élevaient des rivières, que la rosée qui tombait le matin ressemblait absolument au sang corrompu qui découle des cadavres jetés à la voirie. Cependant plusieurs ecclésiastiques, suivis de quelques laïques, embrasés du saint zèle de la charité chrétienne et de la dilection fraternelle, s'excitèrent tellement l'un l'autre à aimer Dieu, et à travailler au salut des âmes, qu'ils se donnèrent de très-bon cœur au service des malades et des morts, prenant également soin des uns et des autres. Ils servaient assidûment les premiers, tant qu'ils voyaient encore en eux quelque espérance de guérison; et, en effet, ils en sauvèrent plusieurs qui revinrent en parfaite santé. Pour ceux qui décédaient, après les avoir assistés jusqu'au dernier soupir et aidés à faire une bonne mort, soit en les portant à la contrition de leurs péchés, soit en leur administrant les derniers Sacrements, ils avaient soin d'ensevelir leurs corps avec tout l'honneur qu'il leur était possible.

Il n'en était pas ainsi des païens et des idolâtres; ils ne découvraient pas plus tôt quelqu'un des leurs attaqué de la maladie, qu'ils le chassaient de leur maison, et même, s'ils le pouvaient, de l'enceinte de la ville. Les amis abandonnaient leurs amis, les enfants leurs pères, les pères leurs enfants, et les exposaient à demi morts dans les rues et sur les grands chemins, laissant dévorer leurs corps par les chiens, au lieu de leur donner la sépulture.

Aussi les fidèles qui, par cette œuvre de miséricorde, attirèrent sur eux-mêmes la maladie de leurs frères, et qui, ensuite, y perdirent la vie, remportèrent tant de gloire de cette action héroïque, que leur mort fut estimée approcher du martyre; aussi l'Eglise en a toujours fait mémoire en ce jour dans son Martyrologe, comme des autres martyrs, suivant ce que notre divin Sauveur a dit dans son Evangile : « Que personne ne peut témoigner une plus grande charité que d'exposer sa vie pour ses amis ». Car qui sont nos plus grand amis, sinon nos frères, pour lesquels le Fils de Dieu a donné son sang et sa vie, « lors même que nous étions ses ennemis ? »

Ce n'est pas qu'il faille croire que ceux qui meurent de la peste dans l'assistance des pestiférés, aient à la mort le privilége des véritables martyrs, qui sont justifiés par la vertu de leur action, et exempts de toute peine, comme s'ils sortaient des fonts de baptême; un auteur l'a fort bien démontré dans un traité spécial du martyre par la peste; mais ce que l'on veut dire, c'est que l'ardeur de la charité, qui paraît dans leur mort, peut suppléer à la vertu du martyre, et leur donner, *ex opere operantis*, comme parlent les théologiens, c'est-à-dire par l'excellence de leur mérite, ce que les vrais Martyrs ont, *ex opere operato*, c'est-à-dire par l'efficacité de leur action.

LA BIENHEUREUSE ANTOINETTE OU ANTONIA, CLARISSE (1472).

La bienheureuse Antoinette naquit à Florence en l'année 1400. Mariée jeune par la volonté de ses parents, elle eut un fils et devint veuve de bonne heure. On chercha, mais en vain, à lui faire contracter de nouveaux engagements. Elle entra dans une maison de sœurs tertiaires de Saint-François, nommée Sainte-Onuphre, alors gouvernée par la bienheureuse Angèle de Foligno. Ayant été nommée supérieure du couvent d'Aquila, dans l'Abruzze, après quelques années de séjour dans cette ville, elle sollicita des habitants le couvent du *Corpus Domini*, pour y établir la règle de

Sainte-Claire, ce qui lui fut accordé. Elle eut à partir de ce jour beaucoup à souffrir; Dieu permit qu'elle fût éprouvée par des tentations qui troublèrent son âme sans altérer sa piété. Son fils, qui avait compromis sa propre fortune, ne lui donna que des chagrins. Saint Jean de Capistran, qu'elle avait trouvé à Aquila lors de son arrivée, et qui l'avait fort soutenue de son crédit, s'était éloigné. Les confrères ne partagèrent pas sa sollicitude pour le nouveau monastère de Clarisses : la vertueuse abbesse se soutint seule avec le secours de Dieu. Au bout de sept ans, de douloureuses infirmités l'obligèrent de renoncer à sa charge. Malgré ses souffrances, cette digne épouse de Jésus-Christ passait un temps considérable à l'église, même pendant la nuit. Plusieurs fois on vit un globe de feu suspendu au-dessus de sa tête et qui, dans l'obscurité, remplissait le saint temple de lumière; plusieurs fois aussi on la vit suspendue entre le ciel et la terre pendant qu'elle priait.

Depuis longtemps elle ne soupirait qu'après le ciel : le Seigneur exauça enfin ses vœux ardents. Elle avait 71 ans quand elle remit son esprit entre les mains de son Créateur, le 28 février 1472. On l'inhuma dans le cimetière du monastère ; mais quelque temps après, son corps ayant été trouvé sans corruption, on le transporta dans l'église. Pie IX a approuvé, le 11 septembre 1847, le culte qu'on avait commencé à lui rendre dès le jour de sa première translation.

XXIXe JOUR DE FÉVRIER

SAINT DOSITHÉE, SOLITAIRE

VIe siècle.

> Obéissez à vos chefs et soyez-leur soumis; car ils veillent, sachant bien qu'ils doivent rendre compte de vos âmes. S. Paul, *Heb.*, XIII.

On ne connaît ni le lieu ni le temps de la naissance de saint Dosithée. On sait seulement qu'il fut élevé jeune auprès d'un des principaux officiers de l'armée de l'empereur d'Orient, ou en qualité de page, ou comme parent; et qu'il l'aima aussi tendrement que s'il eût été son fils. Il ne lui donna pourtant qu'une éducation mondaine, et ne prit aucun soin de le faire instruire des principes de la religion. Cependant le jeune Dosithée avait un riche naturel et un cœur capable de recevoir les impressions de la piété ; mais il n'était pas à bonne école, et il risquait d'y devenir la proie du monde corrompu, s'il y fût demeuré plus longtemps.

La Providence pourvut à son salut de la façon que nous allons dire. Etant un jour en compagnie, la conversation tomba sur la ville de Jérusalem, qu'on appelait la ville sainte, et ce qu'on dit lui donna envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission à son officier, qui ne savait rien lui refuser; celui-ci pria un de ses intimes amis qui devait y aller, de le mener avec lui, et le lui recommanda comme un autre lui-même.

Après qu'ils eurent visité les saints Lieux de Jérusalem, ils passèrent à Gethsémani. C'est là que Dosithée rencontra heureusement, parmi les raretés du lieu, un tableau qui représentait les supplices dont la justice de Dieu punit les pécheurs dans les enfers. Cet objet arrêta ses yeux et frappa son

esprit d'étonnement et de frayeur. Il se demandait, en le considérant avec attention, ce que pouvaient signifier ces terribles tourments, qui y étaient exprimés d'une manière fort vive. Tandis qu'il le contemplait ainsi, il aperçut auprès de lui une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaires, qui lui expliqua tout ce que ce tableau représentait, entrant dans le détail des peines des réprouvés, ce qu'il écouta en silence et avec une nouvelle surprise ; car c'était la première fois qu'il entendait parler du jugement et de l'enfer.

Le discours de cette dame le toucha extrêmement, et la crainte de tomber un jour dans le malheur de ceux dont il voyait les tristes images, le porta à prier cette dame de lui dire ce qu'il devait faire pour l'éviter. Elle lui donna une leçon qui montrait assez sa vocation à la vie monastique. « Il faut », lui dit-elle, « que vous jeûniez, que vous vous absteniez de manger de la chair, et que vous vous appliquiez à une prière assidue ». Celle qui lui parlait ainsi n'était pas une créature mortelle, car après cette leçon elle disparut.

Dosithée, depuis cette apparition, fut changé en un autre homme, et commença à mettre en pratique les avis qu'il venait de recevoir.

Un changement si subit donna de l'inquiétude à l'homme auquel on l'avait confié. Quand on vit qu'il persévérait, ceux de sa compagnie lui dirent : « La manière de vivre que vous prenez ne convient pas à un homme du monde. Si vous êtes résolu de la continuer, vous ferez mieux de vous retirer dans un monastère pour y travailler à votre salut ». Dosithée, qui ne savait ce que c'était qu'un monastère, pria ceux qui lui donnaient ce conseil de lui en indiquer un. On le conduisit à celui de l'abbé Séride, qui était dans le territoire de Gaza, en Palestine.

L'abbé, voyant un jeune homme bien fait, délicat, vêtu en habit de cour, fit difficulté de le recevoir ; il craignait que ce ne fût une feinte, ou tout au plus un mouvement de ferveur passagère. Il le fit examiner par saint Dorothée, un de ses moines, qui avait soin des malades, homme d'un grand discernement et très-avancé dans la perfection. Le moine fit à Dosithée plusieurs questions, auxquelles il ne savait répondre que ces deux mots : « Je veux me sauver ». Il alla faire son rapport à l'abbé, lui disant que ce jeune homme paraissait n'avoir aucun vice, et qu'on pouvait le recevoir sans rien craindre. L'abbé, ne jugeant pas encore devoir l'admettre aux exercices de la communauté, ordonna à Dorothée de le prendre sous sa conduite.

Il le força à l'abstinence par degré. Il lui dit d'abord de manger autant qu'il voudrait et de lui rendre compte de la quantité de pain qu'il aurait mangé. Dosithée lui dit pour la première fois qu'il avait mangé un pain et demi, ce qui allait à cinq livres. « Voilà qui est fort bien », lui répondit saint Dorothée. Peu de jours après il lui ordonna d'en retrancher une partie, et lui demanda ensuite s'il s'était trouvé rassasié. « Non pas entièrement », répondit Dosithée ; « j'ai été pourtant bien ». Quelque temps après, il lui dit de retrancher encore quelque chose ; et voyant qu'il ne s'en trouvait point mal, il le réduisit enfin à ne manger que six onces de pain par jour, et quelques petits restes de poisson ou d'autres choses qu'on servait aux malades.

Il le prit pour adjoint dans l'infirmerie dont saint Séride l'avait chargé : et comme ses mœurs étaient excellentes et son caractère doux, il s'acquittait de cet emploi avec une propreté et une charité qui consolait extrêmement les malades et édifiait tous ceux qui en étaient témoins. Son attention là-dessus était si grande, que s'il lui échappait quelque parole un peu rude, ou s'il s'apercevait d'avoir manqué à quelque chose qui lui avait été ordonné, il

en concevait une extrême douleur, se retirait dans sa cellule, et, prosterné la face contre terre, il fondait en larmes, déplorant sa fragilité.

Ceux qui servaient les malades avec lui tâchaient de le consoler ; mais ils ne pouvaient arrêter ses pleurs qu'en appelant saint Dorothée. Alors ce Saint le venait trouver et lui disait, avec cette charité dont il était rempli : « Qu'avez-vous donc, Dosithée ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? » — « Pardonnez-moi, mon Père », lui répondait alors l'humble disciple. Je me suis laissé aller à la colère contre mon frère, et je lui ai parlé fort mal à propos ». — « Eh quoi ! mon frère », lui répliquait saint Dorothée, « vous êtes donc impatient ? Ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ, et que c'est lui-même que vous servez en leur personne ? Pourquoi donc le faites-vous si mal ? Voulez-vous affliger ce divin Sauveur, qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait à ses serviteurs ? »

L'humble Dosithée ne répondait à cette douce correction, que par ses soupirs et ses larmes, et saint Dorothée, qui voyait sa contrition, ajoutait : « Levez-vous donc et prenez courage. Il faut commencer de nouveau et mieux faire qu'auparavant ; mais prenez garde de tomber dans de semblables fautes ; j'espère que Dieu, par sa miséricorde, vous en fera la grâce ».

La confiance que saint Dosithée avait en la parole de ce Saint, faisait qu'il la recevait de sa bouche comme si c'eût été de celle de Jésus-Christ. Il se levait aussitôt et reprenait son emploi avec autant de contentement et de tranquillité d'esprit, que si Dieu l'eût assuré lui-même du pardon de sa faute.

Nous avons remarqué que saint Dorothée n'avait pas jugé à propos qu'il pratiquât les austérités corporelles comme faisaient les autres religieux, parce qu'il était d'une complexion délicate ; il se contenta de l'avoir réduit à la sobriété que nous avons dite, et ne l'obligea d'assister la nuit qu'à la dernière partie de l'office. Mais il le dressa à une parfaite obéissance, au détachement des moindres choses, et à lui rendre un compte exact de ses pensées et de tout ce qui se passait dans son intérieur ; et Dosithée s'en acquittait non-seulement avec une grande fidélité, mais encore avec joie, ne témoignant jamais la moindre répugnance et ne formant jamais de difficulté. Ce n'est pas que saint Dorothée le traitât toujours avec douceur et le flattât dans les plus petites fautes ; au contraire, il le reprenait continuellement ; il l'humiliait en toutes rencontres ; et pour peu qu'il pût reconnaître en lui quelque attache à la moindre chose, il l'obligeait à y renoncer.

Un jour que ce Saint visitait la salle de l'infirmerie pour voir si tout y était en bon ordre, Dosithée lui dit : « Il me vient, mon Père, en pensée que vous devez trouver que je fais les lits des malades avec adresse et avec propreté ». A quoi il répondit : « Il est vrai, mon frère, que vous êtes devenu bon infirmier ; mais je ne vois pas que vous soyez devenu bon religieux ».

Une autre fois, le reprenant de ce qu'il parlait quelquefois un peu brusquement, par un reste de l'habitude du monde, il lui dit comme un proverbe : Il ne manque plus ici qu'une bouteille de vin ; allez en chercher une. Aussitôt il obéit à la lettre et lui apporta une bouteille pleine de vin avec un pain. Le Saint, qui avait eu toute autre pensée que celle-là, en fut surpris et lui demanda ce qu'il voulait qu'il en fît : « Vous m'avez dit de vous l'apporter », repartit Dosithée, « donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction ». — « O insensé », lui répliqua le saint abbé, « je vous ai dit cela, parce que vous parlez comme les Goths qui ont le ton rude, et crient pour

la moindre chose. Prenez cette bouteille pour vous, puisque vous criez comme eux ». Aussitôt Dosithée se prosterna, dit sa coulpe et reporta la bouteille où il l'avait prise.

Lorsque saint Dorothée voyait qu'il avait besoin d'une robe, il lui donnait l'étoffe pour la coudre ; et quand il l'avait faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui ordonnait de la donner à un autre frère et d'en faire une autre pour lui, qu'il l'obligeait encore de donner à quelqu'un lorsqu'il l'avait mise en état ; et ce saint disciple obéissait non-seulement sans se plaindre, mais encore avec diligence et avec joie, ne trouvant jamais mauvais, et se réjouissant plutôt que son père spirituel contrariât sa volonté.

Le procureur du monastère apporta un couteau pour le service de l'infirmerie, qui était fort bon et fort propre, et le remit à Dosithée. Quand il l'eut reçu, il le présenta à saint Dorothée pour lui demander la permission de s'en servir. Le Saint lui dit : « Montrez-le-moi afin que je voie s'il est bon ». — « Oui », lui répondit Dosithée, « il me servira bien pour l'usage que j'en veux faire ». A ces mots, saint Dorothée crut qu'il avait du plaisir à s'en servir, et voulant arracher de son cœur jusqu'à la moindre attache, il lui répliqua : « C'est donc ainsi que vous mettez votre satisfaction à des choses de néant ? Voulez-vous être esclave d'un couteau, ou serviteur de Dieu ? N'avez-vous point de honte, ô Dosithée ! de vouloir qu'un couteau, plutôt que Dieu, soit le maître de votre cœur ? » Le saint disciple baissa les yeux, et témoigna par son air et son silence qu'il était prêt à s'en passer pour lui obéir, et saint Dorothée ajouta : « Allez remettre ce couteau aux autres et prenez garde d'y toucher ». Il obéit sur-le-champ, et dès depuis d'un air tranquille et paisible que tous les autres s'en servaient devant lui, sans qu'il lui vînt seulement dans la pensée qu'on permettait aux autres ce qu'on défendait à lui seul, ne songeant qu'à obéir avec une parfaite simplicité.

Saint Dorothée le mit une autre fois à une bien plus forte épreuve, qu'il ne soutint pas avec moins de soumission et d'égalité d'esprit. On lui avait permis de lire la sainte Ecriture, et comme il le faisait avec un cœur pur, il commençait à en comprendre le sens caché, Dieu récompensant sa piété par ses divines lumières. Mais il était arrêté à certains endroits, et il allait alors en chercher l'explication auprès de son père spirituel. Celui-ci, qui ne travaillait qu'à l'établir dans une humilité profonde, au lieu de le satisfaire, lui répondait qu'il n'avait rien à lui dire, et Dosithée se contentait de cette réponse sèche, sans qu'elle le dégoûtât de continuer de recourir à lui. Un jour qu'il vint le prier de lui donner l'explication d'un passage qu'il n'entendait pas bien, saint Dorothée lui répondit de l'aller demander à saint Séride ; mais il avait déjà prévenu ce saint abbé, que si son disciple venait le prier de lui expliquer quelque passage de l'Ecriture, il le grondât beaucoup au lieu de lui en apprendre le sens, et lui donnât même quelques petits coups pour mieux l'humilier.

Dosithée alla donc simplement trouver l'abbé comme son maître le lui avait ordonné, et saint Séride, au lieu de répondre à la question qu'il lui faisait, lui dit d'un ton sévère : « Il vous appartient bien, ignorant que vous êtes, de parler de choses si relevées. Songez plutôt à vos péchés et à la vie toute mondaine que vous avez menée dans le siècle ». Il ajouta d'autres paroles également mortifiantes, et le renvoya en lui donnant deux soufflets. Le pieux Dosithée souffrit cette humiliante correction avec la douceur d'un ange. Il retourna à son saint maître sans lui témoigner aucune peine de ce qu'il ne l'avait pas repris lui-même, plutôt que de le renvoyer à l'abbé qui l'avait traité si rudement, et il se comportait de la même manière dans tou-

tes les épreuves auxquelles saint Dorothée le mettait, ne faisant nulle attention à ce qu'elles avaient d'humiliant ou de pénible, et n'y envisageant que l'obéissance qu'il devait pratiquer.

Notre Saint passa cinq ans dans ces exercices d'obéissance, d'exactitude et d'humilité, dans une union continuelle avec Dieu, et dans les exercices d'une tendre dévotion. Un crachement de sang fut la cause de sa mort. Les inquiétudes et les douleurs que cette maladie lui causait, ne purent jamais lui arracher le moindre signe d'impatience. Sa prière ordinaire était : « Mon Dieu et mon Seigneur, ayez pitié de moi ; mon doux Jésus, assistez-moi ; Vierge sainte, ma chère mère, ne me refusez pas votre assistance ». Un des frères lui ayant dit que les œufs frais pourraient le soulager, le désir qu'il en eut lui parut une faute ; il la condamna, et s'en accusa auprès de l'abbé comme d'une tentation qu'il avait écoutée.

Sa douleur augmentant, sa patience et sa parfaite résignation croissaient aussi. La faiblesse le réduisit à ne pouvoir plus se remuer. Saint Dorothée lui ayant demandé s'il faisait toujours son oraison : « Hélas ! mon père », lui répondit-il, « c'est le seul exercice qui me soit possible ». Ce saint jeune homme se sentant défaillir, demanda à son directeur, s'il ne verrait pas bientôt terminer ses douleurs avec sa vie.« Ayez encore un peu de patience, mon fils », lui répondit le Saint, « car la miséricorde de Dieu est proche ! » Il passa encore quelques heures dans une union intime avec Dieu. Sur le soir, s'adressant à saint Dorothée : « Mon père », lui dit-il, « permettez-moi de sortir de mon exil». Alors saint Dorothée, la larme à l'œil, lui dit : « Allez en paix, mon fils ; présentez-vous avec confiance à votre Dieu, qui veut vous faire part de sa gloire, et priez-le pour nous ». Au même instant le saint jeune homme expira, comme s'il n'eût voulu mourir que par obéissance.

Quelques-uns des religieux témoignèrent de l'étonnement de l'opinion qu'avait le saint abbé sur la sainteté de son jeune disciple. Dosithée, disaient-ils entre eux, ne jeûnait point ; on le dispensait des plus pénibles exercices de la religion, et l'on avait beaucoup d'indulgence pour lui. Mais Dieu voulut faire voir à quelle sainteté on peut arriver en peu de temps par l'exercice d'une parfaite obéissance. Dès que saint Dosithée fut mort, saint Dorothée eut une révélation du sublime degré de gloire où avait été élevé son disciple. Et ce saint vieillard, demandant un jour à Dieu qu'il lui fît la grâce de connaître ceux de ce monastère qui étaient les plus élevés dans le ciel, vit, au milieu d'une troupe de saints, le bienheureux Dosithée resplendissant de lumière et de gloire.

Vies des Pères des déserts d'Orient.

FIN DU MOIS DE FÉVRIER.

MOIS DE MARS

PREMIER JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, deux cent soixante bienheureux martyrs, condamnés pour le nom de Jésus-Christ, auxquels Claude fit d'abord tirer du sable hors de la porte Salaria, et qu'ensuite il fit périr par les flèches des soldats dans l'amphithéâtre. 269. — Au même lieu, la naissance au ciel des saints martyrs Léon, Donat, Abondance, Nicéphore et neuf autres. — A Marseille, les saints martyrs HERMÈS et ADRIEN. 290. — A Héliopolis, sainte EUDOXIE, martyre, qui, dans la persécution de Trajan, ayant été baptisée et préparée pour le combat par l'évêque Théodote, reçut, frappée du glaive par l'ordre du président Vincent, la couronne du martyre. 114. — Le même jour, sainte Antonine, martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant tourné en dérision les dieux des Gentils, fut, après des tourments variés, enfermée dans un vase et submergée dans un marais de la ville de Nicée. IVe s. — Dans la cité de Werden, qui dort aujourd'hui sous les flots, saint SUITBERT ou SWITBERT, évêque, qui, au temps du pape Sergius, prêcha l'Evangile chez les Frisons, les Bataves et d'autres peuples de la Germanie. 713. — A Angers, saint AUBIN, évêque et confesseur, homme de vertu et de sainteté très-éclatante. 550. — Au Mans, saint SIVIARD, abbé. 687. — A Pérouse, la translation de saint Herculan, évêque et martyr, qui fut décapité par l'ordre de Totila, roi des Goths. Son corps, au rapport de saint Grégoire, pape, fut trouvé, quarante jours après son supplice, aussi uni à sa tête et aussi intact que si le fer ne l'avait pas touché. 547.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nîmes, saint Jean Ier et saint Remessaire, évêques de cette ville. Le premier siégea de l'an 511 à l'an 550. Grégoire de Tours a dit de lui : « Jean fut un homme très-pieux ». Remessaire assista au Concile de Tolède [1]. 633. — A Bayonne, saint LÉON, apôtre de ce pays et martyr, qui, ayant quitté l'archevêché de Rouen, dont il était canoniquement pourvu, afin de porter jusqu'aux Pyrénées, par l'ordre du Pape, la lumière de l'Evangile, fut enfin massacré près de cette ville, par des pirates qui ne pouvaient souffrir le changement de mœurs que sa prédication avait produit dans ce lieu de leur retraite. Ses deux frères, GERVAIS et PHILIPPE, qui l'avaient accompagné dans son voyage, et eurent aussi part à ses travaux et à ses combats, avaient eu part, quoique diversement, à son triomphe. Vers 900. — A Marseille, les saints martyrs Gittée, Félix, Eunucule, Janvier et autres, au nombre de vingt-quatre, compagnons de saint Hermès et de saint Adrien.— Au même lieu, saint ABDALONG, évêque et confesseur. VIIIe s. — Au monastère de Saint-Riquier, saint GERVIN, abbé. 1075.— A Bourges, le bienheureux Roger. Né à Ternes, dans le Limousin, il fut successivement évêque d'Orléans, de Limoges et de Bourges. Il fonda le monastère de Ternes sur les terres de son père et appela les Célestins à Limoges ; il établit la fête de l'Immaculée Conception dans ses divers diocèses, et destina en mourant tous ses biens à l'éducation des enfants pauvres. 1368. — Au même lieu, saint Simplice, évêque, choisi par saint Sidoine pour gouverner l'église de Bourges. Après un glorieux épiscopat de

1. Bréviaire de Nîmes du XIIe siècle. Les variantes du nom de saint Remessaire sont : Remezaire, Ramissarius, Remassarius. — Nous devons cette addition à M. l'abbé Goiffon, aumônier des sœurs de Saint-Joseph (Nîmes).

sept ans, Simplice fut enlevé à l'amour de son peuple le 1er mars 477, et enterré dans une église qu'il avait construite. — A Tours, saint Simples, confesseur, dont le corps fut déposé dans une église paroissiale de cette ville, dédiée en son honneur, et qui a donné son nom à une des portes de la ville. VIIe s. — A Beaulieu [1], entre Bar-le-Duc et Sainte-Ménehould, saint Rovinter ; c'est sous son gouvernement que l'évêque de Châlons-sur-Marne, Arnould Ier, introduisit la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye. — A Langres, la fête des saints martyrs Néon et Turbon [2]. IIe s. — A Sens et à Paris, saint Gombert [3]. VIIIe s. — A Embrun et à Gap, saint AUBIN ou ALBIN, archevêque. 437. — A Cologne, les saints Constance et Fauste, martyrs romains, dont les corps, retrouvés dans le cimetière de Saint-Calixte, furent donnés à cette ville en 1660.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile le Grand. — A Corillon, en Sicile, saint Léonluc, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Montléon, protecteur et patron spécial de cette ville. illustre par l'austérité de sa vie, par le don de prophétie et par la gloire des miracles. 900.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Pérouse, la translation de saint Herculan, évêque, qui, ayant embrassé au même endroit l'institut des chanoines réguliers, fut élevé à la dignité de l'épiscopat, et forma ses clercs suivant l'antique discipline.

Martyrologe de Saint-Benoît, des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — Au monastère de Cella-Nuova, en Galice, saint Rudesinde ou Roseind, évêque, illustre par sa sainteté et la gloire de ses miracles. — A Werden, saint Suitbert. — A Bassano, dans le monastère de Saint-Benoît, la naissance au ciel de la bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, illustre par son humilité et ses miracles.

Martyrologe de Citeaux. — A Werden, saint Suitbert.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Mathélique, dans la Marche d'Ancône, la bienheureuse Mathie ou Mathiase, vierge, illustre par ses vertus et par ses miracles, du corps de laquelle on vit, après des siècles, couler une sueur de sang. 1513.

Martyrologe des Mineurs Conventuels. — Au château de Mucie, près de Camérino, le bienheureux Rizier, confesseur, disciple de notre père saint François, illustre par ses vertus et ses miracles.

Martyrologe des Ermites de Saint-Augustin. — La mémoire de tous les Saints dont les reliques sont conservées dans les églises de notre Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Cazorla, en Espagne, saint Hesychius ou Iscius, évêque et martyr. Il fut envoyé en Espagne par saint Pierre, avec six autres prédicateurs de l'Evangile, et fut lapidé près de cette ville après avoir répandu dans le pays les premières lueurs de la foi. Vers l'an 60. — Chez les Grecs, les saints Sylvestre et Sophrone, martyrs. — A Bologne, saint Adrien, martyr romain, transporté dans cette ville en 1623. — A Anvers, les saints Silvius, Maxime, Bénigne, Fidèle, Herculan, Prime, Pélage, Jules, Philémon, Juste, Procope, Donat, Pie et Félicien, martyrs romains, dont les reliques furent transportées dans cette ville en 1650. — En Afrique, les saints Adrien, Victor, Secundille, martyrs. — A Carthage, saint Donat, martyr. — A Eischtætd, en Allemagne, les saints Vénère, Caste, Livone et sainte Léonce, vierge, martyrs romains, dont les reliques furent données en 1618 aux Jésuites établis dans cette ville. — En Syrie, dans l'ancien diocèse de Cyr, sainte Domnine, vierge, et ses compagnes. Théodoret, évêque de Cyr, qui, en quelques lignes, nous a tracé son édifiante biographie, nous apprend que Domnine obtint de sa mère d'avoir, dans le jardin de la maison

1. L'abbaye de Beaulieu fut fondée en 640 par un nommé Austrasine. La donation consistait en douze lieues de bois que les religieux défrichèrent et dont se sont formés les dix-huit villages compris sous le nom de Terre de Beaulieu.

2. Voir, au 17 janvier, dans les Actes des trois Saints jumeaux. Le *Propre de Langres* leur consacre aujourd'hui une leçon.

3. Nous avons dit, au 21 février, que saint Gombert ou Gundelbert, évêque de Sens *(Senonæ)*, fut le fondateur de l'abbaye de Senones, dans les Vosges : ce que nous avons dit est le sentiment de saint Pierre Damien, des Bollandistes, de Godescard, de l'*Hagiographie* de Migne, de tous les hagiographes de Nancy et de Saint-Dié, dont nous avons consulté les ouvrages ou que nous avons interrogés directement. Seule la *France pontificale* de M. Fisquet conteste le fait. Nous nous permettrons de peser ces simples questions à M. Fisquet, qui nous semble ne s'être pas mis suffisamment en garde contre certaines des opinions gallicanes ou jansénistes, qui avaient cours à l'époque de la *Gallia christiana*, mais sont généralement considérées aujourd'hui comme dénuées de fondement : 1° Si saint Gombert de Sens n'est pas le fondateur de Senones, d'où venait ce dernier? 2° Vous dites qu'il vivait un siècle plus tôt : l'avez-vous prouvé? 3° Pourquoi ce nom de Senones donné à l'abbaye des Vosges? Cette appellation est-elle, oui ou non, la reproduction du nom latin de Sens? (V. au 21 février.)

paternelle, une cellule couverte de chaume, où elle se retirait pour vaquer à la prière. Dès l'aurore, enveloppée d'un long voile qui l'empêchait de voir et d'être vue, elle s'en allait se prosterner sur la dalle du sanctuaire ; riche des biens de ce monde, tout son travail était pour les églises et les pauvres : à son exemple, sa mère et ses sœurs travaillaient dans le même but : une fille ou une sœur aimante et *pieuse* a tant d'empire dans une maison ! Bientôt la vénération publique s'attacha à cette âme d'élite ; on vint la visiter pour recevoir ses avis spirituels. Oh ! que de grâces attachées à ce timide apostolat des vierges chrétiennes. Toujours réservée et modeste, Domnine parlait bas, et souvent ses paroles étaient entrecoupées de larmes de componction sur ses propres misères, ou de compassion sur les malheurs d'autrui. Le ciel s'ouvrit pour cette amante de la solitude vers l'année 460. — A Ménevie, dans le pays de Galles, saint DAVID, archevêque. Il fit un voyage à Jérusalem, après avoir élevé dans son diocèse un grand nombre de monastères. On rapporte qu'un jour, l'eau lui faisant défaut pour administrer le sacrement de baptême, une source jaillit tout à coup à ses pieds, et qu'une autre fois, transcrivant l'Evangile selon saint Jean, il laissa une lettre inachevée pour se rendre où l'appelait la cloche sainte ; à son retour, un ange avait complété le texte sacré en lettres d'or. An 544. — En Ecosse, saint Marnan, évêque d'Aberdeen. Vers le VIIe s. — A Saint-André, en Ecosse, saint Monan, archidiacre. An 870. — En Portugal, saint Roseind, évêque de Dume, siége aujourd'hui détruit, non loin de Braga. Pendant l'occupation musulmane, les évêques de Portugal et du midi de l'Espagne ne portaient plus que le titre de leur siége, et étaient obligés de vivre dans des monastères du Nord. Saint Roseind, qui était de race royale, se fit construire en Galice un monastère appelé Cella-Nueva, dont il fut abbé. Sa mère, Aldara ou Ildaure, est également honorée comme sainte. Au commencement du XVIIe siècle, le culte de saint Roseind était encore très-populaire au-delà des Pyrénées. On montrait au monastère de Cella-Nueva un jardin délicieux où se trouvait une chapelle dédiée à Saint-Michel. On prétendait que le Saint l'avait planté de ses propres mains [1]. 977. — A Lugo, en Italie, le bienheureux Bonavita, charron, du Tiers Ordre de Saint-François. Nouveau Tobie, il ensevelissait les pauvres. An 1375. — A Bassano, en Italie, la bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, vierge, abbesse des Bénédictines de cette ville, décédée le 22 février 1670, béatifiée par Pie VI le 2 juin 1783.

FÊTES MOBILES DE MARS.

Le vendredi après le mercredi des cendres, COMMÉMORATION DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Le vendredi après le dimanche de la Passion, FÊTE DES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

SAINT ALBIN, ARCHEVÊQUE D'EMBRUN

437. — Pape : Saint Sixte III. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Les actes de ce prélat sont peu connus, quoique la durée de son épiscopat ait été assez longue : mais son mérite éclatant l'a fait invoquer comme Saint pendant plusieurs siècles. Il avait reçu la consécration épiscopale des mains de Proculus, évêque de Marseille.

Saint Albin dirigeait avec beaucoup de zèle son troupeau dans les voies du Seigneur, lorsqu'une grande tribulation vint le jeter dans les plus vives alarmes. Les Ostrogoths trop resserrés dans les Alpes, où ils s'étaient établis, avaient demandé à passer dans quelques provinces de l'empire. Le Languedoc, où déjà s'était fixée une colonie de Visigoths, leur fut assigné pour ré-

1. Voici quelques vers charmants qu'un religieux de Cella-Nueva adressait aux novices qui cultivaient ce jardin :

Hic vos, hic teneræ segetes adolescite cœlo,
Virtutumque horto florida serta date.
Tempus adest vernum : moneo vos, crescite et ante
Quam fervorem animi frigida tollat hiems.

Ici, ici, tendres plantes, grandissez pour le ciel ; poussez pour le jardin céleste les fleurs des vertus. Enfants, c'est le printemps : je vous le dis, croissez avant que le froid de l'hiver ait glacé la séve de votre âme.

sidence. Ils se dirigeaient donc sans défiance vers cette province, lorsque des piéges tendus dans les défilés du Haut-Dauphiné, pour inquiéter leur marche, les mirent en fureur et les portèrent à des violences extrêmes contre les habitants des montagnes qu'ils traversaient. Cette dévastation ne fut pas la dernière : à leur tour, les Vandales, mêlés à d'autres peuples venus du Nord de l'Europe, comme les Goths, envahirent les Gaules et commirent partout mille atrocités. Embrun, quoique au sein des montagnes, ne fut pas à l'abri de leurs irruptions. Ils en formèrent le siége en 433. La consternation régnait parmi les chrétiens qui avaient cru trouver un refuge dans cette place fortifiée. Il y allait pour tous du salut et de la vie; mais devant cette nuée d'ennemis la résistance paraissait impossible. On avait perdu tout espoir, lorsque saint Albin entraîne son peuple devant les reliques de saint Marcellin : Pasteur et fidèles conjurent avec larmes ce puissant protecteur de secourir les enfants de ceux qu'il a régénérés. Les ennemis gagnaient déjà le haut des remparts, quand Marcellin, rapporte l'histoire, paraît dans les airs, s'avance contre l'ennemi, le visage menaçant, et leur montre de la main une croix flamboyante prête à les consumer. Alors une force invisible précipite des murs les premiers assaillants ; les traits se retournent contre ceux qui les lancent et tombent dans leurs rangs. A la vue de ces prodiges, les Barbares, frappés d'épouvante, se débandent, fuient en désordre et lèvent le siége de la ville dont ils s'éloignent, pendant que des chants d'allégresse et de reconnaissance retentissent dans son enceinte miraculeusement préservée.

Mais le calice n'était pas épuisé pour notre Saint.

A ces événements succédèrent des menées sacriléges de certains laïques riches et puissants, qui, à l'exemple des Ariens turbulents, se mêlaient des affaires de l'Eglise au détriment du clergé et de la discipline. Le pieux vieillard ne put survivre à tant d'émotions auxquelles se joignaient mille préoccupations sur l'avenir de son église. Il tomba malade, et à peine eut-il fermé les yeux à la lumière que la division et le scandale éclatèrent au sein de sa ville épiscopale, sur le choix de son successeur. Les suites malheureuses de cette discussion firent sentir plus amèrement encore au peuple d'Embrun combien il avait perdu par la mort de son premier pasteur. Aussi s'empressa-t-on de proclamer les mérites de saint Albin, et la voix publique le plaça au rang des Bienheureux.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT ALBIN.

Son corps fut relevé de terre et honoré d'un culte public. Trois siècles plus tard, le chef du vénéré prélat fut cédé au couvent des Bénédictines, fondé près de Carcassonne par Charlemagne, et connu sous le nom de Notre-Dame-de-Crasse.

Jusqu'au pillage de l'église d'Embrun par les Huguenots, en 1585, celle-ci a possédé un bras du saint évêque. Son office se trouvait sous le rit double, le premier jour de mars, dans le missel de la métropole imprimé en 1512, et dans le Bréviaire imprimé en 1520. On se servit de ces livres liturgiques jusqu'à la publication de la Bulle de Pie V, en date de 1570, par laquelle ce grand restaurateur de la discipline ecclésiastique abolissait toute liturgie qui ne remontait pas à deux cents ans. Ce fut à cette époque que cessa le culte public de saint Albin [1].

Voici l'oraison qu'on lit dans le missel de 1512 :

Beati confessoris tui atque pontificis Albini, Domine Deus noster, gloriosa merita recolentes; præsta quæsumus, ut cujus hodierna gaudemus festivitate, assidua quoque ipsius muniamur intercessione, per Dominum, etc.

Seigneur, notre Dieu, nous honorons aujourd'hui les glorieux mérites de votre bienheureux confesseur et pontife saint Albin; faites, nous vous en conjurons, que, célébrant sa fête avec joie, nous soyons protégés par sa continuelle intercession.

1. Voir *France pontificale*, Paris, 1869, et *Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry, Gap, 1852.

SAINT DAVID,

ARCHEVÊQUE ET PATRON DU PAYS DE GALLES

Vers 544. — Pape : Vigile.

Saint David était fils de Xantus, prince de la Cérétique, aujourd'hui le Cardiganshire. Il reçut une éducation très-chrétienne, qui influa sur toute la suite de sa vie. Après avoir été ordonné prêtre, il se retira dans l'île de Wight, où il vécut sous la conduite du pieux et savant Paulin, qui avait été disciple de saint Germain d'Auxerre. Dieu récompensa les éminentes vertus de David par le don des miracles. En faisant le signe de la croix, ce saint rendit la vue à son maître, devenu aveugle soit par son grand âge, soit par un effet des larmes abondantes qu'il versait dans la prière. Lorsqu'il se fut bien préparé aux fonctions du saint ministère, il quitta sa solitude, et comme un autre Jean-Baptiste sorti du désert, il alla prêcher aux Bretons la parole de la vie éternelle. Il bâtit une chapelle à Glastenbury, lieu que les premiers apôtres de la Grande-Bretagne avaient consacré au culte du vrai Dieu. Il fonda aussi douze monastères, dont le principal était dans la vallée de Ross près de Ménévie [1]. On vit se former dans ce monastère un grand nombre de Saints, dont plusieurs gouvernèrent l'Eglise en qualité de premiers pasteurs.

La règle que David donna à ses moines était fort austère. Ils travaillaient continuellement des mains en esprit de pénitence, sans jamais faire usage des animaux propres au labourage, et cela pour que leur travail fût plus pénible. La nécessité seule pouvait les autoriser à rompre le silence. Une prière non interrompue, au moins mentalement, sanctifiait toutes leurs actions extérieures. Vers la fin du jour, ils rentraient dans le monastère pour vaquer à la lecture et à la prière vocale. Du pain et des racines, dont le sel était le seul assaisonnement, faisaient toute leur nourriture, et ils n'avaient d'autre boisson que de l'eau mêlée avec un peu de lait. Après leur repas, ils passaient trois heures en oraison ; ils donnaient ensuite quelque temps au sommeil. Ils se levaient au chant du coq, et se remettaient à prier jusqu'à ce que le moment du travail fût arrivé. Leurs vêtements étaient grossiers et faits de peaux de bêtes. Quand quelqu'un demandait à être reçu dans le monastère, il demeurait dix jours à la porte ; et pendant ce temps-là on l'éprouvait par des paroles rudes, par des refus réitérés et par des travaux pénibles, afin de l'accoutumer à mourir à lui-même. S'il souffrait cette épreuve avec constance et avec humilité, il était admis dans la maison. Quant à ses biens, il les laissait dans le monde, la règle du monastère défendant de rien recevoir pour l'entrée dans la religion. Tous les frères étaient obligés de faire connaître leur intérieur à l'abbé et de lui découvrir leurs pensées et leurs tentations les plus secrètes.

Le pélagianisme s'étant montré une seconde fois dans la Grande-Bretagne, les évêques, pour le déraciner entièrement, s'assemblèrent en 512, ou

1. Cette vallée a pris son nom du territoire dans lequel elle se trouve renfermée et qui s'appelle Ross. Il est souvent parlé du monastère de Ross dans les Actes de plusieurs Saints irlandais, sous le nom du monastère de *Rosnat* ou *Rosnan*.

plutôt en 519, à Brevy, dans le Cardiganshire. Saint David fut invité à se trouver au synode. Il y parut avec éclat, et confondit l'hérésie par la force réunie de son savoir, de son éloquence et de ses miracles [1]. Saint Dubrice, archevêque de Caerléon, profita de cette circonstance pour lui résigner le gouvernement de son église. David, alarmé de la proposition qui lui en fut faite, fondit en larmes, et protesta qu'il ne se chargerait jamais d'un fardeau qui était beaucoup au-dessus de ses forces. En vain on allégua les raisons les plus pressantes pour l'y déterminer : jamais il ne se fût rendu, si les Pères du concile ne lui eussent ordonné expressément d'acquiescer au choix de Dubrice. Il obtint cependant de transférer le siége de Caerléon, ville alors très-peuplée, à Ménévie, aujourd'hui Saint-David, lieu retiré et solitaire [2]. Peu de temps après, il assembla un synode à Victoria, où les actes du synode précédent furent confirmés. On y fit aussi plusieurs canons de discipline, auxquels l'Eglise romaine imprima depuis le sceau de son approbation. C'était dans ces deux synodes que les églises de la Grande-Bretagne puisaient autrefois des règles de conduite.

Cependant la réputation de notre Saint augmentait de jour en jour : il était tout à la fois l'ornement et le modèle des pasteurs de son siècle. Il possédait le talent de la parole dans un degré éminent ; mais son éloquence avait encore bien moins d'efficacité que la force de ses exemples ; aussi a-t-il été regardé de tout temps comme une des plus brillantes lumières de l'Eglise britannique. Il fut, par la fondation de ses divers monastères, le père spirituel d'un grand nombre de Saints, qui illustrèrent l'Angleterre et l'Irlande leur patrie. Enfin, après un épiscopat long et laborieux, il mourut en paix, vers l'an 544, dans un âge fort avancé. Saint Kentigern vit des anges porter son âme dans le ciel. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-André, qui depuis a pris le nom de Saint-David, ainsi que la ville et le diocèse de Ménévie. Auprès de cette église sont plusieurs chapelles où la dévotion attirait au moyen âge un grand concours de peuple. La principale est celle de Sainte-Nun, mère de notre Saint. Une autre est dédiée sous l'invocation de saint Lily, surnommé Gwas-Dewy, c'est-à-dire l'homme de saint David, parce qu'il était un de ses plus chers disciples. Il y est honoré le 3 de mars. Quant à sainte Nun, qui avait formé à la perfection plusieurs femmes retirées du monde, elle est honorée le 2 du même mois. Anciennement les Gallois méridionaux fêtaient les trois premiers jours de mars, en l'honneur de saint David, de sainte Nun et de saint Lily ; on ne fête plus aujourd'hui que le premier dans tout le pays de Galles. En 962, les reliques de notre Saint furent solennellement transférées à Glastenbury, avec une partie de celles de saint Etienne, premier martyr.

Alban Butler. — Voir au martyrologe, à ce jour, quelques faits merveilleux, que cet auteur, suivant son habitude, a passés sous silence.

1. On bâtit dans la suite une église à l'endroit où s'était tenu le concile, et on l'appela *Llan-Devy-Brevy*, c'est-à-dire l'église de David, près la rivière de Brevy.

2. Ce lieu était presque entièrement séparé de l'île. Il y a aujourd'hui une communication par le Havre de Milford.

SAINT AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS

470-550. — Papes : Saint Simplice; Vigile. — Rois de France : Childéric Ier; Childebert Ier.

Legis æternæ, columen salusque
Temporis morum, scelerumque vindex,
Quæ gravi gentem cruciant dolore
Vulnera curat.
Le monde gémissait sous le poids de ses crimes
Et le vice régnait dans le palais des grands;
Mais au mal, son courage arrachant ses victimes,
Guérit et sauve ses enfants.
M. Mazelin, *Vie de saint Aubin.*

Ce très-digne prélat français naquit en Basse-Bretagne, au diocèse de Vannes. Son père appartenait à l'une des plus nobles maisons de la paroisse de Languidic, à deux lieues de la ville de Hennebond; sa mère était aussi d'une illustre famille. Quoique leur éclatante noblesse fût soutenue par de très-grands biens, notre Saint, bien loin de se laisser charmer par cette vaine splendeur du monde, se retira de bonne heure, contre leur gré, au monastère de Nantilly, près de Saumur, pour y embrasser la vie religieuse sous la règle de Saint-Augustin; et, sans avoir égard à la grandeur de sa race, il s'y rendit le plus humble et le plus obéissant de tous. Il prenait un plaisir singulier aux fonctions les plus humbles et les plus méprisées, et matait sa chair, pour la mieux soumettre à l'esprit, par des veilles, des abstinences, de longues prières et par d'autres mortifications. Dieu fit paraître, dès son noviciat, combien cette conduite lui était agréable, par une faveur qui mérite d'être signalée.

Un jour son abbé l'envoya dans le village remplir un message auprès d'un paysan. Pendant qu'il exécutait l'ordre qu'il avait reçu, une si prodigieuse pluie tomba sur le corps de logis, où il était en compagnie de plusieurs autres personnes, qu'elle en perça le toit et le creva de toutes parts, de sorte que l'on n'y était pas moins mouillé qu'en pleine campagne; mais il arriva cette merveille, que tous les autres furent trempés, et qu'Aubin seul fut épargné : il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur ses habits; la pluie, dit son historien, n'osant le toucher par respect pour l'ardeur de la foi qui embrasait son cœur, de même que le feu ne put toucher les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

L'histoire de sa vie ne nous fournit pas de détails sur les premières années de sa profession et de sa prêtrise; elle s'est contentée de nous dire que les rares exemples de sa vertu le firent élire abbé de ce monastère, à l'âge de vingt-cinq ans, d'autres disent trente-cinq (504), et qu'il se conduisit en cette nouvelle charge avec tant de prudence, qu'unissant la sévérité à la douceur, il rétablit enfin la discipline régulière au plus haut point qu'on la pouvait souhaiter pour la gloire de cette sainte maison. Son premier historien, saint Fortunat, compare la situation du monastère sous cet admirable maître à un jardin délicieux embelli par les fleurs du printemps les plus suaves, les plus variées, les plus ravissantes.

Mais Dieu, qui ne voulait pas qu'une si brillante lumière demeurât plus longtemps dans un cloître, ordonna, par sa Providence, qu'ayant exercé

cette charge vingt-cinq autres années, il fût élevé, par ses mérites, à un degré plus éminent pour éclairer toute l'Eglise. La ville d'Angers, après la mort d'Adulphe, onzième évêque connu de ce siége, demanda Aubin pour lui succéder. Il résista d'abord fortement à son élection, s'excusant sur son incapacité, qu'il prétendait être très-grande ; mais voyant que c'était la volonté de Dieu, il accepta enfin cette pesante charge (529).

Les évêques de la province qui avaient pu apprécier son talent, son caractère et sa vertu, applaudirent au choix du peuple et du clergé angevin. Mais personne n'en conçut plus de joie que saint Melaine, évêque de Rennes. Ce pontife fut, au VIe siècle, la lumière de la Gaule occidentale et l'un des plus grands prélats de son temps. Il était ami, compatriote, et peut-être parent de saint Aubin. Il est vraisemblable que ce fut lui qui lui conféra la consécration épiscopale ; il était accompagné, en cette circonstance, de trois autres prélats également amis de notre Saint : c'étaient saint Laud, de Coutances, saint Victor II, du Mans, et saint Marc, de Nantes. Les saints amis se séparèrent après avoir célébré une dernière fois les saints mystères dans une crypte vénérée depuis, et située dans la basilique si connue plus tard sous le nom de Notre-Dame de la Charité ou de Ronceray. De ces cinq évêques, le premier qui descendit dans la tombe fut saint Melaine. Avertis par un ange, saint Aubin et les évêques du Mans et de Nantes allèrent l'assister sur son lit de mort et célébrer ses obsèques.

Suivons maintenant saint Aubin, devenu évêque, dans les laborieux exercices de la vie privée.

Le fruit de la grâce opérant en lui fut tel que la ville d'Angers parut tout autre qu'elle n'était avant sa promotion à cet évêché ; ce nouveau prélat ne se contentait pas de prêcher aux fêtes les plus solennelles ; il ne laissait pas s'écouler un jour qu'il n'enseignât son peuple, soit en public, ou en particulier, tenant pour maxime constante, que l'âme n'a pas moins besoin d'une réfection quotidienne, que le corps de sa nourriture ordinaire.

Il prenait un soin admirable des pauvres de son diocèse ; il visitait les malades, consolait les affligés, et soulageait de tout son pouvoir les veuves qu'il savait être chargées d'un grand nombre d'enfants.

Mais une autre classe de malheureux fixa surtout son attention : ce furent les infortunés chrétiens tombés dans l'esclavage à la suite des invasions des barbares, et fort nombreux à cette époque. Saint Aubin employa, pour racheter ceux de son diocèse, toutes les ressources que les biens de son église, ses propres épargnes et la libéralité des âmes pieuses purent lui fournir. Il rendit ainsi à la liberté un grand nombre d'habitants de l'Anjou. Saint Aubin précédait de onze siècles saint Vincent de Paul dans cet admirable apostolat.

A la grâce de la charité, le Bienheureux joignait celle des miracles. Citons d'abord un fait qui peint les mœurs du VIe siècle. Il y avait au village de Douillé, près Angers, une jeune et noble demoiselle, nommée Ethérie, dont la beauté extraordinaire avait excité la convoitise du roi Childebert. Aussitôt, sur son ordre, elle fut saisie et gardée à vue.

Saint Aubin en eut tant de pitié, qu'il alla lui-même à la prison, et l'en fit sortir par l'autorité que lui donnait sa charge et la réputation de sa sainteté. Un soldat téméraire voulut s'y opposer, et vomit mille injures contre lui ; mais il ne fit que souffler contre le visage de cet insolent, et il tomba raide mort à ses pieds.

Le prince, terrifié par cette manifestation de la colère de Dieu, consentit à abandonner ses projets à l'égard d'Ethérie et ne demanda qu'une com-

pensation en argent. Le généreux prélat se chargea de ce rachat, trop heureux de contribuer ainsi à la conservation de la vertu des autres.

Mais si un seul souffle de saint Aubin fut assez puissant en cette occasion pour ôter la vie à celui qui en était indigue, sa parole ne fut pas en d'autres circonstances moins forte pour la redonner à ceux qui l'avaient perdue sans leur faute ; c'est ce qui arriva à un jeune enfant, appelé Alabaude, du bourg de Géné, près de Segré, qu'il ressuscita par la force de ses prières. En un mot, on eût dit que son pouvoir s'étendait jusqu'au point de faire subsister ensemble la mort et la vie : car, un de ses serviteurs étant décédé à Vannes en son absence, lorsqu'on voulut le porter en terre, son corps, comme s'il eût été animé, se tint tout à fait immobile, jusqu'à ce que le saint prélat, étant arrivé sur le lieu, et lui ayant donné sa bénédiction, il se laissa emporter fort aisément.

Nous ne parlons point de ses autres prodiges et des guérisons miraculeuses qu'il a faites : il rendit la vue à cinq aveugles et l'usage des membres à plusieurs paralytiques, entre autres à une dame d'Angers, nommée Grata. Dieu lui avait donné un pouvoir tout particulier pour la délivrance des prisonniers.

Plusieurs criminels, détenus dans la tour d'Angers, prièrent le Saint de se vouloir employer auprès du juge pour leur délivrance ; sa charité le lui fit entreprendre de très-bon cœur ; mais le juge, porté à la sévérité, lui ayant refusé cette grâce, l'évêque dit simplement que Dieu ne serait pas si inexorable, et qu'il fallait s'adresser à lui. En effet, ayant persévéré en prières jusqu'au milieu de la nuit, une grosse pierre se détacha d'elle-même de la muraille, et donna passage aux prisonniers ; ils vinrent sur-le-champ trouver le Saint qui priait dans l'église de Saint-Maurille, et, se prosternant à ses pieds, lui promirent de ne plus retourner à leurs anciens crimes. Mais il ne faut pas s'étonner que saint Aubin l'ait ainsi emporté sur un homme revêtu d'un corps, puisque son pouvoir s'étendait même sur les esprits : car le démon s'étant placé dans l'œil d'une femme qu'il possédait, ce qui rendait son visage monstrueux, tant cet œil était enflé, saint Aubin le conjura quelque temps, et, lui ayant fait défense, au nom de Jésus-Christ, de nuire à cette servante de Dieu, il l'en chassa honteusement, et la femme fut délivrée.

Ces éclatantes vertus de notre Saint, accompagnées et soutenues de tant de miracles, portèrent aisément son nom dans toutes les parties du royaume des Francs. Le roi Childebert, fils aîné du grand Clovis, avait une si grande vénération pour cet illustre prélat, qu'il alla au-devant de lui lorsqu'il vint à Paris ; et le Saint, se servant à propos du crédit qu'il avait auprès du roi, comme d'un talent précieux que Dieu lui mettait entre les mains, procura la réunion du troisième concile d'Orléans, où, pour déraciner des abus qui s'étaient glissés en France, plusieurs points de grande importance furent arrêtés : entre autres, que les Juifs qui se moquaient des cérémonies chrétiennes pratiquées par l'Eglise pendant la semaine sainte, seraient renfermés en leurs maisons depuis le jeudi saint jusqu'au lundi de la fête de Pâques ; que les prêtres concubinaires seraient excommuniés, et, s'ils persévéraient en leur mauvaise vie, qu'ils seraient dégradés et enfermés dans un monastère ; que les mariages entre les parents seraient nuls, et que ceux qui les contracteraient seraient frappés d'anathème.

Saint Aubin se rendit si zélé observateur de tous ces articles, particulièrement du dernier, qu'il n'avait nul égard, ni à la qualité des personnes, ni aux dommages qui en pouvaient naître. Et, comme une fois certains évêques, lâchement complaisants envers un seigneur qui avait con-

tracté mariage avec une de ses parentes, et était tombé pour cela sous l'anathème, voulaient forcer saint Aubin de l'absoudre et de lui envoyer des eulogies (c'étaient des choses bénites que les évêques envoyaient autrefois, pour marque d'union et de bienveillance), ce généreux Prélat leur répondit d'un esprit tout rempli de zèle : « Vous voulez me forcer de souscrire à cette absolution ; mais Dieu est assez puissant pour soutenir la cause dont vous refusez de prendre la défense ». En effet, cet excommunié fut frappé de mort subite avant de recevoir les eulogies.

Néanmoins, le Saint craignant de n'avoir pas montré assez de fermeté et d'énergie vis-à-vis des évêques ses confrères, alla en la ville d'Arles pour consulter saint Césaire, et savoir de lui ce qu'il fallait faire pour expier cette faute dont il se jugeait coupable. Nous ne savons pas quel avis il reçut du saint archevêque ; mais nous voyons, par la suite, que le regret et la tristesse, joints aux fatigues d'un voyage de trois cents lieues, l'emportèrent de cette vie aussitôt après son retour à Angers, à l'âge de soixante-dix ans, selon la supputation du Père Albert le Grand, de Morlay, en son *Histoire des Saints de Bretagne*. D'autres lui en donnent quatre-vingts ; mais cette diversité ne vient que de ce que les uns le font abbé à l'âge de trente-cinq ans et les autres à vingt-cinq. Il avait heureusement gouverné son évêché l'espace de vingt et un ans et six mois, et il mourut le premier de mars, vers le milieu du VIe siècle, laissant après lui un souvenir éternel de ses vertus, et un immense regret à tout son peuple de perdre un si bon père et un si digne prélat.

On le représente souvent revêtu d'une armure ou avec cet insigne près de lui, pour exprimer qu'il avait renoncé aux honneurs du monde, en adoptant la vie monastique. On le figure aussi guérissant des aveugles, entre autres malades et affligés.

On le voit encore tenant des chaînes et faisant ouvrir les portes d'une prison.

Enfin, on le peint souvent en chaire, parce que son zèle infatigable pour l'instruction de ses ouailles lui fit adopter l'usage de prêcher tous les jours.

CULTE DE SAINT AUBIN. — PÈLERINAGE DE MOESLAIN.

Son corps fut solennellement inhumé dans une chapelle de l'église de Saint-Maurille, son prédécesseur sur le siége d'Angers. Quelque temps après, saint Germain, évêque de Paris, se trouvant à Angers avec d'autres évêques de la province, ils résolurent de le tirer de ce lieu et de le transporter dans une église nouvellement érigée à son honneur. Mais, comme on avait beaucoup de peine à en venir à bout, parce que le sépulcre était extrêmement étroit, trois pierres se détachant d'elles-mêmes en facilitèrent le moyen : tout retentissait des louanges et des hymnes que l'on chantait au Créateur, qui se faisait voir admirable en ses Saints. Il fut porté avec une allégresse générale de toute la ville d'Angers, en cette nouvelle église. Cette translation fut célèbre par plusieurs miracles qui s'y firent : trois paralytiques furent parfaitement guéris, et deux aveugles, ayant demandé d'être mis à l'ombre du corps saint, y reçurent une pleine jouissance de la lumière.

Cette première translation eut lieu le 30 juin 556 : une fête fut établie pour rappeler ce mémorable événement. Bientôt après un monastère s'éleva près de l'église qui possédait les restes précieux du saint évêque : l'église et l'abbaye échangèrent leur nom primitif contre celui de Saint-Aubin.

Peu de Saints ont opéré autant de miracles pendant leur vie et après leur mort. Au milieu du IXe siècle, la ville de Guerande, en Bretagne, fut délivrée de l'invasion normande par l'intercession de saint Aubin : il fut proclamé solennellement le patron principal de la cité bretonne.

Il se fit dans la suite des âges trois autres translations du corps de saint Aubin, qui toutes se célébraient d'une manière spéciale. L'église anglicane fait encore mémoire de la première, au 17 juin, dans sa liturgie hérétique.

Il y a quelques reliques du saint évêque d'Angers aux Louvencourt d'Amiens, à Plessier-Rozainvillers, et à Saint-Aubin-Rivière.

Saint Aubin a été un de ces hommes extraordinaires dont l'influence a franchi les bornes de la province qui a été témoin de son éclatante vie. Un grand nombre d'églises faisaient, avant la Révolution, mémoire de lui, au moins deux fois par an, le 1er juillet et le 1er mars. Son nom a été connu dans l'univers et son culte répandu dans tous les royaumes de l'Europe. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Pologne même ont spécialement honoré sa mémoire. Tous les martyrologes font mention de lui, et son nom se trouve inscrit dans les plus anciennes litanies connues. Il serait trop long d'énumérer les paroisses des divers diocèses de France qui sont encore aujourd'hui sous le vocable de Saint-Aubin : en Anjou seulement, on en compte plus de vingt-cinq.

Accordons cependant une mention au pèlerinage de Saint-Aubin à Moeslain [1]. Moeslain est un petit village d'un peu plus de deux cents habitants, situé à un kilomètre de Saint-Dizier, dans la Haute-Marne, sur la route de Vassy. L'origine de la dévotion à saint Aubin dans cette localité remonte à l'année 1490, époque à laquelle un évêque de Châlons-sur-Marne, sorti du monastère de Saint-Aubin d'Angers, fit don à la paroisse de Moeslain d'un doigt de la main du Saint. Cette relique a échappé aux désastres des révolutions, et trois fois par an, le 1er mars, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, de nombreux pèlerins vont la vénérer dans le modeste sanctuaire du village. Non loin de la chapelle de Saint-Aubin de Moeslain, se trouve une fontaine d'eau vive, objet de la confiance des habitants du lieu et même des étrangers : cette source n'a jamais tari, même par les plus fortes sécheresses.

Cette fontaine de Saint-Aubin n'est pas la seule qui lui soit dédiée : il en est une autre dans un village du département de l'Aisne qui porte le nom de notre Saint, plus remarquable encore par les effets qu'elle produit. Les mères de famille de cette dernière paroisse assurent que, généralement, leurs enfants malades éprouvent une agitation extraordinaire, prélude de leur guérison, au moment où l'on trempe leurs langes dans la fontaine.

On admire dans la chapelle de Moeslain une statue de saint Aubin qui, au jugement des artistes, est un chef-d'œuvre : elle est en pierre et tout d'un bloc : on l'attribue à Ligier Richier, l'auteur renommé du tombeau de Saint-Mihiel.

Qu'il nous soit permis d'offrir à la piété des nombreux dévots à saint Aubin l'invocation qui sert de préface, le jour de sa fête, dans un missel manuscrit du xe siècle conservé à la bibliothèque d'Angers :

« Dieu éternel, délivrez-nous des chaînes qui tiennent nos âmes captives ; nous vous en supplions par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a donné à son Eglise, en la personne du bienheureux pontife Aubin, un modèle aussi accompli qu'admirable. L'Eglise catholique, répandue sur tous les points du globe, se glorifie et se réjouit des œuvres excellentes et de la vie si digne de louanges de ce fidèle serviteur. Sa mort glorieuse et son entrée triomphante dans les cieux font aujourd'hui le sujet des harmonies divines des neuf chœurs des esprits bienheureux.

« Permettez-nous donc de nous unir à ces innombrables concerts et d'élever nos cœurs jusqu'à vous, ô notre Dieu et notre récompense pour l'éternité ! *Amen* ».

Sa vie a été d'abord écrite par un saint prêtre, Fortunat, qui lui était extrêmement dévoué : elle se trouve dans Surius. Saint Grégoire de Tours, le vénérable Bède et Usuard en font aussi une honorable mémoire : le martyrologe romain le nomme au 1er jour de mars. A cet endroit, Baronius remarque que saint Aubin vivait du temps de Childebert, roi de France, et qu'il assista au troisième concile d'Orléans, célébré l'an 549 de notre salut ; et qu'ainsi l'abbé Trithème s'est mépris lorsque, parlant de saint Aubin d'Angers, en son troisième livre des *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*, il le met l'an 720. Le même Baronius remarque aussi qu'il y a un autre saint Aubin, beaucoup plus ancien que celui-ci, en l'honneur duquel saint Maxime, évêque de Riez, en Provence, fit bâtir une église, et qui pourrait bien être saint Aubin VIII, évêque de Châlons, dont il est parlé dans les Actes de saint Leu, archevêque de Troyes. Il y a encore un troisième saint Aubin, archevêque de Lyon, postérieur au nôtre, et qui est marqué dans les *Tables ecclésiastiques*, au 17 septembre ; — il y en a un quatrième. C'est Aubin ou Albin d'Embrun, dont nous donnons la vie aujourd'hui : il nous paraît plus probable que c'est en l'honneur de saint Albin d'Embrun que saint Maxime fit élever une église.

Nous avons consulté, pour compléter cette vie de saint Aubin : *Les Vies des saints Personnages de l'Anjou*, par Dom Chamard, Paris, 1863 ; — *les Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau, Paris, 1836 ; — *les Annales hagiologiques de France*, t. VII ; — *Saint Aubin*, par M. l'abbé Mazelin ; — *les Caractéristiques* du Père Cahier, sans parler des sources communes.

1. Moeslain, *mediolanense castrum* en latin ; *medllan* en celte, langue dans laquelle *med* signifie fertile et *llan* terre, est probablement d'origine gauloise, comme *Mediolanum*, Milan, en Italie. On sait que Saintes s'appelait aussi *Mediolanum Santonum*. On ne trouve à Moeslain aucun vestige d'antiquités romaines, mais quelques restes de châteaux forts du moyen âge.

SAINT SIVIARD, ABBÉ DE SAINT-CALAIS

687. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

Sa dernière parole à ses religieux fut : « Persévérez ».

Saint Siviard naquit au pays du Maine, dans la première moitié du VIIe siècle, de parents également illustres par la noblesse de leur race et par l'éclat de leur vertu. Son père, qui était petit-neveu de saint Bertrand, évêque du Mans, se nommait Sigiram, et sa mère Adda. Il donna, dès sa jeunesse, de grandes marques de la sainteté à laquelle Dieu l'avait destiné ; car bien loin de passer son temps dans les divertissements ordinaires à cet âge, il l'employait à la prière, à la retraite et à l'étude ; et, quelque jeune qu'il fût, on ne voyait en toutes ses actions que la maturité d'un vieillard. Il sut dès lors si bien allier l'esprit de dévotion avec l'application que demandent les lettres humaines, qu'il fut rempli des lumières de la sagesse divine, en même temps qu'il apprit les sciences humaines. On remarque néanmoins que, tout éclairé qu'il était, il ne suivait jamais ses propres pensées qu'après les avoir fait approuver par les plus habiles maîtres qu'il pouvait consulter : il montrait, par cette soumission, le bas sentiment qu'il avait de lui-même, et combien son humilité devait être éminente, puisqu'il l'établissait sur un fondement si solide.

Toutes les belles connaissances de ce jeune homme ne servirent qu'à le convaincre plus fortement de la vanité des choses de la terre, et de la douceur que goûtent ceux qui se consacrent entièrement au service de Jésus-Christ. Il résolut de suivre à la lettre le conseil de l'Evangile, et d'embrasser l'état religieux dans le monastère que saint Calais avait fondé le siècle précédent, sur la rivière d'Anisole, au pays du Maine : aimant mieux vivre caché dans un cloître, pour ne plaire qu'à Dieu seul, que d'être exposé aux tempêtes où font souvent naufrage les personnes de haute condition.

Dès qu'il se vit revêtu du saint habit de la religion, il redoubla encore sa ferveur, et il fit un si grand progrès dans la vertu, que les religieux, qui le regardaient comme un modèle de perfection, le choisirent pour être ordonné prêtre, afin qu'il leur servît à tous de père spirituel. En effet, une extrême douceur, jointe à une profonde humilité, le rendait aimable à Dieu et aux hommes. Il était toujours d'une humeur égale, posé dans toutes ses actions, édifiant dans sa conversation, zélé pour l'observance de la règle, et prompt à rendre service à tout le monde ; il compatissait aux peines de ses frères, et tâchait de consoler ceux qu'il savait dans la tristesse ; il était assidu à l'oraison, et la faisait avec tant de ferveur, qu'il y répandait quelquefois des torrents de larmes ; il visitait les malades et les encourageait tellement à la patience, qu'ils demeuraient tout consolés de ses pieux entretiens ; son abstinence était presque continuelle ; il passait souvent les nuits en prières ; il était si retenu en tout ce qu'il disait, qu'il n'offensait jamais personne dans ses paroles. Son soin, pour garder sa chasteté inviolable, était si grand, qu'on peut la comparer à celle des anges. Enfin, pour me servir des termes de son historien, toutes les vertus, comme autant de pierres précieuses, semblaient être réunies en lui, pour faire éclater sa sainteté.

Quelque effort que fît le bienheureux Siviard pour demeurer caché aux yeux des hommes, on ne laissa pas de découvrir les grandes grâces dont Dieu l'avait prévenu, et les talents qui le rendaient capable de gouverner les autres ; c'est pourquoi, après la mort de saint Sigiram, son père, qui était abbé de ce même monastère, où il s'était retiré après le décès de sa femme, et où il avait vécu si saintement, que sa mémoire a, depuis, été marquée dans les Martyrologes de plusieurs églises de France, au 4 décembre, les religieux jetèrent les yeux sur notre Saint pour lui donner la conduite de cette maison. L'histoire ne nous apprend rien de particulier sur ce qu'il fit durant ce supériorat ; mais elle nous dit en général qu'il s'en acquitta très-dignement, en nourrissant l'âme de ses frères d'une viande toute céleste, et en embellissant le monastère par la splendeur d'une observance très-exacte. C'est dans l'exercice de ces saintes fonctions qu'il acheva heureusement le cours de sa vie, dans un âge très-avancé. A sa mort, un des frères vit sa sainte âme, toute brillante de lumière, entre les princes des Apôtres saint Pierre et saint Paul, qui la conduisaient au ciel.

Il décéda le 1er mars, l'an 8 du règne de Thierry III, fils de Clovis II, et de Notre-Seigneur 687.

Le corps de saint Siviard fut enseveli au monastère de Savonnières qu'il avait fondé, au lieu où l'on voyait longtemps après une chapelle qui portait son nom, à l'extrémité méridionale de Saint-Georges de Couée. Quant à ses reliques, elles furent transportées à Sens à l'époque de l'invasion des Normands.

Saint Siviard se signala par son goût pour les lettres ; il a laissé une vie de saint Calais, monument remarquable parmi toutes les légendes écrites dans le VIIe siècle, et l'une des pages les plus belles de l'histoire du Maine [1].

Le martyrologe romain et ceux de plusieurs églises et monastères font en ce jour mention de saint Siviard. Sa vie a été écrite par un religieux de Saint-Calais, lequel avait été témoin oculaire de ses vertus. Surius l'a rapportée en son second tome de la *Vie des Saints;* et les continuateurs de Bollandus au 1er du mois de mars.

SAINT LÉON, ARCHEVÊQUE DE ROUEN [2] ET MARTYR

PATRON DU DIOCÈSE DE BAYONNE

ET SES DEUX FRÈRES GERVAIS ET PHILIPPE

900. — Pape : Jean IX. — Roi de France : Charles III, *le Simple.*

Saint Léon est un de ces évêques qu'on peut appeler apostoliques, non-seulement à cause de sa sainte vie, mais aussi pour l'ardeur et l'immensité de son zèle. Il naquit à Carentan, petite ville de Normandie. L'histoire nous

1. Cf. D. Piolin, *Histoire du Mans.*

2. M. Fisquet, dans la *France pontificale,* refuse énergiquement à saint Léon le titre d'archevêque de Rouen, ce en quoi il est encore en contradiction avec tous les monuments et toutes les traditions locales. Cf. Cochet, *Seine-Inférieure,* p. 148; les *Propres* de divers diocèses; Moulezun, *Hist. de Gascogne; les Bollandistes,* etc. Il nous semble impossible qu'on puisse rien opposer de sérieux à la tradition constante et aux monuments de l'église de Bayonne, qui déclarent saint Léon archevêque de Rouen.

apprend qu'un ange l'ayant promis à ses parents, ils le reçurent comme un présent du ciel; sa mère, nommée Alice, le mit au monde sans souffrir les douleurs ordinaires de l'enfantement. Son père, un des premiers seigneurs de la province, mécontent, dit-on, du roi Charles le Chauve, alla s'établir, avec sa famille, vers le Rhin, dans les terres qui obéissaient aux frères de ce prince. Dès que Léon eut atteint l'âge de douze ans, il fut envoyé à la cour de Louis dit de *Germanie* ou de *Bavière*, qui, après la mort de Louis le Débonnaire, son père, occupa la partie de l'empire français au-delà du Rhin. Mais, voyant que l'atmosphère de la cour et le contact du peuple Germain ne convenaient pas à son fils, il le fit revenir en France, pour étudier dans la nouvelle école que Charlemagne avait fondée à Paris. Léon y fit de grands progrès, et acquit tant de réputation par la vivacité de son esprit, par son éloquence et plus encore par l'éclat de ses vertus, particulièrement de son zèle pour la charité, et de sa ferveur au service de Dieu, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Son mérite parut encore davantage quand il fut élevé à la prêtrise : car son cœur, brûlant d'un désir ardent du salut des âmes, il s'appliqua à la prédication avec tout le succès que l'on pouvait attendre d'un homme tout de feu pour la gloire de son Dieu. Ce grand zèle, qui est le caractère d'un bon pasteur, fit jeter les yeux sur lui pour l'élire archevêque de Rouen. Il fit ce qu'il put pour n'être point chargé de ce fardeau, qu'il jugeait au-dessus de ses forces; mais il n'osa résister à la volonté de Dieu. Le pape (Etienne V) ayant confirmé cette élection, notre Saint y acquiesça enfin malgré les répugnances de son humilité. Tout cela se passa pendant qu'il était à Rome, où son zèle l'avait conduit, pour demander au souverain Pontife la qualité de prédicateur apostolique. Cependant son épiscopat ne le fit point renoncer à ce glorieux ministère : car, s'étant rendu en peu de temps à Rouen et y ayant disposé toutes choses et établi deux vicaires à sa place, il se rendit dans le Labourd et la Navarre où les incursions des Sarrasins et des Normands avaient presque éteint le flambeau de la foi. Il prit pour compagnons de cette généreuse entreprise ses deux frères Philippe et Gervais, auxquels il avait inspiré un semblable dessein ; et, commençant à prêcher l'Evangile dans un village des Landes, appelé Labouheyre, il convertit d'abord Argare, qui en était le seigneur, et le baptisa avec toute sa famille. De là il s'en alla à Bayonne prêcher sur la place publique, et convertit en un jour sept cent dix-huit personnes; le lendemain il alla au temple et prit pour sujet de sa prédication l'*idole du dieu Mars*, qui était adoré par ces habitants, nés dans les armes et accoutumés à la guerre. Il s'adressa d'abord à celui qui faisait l'office de sacrificateur, et eut avec lui quelques entretiens pour s'efforcer de le convaincre; mais, voyant son obstination, il se tourna vers le peuple qui se laissait abuser par des superstitions impies et par l'artifice de ce ministre de Satan. Lorsqu'il commençait à parler et à représenter combien il était déraisonnable de donner le titre de dieux à des créatures qui ne méritaient pas même le nom d'hommes, ce qu'il faisait voir par des démonstrations et des raisonnements irréfutables, ces prêtres interrompirent son discours et excitèrent une grande sédition contre lui, pour lui imposer silence. Cela l'obligea de cesser, parce qu'il vit bien que l'on n'était pas alors disposé à l'écouter; mais il fit monter sa prière vers Dieu, et le supplia d'avoir pitié de ce peuple, et de faire un coup de sa puissance pour le désabuser. Après sa prière, comme s'il eût reçu un esprit nouveau, il s'approcha de la statue de Mars, la renversa par terre d'un souffle de sa bouche et la réduisit en poudre : ce qui fut cause de la conversion des prêtres et de quelques personnes de diverses conditions.

Depuis, cette ville a toujours conservé la pureté de la foi et persévéré dans la connaissance de l'Evangile : aussi nous pouvons l'appeler l'Apôtre de Bayonne; quelques-uns même le mettent au rang des évêques de cette ville. Notre Saint, ayant employé quelque temps à cette entreprise, ne crut pas avoir assez rempli tous les devoirs de son ministère, pour qu'il lui fût permis de se reposer. C'est pourquoi, prenant congé de ses enfants qu'il avait engendrés en Jésus-Christ par la prédication, il passa en Espagne, pour évangéliser la Biscaye et la Navarre; il trouva partout de quoi exercer sa vertu et faire *valoir son talent*, parce que ces peuples que la nature a cachés dans les recoins des Pyrénées, n'avaient vu qu'à peine le jour de l'Evangile, et que peu de personnes étaient allées jusqu'à eux pour les éclairer. Cependant des pirates de Bayonne, revenant, après une longue absence, dans cette ville, furent surpris de la voir toute changée et les temples renversés. Ils entrèrent dans une grande fureur, surtout en apprenant qu'ils devaient renoncer à leurs pirateries et faire pénitence, et en voyant leurs parents et leurs amis obéir à l'Evangile. Ils conspirèrent contre l'auteur de cette révolution, et allèrent l'attendre en embuscade à son retour d'Espagne. Le Saint prêchait sur les bords de la Nive, lorsque ces forcenés se jettent sur lui, le frappent rudement, égorgent sous ses yeux son frère Gervais, et enfin le massacrent lui-même. On raconte que son sang, en touchant le sol, en fit jaillir une source abondante, et que son tronc saisissant sa tête abattue, la porta à plus d'un mille jusqu'au lieu où il fut enseveli, et où l'on bâtit depuis une chapelle en son honneur. Ses reliques y reçurent l'hommage de la vénération publique jusqu'en 1557. La crainte des protestants, qui désolaient alors le Labourd, les fit transférer dans la cathédrale, et la chapelle elle-même fut abattue quand le maréchal de Vauban éleva les remparts de la citadelle.

On les y gardait avant 1793 dans un magnifique reliquaire d'argent qui coûta 3,000 livres. Un chanoine, M. de Laclaux, en légua 1,000 ; le reste fut fourni par la ville et par le chapitre. Suivant un ancien usage qui date au moins du XIe siècle et qui s'était conservé presque jusqu'à nous, le jour de Pentecôte, le syndic de Bayonne, partant de la mairie, allait seul à la chapelle, et, après la destruction de la chapelle, à la maison la plus voisine, et en revenait un cierge allumé à la main. A son retour, le corps de ville, précédé du gouverneur et suivi des principaux citoyens, faisait le même pèlerinage, et revenait comme le syndic avec des cierges allumés qu'on allait placer dans le chœur de la cathédrale : pieux symbole de la lumière évangélique apportée dans ces contrées par saint Léon.

On remarque que, un peu avant sa mort, il demanda à Dieu que les femmes, qui auraient recours à lui pendant leur grossesse, fussent préservées de toutes sortes d'accidents, et qu'il lui recommanda particulièrement la conservation de la ville de Bayonne. Il apparut immédiatement après son martyre à ses grands vicaires de Rouen, et ceux-ci se rendirent aussitôt au lieu de son décès, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter. Sa fête se célébrait autrefois à Rouen; le nouveau Propre l'a exclu [1].

Sa vie, tirée des archives de l'église cathédrale de Bayonne, est rapportée au premier tome des *Actes des Saints* du mois de mars par les continuateurs de Bollandus.

1. Saint Léon fut-il le fondateur de l'évêché de Bayonne? M. l'abbé Dupuy, professeur à Pau, a bien voulu nous adresser, le 24 mars 1872, les lignes suivantes, qui éclairciront, autant que cela est possible, une question qui nous paraît insoluble :

« Je ne pense pas que la question de saint Léon de Bayonne ait été traitée *ex professo* quelque part. Ce que j'ai trouvé de plus complet sur ce Saint, c'est *la douzaine* de pages que lui consacre M. de Monlezun, dans son *Histoire de la Gascogne*. Il a placé l'existence de saint Léon vers la fin du IXe siècle. Marca, dans la *Gallia christiana* et dans l'*Histoire du Béarn* (liv. Ier, § 7), dit que saint Léon vivait en-

SAINTE EUDOXIE D'HÉLIOPOLIS [1], PÉNITENTE (114).

Eudoxie était née à Samarie ; elle passait pour une des femmes les plus belles et les plus spirituelles de son temps. Ses yeux portaient le poison dans les cœurs ; rarement femme jeta autant d'éclat, fit plus de bruit, sema autant de scandales. Eudoxie était une courtisane, et à son commerce infâme, elle avait gagné des sommes immenses. Or, un soir qu'elle se trouvait dans une maison contiguë à une autre maison habitée par des chrétiens, elle entendit faire une peinture effrayante des tourments éternels réservés aux âmes qui meurent sans avoir fait pénitence de leurs péchés. Cette pauvre âme fut saisie d'effroi. Le lendemain, Eudoxie alla trouver un prêtre pour se faire instruire des vérités de la foi. Au bout d'une semaine, la sincère pénitente fut ravie en extase et vit au ciel sa place marquée parmi les bienheureux.

Après avoir reçu le baptême, elle s'ensevelit dans une maison de retraite. Ceux qui avaient aimé Eudoxie pécheresse ne purent la souffrir pénitente. Un jeune libertin, se cachant sous un déguisement pieux, résolut de l'enlever. La sainte fille évita le piége, et l'insolent tomba mort à ses pieds; elle obtint le retour à la vie à ce misérable, qui lui aussi alla faire pénitence de ses déréglements. Le gouverneur de la province, apprenant ses nombreux miracles, et craignant une émeute dans le peuple, dont elle avait gagné l'affection par ses bienfaits, lui fit secrètement trancher la tête.

SAINT ADRIEN, SAINT HERMÈS ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS A MARSEILLE (290)

SAINT ABDALONG, ÉVÊQUE DE LA MÊME VILLE (VIIIe siècle).

Pendant que la persécution de Dioclétien et de Maximien sévissait contre l'Eglise de Dieu, Marseille fut rougie du sang de nombreux martyrs. Outre saint Victor, dont le culte est très-connu dans tout l'univers, on conserve encore la mémoire de saint Adrien et de saint Hermès, qui présentèrent très-courageusement leurs têtes aux bourreaux, après avoir résisté à divers tourments pour la foi de Jésus-Christ. Plusieurs autres , sur le nombre et le nom desquels on n'est pas d'accord, souffrirent avec eux. On honorait autrefois leurs corps dans l'église de Saint-Victor. Un bras de saint Adrien, renfermé dans une châsse d'argent, a été conservé jusqu'à la Révolution française.

Il existe actuellement à Marseille, sur la belle promenade du Prado, une église paroissiale érigée en 1855 sous le vocable des saints Hermès et Adrien.

Le martyrologe gallican ajoute, dans quelques vieilles éditions : « Le même jour, et dans la même ville, la fête de saint Abdalong, évêque et confesseur, qui, ayant succédé à Sérénus, illustra le siége sur lequel il avait été placé pour son érudition sacrée, et pour les éminentes vertus d'une vie

viron l'an 900. Ces auteurs ne parlent pas de l'opinion qui fait vivre saint Léon aux temps apostoliques. Je dois avouer que M. de Monlezun ne doit pas être bien assuré du temps — du moins de la date précise où vivait saint Léon, — puisque plus bas il dit, en parlant d'Arsias, *troisième successeur* de saint Léon, qui siégeait en 982 : « C'est la première date certaine que nous puissions assigner pour les évêques de Bayonne ». Marca et Monlezun croient — et cela d'après des raisons de *convenance* qu'ils développent et qui donnent à leur opinion une grande probabilité — que saint Léon n'est pas le premier évêque de Bayonne. Cet évêché existait longtemps avant saint Léon. Il n'en aurait été, d'après ces historiens, que le restaurateur. Les auteurs du temps parlent d'une invasion de Normands qui mit à feu et à sang le Labourd, le Béarn et le pays d'Acqs. Tous les évêchés de cette contrée furent détruits, comme dit Marca : saint Léon serait venu après ces tristes événements, après la ruine de cet évêché, qui lui fut commune avec tous les autres de la Gascogne. Néanmoins, ajoute l'historien, il reste un sujet d'étonnement que l'évêque de la cité des Bolates *n'assiste pas en personne et par procureur au concile d'Agde*, tenu sous Alaric, l'an 506. Quoi qu'il en soit, au IXe siècle l'église était constituée. (Monlezun, p. 385, 386.)

« Voilà ce que j'ai pu recueillir sur saint Léon. Avec Marca, Monlezun, etc., je crois que l'évêché de Bayonne est plus ancien que saint Léon; que ce Saint n'en a été que le restaurateur; qu'il vivait vers la fin du IXe siècle, vers l'an 900, comme dit Marca ».

1. Aujourd'hui Balbek, ville de la Turquie d'Asie, autrefois dans la Phénicie, entre Damas et Tripoli.

épiscopale. Après avoir donné à son troupeau des exemples admirables de sainteté, il passa enfin dans l'éternité bienheureuse qu'il avait toujours désirée ». Saint Abdalong fut contemporain de Charles Martel.

Voir l'*Histoire des évêques de Marseille*, par l'abbé A. Ricard, et la Vie de saint Sérénus, au 9 août.

SAINT SUITBERT, APOTRE DES FRISONS (713).

Saint Suitbert l'Ancien naquit en Angleterre. Saint Egbert, son maître, qui voyait avec douleur qu'une première mission et les travaux apostoliques de Wigbert, traversés par le prince Radbod, avaient échoué à peu près complétement chez les Frisons, envoya, pour prêcher de nouveau l'Evangile à ce peuple, douze missionnaires, du nombre desquels était Suitbert. Ils commencèrent l'exercice de leur ministère à Utrecht. Ils furent puissamment soutenus par Pépin d'Héristal, qui avait fait de Radbod son tributaire.

Le pays qui portait le nom de Frise s'étendait depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Danemark et à l'ancienne Saxe ; mais notre Saint exerça principalement son zèle dans la Frise citérieure, qui comprenait la partie méridionale de la Hollande, la partie septentrionale du Brabant et les pays de Gueldres et de Clèves. Il eut la consolation de voir une multitude innombrable d'hommes abjurer le paganisme et renoncer à leurs désordres. Il fut sacré évêque en Angleterre, par son compatriote Wilfrid d'York, quelque temps après l'année 697. Il reparut au milieu de son peuple avec une autorité plus grande et un zèle non moindre. Il établit le meilleur ordre dans les églises qu'il avait précédemment fondées. Puis, confiant ses brebis aux soins de Willibrod et de ses compagnons, il pénétra dans le pays des Boructuariens, connu aujourd'hui sous le nom de duché de Berg et de comté de la Mark, et il en convertit un grand nombre à la foi. Malheureusement, le succès de ses travaux fut arrêté par une irruption des Saxons, qui s'emparèrent de tout ce pays après y avoir exercé les plus affreux ravages.

Le saint évêque, pour se préparer à la mort, se retira dans une petite île dont Pépin lui avait fait présent, et située au milieu des eaux du Rhin. Il y fonda un monastère, où il mourut dans l'exercice de la pénitence, le 1er mars 713. Ce monastère a été fort célèbre pendant plusieurs siècles ; il s'est formé autour une ville, longtemps nommée Saint-Suitbert, mais qui a repris son ancien nom de Keiserswerdt; nous avons un panégyrique en l'honneur de ce Saint, par Radbod, évêque d'Utrecht, qui mourut en 917. En 1626, on trouva les reliques de saint Suitbert à Keiserswerdt; elles étaient renfermées dans une châsse d'argent avec celles de saint Villeic, son successeur dans le gouvernement de l'abbaye. Elles sont encore au même endroit, à l'exception de quelques petites parties, que l'archevêque de Cologne a données à plusieurs églises.

On faisait autrefois sa fête avec une grande solennité dans la Hollande et les autres pays dont il avait été l'apôtre.

SAINT GERVIN, ABBÉ DE SAINT-RIQUIER (1075).

Gervin naquit au commencement du XIe siècle, dans le pays Rémois. On croit que sa famille était parente de Brunon, qui, après avoir occupé le siége de Toul, devint pape sous le nom de Léon IX. Il fit ses études dans l'école épiscopale annexée à la métropole de Reims. Séduit par la lecture des poëtes de l'antiquité, il laissa son imagination tellement s'enflammer, qu'il ne fut pas loin de mettre en pratique les maximes licencieuses dont il avait repu son esprit. La grâce de Dieu le fit cependant triompher de ces tentations, et renoncer complétement aux mauvaises lectures.

D'abord chanoine de l'église de Reims, puis religieux à Saint-Vannes de Verdun, il se fit remarquer dans le monde comme dans le cloître par l'abondance de ses connaissances, la douce éloquence de ses paroles, son obéissance, son dévouement, son humilité. En 1027, il alla avec le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vannes, et six cents autres pèlerins, visiter les Lieux saints. La pieuse caravane passa par la Hongrie, où elle reçut un cordial accueil de la part du roi saint Etienne.

En 1045, Henri Ier, roi d'Angleterre, le nomma abbé de Saint-Riquier et le donna comme successeur au vénérable Enguerran, qui était devenu infirme. Le moine de Verdun ne voulut accepter cette charge qu'autant qu'il en serait investi par les suffrages des religieux.

Il signala son administration par la construction de plusieurs chapelles et sanctuaires, par une gestion digne et soigneuse à la fois des biens temporels de l'abbaye, et surtout par le zèle qu'il mit à enrichir la bibliothèque d'un grand nombre de manuscrits grecs et latins.

Les pèlerins affluaient dans l'église du monastère : Gervin passait des journées entières à recevoir leurs aveux. Entraîné par son zèle, il allait prêcher et confesser non-seulement à travers la Picardie, mais en Normandie, en Flandre, en Aquitaine, et jusqu'en Thuringe et en Hongrie.

En 1050, il fit le voyage de Rome en compagnie de saint Léon IX, qui était venu à Reims consacrer l'église de Saint-Remi et présider un concile. Il se rendit aussi plusieurs fois en Angleterre, où l'abbaye de Saint-Riquier possédait des biens considérables. Chaque fois il sanctifiait son voyage en visitant les sanctuaires renommés et semant partout la parole de Dieu. Dans un de ces voyages, il apaisa une horrible tempête qui, quinze jours de suite, empêcha les passagers de s'embarquer.

Ses vertus lui méritèrent, même avant sa mort, le nom de saint abbé. Tandis que ses moines, après l'office de nuit, allaient compléter le temps réservé au sommeil, il reprenait ses méditations. Il avait grand soin de cacher aux yeux de tous ses dévotions extraordinaires. Pendant le Carême, il redoublait ses austérités. Affaires, voyages, indispositions, rien ne pouvait lui fournir prétexte d'abréger la récitation des psaumes et des canons. Il s'abstenait de toute nourriture et chantait le Psautier en entier la veille des grandes fêtes.

Dieu récompensa par des miracles une si grande ferveur religieuse. Un jour, une pauvre malade fut guérie en buvant l'eau dans laquelle le moine qui l'accompagnait avait fait tremper sa crosse.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, Gervin fut en proie à une horrible lèpre. Bénissant Dieu de lui avoir envoyé cette épreuve, il n'en remplissait pas moins tous les devoirs de la vie monastique.

Le 2 février de l'an 1075, il dit sa dernière messe dans la chapelle souterraine de *Notre-Dame de-la-Voûte*, qu'il avait fait bâtir. C'est à peine s'il put achever les saints mystères ; quand on l'eut transporté dans sa cellule, il dit à ses religieux consternés : « Apprenez, mes enfants, que la Sainte Vierge m'a, aujourd'hui, donné congé de la vie ». Puis il voulut, à l'exemple de saint Germain l'Auxerrois, faire l'aveu public de ses fautes.

Sentant les approches de l'agonie, il se fit transporter à l'église, où il expira, étendu sur son cilice, devant l'autel de Saint-Jean-Baptiste, auquel il avait toujours eu une grande dévotion. C'était le 3 mars 1075.

Lorsque, selon l'usage monastique, on lava le corps du défunt, on n'y trouva aucune trace de lèpre. Une suave odeur s'exhala de ses membres purs et polis. L'inhumation eut lieu dans la crypte de Notre-Dame.

On a perdu la trace des reliques de saint Gervin : il fut honoré du culte des Saints peu après sa mort.

M. l'abbé Corblet, *Hagiographie d'Amiens*.

IIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Latine, les saints martyrs Jovin et Basilée, qui souffrirent la mort sous les empereurs Valérien et Gallien. Vers 258. — A Rome encore, plusieurs saints martyrs, qui, sous l'empereur Alexandre et le préfet Ulpien, furent, après de longues tortures, enfin condamnés à la peine capitale. — A Porto, les saints martyrs Paul, Héraclius, Secondille et Januaria [1]. — A Césarée de Cappadoce, les saints martyrs Lucius, évêque, Absalon et Lorge [2]. — En Campanie, la mémoire de quatre-vingts bienheureux martyrs [3], qui, ne voulant ni manger des viandes offertes aux idoles, ni adorer une tête de chèvre, furent très-cruellement massacrés par les Lombards. Vers 629. — A Rome, saint SIMPLICIUS, pape et confesseur. 483. — En Angleterre, saint Céade [4], évêque des Merciens et des Lindisfarniens, dont Bède rapporte les admirables vertus. Vers 672.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bruges, en Flandre, saint CHARLES LE BON, comte de la province et martyr. 1127. — A Saint-Paul-de-Léon, saint JOAVAN ou JOEVIN. — A Werden, saint Villeic, prêtre, disciple de saint Suitbert. Il y a de ses reliques à Dusseldorf et à Sainte-Marguerite de Cologne. 726. — A Fimes, au diocèse de Reims, le martyre de sainte Macre [5]. — A Neuilly-sur-Marne, au diocèse de Paris, le vénérable Foulques, curé de ce lieu. — A Nancy, saint JACOB, vingt-cinquième évêque de Toul. Vers 768.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — Saint Eustochius, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, dont il est fait mention le 21 mars, avec saint Convuldius et ses compagnons.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Saint Aubin.

Martyrologe des Prémontrés. — Le bienheureux Frédéric, confesseur, fondateur et abbé du

1. Les Bollandistes ajoutent Luciosa.

2. Les Bollandistes ajoutent Herolus, Primitivus et Janvier : d'après eux, on pourrait lire Georges au lieu de Lorge, et au lieu de Lucius, Bède écrit Luc.

3. Les Lombards, peuple barbare et païen, étant sortis de la Scandinavie et de la Poméranie, s'établirent d'abord dans les contrées connues aujourd'hui sous les noms d'Autriche et de Bavière. Quelques années après, c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle, ils tournèrent leurs armes contre l'Italie, dont la partie septentrionale tomba entre leurs mains. Ils portèrent partout le ravage et la désolation, et voulurent encore ôter la foi à ceux qu'ils avaient dépouillés de leurs biens. La persécution commença par quarante paysans, auxquels ils ordonnèrent de manger des viandes offertes aux idoles; mais ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, ayant refusé d'obéir, furent inhumainement massacrés vers l'an 579. Les mêmes barbares essayèrent aussi de pervertir une autre compagnie de prisonniers, en les obligeant d'adorer leur idole favorite : c'était une tête de chèvre qu'ils portaient en procession et qu'ils honoraient par des chants et des génuflexions. Les chrétiens refusèrent constamment de rendre un culte religieux à un objet aussi méprisable, et ils aimèrent mieux perdre la vie que de la conserver par une criminelle apostasie. On croit que les saints Martyrs dont nous venons de parler étaient au nombre de quatre cents.

Saint Grégoire le Grand dit que ces pauvres paysans s'étaient préparés à recevoir la couronne du martyre par les exercices de la pénitence et de la prière, et par une patience invincible dans les afflictions; et il ajoute que le courage qu'ils firent éclater venait de l'amour divin qui régnait dans leurs cœurs.

4. Son corps fut enterré à Lichfield, dans l'église de Notre-Dame; mais on le transporta peu de temps après dans celle de Saint-Pierre. Ses reliques furent ensuite transférées dans l'église bâtie, en 1148, sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de Saint-Chad, laquelle est aujourd'hui la cathédrale de Lichfield. Elles y ont été vénérées par les fidèles jusqu'à la prétendue réforme. Lichfield signifie *le champ des corps morts*. Cette ville fut ainsi nommée à cause de la multitude des Martyrs qui y versèrent leur sang pour la foi, et qui y furent enterrés sous Maximien-Hercule.

5. Voir la vie de sainte Macre au 11 juin.

monastère du Jardin-de-Marie, des chanoines de l'Ordre des Prémontrés, lequel obtint de la Vierge Marie la vie pour un enfant mort sans baptême, et, comblé de vertus et de mérites, éclate par de nombreux miracles.

Martyrologe de Saint-Benoît. — Saint Suitbert, évêque.

Martyrologe des Cisterciens. — En Angleterre, saint Aelred, abbé de Rieval, de l'Ordre de Cîteaux, qui, célèbre par la science qu'il avait des saintes lettres, par l'intégrité de ses mœurs, par le mépris de soi-même, par une patience admirable, par l'esprit de prophétie qui était en lui, par son commerce assidu avec le ciel, enfin, par ses grands miracles, sortit de cette vie le 12 janvier.

Martyrologe de Saint-Dominique. — A Ulm, en Allemagne, le bienheureux HENRI SUZO, de Saxe, confesseur de notre Ordre, célèbre par son observance des règles, par la sainteté de sa vie et par la renommée de ses miracles. Il décéda le 25 janvier, mais sa fête se célèbre aujourd'hui. 1365.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Sainte Martine, vierge et martyre; la mémoire de sa naissance au ciel se fait le 1er de janvier.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique à l'usage des Frères Mineurs de Saint-François. — A Messine, en Sicile, la bienheureuse Eustochie, vierge, qui, issue d'une illustre race, fonda, dans la ville de Messine, un nouveau monastère sous la règle primitive de Sainte-Claire, et qui, élue première abbesse de cette maison, la gouverna très-saintement et, toute brillante du mérite de ses vertus et de la renommée de ses miracles, s'envola au ciel le 20 de janvier [1]. 1484.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Perge, en Pamphylie, les saints Nestor et Tribimius, martyrs. 251. — En Eolide, saint Quintus, thaumaturge. Vers 283. — En Sicile, saint Luc, abbé d'Agyre, à une époque incertaine. On rapporte que, prêchant un jour devant des moines déréglés qu'il avait été chargé de ramener au bien, ceux-ci ne répondirent pas *amen* à la fin du sermon, comme c'était l'habitude : ce que les pierres de l'église firent pour eux. Terrifiés, les moines se convertirent. Son corps fut retrouvé dans ce monastère et levé solennellement en 1596.

SAINT SIMPLICIUS, PAPE

483. — Empereur : Zénon. — Roi de France : Clovis Ier.

> La règle de la doctrine catholique demeure toujours la même dans les successeurs de celui à qui le Seigneur a confié le soin de son bercail et à qui il a promis son immortelle assistance jusqu'à la consommation des siècles.
>
> *Lettre de saint Simplicius à l'empereur Zénon.*

Simplicius, fils de Castinus, était natif de Tibur, dans le pays de l'ancien *Latium*, aujourd'hui Tivoli, dans la campagne de Rome. Il passa sa première jeunesse dans une grande simplicité ou droiture de cœur, vivant dans l'innocence et dans la crainte du Seigneur. Ayant été reçu dans le clergé de Rome, il s'y comporta d'une manière si irréprochable, que, lorsque le Saint-Siége vint à vaquer par la mort de saint Hilaire, il y fut élevé d'une commune voix, comme le plus digne de le remplir. Il fut ordonné le 5 mars de l'an 467, qui était le second dimanche de Carême, la première année du règne de l'empereur Anthème, en Occident, et la onzième de celui de Léon, en Orient. A son avénement, il trouva que les hérétiques, surtout ceux qu'on appelait Macédoniens [2], que l'empereur Anthème avait amenés à Rome l'année précédente, tâchaient de se prévaloir de la mort d'Hilaire, son prédécesseur, qui s'était généreusement opposé à leurs entreprises. C'est ce

1. Voir au 27 février.
2. Macédoniens : voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, 3 gros vol. in-8o.

qui le fit veiller particulièrement sur eux, pour empêcher qu'ils ne fissent du progrès; et, par sa fermeté, il rendit inutile la protection qu'Anthème leur accordait. L'empereur Léon, ayant appris son élection, lui écrivit pour s'en réjouir avec lui, et fit en même temps tous ses efforts pour obtenir de lui la confirmation du décret du Concile de Chalcédoine, fait en faveur du patriarche de Constantinople, qu'il était question d'élever au second rang de l'Eglise, au-dessus de ceux d'Alexandrie et d'Antioche. Simplicius, marchant hardiment sur les pas de saint Léon le Grand et de saint Hilaire, qui s'étaient fortement opposés à ces nouvelles prétentions, résista aux désirs de cet empereur avec une constance égale à la leur. Il députa, pour cette affaire, un évêque nommé Probe, à Constantinople, et ce prince, jugeant par le discours de ce légat que Simplicius ne rabattrait rien de sa résolution, se vit obligé de renoncer à la sienne.

Simplicius gouverna l'Eglise assez tranquillement pendant le règne d'Anthème, qui, bien que favorable à diverses hérésies, n'osa, néanmoins, troubler ce vigilant pasteur dans les précautions qu'il prenait pour garantir le troupeau de Jésus-Christ de l'invasion des loups. Il y avait cinq ans qu'il était sur le siége de saint Pierre, lorsque cet empereur fut assassiné dans Rome, par les sicaires de son gendre Ricimer, barbare de naissance, arien de religion, chef des armées de l'empire d'Occident, qui avait déjà fait mourir deux autres empereurs de suite, Majorien et Sévère. Comme il disposait de l'empire en maître absolu, il mit Olybrius en la place de son beau-père, et, s'étant contenté jusque-là de prendre sur les catholiques une église de Sainte-Agathe, dans Rome, pour la donner aux Ariens, il se promettait de les mettre encore plus au large et de les maintenir dans l'Italie, contre les lois des empereurs orthodoxes. Mais Dieu ne permit point que ce scélérat causât une telle affliction à son Eglise, et, pour mettre fin à tant de crimes, il l'ôta du monde quarante jours après la mort d'Anthème. Simplicius, délivré des appréhensions et des peines que ce méchant homme lui avait données, semblait devoir respirer et avoir plus de liberté pour pourvoir à tous les besoins de l'Eglise ; mais, comme la situation des affaires ecclésiastiques ne pouvait le laisser indifférent aux intérêts de l'empire, il ne put être insensible aux malheurs publics de sa décadence et de son renversement qui suivirent. Quatre empereurs depuis Anthème, détrônés successivement dans l'Occident en moins de trois ans, donnèrent lieu aux barbares, conduits par Odoacre, d'envahir le reste de l'empire en Italie, après les démembrements qu'en avaient déjà faits les Francs, les Burgondes, les Goths et les Vandales, qui s'étaient rendus maîtres des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique. Des temps si difficiles et si pleins de troubles ne contribuèrent pas peu à faire éclater la prudence et la sagesse avec lesquelles Simplicius sut conduire l'Eglise, comme un pilote très-expérimenté, sur une mer orageuse. On vit surtout, et on admira son application infatigable et sa vigilance dans cette sollicitude pastorale qu'il fit paraître, pour écarter tous les dangers qui menaçaient l'Eglise en un temps où pas un prince n'était catholique. Odoacre, qui s'était rendu maître de l'Italie en dernier lieu, après avoir renversé l'empire d'Occident, était arien, aussi bien que tous les rois des Goths, des Burgondes et des Vandales qui régnaient alors. Ceux des Francs étaient encore dans les ténèbres du paganisme ; l'empereur Zénon et le tyran Basilisque, en Orient, favorisaient les Eutychiens[1]. Ainsi le Pape, loin de pouvoir espérer du secours d'aucune puissance séculière, avait sujet de regarder tous ces princes comme autant d'ennemis qu'il avait à com-

1. Voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, 3 gros vol. in-8°.

battre, pour délivrer de l'oppression et soutenir l'Eglise catholique qui était répandue dans leurs Etats et qui gémissait sous leur domination.

Il y avait deux ans que Zénon régnait en Orient, lorsqu'on vit finir l'empire romain en Occident ; et comme ce prince affectait dans les commencements de prendre quelque soin des affaires de l'Eglise catholique, par un esprit de dissimulation, Acace, patriarche de Constantinople, crut pouvoir se servir de cette conjoncture, pour renouveler, auprès de Simplicius, les sollicitations qu'il avait déjà faites en vain du temps de l'empereur Léon, touchant les prétentions de son siége. Mais l'évêque de Rome se montra toujours égal dans la fermeté qu'il apporta, pour réprimer la passion de cet ambitieux prélat. Cependant, Zénon fut chassé de son trône par Basilisque, qui, s'étant emparé de l'empire d'Orient, rétablit les prélats Eutychiens qui avaient été bannis pour leurs hérésies et pour d'autres crimes du temps de l'empereur Léon. Par ce moyen, l'on vit retourner à Alexandrie Timothée Elure, auteur de la mort du patriarche saint Protère, dont nous avons parlé à la fin de février, et usurpateur de son siége ; et Pierre le Foulon, autre hérétique, remonta sur le trône patriarcal d'Antioche, où il s'était autrefois installé, après en avoir chassé le légitime évêque Martyrius. Elure, ayant chassé d'Alexandrie l'évêque catholique nommé Timothée Solofaciole, et commis des violences sur le clergé et les fidèles, semblables à celles qu'il avait exercées du temps de saint Protère, revint à Constantinople pour y établir son hérésie avec l'aide du tyran Basilisque. Il le porta à donner une espèce d'édit pour abroger le Concile œcuménique de Chalcédoine[1] ; et l'on prétend qu'il y eut près de cinq cents prélats qui y souscrivirent, tant fut grande la désertion des pasteurs de l'Eglise, qui, beaucoup moins attachés à la religion de l'Evangile qu'à celle de la cour, source ordinaire des craintes et des espérances des mercenaires, ne firent point difficulté de trahir la foi orthodoxe qu'ils avaient suivie sous l'empereur Léon, parce qu'il était catholique. Acace, de Constantinople, commençait à se laisser emporter au torrent qui entraînait les autres, lorsque le clergé de son église et les moines de la ville se liguèrent pour la défense du Concile de Chalcédoine. Ils écrivirent au pape Simplicius pour l'informer de ce qui se passait et lui demander du secours. Ils firent, en même temps, de si fortes remontrances à Acace, leur patriarche, que, l'ayant intimidé par leur résolution, ils lui firent reprendre des sentiments conformes à ses devoirs, l'empêchèrent de recevoir et de publier l'édit de Basilisque, et l'obligèrent même de parler en chaire pour la défense du Concile de Chalcédoine.

Simplicius, cherchant à remédier aux maux qui menaçaient ainsi toute l'église d'Orient, écrivit d'abord au clergé de Constantinople, puis à Acace, dont il voulut bien prendre le silence pour un effet de prudence et de discrétion, afin de l'exciter, par ces témoignages de sa confiance, à la vigueur épiscopale qui lui était nécessaire pour s'opposer aux efforts de Basilisque et de Timothée Elure. Acace, animé par les exhortations et les conseils de ce saint Pape, résista si ouvertement à Basilisque, et fit un parti si considérable des clercs, des moines, du sénat et des laïques orthodoxes dans Constantinople, que ce tyran fut contraint de révoquer son édit et d'en publier un autre où Eutychès se trouvait condamné avec Nestorius. Ce qui l'obligea principalement à cette rétractation, ce fut la crainte de l'empereur Zénon, qui revenait à lui avec une armée, et du parti duquel il voulait détacher les catholiques. Mais ce moyen lui devint inutile : il fut abandonné de tout le monde, lorsqu'on vit approcher Zénon, à qui il fut ensuite livré par Acace même, qui

1. Voir *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin.

le fit prendre dans le baptistère de l'église, où il s'était réfugié. Dès que Zénon se vit rétabli sur le trône, il crut que ses intérêts demandaient qu'il contrefît le catholique, et il écrivit aussitôt au pape Simplicius pour l'assurer de l'intégrité de sa foi. Notre Saint lui fit une excellente réponse, où il marqua qu'il lui était glorieux d'avoir eu pour ennemis ceux qui l'étaient de Dieu, et de voir l'Eglise rétablie en même temps que son ennemi avait été abattu; de sorte que, sa cause étant commune avec celle du Seigneur, il devait employer son autorité pour chasser de l'Eglise les tyrans qui l'opprimaient, comme le Seigneur l'avait assisté pour vaincre les siens. Il l'exhortait ensuite à délivrer l'église d'Alexandrie des cruautés du parricide Timothée Elure, qui y avait répandu tant de sang innocent et exercé un brigandage honteux, et à y rétablir le légitime évêque. Il le conjurait en même temps de chasser tous les prélats hérétiques de leurs siéges, et d'appuyer de tout son pouvoir les décisions du Concile de Chalcédoine. Cependant, il assembla un Concile dans Rome, où il prononça anathème contre Eutychès l'hérésiarque, Dioscore d'Alexandrie, et Timothée Elure. Zénon, qui s'était engagé de lui-même par sa propre hypocrisie, ne put pas, honnêtement, se refuser aux avis du Pape. Il cassa donc tous les édits faits par Basilisque contre la foi orthodoxe, chassa Pierre le Foulon d'Antioche, et sept ou huit autres prélats eutychiens de leurs siéges. Les évêques de l'Asie-Mineure, craignant le même traitement, envoyèrent au patriarche Acace une humble déclaration par laquelle ils protestaient qu'ils avaient souscrit par force à l'édit de Basilisque contre le Concile de Chalcédoine, dont ils faisaient profession d'embrasser les décisions. Timothée Elure y fut trompé comme les autres, et, croyant que c'était tout de bon que Zénon était catholique, il ne voulut pas attendre qu'on le chassât de son siége, et il s'empoisonna par la crainte de mourir d'une autre main que de la sienne. Les Alexandrins, à la nouvelle de sa mort, lui substituèrent Pierre Monge, de sa faction, qui s'était autrefois joint à lui contre saint Protère. Zénon, irrité de cette élection, fit mourir ceux qui en étaient les auteurs et qui l'avaient sacré, chassa Pierre et rétablit Timothée Solofaciole, pour satisfaire au désir du Pape. Cependant, Acace de Constantinople, prélat artificieux et inconstant, qui savait mieux que personne faire servir la religion à ses intérêts particuliers, favorisait secrètement Pierre Monge, qui s'était caché dans Alexandrie, au lieu d'exécuter son ban. C'est ce qui lui fit éluder adroitement les instances que le pape Simplicius lui fit dans deux ou trois de ses lettres, de faire auprès de l'empereur que ce Pierre, qu'il lui avait autrefois dépeint lui-même comme un grand scélérat, sortît absolument de la ville d'Alexandrie, où il cabalait sourdement contre l'évêque catholique Solofaciole.

Simplicius eut la même sollicitude pour l'Eglise d'Antioche, où l'on avait substitué Etienne, évêque catholique, à Pierre le Foulon, qui en usait dans cette ville comme faisait Pierre Monge dans Alexandrie. Etienne, étant mort, eut pour successeur un autre Etienne, à qui les Eutychiens, instruits et animés par les pratiques secrètes de Pierre le Foulon, dressèrent de continuelles embûches. Le Pape, informé de ce qui se passait, sollicita fortement l'empereur Zénon de chasser Pierre le Foulon de la ville d'Antioche; mais celui-ci trouva encore un protecteur, comme Pierre Monge, dans la personne du patriarche de Constantinople. Peu de jours après, ses partisans allèrent assassiner Etienne dans le baptistère de l'église du martyr saint Barlaam. Zénon et Acace firent réflexion, quoiqu'un peu tard, sur les remontrances de Simplicius. Mais, sans inquiéter Pierre le Foulon, on se contenta de rechercher les ministres du meurtre d'Etienne, pour les punir. Et l'em-

pereur, voyant toute la ville d'Antioche en trouble par les remuements des Eutychiens, fit faire l'élection de l'évêque d'Antioche à Constantinople, par Acace, parce qu'on ne pouvait observer les règles ordinaires de l'Eglise sans danger. Calendion, ayant été élu de cette sorte, l'empereur et le patriarche Acace mandèrent séparément son élection au pape Simplicius, pour la lui faire approuver. Le Pape, croyant que, pour le bien de la paix de l'Eglise, on pouvait, dans cette conjoncture, relâcher quelque chose de sa discipline, récrivit à l'un et à l'autre qu'il approuvait cette élection, pourvu qu'elle n'eût point de suite ; et que, quand le siége de l'église d'Antioche viendrait à vaquer, on se remît dans l'observation des décrets du concile de Nicée, pour procéder à l'ordination de l'évêque. Il avertit Acace, en particulier, de prendre garde qu'il n'arrivât plus de nécessité d'aller contre les Canons.

Les soins de notre saint Pape s'étendirent ensuite sur l'église d'Alexandrie, qui vint à vaquer la même année, par la mort du patriarche Timothée Solofaciole, que l'on trouve surnommé Leuque dans quelques auteurs. Les catholiques élurent en sa place Jean de Tabennes, surnommé Talaïde, homme très-orthodoxe et fort éclairé, à qui Simplicius promit sa communion ainsi qu'à Calendion. Mais cet homme déplut à Zénon, qu'on avait prévenu contre lui ; de sorte que ce prince, à l'instigation d'Acace, de Constantinople, qui n'aimait pas Talaïde, voulut rétablir Pierre Monge, et le renvoya à Alexandrie, en lui recommandant seulement d'entretenir la communion de l'église de Rome avec Simplicius, et celle de l'église de Constantinople avec Acace. Simplicius se plaignit hautement de cette conduite dans une lettre qu'il écrivit à ce dernier, et il lui marqua combien il était éloigné de recevoir à sa communion un excommunié qui se mettait à la tête des hérétiques. Il se disposait, au contraire, à confirmer l'élection de Jean, lorsqu'il vint à Rome un exprès de l'empereur Zénon, avec une lettre qui accusait le nouveau prélat de parjure, sur ce qu'il prétendait que Jean lui avait promis avec serment qu'il n'accepterait pas l'évêché d'Alexandrie, quand on le lui offrirait. Sur cet incident, Simplicius suspendit la confirmation de Jean : et, pour lever ce nouvel obstacle, il écrivit de nouveau à Acace, qui, par l'affectation de son silence, fit enfin ouvrir les yeux à ce saint Pape sur ses mauvaises dispositions. Quelques mois après, l'on vit arriver à Rome le nouveau patriarche d'Alexandrie, Jean, qui fut reçu du Pape avec tous les témoignages d'honneur et d'estime qui étaient dus à sa vertu. Il y trouva l'asile qu'il était venu chercher auprès du Saint-Siége ; et il se préparait à se purger, dans les formes, de l'accusation de parjure dont il était chargé par l'empereur Zénon, qui l'avait fait chasser de son église, par provision, pour y faire rentrer Pierre Monge, comme il ôta Calendion d'Antioche, pour rétablir Pierre le Foulon.

Mais Simplicius tomba malade dans cet intervalle, et mourut le 10 février de l'an 483, après avoir saintement gouverné l'Eglise pendant quinze ans, onze mois et six jours.

D'après le *Liber Pontificalis*, il dédia la basilique de Saint-Etienne sur le Mont-Cœlius ; celle du bienheureux André, apôtre, près de Sainte-Marie-Majeure ; une autre basilique de Saint-Etienne près de l'église Saint-Laurent ; et une quatrième dans l'intérieur de Rome, près du palais Licinianus, sur le tombeau de la bienheureuse martyre Bibiana. — La basilique de Saint-André, élevée par le pape Simplicius, est aujourd'hui remplacée par l'église, le couvent et l'hôpital Saint-Antoine en face de Sainte-Marie-Majeure, sur la place Esquiline. De l'inscription qui avait été placée sur le monument pontifical, au ve siècle, et qui nous a été conservée, il résulte

que l'emplacement de la nouvelle basilique avait été légué au pape Simplicius et à l'Eglise romaine par un testament juridique. La tradition a conservé le souvenir de la noble patricienne, *Catabarbara*, qui fit ce legs.

On attribue à saint Simplicius divers règlements utiles, entre autres, le partage des revenus et biens des églises en quatre portions : la première, pour l'évêque ; la seconde, pour les clercs ; la troisième, pour les bâtiments ; la quatrième, pour les pauvres ; et l'établissement des prêtres semainiers, pour administrer le baptême et la pénitence dans les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent. Il fut enseveli dans la première de ces églises le second jour de mars, auquel le martyrologe romain marque sa fête, quoique quelques autres l'aient mise tantôt au premier, tantôt au troisième jour du même mois. Les habitants de Tivoli, lieu de sa naissance, se croient en possession de ses reliques et font une grande solennité de sa fête.

Le jour de sa mort, que quelques-uns ont pris pour le 1er mars, peut avoir servi de position à la fête de saint *Simplicius*, confesseur à Tours, que le vulgaire du pays appelle saint *Simple*.

Le Père Giry.

LE BIENHEUREUX CHARLES LE BON,

COMTE D'AMIENS ET DE FLANDRE

1127. — Pape : Honorius II. — Empereur : Lothaire II. — Roi de France : Louis VI, dit *le Gros*.

Karole, gemma comitum.....
Dux inclyte, flos militum.
Charles, la perle des comtes, l'illustration des ducs, la fleur des soldats.....
II Lamentatio apud Boll.

Le bienheureux Charles était fils de saint Canut, roi de Danemark, qui fut martyrisé par ses propres sujets, l'an 1086, et d'Adèle ou Alize de Flandre, fille de Robert le Frison et tante maternelle de Louis le Gros, roi de France. Après la mort sanglante du roi son père, à l'âge de cinq ans, sa mère le conduisit à Bruges à la cour de Robert le Frison, comte de Flandre, son aïeul. C'est là qu'il devait être élevé et conquérir le grade de chevalier.

Une légende rapporte qu'il fut armé chevalier avec l'épée même que portait saint Canut le jour où il reçut le martyre au temple de Saint-Alban. Ivend Trundsen, qui avait reçu cette épée en dépôt, se trouvait comme ôtage dans les prisons de Bruges, lorsqu'un jour Charles, tout enfant, le visita au moment où il était encore au lit. Le jeune prince vit la fameuse épée qu'Ivend avait mise sous son chevet et s'en ceignit. — « Il est juste que tu la gardes », dit Ivend, « c'est l'épée de ton père ». Charles courut aussitôt près de son aïeul, lui montra le magnifique cadeau qu'il venait de recevoir, et pria qu'on accordât la liberté au détenu, ainsi qu'à son compagnon d'infortune ; ce qui fut fait.

Charles fit ses premières armes sous son oncle Robert de Jérusalem, qu'il accompagna en Terre Sainte : c'était dignement débuter dans la carrière.

Après avoir, pendant plusieurs années, pris part aux héroïques fatigues des Croisés, il revint en Europe couvert de nobles cicatrices.

Baudoin à la Hache, qui succéda à Robert de Jérusalem, en 1111, comme comte de Flandre, n'ayant point d'enfants, porta ses vues sur son cousin germain, Charles, pour l'instituer un jour l'héritier de son comté. Il lui donna d'abord la terre d'Ancre, la même que Louis XIII donna en 1620 à Albert de Luynes : c'est pourquoi Charles le Bon est parfois désigné sous le nom de Charles d'Ancre.

Pour reconnaître encore mieux ses services, Baudoin à la Hache lui fit épouser Marguerite, fille de Renaut, comte de Clermont, qui lui apporta en dot le comté d'Amiens. Il lui confia même l'administration de ses Etats; en sorte que les peuples accoutumés à la douceur et à l'équité de notre Saint, le reçurent à son avénement comme leur père et leur protecteur. Mais cette joie publique fut troublée par la comtesse Clémence, mère du feu comte Baudoin : cette princesse, pour mettre sur la tête de Guillaume d'Ypres, à qui elle avait marié sa nièce, la couronne de notre Saint, forma contre lui une ligue où entrèrent Geoffroy le Barbu, comte de Louvain et duc de Brabant et de la Basse-Lorraine; Hugues de Camp-d'Avène, comte de Saint-Pol, et Baudoin III, comte de Hainaut. Ils déclarent la guerre à Charles. Celui-ci a Dieu de son côté; qui peut être vaincu avec un tel auxiliaire ? Le comte de Flandre abat ses ennemis et leur dicte la loi; il réduit à la même impuissance les comtes Gautier de Hesdin et Thomas de Coucy, qui tentent de troubler le repos de ses sujets; de sorte qu'autant il se rend aimable à ceux-ci, autant il devient redoutable aux étrangers.

Lorsque l'empereur Charles V envahit la Champagne en 1123, Charles le Bon, en qualité de comte d'Amiens et de vassal du roi de France, accourut à son secours suivi de dix mille soldats. L'empereur effrayé d'un prodigieux armement où la Picardie, la Champagne et l'île de France avaient fourni deux cent mille hommes, n'osa point engager la bataille : la guerre finit donc avant d'être commencée.

Délivré des guerres qui avaient attristé le commencement de son règne, Charles se consacra tout entier à faire fleurir dans ses Etats la paix et la justice. Après avoir déclaré la *Trève de Dieu,* il proscrivit l'usage qu'avaient ses sujets d'être constamment armés, ce qui favorisait les rixes dans un pays où l'on était si fortement épris de l'indépendance et de la liberté.

C'était par ses exemples, encore plus que par ses ordonnances, qu'il s'efforçait de civiliser les peuples qu'il gouvernait. Simple et modeste dans ses allures, il détestait la flatterie. Ses austérités égalaient celles des religieux. Ennemi du faste, il réduisait ses dépenses, pour diminuer les impôts du peuple et abaisser les redevances de ses fermiers. Plein de sollicitude pour les besoins des pauvres, il allait jusqu'à se dépouiller de ses habits pour les en revêtir. Il restait pieds nus, par dévotion, quand il accomplissait ses actes quotidiens de charité, et baisait les mains de chaque pauvre qu'il secourait.

Une chronique de Flandre [1] nous rapporte un trait de bonté qui rappelle un épisode de la vie de Fénelon. Un jour que Charles assistait aux Vêpres à Saint-Pierre de Gand, une pauvre femme vint lui exposer son chagrin de s'être vu ravir une vache par un soldat. Le comte la pria d'attendre à la porte pour qu'il lui rendît justice après les Vêpres : la pauvre femme lui ayant fait observer qu'il serait alors entretenu de plus graves affaires et qu'il oublierait son humble supplique, le comte lui donna son manteau en

1. Apud Smel, *Recueil des chroniques de Flandres,* I, 71; II, 50.

gage de sa promesse. Quand Charles sortit de l'église, ses officiers voulurent l'entretenir aussitôt de diverses affaires importantes; mais il déclara qu'il ne répondrait à personne tant qu'une vache qui avait été volée à une pauvre femme ne lui aurait pas été rendue. L'animal fut enfin retrouvé, et chacun bénit la bonté du prince.

Charles se montrait toujours plein de respect et de prévenance pour les prêtres séculiers et pour les religieux, dont il sollicitait et recueillait les avis avec la plus sincère humilité; il les remerciait, quand ils lui signalaient des défauts à corriger, et les récompensait par une protection toute spéciale. Il voulait que les affaires des religieux fussent expédiées avant toutes les autres, pour qu'ils ne perdissent point leur temps dans les audiences et qu'ils ne fussent absents de leur monastère que le moins longtemps possible. Iperius raconte, à ce sujet, l'anecdote suivante : Jean, abbé de Saint-Bertin, s'étant présenté à la cour de Bruges, le jour de l'Epiphanie, pour se plaindre d'un chevalier qui voulait s'emparer d'une terre appartenant à son abbaye depuis soixante ans, le comte lui dit : « Seigneur abbé, qui chante aujourd'hui la grand'messe dans votre monastère ? » — « Comte, il y a cent moines parmi lesquels on pourra choisir un officiant ». — « Mais vous devriez, en un tel jour, partager avec vos moines les offices et les repas, et leur procurer les réjouissances légitimes pour lesquelles mes ancêtres vous ont assigné des revenus ». — « C'est la nécessité qui m'a contraint à délaisser mes frères, pour venir vous avertir qu'un de vos seigneurs nous opprime ». — « Il aurait suffi de m'en prévenir par un message : car votre devoir est de prier Dieu, comme le mien est de vous protéger ». — Alors il fit venir le délinquant et lui dit : « Si jamais j'entends encore des plaintes sur ton compte, je te ferai jeter dans une chaudière d'eau bouillante ». Le chevalier se tint pour averti, et l'abbé rassuré s'empressa de retourner à son monastère.

En toutes circonstances, la conduite de Charles était dictée par un profond amour de la justice et par une prédilection spéciale pour les faibles et les opprimés; quand on lui faisait un reproche de ses sympathies, il répondait : « C'est que je sais combien les pauvres ont de besoins et les riches d'orgueil ».

Nous complétons ce tableau du caractère et des vertus du comte de Flandre, en laissant la parole à la naïve chronique d'Oudegherst [1] : on y trouvera quelques indications qui ne se rencontrent point dans les autres biographes de Charles le Bon : « Il avoit trois religieux, docteurs en théologie, lesquels, journellement après le souper, lui proposoient et expliquoient un chapitre ou deux de la Bible, en quoi il prenoit un singulier plaisir. Il fit desfence à chacun, sous peine de perdre un membre, de jurer par le nom de Dieu, ni par chose qui touchoit à Dieu et à ses saints, et quand aucun de sa maison estoit trouvé en cette faute, il le faisoit, outre ce, jeûner quarante jours au pain et à l'eau... il ordonna que tous ceux qui sont condamnez au dernier supplice fussent confessez et que, un jour devant l'exécution, on leur administrât le Saint-Sacrement, ce que paravant on n'estoit accoustumé d'observer. Il estoit merveilleusement sévère et rigoureux contre les sorchières, enchanteurs, nécromanciens et autres qui s'aidoient de semblables arts... Il avoit ordinairement, au dîner, en sa salle, treize pauvres, lesquels il faisoit servir de même que ses chevaliers et seigneurs... Il ordonna que personne ne logeast garsons ou vagabonds, sur peine de restaurer les dommages et intérêts qu'ils auraient faict à autruy; que personne, de quelque qualité ou condition qu'il fût, eût la hardiesse d'emmener ou de

1. *Annales de Flandres*, c. 61.

faire emmener les enfans sans le consentement de père, mère, tuteurs ou autres parents... Il étoit merveilleusement bon justicier, de sorte qu'il contraignit ceux qui avoient accoustumé d'oppresser les pauvres gens, d'eux en désister, contre lesquels il usoit d'une telle rigueur que les pauvres gens vivoient en bonne paix et tranquillité [1] ».

Cette tranquillité devait être troublée par une terrible famine qui, en 1125, désola principalement la Flandre et la Picardie. Dès l'année précédente, les populations superstitieuses s'attendaient à un grave événement, parce que, le 11 du mois d'août, une éclipse partielle de soleil avait obscurci les cieux. L'hiver qui suivit fut si rigoureux et si long que les semailles ne levèrent point. Alors éclata une de ces désastreuses famines qui décimaient les populations du moyen âge.

Les uns mouraient faute d'aliments; les autres se jetaient avidement sur les denrées que le hasard leur procurait et se causaient des indigestions mortelles. Le pain manquait complétement : aussi les habitants de Bruges, de Gand, des bords de la Lys et de l'Escaut étaient réduits à ne manger que de la viande, même pendant le Carême. Les villageois espéraient en vain obtenir du pain dans les villes et les châteaux; ils ne trouvaient que la mort au terme de leurs pérégrinations. Ceux qui survivaient étaient tellement amaigris qu'on les aurait pris pour des squelettes ambulants.

Ce désastre public donna occasion au bienheureux Charles de déployer toute l'activité de sa sollicitude et de sa charité. Chaque jour, il nourrissait cent pauvres à Bruges, et ordre était donné pour qu'il en fût de même dans chacun de ses châteaux. On raconte qu'étant à Ypres, il distribua en une seule fois sept mille huit cents pains de deux livres. Chaque jour aussi il habillait complétement cinq pauvres, leur donnant à chacun une chemise, une tunique, des fourrures, une cape, des bottes, des bottines et des souliers. Après cette généreuse distribution, il allait entendre la messe à l'église, y chantait des psaumes, et terminait ses dévotions en distribuant des deniers aux mendiants.

Il consacrait le reste de sa journée à faire des règlements qui pussent adoucir les maux présents et en prévenir le retour. Il réprimanda des habitants de Gand qui avaient laissé des affamés mourir devant leur porte ; il interdit la fabrication de la bière, pour ne pas épuiser le peu de grains qu'on avait récolté [2] ; il prescrivit aux boulangers de pétrir des pains d'avoine et fixa à six écus le prix du quartaut de vin. Par ses ordres, tous les chiens furent tués [3], et les terres furent ensemencées dans la proportion de deux tiers en blé et d'un tiers en fèves ou en pois, légumes qui poussent vite et dont la prompte récolte pouvait abréger le temps de la famine. Certaines familles riches, entre autres celle de Bertulphe [4], ajoutent certains chroniqueurs flamands, accaparaient les blés et les vendaient à un prix exorbitant : Charles aurait alors chargé son aumônier Tanemar de contraindre tous les propriétaires à vendre leur blé à un prix raisonnable ; ce serait là une des causes qui amenèrent le drame sanglant dont nous raconterons bientôt les horreurs [5].

1. Allusion aux Juifs qu'il chassa de ses Etats à cause des usures dont ils se rendaient coupables.

2. C'est bien à tort que M. H. Martin (*Hist. de France*, III, 378) a blâmé Charles d' « avoir changé les houblonnières en terres à blé, comme si les gens qui mouraient de faim eussent pu attendre la récolte »; l'auteur avait sans doute oublié que les famines du moyen âge se prolongeaient parfois deux années de suite, et qu'il était fort prudent de songer à l'avenir.

3. Cette circonstance n'est mentionnée que par quelques chroniqueurs; il en est d'autres, peu judicieux d'ailleurs dans l'ensemble de leurs récits, qui jeignent les veaux aux chiens, ce qui aurait été une mauvaise mesure.

4. Bertholf, Bertoulphe, Bertoul, Berthout, Bertaud.

5. Cet accaparement de blé est mentionné par certains annalistes de Flandres comme la cause *princi-*

Grâce à ces sages dispositions, les accaparements cessèrent, le numéraire circula, et la disette fit moins sentir ses ravages, en attendant qu'elle disparût avec la prochaine récolte.

Henri V, empereur des Romains, venait de mourir sans héritier (1125). Les électeurs portèrent leurs vues sur le prince qui, dans ces temps de disette et d'anarchie, avait montré pour son peuple ce dévouement sans bornes qui est la plus populaire vertu des rois. Le chancelier de l'évêque de Cologne et le comte Godefroy de Namur furent chargés d'aller sonder les intentions de Charles, qui prit aussitôt conseil des barons de Flandre ; quelques-uns, ceux-là mêmes qui depuis longtemps avaient juré sa perte, l'engageaient à accepter le sceptre impérial, pour se débarrasser d'un prince dont les vertus leur étaient à charge ; les autres, et c'était le plus grand nombre, le suppliaient de ne point abandonner l'œuvre qu'il avait commencée, et de ne point ravir un véritable père à la Flandre. Le bienheureux Charles le Bon suivit leur conseil et refusa le titre glorieux de roi des Romains.

Peu de temps après [1], il reçut de la part des princes croisés de Jérusalem une lettre qui lui offrait le trône de la Cité sainte, parce que Baudoin, roi de Jérusalem, avait été fait prisonnier par les Turcs. Charles déclina également cet honneur, en déclarant qu'il voulait se consacrer tout entier au bonheur de la Flandre.

Il mit à profit les années de paix et d'abondance pour remplir des greniers de réserve et prévenir le retour des disettes. Il voulut aussi raffermir le régime féodal qui était loin d'être aussi solidement assis qu'en France ; car les bourgeois se proclamaient les égaux des nobles, et beaucoup de serfs s'étaient affranchis eux-mêmes.

Au nombre de ces derniers figuraient les membres d'une famille à laquelle divers chroniqueurs flamands ont donné à tort le nom de Van der Straten, au lieu de celui d'Erembald [2]. Deux frères avaient depuis longtemps oublié le servage de leurs ancêtres : l'un, Bertulphe, avait usurpé la prévôté du Chapitre de Saint-Donatien de Bruges, à laquelle était attachée la dignité de chancelier héréditaire de Flandre [3] ; l'autre, Désiré Haket, était châtelain de Bruges et avait un fils, nommé Burchard [4], qui se distinguait par sa turbulence et son ambition.

Le chef de la famille Erembald, Bertulphe, était animé d'un orgueil intolérable, et affectait d'ignorer les noms des gens qu'il croyait au-dessous de lui. Il dominait tellement le Chapitre qu'aucun des chanoines n'osait se plaindre de ses méfaits. Il avait fait embrasser à ses neveux la carrière des armes et les excitait à prendre part à toutes ces querelles de voisinage qui étaient si communes dans la Flandre du XIIe siècle.

Le prévôt de Bruges qui, par ses richesses et son influence, tenait le premier rang, après le duc de Flandre, avait marié ses nièces à des nobles, espérant ainsi faire sortir un jour sa famille de la condition servile. L'un d'entre eux, Robert, ayant appelé en duel judiciaire un autre chevalier,

pale du meurtre de Charles le Bon, et ce sentiment a été suivi par nos historiens modernes Sismondi, Anquetil, Ségur, Lavallée, H. Martin. Cette anecdote est contestable, car nous n'en trouvons pas trace dans les auteurs contemporains.

1. Ou en 1123, selon quelques chroniqueurs.

2. Ces chroniqueurs flamands, imités par Mézeray, Daniel, Velly, Boulainvilliers, Th. Lavallée, ont donné à tort le nom de Van der Straten à la famille qui assassina Charles. Galbert, Gautier, Suger et tous les contemporains l'appellent Erembald. — Voyez la brochure de M. le comte Van der Straten, intitulée : *Charles le Bon, ses vrais meurtriers.*

3. La prévôté était la première dignité capitulaire ; le décanat n'était que la seconde.

4. *Burchardus, Burkhard, Bordsiard, Burdziard, Burcard, Bruchard, Bossard, Boussaert, Bouchart.*

celui-ci lui rappela que, selon le droit rétabli par Charles, tout homme libre qui épousait une serve partageait, un an après son mariage, la même condition que sa femme, et que, par conséquent, il ne pouvait pas, lui chevalier, accepter un combat singulier qui n'aurait pas lieu entre pairs. Le prévôt fut très-mortifié de voir ainsi révélée au public cette condition de servilité qui était ignorée de la plupart, et il niait les droits de propriété du comte : « Ce Charles de Danemark », s'écriait-il, « ne serait jamais parvenu à la dignité de comte, si je ne l'avais voulu, et maintenant il oublie le bien que je lui ai fait ; il s'informe auprès des anciens si je suis serf et veut me réduire en esclavage avec toute ma famille : mais qu'importe ! nous serons toujours libres, et il n'est personne au monde qui puisse nous faire serfs ».

Le conflit fut déféré au jugement du comte de Flandre. Le prévôt comparut devant lui, à Cassel, accompagné de son gendre Robert et de cinq cents chevaliers qui paraissaient avoir plus de confiance dans leur épée que dans la justice de leur cause. Le bienheureux Charles, par prudence, remit l'affaire à plus tard et demanda que, selon la loi, douze témoins affirmassent par serment que la nièce de Bertulphe n'était point d'origine serve. Le chapitre de la noblesse fut convoqué plus tard à Saint-Omer, et, en l'absence des témoignages vainement réclamés, il fut statué que Robert de Kaeskerke était dans son tort et que la famille des Erembald ne se composait que d'*hommes de corps* qui appartenaient au domaine du comte. Robert, qui avait été lui-même induit en erreur, parce que, comme beaucoup d'autres, il pensait que la famille de Bertulphe avait été émancipée, devint un des ennemis les plus acharnés du prévôt.

Un autre incident vint encore envenimer l'animosité du prévôt contre Charles. Les membres de la famille de Bertulphe ne pouvaient pardonner à Tanemar, chapelain du comte, et chef de la famille Van der Straten, d'avoir fait vendre leurs grains accaparés pendant la disette. Ils tâchaient de s'en venger par des violences. Aussi profitèrent-ils d'un voyage que Charles faisait en France, pour ravager le domaine de Bourbourg où Tanemar s'était fortifié. Quand Charles fut de retour à Ypres, les villageois vinrent se plaindre de ce que des pillards les avaient rançonnés. Le comte de Flandre, après avoir pris l'avis de ses conseillers, fit incendier la maison de Burchard, qui avait été le principal fauteur des désordres.

Le prévôt, qui affectait d'être resté étranger à cette affaire, envoya Guy de Steenvoorde et d'autres négociateurs auprès du comte, sous prétexte d'obtenir la grâce de ses neveux. Charles se montra indulgent, promit de donner une autre maison à Burchard, mais lui interdit de relever les ruines de celle qui avait été incendiée, parce que sa proximité de celle de Tanemar pouvait amener de nouveaux conflits. Charles congédia les envoyés en leur faisant boire le vin du départ.

Guy de Steenvoorde alla trouver immédiatement la famille Erembald qui était réunie, avec ses principaux partisans, au logis de Bertulphe. Fidèle à la leçon qui lui avait été faite à l'avance par le prévôt, il raconta que le comte était furieux et qu'il ne fallait espérer aucune grâce de lui.

Alors les conjurés joignirent les mains en signe d'alliance. Seul, un neveu du prévôt, nommé Robert, s'opposa au pacte de trahison qu'on voulait ourdir, et on ne put acheter son silence qu'en lui persuadant qu'il ne s'était agi là que d'une plaisanterie.

Le soir venu, les conjurés se réunirent dans la maison d'un chevalier nommé Walter, et passèrent la nuit à combiner l'exécution de leur attentat qu'ils fixèrent au lendemain matin, 2 mars 1127.

Le palais du comte était contigu à l'église Saint-Donatien [1], et communiquait par un couloir voûté à une des galeries supérieures [2] : là se trouvait une chapelle où le comte venait entendre la messe chaque matin. Ce jour-là, Charles s'était levé de très-bonne heure, et ayant distribué aux pauvres ses aumônes habituelles, s'était rendu à la chapelle, accompagné de son sénéchal, de son chambellan et de quelques autres personnages de sa cour. Il avait passé une nuit très-agitée. On l'avait souvent averti des dangers qui le menaçaient, mais il avait toujours répondu : « Nous sommes sans cesse environnés de périls ; pour être rassurés, il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si d'ailleurs c'est sa volonté que nous perdions la vie, pourrions-nous la perdre pour une meilleure cause que pour celle de la justice et de la vérité ? » Burchard, averti par ses affidés, accourut dans la galerie avec ses complices qui cachaient leurs épées sous leurs manteaux. Ils virent Charles agenouillé sur un prie-Dieu, lisant à haute voix les psaumes de la pénitence et distribuant des deniers aux pauvres. Les conjurés se partagèrent en deux bandes pour garder les deux issues et ne laisser personne s'échapper. Burchard, s'avançant lentement vers le comte, lui piqua légèrement le cou avec la pointe de son épée ; en ce moment une pauvresse s'écriait tout effarée : « Sire comte, gardez-vous ! » Le prince avait relevé la tête ; Burchard lui brisa le crâne avec son épée, et la cervelle jaillit sur les dalles. Les autres assassins l'achevèrent et lui coupèrent le bras droit. Les meurtriers immolèrent à leur vengeance, dans l'église, dans la ville de Bruges et dans le château, tous ceux qu'ils considéraient comme les adversaires du prévôt et les amis du comte. La famille de Tancmar n'échappa point à cette horrible boucherie.

« Chose étonnante ! » dit le chroniqueur Galbert, « le comte ayant été tué le mercredi matin, le bruit de cette mort abominable frappa l'oreille des citoyens de la ville de Londres, le vendredi suivant, vers la première heure du jour ; et, vers le soir, cette nouvelle alla jeter la consternation dans la ville de Laon qui, située en France, est à une distance très-considérable de Bruges. C'est ce que nous avons appris par nos écoliers qui étudiaient alors à Laon et par nos négociants qui, le même jour, trafiquaient à Londres. Personne, ni à cheval, ni sur mer, n'aurait pu traverser si promptement l'intervalle des temps et des lieux dont nous venons de parler ».

Cependant le corps de Charles gisait depuis longtemps dans le chœur de l'église Saint-Donatien, et personne n'osait lui rendre les devoirs de la sépulture. Le prévôt feignit de permettre qu'on procédât à ses obsèques ; mais il fit secrètement prier l'abbé de Saint-Pierre de Gand de faire enlever le corps et de l'inhumer dans cette ville. Sur ces entrefaites, il envoya demander à Simon, évêque de Noyon, de venir réconcilier l'église, souillée par un meurtre dont il se proclamait innocent. Mais le porteur, jeté à bas de son cheval, ne put parvenir jusqu'à Noyon. Quelques jours après, l'évêque de cette cité apprit le meurtre de son beau-frère Charles le Bon, et prononça l'anathème contre tous ceux qui l'avaient accompli ou favorisé.

L'abbé de Saint-Pierre de Gand, pour accomplir le désir du prévôt, voulut enlever dans un cercueil le corps de Charles ; mais les pauvres, les chanoines et de nombreux citoyens s'y opposèrent ; ils allèrent trouver Bertulphe à qui un vieillard dit : « Seigneur prévôt, si vous eussiez voulu agir avec

1. Vulgairement *Saint-Donat*. Le *Martyrologium gallicanum* l'appelle à tort *sancti Domitiani*.

2. *In solarium*. M. Guizot, dans une note de ses *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, croit que c'était une tribune. Nous pensons qu'il s'agit d'une de ces grandes galeries qui, dans les églises romanes, s'étendent au-dessus des nefs basses, comme à Saint-Remi de Reims.

justice, vous n'auriez pas donné, sans le consentement et le conseil des frères, les dépouilles mortelles d'un si grand prince, qui seront un véritable trésor pour notre église. Ce prince a été élevé parmi nous, il y a passé la plus grande partie de sa vie ; c'est au milieu de nous qu'il a péri pour la justice. Si on nous l'enlève, nous avons à craindre la destruction de la ville et de cette église ; s'il nous reste, il nous protégera contre les châtiments que peut attirer la trahison dont il fut victime ». Ces supplications ne firent qu'irriter le prévôt : on courut aux armes et la ville allait être ensanglantée de nouveau, quand tous les partis furent apaisés par la guérison d'un enfant paralytique qui avait invoqué l'intercession du bienheureux Charles. On s'empressa alors de venir vénérer les restes mortels du Bienheureux ; on était avide de tremper des linges dans son sang, de prendre quelques fragments de ses vêtements ou de ses cheveux, dont l'attouchement opéra diverses guérisons.

Le prévôt ne put faire autrement que de laisser accomplir les funérailles ; le service eut lieu, le vendredi 4 mars, dans l'église de Saint-Pierre-hors-les-Murs [1] ; le corps mutilé de Charles fut mis dans un cercueil et déposé ensuite dans un caveau de l'église Saint-Donatien.

La punition des meurtriers de Charles ne se fit point attendre. Nous ne pourrions point, sans sortir de notre sujet, reproduire ici les récits émouvants que font à ce sujet les chroniqueurs du temps ; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de raconter, en peu de mots, la fin misérable des ennemis du comte, puisqu'elle a été considérée par tous les contemporains comme un éclatant témoignage rendu par la Providence à la mémoire du bienheureux Charles.

Le prévôt avait accueilli favorablement la compétition de Guillaume d'Ypres, duquel il espérait l'impunité ; il lui gagna des partisans, mais les sujets fidèles de Charles le Bon, sous la conduite du chevalier Gervais, qui avait été camérier du comte, tramèrent une conspiration contre le prévôt et ses partisans, et assiégèrent son château. Ils furent bientôt secondés par divers seigneurs de Flandre et par la comtesse de Hollande qui convoitait pour son fils la succession du trône vacant. Le prévôt et son frère le châtelain Haket, comprenant le sort qui leur était réservé, demandèrent à faire preuve juridique de leur innocence personnelle, et réclamèrent la vie sauve pour leurs neveux qu'ils consentaient à voir bannis à perpétuité. On méprisa ces propositions, et le siége continua plus ardent que jamais. Le prévôt fut obligé de se réfugier dans l'église Saint-Donatien, d'où il parvint à s'enfuir dans les marais voisins.

Pendant les horreurs de ce siége, les Gantois essayèrent de s'emparer par ruse du corps de Charles le Bon ; mais ils échouèrent dans leur entreprise. Les seigneurs de Flandre, influencés par les conseils de Louis le Gros, choisirent pour leur souverain Guillaume Cliton, fils du duc de Normandie. Le 5 avril, le roi de France et le nouveau comte de Flandre arrivèrent à Bruges ; le 11, le prévôt Bertulphe fut livré par Guillaume d'Ypres, qui espérait par là se laver de tout soupçon de complicité ; le meurtrier, condamné au gibet, périt à Ypres au milieu des plus cruelles tortures.

Les complices du prévôt, qui soutenaient le siége dans la grande tour de Saint-Donatien, ne se rendirent que le 19 avril. Tous ceux qui avaient trempé dans la conspiration avaient déjà subi ou subirent alors un châtiment pro-

1. Cette église était située à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'estaminet *Het Keersken*. La cérémonie ne pouvait point s'accomplir à l'église Saint-Donatien, interdite au culte depuis qu'elle avait été polluée par un homicide.

portionné à leur degré de culpabilité. Guy de Steenvoorde fut pendu à Ypres ; Eustache de Steenvoorde fut brûlé vif dans les flammes d'une maison où il avait cherché asile ; Wilfrid Knop, frère du prévôt, fut précipité du haut d'une tour avec vingt-huit de ses complices ; Isaac fut étranglé sur le marché de Bruges ; Robert eut la tête tranchée à Cassel ; Burchard subit la torture de la roue, en se repentant de son crime.

Les chroniqueurs ajoutent que ceux qui échappèrent aux supplices furent bannis de la Flandre et eurent une triste fin.

RELIQUES, CULTE, ICONOGRAPHIE.

Quand l'église Saint-Donatien de Bruges, où les assassins de Charles s'étaient réfugiés comme dans une forteresse, eut été prise d'assaut par Louis le Gros, on s'empressa de rendre aux reliques du bienheureux Charles les honneurs qui leur avaient manqué jusque-là. Le 20 avril, on fit la levée du corps, qui n'était nullement décomposé, quoiqu'il fût là depuis sept semaines. Selon l'usage du pays, on le cousit dans une peau de cerf et on l'exposa sur une estrade au milieu du chœur. Le 21, on le transféra à l'église Saint-Christophe, où la messe des funérailles fut chantée en présence du roi Louis le Gros, des barons flamands et du peuple.

L'église Saint-Donatien fut réconciliée et purifiée quelques jours après par Simon, évêque de Noyon ; le 25, on y rapporta le corps du bienheureux Charles [1].

Philippe de Rodoan IV, évêque de Bruges, fit la levée du corps en 1606 et le déposa dans une châsse qui fut placée sur l'autel de Notre-Dame. Ces reliques furent transférées d'abord dans une chapelle consacrée au bienheureux Charles (19 janvier 1782), puis dans le trésor du chapitre de la cathédrale de Bruges. On les conserve aujourd'hui dans une chapelle de cette église, où on lit, près de la châsse, cette inscription : *Ossa sanctissimi principis Caroli Boni, S. Canuti regis Daniæ filii, Flandriæ comitis XIII, nefandæ S. Donatiani Basilicæ vastationi feliciter substracta, Brugensium pietate erga optimum principem post annos* 700 *ab ejus morte non imminuta, nec imminuenda unquam, hic denuo recondita.* 1827.

On prétend que l'inspection des ossements explique l'exagération des chroniqueurs flamands qui prétendaient que le bienheureux Charles avait une taille de neuf pieds.

Diverses complaintes furent composées, soit en flamand, soit en latin, peu de temps après la mort de Charles : on peut les voir dans les Bollandistes.

Le chapitre de Bruges, en 1610, décida que, chaque année, le 2 mars, une messe solennelle de la Sainte-Trinité serait célébrée, à la cathédrale, en l'honneur du bienheureux Charles le Bon.

Les fiévreux, pour obtenir leur guérison, buvaient dans le crâne du Bienheureux.

On ne lui rend plus aujourd'hui de culte public.

Plusieurs martyrologes qualifient Charles le Bon de Saint et de Martyr. Il est inscrit au 2 mars comme Bienheureux dans les martyrologes de Molanus, Galesini, Canisius, Willotius, Greven, Du Saussay, etc., et dans les anciens *Calendriers spirituels* du diocèse d'Amiens.

On représente ordinairement Charles le Bon massacré par ses sujets rebelles. A la cathédrale de Bruges, une ancienne peinture sur bois le représente en pied. Depuis longtemps on n'y voit plus sa statue.

Il figure au 2 mars dans les gravures de Sébastien Leclerc ; dans le tome IV, f° 24, de la Collection des Saints du Cabinet des estampes (Bibl. nat.), et dans l'*Iconographia sancta*, donnée par M. Guénebault à la bibliothèque Mazarine (n° 4778).

Son image a été gravée par Balthasar dans les *Généalogies des forestiers et comtes de Flandres* (page 79). Il porte le sceptre et le manteau royal bordé d'hermine. Un chien, qui est à ses côtés, symbolise sa vigilance et sa fidélité.

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale, les *Anciennes Chroniques de Flandres* (n° 8308), contient une miniature représentant l'assassinat de Charles le Bon.

Sur ses sceaux, il est figuré à cheval, vêtu d'une cotte de mailles, tenant de la main gauche un bouclier, et de la droite une épée, avec cette légende : *Karolus, comes Flandriæ et filius regis Daciæ*. C'est le titre qu'il prenait ordinairement dans ses chartes [2].

Charles le Bon portait *d'or à un lion de sable langué et armé de gueules* [3].

On conserve au musée diocésain de Bruges un carreau du pavement de la galerie où ce prince fut assassiné, et sur lequel, assure-t-on, son sang aurait jailli.

Nous avons emprunté la presque totalité de ce récit à M. Corblet, l'éminent auteur de l'*Hagiographie d'Amiens*.

1. Cette église a été entièrement démolie en 1799.

2. Olivier de Wree, *Sceaux des comtes de Flandres*, pl. 6. — 3. *Ibid.*

LE BIENHEUREUX HENRI SUZO,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

1365. — Pape : Urbain V. — Empereur : Charles IV.

Le Seigneur châtie ceux qu'il aime, et il frappe ceux qu'il adopte.
Dans la vie spirituelle, la douceur s'acquiert par l'amertume.
Maxime du bienheureux Henri Suzo.

Ce fidèle amant de la Sagesse éternelle naquit l'an 1300, dans la Souabe; il était issu de l'illustre famille des Berg et des Saüssen. Dieu l'appela dès son enfance à l'état religieux et le revêtit, à l'âge de treize ans, de l'habit de Saint-Dominique, dans la ville de Constance[1]. L'Eglise le nommait frère Henri, et le monde Suzo[2]. Il ne fut point d'abord assez détaché des futilités de la terre, quoiqu'il évitât les péchés graves et ce qui aurait pu ternir sa réputation. Dieu ne l'abandonna point pendant cinq ans d'un noviciat peu exemplaire : il l'assista, il le sauva en troublant miséricordieusement son âme. Il n'y avait pas de paix et de tranquillité pour Suzo, toutes les fois qu'il se laissait trop captiver par les affections de famille, par la société de ses amis, ou par le plaisir et les jouissances matérielles : son cœur avait besoin d'autre chose, et ce tourment intérieur, ce dégoût, ce pénible remords le tourmentèrent jusqu'à ce que Notre-Seigneur, dans sa bonté, blessa si amoureusement son cœur, qu'il le détacha de toutes les créatures. Le démon fit tous ses efforts pour arrêter notre Bienheureux dans sa résolution de laisser le monde et de se vaincre lui-même; il lui murmurait sans cesse : « Souviens-toi que commencer est bien facile, mais persévérer est vraiment impossible ». Henri répondait : « L'Esprit-Saint qui m'appelle et qui est tout-puissant, peut faire en moi ce qui est facile et ce qui est difficile ». Le tentateur, loin de se tenir pour vaincu, continuait : « Oui ! on ne peut douter de la puissance de Dieu; mais ce qui est bien incertain, c'est la correspondance à la grâce; peux-tu y compter ? » — « Puisque Dieu m'a appelé », répliquait Henri, « c'est qu'il ne veut pas m'abandonner. Je le sens qui m'invite à le servir et qui me promet son secours. Comment, lorsqu'il m'attire et que je me donne à lui, lorsque je me jette dans ses bras, comment se retirerait-il pour me laisser tomber?» Alors le malin esprit lui conseillait, du moins, de ne pas changer trop brusquement son genre de vie; que c'était en modérant son ardeur qu'il pourrait réussir; que personne ne devenait saint tout à coup, parce que les choses violentes ne sont pas durables; que, s'il voulait être si dur à lui-même dans son intérieur, il devait en public se renfermer dans de sages limites et ne pas révolter tout le monde. Mais, d'un autre côté, la divine Sagesse, qui voulait posséder son cœur, lui disait : « Celui qui peut vaincre son corps

1. De la fenêtre de sa cellule, la vue du bienheureux s'étendait sur le lac de Constance. Il trouvait là ces deux conditions si favorables à la contemplation : la beauté des œuvres de Dieu et l'éloignement du tumulte des hommes. Le couvent des Dominicains de Constance est devenu une brasserie !

2. Son véritable nom était Jean de Berg de Monteze ; Suzo était le nom de sa pieuse mère.

révolté et le tenir sous la loi de l'esprit, en vivant au sein des délicatesses et des satisfactions sensuelles, est un insensé ; il est impossible de jouir du monde et de servir Dieu. Si tu veux me servir, il faut commencer avec courage, en renonçant au monde et à toi-même ».

Il ne fut pas seulement soutenu par ses aspirations intérieures; pour consoler son âme, ainsi privée du bonheur de la terre, Dieu lui montra le bonheur céleste dans une vision, un jour qu'il pleurait seul dans l'église ; sa mémoire conserva le goût de cette extase, comme le vase conserve l'odeur d'un parfum, et ce souvenir le délivrait de plus en plus des affections humaines. Voyant dans les saintes Ecritures que l'éternelle Sagesse, qui n'est autre que Notre-Seigneur, s'offre aux hommes comme une tendre Vierge avec des charmes incomparables, il gémissait, il soupirait, il brûlait pour elle des plus ardentes flammes. « Mon cœur jeune et ardent », se disait-il, « est porté à l'amour ; il m'est impossible de vivre sans aimer : les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix ; oui, je veux tenter fortune et tâcher d'obtenir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie, dont on raconte des choses si admirables et si sublimes ». Il savourait avec une sainte ivresse ces paroles : « La Sagesse est plus éclatante que le soleil, elle est plus belle que l'harmonie des cieux, et quand on la compare à la lumière, on la trouve préférable. Aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès mon enfance, je l'ai demandée pour épouse et je suis devenu l'adorateur de ses charmes... Quand cette épouse céleste viendra habiter mon cœur, comme mon âme se reposera doucement en elle ! Sa présence et ses entretiens ne peuvent causer d'ennui et d'amertume ; elle apporte toujours, au contraire, une paix et une joie continuelles... Oh ! celui qui l'aime, cette Sagesse, qui l'embrasse, la possède et la suit dans ses sentiers, n'a pas à craindre les égarements et les chutes ! Quand il voudra dormir, il ne sera point réveillé par les fantômes de l'épouvante; son repos sera assuré et son sommeil toujours délicieux ».

Mais le serpent infernal tâchait de souiller avec son venin ces pures jouissances dont l'âme de notre Saint s'abreuvait. « Que fais-tu », lui disait-il souvent, « quelle folie de vouloir aimer ce que tu ne connais pas, ce que tu n'as jamais vu ! Ne vaut-il pas mieux posséder une petite chose certaine que d'en tenter une grande qui est bien douteuse? D'ailleurs, ta prétendue Sagesse éternelle demande que ses amants soient ennemis d'eux-mêmes, qu'ils se privent de sommeil, de nourriture, de vin, de délassements, de plaisirs ». Notre Saint répondait : « C'est une loi de l'amour, que celui qui veut aimer se résigne à la peine : voyez quelles fatigues, quels dégoûts et quels déboires endurent les amants du monde! — J'ai trouvé la femme plus amère que la mort, dit l'*Ecclésiaste ;* elle est semblable au piége du chasseur, son cœur est un filet tendu et ses mains de véritables chaînes : l'ami de Dieu la fuira, mais le pécheur deviendra sa proie ».

Toutefois il aurait bien désiré voir au moins une fois la divine Epouse dont il préférait l'amour à toutes celles de la terre ; comme il tendait vers elle de tous les élans de son cœur, elle lui apparut au loin, élevée sur une colonne de nuée et sur un trône d'ivoire, avec une majesté plus brillante que le matin, plus éblouissante que le soleil : sa couronne était l'éternité ; son voile et son vêtement la félicité ; son langage la douceur, et ses embrassements l'abondance et la possession de tout bien ; elle paraissait à la fois éloignée et proche, sublime et humble, évidente et cachée, simple et pourtant incompréhensible, plus élevée que les hauteurs des cieux, plus profonde que les abîmes de la mer ; c'était comme une reine qui régnait avec

puissance jusqu'aux limites de la terre, et qui gouvernait toute créature avec douceur ; tantôt elle lui semblait une pure et charmante vierge, tantôt un jeune homme d'une exquise beauté ; tantôt c'était une maîtresse savante en toutes choses, tantôt une tendre amie qui se tournait doucement vers lui et lui souriait avec grâce et majesté en disant : *Fili, præbe mihi cor tuum :* — « Mon fils, donne-moi ton cœur ». Alors, il se précipitait à ses pieds et lui rendait les plus humbles, les plus amoureuses actions de grâces : « Oui », s'écria-t-il, « je vous veux, je vous choisis pour ma bien-aimée, pour la souveraine de mon cœur ». Qui pourrait dire combien de fois, depuis cette époque, il l'embrassa au fond de son cœur ! Il s'attachait à elle comme le petit enfant qui, dans les bras de sa mère, s'attache à ses mamelles et se cache dans son sein ; cet être faible agite sa tête et son petit corps pour atteindre celle qui le nourrit et pour lui témoigner, par des caresses et des baisers, la joie de son cœur ; ainsi s'agitait et se tourmentait l'âme de Henri, en présence de la divine Sagesse, tout enivré qu'il était par le torrent des consolations célestes.

Un jour, il prit un canif, et, l'amour guidant sa main, il se coupa, il se lacéra la poitrine jusqu'à ce qu'il eût formé les lettres du saint nom de Jésus sur son cœur ; alors il s'écria : « O amour unique de mon âme, ô mon Jésus ! voyez donc l'ardeur de ma passion pour vous ! je vous ai imprimé dans ma chair ; mais je ne suis pas satisfait, je voudrais aller plus loin et arriver jusqu'au centre de mon cœur ; je ne le puis ; mais que votre tendresse accueille ma prière ; qu'elle supplée à ce qui me manque, et, puisque vous le pouvez, gravez vous-même votre saint nom au fond de ce cœur, et cela, avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer ni détruire en moi ». Ces lettres, blessures de l'amour, parurent sur sa poitrine jusqu'à sa mort, et à chaque battement de son cœur, le nom de Jésus se faisait sentir d'une manière toute particulière. Nous ne pouvons raconter toutes les autres consolations qu'il reçut du ciel : un jour, en extase, il vit sortir de son cœur un rayon d'une pure lumière, et, dans son cœur même, briller et resplendir une croix d'or magnifique.

Une autre fois qu'il saluait, le matin, son étoile d'amour, la Reine souveraine du ciel, et qu'il lui chantait dans son âme un cantique délicieux, comme font en été les petits oiseaux pour le lever du soleil, une voix mélodieuse lui répondit intérieurement par ces paroles : *Maria, stella maris, hodie processit ad ortum :* — « Voici Marie, l'étoile de la mer, qui se lève ». Puis cette douce Reine, se penchant avec bonté vers son enfant, lui dit : « Plus tu m'embrasseras amoureusement sur la terre, plus je t'embrasserai tendrement en paradis ; plus ton âme m'aura poursuivie d'un amour chaste et dégagé des sens, plus aussi, au jour de l'éternelle clarté, tu régneras uni et attaché à mon cœur ». Au temps du carnaval, comme il avait passé toute une nuit en oraison, le matin, à l'instant où le jour allait paraître, les anges descendirent dans sa cellule et chantèrent : *Surge, illuminare, Jérusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est :* — « Levez-vous, illuminez-vous, Jérusalem, parce que votre lumière a paru et que la gloire du Seigneur brille sur vous ». Ce chant excitait une telle joie dans l'âme de notre Saint, que son corps n'ayant plus la force de supporter un tel bonheur, les voix célestes furent obligées de se taire.

Les âmes des morts lui apparaissaient comme les anges, pour lui révéler leur état, leurs joies ou leurs peines ; il vit, entre autres, l'âme d'un saint homme nommé Eckard ; elle lui raconta qu'elle était dans le ciel, heureuse, inondée d'une gloire ineffable et réellement toute transformée en Dieu.

Henri lui demanda quel était, dans notre pèlerinage, l'exercice spirituel le plus efficace pour arriver à cette parfaite béatitude. L'âme répondit : « C'est de renoncer à soi et à toute propriété, en se confiant aveuglément à Dieu ; c'est de recevoir tout ce qui arrive comme venant du Créateur, et non de la créature ; c'est d'être patient et doux avec ceux qui nous poursuivent comme des loups furieux ». Il demanda à un autre habitant du céleste séjour, quelle était la plus grande douleur que pût supporter le juste et la plus méritoire pour obtenir la gloire éternelle ; il lui fut répondu : « C'est de se trouver abandonné de Dieu, de s'oublier soi-même et de se faire violence, au point de se résigner par amour à rester privé de Dieu, autant qu'il plaît à Dieu lui-même ». Ces visites de l'autre monde le fortifiaient beaucoup dans le service de Dieu. Voyons maintenant comment il faisait ses actions : à table, il s'imaginait qu'il était en face ou à côté de Jésus, et que cet hôte divin lui accordait une grâce toute particulière en l'honorant de sa présence. Aussi tenait-il les yeux de son âme sans cesse fixés sur lui, et il baissait quelquefois humblement la tête comme pour se pencher et se reposer sur ce sein percé d'une lance à cause de nos crimes. Il offrait sa nourriture, il présentait son verre à Jésus-Christ, en le priant de les bénir ; le peu qui lui était nécessaire pour étancher sa soif, il le prenait en cinq fois pour honorer les cinq plaies du Rédempteur, et la dernière fois était partagée en deux gorgées, parce que du côté de Notre-Seigneur avaient coulé de l'eau et du sang. De même, à chaque bouchée, il s'occupait de quelque pensée pieuse ; mais il prenait toujours la première et la dernière en union de la charité ardente du Séraphin le plus élevé du ciel et en participation avec le cœur le plus enflammé de la terre, et il suppliait Dieu de vouloir bien pénétrer son âme de ces deux amours. Quand il trouvait quelque mets désagréable, il le mettait d'abord dans le cœur sanglant de Jésus et le mangeait ensuite avec courage.

Il est impossible de dire avec quelle dévotion sensible il célébrait le saint sacrifice de la messe et combien il était embrasé d'amour. Un jour, à ces paroles : *Sursum corda, gratias agamus Domino Deo nostro :* — « Elevons nos cœurs et rendons grâces au Seigneur », il fut ravi en extase, et les assistants, s'en étant aperçus, lui demandèrent quelles étaient alors ses pensées. Notre Saint répondit : « Trois pensées surtout agitent et enflamment mon cœur. D'abord je contemple en esprit tout mon être, mon âme, mon corps, mes forces, mes puissances, et autour de moi toutes les créatures dont le Tout-Puissant a peuplé le ciel, la terre et les éléments, les anges du ciel, les bêtes des forêts, les habitants des eaux, les plantes de la terre, le sable de la mer, les atomes qui volent dans l'air au rayon du soleil, les flocons de neige, les gouttes de la pluie et les perles de la rosée. Je pense que, jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde, toutes les créatures obéissent à Dieu et contribuent autant qu'elles peuvent à cette mystérieuse harmonie qui s'élève sans cesse pour louer et bénir le Créateur. Je me figure alors être au milieu de ce concert comme un maître de chapelle : j'applique toutes mes facultés à marquer la mesure ; j'invite, j'excite, par les mouvements les plus vifs de mon cœur, les plus intimes de mon âme, à chanter joyeusement avec moi : *Sursum... habemus ad Dominum ; gratias agamus Domino Deo nostro :* — Elevez-vos cœurs ! nous les avons vers le Seigneur ; rendons mille actions de grâces au Seigneur notre Dieu.

« Je considère ensuite mon cœur et ceux de tous les hommes ; je pense à la joie, à l'amour, à la paix de ceux qui se consacrent uniquement à Dieu ; puis aux malheurs, aux tortures, aux remords, à l'agitation de ceux qui se

passionnent pour le monde avec tant de sollicitude et d'ardeur. Alors j'appelle de toutes mes forces tous les hommes qui peuplent la terre, à s'élever avec moi jusqu'à Dieu pour le louer et le bénir. Je m'écrie : O pauvres cœurs des hommes, surmontez donc le flot qui vous entraîne, sortez enfin du vice et de la mort, rompez les chaînes de votre dure prison, secouez le sommeil de votre apathie ; qu'une sainte et véritable conversion vous conduise à Dieu pour le remercier et le servir ! *Sursum corda* ; *gratias agamus Domino Deo nostro.*

« Enfin, je m'adresse à ces âmes innombrables qui ont bonne volonté, mais qui ne s'abandonnent point entièrement à Dieu. Je pleure et je gémis amèrement sur elles, parce que, dans leur déplorable erreur, elles ne peuvent jouir ni de Dieu ni des créatures, mais qu'elles s'égarent à la vaine poursuite des choses de la terre. Je les invite, je les excite à mépriser avec courage l'amour frivole des créatures, à se donner à Dieu pour toujours, à l'aimer avec confiance, et à le remercier en disant : *Sursum corda* ; *gratias agamus Domino Deo nostro* ».

Notre Saint a aussi laissé un beau modèle de la manière dont nous devons célébrer pieusement les fêtes qui nous rappellent les grands mystères de notre religion. Au temps de la Purification de la Vierge, pour se préparer dévotement à la recevoir dans le Temple, frère Henri choisissait les trois jours qui précédaient cette fête, et il honorait symboliquement la virginité, l'humilité, la maternité de Marie, en faisant brûler un cierge à trois branches et en récitant, chaque jour, trois fois le *Magnificat*. Le matin de la solennité, avant que le peuple vînt à l'église, il allait se prosterner devant le maître-autel, et il y méditait les gloires de Marie, jusqu'au moment où elle vint apporter son cher Fils au Temple ; alors il se levait, et, s'imaginant qu'elle était arrivée à la porte de l'église, il appelait tous les amis de Dieu et allait avec eux jusqu'à la porte et sur la place, à la rencontre de la sainte accouchée. Quand il l'avait trouvée, il la priait de vouloir bien s'arrêter un peu avec son cortége, pour entendre un cantique que son cœur voulait lui chanter dans le silence de son âme, avec l'aide de tous ceux qui l'aimaient ; et il entonnait avec tendresse cette hymne spirituelle : *Inviolata, integra et casta es, Maria, quæ es effecta fulgida cœli porta : suscipe pia laudum præconia, o benigna! quæ sola inviolata permansisti ;* — « Vous êtes pure, vous êtes chaste et sans tache, ô Marie ! aussi vous êtes devenue la porte éblouissante du ciel ; recevez le pieux tribut de nos louanges, ô Vierge compatissante qui seule avez conservé votre pureté ! » A ces dernières paroles il baissait humblement la tête, et suppliait Marie d'avoir compassion de son cœur si pauvre et si chargé de péchés, puis il se levait et, se dirigeant vers l'autel, il la suivait en tenant son cierge dont il faisait briller la clarté mystérieuse, pour demander à Marie qu'elle ne laissât jamais éteindre dans son cœur la lumière de l'éternelle Sagesse et la flamme du divin amour. Il s'adressait à tous les amis de Dieu, les engageant à chanter avec lui l'hymne : *Adorna thalamum,* — « Ornez le lit nuptial », etc., et à recevoir le Sauveur et sa Mère avec les sentiments les plus vifs d'amour et de louanges.

Arrivé à l'autel, au moment où Marie allait offrir son cher Fils au vieillard Siméon, il la suppliait, humblement prosterné à terre, les yeux et les mains levés vers le ciel, de lui montrer son Enfant, de lui permettre d'embrasser ses pieds, ses mains, de le confier un instant à son âme. Marie consentait, et frère Henri, tout tremblant de joie et d'amour, prenait Jésus dans ses bras, le pressait sur son cœur, l'embrassait et l'embrassait encore, comme s'il l'eût réellement possédé. Il contemplait avec bonheur ses yeux éblouis-

sants, son visage pur comme le lait, sa bouche ravissante, ses petites mains, son corps blanc comme la neige, ses membres enfantins et divinisés par quelque chose de céleste. Dans son ravissement et son extase, il était tout ému et tout étonné de voir le Créateur de toutes choses, à la fois si grand et si petit, si beau et si sublime dans le ciel, si faible et si pauvre sur la terre. C'était au milieu de ces chants, de ces pleurs, de ces actions de grâces qu'il rendait le divin Enfant à Marie et qu'il l'accompagnait au chœur et dans les cérémonies de la fête.

Au temps du carnaval, il pleurait amèrement tous les péchés et les injures qui se commettent contre Dieu, et il châtiait son corps plus qu'à l'ordinaire. En récompense, il eut une extase, où il entendit la voix mélodieuse d'un enfant de douze ans, qui chantait avec tant de douceur, qu'aucune musique humaine ne lui était comparable ; et, après avoir chanté, le bel enfant, sans se montrer, lui présenta une branche de fruits qui ressemblaient à des fraises ; puis, sur son désir, il se montra à notre Saint ravi : c'était Notre-Seigneur. Il avait une beauté ravissante ; regardant affectueusement Henri, il le bénit et disparut. Au mois de mai, comme les jeunes gens du monde portaient en chantant et dansant un rameau vert et fleuri qu'ils appelaient le *mai*, frère Henri choisissait pour son mai la sainte Croix, pensant que jamais les champs ni les forêts n'avaient produit un arbre si beau et si riche en fleurs, en feuilles et en fruits ; il chantait : *Salve, Crux sancta ! salve, mundi gloria !* — « Salut, Croix sainte ! salut, gloire du monde ! » Et il ajoutait : *Salve, cœlestis arbor salutis perpetuæ, in qua crescit fructus sapientiæ !* — « Salut, arbre céleste du salut éternel, sur lequel a mûri le fruit de la sagesse ! »

Notre-Seigneur avertit Henri qu'il ne parviendrait jusqu'à sa divinité qu'en suivant la voie rude et douloureuse de son humanité ; dès lors, toutes les nuits, après Matines, il se retirait dans un coin du Chapitre pour s'exercer sur la Passion de son Sauveur et prendre part à toutes ses douleurs en les méditant et en y compatissant. Commençant à la dernière cène, il suivait Jésus-Christ d'un lieu dans un autre, assistait à son jugement, portait sa croix, baisait les traces de son douloureux trajet jusque sur le Calvaire : il s'excitait à abandonner, à l'exemple de ce divin Modèle, ses amis, ses biens et toutes les jouissances temporelles ; à fouler aux pieds les honneurs ; lorsque passait devant lui le cortége de mort, il saluait la sainte Victime en demandant à mourir avec elle : *Ave, Rex noster, Fili David*, etc. — « Salut, ô notre Roi, Fils de David.. » ; puis, considérant la pauvre Mère qui consentait, pour nous, à un si grand sacrifice, il lui disait : *Salve, Regina, Mater misericordiæ :* — « Salut, ô notre Reine, ô Mère de miséricorde ! » Après les douloureuses funérailles, il la consolait, il la reconduisait du Calvaire à sa maison.

Le soir, pendant qu'on chantait le *Salve, Regina*, il la saluait à l'entrée de Jérusalem par ces mots : *Eia ergo, Advocata nostra :* — « Consolez-vous, consolez-vous ; n'est-ce pas par ce précieux sang que vous devenez notre Avocate ? Ah ! au nom de Jésus mort devant nos yeux et déposé sur vos genoux, jetez un regard bienveillant sur mon âme » ; à la porte de sa maison, par ces derniers mots : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* — « O clémente, ô tendre, ô douce Vierge Marie, défendez-moi contre les assauts du démon, sauvez-moi à l'heure de la mort ».

Il prenait surtout part à la Passion de Notre-Seigneur par un silence rigoureux et des mortifications qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer : il portait un cilice, une chaîne de fer, qu'il remplaça plus tard par un habit

tissu de cordes, dans lesquelles étaient cent cinquante pointes de fer si aiguës, qu'elles faisaient de tout son corps comme une seule plaie ; il se laissait dévorer par les vers, afin, disait-il, de mourir à chaque minute, sans jamais mourir entièrement ; pendant la nuit, ses mains et ses bras étaient tenus dans des anneaux de cuir et fermés par des cadenas. Dans la suite, il laissa ses mains libres, mais il les revêtit de deux gants garnis de pointes de fer, de sorte qu'ils ressemblaient à des étrilles ou à des cardes. Ainsi, ses mains le déchiraient comme les griffes d'un ours, s'il touchait son corps en dormant. Il plaça aussi sur ses épaules une croix de bois longue d'une palme, avec trente clous en honneur et reconnaissance de toutes les plaies que Jésus-Christ souffrit pour nous prouver son amour. Il se flagellait avec toutes sortes d'instruments, avec plus de cruauté que ne l'eût fait son ennemi le plus acharné. Il se passa, à ce sujet, une chose miraculeuse : une sainte religieuse nommée Anne, qui était en oraison dans une ville éloignée, fut transportée en vision dans l'endroit où notre Saint macérait son corps avec une sainte fureur. Ayant vu les coups cruels qu'il se donnait, elle en eut compassion et avança le bras pour recevoir le coup qu'Henri se destinait. Il lui sembla être frappée elle-même, si bien que, au sortir de son extase, elle vit son bras tout livide et tout noir, et elle le garda malade pendant quelque temps. Son lit était une vieille porte sur laquelle il étendait une petite natte de joncs qui lui arrivait seulement jusqu'aux genoux ; son oreiller, un sac plein de paille d'avoine ; il se couchait habillé comme il était pendant le jour, avec tous ses instruments de torture. Pendant vingt-cinq ans, il ne s'approcha jamais du feu ; il ne faisait qu'un repas très-frugal par jour, ne mangeait jamais de poisson, de viande, d'œufs, se contentant de pain, de légumes et de fruits. Il ne buvait du vin que le jour de Pâques ; il ne s'accordait qu'un peu d'eau, et encore au dîner seulement ; il ne voulut jamais soulager sa soif en prenant quelques gouttes de plus qu'à l'ordinaire : ce tourment fut un des plus rudes qu'il endura. Un jour qu'il en gémissait, il entendit une voix d'en haut qui disait dans son cœur : « Rappelle-toi, Henri, combien fut terrible ma soif lorsque j'étais sur la croix, dans les dernières angoisses de la mort. Quoique je fusse le Créateur de toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir alors pour me soulager que du fiel et du vinaigre. Supporte encore avec patience la soif que tu éprouves, si tu veux suivre mes traces ». Il mérita, par cette dure privation, de recevoir en extase, des mains de Jésus et de Marie, un vase plein d'un breuvage céleste, d'une douceur et d'une vertu si grandes, qu'après en avoir bu, sa soif se calma, et qu'il se trouva tout rafraîchi, tout consolé.

Lorsqu'il eut pratiqué pendant vingt-deux ans ces mortifications excessives, qui l'avaient tellement abattu et usé qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, Dieu lui commanda de les abandonner pour entrer dans une voie encore plus parfaite. Ravi en extase, il vit un jeune homme qui portait une armure de chevalier et qui l'en revêtit en disant : « Tu as combattu comme fantassin, désormais Dieu veut que tu le serves comme un généreux chevalier ». Puis on lui expliqua qu'il aurait à soutenir des guerres plus terribles, à remporter des victoires plus brillantes que les Hector, les Achille et les César. On lui dit comment ses mortifications corporelles devaient être remplacées par de spirituelles : « Je veux », lui dit Notre-Seigneur, « te découvrir trois croix parmi celles que je te prépare. La première croix sera celle-ci : Autrefois, tu te frappais de tes propres mains tant que tu voulais, et tu t'arrêtais quand tu avais pitié de toi-même ; maintenant, tu seras entre les mains des autres, tu seras maltraité et frappé sans pouvoir te défendre : de

plus, tu perdras l'estime et la considération de beaucoup, et cela te sera plus pénible que cette croix pleine de clous qui déchirait ta chair et tes épaules. On te louait, on t'admirait dans tes mortifications volontaires; mais quand tu souffriras désormais, tu seras abaissé, méprisé et tourné en ridicule par tout le monde. La seconde croix sera celle-ci : Quoique tu te sois martyrisé par de nombreuses et cruelles tortures, tu as conservé ton cœur d'homme et ta nature aimante : tu jouis de l'affection de beaucoup de monde ; mais, là où tu avais trouvé de la confiance, de l'estime et de l'amour, tu rencontreras désormais partout une insigne déloyauté ; tu seras tellement joué et accablé, que tu deviendras le chagrin et le désespoir du petit nombre qui te restera fidèle. Voici la troisième croix : Jusqu'à présent, je t'ai nourri comme un petit enfant du lait de ma divine grâce, et cela, avec tant d'abondance, que tu te sentais souvent plongé dans un océan de délices; désormais, je retirerai mes grâces et mes consolations; je te livrerai à la pauvreté, à l'aridité spirituelle ; tu seras abandonné de Dieu et des hommes, tourmenté de toutes les manières par tes amis et tes ennemis, et ce que tu rechercheras, ce que tu tenteras pour te consoler et te soulager dans tes angoisses, tournera toujours contre toi ».

Et comme notre Saint tremblait d'épouvante à la vue de tels combats, une voix lui dit intérieurement : « Aie bon courage, car je serai avec toi et je te rendrai victorieux dans tous tes combats ». Il se décourageait souvent, mais il était aussitôt fortifié par Notre-Seigneur ; lorsqu'il était injurié par les siens et qu'il détournait la tête par dégoût et par indignation, il entendait au fond de son âme ces reproches : « Ai-je détourné la tête quand les hommes m'injuriaient et me crachaient au visage ? » Alors il se corrigeait, allait trouver ceux qui l'avaient maltraité et leur parlait avec douceur.

Dieu semblait avoir permis à tous les démons de l'enfer de le tourmenter le jour et la nuit : ils délibérèrent une fois devant lui sur les moyens de le faire souffrir davantage, et l'un d'eux, lui mettant un glaive dans la bouche, lui déchira tellement les gencives et lui causa un si grand mal de dents que, pendant trois jours, il ne put absolument rien manger. Les croix intérieures les plus pesantes qu'il lui fallut porter furent une tentation continuelle contre la foi et les principaux mystères ; une tristesse profonde qui, pendant huit ans, pesa sur son âme comme une lourde montagne ; une tentation de désespoir : il était poursuivi partout par la pensée qu'il était réprouvé. Dieu lui en préparait encore de bien rudes dans l'apostolat, car il ne voulut pas que cette lampe brûlât toujours dans l'obscurité ; il l'envoya dans le monde travailler au salut des âmes.

Un jour il eut une vision. Il lui sembla se trouver près d'une ville, au milieu d'un grand nombre d'anges. — Alors un ange, qui se trouvait près de lui, lui dit : « Etendez votre main ». Et quand il eut étendu la main, voici qu'il s'y éleva une belle rose, avec de belles feuilles vertes. La rose s'accrut au point de couvrir toute la main, jusqu'à l'extrémité des doigts, et en outre, elle était si belle et si éclatante, qu'elle était ravissante à voir. Et ayant retourné la main, des deux côtés il vit des choses admirables. Alors il dit à son compagnon : « Mon cher ange gardien, que signifie cette vision ? » — L'ange répondit : « Les deux roses que vous avez aux mains, et les deux roses que vous avez aux pieds signifient que vous allez avoir à essuyer malheurs sur malheurs ». Alors Suzo dit en soupirant : « Mon bon ange, c'est une chose admirable de voir que les tribulations, qui font tant souffrir le corps et le cœur, soient pour nous un ornement devant Dieu ».

Et il en fut ainsi. Bientôt par toute la ville, et par tout le pays, se ré-

pandirent des bruits calomnieux sur son compte. Il y avait alors dans la ville de Constance un couvent, où se trouvait une croix de pierre, et sur cette croix était un christ qui, disait-on, avait exactement la taille de Notre-Seigneur. Or un jour, pendant le Carême, on trouva du sang frais sur ce christ, à l'endroit de la plaie du côté. Suzo, ayant entendu parler de ce prodige, alla aussi, avec beaucoup d'autres, le voir. Et quand il y fut, il s'approcha de très-près, et prit de ce sang à son doigt pour l'examiner. Alors la foule qui l'entourait se pressa autour de lui et le somma de dire ce qu'il pensait de ce miracle. Il dit franchement et sincèrement qu'il ne lui était pas possible de dire, si ce fait extraordinaire devait être attribué à Dieu ou aux hommes. Là-dessus ses ennemis firent courir le bruit que Suzo s'était coupé au doigt, pour y faire venir du sang, et faire ainsi accroire aux simples que le sang avait été produit par le christ de la croix de pierre. L'on ajoutait qu'il avait agi ainsi par avarice, pour se faire donner de l'argent par la foule. Et ces bruits calomnieux se répandirent dans toute la contrée.

Alors les habitants de Constance s'ameutèrent contre lui, de sorte qu'il s'enfuit pendant la nuit, sans quoi ils l'auraient tué. Poussés par la haine, ils offrirent une forte somme d'argent à celui qui le ramènerait mort ou vif. De cette manière, son nom fut couvert de honte et d'opprobre dans tous les pays d'alentour, et quand ses amis, qui connaissaient son innocence, voulaient prendre sa défense, ils étaient réduits au silence et accablés d'injures.

Une pieuse femme de Constance, émue de compassion de tout ce qui se passait, alla le trouver, et lui conseilla de se faire donner de ceux qui étaient convaincus de son innocence, et qui étaient très-nombreux, un acte authentique en sa faveur, et puis d'aller habiter une autre ville. Suzo lui répondit : « Hé ! ma bonne dame, si je n'avais à souffrir que cela, je ferais volontiers ce que vous me conseillez ; mais ma vie entière est un tissu de tribulations : j'aime donc mieux m'en rapporter à Dieu ».

Un jour, il était en route pour les Pays-Bas, où il devait assister à un chapitre de son Ordre. Là encore il trouva sa croix : Deux hommes considérables l'y précédèrent, pour l'accabler d'imputations odieuses. Il fut formellement mis en accusation par-devant les supérieurs de son Ordre. L'un des chefs d'accusation était le suivant : On lui reprocha d'écrire des livres remplis d'erreurs, par lesquels le poison de l'hérésie se répandait partout autour de lui. Il fut à ce sujet sévèrement réprimandé, et menacé des plus grands maux, quoique tout le monde sût qu'il était entièrement innocent.

Ce ne fut pas tout : Dieu permit que pendant son retour, il fût atteint d'une fièvre violente. Tout cela n'était pas assez encore : outre la fièvre, il eut un abcès près du cœur ; de sorte qu'aux peines de l'âme vinrent aussi s'ajouter les souffrances poignantes du corps. Son état était parfois si grave que son compagnon, le regardant avec commisération, le croyait près d'expirer.

Or, une nuit, étant couché dans un couvent étranger, et ne pouvant dormir, à cause de ses douleurs, il entra en compte avec Dieu, et il dit : « Ah ! juste Dieu, pourquoi donc m'avez-vous ainsi accablé de maux de toutes sortes, de peines de cœur, de maladie et de souffrances physiques ? Quand donc cesserez-vous, bon Père, de me frapper ainsi de tous les côtés à la fois ?... » Et après qu'il eut parlé ainsi, il sentit tout son corps se couvrir d'une sueur froide, semblable à celle de l'agonie de Jésus, au jardin des Oliviers. Et comme il lui fut impossible de rester au lit, à cause de l'abcès, il se laissa glisser sur un fauteuil qui était tout près. Alors il eut une vision : il lui sembla que sa cellule se remplissait d'une légion d'esprits célestes qui,

pour le consoler, se mettaient à chanter des chants ineffables. Et ces chants lui firent tant de bien qu'il en était comme guéri. Et pendant qu'ils chantaient ainsi, un ange se détacha du chœur céleste, s'approcha de Suzo, et lui dit avec douceur : « Pourquoi ne chantez-vous pas avec nous ? vous savez pourtant bien ces beaux chants célestes !... » Suzo répondit en soupirant : « Ne voyez-vous pas comme je souffre ? Avez-vous jamais vu chanter un mourant ? Autrefois je chantais aussi, et avec joie ; mais maintenant je vais mourir !... » L'ange reprit, avec un ton encourageant : *Esto fortis, et viriliter age!* — « Prenez courage, et ne vous désespérez pas ! Vous ne mourrez pas encore ; vous allez revivre, et puis vous entonnerez des chants dont Dieu se réjouira au ciel, et dont les hommes seront consolés sur la terre ».

A l'instant même, ses yeux se remplirent de larmes, et il pleura abondamment. L'abcès qu'il avait à l'intérieur s'ouvrit, et il guérit sur l'heure même.

Quand il fut retourné chez lui, un homme de Dieu vint le visiter, et lui dit : « Mon Père, quoique vous fussiez éloigné d'ici de près de deux cents lieues, je savais tout ce que vous aviez à souffrir. Je vis un jour, par les yeux de mon esprit, comment le Seigneur permit à Satan d'entrer dans le corps de vos deux puissants accusateurs, pour vous accabler d'afflictions. Alors je m'écriai plein de douleur : Ah ! mon Dieu, comment pouvez-vous permettre que votre fidèle serviteur soit ainsi tourmenté par le diable et par ses émissaires ? Et Dieu me répondit ainsi : Il a été élu pour être une fidèle image de mon Fils, par ses souffrances ; et pourtant, ceux qui ont consenti à être les instruments des volontés du démon, seront punis par une mort subite ». Et en effet, ses deux détracteurs moururent peu de temps après.

Une autre fois, comme il s'en allait en voyage, on lui donna pour compagnon un frère lai qui n'était pas animé des meilleurs sentiments, et que Suzo ne prit avec lui que par obéissance, parce que souvent déjà il avait éprouvé à cause de lui toutes sortes de désagréments. Or, de grand matin, ils arrivèrent ensemble, à jeun, dans un village où, à cause de la foire qui s'y tenait ce jour-là, il y avait déjà une foule de monde. En arrivant, ils étaient tous deux mouillés par la pluie ; le frère dit alors à Suzo qu'il pourrait bien aller faire ses affaires seul ; que lui préférait aller se chauffer et se sécher près d'un bon feu ; que, les affaires terminées, il n'aurait qu'à venir le prendre dans telle maison. Mais à peine Suzo fut-il parti, que le frère alla s'attabler avec des gens grossiers et des marchands, qui étaient venus à la foire. Ceux-ci, voyant que le vin lui était monté à la tête, et qu'il s'était posté sous la porte cochère pour regarder les passants, allèrent le prendre au collet en disant qu'il leur avait volé un fromage. Pendant qu'il se débattait avec eux, voici que quatre ou cinq méchants soldats survinrent et l'arrêtèrent en disant qu'il était un empoisonneur. En ce temps-là il régnait en différentes contrées de l'Europe des maladies épidémiques, qui étaient faussement attribuées à l'empoisonnement. Et cette affaire fit tant de bruit que tous les habitants du village, ainsi que les gens de foire s'attroupèrent devant la maison où le moine avait été arrêté.

Celui-ci, voyant donc que les choses prenaient une mauvaise tournure, imagina un moyen de sortir de cet embarras ; il se tourna vers eux et leur parla ainsi : « Laissez-moi tranquille un moment et écoutez-moi, je vais vous avouer tout. — Vous voyez que je suis un homme simple, un sot, pas bien malin. Eh bien, au couvent, comme on a plus de confiance en mon compagnon, qui est très-habile en toutes sortes de choses, on l'a chargé d'apporter ici des sachets pleins de poison, avec ordre de les jeter dans les

puits, depuis ici jusqu'en Alsace ; et partout où il passe, il empoisonne l'eau des puits. Tâchez donc de l'arrêter au plus vite, sans quoi il vous fera tous mourir infailliblement ; ce matin, en arrivant ici, il a pris l'un des sachets, et il l'a jeté dans le grand puits qui est au milieu de la place du marché, afin que tous ceux qui en boiront meurent empoisonnés. Et c'est pour cela que je n'ai pas voulu aller avec lui, parce que je ne veux pas prendre part à son crime. Comme preuve de la vérité que je vous dis, vous trouverez chez lui un grand sac à livres, dans lequel il cache les sachets empoisonnés et l'argent que, en vertu d'un contrat passé entre les chefs de l'Ordre et les Juifs, il reçoit de ceux-ci pour empoisonner les puits ».

Après avoir entendu ce discours, la foule ameutée cria mort et malédiction contre le pauvre dominicain ; et ils s'écrièrent pleins de rage : « Sus au meurtrier, à l'empoisonneur ! et hâtons-nous, de peur qu'il ne nous échappe ! » Là-dessus ils coururent le chercher, armés de piques, de hallebardes, de masses d'armes, etc. Ils parcoururent toutes les maisons, en forçant les portes qu'ils trouvaient fermées, fouillant avec leurs sabres les lits et les tas de paille.

Parmi les étrangers qui étaient venus là à l'occasion de la foire, il s'en trouvait quelques-uns qui connaissaient Suzo, et qui, ayant entendu prononcer son nom, eurent le courage de prendre sa défense en présence de la foule irritée. Ils leur dirent de ne pas ajouter foi à cette noire calomnie, que Suzo était un saint homme, incapable d'une telle action. Ne l'ayant pas trouvé, la foule cessa de le chercher, et elle emmena le frère lai devant le bailli, lequel le fit mettre en prison. Suzo, ignorant ce qui s'était passé, vint enfin pour déjeûner. Mais à peine y fut-il arrivé, que ceux qui s'y trouvaient se hâtèrent de l'informer de tout. Aussitôt il courut chez le bailli pour le prier de relâcher le frère prisonnier. Mais le bailli s'y refusa formellement. Alors le saint homme voulut le faire relâcher à prix d'argent ; et comme il n'en avait pas assez, il courut de côté et d'autre pour en emprunter, mais sans succès. Enfin, à force d'insister auprès du bailli, il parvint cependant à faire remettre en liberté son compagnon, en sacrifiant une forte somme d'argent.

Il crut alors que tout était fini ; mais le pire allait seulement commencer. Vers l'heure des Vêpres, comme il s'en allait de chez le bailli, pour sortir du village, voilà que la foule, ameutée de nouveau par quelques mauvais sujets, courut après lui en vociférant : « Voici l'assassin ! voici l'empoisonneur des puits !... Il ne faut pas le laisser s'en aller ; assommons-le, et ne nous laissons pas corrompre par son argent, comme il a corrompu le bailli !... » Suzo se retira pour aller se cacher quelque part dans le village, mais ils coururent tous après lui en criant et en le menaçant de plus en plus. Quelques-uns disaient : « Jetons-le dans le Rhin ! » D'autres répliquaient : « Non, ce moine-bandit souillerait les eaux du fleuve : brûlons-le ! » — Un paysan d'une taille gigantesque, vêtu d'une camisole sale et armé d'une pique, fendit la foule, se plaça au milieu d'eux et les harangua en ces termes : « Ecoutez-moi ! Nous ne saurions nous mieux venger de ce brigand, que de la manière suivante : de cette longue pique je vais le percer d'outre en outre, comme on embroche un vil crapaud ! Je veux le déshabiller tout nu, ce maudit empoisonneur ! ensuite je le transpercerai de ma pique, et je le planterai solidement au milieu de cette haie. Là on le laissera pourrir et sécher au haut de la pique, comme sur une potence, afin que tous ceux qui viendront à passer par ici, en le voyant, secouent la tête et le maudissent comme un vil assassin, et ainsi sa mémoire soit à jamais infâme devant Dieu et devant les hommes ! Ce sera le juste châtiment de ses crimes ».

L'infortuné Suzo, en écoutant ce discours, fondit en larmes et trembla de tous ses membres. Ceux qui étaient le plus près de lui, émus de pitié, se frappaient la poitrine et levaient les mains au ciel ; mais ils n'osaient pas prendre la défense du moine, parce qu'ils redoutaient la rage des autres. La nuit étant survenue, Suzo alla en différentes maisons, en suppliant avec larmes les habitants de lui offrir un gîte ; mais cette charité lui fut partout refusée. Ne sachant donc plus comment faire pour échapper à la mort, chassé de partout, et poursuivi comme un malfaiteur, épuisé de lassitude et de faim, il se laissa enfin choir auprès d'une haie, et il éleva au ciel ses yeux gonflés de larmes, en disant : « O Père miséricordieux, ne viendrez-vous pas bientôt me secourir en cette misère et ce danger extrême ? Bon Cœur de Jésus, m'avez-vous donc entièrement oublié ? Père miséricordieux, et vous, mon doux Jésus, venez à mon secours. Vous le voyez : je dois être noyé, ou brûlé vif, ou percé d'une pique ; venez donc me secourir ! Ceux qui veulent ma mort me pressent de toutes parts, comme des animaux féroces : ayez donc pitié de moi et sauvez-moi !... » Enfin, un prêtre de l'endroit, sachant ce qui se passait, et ayant entendu parler des tristes plaintes de Suzo, vint l'arracher des mains des meurtriers, et l'emmena dans sa maison, où il le garda jusqu'au lendemain matin. Ensuite il lui procura les moyens de sortir du village, sain et sauf.

Ces larmes ne sont rien auprès de celles qu'il versa sur sa sœur : elle s'était enfuie d'un couvent où elle était religieuse, pour courir dans le monde après les plaisirs mauvais et la perte de son âme. Notre Saint, à cette nouvelle, allait, la figure bouleversée et méconnaissable, à travers le couvent, prenant des informations et surtout demandant conseil aux religieux, ses frères ; mais tous le repoussaient et le fuyaient. Il ne perdit pas pour cela courage, offrant à Dieu son abandon, son déshonneur : il part, prêt à affronter tous les précipices, à parcourir le monde entier pour suivre les traces de la brebis égarée ; les chemins sont remplis de boue et tout rompus par les pluies, le voyage est pénible, notre Saint tombe même dans un fossé ; mais l'amour de sa sœur le relève, lui fait braver toutes les fatigues. Il la trouve enfin, il s'évanouit de douleur à ses pieds ; revenu à lui, il l'embrasse en sanglotant, il la conjure, d'une voix déchirante, d'abandonner le péché : il la ramène convertie dans un couvent plus régulier et plus sévère, où elle vécut saintement jusqu'à sa mort. Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions raconter tous les autres dangers qu'il courut, toutes les afflictions dont son âme fut abreuvée : il était si accoutumé aux épreuves, qu'il s'étonnait quand Dieu lui laissait quelque trève ; il disait alors que ses *affaires allaient mal.*

Le mépris, les outrages, les injures dont on l'accablait, étaient quelquefois si amers, que, ne pouvant plus les supporter, il se sauvait à son oratoire tout en larmes, et là se plaignait amoureusement : « O mon doux maître ! » dit-il un jour, « vous qui êtes le père de tous les hommes, jetez les yeux sur votre pauvre serviteur, et veuillez, je vous en prie, vous expliquer avec moi. Je sais bien que votre souveraine majesté n'a envers moi ni grandes ni petites obligations ; mais il me semble que votre bonté infinie doit consoler les âmes affligées, et que vous ne vous offenserez pas, si un cœur accablé et abandonné espère en votre grâce et vous adresse ses plaintes. Seigneur, vous connaissez toutes choses, et je puis invoquer votre témoignage : Comment vous ai-je servi ? N'ai-je point commencé dès le sein de ma mère à montrer un cœur tendre et sensible ? Ai-je jamais pu voir un de mes frères dans l'affliction sans être ému jusqu'au fond de moi-même ? Comment aurais-je donc pu contrister volontairement quelqu'un ? Ceux avec qui j'ai

vécu le savent bien : jamais je n'ai mal pensé de personne, jamais je n'ai mal interprété les actions des autres : je les ai toujours excusées au contraire, et, lorsque je n'ai pu le faire et en dire du bien, j'ai gardé le silence et je me suis éloigné. Quand j'ai su que quelqu'un avait été blessé dans son honneur, non-seulement j'en ai eu compassion, mais encore je me suis fait son ami pour qu'il recouvrât facilement l'estime qu'il avait perdue. Ne m'a-t-on pas appelé le père assuré des malheureux, l'ardent ami des amis de Dieu ? Tous les affligés, qui se sont adressés à moi, m'ont quitté joyeux et consolés, car je pleure avec ceux qui pleurent, je mêle mes gémissements à leurs gémissements, je les reçois tous avec une tendresse de mère, et je parviens toujours à leur rendre la joie et la tranquillité. Quand quelqu'un m'a offensé, je lui ai pardonné sur-le-champ, comme s'il n'avait pas eu l'intention de le faire. Mais pourquoi parler des hommes, puisque je n'ai jamais pu voir un animal, même un agneau, un insecte, souffrir sans en être véritablement ému, et sans vous demander à vous, mon Dieu, qui êtes tout-puissant, de vouloir bien le soulager ? Oui, tout être vivant a trouvé en moi un sentiment de tendresse et d'amour. Comment donc, miséricordieux Jésus, permettez-vous si souvent que je sois méprisé, injurié, outragé par ceux qui m'entourent ? Voyez, Seigneur, mon affliction, consolez-moi, puisque vous le pouvez ».

Lorsque frère Henri eut ainsi soulagé son cœur dans le sein de son Dieu, la paix revint, et il entendit en lui-même ces paroles célestes : « Henri, les plaintes que tu m'adresses sont bien puériles, et ce n'est pas étonnant, car tu n'as jamais bien médité les paroles et les actions de Jésus-Christ ton Sauveur. Il ne suffit point à Dieu que tu aies un cœur tendre et sensible, c'est le courage et la perfection qu'il te demande; ce n'est pas assez que tu souffres avec résignation les offenses, il veut encore que tu meures véritablement à toi-même, et que, quand tu auras été injurié, tu ne te couches jamais sans avoir été trouver celui qui t'a offensé, pour fléchir sa colère et calmer sa dureté par la douceur de tes paroles, la sérénité de ton visage, et par tes manières tendres et affectueuses. Cette conduite humble et patiente désarme la haine, la fureur, et rien ne peut arrêter son triomphe. C'est là l'éternelle voie de perfection enseignée par Jésus-Christ, lorsqu'il dit à ses disciples : « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ».

Un jour il s'adressa à Dieu et le supplia de vouloir bien lui révéler les grâces qu'il répandait en cette vie sur les affligés. Dieu lui répondit dans une vision : « Mes amis que j'afflige, vivent dans l'allégresse et supportent tout pour mon amour avec un généreux courage, parce qu'ils savent bien que leur patience aura son jour de triomphe et que leur récompense sera d'un prix infini. N'est-il pas juste que ceux qui souffrent beaucoup et qui sont sans cesse malheureux au milieu du monde, deviennent les délices de mon cœur et vivent dans un océan de grâces, au sein d'une joie spirituelle et inaltérable ? Apprends donc que tous mes serviteurs, qui sont morts et ressuscités avec moi, jouissent surtout de trois grâces particulières. La première est la permission de désirer et de demander tout ce qu'ils veulent dans le ciel et sur la terre. J'accorde tout à leur intercession. La seconde est une paix intérieure et délicieuse que ne peuvent leur ravir ni les anges, ni les hommes, ni aucune créature. La troisième est une abondance de douceur et de caresses divines que je leur prodigue intérieurement, de sorte qu'ils sont une même chose avec moi. Sans cesse ils vivent en moi, et moi je vis en eux. Ainsi, pour ce moment d'affliction si court et si passager,

l'amour, qui me lie à l'âme qui souffre, ne s'éteindra jamais; il commence dans cette vie et dure dans l'autre éternellement ».

Les pères de l'Ordre de Saint-Dominique, connaissant l'éminente sagesse, la grande vertu de frère Henri et la grâce toute particulière qu'il avait pour convertir et sauver les âmes, s'empressaient de l'envoyer dans les différentes villes et contrées de l'Allemagne, pour qu'il consacrât son talent à l'édification des peuples. Le Bienheureux remplit sa mission avec tant de zèle et de sagesse, qu'il devint bientôt le plus célèbre prédicateur de son temps. Ses paroles célestes triomphaient de tous les cœurs, les arrachaient à l'amour du siècle et faisaient même embrasser une vie exemplaire à ceux qui étaient souillés des vices les plus honteux; le démon, qui se voyait arracher toutes ses conquêtes, entrait en fureur et suscitait une foule d'obstacles au Bienheureux. Une sainte religieuse, nommée Anne, que dirigeait frère Henri, le vit dans une extase tout entouré d'une multitude de démons qui criaient en rugissant : « Moine maudit, allons, que faut-il lui faire ? unissons-nous, foulons-le aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le » · et ils juraient au milieu de leurs blasphèmes de se venger et de le tourmenter dans son corps, dans son honneur, dans sa réputation, par toutes sortes de moyens et de violences. Quand frère Henri eut appris cette conjuration de l'enfer, il craignit une nouvelle épreuve et se retira dans sa chapelle, dont il fit neuf fois le tour, en priant et en invoquant le secours des neuf chœurs des anges contre tant d'ennemis cruels qui en voulaient à son honneur et à sa vie. Les anges lui apparurent et lui dirent pour le consoler : « Ne crains rien », Henri, « parce que le Seigneur est avec toi et ne t'abandonnera point au moment du péril. Poursuis ton entreprise et rappelle les âmes à la vérité et à la vertu ». Le Saint consolé, consacra de nouveau toutes ses forces à exhorter, à prêcher, à confesser; et là où se trouvait une âme perdue, il y courait aussitôt pour la conquérir.

Nous ne citerons qu'un exemple des nombreux miracles qui accompagnaient ces missions: Une dame d'une haute naissance, qui était malheureusement tombée dans le péché, s'en était repentie amèrement, mais sans l'avouer à un confesseur; elle pleurait dans le secret de son âme, et se recommandait à la Sainte Vierge, qui daigna lui apparaître et lui ordonner d'aller se confesser à frère Henri. Cette dame répondit qu'elle ne le connaissait pas; alors la Sainte Vierge ouvrit son manteau, et lui dit : « C'est ce religieux que tu vois sous mon manteau; regarde-le et tu le reconnaîtras. Je l'aime et je le protége : adresse-toi à lui, car il est le père des malheureux, et il te consolera ». Cette dame ayant pris des informations, alla trouver frère Henri et le reconnut pour le religieux de sa vision. Notre saint l'écouta, la confessa et la rendit à sa première vertu. Mais il ne cueillait pas les roses de l'apostolat sans rencontrer de cruelles épines. Ayant appris qu'une mauvaise femme, dont il était le directeur et qu'il nourrissait de ses aumônes, le trompait par une odieuse hypocrisie et continuait ses désordres, il se crut obligé de l'abandonner. Cette méchante femme, pour se venger, alla publier par tous les couvents et par toute la ville, qu'un enfant, qu'elle venait d'avoir, était de frère Henri. Cette infâme calomnie, qui se propagea rapidement, ne l'empêcha point de prendre entre ses bras ce pauvre enfant abandonné; l'enfant lui sourit, le Bienheureux l'embrassant et le pressant sur son cœur, disait : « Pauvre petit enfant, ta cruelle mère t'abandonne, et Dieu veut que je te serve de père; je suis heureux de lui obéir, et je te reçois, non pas des hommes, car je suis innocent, mais des mains de Dieu même. Oui, tu seras l'enfant de Dieu et le mien, devrais-tu m'occasionner mille tourments.

Le Seigneur te bénira, les anges te protégeront. Le même pain nous servira, et je te ferai tout le bien possible pour l'honneur et la gloire de Dieu ». Dès ce jour, il fit pourvoir aux besoins de cet enfant, qu'il retira à sa mère. Cette femme, surprise de tant de sainteté, rougit de honte et disparut. Cependant, ce mensonge s'accréditant, les supérieurs de notre Saint l'apprirent, et ce fut là le coup le plus cruel pour son cœur; il fut tenté de désespoir et de défiance envers Dieu, qui semblait l'abandonner et se jouer de ses peines; alors il ne cessa de gémir et de se plaindre au cœur de son tendre Jésus, qui enfin fit éclater son innocence.

C'était principalement pour le salut des personnes religieuses que Suzo affrontait toutes les difficultés, passait sur tous les obstacles, et Dieu lui accorda la grâce de retirer du vice, quelquefois d'une manière miraculeuse, ces âmes égarées et livrées à de coupables affections, malgré les liens qui les attachaient indissolublement à l'Epoux céleste. Voici une de ces conversions surprenantes : Dans un couvent se trouvait une religieuse d'une haute naissance, qui menait une vie dissolue. Elle abhorrait et détestait le Saint, dans la crainte qu'il la retirât du bourbier où elle était enfoncée, et où elle se complaisait comme dans un paradis. Enfant de ténèbres, elle fuyait la lumière. Sa sœur, qui était d'une grande vertu, suppliait frère Henri de vouloir bien la secourir et la ramener à une vie plus honnête. Le Saint lui répondit : « Je sens qu'il me serait plus facile d'abaisser les cieux que de convertir cette malheureuse ». — « Pourtant, lui disait la sœur, si vous intercédiez bien auprès de Dieu, vous ne seriez pas repoussé ». Le Serviteur de Dieu pria pour la pécheresse, et se présenta une fois pour lui parler; mais celle-ci, furieuse, lui jeta des regards menaçants, et lui cria : « Que voulez-vous ? Retournez à votre cellule, et ne me parlez jamais de changer de vie; j'aimerais mieux perdre la tête que de me confesser : j'aimerais mieux être enterrée toute vivante que de vous obéir et de quitter mes habitudes ». Sa sœur cherchait toujours à la faire consentir et à écouter frère Henri. Enfin, elle trouva une occasion de la mettre dans l'impossibilité de l'éviter. Alors le Saint lui dit en versant des larmes : « O vous, qui êtes toute belle, vous l'épouse choisie de Dieu, jusques à quand laisserez-vous cette âme si noble et ce corps si parfait sous la puissance du démon ? Dieu ne vous a faite si aimable et si gracieuse, que pour que vous vous donniez à lui, qui est la fleur des amants. Les roses du printemps n'appartiennent-elles pas à celui qui les a fait naître ? Souvenez-vous de ce chaste amour qui commence sur la terre et qui dure toute l'éternité; goûtez un peu de cette douce paix que donne une vie sainte et pure, et puis réfléchissez aux misères, aux infidélités, aux douleurs, aux peines, à la perte de la fortune, de la santé, de l'honneur, de l'âme, à tous les malheurs enfin qui abreuvent ceux qui boivent à la coupe empoisonnée de l'amour profane. Songez surtout aux tourments éternels qui les attendent dans l'autre vie. Allons, ma fille, vous si douce et si charmante, donnez tout ce que vous avez en vous de bon et d'aimable à ce Dieu qui fut de toute éternité votre bon maître, et je vous promets que vous serez sa bien-aimée, et qu'il vous sera fidèle en cette vie et en l'autre ».

Pendant qu'il parlait d'une manière si touchante, la religieuse pleurait, et quand il eut fini, elle leva les yeux au ciel et déclara hautement qu'elle se confiait à ses soins ; puis, se tournant vers ses compagnes, elle dit : « Adieu, mes sœurs, je me détache de vous et du monde, pour me consacrer jusqu'à la mort à Jésus-Christ, et pour pleurer mes fautes dans la solitude. Hélas ! que j'ai jusqu'à présent follement dissipé mes jours ! » Frère Henri la diri-

gea, et pendant plusieurs années, la vit s'avancer à grand pas dans la perfection. Longtemps après, elle tomba malade, et le Saint entreprit un voyage pour l'assister et la consoler. La route était longue, et comme il était accablé de fatigue, son compagnon lui conseilla de demander à Dieu de vouloir bien lui envoyer le secours de quelque monture. Implorons sa divine bonté, répondit-il en demandant lui-même cette faveur. Comme ils étaient en prières, ils virent sortir d'une forêt, qui était à leur droite, un cheval sans maître, tout sellé, tout bridé, et il s'approcha de frère Henri comme pour l'inviter à monter sur son dos. Frère Henri comprit que c'était un présent du ciel et l'accepta ; il arriva bientôt au monastère où l'appelait son ardente charité, et quand il fut descendu, le cheval disparut sans qu'on ait pu découvrir à qui il appartenait.

Il n'était pas juste qu'un directeur si habile à mener les âmes à Dieu n'usât de ce don céleste qu'en dehors de son couvent, ni qu'il manquât à ses épreuves, la plus rude de toutes pour les humbles, la charge de supérieur. Les Pères de la maison où vivait notre Saint l'élurent prieur ; c'était une charge d'autant plus pesante que les religieux l'avaient choisi, non pour qu'il rétablit la règle, mais pour qu'il soutînt la maison qui se trouvait surchargée de dettes et de besoins. Frère Henri accepta cette dignité en gémissant, et déclara dans le premier Chapitre que, pour le temporel, il ne ferait pas autre chose que de se confier au père saint Dominique, puisqu'en mourant il avait promis d'assister ses religieux ; il ordonna de prier pour la maison et de chanter le lendemain matin l'office du glorieux fondateur. Les religieux murmuraient de sa confiance ; mais le lendemain, pendant qu'on chantait la messe et que le prieur était encore au chœur, un chanoine de ses amis le fit appeler et lui donna une grande somme d'argent, en lui disant que Dieu lui avait ordonné pendant la nuit de l'aider, et que, pour obéir, il lui apportait de l'argent et lui en apporterait davantage, parce qu'il connaissait la pauvreté de la maison et son peu d'expérience dans les affaires temporelles. Ainsi le Bienheureux, dès les premiers jours de sa charge, pourvut toute l'année la maison de grains et de vin, et les religieux furent confondus.

Il continua tout le temps de sa charge à supporter mille souffrances et à être assisté du ciel en proportion. Notre-Seigneur voulut lui apprendre, à l'école des afflictions, à consoler les affligés qui accouraient de toutes parts vers lui, quelquefois envoyés par leurs saints patrons ou leurs anges gardiens.

Les miracles que Dieu opéra par son moyen, et les effets surprenants de ses prédications rempliraient tout un livre, et son Ordre ne les nota point, peut-être parce que sa vie tout entière était une grande merveille. Prêchant un jour à Cologne, son visage devint par trois fois resplendissant comme le soleil, et tout le peuple qui vit cette lumière, en fut frappé d'étonnement. Il arriva un jour dans une hôtellerie où le vin manquait ; on lui en avait donné un peu par charité ; il le bénit et le multiplia tellement que vingt personnes qui étaient avec lui en prirent tant qu'elles voulurent. Les grands voyages qu'il faisait, le plus souvent à pied, le nombre et la gravité des peines qu'il éprouva, le mirent deux fois à l'agonie, et deux fois Jésus-Christ et son ange gardien qu'il invoquait, le ranimèrent et le guérirent en un instant. Enfin il rendit la santé à une foule de malades, car tout ce qu'il demandait à Jésus-Christ lui était accordé.

Après avoir, pendant de longues années, saintement travaillé au service de Dieu et de l'Eglise, après avoir versé des torrents de larmes en méditant continuellement la Passion et la mort de Jésus-Christ, après avoir adressé

à sa majesté divine les élans de l'amour le plus pur, après avoir été l'amant de l'éternelle Sagesse, et s'être soumis à la solitude, aux jeûnes, aux cilices, aux chaînes, aux glaces, aux clous et aux croix ; après avoir été poursuivi par mille tentations extérieures et intérieures, diffamé par tout le monde, méprisé, injurié, outragé par les étrangers et par les siens, éprouvé de Dieu en mille manières et crucifié avec Jésus-Christ, frère Henri, rassasié de la vie, et brûlant des désirs du ciel, termina sa carrière au milieu des regrets universels, et mourut dans le couvent d'Ulm en Allemagne, riche de grâces, armé des sacrements de l'Eglise et les yeux levés au ciel. Il passa de cette vie mortelle à la gloire du paradis, le 25 janvier 1365. Son corps fut enseveli dans l'église de son couvent, devant l'autel de saint Pierre, martyr, et Dieu attesta par de nombreux miracles la gloire et la félicité de son serviteur. Son Ordre le présenta au souverain Pontife en même temps que saint Thomas, pour que son nom fût inscrit au Catalogue des Saints.

En 1613, des ouvriers travaillant dans l'ancien cloître des Dominicains, à Ulm, découvrirent son corps, parfaitement conservé et répandant une suave odeur. Les magistrats protestants de la ville firent refermer la tombe, et la trace en fut perdue.

La fête de notre Bienheureux se célèbre le 2 mars dans l'Ordre de Saint-Dominique, avec l'approbation de Grégoire XVI, donnée le 16 avril 1831.

On se rappelle que le bienheureux Henri broda, pour ainsi dire, à l'aide d'un instrument tranchant, le nom de Jésus sur sa propre chair : aussi le représente-t-on avec ce nom divin sur la poitrine.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX HENRI SUZO.

Son éminente piété, sa vaste science, son étude assidue des voies de Dieu dans les âmes, le rendirent un des maîtres les plus habiles dans la théologie mystique, dans la prédication et l'art de ramener les âmes les plus égarées.

Nous avons du bienheureux Henri Suzo plusieurs ouvrages précieux. Le principal, celui qui, au moyen âge, était répandu, dit-on, comme l'*Imitation de Jésus-Christ* l'est de nos jours, c'est le livre *de la Sagesse éternelle*, autrefois appelé *Horologium Sapientiæ æternæ*. C'est une réunion délicieuse d'enseignements admirables sur les diverses phases de la vie spirituelle.

On possède encore de lui un *Traité de l'Union de l'âme avec Dieu*, fort remarquable aussi par l'onction et la clarté avec laquelle il présente les vérités les plus sublimes de la religion.

Le Colloque des neuf Rochers, sous forme allégorique très-difficile à saisir, quelques *Discours spirituels*, des *Lettres* fort intéressantes et qui sont écrites avec une onction et une tendresse d'âme qui ravissent le lecteur ; enfin, des opuscules contenant des *Méditations sur les trois heures d'agonie de Jésus-Christ sur la croix:* un *Soliloque sur la miséricorde de la Vierge Marie, et sur les douleurs de Jésus et de Marie;* un *Exercice spirituel de la Sagesse éternelle;* des *Sentences tirées des saints Pères, et l'Office de l'éternelle Sagesse*. Ces divers opuscules rentrent tout à fait dans le genre des livres d'offices ou de prières [1].

Henri Suzo avait une pieuse familiarité avec une de ses filles spirituelles, nommée Elisabeth : il lui racontait naïvement, pour l'encourager elle-même, sa propre vie, les épreuves et les grâces que Dieu lui envoyait ; cette sainte amie mit par écrit les confidences de notre Bienheureux ; les Bollandistes les ont insérées dans les *Acta Sanctorum ;* enfin, elles furent traduites avec les œuvres d'Henri Suzo, par MM. Cartier et Chavin de Malan. C'est là-dessus que nous avons composé ce récit.

Il y a trente ans, M. Pustet de Ratisbonne a publié : *La vie et les écrits de Henri Suzo, surnommé Amandus*. Dans ce livre, le bienheureux Suzo raconte lui-même sa vie, et son style plein de charme et d'onction ressemble à un doux chant.

1. M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints*.

SAINT JOEVIN, COADJUTEUR DE SAINT PAUL DE LÉON (VIe siècle).

Ce Saint fut disciple de saint Paul de Léon, dans la Grande-Bretagne, sa patrie, et passa avec lui dans l'Armorique. Il mena la vie anachorétique dans le pays d'Ack, puis dans l'île de Bas. Il mourut un an après saint Paul, qui l'avait choisi pour coadjuteur dans le gouvernement de son église. Il est patron titulaire de deux paroisses de l'ancien diocèse de Saint-Paul-de-Léon : il florissait au milieu du VIe siècle. Le corps du saint évêque fut porté à Plougueu, paroisse située à dix lieues de Saint-Paul, et l'on y montre encore son tombeau sur lequel on voit sa statue couchée et revêtue d'ornements pontificaux. Ce tombeau, objet d'une grande vénération, est vide depuis longtemps : on dit que les reliques de saint Jovin ont été déposées dans la cathédrale de Léon ; mais elle ne les possède plus.

SAINT JACOB, VINGT-CINQUIÈME ÉVÊQUE DE TOUL (vers 768).

On ne saurait révoquer en doute la naissance de Jacob dans le diocèse de Toul même, et au village de Bertigny (Haute-Marne) où ses parents avaient des propriétés dont il hérita. Ce qui est plus difficile à constater, c'est, s'il fut d'abord religieux au monastère de Gémonde, sur la Sarre, ensuite évêque de Toul, ou bien s'il se retira seulement dans cette abbaye après son abdication de l'épiscopat. Quoi qu'il en soit, élevé sur le siége épiscopal qu'il devait rendre encore plus respectable et plus saint, Jacob assista comme évêque, au concile de Compiègne, l'an 757 ; il en souscrivit les actes de cette façon : *Jacobus peccator subscripsi :* Moi, Jacques, pécheur, j'ai souscrit. Quelques années après seulement, suivant le Père Benoît Picard, Jacob se serait retiré à Gémonde, d'où il se rendit en 765 au concile d'Attigny, convoqué à la demande du roi Pépin. Son nom se trouve parmi ceux des prélats qui y assistèrent, et comme voici : *Jacobus episcopus de monasterio Gamundias.*

Saint Pierre Damien dit nettement que saint Jacob, évêque de Toul, se choisit d'abord un successeur pour le remplacer, et qu'ensuite il construisit un monastère pour s'y retirer. Ce saint prélat fut appelé, en 761, à la dédicace de l'église de Gorze. Plus tard, il fit le voyage de Rome. A son retour, il passa par Dijon, pour y vénérer les reliques de saint Bénigne, dans l'église du monastère de ce nom. Reçu avec honneur par les religieux, il y fut attaqué d'une maladie violente qui, en peu de jours, le conduisit au trépas, l'an 767 ou 768. En conformité du désir qu'il avait auparavant manifesté, il fut inhumé auprès du tombeau du saint Martyr qu'il était venu visiter.

M. l'abbé Guillaume, de Nancy.

IIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Césarée, en Palestine, saint Marin, soldat, et saint Astère, sénateur, martyrs dans la persécution de Valérien : le premier, accusé par ses compagnons d'être chrétien, et interrogé par le juge, ayant déclaré à haute voix qu'il était chrétien, eut la tête tranchée et reçut ainsi la couronne du martyre ; Astère ayant prêté ses épaules et étendu le vêtement qu'il portait, pour recevoir le corps du martyr, reçut aussitôt, martyr lui-même, l'honneur qu'il rendait à un martyr. 260. — En Espagne, la naissance au ciel des saints martyrs HÉMÉTHÈRE ou MADIR et CHÉLIDOINE, qui, étant soldats dans l'armée campée à Léon, ville de Galice, lorsque s'éleva la tempête de la persécution,

partirent pour confesser le nom de Jésus-Christ, jusqu'à Calahorra, où, éprouvés par beaucoup de tourments, ils reçurent la couronne du martyre. — Le même jour, la passion des saints Félix, Luciole, Fortunat, Marcie et de leurs compagnons. — De plus, le martyre des saints Cléonique, Eutrope et Basilisque [1], soldats, qui, dans la persécution de Maximien, et sous le président Asclépiade, triomphèrent heureusement par le supplice de la croix. 308. — A Brescia, saint Titien, évêque et confesseur. 526. — A Bamberg, sainte CUNÉGONDE, impératrice, qui, mariée à l'empereur Henri Ier, garda, du consentement de son époux, sa virginité, et, comblée de mérites et de bonnes œuvres, termina saintement et tranquillement sa vie ; après sa mort, elle brilla par ses miracles. 1040.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Montreuil-sur-Mer, saint GUÉNOLÉ ou GUINGALOIS, confesseur, qui mourut abbé de Landevenec, en Basse-Bretagne, mais dont le corps fut transporté dans la ville de Montreuil, au temps de l'invasion des Normands. 504. — A Clermont, en Auvergne, saint CALUPAN, reclus. 576. — Le même jour, saint Alain, natif d'Aquitaine et abbé du célèbre monastère de Farfa, en Italie. — A Ecoulives, près d'Auxerre, sainte Camille, vierge. Saint Germain d'Auxerre eut une nombreuse famille de filles spirituelles : sainte Geneviève de Paris, sainte Magnence, sainte Palladie ou Pallaye, sainte Maxima, sainte Porcaire, sainte Camille, etc. Les cinq dernières passent pour être sœurs ou cousines : elles habitaient Centumcellæ, en Italie, lorsqu'elles furent attirées à Ravennes par le bruit des prédications de saint Germain : elles assistèrent le saint évêque dans ses derniers moments et accompagnèrent pieusement son corps en France. Sainte Camille mourut à Ecoulives, près d'Auxerre, où une église lui était dédiée : les calvinistes brûlèrent ses reliques ainsi que celles de sainte Palladie qui a donné son nom à la commune de Sainte-Pallaye, dans le canton de Vermenton [2]. 437. — A Saint-Riquier, en Ponthieu, saint Gervin, abbé de ce monastère, qui avait été chanoine de Notre-Dame de Reims. — A Bayeux, saint Contest, d'abord solitaire, puis évêque de cette ville. Ses reliques furent transportées, le 3 mars 1162, à l'abbaye de Fécamp ; en 1683, une portion de ces restes précieux fut donnée au prieuré de Saint-Vigor. IVe s. — Au diocèse de Saint-Brieuc, saint Jacut, frère de saint Guénolé. Ve s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — A Nonantola, aux confins de l'Emilie, saint Anselme [3], fondateur de ce monastère, qui fit progresser la discipline monastique, moins par les préceptes et les règles que par la pratique de toutes les vertus. 803. — A Bamberg, sainte Cunégonde, etc. — A Nonantola, etc., comme chez les Bénédictins.

Martyrologe des Franciscains. — A Palerme, saint Bernard, de Corléon, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Capucins, qui, illustre par son héroïque charité et son admirable patience, fut encore glorieux par ses miracles.

Martyrologe des Frères Mineurs et des Clarisses. — Saint Tite, disciple du saint apôtre et évêque des Crétois, dont la mémoire est rappelée le 4 janvier.

Martyrologe des Carmes. — A Verceil, le bienheureux Jacobin, confesseur, laïque de l'Ordre du Mont-Carmel, illustre par son amour de l'oraison et de la pénitence [4]. 1408.

Martyrologe des Ermites de Saint-Augustin. — A Bologne, le bienheureux ALBERGATI, moine chartreux, évêque de la même ville et cardinal de la sainte Eglise romaine, célèbre par sa sainteté et par ses missions apostoliques. Sa bienheureuse mort arriva le 10 de mai, à Sienne, au monastère de Saint-Augustin. Cependant on la célèbre en ce jour dans notre Ordre, dont il était le protecteur. 1443.

Au village d'Hallun, dans la Frise, le bienheureux Frédéric, de l'Ordre des Prémontrés, et abbé de Mariengaerde, au diocèse d'Utrecht. 1175.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Egypte, sainte Piamon, vierge, qui fut favorisée du don de prophétie, et dont les prières rendirent une armée immobile. Piamon n'était qu'une pauvre fille du peuple qui passa sa vie près

1. Les villes d'Amasée et de Comane, dans le Pont, sont indiquées comme théâtres de leur martyre.

2. Voir la vie de saint Germain d'Auxerre et les *Acta* aux divers articles concernant sainte Camille et ses sœurs.

3. L'abbaye bénédictine de Nonantola possédait autrefois une riche bibliothèque remplie d'anciens manuscrits parmi lesquels on montrait un Bréviaire de la comtesse Mathilde. L'église était non moins riche en reliques : il y avait sept corps saints, entre autres ceux de saint Adrien et de saint Sylvestre, papes. Nonantola est dans le duché de Modène (ancien).

4. Le culte du bienheureux Jacobin a été approuvé par Grégoire XVI.

de sa mère, à filer et à prier ; mais telle est l'influence de la sainteté qu'elle était choisie comme arbitre et messagère de paix entre les divers villages, lorsqu'à l'époque des crues survenaient des querelles à propos du partage des eaux du Nil. — A Bénévent, sainte Arthellaïde, vierge, nièce du patrice Narsès. Séduit par sa beauté, l'empereur Justinien l'avait demandée en mariage : la vierge du Christ quitta Constantinople, sa patrie, avec trois serviteurs et vint finir ses jours à Bénévent. Vers 570. — En Ecosse, saint Lamalisse, qui vivait dans l'île d'Aran. Une petite île voisine prit, dans la suite, le nom du Saint qu'elle porte encore. VIIe s. — A Mariengaerde ou Jardin-de-Marie, dans la Frise, le bienheureux Frédéric, abbé, de l'Ordre des Prémontrés. Il avait été curé à Hallom. 1175. — A Palerme, le bienheureux Pierre-Jérémie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ses prédications éloquentes remuèrent l'Italie. Il fut lié avec saint Vincent Ferrier. 1452. — En Egypte, saint PAPHNUCE, solitaire, et sainte THAÏS, pénitente. IVe s.

S. PAPHNUCE, SOLITAIRE, ET Ste THAIS, PÉNITENTE

IVe siècle.

O puissance admirable des œuvres de miséricorde !

Paphnuce avait établi son monastère à l'extrémité du territoire d'Hiraché, en basse Thébaïde. La vie qu'il menait était si sainte, qu'on le regardait moins comme un homme que comme un ange.

Un jour Paphnuce eut, en priant, le désir de savoir s'il avait fait des progrès dans la vertu. Un esprit lui dit alors qu'il pouvait se comparer à un certain musicien qui gagnait sa vie en chantant dans un bourg du voisinage.

Ce parallèle l'étonna et l'humilia. Il se hâta, dans le désir de s'instruire davantage, d'aller voir cet homme d'une profession qui paraissait n'avoir rien de commun avec la vertu parfaite, et que le ciel mettait pourtant au niveau d'un solitaire. La surprise de Paphnuce fut encore plus grande lorsqu'ayant trouvé le musicien, il apprit de lui qu'il était un grand pécheur, qui n'avait vécu que de vols avant d'exercer son métier actuel.

Paphnuce le pressa de lui dire au moins si, dans les temps de ses brigandages, il n'avait pas fait au moins quelque bonne œuvre. Il répondit qu'il ne se souvenait que de deux bonnes actions : premièrement, se trouvant un jour avec d'autres voleurs, une vierge consacrée était tombée dans leurs mains; ses compagnons voulant l'outrager, il l'avait arrachée de leurs bras et l'avait reconduite chez elle dans la nuit, sans qu'il lui fût arrivé aucun mal. Secondement, ayant trouvé, dans le désert, une femme désolée que des créanciers, qui avaient jeté en prison son mari et ses enfants, recherchaient aussi, il en avait été touché d'une pitié si vive, qu'il l'avait conduite dans sa caverne, avait réparé ses forces épuisées par quatre jours de jeûne et lui avait donné l'argent nécessaire pour payer ses dettes. Paphnuce admira ces actes de charité dans un voleur, et en prit occasion de l'exhorter à profiter de la miséricorde de Dieu. « En vérité », lui dit-il, « je n'ai rien fait de semblable, et cependant je me nomme Paphnuce; Dieu m'a révélé sur votre sujet qu'il ne vous considère pas moins que moi. Vous le voyez, mon frère, vous n'occupez pas une des dernières places auprès de sa divine majesté : ne négligez donc pas de prendre soin de votre âme ».

Ces paroles touchèrent le cœur du musicien et le pénétrèrent de reconnaissance envers la miséricorde divine. Il jeta sur-le-champ les flûtes qu'il

avait à la main, suivit le Saint dans le désert et se conforma si fidèlement à tout ce qu'il lui prescrivit pour la conduite qu'il devait garder, qu'après trois ans passés dans la pratique des vertus religieuses, il rendit l'âme au milieu des chœurs des esprits bienheureux.

Depuis l'heureuse fin de ce pieux pénitent, Paphnuce s'était piqué d'une sainte émulation pour s'avancer plus que jamais dans la voie de la perfection; et afin de mieux connaître ce que Dieu demandait de lui, il le pria une seconde fois de lui faire connaître à qui il pouvait se comparer. Il lui fut répondu qu'il ressemblait au principal habitant du bourg voisin. Il s'y rendit aussitôt, et n'eut pas de peine à le trouver, car celui-ci vint au-devant de lui, le mena dans sa maison, lui lava les pieds et l'invita à une table magnifiquement servie.

Durant le repas, Paphnuce s'informa de lui quelle était sa manière de vivre; mais il le trouva plus porté à déclarer ses fautes, qu'à étaler le bien qu'il faisait, et il n'eût rien appris de ses vertus, s'il ne lui avait fait connaître que c'était Dieu qui l'avait envoyé pour savoir de sa bouche ce qu'il faisait pour son service, et que même il l'avait trouvé digne de passer le reste de sa vie parmi les solitaires. « Assurément », lui dit alors cet homme, « je ne sais aucun bien que j'aie fait; mais puisque vous m'assurez que Dieu vous a révélé ce qui me regarde, je ne saurais me cacher devant celui auquel toutes choses sont connues. Je vous dirai donc comme j'ai accoutumé de me conduire envers ceux avec qui je me trouve.

« Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne, et je n'ai jamais souffert qu'on m'ait prévenu pour aller au-devant des étrangers et les recevoir chez moi. Je n'ai jamais laissé sortir aucun hôte sans lui donner de quoi faire le reste de son voyage. Depuis trente ans, je vis avec mon épouse comme un frère avec sa sœur. Je n'ai méprisé aucun pauvre, ni manqué de le secourir dans son besoin. Lorsqu'il s'est agi de justice et d'équité, je n'aurais pas favorisé mon propre fils au préjudice de mon prochain. Le fruit du travail d'autrui n'est point entré chez moi. Lorsque j'ai su que quelques personnes étaient en contestation, j'ai toujours tâché de les mettre d'accord. Je n'ai point souffert que mes enfants donnassent lieu à qui que ce soit de se plaindre d'eux, ni que mes troupeaux causassent du dommage dans les biens des autres. Je n'ai point empêché que d'autres semassent dans mes terres, et je me suis contenté de semer les champs qu'ils m'ont laissés libres. J'ai tâché, autant que j'ai pu, de soutenir les faibles contre l'injuste oppression des plus puissants. J'ai pris garde de ne fâcher jamais personne; et lorsque j'ai présidé à quelque jugement, j'ai fait de mon mieux pour accorder les parties, plutôt que d'en condamner aucune. Voilà, par la miséricorde de Dieu, de quelle manière j'ai vécu jusqu'ici ».

Une conduite si charitable éblouit Paphnuce; il ne put s'empêcher de l'embrasser avec tendresse, et comprenant qu'il pouvait être un des plus riches ornements de la solitude, il lui dit que, puisqu'il avait accompli toutes ces choses, il ne lui manquait que d'y ajouter le renoncement réel à tous les biens de ce monde, pour porter la croix de Jésus-Christ et marcher avec plus de perfection à la suite de ce divin Maître.

Il trouva son cœur pleinement disposé à suivre cet avis; ainsi ils allèrent ensemble sans délai dans le désert, où le Saint le logea dans la cellule que le musicien avait occupée; il lui donna de plus les avis nécessaires pour le faire entrer dans les desseins de miséricorde que Dieu avait sur lui; et ce second disciple marcha si fidèlement sur les traces du premier, qu'il remplit en peu de temps la mesure de sa sainteté, et alla recevoir enfin la couronne

de gloire dans l'éternité au milieu des acclamations des anges, ainsi que Dieu le révéla au Saint.

Ce nouvel exemple servit encore d'aiguillon à Paphnuce pour le faire avancer plus rapidement dans la perfection de son état. « Car », se disait-il à lui-même, « si ceux qui sont dans le monde font des œuvres excellentes, combien suis-je obligé, étant solitaire, de m'efforcer de les devancer dans les exercices d'une vie pénitente? » Ainsi il ajouta à ses austérités précédentes, et persévéra plus que jamais dans la sainte oraison.

Il désira une troisième fois que Dieu lui fît connaître l'état de son âme, et il entendit de nouveau la voix du ciel, qui lui dit qu'il était semblable à un marchand qui le venait voir, et qu'il se hâtât d'aller au-devant de lui. Il descendit à l'instant de la montagne et rencontra sur ses pas ce marchand, qui était descendu par le Nil de la haute Thébaïde, d'où il avait conduit plusieurs vaisseaux chargés de marchandises qu'il distribuait aux pauvres; et il venait à son monastère avec quelques serviteurs chargés de légumes dont il voulait lui faire présent.

Paphnuce ne l'eut pas plus tôt vu qu'il lui dit : « O âme précieuse aux yeux de Dieu, pourquoi vous occupez-vous des choses de la terre, étant destiné à ne vous occuper qu'à celles du ciel? Laissez à ceux qui n'ont des pensées que de la terre, de s'en occuper tant qu'ils voudront; mais vous, n'ayez point d'autre objet que de vous rendre un négociant du royaume de Dieu, et suivez fidèlement Jésus-Christ qui vous appelle pour le servir uniquement ».

Ces paroles eurent le même effet auprès de celui-ci qu'auprès des autres. Le marchand ordonna à ses serviteurs de donner aux pauvres tout ce qui lui restait de bien, suivit le Saint à la cellule où les deux autres avaient vécu successivement, et étaient morts dans la paix du Seigneur, s'y rendit l'imitateur de leur sainte vie, et consomma en peu de temps sa course dans une égale sainteté.

Dieu se servait ainsi de son serviteur Paphnuce dans les œuvres admirables de sa miséricorde, et elles ne tournaient pas moins à l'avantage spirituel de ce saint Solitaire qu'à celui des autres. Mais on peut dire que le plus précieux fruit de sa mission, et celui en qui la magnificence de la bonté de Dieu éclata davantage, fut la conversion de Thaïs, encore plus célèbre dans l'Eglise par sa pénitence, qu'elle ne l'avait été dans le siècle par ses désordres.

On ne dit pas quelle fut la patrie de Thaïs, ni la ville qui servit de théâtre à ses désordres : on sait seulement que c'était en Egypte. Elle eut le malheur de naître d'une mère aussi méchante qu'elle-même le devint; car, bien loin de veiller à la conservation de son innocence, elle ne lui donna que des leçons pour la perdre, et cette séduction domestique, fortifiée par une beauté, qu'on peut appeler meurtrière des âmes, la fit tomber dans les plus grandes fautes.

Il fallait bien que le scandale fût grand, puisque le bruit s'en répandit jusque dans les solitudes; mais ce ne fut pas sans une disposition de la Providence, qui fit servir le zèle de Paphnuce pour ramener cette brebis dans le bercail du souverain Pasteur des âmes.

Le moyen que prit ce serviteur de Dieu pour y réussir, fait assez voir qu'il lui était venu d'en haut, par la raison même qu'il réussit contre les règles de la prudence ordinaire. Paphnuce quitta son habit de solitaire, en prit un mondain, se munit d'une somme d'argent, et dans cet équipage vint se présenter devant Thaïs comme pour grossir le nombre de ses courtisans.

Les premiers principes de la religion n'étaient pas complétement effacés de l'âme de Thaïs. Elle croyait en Dieu, et était convaincue qu'il y a une autre vie, où il récompense les bons et punit les méchants; mais ces vérités étaient étouffées dans son âme par l'amour des plaisirs et des richesses, et sa foi ne servait qu'à la rendre plus coupable par les crimes dont elle la déshonorait.

Ce furent précisément ces vérités dont Paphnuce se servit pour la faire revenir au bien. Il lui demanda d'abord de l'introduire dans un endroit où il pût se dérober non-seulement aux yeux des créatures, mais aux yeux de Dieu même; comme elle lui avait répondu que la chose était impossible, Dieu étant présent partout, il en prit occasion de lui représenter combien il était horrible d'oser pécher sous les yeux de Dieu, et quel terrible compte elle aurait à rendre à son tribunal de la perte de tant d'âmes que sa conduite entraînait tous les jours dans l'abîme du péché.

A ces mots, Thaïs reconnaissant que celui qui lui parlait n'était rien moins que ce qu'elle avait cru, et Dieu agissant dans le fond de son cœur par sa grâce, elle se jeta aux pieds de Paphnuce et lui dit, en fondant en larmes, ce peu de paroles : « Mon père, ordonnez-moi telle pénitence qu'il vous plaira ; car j'espère que Dieu me fera miséricorde par vos prières; je vous demande seulement trois heures de temps, après quoi je me rendrai où vous le trouverez bon, et j'exécuterai tout ce que vous me prescrirez ».

Le délai qu'elle demanda ne fut que pour prouver d'une manière plus éclatante combien son changement était sincère. Elle ramassa tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés, de meubles et d'effets précieux; elle fit tout porter à la place publique, y mit le feu en présence de tout le peuple, et, élevant sa voix afin de se faire entendre des complices de ses crimes, elle les invita à imiter sa conversion.

Après ce sacrifice, elle se rendit au lieu où l'attendait Paphnuce, qui la mena dans un monastère de filles, et l'enferma dans une cellule particulière dont il scella la porte avec du plomb, afin que personne n'eût la témérité de l'ouvrir sans sa permission. Il lui laissa seulement une fort petite fenêtre d'où on pût lui donner à manger, et recommanda aux sœurs de ne lui porter chaque jour qu'un peu de pain et d'eau.

Thaïs ainsi resserrée, sans qu'elle pût sortir pour quelque sujet que ce fût, supplia Paphnuce de lui dire, lorsqu'il était sur le point de la quitter, de quelle manière elle devait prier Dieu. Il lui répondit qu'elle n'était pas digne de prononcer son saint nom, ni d'élever vers le ciel ses mains souillées par tant de crimes; mais qu'elle se contentât de se tourner vers l'Orient, et de répéter souvent ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi.* Elle se soumit humblement à cette pénitence, et la pratiqua très-fidèlement.

Trois ans après, Paphnuce eut compassion d'elle. Il alla trouver saint Antoine pour savoir de lui si Dieu lui avait remis ses péchés. Il ne lui dit pas néanmoins le sujet pour lequel il le venait consulter, espérant que Dieu le lui ferait connaître.

Saint Antoine ayant assemblé ses disciples, leur ordonna de passer la nuit chacun séparément en oraison, pour voir si Dieu révélerait à quelqu'un d'eux la cause de l'arrivée de Paphnuce.

Saint Paul le Simple, un des disciples de saint Antoine, fut celui à qui Dieu la manifesta. Il lui fit voir dans le ciel un lit magnifique gardé par trois vierges, et lui dit qu'il était réservé pour Thaïs. Le lendemain, Paul rendit compte de cette vision à son bienheureux père Antoine; Paphnuce

ayant connu par là que Dieu avait pardonné à Thaïs, il vint au lieu où il l'avait enfermée et lui en ouvrit la porte.

La sublime pénitente manifesta le désir d'y finir ses jours; elle raconta à son père spirituel qu'elle n'avait fait autre chose, depuis son entrée dans la cellule, que de mettre ses péchés comme en un monceau devant ses yeux, de les envisager sans cesse, et de les pleurer en les considérant. Paphnuce lui répondit: Aussi, est-ce pour cela, et non pour la rigueur de votre pénitence, que Dieu vous les a remis.

Thaïs ne survécut guère à sa sortie de cette espèce de prison : quinze jours après, son âme fut délivrée de celle de son corps et alla jouir de la félicité que Dieu lui avait préparée. On pense que ce fut en l'année 350 de notre rédemption. Les Grecs honorent sa mémoire le 8 octobre.

Pour Paphnuce, on ne connaît pas l'époque précise à laquelle il mourut : on sait seulement que Dieu l'avait appelé à lui lorsque Rufin, son historien, visita le monastère d'Hiraché, en 390. — Il persévéra jusqu'à la fin dans la pénitence la plus austère. La veille de sa mort, un ange lui apparut et l'invita à le suivre dans les tabernacles éternels où les prophètes se préparaient à le recevoir.

Quelques Latins font mémoire de saint Paphnuce le 3 mars; d'autres le 29 novembre. Son nom ne se trouve pas dans le Rituel des Grecs.

Dans les images qu'on a faites de saint Paphnuce, un ange lui montre un joueur d'instrument.

On représente sainte Thaïs avec une banderole portant ces mots, qui furent son unique prière pendant trois ans : « *Qui plasmasti me, miserere mei;* Vous qui m'avez formée, prenez-moi en pitié ». On la reconnaît encore à un miroir que l'artiste a jeté à ses pieds avec divers objets de toilette féminine : colliers, boîtes de parfums, etc.

Vies des Pères des déserts d'Orient, par le Père Michel-Ange-Marin; *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier, p. 7.

SAINT GUÉNOLÉ OU GUINGALOIS [1],

ABBÉ ET FONDATEUR DU MONASTÈRE DE LANDEVENEC

504. — Pape : Symmaque. — Roi des Francs : Clovis Ier.

> Plein d'austérité pour lui-même, il n'était point dur envers les autres : il avait le caractère facile, l'humeur toujours égale : son visage empreint de douceur ne subissait pas les vicissitudes de l'hilarité et de la tristesse. *Propre de Quimper*, 1851.

Le père de saint Guénolé, nommé Fragan, ou Fracan, proche parent de Conan Mériadec [2], se retira dans l'Armorique avec sa famille, à l'époque où les Romains abandonnèrent la Grande-Bretagne. Fracan prit terre à Brehat, île de la côte septentrionale du diocèse de Saint-Brieuc et chercha de

1. *Alias :* Wennolé, Gnignolé, Waloy.

2. Plusieurs auteurs nomment Cathoun, Caton ou Coton le premier roi de la Bretagne armoricaine; il est maintenant prouvé que ce sont divers noms qui ont été donnés à Conan Mériadec.

tous côtés un lieu agréable et commode, pour y fixer sa demeure. Le quartier où est la paroisse qui, à cause de lui, porte le nom de Plou-Fragan, sur la rivière de Gouët [1], fut celui qui lui plut davantage, et où il s'établit. C'est là que saint Guénolé naquit, vers l'an 418, quelques mois après l'arrivée de ses parents dans ce pays. Saint Guethenoc et saint Jacut, ses frères, étaient nés dans la Bretagne insulaire; mais leur sœur, Creirvie, était Bretonne armoricaine, comme Guénolé, et beaucoup plus jeune; car on dit que lorsqu'il la guérit miraculeusement, il était âgé d'environ vingt ans, et qu'elle était encore petite fille. Fracan, leur père, et Guen [2], leur mère, avaient fait vœu d'offrir au Seigneur leur troisième garçon; mais le voyant beau, spirituel, doux et d'un naturel qui donnait de grandes espérances, ils ne pensaient à rien moins qu'à s'acquitter de leur promesse, quoique Guénolé, qui la connaissait, les priât souvent de l'accomplir.

Un jour que Fracan se promenait à la campagne, pour veiller sur quelques domestiques qui y travaillaient, sur ses pasteurs et sur ses troupeaux, et qu'il résistait en lui-même à l'inspiration qui le pressait de consacrer à Dieu ce cher enfant, comme il l'avait promis, le ciel se couvrit tout à coup de nuées épaisses, et Fracan fut surpris par un épouvantable orage. Il fut abattu par un coup de foudre qui lui ôta l'usage des sens, et ses serviteurs étant accourus pour le relever et le secourir, l'entendirent jeter de profonds soupirs, et dire à Dieu, comme dans une espèce d'extase : « Seigneur! ils sont tous à vous, et je vous les consacre tous, sans en excepter aucun; non-seulement Guénolé, Seigneur, mais encore ses deux aînés, et Creirvie, leur sœur; non-seulement les enfants, mais le père et la mère aussi ».

Revenu de ce transport, et de retour en sa maison, où des pasteurs avaient porté l'épouvante, il découvrit à son épouse l'événement qui venait de le frapper, et la résolution qu'il avait prise d'aller au plus tôt offrir son fils Guénolé au saint homme Budoc, qui demeurait dans une île nommée l'île des Lauriers [3]. Guen, qui n'avait pas moins de religion et de piété que son époux, vainquit généreusement tous les sentiments naturels qui s'opposaient à ce sacrifice; de sorte que, huit jours après, le jeune Guénolé fut conduit par son père au monastère de saint Budoc [4], situé dans l'île des Lauriers.

Ce nouveau disciple, quoique très-jeune encore, témoigna tant de sagesse et de piété dans les réponses qu'il fit aux demandes de Budoc, et tant de joie de se voir dans cette sainte école, que son maître en tira dès lors d'heureux augures du bien qu'il devait en attendre. Il sut en très-peu de temps toute l'Ecriture sainte, car sa mémoire était heureuse, et l'on a remarqué qu'il apprit parfaitement, en un seul jour, tout l'alphabet latin. Sa ferveur à chanter les louanges de Dieu, sa charité à instruire et à soulager les pauvres, son activité à servir ses compagnons, son assiduité à l'oraison, ses veilles et ses autres mortifications le rendirent bientôt l'admiration de son supérieur même, qui ne voyait qu'avec étonnement le progrès étonnant de son disciple, dont il était d'autant plus surpris, que le don des miracles lui fut même donné.

Ce don, dans un jeune homme comme Guénolé, aurait été un sujet de tentation dangereux et délicat, si son humilité ne lui avait fait en rapporter à Dieu toute la gloire. Si l'on en croit son historien, il faisait à toute heure

1. Ancien terme gaulois et breton, qui signifie *sang*.
2. Ce mot est breton et signifie *blanche* en français.
3. *Laureaca*, qu'on croit communément être celle qu'on appelle aujourd'hui l'île Verte, située au nord de l'embouchure de la rivière de Trieu, assez près de l'île de Bréhat.
4. Voir saint Budoc, au 9 décembre

des miracles surprenants, témoin la vue qu'il rendit à sa sœur, et la vie à l'écuyer de son père. S'il eut quelque faiblesse à cette occasion, ce fut celle de vouloir se cacher, et de s'affliger de ce que Dieu se servait de lui pour opérer des merveilles, qui lui attiraient de l'estime et du respect, de sorte qu'il eut besoin des sages conseils de Budoc, pour se conformer, en ce point, à la volonté divine.

Il sentit un jour un désir pressant d'aller en Hibernie voir le grand saint Patrice, dans le dessein de profiter des exemples et des instructions de cet homme apostolique, dont la grande réputation se répandait partout. S'étant endormi dans la résolution d'en parler le matin à son maître, et de profiter de l'occasion de quelques marchands bretons-cambriens qui étaient alors en rade, il vit en songe un vénérable vieillard, brillant de lumière, qui lui dit « que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il passât en Hibernie; qu'il était ce Patrice qu'il souhaitait tant voir; et que sans faire un si long voyage, il pouvait apprendre, dans sa solitude même, le chemin de la plus haute perfection, dont un des points les plus importants était la stabilité; qu'il devait néanmoins quitter bientôt le monastère de Budoc, son maître, et aller chercher ailleurs une solitude, pour y achever de se sanctifier ». Le saint, à son réveil, incertain si cette vision n'était qu'un songe formé par son imagination, alla trouver son maître qui, divinement instruit de ce qui lui était arrivé, l'assura d'abord que ce qu'il avait vu était une véritable révélation; qu'il devait par conséquent obéir au commandement de Patrice, et que le temps était venu où il devait travailler de son côté à la vigne du Seigneur.

Dès le lendemain, saint Budoc, qui était extrêmement âgé, lui choisit, entre tous ses disciples, onze des plus parfaits, dont il le fit le supérieur, quoiqu'il n'eût encore que vingt et un ans; et, après les avoir tendrement embrassés tous, et leur avoir donné en pleurant ses dernières instructions et sa bénédiction, il les abandonna à la divine Providence, sans savoir où il les envoyait, ni quel lieu cette Providence adorable leur avait destiné.

Passés de l'île des Lauriers sur la terre ferme, ils traversèrent toute la Domnonée [1], et arrivèrent enfin au bord du golfe que fait la mer à l'embouchure de la rivière d'Aven [2], où ayant découvert une petite île inhabitée, qu'on nomme aujourd'hui Ti-bidi [3], ils s'y retirèrent, et y bâtirent des huttes, pour se mettre à couvert des vents de mer, qui y sont furieux. Cette sainte communauté y passa trois ans entiers, dénuée de toutes sortes de commodités, et ne subsistant que d'herbes et de racines que les religieux cultivaient dans leur jardin, et du peu d'orge que la petite étendue de l'île leur permettait de semer. La terre, arrosée de la sueur et des larmes de ces saints, répondait assez abondamment à leur travail; mais les vents de mer y étaient si violents, et les tempêtes si fréquentes, que saint Guénolé jugea qu'il fallait transférer leur habitation de l'autre côté de la rivière ou du golfe, pour se mettre à l'abri dans le vallon où a été ensuite l'abbaye de Landevenec, à trois lieues de Brest; ce qu'il fit vers l'an 442.

La vie pénitente et solitaire que Guénolé mena dans cette nouvelle retraite, le silence qu'il gardait continuellement, ne diminuaient cependant rien de sa douceur et de son affabilité à l'égard de tout le monde; les rigueurs qu'il exerçait contre lui-même ne l'empêchaient pas de paraître toujours gai; et comme cette joie venait du fond de sa charité, elle ne nuisait en rien à sa retenue et à sa modestie. Obligeant et officieux pour tous

1. C'est le nom que l'on donnait à la côte septentrionale de la Bretagne.
2. C'est la rivière de Châteaulin. — 3. Mots bretons qui signifient *maison de prières*.

ceux qui recouraient à lui, il s'attira l'amour et l'admiration de tout le monde. Le roi Grallon voulut le connaître; il le vit, l'entretint, et fut si charmé de sa conversation, et si pénétré de ses saintes instructions, que la férocité de son naturel se changea enfin en une douceur évangélique, car le zèle de ce prince pour la justice venait autant d'un esprit impérieux et rigide que d'un fond de droiture.

Lorsque cette vie, si précieuse devant Dieu, si chère aux disciples du saint abbé, si utile à toute la Basse-Bretagne, et si glorieuse à l'Eglise, fut près de finir, un ange l'avertit de se disposer à la mort, dont il lui marqua le jour et l'heure. Le saint fit part de cette nouvelle à ses religieux, et après les avoir exhortés à la patience et à la persévérance, à l'amour de Dieu, à la charité mutuelle, à l'humilité, et leur avoir donné les avis nécessaires pour l'élection de son successeur, il se revêtit de ses habits sacerdotaux, célébra la sainte messe, prit le corps et le sang de Jésus-Christ, et, ayant souhaité à ses disciples toutes sortes de bénédictions, il se tint debout devant l'autel, soutenu par deux de ses religieux, et environné des autres, qui tous ensemble chantaient avec lui des psaumes et des cantiques de louanges à Dieu. Il expira au milieu de ces cantiques sacrés, sans avoir ressenti la moindre attaque de maladie, plein de mérites et de jours, le mercredi de la première semaine de Carême, troisième jour de mars; ce qui convient à l'an 504, auquel, selon le Cycle Victorin, Pâques était le 11 avril. Saint Guénolé était âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans, ce qui était un grand âge pour un homme qui, depuis sa plus tendre jeunesse, n'avait pensé à conserver sa vie que pour prolonger sa pénitence et ses austérités.

On le représente : 1° priant, tandis qu'une flotte de forbans s'avance, ou bien tandis que des troupes en viennent aux mains. Il avait prédit aux Bretons une descente de pirates : après le débarquement, ses prières obtinrent la défaite des envahisseurs; — 2° emporté de l'autel sur les bras de ses disciples après sa mort; — 3° traversant, à pied sec, la mer entre l'île de Seyne et le continent armoricain; — 4° sous le costume d'ermite prêchant à des voleurs qui s'étaient introduits dans le grenier de ses moines et qu'il convertit au point de les amener à se faire religieux; — 5° on lui donne aussi pour attribut une oie sauvage, pour rappeler l'étrange miracle suivant : sa jeune sœur courant après des oies sauvages, un de ces oiseaux lui arracha un œil et l'avala. Le Saint éventra la bête pour retrouver l'œil et le remit en place. La légende ajoute que ni l'oiseau ni la sœur de saint Guénolé ne se trouvèrent plus mal du double accident; — 6° d'anciennes peintures, qui sans doute n'existent plus, le représentaient encore tenant de la main gauche la crosse abbatiale, et de la main droite une clochette qui a été longtemps populaire : au-dessous de cette clochette, on voyait des poissons dont la tête émergeant de l'eau, semblait indiquer que ces créatures obéissaient à l'appel du saint homme.

Saint Guénolé est spécialement honoré à Concarneau, à Landevenec et au Croisic, en Bretagne, et à Montreuil-sur-Mer, en Picardie.

RELIQUES DE SAINT GUÉNOLÉ. — SES DISCIPLES.

Son corps, inhumé dans l'église de son abbaye, bâtie pour lors au lieu qu'on a appelé depuis le Pénity, et où était la maison abbatiale, fut depuis transféré, le 28 avril, dans l'église qui a subsisté jusqu'à nos jours. Les reliques de saint Guénolé, disséminées à l'époque des invasions normandes dans diverses églises du nord de la France et de la Belgique, ont partout procuré par de nombreux miracles un grand renom de sainteté à l'illustre abbé de Landevenec. Une partie de ces reliques

fut longtemps conservée à Montreuil-sur-Mer où une église lui fut dédiée sous le nom de Saint-Waloy.

Son tombeau se voyait encore dans l'église de Landevenec, au commencement du XIXe siècle; mais il a été détruit, et l'église elle-même n'offre plus que des ruines.

Dans les litanies anglaises de la fin du VIIe siècle, que le Père Mabillon a publiées, le nom de saint Guénolé se distingue parmi ceux des autres Saints qui y sont invoqués.

Le père et la mère de saint Guénolé, dont on ne sait rien de plus que ce que nous en avons dit, sont reconnus pour Saints en Bretagne; Fracan, son père, était autrefois patron de la paroisse de Plou-Fragan, dans le diocèse de Saint-Brieuc [1], de laquelle on dit qu'il a été seigneur; et Guen, mère de saint Guénolé, qu'on nomme communément sainte Blanche, est également honorée d'un culte public. Il y a, dans le diocèse de Quimper, une paroisse de son nom, qui portait jadis celui de Léon, elle est appelée Ploe-Guen, et une autre du même diocèse, nommée Saint-Frégan.

Les deux frères de saint Guénolé sont aussi dans les calendriers liturgiques des Bretons: saint Jacut ou Jacques, au 8 février ou au 3 mars; saint Guethenoc, au 5 novembre, et tous deux ensemble au 5 juillet. On n'en peut presque rien dire, parce qu'on ne connaît pas de détails sur leur vie.

La fête de saint Guénolé est marquée à douze leçons dans l'ancien Bréviaire de Saint-Méen, et à trois dans celui de Saint-Brieuc, le 3 de mars. A Château-du-Loir, il y avait un prieuré dépendant de Marmoutier, qui portait le nom de Saint-Guingualoé. Le diocèse de Quimper avait une église succursale qui portait le nom de Saint-Guénolé, et une paroisse du même diocèse s'appelle Loc-Guénolé. L'église de Quimper honore maintenant ce Saint le 28 avril, jour de la translation de ses reliques. Sa fête, rétablie dans le diocèse de Saint-Brieuc par M. de Bellescize, en 1782, a été supprimée par M. Caffarelli, son successeur, quoiqu'il y eût de fortes raisons pour honorer un Saint si célèbre et né dans le pays.

Voici les principaux disciples de saint Guénolé :

Saint Guenhael, son successeur.

Saint Rioc. Les Mémoires de Landevenec n'en disent autre chose, sinon qu'il était prêtre lorsqu'il se fit religieux en ce monastère, et qu'il rendit depuis la vie à sa mère, en jetant sur son corps de l'eau que saint Guénolé avait bénite.

Saint Idunet ou Yoonet, qui vécut dans une grotte de la montagne appelée en ce temps-là *Nin* [2].

Il pourrait bien être le même que saint Guethenoc, frère de saint Guénolé ; ce que l'on ne dit que par conjecture. Cette conjecture est fondée sur ces paroles du cartulaire de l'abbaye de Landevenec : « Saint Guénolé alla voir son frère saint Ediunet [3] ». Car, quoiqu'on puisse entendre, par ce mot de *frère,* un frère en Jésus-Christ, il semble plus juste ici d'entendre un frère selon la chair; et le nom d'Ediunet n'est point si éloigné de celui de Guethenoc, que plusieurs autres noms, qui ne sont pourtant que d'une même personne, sont différents les uns des autres. Ce qui est certain, c'est qu'il est plus ancien que saint Ethbin, que l'on a pourtant voulu confondre avec lui. Saint Idunet est patron de Pluzunet, paroisse de l'ancien diocèse de Tréguier, aujourd'hui de celui de Saint-Brieuc. On y célèbre sa fête le cinquième dimanche après Pâques.

Saint Balay ou Walay et saint Martin sont, dans le cartulaire de Landevenec, qualifiés du titre de disciples de saint Guénolé. Ils se retirèrent, avec la permission de leur abbé, pour vivre dans la solitude de Ploërmellac auprès du Faou; avant leur profession ils étaient seigneurs de Ros-Meur et de Ros-Madenc. Le premier avait une chapelle et une fontaine de son nom près de la maison abbatiale; et il est probable que c'est aussi son nom que portent les paroisses de Plou-Balai et de Lan-Valai, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo, et dont le corps était à Montreuil-sur-Mer.

Saint Deï, qui demeurait au lieu qu'on appelle à cause de lui Loc-Taï ou Loc-Daï, près de Châteaulin.

Saint Ratian ou Ratiau, qui demeurait au lieu nommé Plé-Turch, et dont il est dit, dans le cartulaire de Landevenec, qu'il préserva par ses prières les voisins de son ermitage, de la maladie contagieuse qui affligeait toute la province.

Saint Wincon, saint Gozien, saint Winwoud, saint Harnul, saint Petran et saint Berthwald sont tous mentionnés dans le même cartulaire, et l'on faisait autrefois mémoire de la plupart d'entre eux dans l'office propre du monastère, quoiqu'ils soient presque tous inconnus ailleurs.

On ne pense pas cependant qu'il soit nécessaire de dire que tous ces Saints de Landevenec aient vécu du temps de saint Guénolé, quoique le cartulaire de son abbaye l'insinue ; et la raison qu'on a d'en douter, c'est qu'on voit qu'il parle de la même manière de saint Morbret, qui a été contemporain d'Even, surnommé le Grand, comte de Léon, postérieur de plusieurs siècles au Saint, fondateur de l'abbaye.

Quant à saint Conocan, qui unit et associa un monastère qu'il avait construit à celui de Lande-

1. C'est saint Pierre, apôtre, qui est maintenant patron de cette paroisse, ainsi que de presque toutes celles de ce pays, dont le nom commence par la lettre *P*. Nous conjecturons que l'autorité ecclésiastique a prescrit cette disposition pour faire cesser le culte de plusieurs anciens patrons qu'on ne connaissait plus et qu'on ne cherchait guère à connaître.

2. C'est la montagne de Châteaulin, sur la rivière d'Auff ou d'Aven. Châteaulin est une petite ville dont saint Idunet est patron, et où se trouvait autrefois un prieuré du nom de ce Saint.

3. *S. Vuingaloeus iter edidit ad fratrem suum Edjunetum.*

venec, dont il voulut même qu'il dépendît, et céda à saint Guénolé toutes les terres que le roi Childebert lui avait données, il n'y a pas de doute qu'il ne vécût du temps de saint Guénolé même, et n'ait été aussi ancien que saint Conocan ou Conogan, évêque de Quimper, si ce n'est lui-même.

Saints de Bretagne, par Dom Lobineau; le Père Cahier et les *Acta Sanctorum*.

SAINTE CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE

1040. — Pape : Benoît IX. — Empereur : Henri III.

Timentibus Deum omnia cooperantur in bonum.
Toutes choses tournent à l'avantage de ceux qui craignent Dieu. *Rom.*, VIII, 28.

Cette illustre princesse était fille de Siffroi ou Sigefroi, premier comte de Luxembourg, de la maison des comtes Palatins du Rhin ou de la Moselle. Ayant été mariée à l'empereur Henri [1], fils d'un autre Henri, duc de Bavière, elle consacra sa virginité au Roi du ciel et la conserva jusqu'à la mort, du consentement de son chaste époux. Dieu seul, au commencement, en fut témoin; mais comme il ne voulait pas qu'une action si éclatante à ses yeux demeurât ensevelie dans les ténèbres, il permit qu'elle fût connue de tout le monde, et confondit, par ce même moyen, la méchanceté de ceux qui osèrent accuser l'innocence de cette vierge de Jésus-Christ. Elle marcha les pieds nus, et sans recevoir aucun mal, sur des socs de charrue tout embrasés; ainsi chacun connut le mérite de sa continence, qu'elle s'efforçait de cacher sous la pourpre impériale, afin de pouvoir exécuter, avec plus de facilité, les bonnes œuvres que Dieu lui faisait entreprendre pour sa gloire.

Après avoir bâti et orné superbement, avec l'empereur, son époux, l'église de Bamberg, qu'ils consacrèrent au Prince des Apôtres et à saint Georges, martyr, elle s'employa, avec un pareil soin, à fonder, en l'honneur de saint Michel, un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît; et, des deniers de sa dot, elle en bâtit un autre moins grand, auquel elle donna pour patron saint Etienne, premier martyr, et où elle mit des chanoines; enfin, elle en bâtit encore un troisième, avec beaucoup de magnificence, en l'honneur de la sainte et victorieuse Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en un lieu nommé le Refuge, où elle établit des religieuses pour y vivre selon la règle du même saint Benoît. Mais ces saints Epoux ne bornèrent pas là leur libéralité envers les églises : ils la témoignèrent en tant d'autres manières, qu'ils portaient partout, même hors de leur empire, la bonne odeur de Jésus-Christ. O heureux mariage dont le lien n'était pas la volupté, mais la charité ! O sainte union, où se rencontrait le même désir d'une chasteté inviolable, le même esprit de compassion envers les pauvres, la même affection pour la vérité, le même amour pour la vertu, la même haine contre le vice, la même volonté en toutes choses, et enfin une conformité si merveilleuse, que l'on ne pouvait remarquer aucune différence de sentiments dans

1. Henri, duc de Bavière, fut élu roi des Romains après la mort de l'empereur Othon III, et couronné empereur à Mayence, le 6 juin 1002. Cunégonde fut couronnée impératrice à Paderborn, le jour de Saint Laurent; elle accompagna son mari à Rome, en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains de Benoît VIII.

ce grand nombre d'actions qui ont rendu leur vie si agréable aux yeux de Dieu, et si admirable devant les hommes!

Lorsque l'empereur Henri, qui avait toujours été fidèle gardien de la chasteté de cette heureuse princesse, l'eut laissée vierge entre les mains de Jésus-Christ, ainsi qu'il l'avait reçue de lui, et fut allé jouir des félicités éternelles, vers lesquelles il avait toujours soupiré, cette admirable veuve continua avec la même application, d'un côté à protéger les églises qu'elle avait fondées, et les personnes religieuses qu'elle y avait assemblées pour le service de Dieu, et de l'autre à se perfectionner elle-même par la victoire qu'elle remportait sur ses appétits, et par l'acquisition des vertus les plus éminentes. C'était là que tendaient ses veilles et ses oraisons, et comme durant le jour elle imitait la vie active de Marthe, elle s'exerçait pendant la nuit à la vie contemplative avec Marie.

Un an après la mort de son saint époux, se voyant déchargée de tous les soins de la terre par l'élection de Conrad, qui fut élevé à l'empire, elle fit consacrer, par des archevêques, l'église du Refuge qu'elle avait fondée ; et, au milieu de la messe, étant vêtue en impératrice et parée de tous les ornements qui conviennent à une si éminente dignité, elle offrit, sur le grand autel, un morceau de la vraie Croix, qui, bien que petit, était néanmoins un des plus grands trésors qu'elle eût pu offrir. Après qu'on eut lu l'Evangile, où il est parlé de Zachée, qui monta sur un arbre pour voir Jésus-Christ, et qui mérita de le recevoir en son logis et d'être honoré de sa bénédiction, elle se dépouilla de ses ornements superbes, reçut la bénédiction épiscopale, et se revêtit de l'habit de religion qu'elle avait fait de ses propres mains. On lui coupa les cheveux, qui furent gardés avec une grande vénération dans ce monastère ; l'évêque lui mit le voile sur la tête et lui donna l'anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait garder inviolablement à son divin Epoux. Nul des assistants ne put voir ce qui se passait sans verser des larmes de joie pour cette princesse et de douleur pour soi-même.

Ainsi, la femme d'un empereur devint l'épouse de Dieu et la compagne de celles qu'elle pouvait considérer comme ses filles ; mais, bien loin de se préférer à elles comme leur mère, elle les servait humblement et voulait passer pour la moindre de tout le monastère, tant elle fuyait l'ostentation, de crainte de recevoir sa récompense dès cette vie. Elle travaillait de ses mains, parce qu'elle savait qu'il est écrit, que « celui qui ne travaille point ne doit point manger » ; elle parlait à son divin Epoux, ou par des prières ferventes, ou par des cantiques de louanges ; elle allait souvent à l'église sans être vue de personne ; elle était grave et sérieuse ; mais sa gravité était toujours accompagnée de gaîté ; elle avait sans cesse dans l'esprit la brièveté de cette vie ; elle trouvait son repos dans l'oraison ; sa manière d'agir était uniforme ; elle négligeait le soin de son corps, parce qu'elle ne croyait pas qu'il fallût traiter délicatement une chair qui devait être, en si peu de temps, la nourriture des vers ; on la voyait souvent lire ou écouter lire les autres ; elle aimait parfaitement ses compagnes, visitait les malades et prenait un soin extrême d'assister et de consoler les pauvres.

Parmi plusieurs miracles que l'on attribue à cette sainte durant sa vie, nous en rapporterons seulement un qui est assez remarquable. Une nuit, après de longues prières, le sommeil commençant à l'accabler, elle s'était mise sur son lit, qui n'était qu'une simple paillasse couverte d'un cilice ; la religieuse, qui avait coutume de lui lire l'Ecriture sainte, s'endormit aussi, et laissa tomber la chandelle qu'elle avait entre les mains. Le feu ayant gagné

la paillasse, y prit aussitôt et commença bientôt, par le bruit qu'il fit, à éveiller les autres religieuses. La Sainte, s'étant aussi éveillée, se trouva au milieu des flammes ; elle eut recours à ses armes ordinaires, la prière, fit le signe de la croix, et le feu s'éteignit à l'instant même, sans avoir touché le moins du monde à ses habits.

Quand elle eut ainsi passé quinze années en religion, avec tant d'humilité et de piété, qu'elle était admirée de tout le monde, son extrême abstinence, ses prières et ses veilles continuelles la firent enfin tomber dans une telle langueur, et ensuite dans une si grande maladie, qu'il ne lui restait plus de force. Mais plus son corps s'affaiblissait au dehors, plus son esprit se fortifiait au dedans, et les louanges de Dieu étaient continuellement en sa bouche. Lorsqu'elle se vit en cet état, elle implora le secours des saints Anges dont elle avait imité la pureté sur la terre, celui des Apôtres et des Confesseurs dont elle avait toujours professé la foi, et des Vierges, compagnes de l'Agneau sans tache, à l'exemple desquelles, ayant vécu dans un corps mortel, comme si elle n'eût point eu de corps, elle avait conservé inviolablement sa virginité, même dans le mariage.

Le bruit de l'extrémité où elle était, ne remplit pas seulement de douleur toutes ses bonnes religieuses, mais aussi les personnes de toute condition de la ville. Lorsqu'elle fut près de rendre l'esprit, et qu'on récitait déjà les prières des agonisants, ayant aperçu que l'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour mettre sur son cercueil, elle fut si surprise de se voir traiter comme impératrice, et non comme pauvre religieuse, que son visage, qui paraissait gai à cause de la joie qu'elle ressentait de la venue de Jésus-Christ, son Epoux, changea aussitôt ; elle fit signe de la main et dit : « Cet ornement ne me convient point ; ôtez-le d'ici. Lorsque j'ai épousé un homme mortel, j'ai porté de riches habits ; mais le pauvre habit que j'ai maintenant est celui d'une épouse de Jésus-Christ ; ne cherchez donc point d'autres ornements pour couvrir mon corps, et enterrez-le auprès de celui de mon frère et de mon seigneur l'empereur Henri, qui m'appelle, je le vois ». Sa vie finit avec ces paroles, et elle rendit son âme à Dieu.

La douleur de sa mort fut si grande et si générale, que l'on vint en foule de toutes parts pour assister à ses funérailles ; et à peine put-on, au travers d'une telle presse, porter son saint corps dans l'église de Saint-Pierre de Bamberg. Il y fut enterré avec l'honneur qui lui était dû, auprès de celui de l'empereur Henri, son mari, ainsi qu'elle l'avait ordonné. Il a fait, dans la suite, quantité de miracles.

On la représente suspendant son manteau à un rayon de soleil ; marchant pieds nus sur des fers rouges sensiblement en forme de socs de charrue ; portant sur la main le monastère de Kauffungen, dans la Hesse, qu'elle avait fait élever et où elle prit le voile, etc. — Quand elle est en compagnie de saint Henri, le monument qu'elle porte représente la cathédrale de Bamberg. Elle est, avec Notre-Dame et saint Henri, la patronne de cette ville [1].

Voir la Bulle de sa canonisation, faite par le pape Innocent III, l'an 1200 : elle est rapportée par Surius le 3 mars, et par le docte Gresserus, en son opuscule des *Saints de Bamberg*. Le martyrologe romain fait aussi une honorable mémoire de cette sainte Impératrice.

1. Père Cahier.

LES SAINTS HÉMÉTHÈRE ET CÉLÉDOINE, MARTYRS EN ESPAGNE.

Héméthère et Célédoine, appelés aussi Madir et Chélidoine, nés à Léon, en Espagne, étaient fils du centurion Marcel, qui mourut pour la foi, et parents de plusieurs autres martyrs distingués, dont le sang fut versé en divers temps et en divers lieux. Après avoir longtemps servi comme de vaillants soldats sous les aigles romaines, dans une cruelle persécution qui s'éleva contre les chrétiens, ils s'animèrent mutuellement, et prirent ensemble la généreuse résolution d'abandonner la milice séculière pour s'enrôler sous les étendards de Jésus-Christ. Enflammés par l'ardeur de leur foi, tandis que d'autres chrétiens succombaient sous l'épreuve, ils coururent courageusement au martyre, sachant bien que perdre son âme c'est la sauver, que répandre son sang c'est le sanctifier, et que le chrétien triomphe en recevant, et non en faisant des blessures. Ils confessèrent donc publiquement le Christ, maudirent les idoles, et prêchèrent en toute liberté le vrai Dieu. C'est pourquoi on les conduisit au tribunal militaire, et ensuite on les plongea, chargés de chaînes pesantes, dans un cachot fétide et ténébreux. Là, malgré l'accablement où ils étaient, ni les menaces, ni les chaînes, ni les promesses, ni les tortures multipliées auxquelles on les soumit, ne purent les ébranler dans leur sainte résolution. Le tyran les fit tourmenter par divers genres de supplices, dont il ne voulut même pas que le peuple eût connaissance ; car il défendit sous des peines sévères que l'on publiât leurs actes, le récit de leurs épreuves et des miracles qu'ils accomplirent. Mais, quoique la malice des païens ait tenté d'abolir la mémoire de ce glorieux combat, néanmoins la piété des fidèles a pris à tâche d'en conserver le souvenir. Ce qu'il y eut de plus mémorable, c'est que, un moment après le prononcé de la sentence capitale, lorsque les Saints furent parvenus au lieu du supplice, avant de recevoir le coup de la mort, ils envoyèrent devant eux des gages de leur foi, là où ils devaient bientôt eux-mêmes parvenir. Héméthère lança dans les airs son anneau, Célédoine son orarium (mouchoir dont on se servait pour s'essuyer le visage) ; et, à la faveur d'un doux zéphir, ces objets s'élevèrent vers le ciel, à la vue des spectateurs, qui distinguaient l'éclat de l'or et la blancheur du linge. Le bourreau, admirant ce prodige, retint quelques instants son bras hésitant et interdit. Mais enfin il consomma le triomphe des martyrs. Ils furent frappés de la hache près de Calahorra, le 3 mars : ils furent ensevelis non loin de cette ville. Dans la suite on les transféra à l'église cathédrale, le 31 du mois d'août, jour où ces saints Patrons de la cité, illustres par leurs miracles, reçoivent chaque année les éclatants témoignages de la vénération publique.

Ce que l'on vient de lire est tiré du *Propre d'Espagne*. Voici le résumé des Commentaires dont les Bollandistes font précéder les actes de saint Héméthère et de saint Célédoine : Prudence a chanté leur gloire et Grégoire de Tours a célébré leur éloge. Saint Isidore de Séville a fait leur panégyrique, et la liturgie mozarabe a longtemps redit leurs combats. Leurs actes primitifs ont péri par la main des bourreaux, qui ne voulaient pas laisser passer à la postérité le souvenir de leurs cruautés; en sorte qu'on ne connaît pas l'époque précise de leur martyre. Prudence, qui écrivait son *Peristephanon* vers 400, aurait pu nous en apprendre la date, mais les chiffres trouvent rarement place dans les poëmes. Ribadeneira fixe la date de leur martyre à l'année 300 ; mais les Bollandistes n'adoptent point ce dire. D'après la tradition, ils auraient commencé leur martyre à Léon, mais n'en étaient ni originaires ni habitants. Leurs corps reposent aujourd'hui dans la cathédrale de Calahorra, dont ils sont les patrons. Leurs chefs vénérables, retrouvés au port Saint-André, auraient fait appeler ce lieu le port de Saint-Héméthère. Cf. *Acta Sanctorum*, die III martii.

SAINT CALUPAN, RECLUS EN AUVERGNE (576).

Dès le commencement de sa vie, Calupan rechercha toujours le bonheur qu'on obtient par l'obéissance à l'Eglise et le trouva. S'étant rendu au monastère de Méallet [1], en Auvergne, il s'y comporta avec une grande humilité à l'égard de ses frères.

Il gardait une excessive abstinence, en sorte que, s'en étant trouvé très-affaibli, il ne pouvait accomplir le travail de chaque jour avec les autres frères, par suite de quoi, suivant la coutume des moines, on lui faisait de vifs reproches, le prévôt principalement, qui lui disait :

1. *Monasterium Meletense :* depuis longtemps il n'en reste aucun vestige.

— « Celui qui ne veut pas travailler ne mérite pas de manger [1] ».

Se trouvant donc tous les jours en butte à des reproches de ce genre, notre Saint jeta les yeux sur une vallée située non loin du monastère et au milieu de laquelle s'élevait un rocher naturel, haut de plus de cinq cents pieds, et complétement isolé des montagnes voisines. Cette vallée était traversée par un cours d'eau qui baignait mollement le pied du rocher. Ce fut dans une ouverture de ce rocher, qui avait servi autrefois de retraite en cas d'invasion des ennemis, que le saint ermite se retira et établit sa demeure.

Il se construisit là un petit oratoire, où, comme il avait coutume de le raconter en versant des larmes, souvent des serpents tombaient sur sa tête et, s'enroulant autour de son cou, le remplissaient de frayeur. Or, comme le diable passe pour prendre la forme de cet animal rusé, il n'est pas douteux que c'était lui qui lui tendait des embûches. En effet, comme il demeurait malgré cela immobile, et qu'il n'était point ému des atteintes des petits serpents, un jour deux énormes dragons se dirigèrent vers lui et s'arrêtèrent à une courte distance.

L'un d'eux, plus fort que l'autre, releva son poitrail et haussa sa bouche à la hauteur de la bouche du Saint, comme s'il eût voulu lui dire quelque chose. Celui-ci fut tellement épouvanté qu'il devint raide comme le bronze, n'osant ni remuer un membre, ni lever la main pour faire le signe de la croix.

Et après qu'ils furent restés tous deux dans un long silence, il vint dans l'esprit du Saint de dire en son cœur, puisqu'il ne pouvait remuer les lèvres, l'oraison dominicale. Tandis qu'il le faisait en silence, ses membres, qui avaient été enchaînés par l'art de son ennemi, se déliaient peu à peu, et lorsqu'il sentit libre sa main droite, il fit le signe de la croix sur son visage, puis, se tournant vers l'hydre, il fit de nouveau contre elle le signe de la croix, en disant :

— « N'es-tu pas celui qui fit sortir le premier homme du paradis, qui rougit la main d'un frère du sang de son frère, qui arma Pharaon pour persécuter le peuple de Dieu, et qui enfin excita le peuple hébreu à poursuivre le Seigneur d'une fureur aveugle ?

« Eloigne-toi des serviteurs de Dieu, par qui tu as été tant de fois vaincu et couvert de confusion ; car tu as été chassé en Caïn et supplanté en la personne d'Esaü ; tu as été terrassé en Goliath ; tu as été pendu en la personne du traître Judas, et c'est dans la croix même où a brillé la vertu de Notre-Seigneur, que tu as été vaincu et abattu avec tes puissances et tes dominations.

« Cache donc ta tête, ennemi de Dieu, et humilie-toi sous le signe de la croix divine, parce que tu n'as pas de part avec les serviteurs de Dieu, dont l'héritage est le royaume de Jésus-Christ ».

Tandis que le Saint disait ces choses et d'autres semblables, et qu'à chaque parole il faisait le signe de la croix, le dragon, vaincu par la vertu de cet emblème, alla se cacher au fond de la terre.

Mais, tandis que ces choses se passaient, l'autre serpent s'enroulait insidieusement autour des pieds et des jambes du Saint. Celui-ci, le voyant roulé à ses pieds, fit son oraison et lui ordonna de se retirer, en disant :

— « Va-t-en, Satan, tu ne me saurais plus nuire au nom du Christ, mon Seigneur ».

En effet, ce démon se retira avec un grand bruit ; et, depuis lors, le Saint ne vit plus ni serpent ni dragon.

Il était assidu dans l'œuvre de Dieu et ne faisait autre chose que lire ou prier, et même, quand il prenait un peu de nourriture, il priait encore.

Il pêchait de temps en temps, mais très-rarement, du poisson dans la rivière, et quand il en désirait, le poisson se présentait aussitôt, par le vouloir de Dieu.

Pour du pain, il n'en recevait que du monastère : si quelque personne dévote lui apportait des pains ou du vin, il destinait le tout à la nourriture des pauvres, de ceux du moins qui demandaient à recevoir de lui ou le signe salutaire de la croix, ou le soulagement de leurs infirmités ; c'est-à-dire qu'à ceux auxquels il avait rendu la santé par ses prières, il donnait encore à manger, se rappelant ce que le Seigneur dit dans l'Evangile à cette foule qu'il avait guérie de diverses maladies : « Je ne veux pas renvoyer à jeun ces hommes, de peur qu'ils ne viennent à défaillir en chemin [2] ».

Et nous ne pensons pas devoir cacher le bienfait que la bonté divine lui départit en ce lieu. Comme on lui apportait de l'eau du fond de la vallée, d'une distance de près de dix stades, il pria le Seigneur pour qu'il lui plût de faire sortir une source dans le lieu même où était sa cellule. Il fut assisté en cette circonstance de la vertu céleste qui autrefois faisait jaillir l'eau d'un rocher pour apaiser la soif de tout un peuple ; car, à l'instant une source s'élançant du rocher se répandit sur la terre et forma des filets d'eau de tous côtés. Le Saint, ravi de ce présent du ciel, creusa dans

1. Saint Paul. — 2. Saint Matth., xv, 32.

la pierre un petit bassin qui lui servait de citerne et qui tenait près de deux conges [1], afin de conserver l'eau qui lui était divinement donnée, et dont il ne recevait chaque jour que la quantité nécessaire pour lui et pour le garçon qu'on avait chargé de le servir.

Nous nous rendîmes aussi en ce lieu, dit saint Grégoire de Tours, son historien, avec le bienheureux évêque Avitus, évêque de Clermont, et de toutes les choses que nous avons racontées, nous tenons les unes du Saint lui-même, et les autres, nous les avons vues de nos propres yeux.

Calupan fut ordonné diacre et prêtre par le pontife que nous venons de nommer.

Il donna beaucoup de remèdes salutaires à ceux qui étaient travaillés de diverses maladies. Il ne sortait pourtant jamais de sa cellule pour se montrer à qui que ce fût, mais il étendait sa main par une petite fenêtre pour donner sa bénédiction avec le signe de la croix, et s'il était visité par quelqu'un, il approchait de cette fenêtre et lui accordait de prier et de parler avec lui.

Enfin, il acheva le cours de sa vie dans cette pratique religieuse, en la cinquantième année de son âge, pour aller au Seigneur [2].

LE BIENHEUREUX NICOLAS ALBERGATI, CARDINAL (1443).

Nicolas Albergati, cardinal du titre de Sainte-Croix et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'Ordre des Chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé, l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1423, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426 par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les évêques assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du Pontife, qui lui donna encore la légation de France. Il réconcilia le duc de Bourgogne Philippe avec Charles VII. Un miracle, qu'il opéra en présence de Philippe, contribua beaucoup à cette réconciliation si heureuse pour la France. Le Pape le mena au concile de Ferrare. Il y disputa doctement contre les Grecs. Il fut encore légat en Allemagne, et, à son retour, fut nommé grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après à Sienne, le 10 mai 1443. Ce saint prélat pratiquait, sous la pourpre, les austérités des Chartreux. Son humilité était aussi sincère que profonde, son caractère ferme et élevé, plein de candeur et de prudence; sa charité pour tout le monde, et principalement pour les pauvres, était admirable. Il aimait les lettres, et, à sa mort, il légua à divers monastères une bibliothèque considérable.

On représente le bienheureux Albergati avec un rameau d'olivier à la main, comme symbole des missions de paix qu'il accomplit soit en France, soit en Allemagne; portant une petite châsse : c'est le reliquaire contenant une partie du crâne de sainte Anne qui lui fut donnée en France et qu'il déposa chez les Chartreux de Bologne; apparaissant en songe, après sa mort, au chanoine Thomas Parentucelli, son ami, et lui annonçant qu'il sera bientôt Pape. En mémoire de cette vision, l'ancien chanoine de Bologne prit le nom de Nicolas [3]. — Le bienheureux Albergati est l'un des patrons titulaires de Bologne.

1. Le conge, mesure pour les liquides (chez les Romains), contenait la huitième partie d'une amphore ou six setiers.

2. Vers l'année 576. — Voyez saint Grégoire de Tours : *Hist.*, lib. v, c. 9.

3. Nicolas V.

IVe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Vilna, en Lithuanie, le bienheureux CASIMIR, fils du roi Casimir, que le pontife romain Léon X mit au rang des Saints. 1483. — A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel de saint LUCIUS, pape et martyr, qui, d'abord exilé pour la foi chrétienne dans la persécution de Valérien, puis ayant, par un ordre secret de Dieu, obtenu de revenir dans son église, fut décapité, après avoir beaucoup travaillé contre les Novatiens, et accomplit ainsi son martyre. Saint Cyprien lui a donné les plus grandes louanges. 254. — Encore à Rome, sur la voie Appienne, neuf cents bienheureux martyrs, qui furent enterrés dans le même cimetière que sainte Cécile et auprès de cette Sainte [1]. 265. — Le même jour, saint Caïus, palatin [2], noyé dans la mer avec vingt-sept autres. — A Nicomédie, saint Adrien, martyr, et vingt-trois autres, qui tous consommèrent leur martyre sous l'empereur Dioclétien, ayant eu les jambes brisées ; on honore plus particulièrement sa mémoire le 8 septembre, jour de la translation de son corps à Rome [3]. — De plus, la passion des saints Archelaüs, Cyrille et Photius. — Dans la Chersonèse, le martyre des saints évêques Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère, Capiton, Ephrem, Nestor et Arcade.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Trèves, saint BASIN, d'abord abbé de Saint-Maximin de Trèves, puis archevêque de ce siége. 700. — A Compiègne, la translation des reliques de saint Corneille, pape, et de saint Cyprien, évêque, qui y ont été apportées de Rome. — Au diocèse de Reims, saint Victor de Mouson, honoré comme martyr en ce lieu le 9 février. — Au diocèse d'Arras, saint Nicaise, religieux d'Elnon, ami de saint Amand qu'il accompagna à Rome. — A Avranches, saint LÉODOWALD ou LÉONARD, évêque [4]. 630. — A Naples, apparition de saint François-Xavier au Révérend Père Marcel Mastrilli, de la Compagnie de Jésus, et commencement de la dévotion de la neuvaine miraculeuse en l'honneur de saint François-Xavier [5]. 1633.

1. Les Bollandistes pensent que cette glorieuse phalange fut conduite au martyre par saint Aristion et saint Licinius, évêques.

2. C'est-à-dire officier du palais. Il existait à la cour des empereurs un ordre particulier de milice palatine. Ceux qui en faisaient partie prenaient rang après les comtes et après les officiers dits *agentes in rebus*. On les envoyait dans les provinces pour différentes missions, quelquefois pour la levée des impôts. (Baronius.)

3. Voir au 8 septembre.

4. Ce Saint peut être considéré comme aémère : c'est pourquoi nous avons cru pouvoir le transférer ici sans inconvénient, bien que la *Neustria sancta* lui assigne le 4 janvier.

5. Le Père Marcel Mastrilli, Jésuite à Naples, allait mourir des suites d'une blessure que lui avait faite à la tête un marteau en tombant d'une hauteur de plus de cent pieds, lorsque saint François-Xavier, à qui il avait toujours été fort dévot, lui apparut ayant le visage tout rayonnant de gloire, tenant le bourdon à la main et portant le mantelet de pèlerin sur son habit de Jésuite. Il ordonna au malade d'appliquer sur sa blessure un reliquaire renfermant un morceau précieux de la sainte Croix que le malade portait sur lui; lui fit faire vœu d'aller au Japon pour y recevoir la couronne du martyre que le ciel lui destinait, et l'assura que tous ceux qui imploreraient son intercession auprès de Dieu pendant l'espace de neuf jours, à commencer au quatrième de mars, se confesseraient et communieraient un des jours de cette neuvaine, ressentiraient infailliblement les effets de sa protection et de son crédit, et obtiendraient de Dieu tout ce qu'ils demanderaient pour leur salut et pour sa gloire. Tout à coup le malade se met sur son séant, il lève les mains et les yeux au ciel, et, se tournant ensuite vers l'assemblée, il s'écrie : « *Mes frères, je suis guéri, et c'est à saint François-Xavier que je dois ce miracle!* Qu'on me donne mes habits pour me lever incessamment et aller avec vous à l'église chanter le *Te Deum* en action de grâces ».

Le Père Mastrilli partit incessamment pour sa mission et eut la tête tranchée le 17 octobre de l'année 1638, quatre ans après sa guérison miraculeuse par l'Apôtre des Indes.

Ce fut immédiatement après sa guérison que le Père Mastrilli publia, à Naples, la promesse que saint François-Xavier lui avait faite, d'obtenir à ceux qui feraient cette neuvaine, tout ce qu'ils demanderaient

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes; — A Lucques, en Toscane, le bienheureux Roméo, confesseur, de l'Ordre des Carmes [1]. — A Vilna, en Lithuanie, saint Casimir, etc.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, les saints Jules, évêque, Rote, et vingt-sept autres martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Ptolémaïs, en Phénicie, les saints Codrat, Acace et Stratonice, qui, après avoir fait des martyrs en leur qualité de bourreaux, devinrent martyrs eux-mêmes. Règne d'Aurélien [2]. 273. — Chez les Grecs, avec les saints Archélaüs, Cyrille et Photius, saint Héracide, et cent cinquante autres de leurs compagnons, également martyrs. — A Brescia, saint Paulin, évêque de cette ville. Vers 540. — A Lichfield, en Angleterre, saint Owin, moine, qui recueillit les dernières paroles de saint Céade, évêque de ce lieu. Il y a une église sous son invocation à Glocester. Fin du VIIe s. — A Pavie, saint Apien, moine bénédictin de Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or. Son corps fut enseveli à Comacchio et plus tard transféré à Pavie. Vers 800. — A May, île d'Ecosse, les saints Adrien, évêque de Saint-André, Stolbrand, évêque de Glodian, Caïus, et plusieurs autres martyrs au nombre de six mille six cents, d'après le Bréviaire d'Aberdeen. Le premier, qui était de race royale, fut mis à mort par des pirates Danois, tandis qu'il évangélisait les Pictes. Vers 870. — A la Cava, en Sicile, saint Pierre, premier évêque de Polycastre. Il était neveu de saint Alfier [3], fondateur du célèbre couvent de la Cava, dans la province de Salerne, et fut élevé sous les yeux de ce saint homme. Ayant entendu parler de Cluny, il résolut de s'y rendre pour se perfectionner dans la vertu. Après son retour qui eut lieu au bout de cinq ans, il fut élu évêque de Polycastre; mais l'amour de la solitude le ramena bientôt à la Cava dont les religieux le nommèrent abbé. Il voulut réformer l'Ordre d'après la règle de Cluny; mais cette mesure irrita les esprits : pour éviter les dissensions, il se retira dans un autre couvent. Cependant les religieux reconnurent leur tort et le prièrent de revenir, promettant de lui obéir en tout point. Les églises et les couvents de cette nouvelle congrégation se propagèrent rapidement dans le midi de l'Italie : on en compta jusqu'à trois cent trente-trois, tant couvents, qu'abbayes, prieurés et cures. Saint Pierre mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans : il est patron de Polycastre. 1123. — A Bruxelles, la vénérable ANNE DE JÉSUS, compagne et coadjutrice de sainte Thérèse dans la réforme du Carmel. 1621.

à Jésus-Christ, pour leur salut, par son intercession. Le bruit de cette promesse, joint au miracle qui venait de s'opérer, contribua beaucoup à répandre cette pratique de dévotion, et les faveurs particulières que l'on obtint du ciel pendant ces neuf jours la rendirent bientôt célèbre. De Naples elle passa dans toute l'Italie; elle se répandit dans la Catalogne et dans les royaumes de Valence et d'Aragon. Les conversions étonnantes, les grâces et les bénédictions peu communes qui en étaient le fruit la firent établir aussi en Espagne, en Portugal, en France, en Pologne et en Allemagne. La guérison miraculeuse du Père Jean-Baptiste Onraet la rendit surtout célèbre dans les Pays-Bas. La maladie dont il souffrait était une hémorragie étrange, qui lui faisait perdre le sang tout à la fois par la bouche, les narines, par les yeux et les oreilles; maladie nouvelle et inconnue jusqu'alors. Les médecins les plus habiles ayant épuisé inutilement tous les remèdes humains, le Père Onraet eut recours à l'intercession de saint François-Xavier. On célébrait alors à Malines, dans l'église de la Compagnie de Jésus, la Neuvaine solennelle du mois de mars, et malgré l'état déplorable dans lequel il se trouvait, il se fit transporter de Louvain pour la faire avec les autres. Sa confiance ne fut pas vaine; elle lui mérita plusieurs apparitions du Saint, et le 11 mars 1707, il recouvra tout à coup la santé. Ce miracle a été attesté par le recteur du collége, par trois médecins, et Mgr Humbert a Præcipiano, archevêque de Malines, après les informations juridiques, l'a confirmé par un décret solennel.

Tous les temps de l'année sont propres à ce saint exercice, et il ne dépend que du besoin et de la piété de chaque fidèle en particulier de choisir les jours où l'on croit pouvoir s'en acquitter mieux. Il en est de même du lieu. Cette Neuvaine peut être d'un aussi grand mérite faite en particulier, devant une image du Saint, qu'en public, surtout quand on est retenu à la maison par quelque infirmité corporelle. Cependant l'usage le plus commun est de la commencer le quatrième de mars et de la finir le douzième, qui est le jour où le bienheureux Apôtre des Indes a été mis solennellement au rang des Saints. On conseille aussi de choisir de préférence une église où il y a une chapelle ou un autel consacré à Dieu sous l'invocation de saint François-Xavier.

1. Nous avons parlé de saint Roméo en même temps que de saint Avertan au 25 février.

2. Voir saint Paul et sainte Julienne, sa sœur, au martyrologe romain du 17 août. — 3. V. au 12 avril.

SAINT LUCIUS Ier, PAPE ET MARTYR

252-254. — Empereur : Valérien.

Lucius papa... quasi splendor solis clarissimi rutilans.
Le nom de Lucius, pape, resplendit comme l'éclat d'un soleil sans nuages.
Bréviaire de Sleswig.

« Lucius était Toscan d'origine ; il naquit à Lucques et eut pour père Licinus... Il siégea depuis le consulat de Gallus et de Volusien (252) jusqu'à celui de Valérien III et de Gallien II (254). Après avoir été exilé pour la foi, Dieu permit qu'il retournât à son église. Il prescrivit par un décret que deux prêtres et trois diacres accompagneraient partout l'évêque, pour constituer auprès de sa personne une espèce de cour ecclésiastique. Il fut décapité le 3 mars 254, par ordre de Valérien. En se rendant au lieu du supplice, il confia le gouvernement de l'église à Etienne, son archidiacre. En deux ordinations, au mois de décembre, il imposa les mains à quatre prêtres, quatre diacres et trois évêques, destinés à diverses églises. Il fut enseveli dans le cimetière de Calliste sur la voie appienne [1]. Après lui le siége épiscopal demeura vacant pendant trente-cinq jours ».

C'est en ces termes que le *Liber Pontificalis*, ou chronique des Papes, résume les actes du pontificat de saint Lucius : entrons dans quelques détails.

Lucius avait déjà accompagné dans l'exil le pape saint Corneille, son prédécesseur. Sa promotion au trône pontifical ne fit que le désigner plus spécialement à la proscription du César Gallus, dont la politique à l'égard des chrétiens frappait de préférence les pasteurs, pour mieux atteindre le troupeau. Saint Lucius Ier fut donc exilé comme l'avait été saint Corneille, et reçut, au lieu de son bannissement, des lettres de saint Cyprien, évêque de Carthage, qui le félicitait de sa glorieuse confession. Le lieu de son deuxième exil nous est resté inconnu. On sait que le temps de son premier bannissement s'était passé à Cività-Vecchia.

La peste frappait alors aux portes de l'Empire. Dèce le Jeune, qui venait de mettre à mort saint Corneille, en fut à Rome l'une des premières victimes. Mais c'était en Afrique surtout que le fléau sévissait avec une horrible intensité. Le courage des fidèles chancela un instant, en face de ce nouveau genre de péril. Saint Cyprien adressa alors à son clergé et à son peuple, pour relever les courages abattus, son magnifique livre de la *Mortalité*.

Le contraste entre la conduite des fidèles et celle des idolâtres, pendant la durée du fléau, fut une des preuves les plus saisissantes de la divinité du Christianisme. Les chrétiens étaient partout où l'on avait besoin d'un secours : ils soignaient les pestiférés sans distinction de famille ni de culte.

Loin d'ouvrir les yeux et de bénir du moins cet héroïsme, le monde officiel romain profitait de l'occasion pour répandre une calomnie nouvelle. Si

1. M. Rossi a retrouvé l'inscription funéraire de saint Lucius : le nom est inscrit en grec de la façon suivante : ΛΟΥΚΙϹ. Cette terminaison en ΙϹ est un argument de plus pour démontrer la contemporanéité des épitaphes et des sépultures dans les catacombes. En effet, quelle que soit l'origine probablement gréco-égyptienne de l'ΙϹ, il est certain que l'usage ordinaire de cette désinence dans les inscriptions est antérieur au IVe siècle : on n'en connaît que deux exemples postérieurs.

les chrétiens se montraient partout, disait-on, c'était pour propager la peste : sous prétexte de secourir la population, ils l'empoisonnaient. L'un des plus ardents de ces infâmes dénonciateurs fut, en Afrique, Démétrianus, condisciple et rival d'école de saint Cyprien. Celui-ci, qui l'appelait un *aboyeur*, répondit fièrement à ses outrages et flétrit la lâcheté cupide des païens en face du fléau. Les pamphlets de *Démétrianus* ont péri à jamais : la victorieuse épître que Cyprien lui écrivit en réfutation, demeurera comme un monument éternel de la dégradation des païens du IIIe siècle, véritables monstres à face humaine, qui profitèrent d'une calamité publique pour s'enrichir et s'enivrer de luxure ou de vin sur les cadavres des victimes.

Ce qui se passait à Carthage avait lieu de même en Asie, en Grèce, en Italie, dans les Gaules. C'est à cette époque que sainte Reine fut martyrisée en Bourgogne. C'est dans cette peste que saint Grégoire de Néocésarée conquit et justifia son glorieux surnom de Thaumaturge. Il parcourut toutes les maisons envahies par le fléau. Partout où il se présentait, il invoquait le nom de Jésus-Christ et la peste s'enfuyait.

Malgré la peste, malgré les invasions des Numides au Midi, des Scythes au Nord, Gallus, qui régnait alors sur le monde, n'avait qu'une préoccupation, celle d'anéantir les chrétiens. Ce rêve caressé par tant d'autres avant et après lui, n'était pas aussi facile à réaliser qu'il se l'imaginait. Il périt misérablement dans un combat qu'il dut livrer à un de ses capitaines rebelles. Valérien lui succéda.

Dans l'intervalle, le souverain des catacombes, le pontife exilé, saint Lucius, profitait de ces révolutions politiques pour rentrer aux acclamations du peuple fidèle dans sa ville épiscopale.

Saint Cyprien, informé de cet heureux événement, lui écrivit une lettre de félicitation, d'accord avec les autres évêques d'Afrique. Voici un fragment de cette lettre :« Il y a quelque temps, frère bien-aimé, nous vous écrivions pour vous féliciter du double honneur auquel la miséricorde divine vous réservait en vous appelant à diriger l'Eglise, et à l'illustrer en même temps par votre confession glorieuse. Aujourd'hui je vous adresse de nouveau mes félicitations, à vous, à vos compagnons, à toute la chétienté. Béni soit le Seigneur qui vous a ramené de l'exil. Le pasteur est rendu à son troupeau, le pilote au gouvernail, le chef à son peuple. Il semble donc que votre bannissement a été ménagé par la Providence, non pour que l'Eglise restât veuve de son évêque, mais pour que l'évêque revînt à son Eglise plus grand et plus honoré. Si les jours d'épreuve ont été abrégés pour vous, l'autorité de votre épiscopat n'a fait que s'accroître. Pontife, en montant à l'autel de notre Dieu, vous n'aurez plus besoin de paroles pour confirmer la foi du peuple ; votre passé est assez éloquent... Et plût à Dieu, frère bien-aimé, qu'il me fût donné, en ce moment, de me mêler à la foule pieuse qui acclame votre retour ! quelle allégresse chez tous les frères ! Quel immense concours de tous les fidèles de Rome pour vous recevoir et vous embrasser ! Tous les yeux sont fixés sur vous. Tous les cœurs volant sur votre passage, tel est le spectacle que je contemple en esprit, et qui me fait songer aux joies inénarrables dont le second avénement de Jésus-Christ sera le signal. De même que Jean le précurseur annonça la venue du Christ, ainsi le Pontife confesseur qui nous revient aujourd'hui, nous apparaît comme le précurseur du souverain Juge. — Mes collègues, ainsi que les chrétientés de nos provinces, me chargent de vous transmettre par cette épître leurs sentiments de joie et de fidèle attachement. Dans nos sacrifices et nos prières, nous ne cessons de rendre grâces à Dieu le père et à Jésus-Christ son fils, Notre-Sei-

gneur, lui demandant de vous conserver et d'accroître encore la gloire que vous avez acquise par cette première confession de son saint nom. Peut-être Dieu ne vous a-t-il rappelé à Rome que pour donner à votre futur martyre un théâtre plus éclatant... »

La prédiction de saint Cyprien devait se vérifier bientôt. — Saint Lucius Ier, en présence des désastres causés par la peste, multiplia les efforts de sa charité, et envoya des secours à toutes les chrétientés du monde. Un zèle ausssi éclatant ne pouvait passer inaperçu. Le peuple de Rome s'habituait peu à peu à tourner ses espérances vers les vicaires de Jésus-Christ comme vers ses véritables chefs. Ces tendances devaient exciter la jalousie païenne. Les prêtres de Jupiter Capitolin, les sénateurs idolâtres, la majorité officielle, les satellites du pouvoir, en un mot, organisèrent une véritable émeute contre saint Lucius. Traîné devant les tribunaux et sommé de sacrifier aux dieux de l'Empire, le Pape répondit par un généreux refus. Aussitôt la populace soudoyée, qui remplissait le prétoire, éclata en injures et en vociférations. On se précipita sur le vénérable Pontife ; on l'entraîna en l'accablant d'outrages. Lucius se laissa conduire comme un agneau docile, et après avoir subi de nombreuses tortures, il eut la tête tranchée par le glaive du bourreau le 4 mars de l'année 254.

Il nous reste de saint Lucius Ier quelques décrets que Gratien a recueillis. Ils se trouvent au tome Ier des conciles, et tous, comme saint Cyprien, qui aimait particulièrement le Saint-Siége, l'écrivit au pape Etienne, sont dignes de vénération et de respect.

Le pape Pascal Ier leva son corps de terre, avec ceux de saint Urbain, pape, de sainte Cécile, de saint Valérien, de saint Tiburce et de saint Maxime : il les transporta du cimetière dans la ville l'an 822, et les plaça sous l'autel de sainte Cécile où ils demeurèrent ensevelis pendant près de huit siècles, jusqu'à ce que, en 1599, ils furent de nouveau découverts sous le pontificat de Clément VIII, par les soins du cardinal Sfondrate, titulaire de Sainte-Cécile. Ils furent exposés, depuis le 20 octobre, à la vénération publique pendant un mois entier, puis enfermés dans de nouvelles châsses, et replacés solennellement le jour de la fête de sainte Cécile, le 22 novembre.

Saint Lucius est honoré comme patron à Copenhague, à Roskild et à Seelande en Danemark.

La première translation de saint Lucius par le pape Pascal Ier, coïncide justement avec le départ de la première mission qui, sous la conduite de saint Anschaire de Corbie, alla évangéliser le Danemark. Plusieurs églises de ce royaume ont eu pour patron saint Lucius. La raison de ceci est assurément que le Pape aura donné des reliques de son saint prédécesseur aux missionnaires du Nord. Du reste, il est certain que l'église de Roskild a possédé autrefois le chef de saint Lucius, donné par le pape Grégoire VII. Mais le temple aux grandes tours, aux splendides nefs, est vide depuis longtemps; plus de tombeaux, plus de reliques, plus de chants, plus de fidèles. Le froid de la mort, voilà ce qui a remplacé le culte du Dieu vivant et de ses saints. — Saint Lucius, priez pour le Danemark !

On conserve une de ses reliques au Carmel d'Amiens.

Diverses histoires de l'Eglise et *Histoire de l'Eglise catholique en Danemark*, par l'abbé G. J. Karup.

SAINT CASIMIR, DUC DE LITHUANIE

1458-1483. — Papes : Pie II ; Sixte IV. — Empereur d'Allemagne : Frédéric III.

La chasteté est la vertu qui représente ici-bas l'état glorieux de l'immortalité.
S. Bern., *Ep.* XLIII, *à Henri, archev. de Sens.*

Quoique la virginité soit une fleur très-délicate, et qu'elle ne se trouve pas ordinairement dans les cours des princes, où la corruption se glisse fort aisément, elle n'y est pas néanmoins si rare que l'on n'en puisse remarquer plusieurs exemples dans l'histoire des Saints. Nous en avons déjà vu deux qui ont excité notre admiration, dans les personnes sacrées de sainte Cunégonde, impératrice, et de son très-chaste époux saint Henri ; en voici un troisième en la personne de saint Casimir.

Ce prince était second fils de Casimir III, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, et d'Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert, que Martin Chromer, évêque d'Ermeland, dans la Prusse, appelle très-sainte et très-religieuse princesse. Cette pieuse mère prit un soin merveilleux de le faire instruire et élever en l'amour et en la crainte de Dieu, avec ses autres enfants, qui étaient au nombre de douze : six garçons d'une part, et de l'autre six filles, qui furent mariées dans les maisons de Bavière, de Saxe et de Brandebourg. L'aîné des fils fut élu roi de Hongrie et de Bohême, après Mathias Corvin : trois autres furent successivement rois de Pologne, et le dernier fut cardinal-archevêque de Guesen et évêque de Cracovie.

Pour notre Saint, il fit de grands progrès dans les lettres et dans la vertu, sous les bons gouverneurs que la reine lui donna ; dès ses premières années, il méprisa les plaisirs, les divertissements et les délicatesses que les autres enfants recherchent avec passion, pour s'adonner entièrement aux exercices de la vie spirituelle. Il était l'ennemi juré, non-seulement du vice, mais aussi de la plus petite liberté et de l'ombre même du péché. Il étudiait avec une telle ardeur et obtenait de si heureux succès, qu'il était admiré de tout le monde. Il joignait la piété à ses études, car ses thèmes, ses poëmes et ses discours ne roulaient que sur des sujets sacrés. Il macérait son corps, encore tendre et délicat, par le jeûne et l'usage fréquent de la discipline ; sous ses riches habits, il portait ordinairement la haire et le cilice. Souvent il passait les nuits entières sur la dure ou bien à la porte des églises, où il priait longuement le visage contre terre. Il a vécu dans une extrême austérité parmi les honneurs dus à sa naissance et à sa qualité : quoiqu'il ait été fils, frère et oncle des rois de Pologne, on peut dire de lui ce que Panigarola, évêque d'Asti, disait du grand saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan : qu'il était comme un pauvre chien en la maison de son maître, ne mangeant qu'un peu de pain, ne buvant qu'un peu d'eau et ne couchant que sur un peu de paille.

Il exhortait souvent le roi, son père, à gouverner ses sujets selon la règle de la justice. S'il arrivait quelquefois qu'il s'en écartât, il ne manquait pas de l'en avertir doucement, en demeurant toujours dans les bornes du respect qu'un fils doit à son père. Le roi l'écoutait volontiers ; et comme, outre

la droiture de cœur, il remarquait en lui un grand fond de jugement et une pénétration d'esprit au-dessus de son âge, il suivait avec plaisir ses conseils dans le gouvernement de ses Etats.

Quelques Hongrois, mécontents de Mathias, leur roi, voulurent élever notre Saint sur son trône en 1471 ; ils envoyèrent pour ce sujet une députation au roi de Pologne, son père. Le jeune Casimir, qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien voulu refuser la couronne qu'on lui offrait ; mais par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée pour soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Mathias venait de ramasser seize mille hommes pour aller au-devant des Polonais et qu'il avait regagné les cœurs de ses sujets. Il sut aussi que le Pape Sixte IV s'était déclaré pour le roi détrôné et qu'il avait envoyé une ambassade à son père pour lui faire abandonner son entreprise. Toutes ces circonstances réunies donnèrent une joie secrète au jeune prince. Il demanda à son père la permission de revenir sur ses pas ; ce qui ne lui fut que très-difficilement accordé ; mais pour ne pas augmenter le chagrin que son père ressentait d'avoir vu échouer ses desseins, il évita d'abord de paraître en sa présence ; ainsi, au lieu d'aller droit à Cracovie, il se retira au château de Dobzki, qui en est à une lieue, et il y passa trois mois dans les pratiques d'une austère pénitence. Ayant reconnu dans la suite l'injustice de l'expédition qu'on l'avait forcé d'entreprendre contre le roi de Hongrie, il refusa constamment de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, et cela malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père.

Il était si dévot à la Passion de Notre-Seigneur et au saint sacrifice de l'autel, que souvent, quand il entendait parler des douleurs et des tourments que Jésus-Christ a soufferts pour nous au jardin des Oliviers et sur le mont du Calvaire, ou qu'il assistait à la sainte messe, il tombait en extase et en ravissement.

Sa pureté et sa chasteté furent, dès son enfance, toutes virginales et tout angéliques ; elles paraissaient si admirablement en toutes ses actions, qu'elles rendaient chastes et continents ceux qui, en conversant avec lui, le regardaient ; aussi prit-il un grand soin de les conserver inviolables tout le temps de sa vie : étant malade de langueur, il préféra la mort (que le philosophe appelle la plus terrible de toutes les choses du monde) à la santé et à la vie, rejetant avec une héroïque constance les avis des médecins, qui s'efforçaient de lui persuader de perdre sa virginité pour prolonger ses années et se marier afin de pouvoir régner après le roi, son père. Car, quoique dans la nation polonaise, qui n'est pas moins jalouse de sa liberté que fière et généreuse, les rois montassent sur le trône par élection, et que la succession n'eût point lieu dans ce royaume, néanmoins, si le fils du roi se rendait digne, par ses vertus et par ses belles actions, de porter le sceptre de son père, les Ordres du royaume l'élisaient ordinairement, comme on l'a vu pour Ladislas IV et pour Casimir V, qui ont succédé à leur père Sigismond.

Ceux qui considéreront la conduite de notre prince, l'honneur et la gloire de la royale maison des Jagellon, qui a gouverné près de deux siècles entiers le royaume de Pologne, ne s'étonneront plus de ce que, au milieu des douceurs et des délices de la cour, il ait mené une vie si sainte et si chaste, vu la tendre dévotion qu'il portait à Notre-Dame, Vierge des vierges et Mère de Dieu. Il composa, à son honneur, une longue prière en latin, qu'il récitait tous les jours, et avec laquelle il voulut être enterré ; car, lorsqu'en l'an 1604, on ouvrit son tombeau, en l'église de Vilna, on trouva son corps frais et entier, et l'hymne entre ses mains. La voici :

« Chaque jour, ô mon âme, rends tes hommages à Marie, solennise ses fêtes et célèbre ses vertus éclatantes ;

« Contemple et admire son élévation ; proclame son bonheur et comme Mère et comme Vierge ;

« Honore-la afin qu'elle te délivre du poids de tes péchés ; invoque-la afin de ne pas être entraîné par le torrent des passions ;

« Je le sais, personne ne peut honorer dignement Marie ; il est insensé pourtant celui qui se tait sur ses louanges ;

« Tous les hommes doivent l'exalter et l'aimer spécialement, et jamais nous ne devons cesser de la vénérer et de la prier ;

« O Marie, l'honneur et la gloire de toutes les femmes, vous que Dieu a élevée au-dessus de toutes les créatures ;

« O Vierge miséricordieuse, exaucez les vœux de ceux qui ne cessent de vous louer ;

« Purifiez les coupables, et rendez-les dignes de tous les biens célestes ;

« Salut, ô Vierge sainte, vous par qui les portes du ciel ont été ouvertes à des misérables, vous que les ruses de l'ancien serpent n'ont jamais séduite ;

« Vous, la réparatrice, la consolatrice des âmes au désespoir, préservez-nous des maux qui fondront sur les méchants ;

« Demandez pour moi que je jouisse d'une paix éternelle, et que je n'aie pas le malheur d'être en proie aux flammes de l'étang de feu ;

« Demandez que je sois chaste et modeste, doux, bon, sobre, pieux, prudent, droit et ennemi du mensonge ;

« Obtenez-moi la mansuétude et l'amour de la concorde et de la pureté ; rendez-moi ferme et constant dans la voie du bien ».

Saint Casimir est particulièrement loué pour avoir été extrêmement ennemi de la médisance, très-modeste et retenu en ses discours. Il ne parlait jamais, même avec ses plus familiers, des fautes du prochain, ni des imperfections d'autrui, mais seulement des affaires de sa conscience, du mépris et de la vanité du monde, de la misère de cette vie périssable, de l'horreur du vice et du péché, de la beauté de la vertu et de l'heureux et saint état de la grâce. Son palais était une pépinière où croissaient toutes les plantes des vertus, un parterre où s'épanouissaient toutes les fleurs de la dévotion, et comme un temple où l'on ne faisait que prier Dieu. En effet, l'oraison y était aussi parfaitement pratiquée que dans les monastères et les maisons religieuses les plus étroites et les plus réformées. Tous ses domestiques étaient, à son exemple, si pleins de bonté, que, quand ils étaient à la cour du roi de Pologne, ou en celle de Ladislas, roi de Hongrie, son frère aîné, l'on connaissait plutôt ceux qui étaient de sa maison, par l'exercice d'une vertu extraordinaire, que par ses couleurs et ses livrées. Il était plein d'attachement pour la religion catholique, et son zèle lui fit employer tous les moyens dont il disposait pour extirper le schisme des Russes. Il avait tant d'amour et de charité pour tous les pauvres, les veuves et les orphelins de ses terres, qu'il s'est acquis, par cette vertu, le beau surnom de « Père et de défenseur des pauvres et des malheureux ».

Le saint duc ayant mené une vie si pure, si vertueuse et si innocente, Dieu lui fit la grâce de lui révéler le jour et l'heure de son départ de ce monde. Ce fut vers le 4 mars de l'an 1483, et le vingt-cinquième de son âge, après qu'il eut reçu, avec une grande ferveur et une grande dévotion, le saint Viatique, en présence de plusieurs prêtres et religieux qu'il chérissait et honorait extrêmement.

Les anges vinrent chercher son âme virginale pour la conduire au ciel ; ce qu'un panégyriste contemporain a exprimé par ces vers :

Procul planctus : date cantus Et lilia tumulo : Casti flores et odores Uno erunt cumulo.	Pas de larmes, mais des chants, et des lis ; à cette tombe il faut une chaste fleur, un parfum virginal ;
En cœlicus angelicus Ab alto exercitus, Ad hoc funus, gratum munus Prosequendum excitus	Car voici descendre des hauteurs du ciel la troupe sainte des esprits célestes, qui vient assister aux funérailles d'un frère, comme à une fête.
Aufer planctus, audi cantus, Vide quantos tumulo Spargunt flores, dant odores Vero suo æmulo.	Encore une fois, cessez vos pleurs, prêtez l'oreille aux harmonies d'en haut : voyez que de fleurs et de parfums les Anges répandent sur la tombe de celui qui leur ressemble !

Son corps fut porté avec une pompe funèbre tout à fait royale, en l'église cathédrale de Vilna, ville capitale de son duché de Lithuanie, où il reçut les honneurs de la sépulture.

On voit, dans une chapelle de Saint-Germain des Prés, à Paris, le portrait de saint Casimir, tiré d'après nature. Cette chapelle a été bâtie par Casimir, roi de Pologne, et dernier prince de la maison de Wasa, qui, après avoir abdiqué la couronne, se retira à Paris, où il mourut abbé de Saint-Germain des Prés, en 1668.

La couronne que l'on met à ses pieds, annonce qu'il se désista de ses prétentions au trône de Hongrie, quand il vit le roi Mathias soutenu par le Pape. — Le lis qu'il porte à la main est l'indication de la chasteté inviolable qu'il conserva jusqu'à la mort. On place quelquefois à côté de lui, un écrit, parce qu'il voulut être enseveli avec la prose

Omni die, dic Mariæ mea laudes anima.

appelée souvent hymne de saint Casimir [1].

CULTE DE SAINT CASIMIR.

Quelque temps après sa mort, le grand duc de Moscovie entra, avec une puissante armée, dans la Lithuanie : ce qui mit tous ces peuples en désordre et en confusion ; mais, ayant recours au ciel, ils firent un vœu au tombeau de leur saint duc, et, peu de jours après, une petite troupe de Lithuaniens tailla en pièces l'armée des Moscovites ; ce qui ne se fit pas sans miracle, car le Saint parut dans les airs, combattant pour ses sujets contre ces schismatiques.

Plusieurs personnes atteintes de diverses maladies ont obtenu une parfaite guérison à son sépulcre : une jeune fille, nommée Ursule, qui était décédée à Vilna, ayant été portée par ses parents sur le tombeau de ce prince, y recouvra la vie devant une grande assemblée, et elle vécut encore plusieurs années.

Ces miracles, et d'autres semblables, firent que le pape Léon X le déclara Bienheureux, à la prière de Sigismond Ier, roi de Pologne, son frère ; et, depuis, le pape Paul V a commandé de célébrer sa mémoire par toute l'église et d'en faire la fête avec office semi-double. On implore son secours pour surmonter les tentations contre la chasteté, pour être préservé ou délivré du fléau de la peste, et pour réprimer la cruauté des Turcs. Il est le patron de la Pologne.

Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé furent aussi trouvées entières, malgré l'excessive humidité du caveau où il avait été enterré ; on a fait construire une magnifique chapelle de marbre pour y déposer ses reliques.

1. Les hagiographes ne sont pas d'accord sur la question de savoir si saint Casimir est réellement l'auteur de cette prose. Baillet et Godescard donnent la chose comme douteuse. Le Père Cahier est pour la négative. Les Bollandistes ne se prononcent pas d'une manière très-nette : il semble ressortir de leurs observations à ce sujet que saint Casimir, en récitant cette hymne tous les jours, n'aurait que contribué à la populariser ; « car », disent-ils, « elle était entre les mains des personnes pieuses, avant l'ouverture de son tombeau, où on en trouva une copie sur sa poitrine ».

Zacharie Ferrier de Vicence, évêque de Gnardia et nonce du Pape en Pologne, a écrit sa vie et composé son office avec l'autorité du Saint-Siége, et c'est de là que nous avons extrait celle-ci. Mais nous n'y voulons pas omettre que les deux derniers rois de Pologne, Ladislas et Casimir, qui ont épousé l'un après l'autre la princesse Marie-Louise de Gonzague, de la maison de Mantoue, étaient petits-neveux de ce grand Saint, étant fils de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, qui eut pour mère Catherine Jagelloo, reine de Suède et fille de Sigismond Ier, roi de Pologne, frère de saint Casimir. Et pour faire une remarque plus particulière sur la maison de ce bienheureux prince, notre roi très-chrétien, Louis XIV, fut aussi l'un de ses petits-neveux, car Ladislas Jagellon, roi de Hongrie et de Bohême, frère aîné de saint Casimir, épousa Anne de Foix, de la maison de Candale, de laquelle il eut Jagellon, reine de Hongrie et de Bohême, femme de l'empereur Ferdinand Ier, dont plusieurs enfants sont issus, et, entre autres, Anne d'Autriche, grande-duchesse de Toscane, mère de la reine Marie de Médicis, femme du roi Henri le Grand et mère du roi Louis XIII, lequel a eu de la reine Anne d'Autriche le roi Louis le Grand.

SAINT LÉONARD OU LÉODOWALD, ÉVÊQUE D'AVRANCHES,

INVOQUÉ PAR LES CHARRETIERS (630).

A l'extrémité occidentale de la grande paroisse de Vains, dans le canton d'Avranches (Manche), sur un monticule qui domine la côte de Bretagne et les rivages de l'Océan, se trouve un bourg, une villa du moyen âge, avec son église, son antique prieuré et sa tour monumentale, des hauteurs de laquelle se déroule, aux yeux du spectateur, un des plus vastes et des plus beaux horizons !... Ce village, ce bourg antique que l'on aperçoit de loin, c'est Saint-Léonard, le lieu consacré à saint Léodowald [1].

L'histoire antique et primitive de ce bourg, avant son nom chrétien, est complétement inconnue. Cependant un historien moderne a cru y voir l'emplacement de la capitale des Vénètes, qui luttèrent si énergiquement contre César, lors de la conquête des Gaules.

Mais nous laissons à d'autres recueils la solution de ce problème : la bourgade qui nous occupe tire d'un saint évêque d'Avranches du VIe siècle, son nom moderne de Saint-Léonard. Ce Saint y prit naissance vers 540 et en fut le plus glorieux enfant. On dit que son castel mérovingien se dressait jadis sur le monticule où plus tard on lui éleva le temple que l'on voit encore aujourd'hui [2].

De sa naissance à son épiscopat, nous n'avons rien d'écrit, rien qui puisse résister à une critique sévère ; mais la tradition vient combler les lacunes de l'histoire, et la poésie suppléer aux documents authentiques.

Le jeune *Leodowald*, d'après le témoignage oral de nos pères, et des vieillards qui content encore, appartenait à une famille riche et pieuse, mais aux sages instructions de laquelle sa jeunesse ne répondit point. Né avec un caractère vif et emporté, et doué d'une force herculéenne et d'une taille majestueuse, il tomba dans tous les excès auxquels se livrait trop souvent la jeunesse d'alors. L'abus de sa force et de sa puissance le rendit bientôt le fléau de la contrée, et on trembla à l'approche de cet homme, qui, comme son nom l'indique, ressemblait assez à un lion sorti de ses sauvages forêts.

Sa mère, sa pieuse mère ne cessait néanmoins de le rappeler à une vie plus modérée et plus chrétienne ; mais le temps fixé par la Providence pour toucher et convertir ce jeune cœur, qu'entraînait la fougue des passions, n'était point encore arrivé. Toutefois, au milieu de ses débordements, le bien surnageait encore, et plusieurs fois on put y reconnaître l'élément d'un bon cœur et le principe d'une bonne action. Aussi se plaisait-on à raconter que maintes fois on l'avait vu porter secours aux charretiers des environs, et retirer, par la force de son bras, leurs voitures embourbées dans les cavités du chemin ou les sables des grèves. Cependant sa pieuse mère priait toujours, et comme une autre Monique attendait, pleine d'espérance, son sincère retour à Dieu. Un enfant

1. Robert Cenalis : *Fanum sancti Leodovaldi.*

2. Son nom primitif fut *Leodovaldus*, qui s'adoucit plus tard en *Leodenaldus*, et enfin en *Leonardus*, comme nous l'apprend Robert Cenalis. Le peuple qui, dans son langage si souvent pittoresque, abrége communément les noms, prononce *saint Lieubaud*, *saint Lionard*, et d'une manière plus brève encore *saint Liona* et *saint Léna*. Mais orthographié comme l'écrit l'historien du VIe siècle, *Leodovald* est un mot hybride qui venait du latin *leo*, lion, et du tudesque *wald*, forêt, et signifie le *lion de la forêt*. Cette terminaison *wald* se retrouve dans deux autres noms des évêques d'Avranches : *Wald-bert* (Walbert), le brillant des bois, *Child-wald*, l'enfant des bois, tous noms saxons et tudesques, qui nous rappellent ces Francs aux blondes chevelures qui descendaient des forêts sauvages de la Germanie. Saint Léonard nous révèle donc le nom d'une ancienne famille franque qui dut jouir d'un rang élevé dans la contrée, à en juger par la dignité épiscopale dont fut revêtu l'un de ses membres.

qui avait coûté tant de larmes et de prières ne pouvait périr, et cette tendre mère vit bientôt arrive l'heureux moment après lequel elle soupirait : ce fut la conversion éclatante de son cher fils. Comment s'opéra-t-elle ? L'histoire ne peut nous le dire ; mais ce sentiment intérieur, ou plutôt cette grâce divine qui toucha le cœur du seigneur Léodowald et le ramena à la vie spirituelle qu'il avait perdue, est délicieusement exprimée par une charmante légende populaire : c'est la légende de *la Pomme,* que racontent encore, à qui veut les entendre, les vieillards léonardais :

« Pensif et solitaire, Léodowald descendait un jour les côteaux verdoyants de ses domaines, et sous l'ombrage des vergers, roulait dans son esprit les sollicitations pressantes de sa mère et les actes de sa vie passée. Tout à coup, une branche de pommier chargée de fruits, l'arrache à ses rêveries. Il s'arrête pour en cueillir un, dont la couleur vermeille et la forme charmante l'ont frappé. Mais à peine l'a-t-il porté à sa bouche que la pomme acide et trop verte encore, l'a bientôt dégoûté. Il la rejette aussitôt, et presque colère, la dépose sur les branches fourchues de l'arbre. Quelque temps après, repassant par le même endroit, il retrouve la pomme où il l'avait laissée. Cette fois elle lui paraît plus ravissante encore ; sa couleur verte et purpurine a pris celle de l'or, et il s'arrête pour la goûter de nouveau. Il la trouve délicieuse, et son goût, naguère si amer, est devenu des plus agréables. Cette simple aventure, cette heureuse rencontre lui inspire alors les plus salutaires réflexions : Tout change, se dit-il, tout s'améliore, tout se perfectionne, moi serai-je le seul à ne pas changer, serai-je toujours le fruit vert que l'on rejette ou l'arbre stérile qui ne produit rien ?... Non, s'écria-t-il, il n'en sera point ainsi... A l'instant même Dieu touchait son cœur, et Léodowald était converti. La lumière s'était faite dans son âme, il avait en honte de son passé, et l'orgueilleux seigneur s'était trouvé petit devant Dieu. Mais dans son humiliation, ce fut l'humilité qui triompha, et cet homme, terrassé par les passions, se redressa comme l'arbre couché par l'orage, et plus il avait penché vers la terre, plus son âme, ayant repris son élan, se releva vers les cieux ».

Sa conversion fut sincère, et la science marcha de pair avec la sainteté, car en 578, saint Sever s'étant démis de ses fonctions épiscopales pour se retirer dans la forêt qui depuis porte son nom, le clergé et le peuple élurent Léodowald pour succéder au saint évêque devenu moine. Il fallait assurément qu'on reconnût en lui d'éminentes qualités, puisque le premier des leudes francs de son diocèse, il fut choisi pour pontife, et cela de préférence aux gallo-romains qui se trouvaient encore en grand nombre dans la Neustrie, et qui, par leur science et leurs vertus, s'étaient trouvés jusqu'alors à la tête des évêchés et des abbayes.

L'épiscopat de saint Léonard ne passa pas inaperçu, et le père de l'histoire de France, Grégoire de Tours, dans son deuxième livre des miracles de saint Martin, consacre tout le 36e chapitre pour rappeler la confiance de notre saint évêque en l'illustre apôtre des Gaules. Saint Léonard, depuis longtemps, nourrissait en effet dans son cœur une grande dévotion pour saint Martin, qu'il reconnaissait, sans doute, comme un des premiers apôtres de son diocèse, évangélisé par un de ces missionnaires que le saint évêque de Tours tirait de Marmoutiers, et envoyait, au péril de leur vie, travailler à la conversion des peuples. Cette vénération profonde pour ce saint pontife fit naître, dans l'évêque d'Avranches, le désir d'avoir de ses reliques. Il envoya donc, à cet effet, un de ses prêtres, qui fit le pèlerinage de Tours pour obtenir ce qu'il souhaitait si ardemment. L'envoyé de saint Léonard ayant visité le tombeau de saint Martin, dans l'insigne basilique que lui avaient élevée ses successeurs, et ayant obtenu ce qu'il était venu demander, s'empressa de revenir, au plus vite, vers la cité des Abrincates. Lorsque les habitants d'Avranches connurent son arrivée, chacun d'eux s'empressa de se rendre sur son passage, et parmi la foule qui l'entourait se trouva un pauvre paralytique qui, porté sur les bras de ses amis, vint pieusement se recommander à saint Martin, en baisant avec confiance le voile qui recouvrait le reliquaire. Aussitôt, nous dit le texte latin, il se sentit guéri, et se tenant debout, il retourna lui-même dans sa maison.

A l'endroit où ce miracle était arrivé, saint Léonard fit bâtir un temple à saint Martin, dont il fit lui-même la dédicace solennelle.

Cette terre bénie, où saint Léonard venait d'élever un temple, se trouvait à l'extrémité d'un faubourg d'Avranches, à l'endroit où, en 1845, on découvrit un vase renfermant cinq cents pièces d'argent, frappées avant la domination romaine.

L'érection de cette église, qui n'existe plus, contribua puissamment à répandre dans le pays d'Avranches le culte de saint Martin, si bien qu'on put dire :

Saint Martin et sainte Marie
Se partagent la Normandie.

Autour de la nouvelle église d'Avranches, qui devint dès lors comme un centre de dévotion, on

vit s'élever d'autres temples, qui, à l'imitation de leur sœur aînée, se mirent aussi sous le patronage de saint Martin. Au XVIe siècle, Robert Cenalis en comptait 31 dans le diocèse, et il ne craint pas de les faire remonter, pour la plupart, à saint Léodowald, et de leur donner à tous, pour raison d'être, l'église mère et primitive de Saint-Martin des Champs [1].

L'histoire se tait sur le reste de l'épiscopat de saint Léonard. Après avoir blanchi sous le fardeau pastoral, il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers 630.

Saint Léonard a toujours été regardé comme saint. Les fidèles s'empressèrent de lui élever un temple au lieu de sa naissance, et l'on croit que ses restes furent transportés dans cette vénérable église.

Ce qui nous porte à penser ainsi, c'est que dans l'enceinte de cette église se concentre toute la dévotion, et, pour ainsi dire, tout le culte rendu à saint Léodowald. C'est là, sous ses voûtes antiques, que se forma un pèlerinage qui ne contribua pas peu à répandre, même au loin, la vénération profonde dont son nom était entouré. Depuis un temps immémorial, sur les degrés de son autel, s'agenouillèrent une foule de pèlerins, voyageurs ou conducteurs de chars, qui vinrent réclamer sa protection contre les dangers de la route ou les surprises nocturnes.

Aujourd'hui que les voies de communication sont si faciles et si sûres, on comprend moins une pareille dévotion ; mais qu'on se reporte au moyen âge, qu'on parcoure ce qui reste des vieux chemins de la basse Normandie, on ne s'étonnera plus qu'on ait éprouvé le besoin d'invoquer un saint, protecteur spécial du pèlerin, du voyageur, du charretier.

Les hommes de notre génération ont encore pu interroger les vieillards qui, avec tant de bonheur, racontent les souvenirs du passé : ceux de la génération suivante ne le pourront plus. L'auteur de ces lignes se rappelle encore quelques-uns de leurs récits, où les vieillards redisaient la protection tutélaire de saint Léonard, et les incidents dramatiques de la délivrance miraculeuse de quelque conducteur infortuné.

Le prieuré de Saint-Léonard existe toujours dans la commune de Vains, ainsi que sa belle église romane, qui est devenue propriété particulière. Elle est au centre d'un charmant village dont les habitants vénèrent encore la statue de leur patron, richement décorée et fort bien entretenue. Mgr Bravard l'a visitée dernièrement et a encouragé cette dévotion.

M. l'abbé Pigeon, aumônier du lycée de Coutances. — 15 mars 1872.

SAINT BASIN, EVÊQUE DE TRÈVES (700).

Basin, de l'illustre famille des ducs d'Austrasie, fut d'abord reçu au monastère de Saint-Maximin, en qualité de simple religieux ; il fut ensuite élevé à la dignité d'abbé, à cause de la sainteté de sa vie. Plus tard, saint Numérien, archevêque de Trèves, étant mort, il fut contraint de ceindre la mitre à sa place. Il tint ce siége sous le règne de Childebert II, roi d'Austrasie. Il fut l'ami de saint Willibrord, dont il favorisa les études et les progrès. Il gouverna si bien son église et s'acquitta si parfaitement des devoirs de l'épiscopat, qu'il passa pour Saint, même de son vivant, et après sa mort, il fut honoré comme tel. Il eut pour successeur son neveu Lutwin, qui se montra digne de le remplacer. Son corps, d'abord déposé dans la basilique de Saint-Maximin, au côté droit de la crypte, sous le grand autel, fut, en 1621, placé en un lieu plus convenable. Il recevait autrefois beaucoup d'honneurs.

1. L'église de Saint-Martin des Champs devint, au moyen âge, un lieu de pèlerinage à l'imitation de celui de Saint-Martin de Tours, et nous avons connu quelques vieillards qui y allèrent prier comme pèlerins. Au XIe ou XIIe siècle, l'édifice primitif fut relevé et agrandi, et ceux qui l'ont connu nous disent qu'avec sa tour carrée et son toit conique, il ressemblait assez aux églises actuelles de Notre-Dame des Champs et de Saint-Saturnin. Au XVIIe siècle, Charles Boislève, évêque d'Avranches, y annexa le grand Séminaire (primitivement établi à Brouains, près de Mortain, sous l'épiscopat de Roger d'Aumont, 1650), et le curé du lieu, M. Gombert, en fut le premier supérieur vers 1660. Cette église, qui, comme cure et chanoinie, avait eu plusieurs prêtres recommandables par leur science et leur piété, fut transformée en caserne pendant la Révolution, et enfin détruite en 1806. Aujourd'hui il n'en reste plus de trace, et l'étranger qui parcourt le boulevard Saint-Martin ou la rue du Séminaire, ne se doute guère qu'il foule un sol miraculeux, et qu'à la jonction de ces deux voies se dressait jadis un temple mérovingien qui, après la cathédrale, était l'église la plus antique et la plus vénérable de la cité !... Le boulevard du Sud ou la Chaussée Saint-Martin n'était, avant 93, qu'une belle allée solitaire, plantée de peupliers, et conduisant du collége à l'église du Séminaire. Le collége, réputé comme un des meilleurs et des plus fameux de Normandie, servait en même temps de petit Séminaire, et il y avait dix-sept professeurs prêtres pour les deux établissements.

LA VÉNÉRABLE ANNE DE JÉSUS (1621).

Anne de Lobère, en religion Anne de Jésus, naquit à Medina-del-Campo, d'une famille illustre de l'Espagne, en 1545. Elle fut sourde et muette jusqu'à l'âge de sept ans. A peine âgée de dix ans, elle prononça le vœu de chasteté perpétuelle, pour remercier le Seigneur de lui avoir donné la parole. Elle s'avança tellement dans la piété chrétienne, que son confesseur témoigna dans la suite n'avoir jamais entendu l'aveu de quelque grand péché véniel. Elle embrassa l'institut de sainte Thérèse à vingt-quatre ans. Après avoir fondé divers monastères en Espagne, la mère de Jésus fut appelée, pour la même fin, en France et dans les Pays-Bas. En France, les maisons des Carmélites se multiplièrent rapidement ; il y en avait déjà soixante-deux à la fin du XVIIe siècle. Anne de Jésus mourut à Bruxelles, en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans son couvent du Parc, près la porte de Namur.

Ve JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Antioche, la naissance au ciel de saint Phocas, martyr, qui, après beaucoup de mauvais traitements souffertes pour le nom du Rédempteur, triompha de l'antique serpent, victoire qu'un miracle atteste encore aujourd'hui au peuple. Ceux en effet qui ont été mordus par un serpent n'ont qu'à s'approcher avec une foi vive de la porte de la basilique du martyr, aussitôt le venin perd sa force et les malades sont guéris [1]. Vers 320. — A Césarée, en Palestine, saint Adrien, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, fut, par l'ordre du président Firmilien, d'abord exposé à un lion pour la foi du Christ, et ensuite, percé à la gorge d'un coup d'épée, reçut la couronne du martyre. 308. — Le même jour, la passion de saint Eusèbe, officier du palais, et de neuf autres martyrs. — A Césarée, en Palestine, saint Théophile [2], évêque, qui, sous l'empereur Sévère, se fit remarquer par l'éclat de sa sagesse et l'intégrité de sa vie. 200. — Encore en Palestine, au bord du Jourdain, saint GÉRASIME, anachorète, qui florissait au temps de l'empereur Zénon. 475. — A Naples, le décès de saint JEAN-JOSEPH DE LA CROIX, de l'Ordre des Mineurs déchaussés, fondateur de la famille italienne de saint Pierre d'Alcantara et son premier provincial. Emule de saint François d'Assise et de Pierre d'Alcantara, il ajouta un grand éclat à la gloire de l'Ordre Séraphique et fut mis dans le canon des Saints par le pape Grégoire XVI. 1734.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Soissons, saint DRAUSIN, évêque et confesseur, fondateur du célèbre monastère de Notre-Dame de la même ville et de l'abbaye de la Rethonde, de l'Ordre de Saint-Benoit. 674. — A Arles,

1. Voir une courte dissertation sur les Saints du nom de Phocas, au 22 septembre, vers la fin de la vie de saint Phocas le Jardinier.

2. Eusèbe parle de saint Théophile au cinquième livre de son histoire. Il se distingua sous le règne du pape Victor, par l'énergie avec laquelle il combattit ceux qui, à l'exemple des Juifs, faisaient la Pâque le 14 de mars, et qu'on appelait pour cette raison les *quartodécimans*, et dont le parti se fortifiait alors de plus en plus. Il assembla à ce sujet un concile à Césarée, et, au nom de tous les Pères, il écrivit une lettre synodale où il disait, entre autres choses, que la coutume de célébrer la Résurrection de Jésus-Christ le dimanche, était de tradition apostolique. Saint Jérôme fait grand cas de cette lettre. Il mourut vers la fin du IIe siècle. Baronius dit que c'est à cet évêque que fut écrite la lettre du pape Victor, et non pas à Théophile, évêque d'Alexandrie, qu'on sait avoir vécu au temps de l'empereur Théodore le Jeune.

saint VIRGILE, évêque. 610. — A Tarbes, la fête de saint Lupercule [1], évêque d'Eause et martyr. IIIe s. — A Tours, saint Sigiraune, abbé. VIIe s. — A Lille et à Ypres, le bienheureux Zegher, religieux dominicain, dont les prédications contribuèrent beaucoup à la propagation de son Ordre dans les Flandres. Le Seigneur lui révéla la conversion et la sainteté future de la bienheureuse Marguerite d'Ypres, un jour qu'il la vit à l'église pour la première fois.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — En Palestine, au bord du Jourdain, saint Gérasime, etc.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — La solennité de tous les Saints de l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Martyrologes de Saint-Benoît et des Camaldules. — Sainte Cunégonde, vierge, dont il est fait mention le 3 mars.

Martyrologe de Cîteaux. — Dans la Gaule Narbonnaise, à Saint-Gilles, le martyre de saint Pierre de Castelnau, moine cistercien, et, par autorité apostolique, premier inquisiteur de la foi contre la perversité des hérétiques, qui, le premier, décora et consacra une charge si haute, de la pourpre de son sang glorieux.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François.— A Naples, le décès de saint Jean-Joseph de la Croix.

Martyrologe des Carmes Chaussés. — Saint Casimir, confesseur, dont la fête se fait la veille de ce jour.

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Récanati, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Jérôme Ghirarduce, confesseur de notre Ordre, qui, par ses efforts pour rétablir la paix et la concorde entre les proches, jeta un grand éclat.

Martyrologe des Capucins. — A Naples, etc., comme au Romano-Séraphique.

Martyrologe de Saint-Jérôme. — Saint Eusèbe, confesseur, disciple de notre père saint Jérôme.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — Saint Casimir, etc., comme ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Bida, en Isaurie, saint Conon, martyr. Temps apostoliques. — En Palestine, saint Euloge, martyr. — A Brescia, sainte Olive, vierge et martyre. Ses reliques sont conservées dans cette ville et dans celle de Salo, qui en est voisine. Règne d'Adrien. — En Pamphylie, saint Conon, jardinier, martyr. Il eut les pieds cloués et périt par ce supplice. L'an 251. Il était né à Nazareth, en Palestine [2]. — En Egypte, saint Marc, solitaire. Il vécut avec saint Moïse et saint Macaire, et dépassa l'âge de cent ans. On rapporte qu'il reçut l'Eucharistie des mains d'un ange [3]. Vers 400. — En Chypre, saint Grégoire, évêque de Constance, métropole de cette île. — A Bethléem, saint Eusèbe, de Crémone. Il fut l'ami de saint Jérôme qui, au moment de sa mort, le choisit pour supérieur de son monastère. Il est l'auteur de plusieurs écrits remarquables. Vers 423. — En Irlande, saint Kiéran, et saint Cartak, son disciple, abbés et évêques de Sagire [4]. — A Syracuse, en Sicile, saint Clément, abbé, dont le corps fut transporté à Constantinople, en 1040. — A Todi, dans l'Ombrie, le bienheureux Roger, disciple de saint François d'Assise [5]. An 1236.

1. Lupercule ou Luperque, selon les *Vies des Martyrs d'Aquitaine,* ouvrage composé par un auteur ancien, dont Joseph Scaliger loue le style élégant, souffrit le martyre à Eause, sous l'empereur Dèce. L'église d'Eause, antique métropole de toute la province, l'honorait comme son patron; et l'on est d'accord pour le regarder comme un des premiers évêques de cette même église. Néanmoins, quelques savants pensent qu'il ne faut pas le distinguer de Luperque, martyr à Saragosse, avec dix-huit autres, et loué par Prudence, dans son livre des *Couronnes des Martyrs.* Il existait, au XIe siècle, une abbaye qui portait le nom de Saint-Lupercule d'Eause. *(Propre de Tarbes.)*

2. On verra, au martyrologe romain du 6 mars, que Baronius place le lieu du martyre de saint Conon en Chypre. Les circonstances du martyre sont les mêmes, le lieu seul diffère. Or, voici ce qui a induit en erreur Baronius : c'est qu'il n'a eu entre les mains que des copies du ménologe des Grecs portant Κωνων ος του Κυπρίου — Conon de Chypre — au lieu de Κωνων ος του Κηπορου — Conon le Jardinier. Ce dernier texte est celui des Menées, de l'anthologie de Maxime de Cythère, etc. Le ménologe, au contraire, a le texte fautif του Κυπρίου. Henri Canisius, qui avait donné une édition du ménologe, remarque l'erreur contenue dans του Κυπρίου ; aussi ne traduisit-il pas ces mots dans sa version. Il lui eût suffi, ainsi qu'à Baronius, comme disent les Bollandistes, de consulter les Menées.

3. Voir au 2 février.

4. Les Irlandais appellent saint Kiéran le *premier-né* de leurs Saints : il est le plus célèbre de ceux qui ont paru en Irlande avant saint Patrice. Il vint au monde, suivant Usserius, en 352. Les Bollandistes rejettent cette chronologie. Si, en effet, saint Kiéran est né en 352, ce qui n'est pas prouvé du tout, tandis qu'on a des raisons plausibles de croire qu'il est mort en 520, cela ferait une vie de près de deux cents ans.

5. Voir notre *Palmier séraphique,* III, p. 342.

SAINT VIRGILE, RELIGIEUX DE LÉRINS,

ABBÉ DE SAINT-SYMPHORIEN ET ÉVÊQUE MÉTROPOLITAIN D'ARLES

610. — Pape : Boniface IV. — Roi de France : Clotaire II.

A l'exemple de Dieu, les pasteurs doivent user d'indulgence et gouverner par l'amour.
Propre de Fréjus. Oraison de saint Virgile.

Vers l'an 530, naissait dans l'Aquitaine un enfant de bénédiction nommé Virgile. Ses parents, riches Gallo-Romains, dont la vertu et la piété égalaient l'opulence et la noblesse, lui donnèrent l'éducation la plus brillante, mais aussi la plus chrétienne. Leurs soins ne furent pas perdus : ils eurent la consolation de voir se développer dans leur fils, dès la première enfance, les plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur. Croissant en sagesse comme en âge, Virgile, après avoir été un admirable enfant, devint le jeune homme le plus accompli, et toutes les espérances qu'il avait fait concevoir se trouvèrent dépassées par la réalité. A cette époque de la vie où les passions bouillonnent, où tout est séduction et danger, il conserva, dit le biographe, dans toute sa fraîcheur l'angélique vertu qu'exprimait son nom [1]. En lui, l'aimable candeur de l'innocence s'unissait à cette maturité précoce, à cette gravité douce que donnent la retenue, la modestie, la vigilance continuelle, la pratique de toutes les vertus et les habitudes sérieuses. Avide d'études et ne cessant de cultiver sa remarquable intelligence, il se distingua bientôt par l'étendue de son savoir et la supériorité de ses talents. La lecture des saintes lettres lui était surtout chère : chaque jour il y recueillait le céleste aliment destiné à la nourriture de son âme. Accoutumé par ses méditations sublimes et ses entretiens avec Dieu, à vivre dans une sphère supérieure, il avait un pieux et noble dédain pour toutes les choses matérielles d'ici-bas, n'estimait que les biens invisibles, et traitait son corps, quoique toujours innocent, comme l'ennemi naturel de la perfection évangélique, le comprimant sans cesse sous le poids des austérités, afin de prévenir ou d'arrêter aussitôt toute révolte de la chair contre l'esprit. A cet amour de l'étude, de la prière et de la belle vertu qui ennoblit, agrandit et spiritualise en quelque sorte la partie infime de notre être, le saint jeune homme joignait un cœur magnanime et généreux, une âme forte, une aimable mansuétude, un calme, une tranquillité, une patience à toute épreuve. Qui s'en étonnera ? La piété n'est-elle pas utile à tout ? Tant de belles qualités, tant de vertus semblaient encore rehaussées par les charmes de sa personne : il avait un visage remarquablement beau, un air toujours aimable et prévenant, des manières affables, un front noble et serein où l'on voyait l'élévation de ses pensées avec la paix de sa conscience ; et de ses lèvres gracieuses, où souvent s'épanouissait un bienveillant sourire, tombait une parole toujours douce et caressante.

1. ... Ut proprietatem sui nominis impleret gratia sanctitatis. *Virgilius a virgo* (Virgile vient de vierge). Boll., 5 mart.

Avec tous ces avantages extérieurs, avec les talents, la naissance et la fortune, Virgile eût pu briller dans le monde. Mais sa grande âme aspirait à monter plus haut : il voulait être parfait, et il savait que pour s'élever à la perfection dont les conseils évangéliques sont le terme, le chrétien doit renoncer à tout et briser tous les liens qui peuvent l'enchaîner à la terre. C'est pourquoi il courut aussitôt abriter dans un pieux asile sa jeune vertu, alarmée des dangers du siècle. Le célèbre monastère de Lérins lui ouvrit ses portes. Heureux de vivre avec des frères dans cette sainte communauté, le novice montra pour tous une admirable charité et s'attira bientôt l'affection générale. D'une exactitude scrupuleuse à observer la règle antique dans sa rigueur primitive, il fut bientôt le modèle de tous les religieux. Libre enfin de toute préoccupation terrestre, il semblait n'avoir de conversation qu'avec le ciel.

Après s'être formé à toutes les vertus religieuses sous ces cloîtres fameux qui ont vu tant d'illustrations, Virgile fut appelé au gouvernement de l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun : sainte et fameuse école aussi, où, comme à Lérins, sous l'influence de la règle des moines orientaux, florissaient la science et la vertu, heureuse mère de grands hommes et de grands saints qui furent pareillement la lumière du clergé, la gloire de l'Eglise. Le nouvel abbé justifia bientôt la grande idée qu'on avait eue de son mérite et montra toujours qu'il était au moins à la hauteur de cette réputation de talent et de sainteté qui l'avait fait mettre à la tête d'une institution si importante. Jamais pasteur ne garda son troupeau avec une sollicitude plus active, ne le conduisit avec plus d'habileté, ne l'aima d'une affection plus tendre. Comme un père, ou plutôt comme une mère toujours inquiète, il veillait le jour, il veillait la nuit : et tandis que les religieux, ses enfants, goûtaient les douceurs du sommeil, lui ne manquait jamais de parcourir le monastère, faisant partout la plus exacte visite. Une fois, dans une de ces circonstances, le démon essaya de l'effrayer en se montrant à lui sous une forme horrible. Le saint abbé fit un signe de croix, et l'infernal fantôme disparut. Un des jeunes gens élevés dans la maison vit aussi le spectre affreux et fut tellement épouvanté que la frayeur lui donna une fièvre brûlante. Virgile se rendit auprès de lui, le rassura avec une bonté paternelle, et fit une prière. C'en fut assez : le jeune malade se leva aussitôt parfaitement guéri.

Cependant Licérius, archevêque d'Arles, mourut. Or, il était d'une extrême importance que ce siége, le premier des Gaules à cette époque, fût occupé par un pontife d'un mérite éminent. Saint Syagre, évêque d'Autun, le comprenait mieux que personne. Cet illustre prélat, dont le zèle, aussi éclairé que vaste et actif, était sans cesse préoccupé du salut des âmes, du bien de l'Eglise et de la gloire de Dieu, porta donc toute son attention sur cette grande affaire, et crut devoir user de sa puissante influence pour procurer à la métropole d'Arles un digne pasteur. Ayant pu connaître parfaitement tout le mérite de l'abbé de Saint-Symphorien, il le proposa. Nul ne lui parut plus capable de s'élever jusqu'à la hauteur des sublimes fonctions de l'épiscopat. Et d'ailleurs Virgile avait une très-grande réputation, surtout dans les provinces méridionales : sa nomination y serait donc infailliblement accueillie par un assentiment général. Syagre, juste appréciateur des hommes et des choses, ne s'était point trompé. Le clergé et le peuple, acceptant avec empressement la proposition de l'évêque d'Autun, demandèrent d'une voix unanime l'illustre religieux. Lui essaya bien d'opposer une vive résistance à un choix contre lequel il n'y avait qu'une seule réclamation, celle de son humilité ; mais il fut obligé de céder à des vœux et à un appel non

moins obstinés que sa résistance elle-même. Vaincu par cette sorte de violence morale, arraché malgré lui, comme saint Germain, au calme pieux de sa chère abbaye, acclamé avec un enthousiasme irrésistible qui ne lui laissait plus sa liberté, il consentit enfin à recevoir la consécration épiscopale, et se donna tout entier à son peuple, comme il s'était donné tout entier à ses religieux (580). Le monastère de Saint-Symphorien, tout honoré qu'il était de la gloire de fournir des évêques aux principales églises des Gaules, dut être bien sensible à cette nouvelle et si grande perte, quoique sans doute on lui donnât un nouvel abbé digne de sa réputation et de son importance.

A peine Virgile avait-il pris possession de son diocèse que, dévoré du zèle de la maison de Dieu, il réforma son clergé, donna de grands biens à son Eglise et construisit dans sa ville épiscopale une basilique en l'honneur de saint Etienne, premier martyr. Plus tard, il en éleva encore une autre sous le vocable du Sauveur et de saint Honorat, l'illustre fondateur de Lérins, et un de ses prédécesseurs sur le siége d'Arles. A cette dernière église, il annexa un monastère, afin que les louanges de Dieu y fussent chantées jour et nuit. Il était heureux au milieu de cette communauté de frères qui lui rappelait son ancienne famille de Saint-Symphorien d'Autun et devait fournir à son diocèse un clergé pieux et instruit.

La réputation de Virgile ne se renferma point dans les limites de la Gaule ; elle franchit les monts et arriva jusqu'à Rome. Le grand pape saint Grégoire, dont le jugement était si éclairé et si juste, rendit le plus éclatant hommage au mérite du saint archevêque par les lettres fréquentes, par l'estime, par l'affection singulière dont il l'honora, et ne craignit point de partager en quelque sorte avec lui l'autorité du pontificat suprême, en le nommant son vicaire dans les états de Childebert. Voici ce que le Saint-Père écrivait à Virgile peu de temps après la nomination de ce digne abbé de Saint-Symphorien à l'archevêché d'Arles : « Grégoire, à Virgile, évêque d'Arles. — Je regrette de n'avoir pu encore écrire à Votre Fraternité pour lui rendre le salut que je lui dois. Mais aujourd'hui je vais, dans une seule et même lettre, vous témoigner mon affection fraternelle et en même temps vous parler de la manière dont il faut agir à l'égard des Juifs. Quelques-uns d'entre eux, qui sont établis dans votre province et qui se rendent à Marseille pour les affaires de leur commerce, nous ont informé que plusieurs de leurs coréligionnaires recevaient le baptême plutôt par force que par conviction. Or, une telle conduite procède sans doute d'une bonne intention ; elle est dictée par l'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais je crains bien que ce zèle, moins éclairé qu'ardent, n'obtienne pas les résultats qu'il se promet, et ne cause, ce qu'à Dieu ne plaise, la perte des âmes qu'il voudrait sauver. Car des hommes qui n'ont pas été amenés par une intime conviction, mais qui ont été traînés de force au baptême, retournent à leurs anciennes superstitions et trouvent par leur apostasie la mort là où ils devaient trouver la vie. Que Votre Fraternité fasse donc à ces pauvres aveugles de fréquentes exhortations, afin de les engager doucement à demander eux-mêmes le sacrement qui ouvre la porte de l'Eglise... »

L'illustre Pontife, répondant à une nouvelle lettre du saint archevêque, qui selon l'usage avait fait l'instance du *pallium,* lui dit : « Quelle admirable chose que la charité !... Que le grand Apôtre avait donc bien raison de l'appeler le lien de la perfection ! En effet, les autres vertus ornent l'âme, mais c'est la charité qui les y attache. Or, mon très-cher frère, je sais par le témoignage de ceux qui viennent des Gaules que vous êtes un modèle de cette excellente vertu ; et d'ailleurs vos lettres suffiraient pour en donner la preuve.

Ainsi, je n'ai garde de soupçonner qu'en demandant, selon l'usage de vos prédécesseurs, le *pallium* et le vicariat apostolique, vous ayez eu pour motif la gloriole d'atteindre au faîte des dignités passagères et de vous parer d'un ornement extérieur. Vous savez très-bien, — au reste personne ne l'ignore, — que la foi est venue de l'Eglise romaine dans les Gaules ; en vous adressant au Saint-Siége, selon l'ancienne coutume, vous avez voulu montrer qu'il est la source de toute faveur et de toute autorité. Un bon fils n'aime-t-il pas à recourir au sein de sa mère ? C'est pourquoi nous vous accordons très-volontiers ce que vous nous demandez. Nous ne voudrions pas vous priver d'une distinction que vous méritez si bien, ni mépriser la requête de notre très-illustre fils, le roi Childebert. Mais aussi redoublez de zèle, afin que votre sollicitude et votre vigilance croissent en proportion de votre dignité ; servez de modèle à tous ceux qui sont soumis à votre autorité, et recherchez, non les avantages temporels attachés aux honneurs, mais les biens de l'éternelle patrie. Car Votre Fraternité n'ignore pas ce que l'Apôtre dit en gémissant : « Tous cherchent leurs intérêts particuliers, et non ceux de Jésus-Christ ». Puis le souverain Pontife excite particulièrement le zèle de Virgile contre deux abus qu'il stigmatise avec force et indignation : la simonie et les ordinations précipitées des sujets indignes ou incapables des fonctions ecclésiastiques. Sa lettre se termine ainsi :

« Il est donc nécessaire que Votre Fraternité s'empresse de recommander à notre très-illustre fils, le roi Childebert II, d'extirper de son royaume les désordres que nous venons de signaler, afin que ce prince reçoive la récompense promise à ceux qui aiment ce que Dieu aime et qui haïssent ce que Dieu hait. Enfin nous vous chargeons, au nom de Dieu, d'exercer suivant l'ancien usage les fonctions de vicaire du Saint-Siége dans tous les Etats de notre très-illustre fils, le roi Childebert, sauf toutefois le droit des métropolitains. Nous vous envoyons en même temps le *pallium* que Votre Fraternité portera dans l'église pour célébrer solennellement la messe. Nul évêque ne pourra sortir de son diocèse qu'avec la permission de *Votre Sainteté*. S'il s'élève des discussions sur la foi ou sur quelque autre point difficile, que la question soit discutée et résolue dans un concile de douze évêques. Si la chose, après un mûr examen, n'est pas décidée dans cette assemblée, qu'elle soit déférée au tribunal de ce Siége apostolique. Que le Dieu tout-puissant vous couvre de sa protection et vous accorde la grâce de vous élever toujours par vos vertus à la hauteur de la dignité dont vous êtes investi (595) ».

Rien n'échappait à la vaste sollicitude, à l'activité prodigieuse du grand Pape ; et il recommandait tout au zèle de notre Saint, son digne vicaire dans les Gaules.

On sait qu'il avait envoyé le moine Augustin et plusieurs autres ouvriers évangéliques travailler à la conversion des Anglo-Saxons qui s'étaient établis dans l'île de Bretagne (l'Angleterre). C'était là son œuvre de prédilection : aussi ne manqua-t-il pas de recommander avec un soin tout paternel les nouveaux apôtres à la charité de Virgile. Voici ce qu'il lui écrivait à cette occasion : « Je juge de l'affection avec laquelle vous accueillerez des frères qui doivent aller vous trouver spontanément, par celle que vous témoignez à ceux que vous avez plus d'une fois invités. Je ne doute donc pas que vous ne receviez Augustin et ses compagnons avec une douce bienveillance qui les comblera de consolation. Examinez en même temps ces missionnaires, et si vous remarquez en eux quelque chose de répréhensible, avertissez-les, corrigez-les, afin qu'ils soient plus aptes à opérer la conversion des peuples. Que Dieu vous ait en sa sainte garde, mon très-révérend frère ». Augustin,

fortifié par les encouragements de Virgile, partit pour l'Angleterre où il opéra de nombreuses conversions. Mais, pour être plus en état de gouverner la nouvelle église qu'il venait de former, l'apôtre des Anglais revint en Gaule recevoir des mains du saint archevêque d'Arles, vicaire de saint Grégoire, l'ordination épiscopale (597), et alla établir son siége à Cantorbéry. Ainsi saint Virgile a été le consécrateur d'Augustin, apôtre de l'Angleterre ; et comme il avait habité Lérins, l'île des Saints, il est comme le trait d'union entre l'île des Saints de la Méditerranée et l'île des Saints de l'Océan. Que ce souvenir est glorieux pour l'abbaye de Saint-Symphorien, mais aussi qu'il est triste !

On voit également par cette correspondance quel cas le Saint-Père faisait de Virgile. Mais Notre-Seigneur voulut honorer lui-même par le don des miracles celui que son vicaire honorait si justement de son estime et de sa confiance. Voici donc ce que racontent de vieilles légendes.

Un diacre, nommé Aurélien, avait un neveu orphelin auquel il servait de père et qu'il aimait tendrement. Or, cet enfant, jouant un samedi soir avec ses petits camarades sur les remparts de la ville, tomba, se brisa la tête et mourut. Le diacre, inconsolable de la perte de ce neveu chéri, prit aussitôt le cadavre et le porta aux pieds de Virgile. Le saint archevêque, qui assistait alors à l'office dans la nouvelle basilique de Saint-Etienne, heureux d'avoir pu consacrer à Dieu ce bel édifice et le remerciant du succès de cette grande œuvre, dit à Aurélien de déposer dans sa chambre l'enfant mort et d'avoir confiance. Après l'office, le diacre désolé, s'étant jeté à ses genoux et les tenant embrassés, lui dit : « Seigneur, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez obtenu la grâce que j'implore ». Touché d'une si grande douleur et cédant à de si vives instances, le vénérable évêque se rendit, suivi de tout le peuple qui était dans l'église, auprès du mort et adressa au ciel une ardente prière. Puis prenant l'enfant par la main il le rendit plein de vie à son oncle. Aussitôt toute la foule qui l'environnait éclata en transports et s'écria : « O Dieu, gloire à vous ! »

Pendant la construction de la superbe basilique que l'homme de Dieu fit élever hors des murs de la ville en l'honneur du Sauveur et de saint Honorat, il arriva qu'un jour les ouvriers, malgré tous leurs efforts, ne purent dresser ces magnifiques colonnes de marbre que l'on voit aujourd'hui, ajoute la légende. En vain employèrent-ils tous les moyens ; en vain appelèrent-ils à leur aide un grand nombre d'hommes dans toute la vigueur de l'âge ; toujours même résistance, même impossibilité d'imprimer aux colonnes le moindre mouvement. Alors on s'effraya et on courut avertir l'archevêque. Celui-ci arriva et, reconnaissant là une intervention de cet esprit méchant, ennemi de Dieu et de l'homme, qui cherche toujours à faire le mal et à empêcher le bien, il dit : « Mes enfants, ne vous donnez pas tant de peine ; ce serait inutile, vous ne réussiriez pas. A une résistance surnaturelle, il faut opposer une force surnaturelle aussi ». Alors, tombant à genoux, il implora le secours du Tout-Puissant et s'écria, après avoir achevé sa prière : « Misérable ! comment as-tu pu avoir l'audace de t'opposer à l'œuvre de Dieu ? Fuis loin d'ici ». Aussitôt les ouvriers se remirent au travail, et les colonnes furent dressées sans la moindre difficulté. Une autre fois, comme le saint évêque célébrait la messe, une veuve désolée, qui venait de perdre une fille unique, sa consolation, son espoir, fit porter près de lui, devant l'autel, le cercueil contenant les restes de celle qu'elle pleurait, et le supplia par ses larmes, plus encore que par ses paroles, de vouloir bien obtenir de Dieu la vie de son enfant bien-aimée. Virgile, dont le cœur ne

tint pas contre cette tendresse et cette douleur maternelle, s'approcha du cercueil, se prosterna humblement, leva les mains vers le ciel, et s'adressant à Celui qui a la souveraine bonté aussi bien que la souveraine puissance, il le pria, avec toute l'ardeur de sa charité, de consoler une pauvre mère en lui rendant sa fille unique. Il fut exaucé. Tout à coup la défunte ouvrit les yeux : elle paraissait sortir comme d'un profond sommeil. « Levez-vous », lui dit alors le saint. Elle se leva, et sa mère la reçut dans ses bras en l'arrosant des douces larmes de la joie mêlées aux larmes amères de la douleur qui n'étaient point encore séchées. « Miracle ! miracle ! » s'écria tout le peuple transporté d'admiration, pendant que le saint Pontife, dont l'humilité s'alarmait des hommages rendus à son crédit auprès de Dieu, se hâtait de s'y dérober par la fuite. Mais on le cerna de toutes parts, on lui arracha la plus grande partie de ses vêtements, et la piété des fidèles, dit le biographe, conserve encore précieusement ces lambeaux comme les reliques d'un grand serviteur de Dieu.

Un aveugle, qui avait grande confiance aux mérites du serviteur de Dieu, pria un sous-diacre, nommé Fulgence, de le conduire pendant la nuit dans le vestibule de la basilique de Saint-Etienne. « Là », disait-il, « je ne manquerai pas de trouver l'archevêque au moment où il sortira de l'office des Matines, j'implorerai son assistance, il intercédera pour moi et je serai guéri ». En effet, quand Virgile se retira pour aller prendre un peu de repos, l'aveugle qui l'attendait attentif et immobile se précipita à ses genoux, l'arrêta au passage et ne le lâcha point qu'il n'eût obtenu la promesse d'une prière. Le Saint, touché d'une si naïve confiance et d'une foi si vive, implora donc pour ce malheureux la bonté divine par une supplication fervente, fit le signe de la croix sur ces yeux éteints qui depuis quinze ans n'avaient pas vu la lumière, et aussitôt ils s'ouvrirent. Puis, embrassant tendrement le pauvre aveugle qui le remerciait avec transport, l'humble prélat lui recommanda de garder sur tout ce qui venait de se passer le plus inviolable secret. Mais cet homme était trop heureux pour ne pas trahir son bienfaiteur : sa joie et sa reconnaissance éclatèrent malgré lui. Bientôt toute la ville connut et proclama le nouveau miracle opéré par le saint pontife.

Nous pourrions encore rapporter un grand nombre de prodiges dus à la charité et aux prières du saint archevêque, car l'Esprit-Saint qui habitait dans son âme, ajoute l'historien, ne lui refusait aucune faveur. Mais il est temps de parler de la bienheureuse mort qui couronna une vie toute de travaux et de vertus. Il connut par révélation et prédit le jour de son passage à une autre vie ; ce jour était très-prochain. La triste nouvelle se répandit bientôt et la désolation fut générale. Lui, au contraire, heureux d'aller se réunir au bon maître qu'il avait toujours si bien servi et tant aimé, donna avec calme tous les ordres relatifs à sa sépulture, n'oubliant pas de recommander qu'on l'ensevelit avec le cilice qu'il portait toujours sur sa chair comme une cuirasse contre les attaques de l'esprit impur. Puis, quand le jour de sa mort fut arrivé, il se mit tranquillement au lit, comme pour prendre son repos, commença le saint office et alla l'achever dans le ciel. Ses dernières paroles, qui étaient des louanges de Dieu, se mêlèrent sur ses lèvres à son dernier soupir. Au même instant une odeur délicieuse s'exhala du saint corps ; on croyait, dit la légende, respirer les parfums de toutes les fleurs du printemps. Saint Virgile mourut dans les premières années du VIIe siècle. Ses obsèques attirèrent un immense concours de peuple. Tous voulaient approcher du cercueil et toucher au moins l'extrémité des tentures qui ornaient le brancard funèbre. Cette confiance des fidèles n'était point

vaine : Dieu voulut lui-même la justifier en attestant par un éclatant prodige la sainteté de son serviteur. Le convoi arrivait près du lieu de la sépulture, et on allait recouvrir les restes vénérés du saint pontife pour les déposer dans le tombeau, lorsque tout à coup on vit accourir des gens portant un cadavre. C'était celui d'une jeune fille qui venait de mourir dans un village voisin. L'espoir d'obtenir par l'intercession du grand serviteur de Dieu que la vie lui fût rendue précipitait leurs pas. Enfin ils arrivent essoufflés, se jettent à genoux tout en larmes et supplient le clergé de permettre que le cercueil du Saint touchât le corps de la défunte. On se rend à leurs vives instances. Au signal donné toute la multitude tombe également à genoux, priant, silencieuse, immobile, dans l'attente de ce qui allait arriver. Bientôt le *Kyrie eleison* est entonné : mille voix le répètent, et à la septième fois la jeune fille se lève pleine de vie. Aussitôt un frisson de religieuse terreur parcourt et fait tressaillir l'immense assemblée. D'abord, tous restent muets de stupeur, d'admiration et de respect. Mais un sentiment qui domine tous les autres ne tarde pas à se faire jour : la joie éclate et remplace la tristesse des funérailles. Aux chants lugubres et plaintifs succèdent des cantiques d'allégresse, et la cérémonie des obsèques se change en une marche triomphale. Ceux qui avaient apporté la jeune ressuscitée s'empressent de la dépouiller des linceuls de la mort pour la parer d'habits de fête ; et la voilà qui marche, ivre de bonheur, au milieu des rangs pressés de cette foule innombrable, et criant, dans les transports de sa reconnaissance : « O bienheureux évêque ! ô bon et saint pasteur ! combien je vous suis redevable ! que vos mérites sont puissants ! Oui, vous avez bien montré en me rendant la vie que vous vivez vous-même de la vie éternelle ».

Cependant le convoi était entré dans cette superbe basilique de Saint-Honorat que l'illustre archevêque avait fait construire hors de la ville et choisie pour le lieu de sa sépulture. On y acheva avec une grande solennité la cérémonie des obsèques, et le saint corps fut déposé dans ce tombeau que tant de miracles, dit le biographe, ont rendu depuis si célèbre. Aussi l'église d'Arles célébra-t-elle bientôt chaque année, le 10 octobre, la fête du saint prélat. Le monastère de Lérins, où Virgile avait passé sa jeunesse et appris la vertu, ne resta pas en arrière et consacra le 5 mars à honorer annuellement une mémoire et si sainte et si chère.

Nous avons emprunté cette légende à l'ouvrage de M. Dinet : *Saint Symphorien d'Autun.*

SAINT DRAUSIN, ÉVÊQUE DE SOISSONS

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE NOTRE-DAME

674. — Pape : Adéodat. — Roi de France : Thierry III.

Drausin était Soissonnais de naissance ; son père s'appelait Leudomare, et sa mère Rachilde ou Richilde, l'un et l'autre d'une famille très-illustre qui s'était alliée aux plus grands seigneurs de la cour, depuis que la ville de Soissons était devenue la capitale d'un royaume, par la division de la France en tétrarchies, en faveur des enfants de nos premiers rois. Mais leur

éminente vertu les rendait encore plus considérables, car ils passaient leur vie dans des exercices continuels de piété ; l'église était le lieu qu'ils fréquentaient le plus ; leur maison était la retraite ordinaire des pauvres et des voyageurs. Ils cherchaient les affligés pour les consoler, ils étaient ravis de trouver des nécessiteux afin de les secourir, ils visitaient souvent les malades et les prisonniers, pour les exhorter à faire un bon usage de leurs peines. Il ne faut donc pas s'étonner, dit l'auteur qui a écrit cette histoire, si un si grand Saint naquit d'un père si vertueux et d'une si sainte mère : ce fut pour récompenser le mérite de leur sainte vie que Dieu leur donna un enfant, qui, en suivant leurs bons exemples, devait être un excellent modèle de sainteté dans toute l'Eglise.

Il est aisé de juger par là quelle fut l'éducation de notre Saint, et quel soin ses parents prirent de lui inspirer de bonne heure la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Aussi commença-t-il, dès ses plus tendres années, à travailler à la perfection, et à donner des marques d'une sainteté extraordinaire. On admirait en lui, lorsqu'il n'était encore qu'aux petites écoles, une patience extrême à souffrir les injures et les mauvais traitements que lui faisaient quelquefois ses compagnons ; une humilité profonde à se soumettre à tout ; une fidélité inviolable à faire ses exercices de dévotion, une modestie, une douceur et une affabilité qui gagnaient le cœur de tout le monde. Enfin, comme si Dieu lui eût donné les sciences par infusion, il apprit, presque en un moment, ce que les autres ne peuvent apprendre qu'en plusieurs années.

De si heureux commencements dans la pratique de la vertu et dans la connaissance des lettres, déterminèrent ses parents à le mettre sous la conduite de saint Anseric, évêque de Soissons. Ce prélat ne fut pas longtemps sans remarquer dans le jeune Drausin de grandes dispositions à la piété ; c'est pourquoi il s'appliqua avec beaucoup d'affection à cultiver son cœur aussi bien que son esprit, en imprimant dans l'un l'amour divin et le zèle pour la gloire de Dieu ; dans l'autre, les lumières de la foi, et celles des saintes Ecritures et des sciences humaines. Notre Saint fit de si grands progrès sous un tel maître, que Bettolen, qui succéda à ce bienheureux évêque, le fit d'abord son archidiacre ; et, ayant ensuite renoncé à l'épiscopat pour rentrer dans son cloître, après avoir déclaré, en présence du clergé et du peuple, qu'il n'avait pas été élevé à cette suprême dignité par une voie légitime, il fit en sorte que saint Drausin fût élu en sa place : ce choix causa une extrême joie, non-seulement aux habitants de Soissons, mais encore au roi et à toute sa cour (658).

Dès qu'il fut sacré, le zèle, ce feu spirituel qui brûle dans le cœur d'un vrai ministre de Jésus-Christ, lui fit entreprendre, avec une ardeur et un soin infatigables, la conduite de son diocèse : il retrancha les abus qui s'y étaient glissés ; il soutint la discipline ecclésiastique ; en un mot, il n'épargna rien pour satisfaire aux obligations de sa charge. Et, parce que l'évêque doit être la lumière et comme le soleil de son peuple, il crut qu'il devait éclairer et échauffer tous ceux que Dieu lui avait confiés. Il s'occupa donc sans cesse à gagner des âmes à Jésus-Christ, soit par ses prédications, qu'il faisait avec une ferveur incroyable, soit par ses exhortations familières, dans lesquelles, par une adresse merveilleuse, il portait les personnes les plus insensibles à l'amour de la dévotion. En effet, il était difficile de résister à la force de sa parole, puisqu'elle était confirmée par l'exemple de ses vertus. Il employait les revenus de son église à secourir les pauvres dans leurs misères, à revêtir les nus, à rassasier les faméliques et à recevoir les

pèlerins. Son temps se passait à consoler les affligés, à visiter les malades et à exhorter les prisonniers; et, après avoir été occupé durant le jour à ces pieux devoirs, il passait les nuits à prier et à chanter les louanges de son Dieu. Son abstinence était si grande, qu'on peut dire que sa vie n'a été qu'un jeûne continuel. Il eut une patience admirable, non-seulement dans les accidents fâcheux qui lui arrivèrent, mais encore dans des maladies très-aiguës dont il fut tourmenté presque toute sa vie; car, bien loin qu'il se plaignît au plus fort de ses douleurs, l'on n'entendait sortir de sa bouche que des actions de grâces à la majesté de Dieu, et il se réjouissait de ce qu'il avait le bonheur de souffrir quelque chose pour son amour; aussi, non content de ses infirmités, il affligeait encore sa chair par plusieurs genres de mortifications; de sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Que plus il était infirme, plus il faisait paraître de courage ».

Cependant, ces fréquentes maladies n'empêchaient point cet admirable serviteur de Jésus-Christ de veiller incessamment sur son troupeau; et, pour faire fleurir de plus en plus, dans son diocèse, la sainteté et la perfection évangéliques, il résolut d'y faire construire deux monastères, l'un de religieux et l'autre de religieuses, comme des lieux d'asile ouverts contre les tempêtes du siècle, à ceux qui voudraient se consacrer à Dieu, et afin que la vie de ces anges de la terre attirât sans cesse les bénédictions du ciel et la grâce de la sanctification sur tout son peuple. Pour cet effet, il acheta à Bettolen, dont nous avons parlé, et qui était abbé de Choisy, un lieu appelé Rethondes, situé le long de la rivière de l'Aisne, où il fit bâtir le monastère de religieux auquel il assigna de très-grands revenus. Cet édifice ne fut pas plus tôt achevé qu'il fut rempli d'un grand nombre de personnes qui s'y retirèrent pour se donner entièrement à Jésus-Christ [1].

Pour le monastère de religieuses, il eût bien souhaité de le faire bâtir dans l'enceinte de sa ville épiscopale; mais, n'ayant pu exécuter ce dessein, parce que Soissons, séjour ordinaire d'un des rois Francs, se trouvait trop rempli de monde, il fut obligé de chercher une place dans les faubourgs. Leutrude, femme d'Ehroïn, maire du palais, l'aida beaucoup, soit en obtenant de son mari la permission nécessaire pour bâtir près de la ville [2], soit en l'engageant à fournir à la dépense des bâtiments. Cette maison ne fut pas longtemps non plus sans être peuplée par de vertueuses filles, qui ne voulurent point avoir d'autre Epoux que celui des vierges, sous l'abbesse Ethérie, que l'on avait tirée de Jouarre pour gouverner cette nouvelle communauté.

L'odeur de leurs vertus attira un si grand nombre de religieuses, que le lieu se trouvant trop petit pour les contenir toutes, et étant d'ailleurs extrêmement incommode et exposé aux fréquentes inondations de la rivière, saint Drausin pensa à faire bâtir un autre monastère dans la ville : il exécuta heureusement ce dessein, grâce à la générosité et à la libéralité d'Ehroïn, que Leutrude engagea, par ses prières et par ses larmes, à cette pieuse entreprise. Saint Ouen, archevêque de Rouen, qui se trouvait alors à la cour, ne contribua pas peu, par ses sollicitations, à l'y faire condescendre. En

1. La communauté de Rethondes ne poussa pas son existence au-delà de trois siècles, et, dès 893, l'abbaye n'était plus qu'un prieuré simple du titre de Saint-Pierre, dépendant de Saint-Médard de Soissons et dont le titulaire, comme héritier des anciens abbés, conservait le droit de justice sur le village de Rethondes qui dut se former autour du monastère. Un vieil édifice roman, qui fut l'église du prieuré, est encore aujourd'hui comme un souvenir vivant de cet établissement religieux qui, du reste, ne fut pour saint Drausin que le prélude d'une fondation plus importante, celle de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons.

2. Sur l'emplacement actuel de la rue des Graviers.

effet, ce ministre qui, d'ailleurs, était bien aise de donner des marques d'une piété, au moins apparente, accorda ce que notre Saint demandait, et offrit même son palais pour en faire une maison religieuse. Un historien soissonnais, qui vivait il y a plus de neuf cents ans, dit que cela ne fut exécuté que quatre ans après la mort de saint Drausin ; mais il est certain que cet écrivain s'est trompé, comme le montre fort bien l'auteur de l'*Histoire de Notre-Dame de Soissons*.

Dès que le nouveau monastère fut achevé, le saint Evêque y transféra la plus grande partie des religieuses qui demeuraient dans celui du faubourg. Afin de rendre cette cérémonie plus auguste, il invita plusieurs prélats à être témoins de cette action, et à assister à la dédicace de l'église, qui se fit fort solennellement et sous l'invocation de Notre-Dame, l'an 664, le dixième du règne de Clotaire III. Il fit aussi construire deux autres églises, suivant la coutume de ces temps-là d'en bâtir trois dans les grandes abbayes : l'une à l'honneur de saint Pierre, pour les religieux qui dirigeaient la communauté ; l'autre, à l'honneur de sainte Geneviève et de tous les Saints, pour les religieuses malades, pour les hôtes et pour les pauvres qu'on recevait dans le monastère. Cette nouvelle colonie de vierges ne fut pas plus tôt établie dans Soissons, que plusieurs personnes nobles, attirées par leurs bons exemples, demandèrent à être reçues en leur compagnie; de sorte que l'on vit, en ce lieu, des princesses du sang renoncer aux vains amusements du siècle, pour ne s'occuper que de l'affaire de leur salut. Il semble que saint Drausin ne restait au monde que pour donner la dernière perfection à ce grand ouvrage : car, après avoir achevé l'établissement de cette maison religieuse, tant pour le temporel que pour le spirituel, il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux, passant de cette vie à l'immortalité, le 5 mars, vers l'an 674.

Le bruit de sa mort jeta la consternation parmi le peuple : on entendit un gémissement universel par toute la ville, chacun croyant avoir perdu en lui ce qu'il avait de plus cher au monde. Les veuves et les orphelins le pleuraient comme leur protecteur; les pauvres, comme leur père ; les ecclésiastiques, comme leur chef; les religieux, comme leur bienfaiteur. En un mot, il n'y eut personne qui ne fût touché de la perte d'un si saint homme.

On invoque ce grand Saint lorsqu'on est obligé de combattre contre les ennemis de la Foi, de l'Eglise ou de l'Etat. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, eut recours à lui avant de s'en retourner en Angleterre, où il prévoyait, par un esprit prophétique, qu'il devait endurer le martyre pour la défense des libertés ecclésiastiques ; il espérait obtenir, par son intercession, les grâces et les forces qui lui étaient nécessaires dans un tel combat. On dit que ceux qui passaient la nuit en prières, devant son tombeau, devenaient invincibles à tous leurs ennemis. Aussi, jadis les Italiens et les Bourguignons, lorsqu'ils avaient la guerre dans leur pays, faisaient souvent ce pèlerinage pour triompher de leurs adversaires : Robert de Montfort y passa la nuit en oraison, avant de livrer bataille à Henri, comte d'Essex.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT DRAUSIN.

Son corps sacré fut inhumé avec pompe dans l'église de l'ancien monastère, ainsi qu'il l'avait désiré. Mais s'il abandonna ses filles pour quelque temps, il fit paraître, dans la suite, que ce n'était qu'afin de leur donner des marques plus sensibles de sa protection : car les miracles que Dieu opéra à son tombeau y attirèrent tant de malades et de pèlerins, que l'église ne pouvant qu'à peine

les contenir, les religieuses du nouveau monastère, qui, d'ailleurs, étaient extrêmement affligées de se voir éloignées de leur saint fondateur, engagèrent Leutrude à procurer la translation de son saint corps dans la nouvelle église, pour qu'il y fût honoré avec plus de décence. Pour cet effet, Adalbert, vingt-quatrième évêque de Soissons (que quelques-uns confondent à tort avec Bettolen, prédécesseur de notre Saint, et d'autres avec Aubert, qui ne fut jamais évêque de cette ville, mais seulement abbé de Saint-Médard), Adalbert, dis-je, se transporta au tombeau de saint Drausin, et fit la cérémonie de cette translation. Son corps fut trouvé frais et entier, et sans nulle apparence de corruption, quoiqu'il y eût plus de quatre ans qu'il fût enterré. Cette translation, qui se fit le deuxième jour de juin, environ l'an 680, fut si auguste et accompagnée de tant de miracles, que l'église de Soissons en a célébré depuis la mémoire.

Parmi les merveilles qui y arrivèrent, on raconte qu'une femme voulant, par dévotion, avoir quelque relique du Saint, lui tira une dent, et qu'aussitôt il sortit du sang du même endroit : ce qui étonna tellement les assistants, que, n'osant plus s'exposer à rien prendre d'eux-mêmes, ils supplièrent humblement qu'au moins on leur donnât, ou quelques-uns de ses cheveux, ou des rognures de ses ongles, tant était grande la confiance qu'on avait en son intercession.

Les miracles ont continué à son tombeau, dans l'église du nouveau monastère. Une infinité de malades y ont reçu une parfaite santé. Un aveugle de Reims y recouvra la vue, après avoir su, par révélation, qu'il ne devait recevoir cette grâce qu'au sépulcre du Saint. La lampe ardente qu'on y entretenait à son honneur s'est quelquefois rallumée miraculeusement à la vue des religieuses. L'huile s'y est vue aussi fort souvent multipliée. L'on a encore plusieurs fois aperçu, sur ce saint lieu, une lumière si éclatante, qu'elle éblouissait les yeux de ceux qui la regardaient. Enfin, l'on a vu sortir des vapeurs qui répandaient une odeur très-suave. Tous ces prodiges, ajoute l'historien de sa vie, sont autant d'illustres témoignages de l'ardente charité dont le grand saint Drausin semblait encore tout embrasé, même après sa mort.

Renseignements fournis par M. Henri Congnet, chanoine titulaire de Soissons, le 30 novembre 1862 :

1° Translation des reliques de saint Drausin.

Pendant plusieurs siècles, l'église de Soissons, par reconnaissance pour les nombreux miracles opérés lors de la translation des reliques de saint Drausin, crut devoir célébrer la mémoire de cette translation, au jour anniversaire où elle avait eu lieu (2 juin). Ce qui est certain, c'est que D. Michel Germain, ce bénédictin qui a écrit savamment l'histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, et l'a fait imprimer en 1675, en un vol. in-4°, atteste formellement que l'*église de Soissons faisait la mémoire de cette translation le 2 juin.* — En dernier lieu, l'abbaye de Notre-Dame seule faisait cette translation le 18 juin, comme on peut s'en convaincre en consultant le manuscrit n° 99, qui se trouve à la bibliothèque communale de Soissons.

Néanmoins, ou bien il faut dire avec Baillet que cette fête était particulière à l'abbaye, ou bien qu'elle était tombée en désuétude par le laps des temps, puisque, dans la même année 1675, époque où l'évêque Charles de Bourlon édita son bréviaire, réformé *ad normam Breviarii romani,* il n'est fait mention de cette mémoire, ni dans le calendrier, ni dans le corps du volume, au 2 juin. — Il en est de même dans le bréviaire nouveau, publié en 1742 par l'évêque François de Fitzjames qui avait pris à tâche cependant de ne laisser périr aucun des anciens usages. Le *Propre Soissonnais,* approuvé en 1851 par la sacrée Congrégation des Rites, n'a conservé aucune trace de cette ancienne coutume.

2° Son culte actuel. Sa fête, qui n'était que du rit semi-double, de 1675 à 1851, depuis le retour à la liturgie romaine, se célèbre du rit *double.*

3° Des trois églises de l'abbaye : *Saint-Pierre,* au parvis, *Sainte-Geneviève,* et la *grande église.* il ne reste que la collégiale dite de Saint-Pierre, au parvis de Notre-Dame, laquelle était desservie par un collége de chanoines. Encore n'est-elle pas entière : on en a démoli le chœur et l'abside. Il reste le portail et sa façade, ainsi que la nef. C'est le plus ancien et le plus curieux monument de Soissons, style roman dans son ensemble, dans ses fenêtres, frise, etc. Le portail appartient à l'époque de transition, et l'ogive commence à y apparaître. — Ce bâtiment est loué par l'administration municipale, pour servir à un magasin de marchandises; mais on veille à sa conservation. — De l'église de Sainte-Geneviève, aucun vestige.

Quant à la *grande église* dont le portail, donnant sur la Grande-Rue ou rue du Commerce, était surmonté de deux belles tours, dans le genre de celles de Notre-Dame de Paris, elle a été démolie entièrement pendant la Révolution. Sur son emplacement se tient, une fois la semaine, le marché Saint-Pierre. — Il reste cependant deux magnifiques arcades ou fenêtres romanes, sculptées avec soin. Elles sont conservées, parce qu'elles appartiennent à un particulier. Les archéologues et les touristes ne manquent pas de les visiter.

Les bâtiments servant à l'usage de la communauté avaient été reconstruits dans les années qui ont précédé immédiatement la Révolution de 1789. C'est aujourd'hui la grande caserne de la ville.

4° « Le tombeau de saint Drausin », dit l'auteur de l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame,* « est une des plus rares pièces d'antiquité qui restent dans le pays. Il est fait d'une grande pierre fort dure, autant creusée qu'il fallait pour contenir le corps d'un homme, et revêtue au dehors d'ou-

vrages travaillés à l'antique, et bordés de feuillages de vigne. Au milieu est le nom de Notre-Seigneur en lettres grecques. Aux deux côtés sont plusieurs histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. La longueur du tombeau est de cinq pieds et demi. Il est soutenu de deux piliers de marbre noir hauts de quatre pieds, et est couvert d'une autre pièce en forme de ciel et travaillée aussi à l'antique. Ce tombeau fut placé dans la chapelle qui porte le nom du Saint ; mais le corps fut enfermé dans une châsse artistement travaillée, que l'on mit au-dessus de la grande grille du chœur ».

La *châsse* qui renfermait le corps de saint Drausin a été détruite à la grande Révolution.

Ses *reliques* ont été dispersées à la même Révolution. Il n'en reste rien.

Mais le *tombeau* gallo-romain dont nous venons de parler, après avoir fait partie du musée des Petits-Augustins, à Paris, se trouve aujourd'hui au musée du Louvre, où chacun peut le visiter facilement.

5° Peut-être vous sera-t-il agréable de savoir que cinq débris de la grande église de l'abbaye de Notre-Dame sont aujourd'hui à la cathédrale de Soissons, savoir :

Le tabernacle, en marbre blanc, surmonté d'un dôme soutenu par des colonnes de marbre très-précieux.

Deux belles statues, en marbre blanc, représentant l'Annonciation. La vierge est du côté de l'Evangile, l'ange du côté de l'Epitre, aux deux coins de l'autel majeur ;

Deux belles statues en marbre, l'une en marbre blanc, l'autre noir, représentant deux abbesses de Notre-Dame. Ce sont deux chefs-d'œuvre de sculpture. Elles sont placées en dedans de l'église, sous les orgues.

Soissons, le 30 novembre 1862. Henri Congnet, *chanoine titulaire.*

La mémoire de saint Drausin est très-célèbre en la ville de Soissons, et plusieurs martyrologes de France et de Flandre en font une honorable mention le 5 mars. Nous avons tiré ce que nous en avons dit, de sa vie écrite par un Soissonnais qui vivait au xe siècle, et que le continuateur de Bollandus rapporte au premier tome de mars. On y peut voir le beau privilége que notre Saint accorda à l'abbaye de Notre-Dame; il n'avait été communiqué que très-imparfaitement à ce savant historien, lorsqu'on imprimait la premier volume de ce mois; mais il le rapporte bien au long dans le supplément qu'il a ajouté à la fin du même tome. Dom Michel Germain, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, nous l'a donné en sa pureté, dans l'histoire qu'il a composée de cette sainte maison, par l'ordre d'Armande-Henriette de Lorraine-d'Harcourt, digne abbesse; in-4°, 1675. Cet auteur montre, avec beaucoup d'érudition, que l'abbaye de Notre-Dame de Soissons est une des plus anciennes que l'Ordre de Saint-Benoît ait possédées jusqu'à présent dans la France. Il y a neuf cents ans qu'on la mettait en parallèle avec la fameuse abbaye de Corbie, et Paschase Ratbert, qui florissait alors, témoigne que, de son temps, on ne trouvait aucune communauté qui lui fût comparable en sainteté et en prérogatives. — Cf. *Annales du diocèse de Soissons,* 2, in-8°, 1863.

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX

1654-1734. — Papes : Innocent X; Clément XII. — Rois des Deux-Siciles : Philippe IV; Charles IV.

> La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, elle est la vertu de Dieu. *I Cor.*, I, 18.

Celui-là seul est un chrétien parfait, qui est crucifié au monde et à qui le monde est crucifié, et qui ne se glorifie en rien autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A notre entrée dans la vie, nous sommes marqués du signe de la croix, et nous mourons en pressant la croix sur nos lèvres ; la croix est gravée sur notre tombe pour rendre témoignage de notre foi et de notre espérance. « Si quelqu'un veut être mon disciple », a dit Notre-Seigneur, « qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » ; c'est-à-dire que, de toutes les choses de la terre, il ne faut prendre, pour bien suivre Jésus-Christ, que les peines et les tribulations ; il faut que nos cœurs soient, comme notre divin Sauveur, attachés à la croix et élevés de terre ; il faut qu'ils soient pour ce monde comme s'ils étaient morts. Parmi les Saints qui ont le

plus brillé par cet amour, par cette folie de la croix, nous ne pouvons oublier saint Jean-Joseph de la Croix, dont le nom seul nous invite à aimer la croix.

Il naquit le jour de la fête de l'Assomption de l'an de Notre-Seigneur 1654, en la ville d'Ischia, dans l'île de ce nom qui fait partie du royaume de Naples, de parents respectables, Joseph Calosirto et Laure Garguilo, et reçut, le jour même, sur les fonts sacrés du baptême, les noms de Charles-Cajétan. Distingué par sa piété au-dessus de ses frères, dont cinq au moins se consacrèrent au service de Dieu, il laissa paraître de bonne heure les semences des vertus qui ont sanctifié sa vie dans l'état religieux : nous voulons dire l'humilité, la douceur, l'obéissance et une incomparable modestie ; il manifesta également une inclination merveilleuse pour le silence, la retraite et la prière. Aussi, dès son enfance, choisit-il une chambre dans l'endroit le plus retiré de la maison paternelle ; il y dressa un petit autel en l'honneur de la Sainte Vierge, dans la grande fête de laquelle il avait eu le bonheur de naître, et avec laquelle il entretint toute sa vie une dévotion tendre et toute filiale. Il passait tout son temps à l'étude et aux exercices de piété ; il ne manifesta pas moins de bonne heure son amour pour la croix, couchant sur un lit étroit et dur, et jeûnant à certains jours de la semaine ; à cette mortification prématurée de la chair il joignit un grand zèle à étouffer tout sentiment d'orgueil, portant constamment des vêtements fort communs, malgré sa naissance, sa position, les remontrances et les reproches qu'on lui en faisait. L'horreur du péché égalait en lui l'amour de la vertu, de sorte que son cœur, dès la première aurore de la raison, sut se soustraire, comme une plante délicate, à l'ombre même du péché, et se trouva tout pénétré de zèle pour la gloire de Dieu. Aussi ne se contentait-il pas de fuir avec le plus grand soin la compagnie des jeunes gens de son âge, de crainte d'y souiller son innocence ; il recherchait encore toutes les occasions d'inspirer aux autres la haine et la crainte du péché, dont la plus légère apparence réveillait son indignation et lui arrachait des plaintes. La paresse, la légèreté, la vanité et le mensonge, dans les choses les moins importantes, étaient à ses yeux des fautes dignes d'une sévère réprimande. Quand ses efforts pour détruire le péché lui attiraient des persécutions de la part des autres, loin de perdre patience, il n'y voyait qu'une nouvelle occasion de pratiquer la vertu. Un jour, ayant par charité essayé d'arrêter une querelle, il reçut un soufflet sur le visage en pleine rue : aussitôt il tomba à genoux et se mit à prier pour celui qui l'avait frappé. Sa tendresse pour les pauvres dépassait tout ce qu'on peut dire : il leur réservait la meilleure portion de ses repas et donnait à Notre-Seigneur, en leur personne, l'argent qu'il recevait pour ses menus plaisirs.

La sainteté de ses premières années lui mérita la grâce d'être appelé à un état saint : se sentant intérieurement poussé à quitter le monde, il eut grand soin de prendre conseil du Père des lumières ; pour cela, il multiplia ses prières et ses mortifications ; il fut exaucé : Dieu lui inspira le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François-d'Assise, réformé par saint Pierre d'Alcantara. Il fut admis au noviciat dans la maison de Naples. Il manifesta tant d'ardeur, que les supérieurs jugèrent à propos de le revêtir du saint habit avant l'expiration du temps voulu. Lorsqu'il était encore dans sa seizième année, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, l'an de notre rédempteur 1671, il prit le nom de *Jean-Joseph de la Croix*. Il prolongea cependant les exercices de son noviciat et continua surtout de pratiquer, pendant trois ans, une mortification extraordinaire. A l'âge de dix-neuf ans, ses supérieurs

l'envoyèrent pour diriger l'érection d'un couvent à Piedimonte di Afile (le monastère d'Afila) au pied de l'Apennin. Non content de donner à son monastère un extérieur simple et pauvre et des dimensions étroites à proportion, notre Saint prit soin que la règle s'observât rigoureusement. Il exigea le plus grand silence, le recueillement le plus profond, une soumission exacte aux ordres et aux recommandations. Il ne crut pas que les deux heures et demie, consacrées à l'oraison mentale, fussent suffisantes ; il voulut qu'on récitât l'office divin avec plus d'attention et de solennité. Rien ne pouvait l'arrêter dans la construction rapide de cette maison ; il ne fit pas difficulté de s'employer aux offices les plus bas et les plus pénibles, portant lui-même sur ses épaules des briques et du mortier aux ouvriers. Son zèle ne resta pas sans récompense : ce fut en cette occasion qu'il éprouva pour la première fois ces extases et ces ravissements dont il fut dans la suite si singulièrement favorisé. Un jour, après l'avoir cherché en vain par tout le monastère, on le trouva enfin dans la chapelle, ravi en extase, et si élevé de terre qu'il touchait le plafond de la tête.

Par obéissance, il consentit à recevoir l'ordre de la prêtrise et fut chargé d'entendre les confessions ; c'est là qu'il fit paraître sa science théologique, son expérience dans la vie spirituelle, qu'il avait acquise comme saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse, en étudiant le crucifix, le plus utile de tous les livres. Pour que son âme pût, sans être distraite par les objets étrangers, avoir le regard sans cesse fixé sur la croix, et y puiser chaque jour de nouveaux trésors de grâces par de nouvelles austérités et de continuelles prières, il résolut de se faire, dans un bois attenant à son monastère, une espèce de solitude, à la manière des anciens Pères du désert. Dieu bénit cette sainte entreprise en lui faisant produire les fruits les plus abondants, et lui concilia les cœurs de ceux qui étaient loin comme de ceux qui étaient près ; on découvrit dans le bois une délicieuse fontaine, dont les eaux guérissaient les malades ; auprès de cette fontaine, il éleva une petite église, et tout autour, à certaines distances, cinq petits ermitages, où, conjointement avec ses compagnons, il renouvela la vie austère et toute céleste des anciens anachorètes ; pour qu'aucun soin terrestre ne vînt la troubler, le monastère leur fournissait chaque jour la nourriture dont ils avaient besoin. Mais les supérieurs, qui savaient quel riche trésor ils possédaient dans la personne de notre Saint, le choisirent pour maître des novices, dès qu'il eut atteint sa vingt-quatrième année. Dans ce nouveau poste, loin de se permettre la moindre dispense, il fut toujours le premier à donner l'exemple d'une scrupuleuse observance de toutes les règles, de l'assiduité au chœur, de la fidélité au silence, à la prière et au recueillement : il avait soin de faire pénétrer dans le cœur de ceux qui étaient sous sa conduite, un ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, un grand désir de l'imiter en tout, et, de plus, une vénération spéciale et un tendre attachement pour la Sainte Vierge, sa mère. C'était un moniteur zélé, mais plein de douceur, sans violence comme sans caprice, vigilant sans être tracassier ni fâcheux ; discret, bon, d'une humeur toujours égale, il ne recherchait et ne découvrait les fautes que pour y remédier avec une tendre charité ; il portait les autres à la vertu, bien plus par ses exemples que par des réprimandes souvent hors de saison. Il se conduisit surtout de la sorte, lorsqu'il fut investi de la charge de gardien à Piedimonte : il avait soin de faire goûter ses prescriptions aux autres, en se montrant le premier à les observer, imitant le capitaine qui encourage ses soldats en bravant lui-même les dangers et en surmontant les obstacles, ou l'oiseau qui, pour enseigner à ses petits à prendre leur essor et à s'envo-

ler dans les airs, mesure, le premier, la distance, et stimule leur vol inexpérimenté. Il gagna bientôt les cœurs de tous les religieux qui, sous sa conduite, s'avancèrent à grands pas vers la perfection. Cependant, son humilité gémissait sous une charge si pesante ; ayant obtenu, au bout de deux ans, le repos auquel il aspirait, il tourna son zèle vers la direction des âmes, l'assistance et le soulagement des mourants et des malheureux, et la conversion des pécheurs. Il ne jouit pas longtemps de cette sainte liberté Il eut la douleur de se voir rétabli dans la charge de gardien par le Chapitre provincial de 1684; et, loin de lui rendre cette croix légère, il plut à Notre-Seigneur d'envelopper son âme de ténèbres. de sécheresse et de désolation; il se regardait lui-même comme sur le bord de l'abîme, incapable d'empêcher les autres d'y tomber. Mais, le bon Sauveur, qui ne semblait l'abandonner un instant, qu'afin qu'il se tournât vers lui avec plus de force, comme un enfant près de périr se jette dans les bras de sa mère, ramena le calme dans son esprit par une vision bien consolante.

Il sembla voir à notre Saint l'âme d'un frère, mort depuis peu de temps, qui apaisa ses alarmes en lui donnant la douce assurance que tous les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara, qui étaient venus à Naples, ou qui y avaient fait profession, avaient mené une conduite si sainte, que pas un seul ne s'était perdu. Cela lui donna du courage et l'enhardit à embrasser les devoirs que sa charge lui imposait, et Dieu daigna le glorifier plus d'une fois par des miracles. Des secours surnaturels vinrent soulager les besoins et les privations auxquels le monastère se trouvait réduit ; tellement que, dans un temps de famine, tout le pain ayant été distribué aux pauvres, de sorte qu'il n'en restait plus du tout pour la communauté, au moment même une personne inconnue apporta et déposa, à la porte du monastère, autant de pains précisément qu'il y avait de membres dans la communauté. Ce fait merveilleux se renouvela dans deux circonstances du même genre ; bien plus, on vit plus d'une fois le pain se multiplier miraculeusement et le vin devenu aigre reprendre son état naturel, et les mêmes herbes qui, un jour, avaient été cueillies pour être données aux pauvres, repoussèrent pendant la nuit et en plus grande abondance.

Lorsqu'il fut de nouveau déchargé de sa fonction de gardien, ce ne fut que pour reprendre la place de maître des novices, qu'il occupa pendant quatre ans consécutifs, et qu'il exerça, partie à Naples, partie à Piedimonte. A cette époque, il fut appelé dans son lieu natal, Ischia, pour recevoir le dernier soupir de sa mère ; à sa vue, toutes les puissances vitales se rallièrent autour de leur flamme expirante, qui dès lors brûla joyeusement dans la lampe jusqu'à la fin. Elle ne pouvait souffrir qu'il la privât un moment de sa chère compagnie, ne pouvant rassasier ses yeux maternels, tant que la mort ne les eut pas éteints, de contempler le fruit de ses entrailles, et ne cessant pas un instant de se recommander à ses prières. Elle mourut pleine d'espérance et de calme, en présence de ce fils bien-aimé. Celui-ci, renfermant au dedans de son cœur les sentiments de la douleur, accompagna à l'église ses restes mortels et offrit le sacrifice de propitiation pour le repos de son âme. Qui pourrait se faire une juste idée de ce qui se passait alors en lui ? Comme les flots de sa douleur perçaient à travers les saintes pensées qui occupaient son âme et son front ! comme il voyait en esprit l'âme suppliante de sa mère se réjouir à chaque prière qui sortait de la bouche de son fils ! comme il voyait son visage briller d'un plus grand éclat, à mesure que sa peine temporelle lui était remise, par le sang de l'Agneau de Dieu ! avec quel bonheur, à la fin du sacrifice, il vit cette âme reconnaissante

monter au séjour de l'éternelle félicité, et y exercer à l'instant son crédit, en priant à son tour pour son fils bien-aimé !

Voilà comment il se comporta en cette grande circonstance ; il ne lui fallut pas moins de courage lorsque les sécheresses et la désolation perpétuelle revinrent tourmenter son âme. Le démon mêla une autre amertume à cette coupe de tribulations ; notre Saint craignait de ne point procurer la gloire de Dieu par les austérités qu'il pratiquait lui-même, ou recommandait à ceux qui étaient sous sa direction, et redoutait qu'elles ne fussent l'effet d'une trompeuse illusion. Une vision le consola encore dans cette épreuve : un novice, qui était mort, lui apparut environné d'une gloire céleste et lui assura en termes formels que c'était uniquement à sa direction qu'il était redevable de cette gloire : ce qui rétablit enfin le calme dans son âme. Le Chapitre provincial de 1690 le chargea de l'office de définiteur, sans lui ôter la charge qu'il avait déjà ; les difficultés attachées à ces deux fonctions exigeaient la réunion des vertus de la vie active à celles de la vie contemplative : notre Saint les surmonta toutes d'une manière aussi admirable qu'heureuse ; il eut occasion de montrer qu'il était le soutien le plus ferme de son Ordre. Les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara d'Espagne, ayant eu quelques démêlés avec ceux d'Italie, obtinrent du Saint-Siége d'en être séparés : ceux d'Italie se virent donc abandonnés ; dans une congrégation tenue en 1702, les cardinaux et les évêques étaient tous disposés à en ordonner la suppression ; Jean de la Croix les fit changer de sentiment, de sorte que, le lendemain de la fête de l'apôtre saint Thomas, il fut publié un décret en vertu duquel l'Ordre était établi en Italie, sous la forme d'une province. Un Chapitre en confia le gouvernement ou plutôt l'imposa à notre Saint, qui, à travers des difficultés et des obstacles incroyables, l'établit d'une manière ferme et solide. Plus il évitait les dignités, plus son Ordre les lui imposait ; il obtint enfin du Pape un bref qui l'exemptait de toutes charges et qui lui ôtait même sa voix active et passive dans le Chapitre. Dans le cours de l'année 1722, un autre Bref abandonna aux religieux de Saint-Jean d'Alcantara le monastère de Sainte-Luce, à Naples ; et c'est là que se retira notre Saint, pour ne plus désormais paraître au grand jour qu'il fuyait avec tant de soin, et qu'il resta pour édifier ses frères pendant le reste de sa vie et élever l'édifice de ses vertus, dont nous allons maintenant tracer une faible esquisse.

Il s'inclinait avec une entière soumission devant les vérités de la foi, sans soulever d'une main téméraire ou profane le voile de ce sanctuaire. Un jour qu'il vit quelqu'un murmurer contre la Providence, il s'écria vivement, en se mettant la main sur le front : « Que peut comprendre un os large de trois doigts dans les desseins impénétrables de Dieu ? » De cette vertu de foi découlaient, comme de leur source, un grand zèle pour instruire les ignorants des mystères de la religion, la force, la ferveur et la prodigieuse clarté avec lesquelles il exposait les dogmes sublimes de la Trinité et de l'Incarnation, et même de la prédestination et de la grâce ; le don qu'il possédait de calmer les appréhensions et d'apaiser les doutes relatifs à la foi, et enfin cet exercice continuel de la présence de Dieu, qu'il pratiquait sans discontinuation et qu'il ne cessait de recommander en disant : « Celui qui marche toujours en la présence de Dieu ne commettra jamais de péchés, mais il conservera son innocence et deviendra un grand Saint ».

De là encore, ce recueillement intérieur que ni les rapports avec le monde, ni l'exercice de différents devoirs qui le mettaient en contact avec les autres ne pouvaient troubler; de là l'habitude de rapporter à Dieu toutes

ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions; une soumission aveugle et une conformité entière à la volonté de Dieu parmi les croix sans nombre dont il fut visité, et enfin cette chaleur de sentiment qui s'échappait en ces termes : « Mourir pour Jésus! puissé-je être digne de verser mon sang pour lui! Oh! avec quelle ardeur je désire verser mon sang pour rendre témoignage à la sainte foi! » Il conservait un visage serein et joyeux au milieu des plus horribles peines; il bénissait Dieu de tous ses maux. Parmi les maladies nombreuses qu'il eut à essuyer, il y en eut une qui dura vingt-trois jours, pendant lesquels il fut obligé de rester la tête posée sur des oreillers et les bras étendus sans mouvement. Mais pas un mot de murmure ou de plainte ne s'échappa de ses lèvres; il répondait avec joie et avec patience à tous ceux qui venaient le visiter : ce qui le fit appeler « le Job des temps modernes, un homme exempt des fragilités humaines ». Ce qui le soutenait ainsi, c'était l'espérance qu'il avait en Dieu. Il avait coutume de dire à ses compagnons, lorsqu'ils se décourageaient à la vue des persécutions qu'ils avaient à subir : « Espérons en Dieu, et nous serons certainement consolés » ; et aux malheureux qui affluaient vers lui : « Dieu est un tendre père qui aime et secourt tous ses enfants »; ou bien : « N'en doutez pas; espérez en Dieu, il pourvoira à vos besoins ». Sachant que Dieu le destinait à un royaume éternel, il ne doutait point qu'il ne lui fournît les moyens nécessaires pour y arriver; tout ce qui passe lui semblait méprisable auprès de ce qui dure éternellement. « Qu'est-ce que cette terre », disait-il, « sinon de la boue, un morceau de poussière, un pur néant! Le paradis, le ciel : Dieu est tout. Ne vous attachez point aux biens de ce monde, fixez vos affections en haut; pensez à ce bonheur qui durera éternellement, tandis que l'ombre de ce monde s'évanouira ».

Quoique son espérance, en vue des mérites de la sainte Passion de Notre-Seigneur, fût sans bornes, il ne pensait cependant qu'avec effroi à la grièveté des péchés et à la redoutable sévérité des jugements de Dieu; il avait le plus vif regret des moindres fautes, il déplorait sans cesse son défaut de correspondance à la grâce divine, il se proclamait partout pécheur et se recommandait aux prières des autres.

Dieu récompensa la confiance de son serviteur par plusieurs miracles; en voici un qui arriva huit ans avant sa mort : au mois de février, un marchand napolitain l'attendit jusqu'au soir à la porte de son jardin, et, au moment où il rentrait, il l'aborda en le conjurant de prier pour sa femme qui se trouvait alors en grand danger, étant saisie d'un violent désir d'avoir des pêches qu'il était impossible de se procurer à cette époque de l'année. Le Saint lui ordonna de se tenir en paix et de se consoler, lui disant que le lendemain matin le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal satisferaient à son désir. Apercevant alors, au moment où il montait les degrés, quelques branches de châtaignier, il se tourna vers son compagnon et lui dit : « Frère Michel, prenez trois de ces branches et plantez-les; si vous le faites, le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal auront égard aux besoins de cette pauvre femme ». Le frère convers s'écria tout émerveillé : « Quoi, mon père, des branches de châtaigniers peuvent-elles rapporter des pêches? — Laissez le tout, répliqua le Saint, entre les mains de la Providence et de saint Pierre d'Alcantara ». Le frère obéit donc et planta les branches de châtaigniers dans un pot à fleurs en dehors de la fenêtre du Saint, et voilà que le matin on les trouva couvertes de feuilles vertes, et chacune de ces branches portait une superbe pêche. La femme du marchand en mangea et échappa ainsi à la mort.

L'amour de Dieu brûlait si ardemment dans son cœur, qu'il éclatait jusque dans ses traits, où il répandait une lumière surnaturelle et céleste, et donnait à ses discours une onction particulière. « Quand il n'y aurait ni ciel, ni enfer, disait-il, je voudrais, néanmoins, aimer Dieu toujours ». Ou bien : « Aimons Notre-Seigneur, aimons-le réellement et en vérité ; car l'amour de Dieu est un grand trésor. Heureux celui qui aime Dieu ! »

Il faisait tous ses efforts pour allumer dans le cœur des autres le feu qui dévorait le sien. Aimant ainsi Dieu qu'il ne voyait pas, pouvait-il manquer d'avoir des entrailles de père pour son prochain qu'il voyait ? Toute sa vie il se fit un devoir de nourrir les pauvres ; et, lorsqu'il eut été choisi pour supérieur, il défendit de renvoyer un seul mendiant de la porte du monastère, sans lui donner l'aumône. Dans un temps de disette, il consacra au soulagement des malheureux sa propre portion et celle de sa communauté, se reposant sur la Providence du soin de pourvoir aux besoins de sa maison ; n'étant que simple moine, il recommanda fortement cet acte de charité à ses supérieurs. Il obtenait aux pauvres et aux marchands, qui recouraient souvent à lui pour cet effet, le paiement des choses qui leur étaient dues. Mais ce fut surtout envers les malades que sa charité ne connut point de bornes ; il visitait, non-seulement ceux du monastère, mais aussi ceux du dehors, pendant les saisons les plus rigoureuses. Il alla même jusqu'à prier Dieu de transférer sur lui les souffrances des autres, et sa prière fut exaucée. Ainsi le P. Michel, depuis archevêque de Cosenza, souffrant beaucoup de deux ulcères aux jambes, où une incision douloureuse était devenue nécessaire, se recommanda aux prières de notre Saint, qui pria Dieu généreusement de transporter sur lui cette affliction : aussitôt les membres du malade furent délivrés de leur infirmité, et ceux du Saint furent infectés de deux horribles ulcères qui lui causèrent d'affreuses douleurs. De même que Dieu fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, ainsi notre Saint n'excluait pas ses ennemis mêmes des bienfaits de sa charité sans bornes. Il mit tout en œuvre pour procurer une place avantageuse à un homme qui l'avait insulté ; et, comme on l'avertissait que cet homme était son ennemi, il répondit qu'il avait par conséquent une obligation plus grave de lui rendre service. Sa charité redoublait encore d'ardeur lorsqu'il s'agissait d'œuvres de miséricorde spirituelle à accomplir. Comme dans ses vieux ans on lui recommandait de se ménager, à raison de ses infirmités : « Je n'ai point d'infirmité », répondit-il, « qui m'empêche de travailler ; mais, quand même, ne devrais-je pas sacrifier ma vie pour la même fin, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a été crucifié ? » Aussi Dieu se servait-il de lui pour opérer un grand nombre de conversions. Le même esprit de charité, qui lui faisait prendre sur lui-même les maladies des autres, le portait également à se charger de leurs peines spirituelles. Un serviteur d'un prince vivait depuis cinq ans éloigné des Sacrements et se plongeait sans frein dans toute espèce de désordres : vaincu enfin par les remords de sa conscience, il fit une confession générale à notre Saint, qui en considération de la sincérité de ses sentiments, et touché de compassion pour sa faiblesse, ne lui imposa qu'une pénitence légère, se chargeant d'accomplir lui-même le reste de la peine due à ses péchés.

Outre ces vertus générales, il possédait dans un haut degré celles qui sont propres à l'état religieux, surtout une obéissance prompte et illimitée à tous les ordres de ses supérieurs, quelque pénibles ou difficiles qu'ils pussent être. Un jour qu'il lui fallait faire un voyage fort long, il partit avec joie, quoique ses membres fussent affligés de graves ulcères ; arrivé à une

ville qui se trouvait sur sa route, le médecin du lieu le pressa fortement de ne pas avancer plus loin, par la raison que ses plaies étaient enflammées et que le temps était excessivement froid ; et, voyant que son amour pour l'obéissance empêchait le Saint de se rendre à ses raisons, il lui proposa d'écrire à son supérieur ; mais le Saint refusa invinciblement, quoique poliment, et continua sa route sans aucun sursis. A peu de distance de là, ayant glissé sur la glace, il tomba et déchira cruellement ses membres malades, au point qu'il avait peine à se tenir debout ; cependant, avec un courage et une persévérance vraiment héroïques, il poursuivit sa tâche et l'accomplit.

Cette obéissance qu'il pratiquait lui-même, il eut grand soin de l'exiger des autres, lorsque sa qualité de supérieur lui en faisait un devoir : car il regardait cette vertu comme essentielle à un religieux. Aussi, lorsqu'il découvrait, par une lumière surnaturelle, quelque transgression secrète de ce précepte de la part d'un des novices, il punissait sur-le-champ même cette faute avec sévérité, en dépouillant le coupable du saint habit. Son amour pour la pauvreté n'était pas moins remarquable. Un siége et une table des plus communs ; un lit composé de deux planches étroites, avec deux peaux de brebis et une mauvaise couverture de laine, un tabouret pour supporter ses jambes ulcérées, puis son Bréviaire : voilà ce qui formait tout le mobilier de sa cellule. Quoique l'Ordre permît à chacun des religieux d'avoir deux paires d'habits, il n'en eut point d'autres cependant, pendant les quarante-six ans qu'il en fit partie, que celui dont il fut revêtu au noviciat. Toutefois, ce fut dans le soin qu'il mit à veiller à la garde de sa chasteté qu'il parut le plus admirable. Ses mortifications continuelles, son extrême modestie, et la vigilance perpétuelle qu'il exerçait sur tous ses sens, le préservèrent du plus léger souffle de la corruption : jamais, pendant les soixante ans qu'il vécut, on ne le vit regarder en face une personne d'un autre sexe ; toutes ses paroles et toutes ses actions recommandaient la pureté et en inspiraient l'amour : dans les rues, il rendait poliment les saluts qu'il recevait de tous ceux qu'il rencontrait, mais sans lever les yeux de terre, et jamais il ne conversait avec les personnes de sexe différent sans nécessité ou sans observer la plus grande réserve. Lorsqu'il allait à un couvent de religieuses, il prenait toujours un compagnon avec lui ; et tout le temps qu'il y passait, il faisait si peu usage de ses yeux, qu'il lui eût été impossible de rien dire de ce qui s'y trouvait, même des objets qui auraient été signalés à son attention. Avec les membres de son Ordre, il ne croyait pas devoir se départir de cette modestie singulière de conduite : conversant avec eux à distance, et tenant toujours les yeux baissés vers la terre. Pour accoutumer les novices à cette retenue des sens, il leur défendait de lever les yeux, même pour examiner les saintes images. Son amour pour cette vertu fut toujours si constant et si délicat que, sur son lit de mort, lorsqu'un de ses frères levait la couverture de dessus ses jambes pour panser les plaies dont elles étaient affectées, le Saint, tout mourant qu'il était, fit un effort pour la ramener. En récompense de cette pureté virginale qu'il conserva sans tache depuis son baptême, comme son confesseur l'attesta depuis, Dieu voulut que son corps, malgré son âge, ses infirmités et les plaies dont il n'était jamais exempt, répandît une odeur suave et délicieuse, qui se faisait sentir à tous ceux qui l'approchaient.

Cette vertu, si solidement enracinée dans notre Saint, n'était pas séparée de son unique et véritable fondement : l'humilité. Il se plaisait à remplir les emplois domestiques du monastère, et, quand sa tâche était finie, il

se montrait empressé à remplir celle des autres. Cette même vertu le portait à cacher adroitement ses mortifications extraordinaires. N'ayant vécu, pendant fort longtemps, que d'un peu de pain et de fruits, il se plaisait à répéter qu'il était gourmand de fruits, et qu'il satisfaisait sa sensualité. C'est là aussi ce qui lui faisait fuir toutes les places et tous les honneurs, autant du moins que le pouvait comporter son vœu d'obéissance. Lorsqu'il parcourait l'Italie en qualité de provincial, il ne voulait pas se faire connaître aux hôtelleries où il logeait, de peur qu'il ne devînt l'objet de quelque distinction. On peut attribuer à la même cause l'éloignement qu'il eut toujours de retourner visiter son pays natal ; la répugnance qu'il avait de se trouver en la compagnie des grands, quand leurs intérêts spirituels ne le demandaient pas; le refus d'accepter les invitations que le vice-roi de Naples et son épouse lui adressèrent de venir au palais; l'habitude qu'il avait de s'appeler le plus grand pécheur qui fût dans le monde, un ingrat qui ne répondait aux bienfaits de Dieu que par une criminelle ingratitude, un ver sur la surface de la terre ; l'usage où il était de baiser fréquemment les mains des prêtres; sa répugnance à déclarer son opinion dans les conseils; le soin qu'il prenait de s'abstenir de parler de sa naissance et de ses amis, de remercier Dieu de ce qu'il éclairait ceux qui le méprisaient, de ne jamais se scandaliser des péchés des autres, quelque grands qu'ils fussent, et enfin de ne jamais faire paraître le plus petit ressentiment des insultes ou des outrages qu'il recevait. Il s'étudiait à cacher et à dissimuler le don des miracles et de prophétie dont Dieu l'avait favorisé à un si haut degré, attribuant les miracles qu'il opérait à la foi de ceux en faveur desquels ils étaient opérés, ou bien à l'intercession des Saints. Souvent il ordonnait à ceux qu'il rendait à la santé de prendre quelque médecine, afin que la guérison pût être attribuée à un remède purement naturel. Quant à ses prophéties, qui sont en grand nombre, il affectait de juger d'après l'analogie et l'expérience. Ainsi, pendant l'épouvantable tremblement de terre qui eut lieu le jour de saint André (1732), comme les religieuses de plusieurs couvents n'osaient aller à leurs dortoirs, il les rassura, en leur disant qu'après quelques secousses seulement, il cesserait sans causer le moindre préjudice à la ville ou à ses habitants. Quelqu'un lui ayant demandé quelle raison il avait de s'exprimer d'une manière si positive : « Je suis sûr », répondit-il, « qu'il en arrivera ainsi, parce que c'est ainsi qu'il en est arrivé précédemment ». L'événement justifia sa prédiction, et, le jour qui avait précédé le tremblement de terre, il en avait averti ses compagnons de cette manière : « Mes frères, s'il arrivait un tremblement de terre, où trouverions-nous un refuge assuré ? » Personne ne faisant de réponse : « C'est dans le réfectoire », ajouta-t-il, « parce qu'il est placé plus avant dans la montagne ».

Parlons maintenant de ses mortifications extraordinaires. Aux pénitences et aux austérités nombreuses prescrites par les règles de son Ordre, il en ajoutait autant qu'une ingénieuse abnégation de soi-même en peut imaginer. Il veillait d'une manière très-particulière à la garde de ses sens; dans sa jeunesse même, il ne se permettait pas de lever les yeux au plafond de sa cellule, et lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il se fit une règle de ne regarder qui que ce soit en face. Il mortifiait ses oreilles en leur refusant le plaisir d'entendre la musique; il n'aurait même pas voulu flairer une fleur.

Gardant le silence aussi longtemps que possible, il ne parlait qu'à voix basse. Il allait tête nue dans toutes les saisons; et, sous ses habits qui étaient grossiers et pesants, il portait divers cilices et diverses chaînes, qu'il avait

soin de varier pour réveiller toujours le sentiment de la douleur. En outre, il se donnait de rudes disciplines ; et lorsqu'à l'âge de quarante ans ses supérieurs l'obligèrent de porter des sandales, il mettait entre elles et ses pieds une quantité de petits clous ; mais le plus affreux instrument de pénitence qu'il inventa contre lui-même, fut une croix longue d'un pied environ, garnie de pointes aiguës, qu'il s'attachait si fortement sur les épaules, qu'il s'y forma une plaie qui ne se ferma plus depuis. Il portait aussi attachée sur la poitrine une autre croix du même genre, mais plus petite. Il abrégeait son sommeil à un degré qui tient vraiment du prodige ; et le peu qu'il en prenait, il ne le prenait qu'assis par terre, ou le corps ramassé sur sa couche, trop petite pour qu'il pût s'y étendre, et la tête souvent appuyée contre une pièce de bois qui faisait saillie dans le mur. Son abstinence n'était pas moins extraordinaire. Les trente dernières années de sa vie, il surmonta entièrement le plus insatiable de tous les besoins, la soif, en s'abstenant non-seulement de vin et d'eau, mais même de toute espèce de liquide. Un jour que son confesseur lui demandait comment il était venu à bout de maîtriser un besoin si impérieux de la nature, il répondit qu'il lui en avait coûté de terribles combats ; que cependant la réflexion qu'il faisait sur les souffrances auxquelles les hommes se dévouent volontairement pour des motifs qui n'en valent pas la peine, l'avait fait persévérer dans son dessein. Assurément, tout cela nous paraîtrait incroyable, si nous ne nous rappelions que saint Jean-Joseph de la Croix s'était chargé de l'instrument de la sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus, et qu'il fut miraculeusement soutenu sous son poids. Si nous ne sommes pas doués d'un aussi grand courage, nous sommes tous capables du moins de souffrir bien plus qu'il ne nous est demandé pour gagner le ciel.

Les ravissements extatiques et les visions célestes étaient quelque chose d'habituel pour notre Saint. Dans cet état, il était mort à tout ce qui se passait autour de lui : ne voyant, n'entendant et ne sentant plus rien, il restait immobile comme une statue de marbre ; et, à son réveil, son visage brillait comme un charbon ardent. Dans un état si analogue à celui des Bienheureux, il participait de temps à autre à leur gloire. Ainsi, pendant qu'il était en prière, souvent sa tête paraissait environnée d'un cercle de lumière ; et, pendant qu'il disait la messe, son visage rayonnait d'un éclat surnaturel. Il passait pour avoir déclaré, dans un moment de transport, que la sainte Vierge lui était apparue et qu'elle lui avait parlé. La nuit de Noël et dans d'autres circonstances encore, l'enfant Jésus descendait dans ses bras et y restait plusieurs heures de suite. Ses fréquents ravissements, dans lesquels il ne touchait plus la terre, mais restait suspendu en l'air, étaient parfaitement connus ; plusieurs personnes qui assistaient à sa messe en furent témoins ; la même chose arriva aussi d'une façon fort extraordinaire, dans le cours d'une procession.

Dieu ne lui refusa pas non plus cette singulière prérogative dont il a quelquefois favorisé ses Saints, d'être présents en plusieurs lieux à la fois, ou de passer avec la promptitude des esprits célestes, d'un lieu à un autre. Il est rapporté que, dans un moment où il était resté grièvement malade dans sa cellule, une dame l'envoya chercher pour venir l'entendre à l'église. « Vous voyez », dit-il au commissionnaire, « dans quel état je suis : je ne peux remuer ». Mais quand le serviteur vint rapporter cette réponse à sa maîtresse, qui, pendant son absence, avait conversé avec le Saint, elle refusa de croire à ses paroles, jusqu'à ce qu'elle eût acquis la certitude que le Saint était réellement dans la position qu'il disait. Francisco Viveros, qui

était domestique d'une certaine duchesse, vint prier le Saint de l'accompagner chez sa maîtresse, qui désirait le voir, et, le trouvant entièrement incapable de se remuer, il se hâta d'aller faire part de cette circonstance à la duchesse, aux côtés du lit de laquelle il trouva le Saint occupé à la consoler.

Il n'est rien au-dessus de l'étonnement dont il fut alors saisi, et il l'exprima d'une manière bien vive ; mais le Saint lui dit d'un air nullement embarrassé : « Que vous êtes simple ; je suis passé tout près de vous, et vous ne m'avez pas vu ! » De même aussi, Mme Artémisia, mère de la marquise de Rugiano, se voyant saisie des horribles douleurs auxquelles elle était sujette, et n'ayant aucun moyen d'appeler le Saint à son aide, laissa échapper cette plaintive exclamation : « O père Jean-Joseph, vous êtes éloigné de moi dans ma détresse, et je n'ai personne qui me rende le service de vous faire venir ici ». Elle parlait encore qu'il parut tout à coup et lui dit avec l'air de bienveillance qui lui était habituel : « Ce n'est rien, ce n'est rien ! » puis il la bénit, la guérit et disparut à l'instant.

Les secrets des cœurs n'avaient rien de caché pour lui. Ainsi, il fit part à un frère de son Ordre de la connaissance qu'il avait du désir qu'il entretenait secrètement d'aller dans les pays infidèles pour y souffrir le martyre. Une autre fois, ayant été introduit chez une dame qu'il n'avait jamais vue auparavant : « Ah ! voici », dit-il, « cette dame qui a tant à souffrir de la mauvaise conduite de son époux ! » Puis, s'adressant à elle, il lui dit : « Pourquoi lui en donnez-vous l'occasion ? » et il se mit à lui reprocher ses torts sur ce point.

Maintenant, nous ajouterons quelques traits relatifs à la connaissance qu'il avait des événements éloignés et futurs. Il prédit le rétablissement d'une dame qui était abandonnée des médecins, et qui, en effet, revint à la santé. On recommandait à ses prières une religieuse qui était gravement malade : « Ne craignez point », dit-il, « elle ira bien »; et il en arriva ainsi. Au contraire, il prédit la mort de plusieurs personnes qu'on ne soupçonnait pas si près du trépas. Ayant été appelé pour assister une religieuse qui était expirante, il aperçut à côté de son lit une jeune personne qui était sa nièce : « Vous m'avez appelé ici », dit-il, « pour assister à la mort de la tante dont la vie doit encore se prolonger, tandis que c'est la nièce qui est sur le bord de l'éternité ». Peu après, en effet, la religieuse recouvra une santé parfaite, et la jeune personne fut emportée subitement par une attaque d'apoplexie.

Mais un exemple bien frappant de sa véracité prophétique est ce qui arriva à trois jeunes gens auxquels il prédit leurs diverses destinées, dans sa propre maison d'Ischia, en 1694. Leurs noms étaient Gabriel, Antoine et Sabato ; tous trois manifestaient le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-Pierre d'Alcantara. Quand le premier des trois lui ouvrit son dessein, notre Saint s'écria avec compassion : « Hélas ! mon fils, un Ordre religieux n'est pas ta vocation : tu as une mine de potence ». Quand le second le consulta, il lui dit : « Tiens-toi sur tes gardes, mon fils, car tu es menacé d'un grand péril ». Alors le troisième, qui n'était qu'un simple paysan, ayant entendu en partie ce qui s'était déjà passé, répondit aux questions que lui fit le Saint relativement à ce qu'il désirait, en lui disant que « ses parents étant morts, et ne trouvant pas mieux, il désirait joindre sa destinée à celle des deux autres, qui se proposaient de se faire moines ». — « Sabato », dit le Saint, « priez la Sainte Vierge avec ferveur, faites souvent votre devoir, et Dieu vous assistera ». Suivant cet avis, l'honnête paysan devint frère convers chez

les Franciscains déchaussés, et se trouva souvent en rapport avec notre Saint. Il mena une vie sainte, supporta avec un courage vraiment chrétien les souffrances horribles de sa dernière maladie, et mourut avec la réputation d'un grand serviteur de Dieu. Mais, avant sa mort, il eut occasion d'être témoin de l'accomplissement des deux autres prédictions de notre Saint ; car, passant un jour dans le voisinage de Pozzuoli, on lui indiqua un endroit sur les montagnes environnantes où Antoine avait été tué et réduit en cendres par un coup de foudre, lorsqu'il était venu dans le voisinage pour se marier et s'établir. Par une coïncidence vraiment étrange, il rencontra, vers le même temps, aux environs de l'île d'Ischia, le troisième dont le Saint avait prédit la destinée, Gabriel Martin, armé et équipé comme un brigand. Il apprit de sa propre bouche qu'ayant commis un assassinat, il avait été condamné à être exécuté, mais qu'il s'était échappé de la prison dans un moment d'insurrection, où toutes les prisons avaient été ouvertes, et que maintenant il errait en fugitif, dans une continuelle appréhension d'être poursuivi pour un autre homicide dont il était coupable.

Il reste à parler des miracles de notre Saint, dont le nombre est incalculable. D'abord, il eut un empire souverain sur les malins esprits, qu'il chassa de plusieurs personnes. La partie du monastère de Sainte-Luce-du-Mont, appelée le Noviciat, était infestée de nuit par ces esprits méchants ; mais notre Saint les en délogea sans retour, en bénissant l'appartement. Chose étrange ! après sa mort ils essayèrent d'y revenir, mais ils en furent repoussés par la simple invocation de son nom. Les éléments eux-mêmes lui obéissaient : la pluie cessait de tomber à son ordre, lorsqu'elle tombait assez fort pour l'obliger à chercher un abri. Une autre fois, faisant route avec un compagnon sous une pluie incessante, leurs vêtements se trouvèrent secs, lorsqu'ils furent arrivés à leur destination, comme s'ils eussent eu du soleil tout le long du voyage. La nature entière lui était soumise et servait ses désirs. L'air lui rapporta sur ses ailes son bâton qu'il avait laissé derrière lui, et les plantes, comme nous l'avons vu, poussaient surnaturellement pour seconder les vues de sa charité. Quelquefois il opérait des miracles par une simple prière ; souvent, en faisant le signe de la croix, ou en se servant des reliques ou des saintes images, ou de l'huile des lampes qui brûlaient devant elles.

On ne cite pas moins de guérisons opérées par le contact des choses qui lui appartenaient, ou par celui de sa propre personne. Un manteau à son usage délivra un individu d'une folie furieuse qui était jugée incurable ; la manière dont s'opéra cette guérison est vraiment extraordinaire. La mère de ce malade tenant son manteau étendu devant lui, il sauta d'une fenêtre fort élevée dans la rue, et, lorsqu'on s'attendait à le trouver mort et tout mutilé, on le releva plein de vie et revenu à son bon sens ; il resta dans cet état jusqu'au moment de sa mort. Avec un morceau de l'habit du Saint, Casimir Avellon guérit sa femme, à Londres, d'une affection spasmodique aux épaules, contre laquelle on avait en vain jusque-là essayé de tous les remèdes. Un gentilhomme fut délivré d'une douleur aiguë à la tête par le simple contact de sa personne ; il affermit les membres d'un enfant âgé de trois ans, et rendit la vue à un jeune homme devenu aveugle, en les touchant simplement de ses mains.

Ce fut ainsi, dans la pratique de toutes les vertus, et favorisé de grâces toutes privilégiées, que notre Saint passa les jours de son pèlerinage, glorifiant Dieu, donnant l'aumône et faisant le bien, jusqu'au moment où il plut au Seigneur de mettre un terme à sa carrière terrestre, non sans lui avoir

fait connaître d'avance le temps et les circonstances de sa mort. L'année où elle arriva, son neveu lui ayant écrit de Vienne qu'il retournerait chez lui au mois de mai, il lui répondit qu'alors il ne le trouverait plus en vie. Une semaine seulement avant son départ, s'entretenant avec son frère François, il lui dit : « Jusqu'ici, je ne vous ai encore rien demandé, faites-moi la charité de prier le Tout-Puissant pour moi, vendredi prochain ; vous entendez ? vendredi prochain, souvenez-vous-en, n'oubliez pas ». Ce fut le jour même de sa mort. Deux jours avant sa dernière attaque mortelle, il dit à Vincent Laine, en l'abordant : « Nous ne nous reverrons plus sur terre ». Or, le dernier jour de février, après avoir entendu la messe et reçu la communion avec une ferveur extraordinaire, il se retira dans sa chambre pour adresser à la foule qui se pressait autour de lui, ses derniers avertissements paternels. Il continua sans interruption jusqu'à midi ; et, à midi précise, se tournant vers le frère convers qui avait soin de lui, il lui dit : « Dans peu, un coup de tonnerre va me renverser par terre ; vous me relèverez, mais ce sera pour la dernière fois ». En effet, deux heures et demie après le coucher du soleil, une attaque d'apoplexie le renversa par terre ; il était seul en ce moment-là ; mais un frère convers étant entré peu après dans son appartement, le releva et le mit sur son lit. Pendant qu'il lui rendait ce service, le Saint lui dit avec douceur : « Je vous recommande cette image de la Sainte Vierge » ; puis, avec un visage plein de joie et de sérénité, il se coucha les yeux penchés vers l'image de la Mère de Dieu. D'abord, on se méprit sur la nature de son mal ; on pensa que l'excès de la fatigue avait occasionné un évanouissement ; mais, le lendemain, il se manifesta des symptômes alarmants, dont les progrès résistèrent à tous les remèdes. Les Pères théatins, dont il était tendrement aimé, ayant appris l'accident qui lui était arrivé, vinrent le visiter, apportant avec eux leur relique si renommée, le bâton de saint Cajétan. Quand on lui en toucha la tête, il se passa un fait remarquable, que nous allons rapporter en citant les paroles mêmes du père Michel, par qui la relique en question fut appliquée sur la tête du malade : « En vertu », dit-il, « de l'amour réciproque qui existait entre le Père Jean-Joseph de la Croix et moi, et aussi de mon profond respect et de mes obligations particulières envers lui, je n'eus pas plus tôt appris qu'il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie et que l'on craignait pour sa vie, que je lui portai le bâton de saint Cajétan. Comme je lui en touchais la tête, il arriva un prodige qui n'a point eu de pareil, avant ni depuis, quoique la relique ait été continuellement et soit encore portée chez un grand nombre de malades ». Voici le fait : « Lorsque je fus entré dans la cellule du susdit serviteur de Dieu, qui était mourant, et que je lui eus posé la susdite relique sur la tête, le bâton, à l'instant même, fit certains sauts et certains bonds correspondant à un son mélodieux qui fut entendu de tous ceux qui étaient présents ; et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais l'empêcher de remuer dans mes mains, à mon grand étonnement et à ma grande satisfaction, qui furent partagés de tous ceux qui étaient avec moi témoins d'un prodige si inouï. Au moment même où ce prodige s'accomplissait, on vit le serviteur de Dieu lever lentement la main et indiquer de l'index le ciel. Frappé d'étonnement de ce qui se passait, et qui plus est, voyant que le Saint, par la violence de son mal, était hors de lui-même, je me disposais à approcher une seconde fois de lui la relique, lorsque le bâton se mit à sautiller comme la première fois et que le son mélodieux se fit de nouveau entendre ; une seconde fois encore le serviteur de Dieu leva la main et montra le ciel de l'index : ce qui me fit comprendre que saint Cajétan l'invitait au paradis. Tout cela nous

fut, à tous ceux qui étaient présents et à moi, un grand sujet de consolation et une surabondance de joie spirituelle ; et le bruit de ce grand miracle venant à se répandre tout à coup dans tout le monastère, on vit arriver auprès du malade une foule de religieux et de personnes de distinction, qui joignirent leurs voix pour me prier de lui appliquer encore une fois la relique, afin qu'ils fussent aussi eux-mêmes témoins de ce prodige. D'abord je restai indécis, pensant que ce serait en quelque sorte tenter Dieu ; mais, cédant enfin à leur importunité, je me prêtai à leurs désirs, me disant en moi-même : Peut-être Dieu veut-il encore glorifier davantage son serviteur. Tirant donc la relique de son enveloppe, tandis que tous ceux qui m'environnaient examinaient avec une pieuse curiosité quel serait le résultat, j'appliquai la relique sur le malade, à deux reprises différentes, et à chaque fois se renouvelèrent les sautillements et les sons dont j'ai parlé ; à chaque fois aussi, le serviteur de Dieu leva la main et montra le ciel comme les premières fois ; ce qui me confirma pleinement dans la persuasion que c'était une invitation par laquelle saint Cajétan l'appelait au bonheur céleste, et à laquelle le Saint répondait par ce signe. C'est là un point digne d'une sérieuse attention, lorsqu'on réfléchit que le serviteur de Dieu avait été frappé d'apoplexie et qu'il était privé de sentiment ».

Voilà ce que nous apprend le Père Michel. Quoiqu'il parût ainsi, selon toutes les apparences, dépourvu de sentiment pendant les cinq jours qu'il survécut, on ne peut douter que son âme ne fût entièrement livrée à des extases et à une contemplation profonde ; c'est, en effet, ce qu'indiquaient sa figure, ses lèvres et ses gestes, qui avaient l'expression de la plus tendre dévotion. Ses yeux, généralement fermés, s'ouvraient fréquemment pour se reposer sur la douce image de Notre-Dame, dont il avait un tableau en face de lui ; quelquefois aussi il les tournait vers son confesseur , comme pour demander l'absolution, ainsi qu'il avait été précédemment convenu entre eux. On apercevait aussi un serrement des yeux et une inclinaison de la tête, et on le vit se frapper la poitrine lorsque, pour la dernière fois, il reçut l'absolution sacramentelle des mains du supérieur. De même, quand son ami chéri, Innocent Valetta, se jeta à genoux au bord de son lit et lui épancha son âme, en se recommandant secrètement, lui et sa famille, aux prières du saint homme, et le conjurant de ne point les oublier lorsqu'il serait dans le Paradis, le serviteur de Dieu jeta sur lui un regard d'ineffable douceur et de bienveillance, lui serrant tendrement la main en signe qu'il promettait de faire ce qu'il désirait de lui. C'est alors qu'on lui donna l'Extrême-Onction, en présence de sa communauté et en outre de plusieurs personnages de distinction, ecclésiastiques et laïques, qui tous étaient à genoux autour du misérable grabat du Saint expirant. Or, lorsque, suivant l'usage observé chez les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara, le père gardien s'adressa à la communauté, pour déclarer à tous les religieux que leur frère mourant demandait, au nom de la charité, à être enseveli dans un pauvre habit, le serviteur de Dieu fit un signe de tête pour marquer son assentiment, et toucha le vêtement de celui qui parlait. Alors, tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher d'être vivement affectés, en voyant que l'habit que venait de choisir l'humble Saint était le plus pauvre qu'il y eût, ayant été porté pendant soixante ans, et étant tellement rapiécé qu'il n'était plus possible d'en apercevoir la forme.

Enfin, l'aurore ramena le jour, et l'on vit se lever ce soleil si désiré qui devait éclairer le passage de notre Saint de cette vallée de larmes et de cette terre de douleurs à une vie meilleure : ce fut le vendredi, 5 mars, jour qui

n'était point encore occupé dans le calendrier, comme s'il lui eût été réservé à dessein. Il avait passé la nuit précédente dans de continuels et fervents actes de contrition, de résignation, d'amour et de reconnaissance, à ce qu'on en put juger en le voyant se frapper fréquemment la poitrine, lever les mains au ciel et faire sur lui le signe de la croix. A une heure non avancée de ce dernier jour, s'adressant à un frère convers qui l'assistait, comme s'il sortait d'une extase, il lui dit : « Je n'ai plus que quelques moments à vivre ». Alors le frère convers court en toute hâte en prévenir le supérieur qui, avec toute la communauté, qui était en ce moment au chœur, se rendit promptement à la cellule du mourant. On récita la recommandation de l'âme en versant des torrents de larmes, et notre Saint se tint si profondément recueilli pendant ce moment solennel, que, quand le frère Barthélemy, voyant qu'il avait deux fois fait des efforts pour se soulever, lui passa le bras sous la tête, le serviteur de Dieu agita sa main pour l'avertir de cesser, afin que son union avec Dieu ne fût point interrompue. Le père gardien, s'apercevant qu'il était en agonie, lui donna la dernière absolution sacramentelle ; le Saint inclina la tête pour la recevoir et la releva aussitôt ; puis il ouvrit les yeux pour la dernière fois, paraissant nager dans la joie et enivré de célestes délices, les fixa, au moment même où ils se fermèrent, avec un regard d'ineffable tendresse, sur l'image de la sainte Vierge ; et enfin, donnant à ses lèvres l'expression d'un doux sourire, sans autre mouvement et sans autre démonstration, il cessa de respirer.

Ainsi expira, sans effort et sans aucune répugnance même de la nature, Jean-Joseph de la Croix, le miroir de la vie religieuse, le père des pauvres, le consolateur des affligés et l'invincible héros chrétien. A peine eut-il rendu l'âme, qu'il commença à se manifester à plusieurs dans un état glorieux. A l'heure même de son départ pour l'autre vie, Diego Pignatelli, duc de Monte-Lione, qui se promenait alors dans son appartement, aperçut le Père Jean-Joseph de la Croix, qui lui parut en parfaite santé (quoiqu'il l'eût laissé malade à Naples peu de jours auparavant), et tout environné d'une lumière surnaturelle. Frappé d'étonnement à cette vue, le duc s'écria : « Quoi ! père Jean-Joseph, êtes-vous donc si subitement rétabli ? » A quoi le Saint répondit : « Je suis bien et heureux », puis il disparut. Le duc envoya alors à Naples, et apprit qu'il était mort à l'heure où il lui avait glorieusement apparu. Il se manifesta d'une manière plus remarquable encore à Innocent Valetta ; car, se trouvant endormi au moment du décès de notre Saint, il se sentit tirer par le bras, et s'entendit appeler à haute voix par son nom. S'éveillant alors, saisi d'une vive frayeur, il aperçut un nuage de gloire, et, debout au milieu de ce nuage, un religieux de l'Ordre de Saint-Pierre d'Alcantara, avancé en âge, dont cependant il ne pouvait distinguer les traits à cause de la multitude des rayons de lumière qui s'en échappaient sans cesse et qui, par leur vif éclat, lui éblouissaient les yeux. Le religieux qui lui apparaissait ainsi lui ayant demandé s'il le connaissait, il répondit que non ; il lui dit alors : « Je suis l'âme du Père Jean-Joseph de la Croix, délivré à l'instant même des liens de la chair et en route pour le paradis, où je ne cesserai de prier pour toi et pour ta maison. Si tu désires voir mon corps, tu le trouveras dans l'infirmerie de Sainte-Luce-du-Mont ». A ces mots, il disparut avec le nuage, laissant celui qu'il avait favorisé de cette visite, fondant en larmes et rempli d'une sainte joie. Il s'habille aussitôt en toute hâte et se rend à Sainte-Luce, où il trouve une foule nombreuse, qui lui annonce la mort du Saint, et qu'il frappe d'étonnement par le récit de ce qu'il avait vu lui-même. Tombant alors sur le corps du Saint, il exprime ses regrets

par des torrents de larmes et s'en retourne inconsolable de cette perte : c'est ce qu'il a attesté lui-même trente ans après, lorsqu'il fut question de rédiger le procès pour sa béatification. De même, trois jours après, il apparut au Père Buono, religieux de sa propre communauté, lui enjoignant de dire au supérieur d'ordonner de réciter un *Gloria Patri* devant l'autel du Saint-Sacrement, pour rendre grâce à la très-sainte Trinité des faveurs qu'il en avait reçues. Un peu plus tard, Mme Marie-Anne Boulei de Verme fut visitée par le Saint, dont, à ce moment, elle désirait ardemment recevoir des secours spirituels. Le baron Bassano, qu'une maladie mortelle retenait au lit, fut favorisé d'une vision semblable et si bien guéri qu'il vécut encore plusieurs années ; et quand il mourut, ce fut d'une maladie toute différente de celle dont il se trouvait alors affligé. Ayant donc envoyé chercher le Père Buono, il lui raconta comment le Saint l'avait guéri, en lui recommandant de l'envoyer chercher, et de se conduire en tout d'après ses avis spirituels : ce qu'il accomplit fidèlement.

Outre ces faits, qui n'ont eu pour témoins que quelques personnes, il est une autre preuve plus publique de l'élévation de notre Saint à la gloire éternelle. Son corps, qui, à raison de l'époque de sa mort et de la maladie qui l'avait causée, devait naturellement se raidir presque immédiatement, conserva toute sa flexibilité, et présenta un spectacle bien surprenant, lorsque, pour l'envelopper du suaire, on le mit sur son séant. Le visage était très-beau et fraîchement coloré, quoique pendant sa vie il fût d'un teint basané ; et il y respirait une si douce paix, que le Saint paraissait n'être qu'endormi. Il découlait de ses plaies un sang chaud et vermeil qui exhalait une suave odeur ; beaucoup de personnes y trempaient leurs mouchoirs et les emportaient comme des reliques. Quand on transféra le corps de l'église dans la sacristie, il semblait moins être porté par les porteurs que les porter eux-mêmes.

La nouvelle de la mort du Saint ne se fut pas plus tôt répandue dans Naples, qu'on se porta en foule où était le corps pour le voir ; et, pour obvier à toute violence, on jugea convenable d'aposter des gardes tout autour. Ce fut en vain : le peuple franchit tous les obstacles, et, en peu d'instants, il ne resta plus aucune trace du vêtement dont il était enveloppé ; on s'en saisit avec avidité comme d'une relique de grand prix. La bière fut déchirée par morceaux aussi bien que le voile qui la couvrait, et trois fois il fallut rentrer le corps à la sacristie pour le vêtir décemment. On apportait des croix et des rosaires pour les faire toucher à sa personne sacrée ; indigènes et étrangers, tous se pressaient en foule pour lui baiser les pieds.

Avant même que le corps eût reçu les honneurs de la sépulture, le ciel glorifia par des miracles les restes sacrés de notre Saint. Le frère Michel de San-Pasquale, en voulant résister à la curiosité et à la dévotion indiscrète de la foule, reçut une blessure à la tête, ayant été atteint de la pointe d'une hallebarde. Le sang, qui en coulait abondamment, fut étanché en y appliquant un morceau de l'habit du Saint. Mais le prodige le plus éclatant fut le miracle opéré en faveur de Charles Carafalo. Pendant les funérailles auxquelles il assistait, il se recommanda au Saint dans un moment de ferveur, lui promettant que, s'il guérissait de l'épilepsie dont il était attaqué depuis vingt-cinq ans, il publierait ce miracle dans tout l'univers. Le mal le quitta à l'instant même. Mais la suite fut encore plus extraordinaire ; car ayant, par une coupable ingratitude, négligé de remplir son engagement, il éprouva une rechute au bout d'un an : ce qui le porta à aller se jeter aux pieds du Saint ; il implora son pardon, répara sa faute et guérit de nouveau.

Des hyacinthes jetées sur le corps du Saint guérirent la fille de Girolamo Politi d'une violente inflammation dans l'œil ; et, sans parler d'une multitude innombrable de faits de ce genre, deux petites parcelles de ses habits guérirent Anne di Matia et Paschal Christiano : la première, d'un violent point de côté, qui avait jusque-là résisté à tous les remèdes ; et l'autre, d'affreuses coliques qui ne l'avaient pas quitté depuis six ans et le tenaient dans une continuelle agonie. Ces faveurs excitèrent à tel point l'ardeur et la piété du peuple, que tous les efforts pour mettre le corps à l'abri d'un zèle indiscret furent inutiles ; et les supérieurs crurent prudent d'accélérer l'inhumation. C'est pourquoi, malgré la résolution prise précédemment de laisser ces précieux restes exposés pendant trois jours à la vénération publique, le lendemain, de grand matin, avant que la foule pût entrer dans l'église, on célébra les funérailles, et le corps fut pieusement déposé dans la tombe. Rien ne saurait peindre le désappointement du peuple au moment où s'ouvrirent les portes de l'église ; la violence à laquelle il se porta est au-dessus de tout ce qu'on peut dire : il se précipita en foule sur la pierre qui recouvrait les précieux restes du Saint, la baisant et l'arrosant de ses larmes. Marguerite di Fraja obtint, en cette occasion, la guérison de son neveu, qui était mourant, à la suite de blessures qu'il avait reçues dans une chute ; et le même jour Vincenza Aldava fut guérie d'une contraction du genou, qui la rendait incapable de marcher, en s'esseyant simplement sur la chaise qui avait appartenu à notre Saint, et récitant l'*Ave Maria* en l'honneur de Notre-Dame.

De même, après son inhumation, des miracles sans nombre attestèrent les vertus et la gloire de notre Saint. Les fièvres, des spasmes, des attaques d'apoplexie et d'épilepsie, et différentes maladies jugées incurables, furent guéries avec ses reliques. Ces prodiges déterminèrent le pape Pie VI à l'inscrire au Catalogue des bienheureux, le 15 mai 1789. Pie VII reconnut, le 27 avril 1818, l'authenticité de deux nouveaux miracles. Léon XII donna, le 29 septembre 1824, un décret par lequel il décidait qu'on pouvait, en toute assurance, procéder à sa canonisation, et Grégoire XVI en fit la cérémonie solennelle le 26 mai 1839.

Sa vie a été écrite en italien par le Père Diodato, et imprimée à Naples en 1794. Celle que nous donnons ici est tirée des œuvres du cardinal Wiseman, t. XVI des *Démonstrations évangéliques* de M. Migne.

SAINT GÉRASIME, SOLITAIRE EN PALESTINE (475).

Gérasime embrassa d'abord l'état monastique dans la Lycie, dont il était originaire ; il passa ensuite dans la Palestine, lorsque les erreurs d'Eutychès commençaient à s'y répandre. Il eut le malheur de suivre le parti des hérétiques ; mais le saint abbé Euthyme, qu'il visita, lui ouvrit les yeux et le ramena au centre de l'unité. Vivement touché de sa faute, il l'expia par une rigoureuse pénitence. Il eut toujours depuis une liaison fort étroite avec saint Euthyme, saint Jean le Silenciaire, saint Sabas, saint Théoctiste et saint Anastase, patriarche de Jérusalem.

Un grand nombre de disciples étant venus se ranger sous sa conduite, il bâtit près du Jourdain une laure composée de soixante-dix cellules ; il y avait au milieu un monastère destiné au logement de ceux qui devaient mener la vie cénobitique. C'était là qu'on formait des sujets propres pour la laure. Ceux qui l'habitaient étaient obligés au plus rigoureux silence ; ils ne se nourrissaient que de pain, de dattes et d'eau. Le samedi et le dimanche, ils venaient à l'église pour y participer aux saints mystères. Ils pouvaient ces deux jours-là manger en commun quelque chose de cuit et boire un peu de vin. On n'allumait jamais de feu dans leurs cellules ; une natte de jonc leur servait de lit. Enfin, tout respirait chez eux la plus exacte pauvreté.

Les habitants de Jéricho, apprenant l'austérité de vie de ces bons solitaires, voulurent leur porter tous les samedis et les dimanches quelques rafraîchissements... C'était de leur part un acte de charité fort louable ; mais la plupart de ces religieux si mortifiés refusaient ce petit adoucissement comme capable de nuire à leur âme. Ils en agissaient ainsi, parce qu'ils avaient appris de leur père spirituel, saint Gérasime, que l'abstinence est la mère de la parfaite tempérance, qu'elle rend plus propre aux veilles et chasse les mauvaises pensées.

Notre Saint portait l'abstinence encore plus loin que ses frères ; il passait tout le Carême sans prendre d'autre nourriture que celle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; il possédait aussi toutes les autres vertus dans un degré éminent. Saint Euthyme avait tant de vénération pour lui, qu'il lui adressait ceux de ses disciples qu'il voulait faire parvenir à une haute perfection. Saint Gérasime mourut le 5 mars 475. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Sa laure était à un quart de lieue du Jourdain, du côté de Jéricho. Elle subsistait encore cent ans après sa mort. Jean Mosch, historien de saint Gérasime, qui la visita, y entendit raconter le fait suivant : Le Saint étant un jour sur la rive du Jourdain, vit venir à lui un lion qui ne marchait que sur trois pieds ; il tenait en l'air le quatrième, dans lequel s'était enfoncée une épine. Il se présenta à Gérasime en rugissant de la douleur qu'il souffrait. Le Saint, touché de compassion, retira l'épine, banda la plaie qu'elle avait causée et renvoya le roi du désert. Mais Dieu voulut faire voir, dans cette occasion, que les justes qui le servent fidèlement, peuvent s'assujétir les bêtes les plus féroces, comme elles étaient soumises à Adam avant son péché; car le lion, comme s'il eût été doué de la raison, ne le quitta plus et le servit dans son monastère plus que n'aurait pu faire un animal domestique, sans causer la moindre frayeur ni le moindre dommage à personne.

Il demeura ainsi cinq ans au service du monastère, au bout desquels le Saint étant mort, il refusa toute nourriture et alla expirer sur son tombeau.

On croit que cette histoire a donné occasion aux peintres de représenter saint Jérôme avec un lion près de lui ; on l'aurait ainsi confondu avec saint Gérasime à cause de la ressemblance du nom que l'on trouve quelquefois écrit *Gérome,* par une mauvaise orthographe.

Vies des Pères des déserts d'Orient.

VIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nicomédie, la naissance au ciel des saints martyrs Victor et Victorin, qui, avec Claudien et Bassa, son épouse, après avoir enduré pendant trois ans nombre de tourments et avoir été retenus en prison, y achevèrent leur vie. IIIe s. — A Tortone, saint Marcien, évêque et martyr, qui fut tué, sous Trajan, pour le Christ, et mérita ainsi la couronne de gloire [1]. 120. — A Constantinople, saint Evagre, qui, ayant été élu évêque par les catholiques, du temps de l'empereur Valens, fut exilé par le même empereur, et émigra de ce monde dans le sein de Dieu. Vers 380. — Dans l'île de Chypre, saint Conon, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, ayant eu les pieds percés de clous, fut ensuite contraint de courir devant un char ; mais, étant tombé sur les genoux, il rendit l'esprit étant en oraison [2]. 252. — De plus, la passion de QUARANTE-DEUX BIENHEUREUX MARTYRS, qui, arrêtés à Amorium et conduits en Syrie; y soutinrent un glorieux combat, et cueillirent la palme du martyre. 845. — A Bologne, saint Basile, évêque, qui fut ordonné par le pape saint Sylvestre, et gouverna très-saintement, par la parole et par l'exemple, l'Eglise confiée à ses soins. IVe s. — A Barcelone, en Espagne, le bienheureux Ollegaire, d'abord chanoine, puis évêque de Barcelone, et enfin archevêque de Tarragone. 1137. — A Gand, en Flandre, sainte COLETTE, vierge, qui, d'abord, observa la règle du Tiers Ordre de Saint-François, ensuite, inspirée par l'Esprit divin, ramena un très-grand nombre de monastères du second ordre à la discipline primitive, et, ornée de vertus divines, resplendit par des miracles sans nombre. Le souverain pontife Pie VII l'inscrivit au catalogue des Saints. 1447.

1. Il fut amené à la vraie foi par saint Barnabé. — 2. Voir une note au 5 mars, p. 157.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Metz, en Lorraine, saint GODEGRAND ou CHRODEGAND, évêque, issu du sang le plus noble du royaume d'Austrasie, auteur d'une règle excellente pour les chanoines. 766. — Au même lieu, saint CADROEL, premier abbé de Saint-Clément de Metz. 978. — A Trèves, saint CYRIAQUE ou QUIRIACE, prêtre et confesseur, né en Poiton, qui était avec saint Maximin lorsqu'il reçut saint Athanase dans son exil. Son corps est à Tabenne, au diocèse de Trèves. IVe s. — Au diocèse de Saint-Paul-de-Léon, en Basse-Bretagne, saint Sezni, abbé, patron de l'église de Guic-Sezni. VIe s. — A Seckingen, près de Bâle, saint FRIDOLIN, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, puis de Seckingen.— A Chambéry, la fête du bienheureux HUMBERT, comte de Savoie. 1188. — A Rhodez, la fête de sainte Alvère, vierge [1].— A Poitiers, la fête de saint FRIDOLIN, abbé, le même que celui de Seckingen. 540. — En Franche-Comté, saint Point, moine de Condat [2]. — Au diocèse d'Arras, le bienheureux Odon, premier abbé de Sainte-Marie d'Eaucourt, appelé par le bienheureux Lambert, évêque de cette ville, à l'aider dans la sanctification de son troupeau. 1140.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Barcelone, en Espagne, saint Ollégaire ou Ildegaire, d'abord chanoine régulier, ensuite évêque de la même cité, et archevêque de Tarragone, illustre par la réformation du clergé, par la célébration de conciles, par ses travaux contre les schismatiques et par des vertus de tous genres. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, la célèbre par les plus grandes louanges.

Martyrologe de Saint-Benoit. — La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, vierge, dont il est fait mention le Ier mars.

Martyrologe de Citeaux. — Sainte Cunégonde, impératrice, qui, mariée à saint Henri Ier, empereur, garda sa virginité avec l'agrément de son époux, et prit, après sa mort, la coule de notre très-saint Père Benoit, au monastère de Kaffungen ; puis, comblée de mérites et de bonnes œuvres, parvint, par une fin bienheureuse, au repos éternel, à Bamberg, le troisième jour du mois de mars.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Pise, le bienheureux Jourdain, confesseur de notre Ordre, remarquable par sa doctrine, par sa prédication et par la gloire de ses miracles.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Gand, en Flandre, sainte Colette, etc.

Martyrologe des Carmes Chaussés et Déchaussés.— En Terre-Sainte, saint CYRILLE, confesseur, de l'Ordre des Carmes, qui, par sa doctrine et par sa sainteté, amena un grand nombre d'hommes à la foi, dirigea admirablement son Ordre pendant vingt-sept ans, et enfin, sous les empereurs Philippe et Othon, termina sa vie par un heureux trépas. 1224.

Martyrologe des Capucins. — A Gand, en Flandre, la bienheureuse Colette, vierge.

TAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, les saints Julien, médecin, et Eubule, martyrs; en même temps, saint Arcade de Chypre, qui les instruisit dans la foi et la vertu. Règne de Julien. — A Trente, en Italie, saint Claudien, confesseur, frère de saint Vigile, évêque de cette ville : il aida saint Vigile dans l'apostolat. Tous deux étaient originaires de Rome. Ve s. — Aux Mosé [3], à trois kilomètres de Plaisance, saint Victor, diacre. 444. — En Angleterre, sainte Kineswide et sainte Kinesburge, sa sœur, vierges. Elles étaient filles du fameux Panda, roi païen des Merciens, qui livra une si terrible guerre au christianisme et dont cependant la famille fut une pépinière de Saints. Kineswide était la plus jeune de ses enfants : elle fut élevée par sainte Kinesburge. Celle-ci avait épousé Alfred, roi de Northumberland, qui, du consentement de son épouse, s'était fait moine à Mailross : après cette séparation, Kinesburge fit bâtir le monastère de Dormand-Caster. Cette auguste reine étant morte, les frères de Kineswide promirent sa

1. Voir au 9 mars. — 2. Voir au 23 mai.

3. Nous retrouvons, au-delà des Alpes, une appellation qui a la même consonnance et la même signification que les noms de rivières Meuse, Moselle, etc. La raison de ces appellations communes des deux côtés des Alpes sera facilement saisie par quiconque sait que la langue des anciens Gaulois cisalpins et transalpins avait un grand nombre de ses radicaux communs avec la langue des Teutons : les hommes ne sont plus, mais il reste dans les langues modernes des traces de celles qu'ils ont parlées. *Mose* signifiait chez nos ancêtres *marais*, et les Flamands appellent encore *mos-gat* l'ouverture par laquelle s'écoulent les boues et les eaux des rues, *mos-meyer* l'entrepreneur des bousges, et *mos-karr* le chariot avec lequel on les exécute. Pour en revenir aux mosé de Plaisance, il est notoire que les environs de cette ville étaient paludéens, comme l'étaient aussi et le sont encore en maints endroits les plaines qu'arrosent la Meuse et la Moselle. *AA. SS.*

main à Offa, roi des Saxons orientaux. La pauvre désolée, qui s'était donnée au Roi des rois, confia sa peine à la Reine des vierges. Un jour Marie lui apparut et lui dit : « Cessez vos larmes ; persévérez ; rien n'est meilleur que d'ignorer sur la terre toute corruption et de mourir dans toute l'intégrité de son corps ». Kineswide résolut d'écrire au roi Offa pour le conjurer d'abandonner son dessein. Le roi, qui était chrétien et qui craignait le Seigneur, approuva la sainte résolution de sa fiancée. Elle vécut fort âgée, et alla se réunir à la société des anges, le 6 mars. Vers 714. Elle fut inhumée au monastère de sa sœur, à Caster. — En Ecosse et en Angleterre, saint Bauthier, prêtre, et saint Bilfrid, orfévre, tous deux anachorètes. Vers 757. — En Galatie ou en Bithynie, saint Hésychius, thaumaturge. Vers 790. — En Irlande, saint Corprée ou Corbrée, évêque de Cluan-Mic-Nosia. Il est raconté dans sa vie qu'un roi d'Irlande, nommé Malachie, lui apparut et lui demanda de prier pour son âme qui était horriblement tourmentée dans le purgatoire. Ce récit vrai ou supposé prouve tout au moins l'ancienneté de la prière pour les morts dans l'Eglise catholique. 899. — A Natilica, dans le Picenum, saint Solliutus, de l'Ordre des Porte-Croix. — A Prague, sainte Agnès de Bohême, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire. Elle fut fiancée malgré elle à l'empereur Frédéric II, qui, après une longue résistance, la laissa consacrer sa vie au seul Epoux céleste [1]. 1282.

SAINT CHRODEGAND, ÉVÊQUE DE METZ

712-766. — Papes : Constantin; Paul Ier. — Rois de France : Dagobert III; Pépin le Bref.

Stare fecit cantores contra altare et in sono eorum dulce fecit modos.

Il a établi des chantres pour entourer l'autel et a fait accompagner leurs chants des doux sons de la musique. *Eccli.* XLVII, 11.

Voici l'évêque qui a eu, au VIIe siècle, la plus grande part à l'établissement de la souveraineté temporelle des Papes, et de la liturgie romaine en France.

Chrodegand, issu d'une famille illustre du royaume d'Austrasie, alliée dans la suite aux Carlovingiens [2], naquit dans le pays de Hasbaie, en Brabant, vers l'an 712. Son père se nommait Sigramme et sa mère Landrade. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Tron, où il fit de grands progrès dans les lettres et la piété. Quand il fut en âge d'entrer dans le monde, ses parents l'envoyèrent à la cour de Charles-Martel pour se former aux exercices convenables à sa naissance. Le maire du palais, plein d'affection et d'estime pour sa vertu et sa science, lui donna la charge de référendaire ou de chancelier, puis celle de premier ministre, en 737. Chrodegand était bien fait de sa personne, très-éloquent, et parlait avec une grande facilité la langue latine et la langue tudesque. Quoiqu'il fût obligé de vivre à la cour, il ne changea rien à la simplicité des habits qu'il avait coutume de porter. Il continua aussi d'affliger son corps par les jeûnes, les veilles et autres austérités. Son amour pour la mortification allait si loin qu'il n'accordait à la nature que ce qui lui était absolument nécessaire. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes; il pourvoyait aux besoins d'une multitude innombrable de malheureux, et protégeait, avec une bonté paternelle, les veuves et les orphelins. Il fit paraître, dans le poste élevé qu'il occupait, tant

1. Nous donnons dans le *Palmier Séraphique*, tome III, la vie très-détaillée de la bienheureuse Agnès de Bohême. On pourra encore voir à ce même jour du 6 mars, les biographies des bienheureux Pierre-Jean Olivi, Ponce Carbonelli et Pierre d'Assise, tous de l'Ordre de Saint-François d'Assise.

2. Irmingarde, première femme de Louis le Débonnaire, était petite-nièce de saint Chrodegand.

de sagesse et d'équité, que le siége de Metz étant devenu vacant, en 742, par la mort de saiut Sigebaud, il fut choisi pour le remplacer. Mais Pépin, qui venait de succéder à Charles-Martel, son père, ne voulut consentir à son sacre qu'à la condition qu'il continuerait de remplir ses fonctions de ministre. Le saint, qui avait une grande capacité, trouva le moyen de suffire à tout, sans négliger aucun des devoirs si nombreux et si difficiles que lui imposait sa double dignité. Il ne perdit rien de son humilité, de sa douceur, de son recueillement, ni de la simplicité qui régnait dans tout son extérieur. Il portait toujours un cilice sous ses habits. Il passait une grande partie de la nuit en prières, et ses yeux avaient coutume de verser un torrent de larmes durant ce saint service. Le zèle qu'il fit paraître pour ranimer dans son clergé cet esprit de prière et de ferveur qui caractérisait les premiers siècles de l'Eglise, est une preuve bien sensible de son ardeur pour le service de Dieu et pour l'accomplissement de sa gloire. Il fit du Chapitre de sa cathédrale une communauté régulière, et donna à ses chanoines et à ses clercs une règle fort sage, en trente-quatre articles, tirés, en grande partie, de celle de saint Benoît. Cette règle s'écartait peu, en effet, de celle des maisons religieuses; l'habitation commune, la table commune, un costume pareil, la division des heures des prières, des occupations dans l'intervalle. La seule différence entre les chanoines et les religieux, c'est que ceux-ci avaient pour chef leur abbé et ceux-là l'évêque. Toutefois, ils étaient regardés comme ecclésiastiques séculiers, et, en cette qualité, ils avaient la priorité sur les moines. Le saint évêque fit bâtir le cloître de la cathédrale; il y ajouta deux églises : celle de Saint-Pierre-le-Vieux, appelée par corruption Saint-Pierre-le-Vif, et celle de Saint-Paul. L'évêque avait un logement à part, pour y exercer l'hospitalité, sans déranger la communauté [1]. La règle de saint Chrodegand fut si estimée, que plusieurs églises l'adoptèrent et qu'elle servit dans la suite de modèle à la réformation générale que des conciles tâchèrent de mettre dans le clergé. Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 816, y fit quelques additions et en recommanda l'observance à tous les chanoines de l'empire de Louis le Débonnaire. Léofric, évêque d'Exeter, qui avait demeuré quelque temps en Austrasie, la porta en Angleterre et l'introduisit dans sa cathédrale.

Saint Chrodegand ne montra pas moins de zèle pour le rétablissement de l'observance religieuse dans les monastères de son vaste diocèse. Il fonda, vers l'an 749, près de Metz, dans une vallée toute couverte de forêts, la célèbre abbaye de Gorze, qui donna au royaume d'Austrasie tant de saints réformateurs, de prélats illustres, et fut comblée, à son origine, des riches donations de Pépin et de Charlemagne. Le saint évêque la bâtit en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et de saint Etienne, patron de son église, et lui donna la règle de saint Benoît.

Chrodegand n'était pas seulement un grand Saint, mais un sage ministre et un habile négociateur, à qui son savoir et son éloquence donnaient

1. La vie commune, établie dans le clergé de Metz par saint Chrodegand, y fut observée jusqu'au schisme qui s'éleva dans cette église vers la fin du XIe siècle, sous l'épiscopat de Hériman, et qui obligea les chanoines de se disperser et de vivre en leur particulier. Cette dispersion donna lieu à la fondation du monastère des chanoines réguliers de *Saint-Pierremont*, sur les terres de la célèbre comtesse Mathilde, dans le diocèse de Metz, et plus tard à l'érection, en ville, de la *Collégiale de Saint-Thiébaud*, qui adopta la règle de saint Chrodegand, modifiée par le concile d'Aix-la-Chapelle. Les restes de l'ancien cloître, avec les trois églises canoniales de Saint-Pierre-le-Vieux, de Saint-Paul et de Saint-Pierre-le-Majeur, furent renversés en 1755, par les ordres du maréchal de Belle-Isle, pour former une place d'armes devant la cathédrale. Il est encore d'usage, dans le peuple, d'appeler *Grand-Moutier*, c'est-à-dire *Grand-Monastère*, l'église cathédrale. Le sceau du chapitre est l'image de saint Paul, patron de l'église titulaire et conventuelle de l'ancien chapitre de Chrodegand.

grande autorité dans les conseils de la nation. Pépin aimait à l'employer dans les affaires les plus délicates. Astolphe, roi des Lombards, devenu maître de l'exarchat de Ravenne, avait fait sommer Rome de le reconnaître pour souverain, avec menaces de porter le fer et le feu sur son territoire. Le pape Etienne II fit tout ce qu'il était possible auprès du roi des Lombards pour le fléchir et l'engager à avoir quelque égard pour la chaire de saint Pierre; mais, voyant que les prières, les présents, la médiation même de l'empereur d'Orient étaient inutiles, il résolut de s'adresser au peuple franc. Il écrivit à Pépin l'état déplorable où se trouvait Rome, et le pria de lui envoyer des ambassadeurs, pour qu'il pût s'entendre avec eux. Le monarque franc lui adressa Droctegand, abbé de Gorze, pour l'assurer de sa protection. Etienne, ravi de joie, congédia aussitôt cet ambassadeur avec une autre lettre pour Pépin; il priait secrètement le roi de faire passer à Rome de nouveaux ministres, dont le nom et la dignité fissent respecter sa personne, afin qu'en leur compagnie il pût arriver au pied des Alpes et se rendre en France. Deux nouveaux ambassadeurs furent désignés par Pépin et l'assemblée des seigneurs francs pour se rendre auprès du Pontife : c'était Chrodegand et le duc Antchaire. L'évêque de Metz surtout fit paraître dans cette mission délicate beaucoup de prudence et de courage, car à toutes ses vertus épiscopales il joignait un dévouement sans bornes à la chaire de saint Pierre. Quand les deux envoyés arrivèrent à Rome, ils trouvèrent les Lombards déjà maîtres des forteresses voisines de la ville; les Romains étaient dans la consternation, et le Pape se disposait à partir pour Pavie, afin d'y implorer la pitié du roi des Lombards. Etienne s'adjoignit donc les deux députés de Pépin et, accompagné d'une escorte de prélats et de clercs de l'église romaine, des principaux personnages de la ville, il sortit de Rome le 14 octobre 753. Le duc Antchaire prit les devants, et se rendit en hâte à Pavie pour y attendre le Pape et préparer son arrivée. Etienne conjura de nouveau Astolphe de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant ses entreprises; mais le roi des Lombards persista obstinément à garder ses conquêtes, et employa tous les moyens imaginables pour empêcher le Pape de sortir d'Italie. Alors les députés de Pépin lui demandèrent, au nom de leur roi, de ne point s'opposer au dessein qu'avait le souverain Pontife d'aller en France. Astolphe, surpris, remit sa réponse au lendemain. Dans l'intervalle il dépêcha des gens pour effrayer Etienne, s'il persistait dans son projet; et, quand arriva l'audience, où les ambassadeurs francs renouvelèrent leur demande, le roi, comptant sur l'effet de ses menaces secrètes, adjura le Pontife de dire si réellement il voulait se rendre en France. Celui-ci, encouragé par la présence de Chrodegand et d'Antchaire, répondit d'un air respectueux : « Oui, tel est mon dessein, si l'intention de votre gloire est de me rendre la liberté ». Astolphe, voyant qu'il combattrait inutilement la résolution du Pape, ne s'y opposa plus, et le laissa maître de poursuivre son voyage.

Etienne, accompagné des prélats de sa maison et des deux envoyés du roi de France, qui dirigeaient sa marche, sortit de Pavie le 15 novembre, et, malgré la rigueur de la saison, il arriva heureusement en France. Pépin se trouvait à Thionville, métairie royale sur la Moselle, lorsqu'il apprit que le Pape avait déjà traversé les Alpes. Il envoya aussitôt Charles, son fils aîné, qui était alors dans sa douzième année, pour accompagner le Pontife jusqu'au palais de Pontyon, en Champagne, où il se rendit en personne avec la reine Bertrade, ses autres enfants et les grands de sa cour. A la nouvelle de l'approche du Pape, Pépin se porta lui-même à une lieue du palais pour

le recevoir. Dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval, se prosterna devant lui avec sa femme et ses enfants, et les seigneurs qui l'accompagnaient; il marcha quelque temps à pied à côté de sa monture, lui servant d'écuyer. Etienne, pénétré de joie, éleva la voix, et, rendant grâces à Dieu, il entonna des hymnes et des cantiques, que toute la suite répéta. Ils arrivèrent ainsi au palais de Pontyon, le 6 janvier 754, jour de l'Epiphanie. De Pontyon le Pape se retira au monastère de Saint-Denis, où il resta jusqu'à la fin de l'hiver, attendant le résultat des négociations.

Parmi les plus fermes appuis du Pape fut toujours l'évêque de Metz, qui non-seulement usa en cette affaire de toute son influence à la cour, mais agit encore auprès des seigneurs francs, dans l'assemblée de Quierzy-sur-Oise, pour les décider à entreprendre la guerre d'Italie et à faire rendre au Saint-Siége les domaines qui lui avaient été ravis injustement. Mais avant de passer les Alpes, Pépiu, à la représentation du souveraiu Pontife, crut devoir faire une dernière tentative sur l'esprit d'Astolphe. Il lui députa de nouveau saint Chrodegand pour le conjurer, au nom des saints Apôtres, de n'exercer aucune hostilité contre Rome, de rendre au Saint-Siége les places qu'il lui avait enlevées, et de ne point assujétir les Romains à des superstitions incompatibles avec leurs lois. L'évêque de Metz était, en outre, porteur d'une lettre du Pape au roi des Lombards, dans laquelle il le priait, par les mystères sacrés et par le redoutable jugement de Dieu, d'écouter enfin la voix de la religion et de la justice. Mais tout le zèle et toute l'habileté de Chrodegand devaient échouer devant un prince d'une ambition aveugle et sacrilége, qui ne voulait pas entendre parler de restitution.

Etienne II ne fut pas insensible au zèle et au dévouement du saint évêque de Metz. Avant de quitter la France, il le décora du *Pallium,* et lui conféra le titre d'archevêque, avec le pouvoir de consacrer des évêques dans toutes les Gaules. Paul Ier, qui succéda au Pape Etienne, fit don à saint Chrodegand des corps des saints martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire. Peut-être le saint évêque reçut-il ces reliques sacrées dans un voyage qu'il fit à Rome en 765, car on admet communément qu'il dut entreprendre plusieurs fois ce voyage, pour traiter les affaires qui intéressaient alors si vivement le Saint-Siége et le roi de France. Chrodegand déposa les reliques de saint Gorgon dans l'abbaye de Gorze, et celles de saint Nabor dans le monastère d'*Hilariacum,* fondé dans le diocèse de Metz, par saint Fridolin, en l'honneur de saint Hilaire, et restauré récemment par saint Sigebaud : de là lui vint, dans la suite, le nom de *Saint-Nabor* et, par corruption, de *Saint-Avold.* Saint Chrodegand fit don du corps de saint Nazaire à l'abbaye de Lauresheim ou de Lorsch, fondée deux ans auparavant dans le diocèse de Mayence, par plusieurs de ses proches parents. Le saint prélat y conduisit une colonie de seize moines, qu'il tira de son monastère de Gorze.

Saint Chrodegand ne mérita pas seulement la reconnaissance des souverains Pontifes, en contribuant, plus qu'aucun évêque de son temps, au rétablissement et à l'agrandissement de la souveraineté temporelle du Saint-Siége, mais il eut encore la gloire de coopérer d'une manière efficace à l'accomplissement d'un vœu qui leur était également cher, l'extension de la liturgie romaine. La latitude qu'avait chaque église à l'origine du christianisme, de rédiger sa liturgie, devait produire des différences parfois bien grandes entre les offices des églises d'une même province. On sentit le besoin de bonne heure d'établir quelque unité. Les synodes provinciaux commencèrent à prescrire aux églises suffragantes l'unité de psalmodie. Bientôt les conciles nationaux s'employèrent de même à étendre cette uniformité

à toutes les Eglises d'une même nation. Mais cet état de choses ne pouvait échapper à la vigilance des Pontifes romains. Dès la fin du IVe siècle, ils firent les efforts les plus persévérants pour ramener toutes les églises de l'Occident à une parfaite conformité de rite avec l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les églises du monde, mais unie, il semble, par des liens plus étroits avec les églises de l'Occident qui étaient sorties immédiatement de son sein, et reçurent d'elle, avec la foi, les premiers éléments de leur liturgie. On possède des lettres écrites à ce sujet par saint Sirice, vers la fin du IVe siècle, par saint Innocent et saint Célestin, au Ve, par saint Grégoire le Grand, au commencement du VIIe, par saint Grégoire II et saint Zacharie, dans la première moitié du VIIIe. Déjà même, avant le VIIIe siècle, le chant grégorien avait été introduit dans la plupart des pays de l'Occident. Lorsque saint Grégoire envoya saint Augustin dans la Grande-Bretagne, il dispersa dans tout l'Occident des chantres instruits à l'école de Rome. Mais, malgré tous les efforts de ce grand Pape et de ses successeurs pour répandre le chant romain et le conserver dans sa pureté; malgré l'envoi fréquent de chantres habiles, formés à l'école de Latran, le chant ecclésiastique était loin d'être uniforme. Il était tombé en France dans une grande décadence, surtout sous la rude administration de Charles-Martel. De fâcheuses altérations en avaient anéanti le charme. Lorsque le Pape Etienne II vint en France, au rapport de Walafride Strabon, écrivain du IXe siècle, il demanda au roi Pépin, en signe de la foi qui unissait la France au Saint-Siége, de seconder ses efforts pour introduire dans le royaume les offices de l'Eglise romaine. Le roi, continue le chroniqueur, accueillit le pieux dessein du Pontife, et les clercs de la suite d'Etienne donnèrent aux chantres francs des leçons sur la manière de célébrer les offices. On s'accorde à penser que ce fut l'église de Metz, sous saint Chrodegand, qui, la première des Gaules, reçut le chant et la liturgie romaine. Dans la mission que le saint évêque remplit auprès d'Etienne II, il fut, sans doute, initié par le Souverain Pontife au projet dont les Papes poursuivaient depuis longtemps l'exécution. Témoin d'ailleurs, pendant son ambassade à Rome, des magnificences liturgiques de l'Eglise romaine et de la majesté du Siége apostolique, il ne pouvait manquer d'en être subjugué. Il se confirma aussi dans le dessein, qu'il avait déjà réalisé peut-être, d'établir la vie régulière dans son clergé, après avoir été témoin de la vie exemplaire des divers colléges apostoliques qui desservaient les basiliques. Pour unir davantage le clergé de son Eglise à l'Eglise romaine, et donner aux offices divins une forme plus auguste, il s'empressa, de retour en France, d'introduire dans son diocèse le chant et l'ordre des offices romains. Le zélé prélat usa de toute son influence auprès de Pépin et du clergé franc, dont il était *la lumière et la gloire*, comme s'exprime Théodulphe, évêque d'Orléans, pour seconder l'œuvre d'unité à laquelle les souverains Pontifes travaillaient avec tant de persévérance. Parmi les douze chantres envoyés en France par Etienne II, à la prière du roi, pour y propager les saintes traditions du chant grégorien, quelques-uns vinrent sans doute s'établir à Metz, dont l'école de chant commença de bonne heure à jouir d'une grande célébrité.

Le mérite de saint Chrodegand était si universellement reconnu, qu'il eut part à presque toutes les affaires importantes de son temps. Il assista aux assemblées, et aux conciles de Verberie (753), de Quierzy-sur-Oise (754), de Verneuil (755), de Compiègne (757), d'Attigny (765), qu'il présida, et il tint lui-même plusieurs conciles dans sa ville épiscopale. Aidé des pieuses libéralités de Pépin, il fit rebâtir ou restaurer le chœur et le sanctuaire de

son Eglise cathédrale, et les entoura de collatéraux. Paul Diacre, historien des évêques de Metz, cite, comme travaux remarquables exécutés par ses ordres, le maître-autel surmonté d'un dais ou baldaquin, et les balustrades dont il l'environna. Enfin, le saint Pontife, comblé de mérites, alla rejoindre au ciel les saints auxquels il avait rendu tant de pieux honneurs. Il mourut le 6 mars 766, et fut inhumé dans le monastère de Gorze, auquel il avait légué de grands biens par son testament, que nous avons encore. Théodulphe, évêque d'Orléans, composa son épitaphe en vers, où il fait un éloge magnifique de ses talents et de ses vertus. Dans la suite, une partie des reliques de saint Chrodegand fut transférée à Metz, dans l'abbaye bénédictine de Saint-Symphorien. Elles ont disparu au milieu des spoliations sacriléges de la révolution.

I. *Notice sur l'abbaye de Gorze.* — Gorze, à quinze kilomètres sud-ouest de Metz, n'était jadis, comme le disent nos vieilles chroniques, qu'une épaisse forêt où les rois d'Austrasie prenaient souvent le plaisir de la chasse, un désert montueux et pierreux, arrosé d'une multitude de clairs ruisseaux. Le principal portait le nom de *Gorzia, Gorgia* ou *Gurges* (gouffre), apparemment à cause de la profondeur et de l'abondance des eaux de la source. C'est là que commençait le magnifique aqueduc romain, dont quelques arches subsistent encore au village de Jouy, et qui conduisait à Metz les eaux de Gorze. De là encore le nom de *Gurgitenses,* donné aux moines, de *Gurgitanum Monasterium,* donné au monastère. Cette abbaye célèbre fut fondée, vers l'an 749, par saint Chrodegand. On assure qu'il l'éleva dans l'endroit même où saint Clément, venant de Rome à Metz pour annoncer l'Evangile, avait construit un oratoire en l'honneur du Prince des Apôtres.

Saint Chrodegand bâtit lui-même son monastère en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul ; il lui donna la règle de Saint-Benoît et le plaça sous la garde et sous la protection de l'église de Saint-Etienne de Metz. Il fit la dédicace de l'Eglise, en 753, peu de temps avant son célèbre voyage auprès du pape Etienne II. Dès son origine, Gorze tira de son fondateur une renommée attestée par les vers d'Alcuin [1].

En 763, saint Chrodegand conduisit une colonie de ses religieux de Gorze au monastère de Lauresheim, que sa famille venait de fonder dans le diocèse de Mayence, et qui devint l'une des plus illustres d'Allemagne. Mais, deux siècles environ après sa fondation, Gorze était tombée dans l'état le plus déplorable, à la suite des guerres civiles et des ravages des barbares qui désolèrent le royaume. En 933, l'évêque de Metz, Adalbéron Ier, que son zèle pour le rétablissement de l'observance régulière a fait surnommer le *Père des moines,* introduisit à Gorze une célèbre réforme, dont saint Jean de Vandières fut un des principaux instruments. L'antique abbaye, ainsi renouvelée, devint bientôt une pépinière de Saints et de Réformateurs. La chronique a recours aux plus vives images pour rendre les charmes de cette demeure sainte : « Gorze était comme un soleil qui dardait au loin les rayons de la religion monastique [2], un paradis émaillé des fleurs de sainteté [3] ». Les richesses de Gorze, rapidement accrues par les empereurs et les rois, furent immenses. Son territoire seigneurial, non compris plusieurs domaines lointains, renfermait vingt-huit bourgs ou villages ; les abbés jouissaient des droits régaliens, frappaient monnaie et avaient part à l'élection du maître échevin de Metz. De nombreux et riches prieurés dépendaient de la mense abbatiale, et au-dessus de tout cet éclat temporel on vit longtemps fleurir la piété et la science dans des écoles d'où sortirent, au moyen âge, plusieurs prélats illustres. Cette abbaye, qui ressemblait à une citadelle et servait de défense à la ville qui s'était formée autour de son enceinte, eut beaucoup à souffrir des guerres de religion qui désolèrent la France pendant le XVIe siècle. Elle fut sécularisée en 1572, d'après les sollicitations du grand cardinal Charles de Lorraine, qui en était alors abbé, et qui partagea les biens du monastère entre la primatiale que les ducs de Lorraine avaient le projet d'ériger à Nancy, et le collége des jésuites de Pont-à-Mousson. Le titre abbatial fut uni à la primatiale, et l'abbaye convertie en un Chapitre de chanoines, qui fit l'office dans l'église paroissiale, érigée depuis lors en collégiale. L'église abbatiale et tous les lieux réguliers furent démolis en 1609. Dès l'an 1717, les vestiges de l'antique abbaye étaient tellement effacés, que les deux voyageurs bénédictins Martène et Durand, passant par le bourg où elle exista furent « surpris de ne plus trouver Gorze dans Gorze ». Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un pan de muraille et un fossé, que le propriétaire actuel a religieusement respectés. L'église collégiale, bel édifice du XIIIe siècle, bâti par les moines de Gorze, sert encore aujourd'hui de paroisse ; mais l'ancien château abbatial a été transformé en dépôt de mendicité.

1. Epig. 76. — 2. Chron. mediani monast.
3. Chron. senon., lib. II, c. 18; Vit. 3. Joann., n. 54; Vit. S. Guilbert. Gemblac.

II. *Sur l'abbaye de Lauresheim ou Lorsch.* — Cette abbaye, très-célèbre dans l'histoire carlovingienne, était située sur la petite rivière de Weschmitz, appelée alors Wisger, entre Mayence et Heidelberg. L'Eglise fut consacrée, en 774, devant Charlemagne et la reine Hildegarde, par Lull, de Mayence, Angelrame, de Metz, et plusieurs autres prélats. Cette abbaye devint l'une des plus illustres d'Allemagne : on la comptait parmi les quatre premières de l'empire, et elle posséda, à titre de principauté, le pays dit Berystrass *(Strata-Montana)*, entre Heidelberg et la petite rivière de Dietbourg. Plus de quatre mille chartes étaient transcrites sur son cartulaire, que l'académie palatine fit imprimer à cause des précieux renseignements historiques qu'il fournit. La tradition fait honneur aux moines de Lauresheim d'avoir formé la première bibliothèque d'Allemagne ; et ce fut, en effet, chez eux qu'on trouva, à la renaissance, les manuscrits de plusieurs auteurs de l'antiquité classique. Tassillon, détrôné par Charlemagne, fut relégué dans le monastère de Lauresheim, où l'on montrait jadis son tombeau. Au XIIIe siècle, les Bénédictins furent remplacés par les Prémontrés, et la principauté abbatiale fut unie au siége de Mayence pendant deux cents ans ; puis elle passa aux comtes palatins. Par suite de là il arriva, au XVIe siècle, que les électeurs palatins, ayant embrassé la Réforme, détruisirent Lauresheim. La dévastation eut lieu en 1555, et un incendie, survenu en 1621, consuma ce qui avait échappé à la première ruine.

III. *Sur la célèbre école de chant de Metz.* — L'école de chant ecclésiastique, fondée à Metz par saint Chrodegand, devint surtout florissante sous les règnes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, son fils, pendant l'épiscopat d'Hagilrame et de Drogon. Dans un premier voyage que Charlemagne fit à Rome, en 774, dit Jean-Diacre, historien de saint Grégoire le Grand, il laissa au pape Adrien deux clercs intelligents de sa chapelle, pour se perfectionner dans la connaissance du chant romain. Il les destinait à l'église de Metz, par le moyen de laquelle il se proposait d'opérer la réforme du chant dans tout son vaste empire [1]. Dans un second voyage que Charlemagne fit à Rome, en 787, il demanda au Pape des chantres instruits qui pussent remettre les Francs dans la ligne des saines traditions ; Adrien s'empressa d'acquiescer au désir du religieux monarque. Il lui donna deux chantres habiles, Théodore et Benoît, qui avaient été élevés à l'école de saint Grégoire, et joignaient à une science approfondie du chant, des connaissances fort étendues. Charles, de retour en France, plaça un de ces chantres à Metz pour l'Austrasie, l'autre à Soissons pour la Neustrie, et ordonna à tous les maîtres de chant des autres villes de France, de leur présenter à corriger leurs antiphonaires. L'école de Metz, déjà célèbre, devint la plus florissante de tout l'empire. Le chant grégorien s'y éleva au plus haut point de perfection, en sorte que, dit le moine d'Angoulême, elle l'emportait autant sur les autres écoles de France, qu'elle le cédait elle-même à celle de Rome [2]. C'est encore la louange que lui donnait l'historien romain de saint Grégoire le Grand. L'école de Metz étendit son influence sur tout l'empire : son antiphonaire était le modèle sur lequel on corrigeait tous les autres. Dans un capitulaire de Thionville, de l'an 805, Charlemagne ordonna que l'on tirât de l'école de Metz tous les maîtres de chant. Par le canal de cette fameuse école, le chant romain commença tellement à se propager dans toutes les provinces, qu'au témoignage du moine de Saint-Gall, le chant ecclésiastique prit, jusqu'en Germanie, le nom de *chant messin.*

L'école de Metz atteignit son apogée sous l'habile direction d'Amalaire, archidiacre de l'église de Metz, le plus habile liturgiste de son temps. Amalaire, surnommé Symphosius à cause de son goût pour la musique, avait étudié sous Alcuin, auquel il succéda même plus tard dans la direction de l'école du palais. Louis le Débonnaire, qui appréciait le mérite de l'archidiacre de Metz, le députa à Rome, en 827, avec mission d'en rapporter un nouvel exemplaire de l'antiphonaire de saint Grégoire. Amalaire, pendant son séjour dans la ville éternelle, consulta les ministres des églises de Saint-Pierre, et profita de leurs instructions pour corriger son grand ouvrage *De Officio Divino*, dont il donna à son retour une nouvelle édition. Il prit aussi de là occasion de composer son précieux livre : *De Ordine Antiphonarii.* « Ce recueil », dit l'auteur des *Institutions liturgiques,* « devint le régulateur du chant ecclésiastique dans nos Eglises. On ne retourna plus désormais à Rome chercher de nouveaux antiphonaires, et telle fut l'origine première de la liturgie romaine-française [3] ». La réputation de l'école de Metz se soutint pendant plusieurs siècles. Une lettre de saint Bernard nous apprend que les premiers Pères de Cîteaux, voulant établir dans leur congrégation la meilleure méthode de chanter les louanges de Dieu, eurent recours à l'église de Metz, et firent transcrire son antiphonaire [4]. « Cette supériorité dont l'école de Metz conservait encore la réputation au XIIe siècle, sur les écoles de chant des autres cathédrales de France, dit le T. R. Dom Guéranger, est due sans doute à la discipline que saint Chrodegand avait établie parmi les chanoines. Les traditions de ce genre devaient se conserver plus pures dans cette église, dont le clergé gardait avec tant de régularité les observances de la vie canoniale [5] ».

1. Vit. S. Greg. M., l. II, c. 9. — 2. Vit. Carol. Magn., c. 8. — 3. T. Ier, p. 357. — 4. Præt. in Tract. de Ratione Cantus. — 5. *Ibid.*, p. 253.

IV. Epitaphe de saint Chrodegand, par Théodulphe, évêque d'Orléans :

Quisquis ab occasu venis hic, vel quisquis ab ortu,
Præsulis hic cineres scito jacere pii.
Moribus ornatum, virtutum tramite rectum,
Egregium meritis hæc tenet urna virum.
Cui sancti actus, lex meditatio, dogma fidele,
Rotgangus nomen, gloria Christus erat.
Romulida de sede sibi data pallia sancta
Extulit, hunceque Patrum extulit ille Pater.
Instituit sanctæ clerum hinc munia vitæ,
Ordine in Ecclesia luxque decusque fuit.
Exemplo et verbis animos ad cœlica regna
Misit, et in tanta floruit arte satis.
Virtutes retinens, vitiorum monstraque vitans,
Satque in eo viguit pontificalis apex.
Solator viduis fuit, et tutela misellis,
Sensit et hunc sibimet orphana turba patrem.
Regibus acceptus, populo venerabilis omni,
Vita ejus cunctis norma salutis erat
Post vitæ cursum senio veniente peractum,
Terram dat terræ, mittit ad astra animam.

Qui que tu sois, que tu viennes de l'Orient ou de l'Occident, apprends que cette urne renferme les cendres d'un homme pieux et pur, ayant joint l'éclat du mérite à la droiture que donne l'exercice des vertus. Ses actes étaient saints ; la loi de Dieu faisait l'objet de ses méditations, et il n'a point chancelé dans la foi. Il rapporta du siége de Pierre l'insigne du Pallium, et Pasteur il a exalté le chef des Pasteurs. Il donna à son clergé la règle d'une sainte vie. Lumière et gloire de l'Eglise, par son exemple et ses paroles, il a envoyé ses ouailles au ciel, car il possédait à un haut degré la science de la direction des âmes. Plein d'amour pour la vertu, et d'horreur pour le vice, il exerça avec vigueur sa charge d'évêque. Consolateur des veuves, bienfaiteur des malheureux, il se montra le père des orphelins. Aimé des rois, vénéré des peuples, sa vie pouvait servir de modèle à tous. Et lorsque les ans eurent posé la limite de sa course, il rendit à la terre ce qui était à la terre. Son âme s'envola vers la région des astres.

Mabill., *Veter. analect.*, p. 377.

M. l'abbé Noël, *professeur au grand Séminaire de Metz*, actuellement curé de Briey (av. 1872).

LES 42 SAINTS MARTYRS D'ORIENT

845. — Pape : Sergius II. — Empereur : Michel III, l'*ivrogne*.

Vers la fin du règne de Théophile, empereur de Constantinople, qui dépouillait son empire, non-seulement de son plus bel ornement, mais de sa meilleure défense, en brisant les saintes images, les Arabes ou Sarrasins firent sur ses terres de nombreuses incursions. Après avoir battu ses troupes en diverses rencontres, dans l'une desquelles l'empereur pensa périr, les infidèles vinrent assiéger Amore, ville de la Haute-Phrygie. Elle fut vaillamment défendue par les officiers de la garnison, jusqu'à ce que, par la trahison d'un apostat, nommé Baditzès, elle fut lâchement livrée aux ennemis, qui, sans donner lieu à aucune capitulation, passèrent au fil de l'épée les soldats et les habitants, hors ceux qui voulurent renoncer à la foi de Jésus-Christ. Ils firent prisonniers et emmenèrent en Syrie les principaux officiers, au nombre de quarante-deux, entre lesquels Théodore, surnommé Cratère, ou le Fort, Constantin Calliste, Aèste, Mélessère, Théophile, qui étaient patriciens et avaient de beaux emplois à la cour. On les jeta, chargés chacun d'une triple chaîne, dans de sombres cachots, où l'on ne pouvait même se reconnaître en plein midi ; on leur interdit les commodités les plus communes de la vie ; on les empêcha d'être visités par d'autres que par leurs geôliers et leurs gardes, qui les traitèrent avec beaucoup de cruauté ; on ne leur accorda de pain et d'eau qu'autant qu'il en fallait pour ne pas mourir ; ils n'avaient que la terre pour lit et pour habits des haillons pleins de vermine.

Lorsqu'on les crut suffisamment affaiblis et presque entièrement abattus, on commença à les solliciter de changer de religion ; le kalife leur envoya des docteurs qui passaient pour les plus habiles parmi les Musulmans. Feignant de venir d'eux-mêmes, par compassion, ils apportaient aux prisonniers de l'argent ou des habits, pour les gagner ; car le kalife disait qu'il ne

comptait pour rien la conquête d'une ville en comparaison des âmes. On alla jusqu'à leur dire que, pour finir leurs malheurs, on se contenterait d'une déclaration extérieure, sans les obliger à renoncer entièrement à leur religion. Les saints confesseurs, soutenus par la grâce de Celui qu'ils servaient, se montrèrent aussi invincibles à ces artificieuses suggestions, qu'ils l'avaient été aux misères qu'on leur avait fait souffrir. On les fatiguait par mille propositions : « Il ne vous convient pas d'être si fiers », leur disaient les Musulmans ; « écoutez-nous, ensuite vous mépriserez nos conseils s'ils ne vous sont pas avantageux. N'aimez-vous pas vos parents, vos enfants, vos femmes, la compagnie de vos amis, les mœurs de votre pays ? Vous n'avez qu'un seul moyen de recouvrer tous ces biens, c'est de dissimuler un peu, de vous laisser circoncire et de faire la prière avec le kalife ; il vous comblera de biens, et la guerre vous fournira quelque occasion de retourner chez vous et de reprendre votre religion ». Les chrétiens répondirent : « En useriez-vous ainsi, si vous étiez à notre place ? » — « Oui », dirent les Musulmans, « car il n'y a rien de plus cher que la liberté ». Et ils le confirmèrent par serment. — « Et nous », répliquèrent les chrétiens, « nous ne prenons point conseil, lorsqu'il s'agit de religion, de ceux qui ne sont pas fermes dans la leur ». Et ils les renvoyèrent confus.

Quelques jours après, il en vint d'autres qui, sous le même prétexte de leur faire l'aumône, commencèrent à plaindre, même avec des larmes, ces braves guerriers, pleins d'esprit et de courage, dont tout le malheur venait de ce qu'ils ne connaissaient pas le *prophète ;* leur adressant la parole, ils leur disaient : « Quittez cette voie étroite, où le Fils de Marie vous a ordonné de marcher ; entrez dans la voie large pour cette vie et pour l'autre, que le grand prophète nous a montrée. Qu'enseigne-t-il d'incroyable, quand il dit que Dieu peut donner à ceux qui le servent toutes sortes de plaisirs en cette vie, et le paradis en l'autre ? Quittez vos ignorances et ne rejetez pas ces bienfaits ; car, comme il est bon, voyant que les hommes étaient trop faibles, pour accomplir la loi de Jésus, si dure et si difficile, il a envoyé son prophète Mahomet pour les décharger de ce poids et les sauver par la foi seule ». Loin d'être sensibles à ces coupables plaisirs, qu'on leur mettait devant les yeux, les saints Martyrs se regardèrent les uns les autres en souriant, et répondirent : « Pouvez-vous croire véritable et agréable à Dieu une religion qui donne à la chair toute liberté et soumet la raison aux passions ? Quelle différence y a-t-il entre les bêtes et les hommes qui vivent ainsi ? Pour nous, rien ne peut nous séparer de la charité de Jésus-Christ ». Enfin, on envoya, pour livrer un dernier assaut aux glorieux athlètes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des espèces de religieux musulmans, appelés *faquirs ;* après avoir donné l'aumône aux captifs et poussé l'hypocrisie jusqu'à les baiser, ils parlèrent de la sorte : « Voyez à qui Dieu donne à présent la puissance : est-ce aux Romains ou aux Musulmans ? A qui donne-t-il les terres fertiles et les armées victorieuses ? N'est-ce pas à nous ? Cependant il est juste ; si nous n'observions ses commandements, il ne nous donnerait pas tant de biens, et il ne vous soumettrait pas à nous si vous n'aviez refusé de croire à son prophète ». L'esprit des généreux captifs de Jésus-Christ fut aussi invincible à ces vains raisonnements, que leur cœur l'avait été à l'éclat d'un faux bonheur : « Permettez », dirent-ils, « que nous vous fassions une question : Quand deux hommes se disputent la possession d'un héritage, si l'un se contente de crier qu'il est à lui, sans produire de témoins, et que l'autre, sans disputer, amène plusieurs témoins dignes de foi, à qui faut-il adjuger l'héritage ? » — « A celui », répondirent les Musul-

mans, « qui donne de bons témoins ». — Nos Saints continuèrent : « Jésus-Christ est venu, né d'une Vierge, comme vous le dites vous-mêmes, ayant pour lui tous les anciens prophètes qui ont prédit sa venue. Vous dites que Mahomet est venu apporter une troisième loi ; ne devait-il pas avoir au moins un ou deux prophètes pour garants de sa mission ? Quant à l'avantage que vous prétendez tirer de vos conquêtes, ne connaissez-vous pas celles des Perses, qui ont subjugué presque tout le monde, et des Grecs, qui ont vaincu les Perses, et des anciens Romains, dont l'empire était si étendu ? Suivaient-ils la vraie religion ? N'adoraient-ils pas plusieurs divinités par une idolâtrie insensée ? Dieu donne quelquefois la victoire à ceux qui le servent ; quelquefois il permet qu'ils soient vaincus quand ils l'offensent, pour les châtier par les mains des méchants ». Ainsi, toutes les fois que les infidèles revinrent à la charge, ils furent obligés de se retirer avec confusion. Sept ans se passèrent ainsi dans des épreuves dont la constance des quarante-deux martyrs sortit toujours victorieuse. Ils rendaient grâces à Dieu de ce qu'il leur donnait ce moyen d'expier leurs péchés passés et priaient pour la conversion des Musulmans ; enfin, on résolut leur mort. Le cinquième jour de mars de l'an 845, le traître Baditzès, qui, comme nous l'avons raconté, avait livré la ville d'Amore, vint le soir à la porte de la prison, appela Constantin, secrétaire du patrice Aèce et compagnon de sa glorieuse captivité, et, lui parlant par un trou, lui recommanda que personne ne les entendît, parce qu'il avait quelque secret à lui découvrir. Alors il lui dit : « J'ai toujours aimé le patrice, votre maître; ayant donc appris certainement que le kalife a résolu de le faire mourir demain, s'il ne consent à faire la prière avec lui, je suis accouru vous donner ce conseil qui peut vous sauver la vie. Persuadez-lui d'obéir, et obéissez vous-même, conservant en votre cœur la foi des chrétiens, et Dieu vous le pardonnera à cause de la nécessité que l'on vous impose ». Constantin, voulant repousser cette attaque avec une arme invincible, fit le signe de la croix contre la bouche de l'apostat, et lui dit : « Dieu te fera périr, tentateur ! Retire-toi, ouvrier d'iniquité ». Alors il rentra dans la prison, et, ayant tiré à part le patrice, son maître, il lui annonça que la porte de la prison et celle du ciel allaient s'ouvrir pour lui, sans lui parler du reste, de peur de l'exposer à la tentation. Constantin, ayant appris cette bonne nouvelle, invita ses compagnons de captivité et de gloire à chanter toute la nuit les louanges de Dieu. Le lendemain, un officier vint de la part du kalife, avec des gens armés et un appareil terrible ; ayant fait ouvrir les portes de la prison, il ordonna aux plus considérables d'entre les prisonniers de sortir; ils sortirent au nombre de quarante-deux. L'officier du kalife essaya encore de les gagner en disant : « Vous ne voulez donc pas faire aujourd'hui la prière avec le kalife ? car c'est pour cela qu'il m'a envoyé, et je sais qu'il y en a d'entre vous qui le désirent; quand on verra comment ils seront honorés, ceux qui auront refusé déploreront leur mauvaise fortune ». Les nobles guerriers répondirent : « Nous prions le seul vrai Dieu que, non-seulement le kalife, mais vous et toute la nation des Arabes, vous renonciez à l'erreur de Mahomet et adoriez Jésus-Christ, annoncé par les Prophètes et par les Apôtres, tant nous sommes éloignés d'abandonner la lumière pour les ténèbres ». — « Prenez garde », dit l'officier, « à ce que vous dites, de peur de vous en repentir ; votre désobéissance vous attirera de graves tourments ». — Ils répondirent : « Nous recommandons à Dieu nos âmes, et nous espérons que, jusqu'au dernier soupir, il nous donnera la force de ne point renoncer à sa foi ». — L'officier reprit : « On vous reprochera, au jour du jugement, d'avoir laissé vos enfants orphelins et vos femmes veuves ;

car le kalife pourrait les faire venir ici, et il est encore temps, si vous voulez reconnaître le prophète Mahomet. Les Romains obéissent à une femme qui ne pourra résister aux ordres de notre maître : pour les biens, n'en soyez point en peine ; une année du tribut de l'Egypte peut enrichir vos descendants jusqu'à la dixième génération ». Mais nos Saints préféraient s'enrichir pour l'éternité ; ils brûlaient de partir pour leur véritable patrie, qui est le ciel, et où ils espéraient voir un jour et posséder sans crainte leurs femmes et leurs enfants ; ils crièrent d'une voix forte : « Anathème à Mahomet et à tous ceux qui le reconnaissent pour prophète ! » On les conduisit donc au lieu du supplice, qui était hors de la ville, sur les bords de l'Euphrate, où l'officier qui les avait jugés les suivit pour leur parler encore avant l'exécution, et renvoyer absous ceux que la crainte de la mort aurait intimidés. Il se fit premièrement présenter Théodore Cratère, dont il savait la vie passée : il croyait que les reproches qu'il lui en ferait publiquement produiraient ce que les promesses et les menaces n'avaient pu faire ; car il faut remarquer que Théodore était eunuque, qu'il avait été autrefois ordonné prêtre, et que, ayant quitté l'état ecclésiastique par un esprit de libertinage, il avait pris l'épée et s'était avancé dans les armées et à la cour jusqu'à la charge de *protospathaire*, c'est-à-dire de premier écuyer, qui était l'une des plus belles de l'empire. L'officier lui dit : « Toi qui étais prêtre parmi les chrétiens, qui as porté les armes et as tué des hommes, au mépris de ta profession, pourquoi maintenant veux-tu paraître chrétien ? Ne vaut-il pas mieux implorer le secours du prophète Mahomet, puisque tu n'as plus d'espérance en Jésus-Christ, que tu as renoncé ? » — « C'est cela même », répondit Théodore. « qui m'oblige à répandre mon sang pour lui, afin qu'il me pardonne mes péchés. Si votre esclave, après s'être enfui, revenait combattre pour vous jusqu'à la mort, ne lui pardonneriez-vous pas ? » — « Viens donc », continua l'officier, « puisque tu veux mourir ». Aussitôt le Saint alla se mettre sur le sable, et, ayant fait sa prière à Dieu, offrit sa tête au bourreau, qui, en la lui arrachant, lui procura un bonheur sans fin. Les autres le suivirent courageusement et reçurent la couronne du martyre. Le kalife, ne pouvant s'empêcher d'admirer leur constance, dit, en voyant le renégat Baditzès :

Si celui-ci avait été un vrai chrétien, il ne serait pas devenu « apostat » ; et, à l'instant, il lui fit couper la tête. Ainsi, ce lâche ne put conserver la vie temporelle, à laquelle il avait sacrifié une éternité de bonheur, et l'enfer, qu'il portait depuis longtemps avec lui, garda son âme.

Les Grecs et les Latins se sont accordés à célébrer la mémoire de nos saints Martyrs le 6 mars, qui est le jour de leur mort.

Leur histoire a été écrite par Evode, qui a vécu presque dans le même temps. Il faut joindre à ces Actes ce que les auteurs de l'*Histoire byzantine* en ont écrit sur la fin de l'empire de Théophile, comme Cédrénus, Zonare, Jean Scylitze, Léon le Grammairien et les continuateurs de Théophane. Rohrbacher s'y étend aussi fort au long dans son *Histoire de l'Eglise;* c'est de là que nous avons tiré ce que nous en avons dit.

SAINT CYRILLE, GÉNÉRAL DU MONT-CARMEL

1224. — Pape : Honoré III. — Empereur d'Orient : Robert de Courtenay.

Docteur excellent, lumière de la sainte Eglise, bienheureux Cyrille, fidèle observateur de la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu !

Bréviaire des Carmes.

L'an de grâce 1126, la ville de Constantinople, capitale de l'empire Grec, vit paraître, dans l'enceinte de ses murs, une excellente fleur, qui a produit depuis des fruits admirables d'honneur et de sainteté sur le Mont-Carmel. Ce fut le bienheureux Cyrille, qui fit voir, dès ses plus tendres années, qu'il serait un jour très-grand serviteur de Dieu et très-dévot à Notre-Dame. Ses parents, qui tenaient un rang considérable, eurent soin de lui faire apprendre les lettres divines et humaines : il s'y rendit fort capable en peu de temps. Après ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut les Ordres sacrés; il se comporta, dans l'exercice du divin ministère, avec tant de pureté et de sainteté, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Il avait un talent merveilleux pour enseigner ; il était très-subtil dans la discussion, tout enflammé de zèle et de ferveur en ses prédications, et le succès répondait souvent à ses généreux efforts. En voici un excellent témoignage.

Vers l'an 1169, la mère du sultan de Konieh, en Cilicie, qui était chrétienne dans son cœur, se voyant à un âge caduc, et, comme on dit, sur le bord de la fosse, découvrit son secret à son fils et lui persuada d'appeler le prêtre Cyrille, dont on disait tant de louanges, afin d'être instruit par lui des principes de notre sainte religion. Ce dessein réussit avec tant de bonheur, qu'en peu de temps le sultan fut parfaitement instruit des éléments de notre sainte foi, et envoya exprès des ambassadeurs au pape Alexandre III, pour apprendre du Saint-Siége l'ordre qu'il devait observer dans la réception du saint Baptême. On peut voir la réponse du Pape, rapportée par le cardinal Baronius, en la même année 1169, comme aussi les miracles de la sainte Croix, que Notre-Seigneur opéra à la suite de ce Baptême, dont notre Saint eut l'honneur d'être le ministre et l'agent. L'année suivante, il fut chargé d'une ambassade vers le même pape Alexandre, de la part de Manuel, fils de Commène, empereur de Constantinople, pour traiter des moyens de réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine : on voit, par là, en quelle estime était ce saint Prêtre, dans l'empire grec et dans les contrées de l'Orient.

Cependant Dieu, qui le destinait à la solitude, et qui en voulait faire un Père de congrégation, lui fit naître une occasion de se retirer de ce monde et de ses embarras, afin de ne s'occuper plus que de lui-même et de son salut. Il entra en discussion avec le Patriarche de Constantinople, appelé Théodose, touchant la procession du Saint-Esprit, qui, d'après ce schismatique, n'aurait procédé que du Père, tandis que la foi catholique confesse, en son Symbole, qu'il procède également du Père et du Fils, comme d'un même principe. Théodose, s'échauffant dans cette contestation, passa les bornes de la modestie et de la gravité que requérait la dignité de son

caractère, de sorte qu'il en vint jusqu'aux injures et aux menaces contre le saint prêtre Cyrille. Celui-ci, jugeant à propos de céder à l'orage, chercha en son cœur le moyen de s'isoler des hommes afin de n'avoir à faire qu'à Dieu. Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit, la Sainte Vierge, qu'il avait prise dès sa jeunesse pour sa protectrice, lui apparut la nuit, avec un visage plein de majesté et brillant comme le soleil, et lui dit ces paroles : « Mon fils, si tu veux éviter les poursuites et les erreurs des Grecs, cherche ton asile au Mont-Carmel, et suis la voie qui t'y sera montrée ». Il n'en fallut pas davantage au bienheureux Cyrille pour le déterminer à vendre ses biens et à les donner aux pauvres : après quoi il s'embarqua pour aller en Syrie et passer en Terre-Sainte.

Dès que notre Saint entra dans Jérusalem, il y rencontra saint Brocard, prieur général du Mont-Carmel, qui, le voyant vêtu d'une longue robe à la grecque, le salua poliment, et s'informa près de lui du sujet de sa venue, et quel dessein il avait dans l'esprit : « Point d'autre », lui repartit Cyrille, « que de faire la volonté de Dieu, et de me donner tout à lui et au service de sa très-sainte Mère ». Là-dessus, le saint Prieur l'emmena dans son couvent du Mont-Carmel, et l'entretint, chemin faisant, des merveilles que Dieu avait autrefois opérées en ce saint lieu par les saints prophètes Elie et Elisée, et comment l'état monastique et religieux semblait y avoir pris naissance par eux et les autres Prophètes, leurs disciples, et qu'ils avaient toujours eu des successeurs, même au temps de la Sainte Vierge. En effet, l'histoire de ce saint Ordre assure qu'elle-même, visitant ce désert, en appelait les habitants *ses frères ;* et que, pour reconnaître une telle faveur, ils ont les premiers bâti une église en son honneur sur cette sainte montagne. Cyrille, édifié et touché de ce discours, sentait que son cœur s'embrasait peu à peu de l'amour de cette solitude ; mais il s'y résolut tout à fait, lorsqu'entrant en ce monastère, il vit ces cellules séparées, et ces anciennes grottes des prophètes toutes remplies d'autres saints religieux, qui vivaient, non pas à la façon des hommes qui habitent sur la terre, mais plutôt comme des anges du paradis. Il fut confirmé en sa résolution par une seconde apparition de la très-sainte Vierge, qui l'assura que c'était là le lieu où il devait demeurer pour vivre hors du péril. C'est pourquoi, dès le lendemain, il demanda le saint habit, et le reçut au grand contentement de tous les religieux, qui se promettaient de voir renaître, par la vertu de ce novice, âgé de quarante-six ans, la première ferveur de leurs anciens Pères. Ils ne furent pas trompés : car, comme s'il n'eût encore rien fait pour Dieu, il commença cette nouvelle vie par une exactitude admirable pour l'observance de la règle et par les pratiques de la pénitence, qu'il embrassa avec une ardeur au-dessus de toute expression

Quelques années après sa profession religieuse, Notre Seigneur, ne se contentant pas qu'il travaillât pour lui-même, voulut qu'il travaillât aussi pour les autres, et que les belles lumières qu'il lui avait données ne demeurassent pas toujours cachées sous le boisseau, mais se répandissent dans la maison de Dieu. Pour cet effet, saint Basile, évêque de Césarée, que l'on croit avoir habité sur la sainte montagne du Carmel, lui apparut la nuit, durant ses prières, pour lui ordonner, de la part de Jésus-Christ, de s'en aller en Arménie, afin d'y prêcher la parole de Dieu et d'y rallumer la lumière de l'Evangile qui y était presque éteinte. Cyrille communiqua cette vision à son supérieur qui, ayant reconnu qu'elle était bonne et venait de Dieu, lui donna permission de la suivre, et lui assigna pour compagnon un religieux appelé Eusèbe. Ces nouveaux ouvriers travaillèrent si fidèlement à la vigne

du Seigneur, que toute la nation des Arméniens, et le roi même, embrassèrent la vraie doctrine et la croyance de l'Eglise, et se soumirent à l'obéissance du pape Lucius III, l'an 1181.

Dix ans s'écoulèrent en un si saint ministère ; et alors saint Cyrille, voyant l'Eglise d'Arménie suffisamment établie et confirmée en la foi, se retira en son monastère, où Dieu le favorisa de plusieurs visions célestes. Une fois, célébrant la sainte messe en la fête de saint Hilarion, disciple de saint Antoine, un ange lui apparut tenant à la main une verge entourée de lis, avec deux tablettes d'argent écrites en lettres grecques, par lesquelles Notre-Seigneur lui faisait connaître plusieurs grands secrets touchant l'état à venir de l'Eglise, la ruine de l'empire des Grecs, et celle de la foi dans les provinces de l'Orient ; l'événement a justifié ces révélations.

Le bruit de tant de vertus courut bientôt dans tout le monde, et vint jusqu'à Célestin III, qui fut élevé au souverain pontificat l'an 1191. Ce Pape, voulant reconnaître les mérites du religieux Cyrille, le nomma patriarche de Jérusalem ; mais le Saint ne put jamais se résoudre à accepter cette dignité, aimant beaucoup mieux obéir dans la solitude du Mont-Carmel, que de commander dans l'Eglise au milieu d'un diocèse. Il écrivit donc au Saint-Père, s'excusant sur son incapacité prétendue et sur la nécessité où il était de travailler à son propre salut. Mais plus il pensait se cacher par son humilité, plus Dieu le découvrait par la force des miracles : il avait donné une pièce de monnaie à un aveugle qui demandait l'aumône : ce pauvre, sachant qu'elle venait de la main de Cyrille, se l'appliqua par dévotion sur les yeux, et, à la même heure, il recouvra la vue. Ce qui est encore plus admirable, c'est qu'il reçut en plus assez de clarté dans son âme pour demander l'habit religieux ; mais sa requête n'ayant pu lui être accordée à cause de l'absence du prieur, il en conçut tant de regret qu'il en tomba malade et mourut au bout de trois jours. On fit ses funérailles, et, quoiqu'il y eût longtemps qu'il fût étendu dans sa bière, et reconnu pour mort, étant tout près d'être mis en terre, il se releva et dit à haute voix : « Que les prières de Cyrille l'avaient ressuscité, de même que ses mérites lui avaient rendu la vue du corps aussi bien que de l'âme ».

Cependant saint Brocard, général de tout l'Ordre, ayant heureusement achevé le pèlerinage de cette vie mortelle, tous les religieux de la Terre-Sainte, assemblés au Mont-Carmel pour l'élection d'un supérieur, jetèrent les yeux sur le Père Cyrille, quoiqu'il fût âgé de soixante et onze ans : et, quelque résistance qu'il pût faire, il fut obligé de ployer sous le poids de cette dignité, et de prendre le gouvernement de tout l'Ordre. On eût dit qu'il ne faisait que commencer son noviciat, tant il redoubla ses premières ferveurs : il ne diminua rien de ses prières, de ses jeûnes ni de ses austérités ; il se trouvait toujours le premier à tous les exercices et à tous les devoirs d'un religieux. Il priait particulièrement, et avec un grand zèle, pour la conservation de son Ordre, dont Notre-Seigneur lui avait fait connaître les grandes persécutions à venir ; il savait même que les chrétiens, pour châtiment de leurs péchés, seraient honteusement chassés de la Terre-Sainte par les infidèles, et les religieux avec eux ; de sorte que le Mont-Carmel deviendrait un vrai désert, dépeuplé de ses saints habitants. Mais Dieu, qui n'abandonne point ses élus dans leurs afflictions, consola son serviteur Cyrille par une vision de sa très-sainte Mère, qui lui apparut pour la troisième fois, et lui dit « que dans peu de temps plusieurs grands personnages de diverses provinces entreraient en l'Ordre du Carmel ; qu'il se multiplierait par ce moyen, et qu'ensuite les monastères et les religieux, étant favorisés des

grâces du ciel et affermis par l'autorité apostolique, se répandraient par tout le monde, au grand avantage des fidèles ». Ce qui s'est accompli depuis et s'accomplit encore tous les jours.

Durant les dix-sept ans qu'il gouverna son Ordre, en qualité de troisième général des Latins, il fit toujours paraître un fervent amour pour Jésus-Christ, une extrême charité envers ses frères, une souveraine prudence et une admirable humilité dans toute sa conduite; enfin, chargé d'années et de mérites, cassé de vieillesse et accablé de maladies, après avoir reçu dévotement les Sacrements de l'Eglise en présence de ses religieux, et disposé saintement toutes les affaires de son salut, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 6 mars 1224, âgé de 98 ans. Il y a néanmoins diversité de sentiments, tant pour l'année de son décès que pour son âge, et pour la durée de son généralat; mais nous en laissons l'examen aux auteurs de son Ordre.

Son saint corps fut inhumé dans la chapelle de la Sainte Vierge, auprès de ceux des bienheureux Berthold et Brocard, ses prédécesseurs, et Notre-Seigneur a fait paraître la gloire qu'il possède dans le ciel, par de très-grands miracles qui ont été opérés à son tombeau. On remarque, entre autres, qu'un jeune homme qui allait de Chypre en Terre-Sainte, étant mort sur le vaisseau, les pilotes donnèrent son corps aux religieux du Mont-Carmel pour l'enterrer; mais eux, pendant qu'on disposait une fosse, le portèrent sur le tombeau du bienheureux Cyrille, et tout à coup, comme autrefois le mort que la crainte des larrons de Syrie fit jeter auprès des os d'Elisée, il commença à revivre et à dire à haute voix « que Cyrille l'avait ressuscité et réservé pour une meilleure vie ». En effet, il se fit religieux, et demeura douze ans dans ce même monastère.

Ce grand Saint a écrit plusieurs excellents ouvrages; entre autres, un traité intitulé : *de l'Oracle angélique;* un livre sur l'antiquité et les progrès de son Ordre, avec des épîtres à différentes personnes. Outre les chroniques et les martyrologes de l'Ordre des Carmes, plusieurs écrivains, dignes de créance, ont parlé de ce saint Confesseur, comme Trithème et Aubert Mirée, et les auteurs de *la France chrétienne;* enfin quelques autres, que le R. P. Jérôme de Saint-Jacques, religieux carme déchaussé, n'a pas omis dans le recueil qu'il nous a fait voir des événements de sa vie.

SAINTE COLETTE OU NICOLE[1], VIERGE,

RÉFORMATRICE DES TROIS ORDRES DE SAINT-FRANÇOIS

1380-1447. — Papes : Clément VII; Eugène IV. — Rois de France : Charles VI; Charles VII.

> Sire Dieu, je ne veux rien fors que vous connaître simplement et mes péchés.
>
> Comme dit Mgr saint Bernard, il n'est chose qui soit plus convenable pour sauer *(guérir)* la conscience des plaies de péché, et pour le cœur des ordes *(mauvaises)* pensées purifier, que souvent méditer et penser à la Passion de Notre-Seigneur...
>
> *Vie de sainte Colette*, par P. de Vaux.

Tous les Saints sont des instruments de la miséricorde de Dieu envers le genre humain. Mais il en est quelques-uns dont la mission est tellement

1. *Alias*, Colète, Collete, Collette *(Coleta, Coletta, Nicoleta). Colette*, abréviation de *Nicolette*, est la féminisation de *Nicolas*.

grande et l'influence si profonde, qu'ils méritent seuls le titre d'hommes providentiels. Tels furent, pour ne pas remonter plus haut, Saint François d'Assise, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, et parmi les femmes, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, etc. Parmi ces grands personnages doit être rangée sainte Colette, réformatrice des trois Ordres de Saint-François, fondatrice d'un grand nombre de monastères de l'un et de l'autre sexe, appelée de Dieu à contribuer par ses mérites et son influence à l'extinction du grand schisme d'Occident.

En effet, à la fin du XIVe siècle, où elle naquit, l'Eglise se trouvait dans l'état le plus lamentable, divisée entre deux, bientôt même entre trois obédiences qui se disputaient les fidèles au prix de dispenses abusives et de faveurs désordonnées. L'autorité avilie, méprisée ; les lois les plus saintes foulées aux pieds, la corruption des mœurs, la propagation de funestes doctrines, les familles religieuses infidèles à leurs règles, près d'une dissolution complète ; les fidèles scandalisés perdant tout sentiment religieux, voilà les fruits naturels de ce long schisme.

Pendant ce temps la France, plus coupable peut-être que toute autre nation de la naissance de ce schisme, était envahie par l'étranger, déchirée par les factions intérieures sous un monarque atteint de démence, ensanglantée partout par la guerre étrangère et la guerre civile. Elle était perdue sans une envoyée surnaturelle, Jeanne d'Arc.

C'est pendant tous ces tristes événements que sainte Colette accomplit sa grande mission. Par ses prières, par ses macérations, par les vertus de ses disciples, par le rayonnement de sa sainteté, par son action sur les esprits des grands de la terre, elle eut une large part dans la guérison des maux de la société chrétienne.

Dans la cité de Corbie, au diocèse d'Amiens, vivait à cette époque un homme honnête, de mœurs irréprochables, dans une humble condition, charpentier de son état. Il s'appelait Robert Boellet. Il avait un don particulier pour réconcilier les ennemis et ramener à la vertu les pécheresses publiques. Il les recueillait dans une maison où elles servaient Dieu et pratiquaient la charité envers les pauvres et les malheureux sans asile. Il avait pour épouse Marguerite Moyon, femme d'une vertu éprouvée et d'une grande piété. Elle se confessait et communiait souvent ; elle méditait sans cesse la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après avoir vécu longtemps dans le mariage sans enfants, par un don spécial de la bonté divine et contre les lois ordinaires de la nature, ils eurent enfin une fille. Marguerite était sexagénaire lorsqu'elle mit au monde, le jour de l'octave de l'Epiphanie 1381 [1], l'enfant qui fut appelée Colette ou petite Nicole, du nom de saint Nicolas que ses parents avaient invoqué pour obtenir une postérité.

Parvenue à l'âge de quatre ans, cette enfant manifesta une si haute connaissance de Dieu, qu'on ne put douter d'une intervention extraordinaire de la grâce. Aussi elle s'éloigna des jeux et des vanités ordinaires des enfants. Se cachant dans les retraites les plus secrètes, elle répandait devant Dieu des prières continuelles et pratiquait déjà l'oraison. Elle croissait en âge et en vertus, encouragée par les exemples de sa mère qui lui apprit à méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa charité, sa mortification, étaient aussi ingénieuses qu'admirables. Elle se privait de ses repas pour les donner aux pauvres. Elle veillait longtemps pour prier et rendait son lit plus dur en y mettant des morceaux de bois. Ces vertus lui donnèrent un grand empire

1. La bulle de canonisation porte 1380, parce que, à cette époque, à Rome, on commençait l'année à Pâques.

et sur les hommes et sur le cœur de Dieu. D'un côté, elle exerçait une attraction qu'elle employa à porter à la vertu toutes les personnes qui l'approchaient, et de l'autre, elle obtint de Dieu des faveurs miraculeuses, entre autres, pour consoler son père, un accroissement subit qui lui donna une taille très-élevée[1] et pour préserver sa pureté, la disparition des couleurs vives de son teint.

Ses parents étant morts, elle distribua tout son patrimoine aux pauvres. Elle fit plusieurs essais de vie religieuse dans différentes communautés ; mais elle ne trouva nulle part ce qui lui était nécessaire pour satisfaire sa passion de sacrifices et sa soif de perfection. Elle voulait cependant se séparer du monde, et dans une clôture absolue servir Dieu plus librement. C'est ce qui lui fut accordé. Quelques personnes pieuses, du consentement de l'abbé de Corbie, lui firent construire une demeure contre les murs d'une église dédiée à la Sainte Vierge, non loin de l'église Saint-Jean l'Evangéliste. L'abbé présida à son entrée dans cette cellule. C'est entre ses mains qu'elle fit profession du Tiers Ordre de Saint-François. Dans cette nouvelle vie, soit pour l'embrasser, soit pour la pratiquer, elle eut pour directeur et confesseur un homme d'une vertu remarquable, un fervent religieux, le Père Jean Pinet, franciscain du couvent d'Hesdin et custode de Picardie. Il la forma à la pratique de la règle. En son absence elle était guidée par Jean Guyot, curé de Saint-Martin. Dans sa cellule Dieu continua à lui accorder des faveurs extraordinaires. Il lui fit voir l'état misérable du monde, le nombre incalculable des crimes et les âmes se précipitant dans les abîmes éternels en foule plus pressée que les flocons de neige dans une tempête d'hiver. Elle fut si effrayée de ces flammes de l'enfer qui les dévoraient, qu'elle saisit les barreaux de sa croisée, et sa main s'y crispa si fort que de longtemps elle ne put la retirer. Une autre fois notre Sauveur se montra à elle tout sanglant, tout défiguré comme il était dans sa Passion, daignant lui expliquer familièrement la mesure infinie de ses douleurs et la manière dont il les avait supportées. Le démon, de son côté, l'assaillit de différentes manières, comme il avait fait dès son enfance. Elle échappa à ses embûches et ne fut effrayée ni de ses menaces, ni de ses violences.

Le vénérable Père Pinet aperçut dans une vision une vierge merveilleusement belle, qui cultivait une vigne avec grand labeur et attention soutenue. Elle arrachait avec soin tout ce qui était nuisible ou inutile et plantait des ceps vigoureux et fertiles. Il lui fut révélé que cette vigne, c'était l'état religieux et cette vierge, c'était sœur Colette, qui toute sa vie travailla en effet à réformer l'état de son Ordre, comme ses œuvres excellentes le prouvèrent dans la suite.

Pour elle, enfermée pendant près de quatre ans dans son étroite demeure, elle y pratiqua une extrême austérité et une abstinence sévère. Cou-

1. « L'enfant considérant les paroles désolables qu'on disait à son père pour l'occasion de sa petitesse, en fut dolente ; et, une fois, comme elle était allée par dévotion en pèlerinage, en l'église de quelque saint (d'après une tradition, ce serait l'église d'Albert, célèbre par son pèlerinage de Notre-Dame de Brebières), en faisant son oraison devant Notre-Seigneur, il lui souvint des paroles dites à son père. Adonc elle commença à dire humblement et dévotement : « Hélas, sire, veuillez plaît-il que je demeure ainsi petite ! » Et incontinent l'oraison terminée, elle trouva qu'elle était creuhe *(accrue)* et qu'elle était plus grande au retourner qu'elle n'avait été au venir ».

Colette avait alors quatorze ans. Cet accroissement subit a donné lieu au dicton que répétaient autrefois les petites filles de Picardie :

Sainte Colette,
Tire-moi les jambettes,
Rends-moi sage et parfaite.

Extrait de la Vie de sainte Colette, écrite, au point de vue mystique, par Pierre Deveux, son dernier confesseur (1418), et reproduite par M. Cerblet dans l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*.

verte d'un cilice, elle se ceignit encore d'une chaîne de fer armée de pointes aiguës. Elle couchait sur la terre et n'avait pour oreiller qu'un tronc d'arbre ; ses veilles, ses prières étaient continuelles. C'est ainsi qu'elle réduisit son corps en servitude et le soumit à l'esprit. Elle connut surnaturellement et annonça la mort de son directeur lorsqu'elle était encore dans sa réclusion. Depuis ce moment, tous les ans, au jour anniversaire de sa mort, le Père Pinet apparut à sa fille spirituelle, tout resplendissant et plein d'allégresse. Cette vision la remplissait elle-même d'une grande joie et la fortifiait singulièrement dans l'amour de Dieu. Elle faisait tous les jours des progrès dans cette pénitence rigoureuse qu'elle avait embrassée. Des visions fréquentes tantôt la soutenaient dans ses austérités, tantôt la jetaient dans des perplexités très-pénibles. Un jour elle se vit transportée au pied du trône de Jésus-Christ. D'un côté, saint Jean et sainte Madeleine demandaient qu'elle pût continuer sa vie solitaire ; mais saint François et sainte Claire la réclamaient pour la réforme de leurs Ordres. Le Seigneur remettait la décision entre les mains de sa mère, et la Sainte Vierge acquiesçait à la demande de saint François. Cependant, craignant d'être trompée par les ruses de l'antique serpent, sainte Colette n'osa entreprendre cette œuvre ni ajouter foi à ces visions. C'est pourquoi elle consulta sur ce sujet des hommes distingués par leur science et leur piété. Tous unanimement furent d'avis qu'elle devait consentir à faire cette œuvre commandée par Dieu lui-même. Elle doutait cependant encore, imitant l'incrédulité de Zacharie. Elle fut frappée de mutisme, et même trois jours après de cécité pendant trois autres jours ; au bout de ce temps, ayant promis d'entreprendre la réforme, elle recouvra la parole et la vue.

Le Seigneur l'avait terrassée ; il voulut perfectionner son assentiment par une action plus douce et en même temps lui montrer les effets merveilleux de l'œuvre qu'il lui imposait. Dans sa cellule, elle vit croître tout à coup un arbre haut, d'une forme gracieuse, couvert de fleurs admirables, étincelantes comme de l'or. Elles répandaient un parfum très-doux. Autour de ce bel arbre, poussèrent plusieurs rejetons. Voyant cela et craignant quelque prestige diabolique, elle arracha et jeta dehors le grand arbre et les petits. Peu de jours après, elle vit au même endroit un arbre semblable avec d'autres rejetons. Cette fois les arbres changeaient de place et se transportaient d'un lieu à un autre. Elle fut avertie que ce grand arbre la représentait, et les petits figuraient toutes les âmes qui, par ses soins et ses labeurs, seraient arrachées au vice, amenées à une meilleure vie et dirigées dans la pratique des plus hautes vertus. Enfin cette œuvre devait se produire dans les divers états de la société et différentes contrées de la terre.

Réfléchissant sur ces merveilles et ces révélations, écoutant les avis des personnes sages ecclésiastiques et séculières, elle craignit d'offenser Dieu, si elle résistait obstinément à son appel. C'est pourquoi dans de ferventes prières avec un profond sentiment d'humilité, elle s'offrit tout entière à Dieu, pour accomplir son bon plaisir. Aussitôt Dieu lui envoya tout ce qui était nécessaire pour une telle entreprise. Il lui donna d'abord une parfaite connaissance de tout ce qu'elle avait à faire pour opérer la réforme. Elle écrivit ces choses aussitôt et s'en fit un mémorial. Ensuite le ciel lui envoya pour diriger sa conscience, un homme d'une grande vertu, de l'Ordre de Saint-François d'Assise, exact observateur de la règle, le Père Henri de la Balme, originaire du Bugey. Il partait pour un pèlerinage en Terre-Sainte, lorsqu'une recluse d'Avignon l'avertit que Dieu lui imposait un autre voyage et une mission importante. Il vint donc s'offrir pour conduire sainte

Colette au souverain Pontife et l'assister dans toutes ses entreprises. Il avait amené avec lui à Corbie une généreuse dame, veuve du seigneur de Brissay, et fille d'une très-honorable famille, nommée de Rochechouart. Elle désirait coopérer à l'œuvre de Dieu. Elle offrait sa personne, sa famille et ses biens pour conduire la servante de Dieu au souverain Pontife. Cette offre spontanée et si bienveillante inspira à sainte Colette une grande reconnaissance envers madame de Brissay et de ferventes actions de grâces à Dieu qui faisait de plus en plus connaître que c'était son œuvre et qu'il fallait attendre de lui un heureux succès.

Cependant, pour observer les règles canoniques, il fallait à la recluse la dispense de sa clôture. Antoine de Chalant, légat du Saint-Siége, arrivé récemment à Paris, donna commission à l'évêque d'Amiens, le 23 juillet 1406, d'examiner si les raisons alléguées étaient réelles, et de promulguer dans ce cas la dispense. Par lettres du 1er août, le prélat envoya à Corbie son vicaire général pour exécuter les ordres du légat. Celui-ci ayant discuté et examiné avec prudence toutes les circonstances et les motifs, la releva de son vœu de réclusion perpétuelle pour lui permettre d'exécuter les ordres du ciel. Elle sortit de sa cellule le 3 août.

Alors le schisme désolait toujours l'Eglise ; au jugement des hommes les plus sages, les particuliers devaient soumission au Pontife dans l'obédience duquel ils se trouvaient, jusqu'à ce qu'un concile général eût prononcé. Il y avait des saints dans les deux partis. La France était dans l'obédience de Benoît XIII ; c'est donc à lui que sainte Colette dut s'adresser comme elle avait déjà fait par l'intermédiaire du père Henri pour obtenir dispense de sa clôture.

L'humble servante de Dieu fut conduite par la baronne de Brissay au souverain Pontife, qui habitait alors à Nice [1]. Prévenu en sa faveur par certaines circonstances extraordinaires et par les renseignements qu'il avait reçus de différents personnages, il l'accueillit avec une grande bienveillance, elle et toute sa suite, le Père Henri, la baronne de Brissay, etc. Il connut même, dit-on, par une inspiration divine, sa haute vertu et son dessein. Aussi, chose merveilleuse, à son approche il se leva et vint au-devant d'elle. Il reçut de sa main un petit sac où était la supplique qu'elle avait faite pour demander ce qui était nécessaire à l'exécution de son projet. Il en prit connaissance et puis lui laissa exposer plus au long ses vues. Elle demandait surtout deux choses : 1° d'être admise à la profession de la règle que sainte Claire reçut de saint François et qui fut confirmée par Innocent IV ; 2° qu'il fût pourvu à la réforme et au rétablissement du second Ordre de Saint-François [2].

Ces demandes parurent si raisonnables au souverain Pontife, qu'il était disposé à les accorder immédiatement. Cependant la plupart de ses conseillers furent d'avis de différer. Ils étaient effrayés de la jeunesse de la postulante et de la charge énorme qu'elle voulait assumer sur elle. C'est pourquoi la réponse fut remise à un autre temps. Une peste éclata tout à coup dans Nice. Elle frappa les opposants, de telle sorte qu'on y vit le doigt de Dieu. Le souverain Pontife ayant appelé sainte Colette, lui adressa un discours remarquable sur la perfection de l'état évangélique qu'elle voulait embras-

1. « Puis s'en alla en bonne simplicité, confiance et humilité, les yeux inclinés en bas, le cœur en haut élevé à Dieu... » P. de Vaux.

2. Le premier Ordre est celui des Mineurs, fondé par saint François d'Assise, pour les religieux ; le second est celui des pauvres Clarisses, fondé par le même saint François avec la coopération de sainte Claire, pour les religieuses, et le troisième, ou Tiers Ordre, est destiné à enrôler sous la bannière de la Pénitence, les pieux laïques de tous états et de toute condition vivant dans le monde.

ser. Il l'admit dans l'Ordre de Sainte-Claire en la ceignant de la corde et lui mettant le voile sur la tête ; il lui fit faire profession ; enfin il l'établit la mère et la supérieure de toutes celles qu'elle réformerait ou admettrait dans l'Ordre. Ce fut avec tant d'humilité, de ferveur et de respect qu'il accomplit cette fonction, que tous en exprimaient leur admiration. Il leur paraissait comme un ange. Les cardinaux, le ministre général des franciscains protestaient qu'ils n'avaient jamais vu ce pontife s'acquitter d'aucune fonction ecclésiastique avec tant de piété et de respect. Après lui avoir adressé encore des avertissements salutaires, lui avoir dit avec quelle discrétion et quelle prudence elle devait agir, il l'assura de l'empressement qu'il mettrait toujours à l'aider dans la réforme qu'elle entreprenait. Enfin il la recommanda vivement à son père spirituel, le Père Henri de la Balme et à la baronne de Brissay, et il ajouta à haute voix : Que ne suis-je digne de mendier le pain nécessaire à cette religieuse [1] !

L'humble servante de Dieu revint dans sa patrie et chercha par elle-même et par des amis, dans les diocèses d'Amiens, Noyon et Paris, un lieu convenable pour bâtir un monastère. Le Pape l'y avait autorisée et lui avait donné le pouvoir d'admettre même les religieuses d'autres monastères et les recluses qui se présenteraient. Mais l'antique ennemi, toujours ardent contre les œuvres des gens de bien, lui suscita de grands obstacles. Son pieux projet rencontra des adversaires qui lui causèrent beaucoup de peines et la persécutèrent de toutes manières. Bien plus, ses anciens amis eux-mêmes se tournèrent contre elle avec violence et on vit se vérifier en elle la parole de l'Apôtre : Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, souffriront persécution. Elle fut enfin contrainte de quitter le lieu de sa naissance. Son directeur, à qui le Pape avait enjoint de la diriger et de la soutenir, voyant ce déchaînement de toutes les mauvaises passions, l'emmena avec deux compagnes fidèles qui l'avaient assistée dans sa réclusion, Marie Sénéchal et Guillemette Chrétienne, en Bourgogne, chez son frère Alard de la Balme qui les reçut avec beaucoup de bonté. Il en fut aussitôt récompensé par la naissance heureuse après plusieurs jours de crainte, de celle qui devait être plus tard sœur Perrine, compagne inséparable de sainte Colette pendant trente ans.

Le Père Henri se rendit auprès de la duchesse de Genève, Blanche de Savoie, et en obtint la libre disposition d'une partie du château qu'elle possédait à la Balme. Sainte Colette s'installa dans cet asile avec ses compagnes. Bientôt elle admit Odile de la Balme, nièce du Père Henri, et beaucoup d'autres novices. Elle commença avec elles les exercices de la vie religieuse selon la règle de Sainte-Claire. La sainteté de sa vie, sa ferveur merveilleuse, sa perfection en toutes choses commencèrent à rayonner et à exciter l'admiration. On conçut pour elle un grand respect, une pieuse affection et une profonde vénération.

Cependant la duchesse de Genève obtenait de Benoît XIII une bulle pour l'érection d'un monastère dans la ville de Rumilly, qui lui appartenait. Mais cette cité ouverte ne convenait pas dans ces temps de troubles. C'est pourquoi elle voulut bien solliciter du Saint-Père la concession du monastère des Clarisses de Besançon qui était presque abandonné. Il n'y avait plus que deux religieuses. Il fut concédé à la réformatrice par une bulle datée du 27 janvier 1408, à la charge de pourvoir à l'entretien des deux religieuses avec les biens du monastère. Toutefois la vénérable abbesse ne se pressa pas de

1. Le Pape dit encore : « Cette épaule est bien benoîte qui portera la besace pour quérir le pain qu'elle mangera ». P. de Vaux.

s'en mettre en possession ; elle ne se rendit à Besançon que le 14 mars 1410, accompagnée par la duchesse de Genève et sa nièce, Mahault de Savoie. Une multitude innombrable ayant à sa tête l'archevêque lui-même, vint la recevoir bien loin hors de la ville. On la vénérait comme une sainte. C'était un triomphe. Son premier soin fut de se dépouiller des rentes appartenant au couvent et de pourvoir aux besoins des deux religieuses. L'une embrassa la réforme, l'autre entra chez les Bénédictines. Elle rétablit la plus exacte observance de la règle de Sainte-Claire, et la grâce divine lui amena bientôt un grand nombre de filles de rois, de ducs, de princes, de comtes, de barons, de bourgeois de tout état, de toute condition. Elles vivaient dans une extrême austérité et une véritable pauvreté, n'avaient aucuns revenus ni biens assurés, ni en particulier ni en commun. Toute l'année elles jeûnaient et ne mangeaient jamais de viande ; été et hiver elles marchaient nu-pieds ; séparées par une étroite clôture de la société et de tout rapport avec les hommes aussi bien ecclésiastiques que séculiers, elles vivaient dans une pureté délicate et une fervente dévotion, pratiquant l'obéissance absolue selon la règle du premier fondateur et glorieux chef saint François. Pour favoriser cette exacte observance, le ministre général des franciscains leur avait donné pour confesseur le Père Henri.

Bientôt le monastère de Besançon, devenu désert par le relâchement, ne put contenir toutes les âmes d'élite que l'exacte observance y attirait. Un premier essaim alla fonder la maison d'Auxonne en 1412 ; un second, celle de Poligny en 1415. Celle-ci, pauvre et nue, fut toujours plus agréable à l'amante passionnée de la pauvreté. Elle y fit un plus long séjour que dans toutes les autres. Est-ce pour cela que la Providence a voulu que ses restes mortels y trouvent leur repos et les honneurs dont ils sont dignes [1] ? Quand ces trois maisons furent bien réglées, le développement de la réforme prit un nouvel essor. Sainte Colette installa ses filles à Bellegarde ou Seurre et à Moulins en 1423, à Aigue-Perse et Décize en 1424 [2], à Vevay en Savoie en 1425, à Orbes [3] en 1427, au Puy en 1432, à Castres, à Lezignan et à Béziers en 1433. Le Père Henri, de son côté, sous l'inspiration de sainte Colette, travaillait à la réforme des monastères d'hommes. Il y avait à Dole un couvent de récente fondation où un essai de réforme parait avoir échoué. Cette maison fut donnée à sainte Colette et au Père Henri par l'autorité apostolique. La jeune abbesse, en conduisant ses religieuses à Auxonne, s'y arrêta, et au milieu d'extases multipliées, y implanta la réforme [4]. Un procès intenté par quelques religieux relâchés ne put détruire l'œuvre, et Dole devint pour les hommes ce qu'était Besançon pour les femmes, une pépinière abondante. Dans le même temps furent fondés aussi d'autres monastères à Charieux, près Vesoul et à Sellières, non loin de Lons-le-Saulnier. Plus tard, sainte Colette elle-même établit la réforme dans le couvent d'Azille, près Narbonne. Son

1. « En un de ses couvents, situé en la ville de Poligny, les religieuses eurent au commencement grande indigence d'eau, car il la convenait aller quérir dehors, pour tant que point il n'y en avait dedans. Et ne pouvait-on trouver lieu, ni place au dit couvent pour faire puits ni fontaine, nonobstant qu'il y eût plusieurs maîtres ouvriers pour ce faire. Finalement, le vendredi devant la mi-Carême, auquel l'Eglise romaine met l'évangile qui fait mention du puits où Notre-Seigneur demanda à boire à la Samaritaine, et après que la dite ancelle de Notre-Seigneur eut fait ses dévotes prières devant Notre-Seigneur, en lui recommandant piteusement son puits, elle fit caver *(creuser)* et frapper en quelque certain lieu. Et tantôt l'eau jaillit si abondamment et vint aussi bonne et aussi belle qu'il y en ait dans tout le pays ». P. de Vaux.— On voit encore aujourd'hui ce puits, au couvent de Poligny, alimenté par trois sources qui ne tarissent jamais.

2. On dit que sainte Colette, se rendant de Moulins à Decise, rencontra la Pucelle d'Orléans qui allait assiéger la Charité-sur-Loire. Voir *Sainte Colette, sa vie et ses œuvres*, etc., par M. l'abbé Douillet.

3. Vevay et Orbes, qui appartenaient alors au duc de Savoie, ainsi que le Bugey (Ain), font partie aujourd'hui du canton de Vaud, en Suisse.

4. Les Cordeliers de Dole prirent le nom de *Mineurs Observantins*.

œuvre ne pouvait subsister, même chez les Clarisses, que si elle avait pour la diriger des religieux animés de son esprit, et non des partisans de funestes mitigations. D'ailleurs, si le deuxième Ordre exerce une action salutaire sur le monde par ses exemples et ses conseils, le premier, par les mêmes moyens, et de plus par la prédication et ses rapports plus fréquents avec les fidèles, travaille bien plus à la régénération de la société chrétienne. Et telle était la mission de sainte Colette. Aussi ses religieux se multiplièrent rapidement. Ils furent approuvés et encouragés par le concile de Constance. « Par la pureté de leur vie », dit Wadding, « la parfaite observance de leur règle, ils acquirent une si haute réputation, que partout on voulut avoir de tels hommes ». Aussi, avant sa mort, sainte Colette eut le bonheur de les voir appelés par le souverain Pontife pour la réforme de la Maison-Mère de l'Ordre tout entier, le couvent de l'Ara Cœli à Rome. Enfin, leurs progrès furent si rapides, que trente-huit ans après sainte Colette, d'après leurs nécrologes, ils devaient être au nombre de trente-quatre mille, travaillant à ranimer la vie chrétienne dans le monde. Quelle puissance d'action ! quelle fécondité ! L'histoire a conservé moins de traces de la réforme des monastères d'hommes, parce que sainte Colette l'a opérée par des intermédiaires ; cependant il n'est pas moins certain qu'elle fut le centre vivant de cet immense mouvement de rénovation qui s'opéra au xve siècle. Même pour le second Ordre, les chroniques ont eu le tort de ne parler que des couvents où sainte Colette a habité personnellement. Or, par ses disciples, elle a aussi développé immensément son œuvre, qui, de son vivant, a franchi les Pyrénées et les Alpes, par le concours de saint Bernardin de Sienne. Les monastères qu'elle fonda elle-même furent des foyers qui répandirent au loin le feu sacré de la charité, et la plupart, après avoir traversé la tourmente révolutionnaire, gardent encore fidèlement sa règle et ses observances. Ils sont encore assez ardents pour fournir sans s'affaiblir des charbons enflammés avec lesquels sont allumés d'autres foyers spirituels.

Ces œuvres mirent sainte Colette en rapport avec les plus grands personnages du monde. Ce fut le duc Jean de Bourgogne qui lui donna son arsenal pour le couvent de Poligny ; le duc de Bourbon fonda le monastère de Moulins. L'ex-roi de Naples, Jacques de Bourbon, de la famille royale de France, après avoir coopéré à la fondation de plusieurs couvents et donné ses filles à la réforme, se convertit lui-même, se fit le disciple de sainte Colette et embrassa la réforme. D'autres les imitèrent ailleurs.

La récompense qu'ambitionnaient tous ces grands de la terre, c'était de voir quelquefois la servante de Dieu, d'avoir part à ses prières, de recevoir ses avis et quelquefois ses reproches inspirés par la charité chrétienne. Il n'est pas étonnant qu'ils aient eu tant de confiance en son intercession. Sa vie était plus angélique qu'humaine, et le ciel confirmait sa mission, prouvait la puissance de ses prières par des prodiges et des miracles.

A l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint François, elle jeûna pendant quarante jours et quarante nuits sans aucun aliment. Ses veilles et ses oraisons étaient continuelles ; ses souffrances corporelles, ses tribulations, ses persécutions incessantes. Le Seigneur permit au démon de l'attaquer d'une manière visible par toutes sortes de prestiges affreux ou hideux, ou cruels.

Mais aussi il la soutint par des faveurs extraordinaires. Un jour, assise sur la terre, au milieu de ses filles, elle les entretenait de l'extrême pauvreté que Notre-Seigneur avec sa sainte Mère et les Apôtres a bien voulu souffrir pour nous. Elle les exhortait à l'imiter. Pendant qu'elle parlait, les douze

Apôtres, comme douze vieillards vénérables, vêtus de robes blanches, l'environnèrent et demeurèrent auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle cessa de parler. Alors ils s'élevèrent dans les airs et la servante de Dieu avec eux, jusqu'à ce qu'ils disparurent aux yeux des sœurs ravies. Souvent dans sa prière elle tombait en extase, était soulevée de terre, et quelquefois si haut, qu'elle disparaissait. Une faveur semblable lui fut accordée lorsqu'elle se rendait à Auxonne et à Dôle, même en présence des religieux. Son extase dura pendant presque tout le voyage. Elle demeura très-souvent ravie pendant plusieurs jours. L'obéissance la rappelait à elle-même. A la parole du Père Henri, elle sortait du colloque divin. Une autre fois une flamme merveilleuse s'échappant de sa bouche illuminait son oratoire.

Par l'intermédiaire de l'apôtre vierge, saint Jean l'Evangéliste, un anneau d'or, insigne de son incomparable pureté, lui fut mis au doigt comme à la véritable épouse du Roi des rois. Plusieurs ont vu et touché cet anneau, et elle le donnait quelquefois aux religieux à qui elle confiait une mission dangereuse, pour les préserver de tout accident. Elle reçut également du ciel une croix d'or renfermant une relique de la vraie croix, qui est encore conservée au monastère de Poligny [1]. Dieu prenait sa défense par des prodiges. Elle est menacée de mort à Décize, parce que les religieuses avaient, par erreur, sonné les Matines avant l'heure et que les habitants avaient cru à un signal perfide donné aux ennemis ; mais le jour est avancé pour cette ville et sainte Colette glorifiée. Dans ses nombreux voyages, ses prières enchaînent les voleurs de grand chemin ou les hommes de guerre, aussi dangereux dans ce temps. Elles calment les fleuves gonflés, rendent les rivières guéables ou affermissent les eaux sous ses pieds.

Un saint remuait alors le monde par ses prédications et les prodiges innombrables qui les accompagnaient : c'était saint Vincent-Ferrier. Il était retourné en Espagne lorsque sainte Colette lui fut montrée, prosternée devant la Majesté divine, demandant grâce avec une extrême ferveur pour les péchés et les iniquités des hommes. Le Dieu de toute miséricorde et de toute consolation lui répondait ainsi : Ma fille, que voulez-vous que je fasse ? chaque jour je souffre des injures et des opprobres de la part des pécheurs ; ils blasphèment sans cesse et ils me méprisent. Ils ne tiennent pas compte de mes commandements. C'est à cause de cette révélation que le grand docteur revint d'Aragon en Bourgogne toujours prêchant. Il alla passer quinze jours à Poligny, auprès de sainte Colette. Ils se consolèrent et s'édifièrent mutuellement dans des entretiens célestes.

Surtout ils s'occupèrent des maux de l'Eglise et des mesures à prendre pour les faire cesser. Le concile de Constance était alors réuni. Ils lui écri-

1. « Pour la fervente amour qu'elle avait à la très-amère Passion de Notre-Seigneur, entre toutes les reliques qu'honore notre mère sainte Eglise, elle avait en singulier honneur et révérence la vraie Croix où fut crucifié notre piteux Sauveur. Et moult affectueusement en désirait avoir quelque petite portion. Elle ne fut pas défrandée de son saint désir; car il lui fut envoyé du ciel une potite croisette de fin or, en laquelle était enchâssée une petite portion de la sainte Croix, laquelle elle garda moult dévotement. Et plusieurs la voyaient et la maniaient, et affirmaient que la dite croisette n'avait oncques été faite ni forgée de mains humaines ». Le Père Sellier, auteur d'une *Vie de sainte Colette* (Amiens, 2 vol. in-12, 1853), donne la description suivante de cette croix : elle est en or très-fin et légèrement échancrée aux quatre bouts. La hampe a de hauteur 0,035 mil., le croisillon a 0,008 mil. D'un côté, il y a un crucifix, dont les bras sont presque horizontalement étendus, et les pieds, joints auprès l'un de l'autre, sont attachés chacun par un clou. Au-dessus de la tête du Christ, se trouve le titre ordinaire de la croix. De l'autre côté, il y a cinq pierres précieuses, dont quatre bleues à l'extrémité de chaque croisillon, et la cinquième rouge, au centre même, à la réunion des croisillons. Entre chacune de ces pierres, c'est-à-dire aux quatre angles intérieurs, il y a une perle fine. Les pierres sont saillantes et enchâssées dans un creuset en or. Les perles sont simplement attachées par un petit clou d'or. La croix s'ouvre au-dessous des pieds du Christ et renferme un morceau de la vraie Croix qu'on ne voit pas ».

L'ouvrage du P. Sellier, étant épuisé, voir la vie de sainte Colette, par M. Douillet.

virent une lettre commune pour encourager les Pères dans leurs efforts, leur assurant un heureux succès. Ces graves intérêts furent toujours la grande préoccupation de cette âme séraphique. C'est pour cela qu'elle se mortifiait si cruellement, qu'elle priait et qu'elle faisait prier. Dans ses rapports avec le monde, avec les grands de la terre, en travaillant à leur conversion, elle ne perdait pas de vue cette grande cause de l'Eglise. Quand le concile de Bâle fut réuni, avant qu'il dégénérât tout à fait en conciliabule schismatique, elle entretint une admirable correspondance avec le cardinal qui le présidait. Il réclamait instamment le secours des prières de celle qu'il appelait sa mère, et même il demanda au nom du concile son intervention dans des affaires délicates.

Par ses avis et ses prières elle s'efforça d'empêcher Amédée de Savoie de se laisser imposer une tiare sacrilége par le conciliabule de Bâle. Ce fut en vain. Mais elle fut ferme dans sa résistance à l'antipape qui avait été, comme prince, son protecteur et son ami. Ses filles de Vevay et d'Orbe ne se soumirent point à lui, quoiqu'habitant une contrée qui le reconnaissait.

Pour ne pas trop prolonger cette notice, il faut passer sous silence beaucoup d'autres faits admirables et de prodiges opérés par ses prières. Elle connaissait le secret des cœurs et possédait le don de prophétie à un très-haut degré. Bien plus, elle ressuscita plusieurs morts, quatre grandes personnes qui vécurent ensuite longtemps, des enfants mort-nés au nombre de plus de cent. L'un d'eux était déjà enterré hors de Terre-Sainte lorsqu'on eut l'idée de le lui présenter. Elle rappela aussi à la vie, mais pour quelques instants seulement, une religieuse de Poligny qui était morte en état de péché, et qui, après s'être confessée, se rémit dans la bière.

La vie spirituelle, l'ordre, la régularité étaient assurés dans les établissements de la Bourgogne et du midi. Sainte Colette ne pouvait oublier la Picardie, qui d'ailleurs la réclamait. Souverain de cette province, le duc de Bourgogne voulait aussi la sanctifier par des couvents de Clarisses. Il avait choisi Hesdin. En 1441, Colette partit avec un nombre convenable de ses filles et vint fonder un couvent dans cette ville. Gand la demandait depuis douze ans ; elle y conduisit une colonie en 1442 et enfin une autre à Amiens, en 1444. Elle désirait procurer le même bien à Corbie. Les travaux y furent même commencés ; mais la résistance obstinée des religieux bénédictins fit échouer cette entreprise, malgré l'intervention successive du duc de Bourgogne, du roi de France et du Pape lui-même.

L'œuvre de sainte Colette était terminée. Par sa sollicitude et ses soins elle avait ou construit entièrement, ou ramené à l'observance des règles primitives, fortifiées de ses sages règlements, dix-sept monastères de sœurs. Elle en avait par son influence fait réformer beaucoup d'autres. Pour le service de ces maisons, elle avait fondé ou réformé un grand nombre de monastères d'hommes. Beaucoup de nobles ou de simples chrétiens, des femmes de toute condition, excités par ses exemples et ses sages avis, avaient embrassé le Tiers Ordre de Saint-François, de sorte que les trois Ordres avaient été par elle réformés et renouvelés. Le temps vint où le Seigneur voulut délivrer des peines et des labeurs de ce monde sa fidèle servante, l'exalter, la couronner et la glorifier. Il la conduisit au lieu où elle devait finir sa vie pénitente.

Elle connaissait la volonté de Dieu sur elle. Elle avait reçu à Hesdin de nouvelles faveurs, des connaissances encore plus profondes des mystères, un sentiment plus vif des douleurs de notre Sauveur, surtout de son agonie au Jardin des Olives. Elle participait profondément à ses angoisses. Souffrir

ainsi, c'était sa vie. Pour elle, le jour le plus malheureux eût été le jour où elle n'aurait rien eu à souffrir; c'est une de ses paroles. Dieu la rassasia. Toute sa vie, ses souffrances furent continuelles et indicibles. Elles n'étaient suspendues que lorsqu'elle avait des affaires à traiter. Elles la reprenaient ensuite plus poignantes que jamais. Ce fut pour perfectionner sa ressemblance avec le Sauveur que la miséricorde divine ajouta encore quelque chose à des douleurs déjà sans mesure. Ainsi préparée, elle se rendit à Gand vers la Saint-Nicolas de 1446.

A la fin de février de l'année suivante, elle donna ses dernières instructions à ses religieuses, fit ses dernières recommandations à son confesseur Pierre de Vaux, l'assurant encore que la réforme était l'œuvre de Dieu et qu'elle n'avait rien à changer à ce qu'elle avait fait. Enfin le lundi 6 mars 1447, à huit heures du matin, elle rendit son âme à Dieu. Son corps demeura flexible et acquit même une plus grande beauté après sa mort. Plus de trente mille personnes voulurent le contempler. On fut obligé de percer une porte spéciale pour laisser sortir cette multitude qui ne pouvait retourner sur ses pas, pressée qu'elle était par ceux qui arrivaient. Il fut déposé sans pompe dans le cimetière du monastère, comme elle l'avait ordonné [1].

CULTE ET RELIQUES DE SAINTE COLETTE. — SON ÉLOGE.

A l'heure de son trépas, dans une de ses maisons, on entendit une multitude d'anges produisant une harmonie céleste, et l'un d'eux dit : La vénérable religieuse sœur Colette est allée vers le Seigneur. Dans une autre, elle apparut toute resplendissante à une religieuse qui avait une singulière dévotion envers elle. Dans une troisième, elle se montra aussi en costume de religieuse, mais dans une si grande beauté et le visage si éclatant, que la sœur ne pouvait l'expliquer ni trouver un point de comparaison. Comme cette sœur ne l'avait jamais vue, un enfant qui accompagnait sainte Colette, dit : C'est la sœur Colette, c'est la sœur Colette.

Bien d'autres merveilles s'accomplirent, entretinrent, augmentèrent même la vénération qu'on lui avait vouée pendant sa vie. Peuples et religieux l'invoquaient également et en obtenaient des faveurs signalées. Cependant, on ne put commencer les informations pour sa canonisation que vingt-quatre ans après sa mort. Sa tombe, d'où s'échappait un parfum délicieux, était couverte d'un oratoire. En 1492 et 1493, on fit la reconnaissance des reliques et on orna cette tombe. Bientôt commencèrent les instances des princes et des personnages ecclésiastiques pour obtenir sa canonisation. Il n'y avait pas d'opposition. Les souverains Pontifes témoignaient le désir de pouvoir la prononcer au plus tôt. Mais les voyages étaient longs; les procédures multipliées; un pape mourait; des troubles survenaient et les actes accomplis devenaient en partie insuffisants. Il fallait recommencer. C'est ainsi que l'affaire traina en longueur. Saint Pie V voulait la terminer en dispensant des formalités, lorsqu'il mourut sans avoir pu réaliser son dessein. Enfin, en 1604, on accorda aux Clarisses de Gand de célébrer l'office de sainte Colette, et successivement à d'autres maisons. En 1624, sa cellule à Corbie, qui était devenue un oratoire très-fréquenté, fut reconstruite, et une chapelle érigée à côté par la munificence des princes de Lorraine et de la famille royale de France. Dès lors, le concours des pèlerins à ce sanctuaire devint innombrable. Ils venaient de toute la Picardie et des provinces limitrophes. En 1629, les Capucins firent partout des informations très-régulières, et enfin, en 1740, Benoît XIV déclara qu'elle jouissait d'un culte immémorial très-légitime.

Pendant qu'on procédait aux actes préparatoires de la canonisation, l'esprit philosophique et schismatique de Joseph II, empereur d'Autriche, préparait de grandes amertumes aux filles de sainte Colette. En 1783, il supprima le couvent de Gand avec tant d'autres. Les religieuses, par l'intervention de Mme Louise de France, fille de Louis XV et carmélite de Saint-Denis, obtinrent d'emporter les reliques de leur fondatrice. Reçues à Poligny avec une charité toute chrétienne, elles y apportèrent leur précieux trésor. Il traversa heureusement la Révolution et il est encore aujourd'hui entouré de la vénération et de la piété de tous les chrétiens.

Enfin, le 24 mai 1807, le souverain Pontife put mettre à exécution le décret rendu dès 1790, et procéder à la canonisation solennelle de sainte Colette. La châsse de Poligny fut ouverte alors pour

1. Le monastère qui l'a vu mourir, sa cellule encore subsistante, le cimetière où elle a si longtemps reposé sont devenus propriété profane. La ville de Gand si chrétienne, si dévouée à sainte Colette, ne rendra-t-elle pas à la religion ces lieux bénis?

en extraire plusieurs reliques. Le 1er mai 1867, elle a été ouverte de nouveau pour en extraire une côte accordée à la ville de Corbie. Cette relique est vénérée dans l'ancienne église contre laquelle était la réclusion de sainte Colette. Elle est à peu près à la place où était l'ouverture par laquelle sainte Colette se confessait, recevait la communion et adorait le Saint-Sacrement. On voit au-dessous des morceaux de l'ancienne grille qui fermait cette ouverture, et qui est conservée à Bruges, et des parcelles d'une robe de la Sainte et d'un voile qui fut à moitié brûlé par la flamme sortant de sa bouche.

« La patronne de Corbie et de Gand est honorée, le 6 mars, dans les diocèses d'Amiens, de Paris, de Besançon, et dans tous ceux de la Belgique. Son nom est inscrit dans les martyrologes franciscains, d'époque récente, dans ceux de Molanus, Canisius, Ferrari, du Saussay, etc.

« La réclusion de sainte Colette, à Corbie, avait été détruite, à l'époque où l'église de Saint-Etienne fut vendue à un particulier. M. l'abbé Douillet, jaloux de rendre au culte de sainte Colette son antique splendeur, a racheté ce monument, dont une partie sert de chapelle, et l'autre d'orphelinat paroissial, sous la direction des sœurs franciscaines de Calais.

« Le zélé doyen de Corbie ne s'en tint pas à restaurer, dans sa paroisse, le culte et les monuments de sainte Colette ; depuis quelque temps, il sollicite auprès du Saint-Siége pour que son office soit introduit dans le bréviaire romain ».

L'humilité de sainte Colette fut aussi profonde que possible. A ses yeux, ses offenses étaient horribles. Elle était vile et abjecte, indigne de vivre dans l'état religieux. Ce sont ses expressions. C'est parce qu'elle était si complétement dépouillée d'elle-même que Dieu put opérer par elle de si grandes choses.

Elle avait un zèle brûlant, une ardeur infatigable pour la gloire divine. Connaissant dès sa plus tendre enfance la grandeur de la majesté souveraine et son immense bonté, elle se portait à son service avec un élan toujours plus vif. Elle oubliait ses fatigues, sa faiblesse, ses souffrances, et surmontant tout par son courage, après avoir paru le matin près de succomber, elle était le soir au terme d'un voyage pénible, plus forte et capable de passer encore une nuit dans les prières, les larmes et les souffrances.

Il n'est pas étonnant qu'animée de tels sentiments, elle ait surtout déploré et combattu la profanation des dimanches et des jours de fête. C'était pour elle une épée à deux tranchants qui lui traversait le cœur. Aussi, en toute occasion, en donnant ses avis aux prédicateurs, aux princes, aux autorités de tous les degrés, aux simples particuliers, elle priait, conjurait qu'on observât exactement les fêtes. Elle voyait la gloire de Dieu et le bonheur des hommes également intéressés à l'accomplissement de ce devoir.

Son séraphique amour pour Dieu embrassait naturellement le prochain dans ses flammes ardentes. Encore enfant, elle en donna d'admirables preuves. Durant toute sa vie, elle ne se contenta pas de prier pour les pauvres ni de leur apprendre par l'exemple de sa pauvreté volontaire à supporter patiemment leurs peines et leurs privations, ce qui est si important, mais elle plaida toujours auprès des grands et des riches la cause des petits et des indigents. Ses exemples étaient puissants. Elle devenait le canal d'aumônes abondantes. Elle dépouillait ses maisons pour subvenir aux besoins pressants. Aussi, plus d'une fois, Dieu multiplia miraculeusement les provisions pour la récompenser et lui permettre de continuer ses abondantes aumônes.

En lisant ces quelques pages sur sa vie, on peut voir quelles étaient sa foi, sa confiance en Dieu, sa charité divine, son obéissance, sa mortification. Avons-nous besoin de louer sa délicate et incomparable pureté ? Le miracle qu'elle obtint dans sa jeunesse, et qui éteignit les vives couleurs de son visage, n'en dit-il pas assez ? Cette délicatesse ne s'est jamais démentie, c'est évident. Sa présence inspirait, commandait la pureté ou du moins le désir de cette angélique vertu. Ceux qui ne subissaient pas cet ascendant étaient bientôt punis et confus. Deux chevaliers la visitant, l'un roulait dans son esprit des pensées inconvenantes. Sainte Colette pousse un cri d'horreur qui le fait rentrer en lui-même. Elle avait lu dans son cœur.

Nous n'avons fait qu'indiquer précédemment les innombrables merveilles qu'elle opéra pendant sa vie, les faveurs signalées qu'elle obtint du ciel. Nous ne pouvons pas davantage nous étendre sur les miracles obtenus par son intercession depuis sa glorieuse mort. Elle assiste ceux qui l'invoquent dans tous leurs maux spirituels et corporels. Cependant, quelques-uns semblent être l'objet spécial de son pouvoir auprès de Dieu. Elle obtient une postérité aux époux stériles ; elle protége les enfants contre les dangers multipliés dans les premiers temps de leur existence, surtout celui de ne pas recevoir le baptême. Elle délivre des névralgies. Par l'eau bénite avec ses ossements, elle guérit les yeux malades et bien d'autres infirmités.

Elle aide à résister aux tentations, aux troubles, aux illusions causées par le démon, etc., etc.

Nous pourrions citer des exemples récents, qui prouvent l'efficacité de son intercession dans ces différentes circonstances.

Voici les faits que l'on peut reproduire dans les peintures et sculptures destinées à représenter sainte Colette :

Saint François d'Assise et sainte Claire lui apparaissent pour lui recommander la réformation de l'Ordre séraphique.

Afin de récompenser sa tendre dévotion pour les souffrances du Sauveur, la Très-Sainte Vierge

lui remet entre les bras le corps de Notre-Seigneur, tel qu'il était quand on le descendit de la croix. Par suite de cette dévotion, tous les jours, vers midi, elle ressentait dans sa personne les douleurs du Calvaire.

Des oiseaux volètent autour de sa tête ; un agneau est couché à ses pieds, ou bien se tient sur ses deux genoux de devant. Autant sainte Colette avait horreur des animalcules impurs : les limaces, les fourmis, les mouches, autant elle aimait ceux qui sont le symbole de la pureté et de l'innocence : les agneaux, les tourterelles. On lui apporta une fois une alouette, cet oiseau mélodieux qui sans cesse chante les louanges de Dieu, et qui, vrai disciple de l'Evangile, ne s'inquiète ni du vivre, ni du convert ; elle en fit son compagnon et partagea avec elle le pauvre pain du couvent. A partir de ce moment, les alouettes des champs vinrent gazouiller leurs concerts à la fenêtre de son oratoire, becqueter et manger dans sa main. Une autre personne lui offrit un agneau, ce qui lui fut une grande consolation, et parce qu'il lui représentait l'agneau sans tache, et parce qu'au moment de la consécration, ce charmant compagnon de sa solitude ployait les genoux devant le Saint Sacrement ; après quoi il se relevait tout seul [1].

Des anges entourent sa couche. S'il faut en croire le premier auteur de sa vie, qui était son confesseur, lorsque la bienheureuse mère Colette était malade, et qu'elle restait seule pendant la nuit, les anges venaient lui rendre visite, veillaient sur elle et se faisant ses infirmiers, lui rendaient tous les services que réclamaient ses souffrances et sa dignité d'épouse du Souverain Roi [2].

« Le P. Ignace, dans son *Histoire des Maïeurs d'Abbeville* (p. 814), a donné la gravure d'un tableau qui se trouvait de son temps à l'église Saint-Gilles d'Abbeville. L'inscription suivante en indiquait le sujet :

S. COLETTE, VIERGE,
PRIANT LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU D'INTERCÉDER POUR
LES PÉCHEURS ENVERS SON FILS.
ELLE LUY APPARUT TENANT SON PETIT ENFANT JÉSUS,
TOUT SANGLANT DANS UN PLAT, ET LUY DIT :
COMMENT PRIERAI-JE, MON FILS, POUR CEUX QUI TE
DÉMEMBRENT PAR LEURS OFFENCES [3].

« M. Crauck, d'Amiens, est l'auteur d'une belle et grande composition qui nous montre la vierge de Corbie délivrant une âme des flammes du purgatoire.

« Mentionnons, parmi les statues, la statue colossale que M. l'abbé Douillet a fait ériger sur la montagne qu'on appelle *Carrière Sainte-Colette*. La tradition rapporte qu'elle résida quelque temps dans ces carrières, alors qu'après son retour de Nice, elle fut si mal accueillie par ses compatriotes.

« Martin de Vos a gravé une image populaire, devenue rare aujourd'hui, de sainte Colette, patronne des charpentiers ».

Oraison composée par le cardinal Bona pour le bréviaire romain : — Seigneur Jésus-Christ, qui avez comblé de dons célestes la bienheureuse vierge Colette, accordez-nous, nous vous en prions, qu'imitant ses vertus sur la terre, nous jouissions avec elle des joies éternelles dans les cieux. Ainsi soit-il !

Autre Oraison qu'un ange apporta du ciel à sainte Colette :

(On récite l'*Ave Maria* et le *Gloria Patri*, avant de dire l'Oraison).

Que l'heure de la naissance de l'Homme-Dieu soit bénie ; que le Saint-Esprit, dont Jésus-Christ

1. *AA. SS.* tome 1er de mars, page 553.

2. Pierre de Vaux. *Apud. Boll.*, 6 mars et tome VIII de septembre, p. 116 éd Palmé.

3. « Une autre fois, très-dévotement elle priait Dieu et la glorieuse Vierge Marie qu'elle fût intercesseresse par devers son cher Enfant, qu'il lui plût avoir pitié de son pauvre peuple. En laquelle oraison il lui fut présenté un beau plat tout plein de petites piécettes de chair comme d'un innocent. Et lui fut répondu : « Comment requerrai-je mon enfant pour ceux qui tous les jours le dépièccent par les horribles péchés et offenses qu'ils font contre lui, plus menu que n'est la chair en ce plat détranchée ». Pour quoi elle porta en son cœur longtemps après une grande douleur ».

Voici une vision moins terrible, qui pourrait fournir le sujet d'un autre gracieux tableau : « Et quand elle était au couvent de Besançon, souvent, après Complies, elle faisait chanter par les frères de la chapelle de Sainte-Anne l'antienne *Angeli, archangeli*. La cause pourquoi elle disait plutôt l'office de tous les saints que nul autre et qu'elle faisait chanter ladite antienne dans la chapelle de madame sainte Anne, c'était pour ce qu'elle s'était très-humblement recommandée à ladite sainte Dame en l'apparition qu'elle lui fit de sa propre personne. En un de ses ravissements, par la grâce de Dieu, il lui fut manifesté la cure, sollicitude et diligence que la glorieuse dame sainte Anne avait de toutes ses affaires. Et lui fut montrée ladite dame glorieusement et joyeusement en habit reluisant et resplendissant, portant un vaisseau d'or moult beau et riche, mais en forme d'un panier *(avec le)* quel elle mendiait et pourchassait aux glorieux saints et saintes du paradis leurs suffrages et prières à Dieu, afin qu'il fût propice à sa petite ancelle, et que la sainte entreprise qu'il lui avait donnée pût sortir de son effet ».

a été conçu, soit béni ; que la glorieuse Vierge Marie, dont ce Dieu-Homme est né, soit bénie ; que le Seigneur exauce mes prières, par l'intercession de cette glorieuse Vierge Marie, et par le souvenir de cette heure très-sacrée à laquelle l'Homme-Dieu est né ; que tous mes désirs s'accomplissent pour leur gloire et pour mon salut. O bon Jésus ! O Jésus Rédempteur ! ne m'abandonnez pas et ne punissez pas mes péchés comme ils le méritent ; mais exaucez ma très-humble prière, et accordez-moi ce que je vous demande, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge, et pour la gloire de votre saint Nom. *Ainsi soit-il.*

Monseigneur l'évêque d'Amiens a accordé quarante jours d'indulgence à ceux qui récitent cette prière.

Nous devons cette belle Vie de sainte Colette à M. l'abbé Douillet, curé-doyen de Corbie, qui a bien voulu abréger, pour les *Petits Bollandistes*, un travail considérable qu'il a publié sur la sainte réformatrice dont sa paroisse a été le berceau. L'ouvrage de M. l'abbé Douillet a paru en 1869, à Paris, chez Bray et Retaux, in-12 de 500 pages. C'est la Vie la plus exacte et la plus complète de sainte Colette. — Seuls les passages entre guillemets sont de M. Corblet qui a rendu un véritable service à la langue française en publiant, dans son *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, la Vie de la Sainte écrite dans le style naïf, onctueux, inimitable du xve siècle.

SAINT QUIRIACE OU CYRIAQUE DE TRÈVES (IVe siècle).

Saint Quiriace remplissait auprès de saint Maximin les fonctions de servant de messe. Entre autres pratiques de piété, il avait coutume de visiter fréquemment tous les monastères et oratoires. Ce saint homme, voulant éviter toute vaine gloire, jugea bon de choisir pour ces exercices le temps de la nuit. Quelques clercs, jaloux de ses vertus, ne tardèrent pas à incriminer sa conduite ; ils allèrent jusqu'à l'accuser d'une action honteuse près de saint Maximin. Le saint évêque, qui avait entendu avec peine ces accusations, suspendit son jugement et demanda à Dieu de l'éclairer sur une affaire si incertaine à ses yeux. Un jour, au moment où l'évêque se préparait à célébrer les saints mystères, et où Quiriace se tenait humblement derrière la porte de l'église, un ange apparut au Pontife et l'avertit que son serviteur était innocent. « Ces choses », dit Sigehard, auteur du livre des miracles de saint Maximin, « ces choses répandues par la voix puissante de la renommée chez tous les peuples anciens, et transmises jusqu'à nous, méritent de trouver place ici ; elles sont vraies ; les peintures des églises nous l'attestent, et nous avons vu, dans la vieille église de Saint-Quiriace, dans la crypte élevée sur son tombeau, une de ces peintures remontant à la plus haute antiquité et déjà presque effacée par le temps ».

SAINT FRIDOLIN, ABBÉ DE SAINT-HILAIRE DE POITIERS (540).

L'Irlande, cette île restée fidèle au catholicisme, et à qui l'hérétique Angleterre fait payer si cher sa fidélité, fut la patrie de saint Fridolin, vers la fin du ve siècle. Eclairé d'une raison surnaturelle, et en dépit des séductions de la fortune et d'un rang illustre, il se sentit porté, dès son enfance, vers l'humble pauvreté de l'Evangile. De fortes et sérieuses études l'avaient préparé au sacerdoce ; il en fut à peine revêtu, qu'on le vit s'appliquer avec ardeur à la prédication de la sainte parole. Les louanges qu'il y mérita firent trembler le jeune prêtre ; il craignit que la vanité ne vînt le tromper, et, songeant qu'il ne pouvait suivre trop parfaitement le conseil du Sauveur, il vendit ses biens et les distribua aux pauvres, aux orphelins et aux églises. Ainsi, débarrassé de toute entrave, il abandonna son pays et sa famille, s'arrêtant partout où il pouvait annoncer la foi. Ses courses apostoliques l'amenèrent jusque dans les Gaules, dont il évangélisa une portion considérable, et enfin à Poitiers, où il trouva une population disposée à l'accueillir et à l'écouter. Ses exemples et sa doctrine ne tardèrent pas à lui mériter la confiance publique. La renommée de saint Hilaire l'avait surtout attiré vers son tombeau : la sienne fit croire que personne n'était plus digne de gouverner le monastère déjà si célèbre où vivait la mémoire du saint patron des Poitevins. Il en fut donc nommé abbé. Cela se passait sous le règne de Clovis, après l'an 481, et avant l'an 507.

Saint Pierre Damien, évêque d'Ostie, prononça, vers le milieu du xie siècle, à l'occasion d'une

translation des reliques de saint Hilaire, un discours dans lequel il nous apprend, sur l'administration de saint Fridolin, des particularités d'un haut intérêt, et qu'il tenait, dit-il, de la tradition même conservée à Poitiers. La principale se rattache à la reconstruction du monastère qui avait péri avec l'église de Saint-Hilaire, à la suite d'un siége de cette ville par les Visigoths. Si réduits qu'eussent été ces lieux sanctifiés par tant de vertus et par la présence du corps saint dont les malheurs de la guerre avaient forcé de perdre la trace, la régularité y était parfaite, l'étude et le travail y occupaient toutes les heures que ne réclamait point la prière, et cet ordre édifiant était dû aux soins du saint abbé, dont la vigilance y entretenait l'amour de la discipline et de la ferveur. Fridolin se montrait donc en tout digne de la grande œuvre à laquelle la Providence l'avait destiné, et cette Providence maternelle ne lui fit pas défaut, lorsque, en faveur de la monarchie française, elle permit à Clovis d'écraser la dernière armée des Visigoths dans les plaines de Voulon [1]. Quand tout le pays était plein de la joie de cette victoire, et une nuit que saint Fridolin priait dans le silence, saint Hilaire lui apparut, et, après lui avoir découvert le lieu où étaient cachées ses reliques, il lui donna impérieusement l'ordre d'aller, accompagné d'Adelphius, alors évêque de Poitiers, trouver sans retard le roi des Francs, et de lui demander sans hésiter les sommes nécessaires à la reconstruction des bâtiments sur un plan plus vaste et plus digne de leur objet. Il voulait aussi que, dans cette nouvelle demeure, le saint abbé fît préparer un local convenable où l'on pût déposer le saint corps aussi solennellement que possible. Fridolin et Adelphius s'acquittèrent fidèlement de ce mandat. Le roi les reçut avec bienveillance, accueillit leur demande, et les traita avec une générosité digne de lui, en leur donnant des terres et de l'argent.

Ainsi furent restaurés l'église et le monastère de Saint-Hilaire, au commencement du VIe siècle. C'était pour Clovis une noble manière d'inaugurer sa victoire sur les hordes ariennes d'Alaric.

Par cette importante entreprise, Fridolin crut avoir accompli la mission providentielle qui l'avait poussé dans le Poitou ; car, peu après, saint Hilaire lui apparaissant encore, l'avertit de se diriger vers une île de la Ligurie, appelée en ce temps Gallinaria, pour y élever une église en son honneur. Non moins prompt à obéir que la première fois, le docile religieux remit le gouvernement à un de ses proches, qui était venu d'Ecosse pour y suivre avec lui la vie monastique.

On ne connaît pas l'époque précise à laquelle saint Fridolin se dirigea vers la France orientale et la Suisse qui devaient être les principaux théâtres de son apostolat.

Il s'arrêta en divers endroits avant de se fixer, prêchant la foi catholique avec le zèle d'un apôtre. Pendant ses courses il bâtit plusieurs monastères et églises, entre autres, sur la Moselle, en Lorraine, celui qui fut d'abord appelé *Hilariacum*, et depuis Saint-Avold ou Saint-Nabor, et une église dans les Vosges, que des auteurs pensent être celle de Neuwiller. Quant à l'église qu'il construisit à Strasbourg, sous le nom du même Saint-Hilaire, il est impossible d'en trouver quelque vestige. Grandidier croit qu'elle existait peut-être à l'endroit où l'on construisit dans la suite le couvent des dominicains, appelé depuis le Temple-Neuf, et qui fait encore de nos jours partie de la première enceinte de la ville. En sortant de Strasbourg, Fridolin parcourut l'Alsace, annonçant partout la parole de Dieu et cherchant à détruire les restes du paganisme. On voyait, avant nos derniers troubles, dans les environs de Colmar et à quelque distance de Wettolsheim, une église fort ancienne, dédiée à saint Fridolin. Après bien des recherches, nous n'avons rien trouvé dans l'histoire qui nous autorise à croire qu'elle dût son origine au Saint dont elle portait le nom : elle était un pèlerinage très-fréquenté pour les maladies des enfants.

Cependant, saint Hilaire, dont Fridolin établissait le culte partout où il passait, lui apparut et lui dit : « Au milieu du Rhin, tu trouveras une île déserte ; c'est là que tu dois aller passer le reste de ta vie, pour convertir les peuples riverains ». Or, le Rhin est fort étendu ; Fridolin, ne sachant pas où se trouvait précisément l'île en question, remonta à tout hasard les rives du fleuve, jusqu'à sa source en Suisse ; puis il redescendit jusqu'aux environs du lac de Constance, Schaffouse et Bâle ; et il s'arrêta enfin dans une île située aux environs du village actuel de Seckingen. Il avait reconnu que c'était là qu'il devait passer le reste de sa vie. C'était une île tout à fait déserte ; on n'y voyait que de maigres pâturages, où les habitants des rives voisines menaient paître leurs troupeaux. Fridolin commença par chercher un emplacement favorable à la construction d'une église. Les riverains, ayant remarqué les allées et venues du saint abbé, le prirent pour un vagabond qui venait leur voler leur bétail. Il eut beau leur persuader le contraire, ils ne le crurent point, le maltraitèrent et le chassèrent honteusement.

1. Arrondissement de Civray, canton de Couë (Vienne). Les recherches modernes, nous écrivait, le 24 novembre 1871, M. l'abbé Auber, le savant historiographe du diocèse de Poitiers, ont fait adopter Voulon au lieu de Vouillé. Un examen attentif des lieux ne permet pas de penser autrement.

Fridolin, fidèle à sa mission, ne se laissa point rebuter; chassé plusieurs fois de l'île, il y revint autant de fois : pour en finir, il s'adressa au puissant roi Clovis, pour lui demander aide et protection. Le roi, non-seulement lui fit don de l'île, mais encore il lui remit un diplôme, en vertu duquel quiconque le troublerait dans la possession de ce domaine, serait puni de mort.

Comme l'île était encore inculte et inhabitable, Fridolin alla demeurer quelque temps chez un homme riche nommé Wacher, qui habitait non loin de là. Quand il se présenta avec ses compagnons, il fut fort mal reçu par la femme de ce dernier ; elle lui dit : Comment osez-vous nous imposer une telle charge en ce temps de disette ? D'ailleurs, vous voyez bien que notre maison n'est pas assez grande pour loger tant de monde. — Pendant qu'elle se répandait ainsi en injures grossières, son mari survint, et comme il savait déjà que Fridolin était un saint homme, il la fit taire et accueillit avec joie les missionnaires étrangers. Peu de temps après, leur hôtesse étant devenue mère d'une fille, Wacher pria Fridolin d'en être le parrain. Nouvelle colère et nouveaux emportements de la femme. Cependant, à force de patience et de résignation, Fridolin et ses compagnons finirent par gagner la confiance et l'estime de leur hôtesse, qui alla jusqu'à prier elle-même Fridolin de diriger l'éducation et l'instruction de sa fille. Cette filleule du saint abbé devint plus tard la supérieure du couvent de femmes que Fridolin établit dans l'île, et tant qu'ils vécurent, Wacher et sa femme le secondèrent puissamment, par leur fortune, dans toutes ses entreprises.

Alors seulement commencèrent sérieusement les travaux de Fridolin. Ils étaient de deux sortes; d'abord il faisait défricher les forêts et arracher les ronces et les buissons, puis, en même temps, il prêchait la parole de Dieu et annonçait l'Evangile aux païens. Mais alors le roi Clovis étant mort, les ennemis de Fridolin (car qui n'a pas d'ennemis ?) relevèrent la tête, et voulurent de nouveau l'expulser de l'île. Toutefois, pour se donner une apparence de justice, ils portèrent le différend devant les juges du pays. Ceux-ci, étant les compatriotes des réclamants, étaient peu favorables à Fridolin. Dans cette extrémité, notre Saint eut recours à la prière. Or, la situation de l'île était telle, que, d'un côté, elle était baignée par le cours principal du fleuve, tandis que de l'autre côté il n'y avait qu'un petit bras, qui, le plus souvent, était à sec ; il ne se remplissait d'eau qu'à la fonte des neiges.

La veille du jour où les juges devaient venir dans l'île pour prononcer le jugement, Fridolin fit abattre quelques sapins et les fit jeter dans le cours principal du Rhin, à la tête de l'île; après cela il passa la nuit en prières, suppliant Dieu de faire un miracle. Le miracle eut lieu : le lendemain matin le Rhin avait changé de cours ; c'est-à-dire que, contrairement à ce qui avait eu lieu jusque-là, le côté gauche de l'île était baigné par les eaux du fleuve, tandis que le côté droit était à sec. A la vue de ce miracle, les juges et le peuple reconnurent que Fridolin était manifestement protégé de Dieu, et ils lui demandèrent humblement pardon d'avoir voulu le frustrer d'un bien qui lui appartenait légitimement à tant de titres.

Alors seulement Fridolin put faire hâter les travaux de la construction de l'église et des deux couvents, dont l'un fut destiné à former des missionnaires, et l'autre à servir d'asile à des religieuses. Fridolin était l'âme des deux communautés ; c'est-à-dire que les uns et les autres marchaient à grands pas sous sa direction et guidés par son exemple, dans les voies du salut et du ministère apostolique. Peu à peu un grand nombre de colons pieux, désireux de profiter des secours spirituels dispensés abondamment par les disciples du saint abbé, vinrent se fixer dans le pays ; et ainsi naquit le bourg de Seckingen, qui existe encore aujourd'hui, et dont les habitants ont une vénération particulière pour saint Fridolin.

Fridolin passa les dernières années de sa vie dans cette retraite, et attendit l'heure du Seigneur. Il mourut, selon les Bollandistes, Baillet et Longueval, en 538 ou 540 ; mais Dom Rivet a réfuté ces auteurs et prouvé que saint Fridolin vivait encore sous le règne de Sigebert Ier, et qu'il ne quitta la France, pour aller annoncer la vraie foi dans les provinces rhénanes, que vers l'an 568. Dieu glorifia le tombeau de notre Saint par un grand nombre de miracles : ce qui rendit son nom célèbre en France, en Allemagne, en Suisse, dans les Pays-Bas, et jusqu'en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. On l'honore comme patron avec saint Hilaire, non-seulement à Seckingen et dans la plupart des monastères qu'il fonda, mais encore de nos jours dans beaucoup d'églises de la Suisse. Il est le patron tutélaire du canton de Glaris, qui porte dans ses armes l'image du Saint, auquel on donne un habit de bénédictin, quoiqu'il n'ait jamais été de cet Ordre. Son corps a toujours été conservé avec soin à Seckingen, et la dernière ouverture de son tombeau se fit l'an 1637 : l'on trouva ses ossements enveloppés dans de riches étoffes.

Vies des Saints de l'église de Poitiers, par l'abbé Auber, *et d'Alsace*, par Hunckler. — *Vies des Saints* d'A. Stolz.

S. CADROEL, PREMIER ABBÉ DE SAINT-CLÉMENT DE METZ (978).

Né en Ecosse, d'une famille noble, au commencement du xe siècle, Cadroël alla prendre l'habit monastique en Irlande. Il quitta cette île avec saint Macclain et saint Forannan pour passer dans la Gaule Belgique. Le premier, ayant été établi abbé du monastère de Vascour sur la Meuse, au diocèse de Namur, donna, en 946, la dignité de prévôt à Cadroël. Celui-ci, qui était alors religieux au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, se rendit à Vascour. Mais l'année suivante, Adalbéron III, évêque de Metz, le nomma abbé de Saint-Clément, abbaye située à Metz même et qui portait alors le nom de Saint-Félix. Cadroël y fit refleurir la ferveur et la discipline pendant une administration de trente-deux ans. Etant allé faire une visite à l'impératrice sainte Adélaïde, il tomba malade pendant son voyage, et mourut à Neristein, en Alsace, le 6 mars de l'an 978. Son corps fut rapporté dans son monastère où l'on faisait sa fête en ce jour : il est aussi honoré le 26 mars.

LE BIENHEUREUX HUMBERT III, DE SAVOIE (1188).

Humbert III, fils d'Amédée III, comte de Savoie, et de Malhilde de Vienne, naquit à Avigliana, en Piémont, l'an 1136. Ses augustes parents prirent un soin particulier de son enfance, et s'appliquèrent à lui inspirer cette crainte religieuse du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. Confié ensuite au bienheureux Amédée, évêque de Lausanne, il fit sous ce maître, aussi habile que vertueux, des progrès rapides en tous genres et surtout dans la science des Saints. Appelé par sa naissance à la tâche si difficile et si dangereuse de gouverner les peuples, il sacrifia son attrait pour la solitude aux devoirs de sa vocation. Dès qu'il eut pris en main les rênes de l'Etat, quoique à peine entré dans l'adolescence, il se montra constamment au niveau de sa position, et sut allier, d'une manière admirable, l'art de régner avec l'art de se sanctifier. Resté veuf et sans enfants après la mort de sa première épouse, il alla chercher dans l'abbaye d'Aulps les consolations dont son cœur avait besoin. Il eût volontiers passé le reste de sa vie dans cette retraite où il goûtait les douceurs de la contemplation, si ses vassaux ne fussent venus le conjurer, avec de grandes instances, de ne pas les abandonner, et de prendre les moyens d'assurer la succession dans sa famille. Sa piété éclairée lui persuadait d'ailleurs que les intérêts de son peuple, dont il était responsable, devaient l'emporter sur ses goûts privés. Cédant à ces puissantes considérations, il reprit les soins de la souveraineté et contracta successivement deux mariages.

Pendant son règne, le comte Humbert fut plusieurs fois obligé de repousser d'injustes agresseurs : ce qui lui fournit l'occasion de montrer que la piété, loin d'affaiblir le courage, ne le rend que plus héroïque. Valeureux dans les combats, inébranlable dans les revers, juste et modéré après la victoire, invinciblement attaché à la cause qu'il regardait comme celle de la justice et de la religion, il résista aux offres avantageuses aussi bien qu'aux armes de ses ennemis, et mérita, par sa constance et par la droiture de ses vues, que le ciel donnât enfin la paix à ses Etats, et lui accordât un fils digne de lui succéder.

La renommée de sa sagesse, de sa probité et de ses autres vertus était répandue bien au-delà des bornes de sa domination. Il posséda au plus haut degré l'estime et la confiance de ses contemporains ; il en reçut de nombreux témoignages ; mais le plus éclatant fut celui du roi d'Angleterre, lorsqu'il le choisit pour terminer ses différends avec le comte de Saint-Gille.

Après tant d'exploits et de travaux glorieux, après avoir mis ordre à tout pour le bien de ses sujets, Humbert se retira à Haute-Combe, pour s'occuper uniquement du compte qu'il ne devait pas tarder de rendre au Juge suprême. Là, on vit ce prince magnanime, cet allié fidèle et incorruptible, cet arbitre des rois, s'assujétir aux plus humbles pratiques et aux plus austères observances de la vie religieuse.

Son assiduité à l'oraison, son exacte fidélité aux règles du monastère, son humilité, sa mortification, sa charité faisaient l'admiration des plus fervents novices. Il connut sa mort par révélation, et à l'heure qu'il avait indiquée, il rendit sa belle âme à Dieu, après avoir fait profession et reçu tous les secours de la religion. Bientôt des miracles vinrent confirmer l'opinion de sa sainteté, et les honneurs du culte religieux lui furent décernés.

Le temps et les vicissitudes humaines qui effacent tant de choses, avaient affaibli le souvenir de ses bienfaits et le culte dû à ses vertus immortelles. Une révolution dévastatrice porta ses mains sacriléges sur le mausolée que la piété des princes de Savoie lui avait élevé dans l'église de Haute-Combe.

Charles-Félix, de glorieuse mémoire, s'empressa de relever les tombeaux de ses pères et d'y replacer leurs cendres vénérées. Charles-Albert conçut et exécuta l'heureuse idée de faire revivre le culte trop restreint et presque tombé en oubli du bienheureux Humbert III, en l'associant à celui de Boniface de Savoie, évêque de Belley et plus tard, de Cantorbéry, dont nous donnerons la notice le 13 de ce mois. Le 7 septembre 1838, S. S. Grégoire XVI approuva le culte immémorial rendu à ces deux Bienheureux. En 1839, leur fête fut célébrée avec une solennité extraordinaire dans tous les Etats de Savoie, les 28 et 30 juin.

Nous avons extrait cette notice et les détails qui la suivent d'un mandement donné, à l'occasion du rétablissement du culte de Humbert III et de Boniface XI, par Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise : ce mandement nous fut transmis le 24 septembre 1871, par M. le chanoine V. Miédan-Gros, secrétaire de l'évêché de Moutiers, qui voulut bien nous le copier de sa propre main sur l'unique exemplaire déposé aux archives diocésaines. Nous puiserons à la même source la biographie de Boniface XI. Voir au 13 mars.

VIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au monastère de Fosse-Neuve, saint THOMAS D'AQUIN, confesseur et docteur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, illustre par la noblesse de sa race, par la sainteté de sa vie et par sa science théologique. 1274. — A Tuburbe, dans la Mauritanie, la naissance au ciel des saintes martyres PERPÉTUE et FÉLICITÉ ; celle-ci étant enceinte, dit saint Augustin, et ne devant, selon les lois, marcher au supplice qu'après ses couches, donnait un libre cours à sa douleur et à ses plaintes pendant le travail de l'enfantement ; elle témoigna sa joie lorsqu'elle fut exposée aux bêtes ; avec elles furent martyrisés Révocat, Saturnin et Secondule ; celui-ci mourut en prison, les autres furent livrés aux bêtes, sous le règne de Sévère. 204. — A Césarée, en Palestine, le martyre de saint Eubule, compagnon de saint Adrien, qui fut déchiré par les lions deux jours après lui, et, percé d'une épée, il reçut, le dernier de tous en cette ville, la couronne du martyre. 308. — A Nicomédie, saint Théophile, évêque, qui, envoyé en exil pour le culte des saintes images, y finit ses jours. 845. — A Péluse, en Egypte, saint Paul, évêque, qui mourut exilé pour la même cause. — A Brescia, saint Gaudiose, évêque et confesseur. 445. — Dans la Thébaïde, saint PAUL, surnommé le Simple. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bourges, saint Satur, martyr, qui peut être celui qui a été martyrisé ce même jour en Afrique. — En l'abbaye d'Aniane, en Languedoc, saint ARDON, religieux et confesseur. 843. — A Bruxelles, le bienheureux Herman de Lochen, religieux chartreux de Schent-Beld. Inconnu des hommes, il vécut pour Dieu seul. Durant les intervalles des offices du chœur, il s'occupait de la transcription des livres liturgiques. Il en fit un si grand nombre que longtemps ils suffirent pour toutes les églises de Bruxelles.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — Au monastère de Fosse-Neuve, près de Terracine, saint Thomas d'Aquin, confesseur et docteur de l'Eglise, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, très-illustre par la noblesse de sa race, par la sainteté de sa vie et sa science théologique ; qui garda fidèlement le culte et tout l'éclat de la virginité ; qui mérita le nom de docteur angélique par la supé-

riorité extraordinaire de son érudition ; dont les écrits, remarquables par la solidité et la vérité de la doctrine, et recommandés par notre supérieur Jésus-Christ lui-même, éclairent admirablement, comme d'éclatants flambeaux, l'Eglise catholique et toutes les écoles du monde orthodoxe.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, sainte Juddène, vierge, que Carthage vit décapiter en 202. Elle fut étendue quatre fois sur le chevalet, et déchirée avec les ongles de fer, pour ne rien dire des longues misères de la prison. Il est probable que son corps reçut la sépulture dans la basilique de sainte Perpétue, puisque saint Augustin dit que la fête de sainte Juddène se célébrait dans cette église. — Encore en Afrique, les saints Jocunde, Saturnin, Artaxe et Quint, martyrs, que saint Satur, un des compagnons de sainte Félicité et de sainte Perpétue, vit dans la gloire [1]. An 203. — A Cherson, ville de la Chersonèse ou presqu'île Taurique, qui a été détruite par les Turcs, les saints Ephrem, Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère et Capiton, évêques de ce pays et martyrs. Commencement du IVe s. — En Chypre, les saints Nestor et Arcade, évêques de Tremithonte, aujourd'hui Nicosie. — A Valéria, ancienne ville d'Italie, saint Equitius, abbé, dont saint Grégoire le Grand a raconté la vie dans ses dialogues. VIe s. — En Angleterre, saint Esterwin, abbé de Wire. Il était cousin germain de saint Benoît Biscop par son père, et lui succéda dans le gouvernement du monastère de Wire. An 785. — A Segeberg, en Holstein, le bienheureux Volker, martyr. Au commencement du XIIe siècle, la foi implantée avec beaucoup d'efforts dans le Holstein, par les missionnaires qu'avaient envoyés les Carlovingiens, y était complétement éteinte. Dieu suscita un homme puissant en œuvres et en paroles, saint Vicelin, qui ne tarda pas à relever les églises et même à bâtir des monastères : le sang des martyrs féconda de nouveau cette terre rebelle ; un des martyrs de cette nouvelle persécution fut saint Volker, disciple de saint Vicelin de Neumunster. An 1132.

SAINTE FÉLICITÉ, SAINTE PERPÉTUE

ET LEURS COMPAGNONS

L'an de Jésus-Christ 202 ou 203, sous l'empire de Sévère. — Pape : Saint Zéphirin.

> La pensée de Dieu sanctifie les douleurs; la pensée de les offrir à Dieu les allége; la pensée de les supporter pour la cause de Dieu les rend délectables. Je ne suis pas seul, disait saint Paul au milieu des persécutions et des travaux, la grâce de Dieu est avec moi. *I Cor.*, XV, 10.

Le septième jour de mars, on arrêta à Carthage, par l'ordre de l'empereur Sévère, quelques jeunes catéchumènes, Révocat et Félicité, tous deux de condition servile; Saturnin et Secondule, et Vivia Perpétue, d'une famille considérable dans la ville, mariée à un homme de grande condition. Perpétue avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était aussi catéchumène, et un enfant à la mamelle, qu'elle nourrissait de son propre lait. Elle écrivit elle-même l'histoire de son martyre, telle que nous l'allons donner :

« Nous étions encore avec nos persécuteurs, lorsque mon père vint faire de nouveaux efforts pour m'ébranler et pour me faire changer de résolution : — « Mon père », lui dis-je, « voyez-vous ce vaisseau de terre que voilà ? » — « Oui », me dit-il, « je le vois ». — « Peut-on », continuai-je, « lui donner un autre nom que celui qu'il a ? » — « Non », me répondit-il. — « De même », lui répliquai-je, « je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne ». A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arra-

1. Voir les Actes de ces derniers à ce jour.

cher les yeux, mais il se contenta seulement de me maltraiter, et il se retira, confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices du démon dont il s'était servi pour me séduire. Je rendis grâces à Dieu de ce que je fus quelques jours sans revoir mon père, et son absence me laissa goûter un peu de repos. Ce fut durant ce petit intervalle que nous fûmes baptisés; le Saint-Esprit, au sortir de l'eau, m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

« Peu de temps après, on nous conduisit en prison; l'horreur et l'obscurité du lieu me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh ! que ce jour-là me dura ! Quelle horrible chaleur ! on y étouffait tant on y était pressé, outre qu'il nous fallait à tous moments essuyer l'insolence des soldats qui nous gardaient. Enfin, ce qui me causait une peine extrême, c'est que je n'avais pas mon enfant. Mais Tertius et Pompone, deux charitables diacres, obtinrent, à force d'argent, que l'on nous mît dans un lieu où nous fussions plus au large, et où, en effet, nous commençâmes un peu à respirer. Chacun songeait à ce qui le regardait. Pour moi, je me mis à donner à téter à mon enfant, qu'on m'avait apporté et qui était déjà tout languissant, pour avoir été longtemps sans prendre la mamelle. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère, mais surtout je les conjurais d'avoir soin de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si fort affligés pour l'amour de moi. Je ressentis ces peines-là durant plusieurs jours; mais, ayant obtenu qu'on me laisserait mon enfant, je commençai bientôt à ne plus les ressentir; je me trouvai toute consolée, et la prison me devint un séjour agréable; j'aimais autant y demeurer qu'ailleurs.

Un jour mon frère me dit : « Ma sœur, je suis persuadé que vous avez beaucoup de pouvoir auprès de Dieu; demandez-lui donc, je vous en prie, qu'il vous fasse connaître dans une vision, ou de quelque autre manière, si vous devez souffrir la mort ou si vous serez renvoyée ». Moi, qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec Dieu, et que je recevais de lui chaque jour mille marques de sa bonté, je répondis, pleine de confiance, à mon frère : « Demain, vous saurez ce qui en sera ». Je demandai donc à mon Dieu qu'il m'envoyât une vision, et voici celle que j'eus :

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épieux, de javelots, de faulx, de poignards, de larges fers de lances; en sorte que, qui y serait monté négligemment et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments, et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle, il y avait un effroyable dragon, qui paraissait toujours prêt à se lancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Asture, toutefois, l'entreprit; il monta le premier. (Il s'était venu rendre prisonnier de son bon gré, voulant courir notre même fortune, car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés). Etant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : « Perpétue, je vous attends; mais prenez garde que le dragon ne vous morde ». Je lui répondis : « Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête; et, comme je levai le pied pour monter, il me servit de premier échelon. Etant parvenue au haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme

de bonne mine, vêtu en berger, les cheveux blancs comme la neige. Il y avait là un troupeau de brebis, dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes habillées de blanc. Il m'aperçut, et, m'appelant par mon nom, il me dit : « Ma fille, soyez la bienvenue ». Et il me donna du lait qu'il tirait; ce lait était fort épais et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains et je le mangeai : tous ceux qui étaient là présents répondirent *Amen*. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai, en effet, que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort doux que je mangeais [1]. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre. Nous commençâmes donc à nous détacher entièrement des choses de la terre et à tourner toutes nos pensées vers l'éternité.

« Au bout de quelques jours, le bruit ayant couru que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père; la douleur était peinte sur son visage; un chagrin mortel le consumait. Il vint à moi : — « Ma fille », me dit-il, « ayez pitié de la vieillesse de votre père, si du moins je mérite d'être appelé votre père. S'il vous reste encore quelque souvenir des soins si tendres et si particuliers que j'ai pris de votre éducation; s'il est vrai que l'extrême amour que j'ai eu pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Que la vue de vos frères vous touche; jetez les yeux sur votre mère, sur la mère de votre mari, sur votre enfant, qui ne pourra vivre si vous mourez; rabattez quelque chose de ce courage fier; rendez-vous un peu plus traitable, et ne nous exposez pas tous à une honte inévitable. Qui de nous osera paraître si vous finissez vos jours par la main d'un bourreau ? Sauvez-vous pour ne pas nous perdre tous ». En disant cela, il me baisait les mains; puis, se jetant à mes pieds tout en larmes, il m'appelait *madame*. J'avoue que j'étais pénétrée d'une vive douleur, lorsque je considérais que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort. Je tâchai donc de le consoler le mieux que je pus. — « Mon père », lui dis-je, « ne vous affligez pas tant, il n'arrivera de tout ceci que ce qu'il plaira à Dieu, nous ne dépendons pas de nous-mêmes, mais de sa volonté ». Mon père se retira avec tristesse et dans un abattement inconcevable.

Un jour comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu aussitôt par toute la ville, la salle de l'audience fut en un instant remplie de peuple. On nous fit monter sur une espèce de théâtre où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui répondirent avant moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut à mon tour, et comme je me préparais à répondre, voilà mon père qui paraît dans le moment, faisant porter mon enfant par un domestique. Il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et, mettant en usage les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous », me disait-il, « insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature à qui vous avez donné la vie ? » Alors le président, nommé Hilarien, qui avait succédé au proconsul Minuce Timinien, mort depuis peu de temps, se joignant à mon père : « Quoi ! » me dit-il, « les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux,

1. Cet aliment, d'une saveur douce mais indécise, de couleur blanche, donné en si petite quantité et reçu avec tant de respect, indique presque évidemment la sainte Eucharistie, le Viatique du départ. Ce qu'il s'y joint de mystère dans l'expression ne sera qu'une preuve de plus pour qui songe combien l'Eglise fut longtemps jalouse de n'être comprise que par les baptisés quand il s'agissait du Saint Sacrement. Le récit de sainte Perpétue désigne d'ailleurs évidemment le bon Pasteur. Les monuments des catacombes, des bas-reliefs de tombeaux, entre autres, représentent le divin Berger absolument de la même manière que sainte Perpétue le dépeint dans sa vision. Cf. *Souvenirs de l'église d'Afrique*.

et l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher ? Sacrifiez seulement pour la santé des empereurs ». Je répondis : — « Je ne sacrifierai point ». Hilarien reprit : — « Vous êtes donc chrétienne ? » — « Oui, je le suis », répondis-je. Cependant mon père, qui, espérant toujours de me gagner, était resté là, reçut un coup de baguette d'un huissier, à qui Hilarien avait ordonné de faire retirer mon père. Le coup me fut sensible. Je soupirai de voir mon père traité si indignement à mon occasion, et je plaignis sa malheureuse vieillesse [1]. En même temps, le juge prononça la sentence, par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir entendu la lecture, nous descendîmes du tribunal, et nous reprîmes gaiement le chemin de la prison. Dès que j'y fus rentrée, j'envoyai le diacre Pompone demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre, et Dieu permit que l'enfant ne demanda plus à téter et que je ne fus point incommodée de mon lait. Ainsi, je me trouvai l'esprit entièrement libre et sans aucune inquiétude.

Comme nous étions tous un certain jour en oraison, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une chose extraordinaire, que, n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvinsse alors d'une manière si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée si je priais pour lui. Je commençai donc à offrir des prières et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante, il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu obscur; il était tout couvert de sueur; ses lèvres sèches et brûlées, et sa bouche entr'ouverte marquaient qu'il endurait une soif extrême. Son visage était pâle, couvert de crasse, et on y voyait encore la plaie qu'il y avait lorsqu'il mourut : c'était un horrible cancer à la joue. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans. C'était donc pour ce pauvre enfant que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste, il me semblait qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi; en sorte qu'il m'était impossible d'aller à lui. Là était un réservoir plein d'eau, mais dont le bord, plus haut que Dinocrate, ne lui permettait pas de puiser de quoi étancher sa soif. Il faisait divers efforts pour y atteindre, mais c'était toujours en vain. Je me réveillai dans l'agitation et l'inquiétude que me causait la peine où je voyais mon frère; mais j'eus une ferme espérance que mes prières ne lui seraient pas inutiles pour la faire cesser; je ne cessais donc point de prier jour et nuit pour ce cher frère, mêlant à mes prières mes soupirs et mes larmes. L'on nous transféra alors dans la prison du camp, car nous étions destinés pour servir aux spectacles qui devaient se donner dans le camp le jour de la naissance de Géta.

« Nous fûmes tous mis à la chaîne, jusqu'au jour que nous devions être exposés aux bêtes. Ce fut durant ce petit intervalle que le ciel me favorisa encore de cette vision : ce lieu obscur, d'où j'avais vu sortir Dinocrate, me parut fort éclairé, et Dinocrate lui-même propre, bien vêtu, le visage frais, où l'on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice à l'endroit où avait été cette plaie mortelle. Je vis aussi que les bords du réservoir étaient baissés et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant qui tirait de l'eau avec une extrême facilité; il y en avait même là un flacon tout plein, dont il buvait sans que

1. Et cum staret Pater ad me dejiciendam, jussus est ab Hilariano dejici et virga percussus est. Et doluit mihi casus patris mei quasi ego percussa fuissem, sic doluit pro senecta ejus misera. — Pauvre vieillard! En présence de tant de douleur, on ne peut que souhaiter en son cœur que les prières des Martyrs lui aient obtenu sa conversion.

l'eau du flacon diminuât. Après qu'il eut bu, il courut jouer comme font les enfants, et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait [1].

« Quelques jours s'étant écoulés, celui qui commandait les gardes de la prison [2], s'apercevant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une si grande estime pour nous, qu'il laissait entrer librement les frères qui venaient nous voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Mais, peu de jours avant les spectacles, je vis entrer mon père dans le lieu où nous étions, dans un accablement qu'on ne peut exprimer. Il s'arrachait la barbe, il se jetait contre terre, et y demeurait couché sur le visage, poussant de grands cris et donnant mille malédictions au jour qui l'avait vu naître. Il regrettait d'avoir trop vécu ; il appelait sa vieillesse infortunée; en un mot, il disait des choses si tristes, et se servait de termes si touchants, qu'il tirait des larmes et faisait fendre le cœur de compassion à tous ceux qui l'écoutaient. Je mourais de douleur en le voyant dans ce pitoyable état.

« Enfin, la veille des spectacles j'eus une dernière vision. Il me sembla que le diacre Pompone était venu à la porte de notre prison, qu'il y frappait à grands coups, et que j'y étais accourue pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche d'une étoffe fort riche, et qui était bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : — « Perpétue, nous vous attendons, ne voulez-vous pas venir ? » En même temps il me présenta la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin raboteux et étroit; enfin, après avoir fait plusieurs tours et détours, nous arrivâmes à l'amphithéâtre presque hors d'haleine. Pompone me conduisit jusqu'au milieu de la place, et il me dit : — « Ne craignez rien, je suis à vous dans un moment, et je reviens combattre avec vous ». Il part en disant cela et me laisse. Comme je savais que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Egyptien extrêmement laid, qui s'avança vers moi avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et il me présenta le combat; mais, en même temps, des jeunes hommes parfaitement bien faits se déclarèrent pour moi. On m'ôta mes habits, et je sentis que j'avais changé de sexe, et que j'étais devenue un athlète fort et vigoureux. Ces jeunes gens, qui s'étaient rangés de mon côté, me frottèrent d'huile, comme on a coutume d'en frotter ceux qui entrent au combat de la lutte. Mais, comme nous étions sur le point d'en venir aux mains, un homme d'une mine haute et d'un port majestueux s'approcha de nous. Il avait une robe de pourpre traînante et formant plusieurs plis; elle était rattachée avec une agraffe de diamant. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et il portait un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : — « Si l'Egyptien remporte la victoire sur la femme, il lui sera permis de la tuer; mais si la femme demeure victorieuse de l'Egyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or ». Ayant ainsi parlé, il alla prendre sa place. Nous nous joignîmes, l'Egyptien et moi, et nous commençâmes un rude combat ; il faisait tous ses efforts pour me saisir le pied, afin de me renverser; ce que j'évitais soigneusement, en lui en portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage. Enfin, voyant que le combat tirait trop en lon-

1. Cet endroit prouve excellemment que les morts peuvent être délivrés de leurs peines par les prières des vivants, et que l'Eglise des premiers siècles a connu la valeur de ces prières.

2. Il se nommait Pudens, et était inspecteur.

gueur, je joignis mes deux mains ensemble, en sorte que les doigts étaient entrelacés les uns dans les autres; et, les laissant tomber d'aplomb sur la tête de l'Egyptien, je le renversai sur le sable, lui mettant en même temps le pied sur la tête comme pour la lui écraser. Le peuple se mit à battre des mains, et mes généreux défenseurs joignirent la douceur de leurs chants aux applaudissements du peuple. Pour moi, je m'avançai vers l'intendant des jeux, vers cet homme admirable qui avait été le témoin de ma victoire, pour lui en demander le prix, et je reçus le rameau aux pommes d'or. En me le donnant, il me baisa, et me dit : — « Ma fille, la paix soit toujours avec vous ! » Je sortis de l'amphithéâtre par la porte qui regarde celle qu'on nomme Sanavivaria. Là mon songe finit, et je me réveillai, pensant en moi-même que j'aurais à combattre, non les bêtes de l'amphithéâtre, mais les démons. Ce qui me consola, c'est que la vision qui me prédisait le combat, m'assurait en même temps de la victoire.

« J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles; si quelqu'un veut continuer le récit de ce qui s'est passé depuis, il peut le faire ».

Satur eut aussi une vision, qu'il écrivit lui-même en ces termes :

« Il y avait déjà quelque temps que nous étions prisonniers, lorsque tout à coup quatre anges nous enlevèrent de la prison. Ils nous portaient sans nous toucher. Nous allions vers l'Orient. Au reste, nous ne montions pas tout droit et perpendiculairement, mais comme si nous eussions suivi la pente douce et presque insensible d'une agréable colline. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous nous trouvâmes environnés d'une grande lumière. Je dis alors à Perpétue, qui était près de moi : — « Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis, nous commençons à voir cette promesse accomplie ». Après avoir fait encore quelque chemin, nous nous trouvâmes dans un jardin rempli de toutes sortes de fleurs : on y voyait des rosiers hauts comme des cyprès, dont les roses blanches et rouges, agitées par un doux zéphyr, tombaient incessamment par gros flocons, et formaient comme une neige odoriférante et de diverses couleurs. Quatre anges, plus brillants encore que ceux qui nous avaient apportés dans ce jardin, vinrent nous aborder et nous firent mille civilités. Ils disaient à nos conducteurs avec un certain geste d'admiration : — « Les voilà donc arrivés ! » Alors les quatre premiers anges prirent congé de nous, et nous commençâmes à nous promener à pied dans ces vastes et délicieux parterres. Nous y rencontrâmes Jocond, Saturnin et Artaxe, qui, tous trois, avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus, qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole, et dirent : — « Entrons, et venez saluer le maître de ce beau jardin ». On nous fit donc entrer dans le plus superbe appartement qu'on pût voir : les tapisseries qui en couvraient les murailles semblaient être faites avec des rayons de lumière, et les murailles mêmes brillaient comme si elles eussent été bâties de diamants. Nous trouvâmes dans le vestibule quatre anges qui nous firent prendre à chacun une robe blanche. La chambre où nous fûmes introduits était incomparablement plus riche et plus éclatante que toutes celles que nous avions traversées. Des voix, les plus charmantes du monde, y faisaient entendre cette seule parole : *Saint, Saint, Saint,* qu'elles répétaient sans cesse, toujours avec de nouveaux agréments. Vers le milieu de la chambre nous vîmes un homme d'une excellente beauté, si toutefois ce n'était qu'un homme; il avait de longs cheveux de la couleur d'un cygne, qui lui tombaient sur les épaules à grosses boucles. Nous ne pûmes voir ses pieds; il avait à sa droite

et à sa gauche vingt-quatre vieillards, assis sur des siéges d'or, et derrière lui plusieurs personnes debout. Les quatre anges nous firent approcher du trône; et, nous soulevant doucement, ils nous facilitèrent l'accès auprès de la personne de cet admirable jeune homme qui nous fit l'honneur de nous embrasser. Les vieillards nous dirent d'abord de rester; ce que nous fîmes. Ensuite ils nous dirent que nous pouvions aller où bon nous semblerait, et nous divertir à mille sortes de jeux qui se pratiquent dans cette agréable demeure. Alors, me tournant vers Perpétue, je lui dis : — « Eh bien ! ma sœur, vous voilà contente ». — « Oui », me répondit-elle, « grâce au Seigneur. Vous savez », continua-t-elle, « que j'étais naturellement gaie et d'une humeur assez enjouée lorsque j'étais au monde; mais c'est tout autre chose maintenant, et je me sens un fond de joie que je ne puis vous exprimer ». Comme nous sortions, nous trouvâmes l'évêque Optat et Aspace, prêtre et théologal de notre église, mais fort tristes et éloignés l'un de l'autre de quelques pas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent se jeter à nos pieds, en nous disant : — « De grâce, mettez-nous d'accord ». Nous leur répondîmes tout étonnés : — « Eh ! n'êtes-vous pas, vous notre évêque, et vous un prêtre du Seigneur ? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds ? c'est à nous de nous prosterner aux vôtres ». Et en même temps nous nous y jetâmes, et nous les embrassâmes tous deux avec beaucoup de respect et de tendresse. Perpétue se mit ensuite à s'entretenir avec eux, et nous les menâmes dans le jardin où nous nous arrêtâmes sous un rosier; mais il vint des anges qui dirent à Optat et à Aspace : — « Laissez-les se réjouir en liberté; ils n'ont que faire de vos divisions; si vous avez quelque différend ensemble, vous pouvez les vider seuls. Vous, évêque, corrigez vos diocésains, ce sont des contestations continuelles entre eux, et l'on dirait qu'ils sortent toujours du cirque, tant ils paraissent animés les uns contre les autres ». Les anges, leur ayant parlé assez rudement, firent mine de vouloir encore fermer sur eux la porte du jardin. Pour nous, nous passions doucement le temps dans cet heureux séjour, ne vivant que de parfums : ce qui est une nourriture exquise. Voilà quel fut mon songe ».

En ce temps-là Dieu appela à lui Secondule, lorsqu'il était encore en prison. Ce fut une faveur du ciel qui voulut bien lui faire grâce du combat des bêtes. Si son âme fut peu sensible à cette grâce, son corps du moins en profita.

Mais parlons maintenant de Félicité : Elle était enceinte de huit mois, et, le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable, prévoyant que sa grossesse ferait différer son martyre et qu'ensuite on la ferait mourir avec des scélérats. C'était là ce qu'elle appréhendait le plus, et que son sang pur et innocent ne fût confondu avec le sang impur et criminel de quelque homicide. Mais elle n'était pas la seule qui s'affligeât de ce retard, les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposée aux dangers de la vie présente une si aimable et si digne compagne de leurs peines. Ils se joignirent donc pour obtenir de la bonté de Dieu, que Félicité pût se délivrer avant le jour du combat. Ils furent exaucés; car à peine avaient-ils fini leur prière, qu'elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement. Et parce que, n'étant que dans son huitième mois, l'accouchement était beaucoup plus difficile, elle souffrait beaucoup, et la violence du mal lui faisait jeter des cris de temps en temps. Sur quoi un guichetier lui dit : « Si vous vous plaignez à présent, que sera-ce quand vous serez déchirée par les bêtes? Il eût donc bien mieux valu sacrifier aux dieux ». A quoi cette généreuse femme fit cette belle réponse :

« Maintenant c'est moi qui souffre ; mais alors un autre sera avec moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui ».

Au reste, puisque c'est la volonté du Saint-Esprit qu'on laisse à la postérité un monument éternel de la gloire que Perpétue et ses compagnons acquirent en combattant contre les bêtes ; quelque indigne d'ailleurs que je sois d'un emploi si relevé, et quoique je sois persuadé que je manque de ce qui est nécessaire pour m'en acquitter comme il faut, je ne laisserai pas de l'entreprendre, pour obéir aux derniers ordres de la très-sainte martyre Perpétue, ou plutôt pour exécuter ceux de la foi même, qui semble exiger de moi ce récit, que je vais commencer par une action généreuse et pleine de fermeté, par laquelle Perpétue signala sa constance et son courage dans l'occasion qui suit : le tribun, qui avait les saints Martyrs en sa garde, les traitait avec une extrême rigueur, parce que des gens, ou mal intentionnés, ou sottement crédules, lui faisaient appréhender qu'on ne les tirât de prison par le moyen de la magie, dont les chrétiens, en ce temps-là, étaient communément soupçonnés. Perpétue lui dit hardiment : « Osez-vous bien traiter avec cette dureté des personnes de considération, qui appartiennent à César et qui doivent honorer par leurs combats le jour de sa naissance ? Pourquoi empêchez-vous qu'ils jouissent de ce peu de soulagement qui leur est accordé jusqu'à ce jour ? » Le tribun, à ce reproche, rougit et demeura confus ; et, voulant faire oublier à ses prisonniers le mauvais traitement qu'ils avaient reçu de lui, il donna de nouveaux ordres, portant qu'ils seraient traités plus humainement ; que les frères auraient la liberté de les visiter, et qu'il serait permis à toutes sortes de personnes de leur porter des rafraîchissements. Le geôlier Pudens, qui venait de se faire chrétien, leur rendait sous main tous les bons offices qu'il pouvait.

Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de faire à ceux qui sont condamnés aux bêtes un souper qu'on nomme le *festin à discrétion*[1] ; nos saints Martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple. Les Martyrs lui adressaient la parole de temps en temps. Tantôt ils lui parlaient avec une force merveilleuse, le menaçant de la colère de Dieu ; tantôt ils lui déclaraient que Dieu lui redemanderait le sang innocent qu'il allait bientôt répandre ; quelquefois ils lui reprochaient d'un ton ironique sa curiosité brutale. « Le jour de demain ne vous suffira-t-il pas », disait Satur à ce peuple inhumain, « pour nous contempler à votre aise et pour assouvir la haine que vous nous portez ? Vous faites semblant d'être touchés de notre destinée, et demain vous battrez des mains à notre mort, vous applaudirez à nos meurtriers. Remarquez bien nos visages, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible, où tous les hommes seront jugés ». Ces paroles, prononcées avec toute l'assurance et toute la fermeté que donne l'innocence, jetèrent la frayeur et l'étonnement dans l'âme de la plupart ; les uns se retirèrent saisis d'une crainte vague, que le premier objet dissipa, mais plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ.

Enfin, le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes parut. On les fit sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leurs visages, elle brillait dans leurs yeux, elle paraissait dans leurs gestes, elle éclatait dans leurs paroles. Perpétue marchait la dernière ; la tranquillité de son âme se faisait voir sur son visage et dans sa démarche. Elle tenait les yeux baissés, de peur que leur grand brillant ne fît,

1. *Cœna libera.* Ce repas était donné dans un lieu public, en présence de la foule.

contre sa volonté, ces effets surprenants qu'on sait que de beaux yeux sont capables de faire. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de ce que son heureux accouchement lui permettait de combattre aussi bien que les autres, pensant en elle-même qu'elle allait se purifier dans son sang des souillures de ses couches. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de l'amphithéâtre, on voulut leur faire prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacriléges : aux hommes la robe des prêtres de Saturne, et aux femmes celle que portent les prêtresses de Cérès. Mais ces généreux soldats du vrai Dieu, toujours fermes et inébranlables dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée, dirent : « Nous sommes venus ici de notre bon gré, sur la parole qu'on nous a donnée de ne point nous forcer à rien faire contre ce que nous devons à notre Dieu ». Cette fois-là l'injustice reconnut le bon droit et le conserva. Le tribun consentit qu'ils parussent dans l'amphithéâtre avec leurs habits ordinaires. Perpétue chantait, pensant à l'Egyptien, dont la défaite lui avait été prédite. Révocat, Saturnin et Satur menaçaient le peuple du geste et de la voix. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre ». Le peuple, irrité de cette généreuse hardiesse, et désirant faire sa cour au proconsul, demanda qu'on les fît passer par les fouets [1]. Et nos Saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus-Christ, leur Dieu et leur maître.

Mais celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez l'effet de vos demandes », accorda à nos Martyrs ce qu'ils lui avaient demandé ; car, s'entretenant un jour de diverses sortes de supplices que l'on faisait endurer aux chrétiens, les uns souhaitaient de mourir d'un genre de mort, et les autres d'un autre. Saturnin témoigna qu'il désirait de tout son cœur avoir à combattre contre toutes les bêtes de l'amphithéâtre, et il obtint en partie ce qu'il désirait ; car lui et Révocat, après avoir été longtemps aux prises avec un léopard, furent encore vivement attaqués par un ours furieux, qui les harcela jusqu'auprès du théâtre où il les laissa tout déchirés. Satur ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours ; et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup de dent. Cependant, voilà qu'on lâche sur lui un sanglier ; mais, dans le moment même, la bête, se retournant contre le piqueur qui la conduisait, lui ouvrit le ventre avec ses défenses ; puis, revenant à Satur, elle se contenta de le traîner quelques pas sur le sable. On le mena ensuite assez près d'un grand ours ; mais on ne put jamais l'obliger à sortir de sa loge. Ainsi Satur entra au combat et en sortit sans avoir reçu aucune blessure.

D'ailleurs, le démon, outré de dépit de voir que le sexe le plus faible se disposait à remporter sur lui une victoire signalée, avait fait en sorte que, contre la coutume, on destinât une vache sauvage et furieuse pour combattre contre Perpétue et Félicité. On leur ôta donc leurs habits et on les enferma toutes nues dans un rets. Mais le peuple, à ce spectacle, fut touché d'horreur et de pitié tout ensemble, considérant d'une part une jeune personne délicate et de naissance, et de l'autre une femme nouvellement accouchée et dont les mamelles étaient toutes dégouttantes de lait. On les ramena donc à la barrière et on leur permit de reprendre leurs habits. Perpétue s'avance aussitôt, la vache la prend, l'enlève et la laisse retomber sur les reins. La jeune martyre, revenue à elle et s'apercevant que sa robe était déchirée le long de sa cuisse, la rejoignit promptement, moins occupée des

1. Tous les bourreaux, ayant chacun un fouet à la main, se rangeaient sur deux lignes ; et à mesure que les Martyrs passaient dans le milieu, ils leur déchargeaient chacun un coup de fouet.

douleurs qu'elle ressentait que de la pudeur qui pouvait être blessée. S'étant relevée en même temps, elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés (car il n'était pas de la bienséance que les martyrs en un jour de victoire eussent le visage couvert, comme les personnes affligées se le couvrent en un jour de deuil). Ayant alors aperçu Félicité, que cette vache furieuse avait fort maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle, et, lui donnant la main, elle l'aida à se relever. Elles se présentèrent encore pour soutenir une nouvelle attaque ; mais le peuple, se lassant d'être cruel, ne voulut plus qu'on les exposât. Elles se tournèrent vers la porte Sanavivaria, où Perpétue fut reconnue d'un catéchumène, nommé Rustique, qui avait toujours eu un grand attachement pour elle. Cette admirable femme, s'étant comme réveillée d'un profond sommeil, ou plutôt sortant d'une longue extase, demanda quand on les livrerait à cette vache furieuse. Et lorsqu'on lui raconta ce qui lui était arrivé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'enfin, venant à reconnaître ce catéchumène, et à jeter les yeux sur ses habits déchirés en plusieurs endroits et sur quelques meurtrissures qu'on lui fit remarquer, elle commença à y ajouter foi. Alors, faisant approcher son frère et ce catéchumène, elle leur dit : — « Persévérez dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de mes souffrances ».

D'autre part, Satur, qui s'était retiré sous un des portiques de l'amphithéâtre, disait à Pudens : « Ne vous l'avais-je pas prédit, que les bêtes ne me feraient point de mal ? Ainsi, mes souhaits sont accomplis, à la réserve d'un : c'est que vous croyiez de tout votre cœur en Celui en qui je crois. Voilà que je retourne dans l'amphithéâtre pour y recevoir la mort ; un léopard, d'un premier coup de dent, doit me la donner ». — En effet, sur la fin des spectacles, un léopard s'étant jeté sur lui, d'un coup de dent qu'il lui donna, lui fit une si profonde blessure, que son sang sortait à grands flots ; en sorte que le peuple s'écria : — « Le voilà baptisé pour la seconde fois ». Alors, tournant ses derniers regards sur Pudens : — « Adieu, cher ami », lui dit-il, « souvenez-vous de ma foi et imitez-la ; que ma mort ne vous trouble point, mais au contraire qu'elle vous encourage à souffrir ». Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang ; et la donnant à Pudens : — « Recevez-la », lui dit-il, « comme un gage de notre amitié, portez-la pour l'amour de moi, et que le sang dont elle est rougie vous fasse ressouvenir de celui que je répands aujourd'hui pour Jésus-Christ ». Après quoi il fut transporté au lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures. Et, comme le peuple demandait que les autres martyrs, qui n'étaient que blessés, fussent amenés au milieu de la place pour y être égorgés, ils se levèrent tous d'eux-mêmes ; et, s'étant embrassés pour sceller leur martyre par le saint baiser de paix [1], ils se traînèrent où le peuple les demandait ; ils y reçurent la mort sans faire le moindre mouvement, sans laisser échapper la moindre plainte, pas même un soupir. Satur, suivant la vision qu'avait eue Perpétue, qui l'avait vu arriver le premier au haut de cette échelle mystérieuse, fut aussi le premier qui expira. Perpétue le suivit. Elle était malheureusement tombée entre les mains d'un gladiateur maladroit, dont la main tremblante et peu assurée la faisait languir en ne lui portant que de légères blessures. Elle fut donc contrainte de conduire elle-même à sa gorge l'épée de cet apprenti, lui marquant l'endroit où il devait

1. La *paix*, que l'on donne encore à baiser au peuple dans les messes solennelles, est un reste de l'embrassement général qui précédait la communion dans ce temps-là, et dont l'usage a duré fort longtemps dans l'Eglise. Il est assez probable que le *Pax* (*in pace*, etc.), si fréquent dans les inscriptions chrétiennes des premiers siècles, faisait parfois allusion à ce beau rite de la liturgie, en indiquant que le défunt avait vécu dans la communion de l'Eglise.

la plonger ; ce qu'il fit. Peut-être qu'une femme si merveilleuse ne pouvait mourir autrement, et que le démon, qui la craignait, n'aurait jamais osé attenter à sa vie, si elle-même n'y eût consenti.

RELIQUES.

Après ce jour, qui consacra à jamais le 7 mars pour l'Afrique et même pour tout le monde chrétien, les bienheureux corps de ces courageux athlètes furent sans doute rachetés par les fidèles, car leur sépulture subsista longtemps à Carthage avec une insigne basilique que Victor de Vite appelle la Grande, et qui était dédiée sous le nom de sainte Perpétue. Que les deux saintes martyres Perpétue et Félicité, avec leurs compagnons, aient reçu dans l'Eglise un culte universel dès les premiers temps, c'est ce que montre leur *mémoire* dans le canon de la messe et dans un ancien calendrier romain.

Plus tard, le corps de sainte Perpétue fut apporté en France, en l'abbaye de Saint-Pierre de Vierzon, en Berri ; l'an 1632, cette ville étant extrêmement affligée de la peste, les habitants eurent recours à cette Sainte, comme à leur singulière protectrice, et firent porter sa châsse en une procession générale, avec vœu que si Dieu les délivrait de ce fléau, ils feraient enchâsser son chef dans un reliquaire d'argent. La châsse ne fut pas plus tôt portée jusqu'à une maison du faubourg qui conduit à Bourges, laquelle avait été nouvellement frappée de la peste, que le mal cessa par une sensible assistance des mérites de la Sainte auprès de Dieu [1].

Ces Actes sont tirés de deux manuscrits, l'un de l'église de Salzbourg, et l'autre de Saint-Corneille de Compiègne, collationnés sur l'édition de Luc Holstenius. Nous avons cru devoir substituer au récit incomplet du Père Giry, *les Actes mêmes* du martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité, un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne : ils sont des plus authentiques et écrits par un contemporain qui, probablement, avait assisté à ce glorieux combat. Du moins semble-t-il indubitable que saint Fulgence, saint Augustin et Tertullien même les avaient sous les yeux.

SAINT PAUL, SURNOMMÉ LE SIMPLE

IVe siècle.

> La simplicité du cœur humain est d'une grande valeur auprès de la nature simple du Dieu tout-puissant.
>
> Saint Grégoire le Grand, *Dial.* liv. III, c. XV.

Ce Saint fut surnommé le Simple, parce qu'il était exempt de toute malice et à cause de l'ignorance où il était de toutes les connaissances humaines. Il fut un des plus célèbres disciples de saint Antoine, et peut-être le plus ancien.

Il embrassa fort tard la vie monastique, ayant vécu dans le mariage jusqu'à l'âge de soixante ans ou environ, dans un village de la Thébaïde, où il faisait le métier de laboureur.

La mauvaise conduite de sa femme le détermina à se retirer dans la solitude. Après avoir erré huit jours dans le désert, il arriva au lieu où saint Antoine demeurait et prit la résolution d'être le disciple d'un si excellent maître.

Il frappa à la porte de la cellule du Saint, et lui découvrit le dessein qu'il

1. Le corps de sainte Perpétue a été, je crois, brûlé par les révolutionnaires, en 93. Il nous reste seulement une partie de son crâne, donnée en 1705 à l'église de Vierzon, par les Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges, qui l'avaient reçue précédemment (sous le pontificat de Mgr de La Rochefoucault) de leurs frères, les Bénédictins de notre ville. (Note de M. le curé de Vierzon.)

avait formé. Mais Antoine, jugeant qu'il était trop vieux pour imiter à cet âge son état de vie, lui dit d'aller plutôt dans quelque village gagner sa vie du travail de ses mains, ou s'il avait absolument résolu de quitter le monde, d'entrer chez des religieux, dont les pratiques fussent moins austères que celles des anachorètes, et dont il serait encore mieux secouru dans sa vieillesse. Et après cette réponse, il se renferma dans sa cellule.

Paul ne se rebuta point : il demeura au même endroit, en attendant que le Saint ouvrît de nouveau sa porte, et qu'il accordât à sa persévérance ce qu'il lui avait d'abord refusé. Il passa ainsi trois jours et trois nuits à attendre avec une humble patience, jusqu'à ce qu'au quatrième jour saint Antoine étant sorti, il se présenta encore devant lui, lui fit de nouvelles instances, et protesta qu'il voulait mourir en ce lieu. Le Saint, qui s'aperçut qu'il n'avait aucune provision, craignit qu'un si long jeûne, auquel il n'était pas accoutumé, ne le mît en danger de mourir, et que sa conscience n'en fût chargée. Il le reçut donc, mais dans la résolution de l'obliger à se retirer ensuite de lui-même, en le dégoûtant par les rudes épreuves auxquelles il le mettrait, car il ne pouvait se persuader qu'il soutînt les travaux de la vie solitaire dans un âge si avancé.

Il lui dit donc qu'il pouvait réussir à se sanctifier, s'il voulait se soumettre entièrement à l'obéissance ; ce que Paul lui promit dans la sincérité de son cœur. La première preuve qu'il exigea de sa soumission fut de demeurer en prière hors de la cellule, et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il vînt lui apporter de quoi travailler ; pendant ce temps-là, il se renferma dans sa cellule, observant par la fenêtre, à la dérobée, s'il s'acquittait bien de ce qu'il lui avait prescrit. Il le laissa ainsi exposé à l'ardeur du soleil dans le jour, et à la fraîcheur de la nuit, sans que Paul changeât jamais de situation, ni se détournât de sa prière.

Après cette longue et pénible épreuve où le Saint eut tout lieu d'admirer sa docilité et sa patience, il apporta des branches de palmier, et lui dit de travailler de la manière qu'il lui verrait faire; et quand il eut fini l'ouvrage, il lui témoigna qu'il n'avait pas bien réussi, et lui ordonna de le défaire, pour le faire mieux, ce qui rendit le travail encore plus long et plus pénible ; à quoi Paul se rendit, sans qu'il parût sur son visage la moindre marque d'inquiétude.

Saint Antoine lui proposa ensuite de manger, et lui ordonna de dresser la table, sur laquelle il mit quatre pains de six onces qui devaient faire tout le repas. Il était naturel qu'après un si rude travail et un si long jeûne, Paul s'y portât avec avidité ; et c'était où le Saint l'attendait pour bien juger de son obéissance ; mais le disciple, qui voulait se conformer en tout à son maître, l'observait autant qu'il en était observé, afin de se régler sur lui, et ne montra pas moins d'indifférence que le Saint pour les pains qui étaient devant ses yeux.

Il attendit sans peine que son maître eût récité douze psaumes et fait douze oraisons, qu'il fit aussi avec lui avant que de se mettre à table, et par surcroît de modération, il se soumit avec la même docilité, quand le Saint, au lieu de lui permettre de manger, voulut qu'il se contentât d'avoir vu la table mise, lui ordonna de s'aller coucher, sans avoir pris aucune nourriture, l'éveilla à minuit pour prier, et ne lui dit enfin de manger que le lendemain au soir, après avoir récité de nouveau les douze psaumes et fait les autres prières.

Il fut permis alors à Paul de prendre sa réfection. Mais toujours plus attentif à imiter son maître, il ne voulut manger qu'un pain comme il lui

vit faire, quoique le Saint le pressât d'en manger davantage, alléguant pour raison qu'il voulait être moine comme lui ; parce que saint Antoine lui avait dit qu'il ne mangeait qu'un pain à cause qu'il était moine.

Après quelque temps passé en de pareilles épreuves, pendant lesquelles saint Antoine avait augmenté ses austérités, pour voir s'il n'en serait pas découragé, et ayant eu tout sujet d'être satisfait de sa soumission et de sa ferveur, il lui dit enfin : « Mon frère, si vous pouvez vivre tous les jours comme vous avez fait ces jours-ci, je consens que vous demeuriez avec moi ». A quoi il répondit : « Je ne sais pas si vous avez quelque chose de plus difficile à me prescrire ; mais je ne sens pas de peine à pratiquer ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent ». Alors saint Antoine, ne doutant plus que Dieu ne le lui eût envoyé pour imiter son genre de vie, le reçut tout à fait sous sa conduite par ces consolantes paroles qu'il lui dit : « Vous voilà, mon frère, devenu moine au nom de Notre-Seigneur ».

Paul, ainsi déclaré religieux par son bienheureux Père, s'appliqua de toute l'affection de son cœur à se conformer à ses avis salutaires, et le Saint de son côté lui donna tous ceux qui pouvaient le conduire à la perfection de son état. Il lui recommanda, entre autres choses, d'adoucir par le travail des mains les peines de la solitude ; d'élever fréquemment son esprit à Dieu, tandis que ses doigts seraient occupés à des ouvrages matériels ; de ne manger que le soir, et de ne se rassasier jamais, surtout à l'égard du boire, ne fût-ce qu'avec de l'eau.

Comme saint Antoine comprenait qu'il devait le faire marcher par la voie de l'obéissance, il ne cessa de l'éprouver sur cette vertu, et de lui en faire produire des actes, lui commandant souvent des choses qui paraissaient choquer la raison, afin qu'il ne trouvât jamais à redire à ce qu'il lui commanderait, et qu'il parvînt à ce parfait renoncement du jugement propre, qui fait qu'on ne raisonne point sur les ordres des supérieurs.

Ainsi il lui ordonna une fois de tirer durant tout un jour de l'eau d'un puits, et de la répandre à terre. Il lui dit de même de défaire des paniers qu'il avait faits, et de les faire de nouveau : de découdre son habit, puis de le coudre, et après de le découdre encore ; et dans une rencontre, comme on lui avait porté un pot de miel, il lui ordonna de le casser, de laisser répandre le miel, et ensuite de le ramasser avec une coquille, lui recommandant de prendre garde qu'il ne s'y mêlât aucune ordure ; et dans toutes ces choses l'obéissance de Paul fut toujours prompte et aveugle.

Il était même si attentif aux moindres signes de saint Antoine, qu'il les prenait tous à la rigueur, comme s'ils eussent été des ordres exprès de Dieu. Quelques solitaires des plus renommés étant venus voir le Saint, on vint à parler des matières les plus élevées de la vie spirituelle, et on entra ensuite dans un long discours sur le sujet de Jésus-Christ et des prophètes. Paul était présent, et demanda avec simplicité si les prophètes étaient avant Jésus-Christ, ou Jésus-Christ avant les prophètes. Saint Antoine rougit pour lui d'une demande si peu sensée ; lui fit signe avec beaucoup de douceur, selon qu'il avait coutume d'en user envers les plus simples, de se retirer et de se tenir dans le silence.

Paul obéit si scrupuleusement à cet ordre, qu'il ne parlait plus du tout, et ne paraissait pas même avec les autres frères. On en avertit saint Antoine, qui lui en demanda la raison, et quand il l'eut apprise de sa bouche, admirant son exactitude à obéir à un ordre qu'il n'avait pas prétendu étendre si loin, il dit aux autres solitaires : « En vérité, celui-ci nous condamne tous ; car au lieu que nous n'écoutons pas Dieu qui nous parle du haut du

ciel, vous voyez comment il observe la moindre parole qui sort de ma bouche ».

Le Saint se servait aussi souvent de l'exemple de Paul auprès des frères, pour montrer que ceux qui veulent se rendre parfaits, ne doivent pas se conduire par eux-mêmes, ni suivre trop leurs propres sentiments, bien qu'ils leur paraissent justes ; mais qu'il faut avant toutes choses s'accoutumer à renoncer à soi-même, surtout à sa propre volonté, conformément à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui disait qu'il n'était pas venu dans le monde pour faire sa volonté, mais pour accomplir celle de son Père céleste.

Ce fut en effet par les grands progrès que son bienheureux disciple fit dans ce renoncement, qu'il arriva à une si haute perfection, que saint Antoine ne le regarda plus comme un élève, mais comme un solitaire qui pouvait vivre seul, et il lui bâtit pour cela une cellule à une lieue environ de la sienne, en lui disant : « Vous voilà devenu moine par le secours de Jésus-Christ, demeurez donc maintenant à votre particulier, afin que vous appreniez à combattre contre les démons, et souvenez-vous que ces fréquents combats qu'il faut soutenir dans le désert, nous obligent à une oraison continuelle, qui est d'ailleurs un grand moyen pour acquérir la perfection ».

Après cette séparation, le Saint ne laissait pas de le venir voir de temps en temps dans sa nouvelle retraite ; et il avait la consolation de le trouver toujours occupé à exécuter fidèlement tout ce qu'il lui avait prescrit.

Paul eut passé à peine un an dans sa nouvelle cellule, que Dieu voulut manifester en lui le cas qu'il fait de la simplicité et de l'obéissance, et confirmer avec éclat l'estime que saint Antoine avait de sa vertu. Il lui accorda le don des miracles, et surtout une grâce si puissante pour chasser toutes sortes de démons des corps des possédés, qu'il faisait de plus grands prodiges, et même en plus grand nombre, que son bienheureux maître ; en sorte qu'il devint très-célèbre en peu de temps et qu'on venait à lui de bien loin pour être guéri.

Saint Antoine craignit que l'importunité de tant de personnes n'obligeât Paul de fuir dans le fond du désert, depuis qu'il avait goûté les ravissantes douceurs de la contemplation et de la solitude. Il lui recommanda de ne point le quitter et se chargea de recevoir ceux qui venaient le voir ; mais lorsqu'il se trouvait des malades ou des possédés qu'il ne pouvait guérir, il les lui envoyait, étant persuadé qu'il avait reçu en cela une grâce plus étendue ; et en effet, Paul ne manquait jamais de les guérir.

Sa simplicité lui faisait avoir une extrême confiance en Dieu : on lui amena un jour un jeune homme possédé d'un démon des plus opiniâtres, et si furieux qu'il proférait des blasphèmes contre le ciel, et déchirait tous ceux qui osaient l'approcher. Le Saint, après avoir longtemps prié en vain avec ferveur, dit à Dieu : « En vérité, je ne mangerai d'aujourd'hui si vous ne le guérissez ». Et aussitôt, comme si Dieu eût craint de déplaire à une personne qui l'aimait avec tendresse et qui lui était si chère, le possédé fut délivré.

Paul avait encore reçu la grâce singulière de connaître le fond du cœur de ceux qui entraient dans l'église, et l'état de leur conscience, qu'il voyait aussi clairement que les autres voient leur visage. Se trouvant à un monastère, où plusieurs des frères étaient assemblés pour conférer des choses spirituelles, on se rendit à l'église après la conférence pour célébrer les saints mystères. Paul considéra ceux qui entraient, et il les voyait tous avec un visage lumineux, par lequel éclataient la joie et le bon état de leur âme, ayant chacun leur ange qui témoignait un grand contentement de leur sainte dis-

position. Mais il en vit un, dont la conscience souillée du péché le fit paraître à ses yeux le corps noir et couvert d'un sombre nuage, le démon le tenant lié, et son ange le suivant de loin en loin triste et abattu.

Quelque consolation qu'il eût de la vertu des autres, le déplorable état de celui-ci le toucha si fort, qu'il se mit à pleurer et à gémir, et demeura hors de l'église sans y vouloir entrer. Ceux des solitaires qui virent son affliction, crurent que Dieu lui avait fait connaître que leur conscience était en mauvais état, et s'empressèrent de le lui demander, afin d'en faire pénitence. Mais il ne voulut rien dire, et demeura prosterné contre terre à la porte de l'église, ne cessant de pleurer et de gémir.

Il attendit que le saint sacrifice fût achevé, pour voir si celui qui y avait assisté dans ces mauvaises dispositions n'en sortirait pas changé. Mais Dieu, attentif à ses prières et à ses larmes, avait accordé à ce pécheur la grâce de la contrition et de la pénitence durant le sacrifice, et Paul le vit sortir avec une sainte joie peinte sur le visage, le corps aussi blanc qu'il lui avait paru noir auparavant ; le démon ne le suivait plus que de loin, et son bon ange, qui était à son côté, témoignait un extrême contentement de sa conversion.

A cette vue, Paul se leva transporté hors de lui-même, dans l'admiration des miséricordes du Seigneur, et s'écria de toutes ses forces : « O bonté ineffable de Dieu ! ô que sa compassion est grande ! ô que son amour pour nous est immense ! » Il courut en même temps se mettre sur un lieu éminent, et élevant sa voix de toutes ses forces, il disait : « Venez, venez voir les œuvres de Dieu, combien elles sont merveilleuses. Venez voir comment il veut que tous soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. Venez, adorons le Seigneur ; prosternons-nous devant lui, et disons : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qui pouvez remettre les péchés ».

Tout le monde accourut autour de lui pour savoir ce que c'était. Il leur rapporta ce que Dieu lui avait fait connaître et pria celui en qui il avait vu un si heureux changement, de dire comment il s'était fait en lui. Celui-ci ne put désavouer la vérité : il déclara qu'il avait été engagé jusqu'alors dans le péché, mais qu'ayant entendu lire dans l'église un passage d'Isaïe, où Dieu promet de pardonner à ceux qui se convertiront sincèrement, il était rentré en lui-même, et avait adressé à Dieu cette prière dans le sentiment d'une vive componction : « Mon Dieu, qui êtes venu en ce monde pour sauver les pécheurs, et qui nous avez fait, par votre prophète, les promesses que je viens d'entendre ; faites-m'en ressentir l'effet, quoique je sois un grand pécheur et très-indigne de votre grâce. Je vous promets et vous proteste de tout mon cœur que dès ce moment je renonce au péché, que je n'y retomberai plus, et que je vous servirai désormais avec une conscience pure. Recevez-moi donc présentement, ô mon Dieu ! puisque je veux faire pénitence. Pardonnez à un pécheur qui vous conjure de lui remettre son crime, et qui renonce sincèrement au péché ».

La confession publique de ce pénitent édifia tous les assistants. Ils n'admirèrent pas moins la miséricorde de Dieu, que la connaissance qu'il avait donnée à son serviteur de l'état de cet homme, et de la grâce qu'il lui avait faite ; et ils en rendirent au Seigneur, à haute voix, de grandes actions de grâces.

Dieu révéla encore à son serviteur le pardon qu'il avait accordé à la pénitente Thaïs[1].

Vies des Pères des déserts d'Orient ; — le martyrologe romain fait mention de saint Paul le Simple, au 7 mars.

1. Voir saint Paphnuce et sainte Thaïs, plus haut, page 129.

SAINT THOMAS D'AQUIN, RELIGIEUX DOMINICAIN

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

1274. — Pape : Grégoire X. — Roi de Naples : Charles Ier.

Ange de l'école... c'est-à-dire vierge et docteur.

Dieu, qui se plaît à mettre des fleurs près des ruisseaux et qui prédestine le berceau des Saints, fit naître saint Thomas d'Aquin dans un coin de terre admirable, protégé par les dernières cimes des Apennins, nommé de nos jours encore dans le doux langage de ces lieux : la campagne heureuse, *la campagna felice;* heureuse campagne, en effet, étendue comme un riche tapis au pied du plus célèbre monastère du monde : le Mont-Cassin.

La ville d'Aquin, qu'a immortalisé ce grand Saint et ce grand génie, est située au milieu de la campagne heureuse, dans l'ancienne terre de Lahour, à égale distance à peu près de Rome et de Naples.

Sur la pointe d'un roc qui s'avance dans la plaine et nommé Rose-Sèche, s'élevait jadis un château du même nom : c'est là qu'habitait la puissante famille des d'Aquin, seigneurs de Loreto [1], de Belcastro, de Sommacle et autres lieux. Cette maison faisait remonter son origine jusqu'au VIIIe siècle, au temps des guerres de Charlemagne, où plusieurs de ses membres parurent avec éclat. A la fin du XVIIe siècle, ses derniers descendants aidaient le petit-fils de Louis XIV à fonder une nouvelle monarchie en Espagne. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, la gloire de cette maison était soutenue par Thomas de Sommacle, l'un des favoris de Frédéric Barberousse : ce Thomas fut l'aïeul du Saint dont nous esquissons la vie. Du mariage de Thomas, avec Françoise de Souabe, propre sœur de l'empereur, naquit Landolphe, père de notre Saint. Landolphe avait épousé Théodora, de l'illustre famille des Caraccioli : elle descendait elle-même des princes Normands, qui, deux cents ans auparavant, étaient venus se tailler un royaume sous le beau ciel de Naples. La princesse Théodora était digne de son origine : en elle revivaient la fierté de ses ancêtres, leur religion, mais aussi un sentiment exagéré de l'autorité ; l'histoire accuse l'esprit hautain de cette noble femme tout en respectant son cœur et ses vertus.

Saint Thomas d'Aquin vint au monde en 1226, l'année qui vit saint François d'Assise descendre au tombeau et saint Louis monter sur le trône. Quels noms et quel siècle ! Il faudrait un volume pour donner seulement la liste des grands hommes et des monuments de cette époque. Mais ne suffit-il pas de nommer Innocent III et Thomas d'Aquin, saint Louis et Albert le Grand, Roger Bacon et saint Bonaventure, Giotto et le Dante, la *Somme Théologique* et la *divine Comédie*, la cathédrale de Cologne et la Sainte-Chapelle de Paris, l'Imitation de Jésus-Christ et la cathédrale d'Amiens : c'est au XIIIe siècle que furent fondées les universités d'Oxford et de Paris, l'Ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François d'Assise, que furent donnés les établissements de Saint Louis et la grande Charte anglaise.

1. Loreto, dans l'Abruzze, et non Lorette, dans les Etats de l'Eglise.

Mais au centre de ce siècle apparaît saint Thomas d'Aquin, car saint Thomas fut plus qu'un pieux cénobite ; il domina son époque par la puissance de l'idée, il dirigea le mouvement politique de son siècle, non-seulement comme théologien, mais comme philosophe.

C'est ce que nous prouvera la suite de cette histoire.

Le dernier des enfants de Landolphe et de Théodora d'Aquin fut appelé sur les fonts baptismaux Thomas, comme son aïeul. S'il est vrai que les Saints reçoivent de Dieu le nom qui les qualifie [1], tout l'avenir était renfermé dans ce mot Thomas, qui signifie *gouffre, abîme :* car il fut un abîme de science et de vertu.

Les premières années d'une vie célèbre sont rarement connues : ce n'est point le cas pour Thomas d'Aquin. Ses plus anciens historiens nous ont conservé de nombreux détails sur sa première enfance et même sur les circonstances qui précédèrent sa naissance. Ne pouvant tout dire, nous nous bornerons aux deux traits suivants :

Un jour la foudre frappe une des tours du château dans laquelle l'enfant se trouvait, tue sa sœur à côté de lui et le respecte : le regard du ciel veille sur ses jours.

Il arriva un autre jour que la comtesse sa mère, se rendant aux bains avec d'autres dames, donna ordre à la nourrice de l'accompagner avec l'enfant [2]. Celle-ci l'ayant assis à la place accoutumée, pour attendre l'heure du bain, s'aperçut bientôt après qu'il tenait serrée dans sa main une toute petite feuille de papier [3], sans qu'elle pût comprendre comment il l'avait trouvée en cet endroit. Elle essaya d'abord d'ouvrir la main de l'enfant ; mais celui-ci se défendit avec ses larmes. Il fallut le laisser en possession de ce singulier trésor, et le rapporter à sa demeure, sans qu'il ouvrît un seul instant la main. Cette résistance inaccoutumée ayant cependant piqué la curiosité de la comtesse, elle desserre la main de son enfant, malgré ses cris et ses pleurs. Le papier ne contenait autre chose que ces paroles : *Ave, Maria*, la salutation de la glorieuse Vierge [4].

Autre trait non moins charmant : lorsqu'il pleurait, le plus sûr moyen de l'apaiser était de lui donner un livre qu'il pût feuilleter.

La célèbre abbaye du Mont-Cassin s'élève à six milles de Roche-Sèche. Un membre de la famille d'Aquin, Landolphe Sénébaldo, en était abbé : c'est entre ses mains que Thomas fut mis à l'âge de cinq ans. On remarqua dès lors que dans un âge où les enfants ne savent d'ordinaire que babiller, Thomas savait se taire et réfléchir.

Son vieux biographe nous le montre interrompant ses jeux enfantins, pour traiter gravement de la question : *qu'est-ce que Dieu*, environné de petites têtes blondes, attentives et silencieuses, derrière lesquelles se cachait plus d'une tête blanchie par la science, mais non moins immobile d'admiration et d'étonnement.

Ces méditations de l'enfance préludaient dignement aux recherches qui devaient remplir toute une vie : nul docteur ne devait répondre d'une manière plus satisfaisante à cette question : qu'est-ce que Dieu.

Thomas avait dix ans : le développement de son intelligence détermina le comte d'Aquin à le retirer du Mont-Cassin pour l'envoyer dans quelqu'une de ces Universités alors si florissantes en Europe : il choisit celle de Naples, que Frédéric II venait de créer.

1. S. Amb., *in Luc*, II, n. 51.

2. Guill. de Tocco, *apud Boll.* — 3. Cartulam parvulam, divinitus repertam. (Guill. de Tocco, *loc. cit.*) — 4. Guill. de Tocco, *loc. cit.*

Un motif politique put seul dicter ce choix, car Naples était la ville la plus voluptueuse de l'univers, et en quelques années son université était parvenue au dernier terme de la dépravation.

Entre ces deux temps de sa vie studieuse, un moment fut laissé à notre Saint, qu'il passa avec les siens, dans le château de Loreto. Parti à l'âge de cinq ans, il n'avait pu goûter encore les délices d'une opulence princière, ni même les joies de la famille. Le souvenir ineffacé des baisers dont sa mère couvrit son front, sera quelque jour le martyre de Thomas ; mais sans martyre, il n'est pas de Saint.

La famine désolait alors la contrée : le généreux enfant demanda comme une grâce d'être le distributeur des aumônes de ses parents : mais ces aumônes étaient loin de suffire aux nombreuses misères qui chaque jour venaient s'étaler à la porte du château. Le jeune Thomas entra alors en lutte avec le maître d'hôtel et se mit à ravager le plus adroitement possible l'office au profit des pauvres ses amis. Le maître d'hôtel, pour sauver son honneur compromis, en donna avis au comte, qui se mit à l'affût pour surprendre les pieux larcins de l'enfant.

Un jour donc que Thomas s'en allait furtivement à travers les corridors de l'antique château de Loreto, emportant dans un pli de son manteau le doux butin de la charité, il fut tout à coup arrêté par la rencontre inopinée de son très-redouté seigneur et père. Celui-ci, lui fermant le passage, lui commanda de découvrir ce qu'il cachait avec tant de soin. Troublé par le regard et la voix du comte, Thomas laisse retomber le pan replié de son vêtement : il ne se trouva plein que de fleurs, qui, au grand étonnement de l'un et de l'autre, couvrirent les pieds de l'enfant et du vieillard. A la vue d'une telle justification, Landolphe, ému jusqu'aux larmes, embrasse son fils avec transport, et lui permet de suivre désormais l'inspiration de sa charité, tant qu'il restera une obole ou un morceau de pain dans le vieux manoir des Sommacle [1].

Plus tard les habitants de Loreto voueront un culte d'amour et de reconnaissance à Thomas, s'honoreront de porter son nom, lui feront élever une église et chargeront les arts de raconter sur la pierre et sur la toile les actions de leur charitable bienfaiteur.

Mais suivons le jeune étudiant à Naples, où la charité devait lui servir de bouclier en même temps que d'occupation.

Placé sous la conduite d'un sage gouverneur, et formé par les leçons du ciel qui parlait à son cœur, Thomas se conserva pur au milieu des mauvais conseils de ses condisciples, de leurs exemples pervers et des séductions de toute espèce qui l'entouraient. On ne saurait trop recommander à la jeunesse chrétienne les moyens qu'il employa pour se préserver de ces dangers.

Il fit d'abord un pacte avec ses yeux, et leur défendit de rien voir qui aurait pu amollir son cœur. Son amour pour la prière ; sa dévotion envers la Sainte Vierge, la pratique des œuvres de charité auxquelles il employait son superflu ; son application au travail, une vie retirée, telles furent les autres armes avec lesquelles il combattit les influences de la corruption.

Les deux professeurs de l'Université de Naples auxquels Thomas s'attacha plus particulièrement furent Pierre d'Irlande et Pierre Martin. Le premier, l'un des plus savants hommes de son temps, tenait école de dialectique et de philosophie ; le second enseignait avec éclat la rhétorique et les belles-lettres.

Ces maîtres ne tardèrent pas à découvrir les trésors de l'esprit de leur

1. Jean-Bapt. Feuil., *Vie de saint Thom.*; P. Tour., liv. Ier, ch. 5; Ant. manusc. *Bibl. FF. PP.*

disciple, malgré la réserve dont celui-ci s'enveloppait; bientôt ils le proposèrent pour modèle aux élèves réunis autour de leur chaire. On remarqua dès lors que les comptes rendus de Thomas étaient plus clairs et plus savants à la fois que les leçons des professeurs eux-mêmes.

Exilé au sein d'une terre étrangère, et pour ainsi dire perdu au milieu de Babylone, Thomas avait retrouvé des frères dans les enfants de saint Dominique : le plus grand plaisir que son gouverneur pût lui faire était de lui permettre de visiter les bons religieux et d'aller prier dans leur église. Le sage précepteur ne voyait aucun danger dans ces visites répétées : il les permettait, assuré qu'elles ne pouvaient que contribuer à affermir son jeune élève dans le bien et à consolider en lui les principes salutaires qui, plus tard, serviraient de contre-poids aux séductions du monde. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le jeune homme confié à sa garde songeait à ensevelir son avenir sous l'ombre du cloître.

Thomas avait alors dix-neuf ans. Depuis longtemps il postulait le blanc vêtement des Dominicains. Autant ces religieux avaient cru devoir mettre, par des délais, sa vocation à l'épreuve, autant ils usèrent de la sainte liberté des enfants de Dieu, lorsqu'ils crurent reconnaître dans cette vocation l'appel d'en haut. Vainement le comte d'Aquin, informé par le gouverneur de ce qui se tramait, fit-il entendre des menaces et parla-t-il de l'intervention de l'empereur, son cousin. Le ciel s'était prononcé.

Un jour que Thomas était en prières dans l'église, un des religieux vit comme des rayons lumineux sortir de ses yeux et éclairer toute l'assistance. Le jour fut fixé pour la prise d'habit du jeune seigneur : la cérémonie eut lieu en présence des religieux et de tout ce que Naples comptait de plus marquant. Le monde ne manqua pas de désapprouver; mais les Saints n'hésitent pas entre le monde et l'Evangile.

La comtesse d'Aquin (car on pense que le comte était mort dans l'intervalle), apprit avec autant de dépit que de douleur la réalisation d'un projet si contraire à ses espérances. Sans tarder elle part pour Naples, espérant ramener son fils.

Or, dans la guerre spirituelle, la fuite n'est point une honte. Aussitôt donc que Thomas eut appris le départ de sa mère pour Naples, il quitta cette ville et alla continuer son noviciat à Rome, dans le célèbre couvent de Sainte-Sabine. Mais sa fuite n'a fait qu'irriter le désespoir d'une mère ; elle revient sur Rome, et, cette fois, sans que Thomas eût été prévenu du bruit de ce second voyage. Surpris dans sa retraite, Thomas s'y rend invisible : il refuse de voir sa mère. Quel renoncement et quelle violence surhumaine ce jeune homme de vingt ans ne dut-il pas s'imposer ! Si les larmes de la mère font couler les nôtres, la pensée des horribles souffrances de la nature chez le fils ne fait-elle pas frissonner ? Une seule chose peut expliquer d'aussi inexplicables sacrifices : la puissance de la grâce de Dieu. « Celui qui ne laissera point son père et sa mère pour me suivre », est-il dit dans l'Evangile, « n'est pas digne de moi ».

Craignant que la comtesse, très-influente à la cour du Pape, ne parvînt à la longue à forcer les portes de leur demeure, les Dominicains résolurent de faire partir secrètement Thomas pour Paris ; mais Dieu, qui voulait se servir de lui pour convertir ses sœurs, permit qu'il tombât entre les mains de ses deux frères, Landolphe et Raynald, qui servaient dans les armées impériales et qui, prévenus par leur mère, firent garder toutes les routes par lesquelles on pouvait sortir des Etats de l'Eglise.

Forcé par la fatigue, Thomas s'était arrêté avec ses compagnons non loin

d'Aquapendente, entre Sienne et le lac de Bolsenne. Tout à coup il se vit enveloppé par un détachement d'hommes armés, au regard farouche, à la parole brutale. Le jeune novice dut se rendre sans résistance : il se contenta de demander au nom de qui on le faisait prisonnier. Le chef de l'escorte se nomma : c'était Raynald d'Aquin, le frère même de Thomas.

Raynald voulut arracher de vive force au novice l'habit de religieux : devant cet outrage, le fils de saint Dominique releva fièrement la tête et résista aux ordres de son frère aussi bien qu'à la brutalité des soldats : « C'est une chose abominable », dit-il à ceux qui le violentaient, « de vouloir reprendre à Dieu ce qu'on lui a une fois donné ». Ce fut donc revêtu des livrées de la pauvreté et de l'humilité qu'il fut reconduit au château d'Aquin.

Loin d'éclater en reproches, sa mère n'eut que des larmes à verser sur le cou de ce prodigue de la grâce. Aucune allusion ne fut d'abord faite aux événements délicats qui venaient de se passer. Mais ce calme, ces sourires, ces attentions empressées du premier accueil inquiétaient Thomas. Il s'essaya de nouveau à la fuite ; mais les ponts-levis du château ne s'abaissèrent pas devant lui. Alors sa mère commença l'attaque : elle employa d'abord les pleurs, les prières, le raisonnement : Thomas resta inébranlable. « Ma mère », lui disait-il, « pour aimer Dieu davantage, vous en aimerai-je moins ? » Quand la colère agitait la fière descendante des Normands, il gardait le silence, et, lorsqu'elle pleurait, il mêlait ses larmes aux siennes, tout en essayant de lui faire comprendre les motifs divins qui déterminaient sa conduite.

Ces combats durèrent quelque temps encore, mais toujours avec aussi peu de succès. Dans son dépit, la comtesse d'Aquin se condamne à ne plus voir son fils et le relègue dans une des tours du château, où nul n'aura le droit de le voir si ce n'est ses deux sœurs qui avaient accepté la mission de le harceler sans cesse, pour l'amener à changer de résolution. Les sœurs de Thomas respectaient la religion sans doute, mais avant tout elles étaient mondaines. Le saint jeune homme ne s'effaroucha point de leurs discours : il leur parla au contraire avec tant de calme, de sérénité et de conviction du bonheur de servir Dieu que leur cœur et leur esprit furent subjugués. L'aînée renonça au monde et à un brillant mariage pour s'ensevelir dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle devint plus tard abbesse. Admirable Providence de Dieu, qui faisait tourner l'épreuve du captif à la sanctification de sa famille.

Mais n'anticipons pas : les jeunes filles gardèrent le secret de leur conversion. Continuant à pénétrer dans la tour, elles faisaient parvenir au jeune captif les secours extérieurs qui lui étaient si nécessaires : livres pieux et d'étude, encouragements de ses amis de Naples et de Rome.

Cependant les deux frères de Thomas, Landolphe et Raynald venaient de rentrer au château de Roche-Sèche. Ils entreprirent, comme une affaire d'honneur, de ruiner sa généreuse résolution : l'oubli des principes religieux dont la profession des armes est trop souvent l'occasion, les poussa à employer des armes indignes non-seulement d'hommes chrétiens, mais de loyaux soldats.

Après avoir épuisé les sarcasmes, les reproches et les mauvais traitements, après avoir déchiré l'habit de Saint-Dominique dont était revêtu Thomas et l'avoir forcé à reprendre les livrées du monde, ils appellent à leur secours, pour livrer le dernier assaut, le démon de l'impureté. Une femme plus belle que vertueuse est introduite dans la tour où Thomas est enfermé. Hors d'é-

tat de prendre la fuite, il lève un regard au ciel, saisit un tison qui, heureusement, est à sa portée, et repousse l'infortunée qui s'est faite l'instrument des desseins de ses frères. Puis, tombant à genoux devant une croix qu'il a tracée sur le mur avec le même tison, il fait monter vers Dieu, qui seul peut nous rendre continents, son hymne d'actions de grâces et renouvelle le vœu par lequel déjà il s'était entièrement consacré au Seigneur.

Pendant qu'il priait, un doux sommeil assoupit ses sens. Pendant ce sommeil, qu'un pieux auteur compare à celui d'Adam, le premier homme dans le paradis terrestre, il fut visité par les anges : ces esprits bienheureux le félicitèrent de sa victoire et ceignirent ses reins de la ceinture de la chasteté en lui disant : « Nous venons à toi de la part de Dieu, te conférer le don de la virginité perpétuelle dont il te fait dès ce moment le don irrévocable ». Thomas ne fut pas armé chevalier de la pureté sans un vif sentiment de douleur qui lui fit pousser un cri très-aigu. Les gardes accoururent, mais il les renvoya. Il ne parla jamais de cette extase virginale, de ce sommeil mystérieux et fécond, qu'à l'approche de la mort : son confesseur, le Père Renaud, seul en reçut la confidence. Confessant alors jusqu'au bout la miséricorde du Seigneur, il déclara que la ceinture céleste l'avait mis toute sa vie à l'abri de ces tentations humiliantes, de ces soufflets de Satan dont fut affligé l'apôtre saint Paul lui-même.

Cette ceinture ou cordon, qui devint, après la mort du Saint, la propriété des Dominicains de Verceil, a donné naissance à une pieuse Confrérie connue sous le nom de *Milice angélique*. Les membres de cette Confrérie portent un cordon semblable à celui consacré par la mémoire de saint Thomas dans le but de conserver le trésor sacré de la chasteté ou de le recouvrer après l'avoir perdu.

Quoique saint Thomas eût reçu directement du ciel le don de continence, c'est une merveille de voir, disent les vieux hagiographes, quelle retenue il garda toute sa vie et quel soin il mit toujours à fuir la société des femmes. Une dame lui ayant un jour demandé le motif de cette conduite réservée : « C'est que », répondit-il, « étant fils d'une femme, je les crains toutes ». Aussi le P. Renaud, son confesseur, put-il déclarer plus tard que Thomas était mort aussi pur qu'un enfant de cinq ans.

L'iconographie chrétienne a toujours placé, dans les armes du docteur angélique, les lis de la pureté[1] près d'un soleil lumineux qui figure l'éclat du génie, frère de l'éclat de la chasteté. Nos pères ont eu raison, car le génie de saint Thomas d'Aquin est une conquête de sa chasteté. Si, jeune étudiant à Naples, il se fût abandonné aux voluptés homicides et dévastatrices, au lieu d'un grand docteur, on aurait eu bientôt nous ne savons quel être inutile épuisé de corps et d'esprit, oublié dès le lendemain d'une mort sans honneur. Se figure-t-on Thomas d'Aquin... simplement *marié!* et au lieu de l'illustre destinée du grand religieux, au lieu de ces écrits immortels qui sont l'honneur de l'Eglise, au lieu de la *Somme*, en un mot, quelques jours obscurs d'une félicité vulgaire dans un manoir de l'Italie !

Nous ne le disons donc pas sans raison : le génie du grand saint Thomas est une conquête de la chasteté. Hélas ! que notre temps a besoin de ces exemples, et qu'il est nécessaire de lui rappeler que l'honneur de l'intelligence est frère d'un autre honneur : celui des mœurs et de la vertu. La sottise, devait dire plus tard saint Thomas lui-même, est un péché, parce qu'elle est fille de la luxure[2].

1. Dilectus meus mihi, et ego illi qui pascitur inter lilia. *Cant.* II, 16.
2. Stultitia est peccatum quia est filia luxuriæ, 2 *a*, 2 *æ*, q. LXVI, a. 3.

Cependant la captivité de Thomas durait depuis deux ans et rien n'en laissait prévoir la fin. Les Dominicains de Naples saisirent le moment où l'empereur d'Allemagne venait de faire sa paix avec le Pape pour porter à leurs pieds les plaintes de la religion et de la liberté outragées. Pour faire sa cour au souverain Pontife, l'empereur se montra fort irrité qu'on eût enchaîné un religieux sur ses terres, et transmit aux deux officiers de son armée, Landolphe et Raynald, l'ordre formel de rendre Thomas à la famille dominicaine. On voulut, au château d'Aquin, sauver les apparences. Les deux sœurs de Thomas firent prier les Dominicains de Naples de se rendre la nuit au pied de la tour de Rocca-Secca. A l'heure convenue, le prisonnier fut suspendu dans une corbeille par les mains de deux faibles femmes qui le laissèrent glisser jusque dans les bras de ses frères. Revenu à Naples, Thomas renouvela par la profession religieuse le sacrifice entier et irrévocable de sa liberté.

En ce temps-là, Frère Albert enseignait la théologie dans le couvent que les Dominicains avaient à Cologne : les leçons de ce savant maître devaient être le dernier échelon par lequel Thomas monterait à la royauté de la science divine. Il quitta l'Italie au mois d'octobre 1244, en compagnie de Jean le Teutonique, général de tout l'Ordre, et arriva à Cologne au commencement de l'année suivante. Les saints voyageurs visitèrent en passant la capitale de la France. On rapporte qu'en arrivant aux portes de Paris, saint Thomas s'arrêta sur une colline d'où l'on découvrait la grande cité, avec ses flèches d'églises et d'abbayes, semées sur les deux rives de la Seine, et que, saisi d'admiration, il semblait absorbé par la contemplation de ces merveilles. Son compagnon lui dit : « Frère Thomas, que donneriez-vous pour être le roi de cette capitale ? » — « J'aimerais mieux », répondit Thomas, « avoir le traité de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu que toute cette grande ville [1] ». Cette réponse montre combien il était difficile à cette époque de se procurer les ouvrages même les plus célèbres, en même temps qu'elle indique le genre d'ambition à laquelle le futur roi de la théologie avait livré son âme.

L'estime publique, les distinctions honorables dont Thomas avait été l'objet à Naples avaient alarmé son humilité : aussi résolut-il, une fois arrivé à Cologne, de se dérober aux regards des hommes et de s'envelopper dans un mutisme absolu.

Les écoliers, aussi habiles d'ordinaire à distinguer parmi eux un talent que l'œil du maître n'aperçoit pas toujours, qu'ils le sont pour remettre à sa place une médiocrité en faveur, se trouvèrent tous en défaut dans cette circonstance. Ils ne crurent pas pouvoir mieux caractériser le silencieux condisciple que l'Italie leur avait envoyé qu'en l'appelant *le grand Bœuf muet du siècle*. On sait seulement que leur professeur branlait la tête en souriant, quand par hasard il entendait sortir de leur bouche l'épithète désormais reçue : *Bos magnus, Bos mutus ;* grand Bœuf, Bœuf muet.

Mais si une humilité aussi profonde était chose pleinement ignorée parmi les écoliers du couvent dominicain, on y connaissait du moins les devoirs de la charité chrétienne. Ce qui le prouve d'une manière tout à fait indubitable, c'est que l'un des condisciples de Thomas, attribuant, comme tous les autres, son silence pendant les leçons et la longueur de ses études,à la lenteur de son intelligence, crut devoir venir à son secours. Il s'offrit donc, avec autant de générosité que de confiance, à lui fournir chaque jour des explications particulières sur ce qui aurait fait le sujet de la

1. Potius habere vellem Chrysostomum super Matthæum quam istam civitatem.

leçon publique, donnée peut-être trop rapidement par le savant professeur.

Mais le talent du taciturne Sicilien s'était ici tendu un piége à lui-même. Il n'avait point prévu le péril où le plaçait incessamment sa bonté naturelle. Un jour, en effet, voyant son nouveau maître se fatiguer inutilement à lui développer un point obscur proposé par Albert, et s'enfoncer de plus en plus, par les efforts mêmes qu'il faisait, dans le dédale ténébreux de ses raisonnements, sans espoir de retour, Thomas se crut charitablement obligé, dit l'antique narrateur, de venir à son aide ; ou plutôt, sans raisonner, et par le mouvement instinctif de son cœur, il se laissa naturellement aller à tirer d'embarras son imprudent condisciple.

A peine eut-il abordé la difficulté, en posant nettement la question, d'après la méthode dont il ne s'écarta jamais, que toute obscurité s'évanouit aussitôt. Mais c'en était fait ; le plan conçu par son humilité venait de recevoir une mortelle atteinte. Le peu de mots qu'il prononça portèrent dans l'esprit de son condisciple une lumière si vive et si soudaine, qu'il en demeura comme ébloui : il ne retrouva la parole que pour demander pardon à frère Thomas des leçons qu'il avait osé lui donner, et pour le conjurer de conserver à son égard le rôle que la nature lui avait clairement assigné, en devenant désormais son maître ; ce à quoi notre Saint consentit avec la même simplicité qu'il avait d'abord mise à recevoir un rôle tout opposé. En cédant toutefois aux désirs d'un confrère, aux impulsions de la charité, Thomas fit un pas de plus vers cet éclat extérieur qu'il fuyait avec tant de sollicitude ; s'il n'était point revêtu par les hommes du pouvoir d'enseigner, il semblait l'avoir reçu de Dieu même : *il était naturellement maître et licencié*[1]. Ce fut en vain que l'humilité prit ses précautions, en exigeant du disciple un secret qu'elle avait été loin d'imposer au professeur. Celui-ci ne se crut point obligé.

Quelque temps après, en effet, Albert propose à ses élèves l'explication d'un passage fort obscur tiré d'un ouvrage communément attribué à saint Denis l'Aréopagite, et où il s'agit des noms qu'il convient de donner à l'Etre suprême. L'étudiant qui depuis peu de temps était devenu le juste appréciateur de Thomas, prie instamment celui-ci de mettre par écrit, et l'état de la question généralement peu comprise, et la réponse qu'il pensait devoir y donner. Ceci lui fut encore accordé, mais toujours sous le sceau du secret. La question fut expliquée avec tant de force, de profondeur et de netteté, qu'on eût dit, suivant la remarque d'un historien, que l'auteur même du texte s'était servi de la plume de Thomas, pour développer sa pensée.

A dessein ou autrement, l'écrit tomba entre les mains de frère Albert ; et c'est alors surtout que cet homme vraiment grand fut saisi de cette joie divine qu'un esprit supérieur peut seul éprouver à la vue d'un génie qui doit, en l'éclipsant lui-même, faire triompher la cause sainte à laquelle ils seront l'un et l'autre entièrement dévoués. Il vit à découvert le glorieux mystère qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir.

Ainsi le secret de son humilité échappait rapidement au jeune étudiant, malgré ses efforts et sa douleur. Frère Albert, voulant justifier aux yeux de tous l'admiration qu'il éprouvait pour son élève, lui ordonne de se tenir prêt pour le lendemain, sur un certain nombre de questions épineuses, auxquelles il devait répondre en présence d'une grande assemblée. L'obéissance de Thomas était égale à son humilité : il se prépare donc, sans prétexter le peu de temps qu'on lui donne pour cela, d'autant plus apte, au reste, à le bien employer, qu'il est plus indifférent sur le résultat de cette épreuve.

1. Quasi a Deo licentia accepta.

Le lendemain, il paraît avec l'assurance de l'abnégation, avec la modestie du vrai mérite, devant tous les élèves et tous les professeurs de l'école dominicaine. Il expose son sujet avec tant d'érudition, de justesse et de lucidité, que tous les assistants, malgré la grandeur de leur attente, en demeurent confondus. Le maître des étudiants veut faire quelques objections, d'après la coutume et l'ordre de frère Albert ; Thomas reprend ses arguments, pour se conformer aux règles connues de cette sorte d'escrime scientifique. Mais aussitôt il pose quelques principes généraux de solution, tellement lumineux et faciles, qu'ils paraissent rendre toute instance impossible. L'argumentateur, réduit au silence sur l'objet même de la question, fait un reproche à Thomas de sa manière de répondre ; les paroles qu'il lui adressa montreraient le dépit de la défaite, si elles ne servaient à cacher un sentiment tout opposé, dans l'intention d'éprouver la modestie du répondant. — « Frère Thomas », lui dit-il, « vous semblez oublier que vous n'êtes point ici un maître qui décide, mais un écolier qui doit résoudre les objections qu'on lui propose ». — « Je n'ai point vu de meilleure manière de répondre aux arguments énoncés ». — « Eh bien ! » poursuivit le professeur, « appliquez vos principes à ce qui me reste encore à vous objecter !... »

Et là-dessus il se met à soulever des difficultés nouvelles, qui semblent devoir écraser l'esprit d'un étudiant aussi jeune. Mais chacune de ces difficultés est tour à tour saisie et renversée par l'imperturbable dialectique de Thomas. Le professeur insiste ; l'élève ne se laisse point ébranler : la thèse est devenue une véritable lutte. D'autres opposants entrent en lice ; mais la victoire reste toujours à Thomas : au choc d'une parole armée, son talent venait de se révéler sans ménagement et sans réserve ; l'assemblée tout entière partageait désormais l'admiration d'Albert le Grand ; celui-ci sentit croître celle qu'il avait déjà conçue. Dans les premiers éclairs de cette gloire naissante, il avait embrassé d'un coup d'œil prophétique, des succès et des triomphes qui seraient ceux de son Ordre et de l'Eglise, ces deux objets de ses puissantes affections. C'est à la suite de cette thèse, devant le répondant et l'assemblée, qu'il prononça ces paroles, que leur accomplissement devait rendre si célèbres : « Nous appelons celui-ci un Bœuf muet ; mais en vérité, ses mugissements s'élèveront si haut, qu'ils retentiront dans tout l'univers [1] ».

Thomas avait à cette époque vingt-deux ans environ. Pendant son séjour de quelques mois à Cologne, il trouva assez de loisir pour écrire son premier *Traité sur la morale d'Aristote.*

Au mois de juin 1245, le Chapitre général des Prêcheurs décida qu'à la fin de l'année classique, maître Albert irait à Paris prendre le grade de docteur, et que Thomas l'y suivrait pour recevoir ce dernier perfectionnement que déjà, à cette époque, Paris seul semblait pouvoir donner à l'éducation de la jeunesse. Les deux pèlerins furent reçus dans cette maison de la rue Saint-Jacques que Jean de Barastre, chapelain du roi de France et professeur à l'Université, avait cédée vingt ans auparavant aux Dominicains [2].

Le but final des études de Thomas demeura invariablement le même. Il devait dire plus tard qu'il ne concevait pas un religieux s'appliquant à d'autres études qu'à celles qui ont Dieu pour objet.

1. Nos vocamus istum Bovem mutum ; sed ipse talem dabit in doctrina mugitum, quod in toto mundo sunabit. (Boll., *loc. cit.*) — Nous avons emprunté cette narration à l'excellente histoire de saint Thomas, par M. l'abbé Bareille.

2. C'est de leur première maison de Paris que les Frères Prêcheurs ont été nommés *Jacobins* dans toute la France, jusqu'au siècle où une secte politique vint les dépouiller de leur nom, en même temps que de leur sainte demeure, et, par l'horreur de ses crimes, livrer à l'exécration des peuples ce qui avait été l'objet de leur vénération et de leur amour.

Il étudiait donc en homme vraiment religieux, et ce caractère de religion pénétrait toutes les connaissances, même profanes, qu'il s'efforçait d'acquérir; il les ployait toutes à son but ultérieur, et les faisait servir comme de degrés pour s'élever à la connaissance de *Celui* qui est la *Vérité* par essence.

Malgré la nature de ses études et le but qu'il se proposait toujours en les poursuivant, Thomas éprouvait, dans ce travail purement scientifique, ce que tout homme qui s'y livre avec persévérance éprouve à son tour, ce qu'avait éprouvé avant lui le saint fondateur de son Ordre : à savoir que la science dessèche le cœur, et que la vie de l'intelligence n'est après tout que la moitié de la vie de l'âme. Il avait donc recours au moyen employé par saint Dominique. Les conférences de Cassien ne quittaient jamais sa table de travail ; et de temps en temps il suspendait son étude, pour désaltérer son âme fatiguée à ces sources rafraîchissantes de la piété primitive. Ce pieux auteur, par ses narrations simples et touchantes, l'arrachait tout à coup aux arides travaux de l'école, et le transportait dans la société des anciens Pères du désert : il devenait, en quelque sorte, le témoin de leurs prodigieuses austérités, de leurs ferventes prières, de leurs méditations prolongées durant toute la nuit, de leurs extases et de leurs ravissements : son âme s'envolait à ces saintes solitudes, son imagination les peuplait de nouveau de leurs antiques habitants ; c'était là les seuls rêves que se permît un Thomas d'Aquin. Il eût voulu retracer dans sa vie la conversation angélique des solitaires chrétiens ; il gémissait sur les nécessités présentes et futures de sa vocation apostolique ; mais on trouvait toujours dans sa conduite un reflet de ses pieuses lectures.

La modestie de son maintien, la sagesse de ses discours, sa douceur inaltérable, la beauté naturelle de ses traits, le fond de bonté qui respirait en toute sa personne, communiquaient quelque chose de céleste et de divin à ceux qui conversaient avec lui.

Sa mortification nous révèle, en partie, le secret de sa chasteté comme celui de sa ferveur : en soumettant la chair à l'esprit, elle rendait celle-ci plus capable des communications divines. C'est dans des âmes aussi indépendantes des appétits, des nécessités même du corps, que l'Esprit-Saint se plaît à résider. La conduite que Thomas gardait dans les repas, était celle que l'on a vue briller dans les plus grands Saints de tous les siècles : il avait comme perdu le goût des aliments ; il ne mangeait que par une sorte d'obéissance passive ; son âme ne se mêlait à cette action matérielle que pour la relever par de célestes motifs ; il ne savait presque jamais, après qu'il avait quitté la table, ni ce qu'on avait servi, ni ce dont il avait mangé [1]. Regrettant les heures qu'il faut donner aux soins du corps, il se concentrait ordinairement en lui-même par la prière ou par la réflexion.

Rappelons enfin de cette école de Paris un trait qui caractérise à la fois deux des vertus de notre Saint. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table, par méprise, lui fit signe de prononcer un mot autrement qu'il n'avait fait : le lecteur se reprit aussitôt, comme s'il se fût effectivement trompé. Au sortir du repas, plusieurs de ses frères lui ayant dit qu'il n'aurait pas dû répéter la faute de celui qui l'avait repris mal à propos, il leur fit cette réponse, vraiment digne de Thomas : « Il importe peu de prononcer un mot d'une manière ou d'une autre ; mais il importe infiniment à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité ». Jamais le précepte

1. C'est ce qu'attestent également et le Père Renaud, son dernier confesseur, et Guill. de Tocco, le plus ancien historien de sa vie et son contemporain.

évangélique fut-il mieux accompli : « Devenez semblables à de petits enfants ! »

Après trois années écoulées dans ce travail silencieux de la prière et de l'étude, Thomas fut envoyé professer à Cologne, sous Albert le Grand, en qualité de bachelier (1248). Ceux qui, de nos jours, se livrent encore aux études sérieuses, aimeront à entendre les conseils que saint Thomas donnait à ses élèves sur la manière d'étudier. « Vous me demandez », écrivait-il à l'un d'eux, « quel est le véritable moyen de réussir dans vos études, et d'arriver sûrement à la possession de la sagesse ? Le conseil que je vous donne, c'est de ne pas vous attacher d'abord aux questions difficiles, mais de vous élever comme par degrés ; la connaissance que vous pourrez acquérir des vérités les plus simples vous conduira insensiblement à la connaissance de vérités plus profondes. Ne vous pressez pas de dire ce que vous pensez, ou de montrer ce que vous avez appris ; parlez peu, et ne répondez jamais avec précipitation [1]. Fuyez les conversations inutiles ; on y perd à la fois le temps et l'esprit de dévotion. Conservez surtout avec soin la pureté de conscience, et ne faites jamais rien qui puisse la souiller ou vous rendre moins agréable aux yeux de Dieu. Que votre prière soit continuelle [2]. Aimez à vous cacher, pour donner à la lecture ou à la méditation tout le temps que vous emploieriez à vous entretenir sans fruit avec les créatures. Vous serez admis dans le secret de l'époux, si vous savez converser cœur à cœur avec lui dans la retraite. Que la solitude cependant ne vous rende point difficile ou fâcheux ; montrez-vous toujours doux et affable, mais sans vous trop familiariser avec personne ; car la familiarité est ordinairement suivie du mépris. Laissez à chacun le soin de ce qui le regarde, et ne vous inquiétez pas de ce qui se fait ou de ce qui se dit dans le monde. Il vous importe infiniment de fuir les courses ou les visites inutiles [3]. En vous rappelant la vie et les actions des saints, marchez sur leurs traces autant qu'il vous est possible, et humiliez-vous si vous ne pouvez atteindre à leur perfection. Conservez toujours le souvenir de ce que vous apprenez de bon, de quelque part que vous l'appreniez. Ne vous contentez pas de recevoir superficiellement ce que vous lisez ou ce que vous entendez ; mais tâchez d'en pénétrer et d'en approfondir tout le sens. Ne demeurez jamais en doute sur les choses que vous pouvez savoir avec certitude. Travaillez avec une sainte avidité à enrichir votre esprit ; classez avec ordre dans les compartiments de votre mémoire toutes les connaissances que vous pourrez acquérir [4] ; cependant ne forcez pas les talents que vous avez reçus de Dieu, et ne cherchez pas à pénétrer ce qui sera toujours au-dessus de votre intelligence [5].

« Si vous suivez exactement les conseils que je vous donne, ne doutez pas que vous n'arriviez, selon vos désirs, à la possession de la sagesse. Votre vie sera remplie de fleurs et de fruits. Vous féconderez la vigne du Seigneur, tout le temps que vous porterez et traînerez le joug de cette vie mortelle [6] ».

C'est à l'époque de son professorat à Cologne, que se place son admission au sacerdoce. Pour se préparer à la célébration des saints mystères, Thomas passait une grande partie de la nuit aux pieds des saints Tabernacles. Là, il rivalisait de ferveur et d'humilité avec ces esprits purs qui nous sont représentés veillant autour du sanctuaire [7]. Après le saint sacrifice, il

1. Tardiloquum te esse jubeo. — 2. Orationi vacare non desinas. — 3. Discursus super omnia fugias.
4. Quidquid poteris in armariolo mentis reponere satage, sicut cupiens vas implere.
5. Altiora te ne quæsieris.
6. Illa sequens vestigia, frondes et fructus facies, in vineam Domini Sabaoth utiles; quamdiu vitam humeris proferes ac produces. Hæc si sectatus fueris, ad id attingere poteris quod affectas. (Opuscul. 68.)
7. Isaïe, VI, 2.

prolongeait dans l'action de grâces le bonheur qu'il avait éprouvé dans la réception du pain eucharistique. D'ordinaire, il s'honorait de remplir le ministère des enfants de chœur, et de servir un autre prêtre à l'autel.

D'étranges révolutions avaient eu lieu en Italie depuis que Thomas avait quitté ce premier théâtre de sa vie militante. Frédéric II aspirait à la monarchie universelle : pour parvenir à son but, l'empereur d'Allemagne se fit le persécuteur de l'Eglise qui opposait une barrière insurmontable au triomphe de la force brutale : ce persécuteur des Papes devait finir comme tous ceux que chaque siècle a vus s'élever, mais en entraînant bien des ruines dans sa chute. La plupart des seigneurs Italiens, parmi lesquels il faut compter les frères de saint Thomas d'Aquin, s'étaient détachés de la cause de l'excommunié. Frédéric se vengea de ces défections en ravageant l'Italie : la ville d'Aquin entre autres fut rasée (1250). En apprenant les malheurs temporels de ses parents, Thomas espéra davantage pour leur salut éternel. Landolphe et Raynald comprirent en effet la leçon sévère que la Providence venait de leur donner : leur foi réveillée par l'infortune s'éleva jusqu'à la pratique la plus généreuse des vertus chrétiennes. La mère de saint Thomas, la comtesse Théodora, ploya sous les coups qui atteignaient sa maison, et imita désormais une sainteté qu'elle avait autrefois combattue. Des deux sœurs de Thomas, l'aînée voua dans le cloître son corps au travail, ses yeux aux larmes et son âme à la contemplation. La vertu de la plus jeune brilla dans l'accomplissement des devoirs sociaux : elle fut mariée au comte de San-Severino.

Thomas ne tarda pas à se rendre de nouveau dans la capitale de la France, le vrai berceau de sa gloire (1252). Avertis de son départ, les chanoines du Chapitre de Louvain, le prièrent de les honorer d'une visite et le firent arbitre de différends survenus entre eux : hommage glorieux rendu à l'extrême jeunesse de notre Saint, et qui rappelle celui que les barons anglais rendirent à l'esprit de justice de son royal ami Louis IX.

L'entrée de Thomas dans Paris ne fut point ignorée comme la première et même la seconde fois.

L'université de Paris n'avait pas oublié les triomphes de son élève ; elle le revoyait singulièrement grandi par les leçons publiques, données, durant quatre ans, dans la nouvelle université de Cologne. Elle l'accueillit avec cet enthousiasme qui présage d'ordinaire les éclatants succès, le reçut sans lui faire subir les épreuves accoutumées, au nombre de ses bacheliers. C'était le revêtir du ministère de cet enseignement secondaire qu'il venait d'exercer sur un moins vaste théâtre ; elle lui permit de s'asseoir immédiatement sur une chaire de théologie. Ce n'était cependant qu'à l'âge de trente-cinq ans que les règlements de l'université [1] permettaient d'enseigner la plus haute comme la plus difficile de toutes les sciences ; mais Thomas ne tarda pas à couvrir d'un voile glorieux l'atteinte qu'on venait de porter en sa faveur à la lettre, sinon à l'esprit de la loi commune. L'enceinte du col-

1. Règlements faits en 1215 par le cardinal-légat Robert de Courçon. (Du Theil, *Vie de Robert de Courçon.*)

Voici comment les grades se prenaient à l'Université de Paris : On n'accordait les grades universitaires qu'à ceux qui se destinaient à l'enseignement ; il fallait, pour être reçu maître-ès-arts, avoir étudié au moins six ans et en avoir vingt et un accomplis. Quant à la théologie, on ne pouvait l'enseigner que quand on l'avait étudiée huit ans et qu'on était âgé de trente-cinq. Si Thomas l'enseigna à vingt-cinq ans, ce fut par exception, à cause de son rare mérite. Le *Bachelier* lisait (expliquait) pendant un an le *Maître des sentences* (Pierre Lombard), dans la classe d'un docteur ; et, sur l'attestation de ce docteur, il subissait des examens publics : alors il était admis au grade de *licencié*, qui lui permettait d'enseigner comme docteur ; il expliquait ainsi une seconde année le *Maître des sentences*. Après quoi il recevait du chancelier de l'Université le grade de docteur, et dès lors il avait une école avec un bachelier qui enseignait sous lui.

lége Saint-Jacques ne put bientôt plus suffire à la multitude toujours croissante d'auditeurs qui se pressaient autour du jeune Bachelier dominicain ; l'infériorité de ce titre avait complétement disparu sous la supériorité de l'enseignement. Le génie a-t-il donc besoin d'un habit ou d'un nom ? Qu'on lui laisse un champ libre, et soudain il exerce son ascendant et sa souveraineté !

Les anciens docteurs eux-mêmes, les guides et les pasteurs des peuples, se firent les disciples d'un jeune homme de vingt-six ans. Les questions les plus difficiles lui arrivaient coup sur coup, de toutes les parties du monde catholique ; mais la vivacité de son esprit, secondée par l'ardeur de sa charité, multipliait les solutions avec les difficultés, les réponses avec les questions : ses traités se répandaient simultanément chez toutes les nations chrétiennes. La fécondité de sa parole, rayonnant dans tous les sens avec une si merveilleuse abondance, put dès lors le faire comparer à cet astre unique, dont le regard fécond embellit et fertilise à la fois la nature entière et dont l'image est devenue le radieux symbole de son puissant génie [1].

On vit alors se renouveler ce que l'antiquité nous raconte de quelques esprits rares et presque surhumains, qui semblent, en effet, emprunter quelque chose aux attributs exclusifs de la divinité : Thomas dictait en même temps à trois ou même à quatre secrétaires, sur des matières tout à fait dissemblables, et souvent toutes également épineuses. Sans doute, les ouvrages qui sortaient si rapidement de cette pauvre cellule du couvent dominicain, et s'en allaient, dans toutes les directions, dissiper les ténèbres et le doute, diriger l'opinion, affermir la doctrine orthodoxe, ne sont point parvenus intégralement jusqu'à nous ; mais il en reste assez pour qu'on soit obligé, afin d'en expliquer l'existence, de recourir à cette sorte de phénomène intellectuel qui donne à notre jeune Saint une si glorieuse ressemblance avec cet effrayant génie qui se nommait Origène [2].

Le Bachelier dominicain était loin d'oublier qu'il avait été revêtu du caractère et de la mission du sacerdoce. Les nombreuses églises de Paris retentissaient si souvent de sa parole, que les fidèles, de leur côté, pouvaient s'imaginer aisément que frère Thomas n'avait qu'une seule occupation, qu'un seul ministère, l'apostolat. Dans la société des chrétiens, Thomas était, en effet, un apôtre.

Le caractère et les effets de l'éloquence apostolique de Thomas d'Aquin ne nous ont guère été conservés que par la tradition et par l'histoire. Des sermons sans nombre qu'il prononça dans le cours de son ministère, nous ne possédons que des analyses courtes et décharnées, assez semblables à ces rapides souvenirs que Bossuet avait coutume de tracer, en descendant de la chaire où son génie venait d'éclater avec tant d'ampleur et de magnificence. On retrouve néanmoins dans ces notes abrégées du Docteur angélique, l'empreinte ineffaçable de sa large pensée, l'inflexible rigueur de sa méthode, un admirable emploi de l'Ecriture, l'inaltérable pureté de l'enseignement religieux, et cette guerre surtout qu'il n'a cessé de faire aux vices, à la dépravation du monde : tout le conduit à ce dernier but, le panégyrique d'un saint, comme la méditation d'un mystère, comme un discours direct de morale évangélique.

1. Tous les monuments primitifs, toutes les anciennes peintures nous représentent invariablement saint Thomas d'Aquin avec un soleil rayonnant sur la poitrine, comme saint Dominique, son patron, avec une étoile sur le front. La signification de l'un et de l'autre symbole s'applique d'une manière admirable à l'influence de ces deux hommes sur leur ordre et sur la société.

2. Ce Père grec dictait, au rapport des anciens, à sept scribes à la fois.

Les leçons de Thomas furent interrompues par des démêlés qui divisèrent, en 1253, les docteurs séculiers et les docteurs réguliers.

Durant le Carême de cette même année, quatre étudiants s'étaient révoltés contre les hommes du guet, dans les rues de Paris ; l'un d'eux avait été tué, et les autres mis en prison. Grande rumeur dans l'université : elle redemande ses élèves, qui lui sont rendus dès le lendemain ; elle exige plus encore, elle veut que ceux qui les ont si cruellement traités, soient punis. Cette seconde réparation s'étant fait attendre, les docteurs séculiers suspendent leurs leçons, et s'engagent par serment à la poursuivre jusqu'au bout. Les docteurs réguliers continuent cependant à ouvrir leurs écoles, et ne croient pas devoir adopter pour eux-mêmes une semblable mesure. En cela ils ne faisaient qu'imiter la conduite de leurs prédécesseurs, qui avaient également refusé d'entrer dans cette sorte de conspiration, lorsque, dans une occasion toute pareille, en 1229, sous la minorité du roi et la régence de sa mère, les docteurs abandonnèrent la capitale pour se retirer en diverses villes du royaume.

La satisfaction une fois obtenue, les docteurs universitaires font un statut portant que tout maître, en quelque faculté que ce soit, sera rigoureusement obligé de fermer son école, dans des cas semblables à celui qui vient d'arriver. Refus de la part des religieux de jurer, comme on l'exige d'eux, l'observation de cette règle nouvelle, et cela malgré l'adresse toute particulière avec laquelle la formule en était rédigée [1]. Nouveau décret de l'université, qui les exclut de son corps et les prive de leurs chaires.

Mais il y avait une puissance alors dans le monde prête à réprimer tous les genres d'oppression et de tyrannie. Les religieux, injustement dépouillés de leurs droits, en appellent aussitôt au Saint-Siége. Innocent IV, et après lui Alexandre IV, ordonnèrent le rétablissement des chaires indépendantes des docteurs réguliers, nommément celles des Dominicains. Parmi tous ces mouvements dont il était enveloppé, Thomas ne perdit rien de cette paix intérieure, qui est la sphère propre du génie autant que de la vertu. Son nom se mêlait fréquemment à ces ardentes querelles, sans qu'il en montrât aucun souci. En vain était-il insulté jusque dans l'exercice public du ministère apostolique ; il garda constamment le calme de l'innocence et de la dignité. Interrompu dans sa prédication, un dimanche des Rameaux, dans l'église même de Saint-Jacques, par un émissaire de l'université, il écoute sans émotion l'avertissement injurieux que cet homme venait apporter à l'auditoire, de la part de ses maîtres, et poursuit, sans répondre, l'instruction commencée.

A l'époque où nous sommes parvenus, Bonaventure et Thomas se visitaient souvent dans la pauvre cellule que chacun d'eux, en son couvent, avait rendue si célèbre et si puissante. Là, dans le travail non interrompu de la prière et de l'étude, se forgeaient les armes terribles qui tout à l'heure serviront pour le triomphe de la religion et la confusion de ses ennemis. Le religieux de saint François vint visiter un jour son frère dominicain ; et dans la naïveté de son affection et de son humilité, il lui disait : Quel est le livre, mon frère, où vous puisez les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages ? — Voilà mon livre ! répondit frère Thomas en montrant à son illustre ami l'image de Jésus crucifié. — Saint Paul eût avoué cette réponse ! Bonaventure en avait compris tout le sens. On sait à quel point il était avancé dans la lecture de ce grand livre, quelles pages touchantes et sublimes il en a retirées, pour les livrer à l'admiration, à l'édification du monde.

1. Dupin, *Hist. du* XIII*e siècle*, p. 623.

Un autre jour, c'était Thomas qui s'en allait, accompagné d'un de ses frères, rendre visite à son ami Bonaventure. Mais arrivé près de la cellule de ce dernier, il l'aperçut penché sur sa table solitaire, et se livrant actuellement au travail de la composition. — Laissons, dit-il à voix basse, laissons un saint écrire à la gloire d'un saint ! — Bonaventure travaillait alors à cette vie de saint François où l'âme de ce grand patriarche semble avoir passé tout entière. Thomas n'ignorait pas le sujet qui occupait son ami ; et il connaissait assez son âme séraphique pour devancer la voix de la postérité, dans la place qu'elle devait assigner au fils à côté d'un tel père !

Après un voyage que Thomas fut obligé de faire en Italie pour défendre devant le Pape et son sénat la cause des religieux mendiants attaqués par un membre de l'université de Paris — le fameux Guillaume de Saint-Amour, — il revint à Paris où l'attendait le bonnet de docteur. C'est ici le cas d'admirer la profonde humilité des saints. Thomas d'Aquin se croyait indigne de ceindre le laurier doctoral ! et il ne fallut rien moins qu'un ordre du ciel pour tarir ses larmes et mettre un terme à ses répugnances. La nuit qui précéda le jour fixé pour son acte public, Thomas vit en songe un vieillard, à l'aspect vénérable, au front serein, qui lui demanda quel était le sujet de sa tristesse. — Elle n'est que trop juste, répondait-il, puisqu'on me force à prendre rang parmi les docteurs ; de quoi je ne suis point capable. — Et le vieillard lui dit : L'ordre même que vous avez reçu, mon fils, doit faire votre assurance ; il détruit votre volonté propre, et vous manifeste la volonté de Dieu dans celle de vos supérieurs. Vous prendrez pour texte de votre thèse, ces paroles du Psalmiste : « Vous arroserez les montagnes des eaux qui descendent de vos hauteurs sublimes ; la terre se rassasiera du fruit de vos travaux [1] ». Le lendemain, nouvelle preuve d'humilité, en présence de toutes les facultés réunies dans une des salles de l'évêché de Paris : Bonaventure et Thomas, qui doivent subir l'épreuve le même jour se disputent la dernière place. Thomas cède enfin, comme le plus jeune. Il développe le magnifique passage du Prophète, en l'appliquant à la divine économie de la religion, qu'il montre comme illuminant toutes les âmes des célestes rayons de la grâce et de la vérité. La postérité a fait de ce même texte une autre application ; elle n'a pas trouvé d'autre expression pour rendre l'influence que le nouveau Docteur devait exercer sur l'univers chrétien, de ce torrent de lumière et de vie qu'il devait répandre sur les plus hauts sommets comme sur les plus humbles vallées du monde des intelligences. Une acclamation unanime l'avait nommé docteur.

Ce jour, 23 octobre 1257, produisit Thomas d'Aquin sur le vaste théâtre de la société chrétienne, investi de la triple autorité du génie, de l'admiration et de la vertu. Or, cet homme qui avait fait taire l'envie, confondu l'erreur, fait triompher la cause des Ordres religieux mendiants et le dévouement évangélique, acquis enfin d'une manière si décisive la haute domination de la science et de la sainteté, venait à peine d'entrer dans la trente et unième année de son existence !

Revêtu du titre de docteur, Thomas s'empressa de reprendre le triple enseignement du professeur, du prédicateur et de l'écrivain. C'est alors qu'il adressa au Père Renaud, le plus cher et le plus constant de ses amis, un traité de théologie en deux cent cinquante-six chapitres [2].

Quelque idée qu'on ait pu se former de la modestie de notre Saint, on aura de la peine à croire, sans doute, qu'il ait donné à un ouvrage aussi

1. Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra. (Psalm. CIII, 13.)
2. Opusc. 2, *Compendium Theologiæ, ad fratrem Reginaldum, socium suum charissimum.*

considérable, le titre d'*Abrégé de Théologie*. C'est cependant ce qu'il fait dans son préambule.

Dans cette première année de son doctorat, Thomas rédigea en outre son *Apologie des Ordres religieux* et sa *Somme contre les Gentils*. Ce dernier ouvrage, entrepris à la prière de saint Raymond de Pennafort, un autre enfant de saint Dominique, était tracé sur d'assez larges bases pour comprendre la réfutation simultanée du judaïsme, du manichéisme et du mahométisme. Il fut traduit aussitôt en grec, en hébreu, en syriaque, et les missionnaires que les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François ne cessaient d'envoyer dès lors chez les nations étrangères, au centre du boudhisme et jusqu'au fond de l'Orient, ne s'engageaient plus dans ces difficiles entreprises sans emporter avec eux une arme aussi précieuse.

Cette œuvre si considérable fut immédiatement suivie d'un travail plus considérable encore, sur toutes les Epîtres de saint Paul [1] ; c'était la portion des Ecritures que Thomas aimait le plus après l'Evangile.

La sainte passion du jeune Docteur de Paris pour l'Apôtre des nations mérita une faveur miraculeuse. Evoqué par la force de ce sentiment, Paul franchit les fatales limites qui séparent ce monde matériel du sublime séjour des âmes ; il découvrit ses traits immortels aux yeux de son fervent interprète.

Mais cette entrevue avec les esprits supérieurs n'était qu'une première épreuve pour l'humilité de notre Saint, un essai pour son regard mortel. Après la visite de l'Apôtre, il était destiné à recevoir celle du Maître des Apôtres.

A l'époque où vivait saint Thomas d'Aquin, la question des accidents eucharistiques s'agitait dans toutes les écoles chrétiennes, et partageait les docteurs de la première de toutes, l'Université de Paris. Il fallait décider si ces accidents avaient quelque chose de réel, ou n'étaient qu'une simple apparence. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'était jamais mise en question ; elle était reconnue, proclamée comme une vérité aussi ancienne que le christianisme : il ne s'agissait que de déterminer la nature des accidents qui le présentent à nos sens.

Fatigués de discussions dont on ne pouvait prévoir le terme, tous les docteurs furent d'avis de s'en rapporter sur cette grande question, au sentiment seul de frère Thomas d'Aquin, qui professait alors dans l'Université de Paris depuis plusieurs années, n'étant encore âgé que de trente-deux ans. Tous ses confrères déclarèrent qu'ils tiendraient pour vraiment conforme aux lumières de la raison et de la foi la décision que donnerait le jeune docteur, car ils avaient plus d'une fois éprouvé combien, plus sûrement que les autres, il saisissait le vrai point de la difficulté, combien plus clairement il la développait.

Les écrits où chacun exprimait son sentiment ayant été remis entre ses mains, Thomas d'Aquin se recueille, s'élève à une haute contemplation, prie selon sa coutume ; puis il trace, avec autant de précision que de lucidité, ce que l'esprit de Dieu daigne inspirer à son âme.

Cependant il ne veut point porter en présence des docteurs et des écoles le fruit de sa science et de son oraison, avant de consulter celui-là même dont il avait dû parler, dont il avait imploré l'appui. Il vient à l'autel, et plaçant en face du tabernacle, comme devant le Maître des maîtres, ce qu'il avait écrit sur le sujet controversé, il lève les mains vers l'image de Jésus crucifié, et prie de la sorte :

1. *In omnes Epistolas divi Pauli expositio.* (*Oper. div. Thom. Aquin.*, t. 16.

« Seigneur Jésus, vous qui résidez véritablement dans ce Sacrement admirable, vous dont les œuvres sont d'incompréhensibles merveilles, je vous en conjure humblement, si ce que j'ai écrit sur vous-même est conforme à la vérité, donnez-moi de l'enseigner et de le persuader de votre part à mes frères ; s'il existe, au contraire, dans cet écrit quelque chose qui s'éloigne de la foi catholique, mettez-moi dans l'impossibilité de le produire à leurs yeux ».

Or, le docteur avait été suivi par son compagnon habituel et par plusieurs autres religieux de l'Ordre, lesquels virent Jésus-Christ qui lui apparaissait, et qui, debout sur les feuilles mêmes écrites de la main de Thomas, lui disait avec amour : « Vous avez dignement écrit, mon fils, sur le Sacrement de mon corps : *Bene scripsisti de me, Thoma* », et l'oraison du Docteur se prolongeant encore, il fut vu s'élever à peu près à une coudée en l'air, comme poussé d'un côté par l'ardeur propre de sa prière, et soulevé de l'autre par l'attrait de son Dieu [1].

La solution de saint Thomas était en faveur de la réalité des accidents ou espèces eucharistiques. D'après lui, ces accidents, ces espèces ou apparences, bien qu'intimement liés à la substance du pain et du vin qui les supporte, ont pourtant une existence propre, et ils conservent cette existence, alors que les substances du pain et du vin ont été converties en celles du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi ce que nous voyons, ce que nous touchons dans l'Eucharistie, la quantité, la couleur, la figure, sont choses réelles, et nos sens ne sont nullement trompés comme on serait obligé de l'admettre dans l'opinion contraire.

L'opinion de saint Thomas fut universellement adoptée ; elle n'est pas de foi, mais l'Eglise a bien marqué la préférence qu'elle lui donne, puisque dans l'office du Saint-Sacrement dont nous aurons à parler, elle fait réciter une partie de ce que le saint Docteur a écrit sur ce sujet.

Les savants n'étaient pas les seuls qui rendissent justice au rare mérite de Thomas. Saint Louis, roi de France, avait une entière confiance en ses lumières, et lui demandait son avis sur les plus importantes affaires de l'Etat. Il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le Saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité. Quand toutefois il était obligé de l'accepter, il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent. Etant un jour à la table du roi, il lui arriva une de ces distractions particulières aux grands hommes qui doit être rapportée ici. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Bulgares, ou nouveaux manichéens, laquelle, depuis quelques années, s'était renouvelée en Italie. Comme il avait la tête pleine de sa matière, et l'esprit fortement occupé des profondes méditations qu'il avait faites, il s'écria tout à coup : « Voilà qui est décisif contre les manichéens [2] ». Son prieur, qui l'avait accompagné, lui ayant dit de penser au lieu où il était, il se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi : mais ce bon prince, loin de marquer aucun mécontentement, ordonna à un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement que le Saint venait de faire, de peur qu'il ne s'échappât de sa mémoire.

Les chapitres généraux tenus régulièrement chaque année par les

1. Ce que nous venons de mentionner est extrait des *Bollandistes* (t. ier, mars, p. 675, n. 53). L'auteur cite le manuscrit d'un historien contemporain nommé Guillaume de Tocco. Ce dernier déclare tenir le fait qu'il rapporte d'un religieux qui habitait le couvent de Saint-Jacques dans le même temps que saint Thomas d'Aquin.

2. Conclusum est contra manichæos.

Frères Prêcheurs, n'avaient pas uniquement pour but de perpétuer la sainteté de leur Ordre : ils se proposaient en même temps le perfectionnement des études. Thomas assista à celui de 1259, tenu à Valenciennes; on lui adjoignit Albert le Grand, son maître, et Pierre de Tarentaise, son disciple, pour la rédaction des règlements qui devaient procurer l'uniformité de l'enseignement dans les maisons dominicaines. Ces règlements sont encore en partie observés de nos jours dans les écoles de l'Ordre de Saint-Dominique.

A son retour à Paris, Thomas aurait dû suspendre le cours de ses leçons publiques, d'après les lois universitaires, qui ne permettaient aux professeurs de théologie que trois années consécutives d'enseignement dans la même école : mais le mouvement d'admiration qui avait porté les docteurs de Paris à placer Thomas sur la chaire théologique avant l'âge requis, les porta encore à prolonger un enseignement dont l'honneur revenait tout entier à leur corps. Les charmes de la vertu, son affabilité et sa modestie lui gagnaient encore plus les cœurs que sa science.

Un de ses propres élèves, dans son acte public pour la licence, osa s'élever contre les sentiments qu'il avait enseignés, soutenir des propositions qu'il avait formellement combattues. Thomas, qui était présent, garda cependant le silence. Ses autres disciples s'en plaignirent ensuite à lui-même : Thomas leur renouvela de vive voix la leçon de patience et de bonté qu'il leur avait donnée par sa conduite. Mais si la charité avait paru exiger ce premier sacrifice, la vérité ne pouvait non plus perdre ses droits : et notre saint avait dès longtemps appris à confondre ses intérêts avec ceux de la vérité [1]. Le répondant, selon l'usage, dut paraître encore le lendemain dans une des salles de l'évêché, devant une assemblée plus nombreuse et plus imposante. Ni l'exemple touchant qu'il avait reçu de son maître, ni les réflexions de la nuit n'apportèrent aucun changement à sa thèse. Le Docteur crut alors devoir rompre le silence, pour justifier aux yeux de tous l'enseignement dont il avait nourri l'esprit de ses élèves. Il cita les autorités, les discuta ; il posa les principes, en déduisit les conséquences ; il détruisit une à une toutes les propositions du jeune gradué, en montrant tout ce qu'elles renfermaient de faux et de dangereux ; mais tout cela avec un tel mélange de douceur et de sérénité, que son élève, rentrant tout à coup dans les bornes du devoir, efficacement corrigé de son amour-propre, se montra tout heureux d'une défaite qui lui faisait ouvrir les yeux à la lumière. Maltraité par une froide argumentation, par une parole sans entrailles, cette jeune âme eût pu se raidir dans son opinion, s'enfoncer sans retour dans les voies ténébreuses de l'erreur. Il en a moins fallu quelquefois pour donner naissance à des hérésies ! Relevée tendrement par une main paternelle, elle revint aussitôt au culte, à l'amour de la vérité.

Un autre jeune homme osa lui dire un jour qu'il ne gagnait pas à être connu, et que son mérite était loin d'égaler sa réputation. Qu'eût répondu un de nos modernes philosophes ? Voici la réponse du Docteur catholique : Vous avez raison, mon ami ; aussi voudrais-je que le monde se détrompât, en me voyant étudier sans relâche !

Le pape Urbain IV, qui connaissait tout le mérite de notre Saint, l'appela à Rome en 1261. Thomas y fut chargé par son général de professer la théologie, emploi dont il s'acquitta avec son talent ordinaire. Le souverain Pontife voulut l'élever plusieurs fois aux dignités ecclésiastiques ; mais le Saint les refusa toutes, et préféra l'état de simple religieux à des places que l'am-

1. Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 668.

bition rechercherait moins, si elle était capable de réfléchir sur les dangers qui les environnent. Tout ce qu'Urbain put obtenir de lui fut qu'il ne s'éloignerait point de sa personne. Ceci lui procura l'occasion d'annoncer la parole de Dieu dans toutes les villes où le Pape avait coutume de résider, comme à Rome, à Viterbe, à Orvieto, à Fondi et à Pérouse. Prêchant à Rome un jour de vendredi saint, il parla d'une manière si touchante de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et de l'ingratitude de ceux-ci envers le Rédempteur, qu'il fit couler les larmes de tout son auditoire : les soupirs et les gémissements de l'assemblée l'obligèrent même de s'arrêter plusieurs fois. Le sermon qu'il fit le jour de Pâques suivant sur la gloire de Jésus-Christ et sur le bonheur de ceux qui ressuscitent avec lui par la grâce, produisit encore de merveilleux effets. Guillaume de Tocco ajoute que, comme le Saint sortait de l'église de Saint-Pierre, après son sermon, une femme se trouva tout à coup guérie d'une perte de sang, en touchant les bords de son habit. Mais la conversion de deux rabbins distingués parmi les juifs fut un prodige encore plus grand. Le Saint, qui les avait rencontrés par hasard à la maison de campagne du cardinal Richard, entra en dispute avec eux, et leur prouva solidement que le Messie était venu ; que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Evangile. On convint de part et d'autre que l'on reprendrait la conférence le lendemain. Thomas passa la nuit au pied des autels, et conjura Celui qui peut seul convertir les cœurs d'achever l'ouvrage qu'il avait déjà commencé. Sa prière fut exaucée. En effet, les deux rabbins le vinrent trouver le lendemain matin, non pour recommencer la dispute, mais pour embrasser la religion chrétienne. Leur exemple fut suivi par plusieurs autres juifs.

Ces difficiles conquêtes, Thomas ne les a pas seulement accomplies par sa vivante parole ; après sa mort, il n'a cessé de parler avec la même efficacité [1].

L'Espagne vit, au XVe siècle, un autre rabbin, dont le nom est connu dans l'histoire de la science, renoncer, en lisant la *Somme* de saint Thomas sur l'accord de l'ancienne avec la nouvelle alliance [2], à ses antipathies nationales, fortifiées par les études de toute sa vie, pour embrasser la grâce du christianisme. Sous l'inspiration de ce génie si dévot à la Reine des vierges, le rabbin Paul de Burgos voulut être nommé, à son baptême, Paul de Sainte-Marie. Il fut successivement évêque de Carthagène et de Burgos, sa patrie ; il mourut patriarche d'Aquilée [3].

Dans le siècle suivant, un zélé disciple de Mélanchthon, Théobald Thamer, entreprend la lecture de la *Somme*, dans le dessein d'en combattre la doctrine, d'en ruiner les résultats, et de détruire l'un des plus fermes appuis de l'Eglise catholique. Avait-il entendu la parole de son confrère Martin Bucer, l'apôtre luthérien de Strasbourg : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam ;* « Débarrassez-moi de Thomas, et je ferai crouler l'Eglise ? » Mais il s'aperçoit bientôt que l'œuvre est au-dessus de ses forces : il tombe écrasé sous le poids du génie ; il se relève catholique fervent [4]. Un homme plus illustre encore, élevé dans les principes de Calvin, mais que le doute tourmente au sein de la réforme, se sent pressé de chercher la vérité chrétienne dans les

1. Defunctus adhuc loquitur. (*Hebr.*, cap. 11, v. 4.) — 2. *Sum. Theol.*, 1, 2, quæst. 101, 102 et 103. — 3. Mariana, *Hist. Hisp.*, liv. XIX.

4. Il existe quelque analogie entre le changement de ce docteur luthérien et celui qui s'était opéré dans les sœurs de Thomas, lorsqu'elles essayèrent de le convertir, sinon à l'erreur, du moins au monde. Les dispositions étaient également hostiles de part et d'autre, et la défaite fut également glorieuse à notre Saint.

ouvrages de saint Thomas d'Aquin [1] ; bientôt cette vérité luit à ses yeux : il abjure le calvinisme, il se jette avec transport entre les bras de l'Eglise catholique ; celle-ci l'accueille avec amour, et récompense plus tard ses talents et ses services par les plus éminentes dignités : cet homme fut le cardinal Jacques Davy Duperron !

C'est pendant ce premier séjour à Rome qu'il écrivit son *Commentaire littéral de tout le livre de Job*, et cette admirable explication des Evangiles par les Pères, que les érudits ne connaissent que sous le nom de *Chaîne d'or (Catena aurea)*.

Quelques années après, c'est-à-dire en 1264, Thomas d'Aquin fut appelé de nouveau par le pape Urbain IV, qui se trouvait alors à Orvieto. Il s'y rendit et profita des premiers entretiens qu'il eut avec le Saint-Père pour lui proposer l'établissement, dans toute l'Eglise catholique, d'une solennité spéciale en l'honneur de la divine Eucharistie.

Déjà cette fête se célébrait dans plusieurs églises. Celle de Liége avait été la première de toutes. Une pieuse religieuse, nommée Julienne, avait eu une vision à ce sujet et l'avait communiquée à l'archidiacre de Liége, qui depuis fut le pape Urbain IV, et qui approuva le projet d'une fête pour le Saint Sacrement. L'office fut composé par un religieux de l'Ordre auquel appartenait Julienne, et la fête eut lieu pour la première fois en l'année 1247. De Liége elle se répandit dans d'autres contrées, et l'empressement des populations à ces pieuses cérémonies faisait désirer qu'on pût partout les célébrer, et nul ne le souhaitait avec plus d'ardeur que frère Thomas.

Les pieuses pensées que le Saint nourrissait depuis longtemps dans son cœur à ce sujet, n'étaient ni moins profondes, ni moins anciennes dans l'âme du Vicaire de Jésus-Christ. Les prodiges nouveaux qui s'opéraient chaque jour sur les saints autels, n'avaient fait qu'exciter les pieux désirs du souverain Pontife. Il semblait que Dieu lui-même eût voulu confondre les doutes ou les profanations de l'impiété, et seconder l'amour et la foi des peuples par diverses interventions miraculeuses de sa puissance. Le sang avait à plusieurs reprises coulé des hosties consacrées, et divers peuples chrétiens avaient été les témoins de ces prodiges.

Le pape Urbain IV ayant décidé l'établissement de la fête du Très-Saint Sacrement, voulut que l'office en fût composé par les deux plus beaux génies du siècle. Il manda donc près de lui l'angélique Thomas et le séraphique Bonaventure : « Frères », leur dit-il, « je veux établir dans toute l'Eglise la plus grande et la plus touchante solennité ; je veux célébrer le Sacrement d'amour et de miséricorde ». Puis il développe son plan aux deux moines et leur ordonne de se mettre en mesure de l'exécuter. L'humilité des deux Saints s'étonne du choix du Pontife ; ils résistent, mais en vain ; à une époque fixée, ils doivent soumettre leur travail à celui qui, mieux que tout autre, est capable de le juger.

Thomas et Bonaventure, au jour déterminé par le souverain Pontife, se rendent près de lui, la modestie sur le front et la défiance d'eux-mêmes dans le cœur. « Commencez, Frère Thomas », dit Urbain IV. Le saint Religieux lit d'abord les antiennes des diverses parties de l'office, les leçons, les répons ; tout était pris dans la sainte Ecriture et parfaitement adapté au sujet de la nouvelle solennité. Le Pape garde le silence, tandis que Bonaventure ne peut contenir un geste d'approbation promptement réprimé par le respect.

1. Préface des œuvres du cardinal Duperron.

Thomas passe à l'hymne du matin : *Sacris solemniis ;* il arrive à cette strophe ravissante :

Panis angelicus fit panis hominum,
Dat panis cœlicus figuris terminum.
O res mirabilis ! manducat Dominum
Pauper, servus et humilis.

Le pain des anges devient le pain de l'homme ; ce pain céleste met fin aux anciennes figures. O merveille ineffable ! l'homme pauvre, misérable et réduit à la condition des esclaves, se nourrit du corps de son Seigneur.

Des larmes humectent les paupières de Frère Bonaventure, et on entend, sous sa robe de bure, le frôlement d'un parchemin dont les fragments tombent sur le sol.

Quelle admirable majesté dans le début de l'hymne de Laudes :

Verbum supernum prodiens,
Nec patris linquens dexteram,
Ad opus suum exiens,
Venit ad vitæ vesperam.

Le Verbe éternel, descendu jusqu'à nous sans quitter la droite de son Père, pour consommer son œuvre, marcha de lui-même au soir de sa vie mortelle.

On entend ensuite ces strophes si pleines de suavité :

O Salutaris hostia !
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia :
Da robur, fer auxilium :

O Victime sainte du salut qui nous ouvrez la porte du ciel, voyez : l'ennemi nous livre de rudes combats. Fortifiez-nous contre ses attaques, prêtez-nous votre secours.

Uni Trinoque Domino
Sit sempiterna gloria,
Qui vitam sine termino
Nobis donet in patria.

Gloire éternelle au Dieu Trois et Un ! daigne sa bonté nous accorder dans la céleste Patrie la vie qui n'aura pas de fin.

Le ravissement de Frère Bonaventure se contient à peine, et de nouveaux fragments de parchemin tombent à ses pieds.

Urbain IV, non moins profond théologien que pieux pontife, semble surtout frappé par le *Lauda, Sion*, où il trouve un traité complet de la plus haute et de la plus sublime théologie sur le mystère du jour.

Thomas finit par le *Pange, lingua*, dont la quatrième et la cinquième strophe résument admirablement le sacrement de l'Eucharistie :

Verbum caro panem verum,
Verbo carnem efficit,
Fitque sanguis Christi merum,
Et si sensus deficit,
Ad firmandum cor sincerum
Sola fides sufficit.

Le Verbe fait chair change par sa parole un pain véritable en sa propre chair : par la vertu de cette même parole, le sang du vin devient le sang du Christ ; et si les sens sont impuissants à expliquer un tel prodige, la foi suffit pour affermir un cœur véritablement sincère.

Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui,
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui,
Præstet fides supplementum
Sensuum defectui.

Adorons, avec un profond respect, un Sacrement si digne de nos hommages ; que l'ancien précepte cède au nouveau, et que la foi supplée à la faiblesse de nos sens.

Lorsque le Docteur angélique eut fini de lire cette œuvre où son génie s'était révélé sous un jour inattendu, car le profond théologien s'y était montré poëte sublime, il y eut un long et profond silence. Urbain IV dit enfin : « A votre tour, frère Bonaventure ! »

Le saint moine se jette aux pieds du Pape, en s'écriant : « Très-saint Père, pendant que j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées à mon frère

Thomas. Aussi, très-saint Père, j'aurais cru commettre un sacrilége si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage. Voici, très-saint Père, ce qui en reste »; et le Religieux montrait au Pape les fragments de parchemin qui jonchaient le parquet. Le Pontife admira et loua l'humilité de Bonaventure non moins que le génie de Thomas.

Le 19 juin 1264, la fête du *Corpus Domini* fut célébrée avec une grande pompe, et depuis lors les hymnes de saint Thomas d'Aquin répètent, à travers les générations et les siècles, la même pensée, le même sentiment, la même vie. Il y a certaines nations, certaines églises qui ont des chants particuliers pour toute autre fête ; mais ici elles se réunissent toutes en une seule voix pour répéter la voix de l'Ange de l'école ; et ces chants du grand théologien, confondus avec les chants inspirés du Roi-Prophète, remonteront sans cesse vers le trône de l'Agneau, avec les nuages de l'encens, les flots de l'harmonie, le parfum des fleurs nouvelles, et les élans enflammés de toutes les âmes qui, des obscurités du temps, aspirent sans cesse aux pures visions de l'immortalité !

C'est évidemment dans le culte de la sainte Eucharistie que le grand Docteur trouvait ses lumières. Voulons-nous savoir la source de ces clartés merveilleuses qui étonneront éternellement le philosophe et le théologien, écoutons le grand homme, il va nous livrer lui-même son secret :

Adoro te devote, latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas :
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit.

O Dieu ! ô mon Dieu ! je vous adore ; vous êtes là caché sous les figures, mais présent et vivant. Mon cœur vous a reconnu ; il s'abandonne à vous parce que, en vous contemplant, il défaille d'amour à vos pieds.

Jesu quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio,
Ut te revelata, cernens, facie
Visu sim beatus tuæ gloriæ.

Je vous en conjure, accordez-moi ce dont j'ai tant soif : ô Jésus, que je contemple sous les voiles, faites que je sois heureux à la vue de votre gloire !

Cependant l'autorité du souverain Pontife allait entrer une dernière fois en lutte avec l'humilité de Thomas d'Aquin. Clément IV, qui avait succédé à Urbain IV, le 5 février 1265, paraissait avoir hérité des sentiments du pape défunt pour le docteur angélique. La bulle qui lui conférait le siége de Naples était déjà signée ; mais alors l'affliction du Frère Prêcheur devint si profonde, sa prière si touchante, que Clément IV consentit à supprimer cet acte authentique de son pouvoir.

C'est dans la première année du pontificat de Clément IV qu'il faut placer les commencements de la *Somme de Théologie*. Ce devait être là, comme on le sait, le monument principal du treizième siècle, la plus haute formule qui fût jamais de l'enseignement catholique, et comme nous le verrons, le but total de l'existence de Thomas d'Aquin. Dégoûté, ainsi qu'il le dit lui-même dans le préambule de ce grand ouvrage, par l'exubérance, l'obscurité, le désordre des Théologies scolastiques existant jusqu'à ce jour, il conçut le plan d'un résumé substantiel, lumineux et méthodique [1], où serait compris le christianisme tout entier, depuis l'existence de Dieu jusqu'au dernier précepte de la morale évangélique ; une véritable encyclopédie reli-

1. Consideravimus hujus doctrinæ novitias, in iis quæ a diversis scripta sunt, plurimum impediri; partim quidem, propter multiplicationem inutilium quæstionum, articulorum et argumentorum; partim etiam, quia ea quæ sunt necessaria talibus ad sciendum, non traduntur secundum ordinem disciplinæ, sed secundum quod requirebat librorum expositio, vel secundum quod se præbebat occasio disputandi;

gieuse, débarrassée de tous les éléments étrangers, de toutes les superfétations inutiles, comprenant dans leur ordre logique et naturel tous les points spéculatifs et pratiques de la foi révélée ; en sorte que chacun formât un tout complet, et que, dans leur enchaînement, ils concourussent tous à la composition d'un vaste corps de doctrine, image fidèle de cette religion dont une main divine a tracé les lignes inflexibles et les admirables proportions, image par conséquent de la divinité elle-même, qui, de toutes ses œuvres, a voulu que la révélation portât les traits les plus frappants et les plus glorieux de son éternelle beauté.

Pour apprécier l'influence et les résultats de la *Somme de Théologie*, il faudrait retracer l'histoire de toutes les écoles catholiques depuis le treizième siècle. Les souverains Pontifes, les Conciles, les Ordres religieux et les écrivains de tous les siècles, se sont réunis pour accepter les enseignements, pour exalter le mérite de ce grand ouvrage. Quand les ambassadeurs du royaume de Naples vinrent demander la canonisation de Thomas d'Aquin au pape Jean XXII, le pontife, qui les reçut en plein consistoire, leur dit : « Lui seul a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs ensemble ; et l'on profitera plus en une année avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres [1] ». Et comme quelqu'un, dans le cours du procès de canonisation, remarquait qu'il n'avait point opéré de miracles, le Pape répondit : « Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles [2] ». L'Eglise grecque concourt dans ses éloges avec l'Eglise latine. Le cardinal Bessarion, la gloire de la Grèce catholique, l'un des plus beaux génies du quinzième siècle et des plus ardents promoteurs de la renaissance, avait coutume de dire que Thomas d'Aquin était le plus savant des saints et le plus saint des savants. Tolet, un autre prince de la cour romaine, mêlé à tous les événements religieux et politiques du siècle suivant, proclame, sans hésiter, que les livres de Thomas lui tiennent lieu de tous les autres [3]. Dans l'impossibilité de rapporter ici tous les témoignages glorieux rendus au docteur angélique, à sa *Somme* en particulier, qu'il nous suffise de rapporter un fait qui résume magnifiquement, à ce qu'il nous semble, ce concert unanime de tous les âges et de toutes les intelligences de la catholicité en son honneur. Dans le concile de Trente, une table était placée au milieu de la salle où siégeaient les Pères du concile, et sur cette table étaient l'Ecriture sainte, les décrets des Papes et la *Somme* de saint Thomas. Après cela concluons, avec le poëte du treizième siècle, que le Docteur habite une sphère où les louanges ne peuvent plus parvenir [4], ou bien, avec un écrivain de nos jours, que Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints [5].

La composition de la *Somme théologique* occupa les neuf dernières années de la vie de saint Thomas, sans que cependant il renonçât à aucune des fonctions, à aucun des devoirs que le ciel lui avait imposés. Depuis longtemps Bologne désirait posséder un professeur si capable de soutenir son antique renommée. La présence de Thomas dans cette ville ranima l'amour des fortes études.

partim quidem, quia eorumdem frequens repetitio et fastidium et confusionem generabat in animis auditorum.

Hæc igitur et alia hujusmodi evitare studentes, tentabimus, cum assistentia divini auxilii, ea quæ ad sacram doctrinam pertinent, breviter ac dilucide prosequi, secundum quod materia patietur. (*Sum. Theol.* prol.)

1. Plus illuminavit Ecclesiam quam omnes alii doctores ; in cujus libris plus proficit homo uno anno, quam in aliorum doctrina toto tempore vitæ suæ.

2. Tot fecit miracula, quod scripsit articulos. — Doctrina ejus non potuit esse sine miraculo.

3. Pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium.

4. Dante, *Paradiso*, cant. 12. — 5. Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs.*

La gloire du docte professeur n'était pas tellement éclatante néanmoins, qu'elle ne fût quelquefois méconnue, comme nous avons vu qu'elle avait été plus d'une fois insultée. Un jour donc que frère Thomas se promenait à pas lents sous le cloître du couvent de Bologne, complétement absorbé dans ses profondes méditations, un frère laïque lui dit qu'étant obligé de sortir pour quelques affaires, le supérieur lui avait permis de prendre avec lui le premier religieux qu'il rencontrerait. Le Docteur, sans alléguer ni le mal qu'il souffrait actuellement à une jambe, ni les occupations plus sérieuses qui remplissaient tous ses moments, se mit aussitôt en devoir d'accompagner ce bon frère ; mais celui-ci marchait avec tant de précipitation, que Thomas restait souvent en arrière. Le grand homme fut promptement reconnu dans la ville ; et le cortége des citoyens se chargea de rappeler son devoir et d'apprendre le nom de son compagnon à ce religieux, si complétement étranger aux plus grandes préoccupations de son siècle, comme aux plus vulgaires attentions de la charité. Rentré dans le couvent, il se jette aux pieds du Docteur angélique, et lui demande pardon de son ignorance et de son indiscrétion. Thomas le relève avec sa douceur ordinaire, et lui dit en souriant : Ce n'est pas vous, mon frère, qui avez besoin d'excuse, c'est moi ; j'aurais dû me souvenir que l'état de ma jambe ne me permettait pas de marcher aussi vite qu'il l'eût fallu !

Thomas venait de publier alors la première partie de sa *Somme*. Deux années d'une vie si active lui avaient suffi pour élaborer les cinq cent quatre-vingt-quatre articles dont se compose ce magnifique travail !

Après la mort de Clément IV, cet ami dévoué, ce puissant auxiliaire de ses généreuses pensées, Thomas interrompit les leçons de théologie qu'il donnait depuis trois ans à Bologne, pour se rendre une fois encore dans la capitale de la France, comme s'il eût senti le besoin de faire ses derniers adieux à cette grande et noble cité, au saint et glorieux monarque qui régnait alors sur elle. Quant au motif réel qui l'appelait à Paris, ce fut très-probablement le chapitre général de 1269, tenu dans cette capitale, et sans doute aussi, l'appel de Louis IX, qui, au moment de s'engager dans une nouvelle croisade, désirait recevoir les conseils et la bénédiction d'un religieux aussi grand par ses lumières que par sa sainteté.

Au commencement de 1272, le chapitre général des Prêcheurs, tenu à Florence, reçut à la fois de presque toutes les Universités de l'Europe des demandes qui formaient le plus magnifique concert à la louange du Docteur angélique. Comme si un étrange pressentiment de sa mort prochaine se fût tout à coup répandu dans le monde, chaque ville savante tentait les derniers efforts pour obtenir l'inappréciable avantage de le posséder et de l'entendre.

Bologne, dont le séjour avait été si favorable à son génie ; Paris, où il avait jeté les premiers fondements de sa gloire et qui l'avait élevé comme un fils ; Rome, qui semblait être le seul théâtre digne de ce roi de la pensée; Naples, qui, après tout, avait donné le Docteur angélique à l'Ordre de Saint-Dominique, et qui seule, parmi les grandes villes de l'Europe, ne l'avait pas encore possédé, le réclamaient également et faisaient tour à tour valoir leurs droits auprès de l'Assemblée. Naples l'emporta sur ses rivales. Le nouveau roi de Sicile, Charles Ier d'Anjou, fit faire de si vives instances auprès des supérieurs dominicains, que Thomas reçut l'ordre de se rendre dans la ville de Naples.

Rome se trouvait sur sa route : l'illustre voyageur vint se prosterner, et c'était pour la dernière fois, sur le seuil vénéré des saints Apôtres ; l'obéis-

sance l'obligea même à s'arrêter pendant quelques jours sous le toit hospitalier qui abritait les Dominicains à Sainte-Sabine. Mais cette halte du génie ne fut pas infructueuse pour la science catholique et pour la vieille cité. C'est là qu'il commença la dernière partie de la *Somme* et qu'il écrivit ses *Commentaires* sur quelques livres de Boëce. Il fut même contraint de reparaître, ne fût-ce qu'un instant, sur sa chaire de théologie ; et la foule n'en fut que plus avide à recueillir sa parole. Rome vit alors un de ces phénomènes intellectuels qui sembleront toujours incompréhensibles, et par là même incroyables à certains esprits ; ils manifestent cependant au plus haut degré la puissance de réflexion et de méditation dont était douée l'âme de Thomas d'Aquin. Il expliquait le livre de Boëce qui traite du mystère de la Trinité ; le flambeau qu'il tenait pour s'éclairer se consuma entre ses doigts, et les brûla pendant quelque temps, sans que le sentiment de cette douleur physique pût distraire une âme absorbée dans la contemplation de la vérité. L'antiquité profane avait vu une volonté énergique opérer cette sorte de divorce entre l'âme et le corps ; mais l'intelligence, jamais [1].

Avant de reprendre la route de Naples, Thomas avait terminé son travail sur Boëce, recueilli avec soin par son inséparable ami le père Renaud, et formant actuellement le soixante-neuvième et le soixante-dixième de ses opuscules [2]. En sortant de la ville de Rome, ils furent reçus l'un et l'autre dans cette maison du cardinal Richard, où le Docteur angélique avait soumis les deux orgueilleux rabbins au joug suave de l'Evangile. Thomas tomba malade chez son hôte ; mais cette maladie fut courte et légère. Le père Renaud, son compagnon, tomba malade à son tour, dans la même villa ; et cette fois le mal se déclare avec tant d'intensité, que bientôt il inspire aux médecins les plus sérieuses inquiétudes. Mais la sainteté possède des ressources que la science ne peut même soupçonner : notre Saint prie pour son compagnon ; il pose sur lui les reliques de sainte Agnès, et le malade retrouve subitement les forces et la santé nécessaires pour continuer avec son illustre ami le voyage commencé [3]. Thomas avait toujours professé pour cette aimable et chaste épouse de Jésus-Christ une profonde vénération, une tendre confiance ; il portait constamment avec lui des reliques empreintes de la vertu du martyre et de l'éclat de la chasteté. Le souvenir de cette vierge chrétienne, dont la faible enfance triompha des plaisirs et des supplices, avait je ne sais quel charme puissant pour l'âme austère du Docteur catholique. On peut sans doute en trouver quelques raisons dans l'histoire même des premières années de Thomas ; mais on ne saurait refuser d'y voir une nouvelle preuve de ces intimes rapports, de cette sympathie naturelle, que nous avons déjà saisis entre le génie et la chasteté.

L'entrée de Thomas dans Naples fut un véritable triomphe. La foule, émue et respectueuse, l'accompagna jusqu'aux portes de ce couvent dominicain où Thomas avait embrassé la profession religieuse. Qu'eût dit la princesse Théodora, si elle eût vu le triomphe de son fils dans cette même maison qu'elle avait regardée comme le tombeau de sa gloire ?

L'université de Naples vint en corps déposer aux pieds de Charles Ier l'hommage public de sa reconnaissance : elle n'avait pas oublié que c'était au crédit, à la bienveillance de ce prince, qu'elle devait de compter au

1. Ainsi Scevola mettant la main dans le feu et la laissant consumer entièrement pour la punir d'une erreur involontaire; ainsi ce jeune homme nommé Pausanias, qui, dans un sacrifice offert devant Philippe de Macédoine, laissa brûler sa main par le flambeau qu'il tenait, plutôt que de s'exposer à troubler la cérémonie.

2. *Super Boetium de Hebdomadibus.* (Opusc. 69.) — *Super librum de Trinitate ejusdem.* (Opusc. 70.)

3. Tholom. de Lucq., *Hist. Eccl.*, liv. XXIII. chap. 10.

nombre de ses professeurs un maître désormais sans rival. Le roi, de son côté, assigne au Docteur une pension mensuelle sur le trésor royal, plutôt comme un témoignage éclatant de son estime et de sa vénération, que comme une récompense au-dessus de laquelle Thomas s'élevait de toute la hauteur de son génie, de toute l'abnégation de sa sainteté [1]. Le pèlerin qui visite encore aujourd'hui le couvent des Dominicains, à Naples, s'arrête avec respect devant l'entrée d'une grande salle. L'image d'un frère prêcheur, couronnée de l'auréole des saints, fixe d'abord ses regards; et sous cette image il lit cette inscription, gravée sur le marbre : « Avant que d'entrer, vénérez cette image, et cette chaire d'où le célèbre Thomas d'Aquin fit entendre autrefois ses oracles à un nombre infini de disciples, pour la gloire et la félicité de son siècle; le roi Charles Ier procura cet avantage à son royaume, et assigna une once d'or de pension pour chaque mois ».

Les plus hauts personnages eux-mêmes n'abordaient plus Thomas d'Aquin qu'avec un respect mêlé d'une sorte de crainte religieuse. Le cardinal, légat actuel du Saint-Siége dans le royaume de Naples, désirant ardemment avoir une conférence avec lui, voulut que l'archevêque de Capoue, ancien disciple du Docteur, l'accompagnât dans sa visite. S'étant rendus au couvent de saint Dominique, ils firent appeler frère Thomas dans le cloître. Celui-ci se met aussitôt en devoir d'obéir; mais, chemin faisant, son esprit fut tellement absorbé par l'objet de ses études, qu'une fois descendu dans le cloître, où les deux nobles visiteurs l'attendaient, il continua gravement sa promenade et sa méditation, ne se souvenant plus de ceux qui l'avaient demandé, ne les apercevant même pas lorsqu'ils venaient à passer sous ses yeux. Thomas n'avait point ici, comme à la table du roi de France, un confrère présent pour le rappeler à la vie extérieure. Volontiers le légat se fût offensé d'une si étrange réception, si l'archevêque, qui connaissait les ravissements ordinaires du maître, n'eût fait connaître au cardinal ce trait particulier de son caractère. Revenu à lui-même, Thomas leur demanda pardon de son oubli; il en rejeta la cause sur la faiblesse de son esprit, qui ne lui avait permis qu'avec cette peine et cette lenteur, de trouver la solution d'une difficulté théologique ! Le cardinal-légat se retira, ne sachant ce qu'il devait admirer le plus, de la science ou de l'humilité du saint Docteur, mais avouant que l'une comme l'autre dépassait de beaucoup la grandeur de sa renommée.

Dans le court espace d'une année et demie, pendant lequel la ville de Naples devait avoir le bonheur de le posséder, il composa les cinq cent quarante-neuf articles qui nous restent de la dernière partie de la *Somme*. Bientôt le Docteur écrivit très-peu sur la philosophie et sur la théologie proprement dite : la méditation des Ecritures absorba presque exclusivement l'activité de son esprit et celle de son cœur. Quelques commentaires sur divers passages des livres saints échappèrent encore à sa plume. Les éléments terrestres et passagers s'effacent peu à peu de sa pensée; son œil aperçoit d'autres horizons; l'ange déploie plus fréquemment ses ailes pour se dérober aux influences de la vie, et s'élancer au séjour de l'immortalité.

Les extases, les ravissements qu'il avait toujours éprouvés dans l'oraison, devenaient chaque jour plus habituels et plus intenses. Dans de semblables moments, on eût dit que son âme avait entièrement abandonné son corps, tant il revenait alors à la complète inertie de la matière. A son retour dans sa prison terrestre, on l'entendait soupirer, avec les paroles mêmes de saint

1. Cæsar. Eugen. *Neap. Sacr.*, pag. 268.

Paul, après le jour de la délivrance et de la vision. Thomas allait redisant souvent à cette époque : « Qui me délivrera de ce corps mortel ? Oh ! que je désire sortir d'esclavage et m'en aller au Christ ».

Thomas écrivait alors ses Commentaires sur l'Ecriture; il expliquait le prophète Isaïe, le mystérieux évangéliste de l'antique alliance. Un passage du livre inspiré lui présente d'insurmontables difficultés : il s'efforce en vain d'en découvrir le sens; l'obscurité demeure toujours la même. L'interprète suspend son travail, ou plutôt il en redouble l'activité; il a recours à la prière. Comme tous les vrais commentateurs du texte divin, il en demande l'intelligence à celui qui l'a dicté. A l'exemple d'Augustin, son plus constant modèle, il s'écrie : « O Dieu, source de lumière, faites que je trouve grâce devant vous, afin que les secrets de votre intelligence s'ouvrent enfin à l'ardeur persévérante de mes désirs [1] ». A la puissance de l'oraison il joignait l'efficacité du jeûne. D'après les promesses de l'Evangile, le ciel devait répondre à ses vœux. Une nuit, le père Renaud, qui couchait à côté de sa cellule, entendit le Docteur parler à voix haute et s'entretenir avec quelqu'un, sans pouvoir toutefois distinguer les paroles de cette étrange conversation. Peu d'instants après Thomas l'appelle. — Prenez une lampe, lui dit-il, et le manuscrit déjà commencé sur Isaïe. — Et aussitôt il se met à dicter avec la même fermeté, la même abondance que s'il avait puisé dans les trésors de sa mémoire ou dans les pages d'un livre ouvert devant lui. Puis il renvoie son secrétaire; mais celui-ci se jette à ses pieds, et lui dit : — Père, je ne consentirai point à me retirer que vous ne m'ayez révélé auparavant avec qui vous avez conversé cette nuit. — Il vous importe peu de le savoir, répond le saint Docteur; allez, car il vous reste encore plusieurs heures pour le repos. — Au nom de votre amitié pour moi, reprend le père Renaud, au nom de la religion, *au nom de Dieu*, donnez à votre enfant cette preuve de confiance. — Le nom adorable que le religieux vient d'invoquer ne permet pas à Thomas de résister davantage : il lui avoue que, pour l'initier à l'intelligence des Ecritures, Dieu a daigné lui donner pour maîtres saint Pierre et saint Paul, et que c'est avec les Princes des Apôtres qu'il a eu le bonheur de converser durant cette nuit. — Mais, *au nom de Dieu*, ajouta notre Saint, je vous ordonne de ne rien révéler de tout ceci avant l'heure de ma mort [2].

Parfois c'était en marchant à la conquête d'une vérité théologique que le profond penseur entrait en communication avec les habitants d'un autre monde. Thomas passait la nuit en prières dans cette église de Saint-Dominique-le-Majeur, qui garde encore si vivant le souvenir de sa ferveur et de ses extases; le père Romain, qui lui avait succédé dans sa chaire de Paris, se montre tout à coup à ses regards, avant que la nouvelle de sa mort eût pu parvenir jusqu'à Naples, et lui apprend qu'après avoir souffert durant seize jours dans le purgatoire, il jouit maintenant de la félicité des cieux. Voici un homme qui descend du séjour même de la lumière; Thomas s'empresse de lui adresser plusieurs questions. Par un mouvement qu'on pourrait appeler celui d'un saint égoïsme, il lui demande d'abord s'il a connaissance qu'il soit en état de grâce, et si son travail est agréable à Dieu. Il lui demande ensuite si les données que la science acquiert ici-bas persévèrent ou s'effacent dans une vie meilleure; il le conjure enfin de lui apprendre le mode de la vision béatifique. Le père Romain rassure sur le premier point

1. Vide, Pater;.. et placeat in conspectu misericordiæ tuæ, invenire me gratiam ante te, ut aperiantur pulsanti mihi interiora sermonum tuorum. (*Confess.*, lib. XI, cap. 2.)

2. Sed ex parte Dei tibi præcipio ut in vita mea non audeas revelare. (*Ap. Boll.*, p. 670, n. 32.)

l'humilité craintive du saint Docteur; sa réponse est moins explicite sur la seconde et la troisième question : il n'essaie pas de soulever les voiles que respecta saint Paul. Ses paroles confirment celles du grand Apôtre, encourageant la science humaine, au rapport de quelques historiens [1], la condamnent, suivant le témoignage de quelques autres [2], et se terminent par une prophétie dans laquelle il annonce clairement à Thomas la possession prochaine de ce bonheur qu'il ne peut lui manifester.

La mort d'une personne dont le salut était en partie son ouvrage, lui fut annoncée d'une manière également merveilleuse. Sa sœur, morte depuis peu abbesse de Sainte-Marie de Capoue, vint lui demander le secours de ses prières et de ses sacrifices, pour achever de satisfaire à la justice de Dieu. Thomas n'eut garde de se refuser à de si touchantes sollicitations; et dans peu de jours il eut le bonheur d'apprendre le succès de ses efforts. Cette sœur bien-aimée, deux fois enfantée à la vie par l'éloquence et par la piété fraternelles, franchit encore une fois les limites de l'éternité, pour consoler l'espérance du pieux Docteur et lui exprimer sa reconnaissance. Thomas désire de plus apprendre de sa bouche le sort de ses deux frères, qui étaient morts, et l'état de sa propre conscience. Cette âme bienheureuse avait reçu mission de satisfaire à une aussi légitime curiosité. Le comte Landolphe était encore dans le purgatoire; Raynald était déjà dans le ciel; les revers essuyés pour la cause de l'Eglise avaient servi non-seulement à les ramener dans la voie du salut, mais encore à leur faire expier en partie les travers et les excès de leur jeunesse. On se souvient des violentes attaques dirigées par ces deux frères, Raynald en particulier, contre la vocation de Thomas. Depuis la mort de Raynald, Thomas n'avait cessé de demander à Dieu le salut de son âme : c'était une troisième prière qu'il ajoutait chaque jour à deux autres, qui chaque jour aussi, durant tout le cours de sa vie religieuse, retombèrent de son cœur vers ce cœur divin, dont l'humilité faisait le plus touchant caractère. Thomas demandait régulièrement au Seigneur la persévérance dans la ferveur de la charité, et le bonheur de mourir dans l'état de simple religieux.

Les assurances que le Docteur angélique reçut dans cette vision, de la pureté de son âme, de l'orthodoxie de sa doctrine, des heureux résultats de toute sa vie, lui furent transmises de nouveau dans une vision mille fois plus glorieuse. La Reine du ciel daigna dévoiler ses traits divins aux regards de son fidèle serviteur; elle fit entendre à l'oreille d'un mortel le son de sa voix divine. C'est ce que notre Saint révéla, mais à son lit de mort seulement, pour la glorification de la grâce, pour la consolation de son dernier ami [3]. L'amour, la confiance de Thomas pour l'auguste Marie, cette mystérieuse affection qui, dans son cœur, avait précédé, comme nous l'avons vu, la conscience de lui-même, reçut donc dès ici-bas la plus magnifique des récompenses, et, pour ainsi dire, atteignit par anticipation au but de ses sublimes élans. Celle qui est appelée le siége de la sapience, la mère de la chasteté, celle dont l'image vénérée présidait alors à tout le mouvement de la science et de la piété catholiques, se montrait donc à ce génie si lumineux et si pur.

Dans la voie mystérieuse où nous sommes entrés, comme dans le pèlerinage ordinaire de la vie, si pieusement décrit par les auteurs du moyen

1. Bernard de la Guionie; Guill. de Tocco; le Père Touron.— 2. Tholomée de Lucques; Jacques Echard; Fleury.

3. Guill. de Tocco, *apud Boll., loc. cit.* Cette extraordinaire faveur est racontée de même par plusieurs autres auteurs; qu'il nous suffise d'en citer deux dont le nom seul est une autorité : saint Antonin et saint Vincent Ferrier.

âge [1], la Vierge-Mère marque seulement une station, la plus élevée sans doute dans la sphère des êtres créés; mais le terme véritable du voyage est en Dieu. Dieu avait déjà montré, une fois du moins, qu'il jugeait l'âme de Thomas digne d'entrer en communication avec lui, par le moyen de la vision extérieure et sensible. C'est lorsque, dans l'église de Saint-Jacques de Paris, il avait daigné approuver d'une manière si solennelle un écrit du pieux Docteur, sur la divine Eucharistie. Une pareille faveur devait se renouveler, pour l'ensemble de ses œuvres, dans l'église de Saint-Dominique de Naples. Thomas sentait approcher la fin de ses travaux scientifiques; il écrivait alors les derniers articles de la *Somme de Théologie*. Il redoubla de ferveur dans ses mortifications et ses prières, pour obtenir du ciel que l'erreur ne pût se glisser, malgré lui, dans cette vaste multitude d'articles coordonnés et de compositions diverses. Pendant qu'il priait, dans une chapelle dédiée à saint Nicolas, et qu'il répandait en présence du Seigneur la sollicitude de son âme, il fut vu s'élever de terre de plusieurs coudées, l'œil fixé sur le crucifix. L'élévation de son corps n'était pas le seul signe qui révélât à ceux de ses frères qui se trouvèrent dans l'église, la puissance miraculeuse de ce regard. L'image vénérée s'anima sous son action; ces paroles sortirent de sa bouche : « Thomas, vous avez bien écrit de moi; quelle sera votre récompense ? » Le Docteur répondit aussitôt : « Pas d'autre, Seigneur, que vous-même [2] ! »

Dans une autre circonstance, c'était le dimanche de la Passion de l'année 1273, Thomas célébrait les saints mystères dans l'église de Saint-Dominique; il entra dans un si profond ravissement, qu'il fallut user d'une sorte de violence pour le rappeler au sentiment des choses extérieures. Plusieurs officiers du roi de Naples et quelques Dominicains, témoins de cette merveille, le conjurèrent en vain de laisser éclater à leurs yeux quelques rayons de la grâce; ils tentèrent d'inutiles efforts pour obtenir la connaissance de ce qui s'était passé dans son âme durant les instants précieux qu'elle fuyait loin des hommes et de la terre. Peu de jours après, Thomas avouait, dans les épanchements intimes de l'amitié, que la grandeur même des choses qui lui furent révélées, l'avait tenu dans le silence de la stupéfaction. La langue de l'homme, ajoutait-il, à l'exemple du grand Apôtre et presque avec ses expressions, est impuissante à rendre convenablement les merveilles de Dieu. Il m'a été révélé de si grandes choses, dit-il encore, que tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai enseigné dans ma vie ne me paraît qu'un pâle reflet de la vérité, qu'une image indigne de la beauté suprême [3].

A partir de ce jour, le Docteur angélique se condamne au silence; il a résolu de ne plus écrire, de ne plus enseigner.

Malgré cette répulsion toujours croissante pour les objets terrestres, et ces élans enflammés vers un monde meilleur, on le voit s'éloigner un instant de sa pieuse solitude, pour aller rendre une dernière visite à sa sœur, la comtesse Théodora, en son château de San-Severino, peu distant de la ville de Naples. Là il fut saisi d'une extase plus longue, plus intense qu'à l'ordinaire; il demeura pendant plusieurs heures sans donner aucun signe de vie; de telle sorte que le père Renaud, son compagnon, ne put dissiper les alarmes de sa sœur, par tout ce qu'il lui raconta de merveilleux sur la vie du Docteur angélique, forcé qu'il était d'avouer d'ailleurs qu'il ne se

1. S. Bonavent., *Itinerarium mentis humanæ ad Deum.*

2. Bene scripsisti de me, Thoma; quam ergo mercedem accipies? — Non aliam nisi te, Domine. (*Apud Boll.*, p. 671.) — Ce trait, devenu si célèbre, fut affirmé par les témoins dans le procès de canonisation.

3. Talia mihi sunt revelata, quod ea quæ scripsi et docui, modica mihi videantur. (*Apud. Boll.*, 7 mars.)

souvenait pas de l'avoir jamais vu, pendant un si long temps, ravi hors de lui-même. Quand cet état de contemplation extatique eut cessé, Thomas ne put que redire à son ami les seules paroles que le grand Apôtre faisait entendre à son retour du troisième ciel : « J'ai vu, j'ai entendu des choses inénarrables ». Le Docteur ajouta avec certitude : Ma vie doit bientôt finir, comme mon enseignement.

Pour se disposer plus immédiatement à la prise de possession de son éternité, Thomas d'Aquin s'était de nouveau renfermé dans cette taciturnité tranquille et méditative qui avait fait le caractère distinctif de sa première jeunesse, de cette époque de la vie où l'homme doit se préparer à la pratique sérieuse de l'existence. Mais pendant qu'il vivait ainsi dans la retraite et dans la prière, Grégoire X le tira de sa chère solitude, afin de l'envoyer au concile qu'il venait de convoquer à Lyon pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs, et pour procurer du secours à la Terre-Sainte. Comme les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue devaient y assister, ainsi que plusieurs prélats de l'église Orientale, un homme tel que Thomas pouvait rendre des services importants à l'Eglise. Le souverain Pontife lui enjoignit donc, par un bref particulier, de se rendre au concile, dont l'ouverture était fixée au 1er mai 1274 ; il lui ordonna en même temps de se préparer à défendre la foi catholique en présence des Grecs. La santé du Saint était alors en mauvais état ; mais cela ne l'empêcha point de partir de Naples, où il se trouvait, vers la fin du mois de janvier. On lui donna encore pour compagnon de voyage le Père Renaud de Piperne, qu'on chargea de prendre soin de lui, parce qu'il était si peu occupé de son corps qu'il aurait souvent oublié de pourvoir aux plus indispensables nécessités, si quelqu'un n'y eût veillé particulièrement.

Thomas, ayant trouvé sur sa route le château de Magenza, y passa quelque temps pour voir Françoise d'Aquin, sa nièce, mariée au comte de Cécan. Là, sa maladie augmenta considérablement, et il fut pris d'un dégoût général pour toute sorte de nourriture. Comme on le pressait un jour de dire ce qu'il avait envie de manger, il répondit, pour se délivrer des importunités de ses parents, qu'il mangerait peut-être d'un certain poisson très-commun en France, mais fort rare en Italie. On se donna toutefois tant de mouvements qu'on en trouva et qu'on lui en servit ; mais il ne voulut point y toucher par esprit de mortification. Ce dégoût universel étant un peu diminué, et ses forces commençant à revenir, il continua sa route, malgré la certitude qu'il avait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Cependant les fatigues du voyage redoublèrent son mal, et la fièvre devint si violente qu'il fut obligé de s'arrêter à Fosse-Neuve, célèbre abbaye de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine [1]. La première chose qu'il fit en y entrant fut d'aller saluer le Saint-Sacrement, selon sa coutume. La face prosternée contre terre, il répandit son âme en présence de celui qui devait bientôt l'appeler dans son royaume. Ayant ensuite passé dans le cloître, il y prononça ces paroles du Psalmiste : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos* [2]. On le mit dans l'appartement de l'abbé, où il demeura malade près d'un mois. Les religieux de Fosse-Neuve lui donnèrent toutes les marques possibles de respect et de vénération. Ils se disputaient l'avantage de le servir, s'estimant heureux de pouvoir être utiles à un homme qu'ils regardaient comme un ange revêtu d'un corps mortel. Ils étaient aussi surpris qu'édifiés de sa patience, de son humilité, de son recueillement et de sa ferveur dans la prière.

1. C'est là qu'était anciennement la ville appelée *Forum Appii*. — 2. Ps. CXXXI, 14.

Plus le Saint voyait approcher l'heure de sa mort, plus il soupirait après le moment heureux qui devait le faire entrer dans la gloire de son Dieu. On l'entendait répéter continuellement ces paroles de saint Augustin : « Je ne commencerai à vivre véritablement, ô mon Dieu, que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour. Maintenant je me suis à charge à moi-même, parce que je ne suis point encore assez plein de vous [1] ». Les religieux de Fosse-Neuve l'ayant prié de leur expliquer le cantique des cantiques, comme saint Bernard l'avait fait autrefois en pareille circonstance : « Donnez-moi », leur dit-il, « l'esprit de saint Bernard, et je me rendrai à ce que vous exigez de moi ». Il céda pourtant à la fin à leurs instances réitérées, et leur dicta une courte exposition de ce livre mystérieux. Cette exposition fut moins le fruit de sa science que de sa charité : elle ne pouvait venir en effet que d'une âme qui, courant après l'odeur des parfums du céleste époux, se hâtait de briser les liens de son esclavage pour aller jouir des délices de l'éternité [2]. Cependant notre Saint se trouva fort mal. Sa faiblesse devint si grande, qu'après s'être recommandé aux prières des religieux qui l'environnaient, il les conjura de le laisser seul, afin qu'il pût consacrer uniquement à Dieu le peu de moments qu'il avait encore à vivre. Quand il se vit en liberté, il produisit, avec les sentiments de la foi la plus vive, des actes d'adoration, d'amour, de remerciement, d'humilité et de contrition. Il fit ensuite une confession générale de toute sa vie au Père Renaud, et cela avec une grande abondance de larmes. Ce n'était pas qu'il eût commis des fautes graves ; mais son amour pour Dieu lui représentait les fautes les plus légères comme des infidélités considérables : car ceux auxquels il avait manifesté son intérieur, ont toujours été persuadés qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'aucun péché mortel. Il dit au Père Renaud, avant de mourir, qu'il remerciait Dieu de l'avoir constamment prévenu par sa grâce, de l'avoir toujours conduit comme par la main, et d'avoir préservé son âme de ces chutes qui détruisent la charité ; puis, à l'exemple de saint Augustin, il ajouta que c'était par un pur effet de la miséricorde divine qu'il avait été délivré de tous les péchés dans lesquels il n'était pas tombé [3].

Le saint docteur, ayant reçu l'absolution avec tous les sentiments d'un parfait pénitent, demanda le saint Viatique. Pendant que l'abbé et ses religieux se préparaient à le lui apporter, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, disait-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Ce fut ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur, malgré l'extrême faiblesse où il était réduit. Lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du prêtre, il prononça les paroles suivantes avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux à tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste Sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage ! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné ! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine ». Le Saint s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de religion, reçut la sainte communion, et ne

1. *Confes.*, l. x, c. 28.

2. L'exposition du cantique des cantiques, par saint Thomas, commence par ces mots : *Salomon inspiratus*. Celle qui commence par *Sonet vox tua, etc.*, n'est point de lui, quoiqu'elle porte quelquefois son nom ; elle est l'ouvrage de Haymon, évêque de Halberstat. Voyez Echard, t. ier, p. 323 ; le Père Touron, p. 711, et Le Long, *Bibl. sacra*, p. 766.

3. *Tibi debeo et quod non feci.* S. Ang.

permit qu'on le portât sur son lit que lorsqu'il eut fait son action de grâces. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât le sacrement de l'Extrême-Onction, tandis qu'il était encore en parfaite connaissance. Il répondit lui-même distinctement à toutes les prières de l'Eglise.

Il resta tranquille après cela, jouissant d'une paix profonde, qui se manifestait par la sérénité de son visage. On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, et remplira tous mes désirs ; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie ». S'étant aperçu que ceux qui l'environnaient fondaient en larmes, il leur dit, pour les consoler, qu'il voyait arriver la mort avec joie, parce qu'elle était un gain pour lui ; et comme le Père Renaud lui marquait le regret qu'il avait de ne pas le voir triompher des ennemis de l'Eglise dans le concile de Lyon, et occuper une place où il pourrait rendre des services importants à l'épouse de Jésus-Christ, il répondit avec son humilité ordinaire : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge si peu avancé, il m'a fait une grâce qu'il a refusée à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive ».

Il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux de Fosse-Neuve, pour tous les actes de charité qu'ils avaient exercés à son égard. Un religieux de la communauté lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Quiconque », répondit-il, « marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché ». Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur le 7 mars 1274, un peu après minuit. Il était dans la cinquantième année de son âge.

« Comme le Docteur brisait les entraves de cette vie mortelle à Fosse-Neuve, frère Paul d'Aquilée, docteur lui-même et grand inquisiteur de la foi, résidant à cette époque dans le couvent de Naples, crut voir, *dans l'extase de son imagination*, frère Thomas faisant sa leçon dans l'université napolitaine, en présence d'un nombre prodigieux d'écoliers. Saint Paul entre dans l'école, en compagnie de quelques autres saints. Le professeur se lève et descend immédiatement de la chaire, pour venir à la rencontre de l'Apôtre. Celui-ci lui fait signe de continuer sa lecture et de poursuivre la leçon qu'il avait commencée. Mais le Docteur conjure l'Apôtre de lui dire en grâce s'il a bien compris le sens de ses épîtres. Paul lui répond : Oui, autant que peut le comprendre un homme plongé dans les ténèbres de cette vie ; mais viens, je te conduirai en un lieu où tu auras une plus claire vue de toute vérité ; et le tirant par le pan de son scapulaire, il l'emmenait hors des écoles. Le frère se mit alors à crier de toutes ses forces : Au secours ; on nous enlève frère Thomas ! Les autres religieux, attirés par ses cris, lui demandèrent l'objet de sa vision, qu'il leur raconta. L'heure fut remarquée ; et plus tard on connut que c'était celle où le saint Docteur était allé recevoir sa récompense [1] ».

Mais l'impression produite par cette mort franchissait avec la même

1. *Process. canon.*, cap. 7

rapidité les plus grandes distances. Voici ce qui se passait à l'autre extrémité de l'Europe, dans cette vieille cité de Cologne, dont les écoles avaient été le premier théâtre des succès de Thomas, comme élève et comme professeur : « Maître Albert de Saxe, vieillard plus qu'octogénaire, tête blanche et vénérée, couronnée de toutes les gloires de la science et de tous les honneurs de la religion, auxquels il s'était montré supérieur en les déposant; cœur magnanime envers un élève surtout qui devait éclipser l'auréole de ses succès ; Albert le Grand, le maître de Thomas, sentit aussi, par une communication divine, la perte irréparable que l'Eglise et son Ordre venaient d'éprouver. Il était à table avec les autres religieux du couvent de Cologne ; tout à coup il fond en larmes. Le prieur lui demande le motif de sa douleur ; Albert répond : C'est une triste et grande nouvelle que je dois vous apprendre ; Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, le flambeau de toute l'Eglise, vient de mourir ; Dieu me l'a révélé. Le prieur tint compte du jour ; et peu de semaines après l'on sut que c'était le jour même de la mort du Docteur angélique [1] ». Nous nous trompons fort, ou l'histoire présente peu de scènes aussi frappantes que celle d'un vieillard tel qu'Albert le Grand, pleurant, dans de semblables circonstances, la mort d'un élève tel que Thomas d'Aquin. L'amitié qui survit à la mort a-t-elle jamais revêtu des traits plus majestueux et plus touchants ?

La fatale nouvelle, avant d'arriver au fond de l'Allemagne, avait nécessairement traversé la ville de Lyon, où s'assemblaient actuellement les députés de l'Eglise universelle : elle circulait de bouche en bouche avec la tristesse et le découragement. Les pères du Concile ne s'abordaient qu'avec le silence de la surprise ou les larmes de la douleur. Bonaventure était là, sans doute ; mais l'intelligence et le cœur de ce grand homme semblèrent frappés d'une mort anticipée, à la nouvelle de la mort d'un ami impatiemment attendu, et qui avait coutume de porter avec lui l'espérance de tous les triomphes. Sans prétendre rattacher à ce seul fait le peu de succès de cette assemblée dans l'un de ses objets principaux, qui étaient la réunion des Grecs avec les Latins ; faisant d'ailleurs la part des passions humaines dans la résistance qu'elles opposent au règne de la vérité, nous pouvons affirmer, d'après tous les documents historiques, que l'absence de Thomas d'Aquin fut regardée par tous les membres comme le plus grand des malheurs qui pût arriver à la chrétienté dans de telles conjonctures. Un voile de deuil parut s'étendre sur les premières délibérations. Rien n'a pu, mieux que l'aspect du Concile, inspirer ce trait d'un antique historien : A la mort de Thomas, à peine arrivé au milieu de sa carrière de docteur, le monde ressentit une commotion semblable à celle qu'il éprouverait, si le soleil venait en plein midi à se perdre tout à coup dans les espaces !

Résumons, au moyen de données iconographiques, les principaux traits de la vie et les principales vertus de saint Thomas d'Aquin :

Des anges passent une ceinture autour de ses reins pendant le sommeil mystique dont nous avons parlé ; il met en fuite avec un tison une *femme* qui vient le tenter ; il se fait descendre par une fenêtre pour échapper à sa famille ; on peut placer près de lui un bœuf : on a vu dans la vie pourquoi.

Le calice ou l'ostensoir qu'on lui met dans la main rappelle la composition de l'office du saint Sacrement. A genoux devant un crucifix, il tient une banderolle portant ces mots : *Bene scripsisti de me, Thoma ; quam mercedem postulas ! — Non aliam nisi te, Domine ;* on conçoit qu'il y a diverses manières de disposer le cartouche traduisant à l'œil cette grande faveur

1. *Process. canon.*, cap. 7.

dont saint Thomas fut l'objet. C'est surtout le soleil, comme nous l'avons déjà vu, qui sert aux peintres pour caractériser le génie de saint Thomas : on place le soleil sur sa poitrine ou sur sa main : quelquefois il est suspendu à un collier ; peut-être est-ce une façon de désigner celui de ses ouvrages qui s'appelle la *Chaîne d'or*. Dans une gravure que reproduit le P. Cahier[1], l'astre aux rayons éclatants est soutenu par un livre ouvert sur la poitrine du Saint. Ce livre est sans doute la *Somme de théologie*. On le trouve quelquefois représenté avec deux ailes pour rappeler son titre de docteur évangélique ; mais nous ne conseillons pas cette manière, qui ne nous semble pas assez spéciale. En effet, cet emblème convient à tous les Docteurs de l'Eglise, et notamment au docteur *séraphique*, saint Bonaventure ; il faut en dire autant de la *colombe* que quelques peintres ont donnée pour emblème à saint Thomas et à quelques autres Saints de l'Ordre de Saint-Dominique : rien n'en autorise l'usage ; l'*étoile*, bien qu'elle ait indiqué l'instant de sa mort, n'est point suffisamment caractéristique non plus : elle appartient plus spécialement à saint Dominique. Il porte le lis, comme symbole de sa virginité. On le joint souvent à saint Bonaventure, son condisciple à Paris.

En 1860, M. Gandolfi, artiste italien, a édité une statuette de saint Thomas, debout, appelant la bénédiction de Dieu sur la *Somme*, qu'il vient de terminer[2]. Une mître à ses pieds rappelle son humilité et son refus des dignités ecclésiastiques. Casini l'a représenté accompagné de deux anges; Erasme Quellin, à genoux devant la Vierge qui lui remet un papier ; Abraham Diepembeck debout, tenant une palme et un saint ciboire [3] ; Sébastien Leclerc, à genoux, devant un autel; le même, tenant une plume d'où partent des rayons qui vont se réunir à autant de volumes que tiennent les Pères de l'Eglise, etc.

Fra Angelico di Fiésolé a peint saint Thomas en pied, entouré des évangélistes, des prophètes et des philosophes païens : fresque exécutée au Vatican, dans la chapelle de Nicolas V. Dans une peinture sur émail d'un reliquaire appartenant à la cathédrale d'Orviéto, on le voit présentant l'office du saint Sacrement à Urbain IV. Le cabinet des estampes de Paris possède plusieurs figures et portraits de saint Thomas. Voir la collection des Saints par ordre alphabétique. Enfin, l'ancienne topographie de Toulouse, qui se trouve à ce même cabinet des estampes, reproduit le tombeau et la merveilleuse châsse de saint Thomas, qui étaient dans l'église des Dominicains de Toulouse, avant la Révolution.

Saint Thomas était d'une taille haute et bien proportionnée, mais d'une complexion fort délicate. Il était sujet à de grands maux d'estomac, qui augmentaient encore par ses austérités et par son application infatigable au travail. Quant aux qualités de son esprit, nous les avons fait connaître lorsque l'occasion s'en est présentée, et nous n'avons rien dit qui ne soit encore au-dessous de l'idée qu'on a eue dans tous les siècles ; et ce qui ajoute infiniment à cette idée, c'est que l'opinion publique a formé son jugement sur celui des personnes qui se sont le plus distinguées par leur science.

L'une des plus grandes marques de son beau génie consiste en ce qu'il faisait entendre, en très-peu de mots, de grandes merveilles; de sorte que si l'antiquité a fait cet honneur à un certain Lacédémonien, d'écrire en lettres d'or tout ce qui sortait de sa bouche, tous les mots et toutes les sen-

1. *Caractéristiques* t. Ier, p. 98.
2. L'artiste aurait dû se rappeler que la *Somme* n'a malheureusement jamais été terminée.
3. Très-belle figure, fo 108 de la collection Mazarine, no 4778 (38).

tences sorties de cet incomparable esprit devraient être imprimés en lettres de quelque substance plus précieuse que l'or, et plus durable que le firmament, tant elles ont de poids et d'énergie. Nous en rapporterons quelques unes pour notre consolation. Il disait donc : « Que la pauvreté du religieux impatient est une dépense inutile ; — que l'âme sans la prière n'avance en rien, et que le religieux sans l'oraison est comme un soldat nu, et qui combat sans armes ; — que le religieux doit toujours marcher accompagné, ainsi que saint Augustin le commande en sa règle, parce que le religieux seul est un démon solitaire ; — qu'il ne savait pas comment un homme, qui se voyait en péché mortel, pouvait rire et se réjouir ; ni comment il était possible qu'un religieux pensât à autre chose qu'à Dieu ; que l'oisiveté était l'hameçon avec lequel l'ennemi faisait sa pêche ; qu'avec elle toute sorte d'appât était propre ». On lui demanda un jour le moyen de connaître si un homme était parfait et spirituel ; il dit : « Celui qui parle en sa conversation de niaiseries et de sottises, qui a peur d'être méprisé, et qui se fâche de l'être, quelques merveilles qu'il fasse, je ne l'estime point parfait, car tout cela est une vertu sans fondement : et quiconque ne peut souffrir est bien près de tomber ». Sa sœur lui demanda une fois comment elle se pourrait sauver ; il lui répondit : « En le voulant ». Une autre fois qu'elle désira savoir ce qui était le plus souhaitable en cette vie, il lui dit que « c'était de bien mourir ». Elle le pria aussi de lui dire ce que c'était que le Paradis : « Jusqu'à ce que vous l'ayez mérité », dit-il, « personne ne vous le saurait apprendre ». Etant à l'article de la mort, les religieux lui demandèrent comment ils pourraient passer leur vie sans faute ; il leur répondit : « Si vous pouvez rendre raison de toutes vos actions quand vous les faites ». Comme on lui demandait de quelle sorte un homme pouvait devenir docte : « En ne lisant », dit-il, « qu'un livre ».

RELIQUES DE SAINT THOMAS D'AQUIN. — ANALYSE DE SES ÉCRITS.

Le bruit de sa mort ne fut pas plus tôt répandu, qu'on accourut de toutes parts pour assister à ses funérailles. Quelques religieux de Fosse-Neuve, et plusieurs autres personnes malades, furent miraculeusement guéris par la vertu de ses reliques.

Les universités de Paris, de Rome, de Naples et d'autres villes, plusieurs princes et différents Ordres demandèrent son corps. Après bien des contestations, le pape Urbain V le donna aux Dominicains, leur permettant de le porter à Paris ou à Toulouse, parce que l'Italie possédait déjà celui de saint Dominique, déposé à Bologne. En 1288, la comtesse Théodora, sœur du Saint, avait obtenu une de ses mains, qu'elle fit enchâsser précieusement pour la placer dans la chapelle du château de San-Severino. Après la mort de Théodora, cette relique fut donnée aux Dominicains de Salerne. On transporta secrètement en France le reste du corps de saint Thomas, et il fut reçu à Toulouse avec la plus grande solennité. Il y eut à cette cérémonie un concours prodigieux. On voyait à la tête des assistants, Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, les archevêques de Toulouse et de Narbonne, un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs. Le corps du saint docteur se gardait jadis dans l'église des Dominicains de Toulouse ; il était renfermé dans une châsse de vermeil, sur laquelle on avait élevé un superbe mausolée à quatre faces. Depuis la Révolution, cette église ayant été supprimée, le corps de saint Thomas fut transféré dans l'église de Saint-Saturnin à Toulouse, où il est encore. On en détacha un bras pour l'envoyer au grand couvent des Dominicains de Paris ; il fut placé dans la chapelle de Saint-Thomas.

L'église de la Minerve, à Rome, vient d'acquérir une précieuse relique : l'humérus du bras droit de saint Thomas. Avant 1789, cette relique appartenait au couvent dominicain de Saint-Jacques, à Paris, auquel elle avait été donnée par le pape Urbain V, à l'époque où le saint Docteur fut transféré de l'Italie à Toulouse. Lorsque, en 1792, le club des Jacobins s'installa dans le couvent de Paris, les Dominicains confièrent la relique au duc de Parme qui promit de l'envoyer au général de l'Ordre. En 1805, la fille du duc de Parme, se rendant à Rome pour entrer chez les Dominicaines, y porta le reliquaire. Ces religieuses l'ont conservé jusqu'à ces derniers temps. Mais comme les Dominicains de Paris, en 1792, avaient destiné cette relique au général, le Saint-Père la lui adressa le 3 mars 1874.

Les Napolitains, après les plus pressantes sollicitations, obtinrent enfin un os de l'autre bras de notre Saint. Il leur fut accordé, en 1372, par un chapitre général. Cette relique fut déposée dans l'église des Dominicains de Naples, et y est restée jusqu'en 1603, époque à laquelle on la transféra dans l'église métropolitaine, à l'occasion d'une calamité publique dont on avait été délivré par l'intercession de saint Thomas : elle fut placée parmi les reliques des patrons et des protecteurs du pays. Le royaume de Naples honore saint Thomas comme son principal patron, en vertu des brefs de Pie V et de Clément VIII, confirmés par Paul V.

Saint Thomas fut solennellement canonisé par Jean XXII, en 1323 , et Pie V ordonna, en 1567, que sa fête serait célébrée de la même manière que celle des quatre docteurs de l'église d'Occident, c'est-à-dire de saint Ambroise, de Saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Grégoire le Grand.

On peut diviser les ouvrages de saint Thomas d'Aquin en quatre classes différentes. Dans la première, sont les ouvrages de philosophie ; dans la seconde, ceux de théologie ; dans la troisième, les commentaires sur l'Ecriture sainte ; dans la quatrième, les opuscules, qu'on peut appeler *œuvres mêlées,* à cause de la diversité des matières qui y sont expliquées.

Il faut reprendre les choses d'un peu haut pour faire connaître les ouvrages philosophiques de saint Thomas. L'élégance du style avait donné aux écrits de Platon la plus grande vogue parmi les païens, et les plus savants Pères de l'Eglise avaient été élevés dans les maximes de l'école de ce philosophe. Sa doctrine paraissait favoriser la religion chrétienne. Effectivement, aucun auteur n'avait jamais parlé d'une manière aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices et des récompenses d'une vie future. On a conclu de là que Platon, dans le cours de ses voyages en Egypte et en Phénicie, y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales que la tradition y avait conservées malgré les ténèbres du paganisme. Il n'en était pas de même de la philosophie d'Aristote : outre qu'elle ne présentait pas d'aussi belles connaissances, elle contenait encore plusieurs principes dangereux dont les hérétiques des premiers siècles s'étaient servis pour saper les fondements du christianisme. Elle avait donc moins de cours que celle de Platon, et voilà pourquoi Tertullien appelait Aristote le *patriarche des hérétiques*, et qu'un concile de Paris proscrivit ses ouvrages vers l'an 1209. Cela n'empêche pourtant pas les personnes qui jugent sans partialité de le regarder comme le plus beau génie de l'antiquité, et peut-être même comme le génie le plus profond et le plus pénétrant qui ait jamais paru. Il est le seul des anciens qui ait connu, approfondi, développé les règles du raisonnement, et qui ait donné un système complet de philosophie ; et s'il est tombé dans des erreurs, comme on n'en peut disconvenir, ceci vient de ce qu'il a trop compté sur la raison humaine, qui est bien faible lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la révélation. Les anciens hérétiques ne sont pas les seuls qui aient abusé des principes d'Aristote; ils eurent des imitateurs dans le XIIe et dans le XIIIe siècle, tels que Pierre Abailard, les Albigeois, etc. Mais de tous ceux qui écrivirent alors sur les principes du philosophe grec, il n'en est point qui aient poussé la subtilité plus loin que les Sarrasins d'Arabie et d'Espagne. Saint Thomas attaqua les ennemis de la vérité avec leurs propres armes ; il fit servir la philosophie même d'Aristote à la défense de la foi, et l'on peut dire qu'il réussit dans son entreprise au-delà de toute espérance. Il distingua les erreurs pour les réfuter, et présenta, sous le jour le plus frappant, des vérités que la raison avait découvertes, mais qui étaient souvent enveloppées de ténèbres que tout le monde n'était pas en état de percer. Enfin Aristote, qu'on appelait la terreur des chrétiens, fut rendu comme orthodoxe par saint Thomas, et fournit à la religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'idolâtrie. Ce que notre saint docteur a écrit sur ce philosophe fait la matière des cinq premiers volumes de ses œuvres. Si l'on y trouve quelquefois des choses de peu de conséquence, c'est moins sa faute que celle du génie sophistique des Arabes.

2° Les commentaires de saint Thomas sur les quatre livres du *Maître des sentences,* renferment un cours méthodique de théologie, et forment les volumes VI et VII de ses œuvres.

3° Les tomes X, XI et XII contiennent la *Somme théologique*. Cet ouvrage est admirable, quoique la mort n'ait pas permis à son auteur d'y mettre la dernière main. Saint Augustin est celui de tous les Pères qu'il a le plus suivi ; ce qui a fait dire aux savants cardinaux de Noris et d'Aguirre que saint Thomas était son plus fidèle interprète. Il a tiré principalement des *Morales* de saint Grégoire sur Job, les règles pratiques des devoirs et des vertus. Maxime Planudes traduisit la *Somme théologique* en grec. On en connaît trois manuscrits : l'un qu'on conservait à Venise dans la bibliothèque du cardinal Bessarion ; un autre qui se trouve à Rome dans la bibliothèque du Vatican ; et le troisième à Paris, dans la bibliothèque de la rue Richelieu. Dom Méchitar en publia à Venise une traduction en langue arménienne, au commencement du dernier siècle. Le père Rugli en fit une traduction en chinois [1]. De Marandé, de Hauteville et le P. Griffois en ont donné des traductions en français, plus ou moins complètes et plus ou moins exactes. M. l'abbé Drioux vient d'en publier une traduction intégrale, avec des notes pleines d'érudition et d'intérêt, 1851-1853, 8 vol. in-8°. Ce fut à la sollicitation de saint Raymond de Pennafort, que notre saint docteur composa la *Somme contre les Gentils*. Le but de cet ouvrage était de fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de tra-

1. Voir *Catalogus patrum societatis Jesu qui in imperio Sinarium fidem propagaverunt.* Paris, 1686.

vailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins. La *Somme contre les gentils* fut traduite en grec et en hébreu, du vivant même de l'illustre docteur.

4° Nous avons aussi de saint Thomas des commentaires sur la plus grande partie de l'Ecriture. Son Explication des quatre Evangiles a paru sous le titre de *Catena aurea* (la chaîne d'or). Cet ouvrage est le commentaire des Evangiles par un *enchaînement* de passages tirés des saints Pères, de sorte que ces docteurs immortels semblent se continuer et s'expliquer les uns les autres; œuvre miraculeuse, dit Guillaume de Tocco; œuvre plus resplendissante que le soleil; *sole clarior*, selon l'expression du vénérable cardinal Bellarmin. M. l'abbé Castan a traduit en français ce bel ouvrage. Paris, 8 vol. in-8°, 1854. Saint Thomas avait entrepris son travail sur les saints Evangiles d'après l'invitation du pape Urbain IV. Le même pontife le chargea de composer l'office du Saint Sacrement, que l'Eglise chante encore aujourd'hui. Les cantiques *Sacris solemniis*, *Pange lingua*, *Verbum supernum*, *Lauda Sion*, sont aussi élevés par les sentiments qu'ils expriment que par le ton lyrique qui y règne.

5° Ses *Opuscules* ont diverses matières pour objet. On y trouve la réfutation des erreurs des Grecs schismatiques et de plusieurs hérésies; la discussion de quelques points de philosophie et de théologie; des explications du symbole, des sacrements, du décalogue, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique. Le saint docteur, dans ses traités de piété, réduit les règles de la vie intérieure aux deux suivantes : 1° à travailler, par la pratique de la mortification et du renoncement à soi-même, à détruire le règne de l'orgueil et de l'amour désordonné des créatures; 2° à allumer sans cesse dans son cœur le feu de l'amour divin, par l'exercice de la prière et de la méditation, et par un parfait accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses [1].

Les œuvres complètes de saint Thomas ont été éditées : à Rome (1571), en 18 vol. in-folio; à Venise (1593); à Anvers (1614), en 19 vol.; à Paris (1636), en 23 vol.; à Venise (1745-1760) (1765-1788), en 28 vol.; à Venise (1858), en 24 vol.; de nos jours, à Parme, 24 vol.; et à Paris, chez Vivès, environ 30 vol.

Quant à la *Somme*, après une interruption d'une centaine d'années, elle est redevenue, comme jadis, classique : elle se trouve entre les mains de tous les étudiants en théologie. L'édition sans contredit la plus complète, celle qui contient les meilleurs commentaires, est celle que les Célestins, successeurs de M. Louis Guérin, à Bar-le-Duc, publient sous ce titre : *Sancti Thomæ Aquinatis Summa theologica*, diligenter emendata, Nicolai, Sylvii, Billuart et C.-J. Drioux notis ornata. 8 vol. in-8° carré.

Le martyrologe romain fait une honorable mention de saint Thomas. Saint Antoine, Antoine de Pise, David Roméas, Paul Régius, Surius et Ferdinand du Castel ont écrit sur ses vertus. Le Père Touron a publié une vie de saint Thomas, en 1737. Nous nous sommes servi, pour composer cette nouvelle vie de saint Thomas, de l'*Histoire* du Saint, par M. l'abbé Bareille; de l'*Année dominicaine*, 10 vol. in-8°; de Godescard; des *Acta*. Mais c'est l'ouvrage de M. l'abbé Bareille qu'il faut lire, si l'on veut voir comment saint Thomas a été la lumière, le moteur, le centre de son siècle.

La plus ancienne vie de saint Thomas d'Aquin est celle qu'en ont donnée, du vivant même du Saint, Gérard de Frachet, religieux dominicain du couvent de Limoges (1254-1263), et Thomas de Catimpré; ce dernier était condisciple de Thomas d'Aquin, à Cologne. Après eux viennent Etienne de Salanache, mort en 1290, et Ptolomée de Lucques, tous deux de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Les *Annales* de ce dernier vont de l'année 1060 à l'année 1274. Les Bollandistes n'ont point reproduit ces vies ou notices : ils commencent par le travail biographique de Guillaume de Tocco, un autre enfant de saint Dominique, qui assure avoir vu et entendu frère Thomas. Guillaume de Tocco rédigea cette vie en vue de la canonisation du Saint : elle est divisée en cent vingt-cinq chapitres. Après Guillaume de Tocco, les Bollandistes donnent les actes du procès de la canonisation. Viennent ensuite des extraits de Bernard de la Guionie, évêque de Lodève; d'une vie manuscrite trouvée à Utrecht et à Milan, etc., etc.

SAINT ARDON, MOINE DE L'ABBAYE D'ANIANE, EN LANGUEDOC (843).

Bien que la vie d'Ardon n'offre rien de remarquable au point de vue de la sainteté, nous faisons une mention spéciale de lui, notre règle étant de ne passer sous silence, autant que possible, aucun des Saints qui sont nés ou se sont sanctifiés sur notre belle terre de France.

D'après l'opinion la plus commune, Ardon était Franc, et non Goth. Il naquit en Languedoc, et changea son nom de Smaragde contre celui d'Ardon. Il fut un des premiers disciples de saint Benoît d'Aniane. Son savoir et sa vertu lui méritèrent d'être élevé au sacerdoce et à la dignité de modérateur des écoles de la maison. Son abbé avait tant d'estime pour lui, qu'il le choisissait ordinairement pour le compagnon de ses voyages.

Ce fut apparemment dans un de ces voyages qu'il fut connu de Charlemagne. Ce grand empe-

1. Opusc. 17 et 18.

reur lui témoigna sa considération en lui faisant présent, l'année même de sa mort, d'une pierre qui résonnait comme l'airain. La même année, c'est-à-dire en 814, saint Benoît, avant de quitter le Languedoc pour aller s'établir à Aix-la-Chapelle, près de Louis le Débonnaire, jeta les yeux sur Ardon pour lui confier l'administration du monastère d'Aniane.

On ne connaît point les autres actions de ce grand homme. Le bréviaire d'Aniane porte qu'Ardon mourut le 9 mars 843. La seule production authentique qui nous reste de la plume d'Ardon est la *Vie de saint Benoît d'Aniane,* qu'il entreprit d'écrire à la sollicitation de ses frères. Sa sainteté est hors de doute, puisque, depuis longtemps, on l'honorait à Aniane comme un illustre serviteur de Dieu.

Mais ce qu'il faut surtout admirer dans ce moine du IXe siècle, c'est le savoir uni à la piété. En ces siècles de transformation, toutes les sciences étaient aux mains des moines et, sans eux, elles auraient péri à jamais.

L'école d'Aniane, dont saint Ardon fut modérateur, mérite une mention spéciale parmi celles qui, à cette époque reculée, distribuaient l'instruction à la jeunesse. Saint Benoît, son fondateur, y avait amassé une bibliothèque considérable, et établi plusieurs habiles maîtres. Entre ces maîtres, il y en avait pour le chant ; d'autres pour montrer à lire ; quelques-uns pour enseigner la grammaire et les belles-lettres ; enfin, des théologiens pour expliquer l'Ecriture sainte. Plusieurs, qui avaient assisté à cette école, furent ensuite élevés à l'épiscopat, et un plus grand nombre servit à rétablir les bonnes études, d'après la méthode d'Aniane, dans un grand nombre de monastères de France, d'Italie et d'Allemagne.

Hist. litt. de la France, t. V, p. 31 et suiv.; t. IV, p. 16, 17 et passim.

VIIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Grenade, en Espagne, saint JEAN DE DIEU, fondateur de l'Ordre des Frères de la Charité, destiné à soigner les malades ; il est célèbre par sa compassion pour les pauvres et par l'entier mépris qu'il eut de lui-même. 1550. — A Antinoé, ville d'Egypte, la naissance au ciel des saints martyrs Philémon et Apollonius, diacres, qui, saisis et amenés devant le juge, eurent les talons transpercés, parce qu'ils avaient refusé avec courage de sacrifier aux idoles. En cet état, on les traîna par la ville avec une horrible cruauté ; frappés enfin par le glaive, ils accomplirent ainsi leur martyre. 287. — De plus, au même lieu, le martyre de saint Arien, président, de saint Théotique et de trois autres, que le juge fit noyer dans la mer ; mais leurs corps furent rapportés au rivage par les dauphins [1]. — A Nicomédie, saint Quintille, évêque et martyr. — A Carthage, saint Ponce, diacre de saint Cyprien, qui fut le compagnon d'exil de ce saint évêque jusqu'à la mort de celui-ci ; il a laissé une excellente histoire de la vie de son maître, et, glorifiant Dieu dans ses souffrances, a mérité la couronne de la vie éternelle. Vers 262. — Encore en Afrique, les saints Cyrille, évêque, Rogat, Félix, un autre Rogat, Béate, Hérénie, Félicité, Urbain, Silvain et Mamille [2]. — A Tolède, en Espagne, le décès du bienheureux Julien, évêque et confesseur, très-célèbre par sa sainteté et sa doctrine [3]. 690. — En Angleterre, saint FÉLIX, évêque, qui convertit à la foi les Anglais de l'Est. 646.

1. Arianus, Theotychius et leurs trois compagnons furent convertis par le spectacle de la patience des saints diacres Philémon et Apollonius. Arianus était gouverneur de Thèbes.

2. L'église ressuscitée d'Afrique fait aujourd'hui mémoire de ces martyrs.

3. Saint Julien était né à Tolède et fut disciple d'Eugène III, archevêque de cette ville. S'il faut en croire Ribadeneira, saint Julien avait pour devise « qu'il faut rechercher les honneurs par la vertu et non par l'intrigue, celui qui fait le bien ayant toujours assez de partisans ». Trois des nombreux ouvrages qu'avait écrits saint Julien sont parvenus jusqu'à nous. Le premier et le plus important a pour titre : *Les Pronostics* — Pronosticon — c'est-à-dire la considération des choses futures. Il y enseigne l'utilité de la prière pour les morts, et cette doctrine consolante que dans le ciel nos proches et nos amis s'inté-

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Thérouanne, saint HUNTFRIDE ou HUMFROI, évêque de cette ville, qui avait été moine de Prumes, au diocèse de Trèves, puis abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer. 871. — Près de Tulle, dans le Limousin, saint ETIENNE D'OBASINE, abbé, de l'Ordre de Citeaux. 1154. — Encore en Limousin, saint Saumay ou Psalmode, solitaire, disciple de saint Brandan. Vers 589. — En Franche-Comté, saint Antoine de Froidemont, moine de Luxueil et ermite. Il vivait avant le xe siècle. On montre encore, près du village qui porte son nom, le rocher qui lui servait d'asile. Au bas coule un ruisseau où il allait, dit-on, puiser de l'eau dans un panier d'osier, et sur le versant de la montagne opposée s'élève une chapelle en son honneur. De pieux pèlerins s'y rendent assez souvent. On y voit une statue fort ancienne qu'on dit être la sienne. Les fidèles déposent, au pied de cette image en signe de leur passage, de petites croix, des médailles et des fleurs.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Castronovo, en Sicile, saint Vital, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe de Saint-Benoît et de Vallombreuse. — En Navarre, saint Vérémond, abbé, qui, entre autres miracles qu'il opéra par la grâce de Dieu, éteignit, par sa seule prière, le feu qui dévorait les récoltes du monastère.

Martyrologe de Citeaux. — Au monastère de Clairvaux, saint Gérard, sixième abbé de cette communauté, et premier martyr de l'Ordre de Citeaux, cruellement tué pour le zèle de la religion et pour la conservation de la justice ; après sa mort il fut glorifié par des miracles éclatants.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, avec les saints Cyrille, Rogat, et autres, mentionnés ci-dessus, les saints Dacien et Joconde, martyrs. — A Nicomédie, avec saint Quintille, évêque, saint Capitulin, son compagnon, martyr comme lui. — Chez les Grecs, sainte Cléopâtronie, vierge. Fille d'un préfet de l'Asie, nommé Dacien, elle fut amenée à la foi par saint Vivence, prêtre de Samarie, sur lequel nous avons donné une notice au 13 janvier, page 523. Commencement du IVe s. — A Côme, saint Provin, évêque de cette ville. Il était originaire des Gaules et devint disciple de saint Ambroise. L'église de son nom, qui est à Côme, possède ses reliques. Vers 420. — En Irlande, saint Sénan, abbé et évêque. Comme dans les légendes de tous ces Saints irlandais, les faits merveilleux abondent dans celles de saint Sénan : ainsi on raconte que, berger dans le monastère de Saint-Casside, il chargeait son bâton de garder le troupeau ; que la nuit ses doigts devenaient lumineux et lui servaient de flambeau ; il fut le disciple de saint Patrice et l'ami de saint David de Menevie. 544. — A Nicomédie, saint Théophylacte, confesseur, évêque de cette ville. Il défendit la cause des saintes images contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'envoya en exil. Vers 845. — A Prusia, aujourd'hui Brousse, en Bithynie, saint Paul, évêque et confesseur de cette ville, qui endura d'atroces persécutions pour le culte des saintes images. 845. — A Pavie, saint Litifred ou Liutfroi, évêque de cette ville. Vers 874. — A Hyracha, près d'Estella, dans la Navarre Espagnole, saint Vérémond ou Bermond, abbé du monastère de ce nom. La fondation de la ville d'Estella se rattache à un miracle raconté dans sa vie. Saint Vérémond avait une tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Or il arriva, en l'an 1080, que des bergers, gardant leurs troupeaux à mille pas du monastère, virent tomber une pluie d'étoiles sur une colline qui a depuis été appelée en basque Yrricara, c'est-à-dire mont étoilé. On fouilla à l'endroit visité par les météores et l'on y trouva une statue de la Sainte Vierge d'une admirable beauté. Pour consacrer le souvenir de cette merveille, Sanche-Ramirez, roi de Navarre, et ami intime de saint Vérémond, édifia sur cette colline une ville destinée à être placée sous la protection de Marie, qu'il appela Estella ou Etoile, et dont il abandonna la possession au monastère d'Hyracha, après l'année 1085. — A Ross, en Ecosse, saint Duthac, évêque de cette ville, qui fut l'ami du roi Alexandre III. 1250. — A Viterbe, sainte Rose [1]. — A Tarente, dans le royaume de Naples, saint Cartaud ou Catas *(Cataldus)*. Il était, à ce qu'on croit, originaire d'Irlande, et se rendit célèbre par ses miracles. Il est honoré à Sens, où il y avait une église de son nom, et à Bonneville. — A Tarse, en Cilicie, saint Castor qui souffrit le martyre avec sainte Dorothée. — Chez les Cophtes et les Ethiopiens, saint Mélage. — En Espagne, le vénérable JEAN D'AVILA. 1569.

ressent à nous. Il soutient qu'après la résurrection des corps, la différence des sexes subsistera, etc. Son second ouvrage, ou *Traité du sixième âge du monde*, est dirigé contre les Juifs de son temps, qui prétendaient prouver que le Messie ne viendrait qu'au sixième millénaire du monde. Le troisième ouvrage de saint Julien est l'*Histoire de la guerre du roi Wamba contre le duc Paul*. On trouve ces ouvrages et d'autres qu'on lui attribue, dans le tome XCVI de la *Patrologie latine* de Migne.

1. Voir au 4 septembre.

SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DES RELIGIEUX HOSPITALIERS, DITS DE LA CHARITÉ

1495-1550. — Papes : Alexandre VI; Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint, appelé, en Espagne, Charles Ier.

L'aumône est une fleur de la terre dont les fruits se récoltent au ciel [1].

Le 8 mars 1495, naissait à Monte-Mayor-el-Nuovo, petite ville du diocèse d'Evora, en Portugal, un enfant qui reçut au baptême le nom de Jean. Il fut élevé par son père, nommé André Ciudad, et par sa mère, nommée Thérésa, dans des sentiments chrétiens. Ses parents n'étaient pas des plus riches ; de sorte que leur plus grand trésor consistait en leur fils, et ils se promettaient qu'il serait un jour le bâton de leur vieillesse ; mais ils s'en virent privés au moment où ils commençaient à en recevoir quelque satisfaction : car à peine fut-il âgé de huit ans que commença pour lui la vie la plus aventureuse, qui devait le plonger dans le vice, mais l'en retirer ; le lancer dans le monde, puis l'en détacher, en lui faisant trouver partout des disgrâces, et nul repos hors de Dieu.

Un soir, ses parents, pieux et charitables, accueillirent sous leur toit hospitalier un voyageur qui se rendait en Espagne. La description que ce dernier fit des églises de Madrid et des autres magnificences de la grande ville, frappa vivement l'imagination du jeune Jean.

Le lendemain, au point du jour, le voyageur se mit en route après avoir affectueusement remercié ses hôtes. Une pensée coupable s'était emparée de l'esprit de Jean, pensée qui fut le premier anneau de la longue chaîne de souffrances qu'il devait parcourir. Il s'était dit que, en suivant de loin les traces de l'étranger, il pourrait se rendre à Madrid. Ne calculant donc ni la longueur du chemin, ni son manque absolu d'argent, ni le désespoir dans lequel il allait plonger sa famille, il se glissa hors du logis et prit la direction de l'Espagne ; il fit ainsi plusieurs milles sans presque s'arrêter.

André Ciudad et Thérésa n'avaient pas d'abord conçu d'inquiétudes, car ils supposaient que Jean était allé, selon son habitude journalière, faire visite à un oncle qui demeurait à l'autre extrémité de Monte-Mayor ; cependant, au bout de quelques heures, ne le voyant pas revenir, ils s'alarmèrent vivement ; André courut chez son frère, et cria de loin : — Où est Jean ? — Ton fils ? dit l'oncle, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

Eperdu de crainte, André retourna précipitamment chez lui pour tenir conseil avec sa femme. Plusieurs jours s'écoulèrent en recherches infructueuses. Il fallut qu'André se décidât à revenir seul et le cœur brisé.

En arrivant un soir à la porte de la maison, il s'arrêta un moment. Triste messager, il ne pouvait se décider à annoncer de mauvaises nouvelles.

1. La vie du vénérable M. Mofait, mort curé de la cathédrale d'Arras, en 1869, contient un bien joli mot sur cette vertu. « Il faisait l'aumône gaiement », dit M. le chanoine Van Drival, son biographe, « suivant le conseil des livres saints. Tenez, disait-il un jour à un prêtre de ses amis, en apercevant une vieille qui faisait le guet et l'attendait, voyez-vous là-bas? voilà une aumône qui *fleurit*.... »

Lorsque, enfin, il eut frappé et dit : « C'est moi ! » il fut effrayé de ne pas entendre la voix de Thérésa, Thérésa qui d'ordinaire saluait son retour avec tant d'allégresse ! Et cependant elle n'était pas absente ; car le rayon d'une lumière brillait à travers les fissures de la porte. Une vieille paysanne vint ouvrir. Le visage de cette femme exprimait une telle affliction, qu'André ne put réprimer un cri d'épouvante. Il s'avança précipitamment et aperçut sa pauvre Thérésa étendue dans son lit et en proie à une fièvre ardente. André, les yeux inondés de larmes, se pencha vers le lit et prononça d'un voix déchirante le nom de Thérésa. Celle-ci répondit par un sourire affectueux et lui tendit une main brûlante qu'il couvrit de pleurs et de baisers.

Quand le premier moment d'émotion fut passé, la malade murmura ces mots : — C'est donc toi, André ? Te voilà seul !... — Oui, dit-il d'une voix sourde, toutes mes recherches ont été infructueuses. Jean nous a quittés... Il ne nous aimait pas ! lui que nous avons tant aimé... Ne songe plus à cet ingrat et recouvre la santé. — André, tes vœux sont inutiles ; le mal dont je suis atteinte, je l'emporterai dans la tombe. — O ma Thérésa, me serais-tu ravie !... Sans toi, sans mon fils, que ferais-je ici-bas ? — Je vais te l'apprendre : mais sois plus calme, plus courageux, tes sanglots me troublent. Ecoute, André, écoute bien. Dieu m'a parlé ; il a daigné m'envoyer l'ange gardien de notre petit Jean. L'esprit immortel m'a exhortée à être patiente, à ne plus murmurer. Il m'a rassurée sur le sort de notre fils ;... Jean doit traverser de longues épreuves qui raffermiront sa vertu. — Thérésa, c'est un rêve... c'est l'effet du vertige... — Non, André, non : je ne dormais pas, je ne souffrais même pas lorsque le ciel m'a ainsi dévoilé l'avenir... Ecoute encore. Quand je ne serai plus, quand je reposerai dans ma dernière demeure, distribue aux indigents le peu que nous possédons et consacre-toi au service de Dieu dans l'Ordre de Saint-François. — Je suivrai ce conseil... oh ! je te le promets. — Eh bien ! je meurs heureuse ; car me voilà rassurée sur le sort des deux êtres que j'ai le plus aimés. Adieu, André, au revoir... là-haut. Et elle expira.

Jean, suivant toujours de loin les traces du voyageur, avait atteint la Castille. La fatigue l'accablait ; nourri par la charité publique, il avait eu souvent peine à trouver un morceau de pain noir, et il lui avait fallu coucher sur les grands chemins, exposé à toutes les intempéries de l'air. Que de fois il avait regretté les soins si tendres, si multipliés, de la bonne Thérésa ! Que de fois il s'était représenté ses parents attristés et l'accusant d'ingratitude ! A mesure qu'il s'éloignait, sa pensée s'envolait vers la maison paternelle. Il sentait combien un enfant est faible quand la protection de sa famille vient à lui manquer ; mais une sorte de crainte, de mauvaise honte, le retenait. S'il allait toujours en avant, ce n'était plus pour satisfaire son besoin de voyager, c'était parce qu'il n'osait retourner sur ses pas. Peut-être aussi était-il nécessaire que la volonté de Dieu s'accomplît, cette volonté que Thérésa avait connue dans sa vision.

Il se trouvait à Oropeza quand il fut obligé de s'arrêter. Dévoré de faim, dénué de toutes ressources, il s'assit en pleurant sur un fragment de rocher. Là, il laissa tomber sa tête entre ses mains et se mit à faire d'amères réflexions.

Une voix rude le tira de cet état d'engourdissement... Il leva les yeux et aperçut un *mayoral*[1], qui le considérait attentivement. — Que fais-tu là ? demanda cet homme. Jean raconta franchement son aventure sans chercher à l'excuser. Le mayoral réfléchit un instant, puis il dit : — Tu as eu

1. C'est ainsi qu'on appelle en Espagne un berger en chef.

grand tort d'abandonner ta famille, songe à la douleur que tu lui as causée. Moi qui aime tendrement ma fille, ma petite Mariquita, je ne me consolerais jamais si on me l'enlevait. Cependant, puisque le mal est fait, appliquons-y un remède. Quand un voyageur de ma connaissance ira en Portugal, je le chargerai de donner de tes nouvelles à tes parents. En attendant, comme il faut que tu vives honorablement, et non en vagabond, si tu veux garder un de mes troupeaux, je te traiterai bien, foi de Gonzalès. L'enfant accepta avec empressement.

Durant plusieurs années, Jean exerça ce rude métier. Toujours seul et en présence de la nature, il sentait son âme s'élever, son intelligence s'agrandir ; souvent il songeait à André, à Thérésa : son espoir le plus cher était de les revoir un jour, de les surprendre par ses progrès. Avec l'aide d'un moine qui venait quelquefois quêter à la ferme, il avait appris à lire ; et, grâce à la bibliothèque du couvent de ce bon religieux, il put mettre à profit pour s'instruire les longues heures qu'il passait dans les champs. Aux grâces de l'enfance avait succédé chez lui la force de l'adolescent ; sa taille s'était développée, son visage avait pris un caractère mâle. Gonzalès, satisfait de son excellente conduite et appréciant sa vive intelligence, le mit à la tête de la ferme. L'administration de Jean fut si bonne, qu'au bout de peu de temps la fortune du mayoral fut considérable.

Un jour, Gonzalès invita Jean à le suivre dans son jardin ; là il lui dit : — Je suis content de tes soins, tu as été un fidèle serviteur ; je veux dignement te récompenser en te donnant la main de ma gentille Mariquita ; ses biens seront à toi. Je me fais vieux et n'ai plus besoin que de repos : je serai donc heureux de voir ma fille unie à un honnête homme, et, en même temps, de te procurer un bien-être que tu n'eusses peut-être jamais obtenu par tes travaux. Au lieu d'accueillir avec joie une offre si brillante, Jean parut consterné. — O mon maître, répondit-il, je n'ose me réjouir de votre générosité, car j'en suis indigne. Qu'ai-je fait pour que vous daigniez m'offrir ce que vous avez de plus précieux ? J'ai rempli mon devoir, voilà tout. Si un pauvre jeune homme comme moi aspirait à une riche alliance, ne pourrait-on pas l'accuser d'obéir à un calcul intéressé ? D'ailleurs, une voix secrète me dit que je ne dois pas, maintenant du moins, songer à me marier ; il me semble que ma liberté ne m'appartient pas, que je n'ai pas le droit d'en disposer. — Tu réfléchiras, reprit Gonzalès avec bonhomie ; demain je te demanderai ta réponse, il est impossible que tu refuses le bonheur et la fortune.

La nuit, Jean, retiré dans sa chambre, s'agenouilla devant une image de la Sainte Vierge, seul ornement de ce modeste asile ; sa prière fut longue et fervente. Quand il se releva, il se sentit plus fort, plus calme. — Non, se dit-il, je n'abuserai pas de la générosité de Gonzalès ; plus tard il regretterait peut-être son ouvrage. Je suis entré pauvre dans sa maison, j'en sortirai pauvre. J'ignore vers quel but Dieu guidera mes pas ; mais mon cœur m'annonce que mes épreuves ne doivent pas être terminées et que je n'ai pas suffisamment expié mes torts envers ma famille.

Il prit alors une résolution qui devait lui épargner l'embarras d'une explication avec Gonzalès ; au point du jour, il sortit de la ferme sans être remarqué, et s'éloigna en toute hâte.

Après la première heure de marche, la réflexion éclaira l'esprit du fugitif ; le fantôme horrible de la misère se dressa devant ses yeux. Jean sentit la nécessité d'embrasser une profession nouvelle, ou bien de se mettre au service d'un autre *mayoral ;* mais ce qu'il désirait surtout, c'était de quitter

le pays pour n'être pas ramené par la reconnaissance vers la maison de Gonzalès.

Comme il entrait dans Oropeza, il aperçut une compagnie de miliciens qui occupait la place principale, où elle exécutait des manœuvres. Jean s'approcha, et considéra ces exercices militaires. L'officier, dont la troupe n'était pas au complet, songea tout de suite à faire l'acquisition de ce jeune villageois, qui promettait de devenir un soldat vigoureux et déterminé. Il l'appela, et lui offrit de s'enrôler dans l'armée de S. M. Charles-Quint : — Aussi vrai que je me nomme don Feruz, dit-il, il y aura pour toi profit et gloire à suivre notre bannière ; car nous allons au siége de Fontarabie, sur les frontières de France.

Quelques-uns des miliciens qui connaissaient Jean Ciudad et savaient de quelle faveur il jouissait auprès du mayoral, se divertirent tout bas aux dépens du capitaine ; mais quel fut leur étonnement quand ils entendirent Jean répondre avec gravité qu'il acceptait les propositions de don Feruz !... Aussitôt on fit endosser à Jean une casaque, et on lui mit aux mains une pique. Désormais il était au service du roi.

La vie des camps était alors turbulente et dissipée ; la plupart des recrues dont se composaient les armées avaient engagé leur liberté pour un peu d'or ; c'étaient généralement des vagabonds, de pauvres étudiants, des laquais sans emploi, ou bien de ces aventuriers comme les reîtres allemands ou les condottieri italiens ; pillards effrontés, aussi dangereux pour leurs alliés que pour leurs ennemis ; impitoyables dans la victoire, mais cédant au premier choc des véritables guerriers. Jeté au milieu de ces soudards, Jean ne pouvait se soustraire à l'influence pernicieuse de leurs mauvais principes. Sans imiter leurs actions infâmes, sans souiller ses lèvres des mêmes blasphèmes, il n'osait plus cependant se livrer ostensiblement aux pratiques de la religion ; il se cachait d'être honnête homme, comme on se cacherait d'être assassin. Bientôt même la conduite de ses camarades lui causa une moins vive horreur ; dans ce tourbillon qui l'entraînait, il n'osait plus s'interroger sur l'état de son âme. Quelques pas de plus, et peut-être fût-il tombé dans l'abîme ! Une circonstance à la fois funeste et heureuse vint l'arracher à ce péril.

La compagnie manquait de vivres ; Jean fut envoyé, comme le plus jeune, pour en chercher au village voisin ; il était monté sur une jument récemment prise aux Français. L'animal, reconnaissant de loin son ancien séjour, voulut y retourner ; le cavalier résista ; alors la jument se cabra avec une telle fureur, que Jean fut lancé par elle sur un amas de pierres. L'infortuné perdit connaissance. La douleur l'éveilla enfin, mais ce fut pour lui montrer un nouveau danger. Le camp des Français était si proche, que Jean pouvait entendre le pas des sentinelles. Il tremblait qu'un ennemi ne l'aperçût ; car, meurtri comme il l'était, on n'eût pas pris la peine de l'emmener, et un coup de lance eût terminé sa vie. Comment éviter ce péril imminent, puisqu'il ne pouvait faire un pas ?

En ce moment la foi l'inonda de ses rayons ; elle lui rappela que la meilleur protection descend du ciel, et qu'à défaut des hommes Dieu pouvait le secourir. Alors il adressa une fervente prière à la Sainte Vierge ; à peine l'avait-il achevée, que ses forces lui revinrent miraculeusement ; il réussit à gagner les retranchements espagnols.

A quelques pas de là, sa constance fut encore mise à l'épreuve. On l'avait chargé de garder un riche butin qui devait être partagé entre les hommes de la compagnie. D'adroits voleurs s'emparèrent de la majeure partie de ce

dépôt; Jean fut accusé d'avoir été de connivence avec les bandits. Dès lors, en butte au mépris de ses chefs, à la haine de ses camarades, et ne pouvant, malgré ses protestations, se laver de cette inculpation infâme, il dut quitter le service.

Les pas errants de Jean Ciudad le ramenèrent à la ferme d'Oropeza. Son arrivée fut le signal de la joie générale. Gonzalès l'embrassa tendrement, et lui renouvela ses propositions : — Le temps ne m'a pas changé, dit cet excellent homme ; je suis encore prêt à te donner ma fille avec tous mes biens; réfléchis mûrement, au lieu de fuir comme un insensé. — Pourquoi me tentez-vous ainsi par tant de générosité ? répondit tristement Jean Ciudad. Ne comprenez-vous pas que je ne suis point appelé ici-bas à jouir du repos que donne la richesse ? Quelle que soit ma destinée, je sens qu'elle n'est point accomplie. Il y a en moi des pressentiments vagues qui m'agitent et dont je ne me rends pas bien compte. O mon cher maître ! si je suis revenu ici, c'était pour vous revoir, et non pour devenir votre héritier.

Il raconta au mayoral les circonstances qui avaient suivi son départ, et ajouta : — Le roi d'Espagne se propose de faire la guerre aux Turcs en Hongrie. Quoique j'aie sujet d'être mécontent du service militaire, cependant je marcherais volontiers dans les rangs des soldats du Christ ; il me semblera, en combattant les ennemis de notre sainte foi, que je me purifie de mes souillures. Autant les luttes entre chrétiens sont odieuses, autant il est noble de verser son sang pour la défense de l'Eglise. — Va, mon fils, s'écria le mayoral, c'est le ciel qui t'inspire ! tous les intérêts doivent se taire devant une telle entreprise. Seulement, si jamais tu reviens en Espagne, songe que Gonzalès te recevra toujours avec plaisir sous son toit. — Mon principal regret, dit Jean, c'est qu'il ne m'ait pas encore été donné de revoir mes parents. Plusieurs fois j'ai prié des voyageurs de leur porter mes lettres, mais je n'ai reçu aucune réponse..., et il faut que j'ajourne encore mon retour à Monte-Mayor ! Si j'échappe aux dangers de cette guerre, mon premier soin sera de voler vers les lieux où je suis né, d'embrasser les êtres chéris qui m'attendent sans doute impatiemment... — Les retrouveras-tu ? dit le mayoral en hochant la tête. — Oh ! ne m'inspirez pas ce doute cruel... Vous briseriez toute ma force.

.....

Le soleil se levait radieux sur Monte-Mayor-el-Novo, où régnait encore le silence. Un homme vêtu d'une casaque militaire, ayant une longue épée suspendue à un large baudrier, et tenant à la main un bâton noueux, entra dans la petite ville. Cet homme avait le visage hâlé, amaigri et couvert de cicatrices. Bien qu'il parût extrêmement fatigué, il précipitait sa marche à mesure qu'il approchait de la rue écartée où était sise la maison d'André Ciudad. Tout à coup il fit un mouvement brusque et poussa une vive exclamation en apercevant un vieillard qui s'était arrêté pour le considérer — Mon oncle Fabricio ! s'écria-t-il. Le vieillard répéta d'un ton d'étonnement: — Moi, votre oncle ! — Sans doute, dit le soldat ; je suis donc bien changé, puisque vous ne me reconnaissez pas ? — Comment ! c'est toi, Jean ?... Après tant d'années ! En effet, tu es bien changé... Mais que viens-tu faire ici, malheureux ? — Pouvez-vous me le demander ?... Je viens exprimer mon repentir aux tendres parents que j'ai offensés. L'oncle leva les mains au ciel, et dit : — Ils sont là, maintenant... Depuis longtemps ils ne souffrent plus.

Jean suivit machinalement des yeux les gestes du vieillard ; cette nouvelle était si accablante qu'il ne parut pas d'abord l'avoir comprise. — Que

m'annoncez-vous là? demanda-t-il. Quoi! mon père, ma bonne mère... — Ton père et ta mère ont quitté ce monde.

D'abondantes larmes inondèrent le visage de Jean, et ces paroles entrecoupées s'échappèrent de sa poitrine oppressée : — Ils sont morts! et c'est moi qui leur ai donné le coup fatal!... Ils m'avaient comblé de tendresse, et je les ai payés par l'ingratitude!... Ils comptaient sur moi pour le soulagement et la joie de leur vieillesse, et j'ai fui emportant leur bonheur! Je ne suis plus digne de voir la lumière du jour!

Après cette explosion de douleur, Jean se recueillit un peu, et pria son oncle de vouloir bien l'accompagner jusqu'au cimetière.

Guidé par Fabricio, il arriva bientôt devant la simple pierre sous laquelle reposait l'épouse d'André. Une inscription grossièrement tracée, et que le temps avait effacée à demi, rappelait le nom de Thérésa, la date de sa mort, et invoquait pour elle les prières des chrétiens. Autour du modeste monument, l'herbe avait crû épaisse; quelques fleurs sauvages penchaient leurs calices vers le grillage de bois.

A la vue de ce mausolée, Jean poussa un grand cri... Ses sanglots le suffoquaient. Il se frappait la poitrine, se meurtrissait le visage, appelait sur sa tête la rigueur du ciel, et répétait constamment : « C'est moi... c'est moi qui l'ai tuée!... Pardon; pardon!... O ma mère!... Une éternelle pénitence! »

Résolu de pleurer ce malheur, ou plutôt ce crime, car il se considérait comme un parricide qui avait tué sa mère par le chagrin, il quitte son pays, passe en Andalousie, et se loue à une femme riche du territoire de Séville, en qualité de berger. Son dessein était sans doute de se livrer aux conseils de la solitude : en face du ciel qu'il a outragé, en face de son âme, qu'il a oubliée, négligée, perdue, il gémit, il pleure jour et nuit, tout le temps que son devoir le laisse libre. Il cherche comment il pourra réparer son ingratitude envers Dieu. Il entrevoit déjà vaguement que ce sera par le sacrifice de lui-même pour le prochain, la forme la plus visible que Dieu revête pour s'offrir à notre amour. Il obéit à cette voix qui l'appelle. Il se met en route pour l'Afrique, où il veut porter secours aux esclaves chrétiens, les racheter s'il le peut. Dans un hôpital où il s'arrêta, il assista les pauvres et dit hautement « que Dieu tirerait vengeance de ceux qui avaient plus de soin de leurs chevaux que des pauvres et des malades », et faisait d'autres semblables remontrances.

A Gibraltar, il rencontra un gentilhomme portugais, qu'entouraient des officiers du roi Jean III. La profonde affliction qui se lisait sur les traits de ce gentilhomme fixa l'attention de Ciudad. Il s'approcha, et, saluant respectueusement le voyageur, il lui dit : — Seigneur cavalier, vous êtes gardé à vue :... seriez-vous prisonnier? Le gentilhomme, loin de s'offenser de cette apparente curiosité, répondit à demi-voix : — Oui, mon ami... Le roi m'a dépouillé de mes biens et condamné à l'exil. On me conduit à Ceuta, sur les côtes de Barbarie. Ce n'est pas ma fortune que je regrette. Je suis âgé déjà... Peu m'importerait de terminer mes jours en Portugal ou en Afrique... Mais ma famille a été enveloppée dans ma disgrâce... Ma femme, mes filles succomberont peut-être aux atteintes d'un climat meurtrier... On nous exile, et pourtant je n'étais pas coupable! — Consolez-vous donc, seigneur. Heureux qui possède la paix de la conscience!

Le navire qui devait transporter le comte da Silva étant prêt à quitter Gibraltar, les officiers portugais ordonnèrent au noble vieillard de les suivre, et à Jean de se retirer.

Mais celui-ci dit avec fermeté : — N'ai-je pas le droit de m'attacher à la personne de ce gentilhomme ? S'il daigne m'accepter pour son serviteur, je l'accompagnerai en Afrique. — Hélas ! mon ami, dit à son tour le comte da Silva, je ne possède plus rien... Je ne pourrais pas te payer de gages. — Qu'importe !... Au moins ne douterez-vous jamais de mon zèle.

Quand le vaisseau mit à la voile et emmena le comte avec sa famille, il portait aussi Jean Ciudad.

A peine les exilés avaient-ils touché le sol de l'Afrique que, minés par la misère, exténués par les chaleurs excessives du climat, ils tombèrent malades les uns après les autres. La conséquence fatale de cet état de choses fut que le peu qui leur était resté de leur fortune fut bientôt épuisé. Mais Dieu, bon et miséricordieux, avait laissé à Jean la santé et ses deux bras. Pressé par un besoin extrême, le gentilhomme, un jour, le prit à part et lui révéla toute l'horreur de sa position ; il finit par lui dire : — Si vous pouviez vous résoudre à travailler aux fortifications de Ceuta et à partager avec nous votre salaire, nous serions sauvés... ayez pitié de ma femme et de mes quatre filles ! Jean consentit à cet arrangement inacceptable pour tout autre. Il épuisa d'abord toutes ses ressources afin de subvenir aux besoins de son maître. Puis, non content de veiller chaque nuit sur le malade, il accomplissait durant la journée entière les travaux les plus fatigants ; aucune tâche ne le rebutait : c'était lui qu'on voyait le premier sur le port, prêt à louer ses bras pour décharger les navires. Fallait-il s'armer d'une pioche et ouvrir une route, ou travailler aux remparts : il donnait aux terrassiers l'exemple de l'ardeur. Enfin il paraissait infatigable. Un jour que Jean n'avait pas trouvé de travail, il consola son maître et le nourrit d'une partie de ses vêtements qu'il vendit. Malgré ses nombreuses occupations, il trouvait encore moyen de pénétrer dans les prisons et de faire entendre aux captifs des paroles consolantes. Là, assis sur la froide pierre, à côté des souffrants, il versait des larmes avec eux ; son intelligente charité lui avait enseigné l'art de soigner leurs plaies. Il était à la fois pour eux le médecin de l'âme et le médecin du corps.

Le comte da Silva sentit arriver le terme de ses maux. Jean ne l'avait pas quitté un seul moment depuis qu'il avait reconnu la gravité de son état. Profitant d'un reste de force, d'un dernier souffle de vie, l'exilé dit à son fidèle serviteur : — Je veux te remercier, toi qui as été mon véritable ami,... toi qui m'as montré un dévouement à toute épreuve. Avant que nous nous quittions, reçois mes actions de grâces, mes bénédictions. Ta part sur la terre est modeste, elle sera magnifique dans le ciel. Là, plus de distinction de rang ni de fortune... Des frères, des élus, un Dieu !... Ne t'inquiète pas du sort de ma famille... Le capitaine Martinez m'a appris que le roi daigne la rappeler en Portugal et lui rendre une partie de ses biens... Si tu veux l'y suivre, ton avenir sera assuré. — Non, digne seigneur, répondit Jean. Ce calme n'est pas fait pour moi. Mes épreuves seraient trop tôt terminées. Une fois déjà j'ai refusé la fortune, et je m'en applaudis. Si j'étais riche ou même simplement à l'abri du besoin, peut-être n'éprouverais-je plus la même commisération pour les peines d'autrui. Je dois vivre et mourir pauvre. — Et moi, murmura le comte, une voix du ciel me dit que tu seras un des plus glorieux apôtres dont l'Espagne se soit jamais honorée. Oui, tu seras grand devant Dieu et devant les hommes !

Cependant un de ses compagnons de travail ayant abjuré le christianisme pour se faire musulman, le confesseur de Jean en profita pour lui exposer le danger de vivre en contact avec des infidèles, et le détermina à retourner en Europe. Cédant à ces conseils, notre Saint repassa en Espa-

gne. Le navire où il était fut surpris par une si furieuse tempête, au passage du détroit de Gibraltar, qu'on n'y attendait plus que l'heure de la mort. Jean, attribuant ce malheur à ses péchés, pria le pilote de le jeter à la mer pour faire cesser la tempête ; et il l'avait tellement persuadé, qu'on était sur le point de le faire, lorsque Jean ayant imploré le secours de la Sainte Vierge, et dit un *Ave Maria,* la tempête s'apaisa tout à coup.

N'ayant plus de quoi subsister, notre Saint, lorsqu'il fut débarqué en Espagne, vendit des images de papier et de petits livres, particulièrement des catéchismes : quand on achetait de lui cette pieuse marchandise, il ne la donnait qu'en faisant quelque exhortation à la vertu. Un jour qu'il allait vendre des images dans un village, Jésus-Christ lui apparut sous la figure d'un petit garçon mal vêtu et les pieds nus; il en eut compassion, le chargea sur ses épaules avec son ballot, et le porta, suant sous le poids ; de sorte qu'après avoir un peu cheminé, il eut besoin de se reposer et de se rafraîchir à une fontaine qui était tout proche. Il pria donc le petit enfant de descendre, mais Jésus prit cette occasion pour se faire connaître, lui montra une grenade ouverte, au milieu de laquelle était la figure de la Croix, et lui dit ces paroles : « Jean de Dieu, Grenade sera ta croix » ; après quoi il disparut. Le Saint, connaissant par là la volonté de Dieu, se rendit promptement à Grenade, loua une petite boutique sous la porte d'Elvire, et continua à vendre ses images, jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui fit entreprendre autre chose pour sa gloire : ce qui arriva quelque temps après.

Le docteur Jean d'Avila [1], si célèbre par la sainteté de sa vie et par l'éminence de sa doctrine, prêchait, le jour de saint Sébastien, dans un ermitage dédié à son honneur. Jean, par une disposition particulière de la divine Providence, se trouva à son sermon ; il se sentit fort touché de la parole de Dieu, qui lui perça le cœur aussi heureusement que les flèches des soldats avaient percé le corps de saint Sébastien : il résolut, sur l'heure, de souffrir toutes sortes d'injures et de peines, à l'imitation du Saint dont il entendait prêcher les vertus. Pressé d'un extrême regret de ses fautes passées et d'un ardent désir d'endurer quelque chose pour y satisfaire, aussitôt que la prédication fut achevée il sortit dans la rue, criant de toutes ses forces : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde, à ce grand pécheur qui vous a offensé ! » et alla ainsi par toute la ville, s'arrachant les cheveux, se frappant le visage, et se roulant dans la boue et contre le pavé. Cela le rendit l'objet de la risée du peuple et des enfants, qui le prenaient pour un fou ; en effet, il n'oublia rien pour mieux donner du crédit à cette opinion. Un jour il entra dans l'église cathédrale, et, se jetant à terre, il cria encore plus fort qu'auparavant : « Miséricorde ! miséricorde ! » Quelques personnes pieuses, émues de compassion à la vue d'un objet si extraordinaire, croyant qu'il avait effectivement perdu l'esprit, le firent conduire charitablement à l'hôpital destiné aux insensés. Jean, heureux de se voir ainsi méprisé, continua à faire le fou ; de sorte qu'on se crut obligé d'employer sur lui les remèdes les plus violents, comme de le fouetter tous les jours jusqu'au sang. Il endurait ce châtiment avec une patience admirable, et, parmi ses extravagances, il disait quelquefois : « Frappez, frappez cette chair rebelle ; il est juste qu'elle porte la peine du mal qu'elle a fait ». Il reçut plus de cinq mille coups, et l'on eût continué à le maltraiter, si le P. Avila, sous la conduite duquel il était, averti de la cruauté qu'on exerçait sur lui, ne lui eût fait entendre, de la part de Dieu, qu'il était temps de mettre fin à sa folie volontaire et de s'employer à quelque chose de plus utile pour lui et le prochain.

1. Voir la notice du vénérable Jean d'Avila, ci-après, p. 292.

Au sortir de l'hôpital, il fit le voyage de Notre-Dame de Guadalupe [1], pour rendre grâces à la très-sainte Vierge des faveurs qu'il avait reçues de son Fils par son intercession, et des dangers qu'il avait évités par son secours. Sur le chemin, le démon lui apparut sous la figure d'un seigneur, et lui présenta une bourse pleine d'argent, le priant de la recevoir pour subvenir à ses besoins, qui étaient extrêmes; mais le Saint lui répondit que la pauvreté qu'il avait vouée à Jésus, son maître, lui défendait d'accepter aucun argent, sinon à condition de le distribuer aux prêtres de l'église Notre-Dame de Guadalupe, pour y faire dire des messes à l'honneur de Marie, Reine des cieux; le démon disparut, ne pouvant entendre les noms de Jésus et de Marie. Dès qu'il put découvrir l'église, il se prosterna contre terre, la baisa plusieurs fois, et se traîna à genoux jusqu'à la porte. Ensuite, redoublant la ferveur de sa dévotion, il alla saluer le saint Sacrement, et de là faire sa prière en la chapelle de la Vierge. Comme il récitait le *Salve Regina,* à ces paroles : « Tournez vers nous les yeux de votre miséricorde », le voile qui couvrait l'image se retira pour lui donner moyen de la voir; le sacristain étant accouru au bruit que le rideau avait fait, et ne voyant personne que Jean de Dieu, le prit pour un voleur et leva le pied pour le chasser; mais sa jambe ayant été tout à coup paralysée, il ne put être guéri que par la prière du Bienheureux : ce qui fit connaître le mérite de sa sainteté.

En revenant de cette pieuse excursion, qu'il avait prolongée jusqu'à Oropeza pour revoir ses anciens bienfaiteurs, jusqu'à Baëça pour se présenter à Jean d'Avila, il se mit à vendre au marché de Grenade du bois qu'il allait couper dans une forêt, et consacra le gain qu'il retirait de sa vente journalière à nourrir plusieurs pauvres. Quelques mois après, en 1540, il loua une maison sur le marché aux poissons, non loin de la cathédrale, pour y recevoir de pauvres malades, des infirmes, et avec une aumône de trois cents réaux qui lui avait été remise par un prêtre de la chapelle royale, il monta quarante-six lits garnis chacun d'une natte, de draps, de couvertures, et d'un traversin. Seul, il suppléa aux soins multipliés qu'exigeaient tous ces malades, les soulageant dans leurs souffrances, préparant leur nourriture, disposant leurs lits ; en un mot, il sut pourvoir avec tant d'intelligence aux pressants besoins des malheureux qu'il avait recueillis, que les habitants de Grenade, grandement édifiés de son zèle, s'empressèrent à l'envi de l'aider dans sa charitable entreprise. L'archevêque lui-même, don Pierre Guerrera, ayant été instruit de tout ce qui se passait, voulut visiter l'établissement fondé par Jean, et, satisfait de l'ordre admirable avec lequel il était administré, il prit cet établissement sous sa protection, donna des sommes considérables pour lui assurer une existence stable, et, à son exemple, plusieurs personnes riches de la ville dotèrent également le nouvel hôpital.

Pour procurer des aliments convenables aux malheureux malades qui remplissaient sa maison, Jean, avec une hotte sur le dos et une marmite à chaque bras, parcourait les rues de Grenade en criant : « Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes ».

Cette nouvelle manière de demander l'aumône eut la puissance d'une baguette magique ; tant il est vrai que chez la plupart des hommes l'intérêt personnel est le mobile des actions même les meilleures.

Dans le cours de l'une de ces quêtes, Jean fut retenu à dîner par don Sébastien Ramirez, évêque de Tuy, et président de la chancellerie royale de Grenade. Le prélat lui ayant demandé comment il s'appelait, notre Bienheureux répondit ingénument que le petit enfant qui l'avait envoyé à Gre-

1. Voir sur Notre-Dame de Guadalupe la vie de saint Léandre au 27 février.

nade l'avait nommé *Jean de Dieu,* mais que comme ce nom ne pouvait convenir à un homme aussi peu vertueux que lui, il n'osait le porter.

L'évêque, admirant cette profonde humilité, lui commanda de le porter à l'avenir, et de se faire appeler *Jean de Dieu,* s'il ne voulait désavouer le Maître qu'il servait. « A Dieu ne plaise, Monseigneur », répondit le Bienheureux ; « puisque c'est sa volonté, je le veux bien, quoique je sois indigne d'être le serviteur d'un si grand Maître ». Et ce prélat ayant remarqué qu'il ne portait point d'autre habit que celui du pauvre à qui il donnait le sien, il lui fit acheter une tunique de gros drap, avec un petit manteau qu'il lui fit prendre après l'avoir bénit ; et, depuis, notre Saint n'en porta jamais d'autre.

La sollicitude de Jean ne se bornait pas seulement aux malades de son hôpital, elle s'étendait encore à tous les malheureux qu'il rencontrait, à tous ceux qui sollicitaient sa charité si ardente. Il se dépouillait pour les couvrir, leur abandonnait tout son argent, et quelquefois même, lorsqu'il n'avait plus rien à distribuer, il leur remettait un billet signé de sa main, qu'il adressait à une personne pieuse, en la priant de secourir celui qui était porteur de ce billet. C'est ainsi que en revenant un jour, vers midi, à son hôpital, avec le pain nécessaire au dîner de ses malades, il se vit entouré dans la rue par une troupe d'ouvriers sans ouvrage, qui le supplièrent d'avoir pitié de leur profonde misère. Vivement ému des plaintes de ces pauvres ouvriers, Jean de Dieu leur donna tout le pain qu'il rapportait ; et comme ce secours lui parut encore insuffisant, il ajouta douze réaux, le seul argent qu'il eût sur lui. Une autre fois, ce furent de jeunes orphelins, couverts de haillons dégoûtants, qu'il rencontra dans un village voisin de Grenade, et dont l'état misérable lui inspira une si profonde pitié, que les conduisant immédiatement chez une marchande fripière, il les fit habiller entièrement. Et si ces malheureux abusaient de la bonne foi de Jean de Dieu, si on l'avertissait que ses aumônes étaient mal placées, il répondait : « Ce n'est pas mon affaire ; ce que je donne, je le fais toujours pour l'amour de Dieu ». Il recherchait partout les pauvres honteux, et allait leur porter des consolations dans les lieux où ils se cachaient ; ou bien encore, chaque soir, à la nuit, il se promenait autour de son hôpital, et il trouvait souvent des personnes honnêtes de diverses conditions, qui l'attendaient à l'écart pour lui confier leur pauvreté solitaire. Tantôt c'était un bourgeois de la ville engagé dans un procès que l'avarice du juge rendait interminable, et qui recevait l'argent nécessaire pour terminer ce procès ; tantôt c'était une jeune fille de noble famille qui manquait de dot pour entrer en religion, et à laquelle Jean de Dieu ouvrait les portes d'un monastère ; tantôt c'était une pauvre veuve qui n'avait pu payer son loyer, un paysan, ruiné par une mauvaise récolte, qui ne pouvait acquitter ses redevances, et tous deux se retiraient satisfaits. Il n'y avait pas jusqu'au soldat endetté faute de solde dont il ne payât les dépenses, jusqu'au pauvre étudiant qu'il ne secourût à domicile. Une autre œuvre très-difficile, la conversion des femmes et des filles débauchées, excitait encore son zèle. D'abord il se tint aux environs d'un quartier mal famé, arrêtait tous ceux qui s'y rendaient, et, se jetant à leurs genoux, les suppliait de renoncer au dessein qui les conduisait dans un pareil lieu. S'il persuadait le plus grand nombre, il était souvent aussi hué, repoussé, outragé même ; néanmoins il continuait courageusement cette charitable pratique, et plus tard, lorsqu'il n'eut plus rien à redouter de l'opinion publique, il osa pénétrer dans les maisons où ces malheureuses pécheresses exerçaient leur infâme métier ; il s'y présentait le crucifix à la

main, il leur parlait avec tant de véhémence des jugements de Dieu, qu'il les forçait à rougir de leur état, à l'abandonner. Alors il les nourrissait pour les empêcher de retomber dans le désordre, les plaçait ensuite dans quelque couvent, ou bien les mariait quelquefois. Mais cette œuvre offrait de grandes difficultés, et Jean de Dieu éprouva de fréquents mécomptes. Une fois, quatre femmes lui ayant demandé de les éloigner du théâtre de leurs désordres afin de se convertir plus facilement, il les conduisit à Tolède, et loua des chevaux pour leur procurer un transport plus commode, tandis que lui et son compagnon suivaient à pied. Lorsqu'ils furent arrivés, trois de ces femmes disparurent, une seule persévéra dans son pieux projet ; et comme le compagnon de Jean de Dieu se plaignait d'avoir fait un voyage inutile, il répondit : « Nous aurons beaucoup gagné si, par nos soins, nous pouvons sauver une âme »; puis il ajouta : « Si on nous envoyait du port de Motril quatre charges de poissons pour l'hôpital, et qu'on en trouvât trois de gâtées, ne serions-nous pas très-satisfaits cependant de recevoir une charge de bon poisson ? » Les enfants en bas âge avaient également une part dans ses sollicitudes ; car, ayant appris qu'une petite fille, née depuis quelques jours seulement, restait orpheline, et n'avait personne qui voulût prendre soin d'elle, il se rendit aussitôt sur les lieux, emporta l'enfant dans sa robe, et la mit en nourrice au village de Gavia, près de Grenade. La nourrice n'ayant pas répondu à l'attente de Jean de Dieu, il en chercha une autre plus soigneuse, et continua de surveiller l'éducation de cette pauvre petite orpheline, nommée Geneça Pulida. Il fit plus encore, et confiant à un négociant probe une somme de cinquante ducats pour qu'il les fît prospérer dans son commerce au bénéfice de sa protégée, il put la marier et lui procurer ainsi un établisement fort avantageux. Enfin sa charité était si vaste, qu'elle comprenait même les morts. En faisant sa quête ordinaire, il traversait un quartier pauvre et désert de Grenade, et il rencontra le cadavre d'un malheureux qui gisait abandonné sur la voie publique, sans linceul et sans sépulture. Navré d'un pareil spectacle, il courut chez un riche personnage et le pria de lui donner la somme nécessaire pour faire inhumer ce corps mort ; n'ayant reçu qu'une réponse sèche, il retourna auprès du cadavre, qu'il chargea sur ses épaules, et vint le déposer sur le seuil de ce riche impitoyable, en lui disant : « Comme vous avez les moyens que je n'ai pas de rendre les derniers devoirs à ce mort, qui est votre frère autant que le mien, je vous conjure de le faire au nom de Dieu, ou bien je le laisse ici ». Ces paroles, et surtout l'action énergique qui les accompagnait, épouvantèrent à un tel point celui auquel Jean s'adressait, qu'il en obtint une large aumône pour faire enterrer convenablement le pauvre malheureux dont il avait relevé la dépouille mortelle. Tous les hagiographes qui ont écrit la vie de saint Jean de Dieu disent que, nouveau Tobie, il reçut à cette occasion un témoignage sensible de Dieu, et ils rapportent que, peu de jours après l'événement qui précède, Jean ayant trouvé sur le pavé le corps d'un malheureux, s'aperçut qu'il respirait encore. Il le porta doucement à son hôpital, le plaça dans un lit, et comme il baisait religieusement les pieds de ce moribond, après les avoir lavés, il reçut une clarté divine qui lui fit voir sur ces pieds les saints stigmates du crucifiement tout brillants de lumière. Il reconnut alors que c'était à Jésus-Christ qu'il venait de laver les pieds, et aussitôt le divin Rédempteur lui dit : « Jean, le bien que vous faites aux pauvres est fait à moi-même ; c'est moi qui reçois l'aumône que vous leur donnez, qui me couvre des habits dont vous les revêtez, et vous me lavez les pieds autant de fois que vous accomplissez ce soin charitable

envers un pauvre[1] ». A ces mots, le malade disparut, et Jean resta l'âme pénétrée d'une joie si céleste, d'un désir si vif de soulager son prochain, qu'un incendie étant venu se déclarer au grand hôpital de Grenade, on le vit s'élancer à diverses reprises au milieu des flammes pour arracher à la mort un grand nombre de malades. Enveloppé de tous côtés par le feu qui avait transformé les bâtiments de l'hôpital en un brasier ardent, il y demeura plus d'une demi-heure, de telle sorte qu'on crut un instant qu'il avait péri victime de son dévouement ; et lorsqu'il reparut, on ne constata d'autre brûlure sur lui que celle de ses sourcils [2].

Malgré le temps qu'il employait à l'accomplissement de toutes ces bonnes œuvres, il faisait néanmoins chaque jour une quête à travers les rues de Grenade, et cette quête était encore plus pour lui une occasion de montrer sa patience, son humilité. Un jour qu'il passait dans la rue Gomelez, il fut poussé par la foule en face d'un seigneur qui montait la rue à pied. Jean de Dieu s'empressa de se ranger pour livrer passage à ce seigneur ; mais dans sa précipitation, un large panier qu'il portait au bras accrocha le manteau du gentilhomme et le lui enleva de l'épaule. Celui-ci apostropha rudement le misérable inconnu qu'il avait devant lui ; mais sa colère devint plus vive, lorsque Jean de Dieu lui dit, suivant sa coutume de s'exprimer : « Pardon, mon frère ». Alors il donna un soufflet à l'audacieux qui le traitait si familièrement ; et comme il ne recevait pas d'excuses, et que Jean lui répondait : « Je l'ai bien mérité, vous pouvez m'en donner un second », il fit signe à ses valets de châtier cet homme insolent et grossier. Les valets s'empressèrent de faire pleuvoir les coups sur celui que leur maître avait désigné, lorsqu'un homme honorable du voisinage accourut et prononça le nom de Jean de Dieu. A ce nom vénéré dans tout Grenade, le seigneur se retourna stupéfait et consterné ; il voulut se jeter aux genoux de Jean, qui le releva en l'embrassant, et ils se séparèrent en se demandant pardon mutuellement. Le lendemain Jean de Dieu reçut une invitation à dîner de ce gentilhomme, qui lui envoya en outre cinquante écus d'or.

Un autre jour qu'il traversait la cour du vieux palais de l'inquisition, un laquais le poussa brusquement dans un bassin plein d'eau, et il en sortit sans manifester la moindre émotion, sans donner le moindre signe de mécontentement. Dans une autre circonstance, un homme lui ayant jeté une pierre au visage, il l'excusa en disant qu'il pouvait bien pardonner à cet homme une offense unique, lui qui en avait tant à se faire pardonner devant Dieu. Il supportait enfin avec le plus grand calme les paroles outrageantes de ceux qui refusaient de participer à sa quête ; mais toute la personne de Jean de Dieu respirait une vertu si haute, si vénérable, que le plus souvent il pliait sous le poids des aumônes ; alors il rentrait fort tard à son hôpital, et quoiqu'il fut accablé de fatigue, il passait une partie de la nuit au chevet des malades, les entretenant chacun en particulier, leur prodiguant des consolations, leur montrant, en un mot, le plus tendre intérêt. Sans crédit et sans autorité, ne possédant ni biens ni revenus, il était seul à se préoccuper des moyens de donner les soulagements nécessaires aux malheureux qui affluaient en si grand nombre à son hôpital, que par trois fois on avait

1. Un tableau qui orne aujourd'hui la chapelle particulière des religieuses de l'hôpital de la Charité à Paris, représente cette vision de saint Jean de Dieu.

2. L'Eglise considère ce fait comme miraculeux, et elle le consigne dans l'office de saint Jean de Dieu, où il est dit, à la leçon 5 : *In schola charitatis edocens segniorem in eum fuisse ignem qui foris usserat, quam qui intus accenderat.* (Etant instruit en l'école de la charité, le feu extérieur qui le brûlait se trouva à son égard moins vif que le feu intérieur qui l'enflammait.)

dû le transférer dans des bâtiments plus vastes [1]. A la suite d'une de ces translations, il s'était même rendu à Valladolid, où se trouvait la cour d'Espagne, pour en obtenir des secours, et, accueilli très-favorablement, il reçut d'abondantes aumônes des infants d'Espagne [2] et des seigneurs qui les accompagnaient.

Mais sa charité ne pouvant souffrir la vue des malheureux sans les assister, il distribua si libéralement tout ce qu'on lui donna, qu'il eut en peu de temps, à Valladolid, presque autant de pauvres honteux à nourrir qu'il en avait à Grenade. Et comme son compagnon lui remontrait qu'il devait réserver cet argent pour son hôpital : « Mon frère », lui dit-il, « que l'on donne ici ou à Grenade, c'est toujours donner pour Dieu, car il est en tous les lieux et en tous les pauvres ».

Ce sentiment de compassion qu'il avait pour les autres ne s'étendait pas jusqu'à lui, et, s'il était si doux envers son prochain, il était extrêmement sévère à l'endroit de son propre corps. Il faisait tout son possible pour coucher les malades mollement et à leur aise ; quant à lui, il n'avait qu'une natte et une pierre pour lit et pour chevet. Tout son vêtement consistait en une tunique de gros drap, et il n'usait jamais de linge ni d'aucune étoffe fine ; il allait toujours les pieds nus et la tête découverte, quelque temps qu'il fît. Sa nourriture ordinaire n'était qu'un peu de légumes ; encore n'en mangeait-il jamais que d'une sorte en un repas ; et, pour les vendredis, il les passait toujours au pain et à l'eau seulement. En un mot, il traitait son corps comme un esclave à qui, selon la parole du Sage, après le pain, il ne faut point épargner la discipline ni le travail. C'est pourquoi il ne lui épargnait pas cette espèce de mortification ; il ne cessait de se frapper que lorsque le sang coulait de son corps en abondance.

C'étaient là ses exercices extérieurs : ils ne le privaient pas des intérieurs, auxquels il s'occupait les nuits entières. Il employait à l'oraison tout le temps qu'il avait de reste après qu'il avait assisté les malades, et quand le sommeil le pressait, il disait à haute voix, pour s'éveiller : « Ah ! qu'il est indigne de celui qui veut servir Dieu de penser à dormir ». Sa ferveur, durant ses prières, paraissait par les larmes qui coulaient de ses yeux et par la splendeur extraordinaire qui brillait sur son visage.

De si heureux progrès furent bientôt traversés par l'ennemi commun du salut des hommes, car il attaqua le serviteur de Dieu par toutes sortes de voies, et, premièrement par les femmes débauchées qu'il avait retirées du vice. Abusant de sa bonté, elles l'insultaient sans cesse par des paroles pleines d'outrages, et l'appelaient un hypocrite, un bigot, lorsqu'elles n'avaient pas à leur gré ce qu'elles demandaient ; mais le Saint n'en faisait que rire, et il était si persuadé qu'on lui rendait justice, qu'une fois il donna deux réaux à une de ces créatures, afin qu'elle dît tout haut, en pleine rue, les injures qu'elle lui disait en particulier. Et un honnête homme, prenant un jour son parti, le Bienheureux le pria de ne le point faire : « Je vous conjure par charité », lui dit-il, « de les laisser faire ; elles me connaissent mieux que vous, et elles savent que je suis le plus méchant homme du monde ».

1. Jean de Dieu avait d'abord établi son hôpital dans une maison de la place du Marché-aux-Poissons ; puis il le transporta, non loin de là, dans un autre local plus vaste, qui devint encore trop étroit, et en 1546 ou 1547 il fit l'acquisition d'un ancien couvent de religieuses, situé au bas de la rue Gomelez. Mais, peu d'années après la mort de Jean, le grand nombre de pauvres rendit indispensable la construction du magnifique hôpital qui existe encore aujourd'hui, à l'entrée de Grenade, sur la route d'Antequera.

2. Le prince Philippe, qui succéda à Charles-Quint, et qui fut roi d'Espagne sous le nom de Philippe II ; la princesse Marie, qui devint impératrice d'Allemagne en épousant Maximilien II, et la princesse Jeanne, qui fut mariée au prince royal de Portugal.

Enfin, le démon, voyant qu'il ne pouvait rien par les hommes, voulut l'attaquer par lui-même. En effet, une nuit que le serviteur de Dieu faisait sa prière, il lui apparut sous une forme hideuse qui jetait le feu par la bouche, et le maltraita si cruellement, que les frères, accourant au bruit, le trouvèrent tout éploré, las et abattu, et s'écriant, les yeux arrêtés sur un crucifix : « Jésus, délivrez-moi de Satan ! Jésus, soyez avec moi ! » Peu de temps après, il revint encore dans sa chambre, sous la figure d'une jeune fille ; mais le Saint reconnaissant, par ses réponses, qui il était, invoqua le nom de Jésus et fit évanouir le fantôme. Une autre fois il prit l'apparence d'un pauvre qui demandait l'aumône ; mais le bienheureux Jean refusa de la lui donner, à moins qu'il ne la demandât pour l'amour de Dieu ; le démon lui déchargea un si rude coup contre l'estomac, qu'il le fit reculer fort loin. En un mot, il le persécuta tellement, que le Saint fut tantôt huit jours, tantôt un mois, à se remettre des coups qu'il en avait reçus.

Mais si Dieu, pour éprouver la vertu de son serviteur, permettait qu'il fût affligé de cette sorte, il ne manquait pas d'ailleurs de le consoler en plusieurs manières, par des grâces et des faveurs particulières, et surtout par une abondance miraculeuse d'aumônes, pour l'entretien de ses pauvres. Jean de Dieu rencontra un jour Dom Pierre Henriquez, marquis de Tarisa, qui jouait avec d'autres seigneurs ; ils lui donnèrent tous ensemble, par aumône, jusqu'à vingt-cinq ducats ; le soir, le marquis s'en alla à l'hôpital, en habit déguisé, et, feignant d'être un pauvre gentilhomme, tombé en nécessité, il le pria d'avoir pitié de lui et de lui donner secours. Le Saint, touché de compassion, lui dit : « Espérez en Celui qui ne désespère personne, et en qui les plus désespérés trouvent leur consolation et le remède à leurs infortunes : voilà ce que l'on vient de me donner » ; et il lui donna effectivement vingt-cinq ducats. Henriquez les reçut et alla les montrer aux autres seigneurs ; le lendemain, il retourna voir le Saint, et lui rendit les vingt-cinq ducats ; il lui donna encore cent cinquante écus d'or, et lui fit envoyer cent cinquante pains, quatre moutons et huit poules, et commanda à son maître d'hôtel de lui faire donner tous les jours cette provision, tant qu'il demeurerait à Grenade.

Il eut aussi le don de prophétie, soit pour découvrir les secrets présents, soit pour prévoir l'avenir : car il déclara en particulier à plusieurs personnes des péchés énormes qu'elles cachaient en se confessant : ce qui servit à leur parfaite conversion. Etant au lit de la mort, il vit des yeux de l'esprit un pauvre tisserand qui allait s'étrangler à un arbre de son jardin : le Saint demanda son habit, se vêtit, courut au secours de ce misérable et le délivra. Il prédit, avant son décès, que plusieurs personnes, pleines de zèle pour le service des malades, établiraient, à son exemple, dans le monde, une congrégation qui s'emploierait à ce ministère : et l'on a vu cela s'accomplir par les soins du pape Paul V, qui a érigé son Ordre en une véritable congrégation, sous la règle de saint Augustin : ces religieux s'obligent, outre les trois vœux ordinaires, d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, à un quatrième, d'hospitalité envers les pauvres malades ; ce que le pape Pie V avait déjà accordé pour l'Espagne, par une Bulle du 1er janvier 1572.

C'est encore une grâce particulière que le soin avec lequel la divine Providence l'exaltait lorsqu'il s'humiliait, ou lorsqu'il s'exposait au mépris, ou que ses ennemis voulaient l'accabler. En voici encore un exemple : On l'accusa, auprès de l'archevêque de Grenade, de garder dans son hôpital des fainéants et des personnes de mauvaise vie, qui mangeaient le pain des pauvres ; l'archevêque le fit appeler pour qu'il se justifiât. Le Saint obéit,

et, allant trouver le prélat, lui dit du ton le plus naturel du monde qu'il ne connaissait personne à l'hôpital qui ne fût de bonne vie ; et que lui seul était si inutile et si vicieux, qu'il ne méritait pas d'y loger. Cette humilité charma tellement l'archevêque, qu'il lui dit ces paroles : « Frère Jean de Dieu, gouvernez votre maison comme bon vous semblera, je vous en donne le pouvoir ; et, pour moi, je m'en repose entièrement sur vous ».

Outre toutes les grâces dont nous avons parlé, Notre-Seigneur l'a bien voulu honorer plusieurs fois de sa présence sensible. Comme il priait un jour devant le crucifix dans l'église de Notre-Dame, il lui sembla voir Jésus-Christ, accompagné de la Sainte Vierge et de saint Jean l'Evangéliste ; la Sainte Vierge, venant à lui une couronne d'épines à la main, la lui mit avec force sur la tête, lui disant : « Jean, c'est par les épines et par les souffrances que tu dois mériter la couronne que mon Fils te réserve dans le ciel ». Et, en même temps, il sentit des douleurs très-aiguës ; mais son amour lui fit répondre : « Je recevrai de votre aimable main ces épines et ces souffrances comme de belles fleurs et de très-agréables roses ».

Mais tant de travaux, joints aux rudes mortifications que Jean de Dieu s'imposait, épuisèrent bientôt ses forces, et un acte de cette ardente charité qui le consumait vint encore hâter sa fin déjà prématurée. Pendant l'hiver de 1550, le Xenil, qui coule sous les murs de Grenade, roulait une grande quantité de bois dans ses eaux torrentueuses, gonflées par la fonte des neiges de la Sierra-Nevada. Jean, désirant utiliser ce bois pour le service de son hôpital, entra dans le fleuve, et le froid qu'il ressentit détermina chez lui un frisson si violent qu'on dut le retirer de l'eau ; mais, s'apercevant qu'un serviteur de l'hôpital s'était avancé imprudemment au milieu du torrent, il se précipita de nouveau dans le Xenil pour essayer d'arracher à la mort ce jeune homme, qui disparut entraîné par les courants. Désespéré de n'avoir pu réussir dans son charitable dessein, Jean de Dieu tomba dans un profond accablement, et son indisposition fit de grands progrès en peu de jours, parce qu'il se rendit chez tous ceux dont il était le débiteur, afin de régler ses comptes. Bientôt il devint si gravement malade, que, malgré les soins dévoués d'une dame vertueuse, nommée Anne Ossorio, qui avait voulu le recevoir dans son palais, afin qu'il fût mieux assisté dans sa maladie, son état empira tellement, qu'on n'eut plus aucun espoir de le conserver. Aussitôt on vit la cour et la noblesse se presser autour du lit de Jean de Dieu ; les magistrats de Grenade accoururent le prier de donner sa bénédiction à leur ville, et l'archevêque, don Pierre Guerrera, vint administrer lui-même cet indigent colporteur de livres et d'images, cet humble marchand de bois, ce pauvre soldat, cet homme obscur enfin, que la charité chrétienne avait transformé, et dont elle avait fait un saint illustre.

L'archevêque voulut lui-même lui donner les derniers Sacrements : il le confessa, et, à l'issue de la messe qu'il dit dans la chambre du malade, il le communia, et, quelque temps après, lui donna l'Extrême-Onction. Lorsqu'il lui demanda s'il n'avait rien sur le cœur, le Saint lui fit cette belle réponse : « Il n'y a que trois choses qui me donnent de l'inquiétude : la première, qu'ayant reçu beaucoup de grâces de Dieu, je ne les aie pas reconnues, ne lui ayant rendu que de fort petits services ; la seconde, que les femmes que j'ai retirées du vice et les pauvres honteux ne souffrent beaucoup après ma mort ; et la troisième, que ceux à qui je dois ne soient pas payés de ce qu'ils m'ont prêté pour nourrir les pauvres ». L'archevêque, fondant en larmes, l'exhorta à la confiance en la miséricorde de Dieu, et lui promit d'être le protecteur de ses pauvres et de payer les dettes de l'hôpital.

Enfin le Bienheureux, sentant approcher l'heure de son décès, fit sortir tout le monde de sa chambre, se leva, mit les genoux en terre ; et, embrassant un crucifix, il rendit l'âme à son Créateur, prononçant ces très-douces et très-amoureuses paroles : « Jésus, Jésus, je recommande mon âme entre vos mains ! » C'était le samedi 8 mars 1550, peu de temps après minuit. Il fut béatifié par Urbain VIII, en 1630, et canonisé par Alexandre VII, en 1690.

Saint Jean de Dieu est spécialement honoré à Grenade. Les libraires se sont également placés sous sa protection, parce qu'il avait été quelque temps colporteur de librairie et d'imagerie religieuse.

On le représente avec une corde ou courroie, passée autour du cou d'où pend le pot de terre qui lui servait à recueillir les aumônes. Dans sa main gauche une grenade ordinairement surmontée de la croix, rappelle qu'une voix du ciel lui dit, au milieu de ses indécisions : « Grenade sera ta croix ». Ce fut, en effet, dans la ville de Grenade qu'il établit son premier hôpital. On le figure couronné d'épines par la main de la Vierge et de saint Jean l'Evangéliste. On le voit aussi emportant des hommes sur son dos. — Des lettres patentes de Louis XIII, expédiées du camp devant la Rochelle, le 15 février 1631, permettaient aux Frères de la Charité établis en France, de faire apposer « les armes, pannonceaux et bâtons roïaux sur les portes et lieux éminents des couvents et hôpitaux qu'ils voudraient ». Par suite de ce privilége, les religieux de Saint-Jean-de-Dieu avaient pris pour armes l'écu de France avec une grenade d'or surmontée d'une croix, au milieu de trois fleurs de lis avec ces mots pour devise : *Reges cœli et terræ dederunt :* « Les rois du ciel et de la terre nous l'ont donné ».

L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-DIEU.

Dans sa profonde humilité, le saint fondateur de l'Ordre de la Charité n'avait jamais conçu la pensée d'établir une nouvelle congrégation religieuse dans l'Eglise ; il avait voulu seulement former une société de personnes séculières pour desservir les divers emplois de son hôpital. Aussi, de son vivant, il n'avait donné d'autre règlement à ses disciples que l'exemple de ses vertus à imiter ; et la règle qui porte son nom ne fut faite qu'en 1556, c'est-à-dire six ans après sa mort. Mais le pape Pie V, en approuvant l'Ordre de la Charité, par une bulle du 1er janvier 1571, imposa aux religieux de cet Ordre l'obligation de suivre la règle de saint Augustin. Il leur prescrivit, en outre, la forme de l'habit qu'ils devaient porter, les autorisa à faire promouvoir aux ordres sacrés, dans tous les hôpitaux de l'Ordre, un religieux pour administrer les sacrements ; leur permit de faire des quêtes, et enfin soumit tous les établissements des Frères de la Charité à la juridiction de l'ordinaire.

En Espagne, on appelle les religieux de Saint-Jean-de-Dieu Frères hospitaliers ; en France, Frères de la Charité ; en Italie, Fate ben, Fratelli (faites le bien, Frères), ou simplement Ben Fratelli.

A la fin du XVIIIe siècle, l'Ordre comptait en Europe et en Amérique 281 hôpitaux, 2,915 religieux et 10,689 lits ; en France, où ils avaient été appelés par Marie de Médicis, il y avait 335 religieux, chargés de desservir 3,181 lits, répartis en 36 maisons différentes. A Paris, les Frères de la Charité remplissaient en partie les fonctions de cette administration compliquée et coûteuse qu'on a appelée de nos jours l'*Assistance publique*.

L'église de la Charité, à Paris, possédait le *radius* du bras de saint Jean de Dieu : cette relique et d'autres encore, les tableaux, les sculptures qui décoraient la chapelle des Frères hospitaliers, ont été détruits ou dispersés pendant l'ouragan révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle ; mais le bâtiment existe toujours, et après avoir subi diverses transformations, il est occupé par l'académie de médecine qui y tient ses séances. Peu de personnes savent aujourd'hui pourquoi l'hôpital de la rue des Saints-Pères (corruption de Saint-Pierre), s'appelle encore *Hôpital de la Charité ;* c'est qu'avant la Révolution, il était confié aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Après 1789, l'hôpital de la Charité perdit son nom et devint *Hôpital de l'Unité,* titre qu'il conserva jusqu'en 1802 ; mais, dès le mois de février 1801, il passa sous la direction de l'*Administration des hôpitaux et hospices civils de Paris*, qu'on venait d'organiser. Ce qu'il y a de particulier, c'est que l'agent de surveillance et l'économe, nommés à l'hôpital de la Charité par ce nouveau système administratif, étaient d'anciens religieux de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu, qui

avaient été sécularisés par les décrets de l'Assemblée constituante, et qui vinrent terminer leur carrière dans les lieux témoins de leurs premiers vœux.

Depuis la Révolution, le souvenir de l'admirable dévouement des frères de Saint-Jean-de-Dieu semblait effacé en France, lorsqu'au mois de mars 1819, de pieux célibataires se réunirent à Marseille sous la bannière du fondateur : ils remplacèrent comme infirmiers dans les salles de l'hôpital de cette ville les serviteurs, hommes. En 1823, quelques frères, partis de diverses communautés, allèrent solliciter à Rome le rétablissement canonique de l'institut des religieux de la Charité : on fit droit à leurs requêtes le 20 août, deux ou trois heures avant la mort de Pie VII. Aujourd'hui, les frères de la Charité possèdent des établissements à Lyon, à Lille, à Marseille, à Dinan, à Paris. Dans la plupart de ces villes, ils se voueut particulièrement au soin des aliénés. A Paris, leur établissement de la rue Oudinot est une maison de santé.

Voir la vie de saint Jean de Dieu, écrite en espagnol par le Père François Castro, recteur de l'hôpital de son Ordre, à Grenade, traduite, en italien, par le Père François Bourdaise, un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire, à Rome, et, depuis, en notre langue, par François de Harlay de Chanvalon, archevêque de Rouen. De Loyac, docteur en théologie, en a aussi composé une; et le Père Hilarion de Coste, de l'Ordre des Minimes, en son *Histoire catholique du* XVIe *siècle*, n'a pas manqué de faire l'éloge de ce grand serviteur de Dieu, qui a été, en effet, l'une des plus grandes illustrations de ce siècle. En fait d'ouvrages modernes, nous avons particulièrement consulté, pour refaire cette vie, les *Acta Sanctorum;* une *Etude historique sur l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu*, par M. Leguay; la *Légende céleste*, par Des Essarts.

SAINT FÉLIX, APOTRE DE L'EST-ANGLIE (646).

Félix était un saint prêtre de Bourgogne qui convertit et baptisa Sigebert, roi des Angles de l'Est, lequel avait été obligé de passer en France pour se soustraire aux coups que lui préparait sa propre famille. Le prince, ayant ensuite été rappelé pour monter sur le trône de ses ancêtres, engagea Félix à le suivre en Angleterre, afin de convertir les habitants de Norfolk, de Suffolk et de Cambridge qui étaient encore idolâtres. Dieu donna tant de succès à sa mission qu'il les convertit presque tous. Il fut sacré évêque par Honorius, archevêque de Cantorbéry, et établit son siége à Dummoc, aujourd'hui Dunwich, dans le comté de Suffolk. Il mourut en 646 après avoir gouverné son église dix-sept ans, avec tout le zèle d'un bon Pasteur. On l'enterra dans sa ville épiscopale ; mais sous le roi Canut, ses reliques furent transportées à l'abbaye de Ramsey.

Dunwich était anciennement une grande ville où l'on comptait cinquante-deux maisons religieuses ; mais elle a été à peu près engloutie par la mer. On découvre encore des clochers sous l'eau à environ une lieue du rivage.

SAINT HUMFROI, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR (871).

Humfroi, français de nation, embrassa d'abord la vie religieuse au monastère de Prumes, dans les Ardennes. Bientôt l'excellence de ses vertus l'appelant à la dignité épiscopale, il succéda à saint Folquin, évêque du pays des Morins. Il fut à la hauteur de cette sublime fonction; mais, contraint par les invasions des Normands, qui désolaient alors la France presque entière, d'abandonner Thérouanne, siége de son évêché, il forma la résolution de renoncer pour toujours à l'épiscopat. Il consulta le souverain pontife Nicolas Ier, pour savoir s'il pouvait passer dans un monastère ce qui lui restait de temps à vivre; mais il obtint cette réponse, que s'il est périlleux d'abandonner le vaisseau quand il navigue sur une mer tranquille, combien l'est-il davantage, lorsqu'il est battu par les vents et les flots.

L'homme de Dieu céda à ce conseil ; son courage se ranimant, il retourna sans hésiter au milieu de ses ouailles, bien résolu de ne plus les abandonner dans ces circonstances critiques. Il rassembla ceux que la crainte des barbares avait dispersés, se servit des maux qu'ils avaient soufferts comme de motifs pour les porter à la piété, et releva les églises que la fureur des Normands avait renversées. La neuvième année de son épiscopat, cédant aux vœux du clergé et du peuple, et principalement aux prières des moines, il accepta le gouvernement de l'abbaye de Saint-Bertin ; mais, deux ans après, il s'en démit sans regret par l'ordre du roi. — Charles le Chauve y envoya, avec des hommes d'armes, un abbé de son choix.

Humfroi assista au concile d'Aix-la-Chapelle et au synode de Soissons, l'an 362 ; et il souscrivit à la lettre que ce synode adressa au pape Nicolas Ier. Il fit célébrer dans son diocèse, avec la solennité convenable, la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, fête que les Morinois n'observaient pas encore. La mort le visita le 8 de mars, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Son corps fut enseveli dans l'église cathédrale de Thérouanne qu'il avait relevée de ses ruines ; deux cent trente-six ans après sa mort, ses reliques furent transférées solennellement par le bienheureux Jean, évêque de Thérouanne, et déposées près de l'autel de la Mère de Dieu. La ville de Thérouanne ayant été ruinée de fond en comble, les mêmes reliques furent portées, avec celles de saint Maxime, à Ypres, où elles sont religieusement conservées.

Propre d'Arras.

SAINT ÉTIENNE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION D'OBASINE (1154).

Etienne naquit dans le Limousin de parents vertueux. Sa jeunesse se passa dans les exercices d'une piété et d'une charité continuelles. Ayant été élevé au sacerdoce, il se crut obligé à une vie plus parfaite, renonça aux plaisirs même permis, se revêtit d'habits simples sous lesquels il portait un cilice. S'étant associé à un autre ecclésiastique très-vertueux, il résolut de s'enfoncer avec lui dans une profonde solitude. Le jour fixé pour leur départ étant arrivé, ils donnèrent un petit repas à leurs amis, distribuèrent aux pauvres les biens qu'ils possédaient encore, et se retirèrent dans la forêt d'Obasine, désert affreux, à deux lieues de Tulle, où ils se livrèrent à toutes les rigueurs de la pénitence. Ils furent souvent réduits à manger des herbes. Ils se construisirent une pauvre cabane où ils priaient ensemble. Cependant, comme ils crurent qu'il leur fallait l'approbation de l'évêque du diocèse pour recevoir des disciples, Pierre, l'ami d'Etienne, alla à Limoges, où l'évêque Eustache approuva leur dessein, leur permit de construire un monastère et de célébrer les saints mystères à condition qu'ils observeraient les règles prescrites par les saints Pères.

Etienne avait un esprit doux et poli ; mais il n'en était pas moins rigide à faire observer les pratiques religieuses à ceux qui venaient se ranger sous sa discipline. Les austérités qu'on pratiquait dans cette maison étaient extrêmes. Tout le temps de ces fervents religieux était consacré à la prière, à la lecture et au travail des mains ; ils ne mangeaient que le soir. Etienne ne se regardait pas comme supérieur aux autres ; il portait l'eau, le bois, faisait la cuisine, et généralement tout ce qu'il y avait de bas et de pénible. Le silence était gardé avec une grande exactitude. On ne laissait rien aux sens et à la nature, l'homme extérieur était tout anéanti. Egarer la vue, sourire, laisser échapper un mot au temps du silence était un crime à Obasine. Il n'y avait cependant point de règle écrite ; car Etienne était la règle vivante, enseignant par toutes ses actions la charité, la pauvreté et l'obéissance la plus entière. Ses frères le nommèrent supérieur de la maison, quoiqu'il voulût se décharger sur Pierre de la direction de sa communauté.

Au premier monastère pour les hommes, Etienne en joignit un second pour les femmes. C'était une chose admirable de voir des personnes de distinction renoncer à la délicatesse de la terre et se soumettre avec joie à une règle si austère. Leur nombre alla bientôt jusqu'à cent cinquante. Elles vivaient dans une si grande séparation du monde et dans une telle simplicité qu'elles ne paraissaient plus tenir à la terre que par les liens qu'il ne leur était pas permis de rompre.

Etienne, craignant avec raison que la régularité qu'il s'efforçait de maintenir dans ses monastères ne s'altérât après sa mort, parce qu'il n'avait point écrit de règle, s'adressa au monastère de Dalon, de l'Ordre de Citeaux, pour demander quelques religieux de cette maison et instruire les siens des usages de l'Ordre de Citeaux. Lui-même reçut l'habit de cet Ordre en 1142, et la bénédiction en qualité d'abbé que lui donna l'évêque de Limoges. Ainsi passa dans l'Ordre de Citeaux la congrégation d'Obasine avec les monastères de la Valette, Belaigne, la Garde-Dieu, la Frenade et Gros-Bot. Ce dernier n'a cependant été fondé qu'en 1166, après la mort d'Etienne. Ayant su que le pape Eugène III, qui avait été moine de Clairvaux, était à Citeaux, Etienne alla le voir et en fut reçu avec distinction. L'abbé Rainard le présenta quelque temps après au chapitre général, où tous les abbés de l'Ordre lui donnèrent des marques de respect et de vénération. Etienne mourut le second dimanche de Carême, 8 mars de l'année 1154, et fut aussitôt regardé comme Saint.

L'église d'Aubazine, anciennement Obasine, renferme encore de nos jours le tombeau très-remarquable de son fondateur, saint Etienne [1].

Voyez les *Bollandistes*, 8 martii, et les *Mélanges* de Baluze, t. IV.

LE VÉNÉRABLE JEAN D'AVILA (1569) [2].

Le vénérable Jean d'Avila, qu'on peut appeler le père d'un si grand nombre de Saints qui parurent en Espagne dans le XVIe siècle, naquit au diocèse de Tolède. Il fut envoyé à Salamanque, à l'âge de quatorze ans, pour y étudier le droit. On le vit dès son enfance se porter avec la plus grande ferveur à tous les exercices de piété. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, pour lequel il s'était toujours senti beaucoup d'inclination. Son principal but fut de travailler de toutes ses forces à allumer dans les cœurs le feu sacré de l'amour divin. Ses parents, l'ayant rappelé chez eux, ne furent pas moins surpris qu'édifiés de l'ardeur avec laquelle il pratiquait tout ce que la perfection a de plus héroïque, et comme ils craignaient Dieu, ils se gardèrent bien de résister aux impressions de l'Esprit-Saint qui agissait dans l'âme de leur fils. Ils lui permirent de suivre son attrait pour la mortification. Jean sut profiter de cette permission. Il recherchait, mais toutefois sans affectation, la nourriture la plus simple et la plus grossière. Il couchait sur des fagots de sarment, portait le cilice, et prenait souvent la discipline. Aux mortifications du corps il joignait celles de l'esprit. Il mourait tous les jours à lui-même par la pratique d'un renoncement absolu, d'une humilité profonde et d'une obéissance entière. Il consacrait à la prière tous ses moments libres, et s'approchait fréquemment des sacrements, et surtout de celui de l'Eucharistie, pour lequel il avait la dévotion la plus tendre. Sa coutume était de ne recevoir la sainte communion qu'après s'y être préparé longtemps par les actes des vertus qui sont les plus propres à purifier le cœur et à l'embraser d'amour pour Jésus-Christ.

Envoyé à Alcala pour y continuer ses études, il se distingua en l'université de cette ville, autant par sa piété que par ses progrès dans les sciences. Le célèbre Dominique Soto, dominicain, sous lequel il prit des leçons, conçut pour lui une tendre affection et une haute estime; il déclara même plus d'une fois que son disciple était destiné à être un jour un grand homme; ce qui fut confirmé par l'événement. Pierre Guerrera, depuis archevêque de Grenade, était l'un des principaux admirateurs de Jean d'Avila, et il se lia avec lui d'une amitié qui ne fit que s'accroître de jour en jour.

Ce fut vers ce temps-là que Jean perdit son père et sa mère : il ne pensa plus qu'à se disposer à recevoir les saints ordres. Le jour qu'il célébra sa première messe, il habilla douze pauvres, leur donna à dîner, et les servit de ses propres mains. Ayant appris qu'un jeune prêtre venait de mourir après sa première messe : « C'en est assez », dit-il, « pour avoir un compte rigoureux à rendre au tribunal de Jésus-Christ ».

De retour dans sa patrie, il vendit son patrimoine, et en distribua le prix aux pauvres, afin d'imiter les Apôtres auxquels Jésus-Christ avait recommandé le détachement de toutes les choses de ce monde. Il entra ensuite dans le ministère de la prédication; se proposant sans cesse l'exemple de saint Paul, qu'il avait pris pour patron et pour modèle, il se prépara aux fonctions sublimes de l'apostolat, non-seulement par l'étude des dogmes de la religion et des règles de la morale chrétienne, mais encore par la pratique de l'humilité, de la charité et de l'abnégation. Sa maxime était que la science ne sert qu'autant qu'elle est jointe à une piété solide. Un jeune ecclésiastique l'ayant un jour consulté sur les moyens de prêcher avec fruit, il répondit qu'il n'en savait point de meilleur que d'aimer beaucoup Jésus-Christ. Son exemple était une preuve de la sagesse et de la vérité de sa réponse.

L'homme de Dieu partageait tout son temps entre la prière et les fonctions du ministère. Les travaux les plus pénibles, les dangers les plus pressants n'avaient que des charmes pour lui, lorsqu'il s'agissait de travailler à la conversion des pécheurs; il semblait même que les obstacles donnaient à son zèle un nouveau degré de force et d'activité. Ses discours, auxquels l'amour divin communiquait une onction admirable, touchaient les cœurs les plus endurcis. Il se fût fait un crime de rechercher plutôt les applaudissements des hommes que l'accroissement de la gloire de Dieu. Il ne montait

1. Renseignement transmis par M. Ferdinand de Lasteyrie, de Brives. — Paris, 14 mars 1872.

2. 10 mai 1569 : nous donnons ici la notice de saint Jean d'Avila à cause de la grande influence qu'il exerça sur la destinée de saint Jean de Dieu.

jamais en chaire qu'il n'eût imploré le secours divin, afin d'attirer les bénédictions célestes et sur lui et sur les auditeurs. On eût dit que le Saint-Esprit lui-même parlait par sa bouche, tant ses discours étaient remplis de ces traits de feu qui convertissent et changent les cœurs. Il retirait du vice ceux qui y étaient plongés, et confirmait dans le bien ceux qui ne s'étaient point écartés des voies de la justice. Les personnes qui ne pouvaient l'entendre n'étaient pas pour cela privées de ses instructions ; il leur écrivait des lettres pour leur indiquer les moyens à prendre pour se sanctifier.

Nous avons un recueil des lettres du vénérable Jean d'Avila, lesquelles ont été traduites en plusieurs langues : elles ne peuvent être l'ouvrage que d'un homme brûlant de charité et fort versé dans la connaissance des voies du salut. La facilité avec laquelle elles sont écrites annonce un homme parfaitement instruit des principes de la morale, et doué du talent de rendre ses idées avec méthode et clarté. On sent que le cœur les a dictées. La vertu y est peinte avec des couleurs si aimables, le vice y est représenté sous des traits si hideux, qu'on ne peut s'empêcher de chérir l'une et de détester l'autre. Enfin, on y trouve des règles de conduite appropriées à toutes les circonstances, des instructions aussi sages que solides pour les divers états de la vie, et des motifs puissants de consolation pour toutes les épreuves où le chrétien peut se trouver.

Jean d'Avila récitait son office et disait la messe avec une ferveur angélique. Il ne montait à l'autel qu'après s'être longtemps préparé à la célébration de l'auguste sacrifice ; il donnait aussi beaucoup de temps à son action de grâces. Outre cela, il faisait encore quatre heures de méditation par jour : deux le matin, et deux le soir. Il se couchait à onze heures et se levait à trois. Sur la fin de sa vie, les infirmités l'ayant rendu incapable d'exercer les fonctions du ministère, il consacrait presque tout son temps à la prière. Il fut toujours pauvre dans ses habits et dans sa nourriture, et ne voulut jamais avoir de domestiques. Il ne cessait de recommander aux autres l'amour de la pauvreté. La pratique de cette vertu, disait-il, fait mourir plusieurs passions et nous rend semblables à Jésus-Christ, qui est né, qui a vécu et qui est mort dans la pauvreté. Il portait le détachement du monde à un tel point qu'il a eu depuis bien peu d'imitateurs. Un seigneur, lui ayant un jour montré ses jardins et ses bâtiments, où toutes les beautés de la nature et de l'art se trouvaient réunies, fut fort étonné de voir que Jean ne contemplait tout cela qu'avec indifférence ; il lui en demanda la raison. « J'avoue », répondit le saint homme, « qu'il n'y a rien là qui me satisfasse, parce que mon cœur n'y prend aucun plaisir ». Effectivement, son cœur était si parfaitement rempli de Dieu et de l'amour des biens invisibles, qu'il avait du dégoût pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à une fin si noble.

Ce saint prêtre prêcha avec le plus grand succès à Séville, à Cordone, à Grenade et dans toute l'Andalousie. Par ses instructions, il porta à la vertu la plus éminente plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, entre autres saint Jean de Dieu, saint François de Borgia, sainte Thérèse, Louis de Grenade, la comtesse de Faria et la marquise de Pliégo. Il avait un talent singulier pour la direction des âmes. Il inculquait d'abord la nécessité de connaître Dieu et de se connaître soi-même, cette double connaissance étant la base et le fondement de la perfection chrétienne. Mais si l'on veut savoir jusqu'à quel point il était versé dans la vie intérieure, on n'a qu'à lire le traité qu'il composa sur ces paroles du psaume XLIV : *Ecoutez, ma fille, prêtez l'oreille, etc.* Voici quelle fut l'occasion de cet ouvrage :

Dona Sancha Carilla, fille de D. Louis Fernandez de Cordone, seigneur de Guadalcazar, laquelle joignait de grandes vertus à une rare beauté, était sur le point d'aller à la cour et de s'y attacher à la reine en qualité de dame d'honneur. Déjà tout était prêt pour son voyage, mais elle voulut, avant de partir, se confesser à Jean d'Avila. A son retour de l'église, on ne la reconnut plus, tant était grand le changement qui s'était fait en elle. Tous les avantages du monde ne furent plus à ses yeux que des vanités indignes de fixer un cœur chrétien ; elle y renonça, et prit le parti de rester dans la maison paternelle, où elle mena jusqu'à sa mort la vie la plus édifiante. Ce fut pour son instruction que notre saint prêtre composa le traité dont nous avons parlé plus haut. Il indiquait les moyens qu'elle devait employer pour vaincre ses passions, et surtout celle de l'orgueil ; pour mortifier ses sens et sa volonté, et pour allumer dans son cœur le feu sacré de l'amour divin. Il lui recommandait de méditer souvent sur la passion de Jésus-Christ et sur l'excès d'amour qui a porté ce divin Sauveur à souffrir pour nous.

On voit, par tous les écrits de Jean d'Avila, qu'il avait une dévotion très-tendre envers Jésus crucifié. La même chose est attestée par tous les auteurs qui parlent de lui. Ce fut en méditant la passion du Sauveur qu'il se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus ; ce fut par ce moyen qu'il alluma en lui ce désir ardent de souffrir pour Jésus-Christ ; et voilà aussi pourquoi il exhorte si fortement les hommes à rendre grâces au Seigneur, lorsqu'il leur fournit l'occasion de

souffrir quelque chose pour son saint nom. « Le bon usage qu'on fait des épreuves », disait-il, « fortifie l'âme et la rend capable de souffrir encore davantage ».

Dieu permit que son serviteur devînt pour un temps la victime de l'envie. Quoiqu'il n'eût jamais prêché que la morale de l'Evangile, on ne laissa pas de l'accuser d'un rigorisme outré qui lui faisait exclure les riches du royaume du ciel. L'accusation était dénuée de toute vraisemblance : il fut cependant arrêté à Séville et mis dans les prisons de l'inquisition. Il souffrit les mauvais traitements de ses persécuteurs avec une patience et une douceur admirables ; et lorsque son innocence eut été reconnue, il porta l'héroïsme jusqu'à remercier ceux qui avaient voulu le perdre.

Il fut affligé de diverses infirmités à l'âge de cinquante ans. Au milieu des douleurs aiguës qu'il ressentait, on l'entendait répéter souvent cette prière : « Seigneur, augmentez mes souffrances, mais accordez-moi la patience ». Enfin, après avoir souffert durant dix-sept ans au-delà de ce qu'on peut imaginer, il mourut le 10 mai 1569.

Le vénérable Jean d'Avila fut un homme puissant en œuvres et en paroles, un prodige de pénitence, la gloire du sacerdoce. Il mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Eglise. C'était un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révéré de toute l'Espagne, connu de l'univers chrétien, un homme enfin dont la réputation était parvenue à tel point que les princes se soumettaient à ses décisions, et que les savants lui demandaient le secours de ses lumières. Nous finirons son portrait, en disant que sainte Thérèse le regardait comme son protecteur, le consultait comme son maître et le suivait comme son guide et son modèle.

IXe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sainte FRANÇOISE, veuve, célèbre par la noblesse de sa race, la sainteté de sa vie et le don des miracles qu'elle possédait. 1440. — A Sébaste, en Arménie, la naissance au ciel de quarante bienheureux soldats cappadociens, qui, du temps de l'empereur Licinius, sous le président Agricolaüs, après avoir enduré les chaînes et les prisons les plus affreuses, après avoir en la face meurtrie à coups de pierres, furent condamnés, au plus froid de l'hiver, à passer la nuit exposés tout nus à l'air sur un étang glacé, où leurs corps, durcis par la gelée, se rompaient partout, et qui consommèrent enfin leur martyre par le supplice du brisement des jambes. Parmi eux les plus considérables étaient Cyrion et Candide ; saint Basile et d'autres Pères ont célébré la gloire de tous ces martyres dans leurs écrits ; leur fête se solennise le jour suivant. 320. — A Nysse, le trépas de saint GRÉGOIRE, évêque, frère du bienheureux Basile le Grand, très-célèbre par sa sainteté et son grand savoir, qui fut chassé de sa ville, sous l'empereur Valens, prince arien, pour la défense de la foi catholique. 396. — A Barcelone, en Espagne, saint PACIEN, évêque, renommé pour la sainteté de sa vie et la puissance de sa parole, qui, sous l'empereur Théodose, termina ses jours, parvenu à la plus extrême vieillesse. 390. — En Moravie, les saints évêques CYRILLE et MÉTHODE, qui amenèrent beaucoup de nations de ces pays avec leurs rois à la foi de Jésus-Christ. IXe s. — A Bologne, sainte CATHERINE, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire, illustre par la sainteté de sa vie, dont le corps est révéré avec grand honneur en la même ville. 1463.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Nevers, dédicace de Notre-Dame de la Charité-sur-Loire [1]. — A Clermont, en Auvergne, saint Alexandrin, confesseur. — A Toul, saint Vaudrice, abbé du monastère de Saint-

1. Le monastère de Notre-Dame de la Charité-sur-Loire avait été fondé en 1056 ; en même temps qu'on élevait les bâtiments conventuels, on travaillait avec la plus grande activité à la construction de l'église qui devait être digne de la *fille aînée de Cluny*, car tel est le titre que prenait le prieuré de la

Evre. — A Limeuil, en Périgord, la naissance au ciel de sainte ALVÈRE, vierge. — En Bretagne, saint Félix, restaurateur de la célèbre abbaye de Rhuys, né dans l'évêché de Quimper, vers la fin du xe siècle. 1038 [1]. — A Marseille, commémoraison de la résurrection de saint Lazare, premier évêque de cette ville, et de la translation de ses reliques, qui, apportées d'Autun à Marseille, y furent renfermées par l'évêque de Marseille dans une châsse d'argent et solennellement placées dans l'église cathédrale, le 9 mars de l'an 1731. On célèbre le même jour le souvenir d'une autre translation d'une relique insigne de saint Lazare faite solennellement par Charles-Fortuné de Mazenod, le 2 avril 1824 [2].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Nysse, le décès de saint Grégoire, évêque.

Martyrologes de Saint-Benoît, des Camaldules et de Vallombreuse. — A Rome, sainte Françoise, veuve.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Bologne, sainte Catherine, vierge.

Charité. Cinq nefs conduisaient jusqu'au transept. Il ne reste plus maintenant de l'ancienne église que la région du chœur, avec ses chapelles rayonnant autour du sanctuaire, son déambulatoire et les chapelles obsidiales. C'est cette vaste et magnifique église qui devait recevoir sa consécration d'un Pape, comme l'avait annoncé avant de mourir saint Girard, son fondateur. En effet, le pape Pascal II, qui parcourait la France pour l'intérêt de l'Eglise, la consacra le 10 mars de l'an 1106. De nombreux prodiges accompagnèrent cette dédicace : le Pontife consécrateur fut tout le premier délivré d'une fièvre maligne dont il souffrait depuis longtemps. Au moment où il étendait ses mains sur l'autel et y répandait le saint Chrême, sa figure devint rayonnante comme celle d'un Ange ; un messager céleste apparut dans les airs et l'assura que Notre-Seigneur et sa Mère étaient à ses côtés. — On avait négligé de préparer la mie de pain dont on se sert pour enlever l'huile dont sont imprégnées les mains du consécrateur. Tout à coup un homme pauvrement vêtu présenta un morceau de pain, au grand étonnement de tous. Il est à remarquer que ce fut le pain de la charité qui fut employé dans la consécration de l'église de la Charité, car celui qui l'offrait était un pauvre, d'après le procès-verbal rédigé sous la dictée du moine sacristain Robert, qui assistait à la cérémonie. V. Mgr Cresnier, *Hagiologie nivernaise.*

1. D'abord ermite dans l'île d'Onessant, il quitta son ermitage pour aller se fixer près des reliques de saint Paul, premier évêque de Léon, lesquelles avaient été, pendant l'invasion normande, transférées à l'abbaye de Fleuri, au diocèse d'Orléans. Il s'embarqua dans ce dessein avec quelques compagnons sur un petit vaisseau qui fut, dans ce trajet, renversé par les vagues. Dieu les protégea si particulièrement qu'aucun ne périt. Le livre même dont saint Félix se servait pour chanter les louanges de Dieu, ne fut pas gâté par l'eau de la mer. A cette époque, la plupart des monastères de la Bretagne étaient en ruines. Geoffroi Ier, comte de Rennes, chargea notre Saint de les relever. Ce fut le travail de sa vie. Après avoir longtemps gouverné avec prudence la communauté de Rhuys, il alla recevoir la récompense de ses travaux en l'année 1038, et fut inhumé dans l'aile gauche de son église, où se trouve encore son tombeau. Sa sainteté a été attestée par un grand nombre de miracles. Il n'est honoré dans aucun diocèse.

2. Cette fête se célèbre avec beaucoup de solennité à Marseille, le vendredi après le quatrième dimanche de Carême. Voici comment le *Propre* de ce diocèse s'explique à cet égard :

« C'est maintenant le temps favorable, voici le jour du salut. Aujourd'hui, la sainte Eglise de Marseille ouvre solennellement le trésor des grâces qu'elle a reçu de la libéralité des souverains Pontifes. Or, voici ce qu'il arrive : Au moment des plus grandes fureurs du schisme, et tandis que l'univers chrétien, tout entier, se trouvait divisé, Marseille, animée d'un zèle pur et sincère, reconnut avec le royaume de France le pape Clément VII, qui établit le siége apostolique à Avignon. Ce Pape, reconnaissant des grands bienfaits dont lui et ses cardinaux avaient été comblés par le clergé et le peuple de Marseille, voulant d'ailleurs récompenser l'inébranlable fidélité que nous avions gardée à Jeanne, reine de Sicile et maîtresse souveraine de notre ville, puisa pour nous d'abondantes richesses dans le trésor des indulgences. Le souverain Pontife voulut que chaque année, tous ceux qui, véritablement contrits et confessés, visiteraient notre église cathédrale le jour de vendredi qui suit le quatrième dimanche de Carême, et qui viendraient en aide à la fabrique de cette église ou feraient toute autre pieuse aumône, eussent une part à tous les pardons et indulgences accordés, par l'autorité des souverains pontifes à ceux qui, chaque année, le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, visitent la basilique de Saint-Pierre à Rome. Or, pour que personne ne puisse concevoir de doute à cet égard, qu'on sache que le pape Martin V confirma, plus tard, tous les décrets qui touchent à la foi et aux bonnes mœurs, portés par les souverains Pontifes pendant la durée du schisme. Recevons donc avec piété, humilité et dévotion, les bienfaits de la munificence céleste, afin que nous fassions de dignes fruits de pénitence, et que le Christ, qui va ressusciter des morts le saint jour de Pâques, nous trouve purs de toute souillure. Nous célébrons ce même jour la translation d'une relique insigne de saint Lazare, qui fut apportée chez nous après avoir été longtemps et pieusement vénérée dans l'île de Malte. Charles-Fortuné de Mazenod, qui, le premier, occupa le siége épiscopal de Marseille, depuis son rétablissement, après avoir scrupuleusement vérifié les documents qui établissent l'authenticité de cette relique, la transporta et la déposa solennellement dans l'église cathédrale, en présence des chanoines, de tout le clergé, et au milieu d'un grand concours de peuple, le vendredi avant le dimanche de la Passion, et le second jour d'avril de l'année mil huit cent vingt-quatre. A l'occasion de cette même solennité, les reliques de saint Victor, martyr; de saint Cannat, évêque de Marseille; de saint Adrien, martyr; de saint Cassien, abbé, et beaucoup d'autres que l'église cathédrale s'honorait autrefois de posséder et que la dévotion de quelques fidèles avait soustraites aux recherches des impies, pendant les fureurs de la tempête révolutionnaire, furent également examinées, reconnues et de nouveau transférées avec les reliques de saint Lazare, de l'église de Saint-Martin à l'église cathédrale ».

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A York, en Angleterre, le bienheureux Bosa, évêque. An 686. — En Irlande, sainte Melle, veuve et abbesse. VIIIe s. — En Sicile et en Lucanie, saint Vital, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile. Il vécut d'abord dans un ermitage, où il fut visité par saint Luc, solitaire, et fonda ensuite le monastère de Rappallo. An 994. — En Angleterre, saint Botulphe ou Botolf, abbé, frère de saint Adulphe, évêque de Maëstricht. Ayant eu le bonheur d'être éclairé des lumières de la foi, à une époque où son pays était encore en grande partie idolâtre, il passa en Belgique avec son frère. Il retourna ensuite dans sa patrie pour lui faire part des trésors de science et de sainteté qu'il avait amassés. Le roi Ethelmond lui donna le désert d'Ikanho pour y fonder un monastère. Ce monastère a été détruit par les Danois au IXe siècle. Il y a peu de saints en Angleterre qui aient été honorés avec plus de dévotion. 655.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE, ÉVÊQUE

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

331-396. — Papes : Saint Sylvestre Ier ; saint Sirice. — Empereurs : Constantin ; Arcadius.

Cet illustre Docteur de l'Eglise naquit en Cappadoce, vers l'an 331, dans une famille de Saints. Sainte Macrine et saint Basile, ses aînés, contribuèrent à son éducation autant que ses parents. Aussitôt que l'âge le lui permit, il étudia les lettres humaines. Théodoret dit encore expressément qu'il mena quelque temps la vie monastique [1] ; mais il ne s'y engagea point. Il s'enchaîna même au monde par les liens du mariage. Il le regretta plus tard, dans son *Traité de la Virginité* ; il gémit de ne pouvoir profiter lui-même de ce qu'il dit de cette vertu, et il déplore la perte d'un bien qu'il a connu trop tard. Il épousa pourtant une femme de beaucoup de mérite, qui se rendit la compagne de sa vertu. Vivant ensemble d'une manière conforme à l'Evangile, ils s'éloignaient peu de la perfection de ceux de leur famille qui servaient Dieu dans le célibat. Au bout d'un certain temps, que l'histoire ne précise pas, Grégoire embrassa l'état ecclésiastique et remplit la fonction de *lecteur*. Mais, séduit ou par l'ambition ou par les charmes des lettres profanes, il cessa de faire aux fidèles la lecture des livres sacrés, pour enseigner la rhétorique aux jeunes gens. Ce fut un scandale parmi les chrétiens ; on voyait dans cette conduite une espèce de désertion de la carrière ecclésiastique et un grand danger pour celui qui s'y lançait. Saint Grégoire de Nazianze, son ami, lui adressa dans une lettre, à ce sujet, des remontrances également pleines de véhémence et de charité. On est porté à croire que ces reproches touchèrent notre Saint. Il est certain, en tout cas, qu'il ne fut pas longtemps rhéteur, et qu'étant rentré dans l'état ecclésiastique, il fut élevé à la prêtrise. Ce fut quelques années après, selon certains auteurs, qu'il perdit sa femme, dont saint Grégoire de Nazianze a fait un si bel éloge ; il dit « qu'elle était l'ornement de l'Eglise ; il l'appelle une personne sacrée, vraie épouse d'un prêtre, égale en honneur et en dignité à son mari, et digne de grands mystères ». Ces paroles ont fait croire à plusieurs que, s'étant

1. Liv. IV, c. 28.

volontairement séparée de son mari, lorsqu'il entra dans le sacerdoce, elle avait été honorée de l'office de diaconesse [1].

Saint Basile, surnommé le Grand, frère de notre Saint, élevé en 370 sur le siége de Césarée, métropole de Cappadoce, songea à employer au service public de l'Eglise les grands talents de Grégoire. Le siége de Nysse, ville de Cappadoce, à trente lieues de Césarée, du côté de la Galatie, étant venu à vaquer, six ou sept mois après, il le fit remplir par son frère. En faisant connaître cette élection à Eusèbe de Samosate, il lui dit : « J'eusse souhaité que mon frère Grégoire eût à gouverner une Eglise proportionnée à son mérite et à sa capacité ; c'est-à-dire toute l'Eglise qui est sous le soleil. Mais cela ne pouvant se faire, il faut se contenter que Grégoire honore le lieu où il sera évêque. La vraie grandeur ne consiste pas seulement à être capable de grandes choses, mais à pouvoir faire paraître grandes les petites ». Notre Saint ne partageait pas ces sentiments sur ses mérites, il se croyait bien au-dessous de la dignité et de la charge de l'épiscopat ; il fallut que les évêques de la province lui fissent violence, pour l'obliger à recevoir l'imposition des mains. Leur choix fut bientôt justifié par la conduite de ce saint prélat. Il pratiquait la pauvreté sur lui-même pour enrichir les pauvres ; il leur consacra son patrimoine. Zélé, charitable, prudent, sa science profonde ne l'empêchait pas de se mettre à la portée de tous. Nous parlerons plus loin des écrits qu'il fit pour régler les mœurs et la discipline de l'Eglise ; il veilla à l'observation des canons avec plus de vigueur encore que son frère. Il ne combattit pas l'erreur moins vivement que le vice, et jamais aucune considération humaine n'arrêta son ardeur épiscopale. Docteur, il servait de sa plume l'Eglise universelle ; évêque, il travaillait de toutes ses forces, et par l'exemple et par la prédication, au bien de l'Eglise de Nysse ; c'était un titre à la haine des Ariens. Ces hérétiques le calomnièrent auprès de Démosthène, vicaire du Pont, grand ennemi des catholiques, comme son maître, l'empereur Valens. Démosthène envoya des soldats pour arrêter le saint évêque. Celui-ci se laissa d'abord prendre sans résistance ; mais quand il vit qu'on ne voulait lui accorder aucun soulagement, malgré le mauvais état de sa santé et la rigueur de la saison, il s'échappa des mains des soldats. En vain Basile, dans une lettre respectueuse, essaya d'adoucir Démosthène, lui exposant de la part de tous les évêques de la Cappadoce, l'innocence de son frère.

Le concile qui était chargé de le juger à Nysse était uniquement composé d'Ariens. Ce qui causa le plus de douleur à notre Saint, ce fut moins la persécution qu'il souffrait que les progrès de l'hérésie, et le triste sort de son troupeau, gouverné par un intrus sans foi, sans mœurs et sans capacité. Il en écrivit à saint Grégoire de Nazianze, qui lui répondit de mettre sa confiance en Dieu et d'espérer que l'erreur ne triompherait pas longtemps de la vérité. Cette prédiction se réalisa en 378, à la mort de l'empereur Valens. Gratien, son successeur, rappela les évêques exilés et leur rendit

1. Cave prétend que saint Grégoire de Nysse a continué de cohabiter avec sa femme, même lorsqu'il fut évêque. Ce fait, dont il ne fournit aucune preuve, eût été contraire aux lois de l'Eglise, alors en vigueur : 1° Les diacres, les prêtres, les évêques, qui n'avaient pas été mariés avant leur ordination, devaient rester célibataires; 2° ceux qui étaient mariés devaient se séparer de leur femme, par un consentement réciproque, pour entrer dans le sacerdoce. Selon saint Grégoire de Nazianze, la nécessité du célibat était devenue une conviction si populaire, qu'on n'aurait pas accepté les sacrements des mains d'un prêtre marié. Synesius refusa d'abord l'évêché de Ptolémaïs, parce qu'il ne pouvait l'accepter sans renoncer à tout commerce avec sa femme. Voyez Eusèbe, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Epiphane, etc. Ce n'est qu'à partir du VIIe siècle, lorsque l'Orient commença à ne plus se laisser guider entièrement par Rome, qu'il perdit peu à peu l'idéal du sacerdoce, et que le clergé, en s'affranchissant de la chasteté, perdit la considération, la science et le zèle.

leurs églises. L'exil de saint Grégoire de Nysse ne fut point perdu pour l'Eglise ; ce fut même le plus beau moment de sa vie, car les églises des lieux où l'on savait qu'il devait passer, l'appelaient pour les pacifier et les régler. Saint Grégoire de Nazianze dit que ce changement continuel de lieu le rendait semblable au soleil, qui, sans s'arrêter jamais en aucune place, porte partout la chaleur, la lumière et la fécondité. Notre Saint remonta donc sur son siége ; mais, à peine avait-il goûté la joie de revoir son peuple, qu'il fut appelé à Césarée par la mort de son frère, saint Basile, qu'il avait toujours regardé comme son guide, son oracle. Les pensées de la religion purent seules lui donner assez de forces pour supporter la perte d'une personne si chère, au moment où la paix rendue à l'Eglise allait leur permettre de correspondre et de se voir plus librement (379). La même année il lui fallut se rendre à Antioche, où le patriarche saint Mélèce tint un concile. Saint Grégoire de Nysse y reçut la commission de visiter l'Arabie et la Palestine, pour y réformer les églises. Mais il ne fit ces voyages que l'année d'après, c'est-à-dire en 380. Au sortir du concile il revint à Nysse, puis il partit pour visiter sa sœur, sainte Macrine, qu'il n'avait pas vue depuis huit ans. Il avait besoin de se consoler avec elle de la mort de saint Basile, mais il trouva un nouveau sujet de douleur ; quand il fut proche du monastère où sainte Macrine était supérieure, il apprit qu'elle était malade. Les moines qui vivaient au même lieu, sous la conduite de saint Pierre, son frère, vinrent au-devant de lui, selon leur coutume ; les vierges l'attendirent dans l'église. Après la prière, elles baissèrent la tête pour recevoir sa bénédiction et se retirèrent modestement, sans qu'il en restât une seule. Il vit par là, car elles étaient voilées, que sa sœur n'y était pas. Il alla la voir dans sa chambre, où il la trouva couchée par terre, sur une planche ; elle était tournée vers l'Orient pour pouvoir prier. L'entretien tomba bientôt sur saint Basile : « Mon esprit », dit saint Grégoire, « en était tout troublé, mon visage abattu, et je ne pus retenir mes larmes. Mais elle, loin de se laisser abattre comme moi, en profita pour dire des choses si merveilleuses sur la Providence divine et sur la vie future, que j'en fus tout transporté hors de moi-même ». Ces pensées servirent depuis à notre Saint pour composer un *Traité de l'âme et de la Résurrection.* Dans ces doux épanchements de la sœur et du frère, où chacun racontait ce qui était arrivé, Grégoire lui parla des *disgrâces* qu'il avait subies sous l'empereur Valens, son exil, ses privations. « Quoi ! mon frère », lui dit sainte Macrine, « prenez-vous cela pour des *disgrâces?* ce serait être ingrat que de ne pas les regarder comme de grandes faveurs du ciel ». L'évêque de Nysse, ravi de cet entretien céleste, eût désiré qu'il durât plus longtemps ; mais ils entendirent le chant des psaumes, pour la prière des lampes, c'est-à-dire les Vêpres ; sa sœur l'envoya à l'église et pria de son côté ; le lendemain matin, il la trouva épuisée par la fièvre, et vit bien qu'elle ne passerait pas la journée : mais elle, surmontant la violence de son mal et la difficulté de respirer, s'efforçait de dissiper par ses entretiens la tristesse qui paraissait sur le visage de son frère. Vers le soir, se sentant mourir, elle cessa de lui parler et se mit en prières, mais d'une voix si basse, qu'à peine pouvait-on l'entendre. Cependant elle joignait les mains, et faisait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Quand on eut apporté de la lumière, on reconnut, aux mouvements de ses lèvres et de ses yeux, qu'elle s'acquittait, autant qu'elle pouvait, de la prière du soir, dont elle marqua la fin en faisant le signe de la croix sur son visage ; et, jetant un profond soupir, elle termina sa vie avec sa prière. Saint Grégoire, qu'elle avait prié de lui fermer les yeux et la bouche, trouva ses paupières doucement abaissées, comme si

elle eût été endormie, sa bouche et ses mains sur sa poitrine, enfin tout son corps si bien composé, qu'on n'eut pas besoin d'y toucher pour l'ensevelir. Saint Grégoire pria deux des principales religieuses, une veuve illustre nommée Vestiane, et une diaconesse nommée Lempadie, qui, sous la défunte, conduisait la communauté, de l'aider pour rendre à sa sœur les honneurs funèbres. Il leur demanda si elles n'avaient point en réserve quelques habits précieux, pour parer le corps de sa sœur, selon la coutume. Lampadie répondit en pleurant : « Vous voyez tout ce qu'elle avait. Voilà son manteau, son voile et ses souliers tout usés ». Saint Grégoire fut donc réduit à l'orner d'un de ses manteaux ; car les habits des hommes et des femmes consistaient en de grandes draperies dont plusieurs pouvaient se servir indifféremment. Vestiane, en parant la tête de la défunte, dit à saint Grégoire : « Voilà quel était son collier ». En disant cela, elle le détacha par derrière, et lui montra une croix et un anneau, l'un et l'autre de fer, que la Sainte portait toujours sur le cœur. « Vous pouvez garder la croix », dit saint Grégoire, « je me contenterai de l'anneau, car j'y vois aussi une croix gravée ». — « Vous n'avez pas mal choisi », répondit Vestiane, « l'anneau est creux à cet endroit et renferme du bois de la vraie croix ». Vestiane lui fit remarquer, au-dessous du cou de Macrine, une tache noire et grosse comme la piqûre d'une aiguille, et lui dit : « C'est un monument de la piété et de la protection de Dieu à son égard. Ayant un jour une espèce de cancer en cet endroit, elle ne voulut jamais souffrir que les chirurgiens y missent la main ; sa modestie lui faisait regarder ce remède comme quelque chose de pire que le mal. Comme sa mère voulait l'obliger à souffrir l'opération, la Sainte passa une nuit dans l'église en prières et en larmes. Le lendemain, sa mère revint à la charge ; Macrine la pria alors de faire seulement le signe de la croix sur son sein. La mère le fit, et le cancer se trouva entièrement guéri ; il n'en resta que la petite marque noire que vous voyez ».

On passa la nuit à chanter les psaumes, comme dans les fêtes des martyrs ; et, le jour étant venu, comme il était accouru une très-grande multitude de peuple, saint Grégoire les rangea en deux chœurs, les femmes avec les vierges, les hommes avec les moines. L'évêque du lieu, nommé Araxe, y était aussi avec tout son clergé. Saint Grégoire et lui prirent par-devant le lit sur lequel était le corps, deux des premiers du clergé le prirent par derrière, et ils le portèrent ainsi lentement, arrêtés par la foule du peuple qui marchait devant, et s'empressait tout autour. Deux rangs de diacres et d'autres ministres marchaient devant le corps, portant des flambeaux de cire, et on chantait des psaumes tout d'une voix, depuis une extrémité de la procession jusqu'à l'autre. Quoiqu'il n'y eût que sept ou huit stades jusqu'au lieu de la sépulture, c'est-à-dire environ mille pas, ils furent presque tout le jour à les faire. C'était l'église des quarante martyrs, où le père et la mère de sainte Macrine étaient enterrés. Y étant arrivé, on fit les prières accoutumées ; et, avant que d'ouvrir le sépulcre, saint Grégoire eut soin de couvrir d'un drap blanc les corps de son père et de sa mère, pour ne pas manquer au respect en les exposant à la vue défigurés par la mort. Ensuite, lui et Araxe prirent le corps de sainte Macrine de dessus le lit, et le mirent comme elle l'avait toujours désiré, auprès de sainte Emélie, sa mère, faisant une prière commune pour toutes les deux. Tout étant achevé, saint Grégoire se prosterna sur le tombeau, et en baisa la poussière. C'est ainsi qu'il décrit lui-même les funérailles de sainte Macrine, sa sœur, dans la lettre au moine Olympius, qui contient la vie de cette Sainte.

Saint Grégoire, après avoir rendu à sa sœur les derniers devoirs, s'en re-

tourna à Nysse, sur la fin de l'an 379. Il y resta jusqu'à ce que la belle saison lui permit de visiter l'Arabie et la Palestine. L'empereur lui donna pour ce voyage l'usage des voitures publiques : un chariot fut mis à sa disposition, et il lui servit, à lui et à ceux qui l'accompagnaient, d'église et de monastère. Ils y chantaient des psaumes pendant le chemin et y observaient les jeûnes. Il visita donc l'Arabie, puis Bethléem, le Calvaire, la montagne des Oliviers et le Saint-Sépulcre, pour satisfaire sa dévotion ; mais il trouva tant de désordre et de corruption parmi les habitants de ce pays, qu'il considéra ce pèlerinage comme dangereux, surtout pour les femmes et les religieux, dont la vertu s'y trouvait bien exposée. Il s'en expliqua depuis dans un discours en forme de lettre ; ce n'est pas qu'il condamne absolument les pèlerinages, puisqu'il en fit lui-même ; mais il en signale les périls. Les affaires de l'Eglise n'étaient pas en meilleur état que les mœurs des habitants, malgré le zèle de saint Cyrille, évêque de Jérusalem. Saint Grégoire ne fut pas plus heureux pour réformer cette Eglise ; il fut obligé de s'en retourner, sans avoir rien fait autre chose que d'augmenter ses mérites par de nobles intentions et de courageux efforts. Il se trouva l'année suivante (381) au célèbre concile de Constantinople, qui, composé seulement d'évêques orientaux, est devenu œcuménique, parce que toute l'Eglise en a adopté les décrets. C'est un des quatre conciles que le pape saint Grégoire respectait comme les quatre évangiles ; il y fit la connaissance de saint Jérôme, et il lui fit voir, à lui et à saint Grégoire de Nazianze, un livre qu'il avait écrit contre l'hérétique Eunomius. Il y prononça l'oraison funèbre de saint Mélèce d'Antioche, président de l'assemblée ; de plus, il fut l'un des prélats que l'on établit en Orient comme le centre de la communion catholique ; de sorte que, si quelqu'un eût refusé de communiquer avec lui, il n'eût point été considéré comme appartenant à la véritable Eglise. Il assista encore l'année suivante (382) à un autre concile de Constantinople, où il prononça un beau discours sur la divinité du Fils et du Saint-Esprit. Trois ans après (385) il fut obligé de retourner dans la ville impériale et d'y faire un long séjour : il y prononça deux oraisons funèbres : l'une de la jeune princesse Pulchérie, fille de l'empereur Théodose ; l'autre de l'impératrice, première femme de Théodose et mère de Pulchérie. Cette dernière est « excellente et accomplie, dit le Père Giry ; elle contient les vertus propres aux reines et aux princesses ; elle peut être lue par les dames, qui y trouveront un modèle de la perfection chrétienne, bien propre aux personnes de leur condition ». Revenu à Nysse, notre Saint y vit souvent son repos troublé par Hellade, évêque de Césarée, successeur de saint Basile, son frère, homme inquiet et d'un mérite très-médiocre, qui ne s'appliquait qu'à persécuter, à fatiguer sans raison les parents et les amis de son saint prédécesseur. Saint Grégoire, malgré sa patience et son humilité, fut obligé de confier à saint Flavien, patriarche d'Antioche, le soin de le défendre de ces injustes attaques. L'an 394, saint Grégoire assista encore à un concile de Constantinople, pour la dédicace de l'église de Rufin ; il fut placé parmi les métropolitains, grande distinction accordée à sa personne et à son mérite, car son siége épiscopal était peu considérable. Il termina sa glorieuse carrière entre l'an 394 et l'an 404 : on ne sait pas au juste l'année.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

1° L'*Hexaméron*, ou livre sur l'ouvrage des six jours. C'est un supplément aux homélies de saint Basile sur le même sujet. Ce dernier avait omis toutes les questions qui étaient au-dessus de la portée du peuple. Saint Grégoire entreprit de les expliquer, à la prière de plusieurs personnes

recommandables par leur science et leur vertu, et il le fit avec une exactitude digne d'un frère du grand Basile. Il montre dans cet ouvrage qu'il avait une parfaite connaissance de la philosophie ancienne.

2° Le *Traité de la formation de l'homme* peut être regardé comme une continuation de l'ouvrage précédent, quoiqu'il ait été composé le premier, c'est-à-dire vers l'an 379. Il est très-curieux et plein d'érudition ; on y trouve de fort belles choses sur l'excellence et sur la dignité de l'homme, sur sa ressemblance avec Dieu, sur la spiritualité de son âme, sur la résurrection des corps, etc.

3° Le livre *de la vie de Moïse* ou *de la vie parfaite*, est adressé à un certain Césaire, qui avait prié le Saint de lui apprendre en quoi consiste la vie parfaite, afin qu'il tâchât d'y parvenir. Saint Grégoire lui traça un modèle accompli de toutes les vertus dans la personne de Moïse.

4° Les *deux Traités sur l'inscription des Psaumes*, et l'*Homélie sur le Psaume sixième*. Saint Grégoire donne dans ces deux traités une idée générale des psaumes, dont il fait voir la merveilleuse utilité pour la sanctification des fidèles. Il dit que de son temps les chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avaient sans cesse dans la bouche ces divins cantiques.

5° Les *huit Homélies* sur les trois premiers chapitres de *l'Ecclésiaste*. Elles renferment des instructions admirables sur les vertus et les vices, et sur les effets qui en sont les suites.

6° Les *quinze Homélies sur le Cantique des cantiques*, qui furent toutes prêchées, sont adressées à une vertueuse dame de Constantinople, nommée Olympiade, qui, devenue veuve après environ vingt mois de mariage, distribua ses biens aux pauvres et aux églises. Le saint docteur y dit que le livre du Cantique des cantiques ne doit être lu que par ceux qui ont le cœur pur et dégagé de l'amour des créatures.

7° Les *cinq Homélies sur l'Oraison dominicale*, qui furent aussi prêchées, contiennent des instructions fort utiles sur la nécessité et sur l'efficacité de la prière.

8° Les *huit Homélies sur les huit béatitudes* sont du même style que les précédentes. On y trouve des instructions solides sur l'humilité, la douceur, la pauvreté d'esprit, etc.

9° Les *Traités sur la soumission du fils*, et *sur la Pythonisse*, et le *Discours sur l'ordination de saint Grégoire*. Il n'est pas certain que le premier ouvrage soit de notre saint docteur. L'erreur des Origénistes sur la cessation des peines des damnés paraît y être enseignée. Ceux qui attribuent ce traité à saint Grégoire disent que l'erreur qu'on y trouve, y a été ajoutée après coup par quelque Origéniste. Le traité *sur la Pythonisse* est en forme de lettre, et adressé à un évêque nommé Théodose. Saint Grégoire y agite la question de *l'évocation de l'âme de Samuël*, et pense que ce fut le démon qui, sous la figure de Samuël, parla à Saül. Le discours sur *l'ordination*, qu'on devrait plutôt appeler le discours *sur la dédicace*, fut prononcé en 394, à l'occasion de la dédicace d'une magnifique église que Rufin, préfet du prétoire, avait fait bâtir au bourg du Chêne, près de Chalcédoine.

10° *L'Antirrhétique*, ou traité contre Apollinaire. Il n'y en avait qu'un fragment dans les éditions des œuvres de saint Grégoire ; mais Laurent Zacagnius, bibliothécaire du Vatican, le donna en entier en 1698, d'après un manuscrit de plus de sept cents ans. Léonce de Byzance, Euthymius et saint Jean Damascène en citent plusieurs endroits sous le nom de saint Grégoire, et le sixième concile général le lui attribue. On ne peut donc douter que ce Père n'en soit l'auteur. Il fut composé vers l'an 377. Le saint docteur y prouve, contre Apollinaire, que la divinité est impassible, que Jésus-Christ a une âme, qu'il réunit en sa personne la nature divine et la nature humaine, etc.

11° Le *Discours sur l'amour de la pauvreté*, qui est une exhortation pathétique à l'aumône. Le *Livre contre le destin*, où il est prouvé que tout arrive par l'Ordre de la Providence. Il fut composé vers l'an 381, et est écrit en forme de dialogue. Le *Traité des notions communes*, qui est une exposition philosophique des termes dont les anciens s'étaient servis pour expliquer le mystère de la Trinité.

12° L'*Epître canonique à Létoïus*, évêque de Mélitine, métropole d'Arménie. Elle fait partie des canons pénitentiaux publiés par Bévéridge. Saint Grégoire y prescrit des pénitences pour les péchés les plus énormes. D. Ceillier a montré, t. VIII, p. 265 et 266, le peu de solidité des raisons qui ont déterminé quelques protestants à rayer cette épître du catalogue des ouvrages de saint Grégoire de Nysse.

13° *Discours contre ceux qui diffèrent leur baptême*. Les pécheurs y sont exhortés à la pénitence, et les catéchumènes à recevoir le baptême par des raisons très-fortes qui se tirent principalement de l'incertitude de l'heure de la mort, et des divers accidents qui peuvent à chaque instant nous précipiter dans le tombeau.

14° Les *Discours contre la fornification et l'usure*, *sur la pénitence et l'aumône*, offrent une très-belle exposition de la morale chrétienne sur ces divers points. Le *Discours contre l'usure* mérite une attention particulière, par la manière forte et intéressante dont les choses y sont traitées.

15° *Discours sur la Pentecôte*. *Témoignage contre les Juifs*. On n'avait qu'en latin le premier ouvrage ; mais Zacagnius l'a publié en grec d'après trois manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Saint Grégoire se propose, dans le second ouvrage, de prouver le mystère de la Trinité contre les Juifs par les propres paroles de l'Ecriture. On ne l'avait non plus qu'en latin, avant que Zacagnius en eût publié le texte grec. Ce savant n'ayant pas trouvé dans les manuscrits les trois derniers chapitres des anciennes éditions latines, en a conclu, avec raison, qu'ils étaient supposés, et au lieu de ces trois chapitres, il en a donné quatre autres qui font une suite et rendent l'ouvrage complet.

16° Les *douze livres contre Eunomius*. Saint Grégoire y venge la mémoire de saint Basile, son frère, attaqué par Eunomius, et y prouve, contre cet hérésiarque, la divinité et la consubstantialité du Verbe. Il y dit qu'indépendamment de l'Ecriture sainte, qu'il emploie avec une sagacité merveilleuse, la tradition seule suffirait pour confondre les hérétiques.

17° Le *Traité à Ablarius*, et le *Traité sur la foi*. C'est une défense de divers points de la doctrine catholique contre les Ariens.

18° La *Grande Catéchèse*, divisée en quarante chapitres, est citée par Théodoret, Léonce de Byzance, Euthymius, saint Germain de Constantinople : les vingt dernières lignes y ont été ajoutées après coup. Dans cet ouvrage, saint Grégoire de Nysse apprend aux catéchistes comment ils doivent prouver, par le raisonnement, le mystère de la foi.

19° Le *Livre de la virginité* est divisé en vingt-quatre chapitres, non compris le prologue. Le saint docteur y montre l'excellence de la virginité, et les avantages qu'elle a sur l'état du mariage.

20° Les *dix Syllogismes contre les Manichéens*, et le *Livre de l'âme et de la résurrection*. Il est prouvé, dans le premier ouvrage, que le mal n'est point une nature incorruptible et incréée, non plus que le diable, qui en est le père et l'auteur. Le second est un dialogue ou récit d'un entretien que saint Grégoire eut avec sa sœur la veille de sa mort, sur celle de saint Basile. Il fut composé vers l'an 380.

21° La *Lettre à Théophile*, patriarche d'Alexandrie, *contre les Apollinaristes*. Elle est citée dans le cinquième concile général et dans la Panoplie d'Enthymius.

22° Trois *Traités de la perfection chrétienne*. Saint Grégoire examine dans le premier à quoi obligent le nom et la profession de chrétien ; il trace, dans le second, des règles pour arriver à la perfection ; dans le troisième, intitulé *le But du chrétien*, il développe et met dans tout leur jour les maximes les plus saintes de l'Evangile.

23° Le *Discours contre ceux qui ne veulent point être repris*, et le *Traité des enfants qui meurent prématurément*. Plusieurs questions intéressantes sont traitées dans le second ouvrage.

24° Le *Discours sur la Nativité de Jésus-Christ*, et les deux *Panégyriques de saint Etienne*. D. Ceillier prouve, t. VIII, p. 345, qu'on ne peut contester le *discours* à saint Grégoire. Il y est parlé, non-seulement de la naissance de Jésus-Christ, mais encore du meurtre des innocents. On ne trouvait que le premier *panégyrique* dans les anciennes éditions ; on est redevable à Zacagnius de la publication du second.

25° *Discours sur le baptême, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*. Le premier, qui est intitulé dans quelques éditions, *sur le jour des lumières*, fut prononcé à la fête de l'Epiphanie, jour auquel on baptisait les catéchumènes dans les églises de Cappadoce. Des cinq discours sur la résurrection, il n'y a que le premier, le troisième et le quatrième qui paraissent être de saint Grégoire.

26° *Discours sur la divinité du Fils et du Saint-Esprit*. On y trouve la réfutation des erreurs des Ariens et des Eunoméens.

27° Les *Panégyriques de saint Basile et des quarante Martyrs, les Oraisons funèbres de Pulchérie et de Placille ; les Vies de saint Grégoire Thaumaturge, de saint Théodore, de saint Mélèce, de saint Ephrem et de sainte Macrine*.

28° Le *Discours sur la mort* a été fort maltraité par les hérétiques. Le but de saint Grégoire était de fournir des motifs de consolation aux chrétiens qui s'affligeaient excessivement de la mort de leurs proches.

29° *Plusieurs lettres*. Dans celle qui est intitulée : *Sur le Pèlerinage de Jérusalem*, le saint s'élève contre plusieurs abus que commettaient quelques chrétiens sous prétexte de visiter les lieux saints ; mais il ne condamne point les pèlerinages en eux-mêmes, comme l'ont prétendu plusieurs protestants. Outre les lettres dont nous venons de parler, Zacagnius en a donné quatorze autres, d'après un manuscrit du Vatican. Jean-Baptiste Carraccioli, professeur de philosophie au collége de Pise, en fit aussi imprimer sept, qui n'avaient jamais été publiées, à Florence, 1731, *in-fol.* Il les avait tirées d'un manuscrit de la bibliothèque du grand-duc de Toscane.

Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité, pour la pureté, l'aisance, la douceur, la force, la fécondité et la magnificence de son style ; mais il se surpasse en quelque sorte lui-même dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière, et une sagacité merveilleuse à démasquer et à confondre les sophismes de l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Eunomius. On a seulement reproché à saint Grégoire d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué, dans un sens figuré, des textes de l'Ecriture, qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre.

La meilleure édition des œuvres de saint Grégoire de Nysse est celle que Fronton le Duc donna

en grec et en latin à Paris, en 1615, 2 v. *in-fol.* ; mais il faut y joindre le troisième volume aussi *in-fol.*, que le même Fronton le Duc donna en 1618 par forme d'appendice. On préfère cette édition avec le supplément, à celle qui parut à Paris, en 1638, 3 vol. *in-fol.*

On trouvera une édition très-correcte, grecque-latine, dans la *Patrologie* de M. Migne.

Les anciens ont accordé de grands éloges à notre Saint : ils l'appellent *digne frère* de saint Basile, à cause de sa foi, de sa bonne vie, de sa vertu et de sa sagesse (*Vincent... Lirinens... in commonit...* cap. XLII); ils l'ont appelé la *loi* et la *règle* de toutes les vertus (*Nazianz. Orat.* 6, p. 138); ils ont dit que ces deux frères étaient un modèle accompli de la modération à garder dans la prospérité et de la force avec laquelle il faut supporter l'adversité (*idem, epist.* 37, p. 799). Dans le second concile de Nicée, on lui donne le titre de *Père des Pères* (*Concil.*, t. VII, p. 477). Il nous a fallu refaire l'histoire de cette vie, incomplète dans le recueil du Père Giry.

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE

FRÈRES ET APOTRES DES SLAVES

IXe siècle.

Bene patienter erunt ut annuntient.
Pour enseigner les autres et les sanctifier, il faut être patient. S. Grég., *Mor.* XX.

Constantin, qui devait aller plus tard ensevelir sa gloire dans un monastère de Rome et substituer à son premier nom celui de Cyrille, naquit à Thessalonique, d'une famille sénatorienne. Ses parents l'ayant envoyé à Constantinople pour y étudier les lettres, il fit dans cette étude des progrès si rapides, qu'on lui donna le surnom de *Philosophe :* mais il était encore plus distingué par sa vertu que par la variété et l'étendue de ses connaissances. Les services importants qu'il rendit à l'Eglise, lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, firent concevoir de lui la plus haute idée. Voici une circonstance où il donna la preuve la moins équivoque de la pureté de son zèle. Photius décriait saint Ignace, qu'on avait placé sur le siége patriarcal de Constantinople en 846, et enseignait qu'il y avait deux âmes dans chaque homme. Cyrille ne craignit point de lui reprocher une erreur aussi scandaleuse ; et comme celui-ci répondait qu'il n'avait point eu intention d'offenser qui que ce fût, et qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve la capacité et la dialectique du patriarche : « Quoi », reprit le Saint, « vous avez lancé vos traits au milieu de la foule, et vous prétendez que personne n'aura été blessé ! Vous avez beau vous prévaloir des lumières que vous donne votre sagesse, elles sont obscurcies par les vapeurs qui s'élèvent de ce fonds d'avarice et de jalousie qui est dans votre cœur. Votre passion contre Ignace vous aveugle et vous plonge dans d'épaisses ténèbres [1] ».

Ce fut vers ce temps-là que les Khazares résolurent d'embrasser la religion chrétienne. Ces Khazares étaient une tribu de Turcs, le plus nombreux et le plus puissant peuple d'entre les Huns qui habitaient la Scythie européenne [2]. Ils s'étaient établis dans une contrée voisine de la Germanie, et

1. Tout ceci est rapporté par Anastase le Bibliothécaire. L'erreur des deux âmes fut condamnée dans le septième concile général, *can.* 11, t. VIII, *Conc.*, p. 1132.

2. Dans le Xe siècle, les Turcs étaient divisés en sept, et quelquefois en dix tribus, dont chacune avait un prince indépendant, nommé *Chagan.* (Voyez M. Joseph Assémani, *Orig. Eccl. Slav.*, t. II et III, p. 161.) Ils chassèrent les Arabes et les autres nations de Huns depuis les bords de l'Ethel, appelé depuis

qui s'étend le long du Danube [1]. Ayant formé le projet de se soumettre à l'Evangile, ils envoyèrent une ambassade solennelle à l'empereur de Constantinople, Michel III, et à la pieuse impératrice Théodore, sa mère, pour leur demander des prêtres qui voulussent bien se charger du soin de les instruire. Théodore fit venir saint Ignace pour en conférer avec lui. Le patriarche, après avoir tout examiné, conclut par proposer de mettre Cyrille à la tête de cette importante mission, ce qui fut définitivement arrêté (848). Comme les Khazares parlaient la langue turque, ainsi que les Huns et les Tartares, notre Saint alla l'étudier à Cherson, en Tauride (Crimée), où il eut le bonheur de découvrir les reliques de saint Clément Ier, pape [2]. Il l'apprit en peu de temps, parce que le zèle du salut des âmes l'animait à dévorer toutes les difficultés qui accompagnent ordinairement un semblable travail. Il ne fut pas plus tôt en état de se faire entendre, qu'il commença à prêcher l'Evangile. Tous les yeux s'ouvrirent à la lumière qui les frappait. Le Kan ou prince reçut le baptême, et son exemple fut bientôt suivi de la nation entière. Cyrille fonda des églises, qu'il pourvut d'excellents ministres, et retourna à Constantinople. Le prince et le peuple voulurent lui faire de riches présents ; mais il ne fut pas possible de le déterminer à rien accepter. Un tel désintéressement fit une heureuse impression sur l'esprit de ces nouveaux chrétiens : il s'était contenté de demander la mise en liberté de tous les esclaves étrangers ; ce qui lui fut accordé.

Cyrille fut ensuite chargé d'aller faire une mission dans la Bulgarie. On lui associa dans cette bonne œuvre son frère Méthode, qui était un moine d'une sainteté éminente ; mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Les Bulgares, peuple scythe, avaient une origine commune avec les Slaves. Il paraît qu'ils s'établirent d'abord dans le voisinage du Volga, et qu'ils en furent chassés avec les Abares par les Turcs. Ils s'emparèrent de l'ancienne Mysie et de la Dacie, c'est-à-dire de la Valachie, de la Moldavie et d'une partie de la Hongrie [3]. Les Grecs qu'ils firent prisonniers sous le règne de l'empereur Basile, surnommé le *Macédonien*, jetèrent parmi eux quelques semences du christianisme ; mais ils ne se convertirent que longtemps après. Voici comment la chose arriva : Bogoris, roi des Bulgares, avait une sœur qui s'était faite chrétienne à Constantinople, où elle avait été emmenée captive. Ce fut l'impératrice Théodore qui lui procura le bonheur de connaître la vérité. La princesse étant ensuite retournée auprès de son frère, continua de suivre avec ferveur les maximes de la religion dans laquelle on l'avait instruite ; elle tâcha même d'inspirer à Bogoris les sentiments dont elle était pénétrée. Malheureusement des motifs humains empêchèrent ce prince de se rendre aux sollicitations de sa sœur. A la fin, cependant, le moment des miséricordes arriva. Le roi des Bulgares ayant demandé un habile peintre à l'empereur de Constantinople, celui-ci lui envoya le saint moine

Volga, jusqu'au Danube, sous le règne des empereurs Maurice et Tibère, qui firent alliance avec eux, et leur envoyèrent deux magnifiques ambassades, dont on trouve la description dans Constantin Porphyrogenète *(Pandectæ Hist. de Legationibus)*, et dans Théophylacte Simocatta. C'est de ces anciens Turcs que quelques auteurs font descendre ceux d'entre les Tartares Oygyziens qui habitent l'Asie, ainsi que les Tartares de Crimée. Constantin Porphyrogenète *(L. de regendo Imper. ad Roman. filium)* et les autres auteurs de la Byzantine donnent aussi le nom de Turcs aux Hongrois et aux nations qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie.

1. Du temps de Constantin Porphyrogenète, cette contrée avait la Bulgarie à l'orient, le pays des Patcinacites au nord, la Moravie à l'occident, et le pays des Schrobates au midi.

2. Cf. *Acta Sanctorum* au 9 mars.

3. Ce fut sous le règne de l'empereur Anastase que les Bulgares quittèrent l'établissement qu'ils avaient auprès du Volga. Le nouvel Etat qu'ils fondèrent a subsisté jusqu'en 1018, époque à laquelle Jean, le dernier de leurs rois, fut assassiné. Basile II ajouta la Bulgarie à l'empire d'Orient. Ce nom de Bulgares ou Vulgares leur venait de ce qu'ils habitaient les bords du Volga.

Méthode, qui excellait dans cet art. (On trouvait alors plusieurs moines qui réussissaient parfaitement dans les tableaux de dévotion.) A peine Méthode se fut-il rendu au lieu de sa destination, que Bogoris lui demanda quelques pièces capables de contribuer à la décoration du palais qu'il venait de faire bâtir; il lui recommanda, entre autres choses, d'imaginer un sujet dont la représentation pût glacer d'effroi les spectateurs. Le Saint résolut de mettre à profit les dispositions du roi : il entreprit de peindre le jugement dernier. On voyait Jésus-Christ environné d'anges, à droite et à gauche, assis sur un trône éclatant de gloire, et revêtu de l'appareil formidable d'un juge irrité. Tous les hommes, sans aucune distinction de rang, étaient assemblés devant son tribunal, où ils attendaient, en tremblant, la sentence qui allait décider de leur sort éternel. Il y avait d'ailleurs, dans les différentes parties du tableau, une force, une énergie, une vivacité et une chaleur d'expression qui ajoutaient encore au terrible du sujet. L'ouvrage achevé, on le montra au roi, qui en fut singulièrement ému ; mais son émotion s'accrut de beaucoup lorsque le peintre vint expliquer chacune des parties dont l'ensemble composait son tableau. Il n'y put tenir, et, correspondant dès lors à la grâce qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit des mystères de la religion chrétienne. Méthode travailla sans délai à éclaircir ses doutes, et à lui donner toutes les lumières dont il pouvait avoir besoin. Le prince n'eut pas plus tôt connu la doctrine de l'Evangile, qu'il reçut le sacrement de la régénération, et prit le nom de Michel [1].

Mais, bien qu'il eût été baptisé de nuit, les grands de sa cour, en ayant eu connaissance, excitèrent contre lui tout le peuple et vinrent l'assiéger dans son château. Il ne laissa pas de sortir contre eux, portant la croix dans son sein et accompagné seulement de quarante-huit hommes qui lui étaient demeurés fidèles. Ceux-ci, quoique en si petit nombre, étonnèrent tellement les rebelles, qu'ils n'en purent soutenir le choc, et leur défaite parut un miracle. Le roi fit mourir cinquante-deux des grands les plus séditieux, et pardonna à la multitude. Alors il les exhorta tous à se faire chrétiens et en persuada un grand nombre ; puis il demanda à l'empereur des terres incultes de sa frontière pour étendre son peuple, trop resserré dans son pays, et l'empereur lui accorda un canton qu'ils nommèrent Zagora.

Cette conversion des Bulgares arriva l'an 865, et l'année suivante, leur roi, Michel, envoya des ambassadeurs au roi Louis de Germanie, avec lequel il avait paix et alliance, lui demandant un évêque et des prêtres. Ceux qui vinrent de sa part disaient que, quand il sortit de son château contre les rebelles, on vit marcher devant lui sept clercs, dont chacun portait un cierge allumé, que les rebelles crurent voir tomber sur eux une grande maison ardente, et que les chevaux de ceux qui accompagnaient Michel marchaient sur les pieds de derrière et frappaient les rebelles des pieds de devant ; qu'ils en furent si épouvantés que, sans songer à fuir ni à se défendre, ils demeurèrent étendus par terre.

Le roi Louis fit demander pour eux à son frère Charles le Chauve des vases sacrés, des habits sacerdotaux, et des livres pour les clercs qu'il devait y envoyer, et le roi Charles tira pour cet effet une grande somme des évêques de son royaume. Louis envoya l'année suivante en Bulgarie l'évêque Ermanric, avec des prêtres et des diacres ; mais, quand ils arrivèrent, ils trouvèrent que les évêques envoyés par le Pape avaient déjà prêché et baptisé par

1. Il fut baptisé par des prêtres grecs. Baronius et Henschenius mettent son baptême en 845; le Père Pagi le met en 861, et Jos. Assémani en 865. Il n'est pas vrai que Bogoris ait été baptisé à Constantinople, comme quelques auteurs l'ont prétendu; la révolte des Bulgares en est une preuve évidente.

tout le pays ; c'est pourquoi ils prirent congé du roi des Bulgares et revinrent chez eux. En effet, ce roi avait envoyé en même temps à Rome son propre fils avec plusieurs seigneurs, portant des offrandes à saint Pierre, entre autres les armes qu'avait le roi Michel quand il vainquit les rebelles. Ils étaient chargés de consulter le Pape sur une foule de questions religieuses et de lui demander des évêques et des prêtres. Ils arrivèrent à Rome au mois d'août 866, et l'empereur Louis, l'ayant appris, demanda au Pape les armes et les autres présents que le roi des Bulgares avait faits à saint Pierre, ce qui, sans doute, était fort peu libéral. Le Pape lui en envoya une partie.

Le pape Nicolas eut une joie extrême de l'arrivée des Bulgares, non-seulement pour leur conversion en elle-même, mais encore parce qu'ils étaient venus de loin pour chercher les instructions du Saint-Siége. Il nomma, pour les aller instruire, Paul, évêque de Populonie (Piombino), en Toscane, et Formose, évêque de Porto, prélats de grande vertu, et les chargea de sa réponse à leurs consultations, ainsi que de plusieurs exemplaires de l'Ecriture sainte et des autres livres qu'il jugea nécessaires.

Comme ces légats étaient évêques, ils donnèrent le sacrement de confirmation aux Bulgares baptisés par les prêtres grecs ; ils leur prescrivirent aussi de jeûner tous les samedis, ce qui fut hautement désapprouvé par Photius, patriarche schismatique de Constantinople. Quelques-uns des nouveaux convertis ayant été baptisés dans des cas pressants, par la main des laïques, et même des infidèles, s'adressèrent au Pape pour savoir à quoi ils devaient s'en tenir sur ce sujet. Nicolas répondit que leur baptême était valide, et qu'il ne fallait point le réitérer. Il résolut encore d'autres difficultés qui lui avaient été proposées [1]. La lettre du pape Nicolas Ier aux Bulgares est un des beaux monuments de l'influence civilisatrice du catholicisme.

Après la conversion des Bulgares, qui avait été le fruit principal du zèle de Cyrille et de Méthode, ces deux hommes apostoliques partirent pour aller prêcher l'Evangile dans la Moravie [2]. Ils avaient été attirés en ce pays par le pieux roi Rasticès, qui reçut le baptême de leurs mains, ainsi que la plus grande partie de ses sujets. Les Moraves eurent d'autant moins de peine à quitter leurs superstitions, qu'ils pensaient assez favorablement du christianisme, surtout depuis la conversion des Bavarois par saint Robert, évêque de Worms, et fondateur du siége archiépiscopal de Salzbourg.

Nos deux saints avaient un avantage sur les missionnaires latins : c'est qu'ils savaient la langue du pays. Cyrille inventa un alphabet slavon particulier, traduisit la Bible et d'autres écrits, du grec et du latin en langue slave, à l'usage des Moraves. Cet alphabet s'est conservé jusqu'à nos jours en Bulgarie, en Servie, en Bosnie, en Moldavie et en Valachie [3] (867).

1. *Responsa ad consult. Bulgar.*, t. VII, *Conc.*, p. 1542.

2. Il est parlé des Moraves, pour la première fois, dans une lettre du pape Eugène II, écrite en 825. (Voyez Hansizius, *in German. sacra*, t. Ier, p. 71.) Les Moraves, ainsi que les Carinthiens, étaient du sang des Slaves. Ceux-ci étaient gouvernés par des ducs, et ceux-là par des rois, dont le premier fut Samon, né aux environs de Bruxelles. Les Moraves le récompensèrent par là des services qu'il leur avait rendus en les défendant avec courage contre les Abares ou les Huns de Pannonie. Quoique la Moravie eût été conquise par Charlemagne, avec la Bavière et la Pannonie (du moins Eginhard le dit expressément), elle était néanmoins gouvernée, en 850, par des ducs qui se disputaient la souveraineté. Leurs noms étaient Moymsr et Priwina ou Prinnina. Le premier ayant été assassiné, Rasticès, son neveu, fut fait roi de Moravie, en 856, par Louis, roi de Germanie. Henschenius appelle ce prince Suatopulk, mais c'est une faute, comme M. Jos. Assémani l'a prouvé, d'après les *Annales* de Fulde. Suatopulk était neveu de Rasticès; il lui succéda et persécuta d'abord les chrétiens.

3. Kohlius, Kulcinius, Hofman et Jos. Assémani pensent que le nom de *Slaves* ou *Slavons* vient de *slava*, qui signifiait *gloire* dans la langue de ces peuples. Les Slaves, Scythes d'origine, étaient sortis des environs des Palus Méotides, et étaient tombés sur le nord de la Germanie, d'où ils chassèrent les Vandales, les Vénèdes, etc. Ils s'établirent dans la Poméranie et dans les contrées voisines. Un autre essaim

Vers l'an 867, les deux missionnaires entreprirent le voyage de Rome, où Cyrille se fit moine et mourut peu après son arrivée [1]. Méthode fut élu par le pape Adrien II évêque de Moravie et de Pannonie. Lorsqu'il fut de retour dans son immense diocèse, quelques évêques allemands virent avec déplaisir restreindre l'étendue de leur juridiction par la création de ce nouvel évêché. L'un d'eux, l'évêque de Passau, au nom de son clergé, accusa, à Rome, Méthode d'enseigner des erreurs et d'avoir introduit dans le culte divin l'usage de la langue slave, au lieu de la langue latine. Le pape Jean VIII fit à notre Saint ces deux reproches dans sa lettre de 879, et l'invita à venir se justifier ; en attendant, il lui défendait de célébrer la messe dans la langue slave, lui ordonnant de se servir de la langue latine ou grecque, en usage dans le monde entier pour l'office divin ; mais il pouvait prêcher en slave.

Saint Méthode, suivant l'ordre du Pape, revint à Rome l'année suivante 880. Le Pape, ayant eu de lui les éclaircissements qu'il désirait sur sa foi et sur sa conduite, le renvoya avec une lettre au comte Suatopulk, prince des Slaves établis en Moravie et successeur de Rasticès. Il y loue ce prince avec une tendresse paternelle, de sa dévotion filiale à saint Pierre et à son successeur, dévotion qui le lui avait fait choisir, de concert avec sa noblesse et avec tout son peuple, pour leur patron et leur défenseur, de préférence à tous les princes de la terre. Il ajoute : « Nous avons interrogé votre vénérable archevêque Méthode, en présence de nos frères les évêques, s'il croyait le Symbole de la foi et le chantait à la messe comme le tient l'Eglise romaine et comme il a été reçu dans les six conciles universels. Il a déclaré qu'il le tenait et le chantait selon la tradition de l'Eglise romaine. Ainsi, l'ayant trouvé orthodoxe dans sa doctrine et capable de servir l'Eglise, nous vous le renvoyons pour gouverner celle qui lui a été confiée, et vous ordonnons de le recevoir avec l'honneur convenable ; car nous lui avons confirmé le privilége d'archevêque, en sorte que, selon les canons, c'est à lui de régler toutes les affaires ecclésiastiques.

« Enfin, nous approuvons les lettres slavonnes, inventées par le philoso-

de Slaves s'empara de l'Illyrie, et soumit les Goths et les Huns vers le règne de l'empereur Justinien, comme nous l'apprenons de Constantin Porphyrogénète, et de Procope, etc. (Voyez Jos. Assémani, t. III, p. 309; Budrius, dans l'Histoire de Raguse, et Jean Lucius, dans son livre *de regno Dalmatiæ et Croatiæ*.) Les Slaves acquirent ensuite de nouveaux établissements dans la Pologne et dans la Bohême. L'affinité des langues qu'on parle dans ces deux pays en est la preuve. Voici ce qu'on lit dans le chapitre premier du *Chronicon Slavorum* : « Les Danois et les Suédois habitent la côte septentrionale de la mer Baltique; mais la côte méridionale de la même mer est habitée par les Slaves. On comprend sous cette dénomination les Russes qui sont à l'est, les Polonais, qui ont les Prusses au nord, et au midi les Bohémiens, les Moraves et les Carinthiens ». M. Jos. Assémani a démontré, dans ses *Origines Slavorum*, t. II et III, que les Slaves habitaient originairement une partie de la Scythie et de la Sarmatie, et qu'ils en sortirent pour se répandre dans la Germanie, la Pologne, la Bohême, la Pannonie, la Dalmatie et l'Illyrie. Le royaume de Bohême fut fondé, vers l'an 650, par Zéchus et Checus, qui étaient Slaves, et même frères selon quelques auteurs. Les Patzinacites, qui étaient aussi originaires de Scythie, se jetèrent sur les frontières de l'empire romain, s'emparèrent de l'ancienne Dacie, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Grecs; mais à la fin ils furent vaincus et soumis par Jean Comnène. Les Grecs leur donnaient le nom de *Ulahes*. Ce sont aujourd'hui les Valaques. Voyez Jean Lucius, *loc. cit.*, l. VI, c. 5.

1. On lit dans quelques auteurs que saint Cyrille fut évêque de Moravie ; mais ceci ne s'accorde ni avec le Bréviaire polonais, ni avec d'autres anciens monuments. Il y est dit, en effet, que saint Cyrille mourut moine, et que saint Méthode ne fut sacré archevêque qu'après la mort de son frère. Il est dit encore dans la seconde vie de nos deux Saints, publiée par Henschenius, qu'ils furent mandés à Rome par le pape Nicolas, qui ne vivait plus lorsqu'ils y arrivèrent; que Cyrille se fit moine dans cette ville, et qu'il y mourut avant que d'avoir été sacré évêque. Saint Méthode a le titre d'archevêque des Moraves, dans une lettre du pape Jean VIII, en date de l'année 879. Dans une lettre du même Pape à Suatopulk, duc de Moravie, saint Cyrille est simplement qualifié *philosophe*. « Nous approuvons », dit-il, *ep.* 247, « les lettres slavonnes, inventées par le philosophe Constantin (Cyrille), et ordonnons que l'on chante les louanges de Dieu en langue slavonne ». Ce passage ne laisse aucun doute sur le véritable inventeur de l'alphabet slavon. Les anciennes vies de saint Cyrille y sont conformes. On trouve la même chose dans un auteur qui écrivait en 878. Son ouvrage a été publié par Frcher, dans son recueil des *Scriptores rerum Bohemicarum*. — On pourrait dire aussi que par humilité saint Cyrille se démit de l'épiscopat, et c'est même ce qu'affirme un de ses biographes. Cf. *Acta Sanctorum*.

phe Constantin (autrement Cyrille), et nous ordonnons de publier en la même langue les actions et les louanges de Jésus-Christ, puisque l'Ecriture sainte nous avertit de louer le Seigneur, non dans trois langues seulement, mais dans toutes les langues, disant : Louez le Seigneur, vous toutes les nations ; louez-le ensemble, vous tous les peuples ; et que saint Paul dit encore que toute langue doit confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. Il n'est point contraire à la foi d'employer la même langue slavonne pour célébrer la messe, lire l'Evangile et les autres écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, bien traduites, non plus que d'y chanter les autres offices des heures. Celui qui a fait les trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin, a fait aussi toutes les autres pour sa gloire. Nous voulons toutefois que, pour marquer plus de respect à l'Evangile, on le lise premièrement en latin, puis en slavon, en faveur du peuple qui n'entend pas le latin, comme il se pratique en quelques églises ; et si vous et vos officiers aimez mieux entendre la messe en latin, nous voulons qu'on vous la dise en latin ». Cette lettre est du mois de juin 880 [1].

1. Epist. 247. Cf. Hanzius, t. Ier, *German. Sacr.*, p. 163 ; Jos. Assémani, *Orig. Eccl. Slav.*, t. III, p. 173. Il paraît, par les lettres de Jean VIII, et par les deux vies du Saint, que l'affaire dont il s'agit ici n'avait point été examinée par les papes Nicolas et Adrien, comme le cardinal Bona et quelques auteurs l'ont prétendu. Le missel slavon fut revisé, en 1631, par l'ordre d'Urbain VIII. On voit le bref d'approbation de ce Pape à la tête du même missel, imprimé à Rome en 1745, aux dépens de la congrégation de la Propagande. Cette congrégation fit aussi imprimer le Bréviaire slavon à Rome, en 1688, par l'ordre du pape Innocent XI. On trouve à la tête le bref par lequel Innocent X approuva ce Bréviaire, et en ordonne la récitation aux Slavons. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché que nous traitions avec une certaine étendue ce qui concerne l'usage de la langue slavonne dans l'office ecclésiastique.

On célèbre la liturgie en slavon dans les églises de la Dalmatie et de l'Illyrie qui suivent le rite latin, et dans celles des Russes, des Moscovites et des Bulgares qui suivent le rite grec. L'usage où sont les Slavons de faire l'office en leur langue a été approuvé par le synode de Zamoski en 1720, et confirmé par Innocent XIII et par Benoît XIV, *Inter plures. constit.* 98, *an.* 1744; *Bullar.* t. Ier, p. 376, *constit.* 66, *Etsi dubitare non possumus, an.* 1742, *ibid.* p. 217, *constit. Ex pastoralis munere,* 1751. Il avait été précédemment approuvé par Jean VIII, Urbain VIII et Innocent X. Dans les églises de Moravie, de Dalmatie et d'Illyrie, où l'on dit la messe en latin, on n'a pas plus tôt lu l'Evangile en cette langue qu'on le relit au peuple en slavon. Voyez Jos. Assémani, t. IV, *Commen. in Calend. univ. part.* 2, c. 4, p. 416.

Un synode tenu à Spalatro, et un légat du Pape, ordonnèrent, vers l'an 1070, qu'on ne se servirait point de la langue slavonne dans l'office divin. Ce décret fut confirmé par Alexandre II ; mais il faut en convenir qu'il ne regardait que les églises situées vers la Pologne et la Moravie, ou dire qu'il n'a jamais été exécuté. Il y a même dans le diocèse de Spalatro dix chapitres et plusieurs paroisses qui célèbrent la liturgie en slavon. Nous apprenons ceci d'Orbinus, cité par le savant Caraman, archevêque de Jadra, dans sa dissertation *de lingua slavica litterali in divinis celebrandis,* n. 32. La même chose est attestée par Robert Sala, dans ses *Observations sur les livres liturgiques du cardinal Bona,* l. Ier, c. 9, § 4, p. 152. Ce dernier auteur ajoute qu'il n'y a dans le diocèse de Spalatro que huit paroisses où l'on fasse usage de la langue latine.

Le pape Grégoire VII, l. VII, *ep.* 2 *ad Uratislaum Bohemiæ ducem,* défendit de dire la messe en slavon ; mais cette défense ne regardait que ceux de Bohême. Il est d'ailleurs fort aisé d'en pénétrer la raison. La permission que Jean VIII accorda à saint Méthode d'employer dans l'Eglise la langue slavonne, ne s'était jamais étendue à la Pologne et à la Bohême ; il n'est donc pas étonnant qu'on se soit opposé à ceux qui voulaient l'introduire dans les églises de ces deux royaumes.

Le cardinal Bona se trompe en confondant (*Liturg.*, l. Ier, c. 9, § 4) la langue slavonne avec l'illyrienne. Cette dernière est un dialecte particulier qui s'est introduit parmi les Slavons d'Illyrie. Le slavon dont on se sert dans la liturgie est l'ancien, celui d'où sont sortis les dialectes modernes, et qu'on appelle le slavon des écoles ou des savants. *Idioma quod nunc slavum litterale appellant,* dit Benoît XIV, d'après Urbain VIII, Innocent X, etc. Lorsque Carman revisa le Bréviaire et le missel des Slavons, imprimé à Rome en 1745, il suivit les règles de l'ancienne langue slavonne, dont il y a un dictionnaire pour l'usage du clergé. On l'appelle *Azbuqûidarium* ou *Abecedarium.* Il y a aussi une grammaire de la même langue, composée par Smotriski, moine russe de Saint-Basile. Elle fut imprimée à Wilna en 1619, et à Moscow en 1721. Si l'on veut savoir combien il y a de différence entre l'ancien slavon et tous les dialectes modernes qui en sont dérivés, on peut consulter le Père Le Long, *Bibl. sacr.*, t. Ier, art. 6, sect. 1, 2, 3, 4 et 5, et Réland à la fin de la troisième partie de ses *Dissertationes Miscellaneæ.* La langue slavonne est en usage dans la Bohême, la Moravie, la Pologne, la Moscovie, la Russie, la Bosnie, la Servie, la Croatie, la Dalmatie, la Bulgarie, etc. Mais les dialectes de tous ces pays diffèrent tellement entre eux, qu'un Polonais, par exemple, n'entend pas un Dalmate. Cette observation est du cardinal Stanislas Hosius, évêque de Warmie, en Pologne *(Dial. de Sacro vernaculo legendo).* Le même auteur pense qu'il n'y a point de langue si étendue que la slavonne. Il faut toutefois en excepter l'arabe, qui est en usage chez les chrétiens de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte, et chez les Mahométans qui habitent l'Asie, l'Afrique, et une partie considérable de l'Europe.

Herbinius, *de Religiosis Kioviensibus Cryptis,* prétend que le slavon est une langue mère, qui a donné

Il y a des auteurs qui pensent que, si le pape Jean VIII avait tenu plus ferme à l'usage du latin dans la liturgie sacrée, il aurait rendu moins faciles le schisme et la perversion des nations slavonnes.

Saint Méthode retourna donc continuer ses travaux, mais ce ne fut pas sans opposition ; on le voit par une lettre que le pape Jean lui écrivit l'année suivante, pour le consoler et l'encourager. Précédemment déjà le saint apôtre des Moraves avait souffert de grandes tribulations. Le prince ou roi Suatopulk, celui-là même auquel Jean VIII devait plus tard adresser une lettre pleine d'éloges, et qui commença à régner l'an 870, après l'expulsion de Rasticès, renfermé dans un monastère par Louis de Germanie et privé de la vue, se montra d'abord tyran et impie. Saint Méthode, qui le frappa d'anathème, fut chassé du pays; mais le prince se repentit bientôt, envoya prier le Saint de revenir et promit de réparer ses premières fautes. Il tint parole, et Méthode se vit amplement dédommagé de ses premières tribulations. Il en fut de même des suivantes ; elles lui méritèrent la grâce de convertir une autre nation.

Un jour le jeune duc des Bohêmes (son nom était Borzivoy) vint trouver le roi Suatopulk, dont il dépendait. Le roi le reçut avec honneur ; mais, au repas, il le fit asseoir à terre, suivant l'usage des païens, car il en était encore, et ne l'admit point à sa table avec les seigneurs chrétiens. Saint Méthode, sensible à l'injure faite au jeune duc, en prit occasion de l'instruire de la vanité des idoles et de la vérité du christianisme. Borzivoy, après avoir bien écouté et réfléchi, demanda le baptême, avec trente de ses comtes. Saint Méthode, après les avoir instruits et leur avoir fait observer les jeûnes solennels, les baptisa et leur donna un prêtre pour les affermir dans la foi. Le jeune duc avait épousé une femme de la nation des slaves ; elle se nommait Ludmille, avait beaucoup de piété et de zèle pour les idoles. L'exemple de son mari et les instructions du prêtre qu'il avait amené lui firent ouvrir les yeux ; elle se convertit de tout son cœur et devint une sainte ; nous la verrons même terminer sa vie par le martyre et laisser un petit-fils qui est aussi compté parmi les Saints [1]. Une partie de la nation des Bohêmes suivit l'exemple de son prince, l'autre partie demeura idolâtre. Cette dernière expulsa même le duc Borzivoy parce qu'il était chrétien et s'en donna un autre ; mais enfin la partie chrétienne de la nation eut le dessus ; Borzivoy, qui s'était réfugié près de Suatopulk, fut rappelé et régna tranquillement.

On ignore à quelle époque saint Méthode alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux. D'après certains auteurs, il ne mourut pas avant 910.

naissance aux idiomes que l'on parle dans la Russie, la Moscovie, la Pologne, la Vandalie, la Bohême, la Croatie, la Dalmatie, la Walachie et la Bulgarie. On pense qu'il tient le milieu entre l'hébreu et les autres langues, tant de l'Orient que de l'Occident, et qu'il convient à tous les climats. Quelques-uns ajoutent qu'il paraît avoir tout ce qu'il faut pour devenir une langue universelle. Il s'est trouvé des auteurs qui ont attribué à saint Jérôme l'invention de l'alphabet slavon et la traduction de la Bible en cette langue; mais leur opinion est certainement fausse. Saint Jérôme nous dit lui-même qu'il a traduit la Bible en sa langue. Or, la langue de saint Jérôme était la latine. Voyez Banduri, *Animad. in Constantin. Porphyrog. de administr. imper.*, p. 117.

Les lettres slavonnes n'ont aucune affinité avec les gothiques; elles furent inventées par saint Cyrille et saint Méthode, qui les formèrent d'après l'alphabet grec. Les Slavons ont deux autres alphabets pour l'usage ordinaire : l'un, qui est d'un caractère fin, a cours principalement dans la Dalmatie, la Carniole et l'Istrie; l'autre, qui n'a presque aucune ressemblance avec le premier, paraît avoir été emprunté des Croates et des Serviens. (Voyez Koklins, *Introduct. ad Hist. Slavor.*, et Jos. Assémani, l. IV.) De tous les dialectes de la langue slavonne, il n'y en a point qui ait été aussi cultivé que le polonais. Les Lithuaniens n'ont point une origine commune avec les Slavons. Ceci se prouve par la diversité de leur langage, qui est un dialecte du sarmate. Pour plus de détails, voyez l'histoire de la langue et de la littérature bohémienne, par Dombrouwsky. Prague, 1792.

N. B. La particule *ski*, par laquelle finissent les noms polonais, répond à notre article *de* : ainsi on ne doit pas dire *le comte de Jablonski*, mais *le comte Jablonski*, ou *le comte de Jablon*.

1. Voir au 16 septembre pour sainte Ludmille, et au 28 septembre pour saint Wenceslas.

Les Grecs et les Moscovites l'honorent le 11 mai ; ils font la fête de saint Cyrille le 14 février.

Le martyrologe romain nomme ces deux saints le 9 mars. Leurs reliques sont conservées à Rome, dans l'église de Saint-Clément : l'église de Saint-Pierre, à Brünn, en Moravie, possède un os du bras de saint Cyrille. Strédowski, dans sa *Sacra Moraviæ historia*, appelle saint Méthode et saint Cyrille apôtres de la Moravie, de la Haute-Bohême, de la Silésie, de la Cazérie, de la Croatie, de la Circassie, de la Bulgarie, de la Bosnie, de la Russie, de la Dalmatie, de la Pannonie, de la Dacie, de la Carinthie, de la Carniole, et de la plus grande partie des peuples slavons.

On peint les saints Cyrille et Méthode vis-à-vis l'un de l'autre et soutenant ensemble une église : cette manière rappelle qu'ils sont les fondateurs de l'Eglise slave et Bohémo-Moravienne. Un vieux missel de Prague ajoute à l'édicule les lettres de l'alphabet slavon. — On les peint encore tenant ensemble le tableau du jugement dernier peint par saint Méthode à l'intention de Bogoris.

Tiré des deux vies de ces Saints, publiées par Henschenius, sous le 9 de mars. Voyez Kohlius, *in Hist. codicis sacri Slavonici, et Introduct. in hist. et rem. litter. Slavorum, Altonaviæ*, 1729 ; Stredowski, *Sacra Moraviæ historia ;* Culcynzki, *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ*, an. 1783 ; Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise ;* Godescard, etc.

SAINTE FRANÇOISE, ROMAINE, VEUVE,

FONDATRICE DES OBLATES

1384-1440. — Papes : Clément VII; Eugène IV. — Empereurs : Vinceslas; Frédéric III.

Pour être née dans l'opulence, disait sainte Françoise, une femme du monde n'est pas moins obligée de suivre les maximes de l'Evangile.

Nous verrons, dans la vie de cette illustre veuve, le portrait de cette femme forte dont parle le Sage, et dont il fait de si grands éloges. Elle naquit l'an de grâce 1384. Son père se nommait Paul Bussa, et sa mère Jacqueline Roffredeschi, l'un et l'autre des premières familles de Rome. Elle fit paraître, dès le berceau, une telle aversion pour tout ce qui est contraire à la pureté, qu'elle ne pouvait souffrir qu'aucun homme, pas même son père, usât des caresses et des libertés que la nature autorise envers un enfant. A l'âge de douze ans, elle eût bien désiré s'enfermer dans un cloître pour y servir le reste de ses jours le seul Epoux des vierges ; elle fit même tous ses efforts pour cela : mais ses parents, sans consulter ses inclinations, l'obligèrent d'épouser, en 1396, malgré toutes ses répugnances, Laurent Ponziani, jeune seigneur romain, dont la fortune égalait la naissance : il y eut peu de mariages aussi heureux, parce qu'il y en a peu d'aussi saints ; l'estime, le respect et l'amour furent mutuels, la paix et l'union inaltérables ; ces époux vécurent ensemble quarante années sans la moindre mésintelligence, sans une ombre de froideur.

Cependant à peine Françoise eut-elle changé de condition, qu'elle tomba dangereusement malade ; ce qui fit connaître le déplaisir qu'elle avait eu à

s'engager dans le mariage. Néanmoins, sa maladie ne dura pas longtemps; car saint Alexis, lui apparaissant la nuit, lui rendit en un instant une santé parfaite. Sa maison fut une véritable école de vertu : elle regardait ses domestiques, non pas comme ses serviteurs et ses servantes, mais comme ses frères et ses sœurs en Jésus-Christ, sans néanmoins que cette douceur lui fît rien relâcher du zèle et de la justice, quand il y allait de l'offense de Dieu; car elle ne pouvait souffrir que l'on fît rien contre les intérêts de sa gloire. Son premier soin fut d'étudier le naturel de son mari, et d'éviter scrupuleusement tout ce qui aurait pu lui déplaire. Elle le considérait comme son maître, et comme celui qui tenait près d'elle la place de Dieu sur la terre; elle lui était si soumise, si obéissante, que, lors même qu'elle était occupée à la prière ou à quelque pratique de piété, elle laissait tout pour le satisfaire et vaquer aux obligations de son état : ce qui doit faire le principal objet de la dévotion d'une femme engagée dans le mariage. Aussi Dieu fit-il paraître, par une merveille, combien cette obéissance lui était agréable. Notre Sainte, récitant un jour l'office de Notre-Dame, fut tellement pressée de l'interrompre, pour satisfaire à quelque devoir de sa maison, qu'elle quitta par quatre fois un même verset; mais l'affaire faite, retournant à sa dévotion, elle trouva le verset écrit en lettres d'or, quoiqu'auparavant il ne fût écrit qu'en caractères communs. Quelque temps après, l'apôtre saint Paul lui apparaissant en une extase, lui dit que son bon ange avait tracé lui-même ces nouveaux caractères, pour lui faire connaître le mérite de l'obéissance.

Le sacrement de mariage ayant été établi de Dieu pour peupler le ciel par la naissance des enfants sur la terre, cette fidèle épouse pria Notre-Seigneur de lui en vouloir donner. Elle eut, entre autres, un fils qui, par un heureux présage, eut pour patron Jean l'Evangéliste, à la différence de son aîné appelé Jean-Baptiste. Il ne vécut que neuf ans; mais en ce peu de temps il fit connaître qu'il était né plutôt pour le ciel que pour la terre : car il fut doué du don de prophétie, et prédit à son père qu'il recevrait un coup dangereux en un endroit du corps qu'il lui marqua, et, à un religieux mendiant, qu'il changerait bientôt d'habit : ces prédictions se vérifièrent Laurent Ponziani fut blessé en une guerre survenue, l'an 1406, entre les Romains et les Napolitains, et le religieux fut fait évêque. Ce saint enfant fut frappé de la peste, lorsqu'elle affligea la ville de Rome, au commencement du xve siècle. Prévoyant sa mort, il en avertit sa bonne mère et la supplia de lui donner un confesseur, parce qu'il voyait saint Antoine et saint Onuphre, à qui il portait une particulière dévotion, s'avancer vers lui pour le conduire au ciel : ce qui arriva le même jour; et il fut enterré dans l'église de sainte Cécile, au-delà du Tibre. Un an après, la Sainte, priant dans son oratoire, aperçut son petit Jean tout brillant de lumière et assisté d'un autre encore plus éclatant que lui; il lui découvrit l'état de sa gloire dans le ciel : il était dans le second chœur de la première hiérarchie, et l'ange qui l'accompagnait, paraissait plus beau, parce qu'il était dans un plus haut degré de gloire que lui. Il ajouta qu'il venait chercher sa sœur Agnès, âgée seulement de cinq ans, pour être placée avec lui parmi les anges. Enfin, en s'en allant, il lui laissa, pour gardien, cet archange qui, depuis, demeura toujours avec elle; et elle avoua à son confesseur que, quand elle jetait les yeux sur cet esprit céleste, il lui arrivait la même chose qu'à une personne qui regarde fixement le soleil, et ne peut supporter l'éclat de sa lumière.

Le ciel répandait sur elle ces douceurs d'un autre monde, qui sont l'avant-goût des joies divines; mais il lui réservait une croix, et une croix terrible. Rome ayant été prise par le roi de Naples, Ladislas, Françoise vit sa maison

pillée, ses biens confisqués, son mari banni : elle supporta ces revers avec une constance admirable. La tempête l'agitait au dehors; mais le calme était dans son âme et la sérénité sur son visage. L'orage passa ; son mari fut rappelé de l'exil, ses biens lui furent restitués ; la paix rentra dans sa famille. La vertueuse dame profita de ces malheurs pour persuader à son époux de vivre ensemble dans une parfaite continence. Cet époux sanctifié par les vertus célestes de son épouse tendrement aimée, lui accorda tout ce qu'elle voulut. Dès lors, elle ne mangea plus qu'une fois par jour, ne se nourrit que de pain et d'eau, et, au plus, de quelques légumes insipides qu'elle prenait une seule fois le jour. Elle s'interdit pour jamais et jusqu'à la mort l'usage du linge fin, et ne se vêtit plus, dessous ses habits de serge, que d'un âpre cilice et d'une ceinture faite de crin de cheval ; elle portait, en outre, un autre cercle de fer qui lui perçait la peau. Non contente de cet instrument de pénitence, qu'elle ne dépouillait jamais ni jour ni nuit, elle y ajoutait, à diverses reprises, une discipline faite de chaînons de fer avec des pointes aiguës : la seule obéissance, qu'elle préférait à tous ses sentiments, lui fit quelquefois diminuer ces rigueurs, lorsque son confesseur se croyait obligé d'y apporter de la modération. Elle joignait à cette austérité la pratique des œuvres de miséricorde, en assistant les pauvres qu'elle regardait comme les images de son Sauveur crucifié. Pour le faire avec plus d'avantage et de liberté, elle se joignit à sa belle-sœur Vannosa, âme très-vertueuse : elles allaient ensemble, de porte en porte par les rues de Rome, quêter des aumônes pour les nécessiteux. Dieu agréa si fort cette conduite qu'il fit souvent des miracles en leur faveur, multipliant le pain et le vin qu'elles donnaient pour son amour.

Elle se confessait ordinairement tous les mercredis et les samedis, et communiait au moins une fois par semaine ; elle fréquentait beaucoup l'église de Saint-Pierre, au Vatican ; celle de Saint-Paul, hors de la ville ; celle de Notre-Dame d'Ara-Cœli ; celle de Sainte-Marie-la-Neuve et celle de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, toujours en la compagnie de sa belle-sœur. On raconte qu'un jour elles allèrent à l'église de Sainte-Cécile pour y faire leurs dévotions : un prêtre, qui n'approuvait pas que des femmes mariées communiassent si souvent, leur donna à l'une et à l'autre des hosties non consacrées ; mais Françoise s'en aperçut aussitôt, ne ressentant pas la présence de son Epoux, comme elle avait coutume de faire quand elle recevait la sainte communion ; elle s'en plaignit au père Antoine de Monte-Sabellio, son confesseur, qui vint trouver le prêtre : ce dernier lui confessa la vérité de la chose, et fit pénitence de sa faute.

Le démon, qui ne voyait qu'à regret la vertu de notre Sainte, résolut de la combattre. Employant tous ses efforts pour la perdre, il se présenta à elle en mille postures épouvantables, avec des gestes ridicules et immodestes. Il l'attaquait souvent durant ses prières, la roulait le visage contre terre, la traînait par les cheveux, la battait et la fouettait cruellement. Une nuit, comme elle prenait un peu de repos, après un rude combat, il transporta le corps d'un homme mort dans sa chambre, et la tint sur ce cadavre un long espace de temps : cela lui fit une telle impression, que, depuis cet accident, il lui semblait que cet objet était toujours proche d'elle, sans qu'elle pût se délivrer de l'odeur qu'il exhalait : que dis-je ? la seule vue des hommes lui était un supplice, sentant à leur abord un frémissement universel dans tous ses membres. Il serait impossible de rapporter ici toutes les persécutions que le démon lui a faites, et les victoires qu'elle a remportées sur lui. Elle a triomphé de sa malice, non-seulement quand il l'a employée contre

elle, mais encore quand il l'a employée contre les autres : tantôt elle convertissait des femmes abandonnées au vice, tantôt elle les chassait de Rome, ou des autres asiles où elles se retiraient, pour les empêcher de pervertir l'innocence.

Elle obtint, par ses prières, que son confesseur fût délivré d'un malin esprit qui le poussait à la colère. Elle prévoyait les tentations de plusieurs âmes et les préservait d'y tomber par ses bons avis. Une fois, le démon précipita Vannosa du haut d'une montée en bas, et lui brisa presque tout le corps ; mais Françoise, par ses prières, la rétablit aussitôt en parfaite santé. Ainsi, le démon demeurait vaincu de tous côtés.

Depuis qu'elle s'était associée avec la pieuse Vannosa, sa belle-sœur, elle ne faisait rien que de concert avec elle. Un jour Dieu voulut montrer, par une merveille, combien leur sainte union lui était agréable : comme elles s'étaient retirées à l'écart d'un côté du jardin, à l'ombre d'un arbre, pour délibérer ensemble sur les moyens de quitter le monde, des poires extrêmement belles et de bon goût tombèrent à leurs pieds, quoique ce fût au printemps. Ces deux saintes femmes portèrent ces fruits à leurs maris, afin de les affermir, par ce prodige, dans la volonté de servir Dieu, et de leur donner une entière liberté de le faire.

L'an 1425, notre Sainte entreprit d'ériger une congrégation de filles et de femmes veuves, qui s'adonnassent parfaitement à la piété et à la dévotion, sous la règle de Saint-Benoît. Elle fut affermie en ce pieux dessein par plusieurs visions célestes où lui apparurent les apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine, qui lui prescrivirent des règles pour ses religieuses. Il lui sembla voir un jour que saint Pierre, après l'avoir voilée et bénite solennellement, l'offrait à Notre-Dame, pour être reçue sous sa protection et sa sauvegarde spéciale ; ce fut alors qu'étant revenue à elle, elle rédigea par écrit les règles qui ont été observées, depuis, dans son monastère, telles qu'elles lui avaient été dictées en ces admirables visions ; et, les ayant communiquées à son père spirituel, elle les fit approuver par le pape Eugène IV.

La bienheureuse Françoise avait alors environ quarante-trois ans ; elle en avait passé déjà vingt-huit dans le mariage. Dans les douze qu'elle y passa depuis, Dieu fit éclater sa sainteté par plusieurs merveilles et guérisons miraculeuses ; mais son humilité les lui faisait déguiser par l'application des remèdes sur la partie blessée, quoique ces remèdes fussent tout contraires au mal. Nous ne disons rien de l'assistance particulière que les anges lui ont rendue. Nous avons déjà vu qu'outre son ange gardien, Dieu lui en donna un second, qui l'accompagnait visiblement : s'il arrivait que le démon empruntât la figure d'un ange de lumière pour la tromper, ce fidèle gardien ne manquait point de lui découvrir l'artifice de son ennemi, et son âme était incontinent remplie d'une odeur si agréable, qu'elle en était admirablement consolée. Si, lorsqu'elle était en compagnie, il lui échappait une action ou une parole moins nécessaire, ou si elle se laissait emporter à des pensées superflues touchant son ménage, ou d'autres sujets, cet esprit céleste, témoin continuel de toute sa vie, se dérobait à ses yeux, et, par son absence, l'obligeait de rentrer en elle-même, et de se reconnaître. De là vient que l'on dépeint cette Sainte ayant à son côté un ange qui lui sert de guide et de gouverneur.

La mort, qui n'épargne personne, lui ayant ôté son mari, l'an 1436, elle régla en peu de temps toutes ses affaires, et, abandonnant ses biens aux enfants qu'elle avait encore au monde, elle se rendit au monastère qu'elle

avait fondé ; là, se prosternant contre terre, la corde au cou et les yeux baignés de larmes, elle supplia très-humblement les filles, dont elle était la mère en Jésus-Christ, de la recevoir dans le monastère en qualité de *petite servante* ; ce qu'elles firent avec toute la joie imaginable. Bientôt après, elles l'élurent pour leur supérieure, nonobstant toutes ses répugnances.

Ces religieuses sont appelées oblates, parce qu'en se consacrant à Dieu elles se servent du mot *oblation* et non de celui de *profession* : au lieu de dire comme les autres, je fais *profession*, elles disent *je m'offre*[1]; elles ne font point de vœux ; elle promettent simplement d'obéir à la *mère présidente*. Elles ont des pensions, héritent de leurs parents et peuvent sortir avec la permission de leur supérieure. Il y a dans le couvent qu'elles ont à Rome plusieurs dames de la première qualité.

Voilà donc sainte Françoise absolument mère de la pieuse congrégation qu'elle avait elle-même établie. Elle la porta depuis à une telle perfection, qu'on peut dire qu'elle y a laissé l'idée la plus parfaite de la vie religieuse. Elles étaient d'abord peu commodément logées : c'est pourquoi elles firent acquisition d'une autre maison plus propre et mieux située, au pied du Capitole, où elles se rendirent solennellement après avoir toutes communié ; cette maison fut appelée *la Tour du Miroir*, à cause d'une tour qui est au même lieu, et qu'on a ornée, sur la surface, de quelques reliefs semblables à des miroirs.

Dieu continua, et même augmenta les faveurs qu'il faisait à notre Sainte, et fit par elle beaucoup de miracles, que l'on peut voir en la bulle de sa canonisation. Elle délivra du mal caduc un enfant de cinq ans, en lui mettant la main sur la tête. Par le même moyen, elle en guérit un autre d'une rupture ; elle rendit la santé à plusieurs autres malades par la seule imposition de ses mains. Une femme, nommée Angèle, qui était percluse d'un bras par la violence de la goutte, ayant rencontré la Sainte par le chemin, implora son secours, et reçut d'elle, à l'heure même, une parfaite santé. Elle donna un jour très-abondamment à dîner à quinze religieuses avec quelques morceaux de pain, qui eussent à peine pu suffire pour trois, et cependant il en resta encore plein un panier. Une autre fois, quelques religieuses l'ayant suivie pour couper du bois hors de la ville, comme elles souffraient de la soif, Dieu fit pousser dans une vigne autant de grappes de raisins qu'elles étaient de filles avec elle, quoique ce fût au mois de janvier. Nous passons sous silence le reste de ses miracles, pour dire un mot de ses vertus, particulièrement de son humilité, par laquelle elle s'est élevée à la véritable grandeur.

Jamais elle n'a souffert, ni dans le cloître, ni dans la maison de son mari, qu'on la servît, quoiqu'elle fût la maîtresse et la supérieure ; mais, pratiquant à la lettre la parole de Notre-Seigneur, elle aimait mieux servir les autres et être traitée en servante : elle se plaisait même singulièrement à être estimée la moindre de toutes, et, si on l'eût crue, on ne lui aurait point donné de titres plus honorables que celui de « pécheresse, de vaisseau d'impureté, et de femme très-vile et très-misérable ». Cette humilité parut plus encore dans ses actions que dans ses paroles : car on l'a vue revenir de sa vigne, qui était hors des faubourgs, avec un faisceau de sarments sur sa tête, et conduisant devant elle un âne chargé, qu'elle employait pour le service des pauvres ; elle faisait voir par là que rien n'est difficile à la charité ; et que, quand cette vertu nous fait agir, on foule aux pieds le respect humain, même celui qui paraît le plus raisonnable. Dans les souffrances, sa patience était

1. *Profiteor, offero.*

invincible : lorsque son mari fut envoyé en exil, que ses biens furent confisqués et toute sa maison ruinée (durant les troubles qui suivirent l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, et pendant le grand schisme qui déchira l'Eglise, sous le pontificat de Jean XXIII, l'an 1413), jamais elle ne dit rien autre chose que ces belles paroles de Job : « Le Seigneur me les a donnés, le Seigneur me les a ôtés ; que son saint nom soit béni ! » Elle avait une grande dévotion envers le saint Sacrement de l'autel ; en sa présence elle s'élevait à Dieu avec tant de ferveur, qu'elle demeurait quelquefois longtemps immobile et toute ravie en esprit. Pour la Passion de Notre-Seigneur, elle la méditait avec une si grande tendresse, qu'elle en versait d'abondantes larmes, et éprouvait même réellement des douleurs aiguës aux endroits de son corps où Jésus-Christ avait souffert dans le sien, comme le dit expressément la bulle de sa canonisation. Enfin, Dieu voulut terminer une si sainte vie par une heureuse mort.

Jean-Baptiste, son fils aîné, étant tombé dans une maladie très-dangereuse, Françoise se crut obligée de lui prodiguer ses soins, puisqu'elle ne les refusait pas aux étrangers. Son confesseur lui commanda d'y passer la nuit, parce qu'il y avait trop loin pour retourner à son monastère, au-delà du Tibre ; mais elle fut elle-même saisie cette nuit d'une fièvre ardente, qui s'augmenta si fort, que, n'étant point en état de pouvoir sortir de ce lieu, elle fut obligée de se disposer à la mort par la réception des sacrements. Dieu lui ayant fait connaître que le septième jour de sa maladie serait le dernier de sa vie, elle en donna avis quatre jours auparavant, disant : « Dieu soit béni ! jeudi au plus tard je passerai de cette vie à une meilleure ». L'événement vérifia cette prédiction ; en effet, le mercredi suivant, 9 mars 1440, elle rendit son esprit à celui qui l'avait créé, avec une tranquillité admirable, et sans aucun signe de douleur. Elle était âgée de cinquante-six ans : elle en avait passé douze en la maison de son père, quarante en son mariage et quatre en religion.

Son corps fut porté à l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, où il demeura trois jours exposé à la vue de tout le peuple, qui y courait en foule afin d'y admirer les merveilles de Dieu. Il s'exhalait de ce précieux trésor une odeur si agréable, que l'on eût dit que toute l'église était remplie de jasmins, d'œillets et de roses. Plusieurs miracles furent faits à son sépulcre par l'attouchement des choses qui lui avaient appartenu ; surtout en faveur des personnes affligées de la peste. Un parfumeur, appelé Jérôme, étant à l'article de la mort, en fut retiré pour avoir touché l'habit de notre Sainte ; et une femme, nommée Madeleine de Clarelle, en fut préservée par la seule invocation de son nom. Une foule de malades furent guéris par le mérite de ses prières. Un turc, nommé Béli, était si endurci qu'on n'avait jamais rien pu gagner sur son esprit ; tout ce qu'on put tirer de lui fut qu'il dirait ces paroles : « Françoise, servante de Dieu, souvenez-vous de moi ». Il se convertit.

Toutes ces merveilles ont souvent fait presser les souverains Pontifes de procéder à la canonisation de cette illustre Romaine. Eugène IV, Nicolas V et Clément VIII y travaillèrent ; Paul V acheva cette sainte affaire le 29 mai 1608. Innocent X a commandé d'en célébrer la fête, avec office double : ce qui se fait le 9 de ce mois. Le corps de sainte Françoise demeura en terre plus de deux cents ans. Il fut exhumé en 1638, et enfermé dans une belle châsse de cuivre doré.

La fête de sainte Françoise est chômée dans Rome, comme l'était à Paris celle de saint Roch avant la révolution, c'est-à-dire que sans être de précepte, elle est l'occasion d'une grande solennité.

On représente quelquefois la Sainte poussant un âne devant elle. — D'autres fois, on place près d'elle un petit ange, ordinairement vêtu en manière de diacre et rayonnant de lumière. — On sait que son ange gardien lui apparaissait presque tous les jours, et selon le plus ou moins d'éclat qu'il répandait, la Sainte avait appris à comprendre si Dieu était content d'elle, ou si elle avait quelque chose à se reprocher. La clarté que l'ange répandait autour de lui était parfois telle que la Sainte pouvait lire la nuit sans autre lumière. — On la représente aussi recevant l'Enfant Jésus des mains de Notre-Dame qui le lui remit un jour qu'elle venait de visiter l'église de Saint-Etienne, pour qu'elle le portât jusqu'à l'église voisine. — On la voit encore portant au bras un panier de légumes pour montrer qu'elle remplissait avec joie les bas offices de la communauté.

VISIONS DE SAINTE FRANÇOISE, ROMAINE.

Sainte Françoise a laissé quatre-vingt-treize visions qu'elle a dictées elle-même à son confesseur. Le traité de l'enfer, en particulier, est fort remarquable.

Dans la vision treizième, elle voit la Sainte Vierge dont la tête est ornée de trois couronnes : celle de sa virginité, celle de son humilité et celle de sa gloire.

Dans la vision quatorzième, elle raconte le ciel : celui-ci est divisé en ciel étoilé, ciel cristallin et ciel empyrée. Le ciel des astres est très-lumineux ; le cristallin l'est encore davantage, mais ces lumières ne sont rien en comparaison de celles qui éclairent le ciel empyrée : ce sont les plaies de Jésus qui illuminent ce *troisième ciel*.

Dans la dix-septième vision, Dieu lui montre sa divinité : elle vit comme un grand cercle qui n'avait d'autre soutien que lui-même, et jetait un éclat si vif que la Sainte ne pouvait le regarder en face : elle lut au milieu les paroles suivantes : « Principe sans principe et fin sans fin ». — Elle vit ensuite comment se fit la création des anges : ils furent tous créés à la fois, et la puissance de Dieu les laissa tomber comme des flocons de neige que les nuées versent sur les montagnes pendant la saison d'hiver. Ceux qui ont perdu la gloire du ciel à jamais, forment le tiers de l'immense multitude de ces esprits.

Le 13 février 1432, — c'est la vingt et unième vision, — le chœur des vierges, conduit par sainte Madeleine et sainte Agnès, lui fit entendre le cantique suivant :

« Si quelqu'un désire entrer dans le cœur de Jésus, il doit se dépouiller de toutes choses tant intérieures qu'extérieures ; — se mépriser et se juger digne du mépris éternel ; — agir en toute simplicité, n'affecter rien qui ne soit conforme à ses sentiments, ne point chercher à paraître meilleur qu'on n'est aux yeux de Dieu ; — ne jamais revenir sur ses sacrifices ; — se renoncer à soi-même et connaître sa misère au point de ne plus oser lever les yeux pour regarder son Dieu ; — se haïr soi-même au point de demander vengeance au Seigneur ; — rendre au Très-Haut les dons qu'on en a reçus : mémoire, entendement, volonté ; — regarder les louanges comme un supplice et un châtiment ; — s'il arrive qu'on vous témoigne de l'aversion, regarder cette peine comme un bain d'eau de rose dans lequel il faut se plonger avec une vraie humilité ; — les injures doivent résonner aux oreilles de l'âme qui tend à la perfection comme des sons agréables ; — il faut recevoir les injures, les mauvais traitements comme des caresses : ce n'est pas assez, il faut en rendre grâces à Dieu, il faut en remercier ceux de qui on les reçoit ; — l'homme parfait doit se faire si petit qu'on ne doit pas plus l'apercevoir qu'un grain de millet jeté au fond d'une rivière profonde ».

Il lui fut dit ensuite qu'une seule âme s'était trouvée au monde ornée de toutes les vertus dans un degré suprême : celle de Marie.

Dans la quarante-troisième vision, elle tint Jésus sur ses genoux : il avait la forme d'un petit agneau. Elle vit ensuite un autel magnifiquement orné sur lequel était un agneau portant les stygmates des cinq plaies. Au pied de l'autel étaient un grand nombre de riches chandeliers arrangés dans un bel ordre. Au premier rang — c'était le plus éloigné — il y en avait sept qui signifiaient les vertus principales ; au second rang, il y en avait douze qui signifiaient les douze articles du symbole ; au troisième, il y en avait sept qui signifiaient les sept dons du Saint-Esprit ; au quatrième, il y en avait sept autres qui représentaient les sept sacrements de l'Eglise.

Cette vision, qui eut lieu un jour de la Toussaint, dura treize heures. Elle vit encore les principaux ordres de saints qui s'avançaient sous leurs étendards. Les patriarches étaient conduits par saint Jean-Baptiste ; — les apôtres par saint Pierre et saint Paul ; — les évangélistes par saint Jean et saint Marc ; — les martyrs par saint Laurent et saint Etienne ; — les docteurs par saint Grégoire et saint Jérôme ; les religieux par saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique et saint François ; — les ermites par saint Paul et saint Antoine ; — les vierges par sainte Marie-Madeleine et sainte

Agnès ; — les veuves par sainte Anne et sainte Sabine ; — et les femmes mariées par sainte Cécile.

Le traité de l'enfer, avons-nous dit, est le plus remarquable des écrits qu'a dictés sainte Françoise. En voici une idée :

Un jour que la servante de Dieu était très-souffrante, elle s'enferma dans sa cellule pour se livrer à l'exercice de la contemplation. Il était environ quatre heures de l'après-midi. Aussitôt elle fut ravie en extase, et l'archange Raphaël, qu'elle ne vit pas alors, vint la prendre pour la conduire à la vision de l'enfer. Arrivée à la porte de ce royaume effroyable, elle lut ces paroles écrites en lettres de feu : « Ce lieu est le lieu de l'enfer ; enfer sans espérance, enfer sans intervalle dans les tourments, enfer sans repos ». La porte s'ouvrit et Françoise regarda : elle vit un abîme si profond, si épouvantable, d'où s'échappaient des cris si affreux et des odeurs si insupportables, que depuis elle n'en pouvait parler sans que son sang se glaçât dans ses veines. L'enfer lui apparut divisé en trois régions, l'une supérieure, l'autre inférieure, l'autre intermédiaire. Les tourments étaient plus graves dans la région inférieure que dans les deux autres Dans la région supérieure sont placés les Juifs qui, à leur opiniâtreté près, vécurent exempts de grands crimes ; ceux des chrétiens qui négligèrent la confession pendant la vie et en furent privés à la mort.

Au plus profond de l'enfer sont les Sodomites et tous ceux qui se sont livrés à des péchés contre nature ; les démons les transpercent avec des broches enflammées. Viennent ensuite les usuriers, qui sont étendus sur des tables d'airain rougi au feu ; les démons leur versent dans la bouche des seaux de métal liquéfié ; — aux blasphémateurs, les ministres de la vengeance céleste tirent la langue avec des crocs ; — aux traîtres et aux hypocrites, ils arrachent sans cesse le cœur, que sans cesse ils remettent en place ; — les homicides et les femmes qui font périr leur fruit dans leur sein sont promenés sans fin d'une cuve où il y a du sang en ébullition à une autre cuve où il y a de la glace ; — les apostats sont sciés en deux ; — les incestueux sont plongés dans des cuves pleines d'ordures puantes ; les enchanteurs, les sorciers, et ceux qui croient à leur art ridicule reçoivent des palets enflammés que les démons leur jettent à la figure. Puis viennent les peines des sept péchés capitaux ; enfin le supplice des voleurs, des enfants dénaturés, des religieux qui violent leurs vœux, des calomniateurs, des vierges folles, des veuves vicieuses, des femmes idolâtres de leur beauté. Nous regrettons de ne pouvoir donner tous ces détails, mais ceux que le sujet intéresserait peuvent lire les Bollandistes.

Lors de la chute des mauvais anges, un tiers resta dans les airs, un autre tiers resta sur la terre, et le dernier tiers tomba jusque dans l'enfer. Cette différence provient de la différence de la faute commune.

Lucifer est le monarque des enfers, mais monarque enchaîné et plus malheureux que tous les autres ; il a sous lui trois princes auxquels tous les esprits infernaux divisés en trois corps sont assujétis par la volonté de Dieu. Le premier de ces trois princes est Asmodée ; c'était dans le ciel un chérubin. Il préside aux péchés déshonnêtes. Le deuxième est Mammon ; c'était un trône. Il est le démon de l'argent. Le troisième est Béelzébuth ; il appartenait au chœur des dominations ; il est établi maintenant sur les crimes qu'enfante l'idolâtrie. Ces trois chefs, ainsi que Lucifer, ne sortent jamais de leur prison, seulement, lorsque Dieu le leur permet, ils députent sur la terre des légions de démons subordonnés. Les démons subordonnés de l'enfer sont classés dans l'abîme suivant l'ordre hiérarchique : chérubins, séraphins, etc. On retrouve ces mêmes hiérarchies parmi les démons qui habitent la terre et les airs, mais ils n'ont point de chef et vivent dans une espèce d'égalité. Ce sont eux qui font du mal aux hommes, et par ce moyen diminuent leur confiance en la Providence, et les font murmurer contre la volonté de Dieu. Les démons qui vivent sur la terre se concertent et s'aident mutuellement à perdre les âmes. Le seul moyen d'échapper à ce complot infernal serait de se relever promptement de la première chute, et c'est précisément ce qu'on ne fait pas. Rien ne paralyse mieux les efforts des démons et ne leur cause de plus grands supplices que de prononcer le saint nom de Jésus. Lorsque les âmes vivent dans l'habitude du péché mortel, les démons s'installent dans leur cœur ; mais quand elles reçoivent l'absolution, ils délogent au plus vite et se placent à côté d'elles pour les tenter de nouveau ; mais leurs attaques sont moins vives, et plus on se confesse, plus ils perdent de leurs forces.

Les limbes sont contiguës à l'enfer, mais ne communiquent pas avec lui : un ange en garde la porte, on n'y souffre aucune autre peine que la privation de la lumière. C'est là que se trouve la demeure des enfants morts sans baptême. Dans la première des trois régions dont se composent aussi les limbes, se trouvent les enfants nés ou conçus de parents chrétiens ; la partie intermédiaire est habitée par les enfants des Juifs et des païens ; dans la partie inférieure sont renfermés les enfants nés ou conçus par un crime contraire au vœu solennel de chasteté ou d'affinité spirituelle. Là règne une nuit plus profonde que dans les deux autres parties.

Le purgatoire est distribué comme l'enfer ; la servante de Dieu vit écrits à la porte ces mots : « C'est ici le purgatoire, lieu d'espérance ». Dans la partie inférieure brûlent les âmes qui n'ont pas satisfait pour des péchés mortels : sept années de souffrances y correspondent à la peine temporelle méritée pour un seul péché mortel. C'est l'ange gardien de chaque âme qui recueille les suffrages offerts pour elle sur la terre. Lorsqu'une âme — qu'on remarque bien ceci — a fait des legs pieux avant son trépas, Dieu les accepte sur-le-champ, et les récompense quand même ils ne

recevraient pas leur exécution par la faute de ceux qui en étaient chargés. Mais pour les âmes qui renvoient leurs bonnes œuvres après leur mort, par attachement aux richesses, Dieu ne récompense ces œuvres qu'à l'expiration du temps fixé pour leur accomplissement. Les messes, indulgences et bonnes œuvres offertes pour certaines âmes par leurs parents et amis ne leur sont pas intégralement appliquées ; elles en reçoivent bien la meilleure part, mais le reste est réparti entre toutes les âmes du purgatoire. Les offrandes faites en faveur d'âmes qui jouissent de la béatitude céleste profitent d'abord à ceux qui les font sur la terre, et ensuite aux âmes restées en purgatoire. Les secours accordés par des vivants à des âmes malheureusement réprouvées profitent intégralement à leurs auteurs, Dieu ne permettant pas qu'ils soient appliqués aux âmes du purgatoire.

La partie la plus brûlante du purgatoire inférieur est réservée aux religieux et aux prêtres, eussent-ils commis de moindres péchés que les séculiers. Françoise vit dans ce cachot un prêtre fort pieux, mais qui avait trop sacrifié à son faible pour la table et le bon vin. Le purgatoire intermédiaire est destiné à l'expiation des péchés véniels, et le purgatoire supérieur à la purification des imperfections [1].

La vie de sainte Françoise a été écrite par le romain Jean Mattiotti, qui avait été douze ans son confesseur. Il y en a une autre, sous le nom de Marie-Madeleine dell'Anguillara, supérieure des Oblates, que Bollandus a rapportée avec la précédente, avec les admirables visions qu'elle-même a écrites par l'ordre de son confesseur. André Valladier, abbé de Saint-Arnould, de Metz, qui se trouva à Rome à sa canonisation, en composa l'éloge en latin et en français, sous le titre de *Miroir de la Sagesse matronale :* c'est d'eux que nous avons recueilli ce sommaire, aussi bien que de la Bulle de sa canonisation, dont nous nous sommes principalement servi, comme étant une source plus pure de la vérité.

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE, CLARISSE

1463. — Pape : Pie II. — Roi de France : Louis XI.

Rosa rubea charitatis, lilium candens virginitatis, balsamum fragrans paupertatis, de Francisci prodiit hortulo : Tu ergo nobis miseris, quondamque comes itineris, succurre nunc suffragiis in cœlesti collegio.

Rose vermeille de charité, lis éclatant de virginité, balsamine odorante de pauvreté qui êtes sortie du jardinet de saint François d'Assise, ô vous qui fûtes autrefois voyageuse comme nous sur la terre, du milieu de l'assemblée des Saints où vous avez pris rang, inclinez-vous miséricordieusement vers nous, pauvres pèlerins.

Antienne de l'office de sainte Catherine.

Cette illustre sainte est née à Bologne, le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, en l'an 1413. Son père se nommait Jean. C'était un gentilhomme de Ferrare, de l'illustre famille des Vigri, et orné de toutes les qualités qui peuvent recommander un personnage que sa position met en vue. Il était devenu, à Bologne, docteur *utriusque juris* (en droit civil et en droit canon), et il donnait des leçons publiques. Il épousa dans cette ville la vertueuse Benvenuta, de l'antique famille d'Accommobini. Le mérite et le digne caractère du professeur attirèrent sur lui l'attention de son prince, Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de la république de Venise, où il resta désormais.

Lorsque Catherine naquit, il était à Padoue ; la nuit précédente, la sainte Vierge lui apparut, et lui prédit que la fille qu'il allait avoir serait un jour une grande lumière pour le monde entier.

L'enfant ne cria point à sa naissance, et demeura trois jours sans prendre aucune nourriture. Avant de savoir marcher, elle montra une grande affec-

1. Cf. *Acta Sanctorum*, t. II de mars, nouv. éd., et Grimes, *Esprit des Saints*, t. V, 3e édition.

tion pour les pauvres; et quand elle fut un peu plus grande, elle leur donnait tout ce qu'elle trouvait sous sa main. A onze ans, à la demande du marquis d'Este, et sur l'ordre de son père, elle alla, avec sa mère, habiter Ferrare, où elle fut élevée à la cour avec Marguerite, fille du marquis, et elle conserva toujours avec elle la plus grande intimité. Quoique bien jeune encore, elle avait déjà la prudence de l'âge mûr, et s'attachait tous les cœurs par ses vertus en même temps que par ses dons naturels. Elle continua fort assidûment l'étude de la langue latine qu'elle avait commencée à Bologne, et fut bientôt à même de comprendre tous les auteurs. Elle a même composé, dans un latin très-pur et très-élégant, divers écrits que l'on possède encore aujourd'hui. Mais lorsqu'elle eut donné son cœur entièrement à Dieu, elle ne voulut plus lire aucun auteur païen, et ne trouva plus de plaisir qu'à étudier la sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise.

Après trois années environ passées à la cour de la princesse Marguerite, Catherine sentait un penchant de plus en plus irrésistible à se consacrer exclusivement au Seigneur; elle ne tarda pas à trouver une occasion favorable pour s'affranchir des liens qui la tenaient encore attachée au monde. Marguerite épousa le comte de Rimini; Catherine, qui avait conçu un grand dégoût pour le luxe et les amusements de la cour, ne voulut pas la suivre; la princesse se vit alors obligée de la renvoyer à sa mère. Catherine, qui devait être l'unique héritière des grandes richesses de ses parents, fut recherchée en mariage par plusieurs grands seigneurs; mais sa mère, qui était devenue veuve et ne s'occupait plus que de Dieu, laissa sa fille absolument libre de suivre sa vocation. Il y avait alors à Ferrare une pieuse fille de grande famille, Lucie Mascaroni, qui vivait avec sa tante et avec quelques demoiselles qu'elle instruisait à servir Dieu, et qui ne sortaient jamais que pour assister aux offices dans l'église des Frères Mineurs, située tout près de là. Catherine fut admise dans leur association, où elle se fit aimer et admirer par son affabilité, sa douceur, son obéissance. Un jour qu'elle priait dans l'église, Dieu lui révéla qu'il lui avait pardonné tous ses péchés et remis toutes les peines qu'elle avait méritées. Elle avait alors seize ans. Vers la même époque elle eut une autre vision : elle se trouvait, au jour du jugement dernier, à la droite du trône de Dieu qu'elle invoquait avec confiance. Ces faveurs célestes ne lui firent rien perdre de son humilité, et elle se considérait au contraire comme la plus indigne des créatures.

La pieuse association dont elle faisait partie, se composait de cinquante filles sous la direction de Lucie, qui entretenait la maison aux frais de sa tante. Celle-ci, qui était veuve et fort riche, avait institué sa nièce son unique héritière, à la charge de faire convertir sa maison en un couvent d'Augustines. Lorsque cette tante mourut, Lucie aurait immédiatement rempli la condition prescrite, si quelques-unes des pieuses filles ne se fussent senti plus d'inclination pour l'ordre des Franciscains, sous la direction desquels elles avaient vécu jusqu'alors. Une des congréganistes, nommée Alise, mit de son côté la plupart des autres, et intenta un procès à Lucie, l'accusant de méconnaître la dernière volonté de sa tante, et de vouloir fonder un couvent de Franciscaines. L'affaire fut portée devant un tribunal laïque et tourna en faveur d'Alise : Lucie fut privée de son héritage. Mais celle-ci en appela à l'évêque, qui jugea le cas tout différemment. Alise et celles de son parti furent exclues de la communauté, et les autres renvoyées chez elles jusqu'à ce que le couvent fût construit. Toutes ces contestations et ce dernier contre-temps affligèrent profondément Catherine, qui ne désirait que la solitude et le calme. Aussi, dès qu'il y eut dans le monastère

une habitation convenable, elle s'y rendit avec cinq de ses premières compagnes. Le nombre des saintes filles augmenta rapidement; mais elles ne suivaient pas toutes la même règle. Lucie et quelques autres penchaient encore pour celle de saint Augustin; Catherine et le reste avaient adopté celle de sainte Claire. Enfin, Catherine rangea tout le monde à son sentiment, et, avec la permission de l'évêque, elles se mirent toutes sous la direction des Frères Mineurs; le provincial leur donna solennellement l'habit des Clarisses en 1432. Catherine avait alors vingt ans.

La règle fut observée si rigoureusement dans le nouveau monastère, que plusieurs sœurs tombèrent malades, et quelques-unes moururent. Aussi le vicaire général de l'Ordre, saint Jean Capistran, se vit obligé de modérer leur zèle et d'adoucir les observances. Il réduisit le jeûne quotidien aux vendredis seulement, et autorisa l'usage des sandales, et, quand elles en auraient besoin, celui des bas. Mais Catherine ne profita jamais de ces permissions. Bien plus, elle n'était pas encore satisfaite, parce que le couvent n'était pas cloîtré.

Elle fuyait avec le plus grand soin la perte du temps; aussi la voyait-on toujours occupée à quelque chose d'utile. « Que les hommes sont donc aveugles », disait-elle souvent, « de faire si peu de cas du temps ! Ils auront un jour à rendre compte de l'emploi inutile qu'ils en font; ce temps, si court qu'il soit, peut nous mériter l'éternité; mais, une fois passé, nul ne saurait le retrouver ! » Elle se fit un bréviaire écrit tout entier de sa main, et peignit elle-même un grand nombre d'images dont elle l'orna. On le conserva longtemps avec grand respect dans le couvent de Bologne.

Elle mettait au-dessus de tout la sainte obéissance, qui est la pierre fondamentale de la vie religieuse. Quoiqu'elle fût l'une des sœurs les plus âgées, elle la pratiquait avec autant d'exactitude que si elle ne fût entrée dans l'Ordre que depuis peu, et elle se soumettait même aux volontés des plus jeunes sœurs. Elle ne faisait rien sans la permission de la supérieure; ou, si elle s'y voyait forcée par l'absence momentanée de cette dernière, elle l'avertissait ensuite dès qu'elle la voyait. L'abbesse la réprimandait et la punissait souvent sans qu'elle eût commis la moindre faute. Elle acceptait tout avec humilité, sans jamais se permettre la moindre excuse.

Lorsqu'elle fut maîtresse des novices, elle ne cessa d'exhorter ses filles à la soumission et à la docilité : « Prenez, mes filles », leur disait-elle souvent, « prenez le calice de la sainte obéissance, qui ne doit pas vous être si amer, puisque le Fils de Dieu est mort sur la croix pour nous donner l'exemple de cette vertu ». Elle ne pouvait souffrir que l'on blâmât les confesseurs et les supérieurs, même quand ils étaient dans leur tort; elle disait que c'était bien assez pour eux de la responsabilité dont ils étaient chargés devant Dieu.

Elle avait un grand respect pour les religieux de tous les Ordres; aussi enseignait-elle que, lorsqu'on remarquait en eux quelque défaut, il ne fallait pas s'en scandaliser, mais seulement en avoir compassion et se dire : « Un tel a cette infirmité, et moi j'en ai d'autres ». Et elle ajoutait cette parole de l'Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez la loi de Dieu ».

Quant à la sainte chasteté, Catherine la chérissait tellement, et la conservait avec tant de soin, qu'elle désapprouvait une trop grande familiarité avec les confesseurs. Elle disait que la confession doit toujours être pleine de simplicité, d'humilité et d'une pieuse crainte, comme si on la faisait à Jésus-Christ lui-même; et qu'une fois l'absolution reçue, il faut quitter le

confesseur, fût-il un saint. Dieu voulut rendre un témoignage éclatant à cette pureté admirable et à cette vie d'austérités, lorsque, après la mort de la sainte fille, il permit que son corps restât si longtemps dans un parfait état de conservation.

Le démon, voyant la grande perfection à laquelle Catherine était parvenue, lui livra de cruels assauts. Dans les commencements, elle en sortait toujours triomphante. Mais un jour, se voyant l'objet d'une de ces rudes attaques, elle répondit au démon avec hardiesse : « Sache que tu ne peux m'envoyer aucune tentation, que je ne reconnaisse à l'instant ». Dieu, voulant corriger cette trop grande confiance, et lui montrer que l'ennemi était bien plus habile qu'elle, permit qu'il la troublât pendant longtemps d'une manière bien propre à la décourager. Le malin esprit se servit pour la combattre de la vertu même qu'elle chérissait le plus, l'obéissance. Il lui apparut, tantôt sous la figure de Notre-Seigneur, et tantôt sous celle de sa très-sainte Mère, lui reprochant de ne point être assez détachée de sa propre volonté. Puis il lui suggérait mille pensées contre la soumission, qu'elle prenait pour des effets de son propre caractère; elle croyait se sentir continuellement disposée à critiquer et à souffrir avec impatience tous les ordres de la supérieure. L'affliction qu'elle en ressentait lui faisait verser tant de larmes que sa vue s'en trouvait affaiblie; et son intelligence, accablée par cette idée incessante, s'obscurcissait et s'épuisait. Elle ne pouvait plus prier ni lire ses heures sans éprouver de vives douleurs; elle fut obligée de ne plus veiller aussi longtemps qu'auparavant. Mais elle avait tellement l'habitude de la prière, qu'au milieu de son sommeil elle se levait, étendait les bras et se mettait à prier. Elle aurait infailliblement succombé à ces persécutions de l'ennemi, si elle n'eût su que le désespoir était la plus grave de toutes les fautes. Par une grâce évidente de Dieu, elle conserva toujours, au milieu de ces terribles luttes, la ferme volonté de ne rien faire qui pût déplaire à Dieu. Aussi le Seigneur lui fit-il connaître ensuite que tout cela n'était qu'une tromperie de l'esprit du mal. Dieu l'avait permis ainsi pour donner à la sainte fille une plus profonde connaissance d'elle-même, et une plus grande prudence contre les artifices du démon.

Mais l'ennemi, se voyant frustré dans son attente, voulut l'inquiéter d'une autre manière. Il remplit alors son esprit de pensées impies qui l'assiégeaient pendant ses confessions, ses prières et ses pénitences. D'autres fois c'étaient des pensées de vanité qui l'obsédaient, surtout lorsqu'elle était dans le chœur occupée à chanter les louanges de Dieu. Mais, pour son cœur embrasé de l'amour céleste, il n'y avait point d'épreuve plus pénible que les tentations d'incrédulité à l'égard du Saint Sacrement. Aussi le Seigneur, qui à son insu se tenait à côté de sa servante pendant ses luttes, finit par lui assurer un triomphe complet, et lui enseigna que celui qui ne ressent point de dévotion en recevant le Saint-Sacrement, ne perd pas toutefois le fruit de la communion, pourvu qu'il ait la conscience pure et qu'il ne consente point aux tentations d'incrédulité ; elle comprit qu'une âme est plus méritante au milieu d'une pareille épreuve, lorsqu'elle la supporte avec patience, que si elle approchait de la sainte table avec les sentiments de la piété la plus tendre.

Catherine ayant ainsi acquis par sa propre expérience une grande connaissance des luttes spirituelles, écrivit un ouvrage où elle racontait ses longues tentations et les nombreuses grâces dont Dieu l'avait comblée; elle y exposait, pour l'instruction du prochain, les dangers de cette guerre acharnée que nous livre le démon, et les moyens d'en sortir victorieux.

S'étant aperçue qu'on avait eu connaissance de cet ouvrage, elle le brûla par humilité; mais, sur l'ordre de Dieu, elle en écrivit un autre qu'elle intitula : *Les sept Armes spirituelles*. Tant qu'elle vécut, ce livre ne fut connu de personne; mais on le publia aussitôt après sa mort. Tout le monde peut tirer beaucoup de fruit de sa lecture. Quoiqu'elle y parle d'elle-même comme d'une autre personne, il est facile de voir que la noble héroïne est en même temps l'auteur. Du reste, suivant son propre témoignage, tout cela n'a été mis par écrit qu'afin de prémunir les âmes contre la trop grande confiance en soi-même, et contre les artifices du démon. Il faut, dit-elle, se défier de soi, alors même que l'on est l'objet de grandes faveurs célestes. Nous ne devons jamais nous imaginer que nous savons ou connaissons quoi que ce soit, sinon par la lumière et la force que nous recevons de Dieu. D'un autre côté, il ne faut point, dans les tentations, nous laisser trop aller à la tristesse, comme si toutes ces pensées venaient de nous-mêmes; soyons assurés qu'elles ne sont que l'effet de la jalousie du démon, car il ne peut souffrir que nous goûtions la paix intérieure en servant Dieu d'un cœur humble et soumis. Il faut, dit-elle encore, résister aux inspirations de l'ennemi avec courage et patience, et par là nous mériterons la couronne d'une sorte de martyre spirituel.

Dans les conseils qu'elle donnait de vive voix, elle répétait souvent qu'il faut faire connaître à temps ses tentations à ceux qui ont soin de notre âme, attendu qu'il est impossible de guérir une blessure cachée. Elle soutenait que, plus les révélations et autres faveurs du ciel nous paraissent éclatantes, plus nous devons en instruire les médecins de nos âmes, afin de ne point être dupes de l'apparence du bien, comme elle l'avait été elle-même.

Pour imiter son Sauveur, qui nous dit dans l'Evangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », Catherine visa de toutes ses forces à perfectionner en elle cette belle vertu d'humilité. Dans ses rapports avec ses sœurs, elle se montrait affable et serviable, se soumettait aux moindres d'entre elles, et se plaisait aux plus infimes services du cloître. Lorsqu'on en témoignait de la surprise, elle répondait : « Oui, je suis la servante des épouses de Jésus-Christ; ma gloire et mon repos consistent à travailler pour tous, afin que je ne mange pas le pain des pécheurs pour ma condamnation ». Elle portait toujours les habits les plus usés, sans prendre soin de les bien ajuster, si ce n'est lorsqu'elle approchait de la sainte Table. Son voile était fait avec d'autres vieux voiles dont elle cousait ensemble les morceaux.

Afin de cacher sa sainteté, elle feignait une profonde ignorance de toutes choses, et cherchait à paraître douée de fort peu d'intelligence. Encore déplorait-elle souvent de n'avoir pas fait preuve d'assez d'estime et de charité envers les gens qui l'avaient affligée ou méprisée. Elle s'accusait de ne point mériter le nom de servante du Seigneur, parce qu'elle ne chérissait pas assez cette croix de douleur et d'humiliation que le Sauveur avait embrassée avec un si ardent amour.

Quoique les autres religieuses ne vissent pas avec plaisir le mauvais état de ses habits et de son voile, elles avaient fini par admirer sa patience et son humilité; elles se disaient entre elles : « Combien cette âme doit être grande devant Dieu ! et pourtant personne n'en conçoit une haute idée ». Sa droiture lui gagna même la confiance de l'abbesse, qui ne craignit pas de la consulter et de suivre son avis dans toutes les affaires importantes. Catherine le donnait toujours avec fermeté en même temps qu'avec modestie.

Elle se chargea longtemps toute seule du soin de faire le pain pour tout le monastère, et lorsque l'ancien couvent de Ferrare fut réparé, on conserva

soigneusement, non plus avec sa destination première, mais comme un souvenir vénérable, le four où elle avait ainsi travaillé. Elle exerça aussi pendant plusieurs années, avec le même dévouement, la charge de portière.

Lorsqu'elle fut elle-même devenue supérieure, elle ne voulut pas qu'on l'appelât ni mère ni abbesse. Elle apprit aux sœurs, par son exemple et par ses avis, à être humble, non-seulement intérieurement, mais encore au dehors. Elle leur recommandait de parler peu, sans élever la voix, et d'attendre qu'on demandât leur avis ; de se considérer chacune comme la dernière personne au monde, d'obéir promptement et de renoncer à leur propre volonté. Elle leur conseillait de se confesser souvent des fautes même les plus légères, et surtout d'aimer et de craindre Dieu avec la simplicité de l'enfance.

Elle eut toujours pour ses sœurs la plus grande indulgence et l'affection la plus dévouée. Elle leur prodiguait les consolations, leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Lors de la reconstruction des couvents de Ferrare et de Bologne, qui occasionna pour les sœurs un surcroît d'ouvrage, Catherine fut toujours, même pendant qu'elle était abbesse, la première et la dernière à la tâche ; elle voulait, disait-elle, laisser ainsi aux religieuses plus de temps et de calme pour travailler à leur perfection.

Elle connaissait souvent les secrètes pensées des cœurs. Une novice étant un jour fort tourmentée par le démon, Catherine la fit venir et lui dit : « Luttez avec courage, je suis prête à satisfaire dans le purgatoire pour vos péchés, que je prends sur moi ; je ferai pénitence pour vous, et je vous abandonne une part de mes mérites, si j'en ai quelqu'un, à condition que vous continuerez à servir dans l'Ordre ». La sœur, fortifiée par ces paroles, persévéra dans sa vocation, et devint plus tard abbesse elle-même, ce qu'elle attribua toujours à la tendre sollicitude de sainte Catherine.

Illuminée Bembi, fille d'un sénateur vénitien, qui reçut ensuite l'habit, avait encore beaucoup d'attachement aux vanités du monde, et Catherine craignait qu'elle ne persistât point dans son dessein d'embrasser la vie religieuse. Mais un jour la sainte Vierge lui apparut et lui promit que la jeune fille resterait dans l'Ordre. Illuminée fit en effet sa profession. Quelques années plus tard, dans un entretien qu'elles avaient ensemble, Catherine dit tout d'un coup à la religieuse : « Cœur lâche que vous êtes ! ne sauriez-vous mieux lutter ? Et laisseriez-vous l'ennemi prendre le dessus ? » Sœur Illuminée, toute consternée, regarda Catherine et sentit à l'instant une grande force contre les tourments auxquels elle était en proie, mais qu'elle n'avait point fait connaître à Catherine ; son cœur inquiet fut tout éclairé, ses incertitudes firent place à une grande confiance. Alors elle fit part à Catherine de ses angoisses, et celle-ci lui raconta la vision qu'elle avait eue à son égard. Illuminée sentit un redoublement de courage, et leur intimité ne fit que s'accroître. Cette sainte religieuse fut trois fois abbesse après la mort de Catherine, et mourut en odeur de sainteté. C'était une personne de grande prudence et d'une intelligence rare. Elle savait fort bien le latin. Elle a écrit une vie de sainte Catherine ; outre les renseignements qu'on lui a fournis, elle raconte ce qu'elle a vu de ses propres yeux.

Dévorée de zèle pour le salut des âmes, Catherine était accablée de tristesse en songeant à l'outrage que le péché mortel fait à Dieu, et à l'état déplorable où se jettent les pécheurs ; aussi ne cessait-elle de prier pour leur conversion.

Un malfaiteur avait été condamné à être brûlé vif. Il appelait le démon à son aide, et ne voulait pas entendre parler de confession. A cette nouvelle.

Catherine se mit à prier devant le Saint Sacrement; elle y resta un jour et une nuit, versant des larmes brûlantes; dès que les Matines furent terminées, elle se remit en oraison, puis, pleine de confiance, elle dit au Seigneur : « Mon Dieu, je ne me lèverai point d'ici que vous ne m'ayez accordé le salut de cette âme, que vous avez rachetée par votre précieux sang; ne me refusez pas cette grâce, malgré l'indignité de mes prières ». Alors elle entendit une voix lui dire : « Je ne puis vous refuser cette âme plus longtemps ; grâce à vos prières, elle sera bienheureuse ». En même temps, quelqu'un accourait au monastère et demandait les prières des sœurs pour ce criminel qui venait de déclarer qu'il voulait faire l'aveu de ses crimes au confesseur du couvent. C'est ce qu'il fit, en effet, en témoignant la douleur et les regrets les plus sincères. Il ne cessa, au milieu des flammes, d'invoquer le nom de Jésus, ainsi que Catherine le lui avait prescrit dans une lettre où elle consolait le criminel repentant.

Sainte Catherine obtint ainsi, par la ferveur et la persistance de ses prières, la conversion de plusieurs autres personnes, entre autres d'un religieux qui, après avoir mené une vie impie sous l'habit monastique, avait apostasié. Catherine, à force d'intercéder auprès de Dieu, attira sur cet homme une grâce si puissante, qu'il rentra de lui-même au couvent avec les sentiments de la plus profonde pénitence.

Les âmes du purgatoire avaient aussi une large part à sa sollicitude; elle offrait à Dieu pour elles le mérite de ses bonnes œuvres, et exhortait ses sœurs à en faire autant. Elle lisait chaque nuit les heures des morts, et elle ressentait pendant cette lecture une force d'âme surnaturelle, d'où elle espérait que les âmes souffrantes en éprouvaient quelque soulagement.

Elle cherchait, par le salut des âmes, à augmenter la gloire de Dieu; elle désirait ardemment qu'il fût connu, aimé et servi de tous, et disait que nous devons aimer Dieu uniquement pour sa gloire, et non pour notre propre avantage. On l'entendait souvent se plaindre que l'amour de Dieu fût si rare et si faible parmi les hommes. La plupart, disait-elle, ne recherchent que leur avantage et non la gloire de Dieu ; ceux mêmes qui devraient être animés de la plus ardente charité, craignent plus les jugements des hommes que ceux de Dieu ; bien loin d'imiter notre Sauveur qui, pour sauver les âmes, a voulu souffrir toutes les humiliations, on ne songe qu'à mériter l'estime et la considération du monde. Dieu, affirmait-elle aussi, est encore de nos jours tout aussi bon pour les hommes qu'il l'a jamais été ; c'est notre amour pour lui qui a diminué. S'il trouvait actuellement sur terre des âmes brûlant d'autant de charité qu'autrefois sainte Madeleine, ou d'autant de zèle pour sa gloire que l'illustre saint François, il leur prodiguerait aujourd'hui comme alors tous les trésors de sa bonté.

Sainte Catherine disait que la prière triomphe de toutes les tentations, donne la volonté de faire pénitence, allume l'amour de Dieu dans nos cœurs et en chasse l'amour du monde ; elle ajoutait que la persévérance dans la prière avait fait toute sa consolation, tout son plaisir et tout son bonheur, et l'avait délivrée du péché mortel. Néanmoins elle n'approuvait pas les religieuses qui manifestent dans la prière des signes extérieurs de piété, et à cause du goût qu'elles y trouvent, y laissent tout d'abord entraîner leur esprit. Lorsque, par obéissance, elle était obligée de travailler avec les autres, et qu'en même temps elle s'occupait de Dieu par la prière, elle ressentait une union plus douce et plus intime avec Dieu que lorsque, par son inclination particulière, elle était seule dans l'église en dehors du temps ordinaire. Et elle adressait fréquemment à ses sœurs l'exhortation suivante :

« Tenez-vous seulement dans le silence ; restez en repos dans la cellule de votre cœur ; représentez-vous devant les yeux les souffrances et les humiliations de votre Epoux, car il se laisse trouver partout où le saint silence est observé ».

Elle ne pouvait se lasser d'être à l'église, parce que là elle trouvait l'unique objet de son amour caché sous l'espèce du pain. Elle surpassait de beaucoup les autres sœurs dans son zèle à assister aux heures canoniales ; et souvent elle était dans le chœur tellement absorbée dans la contemplation des saints mystères, qu'elle ne voyait rien de ce qui se faisait autour d'elle. Lorsqu'on disait les heures des morts, son cœur tressaillait de joie, car elle les trouvait pleines d'une onction céleste capable de toucher les cœurs les plus froids. Elle lisait aussi tous les jours avec la plus grande dévotion les heures de la sainte Vierge. Elle tenait pour certain que lorsqu'on avait une fois bien compris toute la valeur des heures canoniales, on ne reculait plus devant aucune difficulté ni aucune peine, pour y assister.

Après le dîner elle interrogeait les sœurs sur ce que l'on avait lu pendant le repas, afin de tenir leur piété toujours en éveil.

Les souffrances du Sauveur étaient si profondément empreintes dans son cœur, qu'elle n'en parlait qu'avec les expressions les plus ardentes. Le Sauveur et sa sainte Mère lui apparurent plusieurs fois, témoignant la plus tendre affection à leur fille bien-aimée. Dans une de ces visions, la sainte Vierge remit l'Enfant Jésus entre les bras de Catherine. Ses sœurs s'aperçurent de cette faveur divine aux traits de sa figure, qui conservèrent pendant quelque temps un éclat inaccoutumé, ainsi qu'à une odeur délicieuse qui se répandait autour de sa personne. Elle fut encore favorisée de plusieurs autres visites miraculeuses. Les trois personnes de la sainte Trinité vinrent lui communiquer une connaissance approfondie de cet auguste mystère.

Un jour, étant lassée du travail, elle s'assoupit dans l'oraison : saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, lui apparut, revêtu des ornements pontificaux, et lui dit que la prière devait être réglée, et qu'il se fallait donner quelque relâche, afin qu'ayant repris ses forces, l'on y retournât avec plus de ferveur. Ensuite, il lui donna sa main à baiser et disparut.

Une des manières dont elle prouvait son amour pour Jésus était le soin avec lequel elle décorait ses statues ; elle fit aussi représenter en peinture diverses circonstances de la vie de Notre-Seigneur, pour en orner le monastère. On montra longtemps dans le couvent de Bologne une image de l'Enfant Jésus qu'elle aimait à parer de ses propres mains.

Le Seigneur récompensa encore ce grand amour en lui accordant l'esprit de prophétie. Elle prédit la révolte des habitants de Bologne contre Annibal Bentivoglio. Elle annonça aussi par avance la chute de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople. Le 24 juillet 1446, elle vit monter au ciel l'âme du bienheureux Jean Fossignano, évêque de Ferrare.

La mère de Catherine avait eu d'un second mariage un fils et une fille. Ce fils ne menait pas une vie édifiante, aussi Catherine priait-elle avec ferveur pour son frère égaré. En 1450, elle fut miraculeusement présente à Rome en esprit pour la canonisation de saint Bernardin de Sienne. Alors elle invoqua le glorieux triomphateur de cette solennité, et obtint de lui la conversion de son frère. Quant à sa sœur, après s'être faite Clarisse et avoir atteint en peu d'années un très-haut degré de perfection, elle était morte au couvent de Ferrare. Catherine vit son âme dans la gloire.

Les vertus de Catherine l'ayant fait remarquer de bonne heure dans le cloître, elle fut d'abord nommée maîtresse des novices. Bien qu'elle se re-

gardât comme indigne de ces fonctions d'où dépendent en grande partie la prospérité d'un monastère, elle ne tarda pas à faire faire de grands progrès aux jeunes religieuses placées sous sa direction. Elle prêchait d'exemple encore plus que par ses instructions ; en outre, elle aimait à être avertie de ses moindres fautes, et priait d'une manière toute spéciale pour les sœurs qui lui rendaient ce service. Elle leur enseignait que le fondement de toutes les vertus est une ferme volonté de plaire à Dieu et de chercher sa gloire en toutes choses. Ses élèves mirent par écrit plusieurs de ses recommandations, que l'on possède encore aujourd'hui.

La ville de Ferrare trouvant de grands avantages dans une libre communication avec les pieuses filles du couvent, s'opposa longtemps à sa clôture ; mais Catherine ne cessait de prier Dieu et sainte Claire pour que le Pape accordât la bulle nécessaire. Elle finit par l'obtenir ; en effet, l'abbesse qui dirigeait le couvent depuis vingt ans, étant venue à mourir, Catherine donna le conseil suivant à la fondatrice Lucie Mascaroni : « Puisqu'elles étaient toutes devenues Clarisses, et qu'en même temps elles n'étaient pas suffisamment au courant des obligations de la règle, il était à propos de demander quelques religieuses à un couvent où la règle stricte était en vigueur, et de choisir parmi elles une abbesse qui établirait la vie cloîtrée ». Ce conseil plut beaucoup à Lucie, mais les Pères de l'Ordre avaient déjà les yeux sur Catherine pour la nommer abbesse, et Lucie, qui connaissait sa sainteté, s'y montra aussi fort disposée. Lorsque la sainte fille eut connaissance de ces intentions, elle ne put cacher son étonnement et son déplaisir, et l'on ne put se résoudre à tourmenter cette âme sainte dont l'humilité redoutait un pareil fardeau.

On fit donc venir à Ferrare quelques religieuses du couvent de Mantoue, et, avec l'autorisation du Pape, on choisit parmi elles une abbesse qui fît observer la clôture. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Le couvent de Ferrare et ceux des villes voisines étant devenus trop petits pour contenir toutes les religieuses qui vinrent demander l'habit de sainte Claire, on fonda deux nouveaux monastères, l'un à Crémone, l'autre à Bologne, et Catherine fut élue abbesse de ce dernier.

Elle témoignait à Dieu dans ses prières combien elle désirait ne point être revêtue de cette dignité, et finir son pèlerinage d'ici-bas dans l'endroit où elle avait embrassé la vie religieuse ; mais le Sauveur lui révéla que, suivant la volonté de son Père céleste, elle devait accepter à Bologne les fonctions de supérieure, et que c'était à Bologne aussi qu'elle finirait ses jours. En même temps elle vit dans le ciel deux siéges resplendissants, dont l'un était un peu plus grand et plus riche que l'autre ; et comme elle les contemplait avec admiration, se demandant qui pourrait les occuper, une voix céleste lui répondit que le plus beau des deux était pour Catherine de Bologne.

Ce fut en 1456 que cette installation eut lieu. Quatre gentilshommes bolonais et trois Pères distingués de la même ville étaient venus apporter à l'abbesse de Ferrare les bulles du Pape et la requête du grand conseil de Bologne. L'abbesse, qui était alors sœur Léonarde, de l'illustre famille d'Ordelaffi, leur dit qu'elle voulait les voir repartir pour Bologne parfaitement pourvus, et qu'elle donnait pour abbesse à leur monastère une seconde Claire, une vraie fille de saint François, une sainte religieuse qui avait mérité de tenir l'Enfant Jésus entre ses bras. Quant aux sœurs qu'elle envoyait sous sa direction, elles étaient dignes d'avoir une aussi sainte mère et elles étaient presque toutes de Bologne. Catherine voulut encore une fois que l'on fît

choix d'une autre, mais le vicaire général et le provincial lui ordonnèrent d'obéir. La veille de son départ pour Ferrare, elle baisa les pieds de toutes les religieuses en les inondant de ses larmes, et demanda pardon de toutes ses fautes ; elle promit de ne jamais oublier le monastère où elle avait servi Dieu si longtemps, et de lui laisser après sa mort un souvenir durable. Dieu tint la promesse de sa fiancée, en envoyant un parfum céleste qui se faisait sentir chaque année dans le monastère vers l'époque de sa fête. Catherine partit avec quinze religieuses et une novice ; elle fut aussi accompagnée par sa vieille mère Benvenuta, qui, veuve de son second mari, était entrée dans le Tiers Ordre. Avec la permission du Pape, elle fut reçue dans le couvent de Bologne, et y mourut saintement, aveugle et très-âgée, quelques mois après la mort de son illustre fille.

Lors de l'arrivée de Catherine à Bologne, la ville était divisée en plusieurs partis, qui se chassaient tour à tour, suivant que l'un ou l'autre avait le dessus ; ils s'accordèrent pourtant d'une manière édifiante à recevoir dans leurs murs ces pauvres religieuses, et à leur donner toutes sortes de témoignages d'honneur, comme s'ils eussent prévu qu'elles apportaient avec elles le calme et la concorde dans leur patrie. Deux cardinaux allèrent à leur rencontre : Bessarion, légat du Pape, et Philippe Calandrini, évêque de Bologne. Elles furent escortées d'un grand nombre de personnes de distinction et accompagnées d'une foule considérable jusqu'à l'hôpital de Saint-Antoine de Padoue, qui leur fut assigné pour demeure en attendant que le nouveau cloître fût terminé, ce qui eut lieu quatre mois après.

Pendant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge, la nouvelle supérieure eut le bonheur de recevoir dans l'Ordre les six premières sœurs dont s'accrut le monastère. Elles se distinguèrent toutes par leur sainteté, et toutes aussi devinrent abbesses. Catherine compta bientôt soixante religieuses dans son couvent, et au bout de quelques mois il était devenu insuffisant pour recevoir celles qui continuaient à se présenter. Alors, au moyen des aumônes qui affluaient, le conseil municipal acheta quelques maisons voisines pour l'agrandir.

Catherine s'attirait l'affection de toutes les sœurs par sa tendre sollicitude. Elle les consolait dans leurs afflictions, allant même au-devant de leurs confidences, sans acception de personne. Aussi n'entendait-on jamais de plaintes ni de murmures ; et les religieuses écoutaient avec une soumission dévouée ses affectueuses recommandations, qui avaient presque toujours pour objet l'humilité, la charité mutuelle et le détachement du monde. Elle regardait comme une grande folie de remarquer et de condamner réciproquement ses fautes, car il arrive fort souvent qu'une personne qui nous semble répréhensible, est cependant en état de grâce, et bien plus agréable à Dieu que d'autres qui ont en apparence de grandes vertus.

Elle rappelait souvent à ses sœurs la pensée de la mort, en citant ces paroles de l'Apôtre : « Tandis que nous en avons le temps, faisons-le bien, car nous ne savons ni le jour ni l'heure où le sévère Juge nous appellera ». Toutefois, elle ne voulait pas qu'elles traitassent leur corps avec une rigueur démesurée, ni qu'aucune pratiquât sans permission quelque pénitence particulière ; elle considérait cela comme des tromperies de l'ennemi qui, lorsqu'il désespère de pouvoir décourager dans l'exercice de la vertu une religieuse pleine de zèle, lui suggère des pénitences inconsidérées, qui l'exposent à tomber malade et à se rendre incapable d'accomplir ses devoirs ordinaires. Mais, en même temps, elle leur inculquait cette maxime, qu'il faut souffrir les dégoûts et les amertumes, en vue de la récompense éternelle, et

se dire avec saint François : « Le bonheur que j'attends plus tard est si grand, que je considère comme rien toutes les infortunes et toutes les souffrances ». Elle considérait la bonne volonté comme le don le plus précieux que nous puissions recevoir de Dieu, puisque personne ne saurait être sauvé sans elle, ni perdu avec elle.

Sa compassion et sa sollicitude pour les malades étaient sans bornes. Quelque repoussants que fussent leurs maux, on ne la vit jamais en témoigner le moindre dégoût. En outre, elle les guérissait presque tous elle-même, car elle avait des remèdes appropriés à chacun d'eux. Quelquefois même ses guérisons furent miraculeuses, comme cela eut lieu dans la circonstance suivante :

Des pénitences excessives ou des privations inévitables, auxquelles les religieuses se trouvaient exposées dans le nouveau couvent, avaient tellement compromis la santé de quelques-unes, que les médecins avaient déclaré qu'elles ne guériraient jamais, ou tout au moins qu'elles resteraient incapables de remplir leurs obligations de chaque jour. Catherine, pleine d'espérance en Dieu, alla prier à l'église ; à son retour, elle donna à quelques-unes d'entre elles ce que les médecins leur avaient prescrit, et en quelques jours celles-là furent sur pied. Elle en rétablit d'autres par de bonnes paroles, les exhortant à s'en remettre à la volonté de Dieu ; et, quant à celles qui étaient le plus dangereusement atteintes, elle les envoya bien portantes à l'église, remercier Dieu de leur guérison.

En 1458, le pape Pie II ordonna par une bulle que les fonctions d'abbesse chez les Clarisses ne seraient que de trois ans. Le bienheureux Marc Fantuzzi [1], alors provincial, avait été le promoteur de cette bulle, et lorsqu'il vint en annoncer la publication au couvent de Bologne, il prévoyait bien que cette mesure ferait autant de plaisir à sainte Catherine qu'elle serait désagréable à certaines autres supérieures. En effet, Catherine remercia vivement Dieu de la délivrer ainsi de ce fardeau, et témoigna aussi sa reconnaissance au provincial, porteur d'une si heureuse nouvelle.

Lorsque ses trois années furent révolues, on élut une autre abbesse ; mais celle-ci étant devenue aveugle cette année même, fut obligée de renoncer à ses fonctions. Les sœurs avaient résolu de ne plus choisir Catherine, de crainte que son extrême bonté ne portât quelque atteinte à la sévérité de la règle. Elles avaient, chacune en particulier, fait connaître au provincial cette détermination. Aussi l'étonnement de ce dernier fut-il à son comble, lorsqu'il constata, le jour de l'élection, que toutes les voix, moins une, étaient pour Catherine. Il dit, d'un air assez mécontent, que toutes les sœurs étaient fort inconséquentes, de faire ainsi le contraire de ce qu'elles avaient annoncé. Tandis que toutes honteuses elles gardaient le silence, celle qui n'avait pas voté pour Catherine se leva pleine d'assurance, et joignit sa voix à celle des autres, ajoutant que Dieu faisait connaître assez clairement qu'il ne voulait pas pour le couvent d'autre supérieure que Catherine, tant qu'elle serait de ce monde. Alors le provincial, à la satisfaction générale, rétablit Catherine dans ses fonctions. Elle fut la seule attristée, mais elle ne put résister à cette unanimité, où la volonté du ciel se manifestait d'une manière si sensible.

A peine eut-elle repris la direction du monastère, qu'un grand nombre de pieuses filles vinrent demander l'habit. La place manquait pour les recevoir toutes ; la sainte abbesse eut recours, comme toujours, à la prière, et en peu de temps de riches postulantes obtinrent de leurs parents des aumô-

1. Voir au 27 mars.

nes considérables qui permirent de nouveaux agrandissements. Plus tard le monastère s'accrut encore notablement, grâce à la générosité de Grégoire XIII ; on en forma alors un vaste carré, entouré de hautes murailles, et d'environ un tiers de mille de circuit. Outre la belle église où l'on célébrait l'office divin, on y voit encore l'église paroissiale de Saint-Christophe, et celle de Notre-Dame-des-Anges. Le nombre des religieuses était ordinairement de trois cents, et s'élevait quelquefois jusqu'à trois cent cinquante ; c'était donc l'un des couvents les plus considérables de toute l'Italie, en même temps que l'un de ceux où régnait au plus haut point l'esprit de perfection et de pauvreté.

Catherine avait repris depuis peu de temps ses fonctions de supérieure, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. Elle eut alors une vision, où Notre-Seigneur lui apparut assis sur le trône de sa majesté, et environné d'une foule d'Anges et de Saints, qui chantaient ces paroles d'Isaïe : « Et sa gloire sera vue en vous ». Le Sauveur prit Catherine par la main, la conduisit près de son trône et lui dit : « Ma fille, écoutez ce chant, et comprenez bien le sens de ces mots : Et sa gloire sera vue en vous ». Puis il lui expliqua la signification de cette parole, et lui assura en même temps qu'elle ne mourrait pas de sa maladie actuelle.

En effet, Catherine se rétablit peu à peu, et continua une année encore sa vie d'active charité et d'ardente dévotion. Plus que jamais elle rechercha la solitude, et fut tout entière à la prière et à la méditation. Comme il arrive à tous les saints, elle croyait n'avoir encore fait que le premier pas vers la perfection, alors qu'elle était déjà presque parvenue à sa dernière limite. Le Jeudi saint qui avait suivi sa guérison, elle avait lavé les pieds à toutes les religieuses, selon l'habitude qu'elle en avait prise avant de tomber malade. Mais l'année suivante, le premier vendredi du Carême, elle les réunit toutes au chapitre et leur annonça que sa mort était proche. Elle leur donna ses dernières instructions, et insista, en finissant, sur la charité qu'elles se devaient réciproquement. Les sœurs étaient navrées de douleur ; toutefois, elles ne pouvaient se figurer que son pressentiment dût se justifier, car ni ce jour-là, ni les deux jours suivants, elles ne découvrirent en elle aucun signe précurseur de la mort. Mais le dimanche soir, en retournant à sa cellule, elle s'écria tout d'un coup en soupirant : « Mon bon Jésus, vous auriez pu me faire la grâce de ne point mourir avant d'avoir résigné mes fonctions, et d'avoir vu une nouvelle supérieure en ma place ; alors, suivant mon désir, j'aurais pu mourir sujette ; mais, s'il vous plaît ainsi, que votre volonté soit faite ! » Sœur Illuminée Bembi, qui entendit ces paroles, lui demanda si elle ne se trouvait pas bien : « Comment ne me trouverais-je pas bien, puisque ma course est terminée ? » — « A Dieu ne plaise », s'écria la sœur ; « si vous mouriez, que deviendrions-nous ? » — « Soyez unies », reprit la sainte abbesse, « pratiquez la pénitence ; Dieu vous assistera mieux que si je restais parmi vous. Observez seulement la règle comme il faut, et après la mort, je vous serai d'un plus grand secours. Dieu soit loué de m'accorder après mon exil le repos tant désiré ! » Alors, presque instantanément, toutes les maladies qu'elle avait eu à souffrir pendant vingt-huit ans la saisirent à la fois : de cruelles souffrances dans la tête et dans la poitrine se compliquèrent d'un flux de sang terrible, puis d'une fièvre ardente. Elle resta dans cet état toute la semaine, supportant ses douleurs avec une patience inaltérable. Le mercredi de la semaine suivante, elle fit venir la vice-supérieure, la bienheureuse Jeanne Lambertini, et lui recommanda le monastère. Sans doute, elle prévoyait ce qui devait arriver après sa mort, car Jeanne Lambertini dirigea

deux ans le couvent sans que les religieuses voulussent choisir une nouvelle abbesse. Catherine, après s'être confessée plusieurs fois, se tourna vers les sœurs et leur dit : « Mes enfants, je vais vous quitter ; mais après ma mort, je vous serai plus utile que pendant ma vie, pourvu que vous viviez dans la concorde et la charité mutuelles. Cette vertu est l'héritage que Jésus-Christ a laissé, non-seulement à ses Apôtres, mais encore à tous les chrétiens, et je vous la lègue comme mon testament ». Elle leur ordonna ensuite d'avoir grand soin des novices, d'obéir avec respect à celle qui la représenterait, et de servir avec la plus tendre charité leur supérieure aveugle. « Honorez, craignez et aimez Dieu », dit-elle en terminant, « conservez votre bonne réputation et celle de votre couvent, et vous éprouverez que je ne vous abandonnerai jamais ».

Les religieuses fondirent en larmes ; alors Catherine leur représenta qu'elles devraient bien plutôt la féliciter de ce qu'elle passait de la prison de cette vie au séjour de la joie éternelle. Après une dernière confession, elle demanda humblement pardon aux sœurs de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre contre elles en paroles et en actions. Elle reçut ensuite le très-saint Sacrement, et son visage parut animé d'une joie céleste ; elle tourna pour la dernière fois ses regards vers ses sœurs bien-aimées, ferma les yeux, et, soupirant doucement, elle exhala son âme bienheureuse entre les mains de l'Epoux des vierges. Il était huit heures du matin, 9 mars 1463. Catherine avait vécu cinquante ans sur la terre, et en avait donné trente-neuf à Dieu dans les couvents de Ferrare et de Bologne.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Il serait difficile d'exprimer quelle fut la désolation des sœurs à la mort de leur sainte supérieure.

Cependant le visage de la défunte devint tout radieux d'une céleste lumière, et son corps exhalait une suave odeur qui fortifiait les cœurs et adoucissait leur tristesse. Lorsqu'on le plaça devant le tabernacle, les traits du visage s'embellirent encore d'une plus grande expression de joie. A cette vue les religieuses, dans l'enthousiasme de leur admiration, embrassaient sa figure, pressaient ses mains et ses pieds, et ne pouvaient se rassasier de contempler la précieuse dépouille de leur mère.

Les obsèques eurent lieu avec une grande solennité : le corps fut mis en terre et maintenu entre deux planches, afin de ne pas être endommagé. Les sœurs allèrent souvent visiter son tombeau, y prier et pleurer. Un parfum très-doux s'en échappait, et on le vit quelquefois couronné d'une brillante lumière. Plusieurs religieuses y furent guéries de diverses maladies ou délivrées de tentations, de tristesses, de troubles de conscience ; ainsi la sainte abbesse paraissait dès lors tenir la promesse qu'elle avait faite de leur être d'un grand secours après sa mort.

A la vue de tant de prodiges attestant la faveur du ciel, les religieuses regrettaient vivement que le corps de leur sainte mère fût enseveli si humblement dans le cimetière commun, Elles obtinrent du confesseur la permission de le mettre dans un cercueil. Le dix-neuvième jour après sa mort, on l'exhuma, elle était encore parfaitement conservée; on devait, après l'avoir placée dans le cercueil, la remettre en terre ; mais, par une impulsion surnaturelle, les sœurs qui la portaient la conduisirent dans l'église, devant le tabernacle. On ouvrit le couvercle, et son visage apparut comme inondé de joie. Un grand nombre de personnes vinrent la visiter et furent témoins de cette expression radieuse et vivante de sa figure. On raconte même qu'elle prit la parole pour appeler une jeune fille, Léonore Poggi, qui, dans le grand désir de la voir, était accourue au monastère à l'insu de ses parents. Comme cette jeune fille fendait la foule pour arriver jusqu'à la grille, Catherine ouvrit les yeux, et lui faisant signe de la main, dit d'une voix très-distincte : « Léonore Poggi, venez donc ». Quand Léonore fut auprès de la grille, Catherine ajouta : « Tenez-vous prête, car je veux que vous soyez religieuse dans ce couvent, où vous deviendrez la plus aimée de mes filles, et la gardienne de mon corps ». Léonore n'avait alors que onze ans. Huit ans plus tard, elle refusa un riche parti que sa famille lui proposait, se fit Clarisse, et fut chargée en effet d'avoir soin du corps de sainte Catherine. Elle vécut saintement dans le monastère pendant cinquante-cinq ans.

Le corps ayant été exposé pendant sept jours à la vénération publique, le cardinal archevêque de Bologne le fit mettre dans un double cercueil et renfermer dans un tombeau en forme d'autel, qu'on avait fait construire exprès. Les religieuses allèrent souvent l'y visiter, et plusieurs furent guéries de diverses maladies par le simple attouchement de ses précieux restes. Un enfant près de mourir recouvra la santé, et une personne morte fut ressuscitée par le moyen de quelques reliques de la sainte abbesse. On éprouva encore d'autres guérisons miraculeuses en invoquant son intercession, en venant visiter son tombeau ou en se servant de quelque objet qui avait touché sa dépouille mortelle.

Environ un an plus tard, on s'aperçut que les parties du corps qui n'étaient point couvertes par ses habits, noircissaient à cause de l'humidité du tombeau, qui avait été bâti trop à la hâte. On porta alors le corps dans une chambre voisine de l'Eglise, que la Sainte avait occupée autrefois ; et on le transportait au chœur toutes les fois qu'on voulait l'exposer aux yeux des visiteurs. Mais, comme il fallait la transporter à bras en descendant et montant un escalier, on fit ensuite faire un siége roulant, dans lequel elle fut assise ; ce siége fut placé dans le chœur, et on le faisait approcher de la grille à volonté.

La reine de Navarre, Isabelle, épouse de Ferdinand d'Aragon, ayant beaucoup entendu parler de ses miracles, et lu avec grand plaisir son livre des *sept Armes spirituelles,* que lui envoya le cardinal Capranito, mit sous sa protection son époux et son royaume. Cette dévotion eut sa récompense, car en 1463, alors que son trône courait le plus grand danger, le roi de Naples, au moment où l'on pouvait le moins s'y attendre, remporta une victoire décisive qui le délivra de ses ennemis. Isabelle voulut prouver sa reconnaissance d'une manière digne de son rang. Elle se rendit à Bologne deux ans après, 1465, et après être entrée au couvent des Clarisses, elle ôta sa couronne et la mit sur la tête de sainte Catherine, en disant avec effusion : « Je sais, vierge bienheureuse, que c'est par votre intercession que le trône de Naples a été rendu à mon époux, à moi et à mes enfants ; je viens acquitter ma dette envers celle à qui je suis le plus redevable après Dieu: nous ne possédons qu'un royaume passager, tandis que le vôtre est éternel ; cette couronne vous convient donc mieux qu'à moi : je vous prie de vouloir bien la recevoir pour toujours et de me prendre sous votre protection ». Ensuite Isabelle mit au doigt de la sainte abbesse sa bague, ornée d'un diamant très-précieux ; et, après avoir fait une généreuse aumône au couvent, elle retourna à Naples, où elle mourut pieusement quelques mois après.

Au bout d'un certain temps, avec l'autorisation de deux cardinaux, le légat du Pape et l'archevêque de Bologne, on transporta le corps de sainte Catherine, toujours assis sur le même siége, dans une chambre que l'on convertit en chapelle. Ce siége, dont elle s'était servi pendant sa vie, finit enfin, après plus de cent ans, par être détérioré ; on le remplaça par un autre artistement sculpté et orné de riches dorures. La tête de la Sainte porte une couronne d'or ; ses mains et ses pieds sont couverts de pierreries; la main droite tient un crucifix, la gauche repose sur un livre, dans la reliure duquel des perles sont enchâssées. Tout le corps est enveloppé d'habits magnifiques et d'un manteau d'étoffe précieuse. Ces diverses parures sont les dons de plusieurs personnes remarquables, entre lesquelles on doit citer Charles Borromée, qui l'invoquait souvent comme sa protectrice toute spéciale. Ce corps est assurément l'une des reliques les plus remarquables et les mieux conservées que possède l'Italie.

Monsieur le secrétaire de l'archevêché de Bologne, Dom Francesco Fantoni, nous écrivait, le 27 novembre 1858, sur les reliques de sainte Catherine, une lettre en italien, dont voici la traduction française :

« Monsieur,

« Voici quelques renseignements sur notre sainte Catherine. Je n'ai pu me transporter moi-même au sanctuaire pour observer minutieusement chaque chose ; mais j'ai chargé de ce soin une dame sur le bon sens, la grande intelligence et l'instruction de laquelle je puis compter : c'est Mlle Levis ; j'ai l'honneur de vous transmettre la lettre qu'elle m'a adressée. J'ai vu moi-même bien souvent ce que cette lettre rapporte ; cela est connu de tout le monde, parce que, chaque année, pendant huit jours consécutifs, du 9 au 16 mars, les populations accourent en foule, de la ville et de la campagne, pour voir la Sainte et baiser son pied vénéré. Cependant, j'ai voulu que la personne qui aurait à en faire le récit, pût dire avoir eu toute liberté pour voir, toucher, observer par elle-même. En effet, d'après l'ordre que j'en avais donné au gardien du sanctuaire, il y a introduit mon envoyée, et lui a fait tout voir. Je pense avoir satisfait ainsi au désir qu'exprime votre lettre ».

La lettre si intéressante de Mlle Maria Levis est en français ; nous la transcrivons en son entier :

« Monsieur l'abbé, j'ai accompli, avec tout le soin possible, la commission que vous m'aviez donnée, d'aller voir sainte Catherine de Bologne, et de vous donner tous les renseignements que je crois les plus intéressants sur le corps de cette Sainte. Voici ce que j'ai pu remarquer par moi-même, et les notices que le Père Confesseur et Madame l'abbesse ont eu la bonté de me donner.

« Le Père Giry aura vu la Sainte par une grille de fer d'une ouverture ovale, faite dans une chapelle de l'église, et qui donne sur le cabinet où l'on garde le précieux corps de sainte Catherine. Moi, je l'ai non-seulement vue de près, mais je l'ai touchée, et je puis vous assurer qu'on n'y voit

pas maintenant cette apparence de vie que le Père Giry avait remarquée, à cause du teint presque noir de sa peau qui s'est desséchée sur les os, et du sensible changement de formes qui est arrivé dans son visage. Elle est néanmoins préservée de toute corruption et elle a ses membres complets : ce qui est d'autant plus admirable, qu'elle n'a jamais été embaumée, et qu'on l'a toujours laissée dans l'état où elle se trouvait à sa mort. Elle paraît assise, mais les religieuses m'ont assuré qu'elle se soutient par elle-même, et qu'elle ne s'appuie que sur un de ses pieds. Sur son visage, on voit à peine la trace des yeux ; le nez est encore intact ; la bouche laisse apercevoir quelques dents assez blanches. Elle a une tache blanchâtre près du menton, et, selon la tradition, c'est la marque d'un baiser qu'elle reçut de Notre-Seigneur, l'Enfant Jésus. Ce fut durant une nuit de Noël que la Mère de Dieu remit son Fils entouré de langes, entre les mains de cette Bienheureuse. Ses mains, ses pieds aussi, conservent une belle forme, et les bras ont encore une flexibilité qui permet de les soulever. Les religieuses, chargées d'habiller la Sainte, sont touchées de l'odeur suave que répandent les vêtements qu'on lui ôte. Le scapulaire, qu'elle portait à sa mort, est parfait, malgré quatre siècles de durée. On voit encore, près d'elle, une fiole qui contient une liqueur toujours liquide, très-odorante (selon l'assertion des religieuses) ; c'est la sueur qu'elle émana après sa mort. Plusieurs ouvrages de la Sainte sont aussi à remarquer : il nous reste quelques peintures de sa main, de très-beaux manuscrits, où elle imitait le caractère imprimé du XIVe siècle. Son violon nous reste encore ».

Comme sainte Catherine peignait admirablement, au moins la miniature, l'académie de peinture, à Bologne, l'a prise pour patronne.

La bienheureuse Catherine a composé plusieurs traités spirituels pour l'instruction des âmes dévotes et religieuses. Elle écrivait en latin et en italien. Dans son livre des *Sept Armes spirituelles,* elle nous apprend à combattre les ennemis de notre âme. Dans celui de *Ses Révélations,* elle montre qu'il faut toujours être sur la défiance et sur ses gardes dans le combat que nous avons avec le démon. Elle avoue qu'elle y a été trompée, et que, se fiant trop sur les grandes grâces qu'elle avait reçues de Dieu, elle s'était imaginée être au-dessus des artifices du démon, qui l'avait cependant abusée, lui apparaissant sous la figure de Jésus attaché en croix, et sous celle de la Sainte Vierge. De là, elle tire pour conséquence qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous faire découvrir la malice du démon : car, pour elle, sa trop grande crédulité l'a mise dans des états où elle ne savait si elle était aimée de Dieu ou abandonnée de lui. Après sa mort, on trouva ce livre cacheté, parce qu'elle ne voulait pas qu'il parût de son vivant. Elle en avait fait un autre sur les tentations que le démon avait suscitées en elle, et les secours qu'elle avait reçus de Dieu pour les surmonter. Mais, s'étant aperçue qu'on avait eu connaissance de cet ouvrage, elle le jeta au feu pour éviter la vaine gloire. Enfin, on trouve une hymne d'elle, sur l'origine de la créature intellectuelle, et sur les cinq mystères joyeux du Rosaire.

Voici une courte analyse du *Traité des armes spirituelles :*

« Toute personne », dit-elle, « qui veut prendre sur elle la croix du Sauveur mort le premier au champ de bataille pour nous donner la vie, doit saisir d'abord les armes nécessaires à ce genre de combat. La première est la diligence ou l'application à bien faire : donc pas de tiédeur ; elle est maudite ; pas de négligence, et un grand soin à éviter le trop comme le trop peu : en un mot, avoir de la discrétion. La seconde arme est la défiance de soi-même et la confiance en Dieu ; car sans Dieu nous ne pouvons rien [1]. La troisième est le souvenir de la Passion et de l'instructif pèlerinage de Jésus-Christ sur la terre. La quatrième arme est le souvenir de la mort : donc faisons le bien pendant qu'il en est temps [2]. La cinquième est le souvenir des biens du paradis : il est impossible, a dit saint Augustin, de jouir des biens présents et des biens futurs. Répétons avec saint François d'Assise : « Seigneur, les justes m'appellent en attendant que vous me donniez la récompense [3] ». La sixième arme est l'autorité des saintes Ecritures : c'est avec cette arme que Jésus-Christ a vaincu le démon au désert, c'est cette arme que la bienheureuse Vierge Cécile portait toujours cachée dans sa poitrine.

Nous avons encore, de sainte Catherine de Bologne, deux *échelles mystiques :* la première, qui est l'échelle des vertus, a dix degrés ; la seconde, qui est l'échelle de l'humilité, en a douze. Les dix degrés de la première échelle sont 1° la clôture ou séparation du corps et de l'esprit de toutes les choses du monde ; 2° l'*audition* [4] ou promptitude à entendre la parole de Dieu, suivant ce mot du prophète : « J'écouterai tout ce que le Seigneur mon Dieu daignera dire à mon cœur [5] »; 3° la retenue qui est la gardienne des vertus de la religieuse ; 4° le silence ; 5° la gracieuseté, c'est-à-dire la bonté, l'honnêteté, la courtoisie envers toutes sortes de personnes ; 6° la vigilance ; 7° la pureté de l'esprit qui consiste particulièrement à penser toujours bien des autres ; 8° l'obéissance : obéir est la manière la plus sûre de ne pas se tromper ; 9° l'humilité qui est si odieuse au démon et si conforme aux exemples de Jésus-Christ ; 10° l'amour de Dieu et du prochain, lequel est la fin de la vie de tout chrétien et la perfection de la vie religieuse.

1. Jean, XV, 5. — 2. Gal., VI, 10. — 3. Me expectant justi, donec retribuas mihi. Ps. CLXI, 8.
4. En Italien *audienza.* Quelques auteurs ont traduit par *audience :* nous croyons que c'est un *impropre.*
5. Audiam quid loquatur in me Deus meus.

Les douze degrés de l'échelle de l'humilité consistent 1° à avoir un extérieur bienveillant et des manières cordiales ; 2° à parler, en peu de mots, avec discrétion et bas ; 3° à n'être point facile, ni prompt à rire ; 4° à garder le silence jusqu'à ce que l'on soit interrogé ; 5° à observer exactement la règle ; 6° à se croire la plus misérable des personnes du monde ; 7° à confesser qu'on est inutile et inhabile à la moindre chose ; 8° à fréquenter souvent le sacrement de pénitence ; 9° à embrasser promptement l'obéissance, sans murmure ni intérieur ni extérieur ; 10° à se soumettre parfaitement à ceux qui sont au-dessus de nous ; 11° à ne jamais faire sa propre volonté ; 12° à craindre Dieu d'une crainte filiale.

Un jour, une de ses compagnes lui dit : « Si je pouvais faire comme vous, je serais très-heureuse ». Catherine lui répondit : « Ma chère sœur, si vous prétendez avoir ce qu'ont les autres, il faut aussi y mettre un peu du vôtre ». — « Et en quoi consiste ce que je dois mettre du mien ? » La Sainte répondit : « A acquérir les choses suivantes : la première est de mépriser les choses de la terre, jusqu'à oublier même vos parents et vos amis ; la seconde est d'endurer sans murmure la souffrance de toutes vos peines ; la troisième est l'extirpation des vices intérieurs et des airs extérieurs du monde ; la quatrième est la mortification du corps et de l'esprit, la fidélité à écouter les dictées de notre conscience ; la cinquième c'est la compassion envers le prochain.

« Et lorsque votre âme aura acquis ces cinq choses, il sera encore nécessaire de donner tous vos soins à acquérir les cinq suivantes : 1° l'occupation continuelle du corps et de l'esprit, car l'oisiveté engendre beaucoup de péchés ; 2° la sérénité de l'âme et du visage ; 3° la confiance en Dieu ; 4° l'humilité du cœur ; 5° la crainte de Dieu. Et lorsque votre âme aura franchi ces degrés, il faudra qu'elle en monte encore cinq autres, après quoi elle sera dès ce monde admise à la participation de la béatitude dont jouissent dès ici-bas les vrais serviteurs du bon Dieu. Or, voici ces cinq degrés : Le premier est la connaissance de la voie de la perfection, laquelle consiste à connaître particulièrement Jésus-Christ, l'Eternelle Vérité, et à l'imiter ; le second est la liquéfaction, c'est-à-dire que l'on doit tellement aimer Dieu que, par l'effet de cet amour, on se sente comme fondre ; le troisième est l'union avec Dieu, soit par les œuvres soit par les vertus [1] ; le quatrième est la joie en Dieu avec Dieu et pour Dieu [2] ; le cinquième et dernier degré est la louange perpétuelle, c'est-à-dire un désir continuel de louer et de glorifier Dieu duquel procèdent tous les biens ».

A propos de l'efficacité de l'oraison, on l'entendait souvent répéter ces belles paroles : « Lorsque vous verrez une personne religieuse qui ne s'adonne pas à l'oraison, ne faites pas grand fondement sur elle et n'ayez pas grande confiance en ses œuvres, parce que, bien qu'elle porte au dehors l'habit d'une personne consacrée à Dieu, manquant de l'esprit d'oraison, elle ne pourra persister longtemps dans ce genre de vie. Qui ne pratique pas assidument l'oraison et qui ne la goûte pas, n'a pas en soi ces liens qui tiennent noué, attaché et comme étreint à Dieu ; aussi ne sera-ce pas chose étonnante que le monde et le démon la trouvant ainsi seule, l'amènent à se lier avec eux [3] ».

Sa vie a été écrite en italien environ cinquante ans après sa mort, par Denis Paleotti, de l'Ordre de Saint-François, et traduite en latin par Jean-Antoine Flamini ; voilà d'où Baronius l'a tirée pour l'insérer au dix-septième tome des *Annales ecclésiastiques*. L'évêque de Pamiers en fait aussi mention au supplément des *Annales* de Baronius, et Bollandus en rapporte la vie, composée par divers auteurs. — Celle que nous donnons ici est extraite du *Palmier séraphique*.

SAINT PACIEN, ÉVÊQUE DE BARCELONE, PÈRE DE L'ÉGLISE (390).

Saint Pacien, espagnol de naissance, évêque de Barcelone, naquit et mourut dans le IVe siècle de l'Eglise : selon saint Jérôme, il se rendit également recommandable par la pureté et la sainteté de sa vie, et par son éloquence, c'est-à-dire par la pureté et l'exactitude du discours et la beauté de l'esprit. Il avait été engagé dans le mariage avant son épiscopat, et avait un fils nommé Flavius Dexter, qui fut de si grande considération dans l'empire, qu'on l'honora de la dignité de préfet du prétoire, et qui fut l'ami particulier de saint Jérôme. Il n'employa pas moins ses grands talents à combattre les hérésies que les vices. Nous en avons des preuves, surtout à l'égard des Novatiens, contre les erreurs desquels il écrivit quelques lettres à un homme qui était engagé dans leur secte. On nous en a conservé trois, qui non-seulement justifient le jugement avantageux que saint Jérôme faisait de lui, mais qui font voir encore combien il était attaché à la vérité de la doctrine reçue successivement dans toute l'Eglise depuis les Apôtres, par le canal d'une tradition pure et constante. C'est là qu'il apprend à tous les fidèles à se distinguer de toutes les sectes, en prenant,

1. *Philip.*, I, 23. — 2. *Eccli.*, XXIV, 12.
3. Cf. *Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes, t. V.

comme lui, *le nom de chrétien et le surnom de catholique*, tandis que les hérétiques portent le nom de leurs chefs ou de leurs auteurs. Ce n'est pas seulement dans des écrits contre les Novatiens que notre Saint s'est rendu le défenseur de la pénitence : il n'a pas moins travaillé auprès des catholiques pour en établir la nécessité et les avantages. Dans une de ses *exhortations* qui nous est restée sur ce sujet, il reconnaît qu'il est quelquefois plus à propos de ne point parler de certains vices, que de les reprendre en les exposant au jour, parce qu'on apprend quelquefois le mal plutôt qu'on ne l'empêche, et qu'il y a des manières d'éteindre le feu qui ne servent qu'à le rallumer. Il se plaignait d'en avoir fait une fâcheuse expérience contre son intention, en publiant son petit livre *du Cerf*. Il avait composé cet ouvrage contre une sorte de jeu profane appelé le *petit Cerf*, qui était fort en usage dans la Gaule Narbonnaise et l'Aquitaine, et qui s'était introduit dans la Catalogne. Mais, au lieu du bon effet qu'il s'en était promis, il avait remarqué que son écrit n'avait servi qu'à exciter davantage la curiosité des personnes portées au mal, et qu'il fallait des remèdes plus sûrs, mais d'une vertu plus secrète, pour agir contre des désordres qui sont publics, et soutenus par la multitude. Ce petit traité *du Cerf* est du nombre des ouvrages de saint Pacien que nous avons perdus : et il ne nous reste, outre ceux dont nous avons parlé, qu'un discours du Baptême, adressé aux catéchumènes. Ce que valent de si précieux restes doit nous faire juger de la grandeur de la perte que nous avons faite. Outre l'élégance du style, qui était très-rare en son siècle, et plus encore dans les suivants, on y trouve une justesse fort grande dans ses pensées, beaucoup de solidité dans ses raisonnements, du tour, de la vivacité et de l'agrément dans sa manière d'écrire : qualités qui, se trouvant jointes à la pureté de la doctrine et des mœurs dans saint Pacien, l'ont fait regarder comme l'un des plus grands ornements de l'Eglise. Il mourut dans une grande et heureuse vieillesse, sous le règne de Théodose l'ancien, vers l'an 390.

SAINTE ALVÈRE.

Alvère se fit la servante du Christ dès son jeune âge. Elle cultiva la piété et la charité avec persévérance et avec progrès, et ainsi se rendit digne du martyre. Frappée avec une hache, par la main de scélérats, elle rendit son âme à Dieu le 9 de mars. Elle a donné son nom au village de Sainte-Alvère, situé dans le diocèse de Périgueux ; on y conserve le chef de la vierge martyre, lequel est marqué d'une large cicatrice. Dans la partie du diocèse de Rodez qui constituait autrefois le diocèse de Vabre, cette vierge martyre est honorée d'un culte spécial. Ses reliques sont conservées dans l'église de Vabre, lieu près duquel coule un petit ruisseau nommé ruisseau de Sainte-Alvère.

C'est le 6 de mars que l'on fait sa fête au diocèse de Rodez.

Xe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Sébaste, en Arménie, les QUARANTE BIENHEUREUX MARTYRS. 320. — A Apamée, en Phrygie, la naissance au ciel des saints martyrs Caïus et Alexandre, qui, comme le rapporte Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, dans son livre contre les hérétiques Cataphryges, remportèrent, dans la persécution de Marc-Antonin et de Lucius Vérus, la palme d'un glorieux martyre. Vers 168. — En Perse, le supplice de quarante saints martyrs. Vers 375. — A Corinthe, les saints martyrs Codrat, Denis, Cyprien, Anectus, Paul et Crescent, qui, dans la persécution de Dèce et de Valérien, et sous le président Jason, périrent par le tranchant de l'épée. 258. — En Afrique, saint Victorin, martyr :

le jour de sa fête, saint Augustin fit un sermon au peuple. — A Jérusalem, saint Macaire [1], évêque et confesseur, à l'exhortation duquel les saints lieux furent purifiés par Constantin et Hélène, et décorés de basiliques saintes. Vers 334. — A Paris, le décès de saint DROCTOVÉE, abbé, disciple de saint Germain, évêque. 580. — Au monastère de Bobbio, saint ATTALE, abbé, illustre par ses miracles. 627.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lagny-sur-Marne, au diocèse de Paris, saint Emilien ou Imelin, abbé, disciple et successeur de saint Fursy. Vers 675. — A Poitiers, sainte Disciole, vierge, religieuse de Sainte-Croix [2]. VIe s. — A Nesle-la-Reposte, près de Villenauxe, en Brie, saint Blanchard, confesseur, dont le corps est honoré en ce lieu avec des reliques de saint Bout. Il y a dans le diocèse d'Auch, près de Mirande, une paroisse qui de son nom s'appelle Saint-Blanquart. 659. — A Montenois, au diocèse de Nevers, consécration d'un autel qui renferme les reliques de saint Savinien et saint Potentien, apôtres du Senonais. — En Belgique, à Vissenaeken, près de Tirlemont, la fête de saint Himelin, prêtre, originaire d'Ecosse, proche parent et contemporain de saint Rombaud. Il fut trouvé après sa mort la figure illuminée d'un éclat céleste. VIIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Palerme, en Sicile, le bienheureux Pierre de Jérémie, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, encouragé dans le ministère de la parole de Dieu par saint Vincent Ferrier, se donna tout entier au salut des âmes.

Martyrologe des Carmes Chaussés. — Les quarante bienheureux Martyrs, dont le supplice et le triomphe sont rappelés à la mémoire la veille de ce jour.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Arménie, saint Pierre, évêque de Sébaste, qui ensevelit les restes des quarante bienheureux Martyrs. Vers 320. — A Venise, saint Méliton et son compagnon, martyrs, dont les corps sont conservés dans l'église de Saint-Lazare [3]. — A Nicée, en Bithynie, les saints Gorgone, officier palatin, et Ferme ou Firmin, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et dans plusieurs autres. — A Antioche, les saintes Agape et Mariane ou Marine, vierges et martyres. — A Nicomédie, les saints Palatin, Firmien et Rustique, martyrs. — En Ecosse, saint Kessog, évêque, qui était fils d'un petit roi d'Irlande. VIe s. — En Egypte, sainte Anastasie, patricienne, qui refusa d'épouser l'empereur Justinien pour se consacrer à Dieu [4]. An 567. — En Toscane, le bienheureux André, abbé, de la congrégation de Vallombreuse, disciple de saint Ariald. An 1097. — Encore à Vallombreuse, le bienheureux Jean, qui s'adonna d'abord à l'art de la magie et de la nécromancie : les remontrances de son abbé firent une telle impression sur son esprit qu'il expia par une pénitence rigoureuse les erreurs d'une partie de sa vie. On dit que sa dévotion particulière à sainte Domitilla, nièce de l'empereur Domitien, lui mérita de voir souvent cette habitante des cieux. 1380. — A Holleschan, dans l'archidiocèse d'Olmutz, le bienheureux Jean Sarcander, prêtre séculier, né à Skotsochan, dans la Silésie supérieure, le 20 décembre 1578, puis curé de Holleschan, où il mourut le 10 mars 1620, martyrisé de la façon la plus cruelle par les hérétiques, soit en haine de la foi de Jésus-Christ, soit parce qu'il refusa de violer le secret de la confession.

1. Il assista au grand concile de Nicée contre Arius, à qui il résista toujours très-vigoureusement dès les commencements de son hérésie. La lettre d'Arius citée par saint Epiphane et Nicéphore, en fait foi. L'historien Socrate nous a conservé une lettre que lui écrivit l'empereur Constantin. Il y eut un autre Macaire, évêque du même siége, au temps de l'empereur Justinien : il fut chassé de son siége parce qu'il défendait l'hérésie des Origénistes, puis rétabli après qu'il se fut rétracté. (Baronius.)

2. Voir le 13 mai.

3. On croit, à Venise, que ces reliques sont celles de deux des quarante bienheureux Martyrs de Sébaste apportées de l'Anatolie par des marchands.

4. Voir sa vie au 18 mars.

LES 40 SAINTS MARTYRS DE SÉBASTE [1]

320. — Pape : Saint Sylvestre. — Empereurs : Constantin Ier et Licinius.

Celui qui conserve la vie et les biens de ce monde, en reniant mon nom, et en me refusant l'honneur qui m'est dû, perdra la véritable vie. *Matth.*, x, 39.

Licinius, empereur romain, et beau-frère de Constantin, par Constance, son épouse, a été l'un des plus cruels persécuteurs de l'Eglise de Dieu. Il est vrai qu'étant associé à l'empire par Constantin, il fit paraître, au commencement, quelque espèce de douceur pour les chrétiens, afin de gagner les bonnes grâces de son beau-frère ; mais, lorsqu'il eut rompu avec lui, et qu'il eut levé le masque de la dissimulation, il fit jouer de sanglantes tragédies. C'était un homme de bas lieu, avare, cruel et si ignorant, qu'à peine pouvait-il écrire son nom ; il se laissait emporter, sans retenue, à tous les excès de sa colère ; il ne voulait point entendre raison, et déclarait ennemis de l'empire ceux qui, au lieu d'imiter ses crimes, avaient cultivé leur âme par la vertu et les bonnes œuvres. Cet homme si violent se trouva en Cappadoce, province de l'Arménie, avec une puissante armée ; il fit publier un édit par lequel il commandait à tous les chrétiens, sous peine de mort, de quitter la religion et la foi de Jésus-Christ. Agricola, gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, exécuta cruellement ces ordres déjà si cruels par eux-mêmes ; il résidait à Sébaste, où saint Blaise, évêque de cette ville, fut une de ses victimes. Dans l'armée, qui avait alors ses quartiers en ce pays, se trouvait la *Légion fulminante*, si célèbre par la pluie miraculeuse qu'elle obtint du ciel, sous Marc-Aurèle. Lysias en était général. Quarante soldats de cette légion, qui étaient de différents pays, mais tous jeunes, bien faits, braves et distingués par leurs services, refusèrent de sacrifier aux idoles. Lorsqu'Agricola vint enjoindre à l'armée d'exécuter les ordres de l'empereur, ces quarante braves, qui, d'après saint Basile, étaient officiers, s'avancent vers le tribunal en disant l'un après l'autre : « Je suis chrétien ». Ainsi, dit saint Basile, on voit les athlètes en un jour de spectacle, se faire inscrire sur la liste des combattants ; voici pourtant une différence. Nos saints athlètes oublient leurs noms de famille ; ils ne disent point : je m'appelle un tel ou un tel ; ils appartiennent tous à la même famille ; étant frères de Jésus-Christ, ils se donnent tous le même nom : « Je suis chrétien ». Agricola essaya d'abord de les gagner par la douceur ; il leur dit qu'il avait des preuves de leur valeur et connaissait l'union qui existait entre eux, qu'il savait les belles actions qu'ils avaient faites pendant la guerre et l'intention que l'empereur avait de reconnaître leurs services par des récompenses dignes de sa grandeur ; mais que, s'ils désiraient conserver sa bienveillance, il fallait qu'ils obéissent à son édit, sinon qu'ils perdraient les faveurs qu'ils pouvaient espérer de sa magnificence, et abrégeraient leur vie à la fleur de leur âge.

1. Voici les noms des quarante Martyrs de Sébaste : Quirion, Candide, Domnus, Méliton, Domitieo, Eunoicus, Sisinius, Héraclius, Alexandre, Jean, Claudius, Athanase, Valens, Hélianus, Ecditius, Acacius, Vibianus, Hélie, Théodule, Cyrille, Flavius, Sévérianus, Valère, Chudion, Sacerdon, Priscus, Eutychius, Eutychès, Smaragde, Philoctimon, Aétius, Nicolas ou Micallius, Lysimaque, Théophile, Xanthée, Anglas, Léonce, Hysichius, Caius et Gorgonius.

Les Saints lui répondirent : « Si nous avons si vaillamment combattu, comme vous dites, pour l'empereur de la terre, que pensez-vous que nous ferons maintenant, qu'il est question de servir l'Empereur du ciel ? Croyez que nous nous comporterons en braves, que nous ne quitterons jamais le bon parti, et que nous y gagnerons la victoire ». Les premières propositions d'Agricola furent suivies de nouvelles menaces ; il dit aux martyrs, que s'ils n'étaient plus soumis, il les ferait casser honteusement, et priver de l'honneur qu'ils avaient de porter les armes : mais qu'il leur donnait le temps d'y songer à loisir. Ensuite, il les renvoya en prison ; et là, ces généreux soldats firent à Dieu cette prière : « Comme nous avons autrefois reçu de vous, Seigneur, la grâce d'être délivrés des dangers, et de triompher dans les combats livrés pour des choses passagères, ainsi maintenant que nous entrons dans le champ de bataille pour votre gloire, ne nous refusez point le secours dont nous avons besoin ». Ils passèrent la nuit en chantant le psaume XC : « Celui qui repose dans le secret du Très-Haut, s'affermira à l'ombre du Tout-Puissant, etc. », et des hymnes à la louange de leur souverain Seigneur. Jésus-Christ leur apparut et leur dit : « Vous avez commencé : tâchez de bien achever ; continuez jusqu'au bout, la couronne n'est donnée qu'à ceux qui persévèrent ». Le lendemain, le gouverneur les fit appeler devant son tribunal, et en présence de plusieurs soldats, leurs amis, après avoir loué leurs belles actions et leur valeur, il les exhorta à condescendre à sa demande, afin qu'il eût le moyen de leur faire du bien, de leur procurer quelques charges et d'augmenter leurs appointements ; mais les voyant inébranlables, et aussi insensibles à ses promesses qu'à ses menaces, il les fit ramener en prison. Et l'un d'entre eux, nommé Quirion, les exhortait par ces paroles : « Mes frères, il a plu à Dieu de nous unir dans une même société de foi et de milice ; ne nous séparons point ni à la vie, ni à la mort ; et comme nous avons servi l'empereur, qui est un homme mortel, nous exposant à mille hasards en diverses entreprises, servons maintenant le Roi du ciel, et sacrifions notre vie pour son amour : il nous récompensera par la vie éternelle, que Licinius ne nous saurait donner. Combien de fois, en étant aux mains avec les ennemis, avons-nous demandé secours à Dieu ? et il nous l'a donné. Quoi ! penseriez-vous qu'il voulût maintenant nous le refuser en cette glorieuse guerre ? Ayons recours à l'oraison, implorons la faveur du ciel ; Dieu est fidèle, il est l'appui de ceux qui souffrent pour sa gloire ». Six ou sept jours après, Lysias, leur général, étant arrivé, ils furent conduits devant lui ; Quirion leur disait en chemin : « Nous avons trois ennemis : Satan, le gouverneur et notre général ; ou, pour mieux dire, nous n'en avons qu'un invisible, qui se sert du ministère de ceux-ci pour nous faire la guerre. Mais quoi ! un seul pourra-t-il vaincre quarante soldats de Jésus-Christ ? Cela n'est pas possible, notre lâcheté seule le peut faire triompher de nous ».

Leur général perdit beaucoup de temps et de paroles pour les porter à quitter leur foi et à changer de croyance ; mais quand il les vit si fermes et si résolus, il les condamna à avoir les dents cassées avec des pierres. Les bourreaux se mirent aussitôt en devoir de faire cette exécution ; mais, par une permission de Dieu, au lieu de frapper sur eux, ils se blessèrent eux-mêmes ; de sorte que le sang leur sortait de la bouche, tandis que les soldats de Jésus-Christ demeuraient comblés des consolations du ciel. Lysias, attribuant ce miracle à la magie et au sortilége, prit une pierre et de colère la jeta lui-même à l'un des saints martyrs ; mais cette pierre, conduite par une autre main plus puissante, bien loin de toucher le martyr, alla frapper

à la bouche le gouverneur, qui en demeura grièvement blessé. On fit reconduire les généreux Martyrs en prison, jusqu'à ce que l'on eût inventé quelque nouveau supplice pour les tourmenter. Ils changèrent ce lieu d'horreur en un temple de gloire par des prières continuelles ; ils chantaient particulièrement le psaume : « J'ai levé mes yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux » ; et, au milieu de leur oraison, Jésus-Christ leur apparut et ils entendirent une voix qui disait : « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Ayez confiance, et ne craignez point les tourments, qui durent peu ; combattez vaillamment pour être couronnés ».

Cette visite du Sauveur les fortifia extrêmement ; de sorte qu'ils passèrent toute la nuit en prières avec une satisfaction inconcevable. Le lendemain matin, ils furent conduits devant le gouverneur pour y entendre la sentence de mort qu'il devait prononcer contre eux. Ce juge les condamna à être jetés dans un étang proche de la ville de Sébaste, afin que leurs corps fussent mis en pièces lorsque l'eau viendrait à se glacer par la rigueur de la saison, qui était extrêmement rude. D'autres disent que cet étang, situé aux portes de la ville, était si fort gelé, que la glace portait partout : beau théâtre pour faire paraître la gloire de leur triomphe ! Quoi qu'il en soit, le juge commanda que les quarante soldats fussent exposés nus sur cet étang, afin d'y perdre la vie par le froid. Mais il fit préparer, auprès de ce même lac, un bain d'eau tiède, afin que, si quelqu'un d'eux, vaincu par la rigueur du froid, voulait renier Jésus-Christ, il trouvât de quoi se soulager. C'était une grande tentation pour eux d'avoir ainsi devant les yeux, sous la main, un remède à leurs peines. Enfin, on mit des gardes toute la nuit autour du lac, de peur que l'exécution de l'arrêt ne fût retardée ou empêchée. Nos braves confesseurs furent bien consolés d'entendre l'arrêt qui les condamnait à la mort ; arrivés au bord du lac, ils se dépouillèrent promptement eux-mêmes de tous leurs habits, s'exhortant et se disant l'un à l'autre : « Les soldats dépouillèrent Jésus-Christ de ses vêtements et les jouèrent, et il endura ce tourment pour nos péchés ; dépouillons-nous maintenant pour son amour, afin de satisfaire pour nos offenses ». Puis, élevant leur esprit et leur cœur vers leur souverain Seigneur, ils s'offrirent à lui comme des victimes qui devaient être consumées dans l'eau et non dans le feu. Ils se jetèrent dans le lac et ne cessèrent de prier Jésus-Christ que, comme ils étaient entrés quarante dans le combat, ils en sortissent aussi quarante victorieux, sans qu'il en manquât un seul à ce nombre sacré. Mais le froid parut si âpre à l'un d'eux, que, vaincu par la douleur, il se glissa hors du lac dans une de ces cuves d'eau tiède pour s'y réchauffer, et y mourut peu de temps après, laissant les trente-neuf autres navrés, à la vérité, de douleur pour la perte irréparable de leur malheureux compagnon, mais plus résolus que jamais de mourir plutôt mille fois que de renoncer à leur foi. Ils s'entretenaient dans ces sentiments, lorsqu'à la troisième heure de la nuit une grande clarté parut sur le lieu où ils étaient ; elle fit fondre la glace et échauffa l'eau par sa chaleur, et les anges descendirent du ciel avec trente-neuf couronnes, qu'ils posèrent sur les têtes des trente-neuf confesseurs de Jésus-Christ, qui étaient demeurés dans le lac. Un des gardes chargés de surveiller les martyrs veillait en se chauffant près du bain : il vit la merveille ; en comptant les couronnes il n'en remarqua que trente-neuf, au lieu de quarante. Cela lui fit ouvrir les yeux et embrasser la foi de Jésus-Christ, avec la résolution de prendre la place du déserteur. Il réveilla vite ses compagnons, et dépouillant ses habits, il se jeta tout nu dans le même lac, parmi les saints martyrs, criant qu'il était chrétien. Ainsi fut exaucée la prière par laquelle

les Saints avaient demandé qu'étant quarante dans le combat, quarante aussi obtinssent la victoire.

Admirons ici les justes et incompréhensibles jugements de Dieu, qui laisse tomber celui qui fléchit, afin que chacun se défie de soi-même, et ne se rassure pas trop pour avoir bien commencé : toute notre confiance doit être en sa bonté et en son ineffable miséricorde.

Le jour étant venu, Agricola fut tout transporté de colère en apprenant ce qui s'était passé ; il fit retirer du lac les martyrs quand on les vit morts ou mourants, et leur fit briser les jambes à coup de bâton, pour achever de les faire mourir. Cependant, ces généreux confesseurs de la vérité chantaient ces paroles d'un psaume : « Notre âme, comme un passereau, a été retirée des piéges du chasseur. Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés, parce que le nom du Seigneur est notre aide ». On chargea leurs corps sur un chariot pour les jeter dans le feu, à l'exception du plus jeune, Méliton, qui était encore plein de vie. Les bourreaux le laissèrent dans l'espoir qu'il changerait peut-être de résolution. Mais sa mère était présente ; elle le prit entre ses bras et le mit avec les autres dans le chariot, en lui disant : « Mon cher fils, l'enfant de mes entrailles, que je serai heureuse si tu sacrifies, pour Jésus-Christ, le peu de vie qui te reste ! Que le sein qui t'a porté neuf mois, et les mamelles qui t'ont allaité seront alors bénis ! Prends courage, ô lumière de mes yeux, efforce-toi de jouir de cette lumière éternelle, qui dissipera les ténèbres de mon affliction. L'ange qui t'a apporté la couronne du ciel t'attend pour te mettre en possession de la gloire ; la glace t'a conduit heureusement jusqu'aux portes du ciel, et le feu te fera entrer en la possession de ton Seigneur. Souffre, mon fils, encore un instant qui te reste seulement, pour remporter la palme du martyre, et me rendre ainsi la plus heureuse et la plus contente de toutes les mères ; car, comme tu m'as été donné de Dieu par sa grâce, il est juste que je te rende à lui pour son amour ». Elevée par la grâce et par son courage au-dessus de la nature, cette femme héroïque parla ainsi sans répandre une larme, et accompagna le chariot jusqu'au bûcher, avec un visage plein de joie.

Agricola ne se contenta pas d'avoir fait brûler les corps de ces glorieux soldats ; mais, de peur qu'ils fussent honorés des chrétiens, il en fit jeter les cendres au vent et les ossements dans la rivière. Ainsi, comme dit saint Basile, en l'oraison qu'il a faite à leur louange, ces illustres martyrs furent premièrement exercés sur la terre, puis en l'air, et ayant passé par le feu, ils furent submergés dans l'eau, afin que les quatre éléments contribuassent à la gloire de leur martyre. Néanmoins, Dieu conserva leurs ossements au milieu des flots ; de sorte qu'ils ne furent ni brisés, ni dispersés, mais restèrent entiers et furent recueillis par les fidèles.

Depuis, ces saintes reliques se dispersèrent de tous côtés, et l'on bâtit une foule d'églises en leur honneur. Saint Grégoire de Nysse raconte qu'il y eut peu de pays dans l'univers chrétien qui n'en possédât. Basile et Emmelie, père et mère de saint Basile le Grand et du même saint Grégoire, originaires l'un et l'autre de la ville de Sébaste, transportèrent des reliques des quarante martyrs dans une de leurs terres, proche de l'Iris ; Emmelie y fit bâtir une église en leur honneur, puis, à sept ou huit stades de là, un monastère de religieuses, dont sainte Macrine, leur fille, fut la première abbesse ; et un d'hommes, dont leur fils Pierre, depuis évêque de Sébaste, eut la conduite. Basile et Emmelie furent enterrés dans l'église élevée par eux aux quarante martyrs ; Macrine y choisit aussi sa sépulture [1]. Le culte de ces Saints de-

1. Voyez la vie de saint Grégoire de Nysse, 9 mars.

vint héréditaire dans cette famille. Saint Basile donna de leurs reliques à deux de ses nièces, qui gouvernaient des religieuses dans la ville de Césarée. Saint Gaudence, évêque de Brescia, en Italie, ayant passé par Césarée, dans un pèlerinage de la Terre-Sainte, vit les nièces de saint Basile, en reçut des reliques des quarante martyrs, et, de retour à Brescia, il y éleva une église en leur honneur et y établit leur culte, qui se répandit bientôt dans tout l'Occident. En France, les villes de Paris, de Lyon, de Reims, de Bourges, de Vienne et beaucoup d'autres, vénèrent les reliques des Martyrs de Sébaste. Une grande portion fut aussi portée à Constantinople et cachée sous terre d'une façon qu'il est trop long de raconter. Une église fut même élevée dessus à l'honneur de saint Thyrse. Ce Saint apparut trois fois à l'impératrice Pulchérie (entre 440 et 453, on ignore l'année), et, lui déclarant l'endroit où gisaient sans honneur les reliques des quarante Martyrs, lui ordonna de les faire transférer avec honneur auprès de son corps. Les quarante Martyrs lui apparurent aussi, revêtus de robes blanches. Après de longues fouilles, on découvrit enfin ce précieux dépôt. On le releva avec une grande pompe, et le culte des saints Martyrs grandit à partir de cette époque.

On représente les quarante Martyrs de Sébaste avec une couronne à la main pour rappeler leur triomphe. Ou bien encore on voit dans les airs quarante anges portant des couronnes ; comme l'un des condamnés avait abandonné ses généreux compagnons, le gardien alla prendre sa place pour ceindre la quarantième couronne. — Le glacier sur lequel ces héroïques martyrs furent étendus nus pendant trois jours et trois nuits, joue naturellement un rôle dans les tableaux qu'on a faits à leur sujet [1].

Métaphraste a décrit le martyre de ces quarante soldats. Saint Grégoire de Nysse, avant lui, a composé deux homélies à leur louange; saint Basile le Grand, son frère, en a fait aussi un excellent éloge, ainsi que nous l'avons remarqué. Leur mort arriva l'an 320, le 9 mars ; mais, à cause de la fête de sainte Françoise, l'Eglise ne célèbre plus la mémoire de leur martyre que le 10. Le cardinal Baronius remarque, en ses *Annales*, sur la même année, que Nicéphore Calixte s'est mépris, lorsqu'il a dit que nos quarante Martyrs étaient mariés aux quarante Vierges qui souffrirent aussi le martyre sous le même Licinius, avec le diacre Ammon, desquelles le martyrologe romain fait mention le 1er septembre.

SAINT ATTALE, ABBÉ DE BOBBIO

627. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier.

Saint Attale, second abbé de Bobbio, en Lombardie, naquit en Bourgogne, de parents fort illustres par leur piété et par leur noblesse. Son père, remarquant qu'Attale avait beaucoup de dispositions pour les lettres, le mit sous la conduite d'Arigius, évêque de Gap, afin qu'il apprît en même temps la vertu et les sciences. Mais Attale, voyant qu'il profitait peu dans le palais épiscopal, et aspirant à une plus haute perfection, résolut secrètement d'embrasser la vie monastique et se retira au monastère de Lérins. Il

1. M. Borée, dans sa correspondance d'Orient (1838), raconte qu'il visita le lieu du supplice des quarante Martyrs. Il est situé à l'est de la ville, près de la porte de Césarée. Il ne reste de l'église élevée en cet endroit qu'une fontaine couverte, de trente pieds carrés. Les Turcs savent que c'est un lieu saint et viennent boire son eau pour guérir leurs maladies. Aujourd'hui encore, les ruisseaux qui serpentent dans la prairie voisine de Sébaste (Siwas), débordent à la fin de l'automne, et forment un vaste lac. La ville étant construite sur un plateau très-élevé, l'hiver y est rigoureux. Pendant plus de quatre mois la terre est couverte de glace et de neige.

y vécut quelque temps avec une merveilleuse pureté ; mais, voyant que les religieux de cette maison se relâchaient des rigueurs de leur règle, il crut qu'il devait chercher un autre lieu de refuge pour s'y retirer. Il quitta donc Lérins et alla trouver saint Colomban, qui avait fondé depuis peu le monastère de Luxeuil, pour y être reçu au nombre de ses religieux. Ce saint personnage, remarquant dans Attale une inclination toute portée à la vertu, fut ravi de l'avoir, et se rendit très-soigneux de son avancement spirituel. Il le mena aussi avec lui en Lombardie lorsqu'il fut exilé de France par Thierry. Notre Saint fit de si grands progrès sous la discipline d'un si bon maître, qu'après la mort de saint Colomban il fut jugé digne de gouverner le célèbre monastère de Bobbio, que le même Saint avait fondé durant son exil par le secours d'Agilulf, roi des Lombards. Mais Attale ne rencontra pas peu de difficulté lorsqu'il voulut maintenir les religieux dans l'étroite observance de leur règle ; quelques-uns d'entre eux murmurèrent hautement contre lui, se plaignant de la sévérité de sa conduite et de la pesanteur du joug qu'il leur imposait. En vain, il fit son possible pour les remettre dans le devoir, et y employa la douceur avec toutes les marques d'un amour vraiment paternel ; en vain il leur montra que les saints Pères avaient tous marché par la voie de la mortification et par le mépris des choses de cette vie présente, il ne put jamais rien gagner sur eux. Plusieurs secouèrent entièrement le joug de l'obéissance, et, sous prétexte de mener une vie solitaire, ils sortirent du monastère pour être en liberté, chargeant ce saint abbé d'une infinité de calomnies et d'impostures ; mais la justice divine ne laissa pas longtemps impunis ces rebelles.

En effet, bientôt après, le principal auteur de ce désordre et celui qui parlait de cet excellent supérieur avec le plus d'impudence, fut saisi d'une fièvre si violente, qu'il reconnut bientôt que c'était un coup de la main de Dieu qui le punissait de son péché ; c'est pourquoi il demanda, avec de grands cris, qu'il lui fût permis de parler au saint Abbé et de lui demander pardon : mais le moyen lui en fut ôté par une mort précipitée. Quelques-uns de ses compagnons, touchés de repentir à la vue d'un si terrible châtiment, allèrent se jeter aux pieds de celui qu'ils avaient offensé, et le supplièrent de leur pardonner leur témérité. Attale leur accorda leur grâce avec beaucoup de générosité, en les recevant comme des ouailles sauvées de la gueule du loup ; il les rétablit chacun en leur ordre. Quant aux autres qui, par honte ou par obstination, ne voulurent point retourner au monastère, où ils devaient obtenir la rémission de leur crime, ils finirent leur vie misérablement et avec des marques visibles de la justice divine : l'un fut tué d'un coup d'épée, et deux autres se noyèrent.

A la suite de ces punitions si exemplaires, Dieu autorisa la conduite de son serviteur par plusieurs actions miraculeuses, qui le rendirent de plus en plus considérable. Le moulin du monastère était en grand danger d'être emporté par un débordement de la rivière de Bobbio, qui a donné le nom à cette abbaye ; il y envoya Sinoalde, diacre, et, lui mettant en main sa crosse, il le chargea de faire le signe de la croix, et de commander aux eaux de prendre un autre cours. Sinoalde y alla, et trouva plus d'obéissance en cet élément que le saint homme n'en avait trouvé dans l'esprit de ses mauvais religieux. Il arrêta les ondes et revint aussitôt raconter ce prodige au saint Abbé, qui lui défendit d'en parler pendant sa vie. Un religieux, qui labourait la terre à une demi-lieue du monastère, s'étant coupé le pouce de la main gauche, eut recours au saint Abbé pour être guéri. Le Saint le renvoya chercher son pouce qu'il avait laissé sur le lieu ; et, le frottant avec de

la salive, il le rejoignit si parfaitement, qu'on eût dit qu'il n'avait point été coupé. Il rendit aussi la santé à un enfant abandonné des médecins. L'historien Jonas, qui raconte ces faits, en fut témoin oculaire.

Quoique notre Saint fît tout son possible pour cacher sa sainteté, son humilité, cependant, ne put empêcher qu'il ne fût considéré comme la merveille de son siècle. Il avait une grande douceur envers ses inférieurs, une modération et une honnêteté extrêmes à l'égard de ses égaux, une sagesse admirable pour récompenser les mérites, une souveraine condescendance pour instruire les ignorants et pour relever et soutenir les faibles, une prudence et un talent particuliers pour accommoder les différends, un courage inflexible pour s'opposer aux superbes et pour combattre les ennemis de la vérité, une intelligence consommée pour toutes sortes d'affaires, et une charité universelle pour tous ceux qui dépendaient de lui ou qui traitaient avec lui. Sa patience ne se lassait jamais dans les adversités, et son cœur ne s'enflait ni ne s'élevait jamais dans les prospérités ; en un mot, c'était un excellent modèle, où toutes les vertus chrétiennes et morales paraissaient avec éclat.

Comme saint Colomban, son prédécesseur, Attale combattit avec vigueur l'arianisme qui infectait encore l'Italie, surtout le Milanais. Aussi Ariowald, roi des Lombards, qui professait cette hérésie, haïssait beaucoup notre Saint et ses moines. Un jour que l'un d'eux passa sans le saluer, car, à cette époque, on suivait souvent à la lettre le précepte de saint Jean : « Ne saluez pas même celui qui est excommunié », le roi ordonna à quelqu'un de ses gens de l'attendre sur le chemin où il devait passer pendant la nuit, et de le tuer. Cet ordre fut exécuté. Mais Dieu ressuscita le mort, et le meurtrier, saisi par le démon, souffrit d'horribles douleurs ; Attale seul put le délivrer. Un autre religieux, que le saint Abbé avait chargé de détruire les restes du paganisme à Tortone, fut saisi par les habitants, qui le jetèrent dans l'eau, et entassèrent sur lui d'énormes pierres. Par un effet de la puissance divine, le Martyr sortit de l'eau sain et sauf, tandis que la plupart des persécuteurs moururent de mort violente.

Cinquante jours avant sa mort, Attale eut avis, par révélation, de se tenir prêt pour un grand voyage ; et ne comprenant pas si, en effet, Dieu le destinait pour quelque terre étrangère, ou si la mort devait finir son pèlerinage en ce monde, il mit tout en ordre dans son monastère, et fit tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre une longue course, et se mettre en chemin si c'était la volonté de Dieu. Mais se sentant saisi de la fièvre vers la fin du terme marqué, il comprit que ce voyage regardait l'éternité. Enfin, connaissant, par le redoublement des accès, que sa dernière heure était proche, il se fit mettre à la porte de sa cellule, où il y avait une croix qu'il touchait toujours en entrant et en sortant, avant de faire sur lui ce signe du salut ; il la salua amoureusement et de toutes les affections de son âme, puis, versant des torrents de larmes, il pria humblement la divine Bonté de lui pardonner toutes ses fautes passées, et de ne pas l'exclure de son paradis. Ensuite, il congédia les assistants, et demanda qu'on le laissât seul quelque temps ; néanmoins, saint Blimond, cet illustre abbé de Saint-Valery, dont nous avons donné la vie le troisième jour de janvier, demeura secrètement auprès de lui, afin de le secourir au besoin. Saint Attale se croyant seul, donna à son cœur une entière liberté d'exprimer ses sentiments. Il implora avec larmes la divine miséricorde, et la conjura de le regarder d'un œil de pitié. Au milieu de ses soupirs, levant les yeux au ciel, il le vit ouvert, et le considéra l'espace de plusieurs heures ; après quoi, ayant fait appeler ses

religieux, il les pria de le reporter dans sa cellule. Le lendemain, il les fit tous assembler, leur fit une pressante exhortation à la persévérance, leur dit plusieurs choses pour les consoler; et enfin, leur ayant donné sa dernière bénédiction, il rendit son âme à celui qui l'avait créé, le 10 mars 627. Il fut enterré dans le monastère de Bobbio, à côté de son illustre maître Colomban. Plus tard, on déposa dans le même tombeau le corps de saint Bertulfe, et les trois Saints partagèrent depuis les mêmes honneurs.

Jonas, écossais, qui fut son disciple après l'avoir été de saint Colomban, écrivit sa vie, ainsi qu'elle se trouva au troisième tome du vénérable Bède, d'où Surius l'a recueillie. Les doctes continuateurs de Bollandus la reportent au second tome de ce mois, après l'avoir collationnée sur quatre anciens manuscrits.

XIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Carthage, les saints martyrs Héraclius et Zozime. — A Alexandrie, le supplice des saints Candide, Pipérion et de vingt autres. — A Laodicée, en Syrie, les saints martyrs Trophime et Thale, qui, dans la persécution de Dioclétien, après des tourments nombreux et cruels, remportèrent la couronne de gloire. 301. — A Antioche, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, lorsque les uns eurent été mis sur des grils ardents, par l'ordre de l'empereur Maximien, non pour les y faire mourir, mais pour prolonger leurs tortures par le feu, et les autres éprouvés par d'autres supplices très-cruels, parvinrent tous à la palme du martyre. IVe s. — Au même lieu, les saints Gorgon et Firme. — A Cordoue, saint EULOGE, prêtre, qui, pendant la persécution des Sarrasins, mérita d'être ajouté aux martyrs de cette ville, ayant, en écrivant leurs combats pour la foi, désiré vivement les imiter. 859. — A Sardes, saint Euthyme, évêque, qui, envoyé en exil pour le culte des saintes images par Michel, empereur iconoclaste, consomma enfin son martyre sous l'empereur Théophile. Vers 827. — A Jérusalem, saint Sophrone [1], évêque. Vers 638. — A Milan, saint Benoît [2], évêque. Vers 725. — Au diocèse d'Amiens, saint Firmin, abbé [3]. — A Carthage, saint Constantin, confesseur. — A Bauco, dans la campagne de Rome, saint Pierre, confesseur, illustre par l'éclat de ses miracles [4].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Tours, saint Gorgon, martyr, dont le corps, trouvé à Rome sur la voie Appienne, auprès de sainte Cécile, fut transporté au grand monastère de Tours, l'an 847, et opéra, en chemin, plusieurs

1. *Saint Sophrone* figure dans les martyrologes grecs ce même jour, avec la mention suivante : Notre saint Père Sophrone, patriarche de Jérusalem, natif de Damas, remarquable par une érudition très-étendue, par sa science des divines Ecritures et par sa piété. Il succéda à l'évêque Modeste, au temps du pape Honorius. Il était encore sur son siége sous le pontificat de Jean IV. Il tint un synode à Jérusalem contre les Monothélites et rédigea la lettre synodale envoyée à cette occasion au pape Jean. — Baronius.

2. *Saint Benoît* figure dans les tables de l'Eglise de Milan. Paul, diacre *(de gestis Longob.)*, parle de lui en ces termes : Le vénérable évêque Benoît, homme d'une éminente sainteté, dont la glorieuse et sainte renommée remplissait toute l'Italie. Ce saint Evêque ouvrit un refuge aux femmes repenties de sa ville épiscopale : ce qui montre que l'Eglise a, dans tous les temps, été animée du même esprit de charité. Il prononça aussi l'oraison funèbre de saint Cadoald ou Ceadwall, roi des Anglo-Saxons, qui avait abjuré l'idolâtrie et avait été baptisé à Rome par le pape Sergius. 20 avril 687.

3. Il n'y a jamais eu d'abbé du nom de saint Firmin dans l'Amiénois; c'est là une confusion avec saint Firmin *(Firmanus, Firmianus)* qui fut abbé à Saint-Savin, dans la marche d'Ancône, et qui mourut le 11 mars 1020.

4. Saint Pierre de Bauco était un soldat espagnol qui se fit ermite en Italie pour sauver son âme. Epoque inconnue.

grands miracles. — Dans la forêt de Compiègne, saint Vigile, évêque d'Auxerre, massacré pour la justice par les émissaires de Varaton, maire du palais et successeur d'Ebroïn. 689 [1]. — A Cambrai, saint VINDICIEN, évêque et confesseur. Vers 712. — A Agen, la fête de sainte Alberte, vierge [2]. — A Tarbes, la fête de saint CÉRASE, premier évêque d'Eause, dont l'entrée au ciel est marquée le 24 avril. — A Saint-Jean de Maurienne, en Savoie, le bienheureux Ayrald, de prieur de la Chartreuse des Portes, en Bugey, devenu évêque de cette ville, qui, conservant admirablement les mœurs monastiques au milieu de la sollicitude pastorale, mérita la gloire des deux états; il reçut la récompense éternelle des mains du Seigneur, l'an 1146, et fut illustre par ses miracles pendant sa vie aussi bien que dans son tombeau. Le culte rendu, de temps immémorial, au saint évêque de Maurienne, a été approuvé le 23 décembre 1862.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Jérusalem, saint Sophrone, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologes de Saint-Benoît, des Camaldules et de Vallombreuse. — A Léon, en Espagne, saint Vincent, abbé et martyr, qui fut condamné à mort par les ariens, pour la confession de la foi, et qui termina sa vie, frappé d'un coup d'épée pendant qu'il priait pour ses persécuteurs. — A Limoges, au monastère d'Obazine, saint Etienne, premier abbé de ce lieu et fondateur de plusieurs maisons de cénobites, qui, s'étant mis, lui et tout ce qu'il possédait, à la disposition des supérieurs de l'Ordre de Cîteaux, jeta un grand éclat par ses vertus et ses miracles.

Martyrologe de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs. — La mémoire des saints Martyrs et des autres Saints dont les corps et les glorieuses reliques sont conservés dans les églises de notre Ordre.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Sainte Françoise, veuve, qui s'en alla au ciel le 9 mars, à Rome. — A Aquila, chez les Vestins (Abruzze-ultérieure), la bienheureuse Antonie de Florence, première abbesse du monastère d'Aquila, célèbre par la sainteté de sa vie et par de grands miracles. Lorsque la fête des sept douleurs de la bienheureuse Vierge Marie est empêchée, le vendredi après le dimanche de la Passion, par une fête d'une dignité ou d'un rit supérieur, alors ce même vendredi on lit en premier lieu : La fête des Sept Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de Saint-Augustin. — La fête de la pureté de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe des Capucins. — Sainte Catherine de Bologne.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Georges-Théophore, thaumaturge. — A Léon, en Espagne, saint Vincent, abbé du monastère de Saint-Claudius; saint Ramire, prieur du même monastère, et douze religieux, mis à mort par les Suèves ariens en haine de la foi catholique. Les reliques de saint Vincent de Léon sont à Oviedo. Vers l'an 555. — En Ecosse, saint Constantin, roi, qui, abandonnant le trône à son fils, alla trouver saint Colomban, se fit moine, devint abbé, et prêcha la foi chrétienne aux Scots et aux Pictes. An 576. — En Irlande, le bienheureux Engus Kélédée, évêque et abbé. Vers 824. — Encore en Espagne, la bienheureuse Auria, vierge, du monastère de Saint-Emilien, qui était soumis à la règle de Saint-Benoît, et abrita des religieuses durant les invasions des Maures. Elle eut le bonheur de voir sainte Agathe, sainte Eulalie et sainte Cécile, dont elle aimait à relire les souffrances. Quelques-uns pensent que la ville de Soria (Sancta-Auria), doit son nom à cette bienheureuse vierge. An 1100.

1. Ou 684, d'après la *France pontificale*. « Il est certain », dit M. Fisquet, qui affirme sans prouver, « qu'il mourut le 11 mars 684 ». Or, cela n'est pas certain du tout, puisque Varaton ne fut maire du palais que pendant quelques mois dans les années 688-689. Saint Vigile signala son épiscopat par la fondation d'un hôpital pour les pauvres et d'une église dédiée à *Notre-Dame-là-d'Hors*. Les Huguenots brisèrent la châsse de saint Vigile en 1567. Cf. *Acta Sanctorum*.

2. Voir, au 20 octobre, les *Actes des Martyrs d'Agen*.

SAINT VINDICIEN, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

620-712. — Papes : Boniface V ; Constantin. — Rois de France : Clotaire II ; Dagobert III.

Soyez toujours prêts, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra. *Matth.* XXI.

Vindicien vint au monde en un bourg appelé Bullecourt, au territoire de Bapaume en Artois, vers l'année 620. Les fondations magnifiques qu'il a faites depuis, avec le revenu de son patrimoine, montrent assez qu'il était issu de parents riches et des plus considérables du pays. Son enfance se passa dans une innocence parfaite. La crainte et l'amour de Dieu croissant en lui avec l'âge, son occupation principale en sa jeunesse était d'aller souvent à Arras, par un chemin écarté, que l'on a depuis appelé de son nom, pour y passer les heures et les journées entières à prier dans les églises et à entendre la parole de Dieu. Il se fit en même temps auprès de la ville un petit oratoire ; après s'être acquitté de ses devoirs extérieurs de dévotion, il s'y retirait tout seul pour s'exercer aux jeûnes, aux veilles et à la contemplation des choses divines. Il remporta de cette manière de grandes victoires sur lui-même, refrénant ses passions, domptant sa chair et ajoutant à cette étude continuelle de la mortification, les œuvres de charité envers les pauvres : toutes choses qui le rendirent en peu de temps un modèle de perfection, et un homme excellent en toutes sortes de vertus.

Il fut aidé dans ces commencements par le grand saint Eloi, évêque de Noyon, qui avait fait bâtir, sur une montagne assez voisine du lieu où notre Saint faisait sa retraite, et que l'on appelle aujourd'hui le Mont-Saint-Eloi, un petit domicile où vivaient dix solitaires en grand silence et séparés les uns des autres. Comme ce saint évêque visitait souvent ce lieu de piété, pour y respirer plus librement l'air de l'éternité après les grandes occupations de sa charge, saint Vindicien, qui s'y rencontrait en même temps, profitait admirablement de son entretien, et puisait abondamment à cette source, la science du salut et les saintes adresses de la perfection chrétienne. Il avait aussi de fréquentes communications avec Aubert, évêque d'Arras et son pasteur, et avec d'autres saints personnages de son voisinage. Et comme il apprenait de l'un la douceur et la patience, de l'autre le zèle infatigable à secourir le prochain ; de celui-ci, la modestie, la tempérance et la chasteté ; de celui-là, le mépris général de toutes les choses de la terre, il se fit dans son âme un bienheureux concert de tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus saint dans ces grands hommes, qui étaient regardés comme les merveilles de leur siècle.

Sa prudence et son mérite éclatèrent particulièrement dans une assemblée qui se fit à Arras, pour la conclusion du testament de sainte Rictrude, avant qu'elle se retirât dans son abbaye de Marchienne. Le grand saint Amand, évêque de Maëstricht, l'ayant prié de s'y trouver, il y travailla à cette affaire avec tant de jugement et de bon sens, qu'on vit bien que s'il était retiré dans une solitude, ce n'était pas faute de lumières pour manier les affaires les plus importantes, mais par le désir de servir Dieu plus parfaitement. Dès lors saint Aubert jeta les yeux sur lui pour le faire son successeur, et le nomma son grand-vicaire à Arras. C'est ce qui fait croire que notre Saint contribua

beaucoup, par ses conseils et par ses grands biens, à la fondation de la célèbre abbaye de Saint-Vaast, que saint Aubert avait déjà commencée ; il dut aussi assister, avec son évêque, à la translation du corps de saint Vaast, en la nouvelle église de cette abbaye, et à celle du corps de saint Fursy, lorsque saint Eloi transféra les reliques de ce dernier Saint du premier lieu de sa sépulture en celle de l'église collégiale de Péronne.

Vindicien, ayant été élu évêque d'Arras et de Cambrai, après la mort de saint Aubert, l'an 675, remplit parfaitement tous les devoirs d'un véritable pasteur. Il parcourait toutes les paroisses de son diocèse avec une charité infatigable ; et, quoiqu'il ne manquât pas de vigueur et de sévérité à l'égard de ceux qui s'obstinaient dans le vice, il avait une douceur et une bonté si admirables pour les autres, qu'il remédiait généralement à tous leurs maux corporels et spirituels, consolant les affligés, fortifiant ceux qui perdaient courage, donnant de grandes aumônes aux pauvres, et surtout gagnant une infinité de pécheurs à Dieu.

Mais les faits qui signalèrent son épiscopat, nous le feront mieux connaître que de simples éloges.

Le premier, en suivant l'ordre des temps, est la translation solennelle qu'il fit du corps de sainte Maxellende, martyrisée à Caudry, peu de jours avant la mort de saint Aubert, par un seigneur qu'elle avait refusé d'épouser, et dont les restes sanglants avaient été déposés dans l'église de Pommereuil. C'est là qu'une pieuse veuve, qui avait coutume d'adresser à Dieu sa prière auprès du tombeau de la jeune martyre, entendit ces paroles : « Allez trouver le Pontife de Cambrai, Vindicien, et dites-lui qu'il vienne ici avec des prêtres et des clercs pour lever le corps de la vierge Maxellende, le porter à l'endroit où elle a été tuée, et l'y ensevelir. Le Tout-Puissant, pour glorifier son nom, doit opérer beaucoup de prodiges en ce lieu, où par amour pour Jésus-Christ, elle a été mise à mort par des impies ». Saint Vindicien écouta le récit de la vénérable veuve avec une attention religieuse, lui adressa toutes les questions que la prudence lui suggérait ; puis, reconnaissant, à n'en pas douter, que c'était là une manifestation de la volonté du ciel, il ordonna tous les préparatifs de cette cérémonie. Au jour fixé, il publia un jeûne pour attirer les bénédictions du ciel, et se transporta ensuite, avec une partie de son clergé et un grand nombre de fidèles, au lieu où reposait le corps de la Sainte.

Une des circonstances les plus frappantes qui signalèrent cette translation, celle surtout qui remplit de consolation le cœur de saint Vindicien, ce fut la conversion et la guérison miraculeuse d'Harduin, meurtrier de la Sainte. Ayant été conduit, sur sa demande, au-devant du cortége que suivait l'évêque, il s'était jeté à genoux auprès du brancard sur lequel reposait le corps de la vierge martyrisée. Saint Vindicien, immobile au milieu de son clergé, suivait du regard cette scène attendrissante, lorsque, tout à coup, il voit Harduin se relever plein de joie et accourir vers lui en lui racontant sa guérison et les miséricordes dont le Seigneur venait d'user à son égard. A l'aspect de ce grand coupable prosterné à ses pieds, et répandant des larmes en abondance, le saint évêque est au comble du bonheur. Il ne peut contenir les sentiments qui remplissent son âme, et, s'adressant à la foule, émue d'un tel spectacle : « Mes frères », dit-il, « vous avez tous vu l'œuvre que le Seigneur vient d'opérer en votre présence. Rendons-lui grâces et remercions-le de ce qu'il daigne glorifier ainsi la vierge Maxellende. Point de doute que ce que nous faisons ici ne soit sa volonté. Achevons donc cette sainte cérémonie avec respect et dévotion ». Ayant ainsi parlé, saint Vindicien donna

sa bénédiction à la multitude, qui continua sa marche en louant Dieu jusqu'au village de Caudry. Après qu'il eut célébré les saints mystères et placé dans un lieu convenable les reliques de sainte Maxellende, le digne évêque songea à perpétuer, par une fondation pieuse, le souvenir du triomphe qu'elle avait remporté. Pour cela, il établit à Caudry une communauté, chargée de veiller sur le dépôt sacré et de servir Dieu dans la pratique des vertus.

L'année où saint Vindicien rendait cet éclatant hommage à une jeune vierge martyrisée, une maison de prière s'élevait à Honnecourt pour quelques personnes qui demandaient à y vivre dans la chasteté parfaite et l'amour de Dieu. Elle était fondée par un seigneur du pays, appelé Amalfride, et son épouse Childeberte, en faveur de leur fille Auriana. Saint Vindicien consacra l'église de ce monastère avec le vénérable Lambert, évêque de Maëstricht, qui, bientôt après, répandit son sang pour la cause de Jésus-Christ.

Entre les abbayes déjà florissantes d'Elnon et de Marchiennes, s'élevaient deux autres monastères, qui promettaient encore des fruits de salut à cette contrée privilégiée. Jean, seigneur du lieu, et Eulalie, sa sœur, avaient formé le désir de se consacrer au Seigneur, et de se retirer dans la communauté qu'ils réuniraient, l'un d'hommes pieux, l'autre de vierges et de veuves, tous disposés à ne plus vivre que pour Dieu. Les travaux accomplis, saint Vindicien vint bénir et consacrer ces deux églises, placées sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul. Presque au sortir de ce lieu, saint Vindicien était invité par saint Amand à assister à la consécration de l'église de son monastère d'Elnon. Cette fois, il se trouva dans la société de saint Réole, métropolitain de la province de Reims, de saint Mommolin, évêque de Tournai et de Noyon, de saint Bertin, abbé de Sithiu, et de plusieurs autres saints personnages, disciples de saint Amand. Tous ensemble ils offrirent leurs prières à Dieu pour l'exaltation de la religion, la propagation de l'Evangile et la sanctification des âmes. Tous aussi entendirent le testament que lut alors en leur présence saint Amand, et qu'il les pria de confirmer en y ajoutant leur nom. Le saint évêque d'Arras le fit en ces termes : « Au nom du Christ, moi, Vindicien, pécheur, j'ai souscrit ». Ceci se passait le 17 avril de l'an 679.

Saint Vindicien rentrait à Cambrai, quand un autre évêque arrivait dans le diocèse d'Arras, les yeux crevés, les lèvres mutilées, le corps tout meurtri, et conservant à peine quelques gouttes de sang qu'il allait bientôt répandre. C'était saint Léger, l'un des évêques persécutés par Ebroïn, et celui dont le souvenir a laissé une plus profonde impression dans la mémoire des peuples. Mis à mort dans la forêt de Sarcing, en Artois, par les ordres de l'implacable maire du palais, il avait consommé son long martyre par une mort glorieuse, que Dieu couronna aussitôt par des prodiges. En effet, tous les évêques et les chrétiens fidèles de France, que le bruit de l'attentat commis sur saint Léger avait d'abord profondément affligés, se sentirent remplis de consolation, quand ils apprirent les miracles qui s'opéraient au tombeau du Pontife martyrisé. A quelque temps de là, plusieurs évêques, réunis dans une ville importante du royaume, s'entretenaient entre eux des affaires de l'Eglise et surtout du meurtre sacrilége de saint Léger. Parmi eux se trouvait saint Vindicien. Ils décidèrent d'une voix unanime que des représentations respectueuses seraient adressées au roi Thierry, sur l'attentat commis contre la personne du saint évêque d'Autun. Tous aussi convinrent de déférer ce dangereux honneur à l'évêque de Cambrai et d'Arras, que son caractère et sa vertu semblaient

rendre plus capable de remplir avec succès une mission si difficile. Sans s'effrayer des conséquences que pourrait avoir pour lui une semblable démarche, saint Vindicien se soumit à la décision de ses collègues. Il remit son sort entre les mains de Dieu et aborda courageusement le monarque au milieu des principaux seigneurs de sa cour. Après quelques paroles pleines de sagesse, qui lui concilièrent la bienveillance des spectateurs, il commença à représenter au roi avec respect « que c'est un devoir pour l'évêque de reprendre celui qui a failli, de peur qu'il ne meure dans son péché, et que l'évêque ne soit puni avec lui ». Puis, après ce préambule dans lequel l'intérêt du coupable était surtout invoqué et mis en avant, saint Vindicien, s'adressant directement à Thierry, ajoutait : « qu'il devait écouter avec soumission quelques paroles de reproche sur le meurtre de saint Léger, commis à sa connaissance ; que ce crime était si grand que des évêques réunis en conseil ne savaient presque quel remède ordonner pour une semblable blessure ; qu'il fallait que le roi se réconciliât avec Dieu en toute humilité, qu'il reconnût sa faute, et qu'avec le juste Job qui, lui aussi, était puissant dans son pays, il prononçât ces paroles : « Je n'ai point caché mon péché, mais je l'ai confessé en présence de tout le peuple » ; qu'il devait pareillement imiter le roi David dans la conduite qu'il tint après son péché, avouer comme lui publiquement sa faute, et comme lui se prosterner devant le Seigneur pour la pleurer. Alors », ajoutait-il en finissant, « le roi méritera d'entendre comme David cette promesse : « Parce que vous vous êtes repenti de votre iniquité, elle vous est pardonnée ; vous ne mourrez point ». Thierry écouta l'évêque avec respect, déclara qu'il reconnaissait sa faute, et qu'il s'efforcerait de la réparer : « en sorte », continue le biographe du Saint, « que les spectateurs se demandaient entre eux si Vindicien avait été plus ferme dans ses reproches que le roi n'avait été prompt dans sa soumission ».

L'assemblée des évêques avait heureusement accompli l'un des plus importants objets qu'elle s'était proposés. Une autre question, bien grave aux yeux de ces hommes de foi, s'offrait maintenant : il s'agissait de savoir à qui serait donné le corps du saint martyr. Trois Pontifes avaient exposé de justes réclamations, et il paraissait difficile de décider auxquelles il était plus convenable de céder. Ansoald de Poitiers représentait que saint Léger, outre qu'il était son parent, avait gouverné ce diocèse en qualité d'archidiacre, et dirigé, pendant six ans, le monastère de Saint-Maixent, situé non loin de sa ville épiscopale. De son côté, Hermenaire d'Autun, le successeur de saint Léger, demandait qu'on rendît à son peuple celui qui avait été son pasteur et son père. L'assemblée était déjà émue et édifiée du discours de ce pieux prélat, lorsque saint Vindicien, prenant la parole, réclama les restes sanglants et mutilés de ce martyr, que la Providence avait amené au milieu de son troupeau pour lui donner sa couronne. « Vénérables Pontifes », leur dit-il, « la chose ne se peut faire comme vous le dites. C'est à moi que doit rester le privilége de posséder ce bienheureux corps : pareil honneur est dû au lieu où il a daigné prendre son repos. Si vous pesez tout avec justice, aucun de vous deux ne réclamera le corps du saint martyr ; car si vos églises l'ont eu, l'une pour archidiacre, l'autre comme évêque, la nôtre l'a comme martyr. C'est parmi nous qu'il a heureusement combattu sous les drapeaux du Christ, c'est au milieu de nous qu'il a vaincu. Mais à quoi bon ces délibérations ? Lui-même n'a-t-il pas manifesté sa volonté ? S'il avait voulu reposer chez vous, il n'eût jamais illustré notre diocèse de tant de miracles. Mettez donc fin à tous ces débats, et ne cherchez point au saint martyr d'autre asile que celui qu'il a choisi. Ce lieu, nous pouvons l'embellir d'édifices magnifiques et y

placer de nouveaux ministres ». Ainsi parla saint Vindicien : les pères réunis décidèrent qu'il fallait consulter par le sort la volonté du Seigneur ; et leur foi, aussi naïve que sincère, termina ainsi ce pieux débat. Le corps saint échut à Ansoald, évêque de Poitiers. Saint Vindicien en reçut une partie du chef qu'il déposa dans son abbaye de Saint-Vaast d'Arras. D'après une ancienne tradition, on croit que cette maison possédait, entre autres reliques précieuses, la pierre sur laquelle avaient été recueillis les yeux sanglants du Pontife.

Le roi Thierry, de son côté, se plut à donner des marques éclatantes de son repentir ; et les bonnes œuvres multipliées qui signalèrent les dernières années de son règne, confirmèrent la vérité de l'impression faite sur son âme par la parole de saint Vindicien. « Et parce que », ajoute l'historien du Saint, « le sang de saint Léger, injustement répandu dans le pays des Atrébates, avait été une occasion de grands troubles pour cette partie du territoire des Francs, où saint Vaast avait apporté la foi, l'évêque Vindicien obtint du monarque que le monastère d'Arras (depuis appelé Saint-Vaast) ressentît surtout les effets de son généreux repentir.

Ce monastère, commencé par saint Aubert sur l'emplacement de l'oratoire où se retirait d'ordinaire saint Vaast pour vaquer à la prière et à la contemplation, était devenu pour saint Vindicien l'objet d'une sollicitude spéciale. Il entrait dans ses vues d'accomplir en tout la volonté de son vénérable prédécesseur, et d'établir dans la ville épiscopale d'Arras une communauté d'hommes fervents, pour la sanctification des âmes. Dans ce dessein, il n'épargna nuls sacrifices, nulles dépenses ; tellement qu'il a été considéré de tout temps comme le premier et le plus insigne bienfaiteur de cette abbaye. Si l'on en croit certains auteurs, saint Vindicien aurait fait à cette époque un voyage à Rome, et aurait obtenu du souverain Pontife des bulles qui confirmaient les donations et priviléges accordés au monastère de Saint-Vaast. Jusqu'alors il en avait gardé la direction : l'état encore précaire de la communauté, le petit nombre des membres qui la composaient, le besoin continuel de ses conseils et de ses secours, demandaient cette surveillance immédiate de l'évêque fondateur. Mais quand saint Vindicien vit le développement que prenait cette maison, il songea à y placer un abbé, sur qui il pût se reposer de ce soin, et qui lui vînt en aide dans l'administration de l'église des Atrébates. Le roi Thierry ne fut pas étranger à cette détermination : l'intérêt toujours croissant qu'il portait à cette abbaye, où il voulait être enseveli avec son épouse, lui faisait chercher tous les moyens d'assurer sa prospérité. Après en avoir conféré avec le prince, saint Vindicien appela pour la gouverner le bienheureux Hatta, religieux de Blandinberg, près de Gand, et l'un des disciples de saint Amand. Ce choix sage et fait à propos produisit tous les fruits qu'on attendait. Saint Vindicien se confiant sur un homme rempli de l'esprit de Dieu, s'éloigna pour aller en d'autres lieux où sa présence devait aussi procurer un grand bien.

Ces événements nous conduisent à 685, date à laquelle on fixe l'arrivée du bienheureux Hatta au monastère de Saint-Vaast. L'année suivante, saint Vindicien appelait ce saint abbé à la consécration de la nouvelle église, bâtie au monastère d'Hamage par les soins de Gertrude, qui venait de succéder à sainte Eusébie. Le Pontife fit en même temps, au milieu d'un concours de fidèles, la translation du corps de cette abbesse et de sainte Gertrude, son aïeule.

A partir de ce moment, le biographe du saint évêque ne signale plus de faits particuliers, et expose à nos yeux sa conduite au milieu de ses ouailles.

« Saint Vindicien », dit-il, « avait fait tant et de si grandes choses dans la maison de Dieu, qu'il surpassait ou du moins égalait les autres Pontifes. Toute sa vie, il ne refusa aucun secours, et ne recula devant aucune fatigue, pour combler les églises et les monastères de son diocèse des biens spirituels et temporels, et gagner des âmes à Jésus-Christ. Et parce que, selon la sentence du Saint-Esprit, ce n'est pas la parole mais la vie qui persuade, il apportait un soin extrême pour l'accomplissement de ses devoirs de pasteur, et offrait sans cesse à son troupeau, par ses paroles et ses œuvres, d'admirables exemples de vertu et de piété. Il distribuait avec abondance aux pauvres et aux malheureux les richesses que lui procurait son patrimoine, et, conformément à l'oracle de l'Evangile, il renfermait dans le ciel un trésor qui ne doit jamais périr ». Jusque dans ses dernières années, saint Vindicien s'occupa, avec la plus active sollicitude, du salut des âmes. Quand il voulait se reposer de ses fatigues et rendre à ses membres, appesantis par l'âge, la force et la vigueur dont ils avaient besoin, il se retirait au monastère de Saint-Vaast, au Mont-Saint-Eloi, ou dans quelque autre retraite. Là, il vivait comme un père au milieu de ses enfants, priant Dieu pour son troupeau et achevant de se sanctifier par toutes sortes de bonnes œuvres. Des affaires importantes, ou peut-être simplement le désir de visiter ces parties lointaines de son diocèse de Cambrai, l'ayant conduit à Bruxelles, il y fut saisi de la fièvre et perdit ses forces en peu de jours. Sentant que sa fin approchait, il appela les disciples qui l'avaient accompagné, leur donna ses derniers avertissements, et leur demanda qu'après sa mort, on transportât son corps au monastère du Mont-Saint-Eloi, qu'il choisissait pour le lieu de sa sépulture. Ces paroles prononcées, il se recueillit en lui-même et remit son âme à son Créateur, au milieu des prières et des pleurs de ses enfants spirituels. Saint Vindicien avait alors atteint sa quatre-vingtième année.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT VINDICIEN.

Son corps, rapporté de Bruxelles avec respect, fut déposé par des évêques et d'autres prélats dans le monument qu'on lui avait préparé au Mont-Saint-Eloi. Il resta dans ce lieu jusqu'au jour où il fut levé de terre, à cause des nombreuses guérisons qui s'y opéraient. Le bruit s'en répandit au loin, et une foule de pèlerins arrivaient pour se recommander à sa protection. Des rois et des princes y envoyèrent leurs offrandes. Haligtaire, évêque de Cambrai et d'Arras, demanda avant de mourir (831), qu'on y ensevelit son corps, et Hincmar de Laon y envoya vers le même temps sa nièce, qui y recouvra l'usage de la vue, qu'elle avait complétement perdue.

Des jours de deuil et de désolation arrêtèrent ces élans de la dévotion des peuples. Les Normands, après avoir commis d'affreux dégâts dans tout le pays, vinrent attaquer l'abbaye du Mont-Saint-Eloi, et la détruisirent de fond en comble, après avoir massacré les religieux qui n'avaient pu échapper à leur aveugle rage. Pendant soixante ans, ce lieu ne présenta plus qu'un amas de ruines. La Providence ayant permis que le tombeau de saint Vindicien fût alors découvert (940), l'évêque Fulbert, accompagné de plusieurs prélats, leva ses précieux restes avec solennité. Quelques mots que l'on trouva gravés auprès du corps, ne permirent pas de douter de son identité. Après l'avoir renfermé dans une belle châsse, Fulbert en confia le dépôt à huit clercs ou chanoines, qu'il plaça dans une église, bâtie par ses soins sur l'emplacement de l'ancien monastère. Ce lieu fut encore souillé par le meurtre de plusieurs chanoines, qui s'opposaient à des actes de rapine et de brigandage, à l'époque où Richard, duc de Normandie, traversa l'Artois pour aller attaquer l'empereur Henri II, alors occupé à faire le siége de Valenciennes (1006).

Quand l'évêque Gérard Ier fit, le 18 octobre 1030, la dédicace de la nouvelle église de Notre-Dame à Cambrai, qu'il avait réparée et considérablement agrandie, il ordonna d'apporter, pour cette cérémonie, les reliques des anciens pontifes qui avaient gouverné ce diocèse, et entre autres celles de saint Vindicien. On trouve aussi qu'en plusieurs circonstances, ces restes vénérables furent portés processionnellement dans l'Artois, la Flandre et le Hainaut, selon la coutume du moyen âge.

Pendant les guerres qui eurent lieu en France entre les factions si connues des Armagnacs et des Bourguignons (1419), Michel Dalenne, alors abbé du Mont-Saint-Eloi, envoya à Douai la châsse qui renfermait les reliques du saint évêque : elles y restèrent trente ans, après lesquels on les

transféra dans l'église de Notre-Dame à Arras. Ce fut le 7 juillet 1453 qu'on les replaça dans l'abbaye. C'est à cette occasion que Hugues, légat apostolique, accorda une indulgence de cent jours à ceux qui, le jour anniversaire de cette translation, ou à toute autre fête de saint Vindicien, viendraient adorer Dieu en ce lieu. Deux ans plus tard, le cardinal Nicolas de Sainte-Croix, alors à Arras, pour rétablir la paix entre Charles VII, roi de France, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, accorda de nouveaux priviléges en faveur de ceux qui, après avoir confessé leurs péchés et fait aux pauvres une aumône, viendraient, dans l'octave de cette même translation, implorer le secours de Dieu par les mérites de son serviteur. Toutes ces faveurs spirituelles n'étaient qu'une augmentation faite à celles qu'avait déjà accordées, dès l'an 1252, le pape Innocent IV, pour tous les fidèles qui célébraient d'une manière pieuse la fête de saint Vindicien. Durant les guerres de Philippe II d'Espagne contre Henri IV, roi de France, ces précieuses reliques furent encore renfermées dans le refuge que les religieux du Mont-Saint-Eloi avaient à Chaune, pour les soustraire aux pillages auxquels les provinces du Nord étaient exposées (1598). Elles y restèrent jusqu'en 1601, époque où on les reporta au Mont-Saint-Eloi.

Les reliques de saint Vindicien furent sauvées, à l'époque de la Révolution, par le vénérable M. Antoine Le Gentil, religieux de Saint-Eloi, successivement professeur de théologie, archiviste, prieur de Rebreuve et prieur de Gouy-en-Ternois. L'abbé de Saint-Eloi, alors régnant, Augustin Laignel, se faisait illusion sur la portée que devait avoir la Révolution; il ne prenait pas assez de précautions pour se soustraire, aussi bien que les dépôts sacrés qui lui étaient confiés, aux excès auxquels l'impiété allait se porter. Lui-même cependant devait être une des victimes de cette Révolution, et payer de sa tête sa fidélité inébranlable à son Dieu.

M. A. Le Gentil avait mieux saisi le véritable point de vue, mieux apprécié la situation. Aussi profitant de la confiance absolue et bien méritée que son supérieur avait en lui, et dans le but de sauver, malgré lui en quelque sorte et à son insu, ce qu'il y avait de plus précieux dans leurs trésors, il profita d'une visite qu'il faisait à l'abbaye, où souvent l'appelait la confiance de M. Laignel, pour enlever les reliques de saint Vindicien, avec les lames de plomb et autres authentiques, les déposer dans un coffre et les cacher dans la terre, au milieu d'un jardin de son prieuré de Gouy, à un endroit connu de lui et de plusieurs personnes sur la foi desquelles il pouvait compter.

C'est là que reposèrent, pendant l'orage qui éclata sur la France, les saintes reliques, autrefois si vénérées et entourées de tant d'honneur et d'éclat! A peine M. Le Gentil vit-il la tourmente apaisée, qu'il revint de l'exil, et sa première demande fut, non pas relative aux autres objets précieux qu'il avait également sauvés, mais bien : « Le corps de saint Vindicien est-il encore là? » Et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite : « Dieu soit loué! » s'écria-t-il, et avec une piété pleine de l'expansion la plus vive, il alla vénérer et reprendre son saint dépôt.

Des positions élevées, en rapport du reste avec son mérite bien connu, lui furent offertes par Mgr de La Tour d'Auvergne, alors évêque d'Arras; il les refusa modestement et avec une constance que rien ne put ébranler. Il voulut mourir dans son prieuré de Gouy, où seulement il consentit à exercer les fonctions de curé. Ce ne fut pas sans peine qu'il se résigna à se dessaisir, en faveur de la cathédrale d'Arras, des reliques de saint Vindicien. Il comprit pourtant qu'un simple prêtre ne pouvait avoir en sa possession un de ces trésors qui toujours ont été la propriété d'une église et non d'une personne, quelque élevée en dignité qu'elle pût être. L'abbaye de Saint-Eloi n'était plus, la cathédrale d'Arras lui succédait dans ses droits et priviléges, au moins en semblable matière; c'était donc à l'évêque d'Arras que régulièrement devait être faite la remise de ce trésor.

Il fit en effet cette remise, par acte, sous forme de lettre, aujourd'hui encore conservé dans la châsse de saint Vindicien. Deux ossements assez considérables (rotules), furent laissés à Gouy; ils avaient été extraits de la châsse provisoire le 26 juillet 1806, et le permis d'exposition de ces reliques est du 28 juillet de la même année.

C'est le 12 juillet 1860, trois jours avant la grande fête célébrée à Arras en l'honneur du bienheureux Benoît-Joseph Labre, que, par commission de Mgr Parisis, les reliques de saint Vindicien ont été déposées dans la nouvelle et belle châsse où elles reposent maintenant.

Cette châsse est ornée de deux peintures où l'on voit, d'une part, saint Vindicien reprochant au roi Thierry, en face de toute sa cour, le meurtre de saint Léger, et d'autre part, saint Vindicien offrant au pape Sergius le monastère de Saint-Vaast, dont il peut être considéré comme le fondateur principal.

Saint Vindicien était autrefois le patron des arquebusiers et arbalétriers d'Arras.

Sa vie a été écrite premièrement par Baldéric, dans sa *Chronique* des évêques d'Arras et de Cambrai; au XVIIe siècle, par François d'Oresmieux, abbé du monastère du Mont-Saint-Eloi. L'abrégé que nous en donnons ici est en partie emprunté aux *Vies des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes et en partie au *Trésor sacré de la cathédrale d'Arras*, par M. l'abbé E. Van Drival.

M. Leglay, dans son édition de la *Chronique des évêques d'Arras et de Cambrai*, a prouvé qu'il n'en faut pas confondre l'auteur avec un évêque de Noyon, du même nom. (Note de M. Corblot.)

SAINT EULOGE, PRÊTRE DE CORDOUE,

ET SAINTE LUCRÈCE, MARTYRS

859. — Pape : Nicolas Ier.

En principe, on doit obéir à ses parents, à ses maîtres, aux autorités constituées ; mais quand ils commandent des choses contraires à la loi de Dieu, il faut appliquer la maxime de l'apôtre saint Pierre : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Dans une galerie où l'on expose les gloires de l'Eglise qui ont eu le plus pur éclat, celui d'une sainte vie, nous ne pouvons omettre le portrait de l'homme qui fut le principal ornement de l'Espagne catholique au IXe siècle. Euloge appartenait à une des premières familles de Cordoue, ville alors capitale du royaume des Maures. Les Barbares ayant ruiné l'empire des Goths, n'avaient pas néanmoins entièrement aboli le Christianisme. Ils avaient souffert, jusqu'à la naissance de notre Saint, l'exercice public de notre religion avec des églises et des monastères, se contentant de lever un tribut sur chaque chrétien au commencement des lunes ou des mois lunaires. Euloge entra, dès sa jeunesse, dans la communauté des prêtres de Saint-Zoïle, où il apprit les sciences avec la piété ; il s'y rendit très-habile, surtout dans la connaissance de l'Ecriture sainte ; et, ayant épuisé les maîtres qu'on lui avait donnés, il alla se mettre sous la discipline d'un pieux et savant abbé, nommé Sperendieu, qui gouvernait le monastère de Cute-Clar, au nord-ouest de Cordoue. Il eut pour compagnon et pour émule dans cette excellente école un ecclésiastique de son âge, nommé Alvar, qui contracta dès lors une amitié très-étroite avec lui, et qui écrivit sa vie après sa mort. Il parut, en sortant de chez Sperendieu, comme un homme déjà consommé en sagesse et exercé dans toutes sortes de vertus : son humilité surtout, sa douceur, sa charité lui gagnèrent l'affection, l'estime et le respect de tous ceux qui le connurent. Il enseigna les lettres dans Cordoue pendant quelque temps ; ensuite il reçut l'Ordre du diaconat, et fut enfin élevé au sacerdoce.

Il devint alors un grand modèle de continence, de piété et de mortification pour l'Eglise qu'il servait ; il macérait son corps par les jeûnes et les veilles ; il priait continuellement ou méditait sur l'Ecriture sainte, et toute sa récréation était de visiter les monastères ou les hôpitaux. Il dressait des règles pour ceux qui servaient Dieu dans les communautés et les couvents, vivant lui-même comme un vrai religieux dans le clergé, et se montrant un ecclésiastique parfait lorsqu'il se trouvait parmi les moines. Non content de visiter les monastères de son pays, il voulut voir encore ceux des provinces éloignées pour en confronter les constitutions avec les règles qu'il avait dressées, et prendre ce qu'il y trouverait de meilleur : après avoir visité le monastère de Saint-Zacharie, dans la Navarre, et d'autres à Pampelune, à Saragosse, à Tolède et ailleurs, recueillant, comme l'abeille, ce que la fleur de la doctrine et des bons exemples lui offrait de plus pur, il revint à Cordoue en composer le miel céleste de la perfection. Cependant les Maures, par nous ne savons quelle fureur subite, se mirent à persécuter les chrétiens en la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame, qui était en 850 de Jésus-Christ. Un évêque d'Andalousie, métropolitain de la province, nommé

Récarède, au lieu de défendre au prix de son sang le troupeau de Jésus-Christ, ouvrit la porte de la bergerie toute grande à la fureur des loups. Ce fut lui qui fit arrêter les prêtres de Cordoue avec l'évêque du lieu; ils furent tous enfermés dans des prisons : saint Euloge, qui était du nombre, employa ce temps précieux à prier, à lire aux autres l'Ecriture sainte et à les encourager à demeurer fidèles à Dieu; il composa une exhortation au martyre pour deux vierges nommées Flore et Marie : « On vous menace de vous vendre publiquement et de vous déshonorer », leur dit-il; « mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie que l'on vous fasse souffrir; de lâches chrétiens, pour vous ébranler, vous représentent que les églises sont silencieuses, désertes et sans sacrifices à cause de votre opiniâtreté; que, si vous voulez céder pour un temps, vous recouvrerez le libre exercice de votre religion. Mais sachez que, pour vous, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur, et que vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée ». Fortifiées par de telles instructions, nos deux saintes victimes se laissèrent immoler en l'honneur de Jésus-Christ; saint Euloge et les autres prisonniers l'ayant appris, en rendirent aussitôt grâces à Dieu. Ils célébrèrent la messe en leur honneur, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, ils furent délivrés de prison, suivant la promesse des saintes Flore et Marie, car elles avaient dit à quelques-unes de leurs amies que, sitôt qu'elles seraient devant Jésus-Christ, elles le prieraient pour la liberté de leurs frères. Saint Euloge composa aussitôt l'histoire de ce glorieux martyre, pour exciter les autres confesseurs à courir cette noble carrière, jusqu'à ce qu'ils méritassent de recevoir la même couronne. Il n'usa de sa liberté que pour instruire et confirmer ses frères, soit de vive voix, soit par la plume; son zèle augmentant avec la persécution sous Mohammed ou Méhémed, fils d'Abdérame II, il empêcha qu'une infinité de chrétiens faibles, ou attachés encore à la terre, ne désavouassent Jésus-Christ, et il envoya beaucoup d'élus au martyre. Il y en eut de toutes conditions : des ecclésiastiques, des religieux et des personnes mariées. Il eut grand soin de recueillir lui-même les Actes de ces saints martyrs, et il en composa trois livres d'histoire, que nous avons sous le titre de *Mémorial*. Il fit ensuite un *Apologétique* contre ceux qui leur enviaient la qualité de martyrs, sous prétexte : 1° qu'ils ne faisaient point de miracles, comme les anciens martyrs; 2° qu'ils étaient allés au-devant de la mort au lieu de l'attendre; 3° qu'ils avaient perdu la vie tout d'un coup, sans passer par divers tourments; 4° qu'ils n'avaient pas été tués par des idolâtres, mais par des gens qui reconnaissent le vrai Dieu, comme sont tous les Mahométans. Euloge, en défendant ces saints, se justifia lui-même, parce qu'il avait excité les uns à souffrir et approuvé le courage des autres.

Après la mort de l'archevêque de Tolède, le clergé et le peuple de cette ville jetèrent les yeux sur notre Saint, que l'on regardait déjà comme le plus bel ornement de l'Eglise en Espagne, tant pour sa doctrine, sa capacité, sa vertu, que pour la gloire de la confession qu'il avait déjà faite de la foi de Jésus-Christ. Mais il plut à Notre-Seigneur de le couronner avant qu'il fût sacré. Il y avait à Cordoue une vierge chrétienne, nommée Léocritie, que plusieurs appellent Lucrèce; convertie fort jeune de la gentilité, ou plutôt de l'infidélité de Mahomet, à la foi de Jésus-Christ, par le moyen d'une de ses parentes, elle se voyait extrêmement maltraitée par son père et sa mère, qui voulaient la contraindre d'apostasier; elle se réfugia chez saint Euloge, qui la prit sous sa protection et la donna à garder à sa sœur Annulon, qui faisait profession de virginité dans la maison de son père, jus-

qu'à ce que, l'ayant parfaitement instruite de ses devoirs et fortifiée dans ses saintes résolutions, il la fit mettre en sûreté chez un ami. Les parents de Léocritie, se doutant de ce qui pouvait être arrivé à leur fille, obtinrent du magistrat le pouvoir d'informer de son enlèvement prétendu et de saisir tous ceux qui leur seraient suspects. On prit beaucoup de personnes, à qui on fit souffrir une rude question et divers autres tourments, pendant que saint Euloge, veillant continuellement sur Léocritie, la faisait secrètement passer d'une maison à l'autre pour conserver sa foi et pour avoir plus de loisir de se préparer au martyre, qu'il ne pouvait éviter en la conservant. Il passait les nuits en prières pour elle dans l'église de Saint-Zoïle; elle, de son côté, jeûnait, veillait, et couchait sur la cendre, couverte d'un cilice.

Ils furent pris enfin l'un et l'autre, jetés dans une triste prison et présentés ensuite au juge. Celui-ci demanda à Euloge pourquoi il tenait cette fille chez lui. Le Saint répondit que les prêtres ne pouvaient refuser l'instruction à ceux qui la demandaient; il lui fit voir que, selon les principes mêmes de ceux qui persécutaient les chrétiens, il avait eu raison de lui faire préférer Dieu à ses parents. Il offrit au juge de lui montrer le vrai chemin du ciel comme à elle; de lui faire voir les impostures du faux prophète Mahomet, et de lui prouver que Jésus-Christ est l'unique voie du salut éternel : ce qui était tout ce qu'il avait enseigné à Léocritie. Le juge furieux ordonna qu'il fût fouetté. Mais le Saint lui ayant dit qu'il aurait plus tôt fait de le condamner à la mort tout d'un coup, et que, loin de changer jamais, il donnerait avec joie plusieurs vies, s'il pouvait, pour la défense des vérités qu'il soutenait, il le fit conduire au palais, devant le conseil du roi. L'un des conseillers prit le Saint à part, et lui dit qu'on aurait égard à son mérite; qu'il n'était question que de renoncer le Christ de bouche, devant le tribunal, pour un moment, et qu'ensuite il aurait toute liberté de demeurer chrétien comme auparavant. Euloge eut horreur d'une telle proposition : « Ah ! si tu pouvais connaître », répondit-il, « les récompenses qui attendent ceux qui conservent notre foi, tu renoncerais à ta dignité temporelle ». Il osa même proposer hardiment au conseil les vérités de l'Evangile; mais, pour ne pas l'écouter, ils le condamnèrent aussitôt à perdre la tête. Comme on le menait au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet; notre Saint, au lieu de se plaindre, présenta l'autre joue, et l'infidèle eut l'insolence de la frapper, oubliant le respect qu'il devait au moins au lieu où il était. Lorsque notre Saint, heureux de représenter en sa personne une partie de la Passion de son Sauveur, fut arrivé au lieu de l'exécution, il pria à genoux, étendit les mains au ciel, fit le signe de la croix sur tout son corps, pour le rendre victorieux par cette arme invincible et unir sa mort aux mérites de Jésus-Christ mourant sur la croix; enfin il tendit la tête au bourreau avec une fermeté admirable, et consomma ainsi son glorieux martyre, le samedi 11 mars de l'an 859. Sainte Léocritie fut décapitée le mercredi suivant, et enterrée dans l'église du martyr saint Genès. Les fidèles rachetèrent du bourreau la tête de saint Euloge, et l'enterrèrent honorablement avec son corps, dans l'église du martyr saint Zoïle. Il fut levé de terre le premier jour de juin de l'année suivante; et parce que le onzième de mars était ordinairement occupé par le Carême, on remit la fête au jour de cette première translation, et on la célèbre à Cordoue avec une Octave. Ce saint corps fut depuis transporté à Oviédo, avec celui de sainte Lucrèce, le 19 janvier 883, et l'on en fit une troisième translation l'an 1300, à Camarasanta.

Saint Euloge est représenté debout, le crâne fendu par un *glaive*, le

cœur percé d'une *épée;* il tient un livre et une palme; à terre un Turc renversé [1]. Tous ces détails s'expliquent par la vie et le martyre du Saint. — Le *fouet* peut encore lui servir d'attribut, puisqu'il fut cruellement flagellé avant sa décollation. — On le réunit quelquefois à sainte Lucrèce, parce que leurs corps furent transportés en même temps à Oviedo, en 883, le 9 de janvier.

On l'invoque à Cordoue, à Elne et à Oviedo. Les charpentiers d'Espagne l'ont pris pour leur patron; nous ne saurions dire pourquoi.

ÉCRITS DE SAINT EULOGE.

Saint Euloge nous a laissé, dans un ouvrage intitulé *Mémorial des Saints*, en trois livres, les actes des martyrs de Cordoue. Un des premiers qui souffrit dans la persécution des Musulmans fut un moine nommé *Isaac ;* il avait été greffier et avait quitté sa charge pour entrer au monastère de Tabanoes, à sept milles de Cordoue (3 juin 851). — Le prêtre nommé *Parfait* avait été élevé dans le monastère de Saint-Ascicle. Il était connu des Musulmans parce qu'il savait parfaitement l'arabe. Un jour qu'il passait dans les rues de Cordoue, on lui demanda ce qu'il pensait de Jésus-Christ et de Mahomet : la réponse qu'il fit lui valut d'être dénoncé au cadi et condamné à mort (18 avril 850). Ce fut cette année-là que commença la grande persécution de Cordoue. — L'année suivante souffrirent : le moine Isaac, un jeune laïque nommé Sanctus, Flore et Marie (24 novembre 851). — L'année d'après la ville de Cordoue fut arrosée du sang d'Aurèle et de Sabigothe, sa femme ; de Félix et de Libose, sa femme : ces quatre martyrs avaient vendu leurs biens pour les distribuer aux pauvres ; leur assiduité à l'église et auprès des chrétiens captifs les signala à la haine de l'enfer (27 juillet 852). Le livre III du *Mémorial des Saints* raconte les combats du jeune moine Fandila, qui, sensible aux railleries dont les chrétiens étaient l'objet, alla prêcher l'Evangile au cadi musulman et lui reprocha les impuretés de sa secte; d'un autre moine nommé Anastase ; du prêtre Abundius, de Félix, de Digne, de Bénilde, de Colombe, etc. Le cadi, qui avait été émerveillé de la beauté de Colombe autant que de sa constance, défendit d'exposer son corps comme celui des autres martyrs. Revêtu de ses habits de lin, et placé dans un panier, il eut les flots pour tombeau. Voir au 13 mars l'abrégé des actes de saint Rodrigue et de saint Salomon, qui ont encore été écrits par saint Euloge.

On trouvera dans le tome CXV de la *Patrologie latine* de Migne, le *Mémorial des Martyrs* de saint Euloge, ainsi que ses autres écrits : son *Apologétique des Martyrs,* ou légitimité du culte qu'on leur rend ; son *Exhortation* à Flore et à Marie, et ses diverses lettres.

Les écrits d'Alvar, ami de saint Euloge, qui passait pour le plus grand docteur de son temps, se trouvent au tome CXXI de la *Patrologie latine* : ils se composent d'une *Vie de saint Euloge,* que nous venons d'abréger, d'une *Confession* ou auto-biographie, de diverses lettres.

SAINT CÉRASE, ÉVÊQUE D'EAUSE

(Ier siècle).

D'après une tradition constante chez les habitants du territoire d'Auch et les autres peuples de la Novempopulanie, Cérase a été l'un des premiers prédicateurs de l'Evangile dans ces contrées. Il faisait partie de l'un des groupes de missionnaires envoyés en Gaule par saint Pierre, le prince des Apôtres. Revêtu de la plénitude du sacerdoce, Cérase fixa son siége à Eause, qui était alors la métropole des contrées comprises entre la Garonne et les Pyrénées [2]. Ce saint évêque a reçu de la postérité reconnaissante des fils spirituels qu'il a engendrés au Christ, le glorieux titre de *Baptiste* de la province par lui évangélisée. Après une vie longue et laborieuse il se retira dans les forêts qui avoisinent le bourg de Simorre, au diocèse d'Auch, pour vaquer plus librement à la contemplation des choses divines.

1. Figure de la page 43 des *Imagines Sanctorum ordinis S. Benedicti,* auctore Engello.

2. Gers, Landes, Basses-Pyrénées, partie des Hautes-Pyrénées (Béarn et Oloron), partie de la Gironde (Bazas).

Ses principaux ossements et en particulier sa tête, renfermés dans une châsse d'argent, sont pieusement conservés dans l'ancienne église abbatiale de Simorre.

Telle est la substance de la légende que le *Propre d'Auch* consacre à saint Cérase; nous pourrions nous en tenir là : ajoutons néanmoins avec le *Propre de Tarbes* que dans une ancienne liste des évêques d'Ause, dressée il y a plus de cinq cents ans, c'est Cérase que l'on trouve le premier nommé avec le titre d'évêque d'Ause, antique métropole de toute la Novempopulanie. Il n'est cependant pas prouvé péremptoirement qu'on doive le compter parmi les évêques de cette ville. Un très-ancien martyrologe, celui qui porte le nom de saint Jérôme, fait mention, le 6 juin, d'un saint Cérat, évêque de Grenoble, et il y en a qui soupçonnent que c'est le même que notre saint Cérase.

XIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint GRÉGOIRE, pape et excellent docteur de l'Eglise, qui, à cause de ses belles actions et pour avoir converti les Anglais à la foi du Christ, a été appelé le Grand et l'Apôtre de l'Angleterre. 604. — Encore à Rome, saint Mamilien martyr. 295. — A Nicomédie, le supplice du bienheureux martyr Pierre, officier de la chambre de l'empereur Dioclétien, qui, s'étant plaint tout haut des supplices inouïs infligés aux martyrs, fut amené en public par l'ordre du prince, suspendu en l'air, et, en cet état, longtemps déchiré à coups de fouet, puis arrosé de vinaigre et saupoudré de sel, et enfin rôti à petit feu sur un gril ; il fut ainsi véritablement l'héritier de la foi comme du nom de Pierre. 303. — Au même lieu, saint Egdune, prêtre, et sept autres, qui furent étouffés les uns après les autres, un par jour, pour que leurs compagnons fussent frappés de terreur. Vers 303. — A Constantinople, saint Théophane, qui, de très-riche qu'il était, s'étant fait moine et pauvre, fut détenu en prison pendant deux ans par l'impie Léon l'Arménien, pour le culte des saintes images, puis déporté à Samothrace, où accablé de misère il rendit son âme à Dieu et fut glorifié par de grands miracles[1]. Vers 818. — A Capoue, saint Bernard, évêque et confesseur[2]. 1100.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans l'île de Baaz, sur les côtes de Bretagne, saint PAUL, premier évêque de Léon, dont les reliques, qui étaient à Saint-Benoît-sur-Loire, ont éprouvé la fureur des Calvinistes. 573. — A Gerber, en Basse-Bretagne, saint Tanneguy, abbé de Saint-Mahé du Finistère. Vers 600. — A Ruremonde, le vénérable Denys Ricker, chartreux, appelé communément DENYS LE CHARTREUX, célèbre par ses écrits. 1471.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile et de Saint-Benoît. — A Rome, saint Grégoire, etc.

1. Nous avons de saint Théophane une *chronographie*, ou abrégé d'histoire, depuis l'an 284, où finissait George le Syncelle, jusqu'à l'an 813. Le style n'en est pas assez poli ; ce qui vient sans doute de ce que les infirmités et la prison du Saint ne lui permirent pas de le retoucher. Théophane était intime ami de George, syncelle ou secrétaire du patriarche saint Taraise (On appelait syncelle celui des clercs qui demeurait dans la chambre de l'évêque pour lui rendre les services les plus secrets et pour être témoin de sa conduite.) George, aussi recommandable par sa vertu que par son érudition, mourut vers l'an 800. Il a laissé une *chronographie*, ou abrégé d'histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à l'an 284. On y trouve des fragments précieux tirés de Manéthon, de Jules Africain, d'Eusèbe et d'autres anciens auteurs.

2. Saint Bernard était évêque de Calenum, ville aujourd'hui ruinée, à 2 kilomètres de Carinola, dans la terre de Labour.

Martyrologe de Cîteaux. — A Rome, saint Grégoire, pape et excellent docteur de l'Eglise, qui, à cause de ses belles actions, et pour avoir converti les Anglais à la foi du Christ, est surnommé le Grand et l'Apôtre de l'Angleterre. Encore jeune homme, il bâtit six monastères en Sicile, sous la règle de notre Père saint Benoît, et un septième à Rome, sous le nom de Saint-André, dans lequel il embrassa la profession monastique et brilla par la dignité abbatiale.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, Phinées, grand sacrificateur d'Israël : il était fils d'Eléazar et petit-fils d'Aaron : la grande sacrificature se continua dans sa famille jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem [1]. An du monde 2596. — A Tebeste, en Numidie, saint Maximilien, martyr sous Dioclétien. Ayant refusé de servir dans les armées romaines, parce que la profession de soldat était presque inséparable de l'idolâtrie, il fut condamné à perdre la tête. Comme il marchait au supplice, il dit à son père : « Je vous prie de donner, à celui qui me coupera la tête, l'habit que vous m'aviez fait faire pour aller à l'*armée* ». Il n'était âgé que de vingt et un ans. 296. — A Nicomédie, avec saint Pierre, officier du palais de Dioclétien, mentionné ci-dessus, les saints Migdon, prêtre, un autre Migdon, Eutice, Maxime, Donate, vierge, Rugin, Marius, Smaragde, Hilaire, Evengule, Quirin, Maréase, Nestor, Eugène, Dorothée, Gorgone et Matule, martyrs, dont plusieurs étaient également de la maison de l'empereur. 302. — A Rome, saint Pierre, diacre et disciple de saint Grégoire le Grand : c'est à sa prière que le saint Pape composa ses dialogues dont il est l'un des interlocuteurs : son corps fut transporté à Saluces où il a été longtemps environné de la vénération des habitants. 605. — En Irlande, saint Mure ou Muran, abbé de Fathen, de la noble famille des O'Nell. Vers 650. — En Angleterre, saint Elphège, surnommé le Chauve, évêque de Winchester, parent de saint Dunstan, à qui il persuada d'embrasser la vie religieuse. 951. — A San-Geminiano, en Toscane, sainte Fine ou Joséphine, vierge et miroir des souffrances chrétiennes. Comme elle était douée d'une grande beauté, le Seigneur voulut lui épargner les tentations : il l'affligea d'une maladie si pénible qu'à peine pouvait-elle remuer dans son lit : ses chairs s'en allaient en pourriture. Pendant ce long martyre, elle ne perdit jamais courage et appelait ses souffrances des faveurs du ciel. Outre ces misères, Fine était d'une grande pauvreté, et n'avait d'autre ressource que les aumônes des âmes charitables : mais Dieu ne la laissa jamais dans le besoin. Après sa mort, son corps, qui auparavant exhalait une puanteur insupportable, répandit une odeur suave dont toute sa pauvre chaumière fut embaumée. Au moment où on la portait en terre, elle guérit un pauvre infirme réputé incurable : un enfant fut guéri à son tombeau. Il est dur de souffrir toute une vie, mais il est doux de mourir en union avec Jésus. 1253. — Encore en Toscane, la bienheureuse Justine, recluse. 1319.

SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE LÉON

492-573. — Papes : Saint Gélase ; Jean III. — Rois de France : Clovis Ier ; Chilpéric Ier.

> Comme les étoiles sont l'ornement du firmament, les vertus sont l'ornement et la lumière de l'âme : la vertu, c'est le ciel dans notre cœur.
>
> Saint Jean Climaque.

Saint Paul, dont le nom est resté à sa ville épiscopale (Saint-Pol-de-Léon), auparavant appelé *Oxismor*, eut pour père Parphius, d'une ancienne et illustre maison de la Grande-Bretagne. Il naquit lui-même en cette île, vers l'an 492. On le mit tout jeune sous la direction d'un abbé, nommé Iltud, qui était disciple de saint Germain, évêque d'Auxerre, et avait la réputation d'un personnage de grande érudition et d'une vertu achevée. Il y fit de tels progrès dans les belles-lettres et la piété, que, dans l'espace de dix

1. Voir ce qui concerne ce célèbre vengeur des injures faites à Dieu, dans les passages suivants de l'Ecriture : Exod., VI, 25 ; Num., XXV, 7 ; III Reg., II, 27-35 ; Num., XXXI, 6 ; Jos., XXII ; Jos., XXIV, 33 ; Judic., XX, 28 ; Ps. CV, 31 ; Eccl., XLV, 28 ; Boll., II mart.

ans qu'il demeura sous la conduite de cet excellent maître, il devint un grand serviteur de Dieu : car, bien qu'alors il ne portât pas encore l'habit monastique pour ne pas désobéir à son père, il observait cependant toutes les règles du monastère, avec autant de fidélité que les religieux.

A l'âge de quinze ans, il se sentit fortement inspiré de Dieu de se retirer en quelque solitude ; et pour le faire, après avoir consulté ce sage conseiller, il s'en alla en un lieu désert qui appartenait à son père : il fut suivi de douze autres de ses compagnons d'école. Là, il bâtit une petite chapelle et treize cellules, à quelque distance les unes des autres, et commença à mener une vie si austère et si sainte, que tout le pays voisin accourait en ce lieu pour le consulter et se recommander à ses prières. Il était simplement vêtu et ne vivait que d'un peu de pain sec avec de l'eau pure, excepté les jours de dimanche, où il mangeait des légumes et du poisson en la compagnie de ses confrères, mais jamais de chair.

A l'âge de vingt-deux ans, il fut ordonné prêtre avec ses douze compagnons, par l'évêque de Winchester, au diocèse duquel il appartenait ; quelque temps après, un des plus puissants rois de l'île, Marc, informé de sa sainteté et de celle de ses douze prêtres, les appela à sa cour pour se faire catéchiser et instruire des mystères de notre sainte foi. Saint Paul y alla, laissant, quoiqu'à regret, sa chère solitude ; ce prince le reçut avec tant de joie et profita si bien de ses instructions, qu'il se fit bientôt baptiser, et presque tout son royaume avec lui. Il eût bien voulu y retenir ce nouvel apôtre pour le faire premier évêque de cette Eglise naissante ; mais Dieu, qui l'appelait ailleurs, lui fit dire par un ange, qu'il sortît de ce pays pour s'en aller en un autre, où il ferait encore de plus grands fruits.

Il s'embarqua à l'âge de trente ans, vers l'an 522, et traversa l'Océan britannique ; il aborda en l'île d'Ouessant, dans la Basse-Bretagne, où il bâtit aussitôt un nouveau monastère avec treize cellules faites de gazon et couvertes de claies [1]. Après y être demeuré six mois, sur l'avis de l'ange, il se remit en mer, et, sans perdre de vue la terre, traversa la côte de Léon, jusqu'au Hâvre-de-Kernic, d'où il tira jusqu'à l'île de Bas : là, il rendit la vue à trois aveugles et l'usage de la parole à deux muets ; et, étant entré dans le palais du comte de cette même île, appelé Witur, qui le reçut comme un messager du ciel, il y donna la santé à un paralytique. Comme il s'entretenait avec lui, on apporta la tête d'un gros poisson qui venait d'être pris ; on y trouva une petite cloche, que le Saint avait autrefois demandée en vain au roi Marc : c'est cette même clochette que l'on voit encore dans le trésor de la cathédrale de Léon [2]. Le comte voyant, par ce miracle, la sainteté de Paul, le supplia d'employer son crédit auprès de Dieu pour délivrer l'île d'un dragon horrible et d'une prodigieuse grandeur, qui y causait mille ravages et dévorait même les hommes. Le Saint passa la nuit en prières avec les prêtres, et, après avoir célébré la messe, il s'en alla revêtu des habits sacrés, jusqu'à la caverne du dragon, auquel il commanda de sortir ; puis, lui mettant son étole autour du cou, il le traîna jusqu'à l'extrémité de l'île, vers le Nord ; là, il lui ordonna, de la part de Dieu, de se précipiter dans la

1. Ce lieu se nomme maintenant Land-Paol, du nom de notre Saint.

2. Cette clochette est d'une figure singulière, dit M. de Freminville, ayant la forme quadrangulaire. Les côtés ne sont point égaux : il y en a deux grands et deux petits. A sa partie supérieure est adaptée une anse pour la suspendre ou pour la tenir à la main. Ses dimensions ne sont pas considérables : elle a neuf pouces seulement de hauteur. Elle n'a point été fondue au moule, comme les cloches que l'on fait aujourd'hui, mais elle a été battue au marteau. Le métal qui la compose est du cuivre rouge mêlé de beaucoup d'argent. On attribue à cette cloche des vertus miraculeuses. (*Antiquités de la Bretagne. Finistère ;* 1re partie.)

mer ; ce qu'il fit : depuis, ce lieu s'appelle l'*Abîme du serpent*, et, en tout temps, la mer y fait un étrange bruit [1].

Le comte, avec tous ses sujets, remercia saint Paul de cette grâce, et lui offrit son propre palais et toutes ses dépendances pour en faire un monastère. Le Saint s'y logea avec ses douze prêtres ; et, plusieurs jeunes hommes, renonçant au monde et à ses vanités, se firent religieux sous la conduite d'un si bon maître. Comme on manquait d'eau douce en ce lieu, il fit naître miraculeusement une fontaine, en plantant seulement son bâton dans la terre. Cependant la ville d'Oxismor, sur la côte de Léon, où le comte s'était retiré, ayant perdu son évêque, tout le peuple demanda l'abbé Paul pour lui succéder. Mais le comte, prévoyant la résistance que le Saint apporterait à ce choix, fut d'avis de l'envoyer à Paris vers Childebert, roi de France, afin que lui-même, sans savoir ce qu'il faisait, présentât à Sa Majesté les lettres par lesquelles on le demandait pour évêque. La chose réussit comme le comte l'avait projetée : car le roi, souscrivant à la requête des Léonnais, leur accorda l'abbé Paul, lui mit entre les mains le bâton pastoral, le fit sacrer dans la cathédrale de Paris par trois évêques [2], et augmenta notablement les revenus de son évêché, qui a pris, depuis, le titre de *Saint-Pol-de-Léon*, comme nous avons dit.

Il n'est pas aisé d'exprimer la joie avec laquelle ce nouveau prélat fut reçu dans son diocèse. Il n'en eut pas plus tôt pris possession, qu'il se mit à le réformer, à réparer les églises ruinées, à en bâtir de nouvelles et à édifier des monastères. Néanmoins, se sentant toujours attiré vers la solitude, et ne pouvant plus supporter la pesanteur de sa charge, il résolut de s'en défaire ; et, en effet, il mit en sa place saint Joavan, son neveu, qu'il fit sacrer par saint Samson, archevêque de Dol. Joavan étant décédé au bout d'un an, saint Paul fit élire Tiernomaël, chanoine de Léon, qui vécut aussi peu de temps : Paul fut donc obligé de reprendre son évêché. Enfin, voyant que ses forces diminuaient, à cause de son extrême vieillesse, il se démit pour la seconde fois de sa charge, et fit élire en sa place Cétomérin, l'un de ses douze premiers prêtres et disciples, lequel était chanoine de sa cathédrale, homme pieux et savant. Après avoir consacré ce nouvel évêque, cérémonie dans laquelle il guérit un aveugle, en le touchant de la main, notre saint vieillard se retira en son ancien monastère de l'île de Bas, où il s'adonna entièrement à l'oraison, aux veilles et à la pénitence, jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans ; alors il plut à Notre-Seigneur de récompenser tous les travaux qu'il avait soutenus pour l'avancement de l'Eglise et pour la gloire de son nom.

Cette heureuse nouvelle lui fut annoncée par un ange, qui, lui apparaissant la nuit au retour des Matines, l'avertit qu'il entrerait le dimanche suivant en la gloire de son Seigneur ; ainsi il rendit paisiblement son âme le douzième jour de mars, l'an de grâce 573, selon la plus probable opinion.

Son corps, comme il l'avait expressément ordonné, fut porté en sa cathédrale d'Oxismor, où il s'est fait plusieurs miracles à son tombeau. Lorsque les Danois ravagèrent la Bretagne, il fut transporté au monastère

1. Voici, à ce sujet, une note de M. Tresvaux :

« Dom Lobineau regarde ce fait comme une allégorie qui a pour objet la destruction du paganisme; mais M. de Fremiouville juge, dans l'ouvrage déjà cité, que c'était un crocodile, et l'on peut penser que c'était un serpent énorme, comme on en voit encore dans quelques contrées. Cette partie de la Bretagne étant alors peu habitée, devait en renfermer plusieurs. Si, dans la suite des temps, la Guyane est tout à fait civilisée et peuplée, ses habitants auront peut-être quelque peine à croire que leur pays ait produit des serpents monstrueux. Cependant rien de plus vrai, d'après le témoignage des voyageurs ».

2. Cette cathédrale, dédiée à Saint-Vincent, était très-voisine de celle de Notre-Dame.

de Fleury-sur-Loire, afin d'y être préservé de leur fureur ; mais, plus tard, il n'a pas échappé à celle des calvinistes, qui s'étant rendus maîtres de ce célèbre monastère, ont brûlé ses saintes reliques et jeté ses cendres au vent.

Cependant l'église de Léon a le bonheur de posséder encore aujourd'hui (1872) le chef de saint Paul, un os entier de son bras droit, et, de plus, un doigt intact, renfermé dans une boîte d'argent, avec cette inscription : *Doigt de M. S. Paul, évêque et patron de Léon.* L'authenticité de ces reliques a été reconnue le 6 juillet 1809, par Monseigneur Dombidau de Crousheilles, évêque de Quimper. Dans la cathédrale de Saint-Paul, au pied des marches du maître-autel, on montre son tombeau, couvert d'un grand marbre noir, qui portait une inscription, effacée pendant la Révolution française.

Le pinceau et le burin se sont tour à tour exercés sur les diverses circonstances de la vie que nous venons de rapporter : *poisson* de la gueule duquel sort une *clochette; dragon* qu'il traîne avec son étole et qu'il va précipiter dans la mer; le *pain grossier* et le *pot d'eau* qui firent toute sa nourriture pendant longtemps, etc.

On donne encore pour attribut à saint Paul de Léon : l'*eau*, parce qu'il fit reculer la mer qui envahissait souvent le monastère de sa sœur, et parce qu'il fit sourdre une *fontaine* en un lieu aride. — On le réunit quelquefois au groupe des six autres évêques primitifs de l'Armorique, saint Samson de Dol, saint Tugdual de Treguier, saint Corentin de Quimper, saint Paterne de Vannes, saint Brieuc et saint Malo.

Pour cette vie, nous avons complété le Père Giry avec Dom Lobineau, publié par M. Tresvaux.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, PAPE

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

540-604. — Empereurs d'Orient : Justinien Ier; Phocas.

> Il a principalement excellé en trois choses : à prier, à lire et à méditer.
>
> Jacques de Voragine, *serm.* II, *de S. Gregor.*

> Pour juger du mérite d'un pasteur, il faut considérer par quelle voie il est parvenu à la suprême dignité, de quelle manière il y a vécu, comment il y a enseigné, et s'il y est entré bien avant dans la connaissance de ses infirmités.
>
> S. Grég. le Gr. *Pastoral.*

Le Saint dont nous entreprenons d'écrire l'histoire mérite le glorieux titre de *Grand*, par toutes les raisons qui peuvent élever un homme au-dessus de ses semblables : car il fut *Grand* en noblesse et par toutes les qualités qui viennent de la naissance et des ancêtres ; *Grand* dans les priviléges de la grâce dont le ciel le combla ; *Grand* dans les merveilles que Dieu opéra par son moyen, et *Grand* par les dignités de cardinal, de légat, de pape, où la divine Providence et ses mérites l'élevèrent.

Il naquit à Rome vers l'an 540. Gordien, son père, était sénateur et jouis-

sait d'une fortune considérable. Mais il renonça au monde après la naissance de ce fils, et se consacra à Dieu ; lorsqu'il mourut, on le comptait parmi les sept cardinaux-diacres qui avaient soin, chacun dans son quartier, des pauvres et des hôpitaux. Sylvie, sa mère, suivant la même impulsion de la grâce, sanctifia aussi la dernière partie de sa vie, en servant Dieu dans un petit oratoire, près du portique de saint Paul. Grégoire était petit-fils de Félix III, pape très-saint, et neveu de la bienheureuse vierge Tarsile, qui mérita d'entendre, à l'heure de sa mort, la musique céleste, et de voir Jésus-Christ, qui vint recevoir son âme bienheureuse.

Il avait reçu, de ses illustres parents, les plus heureuses dispositions pour la science et la vertu. Il apprit avec tant de facilité les lettres divines et humaines, qu'il était l'admiration de la ville de Rome. Ses actions étaient toujours accompagnées de modestie, et ses mouvements très-réglés dans les années de sa jeunesse. Pendant la vie de son père, il prit part au gouvernement de l'Etat : l'empereur Justin II l'éleva à la première magistrature de Rome ; il dut en porter les insignes, qui consistaient en une robe de soie, enrichie d'une magnifique broderie et toute couverte de pierres précieuses. Mais il est probable que son cœur était comme celui d'Esther, détaché de ce luxe, de cette pompe inséparable de son rang. Il est probable qu'il n'estimait déjà que les choses du ciel, puisqu'il trouvait tant de plaisir dans l'entretien des hommes de Dieu, des saints religieux, dans la prière et la méditation. Mais Dieu exige de lui davantage : il l'éclaire, il le presse ; Grégoire se rend, il rompt après la mort de son père, les derniers liens qui l'attachent au siècle.

Il fonde six monastères en Sicile, et un autre à Rome, dans son propre palais, sous le nom de Saint-André (il porte aujourd'hui le nom de son saint fondateur, et appartient aux Camaldules ; c'est de là, dit M. de Montalembert, qu'est sorti, après treize siècles, un autre Grégoire, pape et moine, Grégoire XVI), y introduit la règle de saint Benoît et y prend lui-même l'habit en 575, sous l'abbé Valentin, à l'âge de trente-cinq ans, après avoir distribué aux pauvres ce qui lui reste de son patrimoine. Ainsi, dit son historien [1], et après lui M. le comte de Montalembert, Rome qui avait vu cet opulent patricien traverser ses rues avec des habits de soie, étincelants de pierreries, le vit avec bien plus d'admiration, couvert d'un grossier vêtement, servir les mendiants, — mendiant lui-même, — dans son palais devenu monastère et hôpital.

Il n'avait conservé qu'un seul reste de son ancienne splendeur : c'était une écuelle d'argent, dans laquelle sa mère lui envoyait tous les jours de pauvres légumes pour sa nourriture. Ce luxe ne dura pas longtemps. Un pauvre marchand qui avait, disait-il à notre Saint, fait naufrage et tout perdu, le supplia de le secourir. Grégoire donna ordre de lui compter six pièces de monnaie ; mais le pauvre répliquant que c'était bien peu de chose, Grégoire lui en fit donner encore autant. Cependant le même mendiant se présenta de nouveau deux jours après au Saint, et le pria d'avoir pitié de son extrême misère. L'homme de Dieu, s'attendrissant sur les pressants besoins du pauvre, commanda à son procureur de lui donner encore six pièces ; mais ce dernier ne les ayant pas comptées, le Saint, dont le cœur était tout rempli de charité et incapable de rien refuser, donna au mendiant le dernier débris de son argenterie, l'écuelle dont nous avons parlé. A la suite de cette action, il fit un si grand nombre de miracles, qu'il soupçonna

1. Paul, diacre, c. 2.

sous le naufragé quelque habitant du ciel. En effet, longtemps après, il eut une vision dont nous parlerons plus loin.

Notre Saint se livrait avec tant d'ardeur à la lecture des livres saints ; ses veilles, ses mortifications étaient telles, que sa santé y succomba, et que sa vie même fut compromise. On l'obligea à prendre une nourriture plus fréquente et plus substantielle, ce qui l'affligeait beaucoup. Il était surtout inconsolable de ne pouvoir pas même jeûner le samedi saint, en ce jour où les petits enfants mêmes jeûnent, dit Paul, diacre. Ayant communiqué son chagrin au pieux moine Eleuthère, ils réunirent tous deux leurs prières pour obtenir de Dieu la délivrance d'un si grand malheur, et ils furent exaucés au-delà de leurs demandes.

Saint Grégoire avait un zèle si ardent pour le salut des âmes, qu'il s'étendait sur tout le monde. Il passa un jour par un marché où il vit de jeunes enfants d'une ravissante beauté que l'on exposait en vente. Apprenant qu'ils étaient Anglais, et que les habitants de ce pays n'avaient pas encore reçu la foi de Jésus-Christ, il en eut une si grande compassion, qu'il pleura, ajoutant ces paroles : « Quoi, faut-il que Satan possède les âmes de ces anges corporels ! » Il s'en alla aussitôt trouver le pape Benoît Ier, et le supplia instamment de lui donner sa bénédiction apostolique pour aller prêcher l'Evangile à ces insulaires. Le Pape lui accorda sa demande, et le Saint, avec quelques autres serviteurs de Dieu, se mit aussitôt en chemin pour cette mission ; mais quand on eut appris son départ dans la ville, le peuple en murmura si fort, que le Pape, allant à l'église de Saint-Pierre, se trouva environné d'une multitude de gens qui criaient : « Saint-Père, vous avez extrêmement offensé saint Pierre ; vous avez perdu Rome en permettant que Grégoire en sortît ». De sorte que Benoît fut obligé de le rappeler et de le faire revenir en son monastère. Le Saint en eut un extrême regret, et conserva toujours dans son âme un grand zèle pour la conversion des Anglais. Quelque temps après, il fut contraint de paraître en public, et de sortir de sa retraite ; d'abord le pape Benoît Ier, en 577, le créa cardinal-diacre ou *régionnaire*. Ceux qui étaient revêtus de cette dignité, au nombre de sept, présidaient aux sept régions principales de Rome. « Il ne céda que bien malgré lui à l'autorité du Pontife. Quand un navire », disait-il, « n'est pas bien amarré au port, la tempête l'enlève au rivage même le plus sûr : me voilà replongé dans l'Océan du monde, sous un prétexte ecclésiastique. J'apprends, en la perdant, à apprécier la paix du monastère, que je n'ai pas su défendre assez quand je la possédais ». Ce fut bien pire quand le pape Pélage II l'envoya comme *apocrisiaire*, ou nonce, auprès de l'empereur Tibère [1], pour traiter de quelques affaires de grande importance, dont la négociation demandait un homme aussi saint et aussi prudent. Se voyant obligé de sortir de son monastère, il emmena avec lui quelques-uns de ses religieux, pour continuer, en leur compagnie, les saints exercices qu'il avait coutume de pratiquer dans le cloître. Il fut reçu de l'empereur avec tout le respect imaginable, et obtint le secours de ses armes pour la défense de l'Italie opprimée par les Lombards : ce qui était le principal motif de sa légation. Ce fut en ce voyage qu'il contracta une étroite amitié avec saint Léandre, archevêque de Séville [2].

Il réfuta les erreurs d'Eutychès, patriarche de Constantinople, et reçut sa rétractation. Pendant ces six années, il édifia la cour de Constantinople par sa simplicité et sa modestie. Dieu le délivra en cette ville d'une maladie

1. *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 94.
2. Voir la vie de saint Léandre, t. II, p. 46, où nous parlons plus longuement de cette amitié des deux Saints

dangereuse et d'un naufrage pendant son retour. Il ramenait un général contre les Lombards, Smaragde, et de précieuses reliques pour l'Italie, surtout pour son monastère, entre autres le bras de saint André et la tête de saint Luc, apôtres. Il fut donc reçu comme un ange du ciel, ramenant la paix et le bonheur dans son pays. Peu de temps après (584), les religieux de Saint-André l'élurent abbé. Il goûta encore quelque temps dans cette maison les délices de la solitude.

« Tendrement chéri de ses frères, il s'associait paternellement à leurs épreuves, à leurs croix intérieures, pourvoyait à leurs nécessités temporelles et spirituelles, et admirait surtout la sainte mort de plusieurs d'entre eux. Il en a raconté les détails dans ses *Dialogues*, et semble y respirer d'avance le parfum du ciel. Mais l'affectueuse bonté qui l'inspira toujours, ne l'empêchait pas de maintenir avec une scrupuleuse sévérité les exigences de la règle. Il fit jeter à la voirie le corps d'un moine qui était aussi un habile médecin, et chez lequel on trouva trois pièces d'or, au mépris de l'article de la règle, qui interdisait toute propriété individuelle. Les trois pièces d'or furent jetées sur le cadavre, en présence de tous les religieux, qui durent répéter à haute voix le texte du verset : *Pecunia tua tecum sit in perditionem :* Que ton argent périsse avec toi [1]. Une fois cette justice accomplie, la miséricorde reprit le dessus dans le cœur de l'abbé, qui fit célébrer pendant trente jours de suite la messe, pour délivrer cette pauvre âme du purgatoire ».

Saint Grégoire nous dit [2] qu'après la messe du trentième jour, le défunt apparut à l'un de ses frères, et lui apprit qu'il venait d'être délivré des peines qu'il endurait depuis sa mort [3].

La sollicitude de Grégoire dut bientôt franchir l'enceinte de son monastère. Rome fut désolée par de terribles inondations, suivies d'un fléau plus grand, la peste, qui répandit le deuil et la solitude dans presque toutes les maisons, et priva l'Eglise de son chef. Le pape Pélage mourut en 590. Le clergé, le sénat et le peuple demandèrent tout d'une voix que le diacre Grégoire lui succédât. Il fut le seul à s'opposer à son élection, mais en vain. Il eut beau écrire à l'empereur Maurice de s'y opposer ; Germain, préfet de Rome et frère de notre Saint, arrêta le courrier, retint les lettres, et en écrivit d'autres au nom du clergé, du sénat et du peuple, suppliant le prince de confirmer un choix si juste et si canonique. Cependant, la peste augmentait et faisait un si grand dégât dans la ville, qu'il semblait que Dieu eût répandu toute sa colère sur les Romains. Saint Grégoire les exhorta à faire pénitence et à reconnaître que ce châtiment venait du ciel à cause de leurs péchés. Il fit faire une procession générale, pendant trois jours, où parurent pour la première fois tous les abbés des monastères de Rome avec leurs moines, et toutes les abbesses avec leurs religieuses. L'image de la sainte Vierge, peinte par saint Luc, fut portée dans cette solennité, et l'on raconte que, partout où passait cette auguste figure, l'air corrompu s'écartait et lui cédait la place, et que saint Grégoire aperçut sur le sommet du mausolée de l'empereur Adrien, un ange qui remettait son épée dans le fourreau. (L'image de cet ange, debout sur ce superbe monument, lui a fait donner le

1. *Actes*, VIII, 20. — 2. *Dial.*, l. VI, c. 55.

3. Il paraît, par la vie de saint Théodose le Cénobiarque, par l'oraison funèbre de l'empereur Valentinien, composée par saint Ambroise, et par plusieurs autres monuments de l'antiquité ecclésiastique, que dans les premiers siècles du christianisme on offrait des prières et des sacrifices solennels pour les défunts, le troisième, le septième, le trentième et quelquefois le quarantième jour après leur mort. On a donné le nom de *grégoriennes* aux messes que l'on dit trente jours de suite pour l'âme de quelque défunt, en mémoire de ce que saint Grégoire en avait fait dire un égal nombre pour le repos du moine Juste. (Voir Gavantus et les autres rubricaires.)

nom de château Saint-Ange, et perpétue encore aujourd'hui la vision de saint Grégoire.) Notre Saint connut par là que le courroux du Dieu vivant était apaisé, et que la miséricorde allait prendre la place de la justice. En effet, la peste cessa.

Ne voyant plus d'autre moyen d'échapper au souverain pontificat, Grégoire s'enfuit déguisé. Mais l'Epoux sacré de l'Eglise, qui l'avait nommé dans le ciel, le fit découvrir au moyen d'une colonne de lumière, qui paraissait au-dessus de lui et l'accompagnait partout où il allait. Il fut enlevé d'une caverne où il s'était caché, amené à Rome malgré toute sa résistance, et enfin couronné dans l'église de Saint-Pierre, le 3 septembre l'an de Notre-Seigneur 590.

Lorsque la nouvelle de son exaltation fut répandue dans toute la chrétienté, on lui écrivit un grand nombre de lettres pour le féliciter. Il y répondit par des larmes et des gémissements : « J'ai perdu », écrivait-il à Théoctiste, sœur de l'Empereur, tous les charmes du repos. Je parais monter au dehors, je suis tombé au dedans... Quoique je ne craigne rien pour moi, je crains beaucoup pour ceux dont je suis chargé... L'empereur (Maurice), en approuvant mon élection, ne m'a pas donné le mérite et les vertus nécessaires ». Au patrice Narcès : « Je suis tellement accablé de douleur, que je puis à peine parler ». Il ajoute qu'il est toujours triste, parce qu'il voit de quelle région tranquille il est tombé, et dans quel abîme d'embarras. A André, du rang des illustres : « En apprenant ma promotion à l'épiscopat, pleurez si vous m'aimez, car il y a ici tant d'occupations temporelles, que je me trouve par cette dignité presque séparé de l'amour de Dieu ».

Longtemps après, un jour que, plus accablé que jamais par le poids des affaires séculières, il s'était retiré dans un lieu secret pour s'y livrer dans un long silence à sa tristesse, il y fut rejoint par le diacre Pierre, son élève, son ami d'enfance et le compagnon de ses chères études. « Vous est-il donc arrivé quelque chagrin nouveau, lui dit le jeune homme, pour que vous soyez ainsi plus triste qu'à l'ordinaire ? — Mon chagrin, lui répondit le Pontife, est celui de tous mes jours, toujours vieux par l'usage et toujours nouveau par sa croissance quotidienne. Ma pauvre âme se rappelle ce qu'elle était autrefois dans notre monastère, quand elle planait sur tout ce qui passe, sur tout ce qui change ; quand elle ne songeait qu'au ciel ; quand elle franchissait par la contemplation le cloître de ce corps qui l'enserre ; quand elle aimait d'avance la mort comme l'entrée de la vie. Et maintenant il lui faut, à cause de ma charge pastorale, supporter les mille affaires des hommes du siècle et se souiller dans cette poussière. Et quand, après s'être ainsi répandue au dehors, elle veut retrouver sa retraite intérieure, elle n'y revient qu'amoindrie. Je médite sur tout ce que j'ai perdu. Me voici battu par l'océan et tout brisé par la tempête. Quand je pense à ma vie d'autrefois, il me semble regarder en arrière vers le rivage. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ainsi ballotté par l'orage, je puis à peine entrevoir le port que j'ai quitté [1].

Ces plaintes ne venaient pas seulement de son humilité ; ce vaste esprit voyait toute l'étendue du mal que Dieu l'appelait à guérir. L'Eglise était dans le plus déplorable état, souffrant en Afrique du donatisme, en Espagne de l'hérésie arienne, en Angleterre de l'idolâtrie, en Gaule de la simonie et des crimes de Frédégonde et des erreurs de Brunehaut ; en Italie des Lombards, peuple arien et rival de la puissance byzantine ; en Orient, de l'arrogance des patriarches de Constantinople, de la mauvaise volonté des empereurs, qui, ne

1. *Les Moines d'Occident*, loc. cit.

pouvant plus défendre ni gouverner l'Italie, étaient jaloux de voir les Papes remplir ce rôle. Il sut conduire sa barque, ainsi agitée, avec une énergie et une habileté des plus rares. Romain, l'exarque de Ravenne, c'est-à-dire gouverneur de l'Italie, au nom de l'empereur de Constantinople, rompt avec mauvaise foi un traité qu'il avait fait avec les Lombards Aussitôt ceux-ci, commandés par leurs ducs Arnulfe et Arigis, envahissent le centre et le midi de l'Italie. L'exarque ne protége point Rome ni Naples, et cependant il défend au Pape de traiter avec les Lombards, qui assiégent Rome et répandent tout autour cette désolation, cette stérilité qu'on n'a jamais pu réparer depuis. Alors Grégoire se multiplie : capitaine, roi, pontife, père des Romains, il reprend l'exarque de sa mauvaise foi, ce qui lui attire la colère de l'empereur grec, assemble les troupes, paie leur solde, fournit aux barbares les contributions qu'ils exigent, nourrit et console son peuple. Enfin, après neuf ans d'efforts, il réussit à conclure, entre les Lombards et les Grecs, une paix qui se rompt bientôt. Il traite alors en son propre nom, et obtient du roi des Lombards une trève pour Rome et son territoire. Il fait plus. Théodelinde, épouse d'Agilulfe, qui lui devait la couronne, était chrétienne et amie fidèle du saint Pape : ils unissent leurs efforts et ramènent de l'arianisme à la foi catholique, toute la nation des Lombards. Saint Grégoire délivra ensuite le territoire romain de tous les petits tyrans sortis du sein de l'anarchie ; et telle est l'origine de la puissance temporelle des Papes : « Seuls gardiens de Rome, ils en sont devenus maîtres [1] ». Mais un joug bien plus insupportable que celui des barbares pesait sur l'Italie : c'était la domination grecque, l'empire d'Orient. Grégoire travailla habilement et courageusement à l'alléger, à l'adoucir ; il dénonça dans une lettre à l'impératrice, les fraudes, les rapines des fonctionnaires impériaux : en Sardaigne, ils vendaient à prix d'argent, aux païens, le droit de sacrifier aux idoles, et continuaient à prélever cet impôt sur ceux qui se faisaient baptiser ; en Corse, ils accablaient les pauvres de tels impôts, qu'ils les réduisaient à vendre leurs enfants pour payer, et à chercher un refuge chez les Lombards. On saignait ainsi l'Italie sous prétexte de la défendre. Aussi Grégoire osa dire à l'impératrice : « On pourrait suggérer à l'empereur qu'il vaudrait mieux supprimer quelques dépenses en Italie, afin de supprimer les larmes des opprimés en Sicile ». Il ne fut pas moins ferme quand il s'agit de donner une leçon d'humilité à Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, qui prenait dans ses actes le titre d'*œcuménique* ou universel, mot jusque-là réservé aux conciles généraux ou représentant toute l'Eglise. Se nommer ainsi, c'était s'attribuer à soi seul l'épiscopat, et ne regarder les autres évêques que comme ses inférieurs, ses vicaires. Jean ne donnait sans doute pas à ce nom une signification aussi étendue, mais il eut tort de prendre un titre si nouveau et si fastueux, lui, l'évêque d'un siége non fondé par les Apôtres, et qui n'avait d'autre mérite que d'être dans la capitale de l'empire, c'est-à-dire très-exposé à devenir trop dépendant de la cour impériale, à tomber dans la *domesticité*, selon le terme de M. de Montalembert. L'humilité de saint Grégoire lui fournit des armes invincibles pour combattre cette prétention. Il chargea son nonce à Constantinople de faire des remontrances au patriarche ; il lui écrivit, il écrivit à l'empereur : « Comprenez », dit-il à Jean, « quelle présomption c'est de vouloir s'appeler d'un nom que jamais vrai saint n'a osé s'attribuer. Ne savez-vous pas que le concile de Chalcédoine offrit cet honneur aux évêques de Rome, en les nommant universels ? Mais pas un n'a voulu le recevoir, de peur qu'il ne semblât s'attri-

1. *Ozanam*, cité par M. de Montalembert.

buer l'épiscopat à lui seul et l'ôter à tous ses frères ». Dans une lettre à son nonce Fabien, il découvre l'artifice de Jean, qui faisait écrire l'empereur au Pape pour lui. « Il espère », dit-il, « autoriser sa vaine prétention, si j'écoute l'empereur, ou l'irriter contre moi, si je ne l'écoute pas. Mais je marche le droit chemin, ne craignant en cette affaire que Dieu seul. Ne craignez rien non plus ; méprisez pour la vérité tout ce qui paraît grand en ce monde, et, vous confiant en la grâce de Dieu et au secours de saint Pierre, agissez avec une souveraine autorité. Puisqu'ils ne peuvent défendre l'Italie des glaives des barbares, puisque l'Eglise a été obligée de sacrifier ses biens pour défendre l'Etat, c'est une trop grande honte qu'ils nous demandent, de sacrifier encore notre foi ».

On admirera ce langage, si l'on se rappelle que Grégoire était sujet de l'empereur de Constantinople, et que personne n'eût alors osé parler avec une si noble indépendance. Ecrivant à l'empereur lui-même : « Quoi », s'écrie-t-il, « saint Pierre qui a reçu les clefs du ciel, le pouvoir de lier et de délier, la charge et la primauté de toute l'Eglise, n'a pas été appelé apôtre universel, et voici que mon pieux confrère Jean voudrait se faire nommer évêque universel ? Il faut bien m'écrier : O temps ! ô mœurs ! toute l'Europe est à la discrétion des Barbares. Les villes sont renversées, les châteaux en ruine, les provinces dépeuplées ; la terre n'a plus de bras qui la cultivent ; les idolâtres sévissent sur les fidèles jusqu'à la mort, et des prêtres qui devraient se prosterner sur le parvis dans les larmes et la cendre, cherchent à se faire des titres de vanité [1] ». Il rappelle à l'empereur que le siége de Constantinople a été occupé par Nestorius et Macédonius, hérétiques et hérésiarques. « Si donc », dit-il, « celui qui occupe ce siége était évêque universel, toute l'église tomberait avec lui. Pour moi, je suis le serviteur de tous les évêques, tant qu'ils vivent en évêques ; mais si quelqu'un élève la tête contre Dieu et contre la loi de nos Pères, j'espère qu'il ne fera pas courber la mienne, même avec le glaive ». Il opposa à cette dangereuse vanité de l'évêque de Constantinople quelque chose de plus fort encore que ses réprimandes : ce fut sa propre humilité. « Il avait imprimé le sceau de cette humilité même, en prenant, le premier parmi les Papes, dans l'intitulé de ses actes officiels, ce beau nom de *serviteur des serviteurs de Dieu*, qui est devenu le titre distinctif de ses *successeurs* [2] ». Il reprit Rusticienne de ce que dans les lettres qu'elle lui écrivait, elle se nommait *sa servante*, et la pria de changer de style, parce qu'il ne voulait être le seigneur de personne, mais le serviteur de tout le monde. Il est rapporté dans le *Pré spirituel*, que Jean, abbé de Perse, homme saint et d'un très-grand mérite, étant venu à Rome pour visiter les tombeaux des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, rencontra un jour saint Grégoire dans la rue, et vint se jeter à ses pieds : mais le saint Pape le prévint, se prosterna lui-même aux pieds de l'abbé, et ne consentit point à se relever sans que l'abbé se relevât aussi. Pour en revenir à Jean, patriarche de Constantinople, on croit qu'il se rendit aux admonitions du saint Pape, car il est certain qu'il continua de reconnaître l'autorité du Saint-Siége, et de renvoyer au Pape le jugement définitif des causes ecclésiastiques. Dans un de ces cas, Grégoire découvrit et démontra aux envoyés de Jean que le concile de Chalcédoine et celui d'Ephèse se trouvaient falsifiés dans l'église de Constantinople ; il leur recommanda donc de rechercher des exemplaires plus anciens de ces conciles, et il leur dit en passant que la vérité se conserve bien mieux chez les Latins que chez les Grecs, car les Latins, qui n'ont

1. Traduction de M. de Montalembert. *Moines d'Occident*, t. II, p. 114. — 2. *Ibid.*

pas tant d'esprit, usent moins d'impostures ; solide critique et d'histoire et de mœurs. Dans un autre cas, il renvoya absous, après l'avoir jugé dans un concile, Jean, prêtre de Chalcédoine, contre lequel on avait prononcé une injuste sentence, au nom du patriarche de Constantinople : précédemment un moine faussement accusé de manichéisme, et battu de verges, par ordre du même patriarche, en ayant appelé au Pape, celui-ci l'avait jugé de nouveau, cassé la sentence du patriarche, et fait à ce dernier une sévère réprimande, l'exhortant à renvoyer un favori qui abusait de sa confiance, et à demander pardon à Dieu ; si vous refusez, lui disait-il, de garder les canons de l'Eglise, je ne sais qui vous êtes.

Nous ne pouvons nous lasser de considérer ce grand Saint, qui, à tous les instants et sur tous les points du globe, veille, scrute toutes choses, et s'il aperçoit que la liberté des âmes, que l'honneur de Dieu, que les intérêts de la religion, de la civilisation souffrent, vient aussitôt à leur secours. L'empereur et ses mille fonctionnaires empiétaient sans cesse sur des choses que notre Saint était obligé de défendre. En 592, l'empereur Maurice défendit, par un édit, aux soldats d'embrasser la vie monastique. Saint Grégoire reçut cet édit comme tous les patriarches pour le notifier aux laïques de son district. Il écrivit à l'empereur pour lui représenter qu'il attentait aux lois de Dieu et aux droits de la conscience ; il lui rappelle habilement l'origine de ce pouvoir dont il abuse, et l'invite à penser au jugement dernier, où le Christ lui dira : « Je t'ai fait de secrétaire, comte des gardes ; de comte, césar ; de césar, empereur ; ce n'est pas assez, je t'ai fait père d'empereur. J'ai soumis mes prêtres à ta puissance, et toi tu retires tes soldats de mon service. Dites, seigneur », continue-t-il, « dites à votre serviteur ce que vous pourrez répondre à Celui qui, au jour du jugement, vous parlera ainsi [1] ». Le sujet demeurait toujours fidèle dans ce grand Pape. Il donna à sa remontrance le nom de *supplique*, et il l'accompagna de tous les termes obséquieux alors en usage : de plus, il expédia la loi, contre laquelle il réclamait, dans les diverses provinces. « Par là », disait-il à Maurice, « j'ai rempli mon double devoir ; obéi à l'empereur en publiant son édit, et rempli mon ministère en représentant que cet édit ne s'accordait point avec les intérêts de la gloire de Dieu ». Si cette réclamation déplut d'abord à l'empereur, elle l'éclaira pourtant ; il modéra la rigueur de sa loi en permettant de recevoir les soldats à la profession monastique, après un noviciat de trois ans. Saint Grégoire l'annonça et en témoigna sa joie, dans une lettre aux évêques de l'empire.

Maurice fut du reste un des empereurs grecs qui eurent le plus de respect pour les canons ; notre saint Pape loue sa piété et son zèle pour l'Eglise. Mais il fut cruellement puni de son avarice. Douze mille prisonniers grecs, qu'il refusa de racheter aux Avares, furent massacrés. Il se repentit de ce crime sans se corriger du vice qui en était le principe. En 602, il réduisit son armée à vivre de pillage, au pays ennemi, pendant l'hiver. Les troupes se révoltèrent et mirent sur le trône un officier nommé Phocas, qui fit égorger l'empereur avec ses six fils, puis son frère, l'impératrice et ses trois filles. Ce monstre, comme l'appelle M. de Montalembert, envoya, après ce massacre, son image et celle de sa femme à Rome, où le sénat et le peuple, selon leur honteuse habitude, les reçurent avec acclamation. On reproche à notre Saint de s'être associé à ces acclamations, et d'avoir écrit à Phocas une lettre de félicitation, où il blâme la conduite de Maurice. On avoue que c'est la seule tache qu'on trouve sur cette glorieuse vie ; on re-

1. Traduction de M. le comte de Montalembert.

connaît d'ailleurs que les intentions de saint Grégoire étaient pures, que les termes dont il se sert, étaient en quelque sorte du style officiel de ce temps-là pour chaque changement de règne. On admet que ce qu'il blâme dans Maurice était blâmable ; que, par ce blâme, il conseillait à Phocas de ne pas tomber dans les mêmes fautes ; qu'il devait, dans l'intérêt de l'Italie, ne pas irriter le nouvel empereur ; qu'après les félicitations d'usage, il l'exhortait à faire régner la justice, la paix et la liberté parmi ses sujets. Avec ces réserves, nous sommes d'avis qu'on ne devrait pas tenir aujourd'hui, et que saint Grégoire ne tiendrait certainement pas, s'il vivait, la même conduite.

Pendant qu'il suivait l'intégrité de la foi, la liberté de l'Eglise, du côté du Bas-Empire, notre Saint n'oublia pas les peuples barbares qui venaient d'envahir presque tout l'occident et le midi de l'Europe. Il se fit leur ami, leur éducateur, leur maître, pour les civiliser et les faire entrer dans le sein de l'Eglise. Nous ne pouvons qu'esquisser ces nobles entreprises. Virgile, évêque d'Arles, lui ayant écrit et fait écrire par le roi d'Austrasie, Childebert, pour lui demander le pallium, le Pape lui accorde sa demande (595), le nomme son vicaire en ces contrées, sans préjudice du droit des métropolitains, et le prie de s'entendre avec le roi et tous les évêques pour extirper deux vices qui rongeaient le sacerdoce gallo-franc : la simonie et l'élection des laïques à l'épiscopat[1]. Il écrivit pour le premier sujet plusieurs lettres aux évêques et au roi. Il dit au jeune Childebert, pour lui faire comprendre son rôle de roi catholique, environné d'ariens, de païens, et commandant à des sujets encore à moitié barbares : « Autant la dignité royale est au-dessus des autres hommes, autant votre royaume l'emporte sur les autres royautés des nations. C'est peu d'être roi quand d'autres le sont, mais c'est beaucoup d'être catholique, quand d'autres n'ont point de part au même bonheur. Comme une grande lampe brille de tout l'éclat de sa lumière dans les ténèbres d'une profonde nuit, ainsi la splendeur de votre foi rayonne au milieu de l'obscurité volontaire des peuples étrangers. Afin donc de surpasser les autres hommes, par les œuvres comme par la foi, que votre Excellence ne cesse pas de se montrer clémente envers ses sujets. S'il y a des choses qui vous offensent, ne les punissez point sans discussion. Vous commencerez à plaire davantage au Roi des rois, quand, restreignant votre autorité, vous vous croirez moins de droit que de pouvoir ». Ce langage ne paraît-il pas d'une lumière, d'une mansuétude, d'une sagesse surhumaines, si l'on pense que nous sommes à l'époque de Frédégonde et de Brunehaut, époque ténébreuse et sanglante, où nos rois étaient plutôt des monstres que des hommes ? Les Papes ont su voir, dans ce chaos, et en tirer le royaume très-chrétien.

Les relations de ce père de la famille chrétienne n'étaient pas moins cordiales avec la nation espagnole. L'Espagne, évangélisée dès les premiers siècles, était devenue arienne avec les Visigoths, qui l'avaient envahie dans le commencement du ve siècle ; mais la foi catholique finit par triompher et s'assit même sur le trône avec Récarède, en 587. Saint Léandre, évêque de Séville, fut le principal auteur de cette conversion des Visigoths. Etant l'intime ami de notre Saint, il lui écrivit, lui et plusieurs évêques, et plus tard aussi le roi, pour annoncer au Pape cette heureuse nouvelle ; puis ils lui demandent ses *ouvrages*, surtout le *Pastoral* et les *Expositions sur Job ;* ils le consultent sur des cas embarrassants, ils lui demandent des avis comme on ferait au directeur de sa conscience. « Je vous supplie, par la grâce de

1. Voir la vie de saint Virgile, plus haut, page 158.

Dieu, qui surabonde en vous », lui écrivait Licinien, évêque de Carthagène, « de ne point rejeter ma prière, mais de vouloir bien m'apprendre ce que je confesse ignorer : car, ce que vous enseignez, nous sommes dans la nécessité de le faire ». Puis, après lui avoir exposé les cas dont il désire recevoir la solution, il ajoute : « Daignez nous envoyer et l'ouvrage sur Job, et vos autres livres, dont vous parlez dans votre *Pastoral*, car nous sommes à vous, et nous aimons à lire ce qui vient de vous ». Le roi Récarède envoya à saint Grégoire un calice d'or, orné de pierreries, en le priant, dans sa lettre, de vouloir bien l'offrir au prince des Apôtres. « Nous prions aussi votre Altesse, ajoute ce prince, de nous honorer de ses saintes lettres, quand elle en aura l'occasion ».

« Vous n'ignorez pas, je le pense, avec quelle sincérité je vous aime : ceux que la distance sépare, la grâce du Christ les unit comme s'ils se voyaient. Ceux-là mêmes qui ne vous contemplent pas de près, savent par la renommée combien vous êtes bon ». Le saint Pape, dans sa réponse, remercie tendrement le roi de ses sentiments et le félicite d'avoir converti la nation des Goths : il s'accuse, par un excès d'humilité, d'être, lui, paresseux et inutile, et tremble de paraître au jugement dernier, les mains vides, tandis que le roi y paraîtra suivi d'une multitude de nouveaux fidèles, qu'il vient d'attirer à la grâce. Il l'exhorte à conserver, au milieu d'un si beau succès, l'humilité du cœur et la pureté du corps, car il est écrit : « Quiconque s'élève sera humilié » ; lorsque, pour nous enfler l'esprit, dit-il, l'esprit malin nous rappelle le bien que nous avons fait, rappelons-nous nos fautes. Quant à la pureté du corps, l'Apôtre a dit : « Le temple de Dieu est saint, et c'est votre corps qui est ce temple ; un chrétien doit s'abstenir de la fornication et posséder son corps comme un vase sacré, dans la sainteté et dans l'honneur, et non point dans la convoitise. Il faut aussi qu'à l'égard de vos sujets », continue-t-il, « votre gouvernement soit tempéré par une grande modération, de peur que la puissance n'aveugle l'esprit, car un royaume est bien gouverné, quand la gloire de gouverner ne domine point l'âme. Il faut encore se précautionner contre la colère et ne point faire trop vite tout ce qui est permis : car la colère, lors même qu'elle punit les fautes des coupables, ne doit point précéder la raison, sa maîtresse, mais la suivre comme une servante, et ne se présenter devant elle que quand elle en reçoit l'ordre. En effet, quand la colère s'est une fois emparée de l'âme, on regarde comme permis tout ce qu'on fait de cruel. Aussi est-il écrit : que tout homme soit prompt à écouter, mais lent à parler, et lent à se mettre en colère. Je ne doute pas que, par la grâce de Dieu, vous n'observiez tout cela ; mais, trouvant l'occasion de vous présenter quelques avis, je m'associe furtivement à vos bonnes actions, afin que dorénavant vous ne soyez plus seul à les faire ». Telle était l'influence de ce saint Pape ; nous ne sommes certes l'ennemi d'aucun contrôle, qui modère dans ses excès, sans l'entraver dans son exercice légitime, la puissance des rois : mais ne gagneraient-ils pas, eux et leurs sujets, à recevoir encore aujourd'hui filialement des leçons célestes qui n'ont point pour but de réprimer les actes, mais de les épurer dans leur source, dans le cœur ?

Cette sollicitude paternelle de notre Saint s'étendit encore sur l'Afrique, où il écrivit quarante lettres, rétablissant la juridiction troublée, rendant la justice, portant le dernier coup à l'hérésie des Donatistes, et faisant racheter des captifs sur le marché de Barca, car c'était là le principal usage que l'Eglise romaine faisait du revenu des riches patrimoines qu'elle possédait en Afrique, en Gaule et en Italie. L'Eglise a été, dès qu'elle l'a pu,

propriétaire, parce qu'il n'y a pas de meilleur moyen d'avoir régulièrement ici-bas l'indépendance nécessaire à une religion qui ne doit pas être sujette des puissances terrestres. Deux choses rendent les propriétés de l'Eglise les plus sacrées de toutes : leur origine, qui fut ordinairement une donation, et leur usage, qui est de secourir les pauvres et d'aider à la propagation de la foi. Toujours par ses instructions aussi solides que paternelles, mais aussi par sa charité, par son invariable équité, il ramena à l'unité catholique presque tous les schismatiques de l'Istrie. Voici quelques exemples de son admirable conduite. Ayant appris que deux évêques d'Istrie, Pierre et Providentius, désiraient le venir trouver, pour lui demander des explications, si on leur promettait de ne leur faire aucune peine, il leur écrivit, au mois d'août 595, une lettre pleine de charité : il les presse de venir à lui avec toute confiance, eux et tous ceux qui voudraient, promet de les satisfaire pleinement, et, soit que Dieu leur fasse la grâce de se réunir à lui, soit qu'ils aient le malheur de continuer dans leur dissension, il les renverra chez eux, sans qu'il leur soit fait aucun mal. Les habitants de Côme, pressés par Constantius, évêque de Milan et ami de saint Grégoire, de se réunir à l'Eglise, répondirent que la manière dont on les traitait ne les attirait pas, que plusieurs catholiques retenaient leurs biens injustement, entre autres l'Eglise romaine, qui avait usurpé sur eux une certaine terre. Le saint Pape, ayant été informé de ces plaintes par Constantius, lui répondit : Si cette terre leur appartient, nous voulons qu'elle leur soit rendue, quand même ils ne se réuniraient pas à l'Eglise. L'évêque Natalis, à qui saint Grégoire reprochait, entre autres choses, ses festins trop somptueux, essaya de se justifier par des passages de l'Ecriture comme celui-ci : « Que celui qui ne mange point ne juge pas celui qui mange ». Grégoire répondit : « Ce passage ne convient point du tout, car il n'est pas vrai que je ne mange point, et saint Paul ne parle ainsi que pour ceux qui jugent les autres dont ils ne sont point chargés. Vous souffrez avec peine que je vous aie repris de vos grands repas; et moi, qui suis au-dessus de vous par ma place, quoique non par mes mœurs, je suis prêt à recevoir la correction de tout le monde, et je ne compte pour amis que ceux dont les discours me font effacer les taches de mon âme avant la venue du Juge terrible ».

Mais une des choses où le zèle de saint Grégoire parut avec plus d'éclat, fut la conversion des Anglais. Il choisit un religieux nommé Augustin, prieur du monastère de Saint-André de Rome, qu'il envoya en Angleterre accompagné de plusieurs autres. On croit qu'ils étaient quarante; mais le démon prévit la perte qu'il allait faire : il leur mit dans l'esprit des difficultés qui qui leur parurent invincibles; ils s'arrêtèrent donc en chemin et envoyèrent saint Augustin au souverain Pontife pour lui représenter les motifs qu'ils avaient de ne pas passer outre. Le Saint, bien loin de condescendre à leur faiblesse et d'écouter les raisons que la pusillanimité leur avait suggérées, leur écrivit, l'an 596, la lettre qui suit :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, et serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Comme il eût été plus expédient de ne pas entreprendre le bien que de l'abandonner après l'avoir entrepris, il faut, mes très-chers frères, que vous vous efforciez d'achever, avec la grâce de Dieu, la bonne œuvre que vous avez commencée. Ne vous épouvantez pas de la longueur du chemin ni des embûches des méchants; poursuivez généreusement et avec ferveur le dessein que vous avez entrepris par l'ordre de Dieu, parce qu'assurément les plus grands travaux seront récompensés d'une plus grande gloire dans

le ciel. Obéissez en toute chose avec humilité à votre supérieur Augustin, qui s'en retourne vers vous, et que j'ai désigné pour être votre abbé, étant persuadé que tout ce que vous ferez par son conseil sera profitable à votre âme. Que Dieu tout-puissant vous conserve et vous assiste de sa grâce, et qu'il me la donne à moi pour jouir au ciel du fruit de vos travaux, et participer à la récompense que vous en recevrez : car, bien que je ne puisse aller avec vous, j'ai néanmoins la volonté de travailler aussi bien que vous ».

Les religieux ayant reçu cette lettre, reprirent courage, résolurent de passer outre, et abordèrent enfin heureusement en Angleterre, grâce aux prières et aux mérites de celui qui les envoyait. Ils y furent très-bien reçus, et firent connaître Jésus-Christ à Ethelbert, roi de Cantorbéry, et à une grande partie de ses sujets : Dieu bénit tellement leur zèle, qu'ils demandèrent de nouveaux ouvriers à Grégoire, afin de faire une moisson plus abondante. Le Saint en reçut une très-grande joie et leur envoya encore d'autres religieux pour y prêcher l'Evangile. Mellite, Juste, Paulin et Rufinien furent de ce nombre, et portèrent avec eux tout ce qui était nécessaire pour la décoration des églises : des vases sacrés, de riches ornements, de précieuses reliques avec des livres propres au service divin. Il nomma Augustin archevêque de l'île, et lui envoya le *Pallium;* il ordonna douze évêques suffragants de Cantorbéry; il ne voulut pas qu'on abattît les temples des Gentils, mais seulement qu'ils fussent purifiés avec de l'eau bénite, et consacrés au vrai Dieu vivant. Il recommanda à saint Augustin d'introduire peu à peu la religion chrétienne en ce pays-là, et de ne pas arracher tout d'un coup et avec violence, quelques coutumes, quand même elles ne seraient pas tout à fait louables, pourvu qu'elles ne se trouvassent pas absolument incompatibles avec la religion; de dissimuler et de passer par dessus, jusqu'à ce que cette nouvelle plante fût plus forte et capable d'embrasser entièrement toute la rigueur de la discipline ecclésiastique. Il l'avertit aussi de ne pas trop s'attacher aux coutumes de l'Eglise, mais de prendre des autres Eglises ce qu'il jugerait être le plus profitable, selon la disposition et la nécessité du pays; « parce qu'il ne faut pas », dit-il, « aimer les choses à cause des lieux, mais aimer les lieux pour les bonnes choses qui y sont ».

Nous passons sous silence plusieurs autres instructions qu'il donna à ce zélé disciple et à ses compagnons, à qui Dieu accorda la grâce des miracles pour achever de gagner cette nation à la religion chrétienne. Ces soins incomparables du saint Pontife lui ont fait mériter le titre d'*Apôtre de l'Angleterre.* Car, quoique cette île eût auparavant reçu la connaissance de Jésus-Christ, puisque l'hérésie de Pélage s'y était glissée dès le temps du grand saint Augustin ; néanmoins, comme ces peuples, qui étaient Bretons, avaient depuis été subjugués par les Anglais, qui donnèrent un nouveau nom à l'île, ils avaient aussi changé de religion et étaient retombés en leur ancienne idolâtrie : ainsi ils avaient besoin d'un nouvel apôtre. On appelle saint Grégoire l'*Apôtre de l'Angleterre,* comme nous appelons chez nous saint Remi l'*Apôtre de la France,* quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait prêché l'Evangile.

Saint Augustin rendait un compte exact à saint Grégoire des affaires de sa mission, et ils s'écrivaient l'un l'autre; voici ce que le saint Pape lui mande dans une de ses lettres : « Je sais que Dieu tout-puissant a fait, par votre moyen, de grands miracles au milieu de cette nation qu'il a élue; c'est pourquoi il est nécessaire que vous jouissiez modestement de ce don céleste et redoutable, et que vous ne le possédiez qu'avec crainte et frayeur; vous devez vous réjouir de ce que l'âme des Anglais est attirée par ces mi-

racles extérieurs à la grâce intérieure; mais vous devez craindre que ces prodiges ne vous donnent des pensées de présomption, et ne vous fassent tomber dans la vaine gloire ». Et dans les *Morales*, il dit : « Les Anglais, qui ne savaient auparavant qu'une langue barbare, ont commencé à louer Dieu en langue hébraïque; et l'Océan, qui était auparavant enflé et furieux, est maintenant sujet et vassal des serviteurs de Dieu. Les peuples fiers, que les princes de la terre ne pouvaient dompter par les armes, ont été subjugués par la simple parole des prêtres : et la nation infidèle, qui ne redoutait point les escadrons armés, depuis qu'elle est fidèle, tremble à un mot d'hommes pauvres et humiliés [1] ».

Maintenant, que nous avons essayé de peindre la vigilance et l'action souveraine de Grégoire sur les principales régions du monde, laissons le Père Giry nous raconter ses vertus et ce qu'il fit pour ainsi dire au cœur même de l'Eglise. Il n'est pas aisé d'exprimer sur le papier les merveilles qu'a faites ce très-digne Pontife; soit que nous considérions l'ordre qu'il a établi dans l'Eglise pour la réformation des mœurs et pour l'édification des fidèles; soit que nous regardions ce qui concerne l'assistance des pauvres, la consolation des affligés, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et le lustre et l'ornement de la religion chrétienne.

Il mit d'abord un fort bel ordre dans son palais, n'ignorant pas que la maison du prince doit être un modèle et un exemple de vertu pour les sujets. Il n'y reçut point de séculiers, mais seulement des ecclésiastiques d'une piété, d'une bonté, d'une doctrine et d'une prudence reconnues. Il y admit aussi quelques religieux, afin de vivre lui-même toujours en religieux autant qu'il lui serait possible. Il n'avait point égard, dans la collation des bénéfices, ni aux richesses, ni à la pauvreté des personnes, mais seulement à la sainteté de la vie, à l'excellence de la doctrine et aux autres qualités requises pour bien s'acquitter de ses devoirs. Aussi, pendant son pontificat, les arts et les sciences, soit humaines, soit divines, furent en une si grande réputation dans Rome, que plusieurs patriciens quittèrent l'épée pour se donner à l'étude. Il assembla un concile, où quantité d'abus furent retranchés, et plusieurs choses salutaires et avantageuses utilement établies pour le service de Dieu et pour l'édification des fidèles. Il eut un soin particulier de l'office divin et des cérémonies ecclésiastiques qui y doivent être observées, et régla les antiennes, les oraisons, les épîtres et les évangiles qui se disent pendant le cours de l'année à la messe, ainsi qu'on peut le voir dans son *Antiphonaire* et dans son *Sacramentaire*.

Ce fut, selon quelques-uns, ce grand Pape qui institua les grandes litanies, ou (ce qui est plus certain) qui ordonna que la procession générale, qui se faisait déjà en chantant les litanies, fût conduite à Saint-Pierre, ainsi que nous l'apprenons de lui-même, au commencement du second livre du *Registre*, cité par le cardinal Baronius en ses *Remarques* sur le martyrologe, au 25 avril, où il parle de l'institution de cette cérémonie. Il augmenta aussi

I. Saint Grégoire avait formé une petite bibliothèque pour saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, et ce dernier la mit dans son monastère de Cantorbéry. Il en reste encore un livre des Evangiles, qui est dans la bibliothèque bodléienne à Londres : il y en a aussi un exemplaire dans la bibliothèque de *Corpus Christi* à Cambridge. Les autres livres que saint Grégoire avait donnés à saint Augustin étaient des psautiers, le *Pastoral*, le *Passionarium sanctorum*, etc. Voir le catalogue des Mss. saxons, par M. Wanley, à la fin du *Thesaurus* du docteur Hickes, p. 172.

On gardait aussi autrefois, dans le monastère de Cantorbéry, des ornements précieux, des vases, des reliques et un pallium que saint Grégoire avait donnés à saint Augustin. On voit encore dans la bibliothèque harléienne, à Londres, l'inventaire manuscrit de tous ces effets, qui avait été fait par Thomas Elmham, sous le règne de Henri V. Il a été publié par la savante dame Elstob, à la fin d'un panégyrique de saint Grégoire, en langue saxonne.

les principales stations de Rome, et réforma le chant ecclésiastique, qui s'appelle encore aujourd'hui, à cause de cela, *le chant Grégorien*. Pour cet effet, il fit bâtir deux maisons : l'une, proche de Saint-Jean-de-Latran, et l'autre près de Saint-Pierre, pour y instruire des enfants destinés au chœur; son zèle pour le service de Dieu était si ardent, que, même dans les plus grandes douleurs de la goutte, dont il était extrêmement incommodé, il se faisait transporter à la maison où étaient ses élèves, et les enseignait, couché sur un petit lit, tenant une petite baguette à la main pour reprendre ceux qui manquaient : humilité digne du vicaire de Jésus-Christ, qui nous a si fort recommandé la pratique de cette vertu. Le diacre Jean, qui, le premier, a écrit cette histoire, rapporte que, de son temps, on montrait encore avec dévotion le lit sur lequel le Saint se faisait porter, et la houssine dont il se servait pour corriger ces jeunes enfants. Dieu approuva par des miracles le grand zèle de ce saint Pape pour le culte de la Religion.

Un jour, voulant consacrer à l'usage des catholiques l'église de Sainte-Agnès, profanée par les Ariens, pour le faire avec plus de solennité, il porta en procession les reliques de saint Sébastien et de cette Sainte, et les posa lui-même sous l'autel; pendant qu'il y chantait la messe, un animal immonde sortit, dit-on, de l'église tout grondant et faisant un grand bruit : ce qui fit croire que le démon, qui y avait établi sa demeure, fut obligé de s'enfuir en la présence des saintes reliques. Plusieurs lampes de cette église s'allumèrent d'elles-mêmes, sans que personne y mît la main. Une nuée très-éclatante éclaira tout l'autel, et il se répandit une odeur très-agréable dans l'église; quoique cette église fût ouverte, personne n'osait y entrer, tant ce météore miraculeux avait imprimé de respect et de révérence dans le cœur des fidèles.

Il se fit aussi un autre prodige pour la confirmation de la vérité de l'Eucharistie. Notre Saint célébrait un jour le saint sacrifice de la Rédemption; la femme qui avait offert le pain à consacrer, s'approcha pour communier; mais lorsqu'il proférait ces paroles : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve votre âme pour la vie éternelle », il s'aperçut que cette femme souriait; il la priva de la communion, reporta le Saint Sacrement à l'autel et acheva la messe; après quoi il commanda à la femme de déclarer, en présence de tout le peuple, pourquoi elle avait commis l'irrévérence de rire, étant sur le point de recevoir le corps de Jésus-Christ; elle répondit, après plusieurs instances, que c'était parce qu'il avait dit que ce pain, qu'elle avait pétri de ses mains, était le corps de Jésus-Christ. Le Saint, entendant cela, se mit à genoux au pied de l'autel, et commença des prières avec le peuple, conjurant le Père des lumières d'éclairer l'âme de cette pauvre femme incrédule. Et aussitôt les espèces se changèrent en chair; Grégoire la fit voir à toute l'assistance et à cette femme infidèle, qui se convertit par ce miracle; et le Saint ayant fait une seconde oraison, l'hostie reprit sa première figure. Ces merveilles ne servirent pas peu à confirmer les chrétiens dans la foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

En ce même temps, des ambassadeurs étant à Rome, le supplièrent de leur faire part de quelques reliques, afin d'honorer leurs églises; le saint Pontife prit un linge blanc, le fit toucher aux corps des Saints, et, l'ayant mis dans une boîte, suivant une coutume d'alors, il la scella avec beaucoup de révérence et la donna aux ambassadeurs pour l'emporter en leur pays. Lorsqu'ils furent en chemin pour s'en retourner, curieux de savoir ce qu'ils emportaient, ils trouvèrent le linge seul, sans nulle relique. Fort étonnés,

ils revinrent à Rome et se plaignirent au Pape de ce qu'il les avait abusés, en leur donnant un haillon au lieu des ossements des Saints. Le saint Père prit le linge et le posa sur l'autel, et, s'étant mis à genoux, pria la Bonté divine de faire voir ce qui était contenu en ce linge, afin d'instruire les fidèles avec quelle révérence et quelle foi ils doivent recevoir tout ce qui est donné pour relique par le Saint-Siége; puis il se leva, et, en présence des ambassadeurs, perça le linge avec un couteau, et il en sortit aussitôt du sang en abondance; les ambassadeurs, confus, reprirent ce linge sacré, avec la boîte, et s'en allèrent en leur pays avec toute la satisfaction possible.

Cette coutume d'envoyer du linge qui avait reposé sur les reliques sacrées, ou touché les corps saints, était alors fort pratiquée dans Rome, comme nous voyons en la réponse que notre Saint fit à l'impératrice Constance. Elle lui avait demandé la tête de saint Paul, pour la mettre dans une église magnifique qu'elle faisait bâtir à Constantinople, sous le nom de cet Apôtre des Gentils; saint Grégoire lui répondit que les souverains Pontifes n'avaient pas coutume de donner les reliques des corps saints, ni même de les toucher, sinon avec beaucoup de respect; mais, qu'au lieu de reliques, ils envoyaient un bandeau, ou un linge, par lequel la main de Dieu opérait des merveilles. Il lui envoya, comme un rare présent, des limures des chaînes de saint Paul, ainsi qu'on peut le voir en son épître, qui mérite bien d'être lue, pour apprendre avec quelle vénération il faut toucher les saintes reliques.

Sa vigilance ne regardait pas seulement le service et l'ornement extérieurs de l'Eglise; elle ne s'étendait pas moins sur les temples vivants de Dieu, qui sont les fidèles, ayant soin tout ensemble du spirituel et du temporel de ses ouailles. Sa charité envers les pauvres était selon le cœur de Jésus-Christ : aussi fut-elle récompensée par des faveurs considérables. Comme c'était son ordinaire de faire manger quelques mendiants à sa table, un jour il voulut, par humilité, donner lui-même à un pauvre pèlerin de quoi se laver : mais pendant qu'il prit l'aiguière et le bassin, le pauvre s'évanouit, et, la nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Vous me recevez ordinairement en mes membres, mais vous me reçûtes hier en ma personne [1] ». Une autre fois, il avait commandé à un aumônier d'amener douze pauvres à dîner; quand il se mit à table, il en trouva treize : il voulut savoir pourquoi l'on avait excédé le nombre qu'il avait prescrit; l'aumônier lui répondit qu'il n'en avait amené que douze, et qu'ils n'étaient pas davantage : en effet, cet homme n'en voyait que douze. Le Saint vit bien qu'il y avait quelque mystère en cela, et, jetant les yeux sur le treizième, il le considéra attentivement, et remarqua qu'il avait changé plusieurs fois de figure pendant le repas, ayant paru jeune au commencement, et paraissant à la fin comme un vénérable vieillard. Après le dîner, il le tira à part et le conjura de lui dire son nom et qui il était. Il lui répondit : « Pourquoi voulez-vous savoir mon nom, qui est admirable? Je suis, pour ne le vous point céler, ce marchand infortuné à qui vous fîtes donner douze écus d'aumône et l'écuelle d'argent de votre mère. Croyez assurément que c'est pour cette bonne œuvre que Dieu a voulu que vous fussiez successeur de saint Pierre, et que ce qu'il avait déterminé de toute éternité, s'exécutât en vous. Comme vous êtes fidèle imitateur de Pierre, et que vous avez autant de soin des pauvres, il a eu un soin particulier de vous ». — « Comment savez-vous cela? » lui dit saint Grégoire. — « Parce que je suis », répondit le pauvre, « l'ange même

1. *Membra prius quasi me suscepisti, sed heri me.* — Une verrière de Cantorbéry du XIIe siècle reproduit cette légende.

que Dieu avait envoyé pour vous éprouver ». A ces paroles, saint Grégoire se trouva extrêmement surpris; mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Grégoire, le Dieu du ciel m'a envoyé vers vous pour vous assister et vous garder jusqu'à la fin, et vous accorder, par son ministère, tout ce que vous lui demanderez ». Alors le saint Prélat se prosterna le visage contre terre, disant avec crainte et révérence : « Si Dieu m'a fait pasteur de son Eglise pour si peu de chose, je puis bien espérer davantage de sa main libérale, si je le sers de grande affection et si je partage aux pauvres tout ce qui est à lui ». Cette vision augmenta merveilleusement le zèle qu'il avait à secourir les nécessiteux; il n'y avait point d'église, ni de monastère, ni d'hôpital, ni de maison de dévotion, qui ne se ressentît de sa libéralité. Il avait écrit dans un livre les noms des pauvres qui étaient dans Rome, aux faubourgs et aux lieux circonvoisins, et il leur donnait l'aumône selon leur qualité et leur nécessité. Il envoyait tous les jours quelque plat de sa table aux malades et aux pauvres honteux. Ayant su que l'on avait trouvé un pauvre mort dans un village écarté de la ville, il en fut si contristé que, craignant que cet homme ne fût mort de faim ou de quelque autre incommodité, par sa faute, il demeura, par pénitence, quelques jours sans dire la messe.

Sa charité se répandait par toute l'Italie et jusqu'aux provinces les plus éloignées du domaine de l'Eglise : car les receveurs qui y étaient établis de sa part, avaient charge de distribuer aux pauvres ce qu'il leur prescrivait; et il y mettait un si bel ordre, que ceux qui prendront la peine de lire ses épîtres, sur ce sujet, en seront ravis : il y dit des choses fort belles et très-touchantes sur l'aumône. Il entretenait, dans la ville de Rome, trois mille religieuses. Il disait de ces saintes filles, qu'on avait de grandes obligations à leurs larmes et à leurs prières, et que c'étaient elles qui, par leur crédit auprès de Dieu, avaient détourné les armes des Lombards.

Il envoya à Jérusalem un abbé appelé Probe, avec une notable somme d'argent, pour y faire bâtir un hôpital, qu'il entretint toujours, durant sa vie, de tout ce qui était nécessaire. Il eut soin aussi de fournir, tous les ans, des vivres et des habits aux religieux du Mont-Sinaï, dont un, nommé Pallade, était supérieur.

Son zèle pour la gloire de l'Eglise lui faisait avoir l'œil sur les évêques et sur les autres prélats, s'informant exactement de leur conduite, et les reprenant généreusement quand ils manquaient à leur devoir. Il écrivit à un évêque qui négligeait les pauvres : « Sachez que ce n'est pas assez, pour rendre un fidèle compte à Dieu, d'être retiré, studieux et adonné à l'oraison, si vos œuvres ne sont profitables à vos diocésains, si vous n'avez la main ouverte pour subvenir aux nécessités des pauvres; un prélat doit regarder la pauvreté d'autrui comme la sienne propre : c'est à tort que vous portez le nom d'évêque, si vous faites autrement ».

Il ordonna que les seuls ecclésiastiques eussent l'administration des églises et de leur revenu, et que la même personne ne pût posséder plusieurs charges; afin, suivant la doctrine de l'Apôtre, que chaque membre du corps ecclésiastique eût son office propre, et que chacun pût servir Dieu en un même esprit.

Il défendit de donner la conduite des monastères aux ecclésiastiques, disant que c'était là le moyen de les ruiner. Il ne voulait pas qu'eux, ni les religieux, intercédassent facilement auprès des juges pour les malfaiteurs; mais, s'ils le faisaient, que ce fût avec grande prudence, en sorte que leur réputation ne perdît rien de son lustre, et que l'on ne se pût imaginer que l'Eglise favorisât les crimes et retardât l'exécution de la justice. Il reprit

sévèrement les évêques simoniaques et les laïques qui montaient aux évêchés sans avoir passé par les autres degrés de l'Eglise. Il était ennemi des présents; il en fit rendre qu'on lui avait envoyés et fit reporter de l'argent à ceux mêmes qui les lui avaient faits. Il reprit Janvier, évêque de Cagliari, d'avoir excommunié un homme pour quelque injure qu'il avait reçue de lui; il dit que l'évêque ne doit excommunier personne pour son intérêt particulier, ni employer à se venger une autorité qu'il n'a que pour le bien général de l'Eglise. Didier, archevêque de Vienne, lui avait demandé le *Pallium :* le saint Pape lui écrivit de ne pas expliquer au public les poëtes ni les autres auteurs profanes, parce que cela ne convenait nullement à son âge ni à sa dignité.

Il ne permettait pas aux évêques de résider hors de leurs diocèses, sinon lorsque la nécessité le demandait, encore n'était-ce que pour quelque temps. Il n'approuvait pas non plus qu'ils s'embarrassassent dans les affaires du monde qui ne regardaient pas les fonctions de leur charge. Il veillait avec un soin extrême à ce que les religieuses gardassent leur vœu dans toute sa pureté : c'est pourquoi il blâma fort Vitalien, évêque de Manfredonia, d'avoir permis qu'une religieuse quittât l'habit et retournât au monde; et il réprimanda Romain, exarque d'Italie, d'avoir consenti au mariage de quelques religieuses, le menaçant de la colère de Dieu, s'il n'en faisait pénitence. Il avertit aussi Venance, qui avait quitté l'habit religieux, que, si Ananie et Saphire étaient morts aux pieds de saint Pierre pour avoir retenu et recélé une partie de l'argent qu'ils avaient reçu de leur héritage consacré à Dieu, il pouvait, avec beaucoup plus de raison, appréhender la rigueur de sa justice, pour lui avoir dérobé, non pas des deniers, mais lui-même et ce qu'il lui avait promis, lorsqu'il s'était consacré entièrement à son service. Il ne pouvait souffrir que les ecclésiastiques fissent rien contre la sainteté de leur caractère. Il écrivit à André, évêque de Tarente, qui était accusé d'être tombé dans une faute grave contre les mœurs chrétiennes, que, s'il se sentait coupable, il devait se démettre de son évêché, parce que, bien que les hommes ne le pussent pas convaincre de ce péché, il ne pouvait pas le cacher à Dieu ni éviter les rigueurs de sa justice.

Saint Grégoire prêchait lui-même à son peuple, et, lorsque les maladies ou quelque empêchement légitime lui ôtaient cette consolation, il composait des sermons et des homélies, et les faisait prononcer en public par quelque autre. Enfin, il était si soigneux, si vigilant et si infatigable à s'acquitter de la charge de bon pasteur, qu'il semble presque impossible qu'un homme seul ait pu faire tant et de si différentes choses à la fois : procurer la paix par sa médiation, penser à la guerre, régler les ecclésiastiques et les séculiers, traiter avec Dieu en l'oraison, et avec les hommes en la conversation, s'appliquer au gouvernement du spirituel et du temporel de l'Eglise, prêcher si souvent, dicter des lettres si admirables à tant de personnes de diverses conditions ; en un mot, composer les beaux ouvrages qui nous restent de lui. Aussi l'Eglise, durant sa vie, étendit ses rameaux en divers endroits, et, pour me servir des termes du Prophète : « La vigne du grand Dieu des armées couvrit presque toute la terre [1] » ; plusieurs saints personnages fleurirent et éclatèrent en miracles durant son pontificat, comme nous le pouvons apprendre par ce qu'il en dit lui-même dans ses *Dialogues*. Sa fermeté à défendre la pureté des mœurs, mit souvent sa vie en danger. Il excommunia un chevalier romain qui, étant tombé en adultère, avait répudié sa femme légitime. Ce misérable, voulant se venger de lui, eut recours aux

1. Ps. LXXIX, 12.

magiciens ; pour l'exécution de ce dessein, ceux-ci lui promirent qu'un jour que le Saint irait à la ville, ils feraient entrer un esprit malin dans le corps de son cheval, afin que celui-ci, l'ayant jeté par terre, lui marchât sur le ventre et lui ôtât la vie. Ce détestable dessein fut exécuté de la manière qu'il avait été projeté : un démon se saisit du cheval et lui fit faire des bonds si étranges, qu'il ne put être arrêté par ceux qui étaient auprès du Saint-Père ; mais Grégoire découvrant, par une inspiration divine, la source du mal, fit le signe de la croix et chassa le démon hors du corps de son cheval. Les magiciens, en punition de leur malice, perdirent la vue corporelle ; mais cet accident leur ouvrit les yeux de l'âme, et, leur faisant connaître l'énormité de leur crime, ils renoncèrent à tout commerce avec le démon, et demandèrent le baptême. Le saint Pontife le leur donna, sans néanmoins leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne revinssent à leurs maléfices et à la lecture des livres d'enchantements et de magie ; aimant mieux les faire entretenir aux dépens de l'Eglise que de leur donner un sujet de se perdre.

Comme nous l'avons déjà dit, Grégoire joignait à un grand courage pour la défense des intérêts de Dieu, une si profonde humilité et une douceur si merveilleuse, que c'est un prodige de voir si bien unies ensemble, en une même personne, deux choses si différentes : la fermeté et la constance d'un souverain Pontife à soutenir et à conserver les droits du Saint-Siége, avec l'humilité d'un simple particulier qui se considérait comme le dernier des hommes. C'était une merveille digne des yeux de Dieu, de le voir tantôt donner des lois, et commander aux prêtres, aux magistrats et aux princes même de les garder, et cela, avec une telle autorité, qu'il les privait de leurs dignités s'ils n'obéissaient ; et tantôt s'humilier et s'abaisser comme s'il était le moindre de tous et le plus indigne d'honneur. Car, ainsi qu'il le dit lui-même, les supérieurs ne doivent pas se laisser aveugler par leur puissance, mais regarder qu'ils ont une nature humaine commune avec leurs inférieurs ; et, au lieu de se réjouir de se voir les supérieurs des hommes, ils doivent se faire un plaisir de pouvoir leur être utiles par les fonctions de leur charge.

L'humilité de saint Grégoire faisait qu'il appelait les prêtres ses frères, les autres ecclésiastiques, ses très-chers enfants, et les laïques ses seigneurs ; et, quoiqu'il fut le souverain Pontife, le pasteur et le patriarche universel de toute l'Eglise, il ne voulut pas souffrir néanmoins, comme nous avons dit, qu'on lui donnât ce titre, mais il prit seulement la qualité de *Serviteur des serviteurs de Dieu*, de laquelle il usait en ses lettres apostoliques, et, depuis, tous les autres papes ont suivi ce bel exemple de modestie. Dans une lettre qu'il écrivit à Grégoria, dame d'honneur de l'impératrice, il lui parle en ces termes : « Quant à ce dont vous me menacez, que vous me serez toujours importune jusqu'à ce que je vous écrive que Dieu m'a révélé qu'il vous a pardonné vos péchés, vous me demandez une chose difficile et inutile ; difficile, parce que je ne suis pas digne d'avoir des révélations ; inutile, parce que vous ne devez pas être assurée du pardon de vos péchés jusqu'au dernier soupir de votre vie, lorsque vous ne les pourrez plus pleurer ; tant que cette heure tardera à venir, soyez toujours en crainte et en appréhension pour vos fautes : lavez-les tous les jours de vos larmes ». Ecrivant à Etienne, évêque, il dit : « Vous faites paraître par vos lettres que vous avez beaucoup d'estime pour moi, et plus que je n'en mérite ; le Sage nous avertit de ne point louer l'homme durant sa vie ; cependant, encore que je ne sois pas digne d'entendre les choses que vous dites de moi, je vous supplie de m'en rendre digne par vos prières, afin qu'ayant dit de moi du bien qui

n'est point, il soit en moi dans la suite, parce que vous me l'avez dit ».

De cette humilité naissait le mépris qu'il faisait de lui-même. Il parle en ces termes à l'empereur Maurice, dans une lettre qu'il lui écrivit au plus fort de sa persécution : « Je suis un grand pécheur ; mais si j'offense continuellement mon Dieu, j'espère qu'au jour de son redoutable jugement, il me pardonnera mes péchés, pour lesquels je suis affligé en cette vie ; et je crois, ô empereur, que vous apaisez la justice divine en me persécutant comme vous faites, puisque je ne suis qu'un serviteur lâche et paresseux ». De cette même humilité procédait un grand détachement de toutes les choses de la terre, car, quoiqu'il possédât beaucoup de biens, son cœur n'y était nullement attaché. Un ermite, qui était demeuré longtemps dans les déserts, en perpétuelle oraison et en pénitence, avait prié Notre-Seigneur de lui faire connaître la récompense qu'il pouvait espérer pour avoir abandonné toutes les commodités de cette vie, afin de le servir dans une si étroite pauvreté ; il entendit une voix durant son sommeil : cette voix lui dit qu'il pouvait espérer le même prix qui était dû à la pauvreté du pape Grégoire. Le solitaire s'affligea extrêmement de cette réponse, craignant que sa pauvreté ne fût pas agréable à Dieu, puisqu'il ne promettait point d'autre récompense que celle qu'il donnait à un homme élevé à la première dignité du monde, et qui possédait des trésors immenses ; il s'en plaignit pendant plusieurs jours, qu'il passa dans les soupirs et les gémissements, jusqu'à ce que Dieu lui apprit, par un second oracle, que ce n'était pas la possession des biens qui faisait le riche, mais la seule convoitise, et qu'ainsi il ne devait pas préférer sa pauvreté aux richesses de Grégoire, puisqu'il aimait son chat plus que Grégoire n'avait d'affection pour tous les biens et les trésors qu'il possédait; car Grégoire, au lieu de les aimer, les méprisait et en faisait libéralement part aux pauvres.

Sa patience ne paraissait pas avec moins d'éclat que son humilité ; c'était une chose digne d'admiration de voir comment il souffrait les calamités publiques qui arrivèrent de son temps, la guerre sanglante que les Lombards firent aux Romains, les persécutions et les mauvais traitements de ses ennemis, et les maladies douloureuses dont il fut attaqué. Voici ce qu'il en dit dans ses épîtres : « Il y a presque deux ans que je suis sur un lit, tourmenté de si grandes douleurs de goutte, qu'à peine me puis-je lever les jours de fêtes pour célébrer la messe ; je ne suis pas plus tôt levé que la violence de la douleur me fait remettre au lit, et me presse de telle sorte, qu'elle me fait soupirer. Quoique cette douleur soit plus ou moins supportable, jamais elle n'est si petite qu'elle me quitte entièrement, ni si aiguë qu'elle me fasse tout à fait mourir ; ainsi, mourant tous les jours, je ne puis cesser de vivre. Je ne m'étonne pas de ce qu'étant si grand pécheur, Dieu me tient si longtemps en prison ». Il dit dans une autre épître : « Je vous prie de ne point cesser de faire oraison pour moi, qui suis un pauvre pécheur ; parce que la douleur que je souffre sur mon corps, et l'amertume dont mon cœur est rempli en voyant la désolation et le ravage que causent les barbares, m'affligent extrêmement ; ce n'est pas qu'au milieu de tant de maux je cherche une consolation temporelle, je ne demande que l'éternelle ; mais comme je ne saurais l'obtenir par moi-même de mon souverain Seigneur, je ne l'attends que par le moyen de vos oraisons ».

Nous apprenons, dans ses autres épîtres, qu'il était tellement miné par les maladies, qu'il avait le corps aussi atténué et aussi sec que s'il eût été déjà dans le tombeau ; rien n'était capable de le consoler que le désir et l'espérance de mourir bientôt. Il conjurait tous ses amis de prier pour lui, afin

de lui obtenir la patience et la constance dans ses souffrances, « de peur que mes fautes », disait-il, « qui pourraient être guéries par les douleurs, ne se renouvellent par mes plaintes ». Enfin, lorsqu'il fut purifié par tant de traverses, il plut à Dieu, qui donne récompense aux âmes justes, de satisfaire ses désirs et de délivrer sa belle âme, pour lui donner la couronne de gloire qu'il avait si bien méritée par ses vertus héroïques. Il avait gouverné le Siége apostolique treize ans, six mois et quelques jours. Il mourut l'an 604, la seconde année de l'empire de Phocas, le 12 mars, jour auquel l'Eglise célèbre sa fête, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre.

Les Docteurs de l'Eglise, qui lui ont succédé, lui ont donné des éloges magnifiques : ils l'appellent « un homme de très-grande érudition, le prince des théologiens, la lumière des philosophes, la splendeur des orateurs, le miroir de la sainteté, l'organe du Saint-Esprit ». Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, parle de lui en ces termes : « Il fut tellement doué des mérites de tous les anciens, que nous ne trouvons rien de semblable à lui dans l'antiquité : il a vaincu Antoine en sainteté, Cyprien en éloquence, Augustin en science, etc. » Saint Isidore écrit que pas un des Docteurs de son temps, ni des anciens, ne pouvait entrer en comparaison avec lui. Et le huitième concile de Tolède dit que, dans les choses morales, saint Grégoire doit être préféré presque à tous les Docteurs de l'Eglise.

Les persécutions contre ce saint Pape ne finirent pas à sa mort : Dieu voulait rendre sa sainteté plus éclatante et plus célèbre par les miracles qui se feraient à ce sujet. En effet, un jour le peuple, dans un temps de famine, s'adressa au pape Sabinien, pour lui remontrer le soin et la charité que saint Grégoire, son prédécesseur, avait fait paraître en de semblables calamités, espérant le porter, par là, à les secourir ; ce Pape, se sentant piqué de ce reproche tacite, donna ordre à des flatteurs de publier que Grégoire avait été un homme vain et prodigue, et que, par sa mauvaise administration, l'Eglise était tellement épuisée de finances, qu'elle ne pouvait suffire à cette extrême nécessité. Cette plainte injuste passa si avant, que l'on commença à amasser tous les livres du Saint pour les brûler ; on en brûla même quelques-uns, selon le diacre Jean, ou bien l'on fut près de les brûler, selon le cardinal Baronius. Ceux que nous avons furent conservés par l'industrie de Pierre, diacre, qui avait été fort familier avec le saint Pontife ; c'est lui que saint Grégoire introduit, discourant, en ses *Dialogues*. Ce saint diacre, voyant l'injuste dessein de Sabinien, assura qu'il avait souvent aperçu le Saint-Esprit en forme de colombe, sur la tête de saint Grégoire, lorsqu'il écrivait, et que c'était commettre un crime horrible contre le ciel et un sacrilége contre l'esprit de Dieu, de vouloir brûler des livres qui avaient été composés sous son inspiration ; et, pour les convaincre qu'il disait la vérité, il ajouta qu'il était prêt à maintenir et à confirmer sa déposition par un serment solennel en présence de tout le monde ; que, s'il mourait après avoir juré, ils devaient croire qu'il leur avait dit vrai, et conserver avec vénération les livres de ce grand Pape ; mais que, s'il ne mourait pas, ils le tiendraient pour un menteur, et il serait le premier à brûler les livres. Sa proposition fut acceptée : Pierre affirma, par serment, ce qu'il avait avancé, et mourut comme il l'avait dit, en achevant de jurer. Tout le monde fut extrêmement effrayé de ce prodige, et depuis, on eut toute la vénération possible pour celui que Dieu avait justifié par un miracle si évident. Voilà pourquoi les peintres représentent une colombe blanche auprès de l'oreille de notre saint Pape, pour nous signifier que le Saint-Esprit est l'auteur de ce qu'il écrit.

Il se fit plusieurs autres miracles par les mérites de ce grand serviteur

de Dieu, particulièrement contre les personnes qui profanèrent son monastère par leur vie déréglée, qui dépensèrent inutilement, ou ménagèrent mal son revenu, qui ôtèrent aux pauvres ce qu'il leur avait laissé, ou qui commirent quelques autres actions contre le respect et la vénération qu'on devait à sa mémoire.

Outre la *colombe*, dont nous venons de parler, on donne, dans les arts, un grand nombre d'autres attributs à saint Grégoire. Peu de vies offrent des scènes aussi grandioses : Telle est celle de la procession qu'il fit pour obtenir du ciel la cessation de la *peste* à Rome ; dans les airs, au-dessus du môle d'Adrien qui prendra dès lors le nom de Château-Saint-Ange, apparaît un *ange*, qui remet l'épée dans le fourreau et divers esprits chantent dans les airs. On peut faire entrer dans cette scène l'*image de Notre-Dame* que le saint Pape fit porter dans cette procession et qui est encore honorée aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure. — Le chant des anges était celui-ci : Réjouissez-vous, Reine du ciel, *Regina cœli lætare, alleluia*. Le Pape compléta l'antienne en ajoutant ces mots qui la terminent aujourd'hui : *Ora pro nobis Deum ;* priez Dieu pour nous : l'artiste pourra donc écrire ces paroles caractéristiques du Saint, soit sur un *cartouche*, soit sur une *banderole*.

Saint Grégoire le Grand a encore reçu comme attribut une *église sur la main*, soit pour rappeler qu'il a été le soutien de l'Eglise, soit pour le désigner comme fondateur de monastères.

La Messe dite de saint Grégoire est célèbre : Nous décrivons la scène que rappellent ces mots, d'après une vieille gravure en bois, antérieure au XVe siècle. Saint Grégoire revêtu de la chasuble est agenouillé sur le marchepied de l'autel, entre un diacre et un sous-diacre, qui portent une torche. Le calice est au milieu de l'autel sur un corporal étendu ; le livre est ouvert du côté de l'Evangile et vers l'angle opposé se voit la tiare papale. Les accessoires rappellent les diverses circonstances et instruments de la passion, qui s'y trouve représentée avec d'infinis détails. Mais quelle est la signification de tout cet ensemble dans lequel figure saint Grégoire ?

Nous avons raconté que saint Grégoire ayant reconnu qu'une femme ne croyait pas à la présence réelle, il obtint un miracle pour la convaincre et ranimer la foi du peuple : l'hostie consacrée se montra sur le corporal en forme de chair, visible pour tous les assistants. Ce fait est-il l'idée première de la gravure en question ? La chose nous paraît probable [1].

D'anciens livres de prières adjoignent à cette peinture qu'ils reproduisent souvent, sept prières en l'honneur de la Passion, intitulées : *Oraisons de saint Grégoire*. Les indulgences mentionnées à la suite ont fait sans doute la fortune de ces prières et les prières ont donné de la vogue à l'image.

Ce tableau peut aussi rappeler la part considérable que saint Grégoire prit à la rédaction du missel Romain et de la liturgie de l'Eucharistie.

Quoi qu'il en soit de la signification vraie du tableau dit *la Messe de saint Grégoire*, il est tellement devenu son attribut que les monts de piété d'Italie l'avaient pris pour enseigne, sans doute à cause du souvenir des grandes aumônes du saint Pape, et que les Franciscains l'avaient adopté comme sceau de leur province des îles Philippines, dont le titre était *province de saint Grégoire*.

On place encore près de lui des papiers ou des livres de notation musicale pour montrer qu'il a fixé les bases de la liturgie et réglé le chant ecclésiastique. Chacun sait qu'on nomme *chant grégorien* le système de tonalités et de modulations qui dominent dans la musique de l'Eglise.

1. Cf. Père Cahier, *Caractéristiques des Saints*.

Saint Grégoire est le patron de Grenade, de Peters-Hausen et de l'Angleterre catholique. Il est aussi le patron des chantres et des élèves de maîtrise.

Le concile de Clif ou Cloveshove, tenu en 747 sous l'archevêque Guthbert, ordonna à tous les monastères d'Angleterre de fêter le jour auquel l'Eglise honore saint Grégoire. La fête devint d'obligation pour tout le royaume, en vertu d'une ordonnance portée en 1222 par le concile d'Oxford, et cette ordonnance a été observée jusqu'à la prétendue réforme.

Voici quelques notes sur l'état de son culte et de ses reliques dans les diocèses d'Autun, de Sens et ailleurs.

RELIQUES ET ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

L'an 826, une partie du corps de notre saint Pontife fut apportée en France, avec des reliques de saint Sébastien, au célèbre monastère de Saint-Médard de Soissons, qu'il appelait, dès son vivant, le *Père des monastères*. Ses précieuses cendres y reposaient encore au XVIIIe siècle, dans une châsse au-dessus du grand autel.

L'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, possédait son chef, qui fut donné à l'archevêque Angésile, par la faveur du roi très-chrétien Charles le Chauve. Urbain VIII, l'an 1628, en demanda un ossement pour Rome, afin que cette célèbre ville, qui avait été le théâtre des belles actions de ce grand Pape, ne fût pas tout à fait privée de ses précieuses dépouilles. Ainsi saint Grégoire, qui, pendant sa vie, avait parlé avec tant d'honneur de la France, jusqu'à élever ses rois au-dessus des autres rois, autant que ceux-ci sont élevés au-dessus de leurs sujets, l'est enfin venu lui-même honorer de sa présence par ses saintes reliques.

I. *Etat actuel du culte de saint Grégoire le Grand à Sens.*

Depuis le rétablissement du Romain à Sens, en 1852, saint Grégoire a été remis à son ancienne place du 12 mars, où il avait toujours été à Sens jusqu'en 1702, où il fut mis au 3 septembre.

La légende actuelle n'est plus que celle du Romain.

L'ancienne mentionnait le don du chef de saint Grégoire à Sens en 876, conservé jusqu'en 1793 à Saint-Pierre-le-Vif, et la possession d'un *os* au Trésor de la Métropole.

II. *Reliques de saint Grégoire le Grand à Sens.*

D'après la nouvelle description du Trésor de l'Eglise métropolitaine et primatiale, in-8°, imprimerie Jenlain, à Sens, vers 1844, anonyme, mais cependant officielle, et que je crois de M. l'abbé Carlier, chanoine-trésorier ;

Le Trésor de Sens possède 1° page 8 : Une vertèbre de saint Grégoire le Grand ; 2° page 14 : Reliquaire vitré ; quatre fragments du chef de saint Grégoire le Grand, donnés par le pape Jean VIII en 876.

« Diverses parcelles du chef de saint Grégoire ont été données en différents temps et à différentes églises ; entre autres à l'Eglise romaine, où le souvenir du cadeau fait par Jean VIII s'était conservé *in Vaticana*, et qui fit demander, par le nonce apostolique, un fragment dudit chef de la part d'Urbain VIII, à Octave de Bellegarde, alors archevêque de Sens. 1628 ».

En 1569, Saint-Germain-d'Auxerre possédait un *os*.

1862. La bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier possède un manuscrit des *Delectiones* ou Homélies de saint Grégoire, et un autre de son *Pastoral*, provenant tous deux de la riche bibliothèque de Saint-Germain-d'Auxerre en 1800 ou 1801.

Missel de 1715, 3 septembre, messe propre de saint Grégoire.

Introit, Paris. — *Collecte*, Sens. — *Epître*, Rome. — *Graduel*, Paris. — *Allel.*, M. Fenel, doyen du chapitre. — *Evangile*, Rome. — *Offert.*, M. Damcourt. — *Secrète*, Paris. — *Comm.*, Paris. — *Postcomm.*, saint Grégoire.

III. *Principales reliques de la ville de Sens.*

Analyse de la notice indiquée ci-dessus, faite après la visite solennelle des reliques du Trésor, par l'ordre de M. Mellon Jolly, archevêque actuel, soixante-deux reliques authentiquées.

Page 6. Vraie Croix (Charlemagne).

Page 8. Saints Savinien, Potentien, Altin, Eodald, Loup, Ebbon, Vulfran, Amé, Honobert, Honulfe, Bond, Paterne de Sens, Vincent, Laurent, Sébastien, Léon le Grand, Grégoire le Grand, Jean-Baptiste, sainte Colombe, Damien ; saintes Madeleine, Marie de Béthanie, Marthe.

Page 9. Saints Sanctien, Béate, Gervais, Protais, Siméon le Juste, Blaise, Augustin, martyrs.
Page 10. Saint Thomas de Cantorbéry (ornement).
Page 11. Sainte Paule, dame romaine.
Page 13. Les quarante martyrs de Sébaste.
Page 14. Saints Ursicin, Ambroise, Agrice, Léon de Sens.
Page 15. Saint Victorin de Sens.
Page 18. Lettre autographe de saint Vincent de Paul, fauteuil et peigne de saint Loup, etc., etc. (Le peigne de saint Loup a servi, le 28 octobre 1862, au sacre de Mgr Bravard, évêque de Coutances.)

Les inventaires du Trésor et des reliques de Sens, depuis 1200, officiels et non officiels, pourraient monter au nombre de vingt. *Il serait à désirer qu'on en fit des copies qui seraient réunies en un beau volume in-folio, doré sur tranche, qui serait conservé au Trésor.*

Paroisses de Sens.

1. Saint-Pierre-le-Rond (reliques)?
2. Saint-Maurice. Reliques célèbres des saints Fort, Guinefort, Aveline (pèlerinage).
3. Saint-Pregts?
4. Saint-Savinien *intra muros.*

Saint-Savinien *extra muros,* maintenant Bon-Pasteur. Reliques de sainte Théodechilde, fille de Clovis, fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, en 509; caveau ou crypte de saint Savinien, autel encore teint de son sang, quatre inscriptions célèbres en lettres onciales.

Saint-Didier. Relique et pèlerinage de saint Mathie de Troyes.

NOTA. La notice analysée, page 2, ne parle pas du corps de saint Romain, célèbre nourricier de saint Benoît, dont les moines du Mont-Cassin ont demandé des reliques à Sens, il y a quelques années, et qui est au Trésor.

En 1164, le pape Alexandre III, qui passa dix-huit mois à Sens, fit une visite solennelle des reliques de la métropole, et, en souvenir de la bienveillante hospitalité qu'il avait reçue, ordonna qu'elles fussent toutes exposées et vénérées, chaque année, à *Quasimodo*, et accorda des indulgences à perpétuité.

Cette pieuse et glorieuse exposition eut lieu tous les ans jusqu'en 1793 : elle est mentionnée dans les calendriers historiques de tous les livres paroissiaux.

Elle avait été imitée par les autres paroisses, et le Banc d'œuvre s'appelait pour cela *Bureau des Reliques.*

Auxerre est extrêmement riche en reliques. Les catacombes de l'église Saint-Germain renferment soixante corps saints. MM. Thomas, doyen de Chablis, et Labosse, curé de Carisey, ont aussi des collections particulières de reliques très-précieuses.

IV. *Restes actuels de Saint-Pierre-le-Vif.*

1° Un jardin de dix-sept arpents, avec les murs dont il fut clos en 1112, par l'abbé Arnoul.

Cet abbé, admirable figure du moyen âge, fit le catalogue de la bibliothèque de Saint-Pierre-le-Vif; il découpait lui-même le parchemin pour les religieux copistes.

Ce jardin renferme le puits dit de Sainte-Pétronille, maçonné en pierres de taille à l'intérieur; il est attribué à Odoran, moine, artiste, sculpteur, historien, peintre, musicien, mort à Sens en 1040. Ce puits ne tarit jamais.

2° Auditoire de l'ancien bailliage de Saint-Pierre-le-Vif.

3° Bâtiment de l'ancienne basse-cour.

4° Jardin ancien de l'abbé, séparé par un mur, appartient à un particulier.

5° L'église de Saint-Pierre-le-Vif a été achetée, puis démolie, par Loménie, de Brienne, archevêque devenu premier évêque de l'Yonne.

L'église ancienne de Saint-Savinien *extra muros*, contiguë à Saint-Pierre-le-Vif, achetée et conservée par de pieux fidèles, puis donnée par eux aux archevêques à charge de conservation et d'entretien, a été cédée aux religieuses du Bon-Pasteur d'Angers, qui ont acheté Saint-Pierre-le-Vif, et y ont fondé une maison d'éducation et de refuge.

6° Place Saint-Pierre-le-Vif; place publique, vis-à-vis le Bon-Pasteur.

7° Finage dit de Saint-Pierre-le-Vif.

8° Quelques bornes en grès, avec deux clefs sculptées, ayant servi autrefois aux propriétés des religieux, et maintenant bornes particulières.

9° Quelques livres et manuscrits précieux aux bibliothèques de Sens et d'Auxerre.

Pedes sanctorum suorum servabit,
Et impii in tenebris conticescent[1].

1. M. Urbain Prunier, *curé de Soucy, près Sens, membre de la Commission hagiographique de Sens.*

V. *Diocèse d'Autun.*

Le saint Pape eut, avec la reine Brunehaut et plusieurs évêques de France, des rapports qu'il convient de mentionner. Brunehaut était tutrice de ses petits-fils, Thierry, roi de Bourgogne, qui tenait sa cour à Châlon, et Théodebert, roi d'Austrasie. Si elle s'est souillée de crimes étranges, elle a fait beaucoup de bien aussi.

Les lettres de saint Grégoire attestent les importants services que cette princesse a rendus à l'Eglise.

Il lui écrivit fréquemment soit pour lui recommander les Apôtres de l'Angleterre, soit pour l'exhorter à convoquer des synodes, à réprimer la simonie, à extirper le schisme et l'idolâtrie. Quoi qu'il en soit du jugement que l'on doit porter sur Brunehaut — trop calomniée à notre avis, le Pape lui accorda tous les priviléges qu'elle avait réclamés pour ses établissements d'Autun. De concert avec saint Syagre, évêque d'Autun, elle avait élevé dans cette ville un hôpital en l'honneur de saint Andoche, et deux monastères, un de filles, dédié à la Sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste, dans la ville, et l'autre d'hommes dans les faubourgs, en l'honneur de saint Martin.

Le privilége de l'abbaye de Saint-Martin était adressé à l'abbé Luppon, et celui du monastère de Sainte-Marie et de Saint-Jean-le-Grand à l'abbesse Thessalie : ils sont datés du mois de novembre 602.

Le séminaire d'Autun possède une copie manuscrite des dialogues de saint Grégoire le Grand, si ancienne qu'elle est une des preuves que les critiques aiment à citer lorsqu'ils attribuent cet ouvrage au saint Pape.

La fête de saint Grégoire avait une importance spéciale dans l'église de Saint-Pierre-le-Moutier, et l'ancien missel de l'église Saint-Symphorien indique le culte particulier de saint Grégoire à Saint-Martin d'Autun.

Saint Grégoire est le patron de Charnay-lès-Châlon.

Voici la liste des ouvrages de saint Grégoire :

1° Le livre du *Devoir des Pasteurs* ou le *Pastoral.* Il y développe merveilleusement les dangers et les obligations d'une personne chargée de la conduite des âmes; conduite qu'il appelle, après saint Grégoire de Nazianze, l'*art des arts et la science des sciences.* Cet ouvrage eut tant de réputation dès sa naissance, que l'empereur Maurice en envoya chercher une copie à Rome, et qu'Anastase, patriarche d'Antioche, le traduisit en grec. Il a reçu depuis les plus grands éloges de la part des conciles et des papes, qui en ont fortement recommandé la lecture aux pasteurs des âmes, afin qu'*ils s'y considérassent comme dans un miroir* [1]. Les saints évêques d'Angleterre en firent toujours la règle de leur conduite ; et le roi Alfred en donna une traduction en langue saxonne.

2° Le *Sacramentaire,* c'est-à-dire le missel et le rituel de l'Eglise romaine, que notre Saint réforma. Il est parlé dans les lettres des papes saint Innocent Ier, saint Célestin Ier et saint Léon, d'un ordinaire de la messe telle qu'on la disait à Rome. Cet ordinaire ne diffère point, pour le fond, de celui dont on se sert aujourd'hui ; les changements qui ont été faits à certaines prières, sont purement accidentels et ne touchent point à la substance. Le pape Gélase revit la liturgie en 490; et son véritable sacramentaire fut publié à Rome, par Tommasi, en 1680. Il y est parlé de l'adoration de la croix au vendredi saint, de la bénédiction solennelle des saintes huiles, des cérémonies du baptême, de l'invocation des saints et de la vénération de leurs reliques, de l'eau bénite, des messes votives pour les voyageurs, les malades et les morts; de celles qu'on disait aux fêtes des saints, etc. Le sacramentaire de saint Grégoire ne diffère de celui du pape Gélase que dans quelques collectes ou prières. C'est par cet ouvrage de notre Saint, ainsi que par son *Antiphonaire* et son *Responsoire,* qu'on voit la conformité qu'il y a entre l'office ecclésiastique d'aujourd'hui et celui des premiers temps. Les mêmes cérémonies et les mêmes bénédictions se trouvent dans les constitutions apostoliques et dans les plus anciennes liturgies. C'est à ces sources que Grabe, Iliches, etc., ont puisé de quoi former leurs nouvelles liturgies, qui se rapprochent assez de celle qu'on suit présentement dans l'Eglise romaine. Dom Ménard publia en 1642 le sacramentaire de saint Grégoire, avec des notes savantes et curieuses.

3° Les *Morales sur Job,* lesquelles furent composées à Constantinople vers l'an 582. Nous avons fait connaître cet ouvrage dans la vie du Saint, ainsi que le *Pastoral* et les *Homélies* sur le prophète Ezéchiel et sur les Evangiles. Le *Pastoral* est divisé en quatre parties, dont la première traite des dispositions requises dans un homme appelé à l'épiscopat ; la seconde, des devoirs d'un pasteur ; la troisième, de l'instruction qu'il doit à son troupeau ; la quatrième, de la nécessité où il est de veiller sur son propre cœur.

4° Quatre livres de *Dialogues* entre le Saint et l'un de ses disciples, nommé Pierre. Saint Gré-

1. Voir le troisième concile de Tours, *can.* 3. et la préface que Bulteau a mise en tête de sa traduction française du Pastoral de saint Grégoire, imprimée en 1680

goire y rapporte, d'après le témoignage de personnes dignes de foi, plusieurs miracles arrivés de son temps. Son style y est moins élevé que dans ses autres écrits [1].

5° Un grand nombre de *Lettres*, divisées en quatorze livres, sans parler d'un appendice aux mêmes lettres. Elles forment un recueil très-intéressant.

6° Une excellente *Exposition du Cantique des cantiques*. Elle est sûrement du saint docteur [2]. Il ne paraît pas certain que saint Grégoire soit l'auteur du commentaire sur les sept psaumes de la pénitence.

7° On a, sous le nom de saint Grégoire, diverses compilations extraites de ses ouvrages par Claude, abbé de Classe, son disciple, par Patérius, notaire, et par un moine de Tournai, qui vivait dans le XIIe siècle.

Les églises chrétiennes ont toujours fait une estime singulière des écrits de saint Grégoire. On y trouve de quoi confondre plusieurs hérétiques et une très-belle exposition des vérités et des maximes de l'Evangile. On y rencontre quelquefois des allégories trop recherchées ; mais c'était le goût du siècle. Le Saint s'embarrassait peu des grâces du discours ; c'est ce qui fait que son style n'est pas toujours pur et correct.

Dom Denys de Sainte-Marthe donna à Paris, en 1705, une bonne édition des œuvres de saint Grégoire, en 4 vol. *in-fol.* On l'a suivie dans celle de Vérone, et dans celle qui parut à Augsbourg en 1758. On a augmenté la dernière, d'un ouvrage anonyme fort utile, lequel est intitulé : *De Formula prælatorum.*

Tous ces ouvrages se trouvent dans la *Patrologie* de M. Migne, en 5 vol. in-4°.

Le diacre Jean composa la vie de saint Grégoire le Grand au IXe siècle, par ordre du pape Jean VIII : c'est à cette source primitive que tous les biographes ont puisé.

LE VÉNÉRABLE DENIS LE CHARTREUX (1471).

Heureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, d'après Denis le Chartreux : heureux ceux qui sont humbles.

Denis de *Leuwis*, surnommé le *Chartreux*, naquit à Rickel, village de Looz, dans l'ancienne principauté de Liége. Dès son enfance, il se trouva également porté à la piété et à l'étude, et il se rendit très-profond dans la connaissance de la théologie et de l'Ecriture sainte. Il passa docteur ou maître dans l'université de Cologne dès l'âge de vingt et un ans ; et, depuis cette époque jusqu'à deux ans avant sa mort, il s'occupa constamment de la composition de divers ouvrages, dont le nombre est si grand qu'il mérite d'être considéré comme un prodige, surtout parce qu'il avait écrit tous ses ouvrages de sa propre main, et qu'il en fut souvent distrait par d'autres emplois. Il se fit chartreux à Ruremonde l'an 1423 : et comme il n'avait presque rien à réformer dans ses mœurs, il parvint en peu de temps à un haut degré de vertu. Il excella particulièrement en humilité, en abstinence et en dévotion. Il était dans un recueillement continuel qui l'éloignait des choses sensibles et lui servait à entretenir ses sens dans une mortification générale, afin d'être plus en état de goûter les vérités célestes. C'est ce qui contribua beaucoup à ces fréquentes extases ou ravissements d'esprit auxquels il était si sujet, et qui lui méritèrent le titre de *docteur extatique*. Quelque chose qu'il fît, son oraison était continuelle ; soit qu'il écrivît, soit qu'il méditât, soit qu'il fût dans la contemplation.

Ses frères ne souffrirent pourtant pas qu'il fût toujours enfermé dans sa cellule ; ils le firent procureur de la maison [3]. Pendant qu'il occupa cette charge, il convertit un juif de distinction, qui, par reconnaissance pour son catéchiste, se fit appeler *Denis de Denis* [4], nom que ses descendants conservèrent depuis à Ruremonde. Il fit encore d'autres conversions importantes pendant qu'il vécut dans le monde. Sa réputation porta le cardinal de Cusa [5], légat du Saint-Siége en Alle-

1. Voir la préface de D. Denys de Sainte-Marthe. — 2. Voir Ceillier, t. XVII, p. 350.

3. Il a aussi été le premier prieur de la Chartreuse de Bois-le-Duc. Voyez *Hist. Episc. Sylvæducensis*, p. 272.

4. *Dionysius-Dionysii*; et en flamand *Denys-Denyssens*.

5. Nicolas de Cusa, né de parents pauvres en 1461, à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, parvint, par sa probité et son savoir, à la dignité de cardinal en 1448. Il fut d'abord archidiacre de Liége, puis légat du Saint-Siége, réformateur de la discipline ecclésiastique en Allemagne, et évêque

magne, à le faire venir près de lui pour le service de l'Eglise. Denis, n'ayant pu s'en dispenser, se servit de cette occasion pour travailler à la réforme de différents couvents d'hommes et de filles. Il fit aussi souvent de salutaires remontrances aux évêques et aux ecclésiastiques. Il se rendit même le pacificateur des troubles publics, et apaisa une fâcheuse guerre entre le duc de Gueldre, Arnould, et son fils Adolphe, qui s'était révolté contre lui.

L'humble chartreux se renferma, aussitôt que possible, dans son ancienne retraite de Ruremonde; et quoique ses jeûnes, ses veilles, son opiniâtreté au travail lui eussent attiré diverses infirmités, il ne relâcha rien de ses exercices ascétiques ni de ses études. Il fit admirer sa patience dans la diversité des maux qui affligèrent son corps. Ces maux, outre ceux qui lui survenaient de jour à autre, et qui passaient, étaient une paralysie, une descente, avec la pierre et la colique néphrétique, et des ulcères incurables aux jambes. Ces épreuves servirent merveilleusement à purifier et à perfectionner sa vertu : elles firent voir aussi ce que peut le plus faible et le plus disgrâcié des hommes quand Dieu le soutient. Elles lui firent prévoir de loin la mort à laquelle il s'était préparé toute sa vie. Il mourut le douzième jour de mars de l'an 1471, âgé de soixante-neuf ans : il en avait passé quarante-huit chez les Chartreux.

Les martyrologes des Pays-Bas, de France et d'Allemagne parlent de Denis le Chartreux comme d'un homme de bienheureuse mémoire et d'une grande sainteté. On honorait sa mémoire d'un culte religieux à la grande Chartreuse, dans le diocèse de Grenoble, où l'on exposait quelques-unes de ses reliques avec celles des autres Saints. Henri Cuyckins, deuxième évêque de Ruremonde, se proposa de faire travailler à la canonisation, et fit destiner dans l'église des Chartreux, par provision, un autel en son honneur; mais afin de mettre cette liberté à couvert de la censure, il le dédia aussi sous le nom de saint Denis l'Aréopagite. On trouva ses os l'année suivante (1608), et on les mit fort décemment derrière l'autel, jusqu'à ce qu'on eût la permission du Saint-Siége de les exposer à la vénération publique [1]. C'est un honneur dont on l'a toujours jugé très-digne, mais que l'Eglise n'a pas encore confirmé.

ÉCRITS DU VÉNÉRABLE DENIS LE CHARTREUX.

1° Des *Commentaires sur toute l'Ecriture sainte*, imprimés à Cologne en 1533; à Venise et Lyon en 1567 et en 1579.

2° Un ouvrage intitulé *Monopanton*, c'est-à-dire toutes les épîtres de saint Paul disposées par ordre de matières, imprimé à Venise en 1528, à Lyon en 1547, et à Paris en 1551 et 1631.

3° Un *Commentaire sur les livres attribués à saint Denis l'Aréopagite*, imprimé à Cologne en 1536.

4° Une *Somme de la foi orthodoxe*, imprimée à Anvers en 1569.

5° Un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, imprimé à Cologne en 1535, et à Venise en 1584.

6° *Huit Livres de la foi catholique contre les Gentils*, imprimés à Cologne en 1554.

7° Un *Traité des quatre fins de l'homme*, imprimé à Delft en 1487, à Cologne en 1568 et en 1591. Ce traité renferme des choses si extraordinaires, que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. On y avance que les âmes du purgatoire ne sont point assurées de leur salut.

8° *Speculum omnis status humanæ vitæ*, imprimé à Nuremberg en 1595, in-4°.

9° *Gerardus Hamontanus*, chartreux de Cologne, publia, en 1559, un volume in-folio renfermant trente et un opuscules, dont plusieurs étaient inédits.

10° On publia encore à Louvain, en 1574, sept autres opuscules en un vol. in-4°.

11° *Speculum conversionis peccatorum magistri Dionysii de Leuwis alias Rikel ordinis Carthusiensis. — Impressum Atosti in Flandria, anno* 1473, in-4° de 27 feuillets. Ce volume, très-rare, est précieux parce qu'il est la première impression connue, avec date, faite dans la Belgique. Il a été imprimé par Théodoric Martens d'Alost. On le trouve dans la collection précédente.

12° *Quatre livres contre l'Alcoran*, imprimés à Cologne en 1553. Ce traité n'est pas commun.

13° Divers ouvrages dont le catalogue, dressé par lui-même, est très-considérable. Plusieurs n'ont pas encore vu le jour ou ne se trouvent plus.

de Brixon. Avide de connaissances en tout genre, il s'était rendu habile dans l'hébreu et le grec, dans la philosophie et la théologie, et même dans les sciences exactes. Ses ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1565, 3 vol. in-fol. Sa vie a été composée en latin, par le Père Hartzheim, Trèves, 1730, in-8°. Dans le tome IX, p. 1-116 de l'*Archief voor kerkelyke geschiedenis, inzonderheid van Nederland*, par Kist et Royaarts, se trouve une notice très-étendue sur Nicolas de Cusa, par E. B. Swalue qui, malheureusement, s'est trop laissé influencer par les préjugés du protestantisme.

1. Voyez *Havensius de erect. nov. episcopat. in Belgio*, p. 304.

C'est au P. Thierry Loër qu'on doit la publication des œuvres les plus importantes de Denis le Chartreux ; il s'y employa pendant qu'il était sous-prieur à Cologne, et ne négligea rien pour se procurer les manuscrits et les fonds nécessaires pour cette entreprise, qui lui coûta des peines incroyables. Il a mis d'amples préfaces à la tête des différents volumes de l'auteur qu'il publiait. Le P. Joseph Engelgrave, prieur de la Chartreuse de Bruxelles, avait projeté, en 1718, de donner une édition complète de tous les ouvrages de Denis le Chartreux, mais elle ne fut point exécutée parce que les Chartreux français désiraient la faire imprimer en France.

Le pape Eugène IV disait de Denis que l'Eglise était heureuse d'avoir un tel fils, et le cardinal Bellarmin le nomme un homme d'une grande sainteté et d'un grand savoir. D'après le témoignage de Dupin, il écrit facilement, mais son style est simple et n'a rien de poli ni d'élevé. Il avait beaucoup lu et étudié, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Son jugement était bon, et il appliquait heureusement les passages de l'Ecriture sainte : il est sobre et sage dans la spiritualité, et plein de maximes et d'instructions salutaires. Enfin, il n'y a guère d'auteur mystique dont on lise les ouvrages avec plus d'utilité et de plaisir.

La vie de Denis le Chartreux a été écrite par Thierry Loër, ou *Loërius*, surnommé *à Stratis*, parce qu'il était natif d'Hoogstraeten. Thierry se fit chartreux à Cologne, le 10 janvier 1520, et mourut à Wurtzbourg le 26 août 1554, généralement estimé par les catholiques à cause de son activité et de la sainteté de ses mœurs. Cette vie, qui est assez exacte, a été imprimée à Cologne en 1530 et en 1532, et se trouve dans le recueil des Bollandistes, t. II *martii*, p. 247-255. Voyez Trithème et Bellarmin, *de Scriptoribus eccles.*; Possevin, *Appar. Sac.*; *Petrei Bibliotheca Carthusiens.*, p. 49; Dupin, *Bibl. Eccles.*, XVe siècle; 1 part., p. 350; et Baillet, sous le 12 mars. Le Père Fisen, dans ses *Flores Ecclesiæ Leodienses*, p. 154-165, donne une notice très-étendue sur les vertus du vénérable Chartreux. La liste de ses écrits et son portrait se trouvent dans la *Biblioth. Belgica*, t. Ier, p. 241. (Godescard, éd. de Bruxelles.)

XIIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nicomédie, la naissance au ciel des saints martyrs Macédone, Patricie, son épouse, et Modeste, leur fille. 303. — A Nicée, les saints martyrs Theusétas, Horrez, son fils, Théodora, Nymphodora, Marc et Arabie qui furent tous livrés aux flammes pour Jésus-Christ. — A Hermopolis, en Egypte, saint Sabin, martyr, qui, après avoir beaucoup souffert, fut enfin jeté dans le fleuve, où il consomma son martyre [1]. 287. — En Perse, sainte Christine, vierge et martyre. — A Cordoue, les saints martyrs RODRIGUE, prêtre, et SALOMON. 857. — A Constantinople, saint NICÉPHORE, évêque, défenseur intrépide des traditions de ses pères, qui s'opposa fermement à Léon l'Arménien, empereur iconoclaste, pour le culte des saintes images ; condamné par lui à l'exil, il y prolongea son martyre pendant quatorze ans, après quoi il émigra de ce monde vers Dieu. 828. — A Camérino, saint Ansevin, évêque et confesseur [2]. 840. — Dans la Thébaïde, les obsèques de sainte EUPHRASIE, vierge. 412.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans l'abbaye de Saint-Antoine, en Dauphiné, la fête de saint Maxime et de plusieurs autres saints martyrs, dont les corps y ont été apportés pour y recevoir la vénération due à leurs victoires. — A Toulouse, saint Etienne, de l'Ordre de Saint-François, martyr. — A Poitiers, saint PIENT, évêque de Poitiers, mentionné par saint Grégoire de Tours. 564. — A la royale abbaye de Haute-Combe, en Savoie, saint Viviant, deuxième abbé de cette maison cistercienne et successeur de

1. Les Menées rapportent que saint Sabin fut dénoncé par un mendiant qu'il nourrissait de ses aumônes.

2. Il existe, entre Sienne et Florence, une petite ville appelée Monte-Sansovino, du nom de notre Saint. Sa légende raconte maintes choses merveilleuses : un jour, entre autres, que le soleil le troublait dans la célébration de la sainte messe, il suspendit son manteau dans l'espace, pour se garantir des rayons importuns de l'astre du jour.

saint Amédée de Hauterive. Il avait été disciple de saint Bernard. — A Chambéry, le bienheureux BONIFACE de Savoie, archevêque de Cantorbéry. 1270. — A Troyes, saint Mélain [1], cinquième évêque de cette ville. Vers 390. — A Remiremont, sainte Macteflède ou Maflée, première abbesse de ce monastère. VIIe s. — A Nevers, saint Vincent de Magny, prêtre et confesseur [2]. VIIe s. — A la Novalèse, au pied du mont Cenis, saint HELDRAD, abbé de ce lieu, né en Provence. 875. — A Saint-Pierre-les-Eglises, près de Chauvigny-sur-Vienne, en Poitou, procession annuelle établie à la suite d'un vœu que fit cette paroisse pour être délivrée de la *maladie noire*. C'est peut-être la dernière trace qui reste de cet horrible fléau qui désola la France vers 1437. Ce jour-là, on ne travaille pas à Saint-Pierre-les-Eglises. La Révolution elle-même ne put interrompre l'accomplissement de ce pieux devoir. — A Cluny (autrefois) translation, vers l'an 1100, des reliques de sainte Consorce, fille de saint Eucher, qui fut depuis évêque de Lyon. Lorsque saint Eucher se sépara de son épouse, pour servir Dieu dans la solitude, Consorce suivit, dit-on, sa mère, sainte Galle, dans sa retraite. 468.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile le Grand. — A Constantinople, saint Nicéphore, évêque de l'Ordre de Saint-Basile, etc.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Camérino, saint Ansevin, confesseur, qui, de chanoine régulier étant devenu évêque de la même ville, administra si bien son Eglise, qu'il fut cher à Dieu et agréable aux hommes.

Martyrologes de Saint-Benoît, des Camaldules et de Vallombreuse. — A Léon, en Espagne, saint Ramire et douze religieux martyrs, qui, massacrés par les Ariens, pendant qu'ils chantaient le symbole de la foi, reçurent, le cœur joyeux, la couronne qui leur était préparée.

Martyrologe de Cîteaux. — Près de Suze, au pied des Alpes, saint Heldrad, abbé de Novalèse, de l'Ordre de Saint-Benoît, remarquable par ses rares mérites et l'excellente sainteté de sa vie, dont les ossements sacrés sont honorés du témoignage éclatant de miracles nombreux.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — A Todi, le bienheureux Roger, confesseur, disciple de notre Père saint François le Séraphique, qui, tout brillant de l'éclat de son excellente charité et de la perfection de sa vie, s'envola au céleste séjour le 5 janvier, et que les miracles et les prodiges opérés durant sa vie et après sa mort ont rendu illustre.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — A Palerme, en Sicile, le bienheureux Mathieu d'Agrigente, évêque de la même ville et confesseur, de l'Ordre des Mineurs, compagnon de saint Bernardin de Sienne, et très-glorieux imitateur de ses vertus, et surtout de sa piété envers la Mère de Dieu et le Très-Saint nom de Jésus, qui, après avoir géré saintement, puis déposé la charge épiscopale, se reposa dans le Seigneur le 7 janvier, célèbre par la renommée de ses miracles et pour l'ancienneté de son culte, qui a été approuvé par l'autorité apostolique [3]. 7 février 1451.

Martyrologe des Carmes chaussés et déchaussés. — Dans la Thébaïde, le décès de sainte Euphrasie, vierge, de l'Ordre des Carmélites, qui, comblée de mérites, émigra de la terre au ciel.

Martyrologe des Capucins. — A Todi, le bienheureux Roger, confesseur.

1. Mélain fut le cinquième évêque de Troyes. L'histoire de sa vie, de ses vertus et de ses belles actions a péri par l'injure des temps; néanmoins, on ne saurait douter qu'il n'ait été un excellent pasteur du troupeau de Jésus-Christ, et qu'il ne se soit envolé vers Dieu, plein de mérites, au sortir de cette vie, environ l'an 390 de notre ère. Nous trouvons son nom inscrit dans le catalogue des Saints du pays de Troyes, à toutes les époques, non moins que dans la mémoire des hommes. Sa mémoire était honorée au monastère de Celle et au prieuré de Gaon. — Ses reliques sont aujourd'hui à Saint-André-lès-Troyes : la plus considérable est le chef même du saint Pontife.

2. L'église de Nevers honore en ce jour un saint prêtre dont la vie a été cachée dans le Seigneur. Le bourg de Magny, sur la grand'route de Paris à Lyon, où il exerçait les fonctions du saint ministère, fut témoin de ses vertus modestes, et la tradition a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir de sa sainteté : une rue qui vient aboutir à l'église porte encore le nom du Saint. C'est là, dit-on, que Vincent, pour se délasser de ses fatigues, se promenait en priant. Ce fut vers le milieu du VIIIe siècle que le Seigneur l'appela à lui pour couronner ses mérites. Il fut enterré dans la crypte de l'église de Saint-Nazaire, à Magny.

La sainteté de Vincent fut manifestée par d'éclatants miracles. En 858, Charles le Chauve, pressé par Louis le Germanique, son frère, et abandonné de ses troupes, alla se réfugier dans le Nivernais. Connaissant le pouvoir dont le saint prêtre Vincent jouissait auprès de Dieu, il se rendit à Magny pour implorer son secours : sa prière eut son effet, et la même année, le prince acquitta le vœu qu'il avait fait de doter magnifiquement l'église de Magny. Saint Vincent a eu un autel dans cette église, jusqu'à la révolution de 1793. On ignore le sort de ses reliques. En 1715, la cathédrale de Nevers possédait un de ses bras. Quant au reste du corps, on ne savait déjà plus, à Magny, au commencement du XVIIIe siècle, ce qu'il était devenu. (D'après Mgr Crosnier.)

3. Voir sa notice au 23 janvier.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, la vénérable PÉMÈNE, vierge. — A Nicomédie, en Bithynie, saint Urpasien, martyr, qui souffrit une mort glorieuse au début de la persécution de Maximien. Il fut déchiré à coups de nerfs de bœufs, puis pendu et brûlé en même temps. Il était du nombre des sénateurs. 295. — A Cagliari, en Sardaigne, saint Edictius, martyr, dont le corps fut retrouvé, en 1616, sous l'autel de l'église de Saint-Ephyse [1]. — En Irlande, saint Mochœmoc, nommé aussi Pulcherius, abbé de Liatmort. VIIe s. Et saint Gérald, évêque et abbé. Vers 700. — En Ecosse, sainte Kennoke, vierge. Vers 1007. Quoiqu'elle fût l'unique héritière d'une riche maison, Kennoke se fit religieuse. Son nom devint célèbre par les miracles que Dieu accordait à ses prières. Plusieurs églises de l'Ecosse étaient autrefois placées sous son patronage. Il y en a encore une près de Glascow qui porte son nom. Les Ecossais avaient anciennement beaucoup de vénération pour ses reliques. — A Pérouse, en Italie, le bienheureux Eric ou Henri, qui mourut en cette ville et qui était, à ce que l'on croit, fils d'un roi de Danemark. 1415. — En Portugal, fête de sainte Sanche [2].

SAINTE EUPHRASIE OU EUPRAXIE, VIERGE

DANS LA THÉBAIDE

412. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

O virginales nuptiæ
Per quas caro fit spiritus!
O dulce vinculum, jungitur
Quo mens Deo, menti Deus.

O noces de la virginité par lesquelles la chair devient esprit ! O doux nœuds par qui Dieu s'unit à l'âme et l'âme à Dieu. Santeuil, *Hymnes.*

Euphrasie, dont nous donnons ici la vie, eut pour père un sénateur de Constantinople appelé Antigone, et pour mère une femme noble nommée Euphrasie. Antigone était allié à l'empereur Théodose le Jeune, et l'un des plus employés aux affaires publiques et des plus capables de les manier; Euphrasie, son épouse, ne lui cédait ni en noblesse ni en vertu. Ils étaient l'un et l'autre très-attachés à la religion et au service de Dieu, et s'acquittaient dignement de tous les emplois qui étaient confiés à leur prudence. Quelque temps après leur mariage, ils reçurent de la main de Dieu une fille, qui fut nommée Euphrasie comme sa mère. Ils se contentèrent de cet enfant : Antigone, qui était fortement persuadé de la vanité de cette vie, proposa à sa femme de passer le reste de leurs jours en perpétuelle continence, puisqu'il avait plu à Dieu de leur donner une fille, héritière de leur maison.

Euphrasie, bénissant Dieu en son cœur d'avoir fait naître ce bon désir dans l'âme de son mari, lui témoigna qu'elle ne demandait pas mieux, sachant bien, selon les paroles de saint Paul : « Que le temps est court, et que ceux qui sont mariés doivent vivre comme ne l'étant point, parce que l'ombre et la figure de ce monde passent en un moment [3] ». Elle le pria ensuite de distribuer une partie de son bien aux pauvres, afin qu'ils le por-

1. L'inscription tumulaire portait ces mots : *S. Edictius, M., qui vixit annis* XXIX.
2. Voir au 17 juin. — 3. *I Cor.*, VII, 29.

tassent pour eux au ciel, où il leur profiterait au centuple. Antigone le fit de bon cœur, et l'un et l'autre, depuis ce temps-là, n'étant plus unis que par le lien seul de la charité, n'appliquèrent leur esprit qu'à servir parfaitement Jésus-Christ; mais Antigone ne vécut pas longtemps en ce saint exercice : il mourut au bout de l'année, et laissa, par sa mort, la capitale de l'empire pleine de regrets, aussi bien que de la bonne odeur de ses vertus. Sa veuve, dans son affliction, eut recours à l'empereur, se jeta à ses pieds, et le supplia de traiter la petite Euphrasie comme sa fille, puisqu'elle avait l'honneur de lui appartenir. Théodose le lui promit, et, pour preuve de sa bonne volonté, il la fit fiancer à l'un des principaux sénateurs, lorsqu'elle n'avait encore que cinq ans.

Le contrat fut passé et les bagues données, mais les noces furent différées jusqu'à ce qu'elle fût en âge. Tandis que la jeune veuve ne pensait qu'à fixer le sort de son enfant, elle se vit rechercher elle-même par un autre sénateur; il employa tous les moyens qui lui vinrent en pensée, jusqu'à interposer l'autorité de l'impératrice, afin qu'elle persuadât Euphrasie. Néanmoins son industrie servit fort peu, parce que la vertueuse veuve ne le voulut nullement écouter : c'est pourquoi, craignant d'en être toujours importunée, elle se retira avec sa fille et sa famille en Egypte, où elle avait de grands biens. Elle ne séjournait pas longtemps en un même lieu, mais elle allait de ville en ville, afin de laisser partout des marques de sa charité, par les grandes aumônes qu'elle faisait aux pauvres. Elle visita la basse Thébaïde, et ce fut pour elle une ineffable consolation de voir les saints ermites qui y demeuraient. Enfin, elle fixa sa demeure tout près d'un monastère de cent trente religieuses, dont la vie était si austère, que quelques-unes ne mangeaient qu'une fois par jour, vers le coucher du soleil, un peu de pain et des légumes; d'autres ne mangeaient que de deux jours l'un, et d'autres de trois jours en trois jours, pour ne rien dire de plus de leurs autres mortifications et pénitences.

La mère d'Euphrasie, touchée de ces exemples de vertu, voulut donner une grande somme d'argent à cette sainte maison, afin d'avoir part aux prières qui s'y faisaient; mais l'abbesse refusa cette aumône, disant que ses religieuses n'en avaient pas besoin, puisqu'elles avaient renoncé aux biens du siècle pour jouir des biens éternels, et elle accepta seulement de la cire, de l'huile et de l'encens, pour servir à l'église. La sainte veuve visitait souvent ce monastère avec sa fille, qui n'avait encore que sept ans, et l'abbesse prenait plaisir à entretenir cette innocente Vierge des douceurs qu'éprouvaient celles qui étaient consacrées à Dieu, et combien c'est une chose délicieuse de se donner tout à fait à lui, en méprisant les vaines grandeurs de la terre. La petite Euphrasie fut vivement touchée de ces discours; le soir étant venu, comme sa mère se voulait retirer en son logis et l'emmener avec elle, elle lui dit qu'elle ne voulait pas sortir du monastère. L'abbesse lui répondit que personne ne pouvait y demeurer, sans être consacrée à Jésus-Christ par un vœu perpétuel. Alors la sainte fille, s'approchant d'un crucifix qui était là présent, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et, le baisant amoureusement, elle s'écria : « A cela ne tienne; je m'offre à Jésus-Christ par un vœu perpétuel pour être religieuse de ce couvent ». Elle prononça ces paroles avec une grande ferveur; en vain la supérieure tâcha-t-elle de l'effrayer par les austérités de la maison, elle ne put jamais ébranler son courage, ni l'obliger de retourner avec sa mère. Celle-ci, loin de s'opposer à la résolution de sa fille, pria Dieu de lui accorder la constance. Elle la laissa donc entre les mains de l'abbesse, et s'en retourna les

yeux baignés de larmes. Elle continua de mener la sainte vie qu'elle avait commencée, parcourant tous les lieux où elle savait qu'il y avait des pauvres et des malheureux, pour les assister dans leurs besoins. Cependant l'abbesse eut révélation que cette excellente femme ne devait pas vivre longtemps : elle l'en avertit, afin qu'elle se disposât à la mort. La sainte veuve ne fut nullement étonnée de cette nouvelle, puisqu'elle demandait tous les jours à Dieu de la vouloir retirer du monde; après lui en avoir donc rendu grâces, elle fit venir sa fille, l'exhorta à la persévérance, et, lui ayant laissé toutes ses richesses pour les employer à des œuvres de piété, elle rendit l'âme à Dieu au bout de trois jours, et fut inhumée dans ce même monastère.

L'empereur, averti de cette mort et de ce qui s'était passé, écrivit à la jeune Euphrasie, à la sollicitation du sénateur à qui elle avait été fiancée; il lui manda, puisqu'elle était en âge de se marier, de venir à Constantinople, pour faire la solennité de ses noces. Euphrasie répondit qu'elle le faisait juge lui-même, s'il était raisonnable qu'elle quittât son époux Jésus-Christ, qui était un Dieu immortel, pour épouser un homme, destiné à être la pâture des vers; pour elle, elle était résolue de mourir plutôt mille fois que de quitter l'état de religion qu'elle avait embrassé; elle demandait aussi que ses biens fussent distribués aux pauvres, ses esclaves mis en liberté et ses fermiers déchargés de ce qu'ils pouvaient devoir depuis la mort de son père, afin qu'étant entièrement délivrée des soins de la terre, elle ne pensât plus qu'à servir Jésus-Christ, auquel elle s'était entièrement consacrée. L'empereur reçut cette lettre, et la fit lire en présence de toute la cour; et, approuvant le procédé d'Euphrasie, il accomplit fidèlement tout ce qu'elle lui demandait.

Cette jeune religieuse se voyant ainsi hors des embarras du siècle, entreprit de travailler à sa perfection avec un courage digne d'une épouse de Jésus-Christ. Dès qu'elle eut atteint sa douzième année, elle commença à pratiquer les jeûnes du monastère et à ne manger qu'une fois le jour; et, quelque temps après, elle demeura jusqu'à deux et trois jours sans prendre de nourriture. Elle balayait le couvent, faisait les lits des autres sœurs, tirait de l'eau pour la cuisine, s'exerçait aux plus vils ministères de la maison, et s'acquittait de toutes ces choses avec une joie incroyable. L'esprit de ténèbres, prévoyant les fruits que sa ferveur ferait, lui fit d'abord cruellement la guerre par de fortes tentations intérieures; mais elle les surmonta, en redoublant ses jeûnes et ses austérités et en déclarant ses peines à sa supérieure, moyen efficace pour triompher de tous les artifices du démon. L'abbesse, pour l'éprouver, lui ordonnait quelquefois de porter de grosses pierres, d'un endroit dans un autre, puis de les reporter à leur première place, et notre Sainte exécutait cela aussi ponctuellement que si elle en eût vu l'utilité. Elle lui faisait aussi faire le pain du couvent; notre Sainte obéissait avec plaisir, sans se soucier de sa noblesse et de sa naissance.

Le démon, outré de dépit de voir avec quelle facilité Euphrasie recevait le commandement de sa supérieure et accomplissait tout ce qui regardait l'observance, ne la laissait pas en repos : il lui livrait de nouveaux assauts, la tourmentant par des représentations mauvaises, qu'il excitait dans son imagination, et par des songes importuns et des fantômes dangereux; mais la sainte fille, connaissant que cela procédait de l'esprit malin, ne s'en inquiétait point; au contraire, voulant mortifier de plus en plus ses sens extérieurs par des jeûnes plus longs que les ordinaires, elle demanda permission de jeûner une semaine sans rien manger, austérité que pas une religieuse n'avait encore pu pratiquer, excepté l'abbesse, qui était fort zélée et fer-

vente. Cette sainte supérieure, voyant le courage d'Euphrasie, lui permit de faire en cela ce qu'il lui plairait; de sorte qu'elle demeura sept jours sans manger. Il y avait, dans le monastère, une religieuse de basse naissance nommée Germaine, fille d'un esclave; au lieu d'admirer les faveurs et les grâces qu'Euphrasie recevait de la bonté de Dieu, et de travailler à imiter ses vertus, elle conçut une telle jalousie de ce qu'elle avait jeûné toute la semaine sans rien prendre, qu'interprétant en mauvaise part cette action miraculeuse, elle lui dit, d'un ton de reproche, que ce n'était qu'ambition et qu'hypocrisie pour devenir abbesse après la mort de l'autre; mais qu'elle espérait que Dieu ne le souffrirait jamais. Euphrasie, au lieu de se fâcher de ces paroles amères, en profita comme d'une occasion de vertu; et, se jetant aux pieds de Germaine, elle lui demanda pardon, confessant qu'elle était pécheresse, et fit son possible pour adoucir l'aigreur de son cœur, par des paroles pleines de charité; mais ce fut inutilement. L'abbesse ayant su ce qui s'était passé, reprit sévèrement cette religieuse qui avait ainsi outragé la Sainte, et, pour sa pénitence, lui commanda de demeurer séparée de la communauté. Euphrasie, bien loin de se réjouir de cette justice qu'on lui faisait, ne cessa de conjurer l'abbesse de pardonner à Germaine, et employa pour cela le crédit des anciennes, jusqu'à ce qu'elle obtint enfin ce qu'elle demandait.

Le démon, vaincu du côté de l'âme, résolut d'attaquer le corps, d'ôter la vie à notre Sainte ou de la rendre incapable de remplir ses devoirs. Il la prit un jour qu'elle tirait de l'eau au puits et la jeta dedans; elle s'y serait noyée, si son bon ange ne l'eût retenue au-dessus de l'eau jusqu'à ce que les religieuses, qui avaient entendu sa voix, y accoururent et l'en retirèrent. Alors elle dit au démon en souriant : « Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, ô Satan ! que tu ne triomphes pas de moi ». Une autre fois, en coupant du bois, elle se donna un si grand coup de serpe sur le pied, que la douleur la fit tomber en défaillance. Les religieuses vinrent promptement à son secours pour l'emporter dans le monastère; mais, étant revenue à elle-même, elle acheva son ouvrage malgré sa blessure, et se chargea des morceaux de bois qu'elle avait coupés, de peur que son ennemi ne se vantât de lui avoir fait lâcher prise. Une autre fois, il la précipita du haut d'un troisième étage; mais elle se releva saine et sans blessure. Comme elle faisait cuire des légumes pour le couvent, l'esprit malin renversa sur elle la chaudière d'eau bouillante : les sœurs pensaient qu'elle était toute brûlée, mais elle protesta qu'elle n'avait senti que de l'eau froide.

L'Epoux céleste permettait que le démon éprouvât ainsi la personne de sa bien-aimée, afin de la rendre plus illustre, et de nous donner à connaître que le démon ne peut rien contre ceux qui sont secourus et fortifiés de sa main toute-puissante. Il fit encore paraître la sainteté d'Euphrasie par plusieurs miracles. On raconte, entre autres, qu'elle guérit un enfant de huit ans, qui était sourd, muet et paralytique, en faisant le signe de la croix sur lui, et disant ces paroles : « Que celui qui t'a créé, te guérisse ».

Il y avait dans le monastère une femme possédée; l'abbesse en confia le soin à Euphrasie, afin qu'elle lui portât à boire et à manger : ce que pas une autre n'osait faire, de crainte d'être battue par le démon. Mais la sœur Germaine, dont nous avons parlé, encore jalouse, disait avec mépris à ses compagnes : « Il n'y a donc personne ici qui vienne à bout de cette démoniaque que la sœur Euphrasie ? si l'on m'en veut donner la charge, je la remplirai aussi bien qu'elle ». Elle prit son dîner et le lui porta; mais la possédée, toute furieuse, saisit Germaine, et, la jetant rudement par terre, lui déchira

ses habits et la mordit si fort, qu'elle emporta pièce; elle continua de la maltraiter jusqu'à ce qu'Euphrasie accourut à son secours et lui arracha des mains cette pauvre religieuse plus morte que vive, et commanda au démon de s'arrêter : ainsi, cette sœur jalouse devint sage à ses dépens, et la sainteté d'Euphrasie fut reconnue par toutes les autres religieuses. L'abbesse, ayant remarqué par là le pouvoir qu'Euphrasie avait sur les démons, lui commanda de prier pour cette pauvre possédée. La sainte obéit, et se confiant en la miséricorde divine, qui ne méprise pas les vœux des humbles, elle dit ces mots à la possédée :« Que mon Seigneur Jésus-Christ qui t'a créée, te guérisse ». Et aussitôt l'esprit impur fut contraint de sortir, faisant des hurlements effroyables, et écumant d'une manière horrible par la bouche de cette femme.

Quelques temps après, Dieu fit connaître, dans une vision, à l'abbesse, qu'il appellerait bientôt Euphrasie, et à quel degré de gloire elle devait être élevée. A peu de jours de là, notre Sainte fut saisie d'une fièvre qui la conduisit à la mort dans vingt-quatre heures, la trentième année de son âge, environ l'an 412, selon ceux qui la font naître sous Théodose le Grand, et 460 selon d'autres, qui la font naître sous Théodose le Jeune. Elle fut inhumée dans le sépulcre de sa mère. La sœur Julie, qui lui avait servi de guide et de maîtresse dans les exercices de la religion, la pria, comme elle était à l'agonie, de ne la pas oublier, mais de demander à Dieu qu'il la retirât de ce monde avec elle; l'abbesse la conjura aussi de lui faire la même grâce. Euphrasie étant décédée, Julie passa trois jours en pleurs et en prières auprès de son tombeau, et le quatrième, elle alla trouver l'abbesse et lui dit, avec une grande joie, que Jésus-Christ l'appelait à lui par les mérites d'Euphrasie : elle embrassa ensuite toutes ses sœurs, et, le lendemain, elle mourut, et fut enterrée auprès de sa chère disciple. Au bout de trente jours, l'abbesse assembla le chapitre, et leur dit qu'elle mourrait dans peu, Euphrasie lui ayant obtenu de Dieu cette faveur, et leur ordonna d'élire une autre supérieure en sa place. Les religieuses, quoique extrêmement affligées de la perdre, procédèrent à l'élection d'un autre abbesse, qui fut Théogénie; et, le lendemain matin, cette sainte fut trouvée morte dans l'oratoire, ou pour mieux dire, endormie en Notre-Seigneur. Elle fut mise dans le tombeau d'Euphrasie avec les autres; mais, depuis, l'on n'y mit plus personne. Dieu a fait de grands miracles en faveur de ceux qui visitaient ce sépulcre par dévotion et avec révérence.

La mémoire de sainte Euphrasie est en si grande vénération chez les Grecs, que lorsqu'on reçoit les vœux d'une religieuse, le prêtre demande à Dieu pour elle, qu'il lui fasse part des grâces et des bénédictions dont il a comblé sainte Thècle, sainte Euphrasie et sainte Olympiade.

On représente sainte Euphrasie embrassant un crucifix, pour rappeler cette circonstance de sa vie où, considérant un crucifix, elle crut voir dans ses bras ouverts une invitation à l'embrasser, et où elle courut l'environner de ses bras d'enfant, pour lui promettre de n'avoir jamais d'autre amour. — On la figure encore foulant aux pieds le démon qui s'efforce de la jeter dans un puits.

Le martyrologe romain et celui d'Usuard font mémoire de cette sainte Vierge, le 13 mars, et les Grecs, le 25 juillet. Surius rapporte sa vie dans son deuxième tome, et saint Jean Damascène en parle dans le troisième discours qu'il a écrit sur les images.

S. NICÉPHORE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

828. — Pape : Grégoire IV. — Empereur d'Orient : Michel le Bègue.

Théodore, père de Nicéphore, était secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme ; mais son attachement inviolable à la doctrine de l'Eglise touchant les saintes images, renversa sa fortune et lui fit perdre la position qu'il avait à la cour de Constantinople. Le prince, furieux de trouver dans un de ses serviteurs une opposition invincible à l'impiété des Iconoclastes, s'en vengea sur lui de la manière la plus cruelle : il le priva de sa charge et le bannit après l'avoir condamné à souffrir des tourments horribles.

Le jeune Nicéphore, qui fut élevé sous les yeux de son père, s'animait continuellement à la pratique de la vertu par les exemples domestiques qu'il avait sans cesse occasion de remarquer. La mort lui ayant enlevé son père de bonne heure, Eudoxie, sa mère, continua de cultiver avec soin ses heureuses dispositions : elle le formait à la piété, tandis que différents maîtres prenaient soin d'orner son esprit par l'étude des lettres. Nicéphore n'eut pas plus tôt paru dans le monde, qu'il s'y fit universellement estimer par sa vertu ainsi que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Son mérite pénétra jusqu'à la cour. Constantin VI et Irène sa mère, qui gouvernaient alors l'empire et qui étaient zélés pour la saine doctrine, l'honorèrent de leur confiance et lui donnèrent la charge que son père avait eue sous Constantin Copronyme. Il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de lui, en s'acquittant de son emploi avec une capacité extraordinaire ; mais il ne se contentait pas de servir l'Etat par ses talents, il travaillait encore de toutes ses forces à la défense de la foi et à l'extinction de l'hérésie des Iconoclastes. Il se fit admirer des Pères du septième concile général, où il assista en qualité de commissaire de l'empereur.

Ce zèle pour l'orthodoxie, joint à de grandes vertus et à une science peu commune, le firent juger digne de succéder à saint Taraise, patriarche de Constantinople, mort en 806. L'Eglise ne pouvait que gagner beaucoup à ce choix, comme l'événement le prouva. Nicéphore donna, le jour de son sacre, le témoignage le plus authentique de la pureté de sa foi et de son horreur pour l'impiété du temps : il tint à sa main, durant toute la cérémonie, un écrit qu'il avait composé pour la défense des saintes images, et le mit ensuite en dépôt derrière l'autel, comme un gage de la fermeté avec laquelle il était déterminé à maintenir jusqu'à la mort la tradition de l'Eglise[1].

A peine fut-il assis sur la chaire patriarcale, qu'il entreprit la réformation des mœurs de son diocèse. Il y réussit en ajoutant la force de l'exemple à celle des exhortations. Il était infatigable lorsqu'il s'agissait de remplir les fonctions de son ministère. La douceur et la patience furent les principales armes qu'il employa contre le vice, et il ne s'en servit point inutilement ; mais la gloire qui lui revint du changement opéré dans les mœurs de ses diocésains, n'approche point encore de celle dont le couvrit la fer-

1. On trouve dans les *Annales* de Baronius, sous l'an 811, et dans le septième tome des *Conciles* du Père Labbe, la confession de foi que saint Nicéphore envoya au pape Léon III, aussitôt après son installation. Le Saint y exposait clairement les principaux mystères de la foi, ainsi que la doctrine de l'Eglise touchant l'invocation des Saints et le culte que l'on doit à leurs images et à leurs reliques.

meté invincible avec laquelle il souffrit les persécutions que les ennemis de la foi lui suscitèrent.

Léon l'Arménien, gouverneur de l'Anatolie, ayant été proclamé empereur en 813, l'Eglise se trouva plongée dans de nouveaux troubles. Ce prince, entièrement livré aux Iconoclastes, ne s'occupa que des moyens de répandre leurs erreurs. La ruse, l'artifice, la violence, rien ne lui coûtait, pourvu qu'il vînt à bout de ses desseins. Il sentait de quel poids eût été parmi les orthodoxes l'approbation de Nicéphore ; aussi mit-il tout en usage pour l'obtenir; mais le saint patriarche ne fut pas plus touché de ses caresses que de ses menaces. « Prince », disait-il à l'empereur, « vos efforts sont inutiles; nous ne pouvons changer les anciennes traditions ; nous respectons les saintes images, comme la Croix et le livre des Evangiles ». C'était un raisonnement sans réplique. En effet, les premiers Iconoclastes, convenant qu'on pouvait honorer la Croix et le livre des Evangiles, devaient conséquemment avouer qu'on pouvait aussi honorer les saintes images, puisqu'il ne s'agissait de part et d'autre que d'un culte de relation. Mais il n'est pas rare de voir les hérétiques tomber en contradiction avec eux-mêmes. La généreuse réponse de Nicéphore fut suivie d'une courte mais éloquente apologie de la foi catholique : il y prouva que les orthodoxes ne blessaient en rien l'honneur suprême dû à la Divinité, puisque c'est à Dieu que se rapporte le culte qu'ils rendent aux anges, aux saints et aux prophètes. Il en est de même, ajouta le patriarche, du respect que nous avons pour les choses inanimées qui servent au service divin, tels que sont les temples, les vases sacrés et les images.

L'empereur, naturellement impérieux, fut indigné de la résistance qu'il éprouvait. Il usa d'un stratagème qu'il crut devoir être plus efficace que les moyens qu'il avait employés. Il ordonna secrètement à quelques soldats de traîner avec mépris une image de Jésus-Christ, qui était sur la grande croix appliquée à l'une des portes de la ville ; son ordre ayant été exécuté, il défendit de remettre une autre image, sous prétexte d'empêcher une pareille profanation. Le patriarche vit bien qu'un violent orage menaçait l'Eglise ; mais il ne se découragea point. Rempli de confiance en Dieu, il redoubla la ferveur de ses prêtres, exhorta les catholiques à demeurer fermes, assembla autour de lui plusieurs saints personnages, et se prépara à tout événement.

Léon, informé de ce qui se passait, réunit dans son palais quelques évêques iconoclastes, et fit dire à Nicéphore de s'y rendre au plus tôt avec ceux de ses confrères qui tenaient pour son parti. Le patriarche obéit, et vint au palais avec plusieurs autres évêques catholiques. Lorsqu'ils furent en la présence de l'empereur, ils le conjurèrent de ne pas se mêler du gouvernement de l'Eglise et de le laisser à ceux que Jésus-Christ en avait établis pasteurs. « Si l'affaire en question », dit Emilien de Cysique, « est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'église, suivant la coutume, et non dans le palais ». Euthymius de Sardes, ayant pris la parole, ajouta : « Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image. Qui serait assez hardi pour abolir une pratique fondée sur une tradition aussi ancienne ? » Saint Théodore Studite parla après les évêques, et dit à l'empereur : « Seigneur, ne troublez point l'ordre de l'Eglise. Dieu y a mis des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs[1] ; mais il n'a point parlé des empereurs. Le gouvernement de l'Etat vous est confié, comme celui de l'Eglise l'est aux pasteurs ». Léon,

1. *Ephes.*, IV, 11.

transporté de fureur, chassa les évêques catholiques et leur défendit de reparaître en sa présence. Il en voulait surtout à Nicéphore ; il ne pensa donc plus qu'aux moyens de le perdre, et il ne tarda pas à en trouver.

Les évêques iconoclastes, s'étant assemblés dans le palais impérial, y tinrent un prétendu concile, auquel Nicéphore fut cité. Le patriarche ne comparut point, parce que la citation n'était pas canonique ; il répondit seulement à ceux qui étaient chargés de la lui faire : « Qui vous a donné cette autorité ? est-ce le Pape, ou quelqu'un des autres patriarches ? vous n'avez aucune juridiction dans mon diocèse ». Il leur lut ensuite le canon qui déclare excommuniés ceux qui osent exercer quelque acte de juridiction dans le diocèse d'un autre évêque, puis leur ordonna de se retirer. Cette réponse aurait dû intimider les partisans de l'erreur ; mais l'hérésie ne respecte les lois de l'Eglise qu'autant qu'elle peut les faire servir à ses desseins. Les évêques iconoclastes continuèrent donc leur assemblée, et prononcèrent une sentence de déposition contre Nicéphore. L'empereur, pour satisfaire sa haine en mettant le comble à l'injustice, l'envoya en exil. Heureux encore d'avoir échappé aux piéges qu'on avait tendus secrètement à sa vie !

Michel le Bègue, qui succéda à l'empereur Léon, en 820, favorisa comme lui les Iconoclastes et persécuta les Catholiques, de sorte que Nicéphore fut laissé dans le lieu de son exil. Il mourut le 2 juin 828, au monastère de Saint-Théodore, qu'il avait fait bâtir. Il était âgé d'environ soixante-dix ans et en avait passé près de quatorze en exil. Son corps fut rapporté à Constantinople en 846, par l'ordre de l'impératrice Théodore. La cérémonie de cette translation se fit le 13 mars, jour auquel le nom du Saint se trouve dans le martyrologe romain.

ÉCRITS DE SAINT NICÉPHORE.

Saint Nicéphore a laissé plusieurs écrits qui sont :

1° Un *Abrégé d'histoire,* qui commence à la mort de l'empereur Maurice, et finit au règne d'Irène et de Constantin, son fils, ce qui comprend un espace d'environ deux cents ans. Photius, *cod.* 66, fait l'éloge de cette histoire. Le père Petau la fit imprimer en grec et en latin, à Paris, en 1616, in-8°. Elle fut réimprimée dans la même ville, en 1648, dans le corps de l'histoire byzantine, et à Venise, en 1729, à la suite des historiens qui ont écrit depuis Théophane.

2° *Une Chronologie* depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le Saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le savant père Goar, dominicain, la publia à Paris, en 1652, avec des notes, à la suite de George Syncelle ; elle fut aussi réimprimée à Venise, en 1729, dans le corps de l'histoire byzantine. Nous ne citons ici que les meilleures éditions.

3° La *Stiçométrie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés avec le nombre des versets que ces livres contiennent. Elle est ordinairement jointe à la chronologie de Nicéphore, soit dans les éditions latines, soit dans les grecques. On ne peut contester cet ouvrage à notre Saint [1].

4° Les *Antirrhétiques,* ou écrits contre les Iconoclastes. On en a inséré quelques-uns dans la bibliothèque des Pères, dans l'*Auctuarium* du père Combefis, dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius, *part.* 2, *edit. de Basn.* Les autres se trouvent en manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Rome et d'Angleterre. La présence réelle est établie de la manière la plus claire et la plus précise dans un de ses écrits [2]. On retrouve presque les mêmes termes dans le livre *de Cherubinis a Moyse factis* [3].

5° La *Dispute avec l'empereur Léon l'Arménien,* sur la matière des images [4].

6° La *Lettre au pape Léon III.* Nous en avons parlé dans la vie de saint Nicéphore.

7° *Dix-sept canons* insérés dans la collection des conciles, t. VII, p. 1297, etc. Cotelier en a publié quelques autres avec une lettre à Hilarion et à Eustrate [5].

1 Voir Dom Ceillier, t. XII et XIII. — 2. Voir Léon Allatius, l. III *de Consens. eccles. occid. et orient.*, c. 15 p. 1223.

3. Voir Canisius, t. Ier, part. 2, p. 13, et la *Bibliothèque des Pères,* t. IX. — 4. Voir le Père Combefis, *Orig. Constantin.* Paris, 1661, in-4°.

5. *Monum. græc.*, t. III, p. 451.

8° Saint Nicéphore composa aussi un ouvrage pour prouver qu'Eusèbe de Césarée était arien, et qu'Epiphanide favorisait l'erreur des Manichéens.

Le tome C de la *Patrologie* de Migne contient les œuvres de saint Nicéphore. Dom Pitra a publié, dans ses *Spicilèges,* quelques écrits nouveaux qui ne se trouvent point dans Migne.

Godescard, à qui nous empruntons cette notice biographique et critique, l'a tirée lui-même de la *Vie de saint Nicéphore,* par Ignace, auteur contemporain, lequel fut d'abord diacre de Constantinople, puis évêque de Nicée, et de la relation de son bannissement donnée par Théophane. Voir Fleury, liv. XLV, XLVI, XLVII, et Dom Ceillier, t. XII.

SAINT HELDRAD, ABBÉ DE NOVALÈSE, EN PIÉMONT

IX° siècle.

J'étais étranger et vous m'avez recueilli... En vérité, je vous le dis, lorsque vous avez fait cela au dernier des hommes, mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. *Matth.*, XXV, 35-40.

Vers la fin du VIII° siècle, la ville de Lambesc (Bouches-du-Rhône), alors chef-lieu d'une vallée importante [1], était gouvernée par un Leude, fidèle à son prince et à Dieu. Celui qui comprenait si bien ses devoirs, en eut du ciel, pour récompense, une épouse parfaite, qui le rendit père d'un fils doué du meilleur naturel.

Ce fils nommé Heldrad [2] ne cessa jamais d'être l'édification de ses contemporains, d'abord comme séculier et plus tard comme moine ; tellement ses parents avaient eu soin de développer en lui, dès son bas âge, les meilleurs sentiments, surtout au point de vue religieux.

On ignore à quelle école célèbre Heldrad fut envoyé pour faire ses études, et le nom des professeurs qui l'initièrent aux belles-lettres est également inconnu aujourd'hui ; mais on sait qu'il venait à peine de faire son entrée dans le monde, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père et sa mère. Il les pleura amèrement, et ce ne fut qu'à grand regret qu'il recueillit leur héritage.

Désormais il incombait à Heldrad d'administrer des domaines considérables, et aussi d'assurer le bien-être de populations nombreuses, car le monarque l'avait maintenu, à Lambesc, dans tous les honneurs paternels.

Disons bien vite que les richesses, pas plus que les distinctions sociales, ne furent jamais capables de l'empêcher de reconnaître le néant et la vanité des choses les plus recherchées ici-bas : il usait ainsi de tout comme n'en usant pas. Bientôt on le vit, par abnégation et humilité, retrancher tout luxe de ses habits et de ses ameublements, aussi bien que de ses équipages de chasse ou de guerre. S'il conserva des chevaux, il cessa de les faire harnacher richement [3]. Des réformes semblables eurent en outre l'avantage

1. Depuis l'époque la plus reculée jusqu'en 1789, on n'a pas cessé de reconnaître, comme comprises dans la vallée de Lambesc, toutes les riantes contrées de la rive gauche de la Durance, depuis Saint-Estève-de-Janson jusqu'à Mallemort inclusivement.

2. Si les noms eussent été héréditaires, dès l'époque Carlovingienne, on eût pu chercher à retrouver le père d'Heldrad, parmi les grands personnages qui signèrent une charte du cartulaire de Saint-Denis en l'année 775.

3. La chasse était alors un exercice en quelque sorte obligatoire pour un seigneur, comme préparation incessante au service militaire, auquel il pouvait être toujours appelé d'heure en heure.

d'accroître les ressources d'Heldrad pour les bonnes œuvres dans lesquelles il se complaisait le plus.

Afin de porter des secours et des consolations aux pauvres et aux affligés, comme aussi dans le but d'instruire les habitants de leurs devoirs religieux, il parcourait volontiers les contrées qui dépendaient de Lambesc, et même les pays voisins.

Cependant la localité, qui fixait le plus la sollicitude d'Heldrad, n'était pas éloignée de sa ville natale.

Dans un quartier assez voisin, où l'on arrive en s'orientant au levant, existaient plusieurs croisements des antiques voies de communication des Saliens. Les Marseillais en avaient profité pour établir là un marché, et, s'il le faut même, une sorte de douane ou un péage ; toujours est-il que, du temps d'Heldrad, il se trouvait presque sans cesse, en cet endroit, un encombrement de voyageurs peu portés au bien, pour la plupart, et surtout abondance de marchands qui n'avaient point encore renoncé aux pratiques du paganisme, dans l'espérance de tromper plus facilement les acheteurs sur l'origine et la qualité des objets importés [1].

Pour venir en aide à tant d'âmes dignes de pitié, et le faire d'une manière suivie, Heldrad fit construire, à l'entrée dudit marché, une vaste et belle église qu'il dédia au Prince des Apôtres [2]. Cette église fut par lui enrichie de tous les objets nécessaires pour l'exercice du culte, et il eut soin surtout de la faire pourvoir de ministres des autels, dont il assura l'existence d'une manière convenable.

Enfin, à titre de complément de son œuvre de moralisation envers les étrangers entassés aux portes de Lambesc, Heldrad établit, sans tarder, auprès de l'église de Saint-Pierre, un grand *Xenodochium* ou établissement charitable, qu'il dota largement, de telle sorte que les hôtes, soit riches, soit pauvres, bien portants ou malades, y fussent bien traités sans rien payer.

Il voulut même, à l'aide d'ombrages et de jardins, plantés d'arbres à fruits, avoir la chance de prolonger, pour les convalescents et les voyageurs, les soins de la charité et plus encore les leçons de la piété [3].

Il ne manquait point, comme on le voit, à Heldrad, à quelques pas de son palais, de pauvres de corps ou d'esprit à soigner. Et la mission qu'il s'était donnée à cet égard eût suffi à une âme moins ardente que la sienne ; tandis que, pour lui, le désir de venir en aide au prochain, tout en accomplissant son salut personnel, restait encore incomplet.

Heldrad visait à une action immense de la charité, à quelque chose de surnaturel en ce genre, et dans sa pensée, il associa cela à l'immolation la plus entière de sa personne, ne trouvant point, à ce qu'il paraît, son corps encore assez soumis à une obéissance passive.

Pour suivre plus librement ses projets d'avenir, il prend alors la déter-

1. Un autel votif, dédié à Mercure, a été trouvé dans le quartier de Lambesc qui a retenu, depuis Heldrad, le nom de San-Peyré, et les débris de poterie les plus anciens et les plus nombreux sont sans cesse ramenés à la surface du sol, tandis que les roches voisines conservent les traces du fréquent passage des chars des temps les plus primitifs.

2. Saint Pierre, dans sa première Epitre, chap. IV, 9, recommande aux fidèles, d'une manière toute particulière, d'avoir une charité persévérante les uns envers les autres : car, la charité, dit-il, couvre la multitude des péchés.

3. La grande église, aussi bien que la maison hospitalière si complète, que Lambesc devait à la charité d'Heldrad, ont croulé de vétusté ou péri pendant les invasions des Sarrasins au Xe siècle; mais leur emplacement est resté jusqu'aujourd'hui masqué par une toute petite chapelle romane, construite avec des matériaux ayant servi pour des édifices plus anciens. Cette chapelle, dédiée à Saint-Pierre, a été, depuis une époque très-recolée, entretenue par des prieurs laïques choisis parmi les habitants de Lambesc; quelques travaux de retouche exécutés par eux en style ogival sont marqués : Sep. 1580.

mination de se dépouiller de la fortune qui peut lui rester, et de quitter à toujours Lambesc et sa vallée.

L'intérêt qu'il porte aux fondations pieuses qu'il vient d'effectuer, l'attachement des populations, les souvenirs de famille, et la beauté des campagnes qui lui appartiennent, ne sont pas capables de lui inspirer des regrets, qu'il ne puisse surmonter.

Il se défait donc de tous ses biens, et en distribue la valeur aux pauvres de Lambesc, après avoir retenu, pour le Chorévêque de la région, des sommes considérables qu'il destine à l'entretien de toutes les maisons religieuses et charitables établies, aussi bien qu'à la fondation de bon nombre d'autres, soit dans la vallée, soit au dehors.

Heldrad maintenant ne craint plus pour lui-même l'arrêt prononcé contre les riches par le souverain Juge ; le voilà devenu pauvre volontaire. Bien vite, à ses vêtements déjà des plus humbles, il substitue le costume simple des habitants de la campagne. Il renferme, dans une besace de toile grossière, des aliments pour deux ou trois jours au plus, et chargeant le tout sur l'épaule, où brilla en son temps le baudrier militaire, il se met en marche comme le voyageur le plus malheureux.

Il allait presque au hasard, d'un sanctuaire célèbre à l'autre, s'agenouillant et priant ; mais avant tout, cherchant un sanctimoniale ou établissement religieux, d'une régularité parfaite, dans lequel il pourrait se consacrer à Dieu comme moine, et avoir à accomplir des actes de charité bien plus grands que ceux que la Providence lui a jusque-là confiés.

Sans rien avoir trouvé, suivant ses vues, dans toute la France occidentale, même après avoir franchi les Pyrénées et passé dans la marche d'Espagne, comprise, à cette époque, dans l'empire Carlovingien, il fut dans le cas de reprendre la route de Lambesc.

Heldrad revoit, sans trop d'émotion, ses chers établissements de Saint-Pierre, et après peu de jours de repos, il reprend ses voyages d'investigation d'un lieu de retraite, tel que son âme le demande.

Cette fois, traversant la Provence du ponant au levant, il se dirige vers l'Italie des Francs et l'explore avec attention. Encore là, même à Rome, pas plus que dans la Provence, sa patrie, qui abondait en monastères modèles, Heldrad ne trouva pas pour lui le port de salut tel qu'il le souhaitait, et il allait porter ses recherches dans la France orientale, après avoir traversé les Alpes cottiennes, lorsqu'il entendit de la bouche de quelques pèlerins [1] l'éloge de la Novalèse.

Cet éloge, qui consistait à représenter cette antique abbaye comme un foyer de charité et de perfection chrétienne, tel qu'il en existait peu, était mérité, attendu que les moines de la Novalèse ne se bornant plus à exercer l'hospitalité, jour et nuit, à leur monastère, au pied des Alpes, du côté du Piémont, s'étaient chargés [2] du service pénible de l'Aumônerie, établie au sommet du passage du mont Cenis, et s'en acquittaient avec grand soin.

1. A l'époque d'Heldrad, et bien longtemps après, les chemins de l'Europe étaient encombrés non-seulement de marchands, mais encore de pèlerins.—Et ces pèlerins, qui se rendaient presque toujours à des distances immenses, n'avaient pas tous pour mobile de leurs déplacements les élans de l'amour divin, car le plus grand nombre erraient ainsi afin d'obéir à la justice séculière, qui, tout autant que la justice ecclésiastique, se proposait de les rendre meilleurs, ou au moins de les soumettre à une sorte d'expiation, en même temps qu'elle les éloignait passagèrement des pays qui avaient eu à souffrir de leur présence.

2. La première maison de secours, au haut du passage du Mont-Cenis, avait été fondée par les archevêques de Lyon, qui en cela avaient obéi aux prescriptions chrétiennes les plus anciennes relatives à l'établissement des hospices et à leur entretien ; ou mieux, lesdits archevêques avaient ainsi suivi le bel exemple d'un célèbre Père de l'Eglise. En effet, on lit dans la vie de saint Jean Chrysostome par Palladius, qu'il fit construire un Xenodochium sur la montagne de Nitrie, auprès de la principale église, et eut soin d'y fixer des médecins et même des faiseurs de *placenta*, *placentarii*, de rudimentaires pharmaciens.

Durant la longue saison des neiges, les moines de la Novalèse allaient sur l'un et l'autre versant du mont Cenis rechercher les voyageurs, et après les avoir recueillis à l'hospice sur la montagne, ils avisaient largement à leurs besoins avant de les laisser reprendre leur course.

La saison chaude qui suivait, d'ailleurs si brève dans les Alpes, suffisait à peine aux moines de la Novalèse, pour réunir, au haut du mont Cenis, le bois et les autres provisions nécessaires pour assister les malheureux voyageurs [1]. On touchait à la fin de ce pénible ravitaillement pour l'hiver de l'année 814, lorsqu'Heldrad, qui avait précisément le passage du mont Cenis sur son itinéraire, joignit, à l'entrée même dudit passage, le monastère de la Novalèse. Il trouva dans le vestibule de la *maison des étrangers* l'abbé Amblulfe, provençal d'origine, qui, ce jour-là, remplissait les fonctions de *maître des hôtes;* mais qui n'aurait jamais reconnu le seigneur de Lambesc, son compatriote, sous la livrée de la pauvreté, sans une inspiration du Saint-Esprit. Heldrad courait donc la chance de recevoir le baiser de paix ordinaire, et puis d'être conduit à l'autel pour prier, avant de passer au réfectoire ; on eût surtout pourvu à ses besoins matériels, comme on le pratiquait pour le commun des voyageurs. Au lieu de cela, grâce à la lumière venant du ciel, Amblulfe voit déjà tout le profit que la Novalèse peut retirer de la survenance d'Heldrad. Il court à lui, l'embrasse affectueusement, et l'adoration finie, il l'engage à séjourner, lui promettant de venir le visiter souvent, dans l'intérêt de son âme.

Heldrad, dans ses relations avec l'abbé de la Novalèse, fut bien forcé de convenir qu'il n'était pas un homme de rien, chargé de misères, dont il fallait seulement avoir pitié. Amblulfe l'amena même à convenir qu'il avait fait le sacrifice de ses biens pour pouvoir plus entièrement se donner à Dieu. Et plus tard, il l'entendit lui déclarer que tout ce qu'il voyait à la Novalèse, lui prouvait qu'il avait enfin trouvé l'abri contre les tempêtes du monde, qu'il cherchait, et toutes les conditions pour servir Dieu et le prochain, comme il le souhaitait depuis bien longtemps.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Amblulfe crut devoir éprouver la détermination d'Heldrad avant de l'admettre comme novice, et on le vit pendant ce temps en habit de laïque cultiver les vignes de l'abbaye, situées tout à fait au bas de la vallée de la Novalèse. Lorsqu'Amblulfe se trouva bien édifié, quant aux désirs d'Heldrad, et parfaitement certain que le seigneur de Lambesc se croyait bien réellement parvenu au terme de ses voyages de recherche, il lui donna enfin l'habit religieux.

Heldrad, participant à la vie régulière en qualité de profès, n'eut pas moins d'ardeur pour les ouvrages manuels, qu'à son arrivée à la Novalèse ; mais on raconte que, dans les intervalles de ceux-ci, pour arriver à bien connaître ses nouveaux devoirs, il était à la recherche de tous les enseignements qui nous viennent des fondateurs de la vie monastique.

S'il met en première ligne de ses lectures et de ses méditations saint Benoît et la règle laissée par lui [2], il s'arrête volontiers à saint Colomban et à ses prescriptions cénobitiques, aussi bien qu'aux écrits de saint Basile.

Heldrad ne se faisait pas seulement remarquer par son zèle pour les

1. Le pape Adrien Ier, dans la lettre LXXIV du *Codices Carolini*, recommande à Charlemagne les hospices « *qui, per colles Alpium, siti sunt, pro susceptione peregrinorum* ». Et Charlemagne, dans un Capitulaire n° 14 du recueil de Muratori, prescrit aux Evêques et aux Abbés de rétablir partout ces anciens hospices et de ne les laisser manquer de rien.

2. « *Nous voulons* », dit saint Benoît, au chapitre 53 de sa règle, « que tous les hôtes qui nous surviennent, soient reçus comme Jésus-Christ lui-même, qui nous dira un jour : *J'ai été voyageur et vous m'avez reçu* ».

études religieuses, on admirait son empressement à secourir les malheureux et surtout son obéissance parfaite, sa douceur angélique ; si bien qu'Amblulfe ne tarda pas de le faire ordonner prêtre, et de lui laisser prononcer des vœux absolus en qualité de moine de chœur.

Le sacrifice de lui-même, qu'il avait tant souhaité, va commencer : le voilà soldat du Christ, dans un monastère qui a pour patrons deux apôtres morts sur la croix ; Pierre et André. Il peut escompter avec moins de crainte que jamais, ses espérances de salut, car il est définitivement admis dans un séminaire de Saints.

On l'envoie, à son tour, au mont Cenis pour soigner les voyageurs, ou leur prêter assistance au milieu des neiges, et cet emploi particulier de ses aptitudes et de ses forces ne lui semble jamais assez souvent commandé [1].

Dans d'autres moments, Amblulfe lui confie un certain nombre de jeunes religieux à instruire et à familiariser avec les exercices de la piété et de la charité.

Heldrad, entouré de ses élèves, constituait une sorte de petit monastère à part. En effet, comme moyen de régler l'enseignement, et aussi comme mode plus facile pour maintenir l'ordre, au milieu de cinq cents religieux, les cellules formaient, de ce temps, divers groupes autour des nombreuses chapelles, disséminées dans la clôture de la Novalèse [2].

Tout en soignant les études des autres, Heldrad ne négligeait pas d'ajouter à son propre savoir, car personne, plus que lui, n'aimait allier la science à la charité. Il était d'ailleurs aisé de s'instruire à la Novalèse, où existait une bibliothèque pourvue de grands trésors, soit religieux, soit purement littéraires, une bibliothèque qui allait s'enrichissant chaque jour à l'aide des copies faites par les moines de l'abbaye et des échanges qui pouvaient être ainsi accomplis au dehors.

C'est peut-être, à l'époque actuelle de la vie d'Heldrad, qu'il faut faire remonter sa correspondance avec le diacre Florus de l'église de Lyon. Les lettres échangées réciproquement, longtemps conservées par les moines de la Novalèse, sont perdues actuellement : mais, d'après les autres correspondances de Florus qui sont arrivées jusqu'à nous, on peut supposer que ces lettres traitaient à fond des affaires de l'Eglise, aussi bien que de l'Etat, dans un style qui, d'un côté comme de l'autre, n'était pas sans charmes, car le diacre de Lyon savait choisir ses interlocuteurs.

Les moines ne devaient pas être étrangers aux grands intérêts du monde, puisque les souverains ne trouvaient à puiser aussi sûrement ailleurs que dans les couvents les hommes instruits et capables dont ils avaient besoin pour leur conseil ou pour accomplir les difficiles fonctions de *missi dominici*. Heldrad, pas plus que d'autres religieux instruits de son temps,

1. L'air vif du mont Cenis ne permettait pas de séjourner trop longtemps de suite à l'hospice, au haut du passage, et l'Abbé devait veiller au retour périodique des moines à la Novalèse, pour reprendre leur santé dans un climat plus doux. Ce temps, au reste, n'était pas perdu pour les hôtes du mont Cenis, car il y avait toujours à travailler, pour eux-mêmes, à la Novalèse, ne fût-ce qu'en accomplissant, avec les simples recueillies dans les Alpes, des préparations utiles aux voyageurs.

2. La cellule d'Heldrad était auprès de la chapelle dédiée à saint Nicolas, au patron des marchands, au Saint qui venait de donner son nom à un grand Pape!

Un rapprochement assez curieux serait à faire entre les vocables des chapelles de la clôture de la Novalèse et les vocables des chapelles qui étaient distribuées, sur tout le parcours du mont Cenis, pour servir de refuge aux voyageurs, pendant la tourmente, ou tempête, au milieu des neiges.

Ces chapelles existent encore de part et d'autre, et au besoin, on retrouverait les ruines de celles qui pourraient manquer depuis peu pour cette étude.

Ainsi, au mont Cenis, on voit sur le versant méridional, à un des points les plus difficiles à franchir, une chapelle de Saint-Nicolas, pendant qu'à la Novalèse on vous montre, au centre de la clôture, sur le point le plus élevé, une chapelle plus grande que toutes les autres, dédiée au Sauveur du monde et à sa divine Mère la Vierge toujours Vierge, comme la grande église de l'hospice du mont Cenis.

ne fut oublié au fond de son cloître, si nous nous en rapportons à la charte n° 55 du cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon, il se serait trouvé à Cluny en l'année 825 à la suite de Louis le Pieux pour aider au règlement d'affaires importantes.

Cependant, c'était bien contre son gré qu'Heldrad pouvait être ainsi enlevé aux douceurs de sa solitude, à cette *contemplation* qu'il chérissait à la Novalèse même, dans cette grotte qu'on nous montre encore et devant laquelle se déroulent en abrégé toutes les merveilles de la création, surtout en été, lorsqu'on peut voir et entendre les nombreuses cascades des cours d'eau qui ont repris leur marche dans la vallée.

Heldrad s'élevait volontiers vers Dieu en admirant ses œuvres, et il espérait pouvoir le faire encore avec quelque liberté, quand il fut appelé par degrés à une vie des plus actives et des plus absorbantes.

L'abbé Amblulfe était mort, et on avait cru devoir élire à sa place, vers l'année 837, Hugues, frère de Louis le Pieux : c'était un acte de complaisance envers le monarque qui aimait à savoir la Novalèse en bonnes mains, vu que ce monastère, à cause de son importance, était tenu, en outre des prières pour le salut de l'Etat, au service militaire le plus réel.

Malheureusement Hugues, qui avait d'autres abbayes à surveiller, s'absentait souvent de la Novalèse, et les services les plus importants eussent été en souffrance, si Heldrad n'avait pas eu la bonté d'y aviser sans cesse.

L'occasion pour Heldrad de se faire connaître, comme administrateur de l'ensemble du monastère, fut même telle, pendant tout le temps que Hugues jouit de la qualité d'abbé de la Novalèse, qu'au décès de celui-ci, qui eut lieu en 844, il fut, à l'unanimité des voix, appelé à lui succéder.

Heldrad, qui n'avait jamais songé aux honneurs de la prélature, réclama contre le choix dont il venait d'être l'objet. Observant qu'il y avait dans le monastère des religieux plus dignes, il priait, il suppliait de détourner de lui, un fardeau trop lourd pour un vieillard.

Les moines de la Novalèse, au contraire, persistèrent dans leur décision; ils parvinrent enfin à triompher de la résistance d'Heldrad, en lui montrant le danger de contrarier les vues du Très-Haut, sur le monastère et sur lui-même. Heldrad, dès son entrée en fonctions, imprima à tout un redoublement de vie. Le *Laus perennis,* ou chant incessant des louanges de Dieu, marchait de pair avec des œuvres charitables de tous les instants. Plus que jamais, les pauvres voyageurs furent affectueusement soignés, dans cet hospice du mont Cenis, où tout s'accomplissait alors sous la belle invocation de Jésus-Christ *Sauveur* et de sa divine mère, Marie *toujours Vierge.*

Pour retrouver les malheureux égarés au milieu des neiges, les moines allaient eux-mêmes fouiller jusqu'au fond des précipices, réalisant déjà tout ce qu'on a dit depuis du dévouement des religieux du Saint-Bernard [1].

Afin d'inspirer à ses collaborateurs une charité envers les voyageurs, poussée jusqu'au martyre, il avait coutume de leur dire, avec cette aménité que donne la perfection : — « Je vous affirme que nous n'avons rien à attendre dans une autre vie, si ce n'est la juste proportion de ce que nous aurons fait pour le prochain, en vue de plaire à Dieu. *Juxta mensuram, mercedem crede futuram* ».

1. Saint François de Sales, dans son traité sur l'amour de Dieu, parlant du dévouement des moines du Saint-Bernard, en donne l'appréciation suivante : « L'hospitalité, dans le cas de nécessité, est conseillée aux fidèles comme une bonne action; recevoir l'étranger en est le premier degré; mais se placer à l'entrée du chemin pour l'inviter à entrer, comme faisait Abraham, est plus digne, plus élevé. Et encore plus que cela : aller s'établir dans les lieux dangereux pour recueillir les étrangers, les aider, les soulager et les servir... c'est plus qu'on ne peut demander du cœur humain ».

A la demande d'Heldrad, Lothaire, qui avait succédé comme empereur à Louis le Pieux, confirma plus particulièrement, en faveur de l'hospice du mont Cenis, toutes les donations de ses prédécesseurs, et unit de la manière la plus formelle à la Novalèse, l'opulente abbaye de Saint-Pierre, fondée près de la ville de Saluces par Aistulfe, roi des Lombards [1].

Toujours pour complaire à Heldrad et pour venir en aide à l'hospice du mont Cenis, un de ces marquis de Suze, dont la descendance a continué dans la maison de Savoie, donna, à l'entrée de la vallée de la Novalèse, au village de Venaux, des terres cultivables et les montagnes boisées qui sont au dessus. En outre des offrandes des princes, celles des simples particuliers étaient chaque jour plus considérables.

Si le nouvel abbé était envieux d'accroître les revenus du mont Cenis, il n'était pas moins jaloux de conserver les facultés dont l'hospice pouvait déjà disposer; c'est pourquoi il fit condamner certains serfs des villages d'Excilles et d'Oulx, à continuer les prestations par eux dues conventionnellement [2].

Sous le gouvernement d'Heldrad, rien ne resta, en quelque sorte, incomplet, même au point de vue matériel. Par exemple, dirons-nous, il manquait une tour au milieu de l'enceinte fortifiée qui renfermait alors tous les édifices réguliers de la Novalèse : il en fit construire une des plus hautes et des plus amples, dont les étages supérieurs pourraient servir à des signaux, pendant que les étages inférieurs abriteraient les objets les plus précieux de l'abbaye, sans oublier sa riche collection de livres [3].

Quand il ne se trouvait plus d'améliorations possibles à opérer, soit à la Novalèse, soit à l'hospice du mont Cenis, Heldrad employait les sommes restées libres dans ses mains, à secourir les voyageurs sur d'autres points des Alpes Cottiennes. Alors le passage du Lautaret, dans le Dauphiné, fixa son attention, et il y envoya des religieux pour construire à ses approches un hospice, en un lieu dit aujourd'hui le Monestier de Briançon. Les murailles étaient déjà bien élevées, lorsque les religieux chargés de ce travail arrivèrent à la Novalèse, déclarant l'entreprise rendue impossible par la présence de serpents qui désolaient tout le pays. En apprenant cela, Heldrad commanda aux messagers d'une aussi fâcheuse nouvelle de se mettre en prières pour implorer la miséricorde du Très-Haut, et après l'avoir fait lui-même, il s'achemina avec eux vers le nouvel hospice. Arrivé sur les lieux, il s'assura de sa discipline et se mit à chasser les serpents devant lui, de telle sorte qu'ils furent bien vite tous réunis et confinés dans une crevasse de rochers non loin de là, de manière à ne pouvoir plus nuire.

Dieu se servit de la main d'Heldrad, cette fois et bien d'autres, pour modifier les effets physiques dans l'ordre naturel.

Secouru de cette manière, le délégué du Tout-Puissant arrêta plusieurs fois les progrès des maladies contagieuses, pour les hommes et les animaux,

1. La charte de Lothaire, insérée en entier dans les *monumenta historiæ patriæ*, Turin, 1848, est des plus formelles, quant à l'intention du souverain. Il y est recommandé tout spécialement de venir en aide aux voyageurs recueillis par la maison hospitalière du mont Cenis. La même charte a l'avantage de bien faire connaître le vocable sous lequel se trouvait ledit hospice.

2. L'ordre des choses de cette époque comportait l'emploi de services forcés. En vain les habitants des villages d'Excilles et d'Oulx, qui avaient essayé, en 820, de résister à Ambiulfe, renouvelèrent-ils leurs prétentions du temps d'Heldrad; un *placitum* nouveau les ramena à l'obéissance. On voit ce *placitum* aux royales archives de la cour de Savoie, à Turin.

3. Il y avait à la Novalèse des reliques insignes de la vraie Croix et autres, que l'on devait à la munificence des empereurs. Quant à des objets d'or et d'argent, on eût pu en charger plusieurs chariots; mais ce sont les livres surtout qui abondaient à la Novalèse; le nombre en dépassait 6,000. Aucun de ces objets ne se trouvait dans la tour du monastère, lorsqu'elle fut détruite, de fond en comble, par les Sarrazins, en 910. Ces trésors avaient été transportés à Turin dès 905, comme mesure de précaution, et ont péri dans cette ville!

qui allaient envahissant la vallée de la Novalèse et les pays voisins.

On attribua aux prières d'Heldrad, non sans quelque fondement, la guérison d'un muet, d'un boiteux et d'un lépreux, dont les infirmités étaient bien connues dans la contrée.

Passant dans la ville d'Asti pour affaires de son abbaye, il rendit la santé à une femme malade, abandonnée des personnes chargées de la soigner. Finalement, on dut à Heldrad, après Dieu, le retour à la vie de plusieurs morts.

Ces bienfaits, bien grands sans doute, n'étaient rien en comparaison de ceux que rendait Heldrad, à l'aide de l'aptitude qu'il tirait de l'Esprit-Saint, de lire au fond des consciences et de ramener avec facilité, à l'accomplissement de leurs devoirs, toutes les personnes avec lesquelles il se trouvait mis en relation.

Quelle que fût l'utilité de la présence d'Heldrad sur la terre, la quatre-vingt quatorzième année de son âge étant arrivée, Dieu ne crut pas devoir retarder davantage le moment d'entrer en compte avec son serviteur.

Ce moment si redoutable, même pour les Saints, fut révélé quatre jours à l'avance à Heldrad, qui ne négligea rien pour mettre à profit cette précieuse faveur.

Il réunit autour de lui tous les religieux qui étaient sous son obéissance, et après leur avoir annoncé lui-même qu'il allait se séparer d'eux, ce qui les fit fondre en larmes, il les consola autant qu'il put, et les pria de lui pardonner de ne pas les avoir édifiés plus qu'il n'avait fait.

Heldrad, en attendant sa fin, s'entretenait avec ses religieux des douceurs de la vie en Jésus-Christ, et renouvelait les plus touchantes instructions pour le temps où il ne serait plus, conseillant l'union, la concorde et la paix, qui résultent de l'étroite observance de la règle du grand saint Benoît.

Au moment où il sentit ses forces faiblir, il réclama les derniers sacrements et les reçut avec la foi la plus ardente. Bientôt après, tandis qu'il priait encore adorant la sainte Eucharistie qu'il venait de recevoir, il leva les bras au ciel et son âme se sépara de son corps sans agonie.

Cette mort, si digne d'envie, eut lieu lorsque Louis, fils de Lothaire, était empereur et roi d'Italie en 875, le 3 des ides de mars, ou soit le 13 dudit mois.

Si on veut concilier le plus chronologiquement possible tous les faits de la vie d'Heldrad, il faut admettre qu'il avait quitté le monde à trente-trois ans, et passé à la Novalèse soixante et une années, dont les trente dernières comme abbé.

Quel mortel pourra dire jamais combien toute la durée d'une existence aussi longue fut agréable à Dieu et utile au prochain !

RELIQUES ET CULTE DE SAINT HELDRAD.

Au moment des funérailles, le corps d'Heldrad fut déposé solennellement dans un tombeau en pierre, devant l'entrée de la chapelle de Saint-Nicolas, sur un des points les plus escarpés de la clôture de la Novalèse. Peu d'années plus tard, à la demande des fidèles, on éleva de terre le corps d'Heldrad sur l'autel même de la chapelle de Saint-Nicolas, et cette chapelle ne fut plus connue sous le vocable du bienheureux Heldrad. Au xe siècle, la levée du corps, opérée avec pompe, tenait lieu de la canonisation dont les formes ne furent réglées que par le pape Alexandre III. Il y avait eu réinhumation du corps d'Heldrad à la veille de l'invasion du pays par les Sarrasins, en 906, et après la longue dépopulation de l'abbaye, on pouvait dire ou croire le corps d'Heldrad perdu, lorsqu'un jeune aveugle en signala l'existence dans une caverne d'où les moines le retirèrent en l'année 1021. D'après la chronique de la Novalèse, en 1040, il y eut translation du corps d'Heldrad d'une châsse modeste dans une riche châsse d'argent qui a été toujours considérée comme un des beaux échantillons de l'orfévrerie du xie siècle. Cette nouvelle châsse, si precieuse

surtout à cause de son contenu, fut portée de la Novalèse à l'extrémité de l'Italie du Nord, en 1042, pour la plus grande édification des fidèles, à l'occasion d'une grande assemblée de princes et d'évêques qui avait été tenue à Ferrare, pour aviser aux moyens de pacifier le pays. Egalement dans le but d'impressionner favorablement les populations, la châsse, contenant le corps entier du bienheureux Heldrad, fut transportée, en 1114, à travers la Savoie, la Bourgogne, et autres provinces jusqu'à Beauvais où un concile ou synode allait alors se réunir. Une grande ostension des reliques du bienheureux Heldrad eut lieu en 1368. A cette occasion, Ruffino, prieur à la fois de la Novalèse et du monastère de Saint-Just de Suze, retint, hors de la châsse d'argent, le chef, une portion d'un bras et quelques autres ossements. Le chef fut placé dans un buste d'argent, et les os du bras dans un bras également en argent. Ces deux reliques devinrent ainsi la propriété du monastère de Saint-Just de Suze. Les autres ossements, qui n'avaient pas été replacés dans la châsse d'argent, en 1368, furent distribués à diverses églises, à Turin et ailleurs, ou bien devinrent la propriété des princes de la maison de Savoie qui ont su longtemps aimer et respecter les choses saintes. C'est de la maison des princes de Savoie que M. Aubert, curé de la paroisse de Lambesc, reçut, en 1743, le fragment d'os important qui orne l'autel du bienheureux Heldrad dans sa ville natale. La remise de cette relique eut lieu diplomatiquement par l'entremise de l'ambassade de Ferrare à Turin. Quant au surplus du corps du bienheureux Heldrad, depuis 1368, il a continué à reposer dans son antique et belle châsse d'argent au monastère même de la Novalèse, et les pieux pèlerins pouvaient encore le voir, en 1855, dans l'église abbatiale, du côté droit en entrant. Espérons que ce trésor, à la fois religieux et artistique, échappant aux profanations du gouvernement italien au moment où il a dispersé les moines bénédictins de la Novalèse, sera resté sous la garde des habitants de la vallée, qui ont la mémoire du bienheureux Heldrad en grande vénération. L'abbaye de la Novalèse et ses dépendances ont été sécularisées, il y a quelques années, et vendues pour une somme dérisoire par le gouvernement sacrilége de Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne, devenu, soi-disant, roi d'Italie.

Les récits du premier hagiographe d'Heldrad n'étant point parvenus jusqu'à nous en leur entier, la partie du surnaturel que nous connaissons se trouve incomplète, comme, au reste, tout le surplus de sa vie ; mais ce que nous connaissons en ce genre suffit pour nous porter à croire à une grande sainteté. Cependant, si nous pouvions désirer de grandir notre conviction, il serait bon de se rendre compte de la puissance du bienheureux Heldrad dans le ciel, en s'arrêtant à considérer le nombre et l'étendue des grâces obtenues par son intermédiaire, depuis l'époque de sa mort. Le relevé des miracles du xe et en partie du xie siècle, remplit un certain nombre des leçons du plus ancien office d'Heldrad. Nous avons à remarquer là plusieurs guérisons d'aveugles et d'autres infirmes conduits par leur famille au tombeau du Bienheureux, et nous devons y lire, non moins volontiers, l'histoire touchante de cette femme qui, accourant pour rendre hommage aux reliques d'Heldrad, lorsqu'on les transportait le long de la vallée du Pô, en 1042, avait trouvé la mort dans le fleuve et fut rappelée à la vie, par la force des prières de ses enfants. Les miracles de la fin du xie siècle, et de quatre ou cinq siècles suivants, sont rapportés dans les ouvrages de Dom Rocher et de Dom Carretto, comme extraits plus particulièrement du Sanctorale de la Novalèse, où ils avaient été enregistrés à la suite de la vie du bienheureux Heldrad. Parmi ces miracles, on ne saurait assez admirer celui qui eut pour objet des chevaliers du Piémont ou de la Provence qui, en 1099, après la prise de Jérusalem, ayant à lutter contre une tempête affreuse, implorèrent leurs compatriotes, et obtinrent de terminer heureusement la traversée pour retourner dans leur pays. Il n'est pas moins touchant de voir la foi de ce malheureux estropié, guéri à Aiguebelle, en 1114, à l'occasion du passage des reliques du bienheureux Heldrad à travers la Savoie. Dom Rocher et Dom Carretto font aussi connaître d'autres miracles très-édifiants, constatés après le temps où le Sanctorale avait été écrit, et donnent même l'énumération des faveurs obtenues par les personnes de leur époque, ou soit de 1670 à 1693. Pour la période plus rapprochée de nous, la confiance mise en Heldrad ne diminuant pas, il serait encore beaucoup de miracles à signaler; mais, à leur sujet, nous devons attendre un examen canonique. De ce nombre est peut-être le retour à la santé d'une femme paralytique ayant eu lieu, en 1743, au moment heureux où il fut donné à la paroisse de la ville de Lambesc de posséder une parcelle du corps d'Heldrad. Les populations, comblées de bienfaits d'une manière surhumaine par Heldrad, pendant sa vie mortelle, furent facilement portées à croire que leur protecteur passerait de ce monde au ciel pour continuer à les protéger.

Quant à l'autorité ecclésiastique, après avoir étudié avec prudence le jugement à porter à cet égard, elle permit bientôt d'honorer Heldrad comme Bienheureux.

Avant l'année 906, la petite chapelle de la clôture de la Novalèse, primitivement sous le vocable de Saint-Nicolas, fut dédiée à Heldrad. Cette même chapelle, après avoir été détruite par les Sarrasins, fut rétablie, en 1240, par le prieur Jacques Scalis qui la fit orner de peintures reproduisant les principales circonstances de la vie d'Heldrad. Ces curieuses peintures, qui existent encore, sont accompagnées de nombreuses inscriptions en caractères antiques destinés à les expliquer.

Un autel fut réservé au bienheureux Heldrad, dès 1029, dans l'église des Bénédictins de la ville de Suze. Il y eut, depuis 1020, dans l'église abbatiale de Saint-Pierre de la Novalèse un autel sur lequel n'a pas cessé de reposer la châsse des reliques d'Heldrad. Cet autel, situé du côté du midi, avait été décoré, en 1508, aux frais du prieur André Provana, de très-belles peintures qui, malheureuse-

ment, n'existent plus. Très-anciennement, les villages de la vallée de la Novalèse ont eu, dans chacune de leurs églises, un autel dédié au bienheureux Heldrad. Dom Rocher et Dom Carretto, dans leurs ouvrages relatifs à Heldrad, affirment qu'il avait de leur temps plusieurs autels en Dauphiné. Un autel plus précieux peut-être que tous ceux déjà indiqués, est celui qui existe depuis l'époque la plus reculée, dans l'église de la paroisse de la ville de Lambesc. Cet autel a conservé sa place primitive lors de la reconstruction somptueuse de l'église, en 1741, aux frais, en majeure partie, des Etats de Provence. Et la tradition, appuyée de titres, veut que cet autel existe sur l'emplacement du palais des parents du bienheureux Heldrad à Lambesc. Les saintes âmes éprouvent quelque consolation à penser que là même pouvait être l'appartement particulier habité par Heldrad pendant sa vie. Il faut voir aussi un beau témoignage du souvenir constant des compatriotes d'Heldrad dans la chapelle de Saint-Pierre, du territoire de Lambesc ; chapelle romane, remaniée en partie en septembre 1580. Un bon tableau de l'école de Vanloo orne l'autel du bienheureux Heldrad à Lambesc ; mais ce tableau, quoique édifiant, doit moins plaire sous le rapport du sujet que celui de l'autel du village de Veneaux dans la vallée de la Novalèse.

Le peintre italien a représenté avec bonheur Heldrad ayant devant lui un grand nombre de malheureux aux besoins les plus urgents, et, en première ligne, une mère qui apporte son enfant mort dans ses bras. Le tableau de Veneaux a servi, dans le temps, de modèle pour une image gravée à l'eau forte et pour une très-belle médaille en bronze, qui, très-répandues d'abord, l'une et l'autre, sont très-rares maintenant. Les Bénédictins de la Novalèse ont eu l'attention de faire reproduire l'image par la lithographie, Turin, 1845. Ils se proposaient de rendre le même service aux fidèles en ce qui concerne la médaille, au moment où la Révolution italienne les a forcés d'abandonner leur monastère.

En mémoire des vertus d'Heldrad, son nom n'a pas cessé d'être pris au baptême, en Piémont et en Provence, depuis l'époque où il a été déclaré Bienheureux jusqu'aujourd'hui.

La fête d'Heldrad a toujours été célébrée dans la vallée de la Novalèse, et à Lambesc, le 13 mars, c'est-à-dire le jour de sa mort qui aurait été celui de son entrée dans le ciel.

Le Père Ferraris, dans son *Catalogo dei Santi d'Italia : Milano*, 1613, indique la fête d'Heldrad comme fixée très-anciennement par les Bénédictins, au 13 mars. Le Père Bucelino, auteur du *Menologio benedictino*, Turin, 1655, et les Bollandistes assignent au 13 mars la fête du bienheureux Heldrad. Jean Molanus, dans ses additions au martyrologe d'Usuard, porte cette fête au même jour. Jusqu'à ces derniers temps, les populations de la vallée de la Novalèse ont été dans l'usage d'accourir en foule à l'abbaye, non pas seulement le 13 mars, mais encore le jour de la seconde fête de Pâques qui correspond à quelque translation ou relation des reliques d'Heldrad. On ne doit pas laisser ignorer également qu'il a toujours été à cœur aux habitants de cette vallée de pouvoir porter la châsse du bienheureux Heldrad chaque année autour de leur territoire à l'occasion des Rogations. Un office particulier d'Heldrad fut composé vers l'année 1040 ; office qui était en son entier dans le tome III du Sanctorale de la Novalèse et dans un ancien missel de l'abbaye. Dom Rocher et Dom Carretto qui, tous deux, avaient promis de publier cet office, n'ont pas tenu leur engagement. C'est presque d'une manière accidentelle que Dom Rocher, dans son livre intitulé : *Gloires de l'abbaye de la Novalèse*, pages 108, 112, 120, 121 et 122, donne quelques parties de répons, hymnes et oraisons qui sont de nature à faire regretter le surplus de cette œuvre primitive. Dom Rocher a encore, presque sans le vouloir, le mérite de donner, d'après le *Sanctorale*, des leçons qui ne se trouvent pas dans le recueil des actes du bienheureux Heldrad, transmis aux Bollandistes par Turinetto. Cet office propre, très-ancien, en usage à la Novalèse, est signalé par Bucelino, page 194, de son *Menologio benedictino*, et par Ferraris, dans son *Catalogo dei Santi d'Italia*. Rome approuva un office propre du bienheureux Heldrad, en 1702, et fixa sa fête au 13 mars comme de précepte pour la vallée de la Novalèse, ce qui fut maintenu jusqu'en 1792. Après le retour des Bénédictins à la Novalèse, le culte du bienheureux Heldrad, ayant repris avec ferveur, un décret de Pie VII, du 2 octobre 1821, a autorisé, pour le 13 mars, la fête à laquelle, la même année, a été assigné, le rang de deuxième classe. Par concession de Léon XII, du 12 avril 1825, l'office propre du bienheureux Heldrad a été réglé. Finalement, sous Pie IX, une décision de la congrégation des rites, du 9 décembre 1852, à la demande de l'évêque de Suze, élève la fête du rang de deuxième classe au rang de première classe pour la vallée de la Novalèse.

L'office et le décret ont été imprimés à Suze par Gutti en 1853.

Une vie d'Heldrad fut écrite aussitôt après sa mort, par un moine de la Novalèse, ayant vu ou entendu ce qu'il rapportait. — Ce premier travail, actuellement perdu, était sous les yeux de l'anonyme qui inséra les Actes d'Heldrad très-longuement dans la chronique de la Novalèse. — Duchêne, La Cointe, Muratori et autres donnant cette chronique, la déclarent très-mutilée et constatent qu'elle a été écrite avant 1099. — Lorsque la chronique venait à peine d'être écrite en ce qui concerne saint Heldrad, il fut fait de cette partie un résumé pour servir à son office dès l'année 1048. — La réunion partielle des leçons de cet office a formé la vie d'Heldrad, que le R. P. Turinetto copia, en 1654, aux royales archives de la cour de Savoie, à Turin, et qui fut publiée en 1735 par les Bollandistes, t. II de mars, p. 333 et suiv. — C'est encore la même vie que l'on trouve dans le *Monumenta historiæ patriæ*, Turin, 1848. — D'après la vie de 1043, mais surtout à l'aide de la chronique non encore mutilée, un moine de la Novalèse écrivit très-anciennement une vie d'Heldrad assez étendue, dans le tome IV du Sanctorale de la

Novalèse ou recueil de vies des Saints, à l'usage particulier de l'abbaye. — Le Sanctorale de la Novalèse, aujourd'hui introuvable, a servi à Dom Rocher pour la vie d'Heldrad donnée par lui en français, p. 90 et suiv. de son livre de *La gloire de l'abbaye de la Novalèse*, Chambéry, 1670. — Profitant du Sanctorale de la Novalèse mieux que Dom Rocher, Dom Carretto a publié, en italien, une vie d'Heldrad très-édifiante et très-remarquable : *Vita e miracoli di S. Eldrado*, Turin, 1693. — On ne doit citer que pour mémoire les belles pages que Gioffredo consacre à saint Heldrad, dans son *Histoire des Alpes maritimes*, car Gioffredo, dont l'ouvrage, écrit en italien, est resté longtemps manuscrit avant de trouver place dans le tome VIII du *Monumenta historiæ patriæ*, Turin, 1848, n'a eu d'autre but que celui de chercher à soustraire à la Provence le berceau d'Heldrad, et de faire ainsi accomplir à ce bienheureux sa vie entière dans les Etats Sardes. — Les véritables renseignements critiques sur la vie d'Heldrad sont fournis par le chanoine Galizzia, dans le tome III, p. 196 et suiv., de son précieux ouvrage : *Vita dei santi degli stati della regia casa di Savoia*, qui, publié en 1764, avait été écrit avant l'année 1787. — Galizzia localise à Lambesc la naissance d'Heldrad et fixe sa mort à 875. — On doit, pour tout ce qui concerne le bienheureux Heldrad, consulter Mabillon, *Annales bénédictines*, t. II, annotations pour l'année 874 plus particulièrement. — Un petit manuel, maintenant introuvable, et qui, bien avant 1789, avait été imprimé pour l'usage des prieurs de Saint-Pierre de Lambesc, présentait en peu de mots la vie d'Heldrad. — Une notice intéressante sur saint Heldrad a été consignée par Achard dans le *Dictionnaire des hommes illustres de Provence*, t. III, p. 257 et 258, Marseille, 1788. — Il y a aussi de bons renseignements sur saint Heldrad dans la *Statistique des Bouches-du-Rhône* de 1820, t. III, p. 293. — M. Reinaud, de l'Institut, originaire de Lambesc, a placé une note sur saint Heldrad dans son livre de l'*Invasion des Sarrasins*, p. 153 et 154, Paris, 1834. — Une vie de saint Heldrad très-abrégée fait partie d'un recueil de prières publié à Aix, 1837, par M. d'Isoard, natif de Lambesc. — Ce même recueil, dans le but de populariser la vie d'Heldrad, a été réimprimé à Turin, en 1851, par les soins des Bénédictins de la Novalèse. — La biographie que nous donnons ici, a été écrite par M. le marquis Jessé-Charleval, et nous a été communiquée par M. l'abbé Ant. Ricard, chan. hon., directeur de la *Semaine religieuse de Marseille*.

LA VÉNÉRABLE PÉMÈNE, VIERGE.

Dieu s'est choisi des élus dans tous les rangs, et le Fils de Dieu des épouses dans toutes les conditions; il tira David de la garde des troupeaux pour le mettre à la tête de son peuple ; il sanctifia la vierge Pémène en l'y laissant pendant sa vie entière. Elle était fille d'un berger, dans un pays de l'Orient. Dès qu'elle fut capable de le suivre, elle fut menée à la garde du troupeau confié aux soins de son père. Elle conserva son innocence par une vigilance continuelle sur elle-même, se tenant toujours en la présence de Dieu, qui est partout, et dont la campagne révèle si bien la Providence ; elle lui rendait un incessant hommage ; ses délices étaient toutes dans la prière. Elle conduisait souvent son troupeau en un lieu où se trouvait une chapelle consacrée à Notre-Dame, mais qui était tombée en ruines. Il y restait une image fort belle de la Vierge, tenant entre ses bras le petit Jésus, et tous les jours la jeune bergère venait devant elle faire une partie de ses prières.

Voir l'image de sa bonne Mère du ciel ainsi abandonnée, dépourvue de tout ornement, perçait le cœur à cette bonne fille, qui se dit en elle-même : Puisque je suis pauvre, et que je ne puis rien pour orner la statue de la Reine du ciel, de la Mère de mon Sauveur, je viendrai à ses pieds lui faire une couronne de prières. Elle en fit naïvement la promesse à Marie, et l'accomplit avec une scrupuleuse fidélité. Aussi vécut-elle en une grande innocence et une parfaite sainteté de vie, gardant inviolablement sa pureté à l'Agneau sans tache.

Le Seigneur, voulant récompenser la fidélité de son humble servante, de la vierge si dévote à sa Mère, lui envoya, dans une courte maladie, l'annonce de son passage en un séjour meilleur. La pauvre fille, se sentant prise d'une grosse fièvre et se voyant couchée sur son misérable grabat, se mit à préparer son âme et s'empressa de se disposer à la mort. Il est si aisé de se détacher de la vie quand elle est pleine de misères et quand le cœur est pur !

Il arriva, pendant qu'elle gisait en sa chaumière, que deux religieux passaient en un grand bois voisin du village où demeurait Pémène. Fatigués du voyage, ils s'arrêtèrent quelques moments pour se reposer ; un d'eux s'endormit ; l'autre se mit à faire une lecture spirituelle. Celui-ci vit bientôt venir par le chemin qui menait au village une troupe de vierges, magnifiquement vêtues d'habits brochés d'or, qui le saluèrent par une révérence, qu'il eut soin de leur rendre. Peu après, il en vint une autre, plus magnifiquement parée, et vêtue d'une blancheur éblouissante. Puis un peu plus tard, il en parut une troisième, vêtue d'ornements encore plus splendides, où la blancheur de la neige se mêlait à la pourpre des reines. En tête de cette dernière troupe, se trouvait une vierge d'une beauté qui éclipsait toutes les autres : ses vêtements étaient couverts de roses blanches et vermeilles, et sa tête d'un chapeau de fleurs fraîchement cueillies.

Le bon religieux, tout émerveillé, la saluant profondément, osa lui demander qui elles étaient :

« La Reine des vierges », lui répondit-elle, « accompagnée des vierges du ciel. Les premières que vous avez vues sont de celles qui ont balancé entre les deux états du mariage et de la virginité, mais qui cependant sont mortes vierges. Les secondes sont de celles qui ont résolûment voué la continence ; et celles-ci ont joint aux lis de la virginité les roses du martyre. Toutes nous allons au village prochain recueillir l'âme d'une jeune fille et la placer au ciel ». Le bon religieux, ayant éveillé son compagnon, lui raconta ce qu'il venait de voir, et ils résolurent d'assister au trépas de la vierge malade.

Arrivés au village, ils s'informèrent de sa demeure, et on leur indiqua la cabane du berger. Ils y entrèrent, y trouvèrent la jeune malade couchée sur la paille en toute pauvreté, la saluèrent et cherchèrent à la consoler. « Mes Pères », leur dit-elle, « priez Dieu qu'il vous fasse voir les vierges du paradis qui sont autour de moi ». Ils prièrent pour demander cette faveur, et ils l'obtinrent ; ils ouïrent chanter un hymne d'une mélodie merveilleuse, et ils virent la Vierge Marie ceindre la tête de Pémène d'une guirlande de fleurs, au moment où elle rendait son âme.

Sans donner cette vie comme absolument authentique, nous avons cru devoir la reproduire au moins comme une belle allégorie. M. l'abbé Chapia, *Une vie de Sainte par jour.*

SAINT PIENT, ÉVÊQUE DE POITIERS (564).

Pientius ou Pient, né dans une condition médiocre, et dont le père paraît avoir été attaché à l'église de Poitiers en qualité de serviteur [1], s'éleva, par son mérite et sa piété, jusqu'à la première dignité du diocèse. On ne sait pas bien l'époque où il commença à le gouverner, mais ce ne put être qu'après l'année 541, puisque, à cette date, Daniel, son prédécesseur, se trouvait au quatrième concile d'Orléans. Un grand événement signala son épiscopat, et il eut le bonheur d'y prendre une grande part. Nous voulons parler de l'établissement du monastère de Sainte-Croix, que sainte Radegonde fondait à Poitiers. Ces maisons de prière apportent trop de gloire à Dieu et de joie aux prêtres pour que saint Pient n'y donnât pas tout son dévouement. Heureusement secondé par Eustrapius, gouverneur du Poitou pour le roi Clotaire, il entra dans les intentions de ce prince, en hâtant l'achèvement de la sainte demeure sur laquelle veillait d'ailleurs la pieuse reine, et que favorisaient les royales largesses de son époux. Ces soins du prélat inspirèrent à Radegonde une reconnaissance qu'elle lui témoigna toute sa vie, et saint Grégoire de Tours, qui a écrit l'histoire de ce temps, dont il fut à peu près contemporain, rapporte plusieurs traits qui prouvent combien elle voulut toujours demeurer envers lui, avec ses sœurs, dans une filiale dépendance [2]. Elle aimait à lui confier d'abondantes aumônes pour ses pauvres et ses églises. C'est elle aussi qui lui fournissait les pains de pure fleur de farine qu'elle faisait pour le service de l'autel.

Tout ce qui nous reste de la vie de saint Pient atteste son zèle pour la régularité de la vie épiscopale et l'accomplissement de ses devoirs. Sans cesse appliqué au bien de son troupeau, il le visitait avec sollicitude, quelque vaste que fût alors le territoire du diocèse de Poitiers, qui s'étendait depuis l'Océan jusqu'aux limites de la Touraine, du Berry et du Limousin. Une fois, en naviguant vers les parages de l'île de Maillezais, il fit naufrage avec les mariniers qui guidaient sa marche ; plusieurs de ceux-ci y périrent. Le Saint n'échappa à la mort dans cette circonstance, que pour aller succomber à Melle, petite ville du bas Poitou, qui recevait sa visite peut-être dans cette même course pastorale. On croit que ce fut vers l'an 564. Ce qui est certain, c'est que ce dut être après 561, date de la mort de Clotaire Ier, puisqu'il mourut après ce prince ; et avant 567, puisque Caribert, qui succéda à ce dernier sur le trône de France et ne régna que six ans, plaça Pascentius II après saint Pient sur le siége de Poitiers.

On a fait de temps immémorial la fête de saint Pient le 13 mars, qui est le jour de sa mort. Son nom était placé entre saint Anthème et saint Fortunat dans les litanies de Poitiers, et la plus ancienne liturgie de ce diocèse consacre son souvenir. Mais son culte n'a nulle part conservé autant de célébrité qu'à Maillé, chef-lieu d'une paroisse voisine de Maillezais. C'est là que le Saint avait été jeté par la tempête lors du naufrage dont nous avons parlé. La tradition du pays raconte que Pient avait promis à Dieu dans ce péril de construire un monument sacré à l'endroit même où il aborderait, si sa Providence daignait le sauver. Ce vœu fut accompli, et c'est cette même chapelle dont les dernières traces ont disparu, mais qui, ayant longtemps porté son nom, fut pendant

1. Besly (d'après la *Chronique de Pierre de Maillezais*, c. 6), *Evesq. de Poit.*, p. 9.
2. Gregor. Turon., *De gloria Confessor.*, c. 106.

plus de dix siècles, au 13 mars de chaque année, le rendez-vous d'innombrables pèlerins. Le petit monument ayant été ruiné, la dévotion fut transportée à l'église paroissiale de Maillé, et c'est là qu'elle existe encore tout entière dans la confiance des peuples qui y viennent chercher la guérison des maux d'oreilles et de surdité.

Notes communiquées à M. le chanoine Auber, historiographe de Poitiers, par M. l'abbé Bourbon, professeur en grand séminaire de Luçon, et transmises à ce dernier par M. le curé de Maillé.

SAINT RODRIGUE ET SAINT SALOMON, MARTYRS A CORDOUE (857).

Un auteur espagnol commence ainsi les actes des martyrs de Cordoue sous Abdérame II et son fils Méhémed ou Mohammed : « En ce temps-là, par un juste jugement de Dieu, l'Espagne était opprimée par les Maures... »

La lecture des actes des martyrs de cette époque donne, en effet, une assez pauvre idée des chrétiens, descendants des Visigoths et des Ibères. La division régnait dans les familles, et il en était peu qui ne comptassent des apostats parmi leurs membres. Les Musulmans eux-mêmes étaient scandalisés du peu d'énergie avec laquelle les Espagnols prenaient la défense de leur religion et ne leur épargnaient par la raillerie à ce sujet.

Les actes de saint Rodrigue et de saint Salomon, dont nous insérons ici l'abrégé, nous semblent peindre parfaitement l'état social de l'Espagne au IXe siècle.

Rodrigue avait deux frères dont l'un abjura la religion de ses pères pour se faire musulman, et dont l'autre était un fort mauvais chrétien ; ce qui occasionna souvent des disputes avec le troisième. Une nuit qu'ils les poussaient à l'excès, Rodrigue essaya de les apaiser. Ils se jetèrent tous deux sur lui, et, sans le vouloir, ils le blessèrent à mort. Pendant qu'il tentait en vain de se coucher sur son lit, n'en ayant pas la force, le musulman le fit mettre sur un brancard et porter dans les rues du voisinage, en disant : « Voici mon frère que Dieu a éclairé, quoiqu'il soit prêtre, il a embrassé notre religion, et, se trouvant, comme vous voyez, à l'extrémité, il n'a pas voulu mourir sans vous déclarer son changement ». Au bout de quelques jours, Rodrigue recouvra la santé ; mais il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé, parce qu'il n'avait alors ni sentiment ni connaissance, tant son corps était accablé des mauvais traitements qu'il avait reçus. On lui raconta ce que son frère l'apostat avait fait, et, à l'exemple du Seigneur qui crut devoir se soustraire aux embûches d'Hérode, il se retira de sa maison de campagne en un autre lieu. Obligé de venir à Cordoue pour quelques affaires, il fut rencontré par ce frère musulman, qui le mena au cadi, l'accusant d'avoir abandonné la secte de Mahomet. Rodrigue nia qu'il l'eût jamais embrassée, et déclara qu'il était non-seulement chrétien, mais prêtre. Le cadi, après avoir tenté inutilement de l'ébranler, l'envoya en prison. Rodrigue y lia amitié avec Salomon, emprisonné pour la même cause. Le cadi, informé des bonnes œuvres qu'ils faisaient ensemble et de leur liaison, les fit séparer, avec défense de les laisser voir à personne ; ensuite il les fit venir jusqu'à trois fois devant lui. Voyant que ses discours ne faisaient aucune impression sur leur esprit, il les condamna à mort. Ils se préparèrent l'un et l'autre à ce supplice par le signe de la croix. Rodrigue fut exécuté le premier. Saint Euloge, ayant appris qu'ils avaient consommé leur martyre, célébra la messe, puis il vint sur le bord du fleuve où l'on avait exposé leurs corps. Il y remarqua que les infidèles prenaient des cailloux teints du sang de ces martyrs et qu'ils les jetaient dans le fleuve, de peur que les chrétiens ne les gardassent comme des reliques. Ils sont honorés dans l'Eglise le 13 mars, jour de leur martyre, en 857.

On doit ces *Actes* à saint Euloge, dont nous avons donné la vie le 11 mars.

LE BIENHEUREUX BONIFACE DE SAVOIE,

ÉVÊQUE DE BELLEY ET DE VALENCE, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY (1270).

Ce prélat, l'un des principaux ornements de la royale maison de Savoie, était fils du comte Thomas Ier ; c'était le prince le plus accompli de son temps. Sa beauté l'avait fait surnommer

l'*Absalon de Savoie*. Il eut pour apanage les terres de Rossillon, de Virieu-le-Grand, en Bugey, et autres fiefs en Savoie.

Pour se soustraire aux séductions du monde, il entra dans l'Ordre de Saint-Bruno, et fit profession à la Grande-Chartreuse. Son temps, dans cette pieuse solitude, était entièrement partagé entre la prière, l'étude de la théologie et celle du droit canon, où il se rendit très-habile.

Son unique ambition était de vivre ignoré et de faire oublier ses talents. Mais le ciel avait d'autres vues sur lui. On fit violence à sa modestie en le nommant au prieuré de Nantua, et en lui confiant successivement l'administration des diocèses de Belley et de Valence. Quoique fort jeune encore, il montra tant de maturité, de prudence et de capacité pour les affaires, que l'église de Cantorbéry étant devenue vacante par la mort de saint Edmond, son archevêque, Boniface fut jugé digne de monter sur ce siége, le plus éminent de l'Angleterre.

Il fut consacré solennellement à Lyon par le pape Innocent IV, qui se trouvait dans cette ville pour tenir un concile général.

Les guerres et les calamités de ces temps malheureux avaient porté le déréglement à son comble dans toutes les classes de la société, et ce n'était certainement pas chose facile, surtout pour un prélat étranger, d'attaquer des abus accrédités par l'usage et par les exemples les plus imposants. Mais l'ascendant des vertus de Boniface, sa patience, sa fermeté, sa prudence triomphèrent de toutes les oppositions et de tous les préjugés. Peu à peu les désordres furent réprimés, les abus corrigés, les vices flétris, et la piété remise en honneur.

Pasteur vigilant, apôtre zélé, sage dispensateur des mystères célestes, Boniface fut toujours l'homme de Dieu dévoué à toutes sortes de bonnes œuvres. Sa charité embrassait sans distinction toutes les infortunes et tous les besoins. Fidèle à son Dieu et à son roi, il défendit tour à tour, et, avec un égal courage, les intérêts de l'Eglise et ceux du Souverain, prouvant par ses exemples que les ministres de Jésus-Christ ont pour principe, comme leur divin chef, de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.

De graves dissensions ayant éclaté dans les Etats de Savoie, durant la minorité du successeur d'Amédée IV, le saint Archevêque accourut, et rétablit la bonne harmonie par son intervention. Le souverain Pontife, à qui il alla rendre compte de tout ce qu'il avait fait dans son diocèse, approuva tout, et lui donna des marques signalées de son estime et de sa confiance. Le roi Henri III, obligé de s'éloigner de l'Angleterre, lui laissa la régence du royaume, et, dans une autre circonstance, il voulut qu'il l'accompagnât en France, pour l'aider de ses talents dans des négociations difficiles.

En 1269, il revint en Savoie, à la prière de son frère Philippe, pour voir sa famille. Ce fut là le terme de sa sainte carrière. Atteint d'une maladie grave, et usé par un épiscopat laborieux de vingt-cinq ans, il mourut à Sainte-Hélène-du-Lac, le 14 juillet 1270.

Son corps, inhumé dans l'abbaye de Haute-Combe, et déposé dans un très-beau tombeau, fut trouvé sans corruption près de trois siècles après sa mort. Ce fait extraordinaire, joint à plusieurs miracles obtenus par l'intercession du saint Prélat et au souvenir de ses vertus, le rendit l'objet de la vénération des fidèles. On venait de tout côté vénérer son tombeau, et il était journellement visité par un grand nombre de fidèles ; mais les Français s'étant emparés de la Savoie à la fin de 1792, poussés par l'impiété révolutionnaire, détruisirent ce monument et chassèrent les religieux de Haute-Combe de leur monastère. Le roi de Sardaigne, ayant, en 1814, recouvré la Savoie, rendit cette abbaye à son ancienne destination, et fit rétablir, en 1826, le tombeau du bienheureux Boniface dont le culte a été approuvé par Grégoire XVI, le 7 septembre 1838.

Tiré de l'*Histoire généalogique de la royale maison de Savoie*, par Guichenon, t. Ier, et le *Propre* du royaume de Sardaigne. Cf. Mgr Depéry, *Hagiologie de Belley*, et un mandement de Mgr Turinaz (1839) : ce dernier document nous a été communiqué par l'évêché de Tarentaise.

XIVe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de quarante-sept bienheureux martyrs, qui furent baptisés par l'apôtre Pierre, dans le temps qu'il était détenu avec saint Paul, son collègue, dans la prison Mamertine, où ils furent enfermés neuf mois; après une confession très-courageuse de la foi, ils périrent tous par le glaive de Néron. 69. — Encore à Rome, saint Léon, évêque et martyr [1]. — En Afrique, les saints martyrs Pierre et Aphrodise, qui reçurent la couronne du martyre dans la persécution des Vandales. — A Carres, en Mésopotamie, saint Eutyche ou Eustathe, patrice, et ses compagnons, qui furent tués par Evelid, roi des Arabes, pour la confession de la foi. 741. — Dans la province de Valérie (Abruzze-ultérieure), deux saints Religieux que les Lombards firent mourir en les pendant à un arbre, où leurs ennemis les entendirent psalmodier, même après leur mort. VIe s.—Dans la même persécution, un diacre de l'église de Marsique qui eut la tête tranchée pour la confession de la foi. — A Halberstadt, en Allemagne, le doux sommeil de sainte MATHILDE, reine, mère de l'empereur Othon Ier, célèbre par son humilité et sa patience. 968.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Chartres, saint LUBIN *(Leobinus)*, évêque, qui, par ses prières, délivra la ville de Paris d'un horrible incendie, du temps de Childebert. 557. — A Fréjus, en Provence, saint Euperge, confesseur. — A Perpignan, la fête de sainte FLORENTINE, vierge, sœur de saint Léandre, de saint Fulgence et de saint Isidore. VIIe s. — A Arras, le bienheureux JEAN DE BARASTRE, abbé du monastère de Saint-Eloi. 1275.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — En Moravie, les saints évêques Cyrille et Méthode, de l'Ordre de Saint-Basile, qui amenèrent à la foi de Jésus-Christ plusieurs de ces nations avec leurs rois. IXe s. — A Palerme, saint Iufant, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, honoré le 21 février, avec saint Convulde et d'autres compagnons.

Martyrologe de Saint-Benoît. — Saint Jean de Dieu, mentionné le 8 mars.

Martyrologe des Cisterciens. — Au diocèse de Cracovie, le bienheureux Vincent Kaldubek de Rosis, évêque de cette ville, qui, méprisant les pompes du siècle, entra au monastère cistercien d'Andreove, y brilla par l'observance de la règle, par les jeûnes, par l'humilité et la contemplation des choses célestes, et, plein de jours, fit une mort précieuse devant le Seigneur [2].

Martyrologe de Saint-Dominique. — L'octave de saint Thomas d'Aquin.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Dans la marche d'Ancône (Picenum), près de Sivole, diocèse d'Ancône, le bienheureux Pierre de Tréja, autrefois Monticulo, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, illustre par sa renommée de sainteté et par ses prédications, ainsi que par sa grande dévotion envers la Bienheureuse Vierge et l'archange saint Michel, et par la gloire de ses miracles [3]. Fin du XIIIe s.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — A Lyon, en France, la translation du corps de saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano, docteur séraphique, dont la tête fut trouvée, sans aucune altération de l'état vital, cent soixante ans après sa mort, au temps du pape Eugène IV. — Même fête chez les Capucins.

1. Addition faite par la S. C. des Rites, le 2 septembre 1871.— Les reliques de ce saint Martyr étaient autrefois honorées dans l'Agro Verano, près de Saint-Laurent.

2. Voir aux additions du 16 mars.

3. Ami du vénérable Conrad d'Offida et son émule dans la vertu, il habita quelque temps le mont Alverne, où saint François avait reçu les stigmates. Les deux amis s'associèrent pour donner des missions dans les environs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Pydna, en Macédoine, saint Alexandre, martyr, qui périt dans la persécution de Maximien : les chrétiens virent son âme emportée au ciel par quatre anges revêtus de robes blanches. — A Anvers, la translation des reliques des saints Romain, Albert, Domitius, martyrs, envoyées de Rome en cette ville en 1659. — A Vérone, saint Innocent, l'un des trente-six évêques de cette ville qui sont honorés comme Saints. IVe ou Ve s. — A Lampsaque, dans l'Hellespont, saint Euschémone, confesseur, évêque de cette ville. Jeté en prison pour le zèle avec lequel il défendait le culte des saintes images, il convertit ses geôliers. VIIIe s.—A Padoue, le bienheureux Arnauld, abbé de Sainte-Justine. Victime des divisions qui déchiraient sa patrie, il fut jeté en prison par le tyran Azelin, qui s'empara des biens de son abbaye, et y mourut au bout de huit ans d'une dure captivité. 1254. — En Ecosse, saint Boniface, évêque de Ross [1]. VIIe s.

SAINT LUBIN, ÉVÊQUE DE CHARTRES

557. — Pape : Saint Pélage Ier. — Roi de France : Childebert Ier.

> Mes frères, voici la prière que je fais aux prêtres qui sont parmi vous... Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié... non par force, mais de bon gré, selon Dieu ; non en vue d'un gain sordide, mais par affection. *I Pet.*, v.

Nous voyons dans cet illustre Prélat la vérité de ces paroles du Roi-Prophète : « Que Dieu retire, quand il lui plaît, les pauvres de la poussière et de la boue, pour les placer sur les trônes et les établir les princes de son peuple ». Il vint au monde dans un village près de Poitiers, du temps de Clovis Ier (dernière moitié du Ve siècle), sans aucune distinction du côté de la naissance ou de la fortune. De bonne heure il obéit à Dieu et à ses parents de la façon la plus édifiante. Sa jeunesse fut employée à labourer la terre ou à paître des bœufs qui servaient à l'agriculture. Cependant il eut, dès ce temps-là, un grand désir d'apprendre ; ayant rencontré un bon religieux, que quelques-uns appellent Novigile, qui probablement était de l'abbaye de Nouaillé, il le pria instamment de lui écrire toutes les lettres de l'alphabet autour de sa ceinture, afin qu'en allant et venant par les champs avec ses bêtes, il pût aisément se les imprimer dans la mémoire et se rendre capable de quelque autre chose. Cette industrie lui réussit si bien, qu'en peu de temps son esprit s'ouvrit, et il se mit en état d'entrer dans les écoles pour y étudier les sciences ; désirant se livrer à cette étude avec plus de liberté, et se voyant en âge de choisir une condition, il entra dans un monastère du pays (Ligugé selon les uns, Nouaillé selon d'autres), où il fut chargé de la fonction de cellérier, et du soin de marquer les heures. Il prenait beaucoup

1. Un zèle ardent pour le salut des âmes engagea ce Saint à quitter l'Italie pour aller prêcher l'Evangile au nord de la Grande-Bretagne. Ayant débarqué près de l'embouchure de la Tees, il y bâtit une église sous l'invocation de saint Pierre; il en bâtit une seconde à Tellein, à trois milles d'Alect, et une troisième à Restemet. Cette église était desservie par des chanoines réguliers de Saint-Augustin lorsque les monastères furent détruits en Ecosse (Godescard). Ses prédications produisirent des effets merveilleux dans les provinces d'Angus, de Buchan, d'Elgin, de Murray et de Ross. Devenu évêque de Ross, il fonda plusieurs églises dans cette province, et fit fleurir partout l'esprit de piété et de religion. Il mourut vers l'an 630. On lit dans le Bréviaire d'Aberdeen, qu'il fonda cent cinquante églises ou oratoires, et qu'après sa mort Dieu accorda un grand nombre de miracles à son intercession. Voir le Bréviaire d'Aberdeen, le calendrier de King, sous ce jour; Lesley, *Hist. Scot.*, l. IV; et Hector Boetius, *Hist.*, l. IX.

sur le temps de son sommeil pour le donner à l'étude ; mais comme sa lampe troublait le sommeil de ses frères, il mit un voile devant sa fenêtre pour arrêter la lumière. Après avoir ainsi passé huit ans dans ce monastère, il désira visiter saint Avite, qui vivait en ermite dans le Perche. S'étant rendu dans ce pays, il y rencontra d'abord le diacre saint Calais, qui ne s'était pas encore séparé de saint Avite, pour se retirer dans le Maine ; ce grand maître de la vie spirituelle donna à notre Saint, entre autres avis, de ne s'attacher au service d'aucune église ou chapelle, parce que ce serait se rejeter dans le monde, et s'exposer à mal observer sa règle de religieux, et de ne point demeurer dans un petit monastère, parce que pour l'ordinaire on y observe mal l'obéissance, et que chacun veut y être maître. Quant à saint Avite, il conseilla à Lubin de passer encore quelque temps dans le cloître avant de vivre dans les déserts. Il prit donc le chemin de Lérins ; mais un moine de cette abbaye, qu'il rencontra, lui dit que l'air y était malsain : ce qui l'avait obligé, disait-il, à la quitter. Ils allèrent ensemble à Javoux, où le bienheureux Hilaire, évêque de Mende, les reçut et les mit dans sa communauté. Ils sortirent bientôt de cette maison, grâce à l'inconstance du moine de Lérins, qui ne se trouvait bien nulle part, et entrèrent au monastère de l'Ile-Barbe, près de Lyon, attirés d'ailleurs par la réputation de l'abbé saint Loup, qui fut depuis évêque de cette ville. Au bout de quelque temps, le moine de Lérins voulut encore emmener Lubin pour continuer avec lui son vagabondage, mais notre Saint laissa cet esprit volage partir seul, se sépara enfin définitivement de lui, et demeura encore cinq ans dans l'Ile-Barbe.

Cependant une guerre avait éclaté entre les Francs et les Bourguignons. Ces derniers furent vaincus : les fils de Clovis se rendirent maîtres de la Bourgogne en 525. L'abbaye de l'Ile-Barbe fut envahie par les soldats, avides de pillage : ils n'y trouvèrent que Lubin avec un vieillard, qui n'avait pu prendre la fuite avec les autres moines. Le vieillard, à qui l'on demanda où étaient les trésors de la communauté, répondit que Lubin le savait mieux que lui ; les soldats s'adressèrent à Lubin, d'abord par les moyens de la douceur, puis, le trouvant incorruptible, ils eurent recours à la violence des tourments ; entre autres supplices, ils lui serrèrent la tête avec des cordes, lui lièrent les pieds, et le plongèrent ainsi à plusieurs reprises dans un gouffre, dit l'historien : ils le laissèrent pour mort sans avoir rien pu obtenir. Dieu lui rendit la santé, et, s'étant joint à des solitaires qu'il rencontra, Lubin les mena avec lui dans le Perche pour demeurer ensemble sous la discipline de saint Avite ; saint Lubin y remplit l'office de cellérier. A la mort de saint Avite, nos trois ermites (430) se retirèrent dans le désert de Charbonnières, aux extrémités de la forêt de Montmirail, qui sépare la Beauce d'avec le Maine. Ils y firent trois cellules et passèrent ensemble près de cinq ans à servir Dieu loin du monde. Mais la sainteté de Lubin se fit connaître par des miracles : sa prière arrêta un ouragan qui détruisait les moissons, et un incendie qui dévorait les forêts. L'évêque de Chartres, nommé Ethérius, apprenant cela, l'ordonna diacre et l'établit abbé du monastère de Brou, dans le Perche ; il l'éleva ensuite à la prêtrise pour lui donner plus d'autorité sur les religieux : ce qui ne lui en donnait pas moins, ce furent ses vertus et ses miracles. Par le signe de la croix, il délivra deux énergumènes, tellement tourmentés et rendus furieux par les démons, qu'ils brisaient leurs chaînes. Ses religieux le priaient de se guérir lui-même d'un cancer qu'il avait dans les narines : il se contenta d'y appliquer de la cire bénite, attendant avec patience la volonté de Dieu ; au bout de douze ans, il obtint, sans

autre remède, une guérison complète de ce mal, généralement considéré comme incurable.

Un des frères le vit pendant la nuit qui s'entretenait familièrement avec un personnage tout resplendissant de lumière : il demanda au Père quel était cet habitant de la gloire céleste, et apprit que c'était saint Avite. Saint Aubin, évêque d'Angers, allant visiter saint Césaire, évêque d'Arles, pria saint Lubin de l'accompagner (536) ; le saint abbé y consentit. Lorsqu'il se vit en Provence, il fut vivement tenté de se retirer à Lérins pour échapper à sa charge de supérieur : mais saint Césaire l'en reprit fortement, lui faisant voir qu'il ne devait pas abandonner ainsi une maison que Dieu avait confiée à ses soins par le ministère de son évêque. Lubin, par cette remontrance, devint inquiet du sort de son troupeau : il vint le rejoindre au plus tôt, et eut la consolation de le trouver dans le meilleur état.

Cependant, en 544, Ethérius passa de cette vie à une meilleure, et aussitôt chacun jeta les yeux sur notre saint religieux, pour l'élever à la dignité épiscopale. Ainsi il fut élu évêque de Chartres par les suffrages presque unanimes de tout le clergé, avec l'agrément du roi Childebert. Le Saint fit tout son possible pour n'être point chargé d'un si pesant fardeau, se jugeant incapable de le porter. Jamais prélat n'eut plus de soin de son église. C'est lui, dit-on, qui, pour représenter les disciples de Jésus-Christ, fit monter le nombre des chanoines jusqu'à soixante-douze. Il leur prescrivit des règles très-saintes, pour avancer dans la vertu et pour célébrer les divins offices ; il les pourvut aussi de revenus suffisants pour leur entretien. Il réforma, par ses soins, plusieurs abus qui s'étaient glissés parmi le peuple, et le porta à l'exacte observance des commandements de Dieu et de l'Eglise. Il ne fut pas, en cela, peu assisté de saint Avite, dont il avait été disciple ; ce Saint, quoique déjà dans la gloire, le visita souvent pour l'avertir des défauts de son clergé et lui prescrire la méthode qu'il devait suivre pour le gouverner saintement.

Ce qui le rendait plus recommandable, c'est qu'il ne trouvait point de malades, dans son diocèse, qu'il ne guérît par le crédit qu'il avait auprès de Dieu. Par sa seule prière, il remit en santé un hydropique dont les médecins désespéraient ; et un aveugle, qui avait perdu la vue depuis huit ans, la recouvra dès qu'il eut fait son oraison pour lui. Une fille, possédée du malin esprit, fut délivrée en touchant avec foi le bord de son habit. Deux jeunes garçons, aussi possédés du démon, en furent également délivrés, en prenant d'un aliment que le Saint avait bénit ; il guérit encore plusieurs fiévreux et d'autres sortes de malades ; et, par le signe de la croix, qu'il fit en présence du roi Childebert, il éteignit un grand incendie qui s'était allumé dans Paris ; le Bréviaire de Chartres dit qu'il ressuscita une fille de Châteaudun, et la rendit en pleine santé à son père, appelé Baudelin. Un prêtre de Chartres, Caletricus, jeune homme d'une éminente sainteté, tomba dangereusement malade ; on n'attendait que l'heure de son dernier soupir. Saint Lubin lui voulut rendre visite : le voyant en péril, il lui administra lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction : mais il reconnut bientôt que ce sacrement avait produit en lui son double effet, qui est de donner la santé du corps aussi bien que celle de l'âme ; alors, par un esprit prophétique, il prédit à ce bon prêtre, que non-seulement il relèverait de cette maladie, mais qu'il lui succéderait aussi sur le siége épiscopal. L'événement a vérifié cette prophétie, car il fut effectivement élu en sa place, et gouverna si bien son peuple, qu'il a mérité le titre de Saint après douze ans de prélature.

Saint Lubin assista au cinquième concile d'Orléans, l'un des plus célèbres

de France (549), et au second de Paris (551). Il avait déjà, à cette dernière époque, une maladie qui purifia, jusqu'à la fin de sa vie, sa vertu par de longues souffrances. Il fut appelé de Dieu pour recevoir la couronne de l'immortalité, l'an 557 ; son corps fut inhumé en l'église de Saint-Martin du Val, au faubourg de Chartres, où il a été religieusement conservé jusqu'au jour où les nouveaux briseurs d'images du XVIe siècle, les Calvinistes, ont brûlé ses ossements sacrés et jeté ses cendres au vent ; il restait cependant son vénérable chef, qui se conservait fort dévotement en la grande église de Notre-Dame de Chartres, dans un reliquaire enrichi de pierres précieuses ; mais la Révolution française dépouilla l'église de Chartres de cette sainte relique : elle se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Nicolas, à Blois. Depuis, on a retiré des ossements d'un cimetière où ils avaient été jetés à cette époque ; il s'y en trouve certainement de saint Lubin, mais ils n'ont point été reconnus.

La mémoire de saint Lubin est particulièrement honorée dans le Blésois, où plusieurs paroisses l'ont adopté pour patron. Une des plus anciennes églises de la ville de Blois lui était dédiée ; cet édifice a disparu depuis bien des siècles, mais la rue où il s'élevait, a retenu le nom de Saint-Lubin. Il est aussi le patron de Rouvray, en Normandie.

On a représenté saint Lubin 1° guérissant un possédé [1] ; 2° Ressuscitant la fille d'un homme qui l'avait reçu chez lui dans un de ses voyages. On l'a peint, dans cette circonstance, près du lit de la morte, quoiqu'à vrai dire le Saint eût fait ce miracle sans le savoir. Il s'était seulement aperçu d'un profond chagrin dans la famille et se mit en prières pour que Dieu la consolât. A peine avait-il terminé son oraison, que la morte se leva pleine de vie et de santé [2].

Le martyrologe romain et celui de Bède, avec le Bréviaire de Chartres, font mémoire de saint Lubin au 15 septembre, jour de sa translation ; mais, parce que ce jour-là sera occupé par d'autres Saints, nous l'avons mis en ce jour, qui est celui de sa mort. Le Père Giry a tiré cette vie des leçons des Matines de son office, du martyrologe des Saints de France et des *Remarques* des continuateurs de Bollandus. Nous l'avons complété avec les Actes de saint Lubin *(Act. Sanct., martii)* et les *Saints de Blois*, par M. Dupré.

SAINTE MATHILDE, IMPÉRATRICE

968. — Pape : Jean XIII. — Empereur d'Allemagne : Othon Ier, *le Grand*.

> L'amour est plus fort que la mort, dit l'Ecriture sainte. En effet, la mort ne saurait dissoudre les liens qui unissent *chrétiennement* les hommes entre eux, ni nous dispenser de faire du bien par la prière, l'aumône, l'assistance au saint sacrifice, à ceux qui furent notre père, notre mère, nos frères ou nos enfants.

Quoique la très-pieuse et très-illustre Princesse dont nous allons découvrir le mérite, reconnaisse pour ancêtres et pour descendants plusieurs héros fameux et plusieurs grands saints, comme on le peut voir dans l'histoire et dans les Tables chronologiques dressées à la gloire de sa famille,

1. Folio 134 du XIVe volume de la collection du Cabinet des Estampes de Paris.
2. *Acta Sanctorum*, mars, t. II.

nous nous contenterons néanmoins de dire ici, en peu de mots, qu'elle tire son origine d'une des plus nobles races d'Allemagne; qu'elle a été épouse d'un grand roi, Henri Ier, mère d'Othon Ier, dit le Grand, empereur d'Occident, et la noble tige de plusieurs autres grands monarques qui ont gouverné leurs Etats avec beaucoup de gloire et de succès.

Le père de cette bienheureuse Princesse fut le comte Thierry, ou Dietrich de Saxe, descendant du fameux Vitikind, chef des Saxons, qui fit longtemps la guerre à Charlemagne; elle eut pour mère la comtesse Reinhilde, du sang des princes de Danemark et de Frise. Thierry n'avait pas moins eu d'égard à ses rares vertus qu'à son illustre naissance, quand il la choisit pour épouse. On vit naître d'une si belle alliance un fruit qui parut très-agréable à tout le monde : je veux dire la petite Mathilde ou Mahault, qui fut la plus grande gloire de sa famille.

Elle était encore enfant lorsque la mère du comte Thierry, qui était veuve, et qui, après avoir quitté le monde, était devenue abbesse du célèbre monastère d'Erfort, la demanda pour l'élever dans la piété et lui faire apprendre ce que les enfants de sa naissance doivent ordinairement savoir. Elle profita en toutes manières sous la conduite d'une si sage maîtresse : elle parut avoir d'heureuses inclinations pour la vertu dès sa plus tendre jeunesse, et on remarqua même beaucoup de capacité pour les sciences et pour toutes sortes d'ouvrages convenables aux personnes de son sexe.

Othon, duc de Saxe, qui était un seigneur fort recommandable par sa naissance et par ses emplois dans les armées de Conrad, avait un fils, entre plusieurs autres, nommé Henri, auquel il cherchait une épouse digne de son mérite : c'était un jeune prince doué de grandes perfections de corps et d'esprit. La divine Providence, qui conduit tout avec sagesse, fit connaître à Othon le parti qui était le plus convenable à son fils.

En effet, la réputation de la jeune Mathilde, qui était devenue nubile et qui possédait de très-rares qualités, vola si hautement partout, que le duc Othon résolut de la donner pour épouse à son fils Henri, et l'envoya reconnaître lui-même celle qu'il lui destinait. Quand il fut arrivé au monastère d'Erfort, l'abbesse du monastère, eu égard à la naissance et aux autres qualités du jeune seigneur qui venait faire la demande de Mathilde, ne refusa pas d'écouter ses propositions; les familles s'accordèrent et le mariage fut conclu.

Henri, à la tête des troupes qu'il commandait alors, conduisit son épouse en Saxe, et on célébra les noces en la ville de Waldhausen, avec toute la pompe que l'on pouvait souhaiter et l'applaudissement des peuples, qui conçurent une joie particulière de voir une si belle alliance.

Othon regardait Mathilde comme sa propre fille; il la favorisa autant qu'il put, admirant les grandes vertus qui éclataient en sa personne; mais enfin, Dieu, qui compte et qui termine nos jours quand il lui plaît, retira ce sage père de ce monde, et Henri, son fils, devint seul le maître du duché. Cette nouvelle dignité, qui était alors très-considérable, n'enfla point le cœur d'Henri; il en agissait avec tant d'humanité avec ses sujets, que tout le monde, reconnaissant d'ailleurs en sa personne des qualités toutes royales, ne lui souhaitait rien moins que la couronne de l'empire.

Le ciel sembla vouloir répondre aux désirs des peuples : Conrad, empereur d'Allemagne, vint à mourir, et Henri fut porté sur le trône qu'il occupa très-dignement (919). Mathilde, son épouse, quoique élevée à la dignité impériale, ne diminua rien de cette profonde humilité qu'elle avait acquise auparavant, et elle se rendit plus illustre par l'éclat des vertus chrétiennes

qu'elle pratiquait, que par la pompe royale qu'elle était obligée de soutenir dans l'état où elle se trouvait ; elle sut mépriser la gloire dans la condition la plus honorable à laquelle une personne de son sexe pouvait être élevée. Elle fit paraître tant de bonté à ses sujets, sans rien diminuer de l'éclat de sa majesté, qu'elle devint également l'objet et de l'amour et du respect de tous ses peuples.

Son exercice le plus ordinaire était l'oraison. Non contente d'y passer plusieurs heures pendant le jour, elle s'y exerçait encore pendant une bonne partie de la nuit. Elle trouvait moyen de se retirer adroitement du lit nuptial du roi, son mari, pour aller jouir des doux embrassements de l'Epoux céleste dans les douceurs de la contemplation ; elle faisait tous les jours des aumônes aux pauvres, et jamais aucune personne affligée ne se présenta devant elle, qu'elle ne reçût quelque remède à sa peine ; elle obtenait la délivrance des prisonniers, ou en satisfaisant à leurs dettes, ou en sollicitant leur grâce auprès du roi, son époux, si c'était pour des affaires criminelles.

Les excellentes vertus de cette illustre Princesse attirèrent de grandes bénédictions sur la famille royale ; Dieu ne voulut pas priver une si belle alliance de la consolation d'avoir des enfants qui pussent devenir les héritiers et les successeurs du royaume. On en nomme ordinairement cinq : Othon le Grand, qui fut empereur d'Allemagne ; Henri, qui fut duc de Bavière ; saint Brunon, archevêque de Cologne ; et deux filles, dont l'une épousa Louis d'Outremer, roi de France, et l'autre Hugues Capet, chef de la troisième race de nos rois.

On ne vit jamais un mariage plus accompli que celui qui fut contracté par ces deux illustres personnes ; ils n'avaient qu'une volonté, et tous les désirs de l'un étaient les désirs de l'autre. L'amour sacré était le lien principal qui les unissait ; ils étaient animés d'un même esprit, qui était celui de Dieu ; ils tendaient à une même fin, qui était de conquérir le ciel et de vaincre leurs passions, plutôt que de soumettre des villes et des provinces. Dieu, néanmoins, leur fit subjuguer une infinité de nations différentes, pour leur donner lieu d'y faire régner l'Evangile. Ils concertaient ensemble des lois pleines de justice, pour les établir dans leurs Etats ; ils confirmaient et faisaient observer inviolablement les anciennes qui leur paraissaient bonnes, et soutenaient universellement toutes celles qui tendaient au bien et au bonheur de leurs peuples.

Ils donnèrent de grandes preuves de leur piété et de leurs libéralités, en faisant construire nombre d'hôpitaux et de monastères, qui pussent être occupés par des religieux qui loueraient Dieu à perpétuité, et qui offriraient continuellement des vœux au ciel pour leurs personnes royales ; mais lorsque le roi Henri s'occupait ainsi avec sa sainte épouse à étendre le règne de Dieu sur la terre, il plut à la divine Bonté de l'appeler dans un autre royaume qui était celui du ciel. Etant au lit de la mort, il eut plusieurs saintes conférences avec son épouse, au sujet de ce grand passage ; il remercia la Princesse de tous les bons conseils qu'elle lui avait donnés, et de ce qu'elle avait tant de fois modéré son grand zèle dans les arrêts qu'il projetait de rendre contre les rebelles et les impies ; il fit l'éloge de cette auguste Reine devant toute la cour, et donna de grands témoignages de l'estime qu'il faisait de sa personne et de sa vertu, d'autant qu'il savait qu'il n'y avait que lui seul qui en connût bien tout le mérite. Enfin, la maladie ayant augmenté, la sainte Princesse apprit, aux pieds de Jésus-Christ expirant, la triste nouvelle de la mort du roi : elle se prosterna aussitôt par terre, et

s'anéantissant ainsi devant Dieu, elle adora les décrets de sa Providence et donna des témoignages de sa parfaite conformité à tous les ordres du ciel.

Après avoir accordé aux justes sentiments de la nature ce que la grâce ne défend point dans de pareilles occasions, elle se leva de la posture humiliée dans laquelle elle s'était mise, et alla, avec ses trois enfants, se jeter aux pieds du roi défunt ; elle leur adressa une exhortation très-édifiante, leur faisant faire réflexion sur la vanité des grandeurs de la terre, et leur représentant que, s'ils avaient quelque droit de monter sur le trône de leur père, ils devaient aussi se souvenir qu'ils descendraient un jour dans son tombeau. Puis, oubliant sa propre douleur pour ne songer qu'aux intérêts spirituels du cher défunt, elle se mit de nouveau en prière pour recommander à Dieu l'âme de son mari. Elle demanda s'il y avait encore un prêtre qui fût à jeun, afin de dire la sainte messe. Un ecclésiastique, nommé Adeldac, s'étant présenté, elle en éprouva tant de consolation quelle détacha ses bracelets d'or et les lui donna en disant : « Prenez ceci et dites une messe pour le repos de l'âme de l'empereur ». Tant qu'elle vécut, elle fit célébrer chaque année de nombreuses messes commémoratives à la même intention.

Elle sut profiter de la parfaite liberté où elle se voyait ; elle s'adonna à tous les exercices de piété que saint Paul exige d'une véritable veuve : l'oraison, le jeûne, l'aumône, la mortification des sens, la retraite et la lecture des saints livres étaient les pratiques ordinaires auxquelles elle s'occupait sans relâche ; le jour ne lui paraissant pas assez long pour contenter sa piété, elle se relevait au milieu de la nuit pour vaquer à l'oraison et s'exercer avec plus de liberté à des actes de pénitence ; elle n'allait jamais à l'église qu'elle n'y portât des présents, obéissant en cela à la lettre au Saint-Esprit, qui dit qu'on ne doit jamais paraître les mains vides devant Dieu.

C'était sa coutume de réciter tout le psautier avant le premier chant du coq. Elle était si attentive aux nécessités des pauvres, qu'aussitôt qu'elle entendait leur voix, elle se présentait pour y répondre : elle leur distribuait elle-même tantôt de l'argent, tantôt des vêtements ; aux uns de quoi payer leurs dettes, aux autres des aliments pour nourrir leur famille, et à tous de quoi subvenir à leurs besoins. Elle était très-sobre dans ses repas, pacifique et tranquille dans la conversation, prompte seulement à faire du bien à tout le monde et à s'acquitter de tout ce qui était de son devoir ; elle n'entreprenait rien que par conseil et après avoir consulté Dieu même dans l'oraison. Mais, quoiqu'elle fût irréprochable dans sa conduite, elle ne laissa pas néanmoins d'avoir des ennemis qui lui firent naître des occasions d'une grande patience, et Dieu permit qu'on suggérât au roi Othon, son fils, qu'elle cachait de grands trésors, et qu'elle se rendait maîtresse des revenus de la couronne. C'en fut assez pour amener ce monarque à faire rendre compte à la reine sa mère des deniers royaux qu'elle avait maniés ; il la priva même de ses propres revenus. Il s'informa des dons qu'elle avait faits ; il envoya des espions de tous côtés pour reconnaître la conduite qu'elle tenait ; il posta des gardes dans les endroits où elle faisait porter en secret ses aumônes ; mais ce qui lui parut plus sensible, ce fut de voir que son fils Henri, duc de Bavière, qu'elle avait toujours aimé préférablement aux autres, se joignit en cette rencontre avec son frère, pour la persécuter et l'obliger à quitter la cour.

Ce fut dans cette rude persécution que Dieu voulut faire éclater plus hautement la vertu de cette incomparable Princesse. En effet, elle supporta l'injustice de ses enfants avec une patience invincible. Elle ne pouvait souf-

frir que l'on parlât mal de leur conduite ; elle publiait qu'elle le méritait pour plusieurs fautes qu'elle avait commises : « N'est-ce pas d'ailleurs un sujet de grande consolation pour moi », disait cette Princesse, « de voir que mes enfants, qui étaient en désunion, soient maintenant unis au sujet de la persécution qu'ils me livrent ? Plût à Dieu », continuait-elle, « qu'ils pussent, sans pécher, ne point cesser de me persécuter, pourvu qu'ils conservassent toujours la paix qui est maintenant entre eux ». Et elle ne manqua pas, néanmoins, de profiter très-avantageusement pour elle, de la persécution que ses enfants lui livraient ; elle se retira bien volontiers de la cour, elle leur abandonna même les biens que le feu roi, son époux, lui avait laissés, et se réfugia en la ville d'Engern, dans le comté de Ravensberg, en Westphalie. Plus elle se vit privée de la faveur des hommes, plus elle reçut de secours et de bénédictions du ciel.

Cette illustre Princesse jouissait ainsi d'une paix très-profonde dans sa retraite, lorsque Dieu, pour venger la cause de son innocence, et en punition de l'injustice et de l'ingratitude de ses propres enfants, permit qu'il s'élevât des troubles et des guerres qui attirèrent mille malheurs dans leurs Etats. Henri fut aussi frappé d'une très-dangereuse maladie, et tout le monde conçut aisément que l'éloignement de la pieuse Princesse attirait la colère de Dieu sur le royaume, et qu'en la perdant, l'Etat serait privé d'un bonheur inestimable. En effet, les maux augmentèrent à tel point, que les grands et les ministres de l'Etat se trouvèrent contraints de solliciter la reine Edith, femme d'Othon, à demander le retour de la reine-mère. En effet, Edith représenta à Othon la faute qu'il avait faite d'éloigner la reine, sa mère ; ce prince ouvrit les yeux, reconnut ses torts, et, sur-le-champ, il nomma des seigneurs du premier rang, pour aller marquer à cette illustre Princesse la douleur dans laquelle il était plongé pour la conduite qu'il avait tenue à son égard, et le désir ardent qu'il avait de la revoir à la cour. Il lui écrivit même une lettre pleine de soumission et de respect, dans laquelle il lui demandait humblement pardon de sa faute. La Princesse, qui était incapable de ressentiment, et qui n'ignorait pas l'utilité de son retour auprès de ses enfants, voulut bien quitter la douceur de sa retraite et les délices de la contemplation, dont Dieu la favorisait dans la solitude, pour répondre aux desseins empressés du roi, son fils ; sitôt qu'elle parut, ce monarque lui avoua qu'il ne reconnaissait point d'autre cause de tous les malheurs qui étaient arrivés à son Etat, que son éloignement de la cour.

On sait que généralement les femmes ont plus de peine à pardonner sincèrement et entièrement que les hommes; et cependant le fait suivant prouve combien la réconciliation de sainte Mathilde fut sincère et entière.

Son fils aîné, Othon, empereur d'Allemagne, vint la visiter, et passa huit jours auprès d'elle.

Au moment de se séparer, la mère et le fils allèrent encore ensemble assister à une messe. A l'issue de l'office, l'impératrice accompagna son fils jusqu'à la porte de l'église, et là ils se séparèrent en versant des larmes; leurs adieux furent si touchants que les assistants pleurèrent également. Alors, pendant que son fils montait à cheval, Mathilde s'en retourna à l'église, chercha l'endroit où il s'était agenouillé, et baisa en pleurant la trace de ses pas. Le comte Witigon s'en étant aperçu, retourna auprès de l'empereur, et lui dit ce que l'impératrice avait fait. Le prince descendit aussitôt de cheval, rentra dans l'église, et y trouva encore sa mère agenouillée au même endroit, priant et pleurant. Profondément ému il se jeta à ses pieds en disant :

« O ma vénérable mère, comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance pour ces larmes ?... »

Henri, duc de Bavière, son second fils, ayant participé à la faute de son frère, se joignit aussi à lui pour obtenir le pardon de sa mère, et lui fit les mêmes excuses que son frère Othon : depuis ce temps-là, il y eut une parfaite intelligence entre cette digne mère et ses enfants. On la pria même de prendre soin du royaume : on ne faisait rien sans son conseil ; elle avait liberté entière de faire des aumônes, et elle travaillait de concert avec le roi pour faire bâtir des églises, des hôpitaux et d'autres semblables maisons consacrées à la gloire de Dieu. Ce fut en ce temps qu'elle fit construire un célèbre monastère, dans lequel elle assembla trois mille ecclésiastiques, pour publier continuellement les louanges de Dieu, et auquel elle laissa des fonds suffisants pour les faire subsister. Notre illustre princesse jouissait alors d'une grande paix : mais elle fut bientôt changée en tristesse, quand elle apprit la mort de son cher fils Henri, duc de Bavière. Cette nouvelle lui fut très-sensible, et reconnaissant par là, plus que jamais, la vanité de toutes choses et la fragilité de tous les appuis humains, elle ne fit plus état que de la vertu seule ; elle quitta les jeux, même les plus innocents, et elle observa de n'accorder plus rien à ses sens de ce qui pouvait les satisfaire : elle substituait, par un heureux échange, le simple récit des psaumes aux concerts les plus mélodieux des églises ; le silence et la prière aux divertissements les plus agréables, et les exercices de la pénitence aux plaisirs que l'on goûte à la cour des grands.

Elle se retira des conversations ordinaires pour s'entretenir avec les pauvres, qui la reconnaissaient pour leur mère ; elle leur donnait à manger, deux fois par jour, des mets délicieux : quand elle était en voyage, elle ordonnait à une religieuse, qui l'accompagnait partout, d'observer tous les pauvres qui paraîtraient, et de n'en laisser passer aucun qui n'eût part à ses bienfaits. Elle faisait allumer de grands feux sur les places publiques, dans le temps des rudes saisons, pour ceux qui en avaient besoin. Le jour de ses plus abondantes charités était le samedi : dès la pointe du jour, elle était occupée à préparer ce qu'elle devait distribuer ; elle faisait même des bains pour le soulagement des malades, des pauvres et des pèlerins. Elle ne jugeait pas que ce fût une action indigne de sa personne, que d'appliquer ses mains royales sur les ulcères et les plaies des malades, et de panser leurs maux. Elle se rendait si familière envers les pauvres, qu'elle les introduisait souvent dans sa chambre pour leur faire expliquer leurs besoins et pour comprendre plus à loisir le point de leurs nécessités.

Ne pouvant aller elle-même visiter les hôpitaux, elle y envoyait des personnes de sa maison qui avaient ordre de distribuer des aumônes en son nom.

La divine Providence, pour récompenser Othon de la justice qu'il avait rendue à sa mère, voulut que, peu de temps après l'avoir remise en possession de tous ses droits, il fût appelé à Rome par le souverain Pontife, pour être couronné empereur. Pendant ce temps du voyage du roi en Italie, la reine sa mère redoubla ses aumônes et ses prières : elle faisait offrir le saint sacrifice tous les jours pour l'heureux retour de son fils, et, du consentement de son petit-fils Othon, elle fit bâtir, en la ville de Nordhausen, un des plus considérables monastères de filles qui aient été au monde, avec des fondations pour l'entretien de trois mille vierges qui offraient jour et nuit leurs larmes, leurs pénitences et leurs prières à Dieu, pour le remercier des

bénédictions qu'il versait sur l'empire, et pour attirer de nouvelles grâces sur la famille royale.

L'empereur Othon, plein de gloire et de bonheur, quitta Rome après avoir été couronné, et vint en la ville de Cologne, pour y voir sa vénérable mère, qui le reçut avec une consolation que l'on ne peut exprimer : il confirma tout ce qu'elle avait fait en son absence, déclara publiquement qu'il tenait d'elle l'empire que le ciel venait de remettre à sa puissance, et lui donna mille bénédictions. Toute la cour alla ensuite en la ville de Nordhausen, pour y admirer le chef-d'œuvre de la reine, dans la construction du monastère qu'elle avait fait bâtir en faveur des trois mille vierges. Les ayant fait venir en sa présence, l'empereur leur déclara ses intentions, qui étaient conformes à celles de la reine sa mère ; il les exhorta à remplir les devoirs de leur vocation, leur assurant qu'il les protégerait en toutes choses.

Le retour de l'empereur Othon donna lieu à sainte Mathilde, qui prévoyait sa fin, de demander à ce monarque l'autorisation de se réfugier dans le monastère de filles qu'elle avait fondé, pour se mieux préparer à la mort. L'empereur ne put résister aux prières qu'elle lui fit à ce sujet ; elle quitta donc la cour, pour aller se renfermer dans cette solitude. C'était chose digne d'admiration de voir avec quelle ferveur elle assistait à tous les actes réguliers de la communauté ; elle entrait même dans le détail des besoins, tant spirituels que temporels, de toutes les sœurs ; elle s'informait, non par curiosité, mais dans un esprit de zèle, de la situation où elles se trouvaient, afin de consoler les unes de leurs peines, de profiter de la vertu des autres pour avancer elle-même dans la perfection, et de les animer toutes à remplir les devoirs de leur état.

A peine cette pieuse princesse jouissait-elle du bonheur qu'elle avait trouvé dans la maison où elle était, que la divine Providence suscita des affaires pressantes, qui l'obligèrent de quitter ce lieu de paix et de sainteté, pour se rendre en la ville de Quedlimbourg. Après qu'elle eut réglé les affaires qui l'avaient fait venir, la divine Providence, qui voulait terminer sa course et couronner tant de bonnes œuvres qu'elle avait faites pendant sa vie, permit qu'une fièvre lente, dont elle était déjà incommodée depuis plusieurs mois, augmentât notablement : ne doutant point de son départ pour l'éternité, elle distribua le reste de ses biens aux évêques et autres ecclésiastiques qui étaient alors présents, afin qu'ils en fissent des largesses et des aumônes à ceux qu'ils jugeraient être dans le besoin. Elle ne voulut point différer à faire sa confession ; elle la fit entre les mains de l'archevêque de Mayence, qui était un de ses petits-fils ; ensuite elle voulut donner quelque témoignage de sa bienveillance à ce prélat, pour lequel elle avait beaucoup d'estime : mais une religieuse qui était auprès d'elle lui ayant représenté qu'on avait distribué, suivant ses ordres, tout ce qui lui appartenait, et qu'il ne restait plus dans son appartement que les draps qu'elle avait réservés pour l'ensevelir, elle ordonna qu'on en fit un don à l'archevêque, disant qu'il en aurait besoin avant elle, pour faire le voyage auquel elle se préparait. Ce fut une prédiction qui eut son effet, parce que ce prélat, retournant en son diocèse, mourut en chemin avant le décès de la princesse.

Quelque temps après, sachant que son heure approchait pour partir de ce monde, elle fit venir quelques prélats pour régler ce qu'il y aurait à faire à ses obsèques ; elle donna des leçons de piété et de sagesse à tous ceux qui étaient dans son appartement, et surtout à sa petite-fille Mathilde, fille de

l'empereur Othon, qui était abbesse d'un monastère : elle lui fit faire de sérieuses réflexions sur les avantages du parti qu'elle avait pris et sur la vanité des grandeurs de la terre ; elle lui mit entre les mains un mémoire où étaient écrits les noms de tous ses illustres ancêtres défunts, afin qu'elle se souvînt de prier Dieu pour le repos de leur âme, et qu'elle comprît aussi que les hautes qualités et les grands titres d'honneur dont ces illustres héros avaient été favorisés, n'avaient pu les exempter de la mort.

Enfin, ayant terminé ses pieuses exhortations et reçu tous les sacrements de l'Eglise, elle pria qu'on récitât en sa présence plusieurs psaumes, et qu'on lui lût aussi le saint Evangile jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. Elle eut auparavant la précaution de faire étendre sur son plancher le rude cilice dont elle se servait ordinairement ; elle pria qu'on la retirât de son lit pour la coucher sur cet instrument de pénitence, et prenant de la cendre, elle la mit sur sa tête, disant à l'assemblée que toute personne qui se faisait gloire d'être chrétienne ne devait pas expirer autrement que sur le cilice et dans la cendre. A peine cette digne princesse eut-elle achevé cette action héroïque de piété, que, faisant sur elle le signe de la croix, elle rendit sa bienheureuse âme à celui de qui elle l'avait reçue : ce qui arriva le 14 mars 968. On lui fit des funérailles convenables à sa dignité : elle fut inhumée dans l'église de Saint-Gervais, à Quedlimbourg[1], dans le duché de Saxe, proche du sépulcre du roi Henri son époux. C'est ainsi que mourut cette très-pieuse princesse, plus illustre encore par l'éclat de ses vertus que par la qualité d'impératrice et de mère de l'empereur. C'est ainsi que termina sa vie celle qui était la mère des pauvres, la protectrice des peuples, l'avocate des prisonniers et des captifs, la joie de l'empire, la fondatrice de tant d'églises, d'hôpitaux et de monastères ; en un mot, la plus accomplie, la plus chrétienne et la plus vertueuse princesse de son siècle.

Les artistes ont tour à tour rappelé la générosité de notre princesse distribuant des *aumônes ;* son assiduité devant les *autels* du Seigneur ; son zèle pour le décor des *églises*, son amour pour les *petits* et les *enfants*, auxquels elle distribuait souvent le pain de l'instruction religieuse. Dès lors une *bourse* dans ses mains[2] ; un autel devant lequel elle est dévotement à genoux[3] ; un petit *édifice* sacré placé sur sa main, des *enfants* l'entourant comme d'une couronne sont autant d'*attributs* au moyen desquels on la peut reconnaître.

Nous avons composé cette vie sur celle qui a été faite par l'ordre de l'empereur saint Henri, son petit-fils, laquelle est rapportée avec de belles notes dans Bollandus. Dom Mabillon en a aussi donné des extraits tirés de la chronique d'un auteur contemporain, et publiés au xe siècle par un Bénédictin.

SAINTE FLORENTINE, VIERGE, EN ESPAGNE (630).

Florentine ou Florence naquit à Carthagène, en Espagne, d'une famille illustre. Elle eut pour père Sévérien, gouverneur de la province, et pour mère la noble dame Turtur, qui donnèrent encore le jour aux évêques Léandre, Fulgence et Isidore, si célèbres par leur doctrine et leur sainteté, ainsi qu'à Théodora, femme du roi visigoth Leuvigilde.

Formée de bonne heure aux enseignements de la foi, distinguée par la pureté de ses mœurs, et douée d'une grande pénétration d'esprit, cette pieuse vierge étudia avec profit les saintes Ecritures

1. L'abbaye de Quedlimbourg, où repose le corps de cette illustre princesse, est comprise maintenant dans le duché de Saxe ; elle était, au xvie siècle, au premier rang des autres abbayes de l'Allemagne, et l'abbesse avait le pas sur les princesses de l'empire. La communauté de Quedlimbourg a embrassé la confession d'Augsbourg en 1539. C'est à l'influence de la comtesse Anne de Stolberg qu'est due cette triste apostasie.

2. J. Callot, invenit et fecit, f. 163 du ve volume de la collection des estampes de Paris.

3. Sébastien Leclercq. Voir son œuvre au 14 mars.

sous la direction de son frère Léandre : celui-ci atteste lui-même les succès de sa jeune sœur dans une méthode qu'il lui dédie pour l'aider à lire l'ancien Testament, et en particulier le Cantique des Cantiques. Aussi devint-elle bientôt capable de diriger l'éducation première de son jeune frère Isidore. De concert avec Léandre, elle mit tous ses soins à le nourrir du lait de la doctrine sainte, et à lui faire connaître tous les dogmes de la foi.

Elle crut devoir s'employer avec d'autant plus d'ardeur à le former à la sainteté, que Dieu avait semblé manifester ses vues sur cet enfant. Isidore était encore au berceau, lorsqu'elle vit un essaim d'abeilles entrer dans sa bouche, en sortir, et s'envoler ensuite vers le ciel. Effrayée, la jeune fille se mit en prières pour demander au ciel l'explication de ce présage : elle eut alors connaissance que l'enfant deviendrait un grand docteur de l'Eglise, et que par ses soins l'Espagne serait délivrée de l'hérésie arienne.

Plusieurs grands seigneurs aspirèrent à la main de Florentine. Mais elle dédaigna, avec le lien conjugal, les séductions du monde. Les mœurs du siècle lui inspirèrent d'ailleurs le plus profond dégoût : elle se fit religieuse, offrant à Jésus-Christ la fleur de sa virginité, et le prenant pour maître et époux.

Dans son monastère, continuellement appliquée à la lecture et à l'oraison, elle orna son âme comme d'autant de fleurs, de toutes les vertus de la chrétienne et de la religieuse : la charité, l'humilité, la pauvreté. Aussi un grand nombre de vierges, attirées par le parfum de sa sainteté, vinrent-elles se ranger sous sa conduite. Plusieurs monastères mêmes se soumirent à sa direction et à sa surveillance.

Saint Léandre avait la plus haute opinion de sa sainteté et de l'efficacité de ses prières ; en lui adressant deux petits traités qu'il avait composés pour l'avancement spirituel de sa sœur et celui de ses compagnons, il lui dit avec abandon : « ..... Pour terminer, sœur bien-aimée, je te conjure de te souvenir de moi devant Dieu, et de donner place dans tes prières à notre jeune frère Isidore. Je suis certain que Dieu prêtera l'oreille, en notre faveur, à ta prière de vierge ». Ces deux traités, qui sont les deux parties d'un même ouvrage, ont pour titre l'un *Du mépris du monde*, l'autre, *De l'institution des Vierges*.

Saint Isidore n'avait pas une moindre idée de l'éminente sainteté et de la science de sa sœur. Plein de reconnaissance pour les bons soins qu'elle avait prodigués à son enfance, et les premières leçons qu'elle lui avait données, voulant lui rendre quelque chose pour ce qu'il en avait reçu, il lui dédia deux livres, l'un qui traite *De la Nativité, de la Passion, de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Jugement dernier*, et qu'il déclare avoir composé à la demande de Florentine elle-même ; l'autre est celui de la *Vocation des Gentils*. Il lui promet en même temps de lui envoyer des commentaires explicatifs qui l'aideront à comprendre les passages difficiles des divines Ecritures.

Parvenue au parfait épanouissement de la vertu et de la science, Florentine n'a plus de désir sur la terre. Ce que le Seigneur lui avait révélé au sujet de saint Isidore, elle le voyait accompli dans cet illustre docteur dont toute l'Espagne redisait les glorieux services et dont le zèle — uni à la science — avait banni l'arianisme de sa patrie. Herménégilde, son cousin, avait échangé sa couronne royale contre l'auréole des martyrs, et Récarède, frère d'Herménégilde, s'était converti à la foi catholique. Consumée d'amour pour Dieu, elle ne faisait plus que languir en ce monde. Enfin, pleine de jours, elle s'endormit dans le Seigneur, à Ecija, comme on le croit [1], au monastère de Sainte-Marie du Val. Son corps fut transporté de ce monastère à Séville, et placé dans le tombeau

1. On lit dans l'*Histoire de la glorieuse vierge sainte Florentine*, publiée à Madrid, en 1581, par Rodrigue Yepes, religieux hiéronymite qui habitait ce même couvent de Sainte-Marie du Val, illustré par sainte Florentine :

« La vierge sainte Florentine a vécu dans le monastère de Sainte-Marie du Val ; telle est la tradition : cette tradition est confirmée par de nombreux vestiges d'antiquités : une tour fort vieillotte qu'on nomme tour de Sainte-Florentine ; dans le cloître, des restes des cellules habitées par les religieuses ; un hôpital et une confrérie établis à Ecija, dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; hôpital et confrérie qui s'appellent de Sainte-Florentine. A certains jours de l'année, les membres de cette confrérie portent processionnellement la statue de la Sainte — habillée en religieuse — au monastère de Sainte-Marie. Lorsqu'en 1570 Philippe II supprima tous les petits hôpitaux, dont le revenu était insuffisant, pour les réunir aux grands, il laissa subsister celui d'Ecija, afin de ne pas priver les habitants de cette ville de leur procession en l'honneur de sainte Florentine à l'église de Sainte-Marie du Val, à laquelle l'hôpital est annexé. Les générations qui vivaient au XVIe siècle à Ecija avaient reçu de celles qui les avaient précédées leur culte d'amour et de vénération pour sainte Florentine. Les pères avaient redit aux enfants que la voie qui conduit au monastère s'appelait la rue des Vierges ; qu'au temps des Sarrasins, depuis l'église Sainte-Croix jusqu'au monastère, le chemin avait été arrosé du sang des religieuses immolées par les infidèles. Dans la même rue se trouve un petit pont qui porte aussi le nom de pont des Vierges, etc. » Cf. *AA. SS.*, au 20 juin.

de ses saints frères, où il reposa jusqu'à l'entrée des Sarrasins en Espagne, époque à laquelle il fut caché dans les bois de Guadalupa avec les reliques de saint Fulgence. Sous le règne d'Alphonse XI, ce double trésor fut retrouvé à Berzocana, village du diocèse de Placentia. Sous Philippe II, on fit deux parts des saintes reliques du frère et de la sœur : l'une fut laissée dans un magnifique mausolée en marbre que l'on érigea au même lieu ; l'autre, transportée à Murcie, et placée honorablement près du maître-autel, où ces ossements sacrés sont, de la part des fidèles, l'objet de la plus grande vénération. Quelques parcelles furent encore données au palais de l'Escurial, à Madrid.

Propres d'Espagne et de Perpignan, trad. nouv.

LE BIENHEUREUX JEAN DE BARASTRE,

QUINZIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-ÉLOI (1275).

Jean de Barastre fut l'un des plus saints prélats qui aient administré l'abbaye du mont Saint-Éloi, près d'Arras. Le roi saint Louis avait pour lui la plus profonde vénération, et il lui en donnait souvent des témoignages. Il lui donna même, en 1261, une épine de la couronne de Notre-Seigneur, et Baissius a inséré le titre de cette donation dans le trésor sacré de la Gaule-Belgique. La comtesse de Flandre, Jeanne, partageait ces mêmes sentiments, et tous deux firent d'abondantes largesses à la communauté du mont Saint-Eloi, qu'ils affectionnaient d'une manière spéciale. Le pieux abbé était d'ailleurs également vénéré de tout ce qu'il y avait de plus élevé dans le pays, et il était digne entre tous de cette haute estime.

En effet, pénétré de la foi la plus vive, il était constamment appliqué aux choses de Dieu. Chaque jour, il méditait sur les mystères douloureux de la Passion du Sauveur, et il lui arrivait souvent, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, de verser des larmes en abondance à la pensée de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et au peu de retour qu'il reçoit de la plupart d'entre eux. Son émotion était plus vive encore au moment de la communion, lorsqu'il se nourrissait du corps du Sauveur. Il avait aussi une tendre dévotion envers la Sainte Vierge, envers saint Jean l'Evangéliste et sainte Catherine d'Alexandrie, dont il réclamait la protection avec ferveur.

Sa charité pour les pauvres n'était pas moins remarquable. Voyant en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, c'est avec joie et respect qu'il leur distribuait les biens dont il pouvait disposer en leur faveur. Il leur donnait la nourriture, les vêtements, les remèdes : il leur faisait aussi l'aumône spirituelle et leur adressait les instructions et les consolations de la foi.

« Ami et protecteur des hommes de lettres », dit un de ses biographes, « il mit tous ses soins à faire fleurir les sciences parmi les religieux. Il en fit étudier plusieurs à l'Université de Paris. L'un d'eux, Etienne du Fermont, y fut reçu docteur et y enseigna la théologie ».

Jean de Barastre prit soin aussi des intérêts temporels de son abbaye. Il la fit reconstruire en grande partie ; il obtint la confirmation de tous ses priviléges ; il obtint même, en 1260, l'exemption de tout tonlieu, péage et vinage, pour les choses dont l'abbaye pourrait avoir besoin. On le voit, à tous les points de vue, c'était un bon administrateur, un guide éclairé, un modèle, un père.

Le souverain pontife Grégoire X, qui connaissait l'éminente vertu et la sagesse de l'abbé du mont Saint-Eloi, l'invita à se rendre au concile général, convoqué à Lyon en l'année 1274. Le vénérable Jean, qui était déjà très-âgé, témoigna aussitôt l'émotion profonde que lui avait causée cette marque de confiance de la part de l'auguste chef de la chrétienté, puis il pria le Pape de l'excuser à cause des infirmités de la vieillesse, qui ne lui permettaient pas d'entreprendre un si long voyage. Il envoya pour le remplacer deux procureurs de son choix qui furent reçus avec distinction.

Le bienheureux Jean de Barastre mourut, dans les sentiments et l'exercice de la plus constante piété et de la plus grande charité, le 14 mars 1275. Il avait gouverné l'abbaye pendant vingt-sept ans.

Sous cette sage administration, la renommée de la maison du mont Saint-Eloi et de son abbé s'était répandue jusque dans les pays étrangers. Des rapports d'association et des liens de fraternité s'établirent entre l'abbaye et un grand nombre de couvents. Citons entre autres l'abbaye d'Anchin, celle de Jumiéges, les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs. Rien n'était négligé par le saint Abbé pour assurer le bien spirituel de sa maison, et atteindre, avec le plus d'efficacité possible, le but suprême auquel il avait consacré tous les instants de sa digne vie.

M. le chanoine Van Drival, et M. l'abbé Destombes, *Saints d'Arras*.

XVe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Césarée, en Cappadoce, la passion de saint LONGIN, soldat, que l'on dit être celui qui perça de sa lance le côté de Notre-Seigneur. Ier s. — Le même jour, la naissance au ciel de saint ARISTOBULE, disciple des apôtres, qui, ayant achevé le cours de ses prédications, consomma son martyre. Ier s. — A Thessalonique, sainte Matrone, servante d'une femme juive, laquelle, honorant secrètement Jésus-Christ, et allant tous les jours à l'église pour y faire sa prière à la dérobée, fut enfin surprise par sa maîtresse, et ayant été maltraitée de beaucoup de manières, périt sous les coups de bâton, et, dans la confession du Christ, rendit à Dieu un esprit sans tache [1]. — Le même jour, saint Ménigne, foulon, qui souffrit sous l'empereur Dèce [2]. 251.— En Egypte, saint Nicandre, martyr, qui, recherchant avec soin les reliques des martyrs, mérita d'être lui-même fait martyr sous l'empereur Dioclétien. 302. — A Cordoue, sainte Léocrice (Lucrèce), vierge et martyre [3]. 850. — A Rome, la naissance au ciel de saint ZACHARIE, pape, qui gouverna l'Eglise avec une extrême vigilance, et mourut en paix, chargé de mérites. 752. — A Riéti, saint Probe, évêque, à la mort duquel apparurent saint Juvénal et saint Eleuthère, martyrs. 570. — A Rome, saint Spéciosus, moine, dont son frère vit emporter l'âme au ciel. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Dijon, saint Tranquille, abbé de Saint-Bénigne, qui fut enseveli par honneur auprès de l'apôtre de la Bourgogne. La vie de saint Tranquille, comme celle de saint Eustade, son prédécesseur, ressembla au ruisseau limpide qui s'écoule sans bruit, heureux de féconder la vallée qu'il arrose et les arbustes qui fleurissent sur ses bords : faisons le bien avec humilité. 540.— A Auxerre, le vénérable Foucauld, évêque, inhumé à Saint-Eusèbe. 743. — A Langres, la fête de sainte Léonille et de sainte Junille, martyres [4]. — A Limoges, la fête de saint Sacerdos, vulgairement saint Serdon, évêque de Limoges, cité au martyrologe romain le 4 mai [5]. Vers 530. — A Cahors, le vendredi après le quatrième dimanche de Carême, la fête du Saint-Suaire de la tête de Notre-Seigneur. — A Trèves, la translation de saint Théodulfe, abbé. — A Chartres, fête de Notre-Dame du Pilier, établie en mémoire de la victoire remportée, l'an 1568, sur les protestants qui assiégeaient Chartres et furent repoussés au moment où, maîtres des remparts, ils allaient pénétrer dans la ville [6].

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — Saint Zacharie, pape... — Même fête chez les Chanoines réguliers.

Martyrologe de Vallombreuse. — Sainte Marguerite de Cortone, mentionnée le 22 février.

Martyrologe des Cisterciens. — A Tolède, au monastère cistercien du mont Sion, saint Raymond, abbé de Hitero, instituteur du célèbre ordre militaire de Calatrava, libérateur de sa patrie et infatigable défenseur de la chrétienté, qui émigra vers le Seigneur le 1er de février, illustre par beaucoup de miracles opérés après sa mort. — Même fête dans l'Ordre des Trinitaires. 1163.

1. Il y a quelques reliques de sainte Matrone de Thessalonique à Mazères, canton de Salies, dans le diocèse de Toulouse. Il y a aussi dans cette paroisse une petite chapelle dédiée en son honneur. C'est un bijou du XIIe siècle. Une statuette de la Sainte, qu'on y vénère et qui n'est pas très-ancienne, passe pour miraculeuse. — Note du R. P. Carles. Toulouse, 8 mai 1872.

2. Il était originaire de Parium, dans l'Hellespont.— 3. Voir la vie de saint Euloge, plus haut, p. 352.

4. Nous parlons de sainte Léonille et de sainte Junille dans les Actes des trois Jumeaux, au 17 janvier, dans ceux de saint Bénigne, au 1er novembre, et dans ceux de saint Symphorien, au 22 août.

5. Voir au 4 mai.

6. On trouvera au 11 avril, dans la vie de saint Fulbert, l'histoire de Notre-Dame de Chartres et de ses deux célèbres statues : Notre-Dame du Pilier et Notre-Dame sous Terre.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — Commémoration solennelle des Saints, dont les corps ou les reliques sont conservés dans les églises des trois Ordres de notre père saint François.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — A Todi, le bienheureux Roger, confesseur, disciple de notre père saint François, qui, brillant par une admirable charité et par la perfection de sa vie, émigra pour le royaume céleste le 5 janvier.

Martyrologe des Carmes Chaussés et Déchaussés. — A Bologne, le bienheureux Ludovic MORBIOLE, confesseur carme, dont le jour natal est le 9 novembre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Anvers, les saints Constance et Félicien, martyrs romains, dont les corps furent donnés aux Carmélites de cette ville, et transportés l'an 1657. — A Barcelone, sainte Matrone, vierge et martyre. Premiers siècles du christianisme. — A Capoue, une autre vierge du même nom, d'origine portugaise et de sang royal. Vers le XIe s. Il ne faut pas confondre ces deux Saintes avec sainte Matrone de Thessalonique, fêtée le même jour. — A Trente, saint Magorien, fils de sainte Maxence, frère de saint Vigile, évêque, et de saint Claudien. Ve s. — A Ravenne, le bienheureux Valère, archevêque de cette ville. An 812. — En Castille, saint Sisebut, abbé de Caradigne [1]. An 1082. — A Arsenga, en Arménie, les bienheureux Monald, d'Ancône, François, de Fermo, et Antoine, de Milan, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui furent mis à mort dans cette contrée en prêchant l'Evangile aux Sarrasins. Leurs restes furent recueillis par des Arméniens et opérèrent plusieurs miracles [2]. An 1286.

SAINT LONGIN, MARTYR

Ier siècle. — Pape : Saint Pierre.

> Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. *Matth.* v, 44.

Beaucoup d'auteurs pensent que saint Longin est ce centenier qui s'écria au moment de la mort de Notre-Seigneur : « Celui-ci était véritablement le Fils de Dieu ». Selon d'autres, c'est ce soldat qui ouvrit d'une lance son côté sacré, et qui en fit couler le sang et l'eau. Quelques-uns même soutiennent qu'il fut l'un et l'autre; mais est-il croyable, se sont demandé quelques âmes pieuses, qu'après avoir confessé sa divinité, il eût osé porter la lance dans son adorable poitrine ? Nous pensons avec saint Augustin [3], que quand le centenier reconnut Jésus-Christ pour Fils de Dieu, il ne donnait pas à cette expression l'étendue du sens qu'elle renferme; il voulait faire entendre qu'il le prenait pour un homme divin, et qu'il remarquait en lui quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel. Cette première lueur de la grâce ne l'aura pas empêché d'accomplir sa tâche jusqu'au bout et de percer le flanc du Sauveur. La pieuse croyance du moyen âge semble confirmer notre manière de voir : aux termes de la légende, le sang de Jésus-Christ jaillit sur le visage du centurion, au moment où il lui perça le côté, et guérit ses yeux malades; manière naïve de dire que la foi ouvrit les yeux de son âme aux pieds de la croix. D'ailleurs l'acte qu'accomplit Longin en perçant le côté du Sauveur, loin d'être contraire à sa foi naissante, était un acte d'humanité, puisqu'en faisant sortir du sang et de l'eau du cœur du

1. Le couvent de Caradigne avait été ruiné par le roi maure, Zaphan, en 834, et les deux cents religieux qu'il contenait passés au fil de l'épée, en haine de la religion chrétienne : il fut de nouveau habité en 900, grâce à la munificence du roi catholique Alphonse III, le Grand.

2. Voir notre *Palmier séraphique*, t. III.

3. *De Consensu Evangelii*, l. III, c. 20.

Sauveur, il épargnait à son corps adorable le brisement des jambes que l'on faisait subir aux suppliciés à qui il restait un souffle de vie. Dans les peintures et sculptures du moyen âge, Longin est à genoux et dans une position si respectueuse, que la foi semble déjà née dans son cœur. A cause de ce ministère si honorable et de sa qualité de chevalier romain, saint Longin était en grand honneur parmi les hommes d'armes d'autrefois.

Quoi qu'il en soit, d'après Métaphraste et son office dans la liturgie grecque, saint Longin, ayant reçu l'ordre de garder le tombeau du Sauveur après sa sépulture, fut témoin des grands miracles qui se firent au moment de sa résurrection, et, par là, de plus en plus confirmé dans sa croyance. Il vint raconter aux Princes des prêtres, aux Scribes et aux Pharisiens ce qu'il avait vu et entendu : ce qui les mit en grande peine. Craignant que le nom du Sauveur ne devînt plus illustre que jamais, ils s'efforcèrent de corrompre Longin par de riches présents et par de belles promesses; ils lui voulaient faire dire que, ses soldats étant endormis, les Disciples de Jésus-Christ avaient dérobé son corps [1]. Le saint soldat, qui était déjà tout changé et rempli de la lumière divine, refusa absolument d'être le ministre de cette imposture; au contraire, il publia hautement la vérité, et fut un très-fidèle témoin de la résurrection de Notre-Seigneur.

Les Juifs, voyant sa constance, résolurent de se venger de lui; le pieux Longin, ayant découvert leur dessein, quitta la milice, et, abandonnant la Judée, il s'en alla de Jérusalem en Cappadoce, accompagné de deux soldats. Là, il commença à prêcher ce qu'il avait vu, et attira, par ses actions vertueuses et par ses paroles, plusieurs infidèles à la connaissance du Dieu vivant; de sorte que la foi s'y accrut notablement, au grand opprobre des Juifs qui l'avaient crucifié. Ces impies firent tous leurs efforts pour faire condamner à mort cet admirable prédicateur, en l'accusant comme traître; ils pressèrent tant Pilate, gouverneur de la Judée, qu'il envoya de ses archers en Cappadoce, pour le prendre et le faire mourir. Les soldats y allèrent pleins de fureur et d'impiété; mais Dieu permit qu'ils s'adressassent à Longin même, sans le connaître, et qu'ils lui découvrissent le sujet de leur voyage.

Cette nouvelle le réjouit extrêmement; même il les reçut et les traita splendidement dans sa maison, les assurant qu'il leur mettrait bientôt entre les mains celui qu'ils cherchaient, sans qu'ils se missent en peine de s'en informer davantage. Après leur avoir prodigué pendant trois jours l'hospitalité la plus cordiale, comme il brûlait du désir de répandre son sang pour Celui dont il avait fait couler le sang par un coup de lance, il se découvrit à eux, et leur dit : « Je suis Longin que vous cherchez : je suis prêt à endurer la mort, et si vous me la donnez, vous me paierez avec usure le bon traitement que je vous ai fait, car vous ne sauriez me récompenser mieux ». Ces soldats ne le pouvaient croire, tant cette résolution leur paraissait nouvelle et surprenante; et, lorsqu'ils furent assurés que c'était effectivement Longin, ils sentirent une extrême répugnance à le faire mourir. Mais le désir qu'il témoignait de souffrir pour Jésus-Christ, et la crainte qu'eux-mêmes avaient d'être maltraités de Pilate, s'ils retournaient sans avoir exécuté ses ordres, les y fit enfin résoudre. Il commanda donc à un serviteur de lui apporter un habit blanc pour solenniser la fête des noces célestes, auxquelles il se voyait invité, puis il exhorta les deux soldats ses compagnons à la persévérance; et, après les avoir embrassés, et avoir marqué le lieu où il voulait être enseveli, il eut, comme eux, la tête tranchée.

1. Voir l'Evangile de saint Matthieu.

Les bourreaux portèrent son vénérable chef à Pilate, qui le fit mettre sur la porte de la ville, pour donner satisfaction aux Juifs; depuis, on le jeta à la voirie : mais Dieu l'en fit retirer d'une manière miraculeuse. Une femme de Cappadoce, pauvre et aveugle, n'ayant pour consoler son veuvage qu'un fils qui la menait par la main, entreprit le voyage de Jérusalem, pour y prier Notre-Seigneur de la guérir et de la délivrer des calamités dont elle était accablée; mais à peine fut-elle arrivée, que son fils mourut et la laissa sans guide et dans une désolation qui ne se peut exprimer. L'ennui dont elle était accablée, l'assoupit enfin et la fit dormir. Durant son sommeil, saint Longin lui apparut et la consola, lui remontrant que les peines que Jésus-Christ avait souffertes pour nos péchés, étaient incomparablement plus grandes que les siennes. Ensuite, il lui commanda d'aller chercher son chef, qui était couvert de fumier, l'assurant qu'en le touchant elle recouvrerait la vue; il lui promit aussi qu'il lui ferait voir son fils, dont elle pleurait amèrement la perte. La femme, encouragée par cette vision, se fit conduire à l'endroit qui lui était marqué, et, tirant ce précieux trésor du lieu infect où il était, elle reçut la grâce qui lui avait été promise. La nuit suivante, saint Longin lui apparut encore, et, lui montrant son fils revêtu d'une merveilleuse clarté, il lui dit : « Ne pleurez plus comme malheureux ceux qui sont couronnés de gloire et qui bénissent éternellement Dieu. Prenez ma tête et ensevelissez-la avec le corps de votre fils, dans un même cercueil, et ne cessez de louer Dieu dans ses Saints ». Après cette vision, la pieuse femme prit ce vénérable chef, avec le corps de son fils, et les inhuma honorablement dans un village appelé Sardial, qui était le lieu de la naissance du saint Martyr.

Pour le fer de la lance, dont on dit que saint Longin perça le côté de Notre-Seigneur, il se gardait religieusement avant la Révolution française, en la Sainte-Chapelle, à Paris, où le roi saint Louis le mit avec les autres instruments de la Passion, que sa piété lui avait donné moyen de recouvrer de divers endroits de la chrétienté [1].

Saint Longin est représenté en armes, le casque en tête, l'épée au côté, au pied de la croix. Plusieurs peintres anciens lui font porter la main gauche à ses yeux, pendant que de la droite, il dirige sa pique vers le corps du crucifié, par allusion à sa guérison corporelle et spirituelle tout à la fois [2].

Il aurait eu les yeux crevés avant sa décollation. Dans la posture de condamné à mort qu'on lui donne, il a donc quelquefois les yeux arrachés [3].

Il passe aussi pour avoir terrassé un *dragon* : c'est sans doute par allusion à la prédication de l'Evangile qu'il fit dans la Cappadoce.

Il porte quelquefois un vase de cristal dans lequel se trouvent deux ou trois globules qui s'expliquent comme on va le voir. La ville de Mantoue se glorifiait de posséder, avec le corps de saint Longin, quelques gouttes du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, recueillies par le Saint qui avait percé son côté. — Le reliquaire du saint sang figure sur plusieurs monnaies anciennes de la cité de Mantoue : la découverte de ce trésor, au commencement du IXe siècle, donna lieu à l'érection d'un siége épiscopal dans cette

1. Voir, au 3 mai, l'*Histoire des Reliques de la Passion*.

2. Miniature d'un calendrier grec des *Acta Sanctorum*, t. Ier du mois de mai et planche du mois d'octobre, le 16 dudit. — Le même, par Callot. — Le cavalier Bernin a fait sa statue. — Raphaël l'a aussi peint couvert de son armure.

3. Miniature du *Menologium Græcorum*, fig. 121 du tome Ier, édition du cardinal Albani. La même miniature rappelle la découverte de son chef à Jérusalem, par une dame aveugle de Cappadoce qui, avertie en songe du lieu où se trouvait relégué ce reste vénérable, recouvra la vue au moment où elle le retrouva sous un tas de pierres.

ville. Saint Longin paraît avec cet attribut *du reliquaire et des gouttes de sang* dans un tableau du Louvre, peint par Jules Romain pour Mantoue [1].

La mémoire de saint Longin est marquée en ce jour dans le martyrologe romain, comme il paraît par la traduction que nous en avons donnée : l'on y voit approuvée l'ancienne tradition, que c'est lui qui perça d'un coup de lance le côté du Sauveur mort, d'où coula du sang et de l'eau, ainsi qu'il est écrit dans saint Jean. Saint Hésychius, prêtre de Jérusalem, a composé son histoire, et les continuateurs de Bollandus en rapportent les Actes tirés d'un ancien manuscrit de la bibliothèque du Vatican.

SAINT ZACHARIE, PAPE

752. — Empereur d'Orient : Constantin IV, Copronyme. — Roi de France : Pépin le Bref.

Heureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu ! à l'exemple de saint Zacharie, nous devons remplir l'office de pacificateurs toutes les fois que l'occasion s'en présente, ne fût-ce qu'entre deux personnes.

Zacharie, natif de Syrie, chanoine régulier, puis moine bénédictin, créé prêtre-cardinal par Grégoire II, était fils de Polychronius. Doué des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, élevé avec grand soin dans la piété et les sciences, il passa en Italie au VIIIe siècle, et fut admis dans le clergé romain en un temps où la ville de Rome était fort sujette aux alarmes des Lombards. Luitprand, qui régnait sur ces barbares en Italie depuis longtemps, s'étant déjà avancé une fois avec son armée pour assiéger Rome, en avait été détourné par le pape Grégoire II ; il s'était même réconcilié si bien, que, pour gage de sa bonne intelligence, il avait offert une croix d'argent et une couronne d'or au tombeau de saint Pierre. Mais, dix ans après, ce prince, mal satisfait de la protection que le pape Grégoire III donnait à Trasymond, duc de Spolète, vint mettre le siége devant Rome, et ne s'en retira qu'après que ses troupes eurent pillé l'église de Saint-Pierre, que les Goths avaient autrefois respectée. Les choses étaient en cet état lorsque Grégoire, après avoir demandé du secours à Charles Martel, en France, contre Luitprand, qui avait encore depuis ravagé les terres de l'Eglise, laissa le Siége vacant par sa mort. On n'eut pas beaucoup à délibérer sur le choix du successeur qu'on devait lui donner. On avait besoin d'un homme qui eût la prudence et la modération nécessaires pour rétablir les affaires de l'Eglise et de l'Etat en Italie. C'est ce que l'on trouvait dans le prêtre Zacharie, dont on connaissait la vertu et la capacité. L'innocence de sa vie et l'intégrité de ses mœurs étaient accompagnées d'une bonté naturelle et d'une douceur qui charmaient tout le monde. Jamais on ne l'avait surpris dans le moindre emportement : toujours plein de charité pour tout le monde, on l'avait vu disposé à rendre le bien pour le mal en toute rencontre, et, lorsqu'il fut devenu pape, loin de se venger de ceux qui l'avaient persécuté, il ne voulut les vaincre que par des bienfaits.

Il fut sacré le 19 novembre, l'an 741, neuf jours après la mort de son prédécesseur et neuf jours avant son enterrement. Le désordre où il trouva

1. P. Cahier.—Ce tableau, disons-nous, se trouve au Louvre, à Paris : il y est très-dépaysé, avouons-le. François Chauveau l'a gravé. Voir la planche 81 d'un volume de gravures, sous le n. 4778 (65), à la bibliothèque Mazarine.

les affaires publiques à son avénement, lui fit juger qu'il devait commencer par y remédier, pour pouvoir ensuite régler celles de l'Eglise avec plus de facilité. Résolu de s'exposer à tout pour le salut de son peuple, il envoya d'abord un nonce avec des lettres pleines de civilité au roi Luitprand, qui en fut si touché, qu'ayant conçu beaucoup d'estime et de respect pour ce nouveau Pontife, il parut adouci et entièrement porté à acquiescer à tout ce qui lui serait proposé de sa part. Zacharie sut profiter de ces heureuses dispositions. Il alla lui-même, accompagné des principaux de son clergé, trouver le roi à Terni, en Ombrie. Ce prince, en ayant eu avis, envoya les premiers seigneurs et officiers de sa cour au-devant de lui, et le reçut avec tous les honneurs imaginables. Il fit avec lui un traité de paix aussi avantageux qu'on pouvait le souhaiter: il relâcha tous ses prisonniers et il rendit au Saint-Siége les villes qu'il avait prises dans le duché de Rome et sur les terres de l'Eglise. Le lendemain, qui était un dimanche, le roi voulut assister, avec sa cour et ses officiers, au sacre d'un évêque que le Pape devait faire dans l'église de Saint-Valentin de Terni. La sainteté de la cérémonie et beaucoup plus encore celle des prières qu'il y fit, toucha si vivement les Lombards, que la plupart ne les purent entendre sans répandre des larmes ; et la piété qu'il fit paraître dans toute cette action, excita dans le cœur de plusieurs des sentiments de dévotion pour Dieu et de respect pour l'Eglise. Le Pape, au sortir de cette cérémonie, convia à dîner le roi, qui y reçut sa bénédiction, et qui témoigna qu'il ne s'était jamais trouvé à un meilleur repas. Il le fit ensuite reconduire honorablement par le duc de Chiusi, son neveu, et d'autres seigneurs de marque : le traité ayant été ensuite fidèlement exécuté, Zacharie ordonna des prières publiques à Rome, pour rendre grâces à Dieu du succès de toute cette affaire.

Les peuples de l'Italie, voyant le grand crédit qu'il s'était acquis sur l'esprit de Luitprand, recherchèrent avec empressement sa médiation et sa faveur auprès de ce prince. Zacharie tâcha de l'employer toujours d'une manière qui en pût faire retourner le succès à la gloire de Dieu et à l'avantage de l'Eglise. Dans cette vue, il entreprit d'éteindre la guerre qui était allumée entre les habitants de Ravenne et ce roi, et de les réconcilier avec lui. Voyant l'oppression violente où Luitprand les retenait, il ne craignit point de s'exposer aux fatigues d'un long voyage et de l'aller trouver à Pavie, pour emporter par sa présence ce qu'il n'avait pu obtenir de lui par son nonce et par ses lettres.

Ayant donc laissé le gouvernement de Rome au patrice Etienne, il courut, comme le bon pasteur, racheter celles de ses brebis qui allaient périr. C'était au fort de l'été. L'on observa que de Rome à Ravenne une nuée le garantissait des ardeurs du soleil pendant le jour, et que de Ravenne à Pavie, cette nuée paraissait précédée de bataillons armés. L'exarque (on nommait ainsi le préfet qui gouvernait Ravenne au nom de l'empereur de Constantinople) vint au-devant du saint Pontife jusqu'à dix-sept lieues de la ville, où il le conduisit. Tout le peuple de Ravenne, hommes, femmes, enfants, alla à sa rencontre et le reçut au milieu des larmes et des actions de grâces, en criant : « Béni soit notre pasteur qui a laissé ses ouailles et qui est venu nous délivrer, nous qui allions périr ! »

De Ravenne, le Pape envoya deux députés à Luitprand, pour lui annoncer son arrivée prochaine. Mais le roi, déterminé à ne rien accorder, refusa même de leur donner audience. « Faudra-t-il », s'écria le Lombard, « que les importunités d'un prêtre, d'un vieillard viennent toujours troubler mes triomphes ? » Cette opiniâtreté, dont il fut informé la nuit, ne découragea

point le saint Pontife; méprisant le péril et se confiant au Christ, il sortit hardiment de Ravenne, entra sur les terres des Lombards et arriva sur les bords du Pô, le 28 juin. Le roi envoya ses grands pour le recevoir et l'amener à Pavie. Mais comme c'était la veille de Saint-Pierre, le Pape alla à l'église de ce Saint, qui était hors de la ville, et y célébra la prière de none, avec la sainte messe. Le lendemain, jour même de la fête, il y célébra la messe solennelle, à la demande du roi. Là, s'étant salués, ils mangèrent ensemble et revinrent dans la ville. Le lendemain de la fête, invité par le roi à venir au palais, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, le saint homme le pria de ne plus envoyer ses troupes dans la province de Ravenne, mais au contraire, de lui rendre les villes qu'il avait prises, particulièrement Césène. Le roi résista longtemps ; mais enfin il convint de rendre à Ravenne tout le territoire qu'elle avait auparavant, et les deux tiers du territoire de Césène, gardant, pour sa sûreté, l'autre tiers et la ville jusqu'au 1er juillet de l'année suivante, afin que ses ambassadeurs eussent le temps de revenir de Constantinople. Au départ du Pape, le roi l'accompagna jusqu'au Pô, et laissa auprès de lui plusieurs seigneurs, avec ordre de le suivre à Ravenne et de faire sortir les garnisons lombardes des places qu'il restituait.

Dans toutes ces conjonctures, nous voyons les peuples d'Italie, avec leurs magistrats, soit impériaux, soit autres, recourir au Pontife romain comme à leur unique salut, et ce Pontife ne point tromper leur confiance. Seul et sans armes, il désarme par la parole et la persuasion les princes et les rois. Certes, s'il est une manière de devenir souverain légitime d'un pays, c'est cette manière. Du moins, ainsi en jugent le bon sens et la reconnaissance des peuples sauvés.

Etant retourné à Rome au mois de juillet, il y célébra de nouveau la grande fête de saint Pierre et saint Paul, quoiqu'il l'eût déjà solennisée aux 28 et 29 juin dans Pavie, en présence du roi et de sa cour. Il y mêla des prières publiques pour la délivrance du peuple de Ravennes, sur les nouvelles qu'il reçut de l'infidélité avec laquelle Luitprand semblait manquer à sa parole. Peu de jours après, on apprit la mort de ce prince, dont le successeur Hildebrand, qui était son neveu, fut chassé sept mois après par les Lombards mêmes, parce qu'il était aussi mal intentionné que son oncle pour le repos de l'Italie. Ils élevèrent sur le trône en sa place Rachis, duc de Forli, à qui Zacharie envoya aussitôt un nonce pour le féliciter et pour tâcher de le faire entrer dans des voies de pacification. Le nouveau roi déféra entièrement à ces remontrances, et fit une paix de vingt ans avec toute l'Italie.

Elle servit au saint Pape à rétablir l'ancienne face de l'Eglise, à remédier aux désordres qui s'étaient glissés avec la guerre et les calamités publiques, à réformer les mœurs du clergé et du peuple, et à faire refleurir la discipline. Il rebâtit ou orna diverses églises et autres édifices de piété dans Rome, et il fit d'autres établissements utiles à la religion, qui furent des fruits de la paix qu'il avait procurée aux peuples. Sa sollicitude et ses soins s'étendirent en même temps dans les provinces de la chrétienté les plus éloignées. En Occident, il seconda puissamment le zèle de saint Boniface, l'apôtre d'Allemagne, et lui envoya la décision de plusieurs points sur lesquels il l'avait consulté, avec divers règlements sur la conduite qu'il devait tenir dans son apostolat.

Entre autres choses, il confirma l'érection de trois évêchés établis par saint Boniface ; il confirma ensuite l'érection de l'archevêché de Mayence, auquel le même saint Boniface donna pour suffragants les évêques de Langres, de Cologne, de Worms, de Spire et de Strasbourg. Boniface consultait Zacharie

avec la plus entière soumission ; quelquefois, en Allemagne, des prêtres peu instruits administraient le baptême dans des termes incorrects, et il en citait des exemples. Zacharie répondit qu'il fallait regarder comme valide un baptême dans lequel le prêtre aurait même prononcé des mots dépourvus de sens et de netteté : l'intention de faire ce que fait l'Eglise suffit.

Saint Boniface, dans sa correspondance intime avec le Pape, se plaignait qu'un prêtre, nommé Virgile, travaillait à mettre la division entre lui et Odilon, duc de Bavière, et qu'outre cela, il enseignait plusieurs erreurs, dont les principales étaient qu'il y avait *un autre monde, d'autres hommes sous la terre; un autre soleil, une autre lune* [1]. Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs. Mais on aurait tort de conclure de cette réponse, ainsi que l'ont fait des écrivains modernes, que le saint Pontife condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des *antipodes ;* il avait en vue certains hérétiques qui soutenaient l'existence d'une race d'hommes qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ. D'ailleurs il ne prononça point de jugement en cette occasion, puisqu'il ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on examinât sa doctrine. Il y a toute apparence que Virgile se justifia, puisqu'il fut élu peu de temps après évêque de Salzbourg [2].

Le saint Pape avait une tendre charité pour les malheureux. Ayant appris que des marchands vénitiens avaient acheté des esclaves à Rome pour les revendre aux Maures d'Afrique, il leur reprocha d'abord un trafic si injurieux à l'humanité et à la religion, et paya ensuite la somme qu'on lui demanda pour rendre la liberté à tous ces esclaves. Il orna la ville de Rome de plusieurs églises magnifiques, fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pèlerins, et assigna un revenu annuel fort considérable pour l'entretien des lampes de l'église de Saint-Pierre.

En Orient, il travailla, par sa douceur, à ménager, en faveur de l'Eglise, l'esprit difficile de l'empereur Constantin Copronyme, qui s'était rendu l'ennemi des saintes images. Ce prince, quoiqu'obstiné dans son impiété, marqua beaucoup de considération pour Zacharie, et lui accorda volontiers ce qu'il lui avait demandé en particulier pour l'Eglise romaine. Le Pape tint divers synodes dans Rome, depuis le commencement de son pontificat : travaillant sans cesse aux affaires de l'Eglise avec une application infatigable, tantôt avec les évêques ses voisins, tantôt avec le clergé de Rome, afin de ne rien faire qu'avec connaissance de cause et beaucoup de maturité. Dans celui qu'il assembla de plusieurs évêques, l'an 745, il retrancha du corps de l'Eglise deux inventeurs de nouvelles hérésies, nommés Adalbert et Clément, que saint Boniface avait déjà condamnés ; et l'an 748, il en usa de même à l'égard d'un troisième, appelé Samson, d'Irlande. Quoiqu'il veillât égale-

1. *Quod alius mundus et alii homines sub terra sint, seu alius sol et luna*, cp. XIX, t. VI Conc. p. 15, 21, et Bibl. Patr. inter epist. S. Bonif. L'opinion de ceux dont il s'agit était qu'il y avait sous terre des hommes qui n'avaient point Adam pour père, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ. Or, elle pouvait être condamnée comme *erronée*, puisqu'elle contredit l'Ecriture. Voyez le cardinal Baronius sous l'an 784, n. 12.

2. Plusieurs philosophes anciens pensaient que la figure de la terre n'était point sphérique, et rejetaient l'existence des *antipodes*. Cette erreur philosophique, qui n'influait en rien sur la foi, a été adoptée par quelques Pères, comme par saint Augustin, l. XVI *de Civ. Dei*, c. 9 ; par Bède, l. IV *de Princ. Philos.*, et par Cosme l'Egyptien, surnommé *Indicopleustes*. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle ait été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au XVe siècle, comme l'a prétendu le Père de Montfaucon, dans la préface qu'il a mise à la tête de Cosme l'Egyptien. Philoponus, qui vivait sur la fin du VIe siècle, a démontré dans son livre de *mundi creat.*, l. III, c. 13, que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase et la plus grande partie des Pères de l'Eglise croyaient que la terre était ronde. Il est même fait mention des *antipodes* dans saint Hilaire, *in Ps.* II, n. 32 ; dans Origène, l. II *de Princip.*, c. 3 ; dans saint Clément, pape, etc. (Godescard.)

ment sur toutes les églises de la terre, il semblait le faire encore plus particulièrement sur celles que saint Boniface et les autres ouvriers évangéliques avaient nouvellement fondées en Allemagne : et l'on voit qu'il n'y a point d'affaires dont il soit plus parlé dans la plupart des lettres qui nous sont restées de lui. Parmi tant d'occupations, il ne laissa point de trouver encore le loisir de traduire en grec les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand.

L'on a coutume de compter, entre les circonstances les plus glorieuses du pontificat de saint Zacharie, la conversion éclatante de deux princes, conversion dont il fut l'instrument et le ministre. Le premier fut Carloman, maire du palais d'Austrasie, fils de Charles Martel et frère aîné de Pépin, qui fut, peu de temps après, élu roi de France. Ce prince, qui portait la qualité de duc des Francs et qui partageait avec son frère toute la puissance royale, après avoir maintenu l'Etat par sa valeur, et la discipline de l'Eglise par son zèle, renonça au siècle tout d'un coup, vint à Rome pour recevoir la tonsure des mains du saint Pape, se retira ensuite sur le mont Soracte, où il bâtit un monastère en l'honneur de saint Sylvestre, et passa de là au mont Cassin, où il embrassa l'institut et la règle de Saint-Benoît. L'autre prince fut Rachis, roi des Lombards, qui, après avoir rompu la paix et mis le siége devant Pérouse, fut non-seulement détourné de son dessein par le pape Zacharie, mais encore si sincèrement converti à Dieu, que, sur ses avis, il descendit du trône et se réduisit volontairement à l'état d'une vie privée pour servir Dieu. L'impression que les remontrances du Saint firent sur son esprit, acheva ensuite l'ouvrage d'une conversion si rare et de si grand exemple. Rachis voulut tout quitter pour suivre Jésus-Christ ; mais sa femme, Thasie, et sa fille, Ratrude, touchées comme lui du mépris du monde, ne purent le quitter. Ils vinrent donc ensemble à Rome, où Zacharie donna la tonsure à Rachis avec l'habit monastique, que sa femme et sa fille prirent aussi de sa main, et il les envoya tous trois au monastère du mont Cassin.

Ce fut en ce même temps que Pépin, maire du palais, qui était le maître de la France, sous l'ombre et le nom de Childéric III, fit envoyer à Rome Burchard, évêque de Wurtzbourg, en Franconie, et son chapelain Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour consulter le saint Pape sur le dessein qu'avaient les Francs, de lui mettre la couronne sur la tête. Zacharie, songeant à procurer une puissante protection au Saint-Siége contre les Lombards avec lesquels les Romains ne pouvaient être en sûreté, ne se contenta point d'approuver le choix des Francs ; mais il exhorta encore secrètement Pépin à ne pas refuser une couronne que la Providence lui destinait si visiblement. La réponse qu'il fit à la consultation des seigneurs francs sur ce sujet, quoiqu'en termes généraux, servit beaucoup à les déterminer. Car, sans parler ni de déposer Childéric, ni d'élire Pépin, il leur manda que « le mieux était que celui qui avait toute la puissance fût roi ». Il n'en fallut point davantage à Pépin, qui sut bien faire valoir cette réponse du saint Pape. Chacun la prit pour une approbation, ou du moins pour un consentement ; on regarda l'élection de Pépin comme l'ouvrage du ciel ; il se fit sacrer l'année suivante à Soissons, par saint Boniface, archevêque de Mayence [1]. Cette onction royale ne se fit que le premier jour de mai ; et notre saint Pape était mort dès le

1. Certains historiens ont blâmé la conduite de saint Zacharie dans l'affaire de l'élection de Pépin, voici comment Rohrbacher raconte l'événement et répond à l'objection :

Vers l'an 750, saint Boniface envoya au pape Zacharie un saint prêtre, avec une lettre où il lui dit : « Je prie instamment Votre Sainteté et votre piété paternelle de recevoir avec bonté le porteur de cette

3 mars précédent, après dix ans, trois mois et quatorze jours de pontificat. Le jour de sa sépulture, qui se fit le 15 mars, dans l'église de Saint-Pierre, est celui auquel l'Eglise honore sa mémoire.

On le représente revêtant de l'habit religieux Rachis, roi des Lombards. Les Bollandistes ont donné son portrait dans leur volume supplémen-

lettre, nommé Lul, qui est un prêtre de mon clergé. Il a des affaires secrètes à communiquer de ma part à Votre Piété seule, tant de vive voix que par écrit ».

Parmi ces choses secrètes sur lesquelles saint Lul était chargé par saint Boniface de consulter le pape Zacharie de vive voix, et sur lesquelles le Pape donna, également de vive voix, sa réponse, on conjecture avec assez de fondement qu'il était question de ratifier et de clore une révolution politique qui se préparait depuis longues années parmi les Francs, savoir : un changement de dynastie. Dans l'origine, la couronne des Francs était plutôt élective qu'héréditaire. Childéric, père de Clovis, s'étant rendu odieux par ses débauches, les Francs le chassèrent du trône et du royaume, et choisirent unanimement pour roi le Romain Egidius, qui régna seul huit ans. Alors, ayant appris que Childéric était devenu plus sage, ils le prièrent de revenir de la Thuringe, où il s'était enfui, et le rétablirent dans la royauté; en sorte que lui et Egidius régnaient ensemble (Greg. Tur., l. II, c. 12). Ce fait, attesté par saint Grégoire de Tours, nous montre que, dans l'origine, les Francs pouvaient se choisir des rois non-seulement d'une autre famille, mais encore d'une autre nation. Depuis Clovis, qui avait eu la précaution de faire périr tous ses autres parents, on les choisissait parmi ses descendants. Ceux-ci, ayant promptement dégénéré et étant devenus tout à fait nuls, les Francs ne pouvaient-ils pas faire une seconde fois ce qu'ils avaient fait une première, se donner un roi d'une autre famille, ou même d'une autre nation? surtout un roi qui l'était déjà de fait, et auquel il ne manquait que le nom? Il est à croire que saint Boniface consulta confidentiellement le pape saint Zacharie sur cette question importante avant qu'on la lui proposât officiellement.

« L'an 751, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et le prêtre Fulrad, chapelain, furent envoyés à Rome au pape Zacharie, pour consulter le Pontife sur les rois qui existaient alors en France, et qui n'avaient que le nom de rois, sans aucune puissance royale. Par eux, le Pontife manda qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui avait la puissance souveraine; et ayant donné son autorisation, il ordonna que Pépin fût établi roi. L'année d'après, suivant la sanction du Pontife romain, Pépin fut appelé roi des Francs, sacré à cet effet de la main du saint Martyr, l'archevêque Boniface, et, selon la coutume des Francs, élevé sur le trône dans la ville de Soissons. Quant à Hildéric, qui portait le vain titre de roi, il eut les cheveux coupés et fut relégué dans un monastère ». Voilà en quels termes Eginhard, condisciple, puis secrétaire du fils de Pépin, Charlemagne, raconte la chose dans ses annales des Francs (Eginh., *Annal. ad an.* 749 et 750). Un auteur contemporain, le continuateur de Frédégaire, la rapporte en ces termes : « Alors, du conseil et avec le consentement de tous les Francs, et avec l'autorisation du Siége apostolique, l'illustre Pépin, par l'élection de toute la France, la consécration des évêques et la soumission des princes, fut élevé à la royauté, avec la reine Bertrade, selon les anciennes coutumes (Fredeg., *Contin. anno* 752) ». Les autres annales et chroniques rapportent la même chose que ces deux écrivains, et souvent dans les mêmes termes. Les annales de Xante, ville sur le Rhin, au-dessous de Cologne, disent plus brièvement : « Pépin, élu roi suivant la coutume des Francs, est sacré par saint Boniface, évêque de Mayence (Pertz., *Monumenta Germaniæ*, t. II, p. 221) ».

Maintenant, que penser de la conduite des Francs et de la décision du pape Zacharie? Nous citerons l'avis de trois hommes compétents. Voici comme Bossuet résume ce fait : « En un mot, le Pontife est consulté, comme dans une question importante et douteuse, s'il est permis de donner le titre de roi à celui qui a déjà la puissance royale. Il répond que cela est permis. Cette réponse, partie de l'autorité la plus grande qui soit au monde, est regardée comme une décision juste et légitime. En vertu de cette autorité, la nation même ôte le royaume à Childéric et le transporte à Pépin. Car on ne s'adressa point au Pontife pour qu'il ôtât ou qu'il donnât le royaume, mais afin qu'il déclarât que le royaume devait être ôté ou donné par ceux qu'il jugeait en avoir le droit (*Defensio*, l. II, c. 34) ».

Fénelon s'explique dans le même sens. Il reconnaît formellement que la puissance temporelle vient de la nation; il suppose que la nation a le droit d'élire et de déposer ses rois; car il observe que, dans le moyen âge, les évêques étaient devenus les premiers seigneurs, les chefs du corps de chaque nation pour élire et déposer les souverains (*Œuvr. comp. de Fénelon*. Versailles, t. XXII, p. 581). Il reconnaît que, pour agir en sûreté de conscience, les nations chrétiennes consultaient dans ce cas le chef de l'Eglise, et que le Pape était tenu de résoudre ces cas de conscience, par la raison qu'il est le docteur et le pasteur suprême. « Le pape Zacharie », dit-il, « répondit seulement à la consultation des Francs, comme le principal docteur et pasteur, qui est tenu de résoudre les cas particuliers de conscience, pour mettre les âmes en sûreté (*Ibid.*, t. II, p. 382) ». — « Ainsi l'Eglise ne destituait, ni n'instituait les princes laïques; elle répondait seulement aux nations qui la consultaient sur ce qui touche à la conscience, sous le rapport du contrat et du serment. Ce n'est pas là une puissance juridique et civile; mais seulement directive et ordinative, telle que l'approuve Gerson (*Ibid.*, t. II, p. 381) ».

Voilà ce que dit Châteaubriand, à la suite de Bossuet et de Fénelon : « Traiter d'usurpation l'avénement de Pépin à la couronne, c'est un de ces vieux mensonges historiques qui deviennent des vérités à force d'être redits. Il n'y a point d'usurpation là où la monarchie est élective, on l'a déjà remarqué; c'est l'hérédité qui, dans ce cas, est une usurpation. Pépin fut élu de l'avis et du consentement de tous les Francs : ce sont les paroles du premier continuateur de Frédégaire. Le pape Zacharie, consulté par Pépin, eut raison de répondre : Il me paraît bon et utile que celui-là soit roi qui, sans en avoir le nom, en a la puissance, de préférence à celui qui, portant le nom de roi, n'en garde pas l'autorité ». (*Etudes histor.*, t. III, p. 243).

taire de mai, et Ciaconius dans sa *Vie des Pontifes romains*. On préfère la gravure adoptée par les premiers à celle donnée par le second.

Voyez les lettres de saint Zacharie, t. VI, *Conc.* et les Pontificaux. Voyez aussi Fleury, t. IX, l. XLII, p. 349.

SAINT ARISTOBULE,

L'UN DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST, APÔTRE DE LA GRANDE-BRETAGNE (Ier siècle).

Saint Aristobule était frère de saint Barnabé. Il s'attacha à saint Paul et fut d'abord chargé d'une partie des fidèles de Rome [1]. Il fut ordonné par saint Pierre, chef de l'Eglise, évêque de toute la Grande-Bretagne, et accompagna cet apôtre dans son voyage aux îles Britanniques [2].

Les Anglais ajoutent qu'il était citoyen romain, comme saint Paul, et qu'il mourut martyr à Glaston.

LE BIENHEUREUX LOUIS MORBIOLE (fin du XVe siècle).

Il naquit à Bologne. Oubliant les principes chrétiens dans lesquels sa famille l'avait élevé, il se livra à tous les plaisirs et à tous les vices du monde. Chargé de dettes, il se vit obligé de quitter son pays et se rendit à Venise où les chanoines de Saint-Sauveur le reçurent par charité. Une maladie grave dont il fut atteint et la crainte des jugements de Dieu, furent les moyens dont le ciel se servit pour l'arrêter dans la voie du mal. Louis, sincèrement converti, retourna à Bologne, chargea son frère, auquel il abandonna sa part de biens, du soin de satisfaire ses créanciers, et entra dans le Tiers Ordre du Carmel. Il se montra à ses concitoyens revêtu d'une simple peau de brebis et les pieds nus et leur demanda pardon des scandales qu'il leur avait donnés. Sentant vivement le besoin de réparer d'une manière éclatante ses désordres, il parcourut l'Italie, tenant à la main un bâton au bout duquel était fixé un crucifix, et prêchant partout la pénitence avec un succès qui fit croire que Dieu l'avait suscité pour réformer les mœurs de ses contemporains. Sans demeure fixe, il couchait sur la terre. Dans la suite, un homme pieux le recueillit, mais le Saint ne voulut habiter d'autre réduit que le dessous d'un escalier : ce réduit fut plus tard changé en oratoire. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans. Son corps, d'abord enterré dans le cimetière de la cathédrale, fut au bout de dix mois inhumé dans l'église même, à cause des miracles qui bientôt illustrèrent son tombeau. Grégoire XVI a approuvé le culte qu'on lui rendait depuis le jour de sa mort, le 24 octobre 1842, en même temps que celui des bienheureux Roméo, Louis Rabata et Jacobin, tous de l'ordre du Carmel.

Bréviaire des Carmes.

1. Rom., XVI, 11, et *Annales* de Baronius, an. 58

2. Martyrologe d'Angleterre; *Annales de l'Eglise britannique*, an. 60, n. 9; *Histoire des soixante-douze Disciples*, par M. l'abbé Maistre.

XVIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le martyre de saint Cyriaque, diacre, qui, après avoir longtemps langui en prison, fut arrosé de poix fondue, étendu sur le chevalet, tiré violemment avec des nerfs, meurtri de coups de bâton, et eut enfin la tête tranchée avec Large, Smaragde et vingt autres, par l'ordre exprès de Maximien. Leur fête, cependant, se fait le 8 août, jour auquel leurs corps furent levés par le pape saint Marcel, et ensevelis honorablement. IVe s. — A Aquilée, la naissance au ciel de saint Hilaire, évêque, et de saint Tatien, diacre, lesquels, sous l'empereur Numérien et le président Béronius, après le supplice du chevalet et d'autres tourments, terminèrent leur martyre avec Félix, Large et Denis. 285. — En Lycaonie, saint Papas, martyr, qui, ayant été fouetté durement, déchiré avec les ongles de fer, contraint de marcher avec des souliers garnis de clous, la pointe en dedans, fut enfin lié à un arbre, et en mourant rendit fertile cet arbre auparavant stérile. IVe s. — A Anazarbe, en Cilicie, saint Julien, martyr, qui, après avoir été tourmenté très-longtemps sous le président Marcien, fut enfin enfermé dans un sac avec des serpents et jeté à la mer [1]. — A Ravenne, saint Agapit, évêque et confesseur [2]. 341. — A Cologne, saint HÉRIBERT, évêque, célèbre par sa sainteté. 1021. — En Auvergne, les obsèques de saint Patrice, évêque. — En Syrie, saint ABRAHAM, ermite, dont saint Ephrem, diacre, a écrit les actes. 370. — A Vicence, saint JEAN DE SORDI CACCIAFRONTÉ, évêque de cette ville. 1181.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lescar, en Béarn, saint JULIEN, premier évêque connu de ce siége. 400. — A Vienne, en Dauphiné, saint Ysice Ier, évêque de cette ville [3]. 480. — Ce même jour, la fête de saint Coloquil, que l'on croit avoir été un roi d'Angleterre et dont la châsse était en la grande église de Sens. — A Marchiennes, en Flandre, sainte EUSÉBIE, vulgairement Ysoie ou Ensoye, vierge, abbesse d'Hamage [4], dont un village du Beauvoisis, près de Breteuil, porte le nom. Vers 660. — Ce même jour, saint Dentelin, dont il y a une église au pays de Clèves et une chapelle à Sainte-Aldegonde d'Emerich. Son corps est honoré à Saint-Vincent de Soignies, en Hainaut [5]. VIIe s. — A Pithiviers, au diocèse d'Orléans, saint GRÉGOIRE, évêque de Nicopolis, en Arménie, qui quitta son évêché et

1. Voir les Actes de saint Julien dans les œuvres de saint Jean Chrysostome (traduction française de Bar-le-Duc, 11 vol. in-8°, hom. XLVII au peuple d'Antioche).

2. Un des onze évêques *colombins* de cette ville. Voir, sur l'expression *colombin*, saint Sévère, au 1er février.

3. Saint Ysice Ier (Esychius), évêque de Vienne, en Dauphiné, était sénateur de cette ville, lorsqu'il fut choisi pour succéder à saint Mamert, l'an 477. Il avait été engagé dans le mariage et avait deux fils : saint Avite, qui lui succéda sur le siége de Vienne, et saint Apollinaire, qui devint évêque de Valence. On croit que la bienheureuse Audence, son épouse, était morte lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat. Il mourut en 480 ; il a été surnommé le Grand, à cause de ses vertus, et aussi pour le distinguer d'un de ses successeurs du même nom. La fête de ce dernier se célèbre le 12 novembre.

4. Hamaye, Hamaige.

5. Saint Dentelin était fils de saint Vincent de Soignies et de sainte Vaudru, qui florissaient dans le Hainaut au VIIe siècle. On rapporte qu'il mourut à l'âge de sept ans et que le ciel attesta sa sainteté par des prodiges opérés à son tombeau.

Sa fête ne se célébrait autrefois, en Hainaut, que dans l'église des Chanoinesses de Sainte-Vaudru de Mons. Il était très-célèbre chez les Chanoines de Rees, qui faisaient sa fête le 14 juillet.

Saint Dentelin devint, depuis, patron de la ville de Rees, qui l'honore encore aujourd'hui le 14 juillet pareillement. On faisait aussi mémoire de lui, autrefois, le 16 mars, à Emmerich, sur le Rhin, dans la paroisse de Sainte-Aldegonde.

Saint Dentelin fut enterré à Soignies, à côté de son père, saint Vincent. On ne sait rien de plus à son endroit. On ignore quand et comment la ville de Rees s'est procuré ses reliques.

Fils d'un Saint et d'une Sainte ; neveu d'une autre Sainte, Aldegonde de Maubeuge ; frère de saint

vint en France pour y vivre dans la solitude ; ce qu'il fit avec tant de sainteté auprès de ladite ville, qu'il mérita de briller pendant sa vie et après sa mort par plusieurs miracles. XIe s. Sa fête est le 26 mars à Orléans. — Ce même jour, saint Hugues, abbé de Bonneval, en Dauphiné. Il mourut vers l'an 1189, après s'être montré le digne imitateur de saint Bernard qu'il avait pris pour modèle et dont il a écrit la vie. XIIe s. — A Tarbes, la fête de saint Orens, dont l'entrée au ciel est marquée au martyrologe romain le 1er mai. — A Alger, la fête de saint Marcel, martyr. Marcel était centenier dans la légion de Trajan. Un jour que ses compagnons d'armes cantonnés à Tanger sacrifiaient à Hercule, il jeta à terre les insignes de son grade et déclara vouloir renoncer aux honneurs militaires plutôt que de brûler de l'encens aux fausses divinités. Arrêté pour ce fait, il ne tarda pas à être décapité. — A Malines, la fête de la bienheureuse Pirronne, recluse du Tiers Ordre de Saint-François[1]. 1472.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Théophane, qui, de très-riche étant devenu pauvre moine de l'Ordre de Saint-Basile, fut détenu en prison pendant deux ans, par l'impie Léon l'Arménien, pour le culte des saintes images, puis déporté dans la Samothrace, y rendit l'esprit accablé de misères, et brilla par beaucoup de miracles ; son jour natal est le 12 mars. 818.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Chez ceux de Latran, sainte Fusque, vierge et martyre, qui, ayant beaucoup souffert pendant le règne de Dioclétien, sous le président Quintien, avec Maure, sa nourrice, fut enfin percée d'un coup d'épée, et consomma son martyre à Ravenne, le 13 février.

Martyrologe de Saint-Benoît. — Auprès de Sublac, le bienheureux LAURENT DE FANELLO, ermite, surnommé LORICAT, honoré encore le 16 août.

Martyrologe de Vallombreuse. — Le bienheureux TORELLO ou VICTORELLO, c'est-à-dire PETIT VICTOR, ermite et confesseur de notre Ordre. 1282.

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Jean de Dien, confesseur, qui s'envola au ciel le 8 mars.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — A Sienne, le bienheureux PIERRE TECELANO, confesseur, du Tiers Ordre de notre père saint François, qui, remarquable par son amour de la pauvreté, par sa charité envers les pauvres et par son humilité, en même temps qu'illustre par le don de prophétie et la gloire des miracles, s'endormit dans le Seigneur le 4 décembre 1289. Pie II proclama sa sainteté, et le pape Pie VII permit de célébrer sa fête avec messe et office. 1802. — De même dans l'Ordre Séraphique des Mineurs conventuels, chez les religieuses de Sainte-Claire et chez les Tertiaires de l'un et l'autre sexe.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Césarée, en Palestine, saint Romain, diacre. — Chez les Grecs, sainte Euphrasie, martyre. — En Angleterre, sainte Colombe, vierge et martyre. On croit qu'elle fut une des compagnes de sainte Ursule. — A Cyzique, en Asie, sainte Stratonice et saint Séleucus, martyrs[2]. 297. — A Samosate, les sept bienheureux martyrs Hipparque, Jacques, Romain, Lollien, Philotée, Paragrus et Habibus qui furent crucifiés et étranglés sur la croix. Persécution de Maximien[3]. 297. — A Terracine, en Italie, les saints Valentin, évêque de cette ville, et Damien, son diacre, martyrs. Vers 312. — En Asie, saint Aninas, thaumaturge et anachorète, qui vécut sur les bords de l'Euphrate, ayant avec lui deux lions dociles. — Dans l'Hellespont, avec saint Abraham, ermite, mentionné plus haut, sainte MARIE, sa nièce, qui est fêtée en même temps que lui et lui dut sa conversion. 375-376. — En Irlande, saint Finian, qui fut abbé du monastère de Surden, bâti par saint Colomban, illustre par la patience héroïque avec laquelle il supporta les douleurs d'une maladie cruelle, d'où lui vint le nom de *Lobhar* ou *Lépreux*. Vers 610. — En Ecosse, saint Boniface, surnommé Quiritinus, légat du Pape chez les Pictes. VIIe s. — A Vicence, en Italie, le bienheureux Jean, évêque et martyr. 1181. Il fut assassiné par un des feudataires de l'évêché qui retenait injustement une terre de l'église et que le Pasteur du troupeau avait retranché du nombre des brebis. — A Marlagne et Bois-Villiers, dans la province de Namur, en Belgique, le bienheureux Héribert, ermite, distinct

Landric, de sainte Aldétrude et de sainte Madelbarte, on a sans doute considéré, pour mettre Deutelin au nombre des Saints, que Dieu n'avait voulu excepter personne d'une famille aussi extraordinairement remarquable.

Pour d'autres enfants non Martyrs honorés d'un culte public, voir sainte Reinewinde au 15 juillet, saint Ludre au 4 novembre.

1. Voir, dans notre *Palmier séraphique*, t. III, l'intéressante vie de sainte Pétronille ou Pirrone, et celle de la bienheureuse comtesse Béatrix Rosconi.

2. Actes des martyrs, III, 195. — 3. Voir leurs actes dans Assemani, *Actes* III, 248.

de son homonyme l'archevêque de Cologne, fêté le même jour. Vers le XIIIe s. — A Andréove, en Pologne, saint Vincent Kadlubeck, évêque de Cracovie et ensuite religieux cistercien, dont la naissance au ciel est le 8 mars. Ennemi déclaré des mœurs corrompues, il fit refleurir la religion et remit la piété en honneur. Son zèle le porta à propager la foi parmi les peuples du Nord. Il n'était pas moins recommandable par sa compassion pour les pauvres. Plein de respect pour les temples de Dieu, il les dota avec son patrimoine. Sa dévotion envers la Sainte Eucharistie le porta à fonder une lampe qui devait être continuellement allumée devant l'autel du Saint Sacrement dans la cathédrale de Cracovie. Il édifiait son diocèse depuis dix ans, lorsqu'il se dépouilla des marques de la dignité épiscopale et partit pieds-nus pour le monastère d'Andréove, où il mourut saintement le 8 mars 1223. Clément XIII approuva son culte en 1764. — A Sienne, le bienheureux Pierre, ouvrier peignier, dont la mort est marquée au 4 décembre. — A Milan, la bienheureuse Béatrix Casate, épouse du comte Franchino Rusca, morte en 1490. On l'honore à Milan, en ce jour. — A Saint-Damien, près d'Assise, la bienheureuse Benedetta ou Benoîte, abbesse de ce monastère de Clarisses. Elle succéda à sainte Claire, en 1253, et marcha sur les traces de l'illustre fondatrice à l'école de laquelle elle avait été formée. — A Amsterdam, en Hollande, fête des miracles du Très-Saint Sacrement établie en commémoration d'une foule de prodiges que la miséricorde divine y a opérés par la vertu de *Jésus au Sacrement*. En 1345, une hostie, portée à un malade et jetée au feu, apparaît toute lumineuse au milieu des flammes et sans aucune altération. En 1352, un incendie qui consume la moitié de la ville d'Amsterdam et détruit la chapelle élevée par la piété des habitants à l'hostie miraculeuse, respecte le vase qui la contient et même le pavillon de lin dont le ciboire était couvert. Le sanctuaire, où reposait autrefois l'hostie miraculeuse, était un lieu de réconciliation pour les pécheurs, de consolation pour les affligés, d'affranchissement pour les captifs, de secours pour les délaissés, de santé pour les malades.

SAINT ABRAHAM, SOLITAIRE ET PRÊTRE

ET SAINTE MARIE, PÉNITENTE, SA NIÈCE

370 et 375. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Orient : Valens.

> C'est un devoir pour tout chrétien de travailler à la conversion des pécheurs, parce que *tous participent au sacerdoce de Jésus-Christ avec mission de propager l'Evangile.* *I Pet.*, II, 9.

Abraham naquit, en l'année 300, à Chidane, en Mésopotamie, près de la ville d'Edesse. A peine fut-il en âge de se marier, que ses parents, qui étaient fort riches, et qui le regardaient comme le principal héritier de leurs biens, lui présentèrent une fille de noble naissance et bien dotée.

Il n'avait guère dessein de l'épouser ; mais, n'osant pas s'opposer à leur volonté, il leur laissa conclure l'affaire. On célébra donc les noces, ce qui se passa en fêtes et en festins qui durèrent sept jours selon l'usage d'alors. Mais au septième jour, qu'il devait consommer le mariage, il sentit son âme pénétrée d'un vif rayon de la grâce, et il en fut si vivement touché, qu'il quitta son épouse, sortit de sa maison et alla se cacher dans une cellule qu'il trouva vide, à trois quarts de lieue de la ville. Là, livrant son cœur en liberté à l'onction intérieure dont le Saint-Esprit, qui lui avait servi de guide dans sa retraite, l'avait rempli, il rendit grâces au Seigneur avec une sainte allégresse, et ne songea qu'à le glorifier. La surprise de ses parents et de tous ses voisins ne saurait être exprimée. Ils le cherchèrent de tous côtés, et enfin au bout de dix-sept jours, ils le découvrirent en prières, et furent dans un étonnement dont ils ne pouvaient presque revenir. « Pourquoi vous étonnez-vous de me voir ici ? » leur dit alors le Saint, « admirez plutôt la

faveur que Dieu m'a faite de me retirer du bourbier du péché, et priez-le qu'il m'accorde la grâce de porter jusqu'à la fin le joug si doux de son service, qu'il a bien voulu m'imposer sans avoir égard à mon indignité, et que j'accomplisse fidèlement tout ce qu'il demande de moi ». Ils ne le pressèrent pas davantage, et consentirent à ce qu'il suivît sa vocation ; mais il les pria en même temps de ne pas venir l'interrompre dans ses exercices sous prétexte de lui faire des visites, et quand ils se furent retirés, il fit boucher la porte de sa cellule et ne laissa qu'une fort petite fenêtre, par où il recevait à certains jours ce qu'on lui apportait pour sa nourriture.

Il entreprit ainsi l'œuvre de sa perfection avec une ardeur admirable, et, secouru par la grâce du Seigneur, il faisait tous les jours de nouveaux progrès par le renoncement entier à toutes les satisfactions des sens, par les veilles, l'oraison, les larmes de la sainte componction, ainsi que par la pratique de l'humilité et de la charité. Aussi, quoiqu'il demeurât enfermé dans sa cellule, l'éclat de sa sainteté ne tarda pas de paraître au dehors. Le bruit en augmenta insensiblement, et ceux qui en entendirent parler s'empressèrent de le venir voir pour s'assurer par eux-mêmes du bien qu'ils en avaient ouï dire, et pour trouver auprès de lui de quoi s'instruire et s'édifier en même temps. Il parut bien que c'était Dieu qui les lui amenait ; car l'ayant placé dans ce lieu comme une lumière dont il voulait se servir pour éclairer les autres, il lui accorda le don de conseil et de sagesse avec abondance, ce qui faisait qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre parler des choses célestes.

Il y avait dix ans qu'il avait renoncé au monde quand il apprit que ses parents étaient morts et qu'il avait hérité de leurs biens, qui étaient considérables. Son cœur était trop bien dégagé de l'affection des richesses périssables pour penser à les reprendre. Il pria donc un ami, dont il connaissait la probité, d'en faire la distribution aux pauvres et aux orphelins, et se reposa entièrement sur lui de cet office de piété, afin de n'être pas interrompu par ce soin dans l'exercice de la prière, après quoi il ne s'en embarrassa pas davantage.

Ce sacrifice fut pour lui comme un nouvel engagement qu'il prit de se détacher toujours plus des choses de la terre, et de s'animer par un nouveau zèle à s'enrichir du trésor des vertus. Il n'avait autre chose qu'un manteau, une tunique de poil de chèvre, un plat pour manger, et une natte de jonc pour se coucher, encore couchait-il souvent sur la terre nue ; et par un si grand dépouillement, son âme prit un plus grand essor pour s'élever à Dieu par les degrés des vertus. Mais on peut dire qu'il vola plutôt qu'il ne monta par degrés, tant les progrès qu'il fit dans la perfection furent extraordinaires.

Il faut lire ce qu'en dit saint Ephrem, ce témoin fidèle et véritable de son éminente piété, et qui lui était uni par les liens d'une sainte amitié : « Il ne se relâcha jamais en rien », dit-il, « depuis qu'il eut embrassé la vie solitaire. Il ne passa pas un seul jour sans verser des larmes. On ne le vit jamais sourire. Il regardait chaque jour comme celui de sa mort ».

« Mais voici », continue saint Ephrem, « ce qui est encore plus digne d'admiration : c'est que dans une vie si austère il conserva toujours un visage frais, un air agréable, un corps sain et vigoureux, bien qu'il fût d'un tempérament délicat, comme s'il n'eût point fait de pénitence, tant l'onction de la grâce le fortifiait et le soutenait dans toutes ses actions, et tant elle communiquait de joie spirituelle à son âme. Enfin, ce qu'on doit encore admirer en lui, c'est qu'il ne changea jamais, durant cinquante ans, la robe

de poil de chèvre dont il était vêtu, et que même elle servit à d'autres après sa mort ».

Nous avons dit que l'odeur de ses vertus attirait de tous côtés quantité de monde à sa cellule. Saint Ephrem nous apprend encore comment il les recevait, les instruisait, les consolait et les animait à travailler à leur salut. « Son humilité », dit-il, « était des plus profondes, et il avait une égale charité pour tout le monde. Il n'y avait point chez lui d'acception de personne. Il ne préférait point les riches aux pauvres, ni les grands aux petits ; mais il avait pour tous le même zèle et la même tendresse chrétienne, et les révérait tous également en Jésus-Christ. Il ne reprenait personne avec aigreur, et ne savait ce que c'était que d'employer des paroles dures ; mais tous ses discours étaient assaisonnés du sel de la charité et de la douceur. Aussi ne s'ennuyait-on point de l'entendre ; et en considérant la sainteté qui éclatait sur son visage, on se sentait pressé d'un plus grand désir de le voir souvent ».

L'incomparable Abraham, cet homme de pénitence, de prière et de charité, s'exerçait ainsi dans ces vertus, renfermé dans son étroite cellule, quand la Providence voulut faire éclater son zèle, son amour et sa patience par une mission à laquelle il l'appela, et qui n'exigeait rien moins qu'une vertu aussi ardente, aussi ferme, aussi inébranlable que la sienne. Il y avait dans le diocèse d'Edesse un grand village dont tous les habitants étaient idolâtres, et si fort attachés à leurs superstitions, qu'ils n'avaient jamais voulu écouter ni les prêtres et les diacres que l'évêque leur avait envoyés, ni plusieurs solitaires qui avaient voulu entreprendre de les convertir. Au contraire, comme ils ajoutaient la cruauté à leur aveuglement, la charité de ces missionnaires n'avait abouti qu'à exciter leur fureur, et à se faire chasser sans avoir rien pu gagner sur leur cœur.

C'était pour l'évêque de la ville un grand sujet d'affliction, d'avoir fait jusqu'alors inutilement de si fréquentes tentatives pour les amener à la foi de Jésus-Christ. Un jour qu'il avait assemblé son clergé, le discours tomba sur la vertu de saint Abraham, que l'on commença à louer comme il le méritait. Alors Dieu inspira la bonne pensée à l'évêque de l'envoyer à ces païens comme un des plus grands serviteurs de Dieu qu'il connût, et comme le plus propre à ramollir la dureté de leur cœur par sa charité et par sa patience. Tous les ecclésiastiques applaudirent à ce choix, de sorte qu'il se leva sur-le-champ et se rendit avec eux à la cellule du serviteur de Dieu. Après l'avoir salué, il lui parla de ces idolâtres, et lui déclara l'intention qu'il avait de l'ordonner prêtre et de l'envoyer dans leur bourg pour travailler à leur conversion.

Abraham était bien éloigné de fuir la peine, lui qui mettait ses délices dans la pénitence ; mais son humilité cachait tellement ses vertus à ses yeux, qu'il ne savait voir dans lui-même que des misères et des faiblesses. Ainsi, la proposition de l'évêque l'effraya et le rendit tout triste. « Je vous conjure, mon saint Père », lui dit-il, « de considérer que je ne suis qu'un homme vil, très-incapable d'entreprendre une affaire de cette importance ; c'est pourquoi je vous supplie plutôt de me laisser pleurer mes péchés ». « Dieu vous y rendra propre par sa grâce », lui dit l'évêque, « ainsi ne faites point difficulté de vous soumettre ». — « Je vous supplie », répliqua Abraham, « d'avoir pitié de ma faiblesse et de souffrir que je continue de pleurer mes péchés ». — « Mais quoi ! » lui dit alors l'évêque, « vous avez tout quitté, vous avez abandonné le siècle et tout ce que vous y pouviez prétendre, vous êtes crucifié au monde, et vous n'auriez pas encore acquis la vertu

d'obéissance ? » — « Hélas ! mon Père », lui répondit Abraham en versant beaucoup de larmes, « que suis-je autre chose qu'un chien mort ? et quelle est la vie que je mène pour vous avoir fait juger que j'étais propre pour une si grande entreprise ? » — « Ici », lui dit l'évêque, « vous ne vous occupez que de votre propre salut, et là vous pourrez, avec le secours du Seigneur, convertir beaucoup d'âmes et les sauver. Considérez donc bien en vous-même comment vous pouvez obtenir une plus grande récompense, si ce sera ici, ou là ; si ce sera en vous sauvant vous seul, ou en sauvant plusieurs autres avec vous ? » Alors ce saint homme répondit en continuant de pleurer : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ; je suis prêt de vous obéir et d'aller où vous m'ordonnerez ».

L'évêque le conduisit donc à la ville, l'ordonna prêtre, et le fit conduire au bourg des païens. C'était environ l'an 330. Abraham en y allant tenait son cœur élevé à Dieu et lui disait : « O Dieu plein de bonté et de clémence, jetez les yeux sur ma faiblesse et mon insuffisance pour un si grand ministère, et envoyez-moi votre secours d'en haut, afin que votre saint nom soit glorifié ». Et lorsqu'il fut entré dans le bourg, n'y voyant partout que des marques d'idolâtrie, et un peuple livré entièrement à ses abominations, il leva les yeux au ciel en jetant de profonds soupirs accompagnés de larmes, et dit à Dieu : « Vous êtes seul impeccable, vous êtes seul miséricordieux, seul clément, seul la bonté même ; ne rejetez point l'ouvrage de vos mains ».

Comme il restait encore quelque chose de la distribution de ses biens, il envoya à l'ami fidèle qu'il en avait chargé, de le lui faire tenir, et se servit de cet argent pour bâtir une église fort belle et fort ornée. Soit que Dieu par une force secrète empêchât les idolâtres de s'y opposer, soit qu'ils ne l'osassent pas, parce qu'il était appuyé de l'autorité des magistrats, et peut-être aussi de quelque rescrit de l'empereur Constantin que l'évêque avait obtenu, cette église fut conduite en peu de temps à sa perfection, et les païens venaient tous les jours la voir par curiosité. Quand donc elle fut achevée, il y faisait à Dieu de longues prières pour le peuple dont sa Providence lui avait confié le soin.

Jusqu'alors il avait passé au milieu des idoles sans rien dire, se contentant de gémir et de prier ; mais enfin, animé d'un saint zèle, et autorisé par l'esprit de Dieu autant que par les lois que Constantin le Grand avait déjà fait publier (car ceci se passa sous son règne entre l'an 330 et l'an 334), il renversa tous les autels et brisa toutes les idoles du lieu. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des habitants : ils se jetèrent sur lui, le fouettèrent et le chassèrent du bourg ; mais il revint dans la nuit, rentra dans l'église, et plus touché de leur dureté que de tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir, il continua de solliciter pour eux avec beaucoup de larmes la miséricorde de Dieu.

Le lendemain, les païens furent étrangement surpris de le retrouver dans l'église en prière. Ils ne pouvaient presque revenir de leur étonnement. Il en prit occasion de les exhorter à renoncer enfin à leurs superstitions ; mais au lieu de l'écouter, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, le battirent cruellement, le traînèrent par les pieds avec une corde hors du bourg, l'accablèrent de coups de pierre, et se retirèrent en le croyant mort. Aussi était-il presque sans vie ; mais il reprit ses esprits au milieu de la nuit, et s'adressant à Dieu du fond de son cœur, il lui dit en gémissant et en pleurant beaucoup : « Pourquoi, Seigneur, dédaignez-vous ma bassesse ? pourquoi détournez-vous vos yeux de moi ? pourquoi rejetez-vous les désirs de

mon cœur ? pourquoi méprisez-vous l'ouvrage de vos mains ? Je vous supplie, ô Dieu d'une infinie bonté, de jeter des regards de miséricorde sur ce pauvre peuple. Faites-lui la grâce de vous connaître, et de croire qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous ».

Après cette prière, Dieu lui rendit ses forces pour retourner à l'église et y chanter ses louanges ; et les païens y étant revenus au point du jour, furent plus étonnés que jamais de l'y retrouver. Leur rage se ralluma, et l'ayant pris, ils le traitèrent aussi cruellement que le jour précédent. Enfin leur persécution dura trois ans, et pendant ce temps-là il n'est point de mauvais traitement qu'ils ne lui fissent endurer. Mais soit qu'on le battît, qu'on lui fît mille outrages, qu'on le traînât, qu'on l'accablât de coups de pierre, qu'on lui fît souffrir la faim et la soif, et tous les maux qu'ils pouvaient imaginer pour l'obliger à se retirer, il parut comme un diamant, sans jamais s'ébranler ni se laisser abattre, sans même témoigner aucun mouvement de colère ni d'indignation contre eux ; au contraire, plus ils le persécutaient, plus sa charité envers eux, comme un brasier qu'on ne peut éteindre, prenait des accroissements. Tantôt il les exhortait avec zèle ; tantôt il les avertissait avec douceur ; tantôt il leur donnait de grands témoignages de tendresse et d'affabilité : il traitait les vieillards comme ses pères, les moins âgés comme ses frères, et les plus jeunes comme ses enfants, quoique de leur côté ils ne cessassent de le mépriser, de lui dire des injures et de lui faire mille outrages.

Enfin le jour de la miséricorde arriva. Dieu exauça les prières, les larmes et les souffrances de son serviteur, et le dédommagea par l'entière conversion de ce peuple, des peines qu'il avait endurées jusqu'alors. Voici comment saint Ephrem raconte ce merveilleux changement : « Tous les habitants du bourg étant un jour assemblés, ils se mirent à parler du Saint, et se dirent les uns aux autres dans un sentiment d'admiration : Vous voyez que malgré tous les maux que nous lui avons fait souffrir, bien loin de nous abandonner, il a persisté à demeurer ici, sans avoir jamais dit à qui que ce soit aucune parole fâcheuse, ni avoir aucune aversion contre nous, bien loin de là : il a souffert avec une patience inaltérable nos persécutions, et en a même témoigné de la joie. Assurément il n'aurait pu supporter ces choses si le vrai Dieu n'était avec lui, et si ce qu'il nous dit du royaume du ciel et des supplices éternels n'était véritable. Et comment lui seul aurait-il pu renverser et briser tous nos dieux, sans qu'ils s'en fussent vengés contre lui par de terribles châtiments, s'ils en avaient eu le pouvoir ? Il faut donc que ce soit ici le serviteur du seul vrai Dieu, et que tout ce qu'il nous a dit vienne de lui et soit véritable ; ainsi nous devons croire au Dieu qu'il nous prêche.

« Ce sentiment fut reçu de tous ; et sur-le-champ ils allèrent trouver le Saint à l'église en criant de toutes leurs forces : « Gloire soit rendue au Dieu du ciel qui nous a envoyé son serviteur pour nous délivrer de l'erreur et pour nous sauver ». Quelle fut la joie de ce saint homme quand il les vit venir et les entendit crier ainsi ? Comme les fleurs qui ont été nourries de la rosée du matin ont les couleurs plus vives, tel parut aussi le visage de l'homme de Dieu.

« Les voyant si bien disposés, il les baptisa tous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, au nombre de mille personnes. Depuis ce temps-là il leur lisait tous les jours assidûment la sainte Ecriture, et les instruisait des principes de la foi, de la justice chrétienne et de la charité ».

Il passa encore un an entier avec eux après qu'ils eurent reçu le saint baptême, les instruisant jour et nuit pour les fortifier dans la piété; après quoi, présumant qu'ils étaient bien affermis dans la foi, et qu'ils aimaient Dieu dans la sincérité de leur cœur, et voyant d'ailleurs l'affection et la vénération extraordinaires qu'ils avaient pour lui, il commença de craindre que ce ne lui fût une occasion de se relâcher dans sa manière de vie et de s'engager trop dans les sollicitudes du siècle sous prétexte de leur donner ses soins. Ce qui fait voir combien son zèle était pur, et combien son humilité, qui le portait ainsi à se défier de lui-même, était sincère : grand exemple pour les personnes appliquées au ministère extérieur du salut des âmes, qui leur apprend à n'y chercher que la gloire de Dieu, et à se conduire avec une sainte défiance d'eux-mêmes.

Ces considérations déterminèrent donc ce saint homme à céder à d'autres le champ du Seigneur qu'il avait si heureusement défriché et cultivé avec tant de travail pour rentrer dans sa solitude, quand il eut jugé qu'il avait rempli suffisamment sa mission. Il se leva au milieu de la nuit : après avoir longtemps prié, il sortit secrètement du bourg, lui donna sa bénédiction en faisant trois signes de croix, et se retira dans un autre lieu où il se cacha le mieux qu'il put.

On peut juger de la douleur des fidèles quand, le jour étant venu, ils ne le trouvèrent plus dans l'église. Ils se répandirent aussitôt partout comme des brebis errantes, pour découvrir où il pourrait s'être caché, appelant leur saint pasteur par leur douleur et par leurs larmes, et faisant retentir tous les lieux de leurs lamentations; mais n'ayant pu le trouver, ils eurent recours à l'évêque, et lui racontèrent ce qui était arrivé. L'évêque n'en fut pas moins affligé qu'eux, et il envoya incessamment des gens partout pour le chercher comme on chercherait une pierre précieuse. Enfin, ceux qu'il avait envoyés étant retournés sans avoir pu le découvrir, il alla lui-même au bourg avec son clergé, où après un discours qu'il fit au peuple assemblé pour tâcher de le consoler, voyant combien ils étaient affermis dans la foi et dans la charité, il choisit ceux d'entre eux qu'il jugea les plus propres aux fonctions ecclésiastiques, en ordonna les uns prêtres, les autres diacres, et les autres lecteurs.

Saint Abraham apprit avec beaucoup de joie ce que l'évêque avait fait, et en rendit à Dieu de grandes actions de grâces; après quoi ne craignant plus qu'on mît des obstacles à sa retraite, il se retira dans sa cellule. Il en fit bâtir une seconde qui touchait la sienne, laquelle étant comme une cellule extérieure, rendait la sienne plus propre au recueillement et favorisait par là davantage son amour pour la vie de prière et de contemplation qu'il voulait mener. Mais les gens du bourg qu'il avait convertis ne l'eurent pas plus tôt su, qu'ils y vinrent pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de le revoir, le regardant toujours comme leur guide dans la voie du salut, et recourant à lui avec une confiance filiale, ainsi que des enfants à leur père, pour recevoir ses instructions et s'édifier.

Le démon, qui dès le commencement s'est déclaré l'ennemi de la vertu, plus irrité que jamais contre Abraham qui avait remporté sur lui tant de victoires par sa patience invincible, et lui avait enlevé tant d'âmes, vint l'attaquer plusieurs fois visiblement, soit pour l'obliger de se relâcher de sa pénitence, soit tout au moins pour troubler sa retraite en lui causant de la frayeur. Il lui apparut tantôt en répandant au milieu de la nuit un faux éclat, comme si c'était une lumière céleste, et en lui faisant entendre la voix de plusieurs personnes, qui lui donnaient de grandes louanges et le

félicitaient de ses victoires ; tantôt en feignant de vouloir renverser sa cellule pour l'écraser sous ses ruines ; tantôt en lui faisant paraître comme une grande troupe de gens qui s'exhortaient les uns les autres avec de grands cris à le lier et à le jeter dans une fosse profonde, et tantôt en faisant paraître à ses yeux divers autres fantômes, soit lorsqu'il priait, soit lorsqu'il prenait son petit repas. Mais le Saint, qui avait mis toute sa confiance en Jésus-Christ, ne se troublait point de ses prestiges ; il méprisait son ennemi, bien loin de craindre sa puissance et sa malice ; il le combattait par les passages de la sainte Ecriture et en invoquant le secours du Seigneur.

« Mais je veux », continue le même saint Ephrem, « vous parler encore d'un trait de sa vie des plus dignes d'admiration, qui lui arriva dans sa vieillesse, et qui, en mettant dans un nouveau jour la grandeur de sa charité, peut servir aux personnes spirituelles d'un exemple très-utile et très-propre en même temps à leur inspirer des sentiments d'une sainte componction ». C'est l'histoire de sa nièce, de l'innocence dans laquelle il l'avait conservée, de la chute qu'elle fit, de son retour à Dieu, de sa pénitence et de sa bienheureuse fin.

Il avait eu un frère dans le monde qui laissa en mourant une fille orpheline nommée Marie, que ses amis lui amenèrent âgée seulement de sept ans. Il s'en chargea donc dans l'unique intention de l'élever dans la piété, par laquelle il la pût rendre digne des biens célestes, et ne lui désirant que cette unique possession, il fit distribuer aux pauvres les richesses que son père lui avait laissées, et la fit mettre dans une cellule proche de la sienne, d'où il l'instruisait par une petite fenêtre qu'il avait percée. Il lui fit apprendre le psautier et les autres livres de la sainte Ecriture ; il la faisait veiller pour louer Dieu avec lui et lui faisait chanter des psaumes ; il lui fit pratiquer la mortification, et la forma si heureusement à la piété, qu'elle fit des progrès merveilleux, aimant son état et en faisant les délices de son cœur comme son saint oncle, et ornant à son exemple son âme de toutes les vertus.

Abraham, de son côté, ne cessait de prier le Seigneur avec larmes qu'il daignât la conserver dans son innocence et empêcher que son cœur ne s'engageât dans l'affection des choses de la terre. Elle le conjurait aussi souvent de demander à Dieu de la préserver des piéges du démon et de ses mauvaises suggestions. Ainsi elle s'avançait avec une sainte allégresse dans le service et l'amour de son Dieu, et gardait fidèlement la règle que son oncle lui avait prescrite. Ce saint homme était comblé de joie de la voir persévérer si constamment dans son genre de vie, et du progrès qu'elle faisait dans la parfaite charité. Saint Ephrem joignait aussi ses instructions à celles de son oncle, et pendant vingt ans elle se conserva comme une chaste colombe et un agneau sans tache.

Mais le démon ne put souffrir davantage de se voir vaincu par une si belle vertu, sans faire enfin éclater sa rage contre elle. Il dressa donc ses filets pour la surprendre, ou afin de pouvoir au moins distraire son bienheureux oncle, par l'affliction qu'il lui causerait, de l'union si étroite qu'il avait toujours avec Dieu. Comme il employa contre nos premiers parents la ruse du serpent pour les retirer du jardin de délices et les faire passer dans une terre qui ne leur produisait que des ronces et des épines, ainsi il trouva un instrument de perdition pour le faire servir à son pernicieux dessein contre cette pieuse vierge. Cet instrument fut un faux moine, qui venait quelquefois voir saint Abraham sous prétexte de s'instruire auprès de lui

dans les devoirs de son état, mais qui jeta malheureusement de mauvais regards sur sa nièce, et se laissa éblouir par sa beauté, qui était très-grande, de sorte qu'il ne venait plus que pour la voir, couvrant toujours ses coupables intentions du prétexte de parler à l'homme de Dieu.

Il eut à lutter pendant un an entier contre sa vertu ; mais enfin il s'y prit avec tant d'artifice, qu'à la fin de ce temps Marie l'écouta.

Le démon, qui lui avait fasciné les yeux en ramollissant son cœur pour l'empêcher de voir le précipice où elle allait se perdre, lui en fit voir alors toutes les horreurs et la profondeur, afin d'achever de l'accabler par le désespoir. L'esprit de Marie, qui s'élevait à Dieu avec tant de facilité, fut tout à coup couvert d'épaisses ténèbres ; sa belle âme, qui goûtait Dieu avec tant de paix et de douceur, se trouva comme métamorphosée en démon par l'horrible laideur qu'elle contracta et par le trouble affreux dont elle se sentait cruellement agitée. Alors se livrant tout entière à ses remords, et à la frayeur que lui causait son péché, elle déchira son cilice et se meurtrit le visage de coups : son désespoir allait même jusqu'à vouloir se tuer. « C'en est fait », disait-elle en poussant de grands cris, « je dois me regarder comme morte ; j'ai perdu tout le temps que j'avais passé jusqu'à présent dans la pratique de la vertu ; j'ai perdu mes travaux ; j'ai perdu le fruit de mes larmes, de mes veilles, des saints cantiques dans lesquels je passais une partie de la nuit ; j'ai couvert mon âme d'infamie, je lui ai donné la mort, je l'ai rendue le sujet de la risée des démons. Quelle affliction pour mon saint oncle ! De quoi m'ont servi ses avis et ceux d'Ephrem, quand ils me disaient si souvent de me conserver pure, et que j'avais un Epoux immortel, qui est aussi jaloux de la modestie qu'il est saint ? Comment oserai-je encore me présenter à cette fenêtre, d'où il me donnait ses instructions ? N'en sortirait-il pas une flamme pour me dévorer ? Il vaut donc bien mieux, puisque je suis morte à Dieu et qu'il ne me reste aucun espoir de salut, que j'aille dans un pays où je ne sois connue de personne ».

Tels furent les sentiments auxquels se livra, selon saint Ephrem, cette fille déchue de sa vertu, et elle ne les exécuta que trop ; car au lieu d'avouer sa faute à son oncle, qui l'aurait aidée à s'en relever et à faire pénitence, elle ne pensa plus qu'à le fuir, et elle s'en alla dans une ville où elle s'abandonna entièrement au péché. Dieu fit connaître en même temps dans une vision à saint Abraham la chute de sa nièce. Il lui sembla voir un dragon monstrueux qui était venu avec d'horribles sifflements à sa cellule et y avait englouti une colombe, après quoi il était retourné dans son antre. Il crut d'abord que c'était le présage de quelque persécution contre l'Eglise, et pria beaucoup pour recevoir là-dessus de nouvelles lumières. Il n'en eut point d'autre, si ce n'est que deux jours après il vit encore en songe ce dragon, et que lui ayant écrasé la tête avec ses pieds, il l'avait forcé de vomir la colombe, et l'en avait retirée vivante.

Il s'éveilla là-dessus, et appela sa nièce en lui demandant pourquoi il ne l'avait pas entendue depuis deux jours chanter les louanges de Dieu ; mais n'ayant point de réponse, il lui fut aisé de faire l'application de la vision qu'il avait eue, et ne douta plus du malheur qui lui était arrivé. « Ah ! » s'écria-t-il en gémissant et en répandant des larmes en abondance, « que je suis malheureux ! Un loup cruel a enlevé ma brebis ; ma fille a été faite captive ». Ensuite poussant ses cris vers le ciel : « Jésus, Sauveur du monde », dit-il, « redonnez-moi Marie, ma brebis, et ramenez-la dans votre bergerie, afin qu'en ma vieillesse je ne descende point dans le tombeau avec ma douleur. Ne méprisez pas, mon Dieu, la prière que je vous adresse ;

faites que j'éprouve bientôt l'effet de votre miséricorde, en retirant de la gueule de ce dragon ma fille qui vit encore ».

Les deux jours d'intervalle qui s'écoulèrent depuis la première jusqu'à la seconde vision représentèrent, dit saint Ephrem, les deux années que cette fille infortunée persévéra dans le désordre. Son saint oncle les passa dans des larmes et des prières continuelles qu'il fit pour sa conversion. Ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'il apprit l'endroit où elle s'était retirée et la vie qu'elle y menait. Il ne s'en rapporta pas tout à fait aux premières nouvelles qu'on lui en donna ; mais il pria un de ses amis de se transporter sur le lieu pour mieux s'assurer de la vérité. Il le fit, et à son retour il lui certifia tout ce qu'on lui en avait déjà dit. Le Saint le pria encore de lui apporter un habit de cavalier et de lui amener un cheval ; et ayant mis sur sa tête un de ces grands chapeaux qui couvrent aussi le visage, afin de n'être point reconnu, il partit dans cet équipage, et se rendit à l'hôtellerie où on lui avait dit que sa nièce était logée. Il jetait les yeux de tous côtés pour voir s'il ne l'apercevrait point ; mais comme elle ne paraissait pas, il dit à l'hôte en feignant de sourire : « Mon maître, on dit que vous avez ici une fille fort jolie, ne pourrais-je pas la voir ? »

L'hôte étonné de cette demande de la part d'un homme qui paraissait cassé de vieillesse, lui en fit des reproches comme d'un propos indigne de son âge. Il lui avoua pourtant qu'il avait chez lui une fille dont la beauté était ravissante, et la fit appeler. Elle se présenta donc dans un costume qui suffisait à dévoiler sa conduite, et le cœur du saint homme en fut percé de douleur. Il affecta pourtant de la gaieté et ordonna un repas. Quant à Marie, dit saint Ephrem, en se trouvant près du Saint, elle sentit cette suave odeur de pureté que donne l'abstinence, ce qui lui rappela le temps heureux où elle la pratiquait si parfaitement. « Ah ! » s'écria-t-elle en gémissant et en pleurant, comme si on lui eût percé le cœur avec un dard : « Ah ! malheureuse que je suis ! » L'hôte en fut étonné, et lui demanda le sujet de ses pleurs, puisque jusqu'alors elle n'avait jamais donné de marque de tristesse. Mais elle lui répondit sans s'expliquer davantage : « O plût à Dieu que je fusse morte il y a trois ans ! »

Ce n'était pas une énigme pour son saint oncle, qui, continuant quelques moments de dissimuler, lui dit qu'il était hors de propos de parler de ses péchés lorsqu'on était dans la joie. Enfin se trouvant seul avec elle dans l'appartement, il leva le chapeau qui lui couvrait presque tout le visage, et lui dit en pleurant : « Ma fille Marie, ne me reconnaissez-vous point ? Ne suis-je pas Abraham qui vous ai tenu lieu de père ? Vous suis-je donc inconnu ? N'est-ce pas moi qui vous ai élevée ? Que vous est-il donc arrivé, ô ma chère fille ? Où est, ma chère enfant, cet habit angélique que vous portiez auparavant ? Où est cette belle pureté ? Où sont ces larmes, ces veilles, cette componction de cœur ? Qu'est devenu ce temps où vous couchiez à terre, et où vous faisiez tant de génuflexions pour adorer Dieu ? O ma fille ! comment êtes-vous tombée du haut du ciel dans cet abîme profond ? Pourquoi ne m'avez-vous pas découvert la tentation quand le démon vous l'a suscitée ? N'aurions-nous pas, mon cher Ephrem et moi, prié pour vous afin que vous en fussiez délivrée par celui qui peut nous retirer de la mort même ? Fallait-il vous abandonner encore plus au démon après votre première faute par un malheureux désespoir ? Jugez de l'excès de la douleur que j'en ai ressentie. Mais, ma chère fille, il n'y a que Dieu d'impeccable ».

Le Saint lui parlait ainsi en la tenant par la main, ce qui dura jusqu'à

minuit, et elle, saisie de frayeur et de confusion, était sans parole comme une pierre, et n'osait lever les yeux pour le regarder. Sur quoi le Saint lui dit, en continuant de répandre des larmes : « Pourquoi, ma fille Marie, ne me répondez-vous pas? Ne suis-je pas venu ici accablé de douleur pour vous ramener dans la voie du salut? Je me charge de votre péché, ô ma fille ! j'en répondrai pour vous au jugement de Dieu; je prends sur moi d'en faire pénitence ». Ces paroles dites avec cette douceur que la charité lui inspirait, et accompagnées de ces larmes que l'état de sa nièce lui faisait répandre, commencèrent à la remettre un peu de sa surprise et de son abattement; car le coup l'avait terrassée, et elle lui dit : « Si je n'ose vous regarder dans la honte dont je suis accablée, comment, me sentant couverte de crimes, oserai-je invoquer le saint nom du Seigneur? »

« Je vous ai dit, ma chère enfant, que je me charge devant Dieu de votre iniquité », répliqua le Saint. « Suivez seulement mon conseil et retournons ensemble à notre première demeure; notre cher Ephrem s'afflige et gémit pour vous obtenir de Dieu le pardon de vos péchés. Je vous en conjure donc, ayez pitié de ma vieillesse et ne refusez pas de me suivre ». — « Oui », lui dit-elle, « si je suis encore à temps de faire pénitence et si le Seigneur veut me faire miséricorde, je vous suivrai comme vous me l'ordonnez. Je me soumets entièrement à votre sainteté et je baise les saintes traces de vos pas, en reconnaissance de ce que votre charité paternelle vous a fait faire pour me retirer du piège où le démon m'avait engagée ». En disant ceci elle se prosterna, et appuyant sa tête sur les pieds du Saint, elle passa le reste de la nuit dans cette situation, répandant quantité de larmes et disant au Seigneur : « Que puis-je faire, ô mon Dieu! pour reconnaître vos grâces et les effets que j'éprouve de votre très-grande miséricorde? »

Enfin le jour commença à paraître et le bienheureux vieillard lui dit : « Levez-vous, ma fille, et partons pour retourner à nos cellules ». — « J'ai encore ici », lui dit-elle, « de l'argent et quelques hardes, que voulez-vous que j'en fasse? » — « Abandonnez tout cela », lui répondit le Saint, « parce que vous ne le tenez que du démon ». Ensuite il la fit monter sur son cheval, et comme le bon Pasteur qui ramène la brebis qu'il avait perdue, le saint vieillard fit le voyage avec sa nièce ayant le cœur comblé de joie. Il la renferma dans la cellule intérieure où il logeait lui-même auparavant et se mit dans la cellule extérieure. Marie reprit son cilice avec ses premiers exercices de pénitence. Elle laissa pénétrer son âme de la plus vive componction; elle persévéra dans les larmes et dans l'humiliation du cœur; elle punit son corps par les veilles et les plus rudes travaux de la pénitence; elle s'y exerça même avec une sainte joie, s'affligeant sans cesse et gémissant devant Dieu par un vif sentiment d'une componction accompagnée d'une tendre confiance en sa miséricorde; et pour tout renfermer en peu de mots, sa conversion eut toutes les qualités d'une sincère pénitence et d'une contrition véritablement médicinale pour guérir les plaies du péché.

Dieu lui fit connaître après trois ans de larmes et de gémissements continuels, par le don des miracles qu'il lui accorda, que sa pénitence lui avait été agréable et que ses crimes lui étaient pardonnés; car elle rendit la santé à plusieurs personnes par ses prières. Quant au bienheureux Abraham, il passa encore dix ans à glorifier Dieu de la conversion de sa nièce, et persévéra, sans jamais se démentir, dans la vie austère qu'il avait menée depuis qu'il s'était engagé dans l'état monastique. Enfin il mourut âgé de soixante-dix ans, et sortit de ce monde, dit saint Ephrem, comme un chevreuil qui

s'échappe des piéges qu'on lui a tendus, avec un visage si plein de joie et de beauté, qu'il paraissait bien que les anges étaient venus recevoir son âme.

Tous les habitants d'Edesse accoururent à sa cellule pour être présents à son enterrement. Chacun s'empressa de toucher son saint corps par dévotion et d'emporter quelque chose de son habit comme une bénédiction; et on assure que tous les malades qui le touchèrent se trouvèrent guéris sur-le-champ.

Quant à Marie, le même saint Ephrem dit qu'elle survécut cinq ans à son saint oncle ; qu'elle continua de passer ce temps-là dans les larmes et les exercices de la pénitence; mais ce fut avec tant de ferveur et de contrition, que plusieurs personnes qui, en passant, l'entendaient pleurer et soupirer, ne pouvaient s'empêcher de pleurer et de soupirer avec elle. Elle s'endormit ainsi de la mort des justes, et il parut sur son visage une splendeur qui fit glorifier Dieu à tous ceux qui étaient présents; elle avait quarante-quatre ou quarante-cinq ans lorsqu'elle mourut vers l'an 375-76. Les Grecs font la fête de saint Abraham et de sa nièce le 29 octobre : elle est marquée dans les martyrologes le 16 mars.

Dans les images qu'on a faites du solitaire de Chidane, on le voit communément ayant près de sa maisonnette une cellule dans laquelle est enfermée sa nièce. Une gravure populaire, en Allemagne, représente le bon vieillard appuyé sur son bâton conduisant par la bride la monture qui ramène sa nièce dans la solitude : celle-ci tient son visage caché dans ses mains : une chevelure luxuriante lui couvre le corps presque en entier : c'est un tableau plein de poésie et devant lequel on ne peut s'empêcher d'être attendri.

Saint Ephrem, diacre d'Edesse, qui vivait en même temps, a fait sur Abraham et sainte Marie, sa nièce, un ouvrage exprès, d'où tous les auteurs ont tiré depuis ce qu'ils en ont écrit. Les continuateurs de Bollandus reculent l'époque de ces deux Saints d'environ deux cents ans, et veulent que l'écrivain de leur histoire ne soit pas le grand saint Ephrem, mais un autre du même nom, beaucoup plus récent. Nous trouvons leurs conjectures trop faibles pour ôter cet ouvrage à ce saint diacre, et pour rien changer à l'ancienne chronologie de saint Abraham; et nous ne voyons nulle apparence que cet Abraham, dont parle Jean Moschus, dans son *Pré spirituel*, comme contemporain de l'abbé Théodose, et qu'il appelle *Gouverneur de Sainte-Marie-la-Neuve*, soit le Saint dont nous écrivons la vie. — Nous avons remplacé en partie le récit du Père Giry, par celui que donne le Père Ange Marin dans ses *Pères des déserts d'Orient*.

SAINT JULIEN,

PREMIER ÉVÊQUE CONNU DE LESCAR OU BÉARN

Vers l'an 400. — Pape : Saint Anastase. — Empereur d'Occident : Honorius.

Non destitit laborare ut denarium diurnum a Domino mereretur accipere.

Il travaillait sans cesse pour mériter de recevoir des mains du Seigneur le denier de chaque jour.

Brév. de Lescar (1541), *Légende de saint Léonce de Trèves.*

Voici ce que rapporte une ancienne tradition, recueillie par le vieux Bréviaire de Lescar, imprimé en 1541 :

... « En la cité de Trèves, capitale de la Gaule Belgique, qui fut fondée par Trebeta, frère de Ninus, roi d'Assyrie — s'il faut en croire les vieilles

histoires — et qui fut évangélisée par Valère, disciple du bienheureux Pierre, il y eut un évêque, du nom de Léonce, homme distingué par la noblesse de sa race et la gravité de ses mœurs, appliqué aux saintes œuvres et désireux de cultiver la vigne du Seigneur, par l'extirpation de l'idolâtrie, jusque dans les contrées les plus lointaines. Il avait un disciple admirablement vertueux, Julien, très-diligent imitateur d'un si bon Maître.

« Or, saint Léonce, qui savait qu'une partie des Gaules était livrée au culte des démons et qui, dans sa grande douleur, trouvait injuste et indécent que le Prince des Ténèbres régnât sur les créatures de Dieu, apprit que le pays de Béarn [1], loin d'avoir reçu l'Evangile du Christ « qu'on y avait semé de mille manières », gémissait encore dans la fange des superstitions et de l'incrédulité. Un jour donc, que le bienheureux Julien était auprès de lui, il lui parla en ces termes : « Bienheureux Frère, il nous faut observer les préceptes du Seigneur, et, pour l'éternelle récompense, travailler beaucoup dans la vigne du Christ. C'est pourquoi, ô homme excellent et très-miséricordieux, écoutez mes conseils et ceignez vos reins ; hâtez-vous et courez pour amener à la religion véritable ce peuple qui sert les démons ».

« Le bienheureux Julien brûlait lui-même du désir d'arracher à la gueule du dragon les âmes que le Christ a rachetées de son sang. Docile aux avis de son maître, il prit avec lui deux prêtres, Austrilien et Alpinien, et se mit en route avec autant de joie que de promptitude.

« Mais bientôt il advint que l'un de ses compagnons, Austrilien, passa de vie à trépas. Sur quoi, le bienheureux Julien, rebroussant chemin, courut en toute hâte raconter son malheur au serviteur de Dieu. Celui-ci lui dit : « Repartez au plus tôt, et, prenant en main mon bâton, vous en toucherez le cadavre de votre frère défunt ». Julien repartit, et, arrivé au lieu où le prêtre Austrilien avait été enseveli, il toucha du bâton, suivant la parole de l'homme de Dieu, le corps du défunt qui revint à la vie. Alors, redoublant d'ardeur, le bienheureux Julien continua sa route. Enfin, il arriva à *Beneharnum* ; il y confessa le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y enseigna hautement la loi de Dieu, et, par sa douceur non moins que par ses miracles, il amena à la foi du Christ la nation béarnaise, si grandement aveugle jusque-là.

« Les miracles, en effet, vinrent confirmer la prédication du bienheureux Julien. Il guérit un boiteux, du nom de Citernanus, et ses deux fils ; il donna la vue à trois frères, aveugles de naissance, Amilien, Nicet et Ambroisien ; purifia deux lépreux, Valentin et Urbain ; rendit l'ouïe à quatre sourds et sauva sept hommes dont les eaux du Gave [2] emportaient la nacelle.

« Dieu voulut donner une vierge martyre à cette église naissante. Une noble fille, nommée Valérienne, avait été promise en mariage à un Gentil ; mais comme celui-ci, résistant aux conseils de Julien, ne voulut pas abjurer ses faux dieux, Valérienne refusa de l'épouser ; ce que voyant, le jeune homme donna la mort à sa fiancée, qui obtint ainsi deux couronnes, l'une blanche pour sa virginité, l'autre de pourpre pour son martyre.

« C'est de cette manière que le bienheureux Julien conduisit à la vérité le peuple du Béarn et qu'il fonda une nouvelle Eglise, dont le siége épisco-

1. *Patria Bearnica.*

2. Gave est le nom générique de tous les cours d'eau ou torrents dans les Pyrénées ; gave ou gaba signifie, en basque, sombre et profond : c'est bien sous de telles images qu'on se figure un torrent. Ce mot a passé dans le langage populaire de certaines provinces, où l'on dit encore se gaver d'eau pour signifier se gorger.

pal fut fixé dans la ville qui porte maintenant le nom de Lescar[1]. Cependant, le saint évêque de Trèves, Léonce, avait entrepris, malgré son extrême vieillesse, le pèlerinage du tombeau de saint Jacques. Sur sa route se trouvait la cité de son disciple. Il s'y arrêta, et, quand il vit les triomphes remportés par Julien sur les ténèbres de l'erreur, il rendit à Dieu d'immenses actions de grâces, puis continua son pieux voyage, en traversant la cité d'*Iluro* et la vallée d'Aspe.

« A son retour, Léonce repassa par *Beneharnum*, où il sentit s'affaiblir ses membres octogénaires. Bientôt l'agonie se déclara; il reçut les sacrements du Seigneur; on vit une nuée blanche envelopper son lit, et il rendit son âme à Dieu, en proférant de saintes paroles. Le bienheureux Julien lui fit de magnifiques funérailles, que Dieu illustra par des miracles, entre autres la résurrection de trois morts et la guérison de dix aveugles. Au moment où le clergé entonnait l'office des morts, une voix d'ange se fit entendre, disant avec transport : « Réjouissez-vous dans le Seigneur », comme pour déclarer que, de prier pour le Saint, c'était lui faire injure ».

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LA NOVEMPOPULANIE.

A quelle époque les premières semences de l'Evangile furent-elles apportées aux neuf peuples qui habitaient l'Aquitaine[2] première, comprise entre la Garonne et les Pyrénées, c'est-à-dire aux Tarbelli (Dax et Bayonne); aux Ausci (Armagnac); aux Bigorrais; aux Cocnzates (Bazas); aux Elozates (Eauze); aux Tarusates (Tartas et la Chalosse); aux Convenæ (Comminges et Conserans); aux Beneharni (Oloron, Lescar, Orthez, Aspe, Ossau, Barétous, Soule); aux Garites, dont le nom est rappelé par Garis, village de la Basse Navarre[3]?

« On croit », dit M. l'abbé Menjoulet, dans sa *Chronique du diocèse et du pays d'Oloron*, « que l'église métropolitaine d'Eluze (aujourd'hui Eause), eut pour fondateur saint Paterne, disciple de saint Saturnin ou Sernin, de Toulouse ». Et le docte historien penche vers l'opinion qui fixe à l'année 232 l'époque de cette mission, à l'année 254 la mission de saint Vincent de Dax. Plus loin M. Menjoulet ajoute: « Il ne paraît pas que le zèle religieux de cette époque (commencement du IVe siècle, règne de Constantin), ait produit, dans notre pays, autre chose que des conversions isolées. On y trouvait sans doute des familles chrétiennes, peut-être y voyait-on des prêtres missionnaires, qui allaient, de bourgade en bourgade, porter la bonne nouvelle aux élus de Dieu et soutenir les néophytes dans la pratique des vertus évangéliques, mais il n'y avait point d'église proprement dite, il n'y avait pas encore de diocèse, soit à Beneharnum, soit à Iluro (Lescar et Oloron), et l'histoire doit traverser tout le IVe siècle pour arriver au premier évêque de Béarn ». Suit la légende de saint Julien, dont nous avons emprunté la traduction au même ouvrage.

Sans vouloir entreprendre ici de discuter la question de l'apostolicité immédiate de la prédication évangélique dans les Gaules, que nous traiterons amplement dans l'un des derniers volumes

1. Lescar a succédé à la ville de *Beneharnum*, qui a donné son nom à la province de Béarn. Cette province correspondait, avant 1789, aux arrondissements actuels de Pau, Orthez et Oloron. — La ville des Béarnais *(urbs Beneharnensium)* subsista jusqu'à l'an 845, époque à laquelle les Normands la détruisirent. Les ducs de Gascogne la relevèrent de ses ruines vers l'an 1000, et ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle s'appela *Lescar*, c'est-à-dire entourée de ruisseaux. Son évêché, en dernier lieu, n'était composé que de quarante paroisses, tandis que celui d'Oloron en comptait deux cents et plus : mais la circonscription spirituelle de Lescar devait être plus considérable du temps de saint Julien, et comprenait apparemment tout le Béarn. Oloron ne fut qu'un démembrement de ce diocèse primitif; et comme au point de vue civil, Oloron était plus important que Benearnum, la circonscription spirituelle de la première de ces deux villes fut plus étendue, attendu que les diocèses avaient généralement la délimitation de la circonscription civile.

2. Le mot Aquitaine, disent les uns, vient du basque *Aki-tannia*, pays de roches; il vient du latin *aqua*, disent les autres, et signifie pays des eaux. On pourrait dire, pour mettre d'accord tout le monde, que les deux etymologies ne s'excluent point, attendu que les eaux viennent des *montagnes* ou rochers. En tout cas, si nous avions une préférence à exprimer, elle serait en faveur de l'origine basque, attendu 1° que les Romains ne débaptisaient pas les pays qu'ils conquéraient; et 2° que la langue basque, contemporaine de l'hébreu, du phénicien et du bactrien, est une langue bien plus ancienne que le latin, et que le mot *aqua* lui-même n'est peut-être qu'un emprunt fait au mot primitif *aki*, rocher ou source des eaux.

3. On est assez peu d'accord sur la classification de ces neuf peuples : nous en avons donné l'énumération la plus probable.

de cet ouvrage, nous dirons simplement que nous trouvons, dans le livre même de M. Menjoulet, la condamnation d'un système d'après lequel l'église n'aurait été constituée qu'au IIIe siècle dans la Novempopulanie en général et à la fin du IVe dans le Béarn en particulier.

En effet, lorsqu'en 406, c'est-à-dire six ans après saint Julien de Lescar, Wallia, à la tête de ses Goths de l'Ouest ou Wisigoths « dépeupla tout ce qui appartient à l'Aquitaine et aux neuf peuples [1], le pays où il campait était catholique [2] », et Sidoine Apollinaire [3] nous apprend que « Bordeaux, Bazas, Comminges, Auch et beaucoup d'autres cités touchaient à leur ruine spirituelle par la mort de leurs pasteurs, moissonnés sans qu'on établît de nouveaux évêques... Dans les diocèses et dans les *paroisses*, tout était négligé ». Sidoine Apollinaire, dans ce passage, distingue les paroisses rurales des paroisses urbaines. D'après saint Grégoire de Tours, ce furent surtout les villes des deux Aquitaines et de la Novempopulanie qui se virent dépeuplées par cette horrible tempête.

Allons plus loin : les actes du concile d'Agde, tenu en 506, et auquel la Novempopulanie fut représentée par onze évêques, celui de Béarn (Lescar), saint Galactoire, et celui d'Oloron, saint Grat, entre autres, nous apprennent que dès les premières années du VIe siècle, c'est-à-dire cent ans après saint Julien, il y avait dans les contrées du Midi des couvents d'hommes et de femmes, que le clergé possédait des propriétés, que les diocèses étaient divisés en paroisses, etc. — De tout cela que conclure, sinon qu'à l'époque de l'arrivée des Wisigoths, au commencement du Ve siècle, l'Eglise était partout hiérarchiquement constituée, et divisée en paroisses urbaines et en paroisses rurales.

Or, cela n'avait pu se faire en quelques années, comme il faudrait l'admettre d'après le système de M. Menjoulet ; cela surtout n'avait pu se faire pendant le cours du Ve siècle, qui fut tout entier en proie aux dévastations des Wisigoths, persécuteurs acharnés de l'Eglise catholique. Mais cela n'empêchait pas l'idolâtrie de régner encore dans certaines contrées, dans certaines vallées reculées des Pyrénées, à Oloron, par exemple, et c'est ainsi que s'explique la mission de saint Julien de Trèves en Béarn, à la fin du IVe siècle, de saint Amand au VIIe, parmi les Basques, de saint Léon de Carentan au IXe, etc.

La situation des catholiques vis à vis des païens fut, pendant de longs siècles, ce qu'elle est aujourd'hui, par exemple, en Angleterre et en Allemagne, vis à vis des dissidents. Dès le temps des Apôtres, l'Eglise fut constituée au milieu des païens, et malgré les païens, de la même manière qu'elle existe aujourd'hui, avec ses évêques, ses prêtres, ses écoles, ses églises, au milieu des hérétiques et malgré les hérétiques.

SAINT GRÉGOIRE D'ARMÉNIE,

ÉVÊQUE DE NICOPOLIS ET SOLITAIRE EN FRANCE

Commencement du XIe siècle.

> Le solitaire échappe à la triple tentation des yeux, des oreilles et de la langue. Pour nous qui vivons dans le monde, veillons sur nos sens.
>
> Saint Ephrem, *de vita spirit.*

Grégoire était natif d'Arménie : mais c'est la France néanmoins qui a été le principal théâtre de ses plus belles actions. Son histoire, qui a été composée par un écrivain anonyme, mais contemporain, ne nous dit point le nom de ses parents, et rapporte seulement que leur piété les engagea à donner à leurs enfants toute sorte de bonnes instructions. Lorsqu'il fut en âge, on le confia à d'excellents maîtres qui lui apprirent les saintes lettres et les principaux mystères de la religion chrétienne, que l'on professait à la vérité dans le pays, mais qui était alors si corrompue par les erreurs des Manichéens, que c'était assez, au sentiment de Baronius, de savoir que quelqu'un fût Arménien, pour donner lieu de croire qu'il était hérétique.

1. Saint Jérôme, Epist. ad Agerut.h. — 2. Menjoulet, t. p. 61. — 3. Ep. VI, l. VII, Pat., t. LVIII.

Grégoire, aidé par le secours de ses parents, et soutenu par la bonne doctrine des maîtres choisis qu'on lui avait donnés, demeura toujours dans l'innocence, et sut conserver la pureté de sa foi au milieu de l'hérésie. Ceux qui l'instruisaient furent bientôt surpris des grands progrès qu'il fit en fort peu de temps ; car il devint si pénétrant et si éclairé dans la science de l'Ancien et du Nouveau Testament, tant pour le dogme que pour la morale, qu'il surpassa tous les maîtres ; et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il puisait dans la prière et l'oraison de telles lumières, qu'il n'y a que le Saint-Esprit, le Maître des maîtres, qui les puisse donner. Il eut toujours grand soin de préférer les devoirs de la piété et de la vertu à ceux de la science et des autres exercices humains. Il eut, dès ses plus tendres années, une grande horreur pour l'impureté et pour le mensonge. Les principales vertus que l'on voyait reluire en sa conduite étaient l'humilité, la modestie, la douceur, la sobriété, la chasteté, et spécialement une grande compassion pour les pauvres et un désir ardent de faire plaisir à son prochain.

Les parents de notre Saint ne furent pas plus tôt enlevés de ce monde, que, se voyant en liberté, et ne faisant estime que des biens du ciel, il renonça et aux biens qu'il possédait déjà, et à la succession dont il pouvait légitimement jouir par le décès de son père et de sa mère ; il en fit une juste et libérale distribution aux pauvres qu'il connaissait dans la nécessité ; et, après avoir ainsi renoncé à toute espèce de possessions, il exécuta ce qu'il projetait depuis longtemps dans son cœur : ce fut d'abandonner, comme tant d'autres serviteurs de Dieu, son propre pays natal pour aller vivre inconnu dans quelque désert écarté, où il pût n'avoir que Dieu pour témoin de ses actions. Son dessein lui réussit assez heureusement ; car, s'étant mis en chemin sous la protection de la divine Providence, il arriva dans un monastère près de la ville de Nicopolis, ancien siége épiscopal de la première Arménie, autrefois suffragant de Sébaste. Ce fut là que Grégoire, s'unissant à la ferveur de ceux qu'il y trouvait, les imita, et les surpassa même en la pratique de toutes les vertus, et particulièrement du jeûne, des veilles, des austérités, de l'oraison, de la psalmodie et autres semblables ; mais son attrait pour la prière et l'adoration continuelle était si pressant, que, pour y satisfaire selon ses innocentes intentions, il avait trouvé moyen, du consentement de ceux qui avaient soin de la garde de l'église et en fermaient les portes, d'y rentrer secrètement le soir, et de passer toutes les nuits dans des actes d'adoration et de prostration très-fréquents devant le très-saint Sacrement. L'historien de sa vie remarque qu'il se prosternait et se relevait cent fois différentes par chaque nuit, et que, dans cette posture humiliée, où tout son corps adhérait à la terre, il n'y avait que les deux petits doigts de ses mains qui soutenaient sa tête.

Une si grande ferveur fit bientôt connaître, à ceux mêmes qui l'observaient de plus près, que Grégoire était favorisé du ciel d'une grâce très-particulière : l'évêque de Nicopolis fut informé de son genre de vie ; il reconnut son mérite et sa capacité, et l'attira auprès de lui ; il lui communiquait ses plus grands secrets ; il le forma aux fonctions ecclésiastiques, et, enfin, il lui conféra la prêtrise, dans la pensée qu'il pourrait parvenir à quelque dignité plus relevée. Grégoire, répondant au désir du prélat qui l'introduisait dans la moisson du champ de son église, commença, avec un nouveau zèle, à purger l'aire du Seigneur, à faire la guerre aux hérétiques manichéens, à réunir les parties les plus opposées par la division des procès, à combattre les vices qui régnaient le plus dans le pays, à défendre les veuves et les orphelins contre la malice et les violences de ceux qui voulaient

les opprimer, et à faire rendre à Dieu le culte qui lui était dû, en détruisant toutes les superstitions qui régnaient dans le diocèse.

Il n'en fallut pas davantage, lorsque le pieux évêque de Nicopolis fut décédé, pour engager tout le peuple et les ecclésiastiques mêmes, à porter Grégoire sur le trône épiscopal ; il ne put se défendre d'accepter cette dignité, quoiqu'il s'en jugeât indigne ; mais ne voulant pas résister à l'ordre de Dieu, qu'il voyait manifesté par les acclamations communes, il se chargea du fardeau, et en exerça toutes les fonctions avec une exactitude qui répondait aux espérances que l'on avait conçues de lui : il pourvoyait à tous les besoins spirituels et corporels des ouailles qui lui étaient confiées : il avait coutume de recourir premièrement à Dieu pour en obtenir les secours pressants dont ses diocésains avaient besoin ; il rendait souvent la santé à des malades qui ne l'avaient pu obtenir par les voies naturelles ; tout, enfin, contribuait à faire croire que le ciel, aussi bien que les hommes, approuvait le choix qu'on avait fait de ce digne personnage pour conduire cette Eglise. Néanmoins, chose assez singulière, quoique cet humble Prélat ne pût douter que son élection ne fût canonique et même agréable à Dieu, par toutes les bénédictions qu'il recevait du ciel dans la conduite de son troupeau, cela n'empêcha pas qu'il ne méditât fort sérieusement une retraite, à la faveur de laquelle il pût renoncer aux grands applaudissements qu'il recevait, et à la dignité épiscopale qu'il possédait. Il se souvenait des douceurs et des plaisirs innocents dont les saints anachorètes jouissaient dans les déserts; il comparait les soins et les attentions nécessaires et continuels des évêques, avec la tranquillité de la vie des solitaires dans les forêts ; et, jugeant que l'état de ces derniers était bien plus sûr pour le salut de son âme, il ne balança point à prendre le parti de quitter l'état de grandeur où on l'avait élevé contre son gré, pour aller se cacher dans quelque lieu inconnu, où il espérait que la divine Bonté le conduirait.

Il partit donc en secret du lieu où il était, et passa en Occident avec deux religieux grecs qu'il s'était associés ; et, après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il s'arrêta près de la ville de Pithiviers, ou Piviers, en Beauce, au diocèse d'Orléans, qui a donné le nom au pays de Piverais. Il apprit, par révélation, qu'il y avait, à trois quarts de lieue de là, une petite église dédiée sous le nom de Saint-Martin de Vertou, et qu'on appelait Saint-Martin-le-Seul, c'est-à-dire le Solitaire ; jugeant donc que ce lieu était parfaitement conforme à ce qu'il désirait depuis si longtemps, il résolut de s'y établir une demeure pour s'y faire reclus tout le reste de sa vie.

Pour exécuter sa résolution avec plus de sûreté, et n'avoir personne dans la suite qui pût apporter aucun obstacle à son séjour, il demanda à la dame du lieu, qui se nommait Avoye ou Louise, mère d'Odoric, évêque d'Orléans, la permission de s'établir en cet endroit[1], ce qu'il obtint d'autant plus facilement, que cette dame savait quels étaient l'insigne mérite et les qualités de ce pieux Solitaire. Il s'y construisit donc une petite loge de la hauteur et de la longueur de son corps, en laquelle il se renferma pour ne plus vaquer qu'à la contemplation des vérités célestes et éternelles, comme il en avait conçu le dessein dès ses premières années. Le saint reclus, se voyant entièrement maître de ses actions, commença à traiter son corps d'une manière peu connue jusqu'alors en Occident; car, sans parler des autres austérités corporelles, il observait un jeûne très-sévère ; il se privait de tout aliment les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis, et

1. Cet Odolric fut évêque d'Orléans de 1022 à 1035; il fut élu quelque temps après la mort de saint Grégoire.

s'il prenait quelque chose les mardis et les jeudis, ce n'était que sur la fin du jour, après le coucher du soleil ; il observait néanmoins une exception tous les dimanches et les grandes fêtes de l'année, pendant lequel temps il ne jeûnait pas, imitant en cela les anciens Solitaires qui cessaient de jeûner pendant ces jours-là ; mais les repas de ce reclus étaient si frugals, qu'on pouvait dire qu'il ne les prenait que pour ne pas mourir. En effet, il n'usait jamais de viande ni même d'aliments accommodés au beurre ; il ne mangeait que des lentilles détrempées dans de l'eau commune, et qu'il se contentait d'exposer à la chaleur du soleil ; sa coutume, pour en mesurer la quantité, était d'en prendre autant que sa main gauche en pouvait contenir. Le pain dont il usait était composé d'orge ; il n'en mangeait que trois onces par jour ; il usait aussi quelquefois de racines crues qui se trouvaient dans son désert, et que les pauvres habitants d'alentour lui apportaient. Ce genre de vie ne put être caché par le serviteur de Dieu ; aussi la divine Providence semblait-elle l'avoir conduit en ce lieu pour y paraître comme un flambeau destiné à éclairer bien des personnes, tant par l'austérité de sa vie que par la douceur de ses conseils et la profondeur des instructions qu'il donnait à ceux qui, l'ayant connu, venaient à sa petite cabane pour y recevoir le pain de vie qu'il ne refusait pas d'y distribuer.

Le bruit de sa réputation se répandit si loin, que non-seulement les peuples d'alentour, mais même ceux qui étaient les plus éloignés, venaient admirer et entendre les oracles de ce nouveau prédicateur, qui menait d'ailleurs une vie si angélique sur la terre. Chacun à l'envi venait lui apporter de petits présents conformes à son état de vie. Pour ne pas attrister ses bienfaiteurs, et ne les pas priver du mérite de leurs aumônes, il recevait ce qu'on lui présentait ; mais c'était pour le distribuer ensuite, et en faire part aux pauvres du pays. Il ne manquait pas, dans les relations qu'il voulait bien avoir avec les peuples, de les instruire sur tous leurs devoirs, de leur parler des fins dernières et de leur élever l'esprit pour les consoler dans toutes leurs disgrâces. Quand ce saint Prélat avait achevé ses prédications, on lui demandait sa bénédiction, qu'il donnait avec une grande foi et une profonde humilité : il distribuait aussi au peuple des eulogies : c'était des pains bénits que l'on se donnait dans ce temps-là, pour entretenir la dévotion et la charité les uns avec les autres.

Le prudent reclus, voyant que non-seulement le commun du peuple, mais les ecclésiastiques mêmes et les prêtres venaient pour le voir et l'entendre, crut, pour la gloire de Dieu, devoir profiter de leurs visites ; il leur faisait de grands accueils, les respectait, les honorait, et leur faisait même préparer de petits repas proche de sa cellule, afin qu'en nourrissant leur corps avec les aliments naturels dont on lui avait fait présent, il pût aussi leur faire part de cette abondance surnaturelle de lumières célestes dont le ciel le favorisait dans ses oraisons. Il arriva une chose mémorable à cette occasion : un seigneur, qui était venu voir le saint, ayant été invité, comme beaucoup d'autres, à prendre quelques rafraîchissements dans le désert, et l'ayant refusé par mépris, ne fut pas plus tôt de retour en sa maison, avec son escorte, qu'il se sentit possédé du malin esprit, se trouvant agité par de si violentes convulsions, qu'il voulait se jeter dans la rivière, malgré les raisons et les obstacles qu'on lui opposait. Le charitable solitaire en ayant été informé, pria Dieu pour sa guérison : il contraignit le démon de sortir de son corps ; et le malade, ayant très-humblement demandé pardon de sa faute, recouvra une parfaite santé.

Le saint Evêque demeura l'espace de sept ans dans la petite caverne que sa piété lui avait fait choisir, en s'exerçant, comme nous l'avons dit, dans toutes sortes d'actions de vertu qui le firent parvenir à un très-haut degré de perfection, et en joignant les exercices de la vie solitaire à ceux des plus grands missionnaires et des plus ardents prédicateurs. Enfin, Dieu voulant le récompenser et l'appeler à une vie plus heureuse, lui fit connaître le jour auquel il quitterait ce monde. Le Saint s'y prépara ; il demanda et reçut le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme de Viatique ; et, muni d'un si puissant secours, il rendit paisiblement son esprit à son Dieu. On ne sait pas précisément l'année ; mais ce fut vers le commencement du XIe siècle, le 16 mars. Il serait difficile d'expliquer les pleurs et les cris de tout le peuple d'alentour, et même des cantons les plus éloignés, qui croyaient avoir tout perdu en se voyant privés des secours et des conseils d'un si saint personnage, qu'ils regardaient comme un puissant protecteur pour eux auprès de Dieu. Les regrets du peuple augmentèrent quand on vit les nouveaux miracles que le ciel opéra en faveur de plusieurs malades, qui invoquèrent le saint reclus pour obtenir leur guérison. Autant le saint Evêque avait pris de soin de se cacher pendant sa vie, autant le ciel fit éclater son mérite et sa sainteté après sa mort. On retira donc son corps du tombeau, nous voulons dire de la petite cellule où il s'était enfermé ; il fut porté avec solennité dans l'église de Saint-Martin au milieu des applaudissements et des louanges d'un concours infini de peuple ; on l'enterra au milieu de l'église, devant le grand autel ; mais la dame de Pithiviers, de laquelle nous avons parlé, reconnaissant de plus en plus le trésor qui se trouvait sur ses terres, eut assez d'autorité pour obtenir qu'il fût porté, dans la suite, dans la ville même, et il fut honorablement déposé dans l'église de Saint-Salomon, où il se fit encore de nouvelles merveilles : entre autres, un pauvre homme du pays, qui avait perdu la vue, s'étant prosterné devant le tombeau du saint Solitaire, qu'il avait connu, ayant imploré son secours, et, se confiant en son pouvoir auprès de Dieu, reçut une parfaite guérison. Ce fut encore de cette manière qu'une femme, dont la main droite était devenue torse dans un accès de paralysie, dont elle était attaquée, fut favorisée d'une santé parfaite, en priant avec une foi vive auprès du tombeau de notre saint Evêque.

Nous lisons dans le Propre de l'église d'Orléans, où la fête de saint Grégoire est marquée semi-double, le 26 mars, que le corps de ce Saint repose encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Salomon, à Pithiviers.

La réputation de la sainteté singulière de notre admirable Anachorète s'étant portée jusque dans le pays où il avait pris naissance, ses proches, croyant le trouver encore vivant, vinrent pour recevoir auprès de lui, comme beaucoup d'autres, les lumières du salut ; mais ils eurent l'affliction d'apprendre, en arrivant, qu'il était décédé. Leur voyage, néanmoins, qui avait été conduit par l'ordre de la divine Providence, ne fut pas inutile, puisque c'est d'eux que l'on a appris les circonstances de sa vie dans les années qui précédèrent son voyage en Occident.

On le représente à cheval avec un enfant en croupe qui le guide à travers l'Asie et l'Europe jusqu'à Pithiviers, où son hôte le dirigea vers Saint-Martin de Vertou.

Les Actes que nous venons de rapporter sont d'autant plus authentiques, que l'auteur qui nous les a laissés, assure qu'il en a vu une grande partie de ses propres yeux, qu'il en a appris une autre partie de plusieurs personnes de son temps qui avaient conversé familièrement avec le Saint même, et que l'on a

su la vérité de la propre bouche de ses proches, qui vinrent d'Arménie en France, comme nous l'avons dit. Nous avons tiré ce que nous venons de dire, des originaux que nous avons trouvés dans Bollandus, en profitant aussi des savantes remarques que quelques auteurs modernes ont laissées sur ce sujet.

SAINTE EUSÉBIE OU YSOIE, ABBESSE D'HAMAGE (660).

Sainte Eusébie était la fille aînée de saint Adalbaud, de Douai, et de sainte Rictrude : elle reçut une excellente éducation dans la maison paternelle, et fut de bonne heure confiée à sa vénérable aïeule sainte Gertrude, qui avait fondé le monastère d'Hamage, sur la Scarpe. C'est là que cette enfant bénie du ciel se forma à la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, qui brillèrent toujours en elle d'un si vif éclat. Ce fut probablement lorsque son père fut assassiné en Gascogne, et que sainte Rictrude, sa mère, avec ses deux plus jeunes filles Glossinde et Adalsinde [1], se retira dans le monastère de Marchiennes, que sainte Eusébie vint habiter auprès de son aïeule.

A la mort de sainte Gertrude, qui arriva quelques années plus tard, la jeune Eusébie fut chargée du gouvernement de la communauté d'Hamage. Ainsi l'avait réglé la sainte Abbesse avant de rendre son dernier soupir; mais toutes les précautions que l'on avait prises ne purent rassurer sainte Rictrude, qui s'empressa de rappeler sa fille chérie auprès d'elle. Elle craignait que le démon, si habile à séduire et à jeter dans l'illusion des personnes d'un âge mûr, ne trompât plus facilement encore sa chère Eusébie, et n'étouffât dans son cœur les précieuses semences de vertu qu'elle y voyait germer.

Après quelques retards, motivés sans doute par le tendre attachement qu'elle portait à cette maison où s'était écoulée son enfance, et où reposaient les restes vénérables de son aïeule, Eusébie, sur l'ordre exprès de sa mère, se rendit avec toute la communauté d'Hamage au monastère de Marchiennes. Elle y fut reçue, ainsi que ses compagnes, avec tous les témoignages de la joie la plus sincère. Des cierges allumés et des encensoirs fumants environnèrent les corps des Saints qu'elles avaient apportés avec elles, et parmi lesquels se trouvait celui de sainte Gertrude. Dès ce moment les deux communautés se fondirent en une seule, et toutes les religieuses, unies de cœur et d'esprit, suivirent dans la joie et la paix de l'Esprit-Saint, les mêmes règles et les mêmes exercices.

Cependant la pensée du monastère d'Hamage et les dernières recommandations de sainte Gertrude se représentaient sans cesse à l'esprit de la jeune Eusébie. Il lui semblait toujours que c'était dans ce lieu qu'elle devait vivre avec ses compagnes, et continuer, comme elle l'avait promis, l'œuvre sainte qui y avait été commencée. Bientôt même elle ne fut plus capable de maîtriser le sentiment qui la dominait, et, profitant du calme et de l'obscurité de la nuit, elle se rendait en toute hâte dans ces bâtiments abandonnés pour y rendre à Dieu ses hommages, et lui protester du désir sincère qu'elle avait d'accomplir sa volonté. Sainte Rictrude en fut instruite, fit des reproches à sa fille, et lui infligea même une punition qui lui semblait méritée, pour ce qu'elle regardait comme une opiniâtreté. Mais croyant bientôt reconnaître dans la persistance d'Eusébie, et dans la docile obéissance qu'elle lui accordait en toute autre chose, un dessein caché du ciel, elle résolut de consulter des hommes de Dieu, qui pussent lui indiquer ce qu'elle avait à faire. Tous furent d'avis qu'il fallait laisser à Eusébie la faculté de retourner avec ses compagnes dans le monastère d'Hamage, avec le corps de sainte Gertrude, pour y continuer la vie sainte et édifiante qu'elles menaient auparavant.

Eusébie, ayant donc reçu la bénédiction de sa mère, retourna pleine de joie dans son ancienne demeure, où elle fit promptement rétablir l'ordre et l'observance religieuse, comme sous le gouvernement de son aïeule, qu'elle s'efforçait d'imiter en toutes choses. La douceur de son commandement, l'affabilité de ses manières, la régularité parfaite de sa conduite, lui attiraient le respect et l'affection de toutes ses compagnes. Rien ne leur paraissait pénible dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse, parce qu'elle prenait toujours pour elle les offices les plus difficiles, et que la vue de ses exemples était seule capable d'inspirer le courage et le dévouement aux plus tièdes. Aussi la piété était-elle en honneur dans cette maison, et, en peu de temps, on vit se multiplier considérablement le nombre des saintes filles qui venaient s'y consacrer au service de Dieu.

1. On les nomme aussi Glotesende et Adalsende.

Telle était la vie admirable que menait la vierge Eusébie lorsque Dieu lui donna un pressentiment de sa fin prochaine, bien qu'elle ne fût encore que dans sa quarantième année. Elle ne le cacha point à ses pieuses compagnes qui, à cette nouvelle, furent toutes remplies de la plus profonde douleur. Pour elle, soumise à la sainte volonté du ciel, elle attendit, avec calme et confiance, cette heure suprême qui devait combler son bonheur en la réunissant à son divin Epoux. Sentant bientôt les premières atteintes de la maladie qui allait l'enlever de ce monde, elle se mit en devoir d'appeler auprès de sa couche funèbre les saintes filles qui s'étaient placées sous sa conduite. Elle leur adressa à toutes les paroles les plus touchantes et les plus pieuses, leur recommanda particulièrement l'obéissance qui est le nerf de la vie religieuse, la charité qui en fait la douceur et le charme, et l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui lui donne son mérite devant Dieu. Puis, comme sa mort pouvait laisser naître dans les esprits certaines inquiétudes sur l'avenir d'une maison qui devait presque tout à ses libéralités et à celles de sa famille, elle engagea ses sœurs à mettre toute leur confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Comme la malade achevait ces paroles, une grande lumière se répandit dans le lieu où elle se trouvait, et presque au même instant son âme s'envola dans les cieux. « Ainsi s'achemina aux noces de l'Epoux la glorieuse Eusébie, fille d'admiration, comme le bel arc-en-ciel, qui riche des couleurs de la livrée divine et ne touchant la terre que du bout de ses pieds, entre à cœur ouvert dans les atours de gloire. Vierge sage et prudente, noble lampe des cloîtres, pleine d'huile de grâce, consumée lentement par la plus vive flamme d'un parfait holocauste : douce exhalaison qui parfume les cieux ».

La pieuse Vierge fut inhumée dans l'église des saints apôtres. Quelques années plus tard, sur l'invitation de la nouvelle abbesse, appelée aussi Gertrude, saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, accompagné d'Hatta, premier abbé de Saint-Waast, vint faire la dédicace d'une église neuve dans laquelle on transporta le corps de la Sainte, qui commença, surtout à cette époque (691), à recevoir les hommages des fidèles. On voit dans des actes très-anciens que le corps de sainte Eusébie fut placé plus tard dans le monastère de Marchiennes, sans que l'on sache bien pour quelles raisons. Depuis lors aussi la coutume s'était établie de le transporter au prieuré d'Hamage, la veille de la dédicace de cette église. Les religieux, qui avaient accompagné la châsse de la Sainte, y célébraient avec pompe les offices de la nuit ; puis, le lendemain, le reste de la communauté, accompagné de l'abbé, venait achever la pieuse solennité. Après la messe, qui était chantée avec pompe, tous reprenaient le chemin du monastère de Marchiennes, en répétant les louanges de Dieu.

Il y eut plusieurs translations des reliques de sainte Eusébie. La dernière que les auteurs aient mentionnée est celle qui fut faite le 17 mai 1138 par Amand, abbé de Marchiennes. Précédemment on voit que l'abbé Adalard dépouilla la châsse de la Sainte de toutes les richesses qui la couvraient, pour venir au secours des habitants d'un village voisin, qu'un incendie avait réduits à la plus extrême nécessité.

La châsse, qui contenait les reliques de cette Sainte, fut envoyée en 1793 à l'hôtel des monnaies de Paris. Le corps, qui était entier, fut sauvé de la profanation par les soins d'un homme estimable, nommé M. Desrotours, et déposé plus tard à l'archevêché de Paris ; il y a été conservé jusqu'au moment du pillage de ce palais, le 29 juillet 1830. Les reliques de sainte Eusébie furent en ce moment profanées et dissipées sans qu'on ait pu depuis les recouvrer. Il n'en reste qu'un fragment qui avait été précédemment placé dans un reliquaire de l'église de Notre-Dame de Paris.

A une demi-lieue environ de Marchiennes, l'on découvre dans la campagne, sur un chemin très-fréquenté, une chapelle dédiée à sainte Eusébie. Placée sur une petite colline et environnée d'une ceinture de hauts peupliers, qui dominent tout le pays d'alentour, elle semble inviter les habitants et les laboureurs, répandus dans les champs, à invoquer dans le ciel celle qui a autrefois édifié ces lieux par l'exemple de ses vertus et les bienfaits de sa charité.

Sainte Eusébie, qui est connue en différents endroits et particulièrement au territoire de Beauvais sous le nom de sainte Ysoie ou Eusoye, a souvent opéré des guérisons miraculeuses en faveur des personnes qui l'ont invoquée. Ses actes rendent témoignage de ces bienfaits, qui ont contribué à rendre son culte célèbre dans les lieux où elle a vécu. Elle est nommée en ce jour dans les Martyrologes de France, des Pays-Bas et dans celui des Bénédictins.

Le diocèse de Beauvais l'a, disons-nous, en particulière vénération. Le culte de sainte Eusoye, dans ce diocèse, remonte à une antiquité fort reculée. Voici quelle en fut l'origine : comme la communauté de Marchiennes possédait une terre non loin de Breteuil, on y bâtit une chapelle en l'honneur de la bienheureuse Abbesse ; dès lors les Beauvaisiens la prirent en grande affection. Plusieurs fois, dans des temps calamiteux, ils s'adressèrent à elle, et en reçurent de puissants

secours. Ils allaient l'invoquer souvent, et surtout le 18 novembre, jour anniversaire de sa première translation. Enrichie de leurs pieuses libéralités, devenue le rendez-vous d'une foule de pèlerins, la chapelle de Sainte-Eusoye ne tarda pas à se voir entourée de demeures, et devint église paroissiale. Le village qui s'y est formé a pris et retenu le nom de la Sainte : il l'a choisie pour patronne et célèbre tous les ans sa fête à ce jour.

Dans un manuscrit qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Douai, sainte Ysoie est représentée avec les saintes Glossinde et Adalsinde portant une *palme* et une *lampe*, la lampe indiquant la vigilance nécessaire aux vierges et la palme annonçant la réussite dernière. De plus savants que nous ont dit : sans doute la palme donnée à des Saints qui ne sont pas martyrs est une particularité qui tient à certains pays, la Flandre, par exemple, dans le cas qui nous occupe ; soit.

Ce fut une belle idée que celle de réunir dans un même tableau les saints personnages fournis par une même famille : rien de plus édifiant, rien de plus convaincant, rien de plus triomphant. La famille d'où sortit sainte Ysoie fut une vraie pépinière d'élus. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer saint Adalbaud, le Martyr, réuni à sainte Rictrude, sa femme, et à ses quatre enfants : sainte Eusébie, sainte Adalsinde, sainte Glossinde et saint Maurant [1].

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT HÉRIBERT, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE (1021).

Héribert naquit à Worms, ville impériale de l'Allemagne, au Palatinat du Rhin. Il eut pour père un des principaux gentilshommes du pays, et sa mère était petite-fille de Régimbaud, comte de Souabe. Il fut élevé d'abord près de ses parents dans les lettres humaines et dans la piété, et il alla ensuite achever de se former dans l'étude des saintes Ecritures et de la théologie à Gorze, célèbre monastère de Lorraine, au diocèse de Metz, qui passait alors pour une excellente école de vertu et de science. Il y prit si bien le goût de la vie religieuse, qu'il était résolu d'en faire profession, et de ne jamais sortir de cette sainte maison, si son père n'eût employé toute son autorité pour le faire revenir. Lorsqu'il fut retourné à Worms, l'évêque Hildebaud, charmé de son esprit, de sa sagesse et de sa piété, le fit prévôt de son Eglise, et il le destinait pour être son successeur : mais sa mort prévint l'exécution de ce dessein. Quelques années après, l'empereur Othon III, qui n'avait pas encore reçu la couronne impériale, ayant été informé du mérite de Héribert, le manda à la cour, et le fit son chancelier. Ce prince, qui avait de l'amour et du goût pour les personnes vertueuses, le jugeant également propre pour le service de l'Eglise et de l'Etat, ne le laissa point en repos qu'il ne l'eût fait promouvoir aux ordres sacrés avec son cousin Bruno, qui fut depuis pape sous le nom de Grégoire V, et qui le couronna empereur l'an 996.

Cependant l'archevêché de Cologne vint à vaquer : et, après des contestations de plusieurs mois, qui formèrent une espèce de schisme dans cette Eglise, tout le monde fut d'accord pour choisir le chancelier Héribert. On députa aussitôt à l'empereur, qui était en Italie. Il fit venir à Bénévent, où il se trouvait, Héribert qui achevait de pacifier les peuples des environs de Ravenne. Lorsqu'il sut les desseins qu'on avait sur lui, son humilité, jointe à l'appréhension de se voir chargé d'un ministère aussi redoutable qu'est celui des pasteurs de l'Eglise, le fit recourir à mille moyens pour détourner ce fardeau de ses épaules. Mais il eut beau se déclarer pécheur, ignorant, incapable devant l'empereur et les députés de l'église de Cologne, personne ne l'en voulut croire. Il fut obligé de céder, dès qu'on lui donna des indices sensibles de la volonté de Dieu. Ayant été pourvu selon les formes et les cérémonies accoutumées, il passa encore deux mois, depuis son investiture, auprès du prince. Il s'en alla ensuite à Rome pour recevoir le *Pallium* des mains du pape Sylvestre II, et il partit aussitôt pour se rendre à l'église métropolitaine de Cologne, dont il prit possession la veille de Noël, l'an 999, qui fut le jour de son sacre. Il répondit incontinent à la grâce de son ordination, par les soins qu'il prit de son troupeau : et, non content d'en faire la revue, de reconnaître ses besoins, de panser ses maux, de le nourrir du pain de vie qu'il lui distribuait lui-même par le ministère de la prédication, auquel il était fort assidu, il lui présenta encore en sa personne le modèle qu'il avait à suivre, en donnant des exemples de toutes sortes de vertus à son clergé et à son peuple, et en se rendant le nourricier des pauvres, le médecin des malades, le soutien des faibles, et le père commun de tous ses diocésains. Il demeurait toujours

1. Voir ces divers noms à la table générale.

dans les bornes d'une humilité profonde, pour garantir son cœur de l'enflure et de l'élévation, et ne pas se laisser éblouir par le faux éclat de la grandeur qui l'environnait. Il y joignait une mortification continuelle, pour retenir toujours son corps et ses passions sous le joug de l'esprit; et jamais il ne quitta le rude cilice qu'il cachait sous un habit ordinaire et convenable à sa dignité.

Il fit réparer les églises et en bâtit de nouvelles; mais une grande famine qui affligea l'Allemagne et la France, lui fit suspendre ce qui paraissait moins nécessaire dans ces ouvrages, pour aller au-devant de la misère publique qui pressait encore plus vivement sa charité. Il ne fut pas seulement le libérateur de son pays en cette occasion, comme le patriarche Joseph l'avait été de l'Egypte; il se rendit encore le serviteur des pauvres et des étrangers, auxquels il procura par lui-même toutes les assistances possibles pour les besoins de l'âme et du corps, jusqu'à leur laver les pieds, et leur préparer à manger de ses mains. Il bâtit, en un lieu indiqué par la Sainte Vierge, un grand monastère, de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Cologne, et il le dota d'un riche fonds, que l'empereur Othon III lui avait laissé peu de temps avant sa mort, ainsi qu'avec ses biens personnels. C'est celui qu'on appela de Duitz, dans la ville de même nom, et qui fut longtemps après en réputation de grande régularité, par l'excellence de la discipline que notre saint Prélat y établit. Il consacra à Cologne, près de la Porte-Haute, une chapelle à saint Etienne. Il rebâtit la basilique des douze Apôtres et y ajouta un collége. Pour détourner la peste et la famine, il institua une procession solennelle autour des murs de la cité, qui eut lieu jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le vendredi dans l'octave de Pâques. Dans le temps d'une extrême sécheresse, après une procession à l'église de Saint-Séverin, dont l'usage s'est pieusement conservé jusqu'à nos jours, le bienheureux Prélat inclina sa tête dans ses mains appuyées sur l'autel pour implorer le Tout-Puissant, en pleurant abondamment, et, comme autrefois sainte Scholastique, il attira tout à coup du ciel une pluie torrentielle.

Comme cet excellent Pasteur n'avait rien tant à cœur que la conservation et l'accroissement du troupeau que son Maître lui avait confié, il ne pouvait se lasser d'en faire la revue par des visites pastorales continuelles, portant partout avec lui non-seulement la lumière de la parole de Dieu pour éclairer les esprits, le feu de la charité pour animer chacun à s'entr'aimer, mais encore les secours de la vie corporelle, pour remédier à la nécessité et à la misère des particuliers. Ce fut durant le cours de ces laborieuses visites qu'il fut arrêté dans la petite ville de Duitz, par une maladie dont il plut à Dieu de se servir pour finir et couronner ses travaux. Il mourut le 16 mars de l'an 1021. Son corps fut enseveli à Duitz dans le monastère qu'il avait fondé. Arnold, archevêque de Cologne, en fit la levée en 1147, le 30 août, et il repose encore en ce lieu dans un beau sépulcre.

Il est représenté avec une église sur la main; cet attribut rappelle spécialement la fondation de l'abbaye et du monastère de Duitz; nous disons spécialement, parce qu'il fit restaurer un grand nombre d'édifices sacrés dans son diocèse.

La fondation de cette même abbaye de Duitz a donné lieu de représenter saint Héribert d'une autre façon, c'est-à-dire à genoux en prière devant une *image de Notre-Dame*, parce que, voulant élever sa fondation dans un lieu fameux par les crimes qui s'y étaient commis, il supplia la Sainte Vierge de le purifier.

Saint Héribert, comme nous venons de le voir, obtint du ciel la fin d'une sécheresse prolongée qui menaçait d'amener une grande disette. Pendant les prières publiques ordonnées par lui pour apaiser la colère de Dieu et auxquelles il assistait, on vit une colombe voleter autour de sa tête, comme pour le signaler à la vénération des peuples. Sa commisération pour les pauvres était grande. Aussi accourait-on de France et d'Allemagne pour avoir part aux largesses de sa charité. On l'invoque pour la *pluie*.

Il est honoré à Duitz, et même en Lombardie, parce qu'il y accompagna l'empereur Othon III.

Voir *Propre de Cologne*, Baillet, et le célèbre Rupert, abbé de Duitz, qui a composé la vie du Saint dans le monastère qu'il avait fondé.

SAINT JEAN DE SORDI, ÉVÊQUE DE VICENCE (1181).

Jean de Sordi naquit en 1125. Son père se nommait Evangéliste et sa mère Berthe de Persici. Ils étaient alliés aux premières familles du pays, possédaient de grandes richesses et se faisaient remarquer par leur piété et leur amour de Dieu. Jean perdit son père de bonne heure et vit sa

mère se remarier avec un homme qui lui donna son nom de Cacciafronté. Entré au monastère de Saint-Laurent de Crémone après avoir été, à l'âge de quinze ans, chanoine de cette ville, il y fut bientôt le modèle de toute la maison. Comme tous les Saints, il recherchait la mortification et passait de longues heures en oraison. Elevé au sacerdoce après avoir prononcé ses vœux en 1159, il devint d'abord prieur du monastère de Saint-Victor de Crémone, puis abbé du monastère de Saint-Laurent. Il se distingua dans la conduite de ses religieux par une douceur toute paternelle, une prudence consommée et une charité sans bornes. L'obéissance sous lui n'était pas difficile, car il accomplissait le premier ce qu'il recommandait à ses religieux. Si les besoins spirituels de ses enfants étaient sa préoccupation continuelle, il n'oubliait pas pour cela leurs besoins matériels ; il veillait à ce que rien ne leur manquât, et quoique le monastère ne fût pas riche, il en administrait les revenus avec tant d'habileté, que chaque jour il faisait distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes.

Dieu visite par les tribulations ceux qui lui sont chers. Les épreuves ne manquèrent pas à Jean de Sordi. Il perdit d'abord sa mère, qui, à sa grande consolation, mourut en odeur de sainteté. Il eut peu après à gémir sur les maux de l'Eglise qui fut, en 1159, déchirée par le schisme d'Octavien, cardinal de Sainte-Cécile. Il prit soin que le peuple de Crémone ne se laissât pas séduire par le novateur, et, pour apaiser la colère de Dieu, il obtint que des processions expiatrices fussent faites par toute la ville. Frédéric Barberousse, protecteur d'Octavien, irrité de la conduite de Jean de Sordi, l'exila de Crémone. Le Saint se soumit : il se retira dans la solitude en attendant que l'orage fût passé, et là, il se livra plus que jamais à la prière et à la mortification.

Les honneurs vinrent le trouver dans sa retraite. Sur la demande du clergé et du peuple, il fut nommé au siége épiscopal de Mantoue. Il résista longtemps, puis enfin fut contraint de s'incliner devant l'ordre formel du Pape. Il s'occupa du gouvernement de son diocèse avec l'activité et le zèle d'un bon Pasteur. Il commença par prêcher d'exemple, puis il pourvut à ce que ses prêtres menassent une vie digne de la sainteté de leur état ; il donna de sages règlements afin de réprimer les abus et de faire disparaître les vices publics. Sa vie était celle d'un religieux. Ami de la pauvreté, il en retraçait l'image dans ses vêtements, dans sa nourriture et dans son ameublement. Tout l'argent qui lui venait entre les mains s'en allait en œuvres de miséricorde.

Cependant les revers avaient brisé la fierté de Barberousse et adouci son caractère. En 1177, il se réconciliait avec le pape légitime Alexandre III, à la grande joie de l'Eglise, à la grande joie surtout de l'évêque de Mantoue. Il écrivit au souverain Pontife pour lui témoigner toute son allégresse et le féliciter de cet heureux événement ; il lui demandait en même temps le rétablissement de l'évêque Graziodore qui avait abandonné son siége pour suivre l'Antipape et s'en repentait. Le Pape céda aux prières du Saint et rendit Mantoue à l'évêque pénitent ; quant à Jean de Sordi il lui donna l'évêché de Vicence, devenu vacant par la mort du titulaire.

Il fut à Vicence ce qu'il avait été à Mantoue. Les vices l'eurent pour adversaire inflexible, mais plein d'une douce charité ; le clergé fut l'objet de son incessante sollicitude ; les affligés, les pauvres, les malheureux trouvèrent en lui un père et un consolateur. Son peuple, édifié de sa vie sainte et austère, ne tarissait pas de louanges sur son compte et le vénérait à l'égal d'un ange.

La mort du saint Evêque fut le résultat d'une vengeance. Au XIIe siècle, les évêques, pour augmenter leurs revenus afin de pouvoir subvenir aux misères du temps ou pour se ménager des protecteurs contre les exactions d'une multitude de petits tyrans, donnaient à ferme une partie des biens de leurs églises. Les terres du château de Malo, appartenant à l'église de Vicence, avaient été affermées à un certain Piétro, qui avait fini avec le temps par ne plus payer de redevance, par se regarder comme un véritable propriétaire et par agir en conséquence. L'Evêque réclama les droits de son église ; il y mit de la douceur, de la longanimité, puis, voyant qu'il n'avançait à rien, il excommunia l'usurpateur. Cette punition, loin de faire rentrer le coupable en lui-même, l'exaspéra ; il forma le projet d'assassiner l'Evêque, et le réalisa le 16 mars 1181.

A la nouvelle de ce crime, la ville de Vicence tout entière fut dans le deuil et dans les larmes. Les habitants irrités veulent tirer une prompte vengeance du meurtrier : on court à sa maison que l'on livre aux flammes. Piétro parvint à s'échapper, et on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Le corps de l'Evêque fut enterré dans sa cathédrale et placé ensuite dans un mausolée de marbre. Saint Jean de Sordi était depuis longtemps honoré comme Saint quand, en 1824, Léon XII approuva son culte.

Divers recueils de vies de Saints.

LE B. LAURENT, DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT (1243).

La Pouille, province du royaume de Naples, fut la patrie du bienheureux Laurent, qui vint au monde dans le XIIe siècle. Il embrassa d'abord l'état militaire ; mais ayant eu le malheur de tuer un homme par accident, il en ressentit tant de peine qu'il quitta la carrière des armes et entreprit un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. De retour en Italie après ce long voyage, Laurent se retira dans un lieu voisin du monastère de Sublac et y pratiqua la vie érémitique. Le désir d'une plus grande perfection le porta à solliciter des religieux de l'abbaye de Sublac la permission de se fixer sur une montagne assez proche de leur maison et peu éloignée de la grotte où vécut autrefois le grand saint Benoît. L'ayant obtenue, il s'y choisit un antre pour y habiter, et là il vécut très-saintement pendant de longues années. Ayant reçu plusieurs disciples, il les forma à la pratique de la règle de saint Benoît.

Entre les vertus qui brillèrent dans ce serviteur de Dieu, on remarqua surtout son abstinence. Elle était si rigoureuse qu'il ne mangeait qu'une fois par jour, et qu'il n'avait pour nourriture que du pain, de l'eau et quelques herbes. Sa mortification parait presque incroyable, tant il mettait d'industrie à affliger son corps et à le réduire en servitude. Il portait sur la chair nue une cuirasse de fer ; il avait des cercles du même métal aux bras, aux cuisses et aux jambes. De plus, il portait sur la tête deux verges de fer placées en croix. Animé du désir d'imprimer en lui l'image de Jésus souffrant, il était dans l'habitude de se brûler le front chaque année le jour du vendredi saint. Le cardinal Hugolin, qui ensuite parvint à la papauté sous le nom de Grégoire IX, étant venu visiter le bienheureux Laurent, l'engagea à modérer la rigueur de sa pénitence. Docile à la voix d'un supérieur et enfant de l'obéissance, le serviteur de Dieu se relâcha un peu de ses austérités ; mais son ardeur pour la mortification lui fit trouver d'autres moyens de la pratiquer. Il s'appliquait avec un soin extrême à conserver la chasteté. Son silence était à peu près perpétuel ; trois jours chaque semaine, et pendant tout le Carême, il ne se permettait pas de dire une seule parole. Sa charité pour le prochain était très-vive, et les pauvres lui inspiraient une tendre affection. La sainte Vierge avait dans Laurent le fils le plus dévoué, et il lui donna une preuve manifeste de ce dévouement, en construisant en son honneur une église entre deux fontaines que l'on voit encore et que l'on dit être sorties de terre d'une manière miraculeuse.

Après avoir mené pendant longtemps la vie la plus édifiante, le serviteur de Dieu alla recevoir du Seigneur la couronne de justice, le 16 août 1243. Son corps, inhumé dans le lieu qu'il avait habité, y resta pendant plusieurs siècles. Il fut, en 1724, transféré dans la grotte de saint Benoît et exposé à la vénération publique. On avait, sous le pontificat d'Innocent IV, entrepris des informations touchant la sainteté du vénérable Laurent ; elles firent connaître qu'il avait opéré plusieurs miracles pendant sa vie. Après sa mort, Pie VI, désirant augmenter son culte, permit de célébrer la messe et l'office en son honneur.

Voir les leçons dans le *Bréviaire monastique*, imprimé à Rome en 1831 (Godescard).

LE B. TORELLO, ERMITE DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE (1282).

Un des plus grands bienfaits que nous puissions recevoir de la bonté de Dieu est celui d'une éducation chrétienne. Sans doute tous ceux qui ont eu cet inestimable avantage n'en profitent pas ; il y en a même qui s'en rendent tout à fait indignes ; mais elle est au moins dans leur âme une précieuse semence qui, étant développée par la grâce, peut produire des fruits de salut ; et tandis que le langage de la religion est souvent inintelligible pour ceux qui ne l'ont point connue dans leur jeunesse, sa voix amie se fait facilement entendre de ceux qui l'avaient écoutée avant leurs égarements. La vie du bienheureux Torello [1] nous offre une nouvelle preuve de cette vérité.

Il naquit à Poppi, en Toscane, le 16 mars 1202, et eut le bonheur d'avoir pour père un homme rempli de la crainte de Dieu, qui mit une grande sollicitude à la lui inspirer dès sa plus tendre en-

1. Les Bollandistes croient que ce nom de Torello est un diminutif de Victorello. Ils remarquent que ces diminutifs ont été en usage autrefois en Italie. En effet, ils disaient Gerio au lieu de Rogerio ; Rita pour Margarita, etc.

fance et qui était secondé par une épouse très-vertueuse. Torello répondit parfaitement aux bons soins de ses parents, et devint en grandissant un modèle de piété ; il fuyait les jeux et tous les autres divertissements profanes, et vivait dans une innocence de mœurs qui faisait la joie des auteurs de ses jours. Malheureusement pour lui, il perdit son excellent père à une époque où il avait encore grand besoin de son appui pour se soutenir dans la pratique du bien. Cependant cette mort ne l'ébranla pas d'abord. Il prit la résolution de s'attacher plus étroitement à Dieu ; et pour en obtenir des bénédictions plus abondantes, il répandit de nombreuses aumônes dans le sein des pauvres du pays. Mais en se livrant à ces bonnes œuvres, il ne se défia pas assez de sa fragilité et de sa faiblesse ; il oublia que le Seigneur nous fait à tous un devoir de la vigilance chrétienne. La liaison qu'il forma avec deux jeunes gens de Poppi, dont les mœurs étaient dépravées, devint pour lui la cause de la chute la plus déplorable ; il abandonna les sociétés respectables qu'il fréquentait, ses bonnes habitudes, ses exercices de piété ; et après avoir été l'objet de l'édification de ses compatriotes, il en devint le scandale, tant sa vie était dissolue. Une jeune personne des environs, plus agréable que vertueuse, fixa son attention et captiva tellement son cœur qu'elle le faisait plier à toutes ses volontés. Ainsi ce malheureux jeune homme oubliait tous les sages conseils de son père, et cet arbre qui avait montré de si belles fleurs ne produisait plus aucun fruit. Il méprisait même tous les avis que les personnages les plus respectables pouvaient lui donner. Mais Dieu, qui avait des desseins particuliers de miséricorde sur cette âme infidèle, l'éclaira et lui fit connaître sa misère. Un jour que Torello jouait à la boule, en présence de sa maîtresse, avec ses perfides amis, un coq perché dans le lieu où il se trouvait, vole subitement sur son épaule et se met à chanter trois fois ; il lui sembla que ce coq lui disait : « Il est temps de sortir du mortel sommeil des vices ». Soit que cet événement fût tout naturel, soit que le Seigneur voulût se servir d'un tel moyen pour rappeler à lui ce pécheur, comme il en avait usé pour saint Pierre, il est certain que Torello en éprouva une impression si vive et si profonde que, laissant le jeu à l'instant même, il court à l'abbaye de Saint-Fidèle, de l'Ordre de Vallombreuse, qui n'était pas éloignée, va se jeter aux pieds du supérieur, et, les larmes aux yeux, le prie de l'aider à rentrer en grâce avec Dieu. L'abbé, qui était un saint homme, l'accueille avec bonté, et après avoir entendu sa confession, il l'admet en temps convenable à la table sainte. Entièrement dégoûté d'un monde qui lui avait été si funeste, le nouveau pénitent supplie l'abbé de vouloir bien le revêtir de l'habit des frères convers séculiers, se regardant comme indigne de vivre dans le monastère. Le vénérable abbé, voyant que Torello, qui voulait pratiquer la vie érémitique, était conduit par l'esprit de Dieu, condescend à son désir, et avant qu'il quitte l'abbaye, il veut lui donner un sac de pains de froment ; mais celui-ci les refuse et n'en accepte que trois petits d'orge. Il part ensuite et quitte avec joie le pays de Poppi, sans qu'aucun de ses parents et de ses amis s'en aperçoive. Torello passa huit jours à chercher une solitude dans laquelle il pût se fixer. Ayant trouvé une grotte qui lui convenait, il retourna à Poppi, distribua tous ses biens aux pauvres, et malgré toutes les instances de sa famille, qui lui disait qu'il ne fallait pas qu'il devînt homicide de lui-même, il se hâta de se rendre dans son ermitage. Là il commença une vie pénitente et mortifiée dont les mondains ne peuvent comprendre l'utilité, parce qu'ils n'ont jamais bien médité ces paroles terribles de Jésus-Christ : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte ». Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers trois heures de l'après-midi, ne buvait que de l'eau et en petite quantité, couchait sur des sarments et se levait chaque nuit pour réciter Matines. Il affligeait son corps de mille manières, afin de réparer ses désordres passés et de triompher de ses passions. Le Père abbé de Saint-Fidèle, qui l'avait réconcilié avec Dieu et qui était son directeur dans les voies du salut, le visitait souvent afin de lui procurer les secours spirituels dont il avait besoin. Informé et surpris de la pénitence austère de Torello, il lui exprima un jour la crainte qu'elle manquât de discrétion ; mais le fervent pénitent lui donna de si bonnes raisons pour justifier sa manière d'agir, que l'abbé, qui reconnut que l'Esprit-Saint l'éclairait, lui dit : « Mon fils, que Dieu vous affermisse dans votre bonne résolution et dans son service jusqu'à la mort ». Puis il lui donna sa bénédiction. Le vœu du pieux abbé se réalisa complétement. Torello resta fidèle à sa vocation, quelque pénible qu'elle fût pour la nature. Accablé de maladies et d'infirmités, il se réjouissait de souffrir, afin de satisfaire à la justice divine. Le souvenir de la Passion du Sauveur, de laquelle il s'occupait fréquemment, lui faisait verser des larmes abondantes. Une vie si sainte le rendit vénérable à ceux qui le connurent et qui recouraient avec confiance à ses lumières ; elle lui mérita les faveurs célestes. Il arrêta par ses prières un loup qui, ayant emporté un enfant, était prêt à le dévorer ; il guérit subitement les plaies qu'avaient faites à cet enfant les morsures du loup, et le rendit sain à sa mère. On dit même que depuis cette époque aucun loup n'a attaqué personne dans le pays qu'il habitait. Averti de l'heure de sa mort, il en fit part à l'abbé de Saint-Fidèle, se con-

fessa et reçut la sainte communion. Il annonça aussi sa mort à un disciple qu'il avait avec lui dans son ermitage ; il lui donna les plus sages conseils ; puis, l'embrassant tendrement, il lui dit : « Je sens que Dieu m'appelle ; je vous recommande à notre Créateur ». Alors, s'étant mis à genoux pour prier, il leva les mains vers le ciel et rendit tranquillement l'esprit, le 16 mars 1282, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Saint-Fidèle de Poppi, où ses reliques ont toujours été conservées avec beaucoup de respect.

On le représente avec un loup à ses côtés. Voici pourquoi : il fit lâcher prise, au nom de Dieu, à un loup qui emportait un enfant déposé par sa mère sur le bord de l'Arno, pendant qu'elle y lavait son linge. De plus, le saint homme défendit à cet animal de jamais attaquer personne de Poppi : de là la dévotion des habitants de Poppi, qui invoquent le bienheureux Torello contre les loups. Il est également honoré à Forli de temps immémorial.

Sa vie, écrite il y a plusieurs siècles, a été reproduite par divers auteurs et se trouve dans le second tome de mars du recueil des Bollandistes. Dom Soldani, compatriote du Bienheureux, et religieux de Vallombreuse, en publia une nouvelle imitation, sous le titre de *Traité apologétique*, pour prouver que le serviteur de Dieu appartenait à l'Ordre de Vallombreuse, et non à celui de Saint-François. 1 vol. in-4°, Lucques, 1731. (Godescard, éd. de Lille.)

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SIENNE, ARTISAN (1289).

Pierre Tecelano, né à Sienne, fut d'abord engagé dans le mariage, et vécut avec son épouse d'une manière si vertueuse qu'il mérite d'être proposé pour modèle aux chrétiens qui ont embrassé cet état. Il gagnait sa vie à fabriquer des peignes, métier qu'il avait appris dans sa ville natale et qu'il exerça jusque dans la vieillesse. Par un sentiment d'humilité, il renonça aux habits mondains et se revêtit des livrées de la pénitence, en embrassant le Tiers Ordre séculier de Saint-François. Peu de temps après, ayant perdu son épouse, dont il n'avait point eu d'enfants, il vendit tout ce qu'il possédait, le donna aux pauvres, et se livra tout entier à la pratique de la perfection. Il fréquentait beaucoup le célèbre hôpital de Sienne, appelé *Sainte-Marie-de-l'Echelle*, et passait une grande partie du jour et même de la nuit en oraison, soit dans l'église de Saint-Dominique, soit dans celle de Notre-Dame, qui est la principale de sa ville. Les lumières qu'il recevait dans ses communications avec Dieu lui firent connaître combien saint François avait imité parfaitement Jésus-Christ. Par affection pour le saint patriarche dont il était devenu le fils, il voulut vivre parmi ses disciples et entra chez les Frères Mineurs de Sienne en qualité d'hôte. Il y demeura le reste de ses jours, jouissant de toutes les consolations que Dieu réserve aux âmes pures et se défendant avec succès des attaques du démon.

La méditation des choses célestes avait tellement allumé dans le cœur de ce saint homme le feu de la charité, que ce feu se manifestait à l'extérieur et qu'il paraissait tout entouré de lumière. Ce prodige le mit en grande réputation de sainteté ; mais la haute idée que l'on avait de lui ne diminua en rien son humilité. Regardant avec raison cette vertu comme le fondement de toutes les autres, il la pratiquait avec un soin particulier ; il faisait aussi une grande estime du silence, et conservait la pureté de son âme et de son corps par son abstinence presque continuelle, par ses veilles, ses longues prières et ses fréquents pèlerinages. On dit qu'un jour où il déplorait amèrement les fautes de sa jeunesse, il entendit la voix d'un ange qui lui annonça que ses péchés lui étaient remis.

Dieu manifesta la vertu éminente de son serviteur, en opérant plusieurs miracles par son moyen et en le comblant de grâces extraordinaires ; et ce pauvre artisan devint si célèbre que ses concitoyens le consultaient dans les affaires publiques les plus importantes. Le bienheureux Ambroise de Sienne, de l'Ordre de Saint-Dominique, se faisait gloire de suivre ses conseils, comme il s'honorait d'être en liaison avec lui. Pierre, enrichi de mérites pour le ciel, tomba malade en 1289, et, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, il rendit sa sainte âme à son Créateur le 4 décembre de la même année. Il fut enterré dans l'église de Saint-François, où le gouvernement de Sienne lui fit élever un tombeau magnifique, et, de concert avec les habitants, décida qu'on célébrerait chaque année sa mémoire. Ce décret s'observe encore en cette ville. Le pape Pie II publia la sainteté du serviteur de Dieu dans un sermon qu'il prêcha à Sienne ; et Pie VII, en 1802, permit de célébrer sa fête.

On met un peigne dans ses images pour rappeler sa profession.

Tiré des leçons de son office. Voir le martyrologe franciscain du Père Arthur Dumoustier. Cet écrivain cite un assez grand nombre d'auteurs qui ont parlé du bienheureux Pierre.

XVIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Irlande, la naissance au ciel de saint PATRICE, évêque et confesseur, qui le premier prêcha Jésus-Christ dans cette île, et brilla tant par ses grands miracles que par ses hautes vertus. 464. — A Jérusalem, saint JOSEPH D'ARIMATHIE, noble Décurion, disciple du Seigneur, qui descendit son corps de la croix et l'ensevelit dans son sépulcre qui était neuf. Ier s. — A Rome, saint Alexandre et saint Théodore, martyrs. — A Alexandrie, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui, ayant été pris par les adorateurs de Sérapis, et ayant refusé constamment d'adorer cette idole, furent cruellement massacrés du temps de l'empereur Théodose, qui aussitôt donna un rescrit pour faire abattre le temple de Sérapis. 390. — A Constantinople, saint Paul, martyr, qui, pour avoir défendu le culte des saintes images, fut brûlé sous Constantin Copronyme. 970. — A Châlon-sur-Saône, saint AGRICOL, évêque. 580. — A Nivelle, en Brabant, sainte GERTRUDE, vierge, d'une naissance illustre, qui, ayant méprisé le monde, et s'étant, pendant tout le cours de sa vie, appliquée à pratiquer tous les devoirs de la sainteté, mérita d'avoir au ciel le Christ pour époux. 659.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Dauphiné, la translation du corps de saint Antoine, au bourg qui porte son nom [1]. — A Beauvais, la translation du corps de sainte Angadrème [2]. — A Alexandrie, saint Ambroise le diacre, qui fut un illustre confesseur de la foi, pour laquelle il souffrit de grands tourments vers les frontières de la Gaule et de la Germanie, sous Jules Maximin. Vers 251. — A Cologne, mémoire de sainte Vivence, dont les reliques sont honorées dans un sépulcre élevé au-dessus de terre, dans la célèbre église de Sainte-Ursule. — A Bayeux, un autre saint Patrice, différent de l'Apôtre de l'Irlande : l'église qui porte le vocable de saint Patrice fut dédiée sous son vocable en 469. — A Rennes, le vénérable Pierre Jouvaud, restaurateur de la vie régulière dans plusieurs couvents, de l'Ordre de Saint-Dominique. Homme d'intérieur, fort adonné à l'oraison, très-dévot à la Sainte Vierge, il excella à former les jeunes religieux à la piété et à la science des choses divines. 1637.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — En Irlande, saint Patrice, évêque et confesseur, qui le premier prêcha Jésus-Christ dans ce pays et institua une règle de vie pour le clergé de toute l'île, et brilla par de grands miracles comme par de grandes vertus.

Martyrologe des Carmes chaussés. — A l'éloge de sainte Gertrude, ajoutez : dont la fête se célèbre le 22 mars.

Martyrologe de Saint-Augustin. — En Irlande, saint Patrice...

Martyrologe des Servites. — A Jérusalem, saint Joseph d'Arimathie...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, avec saint Alexandre et saint Théodore ou Théodule, mentionnés plus haut, les saints Nicandre, Artème, Théodore, Sisien, Pollion et Crescentien, martyrs. Ier s. — A Donard, près de Dunlavin, saint Sylvestre et saint Salonius, compagnons de saint Palladius, premier Apôtre de l'Irlande : leurs corps ont longtemps reposé à Donard, dans l'île de Boethin, laquelle tirait son nom de saint Boethin, qui vivait au commencement du VIIe s. [3]. — En Angleterre, sainte

1. Voir, au 17 janvier, la vie de saint Antoine. — 2. Voir au 14 octobre.

3. Voir *Essays on the origin... of the early Irish Churche,* par le Dr Moran, et la vie de saint Patrice, à ce jour.

Witburge [1], vierge, qui fonda un monastère à Derham sur l'indication de la sainte Vierge. 683. — Chez les Grecs, saint Théoctériste, confesseur, qui fut persécuté sous Constantin Copronyme [2]. VIIIe s. — A Padoue, le bienheureux Julien Urie, dont on retrouva le corps en 1147. — A Pérouse, le bienheureux Thomasello, frère prêcheur, disciple de saint Thomas, mort à vingt-huit ans. An 1270. — A Ross, en Ecosse, saint Kyrstin ou Kyrin, évêque ; il est aussi appelé Boniface. 660. — A Halberstadt, saint Raymo, évêque. 853. — A Mantoue, la bienheureuse Paule Malatesta, femme de Jean-François de Gonzague, et clarisse après la mort de son mari [3]. 1449.

SAINT JOSEPH D'ARIMATHIE

1er siècle.

Jésus-Christ qui, en venant au monde, voulut qu'un Joseph le prît entre ses bras, pour lui rendre les premiers devoirs de la vie, a aussi voulu qu'un Joseph le reçût entre ses mains après sa mort, pour lui rendre les derniers devoirs de la sépulture. Joseph, fils de David, issu de Bethléem, reçut son corps naissant des mains de Marie, pour le poser dans la crèche, et Joseph, né à Arimathie, reçut des mêmes mains son saint corps, après sa mort, pour le mettre dans le tombeau. Comme l'Eglise consacre ce jour à la mémoire de celui-ci, il est juste que nous rapportions les louanges que l'Evangile, les saints Pères et les historiens ecclésiastiques lui donnent.

Joseph était originaire d'Arimathie, dont il a pris son surnom. C'était, écrit saint Jérôme, comme une bourgade située sur le mont Ephraïm, et nommée, dans les saintes Ecritures, *Romathaim Sophim*, où naquit aussi le prophète Samuel. On l'appelait autrement *Roma*, qui veut dire élevée, à cause de son assiette; et, selon la remarque du même saint Docteur, cette signification convient fort bien à notre Joseph, parce qu'il était extrêmement élevé, tant par ses éminentes vertus que par ses grandes richesses. C'est sans doute ce qui lui donna sujet de quitter le village d'Arimathie pour venir demeurer à Jérusalem, capitale de tout le royaume, où il acheta des maisons, des jardins et d'autres possessions, pour lesquels il est appelé riche par saint Matthieu; et par saint Marc, noble décurion, c'est-à-dire conseiller ou sénateur, parce que celui que l'on appelait à Rome sénateur, était nommé, dans les autres villes confédérées, décurion ou conseiller. Cet office lui donnait entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville : c'est en cette qualité qu'il se trouva à ce fameux, mais détestable conseil, qui fut tenu chez le grand prêtre Caïphe, où l'on chercha les moyens de mettre à mort le Fils de Dieu. Mais, comme il était juste et homme de bien, selon les termes exprès de saint Luc, et que, selon saint Jean, il était disciple caché

1. Witburge, née en Angleterre, vers le milieu du VIIe siècle, était la plus jeune des filles d'Anna, roi des Angles de l'est. Elle eut pour mère sainte Hereswyde, qui passa en France après la mort de son mari, et pour sœurs sainte Etheldrède, sainte Sexburge, sainte Ethelburge, sainte Edelburge, et pour frère saint Ercunwal, évêque de Londres. Elle marcha dignement sur les traces de ses aînées, et s'étant consacrée à Dieu dès sa jeunesse, elle se retira à Holkam, loin de la cour, pour se sanctifier. Après la mort de son père, elle alla se fixer à Dereham où, sur l'indication de la sainte Vierge, elle bâtit un monastère que la mort ne lui permit pas d'achever. Elle mourut le 17 mars 683. Cinq ans après, son corps ayant été trouvé sans corruption, il fut transporté dans l'église. En 974, ses reliques furent transférées à Ely et réunies à celles des saintes Etheldrède et Sexburge, ses sœurs.

2. Théoctériste était moine de Pélécètes, en Asie. Il eut beaucoup à souffrir, pour les saintes Images, pendant la persécution des Iconoclastes.

3. Voir notre *Palmier séraphique*, t. III.

de Jésus, il reconnut l'iniquité de leur projet et de leur résolution, et n'y voulut jamais consentir. Enfin, lorsque l'arrêt de mort donné par Pilate contre le Sauveur eut été exécuté, il se dépouilla de cet esprit de crainte qui l'avait obligé de se tenir caché, et montra publiquement qu'il était disciple du Crucifié, au temps même où tous les autres, après s'être si fort vantés de ne l'abandonner jamais, l'avaient honteusement laissé. Voyant donc ce cher Maître mort sur la croix au milieu du deuil et des regrets de toutes les créatures, et ne pouvant plus céler les sentiments de son cœur, il s'en alla hardiment chez Pilate, lui représenta l'innocence et la sainteté de celui qu'il avait fait mourir, et lui dit, qu'après l'avoir reconnue, on ne devait pas traiter son corps comme celui des autres suppliciés, mais qu'il fallait, au contraire, lui faire donner une honnête sépulture; pour lui, il s'offrait de lui rendre ce bon office, si l'on voulait bien le lui permettre. Saint Anselme ajoute que la Sainte Vierge lui révéla que, quand Joseph d'Arimathie demanda le corps de Jésus à Pilate, ce disciple, pour obtenir de lui cette faveur, lui fit connaître que la mère de Jésus était navrée de douleur depuis la mort de son Fils, que la seule chose qui pût modérer sa douleur, c'était de lui donner du moins la satisfaction de l'ensevelir, et que Pilate, après s'être assuré par le centenier que Jésus avait rendu l'esprit, ordonna que l'on remît son corps à Joseph. Cet ordre du président consola merveilleusement ce cher disciple. Il acheta promptement un linceul, se transporta au Calvaire, et détacha de la croix ce corps sacré : triste spectacle, auquel assistèrent saint Jean l'Evangéliste, Marie-Madeleine, Marie-Cléophas et surtout la divine Marie, qui, au rapport de Métaphraste, tendit les bras pour recevoir ce saint dépôt. Ce fut alors qu'elle embrassa amoureusement ce corps adorable qu'elle avait conçu et porté dans ses chastes entrailles : elle le baisa tendrement, elle en lava de ses larmes les plaies sacrées, et enfin, la parole succédant aux sanglots, elle s'écria en ces termes, dit le cardinal Baronius dans ses *Annales :* « O mon Sauveur, ô mon Dieu ! ce mystère qui était résolu avant la constitution des siècles, le voilà enfin accompli ». Ensuite, adressant la parole à Joseph d'Arimathie : « C'est à vous », lui dit-elle, « de mettre maintenant ce divin corps dans le tombeau, et de lui rendre les derniers devoirs ».

Pour ce qui regarde le Saint-Suaire, dans lequel Joseph d'Arimathie ensevelit le corps du Sauveur, le père François Victon, minime, en parle de cette sorte, dans un traité qu'il a fait exprès sur ce sujet : Il est, dit-il, d'une toile fine et forte, large de trois coudées, long de douze et d'une seule pièce; la figure et les ombres du corps de Notre-Seigneur y sont représentées, tant au fond qu'au repli. Joseph et Nicodème oignirent ce corps adorable avec cent livres de myrrhe et d'aloës, et le mirent ensuite dans le monument que ce premier disciple s'était fait tailler tout récemment pour lui-même, dans le roc, en un endroit de son jardin. Voilà ce que nous apprennent les quatre Evangélistes, et ce que nous avons de certain sur ce disciple de Jésus. Dans un Evangile attribué à Nicodème, il est marqué, si nous en croyons Grégoire de Tours et Baronius, que les Princes des prêtres s'irritèrent si fortement contre Joseph d'Arimathie, au sujet de la sépulture qu'il avait donnée à Jésus-Christ, qu'ils se saisirent de ce disciple, l'enfermèrent et le gardèrent eux-mêmes pendant que les soldats veillaient sur le sépulcre; que la nuit en laquelle le Sauveur ressuscita, Joseph fut miraculeusement délivré de la prison par un ange, et que les Juifs, reprochant aux soldats leur lâcheté, d'avoir ainsi laissé enlever le corps de Jésus du tombeau, ceux-ci leur repartirent : « Livrez-nous Joseph, et nous vous

livrerons le Christ; mais comme vous ne pouvez pas nous rendre le bienfaiteur de Dieu, nous ne pouvons pas non plus, nous autres, vous mettre le Fils de Dieu entre les mains ».

Quoique la tradition ne nous apprenne rien de la retraite de Joseph d'Arimathie, après la sépulture de Jésus, l'on peut néanmoins se persuader qu'il se tint, jusqu'à la fin de sa vie, en la compagnie de la très-sainte Vierge et des autres disciples, et qu'ainsi il se trouva avec eux au jour de l'Ascension, sur le mont des Oliviers, pour voir monter au ciel ce même corps, auquel il avait rendu les pieux devoirs de la sépulture; que dix jours après, il reçut le Saint-Esprit avec les douze Apôtres; qu'il apporta le prix de tous ses biens à leurs pieds pour embrasser lui-même une vie tout apostolique, et qu'enfin il mourut à Jérusalem, d'où son corps fut transporté en France, sous Charlemagne, dans l'abbaye de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, par Fortunat, patriarche de Grade, qui fuyait la persécution des idolâtres, et qui fut, depuis, abbé du même monastère, fondé par saint Hydulphe, archevêque de Trèves. Il y a des auteurs qui croient que les Juifs ne cessèrent point de persécuter ce généreux disciple, et que, pour le bannir de leurs terres, ils l'exposèrent sans voiles et sans rames, avec sainte Marthe, sainte Madeleine, saint Lazare leur frère, et saint Maximin; mais que le vaisseau, par un effet de la divine Providence, étant arrivé heureusement au port de Marseille, en Provence, Joseph d'Arimathie traversa toute la France et passa jusqu'à la Grande-Bretagne, y prêcha Jésus-Christ et y mourut en paix; et c'est apparemment pour cela que les Anglais le reconnaissent pour leur premier Apôtre.

Les arts ont résumé ainsi l'histoire du saint ensevelisseur de Jésus :

1° D'après une légende chère aux Anglais du moyen âge, saint Joseph d'Arimathie aurait hérité de la coupe employée par Jésus-Christ le jour de la cène : c'est pourquoi on le peint avec une coupe à la main; — 2° on le représente encore tenant l'une des extrémités du Saint-Suaire, tandis que Nicodème tient l'autre; — 3° il fait naturellement partie du groupe de ceux qui ensevelissent le Sauveur : Nicodème, saint Jean et la Sainte Vierge [1], lorsque cette scène est retracée par la peinture, la sculpture ou la gravure; — 4° d'autres fois on le représente fichant un bâton en terre, car la légende anglaise prétend encore qu'à Glastonbury, il enfonça en terre son bâton qui devint un arbrisseau donnant vers Noël des fleurs rouges et blanches; — 5° enfin on le met dans le *vaisseau* qui amena saint Lazare et sainte Madeleine sur les côtes de Provence.

RELIQUES DE SAINT JOSEPH D'ARIMATHIE.

M. l'abbé Deblaye nous écrivait d'Imling, le 25 novembre 1862 :

Je suis heureux de pouvoir répondre à vos questions du 22 novembre 1862.

1° Le corps de saint Joseph d'Arimathie a-t-il été apporté à Moyen-Moutier : puis, ensuite volé par des moines?

En reste-t-il encore quelque trace?

Dom Humbert Belhomme, dans son *Historia mediani monasterii, argentorati,* 1724, *in*-4°, va nous répondre.

Fortunat, patriarche de Grade, et non de Jérusalem [2], ayant dû se réfugier en France, obtint de Charlemagne l'abbaye de Moyen-Moutier. L'histoire des successeurs de saint Hydulphe, que Dom Belhomme publie dans son livre, d'après un manuscrit de Paderborn, la croyant anonyme, bien qu'elle soit de Valcandus, moine de Moyen-Moutier, au commencement du XI° siècle, parle ainsi des reliques apportées là par Fortunat : « Ipsius vero collatione, ex cunctis pene instrumentis

1. Joan., XIX, 39-42.
2. Voir *Annales Bened.*, t. II, p. 240, et le *Cointe*, t. VI, p. 817 et t. VII, p. 74.

humanæ conversationi atque passioni Domini aptatis amplexibilia pignora locus hic meruit percipere, pariterque pretiosorum Martyrum Stephani, Lazari quadriduani sepulti, Georgii, atque Pancratii, cum plurimis : quod nunc longum videtur prosequi [1] ».

Les reliques ci-dessus mentionnées ne furent point des reliques entières, mais partielles ; aussi il n'en reste plus rien. Vous voyez d'ailleurs que notre plus ancien chroniqueur ne parle point de Joseph d'Arimathie.

Voici la note de Dom Belhomme sur le texte ci-dessus :

« E. Richerius in chronico Senoniensi et Johannes a Bayona in historia Medionensi tradunt Fortunatum attulisse ad medianum monasterium corpus sancti Josephi Arimathei, sed postmodum eo videlicet tempore, quo Canonici idem monasterium possederunt, a quibusdam monachis peregrinis noctu furatum et exportatum fuisse. At rem suspectam reddit silentium anonymi hujus auctoris (Valcandi), qui Richerium ducentis et Joannem a Bayono trecentis annis præcedit ».

Dom Belhomme me paraît dans le vrai, en ne croyant pas aux récits de Richer et de Jean de Bayon. Il est bien certain que depuis bien des siècles il ne reste aucune trace de cette relique à Moyen-Moutier.

2° Vous demandez ensuite qu'est devenue l'abbaye ? L'antique abbaye fut démolie il y a environ cent ans, et rebâtie quelques cents mètres plus bas : de la première il ne reste plus guère que le mur d'enceinte ; le presbytère actuel, qui est tout récent, est à peu près sur l'emplacement de l'Eglise. La démolition totale par les moines eux-mêmes aurait mis à découvert les trésors et monuments cachés, s'il y en avait en.

La nouvelle abbaye existe encore en très-grande partie et appartient aux MM. Sellières, qui ont aussi l'abbaye de Senones ; toutes deux sont des usines à coton : Moyen-Moutier est la blanchisserie. L'église, qui existe entièrement avec sa tour, est paroissiale.

L'Eglise possède encore le corps de saint Hydulphe, presque complet ; les corps de ses deux disciples, Jean et Benigne, deux frères ; quelques ossements de saint Spinule ou Spin, autre disciple. Une autre partie a été transportée du prieuré de Belval dans l'église paroissiale de Portieux, et tous les grands ossements qui étaient dans l'abbaye Saint-Léopold, à Nancy, ont péri à la Révolution : — quelques ossements du corps de saint Gemus, autre disciple ; les corps de saint Maximin, archevêque de Trèves et de saint Boniface, le thébéen, moins les chefs, apportés à Moyen-Moutier, probablement par saint Hydulphe.

Dans la châsse de saint Hydulphe se trouve aussi une dalmatique du VIIe siècle qui pourrait bien être de saint Leodegar, plutôt que ce qu'on appelait la tunique de saint Hydulphe, vu ce texte de la chronique de Jean de Bayon : « Ego vero in ipso scrinio vidi, cum plurimis aliis ipsorum martyrum reliquiis, de saxo quo lapidatus est sanctus Stephanus, et carbones sanguineos sancti Laurentii levitæ, et dalmaticam sancti Leodegarii [2] ».

En 1854, j'ai publié, dans le *Journal de la Société d'Archéologie Lorraine,* une description de ce vêtement sacré.

Le tombeau de saint Hydulphe existe aussi dans la chapelle de Saint-Grégoire, dans le cimetière : c'est un sarcophage de pierre sans inscription. — Les reliques de Moyen-Moutier ont été reconnues solennellement le 6 août 1854, par Mgr Caverot, évêque de Saint-Dié, après une longue étude de révision faite par moi.

Le martyrologe romain marque la mémoire de ce disciple de Jésus le 17 mars, et le cardinal Baronius en parle au premier tome de ses *Annales.*

SAINT PATRICE [3], APOTRE D'IRLANDE

373-464. — Papes : Saint Damase ; saint Célestin Ier ; saint Léon le Grand ; saint Hilaire.

> J'enverrai les hérauts de ma parole en Grèce, en Italie et jusque dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont pas entendu parler de moi et n'ont pas vu ma gloire. *Isaïe,* LXVI, 19.

C'est bien justement qu'on a regardé l'étroite union de l'Eglise d'Irlande avec le Saint-Siége, pendant les trois siècles de persécution qu'elle vient de

1. Hist. *Med. Monast.,* part. 2, p. 154. — 2. Hist. *Med. Monast.,* p. 223.

3. Patricius, Patrick, Padraigh, Parriz. On dit aussi que son premier nom était Mann, et que le pape saint Célestin changea ce nom en celui de Patrice ; mais nous n'en avons aucune preuve.

traverser, comme la source du courage héroïque déployé par ses enfants pour la défense de la foi catholique. Les catholiques irlandais croient, depuis 1400 ans, que cette union de leur patrie avec Rome est l'œuvre de saint Patrice : aussi leur amour et leur reconnaissance pour ce grand apôtre ne sont-elles égalées que par leur attachement au Siége de Pierre.

Quant aux protestants irlandais, bien qu'ils n'aient jamais montré beaucoup de respect pour le nom et les travaux de saint Patrice, ils n'ont pas manqué, à l'occasion, de le réclamer pour un des leurs; et afin de montrer que ce grand missionnaire pensait comme eux, ils ont osé soutenir que Rome n'ayant pas sanctionné sa mission, saint Patrice aurait simplement établi quelque chose comme l'église anglicane, une Eglise sinon hostile aux successeurs de saint Pierre, du moins complétement indépendante. Toute la vie de saint Patrice dément cette assertion mensongère et démontre l'union qui a existé à l'origine entre l'Eglise d'Irlande et Rome, le centre de toute juridiction spirituelle.

Ce n'est qu'à partir du pontificat de saint Célestin Ier que l'Irlande put s'appeler une terre chrétienne. Sans doute quelques-uns de ses enfants s'étaient déjà rangés sous la bannière du Christ; mais ils vécurent isolés tant qu'aucun Apôtre ne visita leurs bords.

En ce temps-là (431) Pallade était diacre de Rome : or, l'on sait quelle était l'importance de cette charge dans les premiers siècles de l'Eglise : la plupart des premiers Papes l'avaient occupée avant d'être promus au souverain pontificat, et pendant la vacance du Siége apostolique, c'est le diacre de Rome qui prenait en main l'administration. Célestin Ier, alors régnant, se sépara de Pallade, qui était son bras droit, et dont il devait, mieux que nul autre, connaître la science et la piété, pour l'envoyer en qualité de premier évêque aux Scots [1] de l'Irlande qui croyaient en Jésus-Christ. En passant à Auxerre, Pallade pria, au nom du Pape, saint Germain, d'aller combattre le pélagianisme dans la Grande-Bretagne.

Les prédications de Pallade en Irlande produisirent peu de fruits, « car personne ne peut rien recevoir sur la terre si le ciel ne l'envoie et ne le donne ». Son séjour fut de courte durée dans ce pays : il avait eu cependant le temps de fonder trois églises ou communautés chrétiennes : *Teach-na-Roman* ou maison des Romains; *Kill-fine*, Dunlavin actuel, et *Domnach-Ardech* ou Donard, près de Dunlavin : c'est à Dunlavin qu'avant de repartir pour Rome, il laissa les livres et les reliques que lui avait donnés saint Célestin, ainsi que les tablettes dont il se servait pour écrire. Mais Rome ne devait pas le revoir. Ayant passé la première mer, comme disent les Irlandais, c'est-à-dire le détroit qui sépare l'Irlande de l'Angleterre, il parcourut une partie de ce pays et alla mourir à Fordun, dans l'Ecosse actuelle. Il y avait à Donard, en Irlande, les cendres de ses deux disciples Sylvestre et Salone, qui furent honorés comme Saints.

Tels sont les commencements de la foi sur cette terre qui devait s'appeler plus tard l'île des Saints; tel est le grain de sénevé qui, cultivé par les mains de Patrice, devint un grand arbre.

Nous ne connaissons les commencements de saint Patrice que par sa *confession* qu'il nous a laissée : on nous saura gré de reproduire ce monu-

1. Il ne faut pas perdre de vue que les Scots, qui plus tard donnèrent leur nom à l'Ecosse, habitaient alors l'Irlande, et que l'Irlande seule, au ve siècle, était désignée sous le nom de *Scotie*. La mission de saint Pallade, envoyé de Rome, est attestée par saint Prosper, dans sa *Chronique*, publiée vers l'an 434. L'autorité de saint Prosper, en histoire, est telle que nul n'a jamais osé la contester : les adversaires de l'apostolicité de l'Eglise d'Irlande reconnaissent eux-mêmes que saint Pallade a été envoyé par Célestin Ier.

ment précieux d'autobiographie, en y intercalant quelques notes en parenthèses.

« Moi, Patricius, misérable pécheur et le dernier des serviteurs de Jésus-Christ, j'eus pour père le diacre Calpurnius, fils du prêtre Potitus[1]. Je naquis (377) à *Bonaven Taberniæ*[2] (dans le voisinage de Boulogne-sur-Mer), dans une villa que possédait mon père, et où je fus plus tard capturé par des pirates, dans les circonstances que je vais raconter. J'avais alors seize ans, et ne m'étais jamais préoccupé sérieusement du service de Dieu. Les barbares m'enlevèrent avec plusieurs milliers d'autres captifs. On nous entassa sur des barques, et nous fûmes transportés en Hibernie. Le Seigneur voulait châtier nos offenses et nos ingratitudes passées. Jeté ainsi, pauvre adolescent, parmi ces nations étrangères, mon cœur s'ouvrit à la grâce ; je pleurai mes fautes, et résolus de changer de vie. Dans sa bonté miséricordieuse, le Seigneur daigna agréer mes vœux encore stériles ; sa main me protégea parmi tant de dangers et me sauva la vie. J'étais profondément ignorant. Dès mon enfance, j'avais manifesté une véritable horreur de l'étude. La vie libre, au grand air des champs, me plaisait seule. Maintenant, captif et exilé, il me fallait conduire les troupeaux aux pâturages. Le goût de la prière me saisit peu à peu. Je passais les journées et une partie des nuits dans ce saint exercice. Je m'agenouillais sur la neige, sur la terre gelée ou détrempée par les pluies d'hiver. Six ans s'écoulèrent ainsi, et j'étais heureux dans ma captivité, parce que le Seigneur consolait mon âme. Une nuit, j'entendis, dans une vision, la voix d'un ange qui me disait : Tes prières et tes jeûnes ont touché le cœur de Dieu. Tu reverras bientôt ta patrie. Le navire qui doit t'emmener attend au port. — Cependant j'étais à deux cent milles de la côte, et ne connaissais pas le port dont on me parlait. Toutefois, plein de confiance dans le Dieu qui me dirigeait, je pris la fuite, j'arrivai heureusement au port de Ben *(Boyne)*. Un navire y stationnait ; j'y montai et demandai au pilote de m'emmener avec lui. Il s'y refusa brutalement, et je reprenais déjà la route de terre, pleurant et priant, lorsque le pilote me cria : Viens si tu veux ; seulement sois-nous fidèle ! — Or, ces hommes étaient des païens (et vraisemblablement aussi des pirates). Combien j'eusse souhaité qu'ils m'eussent voulu suivre dans la foi du Christ ! Cependant on leva l'ancre. Après trois jours de navigation, nous primes terre dans un lieu inhabité, où nous marchâmes vingt-sept jours. Les vivres et l'eau manquèrent, et la faim se fit affreusement sentir. Le pilote me dit : Tu es chrétien et tu prétends que ton Dieu est tout-puissant. Prie-le donc

1. On sait qu'à cette époque les laïques veufs, ou qui renonçaient, de concert avec leurs épouses, aux droits du mariage, étaient fréquemment promus à la cléricature et au sacerdoce. Tel est le sens des paroles de saint Patrice. Nous faisons cette remarque afin de prémunir le lecteur contre les objections du protestantisme, qui s'est plus d'une fois appuyé de ce texte pour soutenir sa thèse contre le célibat ecclésiastique. Saint Patrice ne parle pas de sa mère : on a dit qu'elle était nièce de saint Martin de Tours, mais nous n'avons trouvé à ce sujet que des assertions et pas de preuves.

2. « L'opinion générale en Irlande », nous écrivait, le 13 août 1871, M. Murphy, économe du Séminaire irlandais de Paris, « est que saint Patrice était Français. Mais, comme de ce côté-ci du détroit, il y a diversité d'opinions sur le lieu précis de sa naissance ». Négligeant ce qui a été dit en faveur de telle ou telle localité de l'Ecosse ou de l'Irlande, nous dirons qu'en France deux contrées se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à saint Patrice : le Boulonnais et la Bretagne Armorique. Le Dr Morgan, vice-recteur du Collége irlandais à Rome, auteur des *Essais sur l'origine, les doctrines et la discipline de l'Eglise irlandaise primitive*, se prononce pour Boulogne ou le territoire de Boulogne. Nous pourrions citer un grand nombre d'autres autorités et exposer leurs arguments, mais cette dissertation nous entraînerait trop loin. Ceux que la question intéresse, peuvent consulter, outre les deux auteurs que nous venons de citer : Lanigan, *Hist. Eccles.*; Thomas Moore, *History of Ireland*, apud Boll.; la *Vie de saint Patrice*, par Jocelin, moine du XIIe siècle, qui dit que le qualificatif de Tabarniæ ou Tabernlæ, ajouté à Bonaven, vient de ce qu'il y avait en près de là un camp romain composé de tentes ou baraques, outre qu'il est assez facile d'apercevoir la radical de *Bononia* dans *Bonaven;* Danville, *Notice de l'ancienne Gaule*, etc.

pour nous, afin qu'il vienne à notre aide. — Convertissez-vous du fond du cœur, répondis-je, et Dieu vous sauvera. — A peine j'achevais ces paroles, que nous aperçûmes une troupe de sangliers. On en tua un grand nombre et l'abondance revint dans la caravane. Tous louaient le Seigneur, et me témoignaient la plus vive reconnaissance. Les douleurs, les épreuves, les tentations ne me manquèrent pourtant pas. Un jour, l'un de mes compagnons de voyage me présenta un morceau de viande, en me disant : Il a été offert aux dieux. — Je vous rends grâces, répondis-je. — Et, ce jour-là, je me passai de nourriture. Une autre fois, durant la nuit, pendant que je dormais, je sentis la secousse d'une énorme pierre lancée sur moi. Je crus d'abord qu'un rocher s'était détaché de la montagne, et m'allait ensevelir sous son poids. J'invoquai le Seigneur. A ce moment, le soleil commençait à poindre à l'horizon. Il me sembla que le Fils de Dieu, dans sa gloire, venait à mon aide. Je me levai et ne ressentis aucun mal. J'arrivai enfin dans ma patrie. J'y étais depuis deux ans, lorsque, pour la seconde fois, une bande de pirates m'enleva encore. Je priai le Seigneur, et une voix divine se fit entendre. Ta captivité ne durera que deux mois, me dit-elle. — En effet, le soixantième jour, je fus délivré et revins près de mes parents qui m'accueillirent avec des larmes de joie. Ils se promettaient qu'après tant de tribulations, je ne serais plus ravi à leur tendresse. Ils me répétaient incessamment ces paroles, et voulaient me faire promettre de ne les quitter jamais. Or, une nuit, je vis se dresser devant moi un personnage céleste, tenant à la main un volume qui semblait un recueil de lettres. Je suis Victricius, me dit-il. — Et il me présentait la collection de ses lettres. Sur la première page je lus : Voix de l'Hibernie. Comme je continuais la lecture, il me semblait entendre les bûcherons de Foclutum (*Foclayd*) qui, s'adressant à moi, me disaient : Nous vous en supplions, saint jeune homme, revenez parmi nous, et enseignez-nous la voie du Seigneur. — Je me sentis ému jusqu'aux larmes, je pleurai, et la vision disparut. Béni soit le Seigneur ! car depuis, les paysans de Foclutum ont répondu à l'espérance que cette prophétie fit naître en mon âme. La nuit suivante, au plus profond de mon être ou à mes côtés, je ne saurais le dire, mais le Seigneur le sait, j'entendis comme des cantiques d'une psalmodie sainte, mais je ne voyais personne, et je ne sus d'où venaient ces voix. Je me mis en prière, et j'entendis murmurer à mon oreille cette parole : Je suis celui qui ai donné mon âme pour racheter la tienne. — En ce moment, il me semblait qu'au dedans de moi quelqu'un priait avec des gémissements et des larmes ; j'avais la conscience que l'Esprit de Dieu priait en moi. — Le lendemain, je m'ouvris de ces visions mystérieuses à un ami d'enfance. Il me répondit : Un jour tu seras évêque d'Hibernie. — Cette parole me jeta dans la consternation, moi misérable pécheur. Et cependant elle se réalisa [1] ».

A quelque temps de là, les parents du jeune Patrice durent faire un voyage en Armorique. En arrivant, ils trouvèrent toute la province envahie par des barbares. Le père et la mère de Patrice furent égorgés. Le jeune homme fut réservé comme un esclave de valeur. On le vendit à des Pictes, qui l'emmenèrent sur leurs vaisseaux. La flottille se dirigeait vers la Grande-Bretagne, lorsque des navires gaulois, venant à la rencontrer, s'en emparèrent. Patrice changeait de maîtres, sans recouvrer sa liberté. On mit le cap sur Bordeaux. Là, des chrétiens rachetèrent le captif, qui vint frapper à la porte du monastère de Saint-Martin de Tours. On l'admit au nombre des religieux, et il s'y distingua bientôt par sa piété et sa ferveur.

1. Bolland., *Confess. S. Patricii*, t. II mart., p. 533-535.

Cependant les visions divines ne cessaient de lui montrer l'Hibernie comme la terre où il devait porter la semence céleste de la foi. Après quatre années de vie cénobitique, il quitta le monastère hospitalier, franchit le détroit, et vint évangéliser la cité irlandaise de Temoria (Temair). Ce n'était pas encore l'heure marquée par la Providence. Le missionnaire fut accueilli par les populations païennes comme un ennemi. Il lui fallut quitter cette terre ingrate et revenir dans les Gaules. Il se plaça durant trois ans sous la direction de l'illustre évêque d'Auxerre, saint Germain. Puis, durant neuf années, il alla demander aux rochers de l'île de Lérins, avec la solitude qu'ils lui offraient, les secrets de grâce et de conversion dont il avait besoin pour le pays lointain qu'il avait mission de convertir. Germain d'Auxerre, qui avait parcouru la Grande-Bretagne en qualité de légat du Pape, savait qu'à l'extrémité nord du monde connu existait une terre qui n'avait pas encore vu se lever le soleil de la foi : Patrice, qui l'accompagnait dans ce voyage, entretenait le saint Evêque de ses espérances et de ses projets d'apostolat. Germain comprit la nécessité d'envoyer en Hibernie des ouvriers évangéliques. A son retour d'Angleterre, il fit partir Patrice pour Rome avec des lettres de recommandation à l'adresse du pape saint Célestin : il dut parler au souverain Pontife de l'avantage qu'il y aurait d'adjoindre comme coopérateur à Pallade un religieux qu'une longue captivité avait familiarisé avec la langue et les usages des Irlandais.

Saint Patrice fut accompagné à Rome par un saint prêtre du clergé d'Auxerre, nommé Segetius, et qui avait reçu pour instruction de saint Germain de représenter le futur apôtre « comme un homme fort et apte à faire la moisson du Seigneur ». Un missionnaire dont le talent et la piété étaient attestés par saint Germain, c'est-à-dire par un évêque qui avait toute la confiance du Pape, ne put qu'être le bien venu à Rome. Suivant une tradition depuis longtemps reçue dans la capitale du monde catholique, tout l'entourage du Pape déclara unanimement que nul plus que Patrice n'était propre à la mission d'Irlande.

Ce fut très-peu de temps avant la mort de saint Célestin que saint Patrice demanda au Siége apostolique de bénir ses travaux. Sans tarder, il reprit le chemin d'Auxerre où l'attendait son ami et son protecteur, Germain. Il était en route pour l'Irlande lorsque deux disciples de Pallade lui apportèrent la nouvelle de la mort de leur maître. Alors, il fit un détour pour aller se faire consacrer par un évêque d'Angleterre, nommé Amator, dont on ignore le siége. Après avoir reçu la consécration épiscopale, il se rendit à sa destination, accompagné d'Analius, d'Iserninus et de plusieurs autres : la sainte compagnie aborda en Irlande dans le courant de l'été de l'année 432.

A son passage à travers la Cumbrie et les Cornouailles, sa parole et ses miracles avaient opéré d'éclatantes conversions. On voulut le retenir. On chercha à l'effrayer par la perspective des dangers qu'il allait courir chez les païens de l'Hibernie. « Mais », dit-il dans sa *Confession*, « le Seigneur me rassurait dans des visions célestes. Une nuit, son ange me fit lire cette parole du prophète Zacharie : Qui vous touche, touche la prunelle de mon œil [1]. Arrivé en Irlande, il se rendit à l'assemblée générale des chefs et des guerriers de l'Hibernie, qui se tenait annuellement à Tarah, ou Temoria, dans la province de l'East-Meath. Là résidait le principal chef, appelé le roi de l'île ; le collége des druides y était installé et formait le centre religieux à côté du centre politique de tout le pays. Patrice prêcha intrépidement la foi de

1. Zach., II, 8.

Jésus-Christ devant ces farouches guerriers. Le fils de Neill, le monarque principal, interrompit le discours, et menaça l'audacieux étranger de toute sa colère : mais plusieurs autres chefs se convertirent, entre autres le père de saint Benen, ou Benigne, qui devait succéder plus tard à saint Patrice sur le siége d'Armagh. Leur exemple fut bientôt suivi par les rois de Dublin, de Minster et par les sept fils du roi de Connaught. L'Ultonie, rebelle à tous les efforts de saint Pallade, accueillit le nouvel évêque avec enthousiasme. L'un de ses néophytes lui offrit un domaine considérable, près de la ville de Down ; un monastère y fut érigé sous le nom de Sabhall-Padrigh (*Grange de Patrice*). C'est en effet dans une humble grange que le nouveau missionnaire célébra pour la première fois l'office divin sur le sol de l'Irlande, et c'est pour rappeler ces modestes commencements de son apostolat que l'évêque missionnaire donna le nom de Grange à son premier monastère. Deux autres fondations de ce genre, Domnach-Padrigh (*Eglise de Patrice*) et Armagh, devinrent en quelques années des chrétientés considérables. Surpris lui-même des progrès de son apostolat, l'humble Evêque s'écriait : « D'où peuvent venir ces merveilles ? Comment les fils de l'Hibernie, qui n'avaient jamais connu le Dieu véritable et qui adoraient des idoles impures, sont-ils devenus un peuple saint, une génération d'enfants de Dieu ? Les fils et les filles de rois sollicitent l'honneur d'être moines, ou de consacrer leur virginité au Seigneur. Naguère, je baptisais une jeune fille des Scots aussi noble que belle. Six jours après, elle vint me trouver et me dit : Un ange m'est apparu ; il m'a ordonné de demeurer vierge et de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. — Elle sollicitait avec instance le voile des religieuses. Elle le reçut, malgré les menaces, les persécutions mêmes de sa famille. Et combien d'autres vierges et veuves, qui luttent ainsi contre tous les obstacles humains, pour demeurer fidèles à leur époux céleste ! Je n'en sais pas le nombre ; mais Dieu le sait, lui qui donne à ses humbles servantes un héroïque courage. Aussi, qui m'arrachera jamais à cette terre de bénédiction ? Ce qui reste de ma famille me sollicite en vain pour qu'une dernière fois j'aille visiter ma patrie. On m'appelle dans les Gaules, où j'aurais tant de bonheur à contempler la face des Saints. Mais l'Esprit m'enchaîne à cette terre que j'évangélise. Si je la quittais, je serais un déserteur [1] ».

L'histoire et la légende se sont emparées à l'envi de la vie de Patrice.

Dans sa légende, rien n'est plus poétique que la rencontre de l'apôtre gallo-romain avec les bardes irlandais qui formaient une caste héréditaire et sacerdotale. C'est parmi eux qu'il recrute ses plus fidèles disciples : c'est Ossian lui même, c'est l'Homère aveugle de l'Irlande, qui se laisse convertir par lui, et à qui il permet à son tour de lui chanter la longue épopée des rois et des héros celtiques [2]. L'accord ne s'établit pas entre eux sans être précédé de quelques orages : Patrice menaçait de l'enfer les guerriers trop profanes dont Ossian voulait la gloire, et le barde répliquait à l'apôtre : « Si ton Dieu, à toi, était en enfer, mes héros l'en retireraient ». Mais la vérité triomphante amena la paix entre la poésie et la foi. Les monastères fondés par Patrice devinrent l'asile et le foyer de la poésie celtique. Une fois bénis et transformés, dit un vieil auteur, les chants des bardes devenaient si beaux que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter [3] ; et l'on s'explique ainsi pourquoi la harpe des bardes est restée le symbole et le blason de l'Irlande catholique.

Dans son histoire, rien n'est mieux constaté que son zèle pour préserver le pays où il avait lui-même subi l'esclavage, des abus de la servitude et

1. *Confess. Patric.*, cap. 4. — 2. Ozanam, II, 472. — 3. La Villemarqué, *Légende celtique*, p. 109.

surtout des incursions de ces pirates, Bretons et Scots, voleurs et marchands d'hommes, qui en faisaient une sorte de haras où ils venaient recruter leur bétail humain. Rien n'est plus authentique que son éloquente protestation contre le roi d'une horde bretonne qui, débarquant au milieu d'une peuplade baptisée de la veille, en avait massacré plusieurs, et enlevé les autres pour les vendre au loin. « Patrice, pécheur ignorant, mais constitué évêque en Hibernie, réfugié parmi les nations barbares, à cause de son amour pour Dieu, j'écris de ma main ces lettres pour être transmises aux soldats du tyran, je ne dis pas à mes concitoyens ni aux concitoyens des saints de Rome, mais aux compatriotes du diable, aux apostats Scots et Pictes qui vivent dans la mort et qui viennent s'engraisser du sang des chrétiens innocents que j'ai enfantés à mon Dieu... La miséricorde divine que j'aime ne m'oblige-t-elle pas à en agir ainsi, pour défendre ceux-là mêmes qui naguère m'ont fait moi-même captif et qui ont massacré les serviteurs et les servantes de mon père [1] ? » Ailleurs il vante l'intrépidité des filles esclaves qu'il avait converties, et qui défendaient héroïquement, contre des maîtres indignes, leur pudeur et leur foi [2].

La traite des hommes et des femmes se pratiquait alors chez toutes les nations celtiques, comme au siècle dernier sur la côte d'Afrique. Chez elles l'esclavage et le commerce des esclaves furent bien autrement difficiles à déraciner que le paganisme. Ce commerce était encore en pleine activité au Xe siècle entre l'Angleterre et l'Irlande, et le port de Bristol en était l'entrepôt principal.

Mais reprenons la lettre de saint Patrice à Corotic, car ainsi se nommait ce barbare, ce chef de clan qui avait dévasté le troupeau de Patrice : « Où iront cependant », s'écrie le saint Apôtre, « où iront ce Corotic et les bandits qu'il a soulevés contre le Seigneur et son Christ ? Quel sera le sort des scélérats qui comptent comme un exploit le massacre de faibles femmes, qui se partagent avec des mains ensanglantées l'héritage des orphelins, qui croient fonder dans le sang et les larmes une royauté temporelle, moins stable que le nuage ou la fumée ? *Peccatores et fraudulenti a facie Domini peribunt* [3] ». — Le farouche spoliateur ne se laissa point attendrir par cette lettre ; il ne rendit pas les captifs. Patrice répandit alors dans toute l'île de la Grande-Bretagne, en Armorique, dans les Gaules et en Germanie, des exemplaires de sa lettre à Corotic. Il y joignit l'attestation suivante : « En présence de Dieu et de ses anges, je certifie que l'avenir sera tel que je l'ai prédit. Non pas que je veuille présumer de mon ignorance ou de ma faiblesse, mais le Seigneur ne ment pas, et c'est sa parole que j'annonce. Je supplie tous les serviteurs de Dieu qui liront cette lettre de la publier partout et de la faire connaître au peuple chrétien. Qu'on la distribue surtout parmi les sujets de Corotic. Peut-être un jour viendront-ils à résipiscence ; alors ils regretteront d'avoir trempé leurs mains dans le sang, et ils rendront la liberté aux captifs [4] ». — Quelques mois après, Corotic, frappé d'aliénation mentale, mourait dans le désespoir [5].

Durant le pontificat de saint Léon le Grand, Patrice avait fait un voyage

1. Inter barbaras gentes proselytos et perfoga, ob amorem Dei... Non dico civibus meis atque civibus sanctorum romanorum, sed civibus dæmonorum... Socii Scotorum atque Pictorum apostatarum... Illam gentem quæ me aliquando cepit, et devastavit servos et ancillas patris mei. *Epistola S. P. ad christianos Corotici tyranni subditos*, ap. Bolland., d. 17 mart., p. 538.

2. Sed et illæ maxime laborant, quæ servitio detinentur, usque ad terrores et minas assidue perferunt. *Confessio S. Patricii de vita et conversatione sua*, ap. Boll., p. 536.

3. S. Patric., *Epist. ad Corotic.; Patr. lat.*, t. LIII, col. 813-818 pass.

4. Id., *ibid.*, col. 818. — 5. Bolland., *Act. Sanct.*, 17 mart.; *Act. S. Patric.*

à Rome pour obtenir l'érection canonique de l'église d'Armagh en métropole [1]. A son retour, il ordonna en Hibernie de nouveaux évêques, dont les actes font monter le nombre jusqu'à trente. Nous n'en connaissons plus que deux, Auxilius et Iserninus, dont le nom, sans aucune mention de siége, figure avec celui du saint en tête des canons d'un concile d'Armagh. Ces canons sont intéressants au point de vue des mœurs de la Grande-Bretagne au ve siècle. Le rachat des captifs était l'œuvre de charité par excellence, en un temps d'invasions perpétuelles.

Des paroisses étaient déjà constituées : les pasteurs qui en avaient la direction portaient le titre d' « abbés », sans doute parce que ce furent des religieux ou des moines qui les premiers réunirent dans chaque localité un noyau de fidèles. Il leur était prescrit de n'accueillir aucun clerc ou prêtre étranger, s'il n'était porteur d'une lettre de communion délivrée par l'évêque diocésain. Celui-ci faisait chaque année des visites pastorales dans le territoire soumis à sa juridiction. Durant le temps qu'il passait dans une paroisse, toutes les offrandes faites à l'autel par les chrétiens de la localité lui appartenaient : l'abbé ou *parochus* qui aurait voulu les retenir à son profit était frappé de censure. Les clercs inférieurs ne pouvaient quitter une église ni passer à une autre, sans la permission du titulaire. Enfin les évêques étrangers ne devaient exercer aucune fonction de leur ordre sans l'autorisation expresse du diocésain [2].

Telle était la situation religieuse de l'église d'Irlande, après les trente années d'épiscopat de son fondateur. Saint Patrice était alors octogénaire. Il voulut, dans une dernière page de sa *Confession,* inscrire le testament spirituel qu'il laissait à ses successeurs. « Si je n'ai pas fait plus », dit-il, « qu'on l'impute à mon incapacité et à ma misère. Plaise à Dieu que mes fils me dépassent en œuvres de bénédiction et en fruits de salut ! Ce sera ma gloire : *Filius sapiens gloria patris est* [3]. Je confesse humblement mon insuffisance, mais du moins je puis me rendre le témoignage d'avoir toujours pratiqué le désintéressement le plus absolu. Combien de fois, mes frères, les chrétiens, les vierges de Jésus-Christ, les pieuses femmes déposaient sur l'autel les offrandes qui m'étaient destinées ! J'eus toujours soin de les leur faire rendre. Souvent on me reprocha d'en agir ainsi. Mais je voulais par là honorer mon ministère aux yeux des infidèles, et prévenir jusqu'à l'ombre d'un soupçon d'avarice ou de cupidité. Ainsi, de tant de milliers de néophytes que j'ai baptisés, nul ne peut se vanter de m'avoir fait accepter un présent pour mon usage personnel. S'il en est un seul, qu'il le dise : je suis prêt à tout rendre. Mes bien-aimés, c'est vous, non vos richesses, que j'ai cherchés. Ce qui m'avait été donné gratuitement, je l'ai distribué de même; les clercs ordonnés par ma médiocrité ne peuvent se plaindre que j'aie rien reçu d'eux. La chaussure même de mes pieds, je n'aurais pas voulu la devoir à la charité de qui que ce fût. A vous, vos biens ; à moi les fatigues, les dangers, les périls de tout genre, au prix desquels j'ai pu sauver quelques âmes. Jésus-Christ mon maître fut pauvre ; je le remercie de m'avoir appelé à l'honneur de partager son calice. Combien j'ambitionne le sort de nos martyrs qui ont versé pour lui leur sang ! Je voudrais que mon misérable cadavre, déchiré en lambeaux, fût abandonné en pâture aux oiseaux de proie ou aux bêtes féroces. Mais puisque ce bonheur m'a été refusé, je supplie humblement le Dieu qui règne dans la gloire de me tenir compte

1. Bolland., *Act. Sanct.*, 17 mart.; *Act. S. Patric.*
2. S. Patric., *Synodus et Canones*, pass.; *Patr. lat.*, t. LIII, col. 817-828. — 3. *Prov.*, XI. 1; XV. 20.

de mon désir et de me faire miséricorde [1] ». Le saint vieillard eut une révélation qui lui fit connaître sa mort prochaine. « Il était allé », disent les Actes, « visiter les paroisses de l'Ultonie, et se disposait à reprendre le chemin d'Armagh, lorsque l'ange du Seigneur l'avertit qu'il ne rentrerait point vivant dans sa ville épiscopale. Près de Duna (Down), se trouvait un monastère de pieuses vierges, sous la direction de Brigitte, la perle de l'Hibernie. Le bienheureux Evêque, entouré d'un cortége de religieux et d'ecclésiastiques, voulut visiter ces saintes filles et leur adresser pour la dernière fois ses paternelles exhortations. Pendant qu'il parlait, une brillante lumière vint se fixer sur un point du cimetière, à l'est de l'église. Tous les assistants demandèrent au Saint ce que signifiait cette manifestation surnaturelle. Patrice refusa de répondre, mais, s'adressant à Brigitte : Ma fille, expliquez-nous vous-même, lui dit-il, le sens de cette apparition. — La vierge répondit que le lieu ainsi marqué désignait la tombe d'un vénérable serviteur de Dieu qui devait bientôt y recevoir la sépulture. Patrice ne poussa pas plus loin ses interrogations. Sur le point de quitter Brigitte, il lui dit en particulier : Je retourne au monastère de Sabhall. Préparez le linceul dans lequel vous devez m'ensevelir, et apportez-le promptement. — Arrivé à Sabhall, l'homme de Dieu s'étendit sur sa couche pour mourir. Il reçut les divins mystères des mains de l'évêque Thasach, son disciple. Puis, levant les bras, il bénit les siens, les recommanda au Seigneur et passa de ce monde à l'éternité, de la foi à la claire vue, des douleurs du temps aux joies sans fin du ciel (17 mars 464). La pieuse Brigitte l'ensevelit dans le linceul fait par elle. La tombe fut creusée dans le cimetière de l'église de Down, au lieu précédemment désigné [2].

Ses funérailles ne furent pas sans merveilles ; on y entendit chanter les anges, et lorsqu'ils se retirèrent, ils laissèrent autour de son corps une odeur agréable, comme si l'on y eût répandu les parfums les plus exquis. L'on dit aussi que, pendant douze jours, il n'y eut point du tout de nuit ni d'obscurité par toute la province ; et même que les ténèbres ne furent pas si épaisses durant toute l'année, qu'elles ont coutume d'être. Comme Dieu a promis à saint Patrice que ceux qui seraient dévots à sa mémoire, et qui feraient quelques œuvres de piété en son honneur au jour de sa fête, obtiendraient miséricorde à l'heure de la mort et ne périraient pas éternellement, il est extrêmement avantageux de se mettre sous sa protection.

La sainteté de ses mœurs répondait à ses grandes et belles actions : il récitait chaque jour tout le Psautier de David et plusieurs autres prières avec une dévotion extraordinaire ; sa vie était une oraison et une application continuelles ; il avait un si grand respect pour le signe de la croix, qu'il le faisait à tous moments sur lui, et que, lorsqu'il rencontrait des croix, il s'arrêtait, se prosternait à terre et les adorait très-profondément ; jamais il ne voyageait les jours de dimanche, étant persuadé que ces jours doivent être uniquement employés au culte de Dieu et au repos intérieur.

Ajoutons à ce tableau quelques traits tirés du Bréviaire romain :

« Par la prédication de Patrice, l'Irlande, auparavant foyer d'idolâtrie, devint l'*île des Saints*... Il enrichit son église métropolitaine de reliques de saints, apportées de Rome. Les visions d'en haut, le don de prophétie, de grands miracles, dont Dieu le favorisa, le firent tellement briller, que la renommée de Patrice se répandit très-loin... Il adorait Dieu trois cents fois

1. S. Patric., *Confessio*, cap. 21-24 pass.; *Patr. lat.*, t. LIII, col. 811-814.
2. Bolland., *Act. Sanct.*, *Vita Patric*, 17 mart.

par jour les genoux en terre ; en récitant chaque heure du bréviaire il faisait sur lui cent signes de croix. Partageant la nuit en trois parties, pendant la première il récitait cent psaumes et faisait deux cents génuflexions ; il passait la deuxième à réciter les cinquante autres psaumes, plongé dans l'eau froide, le cœur, les yeux, les mains élevées vers le ciel ; il consacrait la troisième à un léger repos, étendu sur la pierre nue. D'une humilité singulière, il travaillait des mains comme l'Apôtre ».

ICONOGRAPHIE ET LÉGENDES ; — PURGATOIRE DE SAINT PATRICE.

1° *On représente l'Apôtre de l'Irlande avec des fonts baptismaux* près de lui, non-seulement à cause de la conversion de l'Irlande, mais parce que, dès le jour de son baptême, il rendit la vue, dit-on, à un aveugle-né qui, inspiré par une voix d'en haut, alla prendre la main droite du petit Patrice et lui fit faire le signe de la croix sur la terre. Une source jaillit du sol ; il lava ses yeux en deuil avec l'eau miraculeuse, et aussitôt il recouvra la vue. Ses yeux intérieurs s'ouvrirent en même temps au don de la science, et cet homme, qui n'avait jamais vu de lettres d'écriture, put lire et comprendre ce qu'il disait. Ce triple miracle, dû au signe de la croix, est consigné dans l'ancien office de saint Patrice [1]. Cela fut interprété dans la suite comme une prophétie du ministère qu'il devait exercer en ouvrant les yeux du cœur aux Irlandais. On raconte, en outre, — pour épuiser la question du baptême, — que, baptisant un roi d'Irlande, il appuya par mégarde le bas de sa crosse sur le pied du prince. Or, comme le bâton pastoral se terminait en pointe, il s'aperçut bientôt de sa méprise en voyant couler le sang du néophyte. Le catéchumène n'avait pas bronché, pensant que cette cérémonie faisait partie du rite chrétien. Tant de foi méritait un miracle : le Saint guérit le pied qu'il avait percé.

2° *On le représente encore aux pieds du pape saint Célestin*, soit pour exprimer qu'il demanda au Pape la permission de porter la foi en Irlande, — et cela ne le distinguerait pas des autres convertisseurs de nations qui tous tiennent leur mission du Siége apostolique, — soit plus probablement pour montrer l'inviolable attachement des Irlandais au Saint-Siége.

3° Un *serpent* s'enroule au bas de sa crosse. Ce reptile est donné comme attribut à saint Patrice, parce qu'il est admis par les Irlandais qu'il chassa de leur île les serpents et autres bêtes venimeuses. Le fait est que les Anglais ont tenté plusieurs fois vainement, d'acclimater des animaux dangereux en Irlande.

4° Saint Patrice renverse l'*idole du Soleil*. En visitant le comte de Leitrim, il rencontra la *plaine du massacre* [2]. Là s'élevait, de temps immémorial, la principale idole druidique des Irlandais, appelée *tête du Soleil* [3]. Cette effroyable image, qu'on disait d'or, apparaissait entourée de douze idoles moins grandes, qui représentaient, comme on croit, les signes du zodiaque. Les horreurs de la superstition païenne se renouvelaient autour de cette affreuse idole, objet de culte pour toutes les colonies par lesquelles l'île avait été successivement conquise. Comme à l'ancien Moloch des Phéniciens et des Carthaginois, on lui offrait à certains jours de petits enfants en sacrifice ; et les cris de ces innocentes victimes, et les pleurs des pauvres mères, étaient toujours demeurés impuissants pour abolir une coutume barbare dont on retrouve tant d'exemples chez les peuples de l'antiquité.

A saint Patrice était réservée la gloire de détruire tout à la fois la vieille idole irlandaise et le culte qu'on lui rendait. Arrivé sur le *champ du Massacre*, le nouvel Apôtre prêche aux peuples la doctrine pure et sainte de l'Evangile : sa voix puissante et persuasive est écoutée. Bientôt, sur l'ordre de l'envoyé de Dieu, l'horrible idole est abattue ; son culte est détruit pour toujours. Quelques jours après, sur ce même théâtre de sang où s'élevait l'affreuse *tête du Soleil*, on voyait surgir une grande église, où le culte du Dieu des chrétiens, le véritable Soleil de justice et de vérité, vint remplacer ces monstrueux rites, qui, pendant si longtemps, avaient souillé et ensanglanté cette plaine de l'Irlande.

5° Saint Patrice commande à la mort de rendre ses *victimes*, afin que leur propre bouche proclame devant le peuple la vérité des doctrines qu'il leur annonce ; ou bien il s'assure si son ordre de planter une *croix* sur la tombe des chrétiens, et non des infidèles, a été fidèlement exécuté, en interrogeant les morts eux-mêmes et en apprenant de leur bouche s'ils ont mérité ce consolant hommage. Il est peu de vies qui soient embellies de plus nombreux prodiges que celle de saint Patrice. En Irlande, le sang des martyrs n'a pas semé des chrétiens, puisqu'un seul des compagnons de l'Apôtre tomba victime des mains d'un irlandais pendant le cours de cette pacifique croisade, et quelle autre nation peut se glorifier d'être ainsi comme vierge du sang de ses premiers mission-

1. Voir *Florilegium insulæ Sanctorum apud Th. Messingham.*
2. *Mogh sleacht.* — 3. Ou *Crom-Cruach*, dite aussi quelquefois *Caengroith.*

naires ! mais en revanche, Dieu accorda à son envoyé la toute-puissance des miracles à un degré extraordinaire.

6° Le voici avec la *harpe* des Irlandais entre les mains, sans doute pour exprimer les ardentes prières de la patrie affligée, car cet attribut ne lui a été donné que postérieurement aux cruautés exercées par l'anglicanisme, quoique, à la rigueur, cet attribut, comme cela ressort de la vie de saint Patrice, puisse rappeler ses rapports de bonne amitié avec les bardes.

7° Il chasse des *démons*. Son historien du XIIe siècle [1] raconte que, lorsque l'homme de Dieu aborda en Irlande, les démons, soupçonnant qu'ils avaient à faire à un champion redoutable, formèrent un cercle dont ils ceignirent l'île entière pour lui barrer le passage ; mais il leva la main droite, fit le signe de la croix et passa outre. Seul il avait aperçu la cohorte infernale.

8° *A genoux devant un antre fumant*. C'est une allusion au célèbre *purgatoire de saint Patrice*. C'était une caverne située dans une petite île du lac Dearg, dans la province de l'Ulster occidental : elle s'ouvrait par un puits d'où l'on descendait dans les profondeurs expiatrices. Le Saint, afin de toucher le cœur de ses ouailles, avait fait représenter sur les murs une image des souffrances des damnés. C'est là qu'il se retirait souvent lui-même pour pratiquer les austérités de la pénitence et méditer sur la rigueur des jugements de Dieu. Plusieurs autres Saints, à son exemple, se retirèrent dans cette caverne écartée.

C'est dans cet antre que se faisait le *purgatoire*. Sur les bords de l'île, il y avait de petites huttes pour recevoir les pèlerins, et auprès du *puits de saint Patrice*, six petites loges rondes, de trois pieds de diamètre, comme autant de malaises, pour exercer les pèlerins qui s'y rendaient afin d'anticiper leur purgatoire dès ce monde, en y priant et en y pratiquant les austérités de la pénitence à l'imitation de saint Patrice.

La popularité de cette vieille légende irlandaise, d'après laquelle on pouvait l'acquitter de toute dette contractée envers Dieu par les péchés antérieurs en descendant dans le purgatoire de saint Patrice comme dans un lieu d'expiation, a persisté longtemps même hors de l'île puisque le grand dramaturge espagnol, Calderon, a laissé un drame intitulé : *El Purgatorio de san Patricio*.

La tradition du purgatoire de saint Patrice a vivement ému tous les esprits du moyen âge ; c'est un des faits dont on suit le mieux la trace à travers les siècles, depuis le VIe jusqu'à la moitié du XVIIe [2].

Messingham et de nombreux auteurs irlandais font remonter l'origine de ce purgatoire à saint Patrice, c'est-à-dire au commencement du Ve siècle [3].

Il serait trop long de rappeler ici la foule d'écrivains qui se sont occupés de cette grande tradition chrétienne.

Dans l'ancien office de saint Patrice [4] qu'on récitait en Irlande, il est fait allusion à ce purgatoire. Plusieurs bréviaires du XVIe siècle prouvent que la vénération pour le purgatoire de saint Patrice s'était continuée jusqu'à ce temps. Bien mieux, au commencement du XVIIe, en 1622, l'église de Paris inséra dans son bréviaire, imprimé par ordre de Monseigneur de Gondy, cette mention du purgatoire irlandais : « Encore maintenant on va visiter un antre de pénitence qui s'appelle le *Puits* ou le *Purgatoire de saint Patrice* ».

Au XIIe siècle, peu après Jocelin, auteur d'une vie très-détaillée de saint Patrice, un moine, bernardin comme lui, nommé Henri, recueillit toutes les traditions relatives au purgatoire de saint Patrice et les publia. Th. Messingham fit imprimer ce traité pour la première fois, en 1624, dans son *Florilegium*.

Dès le XIIe siècle, l'Ordre de Citeaux était établi en Angleterre et en Irlande où saint Bernard avait fondé quelques monastères. L'île du purgatoire de saint Patrice se trouva sous sa juridiction et le lieu conserva toute sa célébrité, car nous voyons que Césaire d'Heisterbach, qui finit son histoire des miracles en 1222, en raconte des merveilles. Des religieux allaient faire l'essai du purgatoire, et cet auteur rapporte l'histoire d'un moine de son Ordre qui y fut favorisé de beaucoup de visions.

Au XIVe et au XVe siècle, nous trouvons peu de choses touchant le purgatoire : mais les religieux de Citeaux le célébrèrent et le firent célébrer dans quelques églises particulières : on fit même insérer l'office de saint Patrice avec mention du purgatoire dans le Bréviaire romain qui fut donné à Venise vers la fin du XVe siècle. Les Bollandistes citent au 17 mars les diverses éditions de ce Bréviaire.

Au milieu du XVIIe siècle, on voyait encore dans les îles du lac Dearg des monastères très-anciens. Une de ces îles s'appelait l'île de Saint-Dabeoce, et le prieur du monastère portait le titre de *Prieur du purgatoire de saint Patrice*. Assez près de là, dans le même lac, il y avait une

1. *Jocelinus monachus de Furnesio apud Lancastrienses*.

2. Voir *Acta Sanctorum Hiberniæ*. Louvain, 1645.

3. *Florilegium insulæ Sanctorum*, cité. Cf. surtout Th. Wright, S. Patricks Purgatory, etc. Londres, 1844.

4. Voir *Britannicarum Ecclesiarum antiquitates*, Londres, 1647, dans lesquelles Resserins cite Mathieu Paris, Jean de Vitry, saint Antonin, Vincent de Beauvais, Thomas Brompton, François Bouillon, Denys le Chartreux, Césaire d'Heisterbach et autres.

autre petite île appelée l'île du *Purgatoire de Saint-Patrice*. Elle est fort petite : deux cent quarante pieds de long, sur cent vingt de large [1].

Dans cette île, on voyait une chapelle avec un petit monastère gardé par un religieux de Saint-Dabeoce. Au milieu de l'île était un antre long de seize pieds, bas et étroit dans lequel on était très-mal à l'aise.

Voici comment la dévotion du purgatoire se pratiquait encore au XVIIe siècle : Quand les pèlerins abordaient en ce lieu, munis d'une permission de l'évêque et du prieur du purgatoire, le religieux de l'île les recevait, les interrogeait ; et, lorsqu'il les trouvait bien résolus d'entrer en purgatoire, il les mettait durant neuf jours dans les exercices. Alors on ne leur donnait pour chambre qu'une des petites loges rondes, ayant trois pieds de diamètre, qui entouraient le puits : on les appelait des lits : lits bien mal commodes, toutefois, où il n'était pas possible de se coucher. On ne sortait de là que trois fois par jour pour aller à la chapelle. Durant huit jours, nulle autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau ; le neuvième jour on ne prenait rien. Le religieux menait en cet état le pénitent à la caverne et la fermait à clef pour ne la rouvrir qu'au bout de vingt-quatre heures pendant lesquelles le pénitent faisait son purgatoire.

A l'époque de la réforme, le tombeau de saint Patrice fut profané et ses cendres dispersées. Sa crosse, appelée le bâton de Jésus, si fameuse dans les traditions populaires, fut brûlée à Dublin. Pour réparer tant d'outrages, les catholiques irlandais ont redoublé d'amour envers leur père dans la foi : il serait difficile de compter les églises qu'ils lui ont dédiées dans leur patrie comme sur la terre d'exil où l'intolérance protestante les a jetés.

En France, saint Patrice a peut-être eu quelques relations avec l'église de Lisieux qui lui a toujours rendu un culte particulier et qui a cru posséder de ses reliques. A Rouen, la belle église de Saint-Patrice est encore aujourd'hui, par ses magnifiques vitraux, l'un des remarquables édifices de la vieille cité normande.

Nous avons surtout suivi les *Acta ;* Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. XIII ; de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II ; Ozanam, *Etudes germaniques ;* le Dr Moran, vice-recteur du collége irlandais à Rome, *Essays on the origin, doctrines, and discipline of the early irish Church*. Dublin, 1864, et la vie du Saint par Maxime de Montrond.

SAINTE GERTRUDE, VIERGE

626-659. — Papes : Honoré Ier ; Vitalien. — Rois de France : Clotaire II ; Clotaire III.

Le seul avantage des grandeurs humaines, c'est de pouvoir les fouler aux pieds par amour pour Dieu.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit ailleurs des parents de sainte Gertrude, soit au sujet de saint Pépin de Landen [2], son père, et premier prince de Brabant, soit à l'occasion de sa cousine et filleule sainte Gudule [3], patronne de Bruxelles. Nous dirons seulement, qu'ayant été élevée en la crainte de Dieu par le soin de sa très-sainte mère Itte [4], elle fit de si grands progrès dans la vertu, qu'étant entièrement éprise de l'amour divin, elle conçut un mépris général de toutes les délices et de tous les vains honneurs du monde : de sorte que, dès lors, elle prit une ferme résolution en son cœur de n'avoir point d'autre Epoux que Jésus-Christ, à qui elle consacra sa virginité, comme elle le fit bien paraître dans la circonstance que nous allons dire.

Le roi des Francs, Dagobert, qui avait fait le prince Pépin maire de son

1. Voir Warens, *de Hibernia et de antiquitatibus ejus*, etc. Londres, 1658.

2. Landen, lieu de naissance de sainte Gertrude, n'est qu'un petit village, qui prendra de l'importance à cause de sa grande station centrale de chemin de fer. L'église est dédiée à sainte Gertrude.

3. Ou Goule. — 4. Ou Yduberge.

palais, le sollicita de la donner en mariage à un jeune seigneur franc qu'il voulait favoriser, et qui avait jeté les yeux sur elle pour l'épouser. Il représenta à Pépin que ce parti était avantageux à sa fille ; mais, voyant qu'il ne lui donnait point de réponse satisfaisante, il en voulut parler lui-même à Gertrude. Il la fit venir en sa présence, et lui proposa l'époux qu'il lui destinait et qu'il désirait qu'elle agréât. La jeune princesse lui répondit vivement qu'elle ne prendrait jamais un époux terrestre ; qu'elle n'en voulait point d'autre que Jésus-Christ.

Cette réponse fut un sujet de tristesse et de colère pour le jeune seigneur qui la recherchait ; mais elle fut un objet d'étonnement et d'admiration pour toute la cour et pour le roi même, qui, étant d'ailleurs un prince très-religieux, estima plus que jamais cette vertueuse fille, et l'honora comme une grande sainte et une fidèle épouse de Jésus-Christ.

Depuis ce temps-là, Gertrude demeura toujours retirée auprès de sa sainte mère, l'espace de quatre ans (et non quatorze) que Pépin vécut encore ; elle ne fit autre chose que pratiquer la dévotion, sans se mettre en peine des affaires du monde : elle ne sortait du palais que pour aller à l'église ; quand elle y avait achevé ses prières, elle retournait aussitôt au palais pour y recommencer d'autres exercices de piété. Saint Pépin étant décédé (646), Itte, suivant l'avis de saint Amand, évêque de Maëstricht, fit construire un célèbre monastère à Nivelles, où elle se retira avec Gertrude, pour y mener une vie religieuse. Cette pieuse mère voulut couper elle-même les cheveux de sa fille : ce qu'elle fit en forme de couronne ; la Sainte s'estima plus glorieuse que si elle eût porté sur sa tête tous les diadèmes des royaumes et des empires.

Elles furent bientôt suivies dans une si sainte entreprise, d'un bon nombre de filles, qui firent une congrégation et s'appelèrent *chanoinesses* : la bienheureuse Itte trouva à propos d'établir Gertrude supérieure et abbesse de cette célèbre communauté. Ainsi, la mère obéit à sa fille, et la fille commanda à sa mère ; cette sainte femme demeura douze ans dans cette humble soumission, après quoi elle mourut fort saintement, le 21 février (652).

Gertrude, après la mort de sa sainte mère, demeura seule chargée de la conduite de toute cette compagnie ; et, parce que ce grand soin l'aurait distraite de ses exercices ordinaires de l'oraison et de la contemplation, elle régla les choses de cette sorte : elle confia le soin des affaires temporelles du dehors à des chanoines, et celles du dedans à quelques-unes des sœurs, et ne se réserva d'autorité que sur le spirituel pour la conduite de ses filles ; c'est pourquoi elle s'employa à la lecture de l'Ecriture sainte avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'elle la savait presque toute par cœur ; et ce qui est plus admirable, elle en pénétrait le sens et les mystères pour les expliquer aux autres. Ce n'est pas difficile à croire, vu les communications intérieures et divines qu'elle recevait du Saint-Esprit durant ses prières. En voici une preuve miraculeuse : Un jour qu'elle faisait oraison devant l'autel de saint Sixte, martyr, un globe de feu parut sur sa tête à la vue des autres sœurs ; ce qui signifiait, dit l'historien de sa vie, que son âme était alors remplie des lumières du Saint-Esprit ; en effet, elle en était tellement pénétrée, qu'elle ne respirait qu'un amour très-ardent pour son Dieu et une charité parfaite pour son prochain. Le premier éclatait dans toutes ses actions, et le second, point si essentiel au christianisme et si recommandé par Jésus-Christ, a paru principalement dans les hôpitaux qu'elle a fait bâtir, pour y retirer les pauvres, les pèlerins, les veuves et les orphelins, à chacun desquels elle fournissait abondamment ce qui leur était nécessaire.

Le traitement qu'elle faisait subir à son corps, montrait assez qu'elle ne s'en souciait guère : elle l'affligea tellement par les veilles, par les jeûnes et par d'autres sortes d'austérités, qu'elle s'attira enfin une grande langueur; Dieu lui fit connaître par révélation que cela devait la conduire à la mort. Dès qu'elle se vit attaquée, elle se démit de sa charge d'abbesse, et substitua sainte Wilfetrude en sa place. C'était une nièce, âgée de vingt ans, qu'elle avait nourrie dès sa jeunesse dans cette même maison, et qui se rendit une si parfaite servante de Dieu, qu'après avoir administré cette charge pendant dix ans, elle mérita d'être honorée comme Sainte.

Cependant, plus les forces de Gertrude diminuaient, plus son ardeur pour la mortification semblait augmenter : car, au lieu de soulager son corps exténué par la maladie, elle redoubla ses austérités, portant secrètement un rude cilice couvert de vieux drap, et ne se servant que d'un pauvre voile qu'une religieuse passante lui avait autrefois donné par aumône; ce fut l'appareil avec lequel elle ordonna qu'on l'ensevelît, disant que les choses superflues ne conviennent ni aux vivants ni aux morts. Enfin, lorsqu'elle se sentit extrêmement affaiblie, elle envoya un de ses chanoines au monastère de Fosse, qu'elle avait fait bâtir au diocèse de Liége, pour savoir de saint Ultan, frère de saint Fursy et de saint Foillan, en quel temps elle partirait de ce monde. Le Saint répondit au messager : « Demain, pendant la célébration de la sainte messe, l'épouse de Jésus-Christ, Gertrude, sortira de cette vie pour aller jouir d'une vie immortelle : dites-lui qu'elle n'a rien à craindre, et que saint Patrice, accompagné des bienheureux anges, recevra son âme pour la mettre en possession de la gloire ». Ces agréables nouvelles lui étant apportées, son cœur en fut comblé de joie, et sa bouche remplie des louanges de son divin Epoux; le lendemain, qui était le second dimanche de Carême, dès les six heures, elle se fit apporter le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et, suivant la prophétie de saint Ultan, lorsque le prêtre disait les oraisons avant la préface, elle rendit son âme à Jésus-Christ, le dimanche 17 mars 664, selon les uns; 659, selon d'autres. Elle avait trente-trois ans. D'après son ordre, on l'ensevelit dans son cilice, sans drap ni suaire; elle avait dit avant de mourir : Les ornements superflus des tombeaux ne servent ni aux vivants ni aux morts.

L'auteur qui a écrit cette vie, rapportée par Surius, raconte, comme témoin oculaire, qu'une odeur très-agréable s'exhala de son corps et remplit toute la chambre, et qu'elle apparut au moment de sa mort à une sainte abbesse appelée Modeste, au monastère de Rombach [1], dans les Vosges, l'assurant qu'à cette même heure elle laissait le monde pour aller à Dieu; cette abbesse en donna avis à saint Clodulphe (ou saint Cloud), évêque de Metz et fils de saint Arnoul.

Dix ans après, elle parut visiblement sur le réfectoire du collége de Nivelles, éteignant les flammes d'un grand incendie qui s'y était déclaré. Une autre fois, un enfant qui s'était noyé dans un puits fut mis sur son tombeau. La mère de cet enfant doutait de la gloire de la Sainte. Une religieuse défendit son honneur : « C'est ici », s'écria-t-elle, « ô grande Sainte, qu'il faut faire paraître le pouvoir de vos mérites ». A cette invocation, le noyé recouvra la vie. L'abbesse Agnès, qui avait succédé à Wilfetrude, fit bâtir un beau temple, où elle mit le petit lit sur lequel notre Sainte était décédée; mais, depuis, il fut transporté en une autre église que sainte Begghe, sa sœur, lui fit aussi bâtir, et tant en l'une qu'en l'autre, Dieu a fait de nombreux miracles.

La mémoire de Gertrude est toujours vivante; ses bienfaits n'ont jamais

1. Ancien Avendum.

été oubliés ; on garde d'elle, aujourd'hui encore, plus d'un précieux souvenir. Citons ici la coupe dite de sainte Gertrude, ouvrage qui remonte peut-être au VIe siècle, qui fut admirée et vénérée en 1864, à l'exposition de Malines, et qui fait partie du trésor de l'église de Nivelles. Cette coupe a été l'instrument de bien des miracles qui ont été plusieurs fois l'objet d'intéressants récits. — Une de ses reliques est vénérée à Cérisy-Gailly.

Dans les images qu'on a faites de sainte Gertrude, des souris, des loirs et des mulots courent autour d'elle et même grimpent sur sa crosse. En voici l'explication : Dans l'abbaye de Nivelles, on puisait de l'eau renfermée sous la crypte de l'église, et l'on s'en servait pour asperger les champs infestés par les campagnols et autres rongeurs ennemis des récoltes.

On l'invoque spécialement contre les rats et les souris, contre la folie ; pour les chats, pour un bon gîte en voyage, contre la fièvre.

C'est surtout en Belgique, parmi le peuple des campagnes, que son culte est répandu : la Belgique compte une foule d'églises qui lui sont dédiées : là où il n'y a pas d'églises, il y a son autel ou sa statue. Le jour de sa fête, dans beaucoup de villages, on a la coutume d'offrir du blé comme prémices de la moisson, afin de préserver celle-ci, par l'intercession de la Sainte, du fléau des rats [1].

Elle est particulièrement honorée à Gertruydenberg, à Breda et à Nivelles, en Hollande et en Belgique.

MONASTÈRE DE NIVELLES.

On n'est pas bien d'accord sur l'Ordre auquel appartenait le monastère de Nivelles. Il fut, sur la fin, occupé par des Chanoinesses ; mais à sa fondation, c'étaient probablement des Bénédictines.

Au IXe siècle, les ravages des Normands renversèrent la discipline monastique à Nivelles, comme il paraît par un diplôme de l'empereur Henri IV, donné en 1059. Ce prince partagea les biens du monastère en trois parties, l'une pour l'hôpital, la deuxième pour l'abbesse, et la troisième pour le chapitre de l'un et de l'autre sexe. Ce partage fut confirmé en 1136, par l'empereur Lothaire, qui fit de la dernière part soixante-douze prébendes pour autant de frères et de sœurs. C'est ainsi que l'ancien monastère fut transformé en chapitre des deux sexes, qui était composé, dans les derniers temps, de quarante chanoinesses et de trente chanoines.

On ne recevait comme chanoinesses que celles qui faisaient preuve de noblesse de quatre quartiers paternels et quatre quartiers maternels. Elles ne faisaient point de vœux solennels et pouvaient rentrer dans le monde, à l'exception de l'abbesse et de la prévôte.

L'abbesse était la première dignitaire ; sa nomination était réservée au souverain. Elle conférait toutes les prébendes des chanoinesses. Celles des chanoines et des chapelains, elle les conférait alternativement avec le Saint-Siége. Elle était dame de la ville et de ses dépendances, tant pour le spirituel que pour le temporel, et prenait le titre de princesse de Nivelles. Les souverains Pontifes, les empereurs et les ducs de Brabant lui accordèrent de grands priviléges, entre autres celui de battre monnaie.

La seconde dignitaire était la prévôte, qui avait le droit de convoquer les chanoinesses et de présider le chapitre avec voix décisive.

Les chanoines célébraient l'office dans leur oratoire de Saint-Paul, excepté les jours de quelques fêtes solennelles qu'ils chantaient l'office avec les chanoinesses. La première dignité du chapitre des chanoines était celle de prévôt, et la seconde, celle de doyen, qui exerçait les fonctions pastorales, et qui avait pour assistants deux vicaires appelés *semainiers*.

A la fin du dernier siècle, le chapitre de Nivelles partagea le sort de tous nos établissements religieux. Heureusement, la belle collégiale, dédiée d'abord à saint Pierre, et puis à sainte Gertrude, a été préservée de la destruction ; elle est aujourd'hui l'église paroissiale primaire de la ville.

Le pape Honorius III donna le décret de sa canonisation, comme l'a observé le cardinal Baronius, dans ses notes sur le martyrologe romain ; la mémoire de notre Sainte est marquée non-seulement dans ce martyrologe, mais dans ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, et en celui des Saints de France.

1. Notes locales communiquées par le R. P. Servais Dirks, de l'Ordre des Mineurs de Saint-Trond.

S. AGRICOL [1], ÉVÊQUE DE CHALON-SUR-SAONE (580).

Agricol ou Arègle, comme l'appelle saint Grégoire de Tours qui vivait de son temps, et qui le connaissait très-particulièrement, était de famille sénatoriale, c'est-à-dire de la première noblesse des Gaules : la noblesse sénatoriale servait à distinguer les anciennes maisons gauloises ou romaines du pays d'avec les Francs et les Bourguignons qui avaient introduit une nouvelle noblesse : celle de l'épée. Il avait été également bien élevé dans les exercices qui servent à former l'esprit et le cœur, et il avait une grandeur d'âme qui réparait avantageusement ce que la petitesse de sa taille aurait pu lui ôter de crédit et d'autorité parmi les peuples qui se laissent ordinairement prévenir par l'apparence des choses extérieures et sensibles. Il était fort éloquent dans ses discours, fort poli dans ses manières, fort prudent dans ses résolutions et ses démarches, sage et modéré dans toute sa conduite. Ces excellentes qualités, qui le distinguaient extrêmement dans le monde, étaient rehaussées et sanctifiées par une piété solide, et par toutes les autres vertus convenables à un chrétien et à un évêque. Si l'on en croit la plupart des auteurs, il contracta dans sa jeunesse une amitié très-étroite avec le célèbre Fortunat, poëte chrétien, qui fut depuis évêque de Poitiers. Ils furent instruits dans la même école et sous la discipline d'un même maître. Cette école ne fut autre que la maison paternelle d'Agricol ; et ce maître commun ne fut autre que son père, qui reçut chez lui Fortunat, l'aima, l'entretint, le forma, et le pourvut comme son propre fils. Tant que vécut un si bon père, Fortunat ne regarda saint Agricol que comme son frère ; mais, lorsqu'il le vit mort, il conjura le fils, qui était déjà évêque, de vouloir prendre sa place à son égard, et de lui tenir lieu de père et de maître.

Ce fut l'an 532, sous le règne des enfants de Clovis, qu'Agricol fut élevé sur le siége épiscopal de Châlon-sur-Saône, après la mort de saint Sylvestre, sixième évêque de la ville. L'obligation de tenir son rang avec éclat et d'observer les bienséances de sa dignité avec le monde, n'apporta ni changement ni diminution dans son premier genre de vie austère et pénitente. Il vivait, selon saint Grégoire de Tours, dans une abstinence fort grande. Jamais il ne dînait, et il ne commençait à manger que sur le soir, ne prenant qu'un très-léger repas. L'application qu'il apportait à édifier et à purifier les temples vivants du Saint-Esprit, n'empêchait pas qu'il ne s'occupât aussi à en bâtir de matériels, pour soutenir et augmenter la piété des fidèles : il les embellit de marbre, de peintures à la mosaïque, et de divers autres ornements. Il travailla même à la réparation et à l'agrandissement de sa ville épiscopale, toujours porté au bien public et particulier de son peuple, tant pour le spirituel que pour le temporel, comme le père commun de son église et de sa patrie. Il n'était pas moins zélé pour le bien de l'Eglise universelle. Il souscrivit au troisième concile d'Orléans, tenu l'an 538, par le ministère du prêtre Avole qu'il y avait envoyé en sa place. Mais il assista en personne au quatrième de la même ville, l'an 541, et au cinquième, qui fut assemblé en 549 ; et de là il se transporta au second concile d'Auvergne, que l'on tint la même année, pour y faire confirmer, avec ses collègues, les canons et les beaux règlements qui s'étaient faits à Orléans, et pour rétablir l'uniformité de la discipline avec la pureté des mœurs et de la foi dans les églises de France. Il se trouva encore au second concile de Paris, assemblé l'an 555, et enfin au second de Lyon, sa métropole, l'an 567. Le temps de son épiscopat fut honoré de la vie et des miracles d'un saint prêtre nommé Désiré, par corruption Dirié et Didier, reclus dans son diocèse. Pour procurer un nouvel ornement à sa ville, il transporta son corps du monastère de Gourdon, où il était mort, dans l'église d'un hôpital de lépreux qu'il avait nouvellement fait bâtir aux faubourgs de Châlon.

Saint Agricol, après avoir gouverné son peuple pendant l'espace de près de quarante-huit années, mourut âgé de quatre-vingt-trois ans, l'an 580, qui était le cinquième du jeune Childebert, roi d'Austrasie, et il eut pour successeur saint Flavie, référendaire de Gontran, roi d'Orléans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Marcel, où son corps fut trouvé, l'an 878, avec ceux de saint Sylvestre, son prédécesseur, et du prêtre saint Dirié, dont nous avons parlé. L'évêque Girbold en fit la translation la même année, et l'on prétend que le pape Jean VIII, retournant de Troyes en Italie par la ville de Châlon, établit à cette occasion ou autorisa le culte public de ces Saints. Ses reliques sont encore conservées et honorées de nos jours, dans l'église de Saint-Marcel, près de

1. Ou Arègle, ou Agrèle, ou encore Agrécule : c'est sous ce dernier nom que saint Grégoire de Tours le désigne.

Châlon : elles sont placées sur le grand autel, avec celles du bienheureux martyr saint Marcel.

Les historiens de sa vie rapportent un grand nombre de miracles opérés par l'intercession de ce miséricordieux serviteur de Dieu. Nous ne redirons qu'un trait de sa bienfaisance. Un homme nommé Salomon, natif de Touraine, aveugle depuis dix ans, reçut en songe l'avis d'aller en Bourgogne à l'endroit où il trouverait un monastère en l'honneur de saint Marcel. La voix du ciel l'avertissait qu'aussitôt qu'il se serait prosterné devant le tombeau de saint Agricol, qui était dans cette abbaye, il recouvrerait la vue par l'intercession de ce grand Saint. Cet infortuné se mit en chemin sous la protection d'un parent qui devait offrir un cierge au tombeau. Salomon n'avait pas encore fait la moitié du chemin, lorsque ses yeux commencèrent à s'ouvrir. Il arriva à Saint-Marcel parfaitement guéri. Il resta trois jours entiers auprès du mausolée de saint Agricol dans de continuelles actions de grâces d'un si grand bienfait. Puis on le vit retourner dans son pays sans avoir besoin de guide.

Baillet; *Légendaire d'Autun; Histoire de Châlon.*

XVIIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de l'archange saint GABRIEL. — A Césarée, en Palestine, la naissance au ciel du bienheureux Alexandre, évêque, qui, étant venu de sa ville épiscopale, qui était en Cappadoce, à Jérusalem, poussé par le désir de voir les saints lieux, pendant que l'évêque Narcisse, déjà vieux, gouvernait cette église, en prit le gouvernail par un ordre du ciel ; quelque temps après, pendant la persécution de Dèce, vieillard vénérable par son grand âge et par ses cheveux blancs, il fut conduit à Césarée, enfermé en prison, et consomma son martyre pour la confession de Jésus-Christ. 251. — A Augsbourg, saint Narcisse, évêque, qui prêcha le premier l'Evangile dans la Rhétie (chez les Grisons) ; ensuite, étant passé en Espagne, et ayant converti à Girone beaucoup d'infidèles à la foi de Jésus-Christ, il reçut en ce lieu, avec le diacre Félix, pendant la persécution de Dioclétien, la palme du martyre [1]. IVe s. — A Nicomédie, dix mille bienheureux Martyrs, qui passèrent par le glaive pour la confession de Jésus-Christ [2]. IVe s. — Au même lieu, les saints martyrs Trophime et Eucarpe. 301. — Dans la Grande-Bretagne, saint EDOUARD, roi, qui périt par les artifices de sa belle-mère, et éclata par beaucoup de miracles. 978. — A Jérusalem, saint CYRILLE, évêque, qui ayant souffert pour la cause de la foi beaucoup de mauvais traitements de la part des Ariens, et ayant été chassé plusieurs fois de son église, termina enfin sa vie en paix, tout éclatant de la gloire de sa sainteté. Un concile œcuménique, écrivant au pape Damase, a rendu de la pureté de sa foi un illustre témoignage. 386. — A Lucques, en Toscane, la naissance au ciel de saint FRIGIDIEN, évêque, illustre par le don des miracles ; sa fête se célèbre principalement le 21 novembre, jour de la translation de son corps. VIe s. — A Mantoue, saint ANSELME, évêque et confesseur. 1086.

1. Narcisse était de famille noble et de la ville de Girone. Au moment où la persécution y sévissait, il la quitta, et, en compagnie d'un de ses diacres nommé Félix, il partit à la grâce de Dieu qui guida ses pas vers l'Allemagne. En passant par Augsbourg, il logea sans le savoir, mais par une permission toute spéciale de la Providence, dans la maison d'une courtisane nommée Affre, et la convertit avec toute sa famille. Neuf mois durant il resta dans la ville, prêchant l'Evangile et convertissant un grand nombre d'idolâtres ; puis il revint à Girone, où il recommença l'exercice de l'apostolat. Ses conversions excitèrent la jalousie des païens qui se débarrassèrent de lui en le faisant assassiner.

Le corps de saint Narcisse est à Girone l'objet d'un culte tout spécial justifié par les nombreux miracles dus à l'intercession de ce saint évêque, qu'elle a pris pour son patron. Voir, au 5 août, la belle légende de sainte Affre.

2. Sous Dioclétien, après l'incendie de son palais, que l'on attribuait aux chrétiens. — Les incrédules qui trouveraient ce chiffre exagéré n'auront qu'à se rappeler le massacre de Thessalonique, où Théodose fit égorger sept mille personnes sous les yeux du peuple.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Langres et à Dijon, saint Tétric, évêque de Langres, que le Seigneur trouva veillant lorsqu'il le rappela à lui [1]. 572. — Au monastère de la Barre, près de Soissons, la translation des reliques de la bienheureuse Pierrine ou Perrette Ilergoz. Pierrine était née en Belgique, de parents si pauvres qu'ils étaient réduits à mendier leur pain pour vivre; mais ils lui laissèrent en héritage un bien autrement précieux que tous les biens du monde, la crainte de Dieu. A dix-sept ans, elle prit la corde du Tiers Ordre de Saint-François, pour pleurer, disait-elle, ses péchés, ce qu'elle fit avec tant de douleur que ses yeux devinrent deux fontaines de larmes. Une vertu spéciale distingua cette jeune vierge : l'obéissance absolue envers le directeur de sa conscience, obéissance sans laquelle il est impossible de faire aucun progrès dans la piété. Au bout de quelques années, Pierrine se retira dans un ermitage près de Gand. Comme elle y était un jour en contemplation, Notre-Seigneur lui apparut, et en signe qu'il l'acceptait comme son épouse, lui mit au doigt un anneau d'or. Le Sauveur épouse les âmes sur la croix : des souffrances incomparables suivirent de près. Pour comble de ces faveurs, elle reçut les stigmates. Elle s'endormit dans les bras de la divine miséricorde le 16 mars 1472, à l'âge de cinquante ans.— A Marcenay, diocèse de Dijon, saint Vorles, curé de cette paroisse, et ami de saint Tétric, évêque de Langres. Quelques auteurs veulent que saint Vorles ait converti Gontran, roi de Bourgogne, et ait contribué à faire un saint de ce dernier. VIe s. — Pour *mémoire*, saint Mondéric, frère de saint Arnould de Metz. Nommé coadjuteur de saint Tétric de Langres, il devint suspect à Gontran, roi de Bourgogne, qui le fit enfermer pendant deux ans dans une tour étroite et découverte, sur les bords du Rhône. Délivré à la prière de saint Nicet, archevêque de Lyon, il fut choisi pour évêque d'Aire ou probablement d'Arsat, petite ville du Rouergue, dont le siége ne subsista pas longtemps. VIe s. — A Alger, fête de saint Marcellin, tribun militaire et notaire public. Chargé par l'empereur Honorius de mettre fin au schisme qui divisait les donatistes et les catholiques, il accomplit sa mission avec tant de succès, que les donatistes rentrèrent presque tous au sein de l'Eglise. Le comte Marin, qui tenait pour le schisme, fit arrêter le bienheureux Marcellin ; des juges iniques le condamnèrent au dernier supplice sous couleur de conspiration. Les évêques d'Afrique, qui étaient alors réunis en concile à Carthage, donnèrent des larmes à sa mort. Saint Augustin prononça son éloge funèbre. Quelle piété sincère! s'écrie le grand évêque d'Hippone. Quelle pudeur dans le mariage! Quelle charité envers tous! Il parlait avec modestie de ce qu'il savait le mieux. Son mépris des choses présentes égalait son espérance dans les biens à venir. La postérité répète ces éloges. — A Escamps, près d'Auxerre, saint Tréty, évêque, qui, pendant qu'il dormait, fut percé d'un coup d'épée par Rainfroy, l'un des archidiacres de son église, dont la vie ne s'accordait pas avec celle de ce saint évêque. Vers 709.— Au Maine, le bienheureux Mérole, chorévêque [2] et ensuite évêque, enterré à Saint-Victeur du Mans. Vers 785 [3]. — A Ajaccio, la fête de la bienheureuse Vierge, Mère de la Miséricorde, établie en 1656 pour remercier Marie d'avoir préservé la ville du fléau de la peste : cette fête se célèbre encore de nos jours avec beaucoup de magnificence. Du 9 au 18 mars, il se fait, à la cathédrale d'Ajaccio, une neuvaine, tellement suivie, que l'église est toujours trop petite pour la multitude : la veille, l'hôtel de ville s'illumine aux frais de la commune, et le jour, toutes les autorités assistent à la messe solennelle [4]. Si la ville entière d'Ajaccio se montre si dévouée à Notre-Dame de Miséricorde,

1. Tétric était fils de saint Grégoire, dont il devint le successeur sur le siége de Langres, vers l'an 540. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, il avait rempli dans le monde des postes importants, et la manière dont il s'y était comporté, le fit juger digne de l'épiscopat. Il ne trompa point les espérances que l'on avait conçues de lui, et Grégoire de Tours, qui était son neveu, parle de ce prélat comme de l'un des évêques les plus distingués de son siècle. Saint Tétric assista au concile tenu à Orléans en 549, à celui de Paris en 557, et à celui de Tours en 565. Il mourut le 18 mars 572, après avoir gouverné son église pendant plus de trente ans : il avait prédit à un prince révolté contre son père une fin malheureuse, juste châtiment qu'appelait sur une tête coupable la violation du grand commandement protecteur de l'autorité paternelle.

2. Ou évêque de Campagne. Voir, sur la nature des fonctions du chorévêque, *Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin, t. II, p. 30 et suiv.

3. Saint Mérole consacra les trente années de son épiscopat à réparer les maux causés à l'église du Mans par un de ses prédécesseurs, l'évêque Gauziolène. Ses fatigues furent récompensées par l'affection et la vénération du peuple, qui conserva longtemps le souvenir de sa vie pure remplie par le dévouement. Le prélat se trouvant au monastère de Notre-Dame d'Evron, tomba dangereusement malade et y mourut de la mort des justes. Ses funérailles furent remarquables par un prodige destiné à confirmer l'opinion que tout le monde avait de sa sainteté. Tandis que l'on transportait sa dépouille mortelle de l'abbaye d'Evron en la ville du Mans, il tomba continuellement une pluie abondante; mais la bière et ceux qui la portaient en furent constamment garantis par un miracle accompli sous les yeux de la multitude. Le clergé et le peuple du Mans rendirent au saint Evêque de grands honneurs; ils l'ensevelirent dans la basilique de Saint-Victeur, qui était le lieu de sépulture des évêques : le diocèse regretta longtemps son saint Pasteur. Il y a eu un autre Mérole, chorévêque du Mans, en 585, mais il n'y a aucune trace de culte pour celui-ci. (*Histoire du diocèse du Mans*, par Dom Piolin, t. II, p. 54 à 68. Paris, 1853.)

4. Cf. *Notre-Dame de France*, province d'Aix, p. 408 et suiv.

la Sainte Vierge sait bien l'en récompenser : le choléra a fait le tour du monde ; jamais Ajaccio n'en a souffert. La famine, le bombardement ont été à la veille de s'abattre sur ses habitants : mais la population dans tous ses dangers répète pleine de sécurité : Notre Madone qui nous a toujours défendus, nous défendra encore. Cela n'a jamais manqué de se réaliser. — Au pays des Morins, en Artois, saint Kilien, apôtre de Montreuil, disciple de saint Colomban à Luxeuil, collègue des saints Gall, Magnus, Vulgan et autres vénérables personnages d'Irlande, venus pour prêcher la parole de Dieu[1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Jérusalem, saint Cyrille, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile...

Martyrologe des Chanoines réguliers.— Sainte Gertrude, vierge, qui gouverna les religieuses du monastère de Nivelles, et émigra vers l'Epoux céleste le 17 mars.

Martyrologe des Camaldules. — La fête de saint Gabriel, archange.

Martyrologe des Trinitaires. — Fête de l'archange saint Gabriel, qui annonça à la bienheureuse Vierge Marie le mystère de l'Incarnation.

Martyrologe de Saint-Dominique. — A Pavie, la bienheureuse Sybilline, vierge, du Tiers Ordre des Frères Prêcheurs, laquelle, étant privée des yeux du corps, n'en était que plus apte à méditer les mystères de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle a eu surtout pour but d'exprimer dans ses ouvrages.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique. — A Cagliari, en Sardaigne, le bienheureux Salvador d'Orta, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, qui garda intact le trésor de la virginité, et qui est illustre par la sainteté de sa vie et ses miracles continuels. 1567.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — La fête de l'archange saint Gabriel...

Martyrologe des Carmes chaussés. — L'archange saint Gabriel...

Martyrologe de Saint-Augustin. — L'archange saint Gabriel...

Martyrologe des Servites. — L'archange saint Gabriel...

Martyrologe des Capucins. — A Cagliari, en Sardaigne, le bienheureux SALVADOR D'ORTA...

Martyrologe des Carmes déchaussés. — La fête de saint Gabriel, archange.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Alexandrie, les saints Collégus et Collote, diacres, martyrs, avec vingt-six compagnons. — A Nicomédie, sainte Marie, et les saints Avril, Servule, et vingt-trois autres, martyrs. — A Saragosse, en Espagne, saint Braulion ou Braule, évêque de cette ville. Il fut ami de saint Isidore, dont il fit connaître plusieurs livres, et eut une grande autorité dans les conciles de son temps. An 646. — A Empoli, en Toscane, le bienheureux Barthélemi d'Anglario, moine franciscain de l'Observance. Il entra dans cet Ordre avec son frère Jérôme, et s'y fit remarquer par son austérité, qui fut récompensée de fréquentes visions célestes. An 1510. — En Egypte, sainte ANASTASIE, la patricienne. 576. —A Cingoli, diocèse d'Osimo, saint Candide, martyr romain, dont les reliques, tirées de la catacombe de Sainte-Agnès, à Rome, furent données à l'église collégiale de Cingoli en 1651.

SAINT CYRILLE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

315-386. — Papes : Saint Sylvestre Ier ; saint Sirice. — Empereurs : Constantin et Licinius ; Valentinien II.

> Si jamais notre foi s'alarme, qu'il suffise de ces paroles du divin Maître pour calmer nos inquiétudes : Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas. *Matth.*, XXIV, 35.

Né vers l'an 315 à Jérusalem, ou dans les environs, Cyrille s'appliqua de bonne heure à l'étude des divines Ecritures, et se les rendit si familières, que la plupart de ses discours, ceux mêmes qu'il faisait sans préparation, ne

1. Voir au 13 novembre.

sont qu'un tissu de passages ou d'allusions à divers endroits des livres saints. Il lut avec soin les écrits des Pères qui l'avaient précédé, et ne négligea point les belles-lettres, qui donnent au discours ses charmes nécessaires : nous voyons même qu'il réfute les païens par leurs propres armes, et combat le culte des dieux par cela même que la fable lui en avait appris : il connaissait les écrits des philosophes, et c'est en suivant leurs idées qu'il fait, dans deux de ses catéchèses, la description de l'univers. Il fut ordonné prêtre par saint Maxime, qui avait succédé à Macaire, sur le siége de Jérusalem, vers l'an 334. Le nouveau prêtre fit, en 347, ses catéchèses, ou instructions, à ceux qui voulaient se convertir. De plus il prêcha tous les dimanches dans l'assemblée des fidèles : il s'acquitta de ces deux fonctions avec beaucoup de zèle, s'appuyant moins sur sa capacité que sur le secours de Dieu, qu'il priait souvent ses auditeurs de lui obtenir.

Il nous reste vingt-trois de ces instructions familières et orales ou *catéchèses,* dont les dix-huit premières expliquent le symbole, et les cinq autres les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie, que les néophytes recevaient le même jour. C'est un monument d'un prix inestimable par la clarté et la suite avec laquelle la doctrine chrétienne y est exposée et défendue contre les païens et les hérétiques. Ces catéchèses, qui duraient une heure, se faisaient sous le portique de l'église, et non dans l'église même, où les auditeurs non encore baptisés ne pouvaient entrer. Saint Cyrille y donne le nom de *fidèles* à ceux qui, même avant d'avoir reçu le baptême, croient de cœur tout ce que l'Eglise croit et enseigne. Le talent et l'éloquence que Cyrille déploya dans cette série d'instructions, le désignèrent naturellement aux suffrages du clergé et du peuple, après que la mort de Maxime eut rendu vacant le siége épiscopal.

L'illustre prêtre devint donc, aux applaudissements de tous, évêque de sa ville natale vers la fin de l'année 350. Des auteurs mal informés nous donnent son élection comme anti-canonique, faite par des Ariens ; mais nous devons nous en rapporter au témoignage du second concile œcuménique, qui assure aux églises d'Occident « que cet évêque, bien-aimé de Dieu, a été ordonné canoniquement par les évêques de sa province, et qu'il a combattu pour la foi en plusieurs rencontres ». Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire par un grand prodige que Dieu opéra pour honorer l'instrument de notre salut : ce fait est appuyé sur des autorités incontestables[1]. Voici en quels termes Cyrille se hâta de l'annoncer lui-même à l'empereur Constance, dans une lettre des plus authentiques, citée comme étant de lui, par Sozomène[2], (par Théophane, sous l'an 353) ; par Eutychius[3] ; par Jean de Nicée, etc. Le 7 mai 351, à neuf heures du matin, une immense croix de lumière parut au-dessus du Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne des Oliviers, distante d'environ trois quarts de lieue. Elle se montra très-distinctement, non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce ne fut point, comme on pourrait le penser, un phénomène passager : il subsista au-dessus de la terre, visible aux yeux et plus éclatant que le soleil, dont la lumière, sans cela, l'eût effacé. Aussitôt tout le peuple accourut à l'église avec une crainte mêlée de joie : les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées, les chrétiens du pays et les étrangers, et les chrétiens qui y étaient venus de divers lieux, tous d'une voix louaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, l'auteur des miracles, voyant par expé-

1. Socrate, l. II, c. 23 ; Philostorge, l. III, 26 ; l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie,* etc.
2. L. V, c. 5. — 3. *Annales,* p. 475.

rience la vérité de la doctrine chrétienne, à qui le ciel rendait témoignage. Dans cette lettre, Cyrille donne à l'arien Constance des épithètes honorifiques auxquelles il avait droit comme empereur, et dans le dessein, sans doute, de le ramener à la vraie foi, car il termine en lui souhaitant de glorifier à jamais la sainte et *consubstantielle Trinité*. L'Eglise grecque honore, le 7 mai, la mémoire de cette apparition miraculeuse de la croix[1].

Acace, archevêque de Césarée, d'abord semi-arien et qui devint plus tard un des plus fougueux partisans de l'arianisme, suscita à saint Cyrille une longue suite de persécutions sous divers prétextes, mais, en réalité, parce que notre Saint conservait la foi catholique, et qu'en vertu des prérogatives accordées à son siége par le septième canon de Nicée, il demandait la préséance sur les autres évêques de la province, et peut-être d'être exempt de la juridiction de l'évêque de Césarée. Acace cita donc à son tribunal Cyrille, qui refusa d'y comparaître, puis le déposa dans une assemblée d'évêques ariens, et le chassa de Jérusalem.

Un des prétendus crimes qu'on reprochait au saint Patriarche, était d'avoir dissipé les biens de l'Eglise, et fait un usage profane des ornements sacrés. Un comédien, disait-on, avait dansé avec l'ornement de fil d'or, donné autrefois par Constantin à saint Macaire, évêque de Jérusalem, pour conférer le baptême : le comédien, en punition de ce sacrilége, était tombé mort sur la place. Or, voici la vraie histoire : une grande famine désolait la contrée, et surtout Jérusalem ; les pauvres mouraient de faim ; Cyrille, leur évêque, qui se considérait comme leur père, n'ayant plus d'argent à leur donner, vendit, en effet, une partie des meubles et des ornements de l'Eglise, dépouillant le temple matériel et inanimé, pour revêtir et faire subsister les temples spirituels et vivants, qui sont les pauvres : ainsi l'ont enseigné et pratiqué comme lui saint Ambroise, saint Augustin, et plusieurs autres prélats, vrais pasteurs et non mercenaires, qui veillent à tous les besoins du troupeau de Jésus-Christ. Cyrille envoya à ses juges un acte d'appel, demandant que la sentence portée contre lui fût révisée par un tribunal supérieur. En attendant, il se retira à Antioche ; mais, comme ce siége était vacant, il alla à Tarse où l'évêque saint Sylvain, malgré les plaintes d'Acace, lui permit l'exercice de toutes ses fonctions, et même de faire des instructions à son peuple ; car il voyait que les fidèles les écoutaient avec plaisir. Notre Saint fut rétabli par le concile de Séleucie (359) ; mais les Ariens, à force de calomnies, le firent encore déposer, l'année suivante, dans un concile de Constantinople.

L'empereur Constance étant mort le 3 novembre 361, et Julien ayant rappelé les évêques exilés, saint Cyrille revint avec les autres. On peut voir,

1. Notre siècle a été témoin aussi d'une apparition bien éclatante de la Croix. Le 17 décembre 1826, à Migné, bourgade du diocèse de Poitiers, lors de la clôture des exercices du jubilé et au moment de la plantation d'une croix dans le cimetière, une croix lumineuse apparut dans le ciel, aux yeux d'environ trois mille personnes, tant de Migné que de Poitiers et des paroisses circonvoisines. Lorsqu'on a commencé à apercevoir la croix, le soleil était couché depuis une demi-heure au moins. La longueur totale pouvait être de cent quarante pieds et la largeur de trois à quatre pieds. Les assistents furent à l'instant même saisis d'admiration et d'un religieux respect : on vit les uns se prosterner spontanément devant ce signe de salut; d'autres avaient les yeux mouillés de larmes; ceux-ci exprimaient leur émotion par de vives exclamations; ceux-là élevaient leurs mains vers le ciel en invoquant le nom du Seigneur.

Le 28 novembre 1827, Mgr de Bouillé, alors évêque de Poitiers, publia un mandement pour déclarer miraculeuse l'apparition de Migné, s'appuyant sur l'autorité du pape Léon XII, qui, par deux brefs du 18 avril et du 18 août de la même année, approuvait la conduite de l'évêque en cette circonstance.

Le Saint-Père enrichit l'église de Migné d'une croix d'or renfermant une portion de la vraie Croix; il accorda une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient, après avoir rempli les conditions d'usage, l'église de Migné; et l'évêque fixa le troisième dimanche de l'Avent pour y célébrer chaque année la mémoire d'un si grand événement. L'église de Migné porte actuellement le nom de Sainte-Croix. (Godescard, édition de M. Lefort, de Lille.)

au 24 février, comment Julien s'y prit pour abolir la religion du Christ qu'il avait renié : plus de martyrs, dont le sang devenait une semence de chrétiens, ou au moins très-peu ; plus de persécution ouverte, mais une tolérance hypocrite, la régénération du paganisme, et surtout les sophismes.

Une des principales marques de la divinité de la religion chrétienne, ce sont les prophéties : pour les montrer fausses, même dans la bouche du Christ, Julien entreprit de rebâtir le temple de Jérusalem et d'y rétablir le culte judaïque. Le Christ avait annoncé que ce temple serait détruit et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Longtemps avant lui, les Prophètes avaient dit que cette dernière désolation serait sans remède ; que les Juifs ne subsisteraient plus jamais en corps de nation ; qu'ils seraient errants, sans roi, sans sacrifice, sans autel, sans prophètes, cherchant le salut et ne le trouvant point. Relever le temple et son culte, c'était démentir, non-seulement le Christ, mais les Prophètes, c'était ruiner l'Ancien et le Nouveau Testament. Un homme, qui était apostat, sophiste et empereur, ne pouvait guère travailler plus puissamment, plus habilement à la ruine du christianisme ; il invita donc, par une lettre pleine d'hypocrites flatteries, car il avait pour la religion judaïque le plus profond mépris, les Juifs à s'assembler à Jérusalem : il leur dit que, en lisant les saintes Ecritures, il avait vu que c'était le moment de rétablir cette nation : il les invita à prier pour lui. Il mit à leur disposition une foule d'ouvriers, des trésors immenses, chargea le gouverneur de la province de favoriser l'entreprise, et mit à la tête Alypius, son ami intime. Les Juifs accoururent à Jérusalem tout triomphants ; ils se crurent déjà les maîtres du monde ; ils menaçaient les chrétiens de les passer au fil de l'épée. Qu'on se figure la position difficile de l'évêque de Jérusalem, entre les insultes des infidèles et les alarmes des chrétiens trop faibles dans leur foi.

Plein de confiance en la parole de Dieu, il soutint toujours qu'elle s'accomplirait ; il dit même que les Juifs, non-seulement le prouveraient par l'insuccès de leur entreprise, faite pourtant dans les conditions les meilleures, mais qu'ils aideraient même à l'entier accomplissement de la prophétie, parce que, pour asseoir les fondations de leur nouveau temple, ils allaient d'abord ôter celles de l'ancien et en faire disparaître les moindres vestiges ; de sorte qu'il ne resterait pas, du temple de Jérusalem, *une pierre sur une pierre*. Il fallait, pour parler ainsi, que sa foi fût grande : toutes les apparences étaient contre lui ; jamais travail n'avait marché avec un entrain, une rapidité si prodigieuse : les matériaux les plus considérables avaient été assemblés. On travaillait nuit et jour : quelques juifs se servaient de pelles et de hottes d'argent, pour faire honneur à une si sainte œuvre et marquer leur joie, leur triomphe. Les femmes les plus délicates n'épargnaient pas leurs mains ; elles transportaient des décombres dans leurs robes les plus précieuses ; elles avaient donné leurs bijoux, leurs pierreries, pour contribuer aux frais de l'entreprise. Un peuple entier s'agitait pour ressusciter.

Cependant la démolition avançait, et l'on se préparait à placer les nouveaux fondements ; mais c'était là que Dieu attendait ses ennemis pour les confondre. Ecoutons Ammien-Marcellin : « Pendant que le comte Alypius, assisté du gouverneur de la province, pressait vivement les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible [1].

1. Saint Chrysostome, Sozomène et Théodoret disent que les flammes s'élancèrent du milieu même des fondements.

Enfin, cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise [1] ». Voilà de quelle manière s'exprime un historien qui adorait les idoles du paganisme et qui était admirateur de Julien. Il n'y a que la force de la vérité qui ait pu lui arracher un pareil aveu.

Les écrivains ecclésiastiques entrent dans un détail plus circonstancié de cet événement. Nous apprenons d'eux, qu'outre les éruptions de feu, il y eut encore des tremblements de terre et des ouragans; que la foudre tomba; qu'on vit des croix imprimées sur les habits de ceux qui étaient présents, et qu'il parut une lumière dans le ciel sous la forme d'une croix renfermée dans un cercle [2]. Plusieurs, poursuivis par les flammes, voulurent se sauver dans une église voisine; mais ils ne purent y entrer, soit qu'une main invisible les repoussât, soit que la Providence permît qu'ils s'embarrassassent les uns les autres. « Quoi qu'il en soit », dit saint Grégoire de Nazianze [3], « une circonstance universellement reçue, et dont tout le monde convient, c'est que, lorsqu'ils voulurent éviter par la fuite le danger qui les menaçait, un feu sortit des fondements du temple, les atteignit bientôt, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la colère du ciel ». Ces éruptions recommencèrent toutes les fois qu'on voulut renouveler les travaux, et ne cessèrent que quand on les eut entièrement abandonnés.

Cet événement miraculeux est rapporté avec toutes ses circonstances par une foule d'auteurs qui vivaient dans le siècle de Julien. Saint Grégoire de Nazianze en parlait un an après qu'il fut arrivé. Saint Chrysostome en fait mention en plusieurs endroits de ses ouvrages, comme d'un fait qui s'était passé il y avait environ vingt ans, sous les yeux de plusieurs de ceux qui l'écoutaient. On en trouve le récit dans saint Ambroise [4]; dans Rufin, qui avait longtemps vécu sur les lieux; dans Théodoret, qui passa la plus grande partie de sa vie dans le voisinage de la Palestine; dans les histoires de Socrate, de Sozomène, de Philostorge, etc. Tous ces auteurs s'accordent, quant au fond, et ne diffèrent entre eux que par rapport à quelques circonstances; mais cette diversité ajoute un nouveau poids à leur témoignage, puisqu'elle prouve qu'ils ne se sont pas copiés les uns les autres. Nous avons vu le même prodige attesté par Ammien-Marcellin. Libanius, païen comme lui et tout dévoué à l'empereur Julien, parle aussi de tremblements de terre arrivés en Palestine. Il est vrai qu'il use de réserve; mais par cela même il sert la cause du christianisme. En s'exprimant autrement, il eût dévoilé la honte de son héros et trahi sa religion [5]. Il n'y a pas jusqu'à Julien qui n'ait rendu hommage à la vérité. Cet hommage étant forcé, il n'est point étonnant qu'il ait employé des expressions captieuses et étudiées. Les Juifs enfin, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir copié les auteurs chrétiens, racontent le fait en question d'après la tradition de leurs synagogues, et presque avec autant d'unanimité que les auteurs chrétiens.

Le miracle dont nous venons de parler est donc incontestable; on ne

1. *Hoeque modo, elemento destinatius repellente, cessavit inceptum.* Amm. Marcell., l. II, c. 1. Ces paroles sont remarquables dans la bouche d'un païen; elles représentent le feu comme un être raisonnable qui agit d'après l'impulsion d'une puissance supérieure. Peut-on méconnaître ici le doigt de Dieu?

2. Voir saint Grégoire de Nazianze, *Or.* 4, *adv. Julian.* Selon Théodoret, les croix qui parurent sur les habits des Juifs étaient sombres et tirant sur le noir; mais cela ne contredit point le récit de saint Grégoire. Les croix en question ressemblaient aux phosphores, qui sont de couleur noire durant le jour et lumineux durant la nuit.

3. *Or.* 4, *adv. Julian.* — 4. Dans son épître XL, écrite en 388.

5. Voir Libanius dans l'histoire de sa vie, et dans l'oraison funèbre de Julien.

peut le révoquer en doute sans tomber dans le pyrrhonisme le plus extravagant [1] : aussi lisons-nous dans Socrate que les Juifs s'écrièrent d'abord que Jésus-Christ était Dieu. Plusieurs païens se convertirent en cette occasion, au rapport de saint Grégoire de Nazianze, de Sozomène et de Théodoret. Quant aux Juifs, il n'est pas surprenant qu'ils soient restés dans leur aveuglement ; ils vérifient les prophéties où leur opiniâtreté à rejeter la lumière est si clairement prédite.

Julien s'était promis, dit Orose, de se venger de Cyrille, quand il serait de retour de sa guerre de Perse ; mais ce retour n'eut jamais lieu. Cependant Cyrille fut encore exilé en 367, par l'empereur Valens, fauteur de l'arianisme ; il revint en 378, lorsque l'empereur Gratien ordonna que les églises fussent restituées à ceux qui étaient en communion avec le pape Damase. Il trouva son diocèse divisé par le schisme, corrompu par l'hérésie : l'impureté, l'adultère, le larcin, l'idolâtrie, les empoisonnements y régnaient. Pour un peu d'argent, les hommes s'y égorgeaient comme des bêtes féroces. Le concile d'Antioche (379), informé du triste état de cette église, et des rivalités locales qui menaçaient de paralyser le zèle de Cyrille, envoya, pour l'aider à pacifier les esprits et à réprimer l'immoralité, Grégoire de Nysse, déjà chargé de réformer les églises d'Arabie ; mais ses efforts n'eurent aucun succès. Le saint Patriarche de Jérusalem ne désespéra pourtant ni de la grâce de Dieu, ni de ses travaux, ni même des dispositions de ses diocésains. Nous avons sujet de croire qu'il réussit, puisque l'on n'entendit plus parler dans la suite de la grande corruption qui y avait régné : saint Jérôme, il est vrai, dans une lettre, détourne Paulin du voyage de Jérusalem ; mais il ne dit point que l'on y commît d'autres désordres que ceux qui sont ordinaires et presque inévitables dans les grandes villes. Il assista, en 381, au concile général de Constantinople, et souscrivit à la condamnation des Semi-Ariens et des Macédoniens. Nous ne nous arrêterons pas à prouver qu'il n'approuva jamais leurs erreurs : toute sa vie le déclare. S'il fut lié avec quelques-uns d'entre eux, c'était avant qu'ils fissent profession ouverte de l'hérésie. On croit qu'il assista aussi au concile qui se tint encore à Constantinople l'année suivante, où l'on reconnut publiquement, comme nous l'avons déjà dit, la canonicité de son élection, et sa constance dans la foi, attaquées par ses ennemis. Il mourut en 386, âgé de soixante-dix ans.

On le représente une *bourse* à la main. Comme nous venons de le voir, ses largesses pour les pauvres étaient si grandes que les Ariens traitèrent ses libéralités de *déraisonnables*. On le représente encore debout tenant un livre.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE SAINT CYRILLE.

Saint Cyrille, en qualité de catéchiste de Jérusalem, faisait chaque année un cours d'instructions pour préparer les catéchumènes à recevoir le baptême. Ces instructions, connues sous le nom de *Catéchèses*, sont au nombre de dix-huit, et adressées à ceux des catéchumènes qu'on appelait *compétents* ou *illuminés*. Outre ces dix-huit *Catéchèses*, il y en a cinq autres, nommées *Mystagogiques*, ou parce qu'elles furent adressées aux catéchumènes déjà initiés dans nos mystères, ou parce que nos mystères y étaient clairement expliqués, surtout par rapport aux sacrements du Baptême, de la Confirmation et de l'Eucharistie.

Les Calvinistes, trouvant la condamnation de leurs erreurs dans les *Catéchèses* de saint Cyrille,

1. Voir la *Dissertation de Warburton, sur le projet formé par Julien de rebâtir le temple de Jérusalem.* L'abbé Mazéas en donna une bonne traduction française en 1754. Il est prouvé dans cet ouvrage que le fait en question fut un miracle proprement dit, et les difficultés de Basnage y sont parfaitement résolues. Tous les savants conviennent que Warburton a épuisé la matière, et qu'il a forcé les incrédules jusque dans leurs derniers retranchements.

principalement dans les *Mystagogiques*, ont fait tous leurs efforts pour prouver qu'elles étaient supposées : mais les critiques ne se rendront point à leurs raisons, tant qu'ils n'en auront pas de plus solides que celles qui ont été apportées par Aubertin, par Rivet, *Crit. sacr.*, l. III, c. 8, 9, 10 et 11, et par Casimir Oudin, *de Script. Eccles.*, t. Ier, p. 459. Ce dernier, dont on connaît d'ailleurs l'inexactitude, est tombé, pour soutenir son sentiment, dans les bévues les plus grossières. Les protestants d'Angleterre ont été de meilleure foi, et ont reconnu que saint Cyrille était incontestablement l'auteur des *Catéchèses* qui portent son nom [1].

Au reste, quand même nos adversaires prouveraient que saint Cyrille n'est point l'auteur des *Catéchèses* qui portent son nom, il faudrait au moins qu'ils avouassent qu'elles ont été prononcées à Jérusalem vers le milieu du IVe siècle. 1° On y trouve une infinité de passages qui le démontrent invinciblement. Dom Ceillier les rapporte. 2° Saint Jérôme, *Catal.*, c. 112, dit que saint Cyrille avait composé des *Catéchèses* étant encore jeune. Théodoret cite la quatrième sous le nom de saint Cyrille ; Léon de Byzance la cite aussi. Le septième concile général, qui rapporte les premières paroles de la seconde, l'attribue au même Saint. La crainte d'être trop long nous fait abréger les citations [2].

Ce que nous venons de dire regarde les dix-huit *Catéchèses* adressées aux *compétents* ou *illuminés*. Quant aux *Mystagogiques*, il est évident qu'elles sont une suite des premières, et de la même main. Cela paraît par la conformité du style et de la méthode. 1° L'auteur les avait promises dans la dix-huitième des précédentes, et il parle, dans les cinq dernières, des dix-huit autres. 2° Elles sont attribuées à saint Cyrille, par Eustrate, qui florissait sous le règne de Justinien, par Anastase le Sinaïte, par le moine Nicon [3], etc.

La première *Catéchèse* des dix-huit, intitulée : *Introduction au baptême*, n'est qu'une invitation à recevoir ce sacrement, dont le Saint détaille les avantages. La seconde est intitulée : *De la pénitence et de la rémission des péchés*. Notre Saint y fait sentir l'énormité du péché, dont il trouve la cause dans le libre arbitre, et dans des sollicitations du démon, auxquelles on peut toutefois résister ; il montre ensuite que la miséricorde divine pardonne à tous les pécheurs qui sont vraiment pénitents. Le but de la troisième *Catéchèse* est de faire voir l'excellence, la nécessité et les effets du baptême. On trouve dans la quatrième une explication du symbole et un excellent abrégé de la doctrine chrétienne. Le saint Docteur y fait de plus l'éloge de la virginité : il y recommande aux personnes mariées de garder la continence à certains jours ; il y détaille les avantages du jeûne et de l'abstinence, quand ils ont des motifs purs pour principe ; il y montre une tendre dévotion à la croix, et dit qu'il suffit d'en imprimer le signe sur son front pour mettre les démons en fuite ; il veut encore que l'on fasse le signe de la croix avant de boire et de manger, en se couchant et en se levant, en un mot, au commencement de chaque action [4]. Il fait ensuite le dénombrement des livres canoniques, et avertit ses auditeurs que c'est de l'Eglise qu'ils doivent apprendre quels sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La cinquième *Catéchèse* a pour objet de relever l'excellence de la foi et d'en marquer les effets. Saint Cyrille y recommande aux catéchumènes de garder le secret sur nos mystères, afin de ne pas donner lieu aux blasphèmes des infidèles. La sixième et la septième renferment une explication du premier article du symbole. Les erreurs des Manichéens sur la toute-puissance de Dieu sont réfutées dans la huitième. Il y est aussi prouvé qu'il n'y a que le mauvais usage des richesses qui puisse perdre les riches. La neuvième est une suite de la précédente : on y trouve une peinture admirable du bel ordre qui règne dans l'univers et dans toutes ses parties. Le second article du symbole est expliqué dans la dixième : on y lit aussi de belles choses sur la grandeur et l'excellence du nom de Chrétien. Il est traité dans la onzième de la génération éternelle du Fils de Dieu, et de sa naissance temporelle. Le Saint établit le mystère de l'Incarnation dans la douzième, et y répond aux objections des Juifs et des hérétiques. Le but de la treizième est de montrer les avantages que nous retirons de la mort de Jésus-Christ, et de relever la vertu de la croix : on y voit que, du temps de saint Cyrille, on avait déjà distribué par tout l'univers des parties du bois de la vraie Croix. La quatorzième contient l'explication de ces trois articles du symbole : « Il est ressuscité des morts le troisième jour ; il est monté aux cieux ; il est assis à la droite du Père ». Il est traité, dans la quinzième, du second avènement de Jésus-Christ, du jugement qu'il exercera sur tous les hommes, et de son règne éternel. L'explication de l'article huitième du symbole : « Je crois au Saint-Esprit, etc. », fait le sujet des Catéchèses seizième et dix-septième : on y trouve les plus abondantes lumières sur les opérations merveilleuses du Saint-Esprit et sur les effets qu'il produit dans nos âmes. La dix-huitième développe de la manière la plus solide le sens des derniers articles du symbole : « Je crois l'Eglise catholique, la résurrection de la chair et la vie éternelle ».

Les dix-huit Catéchèses, dont nous venons de parler, furent prêchées pendant le Carême de l'année 347 ou 348 ; les cinq suivantes, appelées *Mystagogiques*, le furent pendant la semaine de Pâques, après le baptême des Catéchumènes. Le Saint s'y attache principalement à expliquer la

1. Voir Cave, *in vit. S. Cyril.*; Milles, *Præf. et not. in Op. S. Cyril.*; Whittaker, Bull, Vossius, etc.

2. Voir Dom Ceillier, p. 488, 490. — 3. Voir Dom Touttée, *Diss.* 2, p. 105. — 4. Voir aussi Catéch. 13, n. 22.

nature et les effets des sacrements du Baptême, de la Confirmation et de l'Eucharistie, qui s'administraient alors le même jour. Il y distingue les caractères imprimés par le Baptême et la Confirmation; il y parle de la vertu des exorcismes et de l'huile bénite, ainsi que de celle qui est donnée à l'eau par l'invocation du Saint-Esprit; il s'y exprime en plusieurs endroits de la manière la plus expresse et la plus précise, sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et dit que par la communion nous devenons *un même corps et un même sang avec le Sauveur.* Ces expressions ont aussi été employées, par saint Chrysostome, *Hom.* 6, *in Hebr.*; par saint Isidore de Péluse, l. III, ep. 195; par saint Cyrille d'Alexandrie, l. X, *in Joan.*, p. 862. *Dial. de Trin.*, p. 407, et par plusieurs autres Pères de l'Eglise.

La première Catéchèse *Mystagogique* traite de la renonciation, de la profession de foi, et des cérémonies qui précédaient le Baptême; la seconde traite du Baptême et de l'onction de l'huile sanctifiée par les exorcismes; la troisième de l'onction du saint chrême ou de la Confirmation; la quatrième de l'Eucharistie; la cinquième contient la liturgie telle qu'elle était en usage du temps de saint Cyrille, et nous apprend de quelle manière les chrétiens communiaient alors. « En vous approchant de la Communion », disait le saint Docteur aux fidèles, « n'étendez pas les mains et n'écartez pas les doigts; mais mettez votre main gauche sous la droite pour lui servir de trône, puisqu'elle doit recevoir ce grand Roi, et, creusant la main, recevez le corps de Jésus-Christ, en disant *Amen.* Sanctifiez vos yeux par l'attouchement de ce saint corps... et gardez-vous bien d'en laisser tomber la moindre parcelle. Après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, approchez-vous aussi du calice de son sang, sans étendre les mains; mais inclinez-vous pour l'adorer, en disant *Amen.* Sanctifiez-vous par la communion du sang de Jésus-Christ; pendant que vos lèvres en sont encore humectées, portez-y la main pour consacrer votre front, vos yeux, et les autres organes des sens, etc. » *Cat. myst.*, 5. Saint Cyrille, *ibid.*, appelle la messe un *sacrifice non sanglant*, une *victime de propitiation*, un *culte suprême*, etc. Il dit qu'on y prie pour les morts, l'Eglise étant persuadée que les *prières offertes en présence de la sainte et redoutable victime seront d'une grande utilité aux âmes des défunts.*

Nous avons encore une *homélie* de saint Cyrille *sur le Paralytique* de l'Evangile, et une *lettre à Constance* sur l'apparition d'une croix lumineuse. Nous avons parlé de cette dernière pièce dans la vie du Saint.

Plusieurs manuscrits attribuent aussi à saint Cyrille un *Sermon sur la Purification*; mais il paraît qu'il n'en est point l'auteur.

1° Il est fait mention des cierges allumés à la fête de la Purification. Or, il est certain que cette coutume ne s'introduisit dans l'Eglise qu'à la sollicitation d'une dame de Jérusalem, nommée Icélie, qui vivait soixante ans après la mort de notre Saint; 2° On trouve dans ce sermon la réfutation du Nestorianisme, hérésie qui n'existait point du temps de saint Cyrille; 3° le style de cette pièce est tout à fait différent de celui de notre saint docteur. Au reste, ce sermon mérite d'être lu. Il paraît qu'il est l'ouvrage d'un prêtre de Jérusalem qui vivait au VIe siècle [1].

On remarque, dans les Catéchèses de saint Cyrille, beaucoup de force et de justesse dans les raisonnements : il y explique les dogmes de la religion chrétienne avec autant de netteté que de précision. Son style est simple et proportionné à l'intelligence de ceux qu'il était chargé d'instruire. Il savait néanmoins s'élever lorsque la grandeur du sujet l'exigeait.

Thomas Mille donna à Oxford, en 1703, une édition des œuvres de saint Cyrille beaucoup plus complète que toutes les précédentes, et infiniment plus exacte, tant pour le texte grec que pour la version latine; il y joignit des notes où l'on ne trouve pas toute la bonne foi et la sincérité qu'on avait lieu d'attendre. D. Touttée, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, entreprit une nouvelle édition de saint Cyrille, qu'il ne put donner au public, la mort l'ayant enlevé en 1718. D. Maran, son confrère, la publia à Paris en 1720, *in-folio.* Les journalistes de Trévoux, *décembre* 1721, critiquèrent avec assez de vivacité quelques-unes des notes de l'éditeur touchant les semi-ariens, le consubstantiel, et la neutralité attribuée à saint Cyrille, entre le parti des ariens et celui de saint Athanase. Cette attaque fut repoussée par D. Maran dans une *Dissertation sur les semi-ariens*, qui mérite d'être lue, et qui fut imprimée à Paris, chez Vincent, en 1722, in-12.

Grandcolas, docteur en théologie de la faculté de Paris, a donné une traduction française des Catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem, avec des notes et des dissertations dogmatiques. Cette traduction fut imprimée à Paris en 1715, in-4°. — Migne a reproduit l'édition de Touttée dans le tome XXXIII de la *Patrologie grecque*, et M. Caillau la traduction latine des Catéchèses et de quelques homélies dans sa *Collection des Pères.*

Nous avons refait l'histoire de cette vie, trop abrégée par le Père Ciry.

Voir D. Touttée et D. Ceillier,

SAINTE ANASTASIE, LA PATRICIENNE

576. — Pape : Benoît Ier. — Empereur d'Orient : Justin II.

Il y a eu deux Anastasie qui vivaient dans le même temps, et tenaient un grand rang à la cour de l'empereur Justinien : l'une, qui épousa le patrice Pompée, parent de l'empereur, et qui, après la mort de son mari, abandonna le monde et se retira auprès de Jérusalem sur la montagne des Oliviers, où elle mena une vie sainte ; l'autre, dont nous avons à parler ici, et qui est surnommée la *Patricienne*, titre d'honneur qui lui est resté pour la distinguer des autres du même nom, et qui montre qu'elle était d'une haute condition. Sa beauté, sa vertu et son esprit, joints à sa naissance, lui conciliaient l'estime et l'affection de tout le monde. L'empereur aussi avait beaucoup de considération pour elle ; mais ce fut précisément ce commencement de faveur qui lui suscita une persécution de la part de l'impératrice Théodora, et qui donna occasion à sa retraite du monde et à sa sanctification.

Théodora, qui du théâtre était montée sur le trône, avait conservé les défauts de sa première condition dans le sublime rang où elle avait été élevée. Elle était susceptible de jalousie, sans parler des erreurs qu'elle protégea et des tragédies qu'elle causa dans l'Eglise. Elle ne put donc voir le mérite d'Anastasie reconnu et applaudi par l'empereur sans être alarmée, et conçut dès lors de funestes desseins contre elle.

Anastasie en fut avertie, et on lui conseilla de conjurer l'orage en s'éloignant de la cour pendant quelque temps ; mais plus prudente encore et plus généreuse qu'on ne lui inspirait de l'être, et reconnaissant de plus près la fragilité des grandeurs humaines par les lumières de la foi, elle se dit à elle-même : « Anastasie, sauve ton âme ; guéris pour toujours la princesse de son injuste jalousie, et tâche d'être toi-même princesse du ciel ».

Elle prit donc avec elle tout ce qu'elle put emporter d'argent, et passa en Egypte, où elle bâtit un monastère de filles environ à deux lieues d'Alexandrie, et se mit à travailler sérieusement à son salut. Il fut depuis appelé le monastère de la Patricienne. Elle demeura dans cette sainte maison jusqu'à la mort de l'impératrice Théodora, et alors il ne dépendit que d'elle de retourner à la cour pour y reprendre son rang et profiter des bonnes grâces de l'empereur ; car ce prince, qui avait toujours conservé une estime particulière pour sa vertu et pour son mérite, ordonna qu'on la cherchât partout pour la ramener à Constantinople. Le bruit s'en répandit dans les lieux principaux de l'empire, et parvint à Alexandrie, jusqu'au monastère d'Anastasie. Elle en fut effrayée, parce que depuis qu'elle avait goûté les avantages de la piété dans la solitude, la cour ne lui paraissait plus que comme un séjour de trouble et le théâtre des passions.

La crainte d'être reconnue et forcée d'y retourner l'obligea de s'éloigner davantage de la ville et de chercher dans le fond du désert un asile plus assuré. Elle se déroba à la faveur de la nuit de son monastère, et alla chercher dans la solitude de Scété, auprès de l'abbé Daniel, le moyen de se mettre en sûreté. Elle se jeta à ses pieds, lui exposa les motifs qui l'avaient portée à se retirer de Constantinople, les grâces dont Dieu l'avait

favorisée dans son monastère, et le pria de lui dire ce qu'elle devait faire pour mieux assurer son salut. L'abbé Daniel lui donna un habit d'homme, l'enferma dans une caverne éloignée à une distance raisonnable de son ermitage, et lui prescrivit en même temps les règles qu'elle devait observer. Entre autres, il lui défendit expressément de mettre le pied hors de sa cellule, ni de permettre à qui que ce fût d'y entrer. Il chargea aussi son disciple de lui porter toutes les semaines un seau d'eau qu'il déposait devant sa cellule, se retirant tout de suite sans dire un seul mot.

Anastasie y passa vingt-huit ans dans le jeûne et une oraison presque continuelle ; Dieu, toujours libéral envers ceux qui lui sont fidèles, lui fit connaître sa dernière heure. Elle en voulut donner avis à l'abbé Daniel ; mais Dieu le lui révéla également. Il vint à sa cellule accompagné de son disciple, lui donna le saint Viatique et reçut son dernier soupir. Sa cellule lui servit de sépulcre, et l'abbé Daniel apprit à son disciple et aux autres Pères du désert toute son histoire, pour les porter à reconnaître les merveilleuses opérations de la grâce divine sur les âmes, et les animer à l'en glorifier et à profiter de celles de leur état. Elle mourut vers l'an 576.

On nomme d'autres saintes qui ont caché leur sexe en prenant des habits d'hommes. On en trouve d'autres exemples encore parmi les Orientaux ; mais on doit regarder ces actions comme au-dessus des règles, ayant été inspirées par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit. Conduite admirable, mais qu'on ne peut proposer pour modèle, puisque en règle générale cela n'est point permis, et a été même expressément défendu par plusieurs conciles.

Vies des Pères du désert.

SAINT ÉDOUARD II, MARTYR, ROI D'ANGLETERRE

962-978. — Papes : Jean XII ; Benoît VII.

Il n'y a rien de constant en ce monde : tout y est exposé à mille périls, et comme les hautes montagnes sont les plus sujettes aux coups de la foudre, de même les conditions les plus éminentes sont plus ordinairement le jouet de la fortune. Cette vérité divine et morale va paraître en la vie d'Edouard II, roi d'Angleterre, qui mérite bien de tenir place en ce recueil de la *Vie des Saints*. Il était fils d'Edgar, roi du même pays, et d'Engelflède, fille du duc Ordmer, que ce prince avait épousée en secondes noces. La reine, sa mère, étant morte, Edgar, son père, épousa une troisième femme nommée Elfride, fille d'Ordgar, roi de Cornouailles, et veuve d'Elwolde, chef des anglais orientaux, et il en eut aussi un fils qui fut appelé Ethelred ; ce qu'il a été nécessaire de remarquer pour entendre la suite de cette histoire.

Le prince Edouard fut baptisé par saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, et donna bientôt des preuves de son bon naturel et des belles dispositions qu'il avait à la piété : car, renonçant de bonne heure aux délices de la cour et à tout ce qui peut porter au péché, il appliqua tous ses soins à se rendre agréable à Dieu par la pratique de toutes les vertus ; de sorte que le roi son père, en étant ravi, résolut de le nommer, de son vivant, son succes-

seur à la couronne, afin d'obvier, par ce moyen, aux troubles qui pourraient naître après son décès.

Le roi mourut le 8 juillet 972, selon le cardinal Baronius ; la précaution qu'il avait prise n'empêcha pas qu'il n'y eût alors de grandes brouilleries entre les princes anglais : Elfride, prenant les intérêts de son fils, quoique le plus jeune (il était âgé seulement de sept ans), le voulait faire régner au préjudice de son frère Edouard, qui était du premier lit. Sur ce différend, les archevêques du royaume, Dunstan de Cantorbéry et Oswald d'York, s'assemblèrent avec les autres évêques, abbés, ducs et seigneurs de la couronne, et sans avoir égard aux murmures des partisans d'Ethelred, ils sacrèrent Edouard roi, suivant la volonté d'Edgar. Le saint archevêque prit toujours un grand soin de ce jeune prince, pour qui il avait conçu une tendre affection depuis qu'il l'avait baptisé. Aussi fit-il de tels progrès en une si bonne école que, suivant les vestiges du feu roi son père, il se rendit un excellent prince, tant durant les troubles de la guerre que pendant le calme de la paix, se montrant d'une part terrible et sévère aux ennemis de l'Etat, et d'ailleurs doux et favorable aux hommes de bien. Il affectionna pareillement les clercs et les religieux, les favorisant de tout son pouvoir, et imitant en cela ses ancêtres, qui avaient fait bâtir plusieurs monastères en Angleterre. Après les affaires publiques du royaume, ce très-pieux roi prenait un singulier plaisir à faire du bien aux pauvres, à les nourrir, à les vêtir, à leur distribuer généralement tout ce dont ils avaient besoin, estimant qu'une des principales fonctions de la royauté était de secourir les malheureux. Aussi les gens de bien bénissaient Dieu dans leur cœur, de voir leur roi, en sa jeunesse, s'adonner à ces actions de piété. Il était affable pour tous ses sujets, extrêmement doux envers tout le monde, judicieux dans ses conseils, prudent dans toute sa conduite, et chérissant particulièrement la chasteté ; de sorte que chacun se promettait un siècle d'or sous le règne d'un si excellent prince.

Ce bonheur, néanmoins, ne fut pas de longue durée ; sa belle-mère, étant fille de roi, ne pouvait souffrir que son fils n'eût pas été préféré à celui d'une simple princesse ; elle cherchait les moyens de nuire à son roi et légitime seigneur : elle en rencontra bientôt l'occasion. Un jour Edouard, étant à la chasse et se trouvant près du château de Wareham, qui appartenait à sa belle-mère, voulut y aller pour voir le jeune prince Ethelred, son frère, qu'il aimait tendrement ; ses gens s'étant écartés en chemin, il y alla seul : Elfride, étant avertie qu'il approchait, vint au-devant de lui avec des assassins, feignant d'être ravie de le voir, et lui fit apporter à boire. Edouard, ne se défiant de rien, prit la coupe, et, comme il la portait à sa bouche, la cruelle princesse lui fit donner un coup de poignard dans le côté. Dès qu'il se sentit blessé, il piqua son cheval pour retourner vers ses gens qui le cherchaient ; mais, perdant son sang en abondance, il tomba raide mort sur place, le 18 mars 978, la troisième année seulement de son règne.

La marâtre, voyant le roi mort, pour marquer le grand mépris qu'elle faisait de lui, fit traîner son corps par les pieds dans la maison d'une pauvre femme aveugle de naissance, que cette reine faisait nourrir, afin de l'y enterrer secrètement, et de cacher ainsi son régicide. Mais, que peut la malice humaine contre la sagesse de Dieu ? la pauvre aveugle approcha du saint corps, et aussitôt elle ouvrit les yeux à l'éclat d'une grande lumière, qui, paraissant au milieu de la nuit, éclairait toute sa maison. Cela étant venu à la connaissance de cette détestable princesse, que l'on peut comparer à l'impie Athalie, dont parle l'Ecriture, elle fit jeter ce saint corps dans

un marais, afin d'en éteindre à jamais la mémoire, et se retira en un autre lieu de son domaine, éloigné de quelques milles du premier, où avait été commis cet horible meurtre.

On représente Edouard II sur son cheval, buvant le coup de l'étrier, pendant qu'un assassin s'avance traitreusement vers lui. Le jeune roi soupçonnait, dit-on, quelque chose des mauvais desseins de sa marâtre ; mais ne voulant pas, en vrai chrétien qu'il était, laisser croire qu'il lui rendait haine pour haine, il lui fit la visite qui amena sa mort. Dans certains tableaux, il sort un serpent de la coupe qu'il tient à la main, symbole énergique de la part que le démon eut à la mauvaise action.

RELIQUES DE SAINT ÉDOUARD.

Un an s'était déjà écoulé, sans que personne eût trouvé ce saint corps, lorsque le Tout-Puissant, voulant faire connaître au monde les mérites de son martyr, suscita quelques fidèles, qui le cherchèrent par dévotion ; ils découvrirent enfin le lieu où il était, par le moyen d'une colonne de feu qui parut souvent au dessus. Il y vint aussitôt un grand concours de fidèles, qui, pleurant la perte de leur roi et de leur puissant protecteur, enlevèrent cette précieuse relique et la mirent dans l'église de la Très-Sainte Vierge de Wareham : ce qui fut fait le 13 février, l'année d'après son décès. Pour le lieu où ce saint dépôt fut trouvé, Dieu y fit naître une fontaine d'eau douce, que l'on a depuis appelée la *Fontaine de saint Edouard*, où plusieurs personnes, affligées de différentes maladies, ont reçu la guérison de leur maux.

Cependant, le bruit de cette invention se répandant par toute l'Ile de la Grande-Bretagne, chacun détestait la malice et l'impiété de la reine, et élevait jusqu'au ciel les mérites, l'innocence et les vertus du saint Martyr. Alfer, prince des Merciens, pour honorer la mémoire de son roi, invita autant qu'il put d'évêques, d'abbés et d'autres personnes de marque, à assister à la translation de son corps. Surtout, il pria sainte Vilfride, abesse d'un célèbre monastère de Winchester, où Edithe, sœur du saint roi, était religieuse, de s'y trouver avec toutes ses filles. De la sorte, le corps de saint Edouard fut levé solennellement, et trouvé tout entier et aussi frais que s'il ne fût mort qu'un moment auparavant : grande consolation pour toute cette illustre compagnie, qui rendit grâces à Dieu de ce qu'il faisait paraître, par une marque si sensible, l'innocence de son Martyr; sa sainte sœur Edithe, qui était présente, se jeta sur ce corps, colla ses joues contre les siennes, et arrosa de ses propres larmes le visage de ce cher défunt, ne pouvant se rassasier de le contempler. Enfin, ce précieux trésor fut déposé au célèbre monastère de Shafteshury, que le roi Elphrède, bisaïeul de saint Edouard, avait fait bâtir et qu'il avait doté en considération de sa fille Hélène, qui s'y était consacrée épouse de Jésus-Christ. Tant de merveilles ne pouvaient être cachées à la misérable Elfride, meurtrière du Saint, elle fut touchée de repentir, et voulut aussi visiter ses reliques ; mais elle en fut reponssée par un juste jugement de Dieu, qui ne permit pas qu'elle en pût approcher, ni à pied, ni à cheval ; le Tout-Puissant se rendit ainsi le vengeur de sa perfidie contre le saint Martyr; néanmoins, depuis, pour pénitence de son crime, elle fit bâtir deux monastères de religieuses. Ces monastères sont Whervel et Ambresbury ; elle mourut dans le premier. Son fils Ethelred, qu'elle avait tant désiré voir roi, fut un prince lâche et malheureux. L'Angleterre, sous son règne, fut exposée à toutes sortes de calamités, et surtout à l'invasion des Danois.

Dans la suite des temps, on fit diverses distributions des reliques de saint Edouard : une partie fut transférée à Lemester, au comté d'Hereford, une autre à Abingdon, au comté de Berks. Les Anglais célébrèrent en son honneur trois fêtes par an, jusqu'à l'époque du schisme : la première et la principale était celle du jour de sa mort, le 18 mars ; la deuxième, celle du jour de sa première translation à Wareham, le 18 février, et la troisième, celle de son élévation de terre ou deuxième translation à Shafteshury, le 20 juin. Les protestants ont conservé la mémoire de la première et troisième fête dans le calendrier de leur nouvelle liturgie, par l'effet de quelque ombre de vénération qui leur est restée pour leur saint roi. Les martyrologes des catholiques font presque tous mention de lui avec la qualité de *martyr*, sans doute pour le désigner de saint Edouard le *confesseur*, car le martyrologe romain ne lui donne pas ce titre.

Le martyrologe romain fait mémoire de saint Edouard, roi et martyr, le 18 mars. Surius a écrit amplement sa vie, d'après plusieurs manuscrits, en son deuxième tome. Nous l'avons suivi en ce recueil, et les *Annales* du cardinal Baronius, comme aussi Polydore Virgile et les autres historiens d'Angleterre.

SAINT GABRIEL, ARCHANGE.

Saint Gabriel est l'un des sept archanges qui sont toujours debout devant le trône de Dieu.

Son nom signifie force de Dieu. C'est à ce titre qu'il a mérité d'annoncer l'avénement du Christ, qui est et qui est appelé la force de Dieu, — *Virtus Dei*, — et ensuite de fortifier la Vierge Marie, effrayée de la surprenante merveille à laquelle le ciel l'appelait à concourir [1].

Saint Gabriel peut être considéré comme l'ange de la Rédemption.

Ce fut lui en effet qui dicta à Daniel ses plus célèbres prophéties et lui dévoila le secret de la mort et du règne du Messie [2] ;

Ce fut lui qui annonça la naissance du précurseur de Jésus ;

Ce fut lui que Dieu le Père envoya à la Sainte Vierge pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation ;

Ce fut lui qui fit part aux bergers de la naissance du Sauveur et leur indiqua le moyen de le trouver ;

Ce fut lui qui avertit saint Joseph des projets homicides d'Hérode contre l'Enfant divin.

L'attribut iconographique de saint Gabriel est le lis ou une banderole portant ces mots : *Ave, Maria*. Le lis, ce symbole par excellence de la virginité, se rapporte, non pas à l'ange, mais à la mission qu'il avait reçue de garantir la conservation de la virginité à celle qui allait devenir Mère : il nous semble plus convenable, en conséquence, de placer le lis entre Marie et le messager qui la salue, que dans les mains de ce dernier.

Le père Cahier, dans ses *Caractéristiques*, dit, au sujet de l'annonciation : « La licorne... était pour le moyen âge un symbole de la force indomptable oubliant sa puissance dans le giron d'une Vierge ; partant elle était devenue l'emblème de la virginité, mais surtout de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Notre-Dame. On en voit un exemple dans *une* gravure... empruntée à une vieille publication allemande [3]... Par une pieuse bizarrerie qui a son charme de naïveté, l'annonciation y prend la forme d'une battue où le Fils de Dieu, sous l'emblème de la licorne, se jette dans le sein de la Vierge par excellence... Les limiers, pressés par le cor de l'archange Gabriel, la réduisent à se réfugier dans le giron de la Très-Sainte Vierge Marie. D'autres peintures ou sculptures sont plus explicites, et les inscriptions qui les accompagnent ne laissent presque plus rien à rechercher. Ainsi, outre que les titres de la Sainte Vierge y sont inscrits en toutes lettres, les quatre chiens que le veneur mène en laisse sont : la Justice, la Paix, la Miséricorde et la Vérité [4], et l'air que sonne l'archange est la Salutation angélique ».

SAINT FRIGIDIEN OU FRIDIEN, ÉVÊQUE DE LUCQUES (VIe siècle).

Frigidien, fils d'Ultache, roi d'Ultonie, en Irlande, instruit dès l'enfance des mystères de la religion chrétienne, et régénéré, à l'insu de ses parents, dans le bain sacré du baptême, s'enflamma pour la foi d'un si ardent amour, qu'il ne craignit pas, quoique jeune encore, de s'acheminer vers Rome des régions les plus lointaines. Il fut accueilli honorablement par le pape Pélage Ier, reçu parmi les clercs, et bientôt établi parmi les chanoines de l'église de Latran. Il demeura avec eux le temps suffisant pour se pénétrer de l'esprit de leur règle, et s'habituer à leur genre de vie. De retour dans sa patrie, ses parents, encore infidèles, s'efforcèrent de le ramener au culte des idoles, et de l'engager dans les liens du mariage. Mais, par la grâce de Dieu, ce fut lui, au contraire, qui leur persuada d'abandonner le culte impie des idoles et de se convertir à la foi. Il les affermit dans cette même foi en ressuscitant devant eux sa propre sœur.

Ensuite, il s'en alla dans la solitude, construisit un monastère où il établit des chanoines vivant selon la règle qu'il avait rapportée de Rome ; il vécut quelque temps très-saintement avec eux. Comme la renommée de sa sainteté se répandait partout dans son pays, il résolut, pour se dérober aux louanges des hommes, de faire une seconde fois le pèlerinage d'Italie. Il arriva à Lucques, ville où se répandit bientôt le parfum de sa sainteté, si bien que tous les habitants le réclamèrent

1. Brév. rom.; Hom. de saint Bernard, *Missus est*. — 2. Dan., v, VIII, IX, XX, etc.
3. D... beschlossnen Gart.... in-fol., 1505. — 4. Ps. LXXXIV, 2.

et l'obtinrent pour leur évêque. Dans cette haute fonction, il développa considérablement le culte divin, et dans l'espace de vingt-huit ans qu'il fut évêque, il construisit vingt-huit églises baptismales. La principale entre toutes fut celle qu'il dédia en l'honneur des Trois Saints Lévites, et qui maintenant porte le nom de Saint-Frigidien. Le Saint transporta sans peine pour la construction de cette église une pierre énorme que beaucoup d'hommes ensemble ne pouvaient pas même bouger de sa place : on la conserve encore dans cette même église en mémoire de ce miracle.

Un autre miracle démontre encore le crédit dont ce saint homme jouissait auprès de Dieu. Saint Grégoire le Grand le rapporte dans ses dialogues. La rivière d'Arno inondait fréquemment la campagne de Lucques et causait de grands dommages aux habitants. Le Saint pria, et ensuite fit traîner une charrue par les champs, et aussitôt le fleuve, se détournant d'un autre côté, débarrassa la campagne des eaux qui l'inondaient. Enfin saint Frigidien, après de nombreux travaux accomplis, se reposa heureusement dans le Seigneur, riche en mérites et plein de jours. Son corps fut enseveli dans la susdite église des Trois-Lévites. Sous le règne de Charlemagne, il arriva que le corps mort d'une jeune fille fut déposé sur les ossements du Saint ; aussitôt la jeune fille, se réveillant de son sommeil de mort, s'écria : « Otez-moi d'ici, car vous m'avez déposée sur le corps du bienheureux Frigidien » ; et ces mots prononcés, elle se rendormit de nouveau. C'est ainsi que le saint corps, qui était resté ignoré pendant presque deux cents ans, fut découvert miraculeusement, et fut en grande vénération. La mémoire de cette invention est célébrée à Lucques le 19 de novembre.

On lui donne pour attributs la barque avec laquelle les bateliers passèrent une fois, sur sa parole, l'Arno, malgré le débordement des eaux et un *rocher* qu'il fit reculer : on montre encore ce dernier aujourd'hui.

Propre d'Irlande.

SAINT ANSELME, ÉV. DE LUCQUES, PATRON DE MANTOUE (1086).

Saint Anselme naquit à Mantoue au commencement du XIe siècle. Il se livra d'abord à l'étude de la grammaire et de la dialectique. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie et du droit canon, dans lesquels il fit de grands progrès. Badage, évêque de Lucques, son oncle, étant devenu pape en 1061, sous le nom d'Alexandre II, le nomma au siége qu'il venait de quitter Le nouvel évêque fit le voyage d'Allemagne pour y recevoir. des mains de l'empereur Henri IV, l'investiture de son siége, qui se faisait, suivant l'usage du temps, par la remise de la crosse et de l'anneau. Mais Anselme revint sans avoir voulu la recevoir aux conditions que proposait le César, persuadé, comme c'est en effet la vérité, qu'il n'appartenait pas à la puissance séculière de conférer ainsi les dignités ecclésiastiques. — Ayant été sacré par saint Grégoire VII en 1073, il consentit enfin à recevoir de Henri l'anneau et la crosse, mais il en eut des scrupules, et alla quelque temps après se faire moine à Cluny : il fallut un ordre du Pape pour lui faire prendre le gouvernement de son diocèse.

De retour à Lucques, il voulut, en 1079, obliger les chanoines de sa cathédrale à suivre la vie commune, conformément à un décret de Léon IX. La comtesse Mathilde, souveraine de Lucques et d'une grande partie de la Toscane, le secondait dans cette entreprise ; mais il ne put vaincre la résistance des chanoines. Ceux-ci excitèrent une sédition contre l'évêque, qui fut forcé de quitter Lucques : il se retira auprès de Mathilde dont il dirigeait la conscience. Le souverain Pontife ne le laissa pas longtemps dans la retraite qu'il s'était choisie ; il le fit son légat en Lombardie, et le chargea de la conduite de plusieurs diocèses que la fameuse querelle des investitures avait laissés vacants.

Ce qui a immortalisé aux yeux de l'histoire le grand pape Grégoire VII, c'est d'avoir ravi aux princes les *investitures*. On appelait ainsi le droit que prétendaient avoir les souverains de conférer les bénéfices ecclésiastiques, et par suite de mettre leurs créatures à la tête des évêchés et des abbayes. Les évêques et les abbés s'étant trouvés, sous le régime féodal, surtout en Allemagne, possesseurs de forêts, de châteaux et même de villes entières, il était juste qu'avant de régir ces domaines qui faisaient partie de l'empire, ils se soumissent à l'empereur et reçussent de lui l'autorité temporelle qu'ils avaient à exercer sur les contrées relevant de leur abbaye ou de leur évêché. Mais cette dépendance dans l'ordre temporel ne tarda pas à devenir une cause d'asservissement pour l'Eglise entière. Les princes exigèrent qu'à la mort d'un évêque ou d'un abbé on leur apportât l'anneau et le bâton pastoral, et transmirent ensuite ces insignes à ceux qu'il leur plut de dési-

gner. Le droit d'élection fut ainsi retiré au clergé, aux fidèles et aux religieux : la nomination aux dignités ecclésiastiques ne dépendit plus que des souverains. Ils firent un trafic honteux de ces dignités et trouvèrent des acheteurs des choses saintes. Le plus souvent ils les conférèrent à des courtisans qui déshonoraient le sanctuaire par leurs déréglements. Grégoire VII et tout ce qu'il y eut de saint, de pieux et de désintéressé dans son siècle, s'insurgèrent contre ces abus. Saint Anselme de Lucques et Mantoue fut un des plus nobles champions de la bonne cause. Son attachement à la chaire de Pierre fut pour lui la source de nombreuses persécutions. Cela se comprenait de la part des séïdes de César ; mais ce qui ne se comprend pas, c'est que des vies de saints qui sont encore entre les mains de tous aujourd'hui, cherchent à excuser Anselme de s'être mêlé d'une question dont après tout dépendait l'avenir de l'Eglise de Jésus-Christ. Non-seulement la conduite de saint Anselme n'a pas besoin de palliatif, mais encore elle est digne de tous les éloges.

Ce saint évêque, dit Fleury, vivait dans une grande abstinence, ne buvant point de vin, et se privant sous divers prétextes de viandes délicates, quand il se trouvait à quelque table bien servie. Il dormait très-peu, et ne se mettait presque jamais au lit. Il fondait en larmes en disant la messe, quoiqu'il la célébrât presque tous les jours, et de quelque affaire qu'il fût occupé, il ne perdait point de vue les choses célestes. Dans tous les Etats de la comtesse Mathilde, il établit la régularité chez les moines et les chanoines, disant qu'il eût mieux aimé que l'Eglise n'eût ni moines ni clercs, que d'en avoir de déréglés.

Il mourut à Mantoue, sa patrie, le 18 mars 1086, et sa sainteté fut bientôt attestée par de nombreux miracles. Il en avait déjà opéré plusieurs de son vivant, ce qui l'a fait honorer d'un culte public en Italie, et choisir par la ville de Mantoue pour son patron.

Il était d'une vaste érudition, et lorsqu'on le questionnait sur quelque passage de l'Ecriture sainte — qu'il savait tout entière par cœur — il exposait sur-le-champ comment chaque saint Père l'avait expliqué. Parmi les ouvrages qu'il a écrits, nous citerons : 1° l'*Apologie pour Grégoire VII ;* 2° l'*Explication des lamentations de Jérémie ;* 3° une *Collection de Canons ;* 4° la *Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert* ; 5° et l'*Explication des Psaumes.* Il avait entrepris ce dernier ouvrage à la prière de la comtesse Mathilde; mais la mort ne lui permit pas de l'achever.

On le représente devant une *armée* en déroute. Dans les guerres entre la comtesse Mathilde et l'empereur d'Allemagne Henri IV, pour la cause de Grégoire VII, il obtint, par ses prières, la déroute des ennemis du bon droit.

Diverses hist. de l'Eglise.

LE BIENHEUREUX SALVADOR D'ORTA, CONFESSEUR (1567).

Salvador, surnommé d'Orta à cause de son long séjour dans le couvent d'Orta, au diocèse de Tortose, en Espagne, naquit à Sainte-Colombe, diocèse de Girone, de parents pauvres et pieux. Les ayant perdus dans son enfance, il donna ses soins à la garde d'un troupeau, et ensuite exerça à Barcelone la profession de cordonnier. Dans ces divers états, il régla si bien sa conduite, qu'il fixa sur lui l'attention de tout le monde. A vingt ans, pour répondre à l'inspiration de l'Esprit-Saint, il entra dans le couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, hors des murs de la ville, se fit inscrire dans l'Ordre de Saint-François, et prononça les vœux solennels. Donné pour compagnon au frère cuisinier, il remplit en toute simplicité les fonctions de cet emploi pénible et peu relevé, et fit voir bientôt des marques éclatantes d'une haute perfection. Dès lors, Dieu lui accorda la gloire des miracles, et les frères furent persuadés qu'il illustrerait l'Ordre par une éminente sainteté. Mais le serviteur de Dieu, aspirant encore à une vie plus parfaite, se rendit au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, à Tortose, puis à la solitude de Sainte-Marie-des-Anges, à Orta, où florissait particulièrement la discipline régulière ; il habita encore un autre monastère, et revint à Barcelone. Partout il excella dans la pratique des vertus. Il montra une obéissance admirable, observa la pauvreté à tel point, qu'il était heureux de manquer du nécessaire, et garda la chasteté la plus parfaite. Dans son ardeur à mortifier sa chair, il se flagellait tous les jours, ne marchait jamais que pieds nus, portait sous sa tunique grossière les plus rudes cilices, observait presque continuellement les jeûnes les plus rigoureux, prenait à terre, ou sur une simple planche, un sommeil bien court, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière et à la contemplation des choses célestes. Dieu glorifia sa sainteté par le don des miracles du premier ordre. Avec le signe de la croix et l'aspersion de l'eau bénite, il

éclaira les aveugles, affermit la marche des boiteux, délia la langue des muets, ouvrit les oreilles des sourds. Il révéla quelquefois les secrets des cœurs et fit des prédictions.

La dévotion toute particulière qu'il avait pour la très-sainte Vierge et pour l'apôtre saint Paul, lui mérita de jouir de leur présence. Le bruit de sa sainteté se répandit de tous côtés, et des pays les plus éloignés on accourait en foule pour le voir. Les malades surtout venaient auprès de lui afin d'être guéris. Le Saint s'étant rendu en Sardaigne, par ordre de ses supérieurs, reçut dans cette île l'avertissement de sa mort prochaine, et redoubla de ferveur dans la pratique des vertus. Enfin, ayant été atteint par une dangereuse maladie, il reçut les sacrements de l'Eglise avec la plus grande dévotion, puis, après avoir baisé l'image du Sauveur crucifié, et échangé de délicieux colloques avec Jésus et sa très-sainte Mère, il s'endormit dans le Seigneur à Cagliari, l'an 1567, le 18 mars. Aussitôt il commença à être honoré par la vénération publique. Ces marques de dévotion ayant persévéré et s'étant accrues de jour en jour, furent autorisées par le pape Clément XI.

On le représente entouré d'estropiés et de paralytiques qu'il guérit; mettant ses pieds sur des charbons ardents, pour rappeler que le bienheureux Salvador ayant placé par mégarde la plante de ses pieds nus sur de la braise qu'on lui apporta en hiver pour se réchauffer, il n'en ressentit aucune atteinte; près de lui est un chaudron sur le feu, pour rappeler qu'une fois il fut chargé de la cuisine en manière de disgrâce, et qu'une autre fois on trouva prêt le repas auquel il avait oublié de donner ses soins; il entre en extase près d'une grenade qu'on lui sert à table et qui lui fournit l'occasion d'admirer les œuvres de Dieu : à cette occasion, il fut élevé de terre en présence de nombreux témoins; — on l'invoque à Cagliari contre la fièvre.

Bréviaire franciscain.

XIX° JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Judée, la naissance au ciel de saint JOSEPH, époux de la bienheureuse vierge Marie. Ier s. — A Sorrente, les saints martyrs Quintus, Quintilla, Quartilla et Marc. — A Nicomédie, saint Pancaire, romain, qui eut la tête tranchée sous Dioclétien, et, par ce supplice, mérita la couronne du martyre. IIIe s. — Le même jour, saint Apollonius et saint Léonce, évêques. — A Gand, saint LANDOALD, prêtre de Rome, et saint AMANCE, diacre, qui, ayant été envoyés par le pape saint Martin pour prêcher l'Evangile, furent illustrés par plusieurs miracles après leur mort. 666. — A Civita-dï-Penne, le jour natal du bienheureux Jean, homme de grande sainteté, qui, étant venu de Syrie en Italie, construisit un monastère, et après avoir été le Père de beaucoup de serviteurs de Dieu pendant quarante-quatre ans, se reposa en paix, illustre par ses vertus. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bobbio, en Italie, saint Bertulphe, moine de Luxeuil, en France, et troisième abbé du monastère de Bobbio. Bertulphe était né au sein du paganisme, mais voyant son illustre parent et ami, saint Arnould, évêque de Metz, renoncer au monde pour embrasser le sacerdoce, il se sentit animé du désir de l'imiter. 640. — A Gand, saint Adrien, martyr, interprète de saint Landoald. — Encore à Gand, avec saint Landoald, mentionné ci-dessus, les saints Julien, Vinciane et Adeltrude, ses compagnons. VIIe s. — A Saintes, saint LÉONCE, évêque. 640.— A Cambrai, saint Siagrius, évêque régionnaire dans le pays des Nerviens, envoyé par le pape saint Evariste au Ier siècle.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — En Judée, le jour natal du patriarche saint Joseph, époux de la bienheureuse vierge Marie, protecteur et patron spécial de tout l'Ordre Séraphique.

Martyrologe des Carmes chaussés. — En Judée, le jour natal de saint Joseph, époux de la bienheureuse vierge Marie, protecteur principal de l'Ordre des Carmes.

Martyrologe des Trinitaires. — La première translation du corps de notre père saint Jean de Matha.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Irlande, saint Lactin, abbé, fondateur du monastère d'Achadur, appelé quelquefois évêque. An 622. — En Angleterre, saint Alcmond, martyr, qui était fils du roi de Northumberland, Alcred. Il fut mis à mort par le fils d'un usurpateur. An 800.— A Sienne, en Toscane, le bienheureux André de Galleran, fondateur de la société de la Merci, qui subsista dans cette ville jusqu'en 1308, et que les Dominicains admirent dans la communion de leurs prières et de leurs biens spirituels. An 1251. — A Camérino, en Italie, le bienheureux Jean de Parme, septième ministre général de l'Ordre des Frères Mineurs. Il fut envoyé en Grèce pour travailler au retour des schismatiques dans le sein de l'Eglise, et abdiqua ensuite la dignité de général. On lui a attribué à tort le fameux livre de l'*Evangile éternel,* plusieurs fois condamné [1]. An 1289. — En Italie, les bienheureuses SYBILLINE de Pavie, et MARGUERITE de Métola, sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique et recluses. 1320 et 1367. — A Vicence, le bienheureux Marc de Santa-Maria-in-Gallo, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance. An 1496.

SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE LA MÈRE DE DIEU

Si vous cherchez Joseph, vous le trouverez avec Jésus et Marie [2].

Le juste fleurira comme le lis ; sa fleur conservera son éclat et son parfum éternellement devant le Seigneur [3].

Dans l'ancien Testament, au témoignage de saint Jean Chrysostome, les circonstances les plus frappantes de la Rédemption sont prédites ou symbolisées de manière à être aisément reconnues de tous. Le rôle de saint Joseph a été annoncé au moyen de signes ou de figures qui lui forment, pour ainsi dire, une histoire anticipée dans les livres de l'ancienne alliance.

Abraham, le père des croyants, est le premier qui nous soit présenté comme le type et l'image de saint Joseph, à cause de sa parfaite obéissance à Dieu et de sa foi, qui n'éprouva jamais la moindre défaillance. Malgré les apparences, quand Dieu lui manifesta sa volonté, il n'hésita pas un instant; il se soumit, sans exprimer le moindre doute, sans demander d'éclaircissement. Ajoutons qu'en fait d'obéissance la soumission de saint Joseph fut récompensée, d'une manière plus merveilleuse et plus éclatante encore que celle du patriarche Abraham : la postérité d'Abraham fut plus nombreuse que les grains de sable au bord de la mer et que les étoiles au firmament; la postérité spirituelle de saint Joseph remplit l'univers entier.

Quand Abraham, poussé par la famine, descendit en Egypte, il déclara que Sara était sa sœur, craignant que les habitants, séduits par sa beauté, ne le missent à mort pour la lui enlever. Joseph aurait pu courir le même danger, si, au temps où il vivait, les mœurs n'avaient pas été changées. Sous le gouvernement des Grecs et des Romains, la liberté personnelle était plus respectée que sous le régime despotique des Pharaons. Joseph d'ailleurs eût pu affirmer avec autant de vérité que le grand patriarche que Marie était sa sœur. Elle était sa sœur encore, dans un sens plus élevé, par la vie angé-

1. Voir au 20 mars.
2. Origène, Homil. XVIII in Luc. — 3. Brév. rom., 19 mars, office de saint Joseph.

fique qu'ils pratiquaient dans le mariage. Enfin Abraham fut le père d'Isaac, que toute l'antiquité chrétienne a considéré comme la plus parfaite image du véritable Isaac, fils adoptif de saint Joseph.

Le grand prêtre Aaron, frère de Moïse, a été également regardé comme une figure allégorique de saint Joseph, à cause de sa tige miraculeuse, qui fleurit et donna des fruits en dehors de l'ordre habituel de la nature. A l'exemple d'Aaron, saint Joseph porte à la main une tige fleurie.

Contemplons encore un pieux personnage de l'ancienne loi qui mérita, par sa position, d'être regardé comme une image prophétique de saint Joseph : c'est Mardochée, l'oncle et le gardien de la reine Esther. Non-seulement durant son enfance il entoura de soins cette jeune orpheline, que la loi avait placée sous sa protection ; mais encore, quand elle fut montée sur le trône, grâce à la faveur divine, il ne cessa jamais de veiller sur elle avec une attention et une affection paternelles. Il n'ignorait pas sans doute que la Providence ne l'avait élevée à de si hautes destinées que pour le plus grand avantage du peuple auquel elle appartenait par sa naissance. Esther, en effet, devait sauver ses compatriotes de la haine du perfide Aman. En récompense de son zèle et de sa fidélité, Mardochée devait remplir à la cour d'Assuérus un poste de confiance, et auprès de la reine des fonctions auxquelles ses vertus, son attachement l'avaient préparé : il devint l'intendant de son palais [1].

Saint Joseph était destiné par la Providence à couvrir temporairement aux yeux des hommes et la vertu de Marie et le mystère de l'Incarnation divine. Quand les temps seront accomplis, le voile sera déchiré, et les hommes connaîtront l'auguste mystère d'un Dieu consentant à se revêtir de la forme et des misères humaines dans le sein d'une Vierge. Au moment fixé dans le plan divin, toute incertitude se dissipera ; tous les symboles chrétiens proclameront Jésus, fils de la Vierge. Mais il était nécessaire d'abord, au milieu d'une société dissolue, d'assurer un protecteur à la modestie virginale de Marie, et de préserver contre la calomnie la naissance miraculeuse du Sauveur.

Ce rôle glorieux était réservé à saint Joseph.

Les prophéties, en outre, relatives à la personne du Messie, avaient annoncé que le Christ naîtrait de la tribu de Juda et dans la descendance de David. N'était-il pas utile pour la multitude accoutumée à juger d'après les apparences, que le chef de la sainte famille appartînt incontestablement à la tribu de Juda et à la race royale ?

Il est communément admis que saint Matthieu nomme les ancêtres de saint Joseph : c'est la généalogie légale de Jésus. Saint Luc, au contraire, décrit la généalogie de la sainte Vierge : c'est la généalogie naturelle du Sauveur. L'une et l'autre ont le même point de départ : David est la souche commune ; ce qui est, dans l'espèce, l'affaire capitale.

Aussi, plus tard et dans plusieurs circonstances, le mystère de l'Incarnation divine n'ayant pas été découvert, les Juifs salueront-ils, dans leurs acclamations, Jésus du titre de fils de David. Les envieux de Nazareth, témoins des prodiges opérés par Jésus, diront : « N'est-ce pas là le fils du charpentier, charpentier lui-même ? » La haine et la jalousie n'empêcheront pas de proclamer le fait public, prédit par les Prophètes : les enfants mêmes, dans le temple de Jérusalem, répéteront ce cri populaire et triomphal : Hosanna au fils de David !

Ajoutons que Jésus étant fils de Marie, légitime épouse de Joseph, appar-

1. Esther autem constituit Mardochæum super domum suam. (Esther, VIII, 2.)

tenait ostensiblement à ce dernier : *Filius, ut putabatur, Joseph*[1]. Par conséquent, tracer la généalogie de l'un était tirer celle de l'autre ; nous parlons au point de vue de la loi civile, qui fixe la condition des personnes.

Enfin, nous le savons d'une manière incontestable, Joseph et Marie sont unis par les liens du sang, ils appartiennent l'un et l'autre à la même tribu et à la même famille. Un seul point important méritait d'être constaté et mis hors d'atteinte : Jésus par Marie, sa mère, comme par Joseph, son père d'adoption, est fils de David et fils d'Abraham. En sa personne les prophéties ont été accomplies surabondamment. La postérité réelle ou spirituelle d'Abraham peut répéter chaque jour dans nos édifices religieux, à la gloire du roi-prophète : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam*[2]. « Votre trône sera occupé par un de vos descendants ».

Circonstance digne de remarque, et qui a fixé l'attention de tous les historiens : après la naissance du Sauveur, la succession et la distinction des familles chez les Juifs sont tombées dans une entière confusion.

En face de l'histoire, et avec la constatation officielle des Romains, saint Joseph a donc été le dernier rejeton de la race royale de Juda ; en lui, comme en Marie, la dernière goutte du sang royal de David a coulé. Jésus, nous ne saurions trop le répéter, suivant les prédictions des Prophètes, est le fils de David.

Selon la coutume de son pays et le génie de sa langue maternelle, saint Joseph, à la circoncision, au moment où le père impose un nom à son fils nouveau-né, avait reçu un nom significatif. On peut le traduire ainsi littéralement dans notre langue : *Accroissement, augmentation.*

Plusieurs écrivains ecclésiastiques du moyen âge ont pris texte de la signification étymologique du nom de Joseph, pour faire le plus magnifique éloge de cet auguste patriarche, qui eut l'insigne honneur, d'après une belle expression de saint Jean Damascène, de recevoir de Dieu le titre et l'autorité sacrés de père. « Vous pouvez conjecturer, dit saint Bernard, quel personnage fut saint Joseph d'après la seule interprétation de son nom, qui veut dire *augmentation*[3] ».

« Nous ignorons », dit Suarez, « quels furent les dons de science et de sagesse, ou les grâces, *gratis datæ*, dont Joseph fut favorisé. L'Evangile nous apprend seulement qu'il reçut des communications de la part des anges et des révélations prophétiques ». — « Nous avons la certitude », dit-il encore, « qu'aucune des faveurs divines nécessaires à l'exercice de ses fonctions spéciales ne lui a manqué ».

Quelle idée néanmoins pouvons-nous concevoir des perfections qui brillèrent en saint Joseph ? Consultons les livres sacrés. Les textes inspirés disent ordinairement beaucoup en peu de mots. Le Saint-Esprit s'exprime avec un laconisme profond ; de notre saint patriarche il dira seulement : « Joseph était un homme juste[4] ». En quoi consiste cette vertu de justice ? « La justice, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, n'est pas seulement cette vertu spéciale attribuant à chacun ce qui lui appartient, c'est encore cette rectitude générale de l'âme consistant dans la réunion de toutes les vertus[5]. Ce passage du Docteur angélique est le meilleur commentaire et l'interprétation la plus autorisée des paroles de saint Matthieu. Ce n'est pas d'ailleurs le sentiment de saint Thomas d'Aquin seul ; voici ce que dit saint Jean

1. Luc. III, 23. — 2. Psalm. CXXXI, 11.

3. Conjice quis et qualis homo fuerit iste Joseph et ex proprio vocabulo, quod *augmentum* non dubites interpretari.

4. Matth. I, 19. — 5. 3æ q. 27, art. 4, ad 2.

Chrysostome sur le même sujet : « Le nom de *juste* », dit-il, « que l'Esprit-Saint accorde à saint Joseph, signifie accompli dans toutes les vertus [1] ». La justice, en effet, comprend l'absence de tout vice et la possession de toute vertu. En ce sens, l'Ecriture emploie souvent le mot de justice, comme lorsqu'elle dit de Job : « C'était un homme juste et droit [2] » ; et encore, en parlant de Zacharie et d'Elisabeth, son épouse : « Tous deux étaient justes [3] ». Un des plus habiles théologiens résume parfaitement en ce point la doctrine catholique : « Il n'est pas téméraire », dit-il, « c'est même une opinion vraisemblable, et inspirée par la piété, que saint Joseph, entre tous les Saints, a tenu le premier rang dans l'état de la grâce [4] ».

Guidés par des raisons de convenance, quelques auteurs ont enseigné que Joseph mérita, comme le prophète Jérémie et saint Jean-Baptiste, d'être sanctifié avant sa naissance. Ainsi pensent Isidore de Isolanis, une des gloires de l'Ordre de Saint-Dominique [5], Moralès, un des plus savants professeurs de l'université d'Alcala, en Espagne [6], suivis en cela par beaucoup de théologiens instruits. Bossuet regarde cette opinion comme probable [7].

Nous connaissons d'une manière certaine l'origine de saint Joseph ; l'Evangile nous l'apprend et revient sur ce sujet à plusieurs reprises [8]. Son père se nommait Jacob ; mais l'Ecriture ne nous donne aucun renseignement sur ce saint personnage.

Du reste, tous les auteurs sont d'accord sur ce point : au siècle où vécut saint Joseph, comme dans l'antiquité hébraïque la plus reculée, les descendants des rois vivaient dans une heureuse simplicité. Ceux que la fortune s'était plu à combler de ses dons, aimaient à conduire leurs troupeaux au pâturage, labouraient leurs terres, les ensemençaient et recueillaient leurs moissons. C'était alors un luxe envié de tous, d'ajouter une vigne à son domaine, de pouvoir se reposer en paix à l'ombre de son figuier, de récolter les olives, dont on exprimait au pressoir la liqueur onctueuse et parfumée ; le palmier, à la tige élancée, avec son élégant panache de feuillage vert et ses fruits sucrés, était l'arbre le plus estimé : il était regardé comme l'emblème du juste [9]. L'abondance des moissons ou la fécondité des troupeaux, durant de longs siècles, furent considérées comme l'élément principal de la richesse. L'industrie, le commerce, les échanges étaient alors peu considérables, et, nous devons ici l'ajouter, peu estimés.

Avant la captivité de Babylone, les chefs de famille étaient astreints à la dure nécessité du travail ; après les calamités publiques, la situation devint plus pénible encore. Personne, ou presque personne, ne fut exempté de cette obligation rigoureuse. Est-il utile d'ajouter qu'en ces circonstances douloureuses cette situation générale, quoique fâcheuse, n'avait en soi rien d'humiliant ? Malgré les désastres qui se succédèrent coup sur coup, aucun peuple du monde peut-être ne garda plus constamment que la nation juive sa fierté originelle. Tous conservaient fidèlement leurs généalogies ; ils connaissaient la série de leurs ancêtres, comme les Arabes du désert, encore aujourd'hui, malgré les cruelles étreintes de la misère, qui les réduisent trop souvent à l'extrémité, rappellent avec orgueil la dignité et les hauts faits de leurs pères. Cette hauteur de caractère, fondée sur la noblesse du sang, est un trait saillant des habitudes de toutes les races de l'Orient.

Saint Joseph, descendant de David et vivant dans la médiocrité, parta-

1. Joann., Chrys., *Homil. in Matth.*, IV.
2. Job, I, I. — 3. Luc, I, 6. — 4. Suarez, *de Incarnat.* part. III, quæst. 29, disp. 8, sect. 2.
5. Pars I, cap. 9. — 6. In Matth., lib. III, tract. 2. — 7. Serm. sur la Concept. de la sainte Vierge.
8. Luc, I, 27; II, 4. — 9. Justus ut palma florebit.

geait le sort commun à beaucoup d'autres. Sa jeunesse s'était écoulée probablement dans cette partie de la Galilée occupée primitivement par la tribu de Zabulon, d'où sortirent, au moment de la captivité, plusieurs hommes justes, en compagnie de Tobie, originaire de la tribu de Nephtali. Là s'élevaient les villes pacifiques de Nazareth et de Cana, ainsi que les villes industrieuses de Bethsaïde, de Corozaïn et de Capharnaüm, non loin des rivages fertiles de la mer de Génésareth. Ce pays passa toujours pour être un des plus abondants et des mieux cultivés de l'antique Palestine. Le commerce y était plus facile et plus actif que dans d'autres contrées : peut-être faudrait-il en chercher la cause dans les mœurs de la population mélangée qui habitait le territoire désigné sous le nom de « Galilée des nations ». Joseph y exerçait la profession de charpentier, et s'était acquis une réputation fondée non moins sur sa probité que sur son expérience et son adresse [1]. Il excellait dans les ouvrages en bois, et quelques écrivains anciens ont ajouté qu'il travaillait en même temps le fer [2] et les autres métaux, sans doute selon les besoins de son état : ce qui a conduit d'autres auteurs à soutenir qu'il unissait plusieurs genres d'industrie, mettant également en œuvre la pierre, le bois et les métaux, à la manière des architectes, dans les contrées où les besoins de la construction sont peu nombreux [3]. Saint Ambroise nous apprend qu'il travaillait à abattre et à tailler des arbres, ce qui est propre aux charpentiers et aux bûcherons. Saint Justin le Martyr, dans son dialogue avec Tryphon, nous dit que le Sauveur, en compagnie de son père nourricier, fabriquait des jougs, et il ajoute cette réflexion touchante, qu'une telle occupation convenait parfaitement à Celui qui devait dire un jour dans ses prédications : « Prenez mon joug sur vous, car il est doux ». Plusieurs des saints Pères ont fait allusion, soit directement, soit par des contrastes éloquents, à ces labeurs obscurs et vulgaires. Dans son commentaire sur le chapitre sixième de l'Evangile selon saint Marc, saint Jérôme rappelle que le divin fils de Marie, en compagnie de son père adoptif, ne dédaignait pas de fabriquer de grossiers ouvrages en bois, lui dont les mains puissantes avaient *créé l'aurore et le soleil*, source de toute lumière [4]. Saint Jean Chrysostome, le prince des orateurs chrétiens, dans sa première homélie sur l'Evangile de saint Matthieu, insiste de la manière la plus frappante sur ce fait que *Jésus était fils de la Vierge, épouse de l'ouvrier en bois, parce que Jésus, Sauveur du genre humain, devait consommer notre salut sur le bois, instrument de la rédemption universelle* [5].

Saint Augustin, d'une érudition si étendue et si sûre sur les origines chrétiennes, quoique communément trop discret sur les questions de cette nature, écrit d'une manière générale que saint Joseph bâtissait des maisons.

Nous devons citer ici ce que l'historien Théodoret rapporte de Libanius. Celui-ci, entraîné dans la funeste erreur de Julien l'Apostat, demandait à un chrétien, pour se railler de Jésus-Christ, ce que faisait en ce moment le fils de l'artisan. « Il est occupé », lui répondit prophétiquement ce chrétien, « à fabriquer un cercueil ». Peu de temps après, en effet, l'empereur apostat périssait misérablement. « Le Galiléen avait remporté la victoire ». Fin déplorable, mais digne d'un monstre qui, peu de jours avant d'être mortellement blessé, avait offert aux idoles un affreux sacrifice dans un temple dédié à la lune, à Carres, en Mésopotamie. Il avait fait murer les portes de ce temple ; mais on l'ouvrit peu de temps après sa mort, et l'on y trouva le cadavre

1. *Diptycha Mar.* n. 27. — 2. S. Hilar. *in Matthæum*, cap. XIV; S. Petri Chrys. Sermo XLVIII. — 3. Cf. Th. Raynaud, *Diptych. Mar.*, p. 48.

4. Fabricatus est auroram et solem. — 5. Per lignum salutem nostram erat consummaturus.

d'une femme pendue par les cheveux, les mains violemment étendues et le ventre ouvert. Quels présages cherchait cet impie dans les entrailles d'une victime humaine [1] ? »

La fleur des vertus chrétiennes n'a pas manqué à saint Joseph. « La continence », dit un pieux écrivain, « peut être regardée comme l'ornement de la sainteté ».

Dans un discours où surabondent les images les plus gracieuses et les sentiments les plus pieux envers la sainte Vierge, prononcé le jour de la fête de la Nativité, saint Jean Damascène, si versé dans la connaissance des plus antiques traditions chrétiennes, professe, touchant la parfaite continence de saint Joseph, la même croyance que saint Jérôme [2], saint Augustin [3], saint Chrysostome [4]. Il compare le mariage virginal de la Mère de Dieu à un livre neuf écrit non avec une plume et de l'encre, mais par une main divine. Confié, dit-il, à un homme versé dans la connaissance des lettres, il n'a pas été ouvert, mais il est demeuré intact. Ainsi Joseph vécut avec Marie [5].

La tradition catholique, en ce qui concerne la pureté de l'époux de la Vierge immaculée, s'est continuée à travers tout le moyen âge. Saint Pierre Damien, au XIe siècle, constate la foi de l'Eglise touchant la virginité de saint Joseph. L'autorité de cet auteur est d'autant plus grave que, nommé cardinal par le pape Etienne IX, il résume admirablement dans ses écrits la doctrine admise de son temps, et se distingua constamment autant par son érudition profonde que par la pureté de son enseignement et sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. C'est à lui, comme on sait, que nous devons spécialement les pratiques de piété du samedi, consacré en l'honneur de la Mère de Dieu. « Ignorez-vous », dit-il dans son Traité du célibat ecclésiastique, « que le Fils de Dieu a eu en telle estime la pureté du corps, que la chasteté conjugale n'a pas suffi à ses yeux, mais qu'il a voulu s'incarner dans le sein d'une vierge ? Ce n'était pas encore assez ; non-seulement sa mère fut vierge, mais encore, telle est la foi de l'Eglise, celui qui fut regardé comme son père était vierge également [6] ».

Le cardinal Baronius s'est plu à recueillir quantité de textes des saints Pères relatifs à la pureté de saint Joseph [7]. Nous n'en citerons pas davantage. En deux mots Gerson exprime ce sentiment : Marie a fait vœu de virginité, Joseph s'est lié par un vœu semblable [8]. Sandini, auteur d'un livre savant intitulé : *Histoire de la sainte Famille*, a été suivi en ce point par tous les Docteurs modernes. Cet écrivain, qui a brièvement récapitulé les études des Bollandistes à ce sujet, s'exprime en ces termes, que l'on peut regarder comme la conclusion de tout ce que nous venons de dire : « Que Joseph ait vécu et soit mort vierge, c'est, après saint Jérôme, le sentiment de toute l'Eglise latine ».

Terminons en citant quelques lignes écrites par un des plus dévots serviteurs de saint Joseph, Isidore de Lille. « Les Docteurs catholiques », dit-il, « n'hésitent plus aujourd'hui à décerner à saint Joseph l'auréole de la virginité : d'abord, parce qu'ils regardent comme vérité démontrée que ce grand saint fut vierge d'esprit et de corps, par vœu et par état ; ensuite, parce qu'il fut le premier à suivre et à imiter la Reine des vierges ; enfin, parce

1. Theod. III, 26.

2. Contra Helvidium, opp. II, col. 203, éd. Migne. — 3. Serm. XIV ; *Summa aurea* I, col. 406 et 407. — 4. *Homil.* V *in Matth.*

5. Sermo I *in diem natalitium Virg. Mariæ*, n. 7. Oper. S. Joan. Damasc. t. III, col. 671, édit. Migne.

6. Opusc. XVII, *de Cælibatu sacerd.*, cap. 3.

7. Baron. *in Apparatu.* — 8. *Serm. de Nativ. Virg.*, t. III, p. 1351, édit. Dupin.

que l'époux et l'épouse doivent être parés des mêmes ornements [1] ».

On s'est demandé comment on peut expliquer les fiançailles de Joseph et de Marie, puisque d'une part la fiancée était liée par un vœu de virginité et que cette cérémonie constituait un lien qui ne pouvait plus être rompu.

Nous partageons à cet égard la pensée de ceux qui croient que la Vierge, liée par le vœu de virginité, avait agi d'après une manifestation directe de la volonté de Dieu, se confiant aveuglément aux dispositions que sa Providence saurait prendre dans l'avenir. Quand le moment fut venu, elle sut certainement que Joseph était l'homme choisi par le Seigneur pour sauvegarder sa pudeur et protéger son intégrité virginale.

Peu de jours après les fiançailles, selon les ordonnances mosaïques, eut lieu la célébration solennelle du mariage entre Joseph et Marie.

La noce fut célébrée à Jérusalem le 23 janvier, suivant une tradition adoptée par l'Eglise.

Le mariage exista-t-il réellement entre Joseph et Marie ? Parmi ceux qui sont tant soit peu initiés aux études des antiquités ecclésiastiques, personne n'ignore que plusieurs hérétiques ont attaqué la réalité du mariage contracté entre Joseph et la Vierge.

La sainte Ecriture qui, en ce point, n'a pas besoin d'interprétation, s'exprime clairement à ce sujet. Saint Matthieu, en effet, et saint Luc appellent Marie *épouse* de Joseph, et Joseph *époux* de Marie [2]. Est-il nécessaire d'ajouter que ces expressions supposent un mariage antérieur?

Dieu devait prendre la nature humaine dans le sein d'une vierge; mais tous ont pensé qu'il était convenable que cette vierge fût engagée dans le mariage. Saint Jérôme en donne deux raisons : « Parce que », dit-il, « la Vierge eût été exposée à être lapidée, et son fils noté d'infamie ». — « C'était encore », ajouta-t-il, « afin que l'enfantement virginal fût ignoré du démon [3] ».

Suarez, au tome XIX de ses œuvres complètes, résumant la doctrine catholique au sujet du mariage intervenu entre Joseph et Marie, n'hésite pas à dire que c'est *une vérité de foi,* et qu'il est d'accord en cela avec tous les théologiens [4].

Ce mariage, devons-nous ajouter, avec quantité d'auteurs, fut saint et parfait : c'est le type de l'union mystérieuse de Jésus-Christ avec l'Eglise. Cette pensée est de saint Ambroise.

Pour épuiser ce qu'il est possible de dire sur le chapitre du mariage de Joseph et de Marie, il nous faudrait donner quelques détails sur l'*anneau nuptial* de la sainte Vierge. Depuis longtemps les habitants de Pérouse se prétendent en possession de cet anneau, déposé d'abord à l'église de Chiusi, où il avait été gardé l'espace de quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Il n'est pas en métal; c'est un cercle en améthyste, sur lequel on voit assez grossièrement gravées deux fleurs à demi épanouies.

L'incertitude qui règne sur l'âge précis de la sainte Vierge, il faut en convenir, est loin d'égaler l'obscurité qui enveloppe la question de l'âge de saint Joseph quand il épousa Marie. Nombre de graves historiens nous le représentent comme un vieillard vénérable, déjà courbé par l'âge, ayant les cheveux blancs, ne semblant conserver qu'un reste de vigueur. Saint

1. *Summa de beato Josepho,* part. IV, cap. 4.

2. Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ. (Matth. I, 16.) — Joseph autem vir ejus, cum esset justus. (*Ibid.,* 19.) — Joseph, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. (*Ibid.,* 20.) — Ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante. (Luc, II, 5.)

3. *Theolog. Marian.,* n. 914; *Summ. aur.,* col. 1106. — 4. Quæst. 29, disputat. 7, sect. 1, n. 2.

Epiphane n'hésite pas même à dire qu'il avait plus de quatre-vingts ans, la divine Providence montrant évidemment, dit-il, que ce saint vieillard était destiné uniquement à veiller sur la jeune Vierge [1].

Les peintres qui se sont inspirés de l'opinion de saint Epiphane sont, à notre avis, tombés dans une grave erreur, s'ils ont prétendu figurer la chasteté de saint Joseph en nous le représentant comme un homme refroidi par les glaces de l'âge.

Nous sommes plutôt portés à croire qu'un mariage entre personnes d'un âge hors de proportion, comme on le suppose entre Joseph et Marie, serait souverainement inconvenant [2]. N'aurait-on pas eu à craindre, en un sens opposé, l'inconvénient que tous sont d'accord à considérer comme important à éviter, pour la réputation de Marie, si des hommes malveillants eussent remarqué les suites de l'Annonciation, tandis qu'elle vivait en compagnie d'un vieillard presque centenaire? Quelle protection, en outre, et quelles ressources aurait-elle pu attendre d'un vieillard caduc, surtout dans les voyages que la sainte famille fut forcée d'entreprendre?

Ceux qui ont embrassé un sentiment différent sont nombreux. Ils soutiennent qu'au moment de la célébration de son mariage, Joseph était dans la vigueur de l'âge, ayant à peine dépassé la première fleur de la vie. Loin d'avoir atteint la vieillesse, il jouissait de toutes les facultés et de tous les droits que la législation mosaïque reconnaissait aux hommes. En ces quelques mots, vous trouvez exprimée l'opinion de Gerson [3], Molanus, Baronius [4], Suarez [5], Vasquez [6], Sandini [7].

Mais nous sommes loin de partager cette opinion, exprimée en termes trop absolus. Nous admettons sans difficulté que saint Joseph n'était pas encore appesanti par la vieillesse; pourrions-nous également croire qu'il était alors dans la première maturité de l'âge, de vingt-cinq à quarante ans? Nous inclinons plutôt vers le sentiment adopté par d'autres théologiens : saint Joseph atteignait la cinquantième année de son âge [8].

Ce qui montre, dit Trombelli, qui cite en entier le texte de Cedrenus, que Joseph n'était pas octogénaire, c'est que l'évangéliste saint Luc ne fait pas difficulté de raconter, au baptême de Jésus, que celui-ci était cru fils de Joseph : *Filius, ut putabatur, Joseph.* Nous ne reproduirons pas ici le commentaire dont il croit devoir accompagner le texte, parce que, dit saint Augustin, saint Joseph était évidemment en état de pouvoir être considéré comme le père de Jésus [9].

Saint Joseph a-t-il pu connaître d'avance le mystère de l'Incarnation? Qui pourrait en douter? saint Joseph n'ignorait pas les prédictions, tant de fois renouvelées, relatives à la venue du Messie. Bientôt nous verrons le narrateur sacré reproduire la célèbre prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge enfantera », précisément à propos du trouble dont l'âme du vénérable patriarche était agitée, et qu'un envoyé céleste venait calmer. A ce moment, personne ne l'ignore, tous les regards se tournaient vers la Palestine : de cette terre sacrée on espérait voir sortir bientôt un personnage extraordinaire qui devait exercer la plus grande influence sur les destinées du monde.

Grand nombre de pieuses traditions circulaient; elles ne sont pas arri-

1. Hæres. LXXVIII, n. 8.

2. Maxime indecora. (*Diptycha Mariana*, p. 45, n. 5.)

3. Sermo recitat. in concil. Constant. *Consid.* 3. — 4. Ad ann. Christi 12, § 9. — 5. In 3*am* disput. 7, sect. 3. — 6. In 3*om* disput. 125, cap. 11, n. 127. — 7. Hist. Fam. sacræ. — 8. Trombelli, Dissert. 10, quæst. 3, cap. 2, n. 7.

9. *Contra Julian. pelag.*, lib. v, cap. 12, n. 47.

vées jusqu'à nous, parce que leur réalisation dans l'histoire évangélique les a fait peu à peu tomber en oubli, comme une lumière étincelante absorbe et fait complétement évanouir un vague demi-jour. Des traditions, non pas plus merveilleuses, mais plus explicites, se conservaient dans les classes plus éclairées de la société ; rien ne nous empêche de penser que saint Joseph, de la tribu privilégiée de Juda et de la descendance royale de David, homme juste et droit, d'une vie irréprochable, y fût initié comme tant d'autres, et en possédât la pleine intelligence.

Saint Joseph connut-il l'Annonciation ?

Les semaines du prophète Daniel étaient sur le point de s'achever. L'archange Gabriel est choisi de Dieu pour porter la grande nouvelle à la vierge Marie, et recevoir son consentement. Cet acte important ne pouvait avoir lieu sans l'acquiescement formel de la Vierge : il n'était pas nécessaire que Joseph fût prévenu. La première Eve avait péché en cédant volontairement aux suggestions du tentateur : la réparation du monde pouvait-elle avoir lieu sans l'assentiment librement donné de la nouvelle Eve ?

Au moment où l'Ange vint à Nazareth, chargé d'un si noble message, et pénétra dans le sanctuaire le plus auguste, où se trouvait Joseph ? Si l'Ecriture se tait, ne pouvons-nous pas suppléer à son silence jusqu'à un certain point ? Nous ne l'ignorons pas, chaque jour le travail appelait saint Joseph en dehors de son habitation. Non qu'il fût obligé quotidiennement d'aller au loin ; mais il possédait dans la petite ville de Nazareth, comme nous le verrons tout à l'heure, un atelier, en dehors de sa maison, où il préparait les matériaux qu'il avait à mettre en œuvre, et où nous le contemplerons bientôt en compagnie de l'Homme-Dieu, sanctifiant par son humilité, son courage, sa persévérance, sa résignation, l'humble travail que la Providence avait désigné à son activité. Tandis qu'il arrosait de ses sueurs les modestes ouvrages auxquels il consacrait ses forces et demandait sa subsistance de tous les jours, un prodige dont la connaissance lui sera pleinement révélée plus tard, s'accomplissait à l'intérieur de sa demeure.

Saint Bernardin de Sienne assure que le vénérable patriarche voulut accompagner lui-même la sainte Vierge chez sa cousine Elisabeth, et la conduire à travers la région montagneuse de la Judée [1]. De Nazareth à l'endroit où demeurait sainte Elisabeth avec Zacharie, la distance est considérable, et les chemins qui y conduisent, peu fréquentés et traversant la Samarie, région toujours peu hospitalière, sont raboteux et malaisés. On compte environ vingt-cinq lieues [2], et, dès qu'on s'engage dans les sentiers à travers les montagnes, la marche devient très-pénible et hérissée de difficultés de toute espèce.

A l'époque dont nous parlons, les routes de la Palestine, même les plus suivies, ne présentaient aucune sécurité. Des bandes en armes sillonnaient le pays. Elles poussaient avec force le cri de l'indépendance, et elles étaient forcées souvent de piller pour vivre. Les Romains étaient sans pitié pour ces malheureux, et les poursuivaient à outrance. Ajoutons que des malfaiteurs, trouvant l'occasion favorable, en profitaient pour voler et détrousser les voyageurs. Pouvait-il, sans se rendre coupable de la plus grave imprudence, en de pareilles circonstances, laisser voyager seule une jeune Vierge, faible et timide ? Saint Joseph, quoi qu'en disent certains auteurs, pouvait-il manquer à son rôle de gardien et de protecteur ? Non ; quoique l'Ecriture à ce sujet garde un profond silence, nous croyons que le sentiment le plus

1. Serm. I, *de S. Joseph.* Opp. t. IV, p. 233.
2. Mgr Mislin, *les Saints Lieux*, t. III, p. 117.

probable est celui qui enseigne que saint Joseph n'hésita pas à interrompre ses travaux ordinaires pour quelques jours.

En vain nous objectera-t-on que saint Joseph, s'il eût entendu la magnifique conversation échangée entre Marie et Elisabeth, ne pouvait ignorer la réalité de la maternité divine. Cette difficulté ne saurait être d'un grand poids aux yeux de ceux qui connaissent tant soit peu les mœurs de l'Orient. Tandis que Marie aborde et salue Elisabeth, Joseph avait dû se porter à la rencontre de Zacharie. Jadis, comme plus tard, en arrivant près des maisons de leurs amis, les visiteurs ne pénétraient pas dans la partie du bâtiment réservée aux femmes : les personnes de leur sexe y étaient seules admises. Telles étaient en Palestine les lois de l'hospitalité antique.

Au retour, saint Joseph accompagna de nouveau Marie [1]; mais ce retour, qui devait lui causer la plus vive joie, lui occasionna les plus amers chagrins. Trois mois s'étaient écoulés depuis l'Annonciation, et les signes de la maternité de Marie étaient apparents. A cette vue, saint Joseph, ignorant ce qui s'était passé, fut en proie à un trouble violent. Il connaissait la vertu de sa très-chaste épouse ; sa conduite, en tout irréprochable, ne pouvait donner le moindre prétexte au plus léger soupçon. L'expérience du passé, une vie consacrée à la piété, à la retraite, au silence, à l'éloignement du monde, auraient dû le rassurer ; mais l'évidence était plus forte que tous les raisonnements.

Le trouble de saint Joseph ne pouvait être dissimulé. Marie s'en aperçut bientôt; elle aurait pu sans doute le dissiper sur-le-champ ; mais, forte de son innocence, éclairée peut-être d'une lumière intérieure, elle se confiait en Dieu, qui saurait bien, quand il le jugerait à propos, faire cesser toute incertitude, et employer pour cela les moyens les plus convenables. La première impression cependant était loin d'être favorable. L'esprit de saint Joseph en était obsédé ; sa conscience lui dictait ce qu'il avait à faire. Sa première pensée fut de se séparer d'elle. Aucune certitude néanmoins, pas même un soupçon quelque peu fondé, n'existait. Comme Joseph était un homme juste, il allait s'arrêter à la résolution de la congédier secrètement. Dieu eut pitié de ses angoisses. Un Ange lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Joseph, fils de David, ne faites pas de difficulté de garder Marie, votre épouse, car ce qui est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit [2] ». Ces paroles suffisaient à calmer son inquiétude et à dissiper le trouble de son esprit. L'Ange continue la communication qu'il était chargé de lui faire. « Elle enfantera un fils, dit-il, et vous le nommerez Jésus ; celui-ci, en effet, sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés ».

Outre l'interprétation littérale et naturelle de ce passage, une autre explication a été proposée : « L'anxiété de Joseph », a-t-on dit, « provenait d'une autre cause, c'est-à-dire de ses sentiments d'humilité, qui l'engageaient à s'éloigner et à cesser d'habiter avec Marie. Comprenant, d'après l'éminente sainteté de Marie et d'autres arguments plus faciles à supposer qu'à exprimer, que la Vierge épousée par lui avait été choisie de Dieu pour être la mère de son Fils unique, il se crut indigne de vivre avec une femme élevée à une si haute et si excellente dignité [3] ».

Saint Bernard avait embrassé cette opinion [4], quoique plusieurs Pères l'aient jugée peu vraisemblable. Il faudrait croire, en effet, que la sainte Vierge eût instruit saint Joseph du fait de l'Annonciation et du mystère de l'Incarnation. Que signifierait alors cette parole, que Joseph ne voulait pas

1. *Le Parf. Légend.*, p. 111.
2. Matth. I, 20. — 3. *Summ. aur.*, t. I, col. 687. — 4. Hom. II super *Missus est*, § 14.

la traduire en justice[1]? En outre, les paroles de l'Ange consolant saint Joseph, n'auraient plus de signification lorsqu'il lui dit : « Ce qui est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit ». Il est certain que si Joseph était convaincu de la réalité de la conception surnaturelle de Marie, l'Ecriture ne pouvait lui accorder le titre de *juste* au moment où il voulait l'abandonner, la privant de son secours[2].

Nous préférons nous arrêter au sentiment suivant, qui n'est injurieux à personne et très-probablement le plus conforme à la vérité. Saint Joseph, auquel toutes les vertus de Marie étaient parfaitement connues, flottait dans la plus cruelle incertitude. Cette manière de voir semble conforme à la croyance de l'Eglise, exprimée dans l'hymne des Vêpres de saint Joseph[3].

Le calme règne maintenant dans l'âme de saint Joseph. De quelles joies intimes et pures son cœur ne fut-il pas inondé quand, le matin à son réveil, il fit part à Marie de la communication céleste qu'il avait reçue pendant son sommeil ! La foi de cet homme juste n'était plus obscurcie par aucune ombre. Dans le petit enfant qui allait bientôt venir au monde, il reconnaissait le Sauveur promis à l'univers, annoncé par les Prophètes, attendu par les Patriarches. L'émotion nous gagne involontairement à la seule pensée de ce qui se passa de sublime, d'affectueux, de simple et ravissante sensibilité dans le silence et l'obscurité de la pauvre demeure de Nazareth.

Cette profonde et suave tranquillité néanmoins fut bientôt interrompue. Un édit émané de César-Auguste[4], ordonnant le recensement du monde soumis à l'empire de Rome, avait été publié solennellement dans les provinces.

« Joseph partit pour Bethléem, la ville de David, parce qu'il était originaire de la maison et de la famille de David, afin d'y faire sa déclaration, avec Marie, son épouse, qui était enceinte[5] ». Le Prophète avait dit clairement : « Et toi, Bethléem de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda ; de toi, en effet, sortira le Chef qui doit régir mon peuple d'Israël[6] ».

Joseph et Marie, modèles d'obéissance, n'hésitent pas à se diriger vers la ville de Bethléem, parce qu'ils appartiennent à la race de David. Ils n'étaient pas, d'ailleurs, libres de choisir le lieu où ils devaient se présenter personnellement au recensement. Pour obéir aux prescriptions impériales, ils s'éloignent de Nazareth en un très-modeste équipage, attendu qu'ils n'étaient pas largement pourvus des biens de la fortune. La vierge Marie était portée sur une humble monture, l'âne, aux allures pacifiques ; Joseph conduisait par derrière le bœuf, compagnon de ses travaux ordinaires, chargé des modiques et simples provisions du voyage, c'est-à-dire de quelques pains d'orge, de poissons desséchés, de dattes ou de raisins secs, nourriture commune des gens du peuple. La boisson était puisée aux fontaines le long du chemin.

Regardons avec amour passer cette petite caravane. Rien ne la distingue extérieurement aux yeux des hommes ; la foi seule nous aide à découvrir les anges qui l'accompagnent. Le vulgaire estimerait plus sans doute le cortége bruyant et pompeux qui escorte les puissants de la terre ; nous qui connaissons ces augustes voyageurs, nous les contemplons avec attendrissement, nous les suivons des yeux et du cœur.

1. Eam traducere. (Matth. I, 19. Le commentaire de Menochius donne ce sens.)
2. Trombelli, *Mariæ SS. Vita et gesta*. Dissertat. XIII. quæst. II, n. 11.

3. Almo cum tumidam germine conjugem
Admirans, dubio tangeris anxius.

4. Luc, II, 1. — 5. Luc, II, 4 et 5. — 6. Mich. V, 2.

Dans la partie la plus enfoncée et la plus obscure d'une grotte à deux cents pas de Bethléem, vers l'Orient, Jésus naquit, le 25 décembre, au milieu de la nuit. Les ténèbres les plus épaisses couvraient la terre; seule alors cette humble caverne fut illuminée d'une clarté surnaturelle.

Saint Joseph, dit une pieuse tradition, était tourné vers Bethléem au moment où le Christ fit son apparition. Attiré par une vive lumière, il vint à son tour l'adorer et lui rendre les devoirs que réclamaient sa faiblesse et l'état de dénûment relatif auquel ils se trouvaient réduits, loin de leur demeure habituelle. Jésus, enveloppé de langes, fut placé dans une crèche, le plus humble des berceaux.

Saint Joseph ne s'éloigna pas aussitôt de Bethléem. Aurait-il pu oublier ou négliger sa mission de gardien vigilant de la Vierge et de père nourricier de Jésus ? N'était-ce pas à lui, en effet, dans ces circonstances de veiller à la sécurité de l'Enfant, et de pourvoir aux besoins du fils et de la mère ? Selon les écrivains ecclésiastiques les plus anciens et les plus dignes de foi, saint Joseph avait songé prudemment et d'avance aux nécessités de la sainte famille : les prodiges qui lui avaient été manifestés, lui avaient en même temps appris qu'elles ne pouvaient tarder à se faire sentir. Plusieurs nous ont dit ce que nous pouvions aisément et naturellement prévoir : il avait réuni toutes les ressources dont il pouvait disposer. Ces ressources étaient médiocres sans doute ; mais aucun auteur n'a écrit qu'il fut jamais réduit à la mendicité. Son travail quotidien avait suffi jusque-là à ses besoins et à ceux de son intérieur, dans un pays et sous un climat où chacun, dès l'enfance, était habitué à se contenter de peu. Les vêtements, on le sait, étaient remarquables par leur simplicité ; les habitations étaient humbles ; le luxe en était entièrement banni ; la nourriture était frugale ; le produit des moindres labeurs procurait une aisance relativement considérable.

A peine Jésus était-il guéri des blessures de la circoncision, que les mages arrivèrent à Bethléem, conduits par une étoile miraculeuse.

Au moment de l'arrivée des mages à Bethléem, Jésus était-il encore dans la grotte de Bethléem ? Les uns l'ont affirmé, et la tradition est conforme à ce sentiment. D'autres l'ont nié, fondés sur le texte de saint Matthieu, qui dit qu'*ils entrèrent dans la maison*[1], supposant que saint Joseph s'était empressé, dès qu'il en avait eu la possibilité, de conduire Jésus et sa mère dans une habitation plus convenable.

La sainte Ecriture ne nous dit pas si les mages échangèrent quelques discours avec Marie et Joseph. Plusieurs écrivains pieux ont voulu suppléer à ce silence, ou du moins ont affirmé, ce qui est très-vraisemblable, qu'il y eut des entretiens entre eux et la sainte famille. Saint Bernardin de Sienne, suivi par plusieurs théologiens distingués, va plus loin. « Ne serait-il pas étonnant », dit-il, « que la très-miséricordieuse Mère de Dieu n'eût pas adressé de douces paroles à ces hommes fidèles et dévoués, venus de si loin adorer le Messie, bravant les fatigues et les dangers ? »

Nous acceptons volontiers l'opinion de ceux qui pensent que saint Joseph instruisit les mages d'une foule de particularités qui pouvaient spécialement les intéresser[2]. Saint Joseph, dont le caractère nous est suffisamment connu, les accueillit avec une extrême bienveillance ; il reçut et conserva leurs présents[3]. On ne saurait d'ailleurs, avec quelque fondement vraisemblable, mettre en doute sa présence à leur arrivée. Les bergers des

1. Et intrantes domum invenerunt puerum cum Maria, matre ejus. (Matth. II, 11.)

2. Gerson, *Josephina*, distinct. 9. — 3. Muneribus erat aptus suscipiendis atque recondendis. *(Ibid.)*

environs de Bethléem l'avaient trouvé attentif et veillant près de la crèche ; les rois le trouvèrent dans les mêmes dispositions. Le texte sacré, il est vrai, n'en parle pas ; mais les monuments de la tradition ont suppléé à ce silence. L'artiste auquel on est redevable des mosaïques précieuses décorant l'arc principal de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, représente saint Joseph debout derrière la sainte Vierge, tandis que les mages sont prosternés devant Jésus, offrant leurs adorations et leurs dons [1]. Cette peinture est complétée par les sculptures qu'a décrites le savant Bottari dans la seconde édition de la *Rome souterraine* de Bosio [2].

A quel moment, en obéissance à l'édit de l'empereur Auguste, Joseph alla-t-il se présenter devant l'officier public pour faire inscrire son nom dans les registres du recensement, de même que ceux de Marie et de Jésus? L'Evangile n'en dit rien, et aucun historien n'en parle. Il ne tarda pas beaucoup sans doute ; car, nous le savons d'ailleurs, les employés romains, comme, en général, tous les conquérants, n'étaient ni complaisants ni patients. Il est probable toutefois que ce fut seulement quelques jours après la circoncision. Alors, en effet, le père donnait un nom au fils, et ce nom, constaté légalement, prenait place dans la liste généalogique de la famille.

Evidemment le Christ, la sainteté même et source de toute sainteté, n'était pas soumis à la loi de la circoncision. Mais le Rédempteur, venu dans le monde pour accomplir la loi [3], n'hésita pas à verser les premières gouttes de son sang sous le couteau de la circoncision, le huitième jour après sa naissance.

L'opinion la plus commune et la plus vraisemblable est que saint Joseph lui-même remplit cette douloureuse fonction de la paternité, en présence de la Vierge. Saint Ephrem le dit expressément [4]. Le savant Serry adopte cette opinion, appuyé sur l'autorité des Pères les plus anciens et les mieux instruits de l'antiquité ecclésiastique. « Dans l'ancienne loi », dit-il, « ce ministère était réservé aux chefs de famille ; les femmes en étaient chargées seulement par exception, en l'absence de leurs maris et contraintes par la nécessité [5] ».

Les premiers temps de l'histoire évangélique ont été étudiés, à tous les points de vue, avec le plus grand soin, et illustrés de savants commentaires rédigés par les hommes les plus érudits. Quelques faits néanmoins, n'offrant en soi aucune difficulté, présentent toujours de l'obscurité quand on veut les classer suivant un ordre chronologique rigoureux. Suivant la chronologie adoptée par l'Église, après le départ des mages, nous placerons la Présentation de Jésus au temple et la Purification de la sainte Vierge.

A ce propos, on s'est demandé pourquoi Joseph se contenta d'offrir pour la Vierge le sacrifice des pauvres, surtout après avoir reçu les splendides offrandes des mages? L'or remis entre ses mains lui rendait facile et convenable l'offrande d'un agneau d'un an. Nous lisons dans l'ouvrage de Ch. Trombelli la longue énumération des explications données à ce sujet [6]. Une seule, à notre avis, mérite d'être rapportée, quoique ce soit une simple hypothèse : l'or des mages, dans les desseins de Dieu et les prévisions de l'avenir, était destiné à faciliter à saint Joseph et à la Vierge le voyage en Egypte, et à leur rendre moins pénibles les premiers temps de leur séjour dans une région étrangère [7]. Telle est l'opinion soutenue dès les temps les

1. Ciampini, *Vetera Monumenta*, t. Ier, cap. 22. — 2. *Roma subterranea*, tabul. 22, 85, 86.
3. Non veni solvere legem, sed adimplere.
4. Serm. *de Transfig.*, p. 41, edit. rom. — 5. Dissert. 33, n. 4.
6. Dissert. 22. — 7. *Summa aur.*, t. I. col. 1143.

plus reculés et admise dans les temps modernes par Marsile Ficin, Tillemont, Gori et plusieurs autres savants auteurs [1].

Les saints époux allèrent de Bethléem à Jérusalem, malgré les dangers qui pouvaient les menacer, et qui les menaçaient en réalité, surtout depuis le passage des mages à Jérusalem, d'autant plus, on le comprend aisément, que les espérances non dissimulées de la nation étaient un grief que le tyran Hérode ne pouvait oublier. Durant le trajet, Marie porta l'Enfant entre ses bras. Une mère pouvait-elle agir autrement? Elle ne consentit à partager avec personne ce précieux fardeau. Le long de la route, assez déserte en cette saison de l'année, nul sans doute ne fit attention aux pieux voyageurs se dirigeant modestement vers la cité sainte. Aux yeux du vulgaire, c'était un spectacle que l'on voyait fréquemment, pour ne pas dire tous les jours.

Joseph, nous venons de le voir, conduisit à Jérusalem Jésus et Marie, sans redouter comme imminent le péril auquel la vie de Jésus était exposée. Les cérémonies s'accomplirent au temple sans précipitation ; les expressions du texte de saint Luc le donnent assez à entendre Après quoi la sainte famille revint en Galilée, dans la ville de Nazareth [2]. Hérode cependant était loin d'être tranquille. Furieux d'avoir été trompé par les mages, qui étaient retournés chez eux sans passer par Jérusalem, comme ils l'avaient promis, l'avenir lui apparaissait sous des couleurs lugubres ; son trône, mal affermi, malgré un règne déjà long, lui paraissait chancelant. Comme tous les ambitieux satisfaits, Hérode était jaloux du pouvoir, décidé à ne reculer devant aucune mesure violente pour s'en assurer la possession tranquille. Son imagination frappée ne tarda pas à porter ses appréhensions au comble. Alors germa dans son cœur le projet le plus affreux, le meurtre des enfants de Bethléem et des environs [3].

Le crime d'Hérode eut un douloureux retentissement dans tout le pays d'Israël. Saint Joseph et la sainte famille n'y étaient pas en sûreté. L'évangéliste nous le dit clairement : Hérode pouvait y faire rechercher l'Enfant pour le perdre [4]. La Galilée, en effet, à cette époque faisait partie des Etats du monarque étranger, qui les tenait de la politique romaine, communément peu généreuse, comme l'avenir ne tarda pas à le démontrer. Saint Joseph ne resta pas longtemps plongé dans l'inquiétude. La nuit, un Ange lui ordonna de prendre l'Enfant avec sa mère et de fuir en Egypte, l'avertissant d'y rester jusqu'à ce qu'il lui dît de revenir. Sur-le-champ saint Joseph obéit : son départ eut lieu cette même nuit ; ainsi l'enseignent la plupart des docteurs et des commentateurs.

L'Evangile et la tradition ne nous apprennent rien sur la manière dont la sainte famille accomplit ce long voyage. On conçoit aisément l'émotion pénible de Marie adressant ses adieux à la paisible maison de Nazareth, emportant son fils nouveau-né avec ces douces précautions que comprend si bien le cœur d'une mère. Elle était portée par l'humble monture qui récemment l'avait conduite à Bethléem et ramenée en Galilée. Saint Joseph, dans sa prévoyance, avait également confié au pacifique animal le pauvre bagage et les provisions indispensables aux voyageurs ; lui-même suivait à pied, un bâton à la main. Avec une prudence inspirée par la sollicitude avec laquelle il veillait sur le précieux dépôt qui lui avait été confié, il prenait les che-

1. *Summ. aur.*, t. I, col. 1143. — 2. Luc, II, 39.

3. Le meurtre des enfants eut lieu vers le milieu du mois de février, peu de temps après la présentation de Jésus au temple. (Sepp., t. Ier, p. 107.

4. Matth. II, 13.

mins les moins fréquentés et évitait l'approche des villes. Nul doute qu'il choisit la route la plus courte, et que, sur la lisière du désert, il aura cherché à se joindre à quelque caravane se dirigeant vers l'Egypte. Au lieu de se lancer à travers les déserts de l'Arabie Pétrée, dont la traversée fut toujours difficile et dangereuse, pourquoi n'aurait-il pas préféré la voie commune que suivent encore les voyageurs, longeant les rivages de la Méditerranée et pénétrant en Egypte au-dessus de la mer Rouge, non loin des lacs salés, à cet endroit où le génie moderne a creusé ce gigantesque canal destiné à la jonction des deux mers? Nous savons que l'on montre, sur les flancs de la montagne sainte du Sinaï, à une grande hauteur, une caverne où l'on prétend que se reposa la sainte famille durant son voyage ; mais cette indication n'a aucune vraisemblance. On ne saurait dire que c'est une tradition ; c'est à peine, sur les lieux, une rumeur populaire. Nous n'en dirons pas autant d'un lieu voisin d'Hébron, où l'on soutient que nos augustes voyageurs s'arrêtèrent quelques instants. Cette opinion est d'autant plus probable, que la plupart des caravanes allant en Egypte, font une halte non loin de là.

Les voyageurs Européens peuvent, en déployant quelque activité, aller en dix jours de Jérusalem au Caire. Mais aujourd'hui, comme jadis, avec cette gravité et cette lenteur qui caractérisent les Orientaux, il ne faut pas moins de vingt à trente jours communément pour parcourir le même trajet. Certainement saint Joseph n'était guère en état de traverser le désert avec les ressources et le *confortable* des voyageurs modernes. Faut-il cependant, comme les naïves légendes du moyen âge, faire intervenir continuellement et d'une manière sensible des Anges chargés de veiller, durant le voyage, à tous les besoins de Jésus et de sa sainte Mère ? N'est-il pas plus convenable, à l'imitation des Pères, de penser que Jésus et Marie furent soumis, dans les circonstances ordinaires de la vie, aux conditions communes de l'humanité ?

Arrivé sur la terre d'Egypte, saint Joseph, selon une tradition respectable, se fixe à Mataréa (*Matarieh*), petite ville appelée encore Matarès ou Matharée, à six milles du Caire, et près de l'ancienne Héliopolis, dont c'était presque un faubourg. Quelques auteurs ont dit qu'il s'était retiré à Hermopolis, dans la haute Egypte ; d'autres encore, qu'il avait préféré le séjour d'Alexandrie, ville florissante, où les Juifs étaient fort nombreux et possédaient une synagogue longtemps renommée ; d'autres, enfin, qu'il ne s'arrêta dans aucune ville, embrassant la vie nomade comme offrant plus de sécurité. Il faut l'avouer, l'histoire ne nous apprend rien de certain à ce sujet. Nous adoptons, comme opinion la plus probable, celle que nous avons mentionnée en premier lieu. Nous savons positivement d'ailleurs, non-seulement par le témoignage des écrivains, mais surtout par les monuments de l'archéologie arrivés jusqu'à nous, que l'industrie égyptienne travaillait quantité d'objets en bois d'un usage général [1]. Les plus simples garnissaient les maisons communes ; les plus riches, avec incrustations d'ivoire ou de métal, faisaient l'ornement des palais. Beaucoup de meubles étaient façonnés en bois de cèdre ou en bois inaltérable provenant des oasis du désert. Du temps de Moïse, les Israélites sortis d'Egypte, et traversant la presqu'île du Sinaï, connaissaient bien ces arbres et savaient en tirer parti. Sans nul doute saint Joseph, parmi ses compatriotes, trouva facilement à utiliser ses connaissances pratiques, et pourvut ainsi aux besoins modestes de sa famille.

Nous devons insister sur ce dernier fait, d'autant plus que tous les Pères

1. Voyez *Egypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac.

de l'Eglise primitive rappellent en toute occasion la persévérance de saint Joseph et son application au travail. Jamais son courage ne faiblit ; jamais il ne manqua à son titre de protecteur et de nourricier de la sainte famille. Nous ne saurions admettre l'opinion de ceux qui prétendent « que le dénûment de la sainte famille fut quelquefois si grand que la très-sainte Vierge se vit forcée de mendier de porte en porte [1] ». Aucun écrivain ancien ne parle de ce fait. Certainement la tendresse maternelle de Marie n'eût pas hésité à recourir à cette pénible ressource, forcée par la nécessité. La sainte Ecriture, d'ailleurs, nous représente la mendicité comme une punition [2], et le Deutéronome engage les Israélites à ne laisser aucun de leurs frères tomber dans cette extrême détresse [3]. Le Sauveur, en venant habiter parmi les hommes, a consenti à porter toutes nos misères. Avant sa vie publique il partagea les labeurs obscurs de saint Joseph, son père nourricier : l'Evangile nous donne assez à entendre qu'il recourut uniquement au travail pour fournir aux exigences d'une position humble selon les idées du monde.

Joseph et Marie étaient résignés à la volonté divine. Auraient-ils pu cependant oublier la terre natale ? Leur pauvre maisonnette de Nazareth avait pour eux plus de charmes que les pyramides et les pylônes de l'Egypte. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis leur arrivée sur les bords du Nil, lorsque l'Ange apparut à saint Joseph et lui dit de retourner dans la terre d'Israël. « Ceux qui voulaient attenter aux jours de l'Enfant sont morts [4] ». — « Fuyez en Egypte », *fuge in Ægyptum*, ainsi l'Ange avait d'abord parlé à saint Joseph. Maintenant, remarque saint Jean Chrysostome, il lui tient un autre langage : « Allez dans le pays d'Israël ». Le retour ne présente aucun péril ; il n'est plus nécessaire de se hâter.

Suivant la tradition et les vraisemblances, la sainte famille, de retour en Galilée, continua d'habiter à Nazareth la maison de la sainte Vierge, où s'était accompli le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu [5]. A une distance

1. Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, p. 145. — 2. Psalm. CVIII, 10 ; Prov. XX, 4.

3. Deut. XV, 4. — 4. Matth. II, 20.

5. En arrivant à Nazareth, saint Joseph consacra quelques jours à revoir ses amis et ses parents. Ce saint patriarche, en effet, avait dans cette petite ville une parenté assez nombreuse, dont nous n'avons pas en encore l'occasion de parler. Nous en dirons quelques mots, considérant cette indication et ces détails comme le commentaire naturel de plusieurs passages de l'Evangile. En prenant pour point de départ la généalogie transmise par saint Matthieu, nous apprenons que saint Joseph eut pour aïeul Mathan, de la tribu de Juda. Sans remonter plus haut, la descendance de Mathan pourra éclaircir plusieurs points enveloppés d'une certaine obscurité. De son épouse, nommée Marie, il eut quatre enfants, un fils et trois filles : Jacob, Marie, Sobé et Anne. Jacob eut seulement deux enfants : Joseph, époux de la sainte Vierge, et Marie, qui, selon une opinion soutenue par le Père Pezron, fut deux fois mariée : la première, à Alphée, dont elle eut Jacques le Mineur (la tradition nous apprend que saint Jacques le Mineur, qui devint évêque de Jérusalem, ressemblait au Sauveur d'une manière frappante. C'est pour cette raison que le traître Judas convint avec les Juifs qui l'accompagnaient au jardin des Oliviers qu'il embrasserait Jésus, afin de leur épargner toute erreur), et Joseph ou José ; la seconde, à Cléophas, dont elle eut Jude, Siméon, Marie Salomé, femme de Zébédée, et une autre Marie désignée dans l'Evangile sous le nom d'*altera Maria*. Nous savons que Zébédée eut de Marie Salomé saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Evangéliste. Comme pour éviter toute confusion, le nom de Marie à cette époque étant très-répandu, saint Matthieu appelle Salomé la mère des fils de Zébédée (Matth. XXVII, 56). Ajoutons ici que, suivant une autre opinion qui est loin d'être dépourvue de vraisemblance, Marie, sœur de saint Joseph, n'eut qu'un seul époux. Celui-ci portait deux noms, comme ce fut assez l'usage en ce temps d'en avoir plusieurs : il s'appelait Alphée, autrement Clopas ou Cléophas.

A l'aide de cette série généalogique on saisit sans peine le degré de parenté entre saint Joseph et ces divers personnages nommés dans l'Evangile. Ainsi les quatre fils de Marie, *mère de Jacques le Mineur, le frère du Seigneur*, c'est ainsi que les Evangiles la désignent, étaient neveux de saint Joseph (Maria Jacobi et Joseph mater. Matth. XXVII, 56. Saint Marc est plus précis encore et dit : « Maria Jacobi Minoris et Joseph mater ». Marc, XV, 40.) Le texte sacré les appelle les frères de Jésus : c'étaient des cousins germains. Outre ces quatre fils, du même mariage étaient issues deux filles : Marie Salomé et l'*autre Marie*, dont nous venons de parler, également indiquées par les habitants de Nazareth, et au même titre que leurs frères, comme sœurs du Sauveur. Nonne hic est fabri filius? Nonne mater ejus dicitur Maria ; et fratres ejus, Jacobus et Joseph, et Simon et Judas? Et sorores ejus, nonne omnes apud nos sunt? (Matth. XIII, 55, 56.)

peu considérable était situé l'atelier de saint Joseph, où, sous la direction de son père adoptif, Jésus exerça jusqu'à l'âge de trente ans l'humble métier de charpentier. Ces derniers faits, dit l'Evangéliste, se passèrent en accomplissement de ce qui avait été annoncé par les Prophètes : « Il sera appelé Nazaréen [1] ».

Saint Joseph, réinstallé dans sa maison, ne tarda pas à reprendre le cours de ses travaux habituels ; Marie, comme autrefois, se livra aux modestes occupations d'un pauvre ménage.

Nous pouvons croire que Jésus enfant fut initié à la connaissance des lettres dans la maison paternelle. Les Juifs n'avaient pas d'écoles publiques proprement dites. Le père transmettait à ses enfants les premiers éléments des sciences ; il leur faisait lire ensuite les livres les plus remarquables de la Bible, tels que celui des Psaumes de David et les prophéties les plus célèbres. Les jeunes gens, parvenus à un certain âge, se rendaient de temps à autre à l'école de la Synagogue, où ils recevaient les leçons des docteurs. L'école du temple, à Jérusalem, était très-célèbre.

Saint Joseph, nous n'en saurions douter, remplit fidèlement envers Jésus tous les devoirs de la paternité. Quand le temps fut venu, selon l'habitude des Juifs, le Sauveur ne refusa pas de s'appliquer aux travaux pénibles de son père nourricier. Ainsi le Fils de Dieu, revêtu de notre humanité, vécut relégué dans une pauvre boutique d'artisan.

Tandis que Jésus et saint Joseph passaient leurs journées dans un labeur ingrat, la sainte Vierge s'occupait à des travaux manuels. Une modeste chapelle s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de l'atelier sanctifié par les sueurs de saint Joseph et de l'Homme-Dieu. Jadis on y avait construit une belle église ; il en reste un seul pan de muraille en ruine. Ce lieu vénérable est le sanctuaire du travail : là Notre-Seigneur a ennobli la profession des artisans. Là il nous donne, par son humilité, son abnégation, son amour du silence et de la retraite, de touchantes leçons, dont notre siècle orgueilleux a grand besoin.

« Chez les Juifs », dit le docteur Sepp, « c'était un devoir pour les parents de former leurs fils au travail et de leur apprendre un métier, même lorsqu'ils devaient plus tard occuper une position élevée. Saint Paul, dès son enfance, avait appris à fabriquer des tentes. Le rabbin Jochanan, fils de Zachée, et plus tard président du sanhédrin, avait exercé la profession de marchand jusqu'à l'âge de quarante ans. Le rabbin Simon Hopiculi, contemporain de Gamaliel, celui qui a mis en ordre les dix-huit bénédictions que les Juifs doivent réciter chaque jour, était marchand de coton. Le rabbin Juda et le rabbin Menahem étaient boulangers. Un autre Jochanan était cordonnier. Un troisième, du même nom, était tanneur. Le rabbin Abraham-ben-Chaïm était teinturier. Le rabbin Josua-ben-Chanan fabriquait des

Ces six enfants, au sujet desquels, depuis les hérétiques anciens jusqu'aux faux savants de nos jours, la plupart protestants, ont été débitées tant de fables contre la parfaite intégrité de la Vierge Marie, ont été reconnus quant à leur origine et dénommés clairement par Hégésippe, Eusèbe, saint Epiphane, saint Jean Chrysostome, Théodoret, le vénérable Bède, Nicéphore, etc. : comme si les écrivains ecclésiastiques les plus anciens s'étaient concertés pour réfuter les mensonges des novateurs modernes. On peut consulter Ch. de Castro, S. J., *Histor. Mar.*, cap. 1. Cet ouvrage se trouve reproduit dans la *Summa aurea*, t. Ier.

Sobé, fille de Mathan, par conséquent tante de saint Joseph, eut elle-même pour fille sainte Elisabeth, laquelle épousa le prêtre Zacharie et donna naissance à saint Jean-Baptiste. Enfin le même Mathan eut encore pour fille sainte Anne, mariée à Héli, autrement dit Héliachim, Ioachim en Joachim, dont elle eut, déjà avancée en âge, la Vierge Marie. Ces alliances nous font connaître comment sainte Elisabeth, nièce de sainte Anne, était cousine de la sainte Vierge, et comment Joseph, en épousant Marie, se conformait à la loi mosaïque. Il s'unissait à sa cousine germaine, dont les parents n'avaient pas d'autre héritier direct.

1. Matth. II, 23.

épingles. Les rabbins Chanina, Oschaia et Jean étaient tailleurs. Eliézer, président suprême de l'école des rabbins d'Alexandrie, était forgeron. Nous trouvons plusieurs sages parmi les Juifs qui exerçaient le métier de charpentier [1] ». Cette énumération tend à une seule chose, à nous montrer quantité de personnages, dont les noms ont échappé à l'oubli de l'histoire, occupés à des professions manuelles. Ces personnages ne sauraient en rien être assimilés au Sauveur des hommes; ils peuvent cependant nous servir d'exemple pour expliquer la position de saint Joseph parmi ses concitoyens.

Prévenue de grâces nombreuses et extraordinaires, l'âme de saint Joseph fut comblée de tous les dons que la munificence divine peut accorder à un simple mortel. En outre, saint Joseph était doué d'éminentes qualités naturelles, d'un esprit droit, d'une conception facile, d'une intelligence supérieure. Parmi ses contemporains, il se distinguait par une portée d'esprit peu commune [2].

L'Ecriture loue sa prudence, vertu qui s'étend aux diverses mesures à prendre dans les circonstances graves de la vie. On ne saurait trop énergiquement stigmatiser les propos blasphématoires de quelques écrivains téméraires se moquant de la simplicité de saint Joseph [3], cette belle simplicité formant précisément le cachet de la grandeur d'âme et de la pureté de conscience.

La partie la plus admirable peut-être de la vie de saint Joseph après ses vertus héroïques, c'est son amour du silence et de la retraite, c'est sa vie cachée à Nazareth, s'écoulant calme et sereine entre Jésus et Marie. Quel intérieur fut jamais plus digne de l'admiration des anges et des hommes ? Quelle maison sur la terre mieux ordonnée que celle de Marie, habitée par le Verbe divin fait homme ? C'est véritablement une image du paradis, séjour de paix, de concorde, d'affection mutuelle. Saint Joseph et Marie, modèles accomplis des époux, y donnaient l'exemple de toutes les vertus qui devraient sans cesse briller dans le saint état du mariage, auquel Dieu accorda sa bénédiction aux premiers jours du monde. Les peines et les soucis, les joies et les consolations étaient en commun. Quand, fatigué du travail de la journée, saint Joseph revenait le soir se reposer au foyer domestique, il y trouvait le doux visage de la Vierge Mère de Dieu, sa très-chaste épouse. Après avoir pris part aux labeurs de son père adoptif, Jésus, par sa présence seule, dissipait toute lassitude.

« La grâce », suivant le langage d'un pieux auteur, « n'agit pas dans l'âme sous l'influence du soleil, ni sous la rosée des nues, mais dans le secret et sous le voile du silence et du recueillement [4] ». Aussi saint Joseph, fuyant le tumulte de la place publique, s'isolant entièrement, autant que pouvaient le permettre les exigences d'une profession laborieuse, est-il le modèle de l'ouvrier chrétien.

Chaque année, dit l'Evangéliste [5], Joseph et Marie montaient à Jérusalem pour la solennité de Pâques; Jésus, ayant atteint l'âge de douze ans, fit le voyage avec eux.

Les fêtes pascales étaient terminées; chacun songeait au retour. Des parties les plus éloignées de la Palestine il était possible de venir à Jérusalem en trois jours; de Nazareth on pouvait y arriver en deux jours et demi, en pas-

1. *Hist. de N.-S. J.-C.*, t. Ier, p. 204.
2. Inter omnes sui sæculi viros ingenio valuisse. (Isid. de Isolanis, part. I, cap. 16.
3. Consultez Molanus, *de sacris Imag.*, lib. III, cap. 12.
4. *Mois de saint Joseph*, par un religieux de Saint-Benoît, p. 30.
5. Luc, II, 41-50.

sant par Samarie. C'était la route que prenaient habituellement les Galiléens ; quelques-uns néanmoins, quand les eaux n'étaient pas débordées, préféraient suivre la vallée du Jourdain et traversaient la plaine de Jéricho. Après les sept jours des Azymes écoulés, Joseph et Marie quittèrent la ville sainte et reprirent le chemin de la Galilée. Pour le retour principalement, les Israélites aimaient à s'organiser en bandes nombreuses, les habitants de la Galilée plus encore que les autres, à cause des troubles qui agitaient le pays depuis l'installation définitive des représentants de la puissance romaine. Une caravane était regardée comme peu considérable quand elle était composée seulement de trois cents personnes ; et l'historien Josèphe nous apprend que la Galilée, à cette époque, comptait plus d'un million d'habitants. On imagine aisément les flots pressés de population qui descendaient alors de Jérusalem, et inondaient les pentes des montagnes de la Judée. Au moment où se rangeaient tant d'hommes, au sortir des rues de Jérusalem, il y avait naturellement quelque confusion. A cet instant, Jésus se sépara de ses parents, et, au lieu de s'adjoindre à une compagnie de ses compatriotes, il resta dans la ville. Saint Joseph et la sainte Vierge n'en conçurent d'abord aucune inquiétude, d'autant plus, selon une remarque du vénérable Bède, que les enfants à peine arrivés à l'adolescence, n'étaient pas encore obligés de marcher dans la compagnie des hommes et pouvaient se mêler à la compagnie des femmes. De cette manière, Marie put croire que Jésus se trouvait avec saint Joseph ; de son côté, saint Joseph pensait qu'il était avec sa mère, dans la compagnie des femmes. Tous deux se trompaient ; mais leur erreur ne tarda pas à se dissiper. Après une marche d'environ quatre heures, au repos de la première station, ils s'aperçurent de l'absence de Jésus. Ils se mirent aussitôt à le rechercher et à s'en informer parmi leurs parents et leurs connaissances. Mais, à leur grande douleur, ils eurent acquis bientôt la certitude que Jésus n'était pas avec les habitants de Nazareth ; personne ne l'avait vu ; personne n'en pouvait donner de nouvelles. Qui dépeindra l'anxiété cruelle de Joseph et de Marie ? Ils ne délibérèrent pas longtemps ; sur-le-champ ils reprirent le chemin de Jérusalem, réitérant tout le long de la route leurs interrogations à tous ceux qu'ils rencontraient : leur angoisse allait toujours croissant.

C'était une épreuve que Dieu leur avait ménagée ; il ne voulait pas trop la prolonger. Le troisième jour, ils pénétrèrent sous les parvis du temple. Quelle fut leur surprise et leur émotion en apercevant Jésus assis au milieu des Docteurs, les interrogeant et répondant à leurs questions.

Après la terrible inquiétude qu'elle venait d'éprouver, Marie dit à Jésus, sur le ton d'un affectueux reproche : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Votre père et moi, nous vous cherchions dans une affliction profonde[1] ». Pourquoi me cherchiez-vous (avec cette inquiétude) ? répliqua Jésus ; ne saviez-vous pas que vous me trouveriez dans la maison de mon Père ? car c'est là que je dois être[2].

Une remarque a été faite à ce sujet. C'est que Marie appelle saint Joseph le père de Jésus. La naissance miraculeuse de Jésus n'avait pas été dévoilée aux hommes : saint Joseph était son père aux yeux du public. Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de placer ici une citation empruntée de saint François de Sales. « J'ai accoutumé de dire », dit le saint évêque de Genève,

1. Luc, II, 48.

2. La réponse de Jésus, telle que nous la transcrivons ici, n'est pas la traduction littérale du texte évangélique ; nous avons suivi le sens indiqué par plusieurs saints Pères et par la plupart des commentateurs.

« que si une colombe (pour rendre la comparaison plus conforme à la pureté des Saints dont je parle) portait en son bec une datte, laquelle elle laissât tomber dans un jardin, dirait-on pas que le palmier qui en viendrait, appartient à celui à qui est le jardin ? Or, si cela est ainsi, qui pourra douter que le Saint-Esprit ayant laissé tomber cette divine datte, comme un divin colombeau, dans le jardin clos et fermé de la très-sainte Vierge (jardin scellé et environné de toutes parts des haies du saint vœu de virginité et chasteté tout immaculée), lequel appartenait au glorieux saint Joseph, comme la femme ou l'épouse à l'époux, qui doutera, dis-je, ou qui pourra dire que ce divin palmier, qui porte des fruits qui nourrissent à l'immortalité, n'appartienne en réalité à ce grand saint Joseph ? »

Au sortir du temple et sans la moindre hésitation, Jésus suivit Joseph et Marie ; il descendit avec eux à Nazareth. L'écrivain sacré ajoute cette phrase significative : « Et il leur était soumis », *et erat subditus illis* [1]. Ces dernières paroles, si étonnantes quand il s'agit du Fils de Dieu, ont donné lieu aux commentaires les plus admirables et les plus instructifs des saints Pères. *Et erat subditus illis.* La promptitude de l'obéissance de Jésus est éminemment propre à nous donner une juste idée de son respect envers ses parents, et en même temps de son humilité parfaite.

Saint Bernard nous a laissé une interprétation remplie d'une suavité incomparable. « Dieu », dit-il, « à qui les Anges obéissent, qui commande aux principautés et aux puissances, était soumis à Marie ; non-seulement à Marie, mais encore à Joseph à cause de Marie [2] ».

Le signe le plus évident de la déférence affectueuse de Jésus envers saint Joseph ressort de sa vie entière, puisqu'il daigna pendant trente ans, dit saint Jérôme, partager son travail et sa pauvreté [3].

Par cette habitude du travail quotidien ainsi contractée en la compagnie de saint Joseph, et ainsi constatée par le témoignage des Pères des âges primitifs, nous sommes suffisamment dispensé de réfuter l'opinion de ceux qui avancent sans autorité que la première enfance et l'adolescence de Jésus furent uniquement consacrées à la prière et à la contemplation. Jésus très-certainement s'appliqua constamment à ces exercices de piété sublime durant toute sa vie mortelle ; il y employait parfois des nuits entières : l'Evangile nous le dit souvent. A plus forte raison, sommes-nous dispensé de passer ici sous silence l'opinion de ceux qui ont prétendu que Jésus mendiait de porte en porte pour soulager sa pauvreté volontaire et celle de ses parents [4].

Nombre de pieux écrivains, dans leurs ouvrages, se sont plu à mettre en relief les vertus de saint Joseph, d'où ressortent ses grandeurs.

Saint Léonard de Port-Maurice, inscrit au catalogue des Saints par le pape Pie IX, le 4 octobre 1866, a prononcé un admirable discours *sur les grandeurs de saint Joseph.* En voici un court extrait : « Que les évangélistes », dit-il, « gardent le silence sur saint Joseph, peu importe ; qu'ils s'abstiennent d'exalter, comme ils auraient pu le faire, ces vertus et ces prérogatives excellentes qui relèvent sa dignité : il me suffit qu'ils le représentent comme l'époux de Marie, *virum Mariæ, de qua natus est Jesus* [5], c'est-à-dire comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus à l'œuvre la plus parfaite entre

1. Luc, II, 51. — 2. Homil. I super *Missus est,* n. 7.

3. Usque ad triginta annos parentum paupertate contentum. (Epist. XXII, cap. 17, n. 39.)

4. Il pariter refelluntur qui Christum paupertatem suam ostiatim emendicando sublevantem, victumque ab aliis exposcentem describunt. (Serry, *Exercit.* XLIV, n. 7 dit que cette opinion a pour auteurs Michel de Césène Guillaume Occam, et autres peu versés dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique. Ce sentiment a été condamné par le pape Jean XXII.)

5. Matth. I, 16

les pures créatures qui soit sortie des mains de Dieu. « Car », dit saint Bernard, « Joseph a été fait à la ressemblance de la Vierge, son épouse » : *erat enim Joseph factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ.* — *L'époux de Marie*, c'est-à-dire celui qui approcha le plus de cette créature sublime, laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit en quelque sorte au sein du Père éternel son Fils unique. *Epoux de Marie*, c'est-à-dire un même cœur, une même âme avec ce cœur et cette âme qui porta le cœur et l'âme du Fils de Dieu. *Epoux de Marie,* c'est-à-dire le chef de la première souveraine du monde, car « l'homme est le chef de la femme [1] ». *Epoux de Marie*, c'est-à-dire le maître de cette auguste Maîtresse qui connaissait ce précepte de la Genèse : « Tu seras sous la puissance de l'homme [2] », et qui, si parfaite en tout le reste, ne surpassa pas moins toutes les autres femmes par le respect et la soumission qu'elle portait à son époux. *Epoux de Marie*, c'est-à-dire de cette grande Reine que les Dominations, les Principautés, les Chérubins et les Séraphins se font gloire de servir. *Epoux de Marie*, c'est assez, dit saint Bernard, vous dites tout en disant qu'il a été semblable à la Vierge son épouse : *Factus in similitudinem Virginis sponsæ tuæ*, semblable pour les traits, pour le cœur, pour les inclinations, pour les habitudes, semblable en vertu et en sainteté. Si Marie fut l'aube qui annonça le Soleil de justice, Joseph fut l'horizon illuminé par ses brillantes splendeurs. Concluez donc que, si comme juste il alla jusqu'à surpasser en sainteté les plus grands saints, comme époux il s'éleva même au-dessus des anges, et put voir à ses pieds, hormis la sainte Vierge, toute autre sainteté créée.

« Oui, Joseph fut incomparablement plus qu'un ange pour Marie. Jugeons de sa grandeur par ces paroles de la loi qui dit que celui qui épouse la reine, par le fait même devient roi : *nubentem reginæ consequens est regem fieri.* Celui qui donne sa main à une reine en reçoit le sceptre royal ; au moment où il lui met l'anneau au doigt, elle dépose la couronne sur sa tête ; et, fût-il un simple pâtre, il entre aussitôt dans tous les honneurs dus à un roi, et doit être respecté comme tel. Or, je tire de là un argument sans réplique : Marie est la reine des saints et des anges ; Joseph est l'époux de Marie ; donc, d'après la loi, il est aussi le roi des saints et des anges. Si vous honorez souvent la sainte Vierge de ces glorieux titres : *Regina sanctorum, Regina angelorum, ora pro nobis,* vous devez honorer Joseph de la même manière, et lui dire : *Rex sanctorum*, *Rex angelorum*, *ora pro nobis*. Ce qui montre bien que Joseph était, en effet, supérieur à tous les anges, ce sont les fréquents messages qu'il recevait du ciel par leur entremise. Des anges sont députés vers Joseph pour lui confier le mystère de l'Incarnation : *quod in ea natum est, de Spiritu sancto est* [3]. Des anges sont députés vers Joseph pour lui faire part du mystère de la Rédemption : *ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum* [4]. Des anges sont députés vers Joseph lorsque, inquiet de l'état où il voyait son épouse, il voulait se retirer. Des anges sont députés vers Joseph lorsqu'il s'agit de donner un nom au divin Enfant. Des anges sont envoyés à Joseph lorsque Jésus est menacé de la persécution d'Hérode. Des anges sont envoyés à Joseph lorsqu'il doit retourner d'Egypte en Palestine. Des anges lui sont envoyés pour l'avertir de se réfugier en Galilée, dans la crainte du roi Archélaüs. Vous voyez comment les affaires secrètes que ce grand homme avait à traiter avec l'auguste sénat de l'adorable Trinité mettent continuellement en mouvement les messagers célestes ; c'est là ce que nous font entendre ces paroles tant de fois répétées

1. Caput mulieris vir. (I Cor., XI, 3.) — 2. Gen., III, 16. — 3. Matth., I, 20. — 4. *Ibid.*, 21.

dans le texte sacré : *Angelus Domini apparuit in somnis Joseph* [1] : « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph ». Dites-moi maintenant si le titre de Roi, et de Roi des anges, ne lui convient pas, et s'il n'est pas vrai qu'en qualité d'époux il fut plus grand que les anges les plus élevés dans le ciel ».

Le même saint continue avec le même pieux enthousiasme : « Toutefois ce qui rehausse principalement Joseph en qualité d'époux de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme le chef de cette sainte famille, laquelle ne fut ni tout humaine, ni toute divine, mais qui tient de l'un et de l'autre, et qui, pour cette raison, a été appelée à juste titre la Trinité de la terre. Mais où trouver jamais des paroles pour peindre dignement cette admirable trinité de JÉSUS, MARIE, JOSEPH ? Dieu, ayant placé Joseph à la tête de cette trinité, nous donne droit de conclure que, s'il fut grand comme juste, il ne le fut pas moins comme époux. Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ; mais honorez aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre, Jésus, Marie, Joseph. Gravez dans votre cœur en lettres d'or ces trois noms célestes ; prononcez-les souvent ; écrivez-les partout : JÉSUS, MARIE, JOSEPH. Que ce soient les premières paroles que vous enseigniez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir. Laissez les anges imprimer en lettres de feu dans vos esprits, et plus encore dans vos cœurs, que si Joseph fut grand comme juste, il le fut plus encore comme chef de la sainte famille, en qualité d'époux, et que ce qui met le comble à sa gloire, c'est sa grandeur comme père [2] ».

Est-il possible de mieux exprimer que dans les lignes précédentes la dignité, les grandeurs et les vertus de saint Joseph ? Nous regretterions vivement cependant, traitant de ce sujet, d'omettre deux passages encore du même saint orateur, un des plus éloquents et des plus zélés panégyristes de saint Joseph. « Si », dit-il, « pour mieux faire admirer les grandeurs de notre saint Patriarche comme juste et surtout comme époux, je l'ai mis en regard du premier Joseph, qui fut comme son ombre, et de Marie, son épouse, cette aurore radieuse qui a réjoui le monde ; pour vous le montrer plus grand encore comme père, je dois le considérer dans ses rapports avec le divin Soleil de justice : c'est ainsi que s'appelle Celui dont Joseph fut le père. « N'est-ce pas le fils de cet artisan ? » disaient les Juifs avec mépris en parlant de Jésus : *Nonne hic est fabri filius ?* Le fils d'un artisan, sans doute ; mais de quel artisan ? Je vous l'apprendrai, répond saint Pierre Chrysologue : c'est le fils de ce grand artisan qui a fabriqué le monde, non avec le marteau, mais par un ordre de sa volonté : *non malleo, sed præcepto ;* de cet artisan qui a combiné les éléments, non par un effet de génie, mais par un simple commandement : *non ingenio, sed jussione ;* de cet artisan qui a allumé le flambeau du jour à la voûte du ciel, non avec un feu terrestre, mais par une chaleur supérieure : *non terreno igne, sed superno calore ;* de cet artisan enfin qui, d'un seul mot, a fait jaillir l'univers du néant : *cuncta fecit ex nihilo.* Vous avez raison, illustre docteur ; ils auraient dû reconnaître que Jésus est le Fils du grand Architecte de l'univers. Mais souffrez que, pour la gloire de Joseph, on dise aussi qu'il est le fils de ce pauvre charpentier qui, dans une humble boutique, manie la scie et le rabot. Et, puisque la sainte Vierge elle-même donne à Joseph ce beau titre de père de

1. Matth. I, 20 ; II, 13 et 19.

2. Œuvres de saint Léonard ; traduct. Labis, citation du Père Marcel Bouix.

Jésus, en disant à celui-ci : *Ego et pater tuus* [1], titre qui lui convient d'ailleurs, attendu que ce fils est le fruit de Marie, laquelle appartient à Joseph en qualité d'épouse, convenez aussi qu'il est le fils de ce pauvre artisan, *fabri filius,* et que, comme tel, il est son sujet et le compagnon de ses travaux ».

Copions encore quelques mots : « La Sagesse incréée peut dire d'elle-même : Lorsque Joseph, mon père, était dans son atelier pour travailler, j'étais avec lui comme compagnon de ses travaux : *cum eo eram cuncta componens ;* quand il coupait ou façonnait le bois, j'étais avec lui : *cum eo eram ;* quand il le sciait et le rabotait, j'étais avec lui : *cum eo eram ;* quand il adaptait les pièces ensemble, je les arrangeais avec lui : *cum eo eram cuncta componens.* Comme lui, je mettais la main au rabot et je mêlais mes sueurs aux siennes. Quelle sublime dignité, et quelle grandeur que celle qui nous fait apparaître Joseph comme l'émule de Dieu même ! Un pauvre ouvrier en bois comme l'émule de l'Architecte du monde ! En voulez-vous davantage pour proclamer Joseph souverainement grand comme père, si Dieu lui-même ne peut faire un père plus grand que celui qui a un Dieu pour fils ? Il y a trois choses, dit saint Thomas, que Dieu ne peut faire plus grandes qu'elles ne sont, à savoir : l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause de son union hypostatique avec le Verbe ; la gloire des élus, à cause de son objet principal, qui est l'essence infinie de Dieu ; et la Mère incomparable de Dieu, dont il a été dit que Dieu ne peut faire une mère plus grande que la mère d'un Dieu : *Majorem quam matrem Dei non potest facere Deus.* Vous pouvez, en un sens, ajouter, à la gloire de saint Joseph, une quatrième chose : *Majorem quam patrem Dei non potest facere Deus.* « Dieu ne peut pas faire un père plus grand que le père d'un fils qui est Dieu ». Avouez donc que si saint Joseph fut grand comme juste, plus grand encore comme époux, il fut très-grand surtout comme père...

Pourrions-nous mieux clore ces citations qu'en reproduisant quelques paroles de saint François de Sales ? Nous les emprunterons à son *Entretien dix-neuvième sur les vertus de saint Joseph.* « Passons », dit-il, « à la seconde vertu qui brille en saint Joseph : je veux dire la très-sainte humilité. Oh ! combien ce grand Saint fut admirable en cette vertu, il ne se peut dire selon sa perfection. Car, nonobstant ce qu'il était, en quelle pauvreté et en quelle abjection ne vécut-il pas tout le temps de sa vie ! Pauvreté et abjection sous laquelle il tenait cachées et couvertes ses grandes vertus et dignités ; mais quelles dignités, mon Dieu ! Etre gouverneur de Notre-Seigneur ! Et non-seulement cela, mais être encore son père putatif ! mais être époux de sa très-sainte Mère ! Oh ! vraiment, je ne doute nullement que les anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considérer et admirer son humilité lorsqu'il tenait ce cher enfant dans sa pauvre boutique, où il travaillait de son métier pour nourrir et le fils et la mère qui lui étaient commis. Certes, il n'y a point l'ombre de doute que saint Joseph ne fût plus vaillant que David et n'eût plus de sagesse que Salomon ; néanmoins, le voyant réduit en l'exercice de la charpenterie, qui eût pu juger cela, s'il n'eût été éclairé de la lumière céleste, tant il tenait resserrés tous les dons signalés dont Dieu l'avait gratifié ! Mais quelle sagesse n'avait-il pas, puisque Dieu lui donnait en charge son Fils très-glorieux, et qu'il était choisi pour être son gouverneur ! Si les princes de la terre ont tant de soin, comme étant chose très-importante, de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfants, puisque Dieu pouvait faire que le gouverneur de

1. Luc, II, 48.

son Fils fût l'homme le plus accompli du monde en toutes sortes de perfections, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée, qui était son Fils très-glorieux, Prince universel du ciel et de la terre, comment se pourrait-il faire que, l'ayant pu, il ne l'ait voulu et ne l'ait fait ? Il n'y a donc nul doute que saint Joseph n'ait été doué de toutes les grâces et de tous les dons que méritait la charge que le Père éternel lui voulait donner de l'économie temporelle et domestique de Notre-Seigneur, et de la conduite de sa famille, qui n'était composée que de trois, qui nous représentent le mystère de la très-sainte et très-adorable Trinité..... »

« Mais que de belles vertus à admirer encore en saint Joseph ! Car il fut toujours fort, vaillant, constant et persévérant. Il y a beaucoup de différence entre la constance et la persévérance, la force et la vaillance. Nous appelons un homme constant lequel se tient ferme et préparé à souffrir les assauts de ses ennemis, sans s'étonner ni perdre courage durant le combat; mais la persévérance regarde principalement un certain ennui intérieur qui nous arrive en la longueur de nos peines, qui est un ennemi aussi puissant que l'on en puisse rencontrer. Or, la persévérance fait que l'homme méprise cet ennemi, en telle sorte qu'il en demeure victorieux par une continuelle égalité et soumission à la volonté de Dieu. La force, c'est ce qui fait que l'homme résiste puissamment aux attaques de ses ennemis; mais la vaillance est une vertu qui fait que l'on ne se tient pas seulement prêt pour combattre et pour résister quand l'occasion s'en présente, mais que l'on attaque l'ennemi à l'heure même qu'il ne dit mot. Or, notre glorieux saint Joseph fut doué de toutes ces vertus et les exerça merveilleusement bien.

« Quant à la persévérance, contraire à cet ennemi intérieur, qui est l'ennui qui nous survient en la continuation des choses abjectes, humiliantes, pénibles, des mauvaises fortunes, s'il faut ainsi dire, ou dans les divers accidents qui nous arrivent, oh ! combien ce Saint fut éprouvé de Dieu et des hommes même en son voyage ! L'Ange lui commande de partir promptement et de mener Notre-Dame et son fils très-cher en Egypte; le voilà que soudain il part sans dire mot. Il ne s'enquiert pas : Où irai-je ? Quel chemin tiendrai-je ? De quoi nous nourrirons-nous ? Qui nous recevra ? Il part d'aventure avec ses outils sur son dos, afin de gagner sa pauvre vie et celle de sa famille à la sueur de son visage. Oh ! combien cet ennui dont nous parlons le devait presser, vu mêmement que l'Ange ne lui avait point dit le temps qu'il y devait être; si bien qu'il ne pouvait s'établir nulle demeure assurée, ne sachant quand l'Ange lui commanderait de s'en retourner ! Si saint Paul a tant admiré l'obéissance d'Abraham, lorsque Dieu lui commanda de sortir de sa terre, d'autant que Dieu ne lui dit pas de quel côté il irait, et qu'Abraham se garda bien de lui demander : « Seigneur, vous me dites que je sorte; mais dites-moi donc si ce sera par la porte du midi ou du côté de la bise » ; mais il se mit en chemin, et allait selon que l'Esprit de Dieu le conduisait: combien est admirable cette parfaite obéissance de saint Joseph!...

« Etre juste n'est autre chose qu'être parfaitement uni à la volonté de Dieu, et y être toujours conforme en toutes sortes d'événements, soit prospères, soit adverses. Que saint Joseph ait été en toutes occasions parfaitement soumis à la divine volonté, nul n'en peut douter : et ne le voyez-vous pas ? Regardez comment l'Ange le tourne à toutes mains; il lui dit qu'il faut aller en Egypte, il y va; il commande qu'il revienne, il s'en revient; Dieu veut qu'il soit toujours pauvre, qui est une des plus puissantes épreuves qu'il nous puisse faire, et il s'y soumet amoureusement, et non pas pour un temps, car ce fut toute sa vie ».

Il nous serait facile de multiplier des extraits de ce genre sur les vertus et les grandeurs de saint Joseph. Nous nous arrêtons cependant ici. C'est assez pour montrer à la fois et la tendre dévotion des saints envers saint Joseph, et en quel style magnifique ils ont fait son panégyrique et célébré ses louanges.

A quelle époque précise eut lieu le trépas de saint Joseph? En quel endroit remit-il son âme à Dieu ? La sainte Ecriture ne le fait pas connaître d'une manière certaine. Ecoutons ce que dit à ce sujet saint François de Sales dans son *Traité de l'Amour de Dieu* [1]. « On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fût trépassé avant la Passion et la mort du Sauveur, qui, sans cela, n'eût pas recommandé sa mère à saint Jean ». Les Bollandistes (19 mars) ont exposé la même opinion. La plupart des auteurs, disent-ils, regardent comme certain que saint Joseph était mort avant que Jésus commençât à se manifester au monde.

Interrogeons la tradition. Saint Jérôme nous apprend que saint Joseph, ayant pleinement et fidèlement rempli la mission qui lui avait été confiée, mourut peu de temps avant le baptême de Jésus par saint Jean, par lequel le Sauveur voulut inaugurer sa vie publique. A partir de ce moment, en effet, nous ne voyons jamais paraître saint Joseph. En plusieurs circonstances cependant il aurait pu agir naturellement. Ne peut-on pas alors en induire, comme on l'a fait avec tous les caractères de probabilité, que le père nourricier du Sauveur était déjà sorti de cette triste vallée de larmes? Plusieurs faits évangéliques confirment ce sentiment. Ainsi, dans une occasion mémorable où la foule se pressait autour de Jésus, les Juifs lui dirent : « Votre mère et vos frères sont là dehors demandant à vous parler [2]. — Qui est ma mère, et qui sont mes frères? » répliqua Jésus, donnant une leçon sublime très-bien comprise de tous les siècles chrétiens. « Ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique », disait le Sauveur, « sont vraiment ma mère et mes frères [3] ». Ces mots, que les sectaires ont mal interprétés dans une intention perverse, sont le plus bel éloge de la Vierge Mère de Dieu, puisque personne au monde n'a plus attentivement recueilli toutes les paroles de Dieu, ne les a plus profondément méditées, et ne les a plus fidèlement mises en pratique. Dans ce passage, s'il n'est pas question de saint Joseph, c'est que ce vénérable Patriarche n'existait plus sur la terre. N'en est-il pas de même auparavant aux noces de Cana et au baptême que Jésus reçut dans les eaux du Jourdain des mains de son précurseur ? L'Evangéliste se contente de nous dire : *Filius ut putabatur Joseph* [4], le seul mot consacré en cette conjoncture à la mémoire du père putatif du Sauveur.

Sa mort néanmoins devait être récente. Lorsque Jésus parut à Nazareth peu de temps après son baptême, et lorsque déjà ses premiers miracles éveillaient l'attention générale, le nom de Joseph se trouvait dans toutes les bouches [5]. Assurément nous devons regretter vivement de manquer de détails sur les derniers moments de saint Joseph; ce fut certainement un spectacle des plus touchants aux yeux de la foi.

Laissons le pieux Gerson raconter la mort de saint Joseph exhalant son dernier soupir entre les bras de Jésus et de Marie :

Venerat illa dies quæ vitam morte pararet
Perpetuam tibi, juste Joseph. En inclyta proles
Christus adest cum matre pia, quibus officiose
Servieras, vultu placido solantur eundem.
Ora licet lacrymis oppleverit intus obortis

Le jour était arrivé où la mort devait vous conduire, ô juste Joseph ! à la vie éternelle. Le Christ, votre illustre Fils, avec sa Mère, toujours remplie de douce miséricorde, que vous avez toujours servis avec zèle, vous consolent avec

1. Liv. VII, ch. 13. — 2. Matth. XII, 46, 49. — 3. Marc, III, 35. — 4. Luc, III, 23. — 5. Luc, IV, 22.

Naturalis amor (etenim sat credere fas est),
Et patrem Jesus, et sponsum flevit morientem
Virgo benigna suum, fidi custodis amato
Procumbit lerto ; complexus membra pudicis
Oscula dat labiis : Mi vir, conclamat, abisne,
Deseris et viduam, passuram dira relinquis ?
Velle tamen Domini fiat : dilecte, valeto.
Nil timeas, Dominus placida te sede locabit.

un visage serein, au moment de la séparation. L'amour formé en nous par la nature inonde leur figure de larmes ; pourquoi ferions-nous difficulté de l'avouer ? Jésus pleure son père nourricier, et la Vierge son très-chaste époux exhalant son dernier soupir. La Vierge ne s'éloigne pas du chevet de son gardien fidèle ; de ses lèvres pudiques elle lui donne le baiser d'adieu. « Cher époux », dit-elle, « vous me quittez ; vous me laissez veuve, et je dois souffrir les maux les plus cruels ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Cher époux, adieu ! Soyez plein de confiance ; le Seigneur vous placera dans un lieu de repos ».

Protinus ipse Joseph pretiosa morte quievit.
Lugubres recipit vestes viduata Maria :
Exequias reddunt devotas Nazareth urbi.
Tota virum flet plebs, qui vixerat absque querela,
Omnibus in commune bonus, sanctissimus herus,
Certa David regis et præclarissima proles.

Joseph alors ferma tranquillement les yeux. Marie se couvre des tristes vêtements du veuvage. Les obsèques sont célébrées à Nazareth. La ville entière pleure cet homme pacifique, bon envers tous, maître d'une incomparable sainteté, digne descendant du roi David.

Nec tamen est obitus sat certa dies, quia signant
Hanc varii varie pro religione colendam :
Est februarius, est et martius, estque december,
Primi nona dies, cum deno nona secundi,
Alterius decima per quosdam et nona notatur.
Sic, quæcumque dies sua nobis mors honoranda.
Casta velut turtur si compare sit viduata,
Sola volat repetens arentes arbore ramos,
Pro cantu resonat planctu gemebunda pudico ;
Sic dolet abrupto vitæ socialis amore
Virgo gemens deflensque virum plangore modesto.

Le jour de sa mort n'est pas connu cependant d'une manière certaine. Les uns ont fixé un jour, les autres un autre, pour honorer sa mémoire en février, mars ou décembre : en février, le neuvième jour du mois ; en mars, le dix-neuvième jour ; en décembre, le dix-neuvième jour également. Quoi qu'il en soit, comme une chaste colombe, privée subitement de son compagnon, vole de branche en branche, faisant retentir l'écho de son chant plaintif, ainsi la Vierge, séparée de son chaste et fidèle gardien, gémit et laisse couler ses larmes.

At semel ut sensit subtristem filius ejus
Solans alloquitur, secretaque plurima pandit,
Atque futurorum seriem breviando recenset :
Cara mihi in primis mater, nolito doloris
Accumulare tibi causas, sed respice mentis
Interiori oculo, fidei cum lumine, quales
Collegio patrum bene qui vixere priorum
Applausus jubilosque dedit custodis amici
Decedens anima dum, limbum ingressa, propinquam,
Sic etenim novit, denuntiat esse salutem :
Nam Salvator adest, ego sum salvatio certa.
. . . . . .
Denique multa, mihi mater dilecta, triennî
Tempore patranda, et quorum tu conscia fies ;
Nam præsens aderis sub me custode deinceps,
Conspicies oculis tandem me scandere cœlos.
Scandet et ipse Joseph, ut mecum regnet in ævum ;
Regnabis pariter, fuerit cum vita peracta :
Nomen, laus et honor dabitur per sæcula vobis[1].

Son Fils, en la voyant plongée dans la tristesse, essaie de la consoler en lui dévoilant l'avenir : « Chère mère », dit-il, « ne cédez pas à votre douleur ; ouvrez l'œil de la foi et contemplez l'assemblée des patriarches accueillant avec applaudissements de joie l'âme de votre pieux gardien, qui, à son entrée dans les limbes, leur annonce l'heure de la Rédemption. Le Sauveur, en effet, est ici présent ; je suis moi-même le Salut... Durant trois ans je dois accomplir beaucoup de grandes choses, dont, ma chère mère, vous serez le témoin. Vous y serez certainement présente. Désormais je serai votre gardien. De vos propres yeux vous me verrez monter aux cieux. Joseph y montera aussi pour régner avec moi dans l'éternité, vous y régnerez également vous-même, lorsque votre vie sera achevée : votre nom, votre gloire, vos louanges se prolongeront pendant les siècles ».

Suivant une tradition respectable acceptée par l'Eglise, saint Joseph mourut le 19 mars. On ignore s'il trépassa à Jérusalem, ou si son corps, après sa mort, fut transporté dans la vallée de Josaphat. Le vénérable Bède, conforme en cela à une croyance très-ancienne qui a laissé sa trace dans les monuments jusqu'à nos jours, enseigne que son corps reposa dans le tombeau, près de la grotte de Gethsémani[2]. De nos jours, les voyageurs chrétiens, que l'amour des saints lieux amène à Jérusalem, vénèrent, en descendant au tombeau vide de la sainte Vierge, la tombe, également vide, qu'on

1. Josephina, *Distinctio duodecima* — 2. Part. 3 Op. Alch.

leur montre comme ayant été occupée par le corps de saint Joseph. Cette indication, il faut le dire, n'a rien d'invraisemblable. Si saint Joseph n'est pas mort à Jérusalem, où son zèle pour l'accomplissement de la loi de Dieu avait pu le conduire, à l'approche de la fête de Pâques, vers le milieu du mois de mars, son corps y avait été très-probablement transféré, comme cela eut lieu, personne ne l'ignore, pour un grand nombre d'Israélites, qui tinrent en tout temps à ce que leur dépouille mortelle reposât dans cette vallée funèbre, placée sous les murs de Jérusalem, toujours peuplée des lugubres monuments de la mort.

Nous devons le rappeler ici : c'est une pieuse croyance, adoptée par une foule de pieux écrivains et souvent reproduite dans les ouvrages les plus savants [1], que saint Joseph ressuscita et apparut à Jérusalem en même temps que Jésus-Christ sortit victorieux du tombeau, et qu'il fut du nombre de ceux que l'Evangile dit avoir alors été rappelés à la vie [2]. Le saint Patriarche, sorti miraculeusement du tombeau, se serait montré plusieurs fois à Marie. Quarante jours après il aurait pris son essor vers les cieux, le jour de l'ascension triomphante du Sauveur, et l'aurait accompagné lorsqu'il alla prendre possession de son trône, à la droite du Père céleste [3]. Cependant cette pieuse et consolante croyance n'est pas consignée dans la liturgie.

Si le Dieu sauveur a voulu, pour satisfaire sa piété filiale, glorifier le corps aussi bien que l'âme de la très-sainte Vierge au jour de son assomption, l'on peut et l'on doit croire pieusement qu'il n'en a pas moins fait pour Joseph, si grand entre tous les Saints, et qu'il l'a ressuscité glorieux le jour où, après s'être ressuscité lui-même, il en tira tant d'autres de la poussière des tombeaux ».

Aucune église ne se glorifie de posséder des reliques proprement dites de saint Joseph. A Florence, les religieux du monastère des Anges conservent son bâton parmi les objets les plus précieux de leur trésor, et les *Discalceati* gardent un morceau de son habillement. A Rome, dans l'église de Sainte-Anastasie, on voit un de ses bâtons et son manteau [4]. A Joinville-sur-Marne, dans le diocèse de Langres, en France, on montre, avec un juste orgueil, « la vraye et véritable ceinture de saint Joseph, conservée chèrement en l'église Notre-Dame [5] ». Cette ceinture consiste en un tissu plat, de fil ou d'écorce, assez gros et de couleur grisâtre; elle est longue d'un mètre et porte en largeur de 30 à 45 centimètres ; aux extrémités est attaché un fermoir en ivoire, jauni par le temps ; une boutonnière se trouve aussi à l'un des bouts. Confectionnée, suivant la tradition, par les mains de la Sainte Vierge, on peut croire qu'elle lui resta, comme un souvenir bien cher, à la mort de son chaste époux, et que plus tard elle fut remise à saint Jean ou à quelque autre apôtre. Au XIIIe siècle, elle fut rapportée de Palestine par l'historien de saint Louis et placée dans son château de Joinville où elle resta jusqu'à la Révolution : à cette époque néfaste, des mains pieuses la recueillirent avec tous ses authentiques.

Chacun connaît les manières dont saint Joseph est représenté : nous les rappellerons néanmoins brièvement.

1° Une des légendes qui a été de très-bonne heure popularisée dans la chrétienté est celle de la floraison du *bâton* de saint Joseph. Voici comment le fait se serait passé : Pour choisir un Epoux à la sainte Vierge, le grand

1. Vid. Suarez, t. XIX, edit. nov. — 2. Matth. LXVII, 52, 53. — 3. Act. I, 9.

4. Patrignani, *Dévotion à saint Joseph*, 1re part., ch. 9, p. 106.

5. Tel est le titre d'une notice sur cette relique que M. le curé de Joinville vient de publier, à Saint-Dizier, chez M. Briquet, in-18, 1872.

prêtre réunit les hommes non mariés de la tribu de Juda, on les fit venir dans le temple chacun avec une baguette. L'Epoux désigné par le ciel devait être reconnu entre tous, soit par la floraison de la branche qu'il portait, soit par la venue d'une colombe qui s'y reposerait. De là l'usage assez fréquent de placer dans la main de saint Joseph, une baguette fleurie au sommet ; on l'a remplacée maintes fois par un simple lis qui rappelle, alors, sa virginité dans le mariage.

« Quand je regarde Joseph avec un lis dans sa main », dit un pieux et savant personnage, « il me semble voir dans cette fleur moins encore sa virginité que le cœur même de Marie reposant dans la main de saint Joseph ». — « Le lis », continue le père Patrignani, « est l'emblème de l'amour pur qui a son siége dans le cœur : sa corolle, qui représente exactement un cœur, symbolise extérieurement ce rapport. Quelle convenance n'y a-t-il donc pas à voir dans la main de saint Joseph le cœur de Marie sous la forme d'un lis ? Il a été le gardien, le protecteur de ce qui était pour Marie aussi précieux que son propre cœur, de sa virginité [1] ».

2° Le plus communément, le saint Epoux de Marie est représenté avec la *scie*, la *hache* et même le *rabot*, parce que les *menuisiers*, aussi bien que les *charpentiers*, l'ont souvent pris pour leur patron. Les charrons mêmes l'ont plus d'une fois réclamé pour leur protecteur, car il est probable, ainsi que cela se pratique dans les petites localités, que saint Joseph, à Nazareth, ne se livrait pas à une seule spécialité ; il devait travailler le bois dans toutes ses formes et pour toutes espèces d'usages. De là vient qu'en Flandre les bateliers de l'Escaut et de la Meuse avaient fait représenter saint Joseph comme constructeur de bateaux.

3° Il fait naturellement partie de toutes les saintes familles, soit à Bethléem où l'Enfant-Dieu est couché dans la crèche, entre le bœuf et l'âne ; soit dans la fuite en Egypte ; soit à Nazareth, en diverses circonstances de la vie du Sauveur. On a découvert dans les catacombes une petite scène où la sainte famille est représentée au moment où Notre-Seigneur eut été retrouvé au temple. Les trois personnages sont placés sur la même ligne horizontale ; la sainte Vierge à droite, saint Joseph au milieu, et à gauche l'Enfant Jésus en un costume qui ressemble assez à celui des petits garçons de nos villes ; blouse ample, venant jusqu'aux genoux et resserrée par une ceinture sur la hanche. L'enfant divin, ouvrant les mains, comme le prêtre à l'autel lorsqu'il se tourne vers le peuple, semble dire à ses parents : *Ignoriez-vous donc que les œuvres de mon père me réclament* [2] ? et les parents se regardent l'un l'autre d'un air qui veut dire : *Nous ne saisissons pas le sens de ce langage.*

4° Un tableau de Carle Maratte peint saint Joseph présentant des cerises à l'Enfant Jésus ; le même, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. — François Amato l'a représenté enseignant à lire à l'Enfant divin. — Simon Vouet le peint endormi, pendant qu'un Ange lui annonce l'Incarnation du Verbe. — Philippe de Champagne représente saint Joseph conduisant l'âne qui porte la sainte Vierge et l'Enfant Jésus fuyant en Egypte, belle composition. — Nicolas Poussin, Gérard, Audran et autres ont traité le même sujet. — Le repos en Egypte a été traité par Corrège. — Une belle figure debout, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, reproduite par la sculpture, a été faite par Diepembeck. — Un autre peintre dont le nom est inconnu, a retracé saint Joseph sellant son âne et s'apprêtant à fuir en Egypte. — J.-B. Trepolo a peint sa mort, et Simon Vouet son enlèvement au ciel, etc., etc.

Saint Joseph est l'un des patrons de la Belgique, de l'Espagne, de Naples,

1. *Dévotion à saint Joseph*, 1re part., p. 25. — 2. Luc, II, 49.

de la ville de Verdun et de la Westphalie. Les missions de Chine sont également confiées à sa puissante tutèle. — Les corps de métiers qui se sont placés sous sa protection, sont ceux des charpentiers, menuisiers et charrons. — On l'invoque spécialement pour la bonne mort, parce que, disent les hymnes en son honneur : *Il s'endormit d'un doux sommeil, en présence de Jésus et de Marie*[1].

Au reste, aujourd'hui que la dévotion à saint Joseph a pris de si heureux accroissements, tous les chrétiens doivent le considérer comme leur protecteur. Mais c'est à vous surtout, vierges chrétiennes, portion privilégiée de la famille de Jésus-Christ, que nous recommandons la dévotion au glorieux Saint, à qui furent confiées et l'enfance du Sauveur et l'intégrité de la Reine des vierges. Si un rayon de soleil suffit à donner au lis sa blancheur éblouissante, qui pourra concevoir à quel degré de candeur s'éleva la pureté de saint Joseph, exposé jour et nuit durant tant d'années aux rayons du Soleil de justice et de cette Lune mystique qui emprunte de lui sa splendeur ? qui pourra dire avec quelle sollicitude saint Joseph aide dans leurs combats ceux qui, dans les tentations contre la belle vertu, recourent à lui ?

Les chefs de famille devraient constamment remettre leurs intérêts entre les mains de celui que le Seigneur a établi sur sa propre maison. Les communautés religieuses n'ont pas des motifs moins pressants que les familles séculières de se placer sous la protection de saint Joseph. Qui mieux que lui a pratiqué les conseils évangéliques ?

Non-seulement les ouvriers en bois, mais tous les artisans, devraient le choisir comme leur appui et leur ange tutélaire. Jamais il n'y eut ici-bas d'ouvrier plus saint que lui. Et si l'on savait apprendre de saint Joseph cet art précieux de travailler et de prier tout à la fois, on ferait double gain : on s'assurerait la vie temporelle et la vie éternelle,

Les instituteurs et la jeunesse agiront sagement de prendre saint Joseph pour modèle et pour guide : les maîtres apprendront de lui la prudence et le zèle ; les élèves, l'obéissance et la docilité.

Qu'ils aillent aussi à l'école de Joseph, qui le premier des hommes mérita de porter le Sauveur entre ses bras, les ministres de la sainte Eglise appelés à toucher si souvent le corps de Jésus-Christ.

« Je veux », dit le Sauveur dans une apparition à sainte Marguerite de Cortone, « que chaque jour vous témoigniez, par un tribut de louanges, votre respectueuse dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie et envers saint Joseph, mon père nourricier[2] » : cette recommandation s'adresse à tous les chrétiens.

Pourrions-nous mieux terminer que par ces paroles de sainte Thérèse, bien connue par sa dévotion envers saint Joseph : « Je choisis le glorieux saint Joseph pour mon patron, et me recommande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir rien demandé à Dieu par son intercession que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué sans faire des progrès notables dans la vertu. Son crédit auprès de Dieu est d'une merveilleuse efficacité pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance ».

1. Et inter ipsos jubilans
Dulci sopore solvitur
Hymne *Quicumque*.

2. Cf. *AA. SS.*, au 22 février.

CULTE DE SAINT JOSEPH.

Pourquoi, se demandera-t-on peut-être, ce grand Saint, élevé par le Saint-Esprit à de si hautes destinées, n'a-t-il pas reçu dans la société chrétienne, dès les premiers jours de l'Eglise, tous les honneurs qui lui semblent dus à tant de titres? Il n'est pas impossible sans doute de soulever ici un coin du voile qui a dérobé si longtemps aux yeux la vue claire des desseins providentiels. Sous certains rapports, il en est du culte de saint Joseph comme de celui de la Sainte Vierge. A cause des idées peu élevées des hommes à la première époque de la prédication évangélique, où les honneurs divins étaient prostitués à une foule d'infâmes idoles, la Providence voulut que les honneurs légitimement dus à Marie et à Joseph restassent suspendus quelque temps. Cette abstention pourtant ne devait pas durer toujours. La conscience chrétienne éclairée allait enfin recourir à nos protecteurs naturels et les plus puissants auprès de Jésus-Christ. La prudence devait faire place à la piété parfaitement réglée des chrétiens.

L'Eglise grecque paraît avoir rendu la première un culte public à saint Joseph, d'une manière générale cependant et assez peu définie. Le dimanche qui précède Noël elle célébrait la fête des ancêtres de Jésus-Christ et des justes de l'ancienne loi. Entre les uns et les autres saint Joseph, *nourricier du Sauveur*, occupe la place principale. Le texte suivant d'Eusèbe, évêque de Césarée, que l'on regarde comme une abréviation du martyrologe primitif de saint Jérôme, peut être considéré comme l'écho de la croyance générale. « A Bethléem », dit-il, « fête ou mémoire de saint Joseph, nourricier du Seigneur ». *In Bethleem sancti Joseph nutritoris Domini.*

Le 20 juillet, les Orientaux, dès la plus haute antiquité, font une fête de saint Joseph; mais les Bollandistes pensent avec raison qu'il s'agit de la fête de saint Joseph Barsabbas ou le Juste, quoiqu'ils placent à cette date la mort de l'époux de la Sainte Vierge d'après des traditions incertaines.

Chez les Latins, le nom de saint Joseph a été inséré dans les martyrologes les plus anciens après ceux d'Usuard et d'Adon. De bonne heure sa fête fut fixée au 19 mars. Les Carmes, disent les plus célèbres hagiographes, se sont spécialement distingués par leur dévotion envers saint Joseph, laquelle prit des accroissements en Occident, surtout à la suite des croisades. Les Franciscains et les Dominicains la répandirent à l'envi de tous côtés par leurs pieuses prédications, ne séparant pas les hommages dus à ce grand Patriarche de ceux que les chrétiens fervents doivent rendre à Marie, Mère de Dieu. Vers le milieu du XIIIe siècle, Albert le Grand, de l'Ordre de Saint-Dominique, prononça un panégyrique de saint Joseph, resté célèbre, où respirent les sentiments de la plus tendre piété. Plus tard, Jean Gerson et Pierre d'Ailly prononcèrent sur le même sujet des discours qui eurent un retentissement considérable et exercèrent une grande influence. Enfin, Sixte IV, qui avait embrassé la règle des Cordeliers, pape de 1471 à 1484, institua ou renouvela dans le bréviaire la fête de saint Joseph. Le bréviaire romain de 1490 ne porte cette fête que du degré simple ; celui du pape Innocent VIII l'indique comme étant double. Dès le commencement du XVe siècle, plusieurs églises de France avaient adopté cette fête et la célébraient avec solennité. L'Allemagne ne tarda pas à imiter cet exemple. Le cardinal Ximenès l'introduisit dans son église de Tolède. Pie V, en réformant le bréviaire romain après le concile de Trente, régla que l'office de saint Joseph serait des Confesseurs non Pontifes, avec les leçons du second nocturne tirées de saint Bernard [1], comme nous le récitons aujourd'hui. En 1621, Grégoire XV rendit cette fête de précepte ; en 1642, Urbain VIII renouvela cette obligation ; mais cette loi n'a jamais été en vigueur en France. De nos jours il s'est manifesté dans l'Eglise un mouvement remarquable de piété et de zèle pour l'accroissement du culte de saint Joseph. D'après des instances nombreuses et réitérées de la part des fidèles de tous les pays, beaucoup d'évêques et de théologiens, réunis à Rome pour le concile du Vatican, demandèrent au souverain Pontife que saint Joseph fût déclaré Patron de l'Eglise universelle, et que sa fête fût élevée au degré de double de première classe. Pie IX accorda solennellement l'une et l'autre demande par un décret de la Congrégation des Rites en date du 8 décembre 1870.

Outre cette fête du 19 mars, il en est deux autres qui sont également chères aux fidèles : la fête du Patronage de saint Joseph, fixée au troisième dimanche après la Pentecôte [2] par la Congrégation des Rites, en 1680, et la fête des Fiançailles ou du Mariage de saint Joseph, dont l'origine est ainsi racontée par Benoît XIV dans son *Traité des Fêtes*. Un chanoine de Chartres, mort au XVe siècle, demanda par son testament que le Chapitre, le jour anniversaire de son décès, fît une mémoire solennelle de saint Joseph, sachant que les honneurs rendus à ce grand Saint tournent à la gloire de la Bienheureuse Vierge; Jean Gerson, docteur et chancelier de l'Université de Paris, connu par sa dévotion particulière envers saint Joseph, proposa d'accomplir les intentions du chanoine défunt par l'institution de la fête des Fiançailles ou du Mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph ; en même temps il en composa l'office [3]. Cette fête ne paraît pas avoir été célébrée alors

1. Homil. super *Missus est.*

2. Les leçons du second Nocturne sont de saint Bernardin de Sienne.

3. Cet office a été imprimé dans ses œuvres, t. IV de l'édit. d'Anvers de 1706, p. 731.

en dehors de l'église de Chartres ou des pays voisins. Au XVIe siècle, Paul III permit, par une concession spéciale, aux Frères Mineurs et aux sœurs du même Ordre, de célébrer une fête sous le même titre [1]. Pierre Dore, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en composa l'office, qui fut approuvé par le souverain Pontife. Enfin Benoît XIII, par un indult du 22 août 1725, permit à toutes les églises des Etats ecclésiastiques et à quelques autres de réciter cet office sous le rit double majeur, avec une mémoire spéciale de saint Joseph. N'omettons pas d'ajouter que le nom de saint Joseph est invoqué dans les litanies de tous les Saints approuvées par l'Eglise.

Il serait trop long de faire ici mention des nombreuses confréries érigées en l'honneur de saint Joseph. Au 19 mars, les Bollandistes en parlent assez longuement. Ils nous ont conservé également d'assez amples détails sur les faveurs obtenues de Dieu grâce à son intercession.

Depuis l'époque où le pape Clément X éleva la fête de saint Joseph au rang des grandes solennités et lui donna un office propre, la dévotion des fidèles prit un accroissement extraordinaire. Rome lui dédia des églises et créa des confréries sous son patronage ; tous les pays de l'Italie voulurent imiter la Ville éternelle. La première confrérie paraît avoir été celle de Saint-Joseph-aux-Prisons, dont parle Octave Pancirolo, fondée, en 1539, par tous les ouvriers romains qui travaillent le bois [2].

Pour refaire cette vie de saint Joseph, nous avons abrégé la remarquable histoire du dernier et du plus glorieux des patriarches, par M. l'abbé J. J. Bourassé, chanoine de l'église métropolitaine de Tours, in-8°, 1872.

LA BIENHEUREUSE SYBILLINE DE PAVIE

ET LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE MÉTOLA,

DEUX PAUVRES AVEUGLES DU XIVe SIÈCLE

Oui, dans ma chair, je verrai mon Sauveur. Cette espérance repose dans mon cœur. *Job*, XIX, 26.

En 1287, et peut-être le même jour et à la même heure, Dieu appela à la vie parfaite des religieuses du Tiers Ordre de Saint-Dominique deux âmes d'une admirable beauté, et tellement semblables, que l'on a peine à les distinguer l'une de l'autre. A toutes deux il imposa la même mission, et les favorisa des mêmes dons ; seulement, il assigna à l'une une épreuve plus douloureuse et plus courte, tandis que si celle de l'autre fut moins amère, elle fut plus durable. Mais il les marqua toutes deux de sa croix, et les envoya en ce monde, afin de témoigner aux yeux des hommes, des soins pieux que notre Père céleste prend des malheureux.

L'une naquit dans la haute Italie, sur les bords riants de Tessin ; l'autre s'arrêta un moment aux cimes des Apennins, puis descendit aux humbles collines du Tibre. Enfin, après avoir toutes deux accompli la mission qui leur avait été confiée, elles se rejoignirent dans les splendeurs éternelles, pour ne plus se séparer jamais. Ce sont la bienheureuse Marguerite de Castello et la bienheureuse Sybilline de Pavie, toutes deux aveugles et toutes deux éclairées de la lumière de cette science céleste qui révèle ses merveilles aux humbles et à ceux qui ont le cœur pur.

Sur la cime la plus élevée des Apennins, là où elles séparent l'Ombrie des Marches et de la Toscane, non loin de la ville qui vit naître le roi de la peinture, sont encore aujourd'hui les ruines d'anciens châteaux détruits

1. L'office fut le même que celui de la Nativité de la sainte Vierge, en remplaçant le mot *Nativitatis* par celui de *Desponsationis*, jusqu'à ce qu'un nouvel office fût composé et approuvé.

2. Patrignani, *Dévotion à saint Joseph*, 1re partie, p. 105.

par le temps et la main des hommes. L'un d'eux était celui de la Métola, pays de Marguerite. En sortant du sein maternel, elle ne fit qu'entrer dans une prison plus vaste, et éprouva bientôt ce que la vie a de plus amer : la cécité, la pauvreté et la barbarie de ses parents qui, au lieu d'être émus de compassion en la voyant livrée à tant de maux, formèrent le dessein cruel de l'abandonner si elle ne recouvrait pas la vue. Ce qui parut un affreux malheur, n'arriva cependant que par un pieux conseil de la Providence, pour la soustraire à la cruauté de parents qui lui eussent fait endurer un trop long et trop constant supplice.

Il arriva donc qu'en 1292, alors que Marguerite avait cinq ans, le P. Jacques, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, selon l'usage du temps, exprimait par la sculpture les grandes vérités, en rendant sensibles ses pieuses contemplations, vint à mourir à Castello. On racontait des choses merveilleuses, on parlait de guérisons et autres grâces obtenues par son intercession. Les parents de Marguerite, l'ayant appris, conduisirent leur petite fille au sépulcre du bienheureux, et supplièrent Dieu de vouloir bien, par les mérites de son fidèle serviteur, ouvrir ses yeux, comme il avait lui-même ouvert ceux de l'aveugle-né, dont l'admirable guérison se trouve relatée dans l'Evangile. La prière de ces cœurs méchants ne monta point aux pieds de l'Eternel comme un encens d'agréable odeur, mais plutôt comme une vapeur nauséabonde qu'il repoussa ; Dieu voulait être glorifié par les douleurs de sa servante bien-aimée, qu'il gardait sous les ailes de son infinie bonté. Déçus de toute espérance, au lieu de s'humilier en adorant les sages décisions du Seigneur, les parents de Marguerite s'attristèrent davantage, et la laissèrent au pied des autels, seule et privée de tout secours; ils regagnèrent leur montagne en toute hâte, sans plus se soucier de leur fille.

Marguerite étant demeurée quelque temps sans entendre les chères voix de son père et de sa mère, se mit à sangloter, avançant ses petites mains pour chercher les bras maternels, et appelant ses cruels parents par des cris déchirants. Les échos du temple furent frappés de ces lamentations bien longtemps avant que personne ne s'aperçût qu'elle était là, tâtonnant sur le sol. Enfin, une dame de la ville, nommée Grigia, pressentant un affreux malheur, la releva, la pressa sur sa poitrine, l'emmena chez elle, et du consentement de son mari, se proposa de lui servir de mère.

Sous ce toit hospitalier, la pauvre enfant trouva des soins affectueux qu'elle eût vainement cherchés dans sa famille ; car, bien que sa pieuse protectrice fût mère de plusieurs enfants, son généreux cœur suffisait à tous et les embrassait tous dans une égale charité. Le développement de la raison, si long d'habitude chez les aveugles, fut admirable en Marguerite, à ce point qu'elle semblait recevoir d'un souffle céleste la vie et l'accroissement. Il est vrai que chez les infortunés affligés de son infirmité, la raison se fortifie merveilleusement, parce que, étant recueillie et concentrée dans un petit cercle d'idées, elle les grave profondément en elle-même et les conserve de façon à ce qu'elles ne puissent plus s'effacer. L'imagination, qui trouble plus souvent la raison qu'elle ne la sert, ne peuple point leur esprit de vains fantômes qu'on a tant de peine ensuite à séparer de la réalité. Dans le siècle dernier, nous en avons vu un remarquable exemple en Nicolas Sanderson, Anglais, qui perdit la vue à peine âgé d'un an, de sorte qu'il n'avait conservé aucun souvenir de la lumière et des couleurs. Malgré cela, par la seule force de son génie, il acquit une science parfaite dans les mathématiques qu'il professa publiquement à l'Université de Cambridge, stupéfaite d'entendre un aveugle démontrer les savantes théories de Newton

sur la lumière et les couleurs, et cela avec une telle lucidité et une si grande profondeur de pensées, que, sur cette science, il n'avait à redouter aucun rival [1].

Mais revenons à notre aveugle de Métola. Elle fit bientôt preuve d'un esprit vif et pénétrant, d'une mémoire heureuse et fidèle ; elle apprit en peu de temps les cent cinquante psaumes de David, qui lui inspirèrent plus tard de belles réflexions, et qu'elle récita chaque jour pour entretenir sa piété. Ce développement précoce ne lui fit que mieux sentir son malheur vraiment incomparable. Pauvre jeune fille privée de la vue, misérablement délaissée par sa famille, seule et sans ressources, que serait-elle devenue, si sa mère d'adoption lui avait fait tout à coup défaut? Pour nous, nous aimons à penser que souvent elle gémissait sur son sort devant Dieu, et lui adressait en soupirant ces paroles de Job [2] : « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous tirée du sein maternel? Il eût été mieux pour moi de mourir avant qu'aucun homme ne m'eût vue, et d'avoir passé, comme n'ayant jamais vécu, du sein de ma mère à un tombeau ».

Elle disait encore : « Seigneur, je vous en supplie, faites que je ne sombre point dans la tempête qui gronde autour de moi ; faites plutôt qu'il me soit donné de m'écrier dans la joie de mon cœur : Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a recueillie et abritée [3] ».

Dieu voulut éprouver Marguerite et la purifier par de nouvelles douleurs, afin que se défiant d'elle et des autres, elle s'abandonnât entièrement entre ses bras. Il est des âmes faibles et lâches, que la moindre peine trouble et abat, de telle sorte qu'elles tombent dans la boue comme des fleurs secouées par la tempête ; il en est d'autres d'une trempe si vigoureuse que les tribulations ne servent qu'à accroître leur force. La noblesse et la beauté de ces âmes d'élite ne se révèle jamais mieux que lorsque, renfermées dans la citadelle des consolations religieuses, elles portent un courageux défi à tout ce que la vie a de plus amer, à tout ce que la mort a de plus effrayant.

L'on parla bientôt dans la ville de cette pauvre aveugle, de son intelligence, et chacun voulait la voir et l'entendre, l'estimant plutôt un ange du ciel qu'une créature mortelle. Ce désir vint à certaines religieuses ; mais la piété qui, dans les âmes bien nées, est un feu céleste qui les enflamme d'une ardente charité, n'est pour les âmes basses qu'un manteau dont elles recouvrent des désirs d'avarice et d'ambition, ou, tout au moins, la distraction d'une coupable oisiveté qui excite d'envieux et malveillants rapports. Ces religieuses vinrent donc trouver Grigia, et la prièrent de vouloir bien leur confier l'aveugle de Métola, qu'elles considéreraient comme leur fille, et à qui elles enseigneraient la religion et toutes choses. Cette pieuse dame, trompée par les visages menteurs et les paroles mielleuses de ces hypocrites, leur abandonna Marguerite qui, craignant d'être une charge trop lourde à la famille si nombreuse de sa bienfaitrice, et se figurant trouver des maîtresses savantes et affectueuses, fut elle-même satisfaite de cet arrangement. Mais les choses furent toutes différentes de ce qu'elle se les était figurées, et peu à peu, ces méchantes femmes se détachèrent d'elle, au point d'en arri-

1. Il mourut en 1737. Cet illustre infortuné vécut dans une ignorance profonde de Dieu. Il fut impossible de l'amener, par voie de raisonnement, à admettre l'existence d'un Etre suprême, Créateur, Conservateur de toutes choses. Aussi sa vie fut-elle très-dissolue. Quelques instants avant de mourir, entendant dire que Newton et Clarke avaient reconnu et adoré Dieu, il s'écria : *Dieu de Newton et de Clarke, aie pitié de moi!*

2. Chap. II. — 3. Ps. XXVI, 18.

ver à la haïr. Elles la soumirent aux plus durs et plus outrageux traitements, jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter sa vue, elles la chassèrent impitoyablement. L'infortunée revint donc implorer la charité de sa mère adoptive, qui la recueillit et l'aima comme par le passé et ne consentit plus jamais à se séparer d'elle.

Dans ce temps où, abreuvée de larmes, elle gémissait sans consolation, aux pieds du Sauveur, il s'élevait des rives du Tessin un gémissement tellement semblable, qu'on eût dit l'écho fidèle de la voix de Marguerite représentée à cet endroit où se renouvelait le même sacrifice. Cette voix lamentable était celle d'une autre malheureuse aveugle orpheline et abandonnée. Née à Pavie la même année que Marguerite, elle trouva dans son père Humbert Biscossi et dans sa mère Honorée de Vezzy des instituteurs attentifs et affectueux qui, s'ils n'étaient point pourvus des biens de la fortune, étaient du moins riches de cette douce bonté de cœur qui console la vie mieux que ne pourraient le faire les richesses, une naissance illustre et de nombreuses et puissantes protections. Quand Sybilline entra dans la vie, il lui sembla donc que la terre et le ciel lui souriaient, puisque dans les caresses de ses parents, elle pouvait entrevoir à son gré le ciel serein, les champs fertiles de la Lombardie, les murailles et les tours, les anciens temples et les somptueux palais de son illustre ville, et se faire un trésor de nobles idées et de chers souvenirs capables de féconder sa raison, et de lui mettre la joie au cœur. A mesure qu'elle avançait en âge, son âme s'ouvrait à l'espérance, et elle s'abandonnait avec confiance à cet avenir lointain et indéfini qui apparaît à la jeunesse comme un jour de printemps. Temps heureux, dans lequel l'imagination s'en va tissant des rêves dorés et des illusions toujours nouvelles, qui s'évanouissent ensuite au fur et à mesure que la vie s'avance et que l'on aperçoit le soir dans le lointain. Mais dans un instant, cette courte aurore de Sybilline se changea en une nuit sombre, menaçante et terrible, de même qu'une tempête imprévue dérobe la lumière du jour au voyageur et le plonge inopinément dans les ténèbres et les terreurs. Elle perdit d'abord son père et sa mère, et se trouva sans amis, pauvre et abandonnée; puis, un mal subit et cruel lui attaqua la vue qu'elle perdit totalement vers l'âge de douze ans. Il est impossible de décrire la douleur et l'effroi de cette malheureuse enfant, en se sentant ainsi privée de tout secours à un âge si tendre encore, et déshéritée en même temps du spectacle enchanteur de cette nature qu'elle avait tant admirée dans son enfance. Mais ce qui lui était le plus douloureux, et elle s'en plaignait souvent, c'était de ne pouvoir s'aider en rien, et de se voir dans la nécessité de trouver sa vie morceau par morceau, quand encore les aumônes ne lui manquaient pas, ce qui arrivait quelquefois ; il n'était pas rare non plus qu'on les lui fît payer par des reproches et des humiliations. Cependant, Dieu qui n'abandonne jamais celui qui se confie en lui, inspira aux Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique, connues à Pavie pour leur piété, de se charger de cette infortunée. Elles l'agrégèrent donc à leur association, lui prodiguèrent tous les soins que réclamait son état, et s'entendirent surtout à l'affermir dans la piété, afin qu'elle pût puiser dans la religion la force qui lui était nécessaire pour supporter l'épreuve si difficile que Dieu lui avait envoyée. Puis, elles l'instruisirent de la nature des offices et des parties de l'oraison vocale et mentale, et lui rendirent familiers et les pieuses méditations de saint Bernard, et les soliloques de saint Augustin, si doux, si tendres, et qui, après les livres divinement inspirés, n'ont rien qui leur soit supérieur. La pauvre enfant y puisa un nouveau courage, et il lui sembla

que le poids de ses maux s'était allégé. Mais elle n'avait point perdu l'espoir de recouvrer la vue un jour, et se confiait pour l'obtenir dans l'intercession de son père saint Dominique. Elle jeûna et pria à cette intention durant plusieurs mois. Sa foi était si vive, qu'elle était convaincue que ses vœux seraient exaucés le jour même de la fête de son saint protecteur, c'est-à-dire le 4 août. Le jour solennel étant donc arrivé, Sybilline se leva de très-grand matin, et se mit à prier en attendant l'effet si ardemment désiré. Elle pria et pleura longtemps, et ses yeux ne s'ouvrirent point; puis, pensant qu'elle obtiendrait cette grâce vers midi, elle redoubla ses prières, ses pleurs et ses gémissements de façon à toucher les âmes les plus dures : tout fut inutile. Cependant elle ne se découragea pas, et continua ainsi jusqu'au soir, cherchant en vain, de ses pupilles éteintes, à découvrir cette lumière tant souhaitée : mais ses ténèbres étaient aussi profondes. Alors, vaincue par la douleur, elle se mit avec une naïveté enfantine à adresser ces reproches à son bienheureux intercesseur : « C'est donc ainsi, Père sans entrailles, que tu peux rejeter l'humble et confiante prière, je ne veux plus dire de ta fille, mais de ta misérable servante ! Tu n'as nulle pitié de moi, pauvre infortunée tombée dans un abîme de maux, errante dans les ombres d'une nuit perpétuelle, et pour qui la vie n'est pas un don, mais le plus cruel supplice. De qui donc auras-tu compassion, si ce n'est de moi? Puisque tu ne te soucies pas autrement de ma vie, alors, rends-moi mes larmes, mes peines, mes veilles, mon anxieuse inquiétude et ma longue et inutile attente, afin que je puisse les offrir à un autre protecteur ou plus puissant ou plus compatissant que toi ». La pieuse légende raconte qu'elle continua ainsi à pleurer et à se plaindre comme si le Saint eût été présent, jusqu'à ce que, saisie par la main et comme soulevée de terre, elle fut conduite en esprit en présence de lieux tellement horribles, que son cœur en fut accablé de douleur et de tristesse, au point que ses ténèbres lui parurent désirables. Ayant prié le Saint de faire cesser un aussi affreux spectacle, il la consola en lui faisant contempler des lieux d'une beauté si nouvelle et si merveilleuse, qu'elle ne pouvait se rassasier de les admirer ; il lui semblait avoir quitté la terre pour les joies de la Jérusalem céleste. Alors, par d'affectueuses paroles, saint Dominique l'engagea à supporter la cruelle épreuve de sa cécité, que Dieu lui envoyait afin de lui cacher la vue des choses grossières et fugitives du monde, et lui rendre ainsi plus aisée la conquête de ces lieux ravissants qu'elle venait d'entrevoir ; du reste, l'horreur de cette nuit pénible ne devait guère durer, et bientôt lui apparaîtrait le soleil d'un jour resplendissant et heureux qui n'aurait point de soir, et dans lequel elle jouirait de la récompense promise à ceux qui souffrent avec résignation. Alors, la vision disparut. Sybilline remercia Dieu des salutaires réprimandes qu'il lui avait faites par le ministère de son fidèle serviteur, et se soumit à porter sa croix tout le temps qu'il plairait à Dieu, puisque cela était nécessaire à son salut, et elle la porta en effet pendant soixante-huit ans avec un courage tel qu'elle semblait un miracle de force.

Tandis que Sybilline revêtait à Pavie les livrées dominicaines, Marguerite, en dépit de la douloureuse expérience qu'elle avait faite à Castello de l'hypocrisie de ces religieuses qui l'avaient si cruellement trompée, voulut s'associer aux Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique, dites vulgairement *Sœurs en Manteaux* ou *de la Pénitence*. Celles-ci l'aimèrent sincèrement et lui furent toujours des sœurs dévouées. Ainsi le saint Patriarche reçut en même temps au nombre de ses filles ces deux pauvres orphelines aveugles et abandonnées, qui furent les prémices les plus dignes que le Tiers Ordre

offrit à son Fondateur. L'une et l'autre, en s'associant à la Congrégation Dominicaine de la Pénitence, étaient par ce titre seul instruites de la vie à laquelle elles se consacraient. En effet, le saint Fondateur avait organisé le Tiers Ordre comme une milice spirituelle, qui devait combattre les combats du Seigneur avec les armes de la prière et de la mortification, sans qu'il fallût pour cela rompre ou relâcher les liens naturels de la famille, montrant ainsi de plus près au monde ces perfections sublimes qui semblent le partage exclusif de ceux qui vivent retirés dans les cloîtres. La vie de ces deux anges fut tellement austère, que l'on trouve à peine l'exemple d'un aussi long et si volontaire martyre chez quelques grands pécheurs convertis, qui veulent venger sur eux-mêmes une vie passée dans la fange du vice et les atrocités du crime. Elles avaient cependant passé leur jeunesse dans l'innocence et la pratique des vertus chrétiennes. Etrangères aux folles et tumultueuses joies du monde, privées de toutes consolations humaines, isolées au milieu de la foule, inconnues ou méprisées, elles souffraient d'un supplice que tous estiment le plus affreux que l'homme puisse endurer. Les biographes donnent sur les mortifications de Marguerite des détails qui font frissonner. A l'exemple de son saint Fondateur, trois fois par nuit elle macérait son corps délicat par des disciplines données avec si peu de ménagement, que l'on trouva après sa mort les chairs de son dos meurtries, déchirées et ulcérées. Elle joignait à la flagellation des jeûnes presque quotidiens, souvent même au pain et à l'eau, et la fatigue d'oraisons et de gémissements continuels ; ce qui faisait de sa vie une sorte de miracle. Mais tout en étant dure et impitoyable pour elle-même, elle était douce et remplie de tendresse pour les autres. Elle prenait un soin attentif de tous les malheureux, était émue de leurs maux, les consolait avec bonté, les instruisait et les réprimandait s'ils étaient égarés, ne dédaignant pas de visiter les malfaiteurs dans les prisons publiques pour tenter de les ramener dans la voie de la vertu, avec cette puissante parole qui sort si naturellement d'un cœur rempli d'amour pour Dieu et pour les hommes.

Sybilline surpassa de beaucoup sa compagne dans les austérités de la pénitence. Durant trois ans, elle fut avec les Sœurs du Tiers Ordre assidue aux sermons, aux prières et autres pieux exercices qu'on avait coutume de faire à l'église des Dominicains, et sa mémoire accueillait avec avidité et conservait fidèlement pour en faire le sujet de ses méditations, tout ce qu'elle entendait enseigner sur la parole évangélique. Elle demeurait avec une autre sœur de son Ordre dans un étroit et misérable réduit, je dirai presque un antre ou un sépulcre, qui, étant très-près de l'église des Pères, lui permettait de recevoir de leurs mains le pain eucharistique. Un auteur qui les connut toutes deux, dirigea leur conscience et nous en a laissé une courte et fidèle histoire, dit que toute leur vie elles s'adonnèrent à des mortifications tellement extraordinaires qu'elles sont plutôt bonnes à admirer qu'à imiter. Chaque soir, pour s'unir à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et boire pour ainsi dire au calice de ses douleurs, Sybilline se flagellait le corps de manière à se déchirer les chairs et à répandre son sang avec une si grande abondance, que l'hiver il arrivait quelquefois que ce sang, amassé autour de ses genoux appuyés sur le sol, se congelait de façon à la maintenir collée à terre, si bien qu'elle ne pouvait plus se relever qu'en y appuyant fortement les mains. Durant l'hiver, très-rude en Lombardie, elle ne se servait point de feu et se couvrait à peine ; aussi ses mains enflaient et s'ulcéraient de telle sorte, qu'en rompant le pain dur qui la nourrissait, elle le souillait de sang et de pus. Puis, lorsque accablée par le jeûne,

les macérations, les oraisons et les pleurs continuels, elle était contrainte de prendre quelque repos, elle s'endormait un instant sur une planche nue. La compagne de son martyre, ne pouvant supporter un tel genre de vie, mourut au bout de trois ans, et Sybilline, par une sorte de miracle, vécut seule dans cette espèce de prison et parvint même à un âge avancé. Quand elle crut avoir vaincu la rébellion des sens et s'être assuré le paisible empire de la raison, elle modéra un peu ses austérités, et jouit par anticipation des fruits de la victoire ; et, comme elle pensait qu'elle avait pu outrepasser les rigueurs de la pénitence, elle conseillait aux Sœurs qui venaient la visiter, d'être moins dures pour la chair et plus sévères pour l'esprit, ce qui est une victoire infiniment plus belle et plus difficile. Songez à ce que devait être le caractère de cette femme, à qui ne suffit point le martyre de la cécité, qui voulut y joindre celui de la solitude, presque aussi pénible, et qui, aux ténèbres et à l'isolement, ajoute encore les rigueurs volontaires d'une douloureuse pénitence. Et quand un seul de ces supplices enduré pendant quelque temps eût suffi pour éprouver la vertu d'un homme très-fort, elle, elle les supporta tous pendant plus de soixante ans.

Mais pour souffrir ce triple martyre, il fallait une grande abondance de consolations célestes ; ainsi, nos deux pauvres aveugles dominicaines les demandaient-elles constamment par les prières et par les larmes (voir les *Soliloques de saint Augustin)*. Les autres se récréent du gai spectacle de la science créatrice ; ils jouissent de l'éclatante splendeur du soleil, de l'azur du firmament, des douces mélancolies de la nuit, de la fraîcheur des prairies, du murmure des eaux, du courant des rivières, du calme des lacs, de l'agitation des mers ; et ce qui est plus désirable encore, leurs yeux s'enivrent du regard affectueux et du sourire bienveillant de ceux qui leur sont chers, qui communique au cœur ce rayon divin de l'amour : que tout cela nous soit enlevé à nous, pauvres aveugles, pourvu qu'il nous soit donné de te contempler, Seigneur, toi qui es le soleil de justice.

Cette lumière, si longtemps invoquée et attendue, rayonna éternelle et splendide, les environnant de toute part, et les introduisant dans les secrètes demeures de la science céleste. Elles virent les mystères de Dieu, de nouveaux cieux, de nouvelles terres ; les merveilles de l'amour, les triomphes de la foi, les saintes joies des esprits immortels, chantant des hymnes à Jéhovah. Leur âme, purifiée par les larmes et lavée du sang de l'Agneau sans tache, put lire dans le livre de vie des choses mystérieuses et surprenantes qu'aucun langage humain ne saurait exprimer. Ainsi remplies et comme enivrées d'amour, on les entendit développer des doctrines et prophétiser l'avenir. A la bienheureuse Marguerite furent dévoilés les mystères de la vie de Jésus-Christ, et à la bienheureuse Sybilline ceux de sa douloureuse Passion. Des scènes de joie ou de deuil se présentaient sans cesse à leur esprit, et ces visions étaient suivies de réflexions qu'il ne nous est pas possible de rendre. La première méditait jour et nuit les mystères de l'amour du Verbe fait chair, et approfondissait cet abîme de charité qui lui fit revêtir notre dépouille mortelle, afin de nous racheter d'un terrible esclavage. Elle ne pouvait se séparer de la grotte de Bethléem ; et il lui semblait être mêlée aux bergers, et confondre sa voix avec celles de ces pauvres gens qui bénissaient Dieu pour avoir régénéré l'humanité déchue. La seconde, montant au Calvaire, serrait amoureusement la croix, et pleurait en pensant aux ineffables douleurs de Jésus qui répandit tout son sang, s'offrant en holocauste à son Père afin d'expier nos péchés. L'une tressaillait de joie, l'autre d'amertume ; et aimant et pleurant, toutes deux s'immolaient dans

un semblable sacrifice. L'amour, cette puissance merveilleuse, par un artifice divin, grava, imprima dans le cœur de Marguerite, la scène de ses pieuses contemplations. La souffrance donna à Sybilline la couronne d'épines et les fouets, aussi porta-t-elle dans ses membres de vierge les marques cruelles de la passion de son divin Epoux. L'amour, plus puissant que la douleur, consomma en peu de temps les forces de Marguerite, qui, à peine à sa trentième année, s'envola vers la céleste patrie, hâtant de ses désirs l'arrivée de la compagne de son martyre (1320). Sybilline, gémissante et solitaire, vécut encore de longues années dans sa prison ; enfin, après avoir été pour le ciel et la terre un sublime spectacle, le 19 mars 1367, déjà octogénaire, elle alla rejoindre sa compagne d'infortune dans le sein de la lumière incréée et dans l'éternel amour.

Puisse l'exemple de ces deux chères aveugles apporter quelque courage aux malheureux éprouvés par une tribulation aussi amère ; que cette source de consolations célestes, à laquelle burent si largement ces infortunées, soit ouverte pour tous, et que ces eaux s'en échappent abondantes et continuelles pour rafraîchir les cœurs humbles et purs, selon qu'il est écrit : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

On représente la bienheureuse Marguerite avec trois petites pierres à la main, parce que, après sa mort, on trouva dans son cœur trois petits cailloux sculptés qui portaient l'image de Notre-Seigneur adoré, dans la crèche, par Joseph et Marie.

Nous avons emprunté ce récit au Père Marchèse, traducteur de l'*Année dominicaine*. L'auteur italien l'a fait précéder d'une dissertation dans laquelle il examine la question de savoir qui sont les plus malheureux des aveugles-nés ou des sourds-muets : il trouve les premiers plus à plaindre que les seconds, comparant leur âme aux terres australes, ensevelies dans des glaces et des ténèbres éternelles. Si l'éducation s'efforce de répandre la vérité sur ce sol stérile et froid, la meilleure volonté ne peut parvenir à réchauffer et mûrir cette semence. « A mon avis », ajoute le Père Marchèse, « il est bien difficile de concevoir comment un aveugle-né peut parvenir à la connaissance de la vérité. — Cf. *Année dominicaine*, t. v, p. 265 et suiv., 309 et suiv.— Les Bollandistes donnent la vie de sainte Marguerite le 18 avril, et celle de sainte Sybilline le 19 mars.

SAINT LÉONCE, ÉVÊQUE DE SAINTES (640).

Saint Léonce, né vers le milieu du VIe siècle, commença à gouverner l'église de Saintes vers l'an 596. On lui accorda un fonds inépuisable de science et de piété. Il succéda à saint Pallais. Un des actes les plus saillants de cet épiscopat fut la réception généreuse et empressée faite par saint Léonce à saint Macoux ou Malo, évêque d'Aleth, en Bretagne, qui, fuyant les rives inhospitalières de l'Armorique, était venu se réfugier dans le territoire des Santons. Léonce lui offrit une maison rapprochée de la ville, avec des revenus suffisants pour la fondation d'une petite communauté.

On rapporte que, sous ce pontificat, l'île de Ré, couverte de bois, n'offrait d'asile qu'aux pêcheurs ou navigateurs battus par la tempête. Dès le VIe siècle, on voyait, au lieu dit encore aujourd'hui *Sainte-Marie*, une chapelle dédiée à la Vierge, qui était en grande vénération dans la Saintonge et l'Aunis. On y venait en pèlerinage de tous les points d'alentour. Vers le IXe siècle, ce pieux édifice, ainsi que la maladrerie qui en dépendait, furent renversés par les Normands.

C'est encore du temps de l'évêque Léonce que saint Amand choisit cette île pour s'y livrer à la contemplation des choses divines.

En 625, un concile se réunit à Reims. Plus de quarante évêques des Gaules s'y trouvèrent, et avec eux saint Léonce. Il termina sa sainte vie le 19 mars 640 : son corps fut inhumé à côté du tombeau de saint Eutrope, qui était dès lors placé dans la crypte, au lieu même où il se voit encore de nos jours. La fête du saint pontife Léonce se célèbre chaque année le 22 ou le 19 mars, ou bien le 22 novembre. Quant à ses reliques, on présume qu'elles reposent encore dans un pilier de la crypte, non loin de celles de saint Eutrope.

Biographie Saintongeaise, par P. D. Rainguet, 18..

SAINT LANDOALD,

MISSIONNAIRE DES PAYS-BAS, COMPAGNON DE SAINT AMAND (666).

Saint Amand, s'étant démis de son évêché de Maëstricht entre les mains de saint Remacle, pour reprendre sa première vocation, qui était celle des missionnaires évangéliques parmi les peuples fidèles et infidèles de diverses provinces, en qualité d'évêque apostolique, alla à Rome faire approuver au pape saint Martin le dessein qu'il avait de travailler comme auparavant à la conversion des païens, sans s'attacher à aucun diocèse. Ce saint Pape ne se contenta pas de le recevoir favorablement et d'approuver sa conduite ; il choisit encore, comme il l'en avait prié, d'excellents ouvriers dans Rome, pour aller avec lui travailler à cette ample moisson de l'Evangile que le Seigneur se préparait dans le pays où il devait l'envoyer. Le principal des coopérateurs associés à saint Amand, fut saint Landoald, prêtre de l'église de Rome, originaire d'une famille des Lombards, considéré pour son éminente vertu. Il crut entendre la voix de Dieu qui l'appelait par l'organe du vicaire de Jésus-Christ; et, tout brûlant de l'amour qu'il lui inspira pour le salut des peuples, il quitta sans délibération son pays et les habitudes qu'il y avait, pour se mettre en la compagnie de saint Amand avec le diacre saint Amance, et quelques autres personnes de piété que saint Martin y joignit : sainte Vinciane, sainte Adeltrude, saint Julien et sept autres personnes, tant hommes que femmes. Ils partirent de Rome à la nouvelle que saint Amand reçut de l'ordination de saint Remacle, qui fut sacré évêque de Maëstricht en sa place. Lorsqu'après avoir visité divers monastères de France, ils furent arrivés dans le pays situé entre la Meuse et l'Escaut, saint Remacle fit tant auprès de saint Amand, qu'il obtint que Landoald demeurerait près de lui pour le soulager dans le ministère épiscopal. Notre Saint eut un grand champ dans toute l'étendue du diocèse de Maëstricht, pour exercer sa patience et sa charité. Sa vigilance et son zèle furent infatigables dans tout ce qu'il eut à faire et à souffrir pour instruire les peuples grossiers de la campagne, et pour déraciner les vices qui régnaient dans le pays avec l'ignorance. Un homme riche et noble, nommé Aper, lui ayant donné un fonds dans la terre de Wintershoven, sur la rivière de Herck, à l'occident de Maëstricht, il y bâtit une église qu'il fit dédier par saint Remacle, vers l'an 659, sous le nom de Saint-Pierre. Après la démission de saint Remacle, Landoald continua sous son successeur, saint Théodard, de travailler avec son activité ordinaire, à l'ouvrage auquel Dieu l'avait appelé. Le roi Childéric II, qui ne régnait encore alors que dans l'Austrasie, ayant établi le siége de son séjour à Maëstricht, ne fut pas longtemps sans reconnaître sa sainteté. Il n'en demeura pas aux termes de l'estime et de la vénération qu'il avait pour lui, mais il voulut encore pourvoir à sa subsistance et à celle de la petite communauté qu'il avait rassemblée à Wintershoven. Cette bonne volonté du prince obligea Landoald à envoyer de temps en temps un homme à Maëstricht pour aller quérir ses aumônes. Celui qu'il employait pour cela était un de ses disciples, nommé Adrien, qui fut assassiné en chemin, près de Villiers, revenant de Maëstricht à Wintershoven, par des voleurs qui le croyaient chargé d'or et d'argent. L'Eglise l'honora depuis comme un martyr. Saint Landoald ne survécut pas beaucoup à cet accident, et l'on a lieu de croire qu'il mourut avant que saint Lambert eût succédé, dans l'évêché de Maëstricht, à saint Théodard, qui fut martyrisé l'an 668.

Il fut enterré dans son église de Wintershoven, où Dieu fit divers miracles par son intercession. Son corps demeura en terre jusqu'à ce que, en 735, il fut levé par saint Florebert, évêque de Liége, fils et successeur de saint Hubert, qui avait transporté le siége épiscopal de Maëstricht en cette ville, avec les reliques de l'évêque et martyr saint Lambert, son prédécesseur. On célébra depuis la mémoire de cette élévation au premier jour de décembre, auquel elle s'était faite. La crainte des Normands, qui vinrent près de deux cents ans après ravager ces provinces, fut cause que l'on remit en terre ce saint corps, qui, par ce moyen, fut dérobé à leur fureur. On le leva de nouveau avec ceux du diacre saint Amance, du martyr saint Adrien, et de quelques autres qui avaient été de la compagnie de saint Landoald. Cette nouvelle cérémonie se fit du temps de l'évêque de Liége, Euracle, prédécesseur de Notger, qui fit travailler à une nouvelle vie du Saint, après que celle qu'on avait faite autrefois eut péri dans les ravages des Normands. Les saintes reliques n'y demeurèrent pas longtemps depuis, car l'abbé et les moines de Saint-Bavon de Gand, en Flandre, qui étaient seigneurs de la terre de Wintershoven, usant de leur droit, les firent transporter dans leur abbaye l'an 980, où elles furent reçues le 25 de mars avec beaucoup d'appareil. On en fit l'élévation ou la translation solennelle le 13 de juin, jour que l'on a érigé en fête, et qui est la principale de notre Saint et de ses compagnons, après celle du 19 de mars, qu'on croit être le jour de sa mort.

XXe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Judée, saint Joachim, père de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu; sa fête se célèbre le dimanche dans l'octave de l'Assomption de la même Bienheureuse Vierge Marie [1]. — En Asie, la naissance au ciel de saint Archippe [2], compagnon de l'apôtre saint Paul, qui fait mention de lui dans ses épîtres à Philémon et aux Colossiens. Ier s. — En Syrie, les saints martyrs Paul, Cyrille, Eugène et quatre autres. — Le même jour, sainte Photine [3], samaritaine, saint Joseph et saint Victor, ses enfants; et encore saint Sébastien, officier de l'armée, saint Anatole, saint Photius et les bienheureuses sœurs de Photine, Photide, Parascève et Cyriaque, qui tous arrivèrent, par la confession de Jésus-Christ, à la couronne du martyre. — A Amide, en Paphlagonie, sept bienheureuses femmes, Alexandra, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julienne, Euphémie et Théodosie, qui furent cruellement mises à mort en confessant la foi; sainte Derphute et sa sœur les imitèrent [4]. Vers 300. — A Apollonie, saint Nicétas, évêque, qui fut banni pour le culte des saintes images et mourut en exil. VIIIe s. — Dans l'abbaye de Fontenelle, saint WULFRAN, évêque de Sens, qui, ayant quitté son évêché, se retira en ce monastère et y mourut, célèbre par ses miracles. 720. — En Angleterre, les obsèques de saint CUTHBERT, évêque de Lindisfarne, qui, depuis son enfance jusqu'à sa mort, éclata par de saintes œuvres et des actions miraculeuses. 687. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux AMBROISE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, illustre par sa sainteté, sa prédication et ses miracles. 1286.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Metz, saint Urbice, quinzième évêque de ce siége. Saint Urbice est l'un de ces prélats dont le zèle a fait croître l'église de Dieu, mais dont les actions sont inconnues. Après avoir gouverné vingt-neuf ans l'église de Metz, il alla recevoir au ciel la couronne due à sa prudence et à sa persévérance. Son corps, d'abord enterré à Saint-Maximin, hors les murs, vint, plus tard, reposer dans une chapelle, qui lui fut dédiée près la porte d'Allemagne : il y resta jusqu'en 1552, époque à laquelle on le transféra dans l'église Saint-Euchaire où les Iconoclastes de 92 le prirent pour en jeter les débris au vent. 420. — A Sens, saint Goeric ou Géry, évêque, successeur de saint Wulfran [5]. 711. — Au diocèse de Beauvais, saint BÉNIGNE, abbé de Fontenelle et de Flay (Saint-Germer). 723.

1. La vie de saint Joachim se rattachant étroitement à celle de sainte Anne, nous la donnerons, avec celle de la bienheureuse Mère de Marie, au 26 juillet.

2. Dans l'épître à Philémon, le grand Apôtre appelle Archippe le compagnon de ses combats (verset 2). — Dans l'épître aux Colossiens (IV, 17), on lit : « Dites à Archippe ce mot de ma part : « Considérez bien le ministère que vous avez reçu *dans* le Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs ». Quelques-uns traduisent *du* Seigneur, afin d'en conclure que saint Archippe était l'un des soixante-douze disciples. Le manuscrit de Florus et la chronique d'Alexandrie lui donnent ce titre. Quel emploi Archippe exerçait-il à Colosses? Etait-il évêque, prêtre ou diacre? Saint Ambroise l'appelle évêque des Colossiens. Le martyrologe de Galesinus, et saint Thomas, en ses commentaires, lui font également honneur de cette haute dignité.

3. Sainte Photine est la Samaritaine convertie par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses reliques sont à Rome, dans l'église Saint-Paul hors les murs. Des parcelles du puits près duquel eut lieu l'entretien du Sauveur avec la pécheresse, se trouvent à Bologne, dans l'église Saint-Jean.

La légende de sainte Photine est fort obscure : elle aurait prêché la foi à Carthage, et serait morte sous le règne de Néron, après trois ans passés dans les fers. Son fils Victor aurait été gouverneur de province et aurait converti saint Sébastien, officier de l'armée. — Cf. *AA. SS.* au 20 mars.

Les Espagnols font honneur à sainte Photine d'une conversion autrement importante : celle de Domnina, la fille même de Néron, qui aurait pris au baptême le nom d'Anthusa, et aurait reçu ce sacrement des mains de Photine, avec cent de ses servantes.

4. On les exposa d'abord ones aux regards de la foule ; on découpa ensuite leurs chairs avec des rasoirs : on les déchira avec des ongles de fer; enfin elles furent condamnées à périr dans les flammes.

5. Voir le 29 mars.

— Au diocèse d'Alger, la fête de saint Marcellin, martyrisé à Carthage par les hérétiques, nommé au martyrologe romain le 6 avril. 413. — A Gand, la vénérable Pétronille, religieuse du Tiers Ordre de Saint-François, et recluse; née à Grammont, au diocèse de Cambrai. Elle fut favorisée des stigmates de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1472. — A Die, les saints Mars, Higer, Nicaise, Maxime, Exupère, Saturnin et Wilphin, évêques de cette ville du IIIe au IXe siècle [1]. — En Flandre, le bienheureux EVRARD, comte de Mons, qui, pour expier un péché de sa jeunesse, se réduisit à être porcher dans un monastère. XIIIe s. — Au diocèse de Strasbourg, saint REMI, évêque. 783.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Gieraci, en Calabre, saint Nicodème, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Mammule, protecteur de la même ville et son patron principal, illustre par la gloire des miracles. — En Palestine, le martyre de plusieurs saints moines, de l'Ordre de Saint-Basile, tués par les Sarrasins dans la laure de Saint-Sabas. 797.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Hilaire, évêque et confesseur, mentionné le 14 janvier.

Martyrologe de l'Ordre Romano-Séraphique ou des trois Ordres de Saint-François. — A Camérino, le bienheureux JEAN DE PARME, confesseur, septième général de l'Ordre des Mineurs, très-célèbre par ses vertus, par ses légations apostoliques, par sa doctrine et par le bruit de ses miracles pendant sa vie et après sa mort; le souverain pontife Pie VI approuva son culte établi de temps immémorial. 1289.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique des Mineurs conventuels. — Saint Jean de Parme...

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Vérone, l'entrée au ciel des bienheureux EVANGÉLISTE et PÉRÉGRIN, confesseurs de notre Ordre, qui brillèrent par les vertus, surtout d'humilité et d'obéissance, et par le don des miracles, avant et après leur mort.

Martyrologe des Servites. — Saint Patrice, évêque et confesseur, nommé le 17 mars.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Antioche, les saints Luc et Joseph, martyrs. — Chez les Grecs également, les saints Rhodien, Aquila ou Aigle, qualifié de président, et Lolion, martyrs. — A Forli, en Italie, saint Grat, diacre, et saint Marcel, sous-diacre. Vers 400. — A Braga, en Portugal, saint MARTIN, archevêque de cette ville, qui fut d'abord évêque-abbé de Dumes, et assista au concile de Braga en 561. 580. — Chez les Grecs, saint Thomas, patriarche de Constantinople. 610. — En Palestine, les saints Jean, Sergius, Patrice, Cosme, Anastase, Théoctiste et quatorze autres religieux de la laure de Saint-Sabas que les Sarrasins firent périr dans une caverne en les asphyxiant par la fumée. — En Angleterre, saint Hérebert, prêtre et solitaire. 687. — A Raab ou Javarin, en Hongrie, le bienheureux Maurice le Hongrois, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Forcé par sa famille de contracter mariage, il entra en religion en même temps que son épouse. 1336. — A Florence, le bienheureux HIPPOLYTE GALANTINI. Il était fabricant de soie; mais très-dévoué aux œuvres de charité, il fonda l'Institut des Frères de la doctrine chrétienne, dont le but était l'instruction des enfants des deux sexes. Il mourut en 1619. Léon XII l'a béatifié en 1825.

1. La religion chrétienne fut annoncée à Die vers la fin du IIe siècle. On désigne saint Mars pour le premier évêque de cette ville : il siégeait en 220; ce qui autorise à croire que la voix des prédicateurs s'y était fait entendre plusieurs années auparavant. — Saint Mars eut pour successeur saint Higer, et ensuite saint Nicaise. Ce dernier fut le seul évêque des Gaules qui assista au fameux concile de Nicée, en 325. — Les pasteurs qui succédèrent à saint Nicaise sont peu connus. De ce nombre fut saint Maxime, qui vivait au VIe siècle. On conservait autrefois précieusement la tête de ce saint Prélat dans l'église d'Ainay, à Lyon. — Saint Exupère et saint Saturnin furent les dignes héritiers du siége et des vertus de saint Maxime. On lisait autrefois leurs noms dans les diptyques sacrés de l'église de Die. — Saint Wilphin vivait au commencement du IXe siècle : il écrivit, en prose et en vers, l'histoire de saint Marcel, l'un de ses plus illustres prédécesseurs; cette histoire est malheureusement perdue. L'Eglise célébrait autrefois une fête en son honneur, le 20 mars. Comme il nous a été impossible de savoir si un culte public a été rendu aux prédécesseurs de saint Wilphin, nous les avons tous réunis au 20 mars. Si leurs actions sont vouées à l'oubli, leur nom et le bruit de leur sainteté a traversé les siècles : il est juste d'accorder au moins un souvenir à ces bienfaiteurs du Dauphiné. (Voir *Histoire hagiologique du diocèse de Valence,* par M. l'abbé Nadal. Valence, 1855.)

SAINT WULFRAN, ARCHEVÊQUE DE SENS

APOTRE DES FRISONS, PATRON D'ABBEVILLE

647-720. — Papes : Théodore; Grégoire II. — Rois de France : Clovis II; Chilpéric II.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache et n'a point couru après l'or. *Eccl.*, XXXI.

Il n'est pas extraordinaire de voir tirer des religieux de leur cloître pour les élever sur le trône épiscopal, mais il est rare de voir des évêques quitter leurs évêchés pour se renfermer dans un cloître. C'est, néanmoins, un bel exemple de générosité chrétienne que nous allons voir dans saint Wulfran.

Il naquit à Milly en Gâtinais, à trois lieues de Fontainebleau, d'une très-noble famille. Son père, qui se nommait Fulbert, fut fort considéré de Dagobert Ier et de Clovis II, à cause des services signalés qu'il leur rendit dans les armées. Quoiqu'il eût de grands emplois, il n'oublia rien pour l'éducation de son fils : voyant qu'il était d'un fort bon naturel et qu'il donnait déjà des marques d'un esprit distingué, il eut un soin particulier de lui faire étudier les bonnes lettres sous la conduite de personnes vertueuses et savantes. Comme Wulfran avait de l'inclination aux sciences et beaucoup de docilité, il se rendit en peu de temps fort capable ; mais ses lumières, bien loin de lui donner des pensées d'orgueil, ne servirent qu'à lui faire mieux connaître la vanité des grandeurs du monde : de sorte qu'il y renonça en recevant les ordres sacrés.

Cependant il fut appelé à la cour, par le crédit de son père et par son propre mérite, et y servit heureusement les princes Clotaire III et même Thierry III, rois des Francs, jusqu'à la mort de son père. Lambert, archevêque de Sens, étant décédé, il fut élu en sa place du commun consentement du clergé et du peuple de cette ville. Mais à peine eut-il gouverné cette église deux ans et demi avec toute la vigilance d'un bon pasteur, qu'il se sentit intérieurement sollicité d'aller prêcher l'Evangile aux Frisons : il abandonna son siége de Sens par une abdication solennelle (695). Peut-être en agit-il ainsi par scrupule sur son ordination ; car saint Amé, évêque de Sens, injustement banni par Thierry III en 674, vivait encore, ayant survécu à Méry et à Lambert, qu'on lui avait substitués successivement. Saint Wulfran alla aussitôt conférer sur les projets de sa mission de Frise avec Ansbert, alors archevêque de Rouen, après avoir été abbé de Saint-Vandrille : il fit ensuite une retraite dans cette abbaye, à laquelle il avait donné sa terre de Milly. Il obtint de l'abbé Hilbert, successeur de saint Ansbert, des religieux pour l'accompagner et l'aider dans son apostolat.

Ils s'embarquèrent au port de Candebec, et se rendirent en Frise, vers la fin du VIe siècle. Il arriva sur leur route une chose qui fit connaître le mérite du Saint : comme il disait la messe sur la mer, saint Vandon, qui faisait l'office de diacre, essuyant la patène avant de la lui donner, la laissa tomber dans l'eau ; mais le saint Prélat, ayant fait sa prière, lui commanda de mettre la main à l'endroit où la patène était tombée, et aussitôt elle remonta du fond des eaux et se mit dans sa main, au grand étonnement de

tous ceux qui étaient dans le vaisseau. Cette patène avec le calice ont été conservés au monastère de Saint-Vandrille, jusqu'en l'année 1621 ; ils furent alors dérobés par un sacrilége que l'on ne peut assez déplorer. Dès qu'ils furent arrivés en Frise, Wulfran s'adressa à Radbod, duc du pays, et lui fit voir, par de forts raisonnements, que les dieux des Gentils n'étaient que des illusions, mais que le vrai Dieu est une essence incompréhensible et invisible aux yeux des hommes, toute-puissante et éternelle, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est au monde, qui le régit par sa divine Providence, et qui viendra un jour juger tous les hommes. Il fut reçu favorablement de ce prince, qui, quoique idolâtre, donna à ces nouveaux missionnaires une entière liberté de prêcher à son peuple les mystères de la religion chrétienne, et de baptiser ceux qui voudraient se convertir à la foi de Jésus-Christ.

Le peuple, dont la conscience était laissée libre par le souverain, reçut ces saints prédicateurs beaucoup plus favorablement qu'on ne l'eût osé espérer de ces esprits sauvages ; ils écoutèrent volontiers Wulfran, et plusieurs embrassèrent la religion chrétienne et se firent baptiser. Le fils du duc fut même un de ceux qui se firent chrétiens : ce qui servit à en gagner beaucoup d'autres. Les miracles que faisait le Saint ne contribuèrent pas peu à établir la foi dans l'esprit de ces barbares : car ce fut par leur moyen qu'il triompha de la perfidie de ceux qu'il ne pouvait convaincre par ses raisonnements.

Les Frisons pratiquaient une horrible superstition : c'était de faire de cruels sacrifices de sang humain aux démons ; et, afin de prévenir la jalousie des pères, on tirait au sort pour savoir qui des enfants devait être immolé. Or, il arriva un jour qu'un pauvre enfant, nommé Ovon, étant conduit à cette cruelle boucherie en présence du duc, le saint Prélat, touché d'un sentiment de charité, supplia ce prince d'empêcher qu'une créature faite à l'image de Dieu, servît de sacrifice exécrable aux esprits infernaux. Radbod s'en excusa sur la loi du pays, et dit que le sort étant tombé sur cet enfant, on ne pouvait lui faire grâce, et qu'il fallait, de nécessité, qu'il subît la rigueur du sacrifice ; le peuple disait la même chose : on ajoutait cependant que Wulfran était libre de le sauver par la puissance de son Dieu. Cette victime malheureuse fut attachée à un gibet, et étranglée en présence de plusieurs chrétiens et d'un grand nombre de païens. Alors Wulfran n'ayant pu apporter de remède à ce mal, demanda à Dieu, que, pour la gloire de son nom, il rendît la vie à cet enfant, afin que, par cette merveille, le peuple fût obligé de quitter son erreur, d'adorer ses grandeurs et de reconnaître sa toute-puissance. Deux heures après l'exécution, les cordes qui tenaient encore l'enfant suspendu se rompirent, et le Saint s'en étant aperçu, courut aussitôt à lui, et lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se lever en parfaite santé. A l'heure même l'enfant se leva sur ses pieds ; et, par ce miracle, il recouvra la vie temporelle et en même temps la vie spirituelle : ce qui fut cause de la conversion d'un grand nombre de Frisons, qui, se rendant à cette merveille, embrassèrent notre sainte foi. Deux autres enfants furent aussi délivrés d'un semblable supplice par les prières de notre Saint. Quelque horrible que fût ce spectacle, l'antiquité de cette loi avait fait une telle impression dans l'esprit de ces peuples, qu'elle ne put être entièrement abolie, ni par la force du raisonnement, ni par la vertu des miracles. Ces barbares ne se contentaient pas d'une seule espèce de mort pour satisfaire à leurs superstitions : ils en faisaient passer quelques-uns par le tranchant du fer, d'autres par divers supplices très-cruels, et ils en jetaient une partie

dans la mer, afin que tous les éléments servissent à leurs détestables sacrifices. Une femme veuve avait deux enfants, dont l'un était âgé de cinq ans, et l'autre de sept ; il arriva que le sort tomba sur ces pauvres innocents, de sorte que, par la rigueur de la loi, ils devaient périr dans l'eau. Le prince étant inflexible à toutes les prières du saint Prélat, ces malheureuses victimes furent arrachées des bras de leur mère et exposées entre deux eaux, dans un lieu enfoncé, afin qu'ils fussent emportés par le reflux de la mer. Les assistants considéraient sans pitié ces petits enfants se débattre contre les flots de cet élément ; mais, dans la réjouissance générale de ce peuple brutal, le saint Prélat répandait des larmes et priait la divine Bonté d'avoir égard à l'innocence de ces créatures. Alors les eaux se séparèrent en deux et, environnant ces deux pauvres petits, elles leur servirent de murailles à la vue de tout le monde ; les chrétiens louèrent la toute-puissance de Dieu, et les païens, confus, grincèrent les dents de rage ; pour Wulfran, tout transporté de joie, et se confiant en la miséricorde de son Dieu, à l'exemple du prince des Apôtres, il marcha sur les eaux et alla prendre ces enfants qui se tenaient par la main, comme pour se secourir l'un l'autre, et les amena à terre devant tout le peuple, dont une grande partie reconnut la vérité de la foi et fut régénérée par l'eau du saint baptême. Le prince même se déclara enfin vaincu, et son opiniâtreté cédant à l'évidence du miracle, il demanda à être chrétien ; mais lorsque tout fut prêt pour la cérémonie de son baptême, et lorsqu'il avait déjà un pied dans les eaux salutaires, le démon le fit changer de volonté, par une raison aussi faible que ridicule ; il s'avisa de demander au saint Evêque en quel lieu il y avait plus de ses prédécesseurs et de nobles de son royaume ; ou dans le paradis qu'il lui promettait par la grâce du Baptême ou en enfer : « Ne vous trompez pas », lui répondit Wulfran, « il est constant que tous ceux qui sont décédés sans baptême, sont damnés pour jamais, et brûleront dans des flammes éternelles, et que ceux à qui Dieu fait la grâce de recevoir ce Sacrement, peuvent jouir au ciel d'une joie qui n'aura point de fin ». Ce misérable prince, sur cette réponse, retira son pied du baptistère, disant qu'il ne voulait pas se priver de la compagnie de ses ancêtres, qui étaient en si grand nombre, pour vivre au ciel avec si peu de pauvres chrétiens, et qu'ainsi il voulait mourir en la religion de ses aïeux. Le saint Prélat, transporté d'un saint zèle, lui repartit : « Malheureux que vous êtes ! est-ce ainsi que vous vous laissez abuser par la ruse de votre ennemi, et que vous prenez plaisir à vous précipiter dans les peines et les supplices éternels ? » Cette obstination du prince n'empêcha pas plusieurs Frisons de se convertir et de croire en Jésus-Christ. Cependant, les miracles qu'il avait vus, combattant incessamment la pureté de son cœur et lui faisant sentir de grandes contradictions en lui-même, il envoya des ambassadeurs à saint Willibrod, surnommé Clément, qui avait été sacré archevêque des Frisons, par le pape Sergius, l'an 696, à la requête de Pépin, maire du palais, afin de le confronter avec Wulfran, et de voir si leur doctrine s'accordait. Mais Dieu ne lui donna plus que trois jours : et, tandis qu'il résistait ainsi à la vérité, il le retira du monde avant l'arrivée de saint Willibrod, et permit, en punition de ses crimes, qu'il n'eût pas le bonheur de recevoir la grâce du saint Baptême qu'il avait refusée.

Cependant, comme à la suite de tant de merveilles, la religion chrétienne commençait à jeter de profondes racines parmi les Frisons, le saint Prélat retourna à Fontenelle, au monastère de Saint-Vandrille, pour passer le reste de ses jours dans la solitude, sous un habit religieux. Et comme il

s'était distingué par la sainteté de ses exemples, durant l'exercice de sa charge, de même ayant changé de condition, il s'employa entièrement à la perfection religieuse et devint un grand modèle de vertu dans ce célèbre monastère. Il fit encore plusieurs fois le voyage de Frise; mais dans le dernier, qui arriva vers l'an 719 où 720, ayant eu révélation de sa mort, il revint en France, et tomba malade dès qu'il fut rentré dans son monastère.

Avant de mourir, il fit venir tous les religieux dans l'église, pour se recommander à leurs prières; et, leur ayant donné sa bénédiction, il s'en retourna en sa cellule, auprès d'une église de Saint-Etienne, qu'il avait fait bâtir. Il y reçut le saint Viatique, et sept jours après il décéda, comme il lui avait été prédit de la part de Dieu; ce qui arriva, selon la *Grande Chronique de Fontenelle*, le 20 mars de l'an de Notre-Seigneur 720.

On peint parfois saint Wulfran au moment où il se prépare à *baptiser* le duc Radbod; — on lui attribue aussi la *corde*, pour avoir ressuscité un pendu; — on le voit jetant une sonde du haut d'un navire pour ravoir la patène de son calice tombée à la mer : c'est pourquoi il est, dans ce cas, représenté disant la messe sur son *vaisseau*, et près de lui le clerc tient la patène ou la laisse échapper par-dessus bord.

RELIQUES DE SAINT WULFRAN.

Il fut inhumé dans l'église de Saint-Paul, auprès du tombeau de saint Vandrille, à main droite. Neuf ans après, saint Bain, évêque de Thérouanne, alors cinquième abbé de Fontenelle, fit lever son corps de terre ; il fut trouvé entier, avec tous ses habits. On le transporta en l'église de Saint-Pierre, où il a reposé jusqu'en l'an 858, époque à laquelle, pour éviter la fureur des Danois, on le transféra, avec les corps de plusieurs autres Saints, au monastère de Blandigny, près de Gand. Enfin, après avoir demeuré plusieurs années dans ce lieu, il fut apporté, l'an 1058, en l'église de Notre-Dame d'Abbeville, laquelle, dans la suite des temps, a pris le nom de Saint-Wulfran. Guillaume, comte de Ponthieu, y fonda en son honneur des prébendes pour les chanoines qui la desservaient.

Néanmoins, il y a des auteurs qui tiennent que le corps de ce saint Prélat demeura toujours à Fontenelle, et qu'il fut transporté de là à Abbeville, l'an 1027.

Ces précieuses reliques sont enfermées dans une riche châsse d'argent, que l'on porte tous les ans en une procession solennelle, avec son saint chef, qui se conserve séparément. On garde aussi, dans un reliquaire particulier, un ossement de son bras, duquel on ôta deux morceaux en 1635 : l'un pour le donner au roi très-chrétien Louis XIII, qui l'avait demandé avec instance, et l'autre pour le donner au chapitre de Sens, qui souhaitait avec ardeur d'avoir quelques reliques de son saint archevêque ; et ce fut encore pour contenter la dévotion de ces chanoines que, cinq ans après, ceux d'Abbeville leur envoyèrent une vertèbre du même Saint.

L'an 1662, le 21 mai, François Faure, évêque d'Amiens, faisant sa visite à Abbeville, procéda, à la requête des chanoines de Saint-Wulfran et des magistrats de la ville, à l'ouverture de la châsse du Saint, ce qui n'avait point été fait depuis 1205, et par une merveille qui causa une allégresse admirable dans le cœur de tous les assistants, ses ossements sacrés furent trouvés entiers, solides et parfaitement beaux.

Il s'est fait plusieurs miracles en faveur de ceux qui ont honoré ses précieuses reliques, et il continuait à s'en faire du temps du P. Giry. Toute la Picardie connaissait, en 1685, la guérison miraculeuse d'une fille de Monchy, baron de Vismes, l'un des principaux de la province. Cette jeune fille, étant en pension au monastère de Bertaucourt, tomba en paralysie, et le mal fut si grand, qu'elle pouvait à peine se remuer et parler. Il y avait plusieurs mois qu'elle était en cet état, lorsqu'elle se fit mener devant la châsse de notre Saint pour y faire ses dévotions. Chose admirable ! Elle n'eut pas plus tôt accompli son vœu qu'elle se trouva parfaitement guérie et retourna au monastère avec un usage parfait de ses pieds et de sa langue ; elle y était encore religieuse et jouissait de la même santé lorsque le P. Giry racontait ce miracle. On pourrait rappeler quantité d'autres miracles, mais la brièveté de ce recueil ne le permet pas. Abbeville a eu le bonheur de conserver, pendant la Révolution française, ces saintes reliques, qu'elle possède encore aujourd'hui.

Au-dessus de la boiserie du chœur de Saint-Wulfran (d'Abbeville), on voyait autrefois une tapisserie de haute lice de quatre pieds de haut environ, sur quatre-vingts pieds de large, en plusieurs pièces réunies, représentant la vie et les miracles du Patron de cette Eglise, et formant

ainsi vingt-cinq tableaux plus ou moins grands. A en juger par le costume des personnages qui portaient presque tous des robes à longues manches pendantes, par l'ordre d'architecture et le style des vers qu'on lisait au-dessus de chaque tableau, cette tapisserie paraissait être du temps de Charles VII ou de Louis XI. Elle garnissait le pourtour du chœur. Les plus petits tableaux ne contenaient que deux vers ; les grands en contenaient quatre et six ; mais toujours écrits deux à deux. Les voici par ordre :

Tableau 1. — Et primement saint Wlfran dès
A prins des lettres cognoissance. [l'enfance

2. — Après qu'atteint eut l'âge et sens,
Fust fait archevêque de Sens.

3. — De la sacrée hostie divine,
De la mer rebut sa platine.

4. — Annonchant la parole de Dieu,
Par luy fut prêché en maint lieu.

5. — Le fils Radbod, duc des Frisons,
Baptisé et ses gentiz homs.

6. — En priant cil qui pitié recort,
Salva un enfant de mort.

7. — On luy donna par ses paroles
Deux enfans sortis des écoles;
Lesquels mis en mer par sort,
Délivra du dangier de mort;
Et les ostant de peine amère,
Il les ramena à leur mère.

8. — Pour mériter gloire éternelle,
Vint le Saint vivre à Fontenelle.

9. — Là, Regnault le paralitique
Guarit, qui fut œuvre authentique.

10. — Ses jours fina en ce saint lieu,
Prêchant la parole de Dieu.

11. — Et Sens vint grâces à Dieu rendre,
Et voir le corps saint sans attendre.

12. — En Ponthieu monnoie on forgeoit.
L'un des forgeurs fraude faisoit,
Bon poids léal ne juste comte,
Ne rendoit de l'argent du comte ;
Lequel en ce lieu éprouvé,
Par serment fut laron trouvé.

13. — Cette femme fut chy guarie
Du grand mal d'hydropisie.

14. — Ung pèlerin, par réclamer
Saint Wlfran, fit cesser en mer
L'orage quant gens retournoient
De Jérusalem où n'avoient
Eté, car le Soudan maudit
A tous l'entrée défendit.

15. — Un enfant cheut au radier
D'ung moulin, s'y fut en grant dangier
La mère le recommanda
Au Saint, dont de mort eschapa.

16. — Ung prisonnier fit oraison
Au Saint, dont fut hors de prison.

17. — Une bourgeoise on déreuba ;
Pour ce saint Wlfran réclama;
Elle retournant de cheans,
Prinst le larron et tout chen bien.

18. — Ung nommé Raoul deux fils avoit
Dont l'ung en grant daugier étoit ;
Déprier fut pour mal de chef,
Saint Wlfran le guarit brief.

19. — Et l'autre une aguille avala
Dont la pointe dessus alla;
Pour quoi au Saint offrande on fit,
Dont l'aguille en bas descendit.

20. — Ung enfant pour extravoyer
Fut en mer, le vent le fit noier ;
Les mariniers pecquier allèrent,
Et le corps en leur ret trouvèrent.

21. — L'ung des parents tant supplie
Saint Wlfran, que l'enfant eut vie.

22. — Ung charroier de son char fut rué,
Par saint Wlfran fut continent sané.

23. — Comment cette femme du mal de teste
Sana, dont on fit joie et feste.

24. — Cette femme par foi entière
S'en venant chy receu lumière.

25. — L'enfant par mal de teste perdit
Les yeux; le Saint les luy rendit;
Les parents s'en émerveillèrent,
Dont au Saint offrande donnèrent.

Cette tapisserie servit, dans une fête révolutionnaire, à décorer l'autel de la Patrie. Cet office la mit en lambeaux. Jetée dans le cimetière, où personne ne la recueillit, elle s'en alla en pourriture.

Outre les reliques du Saint citées plus haut, on en conserve encore quelques-unes à Abbeville, chez les Dames de Saint-Joseph (1830), au Saint-Sépulcre ; à Saint-Riquier, à Tours (1845) et à Mailly ; à Saint-Germain l'Auxerrois (Paris), à Sens, à Saint-Vandrille (partie du chef), à Milly (1841), à Veules (Seine-Inférieure), etc.

Le martyrologe romain fait mémoire de saint Wulfran le 20 mars, et celui d'Adon le 23 avril. Sa vie a été écrite par Jonas, religieux de l'abbaye de Fontenelle, qui vivait de son temps ; elle est rapportée par Surius. — Nous nous sommes servi, pour revoir et compléter cette biographie, de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT CUTHBERT, ÉVÊQUE DE LINDISFARNE [1]

687. — Pape : Sergius Ier.

Notre Père des cieux... que votre règne arrive !

Le vénérable Bède, écrivant la vie de saint Cuthbert, à l'instance d'Efride, évêque de Lindisfarne, d'où le siége a été transféré depuis à Durham, semble avoir observé ce que saint Ambroise remarquait dans l'Ecriture sainte, au sujet du patriarche Noé, à savoir, que dans la généalogie des Saints, il faut avoir plus d'égard à la vertu, qui fait l'ornement des âmes, qu'au sang, qui donne la vie au corps [2]. C'est pourquoi cet auteur très-digne de créance, et qui proteste en la préface de cette même vie n'y avoir rien écrit que de très-certain, passe sous silence le pays et les parents de notre Saint, et, ne s'arrêtant point à ce qui est de la nature, commence son discours par les merveilles que Dieu opérait en lui dès son enfance.

Il dit donc que Cuthbert n'étant encore qu'un enfant, âgé de huit ans, et ne pensant qu'à prendre, avec ses compagnons, les divertissements ordinaires de cet âge, fut appelé de Dieu à la perfection chrétienne de la manière qui suit : Un jour qu'il se trouvait avec un enfant âgé de trois ans, celui-ci, s'approchant de lui, l'exhorta fortement à quitter son jeu et son oisiveté, et à penser plutôt à se sanctifier par le bon usage de la grâce de Dieu et par la pratique de la vertu. Cuthbert, qui était trop attentif à son plaisir, prit d'abord cela pour un discours d'enfant; mais ce pauvre petit, se jetant par terre, pleura si amèrement, que chacun accourut pour le consoler, et particulièrement Cuthbert, à qui l'enfant dit ces paroles : « Pourquoi, très-saint prêtre et prélat, faites-vous des choses qui ne sont pas séantes à votre dignité et à votre Ordre ? Il ne vous sied pas de jouer avec des enfants, vous que Dieu a choisi pour donner des leçons aux personnes les plus âgées ». Cuthbert, étonné de cette remontrance, fut incontinent tout changé, et, d'enfant qu'il avait été jusqu'à cette heure-là, devint en un moment un homme très-parfait.

Il se retira à la campagne [3], où il s'occupait à la garde des troupeaux; et alors, profitant de la solitude et de la commodité des bois, il passait la meilleure partie du jour, et toute la nuit en prières : une nuit que ses compagnons étaient endormis, et que lui seul veillait en oraison, il se trouva environné d'une clarté céleste, où il aperçut l'âme du bienheureux Aïdan, évêque de Durham, qui s'en allait à la gloire, au milieu d'une compagnie d'anges. A l'heure même, le saint berger éveilla ses compagnons, et les exhorta à chanter avec lui les louanges de Dieu; puis, le lendemain

1. Cette île a été appelée depuis Holy-Island, c'est-à-dire Ile Sainte, à cause du grand nombre de Saints qui y ont vécu. Elle est à quatre milles de Berwick.

2. L'origine celte ou irlandaise de Cuthbert est affirmée par la plupart des auteurs : une vie publiée, en 1838, par la société Surtees, lui donne pour mère la fille du roi de Leinster, devenue l'esclave du roi de Connaught, qui avait abusé d'elle après avoir égorgé toute sa famille : l'enfant, né de cet attentat, transporté par sa mère en Bretagne, avait été nommé Nulhoc, c'est-à-dire gémissement, à cause des pleurs de sa mère outragée. *Moines d'Occident*, t. IV.

3. Dans la vallée de Lauderdale, près de Mailros, sur les confins de l'Ecosse et de l'Angleterre actuelle, ancien royaume de Northumbrie.

matin, il rendit ses troupeaux à son maître, et s'en alla du même pas au monastère de Mailros, auprès de Lindisfarne, pour s'y faire religieux. Dès que le prieur, appelé Boisil, aperçut ce jeune homme, il dit de lui aux assistants ce qu'autrefois Jésus-Christ dit de Nathanaël : « Voilà un véritable israélite, dans lequel il n'y a point de malice » ; et, lui faisant un très-charitable accueil, il s'informa de la cause de son voyage; ayant appris qu'il voulait être religieux, il l'admit avec joie dans le monastère, où, peu de jours après, il reçut l'habit monastique des mains de saint Eate, qui était abbé de cette maison religieuse, et fut, depuis, évêque de Lindisfarne. Alors Cuthbert se voyant consacré au service de Jésus-Christ, entra avec tant de ferveur dans le chemin de la perfection, qu'il ne s'étudiait pas seulement à imiter les autres, mais s'efforçait aussi de les surpasser par la lecture, par le travail, par les veilles, par les prières et même par les abstinences; il fut néanmoins contraint de modérer ses austérités, pour ne pas ruiner ses forces, qu'il devait employer si utilement à la gloire de Dieu.

Quelques années après sa profession, il fut envoyé au monastère de Rippon, que le roi Alcfrid avait nouvellement fondé. L'abbé de cette maison lui ayant donné la charge des hôtes, il eut une fois l'honneur de recevoir un ange, qui, pour reconnaissance de sa charité, laissa sur la table trois pains d'une si admirable blancheur et d'un goût si extraordinaire, qu'on pouvait juger facilement qu'ils étaient miraculeux. Et ce n'est pas là l'unique fois que ce serviteur de Dieu reçut de bons offices des esprits bienheureux; car il a souvent mérité de les voir, de leur parler, et d'être nourri par leur ministère; et, avant même qu'il fût religieux, il avait été guéri par un ange d'un abcès qui lui était survenu au genou, et qui l'empêchait de marcher. Etant de retour à Mailros, il fut bientôt frappé de la peste qui infectait toute l'Angleterre; mais il en fut délivré, contre toutes les espérances humaines, par les prières des religieux, qui n'avaient cessé d'importuner le ciel pour sa guérison, sachant combien la vie d'un si saint homme leur était nécessaire. Néanmoins, Dieu permit, pour lui servir d'épreuves, que, depuis, il fût sujet à des douleurs très-vives.

Saint Boisil ayant été enlevé de ce monde, durant cette contagion, notre Saint fut élu en sa place. Sa charité et sa vigilance ne se renfermèrent pas en ce seul monastère, qu'il édifiait également par ses bons avis et par ses bons exemples : mais son zèle le porta à être utile aussi aux autres; et parce que le simple peuple anglais était alors extrêmement adonné aux superstitions de la magie, qui le ramenait insensiblement au culte des démons, il n'épargna ni sa peine, ni son temps pour l'en détourner. Il y consumait quelquefois deux et trois semaines, même des mois entiers sans pouvoir retourner en son couvent, parce qu'il passait jusqu'aux montagnes les plus écartées, la difficulté des chemins et la pauvreté des auditeurs, détournant les autres prédicateurs d'y aller. Notre-Seigneur donna tant de force à ses paroles, et une si grande facilité à persuader les cœurs, que les plus endurcis venaient se jeter à ses pieds pour demander à faire pénitence. La grâce des miracles, qu'il possédait éminemment, lui était aussi très-utile : par sa seule prière, il éteignit un grand embrasement qui allait faire des ravages extrêmes, comme un peu auparavant il avait fait disparaître un feu imaginaire que le démon formait en l'air pour détourner les auditeurs d'assister à sa prédication. Il fit aussi sortir, par sa seule présence, cet esprit immonde du corps d'une sainte femme dont il s'était emparé. Et, puisque nous tombons sur le sujet de ses miracles, nous dirons, en général, qu'il a guéri plusieurs malades désespérés des médecins, et même des pestiférés, avec de l'eau, de l'huile

et du pain bénit; qu'il a fait cesser, par sa prière, les tempêtes et les orages sur la mer; qu'en goûtant de l'eau pure il l'a changée en de bon vin, et que lui-même, étant malade au lit de la mort, donna la santé au religieux qui le servait. Enfin, envoyant sa ceinture à une sainte abbesse, appelée Elflède, il la guérit d'une contraction de nerfs, qui lui était demeurée à la suite d'une longue maladie; et cette même ceinture servit depuis à d'autres guérisons semblables, auxquelles, néanmoins, nous ne nous arrêterons pas davantage pour revenir trouver notre Saint.

Après qu'il eut gouverné quelque temps le monastère de Mailros, saint Eate, évêque de Lindisfarne, le fit venir auprès de lui pour gouverner celui de sa ville épiscopale ; car il n'avait point d'autres prêtres que des religieux pour la conduite de son église, suivant le premier établissement que saint Augustin, envoyé par saint Grégoire, avait fait par toute l'Angleterre.

Il n'est pas aisé d'exprimer en peu de mots les vertus de notre saint supérieur en ce nouveau gouvernement. Il était bien l'homme du monde le plus patient et le plus charitable à supporter les défauts des autres; il demeurait toujours, quoi qu'il arrivât, dans une égalité parfaite, et les événements fâcheux ou agréables lui étaient indifférents, parce que l'onction du Saint-Esprit qui remplissait son cœur, lui faisait mépriser toutes les choses de la terre. Ses veilles étaient si excessives, qu'elles sont presque incroyables : il passait souvent deux ou trois jours sans se donner seulement le loisir de prendre un morceau de pain, ni une heure de repos, dissipant le sommeil par la prédication ou par le travail des mains. Il ne pouvait comprendre qu'un religieux se plaignît qu'on eût interrompu son repos; « parce que », disait-il, « ce n'est pas lui faire tort que de l'éveiller, puisqu'en rompant son sommeil, on lui donne moyen de faire quelque chose de bon, ou d'y penser ». Pour la sainte messe, il la célébrait avec tant de dévotion, qu'il n'offrait jamais les saints mystères sans verser des larmes en abondance; ainsi il excitait les peuples à élever leurs cœurs à Dieu, et à lui rendre des actions de grâces, plutôt par ses pleurs et ses gémissements, que par le chant de sa voix. Si le zèle de la justice le portait à reprendre sévèrement les vices, l'esprit de douceur le rendait toujours facile à pardonner aux pénitents, et lui-même pleurait le premier les péchés de ceux qui s'accusaient devant lui au tribunal de la pénitence, leur montrant, par son exemple, ce qu'ils devaient faire pour en obtenir le pardon. Pour son vêtement, il était tel qu'il n'y paraissait aucune singularité; mais seulement une propreté honnête, n'usant que d'un habit de laine naturellement noire, et montrant ainsi, par son exemple, à ses religieux, comment ils devaient se vêtir.

Il demeura plusieurs années en ce monastère ; après quoi il se retira, avec la permission de son supérieur, dans la solitude d'une île appelée Farne, où jamais personne avant lui n'avait pu habiter à cause des spectres et des fantômes que l'on y voyait, et des démons qui y faisaient leur retraite. Mais l'homme de Dieu, qui était muni des armes invincibles de la foi et de la confiance en son saint nom, se mit aisément en possession de ce lieu ; il s'y fit deux petites cellules qu'il creusa dans le roc : l'une pour lui servir d'oratoire, et l'autre pour les usages nécessaires à la vie, et les entoura de si hauts murs faits de gazons de terre, qu'il n'y pouvait voir que le ciel ; et comme l'eau lui manquait, il obtint, par ses prières, une fontaine d'eau douce, qui donnait du rafraîchissement à lui et à ceux qui le venaient visiter. Au commencement, il permettait l'entrée de sa cellule aux personnes qui survenaient, et ce ne fut que quelque temps après qu'il se retira absolu-

ment de la présence des hommes, et ne leur parla plus que par une fenêtre ; enfin, il la fit boucher pour ne converser qu'avec Dieu seul en des veilles et des prières continuelles.

On se demandera peut-être où ce saint homme prenait des vivres en cette solitude ; mais la divine Providence, qui ne manque jamais aux élus, le pourvoyait d'aliments par le moyen des corbeaux, comme autrefois le prophète Elie, et saint Paul, ermite : bienfait que notre Saint n'a pas seulement éprouvé en cette solitude, mais aussi en d'autres circonstances de sa vie : car nous lisons qu'en un voyage, Dieu lui fournit et à ses compagnons de quoi vivre, par le moyen d'un aigle qui leur apporta un grand poisson. Une autre fois, ayant été surpris sur mer par une horrible tempête, qui le fit demeurer sur cet élément plus de jours qu'il ne pensait, il trouva sur l'eau trois morceaux de chair de dauphin, qui servirent à le nourrir, ainsi que ceux de sa suite, l'espace de trois jours. Ayant besoin d'une pièce de bois de douze pieds de long, pour boucher une fente que les vagues de la mer avaient faite à sa cellule, Dieu fit que les flots lui en amenèrent une, telle qu'il la désirait, de sorte qu'on put dire de lui que la mer et les vents lui obéissaient.

Quelque effort qu'il fît pour se tenir caché, il ne put empêcher qu'une infinité de personnes ne le vinssent enfin trouver de toutes les parties de la Grande-Bretagne, même les plus éloignées, soit pour le consulter sur leur conscience, soit pour obtenir par ses prières la guérison de leurs maladies : et ce n'était pas inutilement : on ne se retirait jamais d'auprès de lui sans avoir reçu la consolation qu'on espérait, ou sans être délivré de la douleur qu'on souffrait auparavant. Pour les encourager dans leurs peines, il leur racontait quelquefois ses combats contre le démon, et combien de tentations il avait surmontées en cette guerre ; elle avait été si violente, qu'il s'était vu quelquefois sur le point de se précipiter du haut de son rocher dans la mer, ou du moins d'abandonner sa solitude. Il leur avoua que la vie cénobitique, où les religieux demeurent soumis à la volonté d'un supérieur, ne font rien que par son ordre, pour les jeûnes, pour les veilles et pour les prières, était beaucoup plus sûre que la vie érémitique, et qu'il avait même connu plusieurs de ces religieux qui ne le surpassaient pas moins en pureté d'âme que par la grâce de la prophétie. Entre autres, il nommait particulièrement saint Boisil, qui lui avait prédit tout ce qui lui devait arriver ; il ajoutait que toutes ses prédictions s'étaient accomplies, excepté une seule, savoir, qu'il serait évêque, mais qu'il priait Dieu de l'en préserver.

Puisque nous parlons de l'esprit de prophétie, nous pouvons dire que notre Saint l'a possédé lui-même éminemment. En effet, outre plusieurs autres événements, il prédit à sainte Elflède, abbesse, que le roi Egfrid, son frère, mourrait deux ans après, et que ce même roi lui donnerait auparavant l'évêché auquel le ciel l'avait destiné ; ce qui arriva après la mort de l'évêque de Lindisfarne : un concile provincial ayant été assemblé, saint Cuthbert y fut nommé évêque de ce siége, en présence de ce très-pieux roi, qui, assisté des prélats, l'alla chercher en personne dans son ermitage, pour le faire sacrer malgré ses résistances. Ce fut par ce même esprit de prophétie qu'il connut plusieurs choses présentes et cachées, quoique éloignées du lieu où il était, comme la mort du même roi Egfrid, dans une bataille contre les Pictes ou Ecossais ; il en donna promptement avis à la reine.

Il ne fit pas moins paraître ses vertus dans la prélature, qu'il ne l'avait

fait dans son cloître et dans son ermitage. Jamais évêque ne fut plus vigilant, ni plus laborieux ; le zèle qu'il avait du salut des âmes prévalait sur la faiblesse d'un vieillard consumé par les exercices d'une pénitence rigoureuse ; en l'espace de deux ans qu'il a occupé le siége de Lindisfarne, il a plus travaillé que plusieurs autres n'avaient fait en beaucoup d'années. Il visita tout son diocèse, quoiqu'en un temps de peste, sans laisser un seul hameau qu'il n'honorât de sa présence ; et l'on remarqua qu'une fois, ayant fait sa visite en un petit village, il demanda au prêtre qui l'accompagnait, s'il n'y avait pas encore en ce lieu quelque personne affligée qu'il n'eût pas consolée. Il parlait encore, quand il aperçut une pauvre femme qui avait déjà perdu un de ses enfants par la peste, et qui embrassait l'autre sur le point d'expirer ; il en fut touché de compassion, baisa cet enfant et le bénit avec la mère, l'assurant que son fils vivrait, et qu'elle, avec toute sa famille, ne serait plus affligée de ce fléau : ce qui arriva. L'étendue de son diocèse n'était pas assez grande pour contenir les flammes de sa charité ; elle se répandait encore sur les diocèses voisins, où il dédia des églises, visita des monastères de religieuses, et fit toutes les autres fonctions d'un homme vraiment apostolique.

Après avoir employé deux ans à travailler de la sorte au salut des âmes, il eut révélation que le temps de sa mort était proche ; il résolut donc de se retirer en la petite île de Farne, pour s'y préparer avec plus de tranquillité. Il partit le jour de Noël, après avoir célébré les divins mystères de cette solennité ; et, comme il montait sur le vaisseau, un des plus anciens religieux qui l'avaient accompagné au port, lui demanda, les larmes aux yeux, « quand ils pouvaient espérer son retour » ; il lui répondit simplement :

« Lorsque vous rapporterez mon corps en ce pays-ci ».

Il demeura près de deux mois en cette solitude, où il jouissait à plaisir du repos qu'il avait tant désiré. Mais, enfin, la rigueur de ses pénitences lui causa une maladie qui dura trois semaines. Jamais il ne voulut souffrir qu'on lui laissât personne pour l'assister dans ses souffrances. Il fut même une fois cinq jours sans recevoir aucun secours, parce que la mer était si furieusement agitée, qu'il était impossible aux religieux de passer dans son île. Dans cette étrange solitude, il souffrit des peines intérieures qui ne sont pas concevables ; car Dieu, voulant achever de le purifier, le laissa sans aucune grâce sensible et sans ces consolations qu'il recevait ordinairement du ciel. Les démons ne manquèrent pas de profiter de cette occasion et de faire leurs derniers efforts pour ébranler sa constance ; et les assauts qu'ils lui livrèrent furent si violents, qu'il avoua au vénérable Bède, qu'il chérissait tendrement, n'en avoir jamais ressenti de plus furieux en toute sa vie. Le jour de son bienheureux départ étant arrivé, il se fit porter à son oratoire, où il reçut les derniers sacrements avec une dévotion admirable. Enfin, ayant les yeux et le cœur élevés au ciel, il rendit l'esprit le 20 mars, l'an de Notre-Seigneur 687. Il guérit, le même jour de sa mort, un religieux malade depuis longtemps de la dyssenterie.

Dans les tableaux et sculptures dont saint Cuthbert est le sujet, 1° il voit une âme s'élever au ciel sous la forme d'une colonne de feu : c'est celle de saint Aïdan ; — un ange se tient près de sa table, sur laquelle se trouvent des pains d'une éclatante blancheur ; — armé des attributs du berger, il conduit aux champs les troupeaux de son maître ; — il est en costume d'abbé, et une colonne de feu paraît sur sa tête ;

2° Mais, d'après le P. Cahier, le principal attribut du Saint serait le cygne ; celui-ci ayant été choisi pour indiquer les hommes qui se sont mon-

trés particulièrement amoureux de la vie solitaire, à cause du silence que garde ordinairement cet oiseau.

Toutefois nous sommes porté à croire qu'il s'agit ici de l'*oie à duvet*, nommée oiseau de saint Cuthbert, et non du cygne. Qu'on en juge d'après ce que dit M. de Montalembert [1] : « La légende Northumbrienne s'est donnée beau jeu à l'occasion *du* séjour solitaire du grand Saint national et populaire sur l'îlot de Farne. Elle lui attribue la douceur et la familiarité extraordinaires d'une espèce particulière d'oiseaux aquatiques, qui se rendaient à l'appel de l'homme, se laissaient prendre, palper et caresser à volonté, et dont le duvet était d'un moelleux extrême. Ils pullulaient autrefois sur ce rocher et s'y trouvent encore, bien que le nombre en ait fort diminué, depuis que les curieux sont venus voler leurs nids et les détruire à coups de fusil. Ces volatiles n'existaient nulle part ailleurs dans les Iles Britanniques, et portaient le nom d'oiseaux de saint Cuthbert. C'était lui, selon le récit d'un moine du XIIIe siècle, qui leur avait inspiré une confiance héréditaire, en les prenant pour compagnons de sa solitude et en leur garantissant que nul ne les troublerait jamais dans leurs habitudes ».

3° Des loutres essuient l'eau qui baigne ses pieds. Parmi les assistances merveilleuses que le ciel lui prêta, on raconte en effet que deux de ces animaux allaient le réchauffer sur le bord de la mer lorsqu'il sortait des flots où il avait coutume de se plonger pour chanter son office. — Ces amphibies pourraient également exprimer, en symbole, la retraite du Saint dans l'île de Farne.

4° La cathédrale de Durham possédait autrefois une représentation de saint Cuthbert portant la tête couronnée du roi saint Oswald. C'est que la tête du roi-martyr, recueillie par son frère, avait été envoyée à Lindisfarne et déposée dans la châsse du saint Evêque. Le tout, transporté plus tard à Durham, y était précieusement conservé en mémoire de la conversion des Northimbres, ou habitants du Northumberland, parmi lesquels le culte de saint Cuthbert était jadis très-populaire. Les bergers de ce même pays et les navigateurs Saxons dans la mer du Nord, l'avaient adopté pour leur patron spécial [2]. Aujourd'hui, saint Cuthbert n'est plus connu des paysans du Northumberland et des Marches d'Ecosse que par la légende des loutres compatissantes.

RELIQUES DE SAINT CUTHBERT.

Son corps fut mis dans un cercueil que lui avait donné un saint Abbé, nommé Cudde, et enseveli dans un linceul dont une abbesse, appelée Vesca, lui avait aussi fait présent : il gardait l'un et l'autre dans son oratoire. On le porta solennellement à Lindisfarne, où il fut enterré dans sa cathédrale. Il avait quelque dessein de se faire inhumer dans sa solitude ; mais, à la prière des religieux, il changea de résolution, et consentit qu'on le portât en son église, où il s'est fait plusieurs miracles à son tombeau. On lui donna d'autres vêtements, afin de distribuer les siens comme de précieuses reliques. Aussi Dieu fit un si grand nombre de miracles par leur moyen, que ceux qui pouvaient toucher quelque chose qui lui eût appartenu, étaient assurés d'obtenir la guérison de leurs maladies ; un démoniaque fut même délivré, après avoir bu de l'eau où l'on avait jeté un peu de poussière tirée du lieu où son saint corps avait été lavé.

Onze ans après il fut trouvé aussi entier et aussi frais que s'il n'eût fait que de mourir ; tous ses vêtements étaient aussi sans corruption, comme le vénérable Bède l'écrit, tant en sa vie qu'au quatrième livre de l'*Histoire d'Angleterre*. Quatre cent dix-huit ans après, il était encore entier ; un autre historien anglais rapporte que, lorsque le perfide roi Henri VIII fit enfoncer les monuments les plus vénérables, pour en tirer les précieuses reliques et les jeter au vent, le corps de

1. *Moines d'Occident*, tome IV, page 411.
2. Voir les *Moines d'Occident*, t. IV.

saint Cuthbert fut trouvé, avec ses ornements pontificaux, sans la moindre apparence de pourriture ; l'évêque de Durham, nommé aussi Cuthbert, ayant été consulté pour savoir ce que l'on ferait de ce précieux trésor, ordonna, quoiqu'il favorisât alors le parti du prince, qu'on le recouvrirait de terre, afin d'empêcher qu'on ne lui fît aucune insulte. C'est cet illustre Evêque, qui, ayant reconnu sa faute d'avoir suivi la passion d'un méchant roi, la répara glorieusement en défendant l'Eglise avec la reine Catherine, et en mourant enfin pour la foi en prison, sous la tyrannie de la détestable Elisabeth.

Parmi les choses précieuses qu'on trouva dans le tombeau étaient : l'anneau du Saint dont la pierre était un saphir, qui passa aux chanoinesses anglaises de Paris ; une copie de l'évangile de saint Jean, faite d'après l'exemplaire de saint Boisil. Le corps de saint Cuthbert fut trouvé, en 1829, par des ouvriers qui travaillaient dans la cathédrale de Durham, entier, bien conservé, et revêtu de ses ornements pontificaux. Il est maintenant au British-Museum.

Tous les martyrologes font mémoire de saint Cuthbert en 20 mars. — Cf. *Acta sanctorum* et *Moines d'Occident*, IV.

SAINT AMBROISE DE SIENNE

1220-1286. — Papes : Honoré III; Honoré IV.

> Le Seigneur le nourrira du pain de vie et d'intelligence, et lui fera boire l'eau de la sagesse qui donne le saint. *Eccli.*, XV, 3.

Si les prodiges sont les indices ou les présages de quelque chose d'extraordinaire, sans doute que celui qui arriva le jour de la naissance du Saint dont nous écrivons la vie, fut un pronostic de ce qu'il devait être dans la suite des temps : car en ce même jour, où naquirent aussi saint Thomas d'Aquin à Naples, et le bienheureux père Jacques de Mévania, à Bissignano, en Calabre, on vit paraître, en plein midi, trois astres fort éclatants, qui renfermaient chacun un religieux de Saint-Dominique, pour montrer que ces trois hommes étaient destinés du ciel à éclairer le monde par la lumière de leur doctrine.

Il naquit à Sienne en Toscane, le 16 avril 1220, de l'illustre famille des Sansedoni. Sa mère, également noble et pieuse, de la famille de Stribelini, s'appelait Justine. Les deux familles étaient des premières de la ville par leurs richesses et par les victoires qu'elles avaient remportées sur les Sarrasins. Le père d'Ambroise avait mérité par sa bravoure le surnom de *Bonne-Attaque,* et se voyait appeler aux conciles où l'on devait s'occuper de la défense des chrétiens contre les infidèles.

Ambroise naquit tout contrefait, les bras collés au corps, les jambes aux cuisses, le visage sombre et disproportionné. Sa mère en eut une douleur extrême, et pria Dieu de lui faire la grâce de supporter cette affliction avec patience. Elle confia l'enfant à une nourrice de la ville, nommée Flore. Un jour la nourrice le tenait dans ses bras devant sa maison, quand un pèlerin, venant à passer, s'arrête et le considère avec admiration. La nourrice couvrit le visage de l'enfant pour en cacher la laideur. Le pèlerin, qui était un vieillard, lui dit : « Femme, ne cachez pas le visage de cet enfant, car il sera la lumière et la gloire de cette ville ».

Un an après sa naissance, la nourrice le portait d'ordinaire à l'église voisine de Sainte-Madeleine, qui appartenait aux Frères Prêcheurs, pour y entendre la sainte messe. Il y avait dans cette église une chapelle pleine de

reliques, devant lesquelles elle allait prier pour la santé de l'enfant. Bientôt elle remarqua, ainsi que les religieux et les voisins, que quand elle se mettait dans un autre endroit de l'église, l'enfant pleurait toujours, et qu'il ne disait rien tant qu'elle demeurait dans la chapelle. Un jour que la nourrice sortait de l'église, l'enfant se mit à pleurer extraordinairement et à tourner le visage du côté de la chapelle avec de grands efforts. Les religieux et les assistants, étonnés, obligèrent la nourrice de retourner à la chapelle. Dès qu'elle y fut, l'enfant tira des langes ses mains et ses bras, jusque-là collés au côté, et, les élevant vers le ciel, invoqua trois fois, d'une voix très-distincte, le nom de Jésus. A ce miracle, accoururent les personnes qui savaient combien l'enfant était contrefait. Les religieux font ôter les langes, et l'enfant commence à étendre les jambes, jusqu'alors collées aux cuisses : son visage, jusqu'alors si sombre, commence à devenir tout serein et à resplendir de beauté, à la grande admiration de tous les assistants. La nouvelle d'un si grand miracle causa une joie extrême, non-seulement à la mère de l'enfant, mais à tous les habitants de Sienne : tous firent des prières et des aumônes pour en bénir Dieu. Le père était absent à cette époque.

Jusqu'à l'âge de sept ans, il ne s'occupa qu'à tailler de petites croix, dresser des oratoires, chanter des psaumes et des hymnes en l'honneur de Dieu, faire des processions dévotes avec d'autres petits enfants ; en un mot, qu'à imiter tout ce qu'il voyait faire dans les églises.

Dès que le petit enfant voyait un livre, il voulait l'avoir pour le feuilleter, comme s'il y entendait quelque chose, à tel point que sa mère ne pouvait dire devant lui ses heures de la sainte Vierge; car, si on ne lui donnait pas le livre, il se mettait à pleurer, même toute la nuit; dès qu'il l'avait entre les mains, il était content. Le père fit faire deux petits volumes avec des images, l'un de personnages du siècle, l'autre de personnages de religion, pour voir si c'étaient les figures ou les lettres qui faisaient plaisir à l'enfant. Il lui présenta d'abord le volume avec les images du siècle : l'enfant refusait de les voir. Il prit au contraire un grand plaisir à regarder le volume des images religieuses, mais plus encore les lettres que les images. Il apprit promptement à lire. Sa plus grande joie fut dès lors de lire et d'entendre les psaumes, que sa mère avait coutume de réciter dans son office de la sainte Vierge. Dès l'âge de sept ans, il le récita lui-même chaque jour.

Il n'avait encore que sept ans, qu'il se prescrivit une forme de vie très-parfaite : car, dès lors, il commença à dire tous les jours le petit office de Notre-Dame, à jeûner les veilles de plusieurs saints, et à se lever à minuit pour étudier leur vie. Etant plus âgé, il fit paraître une inclination merveilleuse pour assister les pauvres pèlerins, et il obtint même permission de son père d'en loger cinq, tous les samedis, dans un appartement qu'il avait fait meubler exprès. Il allait les attendre à la porte de la ville, et les amenait à la maison, où, après leur avoir fait beaucoup de caresses, il leur lavait et baisait les pieds avec une humilité et une tendresse admirables. Le lendemain, il les menait entendre la messe, leur faisait visiter les lieux de dévotion de la ville, et enfin, quand ils étaient près de partir, il leur donnait une bonne aumône. Tous les vendredis il allait aux prisons consoler ceux que leurs crimes ou leurs dettes y tenaient renfermés. Les dimanches, après Vêpres, il se rendait à l'hôpital pour y servir les malades. Il continua ces pieux exercices jusqu'à l'âge de dix-sept ans; il entra alors dans l'Ordre de Frères Prêcheurs.

Il n'exécuta ce généreux dessein qu'après avoir soutenu de rudes combats contre l'ennemi de notre salut : une fois, qu'il n'avait pas voulu se

trouver à des noces où on l'avait invité, ce monstre infernal lui apparut en forme de religieux, et, sous prétexte de l'entretenir de quelque discours spirituel, il lui releva jusqu'au ciel l'état du mariage, afin de lui donner envie de s'y engager. Une autre fois, il se fit voir au milieu d'un bois, sous la figure d'une jeune fille d'une beauté ravissante, qui implorait son assistance; mais le saint jeune homme, découvrant le piége caché sous ces artifices, se munit l'une et l'autre fois du signe de la croix, et aussitôt ces spectres et ces fantômes disparurent. Néanmoins, ce prince des orgueilleux ne se tint pas pour vaincu à cause de cela; mais il fit encore d'autres efforts et n'épargna rien pour détourner Ambroise de la sainte entreprise d'embrasser l'état religieux. Cependant la grâce de Dieu, qui triomphait dans son cœur, lui donna assez de courage pour surmonter tous ces stratagèmes, et il remporta enfin la victoire par la profession religieuse qu'il fit l'an 1238.

Dès qu'il eut fait ses vœux, ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer à Paris pour y faire ses études, qu'il poursuivit jusqu'à la théologie; après quoi il alla à Cologne, en Allemagne, et étudia sous le très-saint docteur Albert, surnommé le Grand, à l'école duquel était aussi saint Thomas. Notre Saint, étant sous un si bon maître, fit tant de progrès dans les sciences, que les professeurs mêmes allaient le trouver dans sa cellule pour le consulter sur leurs doutes, et ils s'en retournaient fort éclairés et satisfaits; mais ces fréquentes visites ne lui étaient guère agréables, et il se fâchait de voir que le lieu destiné pour sa retraite fût ainsi changé en un lieu de conférence et de discussion. C'est pourquoi il supplia ses supérieurs de lui permettre de se retirer de cet embarras, afin de pouvoir plus commodément parler à Dieu, penser à son propre salut, et ne converser que dans le ciel : cette grâce lui fut accordée; mais ce ne fut pas pour longtemps : car les personnes zélées pour la gloire de Dieu, qui regrettaient que le public fût privé d'un homme d'une si éminente piété et d'une si profonde érudition, obligèrent les supérieurs de l'engager à enseigner et à prêcher : à quoi il semblait être divinement destiné. Il enseigna donc, pendant trois ans, la théologie à Paris; mais avec une si haute réputation, que l'on quittait les autres colléges de l'Université pour l'aller entendre. Il prêcha premièrement en Allemagne, puis en France, et enfin en Italie; et partout Notre-Seigneur confirmait les vérités qu'il prêchait, par la force des miracles, dont quelques-uns sont rapportés dans le procès de sa béatification. On vit plusieurs fois, durant ses sermons, le Saint-Esprit descendre sur lui en forme de colombe et se reposer sur sa tête : ce qui donna une telle autorité à ses paroles, que les pécheurs les plus endurcis étaient touchés de componction, et que les plus opiniâtres lui remettaient leurs intérêts entre les mains et se réconciliaient avec leurs ennemis.

Il fut aussi employé à des affaires publiques de la plus grande importance. Il réunit, par son zèle et par son éloquence, les esprits partagés des princes électeurs qui étaient à la veille d'allumer, par leurs querelles particulières, une guerre civile fort cruelle. Il arrêta les nouveaux hérétiques de Bohême, qui allaient causer un étrange désordre. Grégoire X lui donna commission de prêcher la croisade : ce qu'il fit avec un tel succès, qu'en peu de temps on vit sur pied une armée très-nombreuse pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il réconcilia avec l'Eglise les Siennois, qui avaient encouru l'excommunication et l'interdit, pour avoir favorisé Mansfeld, bâtard de l'empereur Frédéric II, ennemi de l'Eglise.

Quelques auteurs écrivent que, quand il entra dans le Consistoire pour demander cette grâce au Pape, son visage parut tout éclatant, et qu'à la

vue de cette merveille, le Saint-Père se sentit si fort porté à pardonner au peuple de Sienne, qu'il s'écria : « Père Ambroise, il n'est pas nécessaire que vous m'expliquiez votre mission; je vous accorde tout ce que vous voulez me demander ». Ce grand service a engagé les Siennois à le prendre pour leur patron et à chômer sa fête, qu'ils célèbrent avec une magnificence extraordinaire. Il réconcilia le peuple de Florence et celui de Pise, qui étaient sur le point d'en venir à une guerre ouverte. Il rétablit la paix, rompue depuis longtemps, entre les républiques de Venise et de Gênes. Enfin, il fut employé à plusieurs autres affaires très-importantes, et dont il s'acquitta avec toute la gloire possible.

Dans ce ministère, à la charité la plus ardente, Ambroise joignait l'humilité la plus profonde. Un homme puissant, irrité de ses efforts et de ses succès pour la pacification générale, lui dit un jour avec menace : « Vous êtes un imposteur, un séducteur du peuple chrétien, un homme plein d'ambition et de vaine gloire, digne du dernier supplice, que je vous réserve, si vous ne vous désistez de votre entreprise ». Le saint homme lui répondit humblement : « Dieu s'appelle le roi de la paix; c'est pourquoi tout fidèle doit désirer la paix avec le prochain. Dieu ne la donne qu'à ceux qui l'accordent de bon cœur aux autres. Ce que je fais, je ne le fais pas par moi-même, mais par la volonté de celui qui a puissance sur moi. Maintenant donc, si c'est à cause de moi que vous vous troublez, je vous en demande pardon; je prie Dieu qu'il pardonne des paroles proférées peu à propos, et qu'il ne vous l'impute pas à péché. Que si je mérite toute espèce de supplices, je les supporterai de bon cœur pour la rémission de mes fautes ». A ces paroles pleines d'humilité et de calme, le magnat si cruel et si féroce, qui n'avait aucune crainte de Dieu, se sent touché jusqu'au fond de l'âme; il se jette aux pieds du Saint et lui dit : « Pardonnez-moi, serviteur de Dieu, et priez pour moi, qu'il m'accorde une paix véritable; quant à moi, je suis prêt à la faire avec vous ». Le Saint le releva, l'embrassa tendrement, pria pour lui, et le trouva depuis un excellent chrétien.

Le bienheureux Ambroise disait dans ses prédications que la vengeance était un péché d'idolâtrie, attendu que la vengeance appartient à Dieu seul, et que, par conséquent, celui qui se venge usurpe la place de Dieu. Un jour, malgré toutes ses exhortations, un homme de Sienne s'obstinait à ne point pardonner. Alors le Saint lui dit : « Je prierai pour vous. — Je n'ai que faire de prières, répliqua durement le vindicatif ». Le Saint ne laissa pas de faire pour lui la prière suivante : « Seigneur Jésus-Christ, par la très-grande providence et sollicitude que vous avez sans cesse pour le genre humain, je vous prie d'interposer votre puissance dans cette vengeance projetée, et de vous la réserver, afin que tous connaissent que la punition des offenseurs n'appartient qu'à vous seul, et afin que la sensualité n'empêche point la connaissance de votre justice ». Ambroise enseigna publiquement cette prière aux peuples, les exhortant à la dire pour ceux qu'ils trouvevaient obstinés à ne point pardonner les injures. A l'heure même que le saint homme faisait pour lui cette prière, le vindicatif se concertait avec ses amis et ses parents pour ne point faire de paix ni écouter Ambroise. Mais la prière du juste fut plus puissante. Tout à coup cet homme si dur se sent pénétrer de componction, toutes les raisons du saint homme lui reviennent à la mémoire, il passe deux jours sans presque ni manger ni dormir. Enfin il vient avec ses amis trouver le bienheureux Ambroise, pour le prier de faire la paix entre eux et de lui pardonner sa faute.

Le Pape lui envoya les bulles d'un évêché, dans le dessein de l'élever

encore à une plus haute dignité; mais Ambroise, qui aimait plus la sainte pauvreté que toutes les grandeurs du monde, l'en remercia très-humblement et ne voulut jamais l'accepter. Après la mort de Grégoire, il se retira dans un couvent pour y vivre dans la solitude. Ce fut alors que les vertus régulières éclatèrent merveilleusement en lui : il balayait souvent l'église, le cloître et les dortoirs; il fuyait la conversation des femmes, même de sa parenté; tous les vendredis il jeûnait au pain et à l'eau. Pendant quarante-neuf ans, qu'il a été religieux, il n'a jamais mangé de viande qu'une seule fois, par pure obéissance; il ne dormait que quatre heures; après Matines il restait deux heures au chœur en oraison, et étudiait le reste de la nuit jusqu'à Prime; il portait jour et nuit un rude cilice et une large plaque de plomb sur les reins; il pratiquait plusieurs autres mortifications que sa ferveur lui suggérait. Cependant, ni son grand âge, ni ses rigoureuses austérités, ne l'empêchaient point de prêcher, et il le faisait toujours avec beaucoup de feu; mais au commencement du Carême de l'année 1286, il s'anima tellement dans un sermon contre les usuriers, qu'il se rompit une veine dans la poitrine : ce qui lui fit rendre beaucoup de sang par la bouche. Le lendemain, le sang s'étant arrêté, il voulut continuer le même sermon; mais la veine se rouvrit, et il vomit une telle abondance de sang, qu'il vit bien que sa fin approchait.

Les religieux l'avaient exhorté à se donner quelque relâche dans un exercice si violent; mais le zèle du salut des âmes, qu'il chérissait plus que sa propre vie, ne lui avait permis de discontinuer que lorsqu'il s'y verrait entièrement forcé par la violence du mal. En effet, comme il s'augmentait de jour en jour, il fut obligé de se mettre au lit pour s'y faire traiter, ou plutôt pour y attendre la volonté de Dieu, qu'il reconnut par cet accident le vouloir bientôt retirer du monde.

Pour se préparer à ce dernier passage, il fit une confession générale de toute sa vie, où son confesseur ne remarqua pas un seul article qui eût pu lui faire perdre la grâce de Dieu, particulièrement pour ce qui regarde la chasteté, qu'il avait toujours conservée très-parfaite et inviolable. Sa confession achevée, il supplia les Pères du monastère de le laisser en repos, et demanda que sa chambre ne fût ouverte qu'au médecin, au supérieur et au frère infirmier, afin de se mieux préparer, par cette solitude, à mourir en Jésus-Christ; mais lorsqu'il fut proche de ce dernier moment, il fut bien aise de voir tous les religieux autour de son lit, pour être assisté de leurs suffrages. Etant donc muni des Sacrements de l'Eglise, et secouru des prières de ses confrères, il leva les yeux au ciel, et rendit paisiblement le dernier soupir, qui fut le commencement de son bonheur éternel, le 20 mars, l'an de Notre-Seigneur 1286, et de son âge le soixante-sixième.

L'abrégé de sa vie, imprimé en italien, au sujet de sa béatification, raconte jusqu'à cent quatre-vingts miracles qu'il a faits, tous authentiques et avérés, entre lesquels on remarque la résurrection de seize morts. Les souverains Pontifes ont souvent été sollicités de procéder au décret de sa canonisation. Le pape Eugène IV permit aux Siennois de célébrer tous les ans sa fête, en l'église de Saint-Dominique, publiquement, comme d'un *saint canonisé,* le vendredi avant le dimanche de la Passion. Depuis, les papes Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV et Paul V, ont accordé indulgence plénière à ceux qui visiteront son sépulcre le jour de sa fête. Le pape Grégoire XV permit à tout l'Ordre de Saint-Dominique d'en célébrer l'office comme d'un confesseur non pontife.

Dans les images et sculptures qu'on a faites de saint Ambroise, on lui

met souvent sur la main la *ville de Sienne*, pour rappeler le service qu'il rendit à sa patrie.

Il porte également le *lis* pour avoir conservé sa virginité jusqu'à la mort.

On doit aux prières du Bienheureux, la conclusion d'un grand nombre de mariages qui ne semblaient pas devoir s'arranger. Aussi l'usage s'est-il conservé à Sienne, d'allumer un cierge devant son tombeau pour la réussite des fiançailles.

Le R. P. Jean-Baptiste Feuillet, religieux du même Ordre, en la province de Saint-Louis, en a composé la vie fort au long dans le troisième tome de son *Année Dominicaine*, au 26 mars, jour où l'on célèbre sa fête à Sienne.

SAINT MARTIN DE DUME,

ARCHEVÊQUE DE BRAGA, EN GALICE, ET AUJOURD'HUI EN PORTUGAL (580).

Ce Saint, qui était originaire de Pannonie, se rendit si habile dans les sciences, que, au jugement de saint Grégoire de Tours, il surpassait tous ceux de son siècle. Il fit un pèlerinage en Palestine pour visiter les lieux saints ; après quoi il passa dans la Galice, où les Suèves, infectés de l'hérésie arienne, avaient établi leur domination. Il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, qui avait été guéri de la lèpre par l'intercession de saint Martin de Tours. Par ses prédications, le nouvel Apôtre ramena cette partie de l'Espagne à l'unité catholique. Il y bâtit, vers l'an 560, plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dume, près la ville de Braga, aujourd'hui en Portugal. Il prit la conduite de ce monastère. Les évêques de la province l'érigèrent en évêché, par respect pour le mérite extraordinaire du Saint, qu'ils élevèrent sur le nouveau siége en 567. Les rois des Suèves voulurent que Martin fût l'évêque de leur cour ; ce qui l'a fait appeler Evêque *de la famille royale* par l'auteur d'une ancienne notice du pays. Il continua son premier genre de vie, et gouverna toujours ses religieux avec une parfaite régularité.

Il fut ensuite élevé sur le siége de Braga, métropolitain de toute la Galice [1]. Il a toujours été regardé comme une des plus brillantes lumières de l'église d'Espagne, et comme un des plus beaux ornements de l'état monastique. Fortunat, qui lui a adressé les premiers vers de son cinquième livre, dit de lui qu'il avait hérité du nom et du mérite de saint Martin de Tours. Il n'a pas moins servi l'Eglise par ses écrits que par ses vertus. Il mourut le 20 mars 580, et est honoré en ce jour. Son corps fut transporté de Dume à Braga en 1606.

Les écrits de saint Martin de Dume sont : 1° Une *Collection de quatre-vingt-quatre Canons*. Elle est adressée à Nitigius, évêque de Lugo, et divisée en deux parties, dont la première regarde les évêques et les clercs ; la seconde regarde les laïques. Cette Collection se trouve dans les divers recueils des conciles et dans l'appendice du premier tome de la Bibliothèque canonique de Justel, Paris, 1661.

2° *Fórmule d'une Vie honnête*, ou traité des quatre vertus cardinales. Ce livre est adressé à Myron, roi de Galice, qui avait prié le Saint de lui donner des instructions sur la manière d'après laquelle il devait se conduire. Il a été imprimé dans la Bibliothèque des Pères, t. x, p. 382, et dans les Spicilèges du père d'Achéry, t. x, p. 626.

3° Le traité précédent est suivi, dans la Bibliothèque des Pères, d'un livre de saint Martin, intitulé des *Mœurs*. C'est un tissu de maximes morales, également propres à former l'homme à la vertu et à la pratique des devoirs de la société civile.

4° Il y a encore quelques autres écrits de notre Saint, entre autres un recueil de sentences des solitaires d'Egypte, qui se trouve dans l'appendice des Vies des Pères, par Rosweide. Voyez sur les écrits de saint Martin de Dume, le savant cardinal d'Aguire, *Notit. Conc. Hispan.* p. 92.

Voyez saint Isidore de Séville, *in Catal. et in Chron. Suev.*; saint Grégoire de Tours, *Hist.*, l. v, c. 38, *et de mirac. S. Martini*; Mabillon, *sæc.* 1 *Ben.*; Cellier.

1. Ou des églises des Suèves en Espagne. La ville de Braga avait reçu de bonne heure les lumières de la foi, et fut depuis délivrée des premières du joug des Sarrasins. C'est pour cela que son archevêque a disputé longtemps à celui de Tolède la primatie de toute l'Espagne. L'évêché de Dume fut réuni à celui de Braga dans le VIIe siècle.

SAINT BÉNIGNE, ABBÉ DE FLAY (723).

Bénigne, né de Maurinus et d'Inga, tous deux de la race des Francs, imita, quoique jeune encore, l'exemple d'Ansbert et des deux frères Bénigne, l'ancien, et Gennard, ses parents, qui, offrant un grand spectacle aux anges et aux hommes, avaient dit adieu aux plus brillantes positions séculières pour suivre Jésus-Christ pauvre et crucifié. Caché avec eux dans la retraite de Fontenelle, il s'exerça à la pratique de toutes les vertus, principalement de l'humilité. Il aurait désiré de rester toute sa vie dans le degré inférieur du diaconat : mais saint Bain, ayant été appelé au siége de Thérouanne, l'estime et l'admiration que ses frères avaient pour lui les portèrent à le choisir pour lui succéder.

La mort de ses parents l'ayant rendu maître de leur immense fortune, il donna à l'abbaye de Fontenelle le tiers de ses biens, qui étaient situés dans le Vexin, la Saintonge et ailleurs. Il décora la basilique du monastère d'ornements précieux. Cependant les Neustriens, ne pouvant se résigner à être gouvernés par le même maire du palais que les Austrasiens, choisirent, après une guerre terrible, Ragemfred, qui chassa Bénigne de Fontenelle, quoiqu'il fût très-agréable aux rois fils de sainte Bathilde, et mit l'intrus Vandon à sa place. Cédant à la persécution, le bienheureux Abbé se retira à Flay, auprès de saint Gennard. Il donna des preuves si manifestes de sagesse et de religion, que son cousin ayant déposé la crosse abbatiale, il fut institué quatrième Abbé de ce monastère, aux applaudissements de tout le monde.

Le gouvernement de Bénigne fut heureux pour les religieux de Flay. Tandis que la guerre, autour de leur asile, bouleversait tout, il les maintenait dans la paix que le monde ne peut donner ni ravir, et leur enseignait à n'aspirer qu'aux seuls biens qui ne changent pas. Il assista, au milieu des princes et des évêques, à une assemblée présidée par le roi, pour affranchir ses religieux des injustes spoliations dont ils étaient victimes de la part des hommes du siècle. Lorsque Vandon fut renvoyé de Fontenelle, il recouvra cette abbaye sans néanmoins abandonner Flay. Il ne tarda pas à passer à une patrie meilleure, l'an de notre salut 723, et fut bientôt inscrit aux fastes de la sainteté. Son corps, placé dans une châsse remarquable, a été élevé derrière le grand-autel du monastère, et il est resté, pendant plusieurs siècles, en vénération parmi le peuple fidèle.

Propre de Beauvais.

LE BIENHEUREUX REMI, ÉVÊQUE DE STRASBOURG (783).

Le bienheureux Remi, évêque de Strasbourg, neveu de saint Odile, était fils du comte Hugues, et petit-fils d'Adalric, duc d'Alsace. Il fut élevé dans l'abbaye de Munster, au Val-Saint-Grégoire, à quatre lieues de Colmar, et prit le gouvernement de ce monastère après Agoald, homme pieux et savant. En 776, il succéda, sur le siége de Strasbourg, à Heddon, son cousin, fondateur d'une école qui devint dans la suite si florissante. Il jouit de la faveur de Charlemagne, et consacra au service de la religion et au soulagement des pauvres ses biens, qui étaient considérables. Il fit le pèlerinage de Rome, où il fut très-bien accueilli par le pape Adrien Ier, qui lui donna les reliques de sainte Sophie et de ses trois filles, sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, qui avaient souffert le martyre sous l'empereur Adrien. A son retour, il plaça leurs corps dans le monastère de chanoinesses d'Eschau, fondé par lui dans une île formée au confluent du Rhin et de l'Ill. L'année qui suivit son voyage à Rome, Remi reçut un témoignage flatteur de l'estime et de la confiance qu'inspirait alors l'Eglise de Strasbourg. Un évêque régionnaire de la Suisse, nommé Rapert, établit le monastère de Werd, dans une île de l'Aar, et en fit donation à la cathédrale de Strasbourg. Parmi les autres monastères qu'il fonda, on cite ceux de Schonenwerd, en Suisse, et d'Eschau, où il fit construire son tombeau.

En l'an 778, il fit son testament, par lequel il institua pour son héritière universelle la bienheureuse Vierge Marie, la suppliant de veiller à l'accomplissement de ses dernières volontés. Ce testament, qui est un monument curieux de jurisprudence à l'époque de la seconde race de nos rois, est signé par cinq évêques et quarante-deux témoins de l'un et de l'autre sexe. Le bienheu-

reux Remi mourut le 29 mars 783, et le 18 mai de la même année son corps fut porté à Eschau. Il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu aucun culte dans son diocèse ; mais le pape saint Léon IX, qui était de la même famille, autorisa la célébration de sa fête pour l'abbaye de Munster, où l'on continua de l'honorer comme bienheureux jusqu'à la destruction de cette abbaye.

Dictionnaire de Petin.

LE BIENHEUREUX ÉVRARD, COMTE DE MONS (XIIIe siècle).

Le bienheureux Evrard, comte de Mons, ayant pris part à la guerre de Brabant, se reprochait vivement une faute qu'il avait commise à cette occasion. Il quitta secrètement sa patrie, revêtu d'habits pauvres pour n'être reconnu de personne, et fit le pèlerinage de Jérusalem et de Compostelle. A son retour, il s'engagea en qualité de porcher à l'abbaye de Morimond. Quelques années après, le domestique d'un officier qui avait servi sous les ordres du comte Evrard étant venu à la ferme que celui-ci habitait, pour demander son chemin, le reconnut à sa voix et aux traits de son visage. Surpris d'une telle rencontre, il court en prévenir son maître, qui ayant reconnu à son tour le comte sous son déguisement, l'embrasse en pleurant de joie et lui témoigne une grande surprise mêlée de respect. L'abbé de Morimond, informé du fait, se rend à la ferme et questionne le saint pénitent, qui lui avoue la vérité et lui confesse son ancienne faute en versant un torrent de larmes. L'abbé le console, l'encourage, et lui conseille de venir prendre l'habit religieux dans l'abbaye, afin d'y continuer sa pénitence sous une autre forme. Evrard obéit avec humilité. Plus tard, il fonda les abbayes d'Einberg et du Mont-Saint-Georges, en Allemagne. Il mourut après le XIIe siècle. Son nom se lit dans le ménologe de Cîteaux sous le 20 mars, jour auquel l'honorent les Cisterciens.

LES BIENHEUREUX ÉVANGÉLISTE ET PÉRÉGRIN,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN (XIIIe siècle).

Deux jeunes gens de la ville de Vérone offrirent au XIIIe siècle à leurs concitoyens le spectacle touchant d'une amitié d'autant plus solide qu'elle était fondée sur la vertu. Ils se nommaient Evangéliste et Pérégrin, étaient nés à la même époque, et les mêmes sentiments de piété les animaient l'un et l'autre. Ce fut en fréquentant la même école qu'ils firent connaissance et qu'ils se lièrent ensemble de la manière la plus intime. Lorsqu'ils eurent achevé leurs études, ils songèrent à choisir un état de vie. Ils se déterminèrent pour la profession religieuse, et donnèrent la préférence à l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, par suite d'une vision dont ils avaient été favorisés. Entrés et admis dans le couvent des Augustins qui était situé hors des murs de Vérone, les deux amis se montrèrent novices fervents et n'épargnèrent ni les jeûnes ni les prières pour triompher de leurs passions et vaincre l'ennemi du salut. Leur coutume était de prier souvent en plein air, à genoux, et les yeux élevés au ciel. Le prieur du couvent leur ayant demandé pourquoi ils priaient de cette façon, ils lui répondirent humblement qu'ils voyaient dans ce lieu la Sainte Vierge avec son divin Fils et sainte Anne, telles qu'elles leur avaient apparu lorsqu'ils avaient pris la résolution d'entrer dans l'Ordre de Saint-Augustin. Ces faveurs célestes n'altérèrent en rien leur humilité. Ils mettaient leur bonheur à remplir les plus bas emplois de la maison, et à rendre à leurs frères tous les services qu'ils pouvaient. Dieu voulut bien accorder aux prières de ses serviteurs la guérison de plusieurs malades. Tandis qu'ils marchaient l'un et l'autre d'un pas égal dans les sentiers de la perfection, un ange vint annoncer à Evangéliste que Dieu allait l'appeler à la céleste patrie. Au moment désigné, ce bon religieux se mit à genoux et rendit paisiblement son âme à son Créateur. Pérégrin, affligé de la mort de son ami, demanda avec instance au Seigneur qu'il le réunît à Evangéliste dans la gloire. Celui-ci se montra à lui pendant son repos, tout éclatant de lumière; il lui fit connaître que son trépas était prochain et que sa fin serait heureuse. Pérégrin rendit grâces à Dieu de cette consolante assurance qu'il recevait, et peu d'heures après il passa doucement de la terre au ciel. On mit les deux amis dans le même tombeau, et plusieurs miracles, opérés par leur

intercession, engagèrent les fidèles à les honorer d'un culte public. Les religieux augustins ayant été, par l'effet des guerres, obligés de quitter leur premier couvent et de s'établir dans l'intérieur de la ville de Vérone, y apportèrent les corps des deux bienheureux et les placèrent à un autel qui leur était dédié dans l'église de Sainte-Euphémie, qu'ils desservaient. Ce culte s'est conservé jusqu'à nos jours, et le pape Grégoire XVI l'a approuvé par son décret du 17 novembre 1837.

L'amitié qui unissait les bienheureux Evangéliste et Pérégrin devrait servir de modèle aux chrétiens. La vertu avait formé leur liaison, et elle les aidait à s'animer mutuellement dans les voies de la perfection religieuse. Hélas ! les amitiés du monde sont bien différentes ! Elles n'ont pour lien que des motifs humains et souvent le penchant pour les mêmes passions. On n'entend dans la société que plaintes contre l'inconstance, la perfidie et l'ingratitude des amis du siècle. Faut-il s'en étonner ? La raison en est bien naturelle ; ils ne peuvent s'estimer, voilà pourquoi ils se quittent avec tant de facilité.

Tiré de leur vie, qui se trouve dans le recueil des Bollandistes, tome VI de juillet, et de l'*Hagiologium italicum*, par Cornaro ; Godescard, éd. de Lille.

LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME,

GÉNÉRAL DES FRANCISCAINS (1289).

Ce saint religieux, qui porte le nom de la ville où il vit le jour, naquit de parents illustres, dans les premières années de ce XIIIe siècle, si fécond en grands hommes et en grandes œuvres. Ayant l'esprit excellent, il fit dans les études de tels progrès, qu'après avoir pris le grade de docteur, il fut chargé d'enseigner la logique dans sa ville natale. A l'âge de vingt-cinq ans, Jean se décida à se fixer parmi les Franciscains, dont la modestie et la piété l'avaient touché. Après avoir fait son noviciat, il acheva ses études à l'Université de Paris. Successivement chargé du ministère de la prédication à Bologne et à Naples, il s'acquitta de cette double fonction avec un succès tel que tous ceux qui l'entendaient étaient touchés et éclairés. Sa doctrine égalait sa facilité d'élocution. Il assista, en 1245, au concile de Lyon ; après la tenue du concile, il fut appelé à Paris pour y professer dans l'Université. Il fut le premier Italien qui occupa dans cette ville une chaire publique.

En 1247, ses frères l'élurent général d'un commun accord. Son premier soin fut de visiter tous les couvents soumis à sa juridiction, et d'y rétablir la discipline, que la faiblesse de son prédécesseur avait rendue moins sévère. Dans cette vue, il rassembla plusieurs chapitres. Ce fut pendant qu'il tenait celui de Sens que le roi saint Louis, qui partait pour la croisade, vint se recommander à ses prières. Le bon roi donna, en cette occasion, une preuve de l'estime qu'il professait pour le serviteur de Dieu : il alla dîner chez les Frères Mineurs, et il prit à table la dernière place. Edouard III, roi d'Angleterre, n'eut pas moins de considération pour Jean de Parme. Celui-ci, étant allé le saluer pendant qu'il visitait les couvents de son royaume, le monarque, instruit de la sainteté du franciscain, courut à sa rencontre et l'embrassa tendrement.

A cette époque, Innocent IV occupait encore le Saint-Siége ; son affection pour le Bienheureux n'avait pas varié depuis le concile de Lyon. En 1249, les Grecs ayant manifesté le désir de se réunir à l'Eglise romaine, ce Pontife ne crut pouvoir choisir un meilleur légat que Jean pour traiter cette affaire délicate. Sa mission réussit parfaitement auprès de l'empereur Jean Ducas et du patriarche de Constantinople ; mais des subalternes, partisans acharnés du schisme, tuèrent les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés au Pape. L'affaire en resta là. Peu de temps après, une émeute soulevée par les docteurs séculiers de l'Université de Paris contre les Dominicains, avait obligé ces religieux à quitter leurs chaires. Jean, craignant la même disgrâce pour les Frères Mineurs, accourut à Paris et eut le bonheur, par sa douceur autant que par son éloquence, de parer le coup. En 1254, il se démit du généralat en faveur de saint Bonaventure. Il vécut encore trente ans, qu'il passa dans la solitude. Vers la fin de sa vie, son zèle pour le bien de la religion le porta à supplier le pape Nicolas IV de lui confier une nouvelle mission en Orient, pour cimenter la paix entre les Latins et les Grecs, mais le Seigneur se contenta de sa bonne volonté. Il mourut en route, à Camerino, le 20 mars 1289. Il est peu de Saints qui aient voyagé autant que le bienheureux Jean de Parme ; il marchait toujours à pied, et refusa même une monture pour se rendre à Constantinople. Pie VI l'a béatifié en 1781[1].

1. Voir, pour plus de détails notre *Palmier séraphique*, t. III.

LE BIENHEUREUX HIPPOLYTE GALANTINI,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE EN ITALIE (1619).

Le bienheureux Hippolyte Galantini ou Galanti naquit à Florence même, le 12 octobre 1565, de parents dont la probité et la vertu étaient la principale richesse. Sa jeunesse fut si édifiante que, à peine âgé de douze ans, il attira sur lui l'attention de l'archevêque de Florence, Alexandre de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon XI, et fut chargé par ce prélat d'enseigner les premiers éléments de la religion à d'autres jeunes gens de son âge. Pendant de longues années, il partagea son temps entre le travail qu'exigeait sa profession (il était fabricant d'étoffes de soie), les œuvres de charité, et le soin de sa propre sanctification.

On est étonné que, sans richesses, sans protecteurs, sans connaissances, il ait pu faire tant de bien dans une ville telle que Florence. Il fonda une congrégation uniquement occupée d'instruire des vérités de la religion et de former à la vertu les enfants des deux sexes, et même des personnes adultes qui vivaient dans l'ignorance de leurs devoirs et des premiers mystères de la religion. Le nombre des âmes qu'il retira par ce moyen de l'abîme de la perdition et du désespoir est presque infini.

Le zèle d'Hippolyte eut de nombreux imitateurs dans toute l'Italie, et, en peu d'années, il s'y établit, sous le nom d'Ordre de la Doctrine chrétienne, une multitude de congrégations, qui se proposèrent le même but et suivirent la même règle qu'il avait donnée à la sienne. Il mourut en odeur de sainteté le 20 mars 1619, âgé seulement de cinquante-cinq ans. Il avait reçu plusieurs fois le don de prophétie. Son nom est encore aujourd'hui en grande vénération dans la Toscane et les provinces adjacentes. Il a été béatifié par Léon XII, le 31 mai 1825.

Rohrbacher. — Nous donnons dans le *Palmier séraphique*, tome III, une vie très-détaillée du bienheureux Hippolyte Galantini.

XXIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au mont Cassin, la naissance au ciel de saint BENOÎT, abbé, qui rétablit en Occident la discipline monastique presque entièrement ruinée, et la propagea merveilleusement. Sa vie, éclatante de vertus et de miracles, a été écrite par le pape saint Grégoire. 543. — A Alexandrie, la mémoire des saints Martyrs qui, sous l'empereur Constance et le préfet Philagre, furent massacrés par les Ariens et les païens, qui se jetèrent sur eux dans les églises. 342. — Le même jour, les saints martyrs Philémon et Domnin. Ils étaient originaires de Rome et s'adonnèrent dans les provinces au ministère de la prédication, lorsqu'ils furent arrêtés et mis à mort. Fin du IVe s. — A Catane, saint Bérille, qui fut ordonné évêque par saint Pierre, et, après avoir converti un grand nombre de Gentils à la foi, se reposa en paix dans une extrême vieillesse. — A Alexandrie, saint Sérapion, anachorète et évêque de Thmuis, homme de grandes vertus, qui s'en alla vers le Seigneur dans l'exil où l'avait chassé la fureur des Ariens. — Au territoire Lyonnais, saint LUPICIN, abbé, dont la vie fut illustre par la gloire de la sainteté et des miracles. 480.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Sion, en Valais, saint Elie, solitaire et évêque, qui repose en l'île Saint-Jules, dans le lac d'Orta, au diocèse de Novarre. — A Molesme, en Champagne, le décès de saint Robert, abbé

de ce lieu, moine de Moutier-la-Celle, à Troyes, instituteur de l'Ordre de Cîteaux, canonisé par Honorius III[1]. 1108. — A Saint-Bernard, près de Rupelmonde, en Flandre, le vénérable Henry, abbé de ce lieu. XIIe s. — Au diocèse de Rouen, translation, en 1202, des reliques de saint Hildevert, évêque de Meaux et patron de Gournay.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes de Saint-Benoît, des Camaldules et de Vallombreuse. — Au mont Cassin, la naissance au ciel de notre père saint Benoît...

Martyrologe des Cisterciens. — Au mont Cassin, la naissance au ciel du bienheureux patriarche saint Benoît, qui, par l'institution de la règle qu'il reçut de Dieu, rétablit en Occident la discipline monastique, presque entièrement ruinée, et la propagea d'une manière merveilleuse ; lequel, selon le témoignage du pape saint Grégoire, qui a écrit sa vie pleine de vertus et de miracles, plein de l'esprit de tous les Saints, a engendré pour le ciel des fils innombrables, pour les nations d'innombrables apôtres, et pour l'Eglise des évêques et des Pères pareillement sans nombre, et a rempli tout l'univers par la grandeur comme par la multitude inexplicable de ses mérites.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Irlande, saint Eodée, frère de sainte Faine, abbé d'Aranie ; il bâtit dix monastères dans cette contrée. An 540. — Chez les Grecs, saint Jacques le Jeune. An 824. — A Rome, la bienheureuse Santuccia, fondatrice des Servantes de Marie. Ces religieuses occupaient les anciens bâtiments des templiers sur la voie Julia. L'église qui s'appelait *Santa-Maria in Julia* prit dans la suite le nom de Sainte-Anne, à cause de l'anneau de cette dernière Sainte qui s'y trouvait. 1305. — A Lucques, le bienheureux Benoît, prêtre. Vers le XIVe s. — A Cortone, en Toscane, le bienheureux Ugolin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. On peint le bienheureux Ugolin de Cortone avec un lis qui sort de son cœur, parce que trente années après sa mort, on vit cette fleur germer sur sa tombe à plusieurs reprises : il s'était fait remarquer par une grande dévotion envers Marie et un grand amour de la sainte pureté. Vers 1470. — A Antioche, sainte Callinice, jeune vierge d'une admirable beauté, qui fut brûlée vive, avec sainte Basilisse, pour avoir refusé de se marier et de renoncer à Jésus-Christ. Vers 303. — A Rome, une autre sainte CALLINICE, sainte BASILISSE et leurs trois compagnes, vierges martyres ; sainte MATIDIE, sœur de Trajan et la vénérable DROSELLE, fille de cet empereur. 116. — En Allemagne, on honore en ce jour la mémoire de la bienheureuse Clémence d'Hohenberg, qui se montra dans le monde le modèle des vertus chrétiennes et se fit religieuse après la mort de son mari. 1176. — A Coria, en Espagne, le bienheureux Alphonse Rojas qui fut professeur à Salamanque, précepteur d'un jeune duc, curé et chanoine de Coria, et enfin religieux de l'Ordre de Saint-François[2]. 1617.

S. LUPICIN, ABBÉ DE LAUCONNE, DANS LE JURA

480. — Pape : Saint Simplicius. — Roi de Bourgogne, premier royaume : Chilpéric.

Lupicin était frère puîné de saint Romain, abbé de Condat[3].

Jeune encore, il fut engagé dans les embarras du monde, dont le contact ne lui fit pourtant rien perdre de cette tendre piété qu'il avait constamment pratiquée pendant son enfance. Dès que Dieu, en ravissant à ce fervent chrétien sa femme et son père, eut brisé ainsi une partie des liens qui le retenaient dans le siècle, Lupicin alla rejoindre son frère Romain dans les déserts du mont Jura. L'enfer, jaloux de tout le bien que cette réunion allait procurer à la religion en donnant naissance à tant de maisons sainte, qui devaient devenir en Occident les rivales des Laures de la Thébaïde, mit

1. Voir le 29 avril. — 2. Voir notre *Palmier séraphique*, tome III.
3. Voir la vie de saint Romain au 28 février.

tout en œuvre pour la détruire dès son principe. Si l'on en croit saint Grégoire de Tours, ce n'est pas seulement par des tentations intérieures que le démon attaqua les deux saints solitaires ; mais il les molestait jour et nuit par mille mauvais traitements, à un tel point que, lassés de ses poursuites, ils résolurent de quitter ces lieux et reprirent le chemin de leur pays. Ils logèrent d'abord chez une pauvre femme qui s'informa d'où ils venaient et quel était leur dessein ; les deux frères ayant satisfait à ses demandes, elle leur représenta combien il serait honteux pour eux de se laisser vaincre si lâchement par celui que les amis de Dieu avaient si souvent vaincu. La vérité qui parlait par la bouche de cette femme les fit rentrer en eux-mêmes ; ils reprirent courage, retournèrent dans leur désert, et, à force de prières, ils obtinrent de la miséricorde de Dieu, non-seulement de persévérer dans la résolution qu'ils avaient formée de passer leur vie dans la solitude, mais encore d'être délivrés des assauts du démon.

Ils avaient établi leur demeure sous les branches épaisses d'un énorme sapin, au fond d'une gorge que dominent de hautes montagnes, et auprès d'une fontaine qu'on appelle aujourd'hui le Bugnon. Ce fut le berceau du monastère de Condat. C'est là que les pieux anachorètes reçurent leurs premiers disciples, et les initièrent à cette vie de renoncement, dont ils avaient les premiers donné l'exemple dans la Séquanie (Franche-Comté).

Bientôt le nombre des moines rassemblés sous la conduite de Romain et de Lupicin augmenta tellement, qu'il fallut songer à construire un nouveau monastère, pour y envoyer une partie des religieux. Cette colonie, placée spécialement sous la conduite de Lupicin, s'établit, vers l'an 445, à une lieue de Condat, dans une plaine assez fertile, appelée Lauconne, et où s'élève aujourd'hui le village de Saint-Lupicin. Cette nouvelle maison, fondée sur le modèle du monastère principal, en adopta les règles et les usages. On y éleva un oratoire ; on y construisit des cellules isolées pour chaque moine, et les religieux y partagèrent leur temps entre le travail et la prière. Les moines de Condat et de Lauconne se proposaient surtout d'imiter la vie des anachorètes de l'Orient Ils lisaient tous les jours les règles de saint Pacôme, de saint Basile, des moines de Lérins, de Cassien, et trouvaient leurs modèles dans les *Vies des Pères du désert.*

L'austérité de Lupicin, tempérée par la direction paternelle de son frère, maintenait la discipline parmi les religieux. Jusqu'à saint Oyend, quatrième abbé de Condat, il n'y eut pas de règle spécialement rédigée pour ce monastère. L'exemple de Lupicin était la meilleure des règles.

Surtout sévère envers lui-même, il ne semblait s'inspirer que de l'austérité la plus rigide. Toujours il fut vêtu d'une tunique de poil fort incommode et d'autant plus propre à le maintenir dans des sentiments d'humilité, qu'elle était composée de peaux de diverses bêtes, mal apprêtées et grossièrement cousues ; son capuce pouvait tout au plus le garantir de la pluie, mais non pas du froid, qui était rigoureux à Lauconne ; il portait des sabots dans son monastère, et ne prenait des souliers que lorsqu'il fallait sortir pour le service du prochain. Il n'avait point de lit ; lorsque tous ses religieux étaient couchés, il entrait dans la chapelle, où il passait une partie de la nuit en méditation ; quand il se sentait abattu par la fatigue, il prenait un peu de repos sur un banc. Dans le fort de l'hiver, il présentait au feu une longue écorce d'arbre faite en forme de berceau, et lorsqu'elle était un peu échauffée, il s'y couchait, seulement couvert de ses habits.

Quoique plusieurs écrivains [1] aient remarqué que les Gaulois ne fussent

1. Sulpice Sévère, Henschenius, Bulteau, etc.

pas d'une complexion telle qu'ils pussent jeûner aussi rigoureusement que les religieux de l'Orient, Lupicin ne se laissa pas d'aller encore plus loin que la plupart d'entre eux par l'austérité de ses abstinences et la longueur de ses veilles[1]. Ordinairement il ne prenait de nourriture que tous les trois jours ; il ne but jamais de vin depuis qu'il eut quitté le monde ; il s'abstint même d'eau les huit dernières années de sa vie : quand la soif le prenait, il en éteignait peu à peu les ardeurs en trempant les mains dans un bassin d'eau, sans prendre d'autre rafraîchissement ; jamais, dans ses maladies, il ne souffrit qu'on mêlât à son potage de l'huile ni du lait, bien que l'usage en fût permis aux infirmes dans son monastère ; près de mourir, en proie aux accès d'une fièvre ardente, s'étant aperçu qu'on lui administrait de l'eau dans laquelle on avait mis un peu de miel, il refusa ce breuvage.

Avec un tel esprit d'abnégation, Lupicin était préparé à tous les sacrifices. Dieu lui en imposa cependant un bien pénible pour son cœur, et plus dur que toutes ses pénitences corporelles. Vers l'an 460, son frère Romain mourut entre ses bras, au monastère de la Balme, dont leur sœur Iole était abbesse. Dès lors, Lupicin eut à suppoeter seul la lourde tâche de dirriger toutes les communautés du Jura. Il resta à Lauconne, où étaient alors réunis cent cinquante moines, et mit, quelque temps après, saint Minase ou Minause à la tête de Condat, pour administrer ce monastère sous sa direction.

Lupicin gouvernait ses religieux avec autant de zèle que de prudence. Sévère à l'égard des hommes orgueilleux et opiniâtres, il savait au besoin allier la douceur à l'austérité du caractère, et se montrer indulgent pour les fautes qui attestaient plus de faiblesse que de malice. Dans l'année qui suivit la mort de saint Romain, deux frères, ayant formé le dessein de fuir ensemble du monastère, se donnèrent rendez-vous pour la nuit à l'église, afin d'y prier encore avant de partir. Ils s'y rendirent en effet au milieu des ténèbres, et quand ils eurent prié un instant : « Pour vous », dit alors l'un d'eux, « emportez d'ici mon sarcloir et ma hache, tandis que j'irai tout doucement dans votre cellule prendre votre saie et votre coule, et, après avoir ainsi emporté tout ce qui nous appartient, nous nous retrouverons dans le lieu convenu ». Les ténèbres étaient profondes et les deux religieux se croyaient seuls. Mais Lupicin se trouvait à l'église, méditant et priant dans le silence de la nuit, comme il le faisait souvent, et il avait tout entendu. Lorsqu'il vit que les deux frères avaient tout préparé pour leur départ, et qu'ils allaient mettre le pied hors du monastère, il s'écria du coin de l'église où il s'était retiré : « Mes chers enfants, puisque vous êtes venus prier avec moi avant de partir, vous ne me refuserez pas le baiser de paix au moment de me quitter ». A ces paroles inatendues, les deux malheureux frères tombent frappés de stupeur. Ils versent des larmes, et leurs soupirs attestent qu'ils sentent vivement les remords de leur conscience. Lucipin vient à eux, les appelle par leur nom, et, étendant la main sur eux, les embrasse avec une bonté qui achève de les gagner. Il ne leur adresse aucun reproche, mais, sans rien leur dire de plus, il se met à genoux avec eux et continue à prier. La grâce divine fit le reste. Les deux moines, touchés d'un vif sentiment de repentir, firent de nombreux signes de croix sur leurs yeux et sur leur poitrine, et, après avoir prié un instant, ils s'en retournèrent chacun à son lit, pleins de honte et de frayeur. Ils étaient si tremblants, que, dans leur trajet, ils ne se dirent pas un mot de ce

1. Il faut tenir compte, dans la question d'abstinence, plus encore des conditions climatériques que de la complexion des Occidentaux.

qui venait de se passer. Cependant, la confusion qu'ils avaient éprouvée et la bienveillance que leur avait témoignée Lupicin, leur faisaient espérer qu'ils obtiendraient de lui le pardon de leur faute.

Ce récit témoigne assez de la douceur que Lupicin savait employer à propos. Mais ce qui atteste aussi sa discrétion, c'est que, pendant près de vingt ans, le saint Abbé ne parla jamais à personne de cette aventure. Un de ces deux frères étant mort, Lupicin réunit alors la communauté, et crut pouvoir raconter cette histoire en présence de celui des deux moines qui vivait encore. Il en tira d'utiles leçons pour la consolation et l'édification de tous. « Voyez », leur disait-il, « mes chers enfants, quelles ruses et quels artifices le démon emploie pour vaincre les amis du Christ. Mais si Dieu a permis que ses serviteurs fussent tentés un moment, c'était pour faire éclater sur eux ses miséricordes, car il leur a tendu la main lorsqu'ils chancelaient, et il n'a pas souffert qu'ils devinssent la proie de l'antique serpent ».

La vie qu'on menait à Condat et à Lauconne était une vie de sacrifices. Aussi il arrivait assez souvent, comme nous l'avons vu, que des moines, même d'entre les meilleurs et les plus éprouvés, se lassaient de ce genre de vie et cédaient au désir de chercher ailleurs plus d'aises et de libertés. Quelques mois après l'aventure que nous venons de raconter, un des plus vertueux frères, nommé Dativus, se laissa séduire par les ruses du démon. C'était un homme d'une grande douceur, d'une profonde humilité, d'une admirable obéissance. Dieu l'avait prévenu des grâces les plus abondantes. Mais il eut le malheur de ne pas s'armer du bouclier de la prière pour repousser les artifices de l'esprit des ténèbres. Il admira ses propres vertus, s'enorgueillit de son humilité, et perdit peu à peu l'esprit de prudence et de discernement. Il eut un jour une dispute avec quelques autres religieux. Le débat s'envenima insensiblement. Ses contradicteurs irritèrent son amour-propre, tandis que d'autres frères, prenant son parti, et l'excitant en particulier par des rapports insidieux, le poussèrent enfin à quitter le monastère. Dativus fit un paquet de ses hardes, et sortit secrètement afin de n'être retenu par personne. Puis il se dirigea en toute hâte vers la ville de Tours, et se rendit aussitôt à la basilique de Saint-Martin, pour y faire sa prière. Mais il ne fut pas plus tôt entré dans l'église, qu'un énergumène courut à lui en l'appelant par son nom : « Ah ! voilà notre moine du Jura ! Salut, notre cher Dativus. C'est bien, puisque vous êtes maintenant des nôtres. Il ne faut que continuer ». Dativus, tremblant de se voir ainsi reconnu et se croyant joué par le démon, se mit à pousser de profonds soupirs. Après avoir prié quelques instants, il se hâta de reprendre le chemin de son monastère, où il demanda avec instance à être reçu de nouveau.

Pendant quelque temps, ce moine, devenu plus attentif à veiller sur ses sentiments et ses démarches, vécut d'une manière édifiante et régulière. Mais au bout de deux ans il se laissa encore séduire, comme la première fois, par les inspirations de l'orgueil, et prit sa saie et ses instruments de travail pour sortir, aux yeux de toute la communauté. Saint Lupicin, le regardant comme perdu s'il partait une seconde fois, se mit à verser des larmes amères sur cette brebis égarée, et à prier pour sa conversion. Cependant Dativus, ayant chargé son bagage sur ses épaules, demeura d'abord une demi-heure, tout interdit, dans la cour du monastère. Puis, jetant son fardeau dans le vestibule et adressant ces paroles ironiques au démon de l'orgueil, qui le tentait : « Allons », dit-il, « toi qui me conseilles de fuir, porte toi-même ce fardeau, si tu veux que je te suive ». Aussitôt les vaines

imaginations de Dativus disparurent de son esprit. Il embrassa avec joie tous les frères qui avaient été témoins de sa tentation, et resta dès lors fidèle aux devoirs d'un bon religieux.

Heureusement pour les monastères de Condat et de Lauconne, ces épreuves et ces tentations, qui s'étaient produites quelquefois parmi les moines, ne troublaient pas gravement la communauté, et n'empêchaient pas la paix et la charité d'y régner habituellement. Lupicin, qui veillait à tout, pourvoyait avec sollicitude aux besoins temporels du cloître. Quelquefois les récoltes que fournissait un sol ingrat et stérile ne suffisaient pas à la nourriture des moines et des religieuses qu'il avait à gouverner. Alors, comme un nouveau Moïse, le saint Abbé se prosternait humblement devant le Seigneur, et implorait avec confiance la miséricorde du bon Maître, qui a promis de donner à ses serviteurs leur pain de tous les jours. Son espérance n'était point confondue, et Dieu multipliait les miracles pour venir au secours de ses élus. Ainsi, une année que la communauté était fort nombreuse et qu'une multitude de séculiers étaient venus chercher un asile au monastère, les ressources alimentaires y furent épuisées en peu de temps, et la faim commença à s'y faire sentir. L'économe voyait avec effroi qu'il n'y avait plus de vivres que pour quinze jours, tandis que la moisson était encore éloignée de trois mois. Il prit donc avec lui cinq religieux des plus anciens, alla trouver saint Lupicin, et lui avoua, les larmes aux yeux, que la communauté était exposée à mourir bientôt de disette. Le saint Abbé, plein d'une confiance inébranlable, éleva aussitôt sa pensée vers Celui qui est le pain vivant descendu du ciel, et s'écria : « Venez, mes chers enfants, entrons dans le grenier où nous avons encore quelques gerbes, et prions avec foi. N'avons-nous pas, nous aussi, abandonné les villes pour suivre le Seigneur et écouter sa parole dans le désert ? » Il entre donc dans le grenier, se prosterne la face contre terre, et prie avec ferveur Celui qui a dit dans l'Evangile : « Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses biens, que, même dans ce siècle, il ne recouvre le centuple ». Puis le saint Abbé se relève, étend les mains en élevant des regards suppliants vers le ciel, et, dans l'entraînement et l'ardeur de sa foi, adresse au Seigneur cette fervente prière : « Dieu tout-puissant, vous qui, par la bouche de votre serviteur Elie, avez promis autrefois à une pauvre veuve que la farine et l'huile de ses vases ne diminueraient point jusqu'au jour où la pluie du ciel retomberait sur la terre, jetez les yeux sur votre Eglise, qui est placée désormais sous la protection de votre Fils Jésus-Christ, son éternel Epoux ; et, comme vous nous avez donné le pain de la parole divine, accordez-nous encore le pain matériel ; faites que, jusqu'au jour où nous pourrons obtenir des récoltes nouvelles, le blé ne cesse d'abonder dans le grenier de vos serviteurs ».

Tous les frères qui étaient présents répondirent : *Amen*. Alors, Lupicin, se tournant vers l'économe : « Faites battre », lui dit-il, « ces gerbes que le Seigneur à bénies. Car Dieu écoute les prières que la foi inspire, et c'est de nous aussi qu'il a dit ces paroles : ils mangeront, et il y aura encore des aliments de reste [1] ». Dieu récompensa miraculeusement la confiance de son serviteur. On battit les gerbes sans pouvoir les épuiser, et, jusqu'au temps de la moisson, elles fournirent du grain en abondance pour les besoins des religieux et des étrangers. Au nombre des témoins de ce miracle se trouvait saint Oyend, alors novice, et qui devint plus tard abbé de Con-

1. *Comedent, et supererit.* (*IV Reg.*, IV, 43.)

dat. C'est de lui et de plusieurs anciens moines qui avaient participé aux fruits de cette bénédiction miraculeuse, que l'historien de Condat apprit tous les détails de ce miracle.

Un tel prodige accordé à la foi de Lupicin attestait assez que le ciel approuvait sa conduite et voulait bénir son gouvernement. C'est qu'en effet chez lui la sévérité qui châtie n'était jamais séparée de la charité qui guérit et qui console. Les besoins de ses moines le touchaient toujours plus que les siens propres, et il prenait un soin merveilleux de tous ceux qui souffraient. En s'appliquant à maintenir parmi eux une discipline austère, à leur interdire non-seulement toute action, mais encore toute parole déréglée, il veillait aussi à les éloigner des mortifications excessives, et leur apprenait que la voie de la discrétion est la plus sûre et la plus chrétienne.

L'époque où saint Lupicin vivait à Lauconne, fut une époque de grands bouleversements pour son pays ; après avoir passé, vers l'an 412, de la domination des Romains sous celle des Bourguignons, il respirait à peine, protégé par le sceptre des princes de cette nation. Des haines envenimées avaient pris naissance au sein des divisions politiques, et le parti vaincu fournit longtemps des victimes à la police ombrageuse du parti vainqueur. C'est dans ces circonstances critiques qu'apparaît dans toute sa charité le prêtre du Christ, qui ne voit que des frères dans tous les hommes, sans demander s'ils sont du parti de Paul, d'Apollo ou de Céphas.

Saint Lupicin, guidé par l'amour de son prochain, fit souvent le voyage de Genève, où Chilpéric, roi de Bourgogne, père de sainte Clotilde, faisait quelquefois sa résidence ; il obtint fréquemment de ce prince sa miséricorde ou sa justice en faveur de malheureux compromis ou opprimés pour des faits politiques ; son ascendant devint si grand à cette cour, qu'il fit rendre la liberté à de nombreux habitants de nos contrées que certains seigneurs, en vertu on ne sait de quel droit, revendiquaient comme leurs serfs. Qu'on n'accuse donc pas les prêtres d'être les ennemis de la liberté ; ils en sont le plus ferme appui, puisqu'ils sont ministres de Jésus-Christ dont l'œuvre a été de détruire l'esclavage.

Chilpéric prit notre Saint en singulière affection, lui fit des présents magnifiques pour les églises de ses monastères, et lui offrit des terres considérables pour l'entretien des moines. Lupicin les refusa, craignant que ces possessions ne portassent atteinte à l'esprit de pauvreté dans lequel il voulait maintenir ses communautés ; seulement il pria le roi de leur assigner plutôt une certaine quantité de fruits chaque année pour leur subsistance. Le prince lui accorda ce qu'il souhaitait, et fit fournir tous les ans au monastère de Lauconne 300 boisseaux de blé et autant de mesures de vin pour la nourriture des religieux, et cent pièces d'or pour leur acheter des vêtements. Cette abbaye jouissait encore de cette rente longtemps après que les rois de France, descendants de Clovis, se furent rendus maîtres du royaume de Bourgogne.

Saint Lupicin survécut près de vingt ans à son frère ; il prit soin de l'abbaye de Condat, après la mort de saint Romain, et garda la direction de tous les monastères qu'ils avaient fondés dans les Vosges et en Allemagne.

La longue vie qu'il mena jusqu'au-delà de quatre-vingts ans, on peut dire sous les coups d'une sévère discipline, fut regardée comme le plus grand des miracles que Dieu ait opérés en sa faveur. Il mourut vers l'an 480, à l'époque de la naissance de saint Benoît.

La régularité qu'il avait établie avec son frère dans les monastères de leur institution, se conserva longtemps dans toute sa pureté à Condat et à

Lauconne, qui était le lieu particulier de sa retraite, où il fut enterré et où il avait laissé en mourant cent cinquante religieux, tous imitateurs de la vertu sévère de leur maître.

Usuard et ceux qui l'ont suivi, ont presque tous marqué le jour de la fête de saint Lupicin au 21 mars, dans leur Martyrologe. Les Bénédictins l'honorent avec saint Romain et saint Oyend comme des saints de leur Ordre, parce que les monastères du Jura embrassèrent dans la suite la règle de saint Benoît.

La paroisse de Saint-Lupicin a conservé jusqu'à ce jour un culte filial pour celui qui fut son véritable fondateur. Jusqu'en 1793, on y célébrait solennellement, le 21 mars, la fête du saint Abbé, et le 5 juillet, l'invention de ses reliques. Sur la demande du curé de cette paroisse, ces fêtes ont été transférées depuis au troisième dimanche de mars et au premier dimanche de juillet. Celle de juillet est la seule qui se célèbre aujourd'hui solennellement à Saint-Lupicin. Ce jour-là, les reliques sont descendues sur l'autel et restent pendant huit jours exposées dans l'église à la vénération des fidèles. Besançon et Saint-Claude font son office le 21 mai.

Lauconne ne subsista guère plus de cent cinquante ans comme abbaye ; il fut réduit en prieuré et soumis au monastère de Condat. Les reliques du saint Abbé ont toujours été conservées avec soin dans l'église du bourg qui se forma près de Lauconne et qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Lupicin. La châsse en bois doré qui les renferme est placée sous le maître-autel de l'église paroissiale ; elle porte cette inscription : *Reliques de saint Lupicin,* 1689. Cette date est celle de leur invention.

Avant la révolution de 1790, le 6 juin, jour de la fête de saint Claude, le clergé de Saint-Lupicin, suivi d'un grand concours de peuple, apportait processionnellement la relique du saint Abbé dans l'église du chapitre, et après une messe chantée en grande solennité, elle était reportée avec pompe au bourg Saint-Lupicin, accompagnée jusqu'à une certaine distance par le clergé et par la population de Saint-Claude. Cette cérémonie, qui doit son origine à un vœu que fit le village de Saint-Lupicin, en 1638, lorsqu'une contagion affreuse ravageait ces contrées, s'observe encore à présent, avec cette différence que la relique de saint Claude sort de la cathédrale et accompagne celle de saint Lupicin jusqu'au dehors de la ville [1].

Les imagiers ont représenté saint Lupicin sous différentes formes :

1° Il trouve un *trésor* en creusant la terre. Cette ressource lui vint très à propos dans un moment où il ne voyait pas comment il pourrait nourrir les compagnons de sa retraite ; 2° le même fait est rendu d'une autre manière : des anges lui montrent une *caverne* pleine de pièces d'or (calendrier bénédictin, 22 mars); 3° on peut encore le représenter comme ermite et comme fondateur de monastère avec un édifice sur la main.

Tiré de saint Grégoire de Tours, *de Vit. Patr.*, cap. I; des *Bollandistes*, 21 mars; de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par Longueval, t. II, liv. IV; de Mabillon, *Ann. Ben.*, t. Ier, lib. I, p. 23; de Tillemont, t. XVI, p. 142; de Bulteau, *Histoire de saint Benoît et des Moines d'Occident*, liv. Ier; de l'*Hagiographie de Belley*, par Mgr Depéry, et des *Saints de Franche-Comté*.

1. Il ne reste du monastère de Lauconne que la maison du prieur, dont la structure laisse apercevoir les traces d'une architecture du VIIIe siècle. Le couvent de la *Baume* a aussi disparu; et ce que la main de l'homme avait laissé debout du monastère de Condat, appelé successivement monastère de Saint-Oyend et abbaye de Saint-Claude, a été dévoré par les flammes lors de l'incendie qui détruisit la ville, le 19 juin 1799.

SAINT BENOIT, PREMIER ABBÉ DU MONT-CASSIN,

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

480-543. — Papes : Saint Simplice; Vigile. — Empereurs : Zénon; Justinien.

> Les montagnes... Là haut, Dieu a pris sa demeure; des églises se sont élevées. La foi s'emparant des montagnes en a fait des ostensoirs d'où rayonne le Saint-Sacrement. Si cela tombe, d'autres choses tomberont. *Parf. de Rome*, ch. 23.

Berthaire, très-saint abbé du Mont-Cassin, et très-illustre martyr de Jésus-Christ[1], considérant le temps auquel saint Benoît vint au monde, fait une remarque approuvée par le cardinal Baronius et par d'autres savants auteurs; à savoir, que ce grand Saint y parut comme une lumière au milieu des ténèbres, ou comme un médecin envoyé de Dieu pour guérir les plaies de l'humanité à cette époque; car alors il n'y avait point de roi ni de prince souverain sur la terre, qui ne fût athée, idolâtre, ou hérétique, tant le siècle était corrompu.

Il naquit vers l'an 480, au pays des Sabins, que l'on appelle aujourd'hui l'Ombrie ou le duché de Spolète, et dans la ville de Norcia; quelques-uns ont écrit qu'il était, par son père Eutrope, de l'ancienne famille des Anicius, qui a donné à Rome un grand nombre de consuls et d'empereurs, et par sa mère Abondance, le dernier rejeton des seigneurs de Norcia. Saint Grégoire, pape, qui est le premier auteur de sa vie, assure que le nom de Benoît lui fut imposé pour marquer mystérieusement les bénédictions célestes dont il devait être comblé.

Il fit paraître dès son enfance de fortes inclinations pour la vertu; et, dans un âge qui semble avoir la légèreté pour partage, il témoignait déjà une grande maturité dans ses actions, méprisant toutes les choses de la terre et ne respirant que celles du ciel. On l'envoya à sept ans étudier à Rome, et il y fit en sept autres années qu'il y demeura, un progrès notable : il donnait sujet d'espérer, s'il continuait ses études, qu'il deviendrait un des plus habiles hommes de son temps; mais, craignant que le mauvais exemple d'une jeunesse débauchée dont cette ville était remplie, ne fît quelque impression sur son cœur, il résolut, à quatorze ans, de s'en retirer secrètement : il aimait mieux demeurer moins savant et devenir plus vertueux, que de se rendre parfait dans les sciences humaines et devenir vicieux.

A la suite de cette résolution, il abandonna Rome et tout ce qu'il avait de parents et d'amis, et, par une sage folie et une savante ignorance, pour me servir des termes de saint Grégoire, il alla chercher dans les déserts, et hors du commerce du monde, un genre de vie en laquelle il pût servir Dieu avec plus de ferveur et moins de péril. Sa nourrice, qui se nommait Cyrille, et qui l'aimait tendrement, le suivit : et ce fut à son occasion, qu'étant arrivé à un village appelé Afide, il fit le premier de ses miracles, dont la connaissance soit venue jusqu'à nous; cette femme ayant cassé par hasard un vase de terre qu'elle avait emprunté à quelques pauvres gens de l'en-

1. Voir, sur saint Berthaire, au 23 octobre.

droit, le Saint en rejoignit les morceaux, et le rétablit par sa prière au même état qu'il était auparavant ; en mémoire de ce miracle, les habitants l'attachèrent à la porte de leur église, où il est demeuré jusqu'à l'irruption des Lombards. On regarda bientôt Benoît comme un Saint dans tout le voisinage : ce lui fut un motif extrêmement puissant pour s'en retirer. Il se déroba donc secrètement à ceux qui avaient été témoins du prodige, et à sa nourrice même, et s'en alla en un lieu distant de Rome de quarante milles, appelé Sublac [1], où il y avait des moines qui vivaient dans une très-sainte austérité. Sainte Hildegarde assure, dans ses révélations, qu'il y fut conduit par deux anges, qui l'avaient aussi tiré de Rome. Comme il gravissait une montagne pour trouver le lieu qu'il souhaitait, Dieu permit qu'il fût aperçu par un de ces solitaires, nommé Romain ; celui-ci admirant sa ferveur, offrit de l'assister et de coopérer à son pieux dessein en tout ce qui lui serait possible. Benoît ayant accepté cette offre, Romain lui donna premièrement un habit religieux, puis il le conduisit dans une caverne extrêmement secrète et presque inaccessible, que la nature avait taillée dans l'enfoncement d'un rocher, et que l'on appelle maintenant la *Sainte Grotte*. C'était en l'an 494.

Ce fut là que ce grand Saint, couvert d'un cilice et séparé de tous les hommes, commença cette terrible pénitence, dont la pensée est capable d'étonner les plus hardis. Romain l'y nourrit pendant trois ans, lui descendant de temps en temps, dans une corbeille, un morceau de pain, qui faisait toute sa subsistance. Il ne rompait pas pour cela son silence, mais il l'appelait avec une sonnette attachée à la corde de la corbeille. L'ennemi commun des hommes, ne pouvant supporter ni l'austérité de l'un ni la charité de l'autre, cassa un jour cette sonnette. Mais sa malice ne les empêcha pas de continuer toujours leur saint commerce, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de découvrir au monde la sainteté de son serviteur, et de l'y faire paraître pour le salut d'une infinité de personnes. Voici comment la chose arriva.

Un saint prêtre, curé, si l'on en croit la tradition, d'un bourg appelé Monte-Preclaro, distant de quatre milles de cette grotte, s'était fait apprêter à dîner pour le jour de Pâques ; Notre-Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : « Mon serviteur meurt de faim dans une caverne, et tu te prépares des mets délicieux ». A cette voix, il se lève, et prenant ce que l'on avait disposé pour sa table, il se met en chemin pour chercher le saint inconnu. Il marcha longtemps entre les montagnes et les rochers sans savoir où il allait ni où il devait aller ; mais la main de Dieu le conduisant, il arriva enfin dans la grotte de Benoît. Il y trouva le Saint, se mit en prières avec lui, et, après l'oraison, il l'invita à prendre la nourriture que Notre-Seigneur lui envoyait, parce que c'était ce jour-là la fête de sa Résurrection, en laquelle l'Eglise a coutume de rompre le jeûne. Saint Benoît connaissant que Dieu l'avait envoyé, acquiesça à sa prière : ils mangèrent ensemble de ce qu'il avait apporté, et après un entretien plein de lumière et d'onction, sur les moyens de plaire à Dieu et d'arriver à la perfection, ils se séparèrent, le prêtre retournant à son église et le Saint demeurant dans sa grotte,

1. A cinquante milles à l'ouest de Rome, dans le massif de montagnes où l'Anio creuse la gorge profonde qui sépare la Sabine du pays autrefois habité par les Eques et les Herniques, le voyageur, en remontant le cours de cette rivière, arrive à une sorte de bassin qui s'élargit entre deux énormes parois de rochers et d'où une onde fraîche et transparente tombe de chute en chute jusqu'à un lieu nommé Subiaco. Ce site grandiose et pittoresque avait attiré l'attention de Néron. Il y fit retenir les eaux de l'Anio par des digues et construire, au-dessous de ces lacs artificiels, des bains et une villa délicieuse, qui tira de sa position le nom de *sublaqueum* et dont on voit encore des restes informes. *Moines d'Occident*, t. II.

plein de reconnaissance envers son divin bienfaiteur. Quelque temps après, des bergers l'aperçurent de loin, et en eurent même de la frayeur, d'abord parce qu'il était couvert de peaux de bêtes, ensuite parce qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'un homme comme les autres pût faire sa demeure ordinaire dans ces rochers. Mais s'étant approchés, ils reconnurent, de leurs propres yeux et par les instructions salutaires qu'il leur donna, que c'était effectivement un homme, et plusieurs en furent si touchés, que de grossiers qu'ils étaient, ils devinrent des hommes de grâce et des personnes spirituelles, comme le remarque saint Grégoire. C'est ainsi que cet admirable Solitaire fut découvert peu à peu, et dans la suite plusieurs personnes du voisinage le venaient visiter, et, lui apportant ce qui était nécessaire pour son vivre, ils recevaient de lui un aliment bien plus excellent, c'est-à-dire la parole de Dieu.

De si heureux commencements ayant jeté la terreur dans l'esprit de Satan, il résolut d'étouffer dans son berceau cette sainteté naissante. Pour en venir à bout, il prit la figure d'un merle, et, sous cette figure, il vint voltiger autour de lui, et il en approcha même de si près, que le saint jeune homme l'eût aisément pris de la main ; mais comme ce brave soldat de Jésus-Christ était déjà bien expérimenté dans la milice spirituelle, se doutant de ce que c'était, il forma sur lui le signe de la croix : ce qui fit aussitôt évanouir ce prestige. Cependant il sentit au même instant une si furieuse tentation de la chair, qu'il était sur le point d'y succomber, et que, dans le trouble où il était, il commençait presque à délibérer s'il ne laisserait point sa solitude. Mais l'esprit de la grâce fut plus fort en lui que cette tentation, et lui donna sur-le-champ l'adresse et le courage de se dépouiller et de se jeter nu dans un champ d'épines et de ronces, au milieu desquelles il se roula si longtemps, que, par une infinité d'écorchures et de plaies, il fit sortir le sang de tous les endroits de son corps ; ainsi, par la douleur sensible et par ces ruisseaux de sang, il éteignit l'ardeur que la concupiscence avait allumée dans ses membres. Depuis, le séraphique saint François, visitant par dévotion la grotte de saint Benoît, embrassa et baisa par dévotion ces ronces et ces épines, et, faisant dessus le signe de la croix, il les changea en des roses qui ont depuis servi à donner la santé à quantité de malades. La victoire de notre Saint fut si parfaite, qu'il fut doué, à partir de ce jour, d'une pureté angélique, et que le démon n'eut plus le pouvoir de le tenter sur cette matière.

Après ce triomphe, il devint de soldat capitaine, et de novice grand maître en l'école de la vertu. En effet, il commença dès lors à en faire leçon, soit de vive voix, soit par ses bons exemples, à plusieurs qui se vinrent ranger sous sa discipline. L'abbé d'un monastère voisin [1] étant décédé, les religieux jetèrent aussitôt les yeux sur lui et l'élurent en sa place ; mais comme ils étaient tombés dans un grand relâchement et qu'ils ne pouvaient supporter la force de ses remontrances, ils se repentirent bientôt de leur choix, et allèrent jusqu'à cet excès de fureur de conspirer ensemble sa mort et de mettre du poison dans un verre qu'ils lui présentèrent. Ils ne purent néanmoins lui nuire, parce que Dieu, qui révèle quand il lui plaît les pensées les plus secrètes des hommes, fit connaître à son serviteur le péril où il était, comme si une pierre fût tombée dedans. La conspiration étant ainsi découverte, le Saint leur dit sans se troubler : « Dieu vous pardonne, mes frères ! ne vous avais-je pas bien dit que vos mœurs ne s'accordaient nullement avec les miennes ? Cherchez un autre abbé qui vous gouverne

1. *Vico-Varo*, anciennement appelé *Varronis Vicus*, était situé entre Tivoli et Sublac.

à votre guise ; pour moi, je ne demeurerai pas davantage avec vous ».

Saint Benoît laissa donc ce lieu où il ne produisait aucun fruit, et se retira dans sa première solitude ; n'ayant plus que le corps sur la terre, il menait une vie plus angélique qu'humaine, s'absorbant dans la contemplation des perfections divines, et s'étudiant à en former dans lui-même une image et une vive ressemblance. Mais la charité qui consumait son cœur ne pouvant cacher ses flammes, plusieurs personnes, désireuses de l'imiter, vinrent en ce désert ; bientôt, au lieu d'un monastère qu'il avait laissé, il en fonda douze ; dans chacun il mit d'abord douze religieux avec un supérieur pour les conduire. Et, pour lui, comme le surintendant de tous, il veillait sur eux et allait de l'un à l'autre pour les assister dans leurs besoins. Ces monastères étaient dans la province de Valeria, peu éloignés les uns des autres ; celui de Sainte-Scholastique, où le Saint faisait sa résidence, et celui de la Sainte-Grotte sont les seuls qui subsistent aujourd'hui [1]. Il n'y a plus

1. Sur ces deux couvents de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît de Subiaco, qui subsistent encore après avoir subi sans doute bien des vicissitudes, nous devons arrêter un instant nos regards. De leur sein sont sortis aussi une foule d'hommes savants. Si la gloire de cet antique berceau de l'Ordre bénédictin, cachée pour ainsi dire comme ce berceau lui-même dans le creux de montagnes solitaires, n'a point l'éclat brillant de celle du Mont-Cassin, un intérêt non moins vif, quelque plus mystérieux, plane cependant ici sur ces pieux monuments d'un autre âge, qui renferment tant de souvenirs. Aussi le pèlerin de Rome ne manque-t-il guère de venir les visiter ; et l'aspect de ces lieux déserts, mêlé aux grandes choses qu'ils rappellent, remplit toujours son âme d'une douce et profonde émotion.

Subiaco, à treize lieues environ de Rome, est situé au milieu des montagnes. Le voyageur qui s'y rend, se repose agréablement vers le milieu de sa route en traversant les frais vallons de Tivoli, en suivant le cours sinueux de l'Anio. Il peut alors, chemin faisant, rêver et méditer en paix au bruit sourd de ses cascades et de ses cascatelles. Après quelques heures de marche encore, il arrive à la petite ville de Subiaco, où il contemple un bel arc de triomphe érigé en l'honneur de Pie VII, de douce et sainte mémoire. En sortant de la ville, il rencontre, à la distance d'un mille, le couvent de Sainte-Scholastique. C'est là qu'est le noviciat des Bénédictins, avec la résidence de l'abbé. La position de ce premier couvent est singulièrement pittoresque. Un chemin frayé le long d'un torrent y conduit ; quelques oliviers et chênes verts décorent le flanc de ces montagnes. Du monastère, l'œil charmé découvre un point de vue magnifique. La petite ville de Subiaco, assise dans le fond du vallon, en groupée sur une colline, produit surtout un effet admirable. L'église abbatiale est grande, sa construction paraît moderne. En tournant à droite, on descend dans deux chapelles taillées dans le roc ; c'est là qu'ont été inhumés les premiers abbés de l'Ordre. Ces chapelles, de construction gothique, sont peintes à fresque. La salle du chapitre est ornée à son tour des tableaux des Saints de l'Ordre bénédictin. Saint Benoît, saint Maur, saint Placide, saint Romain, etc., ont habité, dit-on, dans cette chambre du couvent, qui est dès lors singulièrement vénérable. La bibliothèque est belle, et renferme un grand nombre de précieux manuscrits. Il y a dans ce monastère un collége de jeunes Romains, à l'instar de celui qui existe à Saint-Paul hors des murs de Rome. Ils sont au nombre de vingt environ : ils portent l'habit de l'Ordre, et chantent l'office avec les religieux et les novices. Tel est actuellement encore l'ancien couvent de Sainte-Scholastique, qui a été pendant longtemps très-célèbre. On sait qu'il était regardé comme le chef-lieu de la Congrégation de Sainte-Justine, avant sa réunion à celle du Mont-Cassin.

A dix minutes environ de marche, en montant de nouveau, on arrive au couvent de Saint-Benoît, qui relève de celui de Sainte-Scholastique. Sept à huit Pères seulement l'habitent. Ce sont eux qui reçoivent les étrangers et remplissent les fonctions du saint ministère auprès des pèlerins, dont l'affluence, à certains jours, est grande aux portes du vieux couvent. Ils viennent y vénérer la statue miraculeuse de saint Benoît, conservée avec un religieux honneur, dans la grotte où se réfugia le Saint, lorsqu'à quinze ans il s'éloigna de Rome pour se retirer au désert. Cette statue, en marbre blanc, représente le saint Patriarche à genoux. Suivant une tradition ancienne et respectable, elle se couvre à certaines époques d'une sueur qui coule durant plusieurs semaines. C'est le présage et l'annonce, dit-on, de grands événements. La sueur coula en 1847, comme pour annoncer la révolution romaine et ses suites mémorables. On conserve religieusement cette eau merveilleuse dans le trésor du couvent, très-riche en reliques.

Le monastère étant creusé dans le roc, les chapelles sont échelonnées les unes sur les autres, ce qui forme un coup d'œil très-singulier. On en compte six de la sorte, se communiquant par des escaliers, et ayant pour voûte le rocher lui-même. Dans quelques-unes, cette voûte naturelle est peinte à fresque.

Le monastère de Saint-Benoît de Subiaco est dominé par un énorme quartier de roche qui, séparé lui-même de la montagne par une large crevasse, ressemble assez, dans sa forme, à une épée de Damoclès suspendue sur la tête des religieux, et prête à les écraser. Mais les bons moines ne craignent rien : leur Père Benoît, disent-ils, sentient lui-même cette pierre qui abrita sa première maison.

Près du couvent, enfin, est le torrent dans lequel tomba saint Placide, et d'où il fut miraculeusement sauvé par saint Maur, qui marcha sur les eaux à l'ordre de Benoît, après avoir reçu la bénédiction du saint Patriarche. — *Dictionnaire des Abbayes et Monastères.*

à la place des autres que des ruines et quelques cellules. Il ne fut pas seulement recherché de ceux qui voulaient quitter le monde et s'enrôler sous la bannière de la croix : il le fut aussi de plusieurs seigneurs, qui, par une estime singulière pour sa personne, lui amenèrent leurs enfants, afin qu'il les formât de sa main à la pratique de la vertu, et qu'ils apprissent les sciences humaines sous les maîtres qu'il leur donnerait : Equice lui amena son fils Maur, âgé de douze ans, et Tertulle, patrice, lui amena son fils Placide, âgé seulement de sept ans. Cela peut donner sujet de croire ce que quelques auteurs ont écrit : notre Saint, d'après eux, fit un voyage à Rome pendant la fondation de ces douze premiers couvents, et y opéra tant de miracles pendant deux ans, qu'il gagna l'estime et l'affection de tout le sénat et des personnes les plus considérables de la ville. Il est vrai que saint Grégoire ne parle point de ce voyage : mais il a pu l'omettre, soit pour abréger, soit pour d'autres raisons que nous ne pouvons pas savoir. Il a déjà été parlé, dans la vie de saint Maur, du miracle insigne que le saint Abbé lui fit faire, pour retirer le petit Placide d'un lac où il allait se noyer ; saint Maur marcha sur les eaux à pied sec et comme sur la terre ferme. Saint Grégoire en marque encore d'autres qui ont précédé sa sortie de la solitude de Sublac.

Dans l'un de ses monastères, il y avait un religieux qui ne pouvait demeurer à l'oraison ; mais aussitôt que les frères se prosternaient pour la faire, il sortait de l'oratoire pour donner une entière liberté à ses pensées. Le supérieur lui en fit souvent la correction ; mais comme c'était sans succès, il le mena à saint Benoît, afin que l'autorité d'un si grand homme gagnât sur lui ce que ses remontrances ne pouvaient obtenir. Ce pauvre Frère promit bien d'être plus fervent à l'avenir ; mais sa résolution ne dura que deux jours : de sorte que le supérieur fut obligé de donner avis au Saint que le scandale continuait. Il vint lui-même y apporter remède et amena saint Maur en sa compagnie ; s'étant mis en oraison avec les frères, il vit un enfant noir qui tirait le religieux par la robe : « Apercevez-vous », dit-il au supérieur et à saint Maur, « celui qui débauche ce Frère ? » Ils répondirent que non : « Prions donc Notre-Seigneur », ajouta-t-il, « qu'il vous découvre ce secret ». Au bout de deux jours, saint Maur le vit, et saint Benoît ayant suivi ce vagabond, qui était sorti, selon sa coutume, il prit une baguette et en frappa le coupable : ce qui le délivra entièrement de cette tentation du démon. Entre les douze maisons qu'il avait fait bâtir, il y en avait trois sur les rochers qui n'avaient point d'eau. Les religieux, qui avaient une peine extrême pour en venir chercher en bas dans le lac, parce que la descente était difficile et dangereuse, le prièrent d'y pourvoir ou de changer leur demeure ; il leur promit de les contenter, et, ayant fait une prière fervente, il fit sourdre du roc une fontaine dont les eaux coulent encore abondamment jusque dans la plaine. Un de ses novices, goth de nation, travaillant auprès du lac, pour en défricher les bords, donna un si grand coup dans le bois, que le fer de son instrument, se détachant du manche, sauta dans l'eau sans qu'il y eût moyen de l'en retirer. Le Saint y vint, prit le manche de la main de son novice, le mit dans le lac, et aussitôt le fer remonta de lui-même, et, nageant sur l'eau, vint se remettre dans son manche. Le Saint rendit l'instrument au novice, et l'ayant consolé, lui commanda de continuer son travail.

Ces prodiges et une infinité d'autres faisaient voler de tous côtés la réputation de ce nouvel Elisée ; mais le démon, qu'un si heureux progrès mettait dans une rage extrême, entreprit de troubler son repos par le moyen d'un envieux. C'était un ecclésiastique, nommé Florent, qui demeu-

rait auprès du principal des douze monastères : de celui où saint Benoît faisait ordinairement sa résidence. Cet homme, véritablement indigne de son Ordre et de son caractère, attaqua premièrement le Saint par des médisances secrètes : « Il n'était pas si saint qu'il se faisait ; ce n'était en réalité qu'un hypocrite et un fourbe, qui, sous de belles apparences de vertu, machinait quelque mauvais dessein ». Mais voyant qu'il n'avançait en rien contre sa réputation par tous ses mauvais discours, il tâcha de lui enlever la vie par un pain empoisonné, qu'il lui envoya comme une marque d'amitié et de bienveillance, de même que l'on envoyait encore, au siècle dernier, du pain bénit. Le Saint l'en remercia fort civilement, quoiqu'il n'ignorât pas la qualité de ce pain. Mais un corbeau, qu'il nourrissait de sa main, ayant volé vers lui, le Saint lui ordonna de prendre le pain et de le porter en un lieu écarté de la vue des hommes ; l'animal ne l'osait faire par la crainte du poison, jusqu'à ce que le saint Abbé l'eût assuré qu'il n'en recevrait nul dommage, parce qu'il ne lui commandait pas de le manger, mais seulement de le porter en un lieu inconnu, où il ne pût nuire à personne. Ce n'est pas tout : ce malheureux homme s'avisa d'une autre malice encore plus noire que les précédentes : il gagea sept filles de mauvaise vie et les fit entrer secrètement dans le jardin du monastère, pour y danser sans pudeur et y faire mille insolences à la vue des cellules des religieux. N'ayant pu nuire au saint Abbé, ni en sa réputation par la médisance, ni en sa vie par le poison, il voulait du moins l'affliger dans ses enfants par le scandale qu'il leur donnerait ; c'était le toucher à la prunelle de ses yeux. Aussi le saint Père, qui ne s'était point ému ni pour les calomnies de son persécuteur, ni pour l'attentat qu'il avait commis contre sa personne, en le voulant faire mourir, quitta à ce coup la partie, et, cédant à l'orage, il se retira de ce monastère avec quelques-uns de ses disciples. Mais que peut la malice de l'homme contre la sagesse de Dieu ? Les calomnies s'étaient dissipées, et l'attentat, ayant été découvert, n'avait point eu d'effet ; de même, la victoire que Florent prétendait avoir remportée par la fuite du Saint, ne fut pas de longue durée ; comme il se divertissait sur une galerie de son logis, elle s'écroula sous ses pieds et l'écrasa dans sa chute, le reste de la maison subsistant en son entier, tel qu'il était auparavant. A ce propos, nous ne voulons pas omettre un acte de la parfaite charité de saint Benoît : voyant que son disciple Maur paraissait joyeux en lui apprenant la mort de Florent, et en lui mandant qu'il pouvait bien revenir en assurance, puisque son ennemi n'était plus au monde, il l'en reprit aigrement et lui imposa une sévère pénitence. A cette occasion, Pierre Diacre, d'après saint Grégoire, s'écrie que ce grand homme a été rempli de l'esprit de tous les Saints, puisqu'il fait voir l'esprit de Moïse, en tirant de l'eau d'un rocher ; l'esprit d'Elie, en se faisant obéir par un corbeau ; l'esprit d'Elisée, en faisant nager le fer sur les eaux ; l'esprit de saint Pierre, en donnant à Maur, son disciple, le pouvoir de marcher sur un grand lac comme sur la terre ferme, et l'esprit de David, en pardonnant si généreusement à celui qui cherchait à le perdre et en pleurant amèrement sa mort.

Ce ne fut pas là le seul bien que Dieu tira de la malice du prêtre Florent : car saint Benoît s'étant absenté, comme nous avons dit, avec quelques-uns de ses enfants, Dieu lui fit connaître qu'il voulait se servir de lui pour la conversion de plusieurs âmes, qu'il le favoriserait en tout ce qu'il entreprendrait, et rendrait son nom et sa congrégation célèbres par tout le monde. Le Saint bénit Dieu d'une disposition si favorable et quitta avec joie les rochers de Sublac, sanctifiés par ses pénitences et par tant

d'œuvres miraculeuses qu'il y avait opérées, pour se rendre où le ciel l'appelait. C'était au Mont-Cassin, situé dans le royaume de Naples, à douze lieues et demie de Sublac, et à dix-huit lieues de Rome. Deux anges, en forme de jeunes hommes, l'y conduisirent et le mirent en possession du lieu qui, d'évêché qu'il était, fut changé en une célèbre abbaye, chef d'une infinité de monastères de l'Ordre fondé par ce glorieux Patriarche. Il y avait encore, sur cette montagne et aux environs, comme en plusieurs autres provinces d'Italie, quelques restes du paganisme, entre autres un temple d'Apollon, où cette idole était honorée comme un Dieu par les paysans de la contrée. La première chose que fit saint Benoît, après une retraite et un jeûne de quarante jours pour se disposer aux fonctions de l'apostolat, fut de renverser l'autel, de mettre l'idole en pièces, et de brûler le bocage voisin, qui servait aux superstitions du paganisme ; ayant ainsi purgé le temple, il le changea en un oratoire auquel il donna le nom de Saint-Martin, et en bâtit un autre à l'honneur de saint Jean-Baptiste, au même endroit où l'idole d'Apollon était auparavant. Il travailla ensuite, par des prédications ferventes, à la conversion du peuple d'alentour, et non content de le faire par lui-même, il dressa ses religieux à un si saint ministère ; et ainsi, tant par leur moyen que par ses grands miracles et sa vie toute céleste, qui soutenait admirablement sa parole, il fit partout un changement considérable ; en fort peu de temps, le pays fut débarrassé des superstitions et des vices que Satan y avait semés, et que les prélats y avaient laissé croître par leur négligence. Telle fut l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont le grand saint Benoît jeta les premiers fondements en l'année 529, à la quarante-huitième année de son âge, la troisième de Justinien, sous le pontificat de Félix IV, Athalaric étant roi des Goths en Italie.

Le démon, épouvanté de tant de glorieuses victoires, renouvela ses premières persécutions contre le Saint. Ce n'était pas de nuit ni en songe qu'il lui apparaissait : il l'obsédait continuellement sous des figures horribles, jetant le feu par les yeux, par la bouche et par les narines, et lui disant en fureur : « Benoît ! Benoît ! » et comme le Saint ne faisait pas semblant de le voir ni de l'entendre, afin de lui témoigner plus de mépris, cet ennemi ajoutait : « Maudit sois-tu, et non béni [1] ! qu'es-tu venu faire en ces quartiers ? Qu'as-tu à démêler avec moi ? Pourquoi prends-tu plaisir à me persécuter ? » Tous ces efforts étant inutiles, il entreprit de traverser la construction du nouveau monastère que le Saint commençait à bâtir. Un jour, que les frères voulaient lever une pierre pour la mettre en œuvre, il se mit dessus et la rendit si pesante qu'il était tout à fait impossible de la remuer. On en avertit le Saint : il vint sur le lieu, fit le signe de la croix sur la pierre, et la bénédiction eut tant de force, que cette pierre passa tout d'un coup de cette pesanteur extrême à une légèreté extraordinaire, qui fit qu'on la leva sans nulle difficulté. On la garde encore à présent au Mont-Cassin, en mémoire du miracle. Aussitôt après, on creusa, par l'ordre du Saint, au même endroit d'où on l'avait tirée, et l'on y trouva une petite idole de cuivre. Les religieux la portèrent dans la cuisine sans nul dessein ; mais il y parut aussitôt un si grand feu, qu'il semblait vouloir consumer tous les offices ; chacun se mit en devoir de l'éteindre en y jetant de l'eau, mais le Saint, étant descendu au bruit qu'il entendit, leur fit voir que la flamme n'était qu'imaginaire, et que ce n'était qu'un prestige qui avait trompé leur vue. Une autre fois, que les religieux travaillaient par obéissance à élever une muraille, le démon vint dans sa cellule, et lui dit effrontément qu'il allait vi-

1. Benoît, en latin, *Benedictus, bénit.*

siter ses travailleurs. Le bon Père conçut bien ce qu'il voulait dire, et envoya sur-le-champ vers les frères pour les avertir d'être sur leurs gardes. A peine eurent-ils reçu cet avis, qu'un pan de la muraille tomba et écrasa sous ses ruines un petit novice, enfant de race patricienne. Cet accident affligea infiniment ses confrères ; ils allèrent trouver leur saint Abbé, et lui exposèrent avec des soupirs le malheur de ce jeune homme. Il commanda qu'on lui apportât le corps du défunt, mais il était si brisé qu'il fallut le porter dans un sac. Il fit une oraison pour lui avec une ferveur extraordinaire, et, à peine l'eût-il achevée, que le mort ressuscita et revint au même état dans lequel il était avant cet accident. Le Saint, pour triompher plus parfaitement de l'ennemi, lui ordonna de retourner au travail et de rétablir, avec les autres, la muraille sous laquelle il avait été écrasé. Ainsi, tous les artifices du démon ne purent l'empêcher de bâtir cette maison, qui devait être la demeure de tant de Saints, et le chef de cet Ordre qui allait bientôt se propager dans tout le monde.

La conduite de saint Benoît était d'autant plus admirable et salutaire, qu'il voyait les pensées les plus secrètes de ses religieux et les fautes qu'ils commettaient en son absence. Deux d'entre eux, étant sortis avec sa permission, entrèrent chez une femme pieuse, où, contre l'obéissance, ils se laissèrent aller à prendre un repas. Au retour, le Saint leur demanda s'ils n'avaient point mangé quelque part ; ils assurèrent que non, craignant la réprimande qu'ils méritaient ; mais le Saint leur marqua si distinctement où ils avaient mangé, ce qui leur avait été servi à table, et combien de fois ils avaient bu, que, reconnaissant que l'esprit de Dieu les avait découverts, ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon, tant de leur transgression que de leur mensonge. Il se contenta de la honte qu'ils reçurent de l'une et de l'autre faute, persuadé que ce don surnaturel les rendrait désormais plus circonspects et plus zélés pour l'observance. Il découvrit de même à un séculier, qui avait coutume de le venir voir à jeun pour recevoir sa bénédiction, qu'il avait mangé en chemin par complaisance pour celui qui lui tenait compagnie ; vérité qui tira les larmes des yeux de cet homme de bien, et lui fit admirer l'esprit prophétique dont le saint Patriarche était rempli.

Mais cet esprit prophétique parut avec bien plus d'éclat dans la rencontre qu'il eut avec Totila, roi des Goths. Ce prince, qui ravageait toute l'Italie, ayant entendu dire que Benoît était un grand Prophète, à qui rien ne pouvait être caché, voulut s'en assurer par sa propre expérience ; il s'avança vers son monastère, et lui manda de venir en personne au-devant de lui. Avant d'en approcher, pour mieux éprouver le Saint, il fit vêtir un de ses écuyers comme un roi, le fit accompagner de ses gardes et des premiers officiers de sa cour, et lui commanda de marcher devant lui en cet équipage, afin de voir si Benoît s'y laisserait tromper. L'écuyer obéit, alla jusque dans l'enceinte du monastère et jusqu'au lieu où était le Saint ; mais ce grand homme ne s'émut point pour tout le tumulte de ces barbares, et, dès qu'il crut que l'écuyer le pouvait entendre, il s'écria : « Quittez, mon fils, quittez ces ornements royaux : ils ne vous appartiennent pas ». A ces paroles, cet écuyer, qui faisait auparavant le fier, et tous ceux de sa suite, se prosternèrent contre terre, et, n'osant approcher du Saint, ni lui parler, ils s'en retournèrent dire à Totila ce qu'ils avaient vu et entendu. Totila vint lui-même, et, ayant aperçu saint Benoît qui était assis sur une escabelle, il se jeta aussi par terre sans oser avancer plus près. Le Saint lui cria deux ou trois fois de se lever ; mais il fallut qu'il le vînt relever lui-

même. Ensuite, il lui parla avec plus de force et de liberté que jamais le prophète Nathan n'avait parlé à David, puisque, sans user de paraboles ni craindre de choquer un roi qui faisait trembler toute l'Italie, il le reprit de ses crimes, et lui prédit les dernières aventures de sa vie : « Vous faites beaucoup de mal », lui dit-il : « vous en avez beaucoup fait ; il est temps que vous mettiez fin à vos iniquités ; vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer, vous régnerez neuf ans, et au dixième vous mourrez ». A cet oracle, Totila fut frappé d'une nouvelle crainte : il se recommanda instamment aux prières du Saint et se retira. Depuis ce temps-là, il ne fut pas si cruel qu'il l'avait été auparavant. Il prit Rome, passa en Sicile, et, au bout de dix ans, par un juste jugement de Dieu, il perdit le royaume et la vie.

Saint Grégoire rapporte encore plusieurs autres prophéties faites par Benoît. Saint Sabin, évêque de Canosa, qui le visitait tous les ans, lui disant que Rome périrait par la cruauté de Totila, il l'assura que non, mais qu'elle périrait par des foudres, des tempêtes, des débordements d'eau et des tremblements de terre ; ce que l'événement a justifié. Un clerc de l'église d'Aquin était possédé du démon ; il fut amené à Benoît par Constance, son évêque, qui n'avait pu obtenir sa délivrance au sépulcre de plusieurs Martyrs auxquels il s'était déjà adressé ; le Saint pria pour lui et le délivra ; mais, en même temps il l'avertit de ne jamais manger de chair, et de ne pas se faire promouvoir aux Ordres sacrés ; le menaçant, s'il entreprenait d'y monter, d'être le jour même encore saisi du démon. Le clerc se soumit longtemps à cet avis ; mais, après plusieurs années, fâché de voir que les moindres clercs passaient devant lui, et regardant le commandement du Saint comme une chose que le temps avait abolie, il eut la témérité de prendre un Ordre sacré ; et en même temps, le démon entra dans son corps, et le tourmenta sans relâche jusqu'à ce qu'il lui eût ôté la vie. Théoprobe, un des religieux de Benoît, personnage de grand mérite, entra un jour dans sa cellule, et le trouva pleurant amèrement. Il attendit longtemps sans voir la fin de ses larmes ; enfin il lui demanda quel sujet il avait de tant pleurer. « Je pleure », répondit-il, « parce que Dieu vient de me faire connaître que ce monastère et toutes ses dépendances seront ruinés et détruits par les barbares, et à peine ai-je pu obtenir que les âmes fussent sauvées ». C'est ce que l'on a vu, depuis, dans l'irruption des Lombards : car l'abbaye du Mont-Cassin fut ruinée, mais personne ne tomba entre les mains de ces infidèles. Un personnage de haute condition ayant envoyé au Saint, par son valet, deux flacons de vin, ce valet en cacha un en chemin, et se contenta de présenter l'autre. Le Saint le reçut fort humainement et avec action de grâces ; mais, comme le valet prenait congé, il l'avertit de ne pas boire du flacon qu'il avait caché, sans voir auparavant ce qu'il y avait dedans. Ce pauvre garçon fut fort étonné ; mais il le fut bien davantage, lorsque regardant son flacon dérobé, il en vit sortir un serpent. Ce miracle fit tant d'impression sur son esprit, qu'il demanda l'habit des convers, et eut le bonheur d'en faire profession dans l'Ordre. Saint Grégoire l'appelle *Exhilaratus noster*, notre frère Exhilaratus ; ce qui montre qu'il était lui-même de l'Ordre de saint Benoît.

Pendant la mission que fit saint Benoît, il convertit tous les idolâtres d'un bourg proche du Mont-Cassin. En ce même lieu on bâtit un monastère de religieuses dont il se réserva la conduite ; un jour, ayant envoyé un de ses disciples pour leur faire une exhortation, ces saintes femmes le pressèrent si fort d'agréer quelques mouchoirs, qu'il les prit et les cacha dans son sein. Etant de retour, le saint Patriarche lui fit une réprimande terrible : « Comment est-ce », lui dit-il, « mon frère, que vous avez laissé

entrer l'iniquité dans votre sein ? » Il fut fort surpris de ce reproche, ne se souvenant plus de ce qu'il avait fait. Mais le Saint ajouta : « N'étais-je pas présent quand vous avez reçu des mouchoirs de ces servantes de Dieu, et que vous les avez cachés dans votre sein, pour les posséder contre l'esprit de pauvreté et d'obéissance ? » Ces paroles furent un coup de tonnerre pour ce pauvre religieux : il se prosterna aux pieds de son abbé, et, lui demandant pénitence, il rejeta bien loin ces mouchoirs que la complaisance ou l'avarice lui avait fait accepter. Si le Saint voyait si clairement les choses futures et les choses éloignées, il lisait aussi très-distinctement ce qui était caché dans le secret du cœur. Témoin ce jeune religieux, fils d'un homme de condition, à qui saint Grégoire donne la qualité de *défenseur :* comme il tenait un soir le chandelier pendant que le Saint prenait sa réfection, il fut attaqué d'une pensée d'orgueil, et se dit en lui-même : Suis-je de naissance à servir cet homme, à lui tenir la chandelle et à demeurer debout comme un valet pendant qu'il est à table et qu'il mange ? Mais le Saint, pénétrant par l'esprit de Dieu ce qu'il roulait dans son imagination, lui dit : « A quoi pensez-vous, mon frère ? faites le signe de la croix sur votre cœur : ne voyez-vous pas que c'est le prince des orgueilleux qui vous suggère ces belles idées de grandeur et qui vous tente ? » Il lui commanda aussi de donner la chandelle à un autre et de demeurer le reste du souper en repos, et on sut depuis de lui-même ce qui avait obligé le Saint à lui faire une leçon si humiliante.

Voici encore d'autres merveilles de cet homme incomparable. La famine étant un jour extrêmement grande dans tout le pays, il n'y avait plus ni farine, ni blé dans le monastère, excepté cinq pains que l'on allait servir pour les derniers au réfectoire : les religieux en témoignaient de l'inquiétude, craignant que cette disette ne les réduisît aux dernières extrémités. Mais le Saint, après les avoir doucement repris de leur peu de foi, les consola et leur assura que, si ce jour-là ils étaient dans la nécessité, le lendemain ils auraient du pain en abondance. En effet, le lendemain on trouva deux cents mesures de farine sans qu'on pût savoir qui les y avait apportées. Ce que nous allons raconter est encore plus surprenant. Un homme riche et pieux le pria d'envoyer quelques-uns de ses religieux pour bâtir un monastère en un de ses héritages de Terracine, en Italie. Le Saint y en envoya, avec un abbé et un prieur pour les présider, leur promettant de s'y trouver lui-même à certain jour, pour leur marquer les endroits où il faudrait bâtir l'oratoire, le réfectoire, la chambre à recevoir les hôtes, et les autres offices du couvent. La nuit, avant le jour désigné, il apparut en songe à l'abbé et au prieur séparément, et leur marqua avec beaucoup de prudence toutes les places où ils devaient construire ces offices. Le lendemain, ils se communiquèrent leurs visions, qui étaient entièrement conformes ; cependant, voyant que le Saint n'était pas venu à jour nommé, ils le vinrent retrouver et lui dirent que, comme il avait manqué à sa parole, ils avaient été obligés de venir recevoir ses ordres. Mais le Saint leur repartit : « Comment, mes frères, pouvez-vous dire cela en vérité ? n'ai-je pas satisfait à ma promesse ? ne vous ai-je pas apparu à l'un et à l'autre pendant votre sommeil, et ne vous ai-je pas marqué distinctement tout le plan de l'édifice ? » Ensuite il leur recommanda de s'en retourner et de bâtir le couvent de la manière qu'il le leur avait désigné : ce qu'ils firent, admirant l'esprit de leur saint Père, qui, quoique encore engagé dans un corps, semblait avoir la même vertu que les esprits qui sont entièrement séparés de la matière.

Ses menaces n'étaient pas moins terribles que sa parole était efficace. Dans un couvent de filles de sa dépendance, il y avait deux religieuses de

grande naissance, qui maltraitaient souvent de paroles le religieux qu'il leur avait destiné pour avoir soin de leur temporel. Comme il en fut averti, il leur manda de corriger leur langue, ou qu'autrement il les excommunierait; ce qu'il dit néanmoins, non pas en fulminant effectivement l'anathème contre elles, mais seulement en les menaçant. Cependant elles ne se corrigèrent point, et Dieu, voulant les punir de leur insolence, elles moururent toutes deux peu de jours après. On les enterra dans l'église, et on fit, selon la coutume, des prières pour elles, sans avoir égard à cette excommunication, qui ne passa que pour comminatoire. Mais chose étrange! chaque fois que le diacre disait à l'ordinaire : « Que ceux qui sont excommuniés sortent d'ici », leur nourrice, qui apportait souvent des oblations pour leur soulagement, les voyait se lever de leur tombeau et sortir de l'église. Ceci étant arrivé plusieurs fois, elle se souvint de l'excommunication dont le saint Abbé les avait menacées, et lui donna avis de ce qui se passait. Alors il prit une offrande, la bénit, et ordonna de la présenter à Dieu pour elles; et, depuis cette action, elles demeurèrent en repos dans leur sépulcre. Une chose presque semblable arriva à un novice qui aimait extrêmement ses parents : étant sorti pour leur rendre visite, sans avoir pris la bénédiction du saint Abbé, il mourut le jour même où il arriva chez eux. On l'enterra; mais comme si la terre eût eu quelque horreur de le contenir, elle le rejeta jusqu'à trois fois. Ses parents, extrêmement confus et troublés, eurent recours au bienheureux Patriarche, le suppliant, avec larmes, de donner sa bénédiction au défunt. Il en eut pitié, et leur donna, de sa propre main, une hostie consacrée (c'est ainsi que le rapporte saint Grégoire), avec ordre de la mettre sur l'estomac du mort. Ce remède fut tout-puissant, et la terre le reçut depuis en paix. Cette pratique d'enfermer le corps de Notre-Seigneur avec les morts a, depuis, été abolie au troisième Concile de Carthage, et en celui de Toul.

Un autre religieux, qui ne connaissait pas assez le bonheur de sa profession, demanda instamment au Saint de retourner dans le monde : il lui refusa longtemps une demande si injuste; mais comme ce malheureux, pour emporter par force ce qu'il ne pouvait obtenir par prière, vivait fort licencieusement et avec scandale dans le cloître, il fut enfin obligé de le chasser comme incorrigible. Un bannissement si honteux ne laissa pas d'être fort agréable à ce pauvre aveugle; mais à peine fut-il hors du monastère, qu'il vit venir à lui un dragon furieux, la gueule ouverte pour le dévorer. Il appela aussitôt, avec un grand cri, les frères au secours : ils vinrent à lui et ne virent rien; mais le trouvant tout épouvanté et tout palpitant de peur, ils le ramenèrent au couvent. Il promit d'être plus fidèle à sa vocation : ce qu'il accomplit depuis, se sentant infiniment obligé au Saint de lui avoir fait voir le dragon infernal qui le voulait engloutir.

Nous ne voulons pas oublier ce que saint Grégoire assure avoir appris de quelques anciens, qui avaient été disciples de ce grand serviteur de Dieu; il guérit, par ses prières, un jeune garçon couvert de lèpre; il rendit aussi la santé à un homme que son ennemi avait empoisonné. Mais ce qui suit paraîtra bien plus remarquable : un pauvre malheureux, mais homme de bien, le vint trouver et lui exposa qu'il était dans une grande peine, parce qu'il devait une somme considérable, et qu'il n'avait pas de quoi la payer. Le Saint lui dit qu'il n'avait pas alors cette somme, mais qu'il revînt deux jours après, et que Dieu pourvoirait à son besoin. Il revint, et le Saint, ayant fait sa prière, trouva sur le coffre du monastère l'argent qu'il lui fallait, et quelque chose de plus, sans que personne l'y eût mis; il ne s'en réserva rien,

mais fit donner le tout à ce pauvre, tant pour payer sa dette que pour aider ensuite à sa subsistance. Sa charité ne parut pas moins en une autre occasion : c'était un temps de famine et de cherté extrême ; un sous-diacre, nommé Agapet, vint au monastère et demanda instamment de l'huile : il n'y en avait plus que fort peu dans le fond d'une bouteille de verre. Le Saint dit au cellérier de la lui donner, étant bien persuadé que ce qu'on donnait sur la terre, on se le réservait dans le ciel. Mais le cellérier, craignant que la communauté n'en souffrît, négligea son commandement, et ne voulut pas même en faire partage avec celui qui en demandait. Cette désobéissance ayant été rapportée au serviteur de Dieu, il entra dans une sainte colère ; et afin qu'il n'y eût rien dans son couvent contre l'obéissance, il fit jeter la bouteille par la fenêtre. Il y avait au bas un précipice et des rochers ; néanmoins, l'huile ne se répandit point, et la bouteille n'en reçut aucun dommage. Le Saint l'envoya retirer, et la donna saine et entière au sous-diacre. Ce miracle fut suivi d'un second : après qu'il eut fait une sévère réprimande en plein chapitre à cet officier superbe et désobéissant, un muid qui était vide parut aussitôt plein d'une huile excellente, ce qui remplit toute la communauté d'admiration, et fit bien voir que celui qui fait l'aumône prête à usure à un Dieu tout-puissant.

Un soldat goth et arien tourmentant cruellement un paysan, tout le recours de ce malheureux fut de lui dire qu'il avait donné toute sa richesse à saint Benoît, et que, pour l'avoir, il fallait nécessairement l'aller trouver. Le goth accepta volontiers sa proposition, et, lui ayant lié les bras avec de fortes courroies, il le contraignit de marcher en cet état devant son cheval, et de le mener au Mont-Cassin. Ils trouvèrent le Saint seul, assis et lisant dans un lieu public du monastère. A peine le goth l'aperçut-il que, dans sa fierté ordinaire, il commença à crier comme un furieux : « Debout, debout ! rends ce que tu as à celui-ci ». Le Saint, sans s'émouvoir ni quitter son livre, leva les yeux pour le regarder, et, au même instant, les courroies dont le paysan était lié se rompirent, et le barbare, effrayé, fut obligé de se jeter contre terre et de demander miséricorde. Le Saint, sans interrompre sa lecture, ordonna aux frères de lui donner à manger, et ensuite, l'ayant fait revenir, il lui fit une sévère réprimande, et l'avertit qu'il était temps de mettre fin à ses violences. Par ce moyen, le paysan se trouva délivré du danger qui le menaçait. Le serviteur de Dieu ne fit pas un moindre miracle en faveur d'un autre paysan : cet homme ayant perdu son fils, apporte le corps du défunt au Mont-Cassin, afin de lui en demander la résurrection. Ce n'était pas la première qu'il eût obtenue de Dieu ; néanmoins, touché d'un sentiment profond d'humilité, il dit, les larmes aux yeux, aux religieux avec lesquels il venait de travailler aux champs : « Retirons-nous, je vous prie, mes frères, retirons-nous ; ces actions que l'on nous demande appartiennent aux Apôtres, et non pas à de faibles créatures comme nous ». Mais le paysan, sans avoir égard à ses excuses, ni à la tristesse qu'il témoignait de ce qu'on lui demandait un prodige de cette importance, le presse vivement, et jure, avec fermeté, qu'il ne le quittera point qu'il n'ait ressuscité son fils ; Benoît est enfin contraint de se rendre. Il se couche donc premièrement sur le mort ; puis, s'étant retiré, il lève les mains au ciel, et dit : « Seigneur, n'ayez point égard à mes péchés, mais regardez la foi de cet homme, qui demande que vous ressuscitiez son fils, et rendez à ce corps l'âme et la vie que vous lui avez ôtés ». Ces paroles furent suivies du miracle : le mort commence à remuer, et le Saint, l'ayant pris par la main, le rend sain et sauf à son père. A ce propos, saint Grégoire remarque que quelquefois il faisait ces mer-

veilles par autorité, comme dans la délivrance du paysan, et d'autres fois par prières et par larmes, comme dans la guérison que nous venons de rapporter.

Nous ne voulons point reprendre ici ce qui se passa dans son dernier entretien avec sa chère sœur sainte Scholastique, ni comment il vit son âme s'envoler au ciel en forme de colombe, puisque nous en avons suffisamment parlé dans la vie de cette Sainte. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'écrire ce qui lui arriva le jour du décès de saint Germain, évêque de Capoue. Ce jour-là, un saint diacre, nommé Servant, abbé d'un ancien monastère d'Italie, l'était venu voir, pour s'entretenir avec lui, selon sa coutume, des affaires de l'éternité. La nuit ayant interrompu leur entretien, Servant se retira dans une chambre au-dessous de celle du Saint, qui était au haut d'une tour, et les disciples de l'un et de l'autre logèrent à côté. Benoît veillait en oraison, se tenant debout à sa fenêtre pour mieux contempler les merveilles du ciel. Au milieu de sa prière, il vit tout à coup une lumière admirable, qui chassa toutes les ténèbres de la nuit, et qui fit un jour incomparablement plus beau que ne sont ceux que fait le soleil en plein été dans un temps parfaitement serein ; et, au même instant, tout le monde lui fut représenté comme recueilli dans un seul rayon de soleil. Cette merveille remplissait déjà tout son esprit, il en survint une autre qui augmenta son admiration ; il vit l'âme de ce saint évêque de Capoue, que des anges élevaient au ciel dans un globe ou une sphère de feu. Il voulut faire part à l'abbé Servant d'une vision si charmante, et qui ne devait pas peu contribuer à l'honneur du saint défunt. Pour cela, il l'appela trois fois par son nom ; mais lorsqu'il monta, la lumière commençait à se dissiper : il n'en put voir que les restes. Il en marqua, néanmoins, le jour et l'heure, et on sut bientôt, par un messager envoyé exprès, que c'était justement le moment où saint Germain était décédé. Les réflexions admirables que fait saint Grégoire sur cette vision, et les termes dans lesquels il l'explique, ont fait croire à quelques auteurs, que selon ce grand docteur, et selon la vérité, saint Benoît, en cet instant, vit clairement l'essence divine, et en elle, toutes les créatures ; de même que plusieurs théologiens, après saint Thomas, croient que Moïse l'a vue sur la montagne du Sinaï, et saint Paul dans son ravissement. C'est véritablement un privilége incomparable, et qui n'a point son pareil entre tous les priviléges d'ici-bas. Cependant, nous ne voulons pas plus l'assurer que le disputer à cet homme céleste, qui était destiné pour être le grand Patriarche d'un peuple parfaitement fidèle : nous voulons dire des religieux d'Occident.

Le temps auquel il composa sa règle n'est pas entièrement certain ; sainte Hildegarde assure, dans ses *Révélations*, avoir appris de la Sainte Vierge, qu'il la composa étant encore à Sublac ; néanmoins, il est fort probable qu'il y a retouché depuis ce temps-là, et qu'il y a ajouté plusieurs choses que l'expérience et la propagation merveilleuse de son Ordre lui ont fait juger être nécessaires ; et il se peut faire que la lumière admirable qu'il reçut dans la vision dont nous venons de parler, ait beaucoup contribué à sa dernière perfection. Quoi qu'il en soit, on ne peut rien ajouter aux éloges que les Pères et les auteurs, qui ont vécu depuis, lui ont donnés. Saint Grégoire le Grand dit que la vie de saint Benoît étant toute sainte, il ne se peut faire que sa règle n'ait aussi été toute sainte, parce que ce grand homme n'a point prescrit d'autres lois que celles qu'il donnait déjà par ses exemples ; il ajoute que cette règle doit être mise au rang de ses miracles, et qu'elle est surtout admirable par la sagesse et la discrétion qu'elle garde en toutes ses ordonnances. Divers conciles, tenus en France et en Allemagne, en ont

aussi parlé avec beaucoup d'honneur ; et, pour tout dire, on l'appelait par excellence la *Sainte Règle*. Un autre saint Benoît, fondateur de l'abbaye d'Aniane, et depuis abbé d'Inden, près d'Aix-la-Chapelle, fit voir, par un excellent livre appelé la *Concorde des Règles*, qu'elle était entièrement conforme à celle des saints Pères qui avaient précédé notre Saint ; et, depuis cette concorde, elle fut la règle de tout l'Ordre monastique en Europe, les monastères qui étaient plus anciens que saint Benoît s'y étant soumis. Il y a même de bons auteurs qui tiennent qu'elle était reçue partout avant ce temps-là, c'est-à-dire avant l'année 817 ; et que la *Concorde* que fit le saint abbé d'Inden, ne fut que pour en renouveler le zèle et l'observance, qui s'étaient extrêmement affaiblis, en plusieurs endroits, par la misère des guerres : ce que nous laissons à examiner aux savants critiques. Nous ajoutons seulement que cette règle s'étendit beaucoup dès le vivant du saint Patriarche ; car on pense qu'il la porta lui-même à Rome, et qu'elle y trouva un grand nombre de disciples : il est constant qu'il l'envoya en Sicile par saint Placide, en France par saint Maur, et en Sardaigne par saint Raynère.

Il est temps d'en venir à son bienheureux décès. Dieu lui en avait révélé le temps plusieurs mois auparavant, et il l'avait déclaré à son disciple, saint Maur, avant de le faire partir pour la France. Six jours avant ce terme, ayant fait ouvrir le sépulcre où dormait sa sœur, sainte Scholastique, il fut saisi d'une fièvre qui le tourmenta extrêmement ; elle ne l'empêcha pas, néanmoins, de se préparer à ce dernier passage avec toute l'ardeur et la piété que l'on peut imaginer dans un homme qui ne respirait plus que pour le ciel.

Au sixième jour, quelque faible qu'il fût, il se fit porter à l'oratoire consacré à saint Jean-Baptiste : là, soutenu sur les bras de ses disciples, il reçut le corps et le sang de son Sauveur ; puis, se plaçant au bord de la fosse, mais au pied de l'autel, et les bras étendus vers le ciel, il mourut debout en prononçant une dernière prière. Ce fut le samedi saint, 21 mars, l'an de Notre-Seigneur 543 : il était âgé de 62 ou 63 ans [1].

Au moment où le saint Patriarche décéda, un religieux, qui était dans le même monastère, et saint Maur, qui était à Font-Rouge, près d'Auxerre, en France, virent comme une grande rue, couverte de tapis précieux et bordée d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait jusque dans le ciel, et un homme vénérable et tout éclatant qui leur dit : « C'est ici la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé de Dieu, est monté dans le ciel ». Ainsi accomplit-il la promesse qu'il avait faite, de faire savoir à ses disciples absents le bienheureux moment où il irait jouir de la gloire. Benoît était d'une taille élevée et bien proportionnée, et dans son extérieur il avait une gravité mêlée de tant de douceur, qu'il obligeait tous ceux qui le regardaient à l'aimer et à le respecter. Son abstinence fut prodigieuse ; les Carêmes, il ne mangeait que deux fois la semaine et se contentait alors de pain et d'eau. Benoît vécut vierge et mourut vierge. Il aimait extrêmement la solitude, et quoique son Ordre s'étendît de tous côtés, à peine trouve-t-on qu'il soit sorti deux fois du Mont-Cassin. C'est qu'il trouvait ses délices à faire oraison et à s'entretenir seul à seul

1. Il y a néanmoins discussion sur cette chronologie, comme il a déjà été remarqué dans la vie de saint Maur ; car il paraît, d'après le cycle pascal, qu'en l'année 543, le jour de Pâques ne pouvait pas être le 22 mars, mais le 5 avril : cela fait dire à quelques auteurs, que le Saint était mort le samedi, veille du dimanche de la Passion, qui était en effet, cette année-là, le 21 mars ; et à d'autres qu'il n'est mort que le 24 avril, où tombait effectivement alors la veille de Pâques. Mais l'ancienne croyance de l'Eglise et de tout l'Ordre de Saint-Benoît est contraire à cette seconde opinion, et les *Actes* de saint Maur disent expressément que cette mort arriva le samedi saint, après les jours de la Cène et de la *parascévé*.

avec son Dieu. Son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, que lui-même avait fait bâtir et qu'il s'était destinée pour sépulture; Notre-Seigneur ne l'y a pas moins honoré après sa mort par des miracles, qu'il avait fait pendant sa vie. On en a fait des livres entiers, que l'on peut voir dans les grandes bibliothèques et dans les continuateurs de Bollandus.

Saint Grégoire peint en deux mots le caractère du glorieux patriarche des moines d'Occident : il dit de lui, en racontant son retour de Vicovaro à Sublac, qu'*il demeurait avec lui-même*. Ces paroles emportent avec elles l'idée de la plus grande, de la plus sublime perfection. Qu'est-ce, en effet, dans le langage des Saints, que de demeurer avec soi-même? C'est joindre la solitude de l'âme à celle du corps; c'est vider son cœur de tout attachement aux choses terrestres; c'est se concentrer dans la connaissance de Dieu et de soi-même. Un homme peut être seul, peut être renfermé dans un cloître, sans posséder le grand art de demeurer avec lui-même. Tels sont tous ceux qui, après s'être séparés du monde, laissent errer leur imagination sur mille objets qui d'abord les dissipent, puis captivent leur cœur, en y excitant une foule de désirs frivoles et souvent criminels. Il ne suffit donc pas de mettre un frein à sa langue et de contenir ses sens; il faut, pour être véritablement solitaire, imposer un silence absolu à toutes les facultés de son âme, et la posséder dans un recueillement continuel, n'arrêter ses pensées que sur Dieu et sur soi-même, purifier ses affections et les enflammer par la contemplation du souverain bien.

De toutes les vertus, il n'y en avait point dont saint Benoît inculquât plus fortement la pratique, que l'humilité; il en a marqué douze degrés dans sa règle: 1° s'exciter à une vive componction de cœur, craindre Dieu et ses jugements, marcher sans cesse humilié en la divine présence; 2° renoncer entièrement à sa volonté propre; 3° obéir promptement et sans réserve; 4° supporter patiemment les souffrances et les injures; 5° découvrir humblement ses plus secrètes pensées à son supérieur ou à son directeur; 6° être content et se réjouir dans les humiliations; se plaire à exercer les plus bas ministères, à porter des habits pauvres, etc.; à aimer la simplicité et la pauvreté; se regarder comme un mauvais serviteur dans tout ce qui est ordonné; 7° s'estimer le plus misérable, le dernier des hommes, le plus grand de tous les pécheurs [1]; 8° éviter la singularité dans les paroles et dans les actions; 9° aimer et observer le silence; 10° se garder d'une vaine joie et d'un rire immodéré; 11° ne point parler d'une voix haute, et observer les règles de la modestie dans toutes ses paroles; 12° être humble dans toutes ses actions extérieures. Saint Benoît ajoute que, quand on aura passé par ces différents degrés d'humilité, on arrivera à cette charité parfaite qui bannit la crainte.

Nous ne rappellerons pas tous les attributs qui, dans les arts, caractérisent saint Benoît : nous mentionnerons ceux qui sont plus ou moins fondés sur l'histoire.

1° Les Ursins *(Orsini)* de Rome veulent que saint Benoît de Norcia soit de

1. Il y aurait de la présomption et de l'orgueil à se préférer au dernier des pécheurs. On en peut apporter plusieurs raisons : 1° Les jugements de Dieu nous sont inconnus, comme l'ont fait observer saint Augustin, *de Virginit.*; saint Thomas, 2. 2. q. 161, a. 6, *ad* 1; Cassien, saint Bernard, etc. 2° Si les plus grands pécheurs eussent reçu autant de grâces que nous, ils en auraient fait un meilleur usage et se seraient préservés de ces chutes qui ont souillé notre innocence. 3° La vue d'un pécheur qu'on ne peut excuser, au lieu de nous inspirer de l'orgueil, doit faire faire cette réflexion à chacun de nous : *Qui suis-je, en comparaison de tant d'âmes qui marchent à grands pas dans la carrière de la vertu?* En agissant ainsi, nous pratiquerons la maxime de saint Paul, qui nous ordonne de ne nous jamais préférer à qui que ce soit, et de nous placer toujours plus bas que les autres. Si la nature corrompue se révolte, la charité, qui juge toujours favorablement du prochain, doit étouffer ses cris.

leur sang : aussi rencontrera-t-on quelques images du fondateur des Bénédictins avec le *blason* des Orsini.

2° Le silence habituellement gardé a plusieurs fois été rendu, par les artistes du moyen âge, au moyen du *doigt sévèrement appliqué sur la bouche.* La vie de saint Benoît, en effet, fut très-retirée pendant trente années ; il ne quitta le monastère que pour les affaires de son Ordre ou pour former sa sœur Scholastique à la perfection. Le silence et la vie monastique sont choses tellement liées entre elles que Cîteaux et Cluny avaient adopté un système de signes pour suppléer à la parole quand il était nécessaire de communiquer sa pensée hors des temps nécessaires où la conversation était permise.

3° Saint Benoît se roule dans un *buisson* pour chasser le souvenir d'une femme qu'il avait rencontrée à Rome. Les moines de Subiaco montrent encore un *arbrisseau* épineux dont toutes les feuilles sont marquées d'un petit serpent noir et qui serait le souvenir persistant de la victoire du saint jeune homme sur les assauts du démon.

4° On lui met à la main gauche soit un verre fêlé d'où s'échappe une liqueur, soit un calice d'où sort un serpent comme signe du breuvage empoisonné que lui avaient servi les moines indisciplinés de Vicovaro. Dans cette représentation, un nimbe couronne sa tête et la crosse abbatiale orne sa main droite.

5° Mais le signe principal auquel on reconnaît saint Benoît est sa *croix* ou *médaille.* Ce symbole fait allusion au signe de croix par lequel notre Saint échappa au poison qui lui avait été préparé. En la portant, on espérait mettre obstacle aux maléfices et trouver aide pour surmonter les tentations du démon. L'expérience montra que cet espoir était fondé : aussi la *médaille de saint Benoît* se répandit beaucoup parmi les fidèles. Mgr Gaume a, depuis quelques années, pour ainsi dire, renouvelé cette dévotion en France [1].

6° On place souvent près de lui un *corbeau* ou un *merle.*

7° Près de lui encore un *crible* brisé pour rappeler le premier miracle d'un homme qui en fit tant d'autres : la suture d'un vase de terre que sa nourrice avait brisé.

8° Dans plusieurs anciens tableaux, il apparaît avec de grandes *verges* à la main. Cet attribut désigne soit les pratiques de la pénitence, soit la correction ou *discipline* que devait nécessairement exercer le fondateur d'un grand Ordre monastique.

9° *Totila*, roi des Goths, tombe à ses pieds : le Saint lui prédit sa mort.

10° La *clochette* que le démon brise pour dégoûter saint Romain de lui apporter sa nourriture ; la *colombe* qu'il vit s'élever au ciel au moment de la mort de sa sœur ; l'*escalier* lumineux par lequel il fut vu s'en allant lui-même au ciel ; le *globe de feu* qu'il aperçut au moment où l'âme de saint Germain de Capoue montait au ciel sont autant d'attributs sous lesquels on a peint et l'on peut encore peindre saint Benoît.

Il est le Patron du Mont-Cassin et de l'abbaye bénédictine de Seligenstadt, en Hesse-Darmstadt.

On invoque saint Benoît contre les *maléfices*, les *inflammations*, les *érésipèles*, le *poison*, la *pierre* et la *gravelle.* L'efficacité de la dévotion à saint Benoît, relativement à la maladie de la pierre, est fondée sur la guérison de saint Henri II, empereur d'Allemagne, qui était atteint de cette redoutable maladie. Le fait est non-seulement attesté par les historiens du dévot empereur ; mais il est constaté par le célèbre rétable de Bâle.

1. Voir son opuscule sur ce sujet, Paris, Perisse ; et *Trésor des vivants et des morts*, Paris, Bray.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DU MONT-CASSIN.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Le monastère du Mont-Cassin ayant été ruiné par les Lombards, en 583, les reliques de saint Benoît, ensevelies sous les décombres, y demeurèrent longtemps inconnues. Saint Aigulphe, religieux de l'abbaye de Fleury, appelée depuis Saint-Benoît-sur-Loire, ayant été envoyé au Mont-Cassin, vers l'an 660, par saint Mommole, son abbé, eut le bonheur de les trouver dans les ruines et de les apporter en France, dans son monastère. Cette translation ayant été faite le 11 juillet, on en célébra la mémoire le même jour dans tous les monastères de France; et, le 4 décembre, avait lieu une autre solennité, appelée de *l'Illation*, en mémoire d'une seconde translation que l'on fit des mêmes reliques, lorsqu'ayant été transférées à Orléans, par crainte des Normands, elles furent rapportées au monastère de Fleury.

Les religieux du Mont-Cassin, en Italie, prétendent, contre ceux de Fleury, en France, qu'ils sont en possession des bienheureuses dépouilles de leur saint Patriarche, et produisent en leur faveur une bulle du pape Urbain II, par laquelle il prononce anathème contre ceux qui nieront que le corps de saint Benoît soit au Mont-Cassin; mais comme les plus éclairés, et surtout le cardinal Baronius dans ses *Annales*, ont bien reconnu que cette bulle était supposée, et que, d'ailleurs, l'ancienne tradition, confirmée par une infinité de miracles, favorise entièrement les religieux de Fleury, nous sommes obligé de reconnaître avec eux que c'est la France, et non pas l'Italie, qui possède un si grand trésor. Cependant une petite portion des reliques de saint Benoît a dû être reportée au Mont-Cassin, à la suite des réclamations du bienheureux Carloman, oncle de Charlemagne et moine de ce monastère, réclamations appuyées par le pape saint Zacharie.

Mgr Bernier, évêque d'Orléans, ayant visité Fleury-sur-Loire, le 15 octobre 1805, trouva dans la châsse contenant les reliques de saint Benoît : 1° douze ossements, au nombre desquels étaient les deux fémurs et plusieurs fragments d'os; 2° plusieurs bulles de divers papes, relatives à ces saintes reliques; 3° un livre manuscrit, composé par le bénédictin Sandot, ayant pour objet de constater l'authenticité des reliques.

Les religieuses Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, à Paris, obtinrent, le 3 août 1810, un fragment d'une des côtes de saint Benoît. En 1838, l'évêque d'Orléans eut l'intention d'envoyer à l'abbaye de Solesmes, au diocèse du Mans, où se réédifiait l'œuvre de saint Benoît, les reliques du Saint conservées à Fleury-sur-Loire; mais la population ayant eu connaissance de ce projet, s'y opposa avec menaces. L'évêque recula devant cette espèce d'émeute, et se contenta d'envoyer à Solesmes une partie du crâne, prise par derrière. Cette insigne relique est conservée avec grand honneur dans l'église de l'abbaye. Les Trappistes ont obtenu, sous Mgr de Beauregard, de nombreux fragments des côtes de saint Benoît. Mgr Dupanloup a donné une côte entière à l'abbaye d'Einsielden, et une autre côte au monastère de la Pierre-qui-Vire.

Pour ratifier et compléter ce que nous avons dit, d'après les auteurs, dans la note de la page 573, nous allons donner ici les intéressants renseignements que nous a adressés, le 3 juin 1872, Dom Albéric M. Panella, prévôt de l'Ordre de Saint-Benoît, à Subiaco, sur la statue miraculeuse de saint Benoît et les deux monastères de Sainte-Scholastique et de la Sainte-Grotte de Subiaco :

« La statue en marbre qui représente saint Benoît à l'âge de quinze ans, est placée dans la grotte qu'il a habitée l'espace de trois ans. Cette statue n'est pas à genoux (comme l'ont dit les voyageurs français), mais assise sur une pierre, dans l'attitude de la contemplation. Il est très-vrai, comme vous le croyez, qu'il s'échappe de la grotte, et même quelquefois de la statue, une espèce de sueur ou de manne; ce qui est regardé comme le présage de calamités imminentes. Je ne ferai que citer quelques dates récentes :

« 1853, le 29 et le 30 juin, sueur dans toute la grotte et sur toute la statue : disette, épidémie, surtout à Rome et dans sa banlieue; tremblement de terre, guerre d'Orient;

« 1858, suintement dans la grotte le jour de la Fête-Dieu : guerre de Lombardie l'année suivante;

« 1859, les 5, 6 et 7 juillet, suintement dans la grotte, sueur sur la statue : batailles de Solferino et de Castelfidardo;

« 1860, du 13 novembre au 25 juin de l'année suivante, suintement dans la grotte sans interruption : les événements dont l'Italie fut le théâtre à cette époque sont suffisamment connus;

« 1870, suintement dans la grotte AU MOIS DE MAI! Guerre entre la France et la Prusse, invasion de Rome;

« 1871, du commencement de juin au 24 août, une goutte reste suspendue, sans jamais tomber, puis se retire. On a interprété cela comme l'annonce d'un nouveau fléau dont la miséricorde divine a suspendu l'effet.

« Cette liqueur se conserve et on en donne à quelques personnes : on obtient par son moyen des grâces extraordinaires.

« Les deux monastères de Sainte-Scholastique et de la Sainte-Grotte se trouvent dans les conditions suivantes : Avant tout, il faut savoir qu'en 1850 Pie IX a appelé de Gênes le père abbé

Cesaretto avec une colonie de jeunes religieux d'une réforme monastique, que ce père abbé avait faite depuis plusieurs années, afin qu'il peuplât ces monastères et y fît refleurir l'antique Observance de l'illustre Congrégation du Mont-Cassin. La chose a réussi, non sans de grandes difficultés. Cette réforme s'est étendue dans toute l'Europe et même au dehors. En conséquence, le Saint-Père a permis que l'on rédigeât des constitutions propres, qui ont été définitivement approuvées, cette année 1872. Pie IX voyant ainsi renouvelée et rajeunie la Congrégation du Mont-Cassin, l'a distinguée de l'autre en l'appelant *Congrégation du Mont-Cassin de l'étroite Observance.*

« Le monastère de Sainte-Scholastique de Subiaco est devenu la résidence de l'abbé général de cette nouvelle Congrégation. La Sainte-Grotte est fréquentée par un grand nombre de pèlerins ».

Voici, sur l'abbaye du Mont-Cassin, une note intéressante écrite par M. de Montalembert :

« Le voyageur qui visite l'abbaye du Mont-Cassin, retrouve à chaque pas les souvenirs de saint Benoît et de sainte Scholastique, auxquels se joint celui d'Abondance, cette heureuse mère, qui précéda sa lignée bénite dans les cieux. L'on entre au monastère par une longue et sombre grotte faite de cailloux, dans laquelle, selon la tradition, Benoît aurait habité. Au dessus, on montre la cellule et la fenêtre d'où le pieux solitaire vit l'âme de sa bienheureuse sœur prendre son essor vers le ciel. Dans cette cellule, érigée en chapelle, un gracieux tableau représente cet épisode touchant de la vie du saint Abbé. L'apparition de la brillante basilique et de son double parvis au sommet de cette solitude agreste de l'Apennin, est merveilleuse. En entrant dans le premier de ces parvis, on aperçoit aussitôt de chaque côté de l'escalier les statues colossales de saint Benoît et de sainte Scholastique....

« Au milieu de la première cour est un puits : suivant les traditions du cloître, c'est le symbole de cette *eau vive* de l'Ecriture, *qui rejaillit dans la vie éternelle.* Un large et bel escalier conduit dans le second parvis, autour duquel la reconnaissance a placé les statues des bienfaiteurs de l'abbaye : là revivent Grégoire le Grand, Grégoire II, Zacharie, Victor III, Benoît XIII, Benoît XIV, Urbain V et Clément XI, à côté de Ferdinand IV, de Charles III de Bourbon, de Robert Guiscard, de Lothaire III et de l'illustre Charlemagne....

« Mais entrons dans l'église ; son éclat et sa magnificence éblouissent les regards ; le marbre et l'or brillent partout dans son enceinte : des trois portes qui répondent aux trois nefs, l'une d'elles, commandée à Constantinople par Didier, en 1066, offre des sculptures remarquables : on y voit en lettres d'argent les noms des terres, châteaux et villages dépendant de l'abbaye. De riches chapelles, de nombreux tableaux, parmi lesquels on remarque dans la nef du milieu la *Consécration de l'église, par le pape Alexandre II*, fresque vantée, de Giordano ; la coupole de Corenzio ; le grand autel, orné de pierres précieuses, d'albâtre, de noir et de vert antique, de lappis-lazzuli et de brocatelle ; enfin, un superbe buffet d'orgues, concourent à l'ornement de ce magnifique temple ».

Saint Benoît est le père de cette immense famille bénédictine dont les influences ont été si grandes dans le monde religieux, social et littéraire. Avant lui, l'Ordre monastique existait déjà, non-seulement en Orient, où il avait jeté un vif éclat, mais même en Occident, depuis le IVe siècle. Dans le but de satisfaire d'une manière plus vaste et plus intelligente les aspirations à la vie cénobitique qui se manifestaient dans l'Eglise, saint Benoît composa une Règle et retint, des anciens instituts, la célébration commune des offices divins, un jeûne et un abstinence sévères ; le travail, divisé en opérations manuelles et en lectures : mais ces divers exercices furent tempérés par une discrétion et une sagesse qui ne tardèrent pas à faire recevoir la nouvelle Règle dans tous les monastères de l'Occident. Ce fut le moyen dont la Providence se servit pour sauver le christianisme et la civilisation, si gravement compromis par l'invasion des barbares et le renouvellement forcé des mœurs européennes, après ce grand évènement. Les Bénédictins furent les apôtres des Anglo-Saxons, des Germains, des Slaves, des Scandinaves; ils conservèrent le dépôt des lettres ; ils défrichèrent les forêts, bâtirent les villes, et on les vit simultanément assis sur la chaire de saint Pierre, sur les divers siéges de la chrétienté, dans le conseil des empereurs et des rois.

Voici, en abrégé, l'histoire des diverses branches de l'Institut de Saint-Benoît.

Saint Benoît fonda d'abord douze monastères dans la solitude de Subiaco, où il commença sa carrière. Plus tard il se rendit au Mont-Cassin, où il bâtit la célèbre abbaye qui doit être considérée comme le centre de tout l'Ordre.

La Sicile fut la première contrée où fut portée la Règle de Saint-Benoît. Ce grand patriarche y envoya saint Placide, vers l'an 534. Quelques années après, saint Maur fut désigné pour aller en France où il arriva en 543. Il bâtit sur la Loire le monastère de Glanfeuil, qui a pris son nom.

Le nouvel Institut se répandit rapidement, non-seulement dans les Gaules et en Italie, mais aussi en Espagne, dans toute l'Allemagne et le royaume du Nord.

Le relâchement, qui s'était glissé dans cette sainte institution, rendit une réforme nécessaire, au IXe siècle. Elle eut lieu dans tous les monastères de France et des autres pays soumis à Louis le Débonnaire, par le soin de cet empereur et le zèle de saint Benoît, abbé d'Aniane. Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, proclama des articles d'observance qui donnèrent une nouvelle vie à ce vaste corps. Depuis cette époque, la vigueur interne de l'Ordre bénédictin a produit de nouvelles

réformes, toutes les fois que le relâchement l'a rendu nécessaire. Les premières réformés prirent elles-mêmes le nom d'*Ordres*, principalement lorsqu'elles commencèrent dans quelque monastère nouveau qui produisait une filiation ; tels sont les Ordres de Cluny, des Camaldules, de Vallombreuse, de Grandmont, de Citeaux, etc., quoique ces institutions ne soient elles-mêmes, à proprement parler, que des branches de l'Ordre de Saint-Benoit. Les réformes qui ont eu lieu par l'union de plusieurs monastères déjà existants, qui s'engageaient à garder les mêmes constitutions et observances, ont pris le nom de *Congrégations*, laissant l'appellation d'*Ordre* à tout l'ensemble de la famille bénédictine.

La première et la plus illustre des Réformes est l'Ordre de Cluny. Fondé en 910, il compta sous sa juridiction jusqu'à deux milles monastères; mais à cause du relâchement, des guerres, des nationalités et de la commende, on vit, après trois siècles, cette vaste puissance réduite à de très-faibles proportions. Il subit une dernière réforme qui commença en 1612, par les soins de Dom Jacques d'Arbouze, grand prieur, et prit le nom d'*Etroite observance de Cluny*.

L'Ordre des Camaldules fut fondé, sous la Règle de Saint-Benoit, par saint Romuald, en 1012. Son principal siége est à l'abbaye de Camaldoli, en Toscane. Dom Paul Giustiniani commença une célèbre réforme de cette Congrégation sur le mont Corona, en 1510.

En 1036, l'Ordre de Vallombreuse fut fondé par saint Jean Gualbert. Il n'a pas eu de réforme.

En 1082, la Congrégation, connue sous le nom de *Grandmontins*, à cause de l'abbaye de Grandmont, près de Muret, fut fondée, sous la Règle de Saint-Benoit, par saint Etienne de Muret.

En 1098, fut fondé l'Ordre de Citeaux, qui est, après celui de Cluny, la plus importante fraction de la famille bénédictine. Il compte trois fondateurs : saint Robert, abbé de Molesmes, saint Albéric et saint Etienne. Cinquante ans après son établissement, cinq cents abbayes en étaient déjà issues, et après un siècle le nombre total dépassa dix-huit cents. On donne le nom de *Filles de Citeaux* aux quatre abbayes de la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimont, parce qu'elles sont les premières de la filiation de cette abbaye. Les principales réformes de l'Ordre de Citeaux sont, en Espagne, la Congrégation *de l'Observance*, fondée en 1425, par Dom Martin de Vargas ; en Toscane et en Lombardie, la Congrégation dite de Saint-Bernard, fondée en 1497 ; la Congrégation des Feuillants, établie en France, en 1574, par Jean de la Barrière ; l'*Etroite Observance de Citeaux*, qui doit son origine à Benys l'Argentier, abbé de Clairvaux, en 1615. Viennent ensuite trois réformes d'une extension trop minime pour être comptées parmi les Congrégations. Ce sont: Orval, réformé en 1605 par Bernard de Montgaillard ; la Trappe, en 1662, par le fameux abbé de Rancé ; Sept-Fonts, en 1663, par Eustache Beaufort. Depuis la suppression des Ordres monastiques en France par l'Assemblée constituante, le titre d'abbé général de Citeaux est dévolu à l'abbé du monastère de Saint-Bernard aux Thermes, à Rome, et les divers monastères de la Trappe, établis en France depuis 1815, sont régis par l'abbé de la grande Trappe, près Mortagne, lequel, en vertu d'un décret apostolique de 1835, prend le titre de vicaire général de l'abbé de Citeaux.

En 1099, l'Ordre de Fontevrault fut fondé par le bienheureux Robert d'Arbrisselle.

En 1109, l'abbaye de Tiron fut fondée, sous la Règle de Saint-Benoit, par le bienheureux Bernard.

En 1119, saint Guillaume de Verceil préparait sur le mont Virgilien, bientôt appelé Mont-Vierge, près de Naples, une nouvelle institution monastique qui devait accroître le nombre des Congrégations bénédictines.

En 1156, les Guillelmites furent fondés, près de Sienne, par saint Guillaume de Malaval.

Les Humiliés furent fondés à Milan, au XIIIe siècle.

En 1231, Fabriano, dans la Marche d'Ancône, vit s'élever la Congrégation des Sylvestrins.

En 1254, l'Ordre des Célestins fut fondé, sous la Règle de Saint-Benoit, par saint Pierre de Mourron (Célestin V), dans le royaume de Naples.

En 1319, la Congrégation des Olivétains, ainsi appelée à cause de l'abbaye du Mont-Olivel, près de Sienne, et qui fut le berceau de cette nouvelle œuvre, fut fondée par saint Bernard Ptolomée.

Cette dernière Congrégation fut la seule que vit s'élever le XIVe siècle. L'Ordre de Saint-Benoit s'était affaibli, et, pour en sauver les débris, le meilleur moyen était de réformer l'Ordre entier ; c'est pourquoi, dans une célèbre constitution, appelée la *Bulle bénédictine*, le pape Benoit XII, en 1336, promulgua des règlements destinés à ramener l'Observance dans tous les monastères bénédictins. Cette bulle divise l'Ordre de Saint-Benoit en trente-sept provinces, et elle compte dans cette division des royaumes entiers pour provinces, comme l'Ecosse, la Bohême, le Danemark, etc.

En 1408, Louis Barbo, pourvu à l'abbaye de Sainte-Justine de Padoue par le pape Grégoire XII, commença, l'année suivante, une réforme qui bientôt s'étendit dans toute l'Italie, jusque-là que l'abbaye du Mont-Cassin, en 1504, sollicita d'être elle-même unie à cette Congrégation. Par honneur pour le siége de saint Benoit, le souverain Pontife décréta que la réforme de Sainte-Justine prendrait le nom de Congrégation du Mont-Cassin, gardant toutefois, en second lieu, le titre de Sainte-Justine de Padoue. Présentement, les guerres qui ont dévasté l'Italie depuis un demi-siècle, ayant amené la suppression de l'abbaye de Sainte-Justine, ont porté la Congrégation du Mont-Cassin, déjà fort affaiblie elle-même, à retrancher de son titre le nom de cette même abbaye.

En 1418, on vit commencer, dans l'abbaye de Mœlk, une importante Congrégation qui réforma tous les monastères d'Autriche ; elle dut son origine à la piété de l'archiduc Albert V, d'Autriche.

En 1419, la Congrégation de Bursfeld, en Allemagne, fut fondée par Jean de Meden. Toutefois,

cette Congrégation fut impuissante à retenir dans son sein toutes les abbayes qui s'étaient montrées d'abord disposées à la prendre pour leur centre. Au XVIIe siècle, diverses fractions de ce corps se constituèrent elles-mêmes en Congrégation. Ainsi, en 1602, commença la Congrégation helvétique, formée des neuf abbayes de Suisse, dont Saint-Gall était la principale, et Einsielden la seconde; en 1686, le pape Innocent IX érigea les dix-neuf monastères de Bavière en Congrégation sous le titre des *Saints Anges Gardiens*. Quatre autres Congrégations allemandes se constituèrent, savoir : celle de Saint-Pierre, de Salzbourg, formée de neuf abbayes; celle de Souabe, dont le monastère principal était à Constance et qui comptait onze abbayes; une autre de Souabe, différente de la précédente, et dont le chef-lieu était un monastère d'Augsbourg, composée de sept abbayes; enfin celle d'Alsace et de Brisgaw, qui en avait onze.

En Espagne, la Congrégation de Valladolid, dont le chef était le monastère de Saint-Benoît fondé en cette ville en 1391, ne commença qu'en 1436, et ne fut approuvée par Innocent VIII qu'en 1492. Cette réforme fut en plein exercice en 1493, quand Ferdinand V et Isabelle décrétèrent que tous les monastères bénédictins devaient y être incorporés. Les abbayes qui ne se sont point fondues dans cette Congrégation ont formé la Congrégation *claustrale* ou *tarragonaise*.

En 1488, une réforme se préparait dans l'abbaye de Chezal-Benoît, au diocèse de Bourges. Elle ne fut composée que de cinq abbayes et se fondit, en 1634, dans la Congrégation de Saint-Maur.

En 1566, la Congrégation Portugaise, érigée par Pie V, comptait plus de vingt abbayes.

Vers 1569, la Congrégation de Saint-Vaast, établie par Dom Sarrazin, compta sept abbayes.

En 1580, se forma la Congrégation des *Exempts*, dont les principaux monastères furent Marmoutiers, la Trinité, de Vendôme, Saint-Benoît-sur-Loire, Rhedon, etc. L'abbaye de Saint-Denis s'y étant jointe dans la suite, cette Congrégation changea son premier nom en celui de Congrégation de Saint-Denis. Les monastères qui la composaient se fondirent dans celle de Saint-Maur.

En 1600, la Congrégation dite de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe fut fondée par Dom Didier de la Cour. Elle a compté jusqu'à quarante monastères; mais son plus grand honneur a été de donner naissance à la Congrégation de Saint-Maur (1618), qui a compté jusqu'à cent quatre-vingts monastères. On sait quels immenses services la Congrégation de Saint-Maur a rendus à la science historique, tant par ses recherches sur l'antiquité ecclésiastique que par ses labeurs sur nos origines nationales. Quelques-uns de ses membres tentèrent de la relever en 1817; mais le défaut d'une autorisation légale fit avorter l'entreprise.

En 1617, la Congrégation des Bénédictins anglais fut fondée par Dom Sigebert Buclée; elle a pu former plusieurs maisons en Angleterre.

En 1618, la Congrégation des Pays-Bas commença par la réforme de la fameuse abbaye de Saint-Hubert, dans les Ardennes. Elle ne se composa que d'un petit nombre de monastères et a été détruite par la conquête, à la fin du siècle dernier.

Les Bénédictins, aux jours de la Chevalerie, produisirent de vaillants Ordres militaires, comme ceux du Temple (1146), de Calatrava (1158), d'Alcantara (1177), d'Avis (1204), du Christ, en Portugal (1319), de Montesa (1316), des Saints-Maurice-et-Lazare (1572), de Saint-Etienne, en Toscane (1561), etc.

Tel est le tableau abrégé des principales Congrégations de l'Ordre de Saint-Benoît, jusqu'à l'époque des destructions violentes qui les ont anéanties.

Depuis cette époque néfaste, plusieurs Congrégations se sont élevées, dont deux ont été érigées par Grégoire XVI. La première fut fondée par le roi Louis Ier de Bavière, dans ses Etats, dans le but d'y propager l'instruction religieuse. Elle compte plusieurs monastères dont le principal est Saint-Etienne d'Augsbourg. La seconde a été érigée par lettres apostoliques du 1er septembre 1837, sous le titre de *Congrégation de France, succédant aux Congrégations de Cluny, Saint-Vannes et Saint-Maur*. Le siége de cette Congrégation, dont la première origine date de 1833, est au monastère de Solesmes, diocèse du Mans, qui a été érigé en abbaye, avec droit de filiation. La troisième a été rétablie canoniquement, en 1872, sous le titre de *Congrégation des Célestins de l'Ordre de Saint-Benoît*. Le siége de cette Congrégation, établi d'abord au monastère de Notre-Dame de la Ducherais, au diocèse de Nantes, a été transféré au faubourg de Taillebourg, à Saint-Jean d'Angely (diocèse de la Rochelle).

Outre ces fondations, il y a aussi celle des *Bénédictins du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie*, en 1850, par le R. Père Muard, au monastère de la Pierre-qui-Vire, dans le diocèse de Sens. Tout récemment, la Congrégation des Olivétains vient d'être rétablie dans le diocèse d'Auch. Une Congrégation de Cisterciens s'est formée, en 1849, dans le diocèse d'Avignon, d'abord à Notre-Dame de la Cavalerie, ensuite dans l'antique abbaye de Sénanque. Ces religieux se vouèrent principalement à l'agriculture, comme les Trappistes.

Le nombre des Bénédictines, ou religieuses vivant sous la Règle de Saint-Benoît, a été immense; car, outre une infinité de monastères de filles soumises aux ordinaires, la plupart des Congrégations dont nous avons parlé, jusqu'à celle des Olivétains inclusivement, ont produit une ou plusieurs branches de religieuses de leur réforme. Il s'est formé, de plus, quelques Congrégations de filles bénédictines, parmi lesquelles on doit distinguer celle de *Notre-Dame du Calvaire*, établie, en 1617, par Antoinette d'Orléans; et celle de l'*Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, fondée en 1653 par Catherine Mechtilde de Bar.

SAINTE BASILISSE, SAINTE CALLINICE,

ET LEURS TROIS COMPAGNES,

SAINTE MATIDIE, SŒUR DE TRAJAN, ET LA VÉNÉRABLE DROSELLE,

FILLE DE CET EMPEREUR (116).

Vers l'an 116 de Jésus-Christ, vivaient à Rome, dans une maison peu éloignée du palais de l'empereur Trajan, cinq filles chrétiennes qui se livraient à la pratique des conseils évangéliques : leur réunion était comme un petit couvent, ce qui montre que la vie religieuse a commencé avec le christianisme, bien qu'elle n'ait été organisée et régularisée que plus tard par saint Antoine, saint Macaire, sainte Synclétique, saint Basile, saint Césaire, saint Benoît, etc.

L'histoire a oublié le nom de trois de ces vierges : des deux autres l'une s'appelait Basilisse et la seconde Callinice. Ces saintes filles s'occupaient de bonnes œuvres, au dehors, autant que pouvait le permettre le temps de persécution où elles vivaient. A l'exemple de la plupart des saintes femmes des premiers siècles de l'Eglise, elles recueillaient surtout et ensevelissaient avec zèle les corps des martyrs.

Or, il advint qu'une fille de l'empereur, nommée Droselle, déjà catéchumène, sans doute à la persuasion de sa tante sainte Matidie, entendit parler de la manière de vivre de ces saintes épouses de Jésus-Christ, et rechercha leur compagnie. Souvent, pendant la nuit, elle s'échappa du palais impérial, et, accompagné de quelques suivantes, venait prendre part aux exercices de la pieuse communauté. Malgré les précautions les plus minutieuses, ces sorties éveillèrent des soupçons : elles furent averties par un des conseillers de l'empereur, nommé Adrien, qui aspirait à la main de la première. Trajan, informé, donna ordre à des soldats de surveiller toutes les personnes qui sortiraient du palais, de les suivre au lieu où elles se rendraient et de les ramener par la force avec leurs complices. L'occasion ne tarda pas à se présenter : les gardes virent un soir, mais sans la reconnaître, la princesse sortir furtivement avec ses compagnes : ils les suivirent jusqu'à la maison des cinq pieuses vierges et arrêtèrent toute la sainte assemblée au nom de l'empereur. Qu'on juge de la stupéfaction et de la colère de Trajan lorsque le lendemain il aperçut sa fille au milieu de ces chrétiennes abhorrées. Il commença par la faire mettre au secret dans une chambre de la demeure impériale où tout fut tenté, mais vainement, pour arracher la foi de son cœur. Puis il se fit amener les cinq chrétiennes qu'il regardait comme coupables de lèse-majesté. Comme elles refusèrent de trouver mal ce qui était bien et de brûler de l'encens aux idoles, il les condamna à un supplice inouï jusque-là. On les dépouilla — ces vierges pures — de tous leurs vêtements ; on les réunit dans une même baignoire et on versa sur leurs corps de l'étain et du plomb fondu. Les innocentes colombes ne tardèrent pas à expirer dans cet horrible tourment, et leurs âmes allèrent au ciel se plonger dans le bain des éternelles voluptés. C'était le 21 mars de l'an 116, environ.

Pour insulter aux chrétiens, pour insulter surtout à une vertu inconnue dans le monde avant eux — la sainte pudeur — Trajan ordonna que l'on fondit la chaudière, le plomb et l'étain dont on s'était servi pour le supplice et qu'avec le tout on fabriquât cinq statuettes de vestales qui furent exposées nues à l'entrée du bain où avait eu lieu le martyre des cinq vierges, — tant la corruption était entrée dans les mœurs païennes ! tant la nature humaine était enfoncée dans le bourbier ! tant le monde avait peu conscience, avant Jésus-Christ, de son horrible dégradation !

C'est peut-être le cas, ici, de dire un mot de l'origine des monastères de filles.

Dès le second siècle, — toutes les histoires ecclésiastiques en font foi, les ménologes des Grecs en parlent — il y avait des femmes qui, en particulier ou en communauté, menaient la vie pure des vierges : elles servaient les prêtres par charité ou piété. De là leur nom d'*Agapètes*, lequel exprime leur mission de dévouement. Il y eut aussi des diaconesses qui aidèrent surtout à l'administration du baptême, tant que ce Sacrement s'administra par immersion. Mais ce n'étaient point des religieuses quant au sens que l'on a depuis attaché à ce mot : elles l'étaient pour le fonds, non pour la forme. Elles vivaient dans leur propre demeure, solitaires ou réunies en petit nombre ; ne s'interdisaient pas les œuvres de miséricorde extérieure — tout ainsi que nos congrégations modernes — et se dérobaient par cette sorte de vie retirée volontaire au tourbillon du monde. Quant à la première fondatrice des monastères de filles ou de veuves proprement dits, il

est difficile de la désigner sûrement. Le plus grand nombre, toutefois, reconnaît sainte Synclétique, contemporaine de saint Antoine, pour mère et fondatrice des premières religieuses proprement dites. Serait-ce parce que de sainte Synclétique nous possédons les instructions à ses religieuses et que de nulle autre les monitoires ne sont parvenus jusqu'à nous, que l'opinion générale s'est prononcée en sa faveur? Cela nous paraît assez probable. On s'est tant habitué à accepter les opinions toutes faites quand elles ne contrediseut pas l'apostolicité — une des notes de la véritable Eglise — que nous sommes tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, on vient de voir un petit couvent en plein exercice à Rome, dès le commencement du IIe siècle. Parce que sainte Basilisse, sainte Calliuique et leurs compagnes ne nous ont pas laissé un code de règles religieuses, est-ce à dire qu'elles n'étaient pas de véritables nonnes quant à la pratique des conseils évangéliques? La simple raison nous conduit à voir clairement que l'Evangile a été pratiqué aussi parfaitement, si ce n'est plus, au berceau de l'Eglise qu'aux siècles suivants. Donc, à notre avis, il y a toujours eu des moines et des solitaires, des nonnes et des religieuses, des personnes de l'un et de l'autre sexe faisant de la prière et de l'exercice des œuvres de miséricorde leur unique occupation.

XXIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Narbonne, dans la Gaule, la naissance au ciel de saint PAUL, évêque, disciple des Apôtres, que l'on regarde comme étant le même que Serge-Paul, proconsul, qui fut baptisé par l'apôtre saint Paul : cet Apôtre, se rendant en Espagne, le laissa à Narbonne, avec la dignité épiscopale. Il s'acquitta avec activité du ministère de la prédication, et s'envola au ciel, éclatant de la gloire de ses miracles. Ier s. — A Terracine, saint Epaphrodite, disciple des Apôtres ordonné évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre [1]. Ier s. — En Afrique, saint Saturnin, martyr, avec neuf autres. — Le même jour, la naissance au ciel des saintes martyres, Callinice et Basilisse. 252. — A Aucyre, saint Basile prêtre et martyr, qui, après avoir enduré les plus cruels tourments sous Julien l'Apostat, rendit son âme à Dieu. 363. — A Carthage, saint Octavien, archidiacre, et plusieurs milliers de martyrs, qui furent mis à mort par les Vandales, à cause de la foi catholique. IVe s. — Au même lieu, saint DÉOGRATIAS, évêque de Carthage, qui racheta plusieurs fidèles que les Vandales avaient enlevés de la ville et menés en captivité, et, célèbre par d'autres saintes œuvres, se reposa en Notre-Seigneur. 457. — A Osimo, dans la Marche d'Aucône, saint Bienvenu, évêque. 1276. — En Suède, sainte CATHERINE, vierge, fille de sainte Brigitte. 1381. — à Rome, sainte LÉE, veuve de qui saint Jérôme a décrit les vertus et le bienheureux trépas. Vers 384. — A Gênes, sainte Catherine, veuve, remarquable par son mépris pour le monde et sa charité envers Dieu [2]. 1510.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Béziers, saint Aphrodise [3], premier évêque de cette ville, ordonné par saint Paul de Narbonne, qui, après avoir établi le christianisme en ce lieu, mourut d'une mort paisible. — En Péri-

1. Outre l'évêque de Terracine, il y a eu un saint Epaphrodite dont il est parlé dans les épîtres de saint Paul, et qui fut évêque des Phillippiens (*ad Philip.*, II et IV) ; il y en a un troisième qui fut évêque d'Andrana, en Thrace. « Ce doivent être », dit Baronius, à l'année 60 de ses *Annales*, « trois personnages différents, à moins qu'on n'admette que le même a occupé les divers sièges de Philippe, de Terracine et d'Andrana, ce que nous ne pensons pas », ajoute en terminant Baronius. Des auteurs modernes, M. l'abbé de Maistre, entre autres, dans son *Histoire des soixante-douze disciples*, ne font qu'un seul personnage des trois Epaphrodite. Les Bollandistes se contentent de rapporter les pièces du procès.

2. Voir au 14 septembre. — 3. Voir au 28 avril.

gord, saint Avit, solitaire [1]. Vers 518. — A Troyes, saint Camélien, évêque, dont les reliques se conservaient dans l'abbaye de Saint-Loup [2]. Vers 536. — A Maaseyk, aux Pays-Bas, la translation des saintes vierges et abbesses Herlinde et Relinde [3]. — A Avignon, saint Ruf, que saint Paul de Narbonne établit à la tête de l'église d'Avignon. 1er s. — A Cologne, sainte Richze, reine de Pologne [4]. 1063. — Au pays des Atrébates, saint Diogène, grec d'origine, envoyé dans les Gaules par le pape saint Sirice, vers l'an 390. Consacré par saint Nicaise de Reims, il travailla à instruire le peuple jusqu'au moment où les Vandales l'égorgèrent dans l'église qu'il avait fait construire à Arras. « Souvenez-vous de vos pasteurs, et, en considérant quelle a été leur fin, imitez leur foi ».

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — Dans la Thébaïde, sainte Euphrasie, vierge, de l'Ordre de Saint-Basile, dont l'entrée au ciel se célèbre le 11 mars.

Martyrologe de Saint-Dominique. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux Ambroise, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, illustre par sa sainteté, sa prédication et ses miracles. Clément VIII le fit inscrire au martyrologe romain.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Osimo, dans la Marche d'Ancône, saint Bienvenu, évêque et confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par l'intégrité de sa vie, par sa sollicitude pastorale et illustre par ses miracles : le souverain pontife Martin IV le mit au rang des Saints. 1276.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — A Osimo, saint Bienvenu... 1276.

Martyrologe des Carmes chaussés. — Sainte Gertrude, vierge, dont la naissance au ciel est célébrée le 17 mars.

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Corlone, en Toscane, le bienheureux Ugolin Zéphirini, confesseur de notre Ordre. On rapporte que, après sa mort, des lis sortirent de son côté, en témoignage de sa chasteté. 1370.

Martyrologe des Capucins. — A Osimo, saint Bienvenu... 1276.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Frise, le bienheureux Elkom de Liaukama, abbé du monastère de Lidlom, de l'Ordre des Prémontrés [5]. 1336. — En Suisse, le vénérable Nicolas de la Roche ou de Flue, solitaire, qui, après avoir été militaire et marié, se retira dans une région déserte, du consentement de son épouse, et y vécut dans une étroite cellule, où il fut favorisé de visions célestes et du don de prophétie. Beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau [6]. 1417.

1. Saint Avit servait dans l'armée d'Alaric, lorsqu'il fut fait prisonnier, à la bataille de Vouillé ou Voulon, vers 507, et conduit à Paris par les soldats de Clovis. Ayant payé sa rançon, il prit l'habit monastique dans le Poitou; il mena ensuite la vie érémitique à Mauroy, puis à Ruffec, en Périgord; il y mourut en 518.

2. Voir sa notice au 28 juillet.

3. Herlinde et Relinde, abbesses de Eike, monastère situé entre Maëstricht et Ruremonde, près de la Meuse, étaient filles du comte Adélard. Elevées toutes deux dans un monastère, elles y prirent du goût pour la vie du cloître. Le comte, leur père, leur construisit donc le monastère de Eike, où plusieurs jeunes personnes vinrent se placer sous leur direction. Les deux sœurs, chargées au commun du gouvernement de la communauté, reçurent la bénédiction abbatiale des mains de saint Boniface et de saint Willibrod, vers 722. Dans les moments destinés au travail des mains, elles faisaient des ornements d'église ou copiaient les livres de l'office divin. Après la mort de sainte Herlinde, arrivée vers l'an 745, Relinde demanda au ciel la grâce d'être bientôt réunie à sa sœur; ses vœux furent exaucés, car elle mourut peu de temps après. — Nous faisons encore mention de ces deux saintes filles au martyrologe de France, le 6 février et le 12 octobre.

4. Sainte Richze florissait au xie siècle et mourut à Cologne, où l'on voyait autrefois son tombeau dans l'église collégiale de Notre-Dame des Grecs; elle est nommée Sainte au bas de son portrait qui se trouve peint sur l'un des vitraux de cette église. Elle était honorée à Sulfelt, dans le landgraviat de Thuringe.

5. Le bienheureux Elkom fut mis à mort en 1332 ou 1336, par des frères convers qu'il avait exhortés à se corriger de leurs désordres et à se confesser. Il est honoré comme Martyr à Terporte, dans la Frise.

6. Voir sa vie au 31 mars.

SAINT SERGE-PAUL, ÉVÊQUE DE NARBONNE

Ier siècle.

Serge-Paul, homme prudent...
Actes des Ap., XIII, 7.
L'homme prudent est celui qui voit de loin...
Isid. de Sév., liv. X des Etym.

D'après les anciennes traditions des églises de France, d'Italie, d'Espagne et du monde catholique, saint Paul, premier évêque de Narbonne, est le même que Serge-Paul, proconsul, converti par l'apôtre saint Paul, dans l'île de Chypre. De savants hommes, il est vrai, l'ont contesté dans le dernier siècle : néanmoins, comme c'est le témoignage de plusieurs siècles, que beaucoup de martyrologes, et surtout le Romain, n'ont pas fait difficulté d'y souscrire, et que, d'ailleurs, si l'opinion contraire a quelques preuves pour s'appuyer, l'on n'a pas manqué d'y répondre fort solidement, nous avons cru que, sans entrer plus avant dans la discussion, nous pouvions sûrement nous arrêter à l'ancienne tradition [1].

Le Paul dont nous parlons était des plus illustres familles de Rome, et avait passé par les charges les plus considérables de la République : envoyé proconsul en Chypre, pour la gouverner au nom de l'empereur et du sénat, il souhaita d'entendre saint Paul qui prêchait l'Evangile de Jésus-Christ dans cette île, avec une grande réputation; car sa prédication était soutenue par une admirable sainteté de vie, et par des miracles si fréquents et si inouïs, qu'il faisait bien voir que Dieu autorisait lui-même sa doctrine. Notre

1. Témoignages sur lesquels cette tradition est appuyée :

1° Le sentiment contraire ne s'est produit qu'au XVIIe siècle. (Voir Rohrbacher, *Hist. univ.*

2° Elle est conforme aux enseignements de Saint-Siége. (Voir Hincmar, *opus. et epist.*, t. II, p. 426.)

3° La tradition de la province de Narbonne est en harmonie avec l'ensemble des faits et des témoignages qui établissent l'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques.

4° Nul fait, nul témoignage de quelque valeur ne saurait être invoqué en faveur de l'opinion contraire, depuis le berceau de la Religion jusqu'au XVIIe siècle.

5° Le martyrologe romain actuel, *qui est la reproduction d'un petit martyrologe existant au VIIe siècle*, rapporte la tradition telle que nous la donnons ici.

6° Nous en dirons autant du martyrologe d'Usuard de la fin du IXe siècle.

7° Le martyrologe de Notker de 879 n'est pas moins formel.

8° Saint Adon, le célèbre archevêque de Vienne, enseigne la même chose dans son livre des *Fêtes des Apôtres*.

9° Le martyrologe de Bède et plusieurs autres, ainsi que des manuscrits cités par les Bollandistes au 22 mars, parlent de la même manière.

10° Le Père Longueval, impressionné par ces preuves, n'a pu s'empêcher de reconnaître au moins que le christianisme avait été prêché à Narbonne dès le Ier siècle. (Dissert. prélim.)

11° Fleury embrasse nettement notre opinion. (Liv. II, n. 7.)

12° Les auteurs de l'*Histoire du Languedoc*, malgré leur respect pour Grégoire de Tours, ne veulent pas abandonner la tradition de Narbonne.

13° Plusieurs manuscrits découverts récemment viennent confirmer les défenseurs de l'église de Narbonne. (Voir *Monuments inédits*, t. II, p. 374; M. Faillon, *Vie de sainte Madeleine;* Dom Piolin, *l'Eglise du Mans;* Feller; *Patrologie* de Migne, t. V, p. 80; M. Arbellet, *Vie de saint Martial;* la *Chronique* de Dexter, contemporain de saint Jérôme.)

14° Au moment de la réaction du XVIIe siècle, des voix puissantes se sont élevées en faveur de l'ancienne tradition. Citons : Saint François de Sales, Claude Robert, Cornelius a Lapide, de Sponde, du Saussay, Baronius, Mabillon, de Maria, Noël Alexandre, les deux Pagi, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates;* et de nos jours, l'abbé Faillon, Rohrbacher, Darras, l'abbé Blanc, l'abbé Chaussier, de Metz, l'abbé Laton, de Toulouse, l'abbé Arbellet, de Limoges, le Père Piolin, du Mans, M. Corblet, d'Amiens, M. Sabatier, de Beauvais, etc. Parmi ces derniers, il y a deux convertis de la science du XVIIe siècle. Leur adhésion n'en a que plus de valeur.

Saint résidait alors à Paphos; et comme l'Apôtre y vint aussi, il lui fit témoigner le désir qu'il avait de le voir. Ce n'était pas, néanmoins, sans difficultés : car il avait auprès de lui un juif, magicien, nommé Elymas, ou Barjésu, qui, faisant le prophète, le détournait de tout son possible d'écouter ce nouveau Docteur et d'embrasser la religion qu'il annonçait; mais la grâce naissante fut plus forte en lui que la suggestion de cet instrument du démon. L'Apôtre le vint donc trouver, accompagné de saint Barnabé, qui était son collègue dans la prédication de l'Evangile; il lui remontra la fausseté de la religion païenne, qui, en reconnaissant plusieurs dieux, n'en reconnaissait aucun véritable; et la solidité de la religion chrétienne, qui n'adorait point d'autre Dieu que le Créateur du ciel et de la terre, avec son Fils Jésus-Christ, venu au monde pour tirer les hommes des ténèbres de leur ignorance. Elymas, présent à cette instruction, prit plaisir à contredire ce que disait le saint Apôtre, de peur que, le proconsul se convertissant, il ne perdît tout le crédit qu'il avait auprès de lui. Mais saint Paul, le regardant d'un œil indigné et d'un visage sévère, lui dit, par un mouvement subit du Saint-Esprit : « O méchant séducteur ! enfant du démon, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu donc jamais de traverser les voies droites du Seigneur ? Sache que la main de Dieu va s'appesantir sur toi, et que tu demeureras aveugle sans voir le soleil, jusqu'à un certain temps que sa justice a marqué ». Cette terrible sentence fut incontinent exécutée : le magicien perdit la vue, et fut contraint de demander quelqu'un qui le menât par la main [1]. Pour le proconsul, il en tira un fruit merveilleux; et, admirant tout ensemble le bras de Dieu et la sainteté de sa doctrine, il crut en Jésus-Christ, et se fit gloire d'être le disciple de saint Paul. On dit que ce fut de lui que l'Apôtre emprunta ce nom de *Paul*, car, auparavant, il n'est appelé, dans les *Actes des Apôtres*, que Saul, et c'est seulement après cette conversion qu'on commence à l'appeler Paul.

C'est tout ce que le texte sacré nous apprend de Serge-Paul [2]; de sorte qu'il faut tirer, de la tradition de l'Eglise et des auteurs ecclésiastiques, le reste que nous avons à dire de sa vie.

Le nouveau néophyte, amené à la foi d'une manière si miraculeuse, n'hésita pas un instant à faire à ses convictions les sacrifices les plus pénibles. Fidèle à la voix de Dieu qui l'appelait à l'apostolat, il mit ordre aux affaires de son gouvernement, et suivit à Rome ceux dont il avait reçu le bienfait de la religion, voulant partager leurs travaux et leurs destinées. C'était courir au-devant des plus grands dangers. En effet, à Claude avait succédé l'empereur Néron, trop connu par sa cruauté, pour que nos saints apôtres ignorassent qu'en se rendant à la ville des Césars, ils s'exposaient aux tourments et au martyre. Cette considération ne les arrêta pas; peut-être même fut-elle pour eux un motif d'entreprendre ce voyage, tant était grand leur désir de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Rome que le tyran donna l'ordre d'ar-

1. Barjésu, c'est-à-dire Elymas, s'appelait fils de Jéhu, ou fils de Josué, car c'est ce que signifie Barjésu. Elymas, terme arabe, signifie magicien; ce qui fait conjecturer que ce juif était étranger en Chypre, et qu'apparemment il y était venu d'Arabie. Le nom de magicien n'était pas alors extrêmement odieux. Ces sortes de gens se faisaient rechercher à cause des effets extraordinaires qu'ils produisaient par leurs enchantements, soit pour guérir les malades ou pour exorciser les possédés, ou pour faire retrouver ce qui était perdu. Le démon en suscita un grand nombre alors, pour essayer de décrier les vrais miracles de Jésus-Christ et des Apôtres. Saul charge Elymas d'une salutaire confusion pour le faire rentrer en lui-même. La peine dont il le frappe ne devait être que pour un temps, seulement pour amollir son cœur et lui donner l'esprit de pénitence. En effet, plusieurs Pères de l'Eglise croient qu'il s'est converti (Dom Calmet).

2. *Actes des Apôtres*, ch. XIII.

rêter saint Paul et de le jeter en prison. Paul-Serge fut également saisi de son côté, et menacé des plus horribles supplices, s'il refusait de renier sa foi et de retourner au culte des idoles. Mais il refusa généreusement d'obéir à des ordres impies et confessa Jésus-Christ avec un courage admirable au milieu des plus cruelles tortures. « Dans le temps, dit l'auteur des Actes du Saint [1], qu'un prince sacrilége poursuivait avec fureur les chrétiens et mettait leurs corps en pièces, on remarqua entre les généreux confesseurs notre évêque Paul, vaillant soldat de Jésus-Christ, courant au combat, ceint de l'épée de la religion, couvert du bouclier du dévouement, de la cuirasse de la foi et du casque de la confession. Il rendit gloire à Jésus-Christ, notre chef, devant la multitude, sans en craindre les menaces. Rien ne put ébranler le courageux athlète, ni la faim, ni les mépris, ni les tourments les plus affreux. Le démon irrité, en quelque sorte, par son héroïsme, inventa de nouveaux genres de supplices jusque-là inouïs. On déchira son corps, on lui arracha les ongles des doigts et on le meurtrit de coups. Mais ce raffinement de cruauté ne servit qu'à lui faire remporter une victoire plus éclatante sur les ennemis de la religion. Une foule de confesseurs cueillirent la palme du martyre, sans avoir souffert autant que saint Paul. Dieu voulait, sans doute, lui conserver miraculeusement la vie pour qu'il devînt la lumière de nos contrées et procurât à nous et à nos descendants les bienfaits de la vocation à la foi ».

En effet, l'Apôtre des nations, rendu à la liberté, après une captivité de deux ans, songea sérieusement à exécuter le dessein qu'il avait formé d'aller évangéliser l'Espagne [2]. Il partit avec plusieurs disciples parmi lesquels se trouvaient saint Crescent et saint Paul-Serge, traversa les Gaules en prêchant l'Evangile, et pour achever de gagner à Jésus-Christ ces belles contrées, vaincues par les armes romaines, il laissa au milieu d'elles quelques-uns des zélés missionnaires qui l'accompagnaient [3].

Saint Paul-Serge s'arrêta d'abord à Béziers, qui se trouve sur la route de Narbonne et de l'Espagne. Il y prêcha avec un grand succès et construisit plusieurs oratoires pour y célébrer les saints mystères. Le bruit des merveilles qu'il y opérait s'étant répandu jusqu'à Narbonne, où le culte des divinités païennes était en grand honneur, les habitants le firent prier de venir au milieu d'eux pour les instruire de la nouvelle religion qu'il annonçait. Le Saint se rendit à leurs prières, ne croyant pas devoir laisser échapper une occasion si favorable d'étendre le royaume de Dieu; et après avoir ordonné évêque saint Aphrodisius, dont il connaissait le mérite, il lui confia le gouvernement de l'Eglise de Béziers, et alla à Narbonne, où il fut reçu comme un père au milieu de ses enfants. Bientôt la ville changea de face; les temples des faux dieux furent abandonnés, et sur leurs ruines s'élevèrent plusieurs églises; les superstitions anciennes disparurent, et la vérité, annoncée avec le zèle dont notre Apôtre était animé, fit chaque jour de nouvelles conquêtes, malgré les obstacles qu'elle rencontrait dans les passions et les préjugés de ce peuple idolâtre, fortement attaché à ses erreurs. Ce séjour et ces prédications de Paul-Serge à Béziers paraissent d'autant plus vraisemblables que cette ville se trouve sur la route qu'il devait suivre pour aller à Narbonne.

1. Ces Actes, tirés d'anciens manuscrits, ont été édités par Bosquet, au XVIIe siècle, et par les Bollandistes. Voir au 22 mars.

2. Rom., XV, 28.

3. Ce voyage de l'Apôtre et ses prédications dans la Gaule méridionale sont attestés par saint Epiphane, Théodoret, saint Chrysostome, saint Jérôme et par plusieurs autres anciens écrivains.

Les Espagnols veulent aussi qu'il ait été leur Apôtre, et qu'en ayant reçu la mission de saint Paul, il ait parcouru leurs plus belles provinces pour y propager l'Evangile. Le peu de distance qu'il y a de Narbonne en Espagne rend cette opinion assez probable; d'ailleurs, comme nous le voyons par cent exemples, les premiers prédicateurs du Christianisme ne s'attachaient point tant à une église qu'ils ne portassent la foi en d'autres provinces, et même dans les lieux les plus éloignés, pour vérifier ces paroles du prophète Isaïe : « Qui sont ceux-ci qui volent comme les nues [1] ? » et ces autres du Roi-Prophète : « Le son de leur prédication s'est répandu par toute la terre [2] ».

Il est naturel de penser qu'étant parti de Rome avec l'apôtre saint Paul, et l'ayant accompagné dans le midi de la Gaule, il eut le désir de le suivre dans cette contrée, où, selon les témoignages les plus graves, il annonça la parole sainte avec de si grands fruits de salut, que les autorités païennes s'en émurent et prirent la résolution de chasser du pays tous les ouvriers évangéliques. Cette mission, attestée par une foule d'écrivains respectables, trouve une preuve d'une grande force dans une inscription qui semble faite pour en conserver le souvenir, et que les historiens nous rapportent en ces termes : « A Néron, César Auguste, pour avoir purgé la province de brigands *et de ceux qui enseignaient aux hommes une nouvelle superstition* ». Ainsi, du temps de l'empereur Néron, le christianisme avait été prêché en Espagne, puisqu'on le félicite d'en avoir expulsé les missionnaires apostoliques, si visiblement désignés par *ceux qui enseignaient une nouvelle superstition.*

Mais quels sont les missionnaires qui, à cette époque, ont répandu la bonne nouvelle dans cette contrée ? Les traditions les plus anciennes et les plus universellement accréditées ne nous parlent-elles pas de l'apôtre saint Paul et de saint Paul-Serge, évêque de Narbonne ? De là la popularité dont le nom de ce saint Prélat était entouré en Espagne, dès les temps apostoliques, et la vénération profonde qu'on y a conservée pour lui, au point de lui attribuer les premiers succès de la prédication évangélique dans ces diverses provinces et de l'en regarder comme l'Apôtre.

Cette tradition s'est perpétuée de siècle en siècle, et au témoignage des auteurs du *Gallia christiana*, elle était encore tellement vivace au XVIIe qu'on voyait à certains temps de l'année une foule prodigieuse de fidèles accourir de toutes les parties de ce royaume aux lieux où reposent ses restes mortels.

Tamaius Salazar, dans son martyrologe des saints d'Espagne, confirme cette croyance générale en ces termes : « Saint Paul-Serge, disciple des Apôtres, vint en Espagne avec l'apôtre saint Paul et annonça l'évangile à Cordoue, à Barcelone et dans la plupart des villes de la province ». La prédication de saint Paul-Serge dans plusieurs parties de cette contrée paraît donc un fait acquis à l'histoire.

Plusieurs auteurs même prétendent qu'il y vint à deux époques différentes, et ils disent qu'après avoir quitté l'Espagne au moment où les missionnaires en furent expulsés, comme on l'a vu plus haut, il y retourna par suite d'un avertissement qu'il reçut du ciel. Voici ce que rapporte à ce sujet Pierre Mulard, prêtre de l'église de Saint-Paul de Narbonne, qui composa en 1364 la vie de ce saint Evêque sur des manuscrits anciens : « L'apôtre saint Paul, après son glorieux martyre sous l'empereur Néron, apparut miraculeusement à saint Paul-Serge et lui ordonna d'aller à Narbonne et en Espagne pour y prêcher de nouveau le royaume de Dieu ».

1. Is., LX, 8. — 2. Ps. XVIII, 5.

« Au retour de cette mission [1], où il fit des conversions nombreuses, il revint à Narbonne qu'il eut le bonheur d'amener tout entière à la foi. Ayant appris par trois apparitions successives de l'apôtre saint Paul que sa fin approchait, il consacra évêques le diacre Etienne et le prêtre Rufus, désignant le premier pour son successeur à Narbonne, et le second pour occuper le siége d'Avignon. Ce fut le dernier acte de sa vie; car bientôt après il rendit doucement son âme à son créateur dans son église même, où il était en prière, et où il fut inhumé au milieu des larmes de ses diocésains ».

Quelques auteurs ont écrit que Paul-Serge avait versé son sang pour la foi et cueilli la palme du martyre. Mais cette opinion ne paraît pas avoir d'autre fondement que les horribles supplices qu'il eut à souffrir à Rome, et qui devaient le conduire à la mort, s'il n'avait été conservé miraculeusement [2].

Saint Paul a légué à la ville de Narbonne une gloire impérissable. Cette pensée est comme l'écho des siècles; car déjà de son temps, Prudence l'avait exprimée dans ses poésies diverses où l'on trouve ces vers :

Surget et Paulo pretiosa Narbo,

que l'on a traduit par ces deux vers français plus fidèles qu'élégants :

Narbonne par son Paul illustre et précieuse,
Des plus grandes cités n'est pas la moins fameuse.

La métropole de Narbonne a toujours tenu un rang très-distingué parmi celles des Gaules et même parmi les Eglises d'Espagne, au temps où Narbonne était placée sous la domination des Goths.

1. Ceci est emprunté à une vie abrégée du Saint, composée par Pierre de Natalibus, contemporain de Pierre Mulard, mais plus jeune que lui. Le récit de Pierre de Natalibus a été recueilli par les Bollandistes : il est conforme aux anciennes traditions des églises des Gaules, consignées dans la chronique de Dexter. Voyez tome XXXI de la *Patrologie* de Migne.

2. D'après certains Actes de saint Paul de Narbonne, deux diacres, que le Saint avait sévèrement repris de leurs déréglements, eurent la malice de mettre les souliers d'une femme sous son lit, et l'accusèrent ensuite d'avoir commis un sacrilége avec elle. Pour se purger de ce crime, il assembla quelques évêques voisins qui tinrent exprès un synode. Pendant qu'ils examinaient l'affaire, on vit en haut de l'église un aigle à qui un corbeau apportait à manger, et que ni les cris du peuple, ni toutes les flèches qu'on lui tira, n'en purent faire partir. Mais Dieu témoigna l'innocence de saint Paul d'une manière bien plus épouvantable : tandis que tout le monde était en oraison, le démon entra dans le corps de ces diacres et les força, par ses violences, de confesser la fausseté de leur accusation. Ils vinrent se jeter aux pieds de Paul pour le prier de les délivrer; mais, comme il était aussi humble que chaste, il voulut que cette grâce leur fût accordée par les prières communes du clergé et du peuple. On l'obtint enfin par beaucoup de larmes, et ces méchants étant enfin revenus à eux, confessèrent de nouveau la sainteté de leur Prélat, et avouèrent que ce n'était que le dépit d'avoir été repris qui les avait portés à forger cette imposture. Ils le prièrent de l'oublier; mais il l'avait déjà fait, et il les aima depuis encore plus qu'auparavant. L'aigle partit aussi en même temps du lieu où il s'était arrêté, et on ne le vit plus depuis. Les évêques qui étaient venus au synode s'en retournèrent avec une admiration extraordinaire pour la vertu de Paul, dont cette occasion avait fait connaître le grand mérite. Nous aurions de la peine à assurer que cette histoire convienne à ce disciple de l'apôtre saint Paul; mais à qui que ce soit qu'elle convienne, elle était trop remarquable pour ne la point rapporter dans ce recueil (Giry). — Ce trait ne paraît pas appartenir à la vie de saint Paul-Serge : premièrement, parce qu'une pareille accusation n'est pas vraisemblable contre un disciple immédiat des Apôtres, connu par ses éminentes vertus, l'héroïsme de son courage et son profond mépris pour les jouissances mondaines; deuxièmement, parce qu'il ne pouvait y avoir à cette époque des évêques et des prêtres en assez grand nombre pour former cette assemblée; troisièmement, enfin, parce que les auteurs de collections de conciles en placent un à Narbonne, en 257, dont le but était de juger un évêque de cette ville, nommé Paul, accusé d'incontinence, circonstances qui sont de nature à montrer qu'il s'agit de celui dont il est question dans le fait rapporté plus haut. Et, en effet, nous n'avons trouvé nulle part un concile tenu à Narbonne dans le Ier siècle. — Notons aussi que saint Grégoire de Tours, qui n'excelle pas à débrouiller les faits et les temps, aura confondu le Paul du IIIe siècle avec Serge-Paul, apôtre de Narbonne au Ier siècle.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT SERGE-PAUL.

Le corps de ce saint Evêque, disait le P. Giry en 1685, repose au faubourg de Narbonne, dans une église collégiale dédiée sous son nom, excepté néanmoins quelque partie que l'on dit être à Rochechouart, dans le diocèse de Limoges. A l'époque de la Révolution française, le corps de saint Paul fut profané, livré aux flammes. Des parcelles de ce précieux trésor furent cependant dérobées à la fureur de l'impiété, mises dans une châsse faite sur le modèle de l'ancienne, et placées, comme autrefois, sur le tabernacle du maître-autel de son église, où elles sont toujours l'objet du culte non-seulement des habitants de la ville, mais de ceux des alentours et des pays voisins. Chaque jour une grande quantité de cierges brûlent en l'honneur du glorieux Apôtre, et il est rare qu'il s'en passe aucun sans que l'on voie de pieux fidèles circuler neuf fois autour de son tombeau, par forme de neuvaine de prières.

Mais, c'est surtout le 22 mars et le 11 décembre que l'on est témoin d'un spectacle qui rappelle les anciens jours de foi. A ces deux époques de l'année, toute la ville et les contrées environnantes s'empressent à l'envi de payer à leur saint patron le tribut de leur respect et de leur amour : au point que sa vaste église ne peut contenir la foule qui s'y rend de toutes parts, depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir. Et ce n'est pas là une vaine démonstration, ni un reste d'habitude, sans véritable signification religieuse. Les Narbonnais ont tant de confiance dans son intercession qu'ils l'invoquent dans toutes leurs afflictions, et que son souvenir suffit souvent pour leur inspirer à la mort les sentiments les plus chrétiens. Il n'est pas rare non plus d'entendre dans les maisons, et quelquefois au milieu des rues, cette invocation : Mon Dieu ! saint Paul ! qui marque combien le nom de l'apôtre de la contrée est encore populaire, malgré l'affaiblissement de la foi et l'empire des intérêts matériels.

Ces sentiments, il faut le dire, ne sont pas particuliers aux habitants de la ville ; le fait suivant en fournit une preuve bien frappante. Depuis plus de trente ans les fêtes du 22 mars et du 11 décembre n'ont pas été annoncées dans les paroisses qui avoisinent Narbonne, et néanmoins elles continuent de fournir à ces solennités un grand nombre de pèlerins qui offrent dans cette religieuse pérégrination les plus beaux exemples de piété. On a fait une autre remarque assez importante, parce qu'elle confirme les anciennes traditions sur les prédications de saint Paul-Serge, c'est que le 22 mars la plus grande affluence des étrangers vient des lieux qu'il a dû traverser pour venir à Narbonne. Si on en croit une ancienne tradition, l'église actuelle de Saint-Paul, construite à l'époque de transition, entre la période romane et la période ogivale, renferme dans sa vaste et magnifique enceinte l'emplacement sur lequel notre Apôtre fit élever un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, qui avait disparu du sol on ne sait à quelle époque.

Non loin de cette église il y a une petite place qui porte le nom de *Place des Infidèles*, et une rue appelée *Rue-Sainte*. La chronique du pays explique ces singulières dénominations, en disant que les habitants de la Petite-Place résistèrent d'abord aux prédications de saint Paul, tandis que ceux de la Rue-Sainte s'y montrèrent dociles, en embrassant immédiatement le christianisme.

Nous croyons utile de donner la légende de la fête de saint Paul-Serge, du 11 décembre, jour de sa mort, insérée dans le propre des Saints du diocèse de Carcassonne, auquel appartient maintenant Narbonne, approuvé par la Congrégation des rites, parce qu'elle contient l'abrégé des faits que nous venons de rapporter et leur donne une haute autorité, en les revêtant de l'approbation de l'évêque et de celle du tribunal romain.

« Paul, premier évêque de Narbonne, si célèbre dans l'Eglise au IVe et au Ve siècle, fut disciple des Apôtres, d'après l'ancienne tradition de Narbonne et de Vienne, attestée par Usuard et Adon, et désigné par l'apôtre saint Paul, dans son voyage de Rome en Espagne, pour prêcher l'Evangile aux Narbonnais, comme saint Trophime aux habitants d'Arles et saint Crescent à ceux de Vienne. Si on en croit l'auteur de ses actes, il aurait beaucoup souffert à Rome pour la foi, avant d'être envoyé dans les Gaules. Il en parcourut les provinces méridionales en annonçant la parole de Dieu avec un zèle brûlant, qui amena au christianisme un grand nombre de païens.

« En arrivant à Béziers, il consacra un autel au vrai Dieu ; on pense même communément qu'il y fit construire une église cathédrale. Sa réputation de sainteté s'étant ensuite répandue dans les contrées voisines, la ville de Narbonne lui envoya une députation pour le prier de venir y prêcher la vraie religion et d'en être l'évêque. Il se rendit à ses vœux, persuadé que par le nombre de ses habitants et ses relations avec les étrangers, elle lui fournirait les moyens faciles d'étendre le règne de Jésus-Christ.

« Ayant donc ordonné Aphrodisius évêque de Béziers, il alla immédiatement à Narbonne, où l'on célèbre encore son heureuse arrivée le onzième jour des calendes d'avril (22 mars). Il y éleva d'abord un petit oratoire, et bientôt le nombre des fidèles devenant considérable, il construisit une autre église, qu'il dédia à la très-sainte Vierge. Enfin, après s'être attiré l'admiration générale tant par la pratique des plus sublimes vertus, que par l'éclat de ses miracles et l'étendue de ses conquêtes au sein des populations païennes, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

« Il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir au-delà du pont, et ce lieu devint célèbre

par les guérisons miraculeuses obtenues par son intercession, et le culte qu'on y rendait à ses pieux restes, soigneusement conservés à travers les siècles. Mais vers la fin du XVIIIe siècle, et pendant les troubles dont la France était alors agitée, son corps, enlevé violemment de la châsse qui le renfermait, fut jeté dans un feu préparé exprès par des hommes impies. Heureusement quelques parties soustraites aux flammes par des personnes animées d'un zèle courageux, furent replacées dans l'église dédiée en son nom, et y sont l'objet d'un respect et d'un culte universels ».

Nous avons complété la vie de saint Serge-Paul, du Père Giry, au moyen de celle qu'a composée, en 1857, M. l'abbé Robitaille, chanoine titulaire d'Arras, et qui est suivie d'une dissertation où l'on prouve que le proconsul converti est le fondateur de l'église de Narbonne. Nous signalons cet excellent petit ouvrage avec d'autant plus de plaisir, qu'il se vend au profit d'une bonne œuvre. Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche de reproduire la partie du travail de M. l'abbé Robitaille intitulée : *Témoignages sur lesquels est appuyée la tradition de l'apostolat de saint Paul-Serge*. Nous y renvoyons, ainsi qu'à la dissertation générale sur l'évangélisation des Gaules au Ier siècle, qui trouvera sa place dans un de nos derniers volumes.

SAINTE LÉE, VEUVE

384. — Pape : Saint Damase Ier. — Empereur : Théodose le Grand.

Lée était une dame romaine qui, après la mort de son mari, embrassa les austérités de la pénitence. Elle portait le cilice, passait la plus grande partie des nuits en prière, et s'exerçait continuellement à la pratique de l'humilité. Elle mourut en 384. Saint Jérôme fait un très-beau parallèle entre la mort de sainte Lée et celle d'un païen, nommé Prétextat, qui fut enlevé du monde la même année, après avoir été créé consul.

Et puisque saint Jérôme a fait lui-même l'éloge de sainte Lée, nous serions sans doute répréhensible si nous nous servions d'autres termes que ceux de ce grand Docteur. Voici donc ce qu'il en écrit à la veuve sainte Marcelle :

« Qui pourra donner à la bienheureuse Lée les louanges qu'elle mérite ? elle se consacra tellement à Dieu, qu'elle mérita la qualité d'abbesse en son monastère, et le titre de supérieure sur tant de vierges qui la reconnaissaient pour leur mère. Après les habits pompeux dont elle s'était servie, selon la vanité du monde, elle se couvrit d'un sac pour mortifier ses appétits, et s'étudia à la perfection, passant les nuits entières en des veilles et des prières, afin d'enseigner la dévotion à ses compagnes, plutôt par l'exemple de ses actions que par ses discours et ses remontrances. Son humilité était si profonde, qu'après avoir commandé aux autres, elle était devenue la servante de tout le monde ; mais elle était d'autant plus parfaitement servante du Fils de Dieu, qu'elle voulait être moins maîtresse parmi les créatures. Son ameublement était très-pauvre, ses habits sans luxe, et son vivre fort austère. Elle n'avait pas la tête couverte de perles, ni le visage relevé avec du fard. Elle pratiquait les vertus chrétiennes sans hypocrisie, et faisait le bien de telle sorte, qu'elle n'en attendait la récompense que dans l'éternité, parce qu'elle refusait de recevoir en ce monde le prix qui lui était dû. Maintenant, pour quelque peu de travail, elle jouit d'un repos accompli, après avoir été reçue par les chœurs des anges, et introduite dans le sein d'Abraham, d'où, avec le pauvre Lazare, elle voit le riche et le consul, qui était couvert de pourpre, non plus avec sa robe triomphale, mais chargé d'un habit de confusion ; il demande une goutte d'eau pour se rafraîchir, sans la pouvoir obtenir. Oh ! que les choses ont bien changé de face ! Celui qui se voyait naguère au sommet des honneurs et des dignités,

celui qui montait pompeusement au Capitole, comme s'il eût triomphé des ennemis, et qui avait été reçu avec applaudissement de tout le peuple romain ; celui qui, par sa mort, avait rempli de deuil toute la ville, est maintenant réduit à la misère, et logé non pas au palais et en la cour céleste (comme sa malheureuse femme le publie avec beaucoup d'impudence), mais en des ténèbres extérieures, qui ne finiront jamais. Et notre bienheureuse Lée, qui avait fait sa retraite en un petit coin, afin de paraître pauvre et d'être estimée insensée devant le monde, est aujourd'hui reçue au festin de l'Agneau, et dit avec le Psalmiste : « Nous voyons les choses en la maison de notre Dieu de la manière qu'elles nous ont été annoncées [1] ». C'est pourquoi je vous représente, les larmes aux yeux, et vous déclare qu'il ne faut pas porter deux robes pendant cette vie, ni se couvrir les pieds de peaux d'animaux, qui sont les affections et les actions mortes de la chair ; ni rechercher les grâces et les faveurs du monde, signifiées par le bâton, qui sont toutes conditions mystérieusement défendues par le Sauveur sous le symbole de ces allégories. Nous ne devons pas entreprendre de servir en même temps Jésus-Christ et le siècle, mais il faut vivre avec tant de modération, que les biens éternels puissent succéder aux temporels, et reconnaître que, si notre corps approche chaque jour de sa fin et de ses cendres, tout le reste, dans le monde, n'est pas de plus longue durée ».

C'est le langage de saint Jérôme. Il fait encore mention de sainte Lée dans l'épître 15 à la même sainte Marcelle ; mais il ne la faut pas confondre avec Léta, à qui il adresse la septième pour l'instruire de la manière dont elle devait élever sa fille. Celle-ci avait épousé Toxotius, fils de sainte Paule, et en avait eu une fille appelée Paule, comme sa grand'mère, et, après la mort de son mari, s'était retirée du monde. Pour notre sainte Lée, on ne sait point le nom de son mari.

Le martyrologe romain fait mémoire de sainte Lée, ainsi que le cardinal Baronius en ses *Annales*, l'an 382.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE

1381. — Pape : Clément VII. — Roi de Danemark, de Norwége et de Suède : Olaüs V.

La croix est l'échelle du ciel.

Nous allons voir, en cette histoire, une belle preuve de cette parole de Notre-Seigneur : « Qu'un bon arbre ne produit que de bons fruits, comme un mauvais arbre n'en produit que de méchants [2] »; car la bienheureuse Catherine fut un rameau d'une tige très-sainte, savoir : de sainte Brigitte de Suède, et d'Ulphon, prince de Néricie, son mari. Il parut, dès le commencement de sa vie, que l'Epoux céleste l'avait choisie pour une de ses épouses bien-aimées ; car elle acceptait avec empressement, pour téter, le sein de toute femme vertueuse qui le lui offrait ; mais elle repoussait avec colère toutes celles qui ne l'étaient pas, faisant ainsi paraître de l'aversion pour le vice, en un âge qui était incapable d'en reconnaître la laideur.

Etant sevrée, elle fut mise entre les mains d'une vertueuse abbesse,

1. Ps. XLVII. — 2. Matth., VII.

pour être élevée sous sa conduite. Mais une nuit que cette religieuse était à Matines, le démon, prenant la forme d'un taureau, jeta de ses cornes l'enfant hors du berceau, pour la tuer, et la laissa demi-morte au milieu de sa chambre. L'abbesse l'ayant trouvée en cet état, la prit entre ses bras, et alors le malin esprit lui apparut et lui dit : « Oh ! que je l'eusse achevée de bon cœur, si Dieu me l'eût permis ! » A l'âge de sept ans, elle joua un jour aux jonchets avec les autres petites pensionnaires, dans un temps où son devoir l'appelait ailleurs ; mais l'Epoux céleste, qui en voulait faire une Sainte, ne laissa point passer ce trait d'enfance sans correction, et, la nuit d'après, les démons lui apparurent en forme de jonchets, et la fouettèrent si rudement, pour la sevrer de ces récréations vaines et puériles, qu'elle n'eut plus d'envie de s'y arrêter. Elle ne fut pas plus tôt nubile, que son père lui commanda de se marier. Ce commandement paraissait entièrement opposé à son inclination et à la résolution qu'elle avait prise de demeurer chaste : elle y acquiesça néanmoins, comptant sur le secours de Dieu et sur la faveur de la très-sainte Vierge, pour que son mariage se fît sans préjudice de sa virginité : ce qui arriva ; car, ayant épousé un seigneur nommé Edgard, elle lui fit si bien voir la beauté de la continence, qu'elle lui persuada de la garder, en faisant vœu de chasteté ; et de la sorte, ils trompèrent le monde l'un et l'autre, sous le nom et les apparences du mariage.

Elle avait un frère nommé Charles, qui était un prince léger et mondain ; ne pouvant endurer que sa sœur vécût de cette sorte avec son beau-frère, et surtout s'offensant de la simplicité de ses habits, il tâcha de lui faire changer de conduite ; mais Catherine, bien loin de quitter ce qu'elle avait si saintement commencé, conseilla, au contraire, à la femme de Charles, appelée Gidda, de se dépouiller de tout ce qui sentait trop le siècle et la pompe du monde : en quoi elle réussit très-heureusement. Après la mort de son père, sainte Brigitte, sa mère, étant allée à Rome par une inspiration divine, elle l'y suivit aussi du consentement de son mari ; y étant arrivée, elle ne manqua pas de sujets de combats pour conserver la fleur de sa chasteté inviolable : car, quelque temps après, le bruit du décès de son mari s'étant répandu dans la ville, un seigneur jeta les yeux sur elle pour l'épouser ; et, voyant qu'il n'en pouvait rien espérer par les voies ordinaires, il prit la résolution de l'enlever. En effet, comme elle allait un jour à l'église de Saint-Sébastien, accompagnée de quelques dames pieuses, ce sacrilége se mit en état d'exécuter son dessein ; mais un cerf, qui se présenta soudain au milieu du chemin, l'amusa, et pendant qu'il courut pour le forcer, Catherine échappa de ses mains. Quand elle rentra chez sa mère, celle-ci, à qui Dieu avait révélé le danger couru par sa fille, s'écria : « Béni soit, mon enfant, le cerf dont le ciel s'est servi pour vous délivrer du piége qui vous était tendu ». Dès lors Catherine garda une retraite plus sévère et ne sortit que rarement. Cependant, une autre fois qu'elle allait avec sa mère à l'église de Saint-Laurent, hors les portes, elle se trouva en un semblable danger ; mais ce seigneur qui l'attendait, étant près de mettre la main sur elle, perdit tout à coup la vue. Reconnaissant sa faute, il vint se jeter à ses pieds, et, lui ayant demandé pardon, il recouvra, par ses prières et par celles de sa mère, le bien que sa témérité lui avait fait perdre. Depuis, il rendit lui-même témoignage de ce miracle en présence du Pape.

Elle ne courut pas ailleurs de moindres hasards que dans Rome ; particulièrement une fois qu'allant à Assise, avec la même sainte Brigitte, pour y visiter l'église de Sainte-Marie de La Portioncule, elle fut surprise en une

hôtellerie par des bandits, qui jetèrent un œil de convoitise sur elle ; mais elle fut encore délivrée miraculeusement de ce péril : car on entendit aussitôt autour de l'hôtellerie un grand bruit, comme de gens de guerre, et une voix retentit en l'air qui commandait de se saisir de ces voleurs ; ce qui leur donna une telle épouvante, qu'ils prirent tous la fuite. Le lendemain, comme les Saintes continuaient leur chemin, ces mêmes voleurs retournèrent pour exécuter en plein jour ce qu'ils n'avaient pu faire pendant la nuit : mais Dieu les ayant aussi frappés d'aveuglement, ils ne purent voir ses servantes lorsqu'elles passèrent auprès du lieu où ils s'étaient mis en embuscade. Cette protection visible du ciel augmentait tellement le feu de l'amour divin et l'affection pour la vertu dans le cœur de Catherine, que sa sainteté acquérait continuellement de nouveaux degrés. L'humilité était sa chère vertu, et les louanges lui donnaient autant de confusion et de douleur que les humiliations et les mépris lui causaient de satisfaction.

Mais l'ennemi du salut, qui n'avait rien pu gagner contre notre Sainte, s'avisa d'une ruse qui faillit lui réussir. Le peu de liberté qui lui restait pour visiter les lieux vénérés des fidèles rendit à la jeune veuve le séjour de Rome ennuyeux. Sa mère et son confesseur eurent beau lui représenter que c'était là une tentation, la tristesse suivit de près l'ennui ; elle pâlissait et dépérissait à vue d'œil. Les deux pieuses femmes mirent leur confiance en Marie, lui demandant, par de ferventes prières, à connaître la volonté du Seigneur. Leur confiance fut récompensée : Catherine vit, en un songe mystérieux, la Mère des miséricordes, qui lui témoigna, d'un air sévère, n'avoir point de secours pour une personne oublieuse de ses promesses, et prête à sacrifier son devoir au désir de revoir son pays, où l'attendaient des dangers inévitables. La pieuse Princesse ne fut pas plus tôt éveillée que, détestant sa lâcheté, elle alla se jeter aux genoux de sainte Brigitte, lui renouvelant sa promesse de ne la quitter jamais.

Outre la prière vocale, qu'elle avait toujours chérie dès son enfance, elle faisait chaque jour quatre heures de méditation sur la Passion douloureuse de son Sauveur, à qui elle s'offrait sans cesse en sacrifice. Un jour qu'elle était en prières, à Rome, dans l'église Saint-Pierre, une dame, vêtue de blanc et d'un manteau noir par dessus, lui apparut et lui dit qu'elle priât Dieu pour la femme de son frère Charles, laquelle était décédée, et que dans peu de jours, elle en recevrait un riche legs, parce qu'elle leur avait laissé par testament la couronne d'or dont elle se servait, suivant la coutume du pays. Ce bienfait ne servit qu'à mieux satisfaire aux grandes charités qu'elle exerçait dans la ville de Rome ; il n'y avait point d'hôpital qui n'eût part à ses libéralités. Or, quoique son équipage et les meubles de son logis fussent très-pauvres, néanmoins, en de certaines occasions, Dieu la faisait paraître pompeusement vêtue ; et, par des apparences agréables, il couvrait sa chambre de tapisseries de grand prix, et son lit de courtines de pourpre et de couvertures de drap d'or, pour contenter les yeux de ceux qui s'arrêtent à l'extérieur.

Elle passa vingt-cinq ans avec sa mère, tant à Rome qu'au voyage de Jérusalem, où elle l'accompagna. Après l'heureux décès de sainte Brigitte, retournant en Suède, elle y apporta son corps et plusieurs autres reliques de saints avec elle ; puis, ayant achevé ses obsèques, elle entra au monastère de Watzen[1],

1. Le monastère de Saint-Sauveur de Watzen, au diocèse de Lincopen, fut fondé par sainte Brigitte, en 1344 ; mais on le rebâtit dans un lieu plus commode, en 1384, et l'évêque de Lincopen y introduisit solennellement les religieux et les religieuses.

dont elle fut reconnue pour supérieure. Elle commença alors à instruire les religieuses de la règle que sa mère avait laissée par écrit ; mais comme Dieu glorifia le sépulcre de cette sainte veuve par plusieurs miracles, le roi de Suède, et tous les prélats et les princes de son royaume, voulant obtenir du Pape qu'il procédât à sa canonisation, jugèrent à propos que sa fille Catherine retournât pour cela à Rome. Elle s'y rendit selon leur désir ; mais à cause du schisme qui s'éleva dans l'Eglise, du temps d'Urbain VI, elle ne put venir à bout de cette affaire ; elle ne quitta pas néanmoins cette grande ville sans y laisser des marques évidentes de sa sainteté ; car une femme qui était malade, ne voulant point se confesser ni se préparer à la mort, elle se mit en oraison et implora la miséricorde divine pour elle. Alors il sortit du Tibre une vapeur noire et épaisse qui environna sa maison et l'offusqua tellement, que les personnes qui y étaient ne pouvaient même pas s'entrevoir, et il s'y fit un bruit si épouvantable, que la malade, tout effrayée et presque hors d'elle, appela Catherine et lui promit, les larmes aux yeux, de faire tout ce qu'elle lui commanderait. Elle se confessa, et, le lendemain, elle finit ses jours avec toute apparence que Dieu lui avait pardonné ses péchés. Une autre, qui avait fait plusieurs mauvaises couches, se trouvant enceinte et près de son terme, supplia cette sainte Princesse de ne pas l'oublier en ses prières ; la Sainte lui donna bonne espérance et lui promit de l'assister. En effet, elle fit tant par ses instances auprès de Dieu, que cette femme accoucha heureusement d'une fille, qui fut nommée Brigitte.

Après un séjour de cinq ans en la ville de Rome, où, dans la poursuite de la canonisation de sa mère, elle reçut beaucoup d'éloges en plein Consistoire de la bouche même du souverain Pontife, elle reprit la route de Suède pour se retirer en sa solitude. Sa réputation était si grande, qu'elle fut reçue et traitée avec un respect et un honneur extraordinaires par tous les princes et les prélats, tant d'Italie que d'Allemagne, chez qui elle passa. Tout ce voyage fut glorieux pour elle, à cause des miracles qui furent faits par son entremise. On raconte, entre autres, qu'un homme de sa suite étant tombé tout endormi du haut d'un chariot, et ayant été écrasé sous les roues, la vertueuse Princesse fit sa prière, le toucha de ses mains et le guérit. Elle en fit autant à un autre qui était tombé du faîte d'un bâtiment sur des pierres, et s'était tellement rompu les membres qu'il ne pouvait se remuer ; elle lui rendit aussi, par son attouchement, une santé si parfaite, qu'il retourna sur-le-champ travailler avec les autres ouvriers, donnant mille louanges à Dieu et à sa bienfaitrice, qui avait obtenu si promptement sa guérison.

Catherine étant de retour en Suède, sa santé commença à s'affaiblir. Elle avait la coutume, dès le temps qu'elle demeurait avec sa mère, de se confesser tous les jours, et elle la continua toujours depuis, surtout en cette dernière maladie. Mais, à cause de la faiblesse de son estomac et de ses vomissements, elle n'osa recevoir le Très-Saint Sacrement de l'autel ; elle se le faisait néanmoins apporter pour l'adorer et pour s'humilier en sa divine présence. Enfin, levant les yeux au ciel et recommandant son âme à Dieu, elle passa de ce monde en un meilleur, l'an de grâce 1381. Les actes de sa vie disent que ce fut le onzième jour des calendes d'avril, qui est le 22 mars. Mais, comme ils ajoutent que ce fut la veille de la fête de l'Annonciation, plusieurs ont cru qu'il s'y était glissé une erreur : que l'on avait écrit le 11 pour le 9, qui est le 24 du même mois. C'est une différence de peu d'importance, et qui n'a pas pu nous dispenser de suivre la date du Martyrologe romain.

Il parut, sur le monastère où la Sainte était décédée, une étoile qui suivit son corps jusqu'à l'église, et se tint en l'air, au-devant du cercueil, jusqu'à la fin de l'enterrement. Plusieurs miracles se firent à son sépulcre.

On a de sainte Catherine de Suède un livre intitulé : *Consolation de l'âme.* Elle dit elle-même dans sa préface que son ouvrage est composé de maximes tirées de l'Ecriture sainte et de différents traités de piété.

Voici les différentes manières de représenter sainte Catherine de Suède :

1° Durant son enfance, Marie lui apparaît la nuit et la loue de la modestie avec laquelle elle prend son repos; 2° un cerf à ses côtés. Nous venons de dire en quelle circonstance cet animal détourna l'attention d'un ravisseur qui en voulait à la vertu de la Sainte. Mais il est un autre trait de sa vie qui peut avoir fourni aux imagiers le motif de placer un cerf près d'elle : on raconte donc que comme elle traversait un bois pendant que son époux chassait, une daine pressée par les chiens se jeta vers notre Sainte, qui obtint grâce pour cette charmante bête ; 3° en groupe avec sa mère sainte Brigitte, sous le costume de pèlerins ; 4° méditant la Passion du Sauveur pour rappeler sa dévotion aux souffrances de Jésus-Christ : elle passait en effet chaque nuit plusieurs heures à verser d'abondantes larmes devant un crucifix ; 5° avec un lis à la main, symbole de sa virginité pendant son mariage et de sa profession religieuse, après la mort du prince son époux ; 6° on l'a représentée quelquefois dans son lit, visitée par un prêtre qui porte l'Eucharistie, parce que, dans sa dernière maladie, ne pouvant recevoir le viatique à cause de ses maux d'estomac, elle demanda de pouvoir au moins adorer Notre-Seigneur dans son auguste Sacrement ; 7° on la représente encore soit en costume d'abbesse, tenant une crosse et une petite église ; sur la tête une couronne rappelant sa noble origine ; soit occupée à soigner et à panser des pauvres.

On invoque sainte Catherine de Suède contre l'*avortement* et contre les *inondations.*

Surius rapporte sa vie en son deuxième tome. On la trouve aussi à la fin du *Livre des Révélations* de sainte Brigitte, sa mère.

SAINT RUF, FONDATEUR DE L'ÉGLISE D'AVIGNON (Ier siècle).

C'est une ancienne tradition de l'église d'Avignon que saint Ruf, son premier évêque, était fils de ce Simon le Cyrénéen qui aida Jésus à porter sa croix. On dit que Simon avait quitté la Lybie et la ville de Cyrène, sa patrie, après la perte de sa fortune, et qu'il était venu à Jérusalem avec ses deux fils Alexandre et Rufus. Ayant été témoin des merveilles qu'opérait Jésus, il crut en lui et fut compté parmi ses disciples. Après l'ascension du Sauveur, Ruf s'attacha à saint Paul et vint à Rome avec le Docteur des nations. C'est de lui, on le croit, que parle saint Paul, dans l'épître aux Romains, lorsqu'il dit : « Saluez Rufus, élu dans le Seigneur », — bref éloge qui montre suffisamment la sainteté du bienheureux Ruf.

Il suivit saint Paul en Espagne où cet Apôtre l'établit chef de l'Eglise de Tortose naissante. Sur la demande des habitants de Valence émus des merveilles opérées à Tortose, il envoya dans cette ville quelques-uns de ses disciples pour y porter la lumière de l'Evangile. Il passa ensuite les Pyrénées avec Paul-Serge, que l'Apôtre des Gentils avait ordonné évêque de Narbonne, et vint fonder l'église d'Avignon. Il propagea l'Evangile d'une manière étonnante dans la contrée et fit bâtir, dit-on, une chapelle sur le Rocher, où, selon la tradition, Charlemagne fit élever plus tard la basilique de Notre-Dame des Doms.

Comblé d'années et de mérites, Rufus s'endormit dans le Seigneur vers l'an 90. Le martyrologe romain le mentionne le 12 novembre : les églises d'Avignon et de Tortose célèbrent sa fête le 14 du même mois.

Son corps a reposé pendant de longs siècles dans l'oratoire qu'il avait fondé. Lorsque la congrégation des chanoines dite de Saint-Ruf se transporta à Valence en Dauphiné, les reliques du Saint furent placées dans la cathédrale d'Avignon et renfermées dans une châsse d'argent. Des mains sacriléges les ont profanées et dispersées pendant la Révolution.

Ajoutons quelques mots sur la célèbre congrégation de Saint-Ruf, que nous venons de nommer.

La cathédrale d'Avignon fut desservie pendant longtemps par des chanoines qui vivaient en commun, et qui, dans la suite, embrassèrent la règle de saint Augustin, qu'ils observaient encore en 1485, époque de leur sécularisation. Il paraît que, vers le milieu du XIe siècle, ils s'étaient relâchés de leur ferveur primitive puisque, l'an 1039, quatre d'entre eux, savoir : Arnaud, Odilon, Ponce et Durand, animés de l'esprit de Dieu, résolurent de s'en séparer. Voulant pratiquer plus parfaitement la vie commune dans une pauvreté volontaire, ils se retirèrent dans une petite église dédiée en l'honneur de saint Ruf, que Benoit, évêque d'Avignon, leur donna du consentement de son chapitre, avec quelques terres qui en dépendaient. La vie exemplaire qu'ils menaient dans leur nouvelle solitude, leur attira bientôt des compagnons qui se joignirent à eux, et leur petite demeure devint, en peu de temps, un grand édifice. Ils formèrent bientôt une congrégation qui se répandit non-seulement en France, mais même en Espagne et en Italie. Elle posséda plusieurs abbayes et prieurés, et reçut de nombreux priviléges des souverains Pontifes. Elle obtint un office propre et des constitutions particulières, avec pouvoir d'élire un supérieur général, et le monastère de Saint-Ruf, d'Avignon, fut reconnu pour la maison-mère de la congrégation.

Ces religieux demeurèrent dans cette ville jusqu'à ce qu'ils furent contraints d'en sortir par la fureur des Albigeois, qui, en 1210, ruinèrent de fond en comble leur église et leur monastère. Ils vinrent alors à Valence, et s'y construisirent une nouvelle demeure dans l'île Eparvière, qui en est voisine, et que l'abbé Raynaud avait achetée d'Odon, évêque de Valence. Ils dédièrent pareillement l'église à saint Ruf, et ils établirent ce nouveau monastère chef de toute la congrégation.

Mais les guerres civiles et religieuses ayant encore ruiné leur établissement de l'île Eparvière, ils transportèrent pour la troisième fois le chef de leur Ordre dans un prieuré qu'ils avaient dans l'enceinte de la ville de Valence ; le roi Henri IV approuva cette translation.

L'ordre de Saint-Ruf a donné trois Papes à l'Eglise, savoir : Anastase IV, Adrien IV et Jules II. Adrien était Anglais de nation, et s'était mis au service de l'abbaye. Ses vertus et ses talents le firent admettre au nombre des religieux, et quelque temps après, il fut élu général. De graves affaires l'ayant appelé à Rome, Eugène III, qui reconnut son mérite, le fit cardinal, évêque d'Albe, et l'envoya en Norwége, où il prêcha l'Evangile avec tant de succès qu'à son retour il fut élevé sur le Saint-Siège. Il mourut en 1159.

Les cardinaux Guillaume de Vergy, Amédée d'Albret, et Angélique de Grimoald de Grisac, ont été aussi de cette congrégation qui a eu quarante-cinq généraux, parmi lesquels on compte plusieurs évêques.

Les chanoines de Saint-Ruf ne donnèrent pas dans les nouveautés du jansénisme. Leur fidélité à l'Eglise dans cette circonstance fait honneur à leurs sentiments et à leur zèle. Plût à Dieu qu'ils eussent conservé en tout ces excellentes dispositions ! Ils n'auraient pas été des premiers, vers la fin du dernier siècle, à donner l'exemple d'une malheureuse défection. Pendant plus de quatorze ans, ils sollicitèrent leur sécularisation qui fut accordée par le pape Clément XIV et prononcée par l'évêque de Valence en 1764.

Propre d'Avignon ; Histoire hagiologique de Valence ; Dictionnaire historique de Vaucluse, etc.

SAINT DÉOGRATIAS, ÉVÊQUE DE CARTHAGE (457).

La ville de Carthage tomba entre les mains des Vandales, au mois d'octobre, l'an 439. Ces barbares, qui suivaient l'hérésie arienne, chassèrent de son Eglise le saint Evêque Quod-Vult-Deus [1], qui fut, avec presque tous ses clercs, exposé en mer sur un vaisseau à demi brisé. Cette Eglise demeura ainsi sans pasteur, jusqu'à ce qu'après une désolation de quatorze ans, Genséric, à la prière de l'empereur Valentinien, permit qu'on lui donnât pour évêque un excellent prêtre

1. Voir, pour saint Quod-Vult-Deus, le martyrologe romain au 26, et le martyrologe de France au 27 octobre.

nommé Déogratias, qui fut sacré le 25 octobre. C'était un homme d'une sainteté de vie admirable, qui consola et fortifia beaucoup l'Eglise de Dieu dans ses afflictions, par ses discours et par l'exemple de ses vertus. Les barbares et les Ariens purent constater une fois de plus qu'on ne trouve la vertu véritable et la charité gratuite que dans l'Eglise catholique. En effet, deux ans après son élection, Dieu permit que Genséric prît la ville de Rome, qu'il pillât ce qui restait des richesses de tant de royaumes qu'elle avait conquis, et qu'il emmenât la plus grande partie du peuple romain en captivité. Cette multitude de prisonniers ayant été jetée aux rivages de l'Afrique, les Vandales et les Maures les partagèrent entre eux : et, selon la coutume des barbares, ils séparaient sans aucune compassion les maris d'avec leurs femmes, et les pères d'avec leurs enfants. L'évêque Déogratias, plein de charité et conduit par l'esprit de Dieu, employa, pour les racheter, tous les vases d'or et d'argent destinés au ministère des autels; et, par ce moyen, il rendit les femmes à leurs maris, et les enfants à leurs parents. Mais comme il ne se trouvait point de maisons dans Carthage qui fussent capables de loger une si grande quantité de peuple, il choisit pour cela deux églises qui étaient fort grandes, les fit remplir de lits et de paillasses, et eut soin qu'on donnât chaque jour à ces pauvres gens ce qui leur était nécessaire pour vivre.

Comme plusieurs d'entre eux étaient demeurés malades par l'agitation de la mer à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, et par les souffrances d'une si cruelle servitude, ce saint Evêque allait à tous moments les visiter, menait avec lui des médecins, faisait porter tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et le leur faisait donner en sa présence. Il ne se contentait pas de s'employer durant le jour à ces exercices de charité ; il allait encore durant la nuit les voir tous l'un après l'autre dans leurs lits pour savoir en quel état ils étaient, sans que son extrême vieillesse et la faiblesse où il se trouvait, le pût détourner d'une œuvre de miséricorde qui lui était si pénible. Les Ariens, que ses vertus offusquaient, essayèrent plusieurs fois vainement de le faire tomber dans leurs piéges et de lui arracher la vie d'une manière violente. Il mourut après un épiscopat de trois années et de quelques mois. Sa mort fut pleurée par les captifs de Rome avec des larmes si abondantes et si douloureuses, qu'ils firent connaître que jamais ils n'avaient été plus abandonnés à la discrétion des barbares, que lorsqu'ils furent privés de sa présence, et que Dieu le leur enleva pour le ciel. Le peuple de Carthage, de son côté, avait tant d'amour et d'estime pour ce saint Pasteur, qu'on n'eût pu l'empêcher de mettre en pièces les membres de son corps pour en faire des reliques, si, par un sage conseil, on ne l'eût secrètement enterré dans le temps que les prières publiques se faisaient. Le martyrologe romain en fait mention en ce jour avec éloge : mais, dans le calendrier de l'église de Carthage, dressé vers la fin du ve siècle, sa fête est marquée au 5 janvier, aussi bien que celle de saint Eugène, son successeur.

L'Algérie moderne fait son office le 29 octobre [1].

XXIIIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Afrique, les saints martyrs VICTORIEN, proconsul de Carthage, et deux frères d'Aigues-Royale, ainsi que deux autres, nommés tous deux Frumence, et marchands, lesquels, comme l'écrit Victor, évêque africain, ayant été tourmentés par d'affreux supplices dans la persécution des Vandales, sous le roi Hunéric, à cause de leur constance dans la confession de la foi catholique, remportèrent une brillante couronne. 484. — Encore en Afrique, saint Fidèle, martyr. — Au même pays, saint Félix et vingt autres. — A Césarée, en Palestine, les saints martyrs Nicon et quatre-vingt-dix-neuf autres [2]. IIIe s. — De plus, les couronnes des saints martyrs Domice, Pélagie, Aquila,

1. Voir ce jour.

2. Baronius fait erreur ici et sur le lieu du martyre et sur le nombre de ceux qui l'ont enduré. Saint Nicon était originaire de Naples, et c'est à Taurominium, en Sicile, qu'il fut mis à mort avec cent quatre-vingt-dix-neuf autres, sous le règne de Dèce. Cf. *Acta Sanctorum*, au 23 mars.

Eparchius et Théodosie [1]. — A Lima, dans le Pérou, saint TURIBE, archevêque, par le zèle de qui la foi et la discipline ecclésiastique se répandirent en Amérique ; sa fête se célèbre le 27 avril. 1606. — A Antioche, saint Théodule, prêtre. — A Césarée, saint Julien, confesseur. — Dans la Campanie, saint Benoît, moine, qui, ayant été enfermé dans un four ardent, fut trouvé le lendemain sans aucune lésion. 550. — A Barcelone, le bienheureux JOSEPH ORIOL, prêtre. 1702. Béatifié par Pie VII en 1806.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Paris, la première invention des corps sacrés de saint Denis et de ses compagnons Rustique et Eleuthère. — A Saint-Paul-Trois-Châteaux, saint Eusèbe, évêque, deuxième de ce nom, qui, avant son épiscopat, souscrivit au quatrième concile de Paris, où il avait été envoyé par Victor, son prédécesseur, mentionné par Grégoire de Tours [2]. Vers 600. — A Paris, le vénérable Claude Bernard, natif de Dijon, prêtre, très-zélé pour le soulagement des pauvres, inhumé dans l'église de la Charité [3]. 1641. — A Limoges, la fête de saint Cessateur ou Cézadre, évêque de cette ville, dont l'entrée au ciel est le 15 novembre [4]. — A Cahors, le bienheureux François de Cardaillac, de l'Ordre de Saint-François, évêque de cette ville [5].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Césarée, en Palestine, les saints martyrs Nicon et quatre-vingt-dix-neuf autres moines, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, mis à mort par divers supplices, remportèrent la palme du martyre.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Pierre Damien, cardinal, évêque d'Ostie et docteur de l'Eglise, qui s'envola au ciel le 22 février.

Martyrologe des Mineurs Conventuels. — Le bienheureux Salvador d'Orta [6], espagnol, confesseur, de l'Ordre des Mineurs de l'Observance, qui, remarquable par sa chasteté, la sainteté de sa vie et ses miracles, s'endormit dans le Seigneur, à Cagliari, en Sardaigne, le 18 mars. 1567.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Vérone, en Italie, saint Procule, confesseur et évêque de cette ville ; son corps fut retrouvé en 1492 avec ceux de trois autres saints, lors de la restauration de l'église qui lui est consacrée à Vérone. IVe s. — En Angleterre et en Bretagne, saint Fingar ou Guigner, sainte Piale, vierge, et leurs compagnons, martyrs [7]. Vers 455. — En Afrique, les saints LIBÉRAT, médecin, avec son épouse, ses deux fils et un autre enfant, et Crescent, prêtre, martyrs, sous Hunéric. Vers 484. — En Angleterre, saint Edelwald, prêtre et solitaire, dont les restes furent levés et solennellement transportés en 1160. Vers l'an 700. — A Constantinople, saint Georges le jeune, thaumaturge. Ayant tout quitté pour entrer dans la voie étroite, il eut le bonheur de mourir dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, sept jours après son arrivée dans la capitale de l'empire d'Orient. Vers le XIe s. — A Ariano, au royaume de Naples, saint Othon, solitaire, que saint Benoît cita comme modèle d'obéissance à un prisonnier auquel il apparut. Son corps fut transféré à Bénévent, en 1230. Vers l'an 1120. — A Gubio, en Ombrie, le bienheureux Pierre, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il fut général ou au moins provincial de son Ordre. XIIIe s. — A Alberschwende, près de Brégenz, dans le Tyrol, le bienheureux Merbod ou Marbett, prêtre et martyr. 1120. — Près de Nuremberg, en Allemagne, sainte PHILOTÉE, vierge. 1430.

1. Saint Domice souffrit sous Julien l'Apostat : il était de Phrygie. On n'a aucun renseignement sur les Martyrs que Baronius lui adjoint dans la même mention, sinon que tous sont honorés chez les Grecs. *AA. SS.*

2. Saint Eusèbe est célèbre par sa charité. Cette vertu, qui doit faire le caractère d'un bon pasteur, paraissait en lui avec beaucoup d'éclat. Elle fut le présage et la cause de son élévation au souverain sacerdoce : un jour qu'il avait écouté les plaintes des pauvres, il fut tout à coup proclamé évêque par le peuple et le clergé. Sa vie était si sainte qu'on ne faisait pas difficulté de le comparer aux Apôtres. Comme eux il prêcha sans relâche la parole de Dieu ; il eut la consolation et la gloire de porter au double dans le ciel le talent que le Seigneur lui avait confié. (Boyer de Sainte-Marthe, *Histoire de l'église Saint-Paul-Trois-Châteaux*, p. 10-12.)

3. Voir sa vie dans le volume consacré aux Vénérables. — 4. Voir sa notice au 25 mars.

5. Voir notre *Palmier séraphique*, tome III.

6. Voir, plus haut, page 499 — 7. Voir au 14 décembre.

SAINT VICTORIEN

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS

484. — Pape : Saint Félix III. — Empereur : Zénon.

Le combat de ces glorieux confesseurs du nom de Jésus-Christ est trop illustre et trop touchant pour n'en pas édifier les lecteurs. Voici à peu près ce que Victor d'Utique en dit dans l'histoire qu'il a composée sur la persécution des Vandales [1] : Où trouverai-je des paroles pour représenter dignement ce qui se passa en la personne de Victorien, proconsul de Carthage, natif de la ville d'Adrumète ? Il était le plus riche de l'Afrique, et il avait toujours fait paraître beaucoup de fidélité dans les emplois dont le roi Hunéric l'avait chargé. Ce prince impie lui manda, avec des termes fort civils, que s'il obéissait sans résistance à ses volontés, il l'aimerait particulièrement et lui donnerait le premier rang entre ses officiers. Mais ce grand serviteur de Dieu lui fit répondre, par le même envoyé : « Que rien n'était capable de le séparer de la foi et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans la confiance qu'il avait au secours d'un maître si puissant, il était prêt à souffrir plutôt toutes sortes de tourments que de consentir jamais à l'impiété des Ariens. Il pouvait le faire brûler et exposer aux bêtes, ou accabler par d'autres supplices ; mais il ne gagnerait jamais sur lui qu'il quittât l'Eglise catholique, dans laquelle il avait été baptisé. Une action si détestable l'exposerait comme un ingrat et un perfide, à des peines qui ne finiraient jamais ; mais quand cela ne serait pas, et qu'il n'y aurait point d'autre vie que la vie présente, ni de récompense éternelle préparée pour ceux qui auront vaincu, il ne pourrait se résoudre à quitter la véritable et unique religion, et à manquer de fidélité à celui qui lui avait confié le précieux dépôt de sa grâce ». Cette réponse irrita de telle sorte la fureur du tyran, qu'il lui fit souffrir des tourments dont la longueur et la cruauté surpassent tout ce que l'on en pourrait dire. Le Saint les endura tous dans la vue de Dieu avec une joie incomparable, et ayant heureusement achevé sa course, il alla recevoir dans le ciel la couronne du martyre qu'il avait si justement méritée.

Qui pourrait aussi expliquer, comme il faut, les combats des autres martyrs qui furent exécutés en la ville de Tabaye, et surtout de deux frères de la ville d'*Aquæ regiæ ?* S'étant promis, par serment, dans l'humble confiance qu'ils avaient en Dieu, de mourir tous deux d'un même supplice, ils obtinrent des bourreaux de n'être point séparés, ni de lieu, ni de peine. On commença par les pendre avec de gros poids attachés à leurs pieds ; et, lorsqu'ils eurent été près d'un jour en cette gêne, un d'eux, succombant à la douleur, pria qu'on le détachât et qu'on lui donnât quelque trève. L'autre, voyant cela du gibet où il était aussi pendu, et craignant qu'il ne renonçât à la foi, lui cria : « Gardez-vous bien, mon frère, de faire cette demande ; ce n'est pas là ce que nous avons promis à Jésus-Christ, et je vous accuserais moi-même d'infidélité devant son tribunal redoutable, si vous y persistiez ; car nous avons juré sur son corps et sur son sang de souffrir la mort ensemble

1. Voir, dans la vie de saint Fulgence, le 1er janvier, une note sur les Vandales.

pour la confession de son nom ». Par ces paroles et d'autres semblables, il encouragea tellement son compagnon à soutenir le combat, que celui-ci, au lieu de chanceler comme auparavant, cria d'une voix forte : « Ajoutez supplices à supplices, et qu'il n'y ait point de cruautés que vous n'exerciez contre nous ; quelques tourments que mon frère souffre, je suis prêt à les souffrir ». On les brûla ensuite avec des lames de fer toutes rouges, on les déchira avec des ongles de fer, on les tourmenta longtemps et en mille manières ; les bourreaux, craignant enfin que leur patience servît plutôt à convertir les ariens qu'à ébranler les catholiques, furent contraints de les quitter, d'autant plus qu'on ne voyait en eux ni meurtrissures, ni aucune autre marque des tourments qu'ils enduraient. Ils arrivèrent néanmoins heureusement à la palme du martyre. Et en même temps, deux marchands, qui étaient de la ville de Carthage, et qui portaient tous deux le nom de Frumence, furent mis à mort ; et, par un heureux négoce, achetèrent, avec le prix de leur sang, la perle évangélique et le royaume des cieux.

Les Ariens exilèrent encore un grand nombre d'ecclésiastiques de Carthage. Il se trouva parmi eux beaucoup d'enfants destinés au service des autels ; on en alla chercher douze pour les ramener à Carthage. A la vue des persécuteurs, ils embrassèrent les genoux de leurs compagnons, et il fallut employer la violence pour les en arracher. Chaque jour on les fouettait cruellement, et on les frappait avec des bâtons ; mais il fut impossible d'obtenir d'eux quelque chose de contraire à leur foi : ils confessèrent généreusement Jésus-Christ jusqu'à la fin.

Victor d'Utique rapporte encore les victoires de beaucoup d'autres Saints, martyrisés sous le même Hunéric ; mais, comme il n'y a que ceux-ci de nommés en ce jour dans le martyrologe romain, nous nous contenterons du récit que nous venons de faire. La persécution de ce prince sévit particulièrement en l'année 484.

SAINT TORIBIO OU TURIBE, ARCHEVÊQUE DE LIMA

1606. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

> La balance du sanctuaire, c'est la doctrine, c'est la morale de Jésus-Christ : c'est sur cette doctrine et cette morale que roulera, au jour des justices l'examen de toute notre vie.

Saint Toribio ou Turibe [1], second fils du seigneur de Mongrehejo, en Espagne, naquit le 16 novembre 1538. Il fit connaître dès son enfance un goût décidé pour la vertu et une extrême horreur du péché. Ayant un jour rencontré une pauvre femme transportée de colère à l'occasion d'une perte qu'elle venait de faire, il lui parla de la manière la plus touchante sur la faute qu'elle commettait, et lui donna, pour l'apaiser, la valeur de la chose qu'elle avait perdue. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge ; chaque jour il récitait son office avec le rosaire, et il jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se retranchait une partie de son dîner, quoique très-frugal, pour en assister les pauvres.

1. *Turibius Alphonsus Mongrehejo.*

Il portait si loin les austérités de la mortification qu'on était obligé de modérer son zèle. Il commença ses hautes études à Valladolid, et alla les achever à Salamanque.

Le roi Philippe II, qui le connut de bonne heure, en faisait un cas particulier. Il récompensa son mérite par des places distinguées, et le fit président ou premier magistrat de Grenade. Le Saint remplit cette charge durant l'espace de cinq ans avec une intégrité, une prudence et une vertu qui lui acquirent une estime générale. C'est ainsi que Dieu préparait les voies à son élévation dans l'Eglise.

Le malheureux état où la religion était dans le Pérou exigeait un pasteur qui fût véritablement animé de l'esprit des Apôtres; et ce pasteur, la grâce l'avait formé dans la personne de Turibe. L'archevêché de Lima étant devenu vacant, il y fut nommé par le roi. Jamais peut-être on ne vit de choix plus universellement approuvé. On regardait Turibe comme le seul homme capable de remédier aux scandales qui empêchaient la conversion des infidèles. Le Saint fut consterné en apprenant la nouvelle de sa nomination : il se jeta aux pieds de son crucifix, et là, fondant en larmes, il pria Dieu de ne pas permettre qu'on lui imposât un fardeau qui ne pouvait manquer de l'écraser. Il écrivit au conseil du roi des lettres où il représentait son incapacité avec les couleurs les plus fortes; il passait ensuite aux canons de l'Eglise, qui défendent expressément d'élever des laïques à l'épiscopat; mais on n'eut point égard à sa lettre, et il fallut qu'il donnât son consentement. Son humilité toutefois ne resta pas sans récompense; elle fut pour lui la source de ces grâces abondantes dont l'effet se manifesta depuis dans l'exercice de son ministère.

Turibe voulut recevoir les quatre ordres mineurs en quatre dimanches différents, afin d'avoir le temps d'en faire les fonctions; il reçut ensuite les autres ordres, puis fut sacré évêque. Il s'embarqua sans délai pour le Pérou, et prit terre près de Lima en 1581. Il était alors dans la quarante-troisième année de son âge. Le diocèse de Lima a cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et comprend, outre plusieurs villes, une multitude innombrable de villages et de hameaux dispersés sur la double chaîne des Andes, qui sont comptées parmi les plus hautes montagnes du monde. Quelques chefs des Européens, qui les premiers firent la conquête de ce pays, s'étaient laissé conduire par les mouvements d'une ambition démesurée et d'une avarice insatiable ; ils s'étaient dépouillés de tout sentiment d'humanité et avaient traité les sauvages plutôt en tyrans qu'en vainqueurs. Le pays fut ensuite embrasé par le feu des guerres civiles et des dissensions domestiques. Ce n'était partout que cruautés et perfidies, que trahisons et désordres. En vain la cour d'Espagne voulut s'opposer au mal : il avait jeté de si profondes racines qu'il paraissait incurable.

Le saint Archevêque fut attendri jusqu'aux larmes à la vue de tant de maux, et il résolut de tout entreprendre pour en arrêter le cours. Une prudence consommée, jointe à un zèle actif et vigoureux, lui aplanit toutes les difficultés. Peu à peu il vint à bout d'extirper les scandales publics et d'établir le règne de la piété sur les ruines du vice. Immédiatement après son arrivée, il entreprit la visite de son vaste diocèse. Il ne serait pas possible de donner une juste idée des fatigues et des dangers qu'il eut à essuyer. On le voyait gravir des montagnes escarpées, couvertes de glace ou de neige, afin d'aller porter des paroles de consolation et de vie dans les pauvres cabanes des Indiens. Souvent il voyageait à pied; et comme les travaux apostoliques ne fructifient qu'autant que Dieu les seconde, il priait et jeûnait sans cesse

pour attirer la miséricorde divine sur les âmes confiées à ses soins. Il mettait partout des pasteurs savants et zélés, et procurait le secours de l'instruction et des sacrements à ceux qui habitaient les roches les plus inaccessibles. Persuadé que la fidélité à la discipline influe beaucoup sur les mœurs, il en fit un des objets importants de sa sollicitude. Il régla qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains et des synodes provinciaux tous les sept ans. Il était inflexible par rapport aux scandales du clergé, surtout lorsqu'il s'agissait de l'avarice. Dès que les droits de Dieu et du prochain étaient lésés, il en prenait la défense sans avoir égard à la qualité des personnes; il se montrait tout à la fois et le fléau des pécheurs publics et le protecteur des opprimés. La fermeté de son zèle lui suscita des persécutions de la part des gouverneurs du Pérou, gens qui, avant l'arrivée du vertueux vice-roi François de Tolède, ne rougissaient pas de tout sacrifier à leurs passions et à leurs intérêts particuliers. Il ne leur opposa que la douceur et la patience, sans toutefois rien relâcher de la sainteté des règles; et comme quelques mauvais chrétiens donnaient à la loi de Dieu une interprétation qui favorisait les penchants déréglés de la nature, il leur représenta, d'après Tertullien, que Jésus-Christ « s'appelait la vérité, et non pas la coutume », et qu'à son tribunal nos actions seraient pesées, non dans la fausse balance du monde, mais dans la balance du sanctuaire. Avec une telle conduite, le saint Archevêque ne pouvait manquer d'extirper les abus les plus invétérés [1] : aussi les vit-on disparaître presque tous. Les maximes de l'Evangile prirent le dessus; et on les pratiquait avec une ferveur digne des premiers siècles du christianisme.

Turibe, pour étendre et pour perpétuer l'œuvre de son zèle, fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux, sans vouloir permettre que son nom fût inséré dans les actes de fondation. Lorsqu'il était à Lima, il visitait tous les jours les pauvres malades des hôpitaux; il les consolait avec une bonté paternelle et leur administrait lui-même les sacrements. La peste ayant at-

1. Les Indiens étaient plongés dans d'infâmes désordres; ils étaient surtout passionnés pour les vins d'Espagne; ils donnaient tout leur or pour en avoir, et leur ivresse ne cessait que quand ils n'en avaient plus à boire : mais les Européens n'en furent pas moins coupables de les traiter avec la dernière cruauté. Ils portèrent l'avarice à un point que pour l'assouvir ils quittèrent tous les sentiments de la religion et de l'humanité. Les missionnaires voulurent en vain s'opposer au scandale que causaient leurs compatriotes; on ne les écouta point. Les Pères dominicains s'adressèrent plus d'une fois à la cour d'Espagne pour demander la suppression d'un mal qui empêchait les progrès de l'Evangile et qui attaquait les droits les plus sacrés de l'humanité. Enfin, Ferdinand, roi de Castille, déclara les Indiens libres, et défendit aux Espagnols de les employer désormais à porter des fardeaux, et de se servir de bâton ou de fouet pour les châtier. L'empereur Charles-Quint donna des ordres sévères pour empêcher qu'on les maltraitât, et fit même de sages règlements en leur faveur : mais on ne s'y conforma point. Les officiers qui se qualifiaient conquérants du Mexique et du Pérou n'aimaient point à être contredits.

Barthélemi de Las Casas, dominicain et évêque de Chiapa, dans la Nouvelle-Espagne, fit quatre voyages à la cour de Castille, où il plaida fortement la cause des Indiens. Il obtint du roi d'amples rescrits, et fut déclaré protecteur des Indiens en Amérique; mais il fallait autre chose pour réduire des hommes qui étaient armés. Las Casas, désespérant de voir les choses changer de face, remit son évêché entre les mains du Pape en 1551, et revint au couvent de Valladolid. Rendu à la retraite, il composa deux livres intitulés, l'un *De la destruction des Indiens par les Espagnols ;* l'autre, *De la tyrannie des Espagnols dans les Indes.* Il les dédia au roi Philippe II. Les gouverneurs du Pérou trouvèrent des apologistes. Malheureusement pour eux on ne les défendit qu'en renversant les principes du droit naturel et du droit des gens. L'archevêque de Séville et les universités de Salamanque et d'Alcala empêchèrent l'impression de l'ouvrage de ces apologistes.

Les deux livres de Las Casas ayant été traduits en français, le peuple des Pays-Bas, qui avait pris les armes contre les Espagnols, les lut avidement; il appliqua aux Espagnols en général ce qui était dit des gouverneurs du Pérou, et prit de là occasion de s'opiniâtrer de plus en plus dans sa révolte : mais c'était mal raisonner. Une nation n'est point responsable des crimes de quelques particuliers. Le pays d'où sortirent quelques monstres avait produit un grand nombre de saints missionnaires animés d'un zèle vraiment apostolique, et de défenseurs zélés des Indiens. Le grand argument de Las Casas portait sur ce principe qu'un peuple conquis ne pouvait sans injustice être réduit à la condition des esclaves. Le conseil du roi et les théologiens adoptèrent ce principe, par rapport aux Indiens qui n'avaient point été pris les armes à la main. Voir le Père Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue.*

taqué une partie de son diocèse, il se priva de son nécessaire afin de pourvoir aux besoins des malheureux. Il recommanda la pénitence comme le seul moyen d'apaiser le ciel irrité; il assista aux processions, fondant en larmes; et les yeux fixés sur un crucifix, il s'offrit à Dieu pour la conservation de son troupeau. A ces actes de religion, il joignit des prières, des veilles et des jeûnes extraordinaires, qu'il continua tant que la peste fit sentir ses ravages.

Il affrontait les plus grands périls quand il était question de procurer à une âme le plus petit avantage spirituel. Il eût voulu donner sa vie pour son troupeau; et il était sans cesse dans la disposition de tout souffrir pour l'amour de celui qui a racheté les hommes par l'effusion de son sang. Lorsqu'il apprenait que de pauvres Indiens erraient sur les montagnes et dans les déserts, il entrait dans les sentiments du bon pasteur et allait chercher ces brebis égarées. L'espérance de les ramener au bercail le soutenait au milieu des fatigues et des dangers qu'il était obligé d'essuyer. On le voyait parcourir sans crainte d'affreuses solitudes habitées par des lions et des tigres. Il fit trois fois la visite de son diocèse. La première de ses visites dura sept ans, la seconde cinq, et la troisième un peu moins. La conversion d'une multitude innombrable d'infidèles en fut le fruit. Le Saint, étant en route, s'occupait ou à prier ou à s'entretenir de choses spirituelles. Son premier soin, en arrivant quelque part, était d'aller à l'église répandre son cœur aux pieds des autels. L'instruction des pauvres le retenait quelquefois deux ou trois jours dans le même endroit, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires à la vie. Les lieux les plus inaccessibles étaient honorés de sa présence. En vain lui représentait-on les dangers auxquels il exposait sa vie, il répondait que, Jésus-Christ étant descendu du ciel pour le salut des hommes, un pasteur devait être disposé à tout souffrir pour sa gloire. Il prêchait et catéchisait avec un zèle infatigable; et ce fut pour se mettre en état de mieux remplir cette importante fonction qu'il apprit dans un âge fort avancé les différentes langues que parlaient les sauvages du Pérou. Il disait tous les jours la messe avec une piété angélique, faisant une longue méditation avant et après cette grande action. Il se confessait ordinairement tous les matins pour se purifier plus parfaitement des moindres souillures. La gloire de Dieu était la fin de toutes ses paroles et de toutes ses actions, ce qui rendait sa prière continuelle. Néanmoins il avait encore des heures marquées pour prier; alors il se retirait en particulier et traitait avec Dieu de ses besoins ainsi que de ceux de son troupeau. Dans ces moments, un certain éclat extérieur brillait sur son visage. Son humilité ne le cédait point à ses autres vertus : de là ce soin extrême à cacher ses mortifications et ses autres bonnes œuvres. Sa charité pour les pauvres était immense; sa libéralité les embrassait tous indistinctement. Il s'intéressait cependant d'une manière particulière aux besoins des pauvres honteux.

Notre Saint eut la gloire de renouveler la face de l'Eglise du Pérou; et s'il n'en fut pas le premier apôtre, il fut au moins le restaurateur de la piété, qui y était presque généralement éteinte. Les décrets portés par les conciles provinciaux qui se tinrent sous lui seront à jamais des monuments authentiques de son zèle, de sa piété, de son savoir et de sa prudence. On les a regardés comme des oracles, non-seulement dans le Nouveau-Monde, mais aussi dans l'Europe et à Rome même.

Turibe tomba malade à Santa, ville qui est à cent dix lieues de Lima : il était alors occupé à faire la visite de son diocèse. Il prédit sa mort et promit une récompense à celui qui lui apprendrait le premier que les méde-

cins désespéraient de sa vie. Il donna à ses domestiques tout ce qui servait à son usage; le reste de ses biens fut légué aux pauvres. Il voulut être porté à l'église pour y recevoir le saint Viatique; mais il fut obligé de recevoir l'Extrême-Onction dans son lit. Il répétait continuellement ces paroles de saint Paul : « Je désire être affranchi des liens du corps, pour me réunir à Jésus-Christ ». Dans ses derniers moments, il fit chanter par ceux qui étaient autour de son lit ces autres paroles : « Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur ». Il mourut le 23 mars 1606, en disant avec le Prophète : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». L'année suivante, on transporta son corps à Lima, et il fut trouvé sans aucune marque de corruption. L'auteur de sa vie et les actes de sa canonisation rapportent que de son vivant il ressuscita un mort et guérit plusieurs maladies. Après sa mort, il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de son intercession [1]. Turibe fut béatifié en 1679 par Innocent XI, et canonisé en 1726 par Benoît XIII.

On représente saint Toribio, qu'on appelle encore saint Thorive, faisant l'aumône aux pauvres. Dès sa jeunesse en Espagne, il avait reçu le nom de père des pauvres; mais devenu archevêque, il ne mit plus de bornes à ses aumônes, il appelait volontiers les pauvres ses créanciers. — On l'honore particulièrement dans le Pérou.

Godescard a tiré cette vie, que nous lui empruntons, des Actes de la canonisation, et de la vie du saint évêque de Lima, par Cyprien de Herrera.

SAINT LIBÉRAT, MARTYR (484).

L'histoire que nous allons vous raconter n'est pas longue, mais elle est très-instructive, puisqu'elle vous fera comprendre la différence qui existe entre l'amour charnel ou naturel, et l'amour spiritnel, qui a sa source en Dieu.

« Cinq cents ans après Jésus-Christ, il y avait en Afrique un célèbre médecin, nommé Libérat, qui fut emprisonné pour la foi, avec sa femme, mais chacun séparément, afin qu'ils ne pussent ni se voir, ni se parler. On alla dire mensongèrement à la femme : — « Ne soyez plus rebelle aux ordres du roi ; votre mari s'y est soumis ». Elle répondit : — « Je veux d'abord le voir, ensuite je ferai ce que Dieu m'inspirera ».

« On la conduisit au Forum, où elle trouva son mari et une foule immense. Indignée à la vue de Libérat, car elle avait ajouté foi au mensonge qu'on lui avait dit, elle l'apostropha vivement en ces termes : — « Malheureux, qu'as-tu fait ? Pour quelques moments de bonheur terrestre, tu as renoncé à la grâce de Dieu et au bonheur éternel ! A quoi te serviront les richesses que tu pourras encore acquérir? te préserveront-elles des flammes éternelles ? — Libérat lui répondit : « Es-tu folle ? de quoi parles-tu donc ? Qui a pu te dire que j'aie renoncé à la foi ? Jamais je ne cesserai d'adorer Jésus-Christ, comme doit le faire tout vrai chrétien catholique ».

« De cette manière, l'imposture des hérétiques se trouva confondue. Libérat fut donc exilé avec sa femme et ses enfants. Mais avant de les expulser, on voulut encore tenter un dernier effort : on essaya de faire un appel à leurs sentiments pour leurs enfants. On commença par enfermer séparément les parents et les enfants. Libérat ne put s'empêcher de pleurer, mais sa femme lui dit : — « Veux-tu perdre ton âme à cause de tes enfants ? Dès aujourd'hui, ils ne sont plus à nous, mais à Jésus-Christ, qui saura bien prendre soin d'eux. N'entends-tu pas qu'eux aussi s'écrient : *Nous sommes chrétiens ?* »

Un autre historien rapporte que plus tard Libérat mourut martyr, en même temps que son héroïque épouse.

Abrégé d'A. Stolz, *Vies des Saints.*

1. Voir, sur les miracles opérés par l'intercession de saint Turibe, les Actes de sa canonisation, et Benoît XIV, *de serv. Dei canoniz. Romæ*, 1738, in-fol., t. IV, *Tr. de miraculis*, c. 16, p. 196.

SAINTE PHILOTÉE, VIERGE (1430).

O puissance de la vertu ! Voici une pauvre fille dont on ne connaît même pas le nom et qui cependant, par son amour du ciel, a laissé une mémoire dont le doux parfum a traversé les siècles !

Cette pieuse vierge, qu'on a surnommé Philotée, à cause de son ardent amour pour Dieu, vint au monde dans un village près de Nuremberg, en Allemagne. Elle était pauvre et elle était belle. Que de dangers à courir dans de pareilles conditions ! Cependant la bonne éducation qu'elle reçut de ses parents lui ouvrit les sentiers de la vertu dont, Dieu aidant, elle ne s'écarta jamais. — A l'âge de quatorze ans, elle offrit au Seigneur, comme un bouquet de suave odeur, le lis de sa virginité : ce ne fut pas impunément qu'elle déclara ainsi la guerre aux passions et au démon tentateur. Satan envoya ses légions pour l'épouvanter par de grands bruits, comme autrefois saint Antoine ; mais le nom de Jésus est puissant ; Satan ne ruina ni la maison qu'habitait la sainte fille, ni l'édifice mille fois plus précieux de ses vertus.

Un jour — c'était un jour d'automne — elle se prit à désirer de savoir si le Sauveur Jésus l'aimait. Or, pendant qu'elle travaillait à son petit jardin dont les légumes la nourrissaient, elle vit tout à coup s'élever sur un coin de terre nue de belles violettes qui embaumèrent l'air et réjouirent non moins son cœur que ses yeux. Cette aimable réponse du céleste Epoux ne laissa pas que de la troubler quelque peu : cependant elle cueillit les douces fleurettes et les serra soigneusement afin qu'elles servissent à lui rappeler sans cesse les jardins du ciel, le paradis dont le nom veut dire : jardin de délices.

Or, plus tard, la douce enfant se prit à douter : elle craignit que les violettes ne fussent venues naturellement. Elle demanda donc au divin Fiancé un autre témoignage de son amour. Jésus ne méprisa point la prière de sa naïve amante : au lieu même où avaient poussé les fleurs miraculeuses, il fit déposer par ses anges un anneau étincelant de brillants sur le chaton duquel étaient gravées deux mains entrelacées. O bienheureuse Philotée, qui dira votre joie, lorsque votre regard rencontra ce présent du ciel ? Elle se mit à genoux pour recueillir l'anneau, le baisa, le mit à son doigt et ne le quitta plus jusqu'à son trépas.

Philotée se confessait souvent et communiait toutes les fois qu'on le lui permettait. Celui qui entrait dans son âme sous les espèces sacramentelles voulut donner une dernière marque de sa tendresse à cette simple enfant des champs plus heureuse dans son humble retraite que les reines de la terre en leur palais : le divin Sauveur se montra à ses yeux ravis sous la forme d'un enfant qu'elle put serrer dans ses bras et couvrir de chastes baisers. Peu de temps après, Philotée laissa sa dépouille mortelle à la terre qui la gardera jusqu'au dernier jour, tandis que son âme allait jouir au ciel, face à face, de la présence de son bien-aimé Jésus. Ce fut l'an 1430.

Divers recueils de *Vies de Saints*.

LE BIENHEUREUX JOSEPH ORIOL (1702).

Joseph Oriol naquit à Barcelone en 1650 ; il perdit son père étant encore au berceau : heureusement le cordonnier avec lequel se remaria sa mère était un homme pieux qui aima l'orphelin comme son fils. Confié de bonne heure aux soins des chapelains de Sainte-Marie-la-Mer, Joseph remplit les fonctions d'enfant de chœur en même temps qu'il apprenait à lire et à écrire, sa piété attirait dès lors les regards et l'attention, car il passait souvent de longues heures en prières devant le Saint Sacrement. Par les soins des chapelains, qui songeaient à en faire un prêtre plus tard, il suivit les cours de l'université. Sa mère était tombée dans la misère par suite de la mort de son second mari ; il trouva un refuge chez sa nourrice, pauvre femme du peuple, mais très-attachée à l'enfant qu'elle avait tenue sur les fonts de baptême. La conduite de Joseph Oriol était exemplaire; aimé de ses camarades et chéri de ses maîtres, on ne le voyait sortir que pour aller à l'église ou pour se rendre aux classes de l'université. Sa vie se passa ainsi pendant sept ans. Il fut visité par une maladie dont Dieu le guérit subitement sans le secours de l'art. En 1674, il recevait le titre de docteur, et en 1675 il était élevé à la prêtrise. Pour soulager sa mère, il entra comme précepteur

dans une maison puissante ; la vie exemplaire et pénitente qu'il y mena l'y fit considérer et vénérer comme un saint. A vingt-sept ans, à la suite d'un miracle par lequel Dieu lui fit comprendre qu'il était loin de la perfection, il se voua à un jeûne continuel qui dura jusqu'à la fin de sa vie : du pain et de l'eau pris en petite quantité, et vers le soir, étaient sa seule nourriture. Ses austérités ne purent rester cachées, et ce fut souvent pour lui dans les rues de Barcelone l'occasion d'injures et d'outrages qui réjouissaient son cœur. Le linge qu'il portait était grossier et recouvrait de rudes cilices ; il maltraitait sa chair avec cruauté, se flagellant jusqu'au sang, ne dormant que deux heures chaque nuit et sur une chaise.

En 1686, il perdait sa mère ; débarrassé par la mort du soin de la nourrir, il partit pour Rome. Il fit le voyage à pied, et rien ne saurait exprimer la joie qu'il éprouva en visitant les tombeaux des Apôtres et les sanctuaires de la ville éternelle. En 1687, après plusieurs mois de séjour à Rome, Innocent XI lui donna un bénéfice à Barcelone ; il revint donc dans sa ville natale, où il continua de vivre dans la plus complète pauvreté. Il avait loué au plus haut étage d'une maison une petite chambre dans laquelle on trouvait pour tout ameublement un crucifix, une table, un banc et quelques livres, cela lui suffisait ; quant aux revenus de son bénéfice, ils passaient en entier dans les mains des pauvres. Sa sollicitude pour les membres souffrants de Jésus-Christ s'étendait à l'autre monde, et il pourvoyait à ce que des messes fussent dites pour le repos de leurs âmes.

Le temps qu'il ne donnait ni aux pauvres, ni à l'oraison, était consacré à entendre les confessions. Il dirigea bien des âmes dans les voies de la plus haute perfection ; on lui reprocha d'être trop austère dans sa direction, de permettre à ses pénitents des mortifications qui nuisaient à leur santé ; sur cette accusation, l'évêque lui interdit la confession, mais le Saint annonça que cela durerait peu ; en effet, l'évêque mourut bientôt après, et celui qui lui succéda lui rendit tous ses pouvoirs. Il trouvait encore le moyen d'instruire les petits enfants, et d'évangéliser les soldats, qu'il gagnait par sa douceur et son affection. Tout à coup, il se sentit pris du désir du martyre, et partit de Barcelone sans avertir personne, pour aller travailler à la conversion des infidèles. Deux prêtres qui le rencontrèrent eurent beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'une pareille entreprise demandait réflexion, et à le ramener avec eux. Quand le peuple sut ce qui venait de se passer, il se réunit en foule autour de lui pour le supplier de ne pas l'abandonner, mais sa résolution était inébranlable ; il fit son testament et partit pour Rome, afin de se mettre à la disposition de la Propagande. Il n'avait avec lui aucune ressource, mais la Providence pourvut aux besoins peu nombreux de son serviteur ; il tomba malade à Marseille. La Sainte Vierge lui apparut, et lui dit que Dieu, content de son sacrifice, lui ordonnait de retourner à Barcelone, pour consacrer le reste de sa vie aux soins des malades et à leur guérison. Il avait 47 ans.

Sa vie dès lors ne fut plus qu'un miracle perpétuel, la nature entière semblait lui obéir. La barque sur laquelle il était monté pour retourner à sa ville natale fut assaillie par une effroyable tempête ; le Saint fit le signe de la croix sur la mer, et les vents s'apaisèrent, et les flots se calmèrent. Pendant ce court voyage, les matelots le virent souvent en extase, élevé à plusieurs pieds au-dessus du pont de la barque. Quand il rentra dans Barcelone, la joie fut générale ; chacun bénissait Dieu de voir le Saint de retour ; les pauvres surtout versaient des larmes en revoyant leur protecteur. Il opéra successivement plusieurs miracles, dont le bruit se répandit par la ville, et les malades accoururent à lui pour recevoir la guérison de leurs infirmités ; sa réputation s'étendant de plus en plus, on le venait visiter de plus de deux cents lieues. Avant d'imposer les mains sur ceux qui imploraient le soulagement de leurs maux, il leur faisait une petite exhortation, et engageait ceux qui étaient en état de péché mortel à aller d'abord se confesser et à revenir ensuite. Les miracles se multipliaient sur les pas de Joseph Oriol, et il faudrait écrire un volume si on voulait en donner le détail.

Il avait mille moyens ingénieux de cacher ses miracles et de faire en sorte que l'on en attribuât la cause à toute autre chose qu'à sa sainteté. Son confesseur lui ayant interdit de faire des miracles dans l'église à cause du tumulte qui en résultait, le Saint obéit, et n'en voulut plus faire un seul, jusqu'à ce que ce même confesseur s'étant cassé la cuisse, fut obligé de rendre au Saint la permission qu'il lui avait ôtée. Le démon, jaloux du serviteur de Dieu, et n'ayant pu remporter de victoire sur son âme, se mit à maltraiter son corps. Le Saint sortit plusieurs fois tout sanglant des mains de son ennemi. Dieu accorda à Joseph Oriol, avec le don des miracles, le don de prophétie ; il prédit plusieurs événements qui s'accomplirent à la lettre ; il annonça l'heure de sa mort.

La maladie qui devait le conduire au tombeau le prit le 8 mars 1702. Il voulut mourir pauvre comme il avait vécu ; pendant les quinze jours qu'il souffrit, ses amis ne le quittèrent pas un instant, et comme il les voyait pleurer, il s'efforçait de les consoler, leur promettant de les aimer

au ciel mieux encore qu'il ne les avait aimés sur la terre. Après avoir reçu les derniers sacrements le 22, il demanda qu'on lui chantât le *Stabat mater*, et expira en fixant les yeux sur le crucifix.

Il était âgé de cinquante-deux ans et quatre mois (23 mars 1702). La foule qui accourut pour le voir sur son lit de mort fut telle qu'on eut beaucoup de peine à la contenir. Ses funérailles furent magnifiques, mais on fut obligé de fermer l'église pour procéder à son inhumation. On s'était partagé comme des reliques tous les objets qui lui avaient appartenu. Pie VII béatifia Joseph Oriol le 15 mai 1806.

Divers recueils de *Vies de Saints*.

XXIVe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, les saints martyrs Marc et Timothée, qui, sous l'empereur Antonin, furent couronnés du martyre [1]. IIe s. — Au même lieu, saint Epigmène [2], prêtre, qui accomplit son martyre par le glaive, sous le juge Turpius, dans la persécution de Dioclétien. — Encore à Rome, le martyre de saint Pigmène [3], prêtre, qui, sous Julien l'Apostat, fut jeté dans le Tibre pour la foi de Jésus-Christ, et périt noyé dans le fleuve. 363. — A Césarée, en Palestine, la naissance au ciel des saints martyrs Timolaüs, Denis, Pauside, Romule, Alexandre, un autre Alexandre, Agape, et un autre Denis, qui, ayant été frappés de la hache, sous le président Urbain, dans la persécution de Dioclétien, mèritèrent les couronnes de l'éternelle vie. 303. — En Mauritanie, la naissance au ciel de saint Romule et de saint Second, frères, qui souffrirent pour la foi du Christ. 304. — A Trente, le martyre de saint SIMÉON, petit enfant, cruellement massacré par les Juifs, et qui depuis brilla par de nombreux miracles. 1475. — A Synnade, en Phrygie, saint Agapit [4], évêque. — A Brescia, saint Latin, évêque. — En Syrie, saint Séleucus, confesseur.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Angleterre, sainte Hildelite, élevée en France, abbesse de Berking, au comté d'Essex, près de Londres [5]. Vers 720. — A Cologne, saint Joannet ou Janot, jeune enfant pris à Sigeberg pendant qu'il se rendait à l'école, et tué par des Juifs en haine de la religion chrétienne, comme saint Siméon, fêté le même jour. — Au diocèse de Châlons, anniversaire de l'APPARITION DE NOTRE-DAME DE L'EPINE.

1. Il est fait mention de ces deux Martyrs dans une lettre de saint Pie Ier à Just, évêque de Vienne. Baronius (année 166, n. 1), estime que Timothée était cousin de saint Novat, frère de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, fils du sénateur Pudens et de Priscilla.

2. Il est question de saint Epigmène dans les Actes de saint Crescent, que saint Epigmène avait baptisé.

3. Le martyre de saint Pigmène est raconté dans les Actes de sainte Bibiane, 2 décembre.

4. Eusèbe, dit Suidas, loue beaucoup saint Agapit : il raconte de lui des choses merveilleuses, telles que des résurrections et autres miracles. Maximin (235-238) voulut le faire mourir tandis qu'il était soldat, parce que ses prodiges excitaient l'admiration de tout le monde. Voilà ce que rapporte Suidas, mais on ne trouve pas ces choses dans les ouvrages qui nous restent d'Eusèbe.

5. Hildelite était une princesse anglo-saxonne qui passa en France vers le milieu du VIIe siècle. Elle y prit le voile dans le monastère de Chelles, au diocèse de Paris, — aujourd'hui de Meaux. Elle fut rappelée en Angleterre pour aider, dans le gouvernement du monastère de Barking en Essex, sainte Ethelburge, qui en fut la première abbesse. Hildelite lui succéda vers l'an 680 et fut enterrée, après sa mort, dans l'église de l'abbaye. Elle est nommée dans les calendriers d'Angleterre, et avant la réforme, les Anglais l'honoraient avec beaucoup de dévotion. L'abbaye de Barking a subsisté jusqu'à Henri VIII. Elle avait été fondée en 665 par saint Erkonwald, depuis évêque de Londres, qui mit à la tête sa sœur, sainte Ethelburge. Plusieurs auteurs anglais ont prétendu que Barking était le premier monastère de filles fondé en Angleterre ; mais celui de Folkestone, dans le royaume de Kent, était plus ancien.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Trinitaires. — A Rome, le bienheureux Joseph-Marie Tommasi, clerc régulier, prêtre, cardinal de la sainte Eglise romaine, confesseur, qui, durant sa vie terrestre, géra le patronat de tout l'Ordre de la Très-Sainte Trinité, pour la rédemption des captifs, auprès du Saint-Siége. 1713.

Martyrologe de Saint-Dominique. — La fête de saint Gabriel, archange...

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Mémoire solennelle de saint Gabriel, archange...

Martyrologe des Capucins. — La fête de saint Gabriel, archange, qui annonça à la bienheureuse Vierge Marie le mystère de l'Incarnation du Seigneur, dont l'office se célèbre dans tout l'Ordre des Mineurs, par concession du pape Alexandre VI.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Séleucie, en Pisidie, saint Artémon, ordonné évêque de cette ville par saint Paul, lors de son passage dans cette contrée. Ier s. — A Césarée, en Palestine, trente-cinq martyrs dont les noms sont inconnus, et qui souffrirent sous Julien l'Apostat. 363. — Chez les Grecs, saint Zacharie, reclus ; et saint Martin, de Thèbes. — En Irlande, saint Domingart, évêque, fils du tyran Euchode ; saint Patrice, après avoir maudit le père, bénit le fils. On a supposé celui-ci frère de saint Muran. VIe s. — A Catane, en Sicile, saint Sévère, évêque. Vers 800. — A Brescia, en Italie, saint Latin, évêque : il succéda, en l'an 88, à saint Viateur, et mourut sous Domitien. Il fut enseveli et a été honoré à l'église de Sainte-Afre qu'il avait, dit-on, fait élever. — A Asti, en Piémont, saint Bernulf, évêque de cette ville, martyr et patron de Mondovi. Il fut massacré par les Sarrasins qui avaient envahi la France et l'Italie. IXe s. — A Bucciani, dans l'Abruzze citérieure, saint Aldemar, prêtre et religieux du Mont-Cassin. XIe s. — En Toscane, la bienheureuse Berthe, de la congrégation de Vallombreuse. 1163. — A Norwich, en Angleterre, saint GUILLAUME, enfant et martyr, aussi massacré par les Juifs. 1137. — En Suède, sainte Catherine, fille de sainte Brigitte, qui, après la mort de son mari, étant restée vierge, devint la compagne de sa mère, dont elle rapporta plus tard les restes en Suède [1]. 1381.

SAINT SIMÉON OU SIMON, ENFANT, MARTYR

1475. — Pape : Sixte IV. — Empereur : Frédéric III.

La ville de Trente, limitrophe de l'Italie et de l'Allemagne, et très-renommée pour le fameux Concile général qui y a été célébré dans le XVIe siècle, s'est vue ensanglantée, près de cent ans auparavant, par le meurtre d'un innocent, que les Juifs firent mourir. Cet enfant s'appelait Simon, ou, comme disent quelques auteurs, Siméon. Son père se nommait André, et sa mère Marie ; catholiques, mais pauvres, ils demeuraient en un lieu appelé le Fossé, au bout de la même ville. Il était né l'an 1472, le 26 novembre, un vendredi, jour particulièrement destiné à la mémoire de la Passion du Sauveur, dont il devait porter la ressemblance. Il arriva donc que des Juifs, qui demeuraient à Trente, se disposant à leurs cérémonies pascales, voulurent avoir un enfant chrétien pour le faire mourir.

Ils engagèrent un d'entre eux, appelé Tobie, à commettre ce détestable larcin, et à leur amener, à quelque prix que ce fût, quelqu'un des petits enfants chrétiens qu'il trouverait dans la ville. Celui-ci n'y manqua pas ; rencontrant ce petit Siméon, qui était beau comme un ange, âgé seulement de vingt-neuf mois, moins trois jours, il le déroba à la porte même de la

1. Voir au 22 mars.

maison de ses parents, en ce lieu du Fossé, et l'apporta sans bruit chez un Juif appelé Samuel, où tous les autres de cette nation réprouvée avaient rendez-vous. Il n'est pas aisé d'exprimer les hurlements que jetèrent ces loups en voyant en leur pouvoir cet innocent agneau.

Le soir du jeudi au vendredi de la semaine sainte, ils le portèrent en leur synagogue à un vieillard nommé Moïse, qui le dépouilla d'abord, et, de crainte que, par ses petits cris, il ne se fît entendre du voisinage, et qu'il ne fît découvrir ainsi leur cruauté, ce malheureux lui entoura le cou d'un mouchoir pour étouffer sa voix. Le tenant de la sorte sur ses genoux, après des cruautés que des oreilles chastes ne peuvent entendre, il lui coupa un morceau de la joue droite, qu'il mit dans un bassin ; ensuite tous les assistants enlevèrent chacun une partie de sa chair vive et recueillirent son sang pour le sucer et s'en repaître.

Lorsque le misérable chef de ces infanticides se fût rassasié de la chair et du sang de cet enfant, il l'éleva droit sur ses pieds, quoique déjà demi-mort ; et, ayant commandé à un de ses bourreaux, nommé Samuël, de le tenir les bras étendus en forme de crucifix, il exhorta tous les autres à le percer à coups d'aiguilles en tous ses membres innocents, sans lui laisser une seule place, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, qui n'eût sa propre plaie. Ce martyre ne dura pas moins d'une heure, pendant laquelle ces tigres furieux, afin de n'être point touchés par les plaintes mourantes de ce pauvre enfant, hurlaient eux-mêmes comme des forcenés, disant ces paroles en leur langage : « Tuons celui-ci comme Jésus, le Dieu des chrétiens, qui n'est rien, et qu'ainsi nos ennemis soient à jamais confondus ». Enfin, cet innocent Martyr leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin des supplices qu'on lui faisait injustement endurer, puis, les rabaissant vers la terre, il rendit son esprit à Celui pour la gloire de qui il mourait. Ce fut le vendredi saint, le 24 mars, l'an de Notre-Seigneur 1475.

Les Juifs, croyant couvrir leur crime, cachèrent ce petit corps sous des tonneaux de vin, dans un cellier ; mais le bruit s'en répandait déjà dans la ville, par la voix des autres enfants qui, voyant les parents de Siméon en peine, criaient publiquement qu'il le fallait chercher dans les maisons des Juifs. Ces malheureux, de peur d'être découverts, le jetèrent dans un ruisseau qui coulait au-dessous de la synagogue ; et pour paraître encore plus innocents, donnèrent avis aux juges qu'en tel endroit il paraissait un corps sur l'eau. La justice y alla et trouva cette victime traitée de la manière qu'il vient d'être dit. L'évêque, assisté de son clergé, le fit transporter comme une précieuse relique en l'église de Saint-Pierre. Dieu, que ce bienheureux Siméon, vierge, martyr et innocent, avait glorifié, non pas en parlant, mais en souffrant, comme autrefois les petits innocents qu'Hérode fit massacrer en Judée ; Dieu, dis-je, l'a aussi glorifié de son côté, par la multitude des miracles qui ont été faits par l'attouchement et à la présence de ses dépouilles sacrées. Pour les Juifs qui avaient commis ce meurtre, ils n'échappèrent pas, même dès ce monde, à la main vengeresse de Dieu ; parce que la justice, les ayant saisis, leur fit payer les peines qui étaient dues à une cruauté si inouïe.

Le martyre de ce très-saint Innocent se trouve excellemment écrit au deuxième tome de Surius, par Jean Mathias Tibérin, docteur en médecine, qui avait visité son saint corps par ordre de l'évêque, et qui dédia son histoire au Sénat et au peuple de Brescia. L'Eglise romaine en a fait tant d'état, qu'elle l'a inséré en son martyrologe, le 24 mars, jour auquel il arriva. Voir Surius et les Bollandistes, qui ont inséré l'instruction du procès et le rapport du médecin Tibérin, qui visita le corps du jeune Martyr. Voir encore Martène, *amp. coll.*, t. II; Benoît XIV, *de canonis.*, liv. Ier, ch. 14, et la vie de saint Guillaume de Nowich, que nous donnons à ce jour.

SAINT GUILLAUME DE NORWICH, MARTYR EN ANGLETERRE (1137).

Ce Saint fut aussi la victime de la haine implacable des Juifs contre notre sainte religion. Il souffrit dans la douzième année de son âge : il était depuis peu apprenti chez un tanneur de Norwich. Les Juifs l'attirèrent chez eux quelque temps avant la fête de Pâques de l'an 1137 ; lorsqu'ils en furent les maîtres, ils lui mirent un baillon dans la bouche, puis, après lui avoir fait mille outrages, ils le crucifièrent, et lui percèrent le côté, en dérision de la mort de Jésus-Christ. Le jour de Pâques ils lièrent son corps dans un sac, et le portèrent près des portes de la ville, dans le dessein de l'y brûler ; mais ayant été surpris, ils le laissèrent suspendu à un arbre. On bâtit à l'endroit où il avait été trouvé une chapelle connue sous le nom de *Saint-Guillaume-aux-Bois*. Le corps du Saint, qui avait été glorifié par des miracles, fut porté, en 1144, dans le cimetière de l'église cathédrale, dédiée à la Sainte-Trinité ; on le mit six ans après dans le chœur de la même église.

Nous apprenons de M. Weever qu'autrefois les Juifs des principales villes d'Angleterre enlevaient des enfants mâles pour les circoncire, les couronner d'épines, les fouetter et les crucifier en dérision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut de cette manière que mourut saint Richard de Pontoise. Matthieu Pâris et Capgrave rapportent aussi que saint Hugues, enfant, fut crucifié par les Juifs à Lincoln, en 1254. Quelques auteurs ont prétendu que ces horribles cruautés avaient été de tous temps pratiquées par ce peuple : mais c'est une calomnie, et l'équité naturelle défend de rendre le corps de la nation responsable des crimes de quelques particuliers. Le nom de saint Guillaume de Norwich est marqué au 24 mars dans les calendriers anglais.

Le pape Benoît XIV montre, l. 1 *de Canoniz.* c. 14, p. 103, que l'on ne doit point canoniser les enfants qui meurent après le baptême et avant l'usage de raison, quoiqu'ils soient Saints. Il se fonde : 1° sur ce qu'ils n'ont point pratiqué des vertus dans le degré d'héroïsme requis pour la canonisation ; 2° sur ce que de telles canonisations n'ont jamais été en usage dans l'Eglise. On en excepte les enfants, même non baptisés, qui ont été massacrés en haine du nom de Jésus-Christ. Nous en avons un exemple dans les saints Innocents, auxquels saint Irénée, Origène, etc., et les plus anciens Missels, donnent le titre de martyrs, et dont le culte date des premiers siècles de l'Eglise, comme nous le voyons par les homélies des Pères sur leur fête. C'est pour la même raison qu'on a mis au nombre des martyrs les enfants massacrés par les Juifs, en haine de Jésus-Christ, tels que saint Simon de Trente, saint Guillaume de Norwich, saint Richard de Paris, etc. L'évêque diocésain décerna au premier un culte public avec la qualité de martyr, et ce culte fut confirmé par les décrets des papes Sixte V et Grégoire XIII. Le second, qui avait douze ans, et par conséquent l'âge de raison, devrait plutôt être appelé adulte qu'enfant.

Voyez l'histoire de son martyre et de ses miracles, par Thomas de Nonmouth, auteur contemporain; la chronique saxonne, qui est du même siècle, et l'histoire de Norfolk, par Bromfield.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE, AU DIOCÈSE DE CHALONS.

La belle et magnifique église de l'Epine a toujours excité la surprise et l'admiration de ceux qui la visitent ; et les nombreux étrangers, en la voyant pour la première fois, s'étonnent qu'un village aussi peu considérable possède un monument digne assurément, par son architecture et par ses proportions, d'être mis en parallèle avec les nobles et antiques cathédrales du monde chrétien. Beaucoup même demandent tous les jours si ce n'aurait point été autrefois un bourg plus important, réduit à l'état actuel par le temps, par les guerres intestines ou étrangères et par la proximité de la ville de Châlons. Ils ne savent pas que c'est à son église seule que l'Epine est redevable de son existence.

Ce village, situé à environ neuf kilomètres de Châlons-sur-Marne, sur la grande route de cette ville à Metz, et composé aujourd'hui de quatre cent soixante et un habitants, n'était, à la fin du XIIe siècle, qu'un hameau, ou plutôt qu'une maison seigneuriale avec une ferme, portant le nom de *Sainte-Marie*. Ce domaine, ainsi que la terre de Melette, appartenait au monastère de Tous-

saints, près de Châlons, et aux religieux bénédictins de Saint-Jean de Laon ; il ne fut vendu que plus tard, en 1550, à la noble famille *de Clément*, dès lors surnommé *de l'Epine*.

Indépendamment de cette maison seigneuriale, il y avait, à l'endroit où est maintenant la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dans l'église de l'Epine, un petit oratoire dédié à la Sainte Vierge et au saint Précurseur de Jésus-Christ. C'était une chapelle de secours et une dépendance de l'église de la paroisse de Melette, qui, aujourd'hui simple hameau de l'Epine, était, à cette époque, un village assez important sur le chemin de Châlons à Sainte-Ménehould, s'étendant le long de la rivière de Vesle, jusque près du territoire de Saint-Etienne-au-Temple, et formant le septième canton de Courtisol.

Deux cents ans après, pendant une des époques les plus déplorables de notre histoire, lorsque les Anglais et les Bourguignons déchiraient la France, sur l'emplacement de ce modeste oratoire, une vaste église sortait de ses fondements et s'élevait comme par enchantement. Quand on contemple l'architecture de ce monument, quand on admire les richesses qui se déploient sur les flancs de ses nefs, qui se groupent sur ses portails, qui s'abritent sous ses voussures, ou jaillissent sur ses piliers, la pensée se reporte naturellement vers les causes qui ont pu amener cette fondation dans des temps où la Champagne, comme le reste de la France, était en proie aux horreurs de la guerre. Si nous interrogeons les chroniques et les traditions, voici ce qu'elles nous apprennent.

L'an 1400, le 24 mars, veille de la fête de l'Annonciation, un berger de la ferme *de Sainte-Marie*, et un autre de Courtisol, du canton *des Ayeuls*, près de Châlons-sur-Marne, se trouvant sur le soir aux environs de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste à garder leurs troupeaux, aperçurent tout à coup à quelque distance et au milieu d'un gros buisson d'épines une lumière éclatante. A cette vue, les moutons et les brebis s'enfuirent tout effrayés vers la plaine ; les agneaux seuls osèrent s'approcher du buisson. Curieux de savoir qu'elle pouvait être la cause de cette lumière extraordinaire, les deux bergers y vinrent de leur côté, mais ils furent tellement éblouis de son éclat qu'ils tombèrent évanouis et demeurèrent quelque temps sans connaissance. Etant enfin revenus de cette faiblesse qu'avait causée la frayeur, ils découvrirent au milieu du buisson une petite statue de la Sainte Vierge tenant son Fils entre ses bras.

La lumière augmentant aux approches de la nuit, on y accourut de tous les endroits d'où elle pouvait être aperçue, particulièrement des villages de Courtisol, de Melette et de la Croisette, et, par un prodige étonnant, elle dura toute la nuit ainsi que le jour suivant. Comme le lieu est fort élevé et qu'il domine de tous côtés une vaste plaine, *elle fut vue de plus de dix lieues à la ronde*, disent les chroniques.

La clarté s'étant dissipée et le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, l'évêque de Châlons, à la tête de son chapitre, les curés des villages circonvoisins avec celui de Melette, et une foule considérable se rendirent processionnellement sur les lieux pour y vénérer l'image de la Vierge ; et quoiqu'on ne fût encore qu'au mois de mars, tous remarquèrent avec étonnement que le buisson, qui d'abord avait paru tout en flammes, était couvert de feuillage et d'une aussi belle verdure qu'il eût pu l'être en plein été. Ayant enlevé la statue, l'évêque la transporta avec respect dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Placée plus tard dans l'église de l'Epine, cette statue de la Sainte Vierge, haute d'environ cinquante centimètres, d'une pierre un peu jaune, d'un grain très-fin, médiocrement sculptée et peinte dans toutes ses parties, y a toujours été et y est encore en grande vénération, non-seulement auprès des habitants du pays, mais aussi des étrangers qu'elle y attire en grand nombre ; c'est ce qui a rendu cette église un lieu de pèlerinage très-fréquenté, surtout au mois de mai, et à l'époque des quatre grandes fêtes de l'Annonciation, de l'Assomption, de la Nativité et de l'Immaculée Conception.

Au moment de la Révolution française, confiée par M. Bertin, curé de l'Epine, à un habitant du pays dont il connaissait la fidélité et la discrétion, cette statue demeura cachée pendant la terreur, jusqu'à ce que des jours moins sombres ayant commencé à luire sur la France, le même M. Bertin crut pouvoir se charger de la garder lui-même.

Le buisson où la statue fut découverte, n'existe plus. Il a disparu quand on a préparé le terrain et jeté les fondements de l'Eglise.

On ignore la place qu'il occupait au moment de l'événement ; il est probable qu'il a dû se trouver à l'endroit où est érigé le maître-autel, objet le plus important d'une Eglise chrétienne.

Il existe à l'Epine une confrérie de la Sainte Vierge qui, en 1859, comptait douze cents membres.

L'église de Notre-Dame de l'Epine a cela de particulier parmi tous les lieux de pèlerinage dédiés à Marie, c'est que ses deux fêtes principales, l'Assomption et la Nativité, y sont presque exclusivement réservées aux petits enfants. Depuis sa fondation, chaque année, à l'époque de ces deux

grandes solennités, on en amène de toutes parts un très-grand nombre à l'autel de Marie ; les uns conduits uniquement par la piété de leurs parents, les autres parce qu'ils ont été mis pour un certain temps sous la protection de la Sainte Vierge.

Extrait d'une notice sur Notre-Dame de l'Epine, par M. le curé de l'endroit.

XXVe JOUR DE MARS[1]

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'ANNONCIATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU. — A Rome, saint QUIRIN, martyr, qui, sous l'empereur Claude, après la perte de tous ses biens, après les horreurs du cachot, après les déchirements du fouet, fut tué avec le glaive et jeté dans le Tibre ; les chrétiens trouvèrent son corps dans l'île Saint-Barthélemy, et l'enterrèrent dans le cimetière de Pontius. 269. — Au même lieu, deux cent soixante bienheureux Martyrs. — A Sirmick[2], la passion de saint IRÉNÉE, évêque et martyr, qui fut premièrement affligé des plus affreux tourments, sous le président Probus, au temps de l'empereur Maximien, puis torturé durant plusieurs jours dans la prison, et termina son martyre par la décollation. 304. — A Nicomédie, sainte Dula, servante d'un soldat, tuée pour la conservation de sa chasteté : ce qui lui valut la couronne du martyre. — A Jérusalem, la mémoire du saint Larron, qui, ayant confessé Jésus-Christ sur la croix, mérita d'entendre ces paroles de sa bouche : « Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis[3] ». 33. — A Laodicée, saint Pélage, évêque, qui, au temps de l'empereur Valens, ayant souffert l'exil et d'autres mauvais traitements pour la foi catholique, se reposa dans le Seigneur. Vers 389. — A Pistoie, les saints confesseurs BARONCE et DIZIER. Vers 700. — Dans l'île d'Aindre, *maintenant recouverte par les eaux de la Loire*, saint ERMELAND, abbé, dont la glorieuse vie est attestée par des miracles. Vers 718.

1. Les Bollandistes ont placé à la fin de leur dernier tome de mars, l'éloge suivant de ce mois, emprunté au synaxaire des Grecs :

« Le vénérable Moïse a déclaré ce mois le principe et le premier de tous les mois. Nous savons qu'en ce mois Dieu a fait passer toutes les choses du non être à l'être, qu'il a donné à la terre le commandement de produire des herbes et des semences, à la mer d'aplanir ses ondes pour recevoir le navigateur, au ciel de se vêtir de lumière, aux tempêtes de s'enfuir dans leurs antres, aux ténèbres de se dissiper. C'est le 25 de ce mois que la main du Tout-Puissant a pétri le corps de l'homme. C'est dans ce mois que le peuple d'Israël a été délivré de la servitude de Pharaon, qu'il a passé la mer Rouge, a célébré la Pâque, et qu'enfin il est entré dans la terre de promission. En ce mois, le Fils de Dieu est descendu du ciel dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie et lui a empruntè l'enveloppe mortelle de notre chair. En ce mois, il a souffert la mort sur la croix et nous a donné, par sa résurrection, un gage de la nôtre. Nous croyons que c'est en mars qu'auront lieu la résurrection générale, le jugement universel et l'éternelle réparation de toutes choses : aussi a-t-il été appelé avec raison le mois *artion*, c'est-à-dire le mois parfait, toutes choses y ayant été ou devant y être amenées à leur fin. Les Hébreux ont appelé ce mois Nisan (il était le premier de l'année sacrée), et les Italiens *Primus* ou premier, jusqu'à Romulus qui l'appela Mars pour rappeler la dédicace d'un temple qu'il avait élevé au dieu de la guerre. Mais ne pourrait-il pas se faire aussi que ce mois ait été nommé *Martius* par altération d'Artius, qui veut dire complet et parfait, en opposition avec le mois de février qui est écourté et tronqué ? C'est du mois de février, me semble-t-il, que Notre-Seigneur a dit, dans l'Evangile : « Si ces jours n'étaient point abrégés, toute chair ne serait point sauvée, — *Nisi abbreviati fuissent dies isti, non fieret salva omnis caro*, — l'œuvre de la rédemption devant être accomplie tout entière dans le mois mars ».

C'est encore le 25 mars, d'après une pieuse croyance, que saint Michel aurait triomphé de Satan et de ses anges, qu'Adam aurait été ensevelli sur la montagne du Calvaire, qu'Abel le Juste, — vierge, prêtre et martyr, — aurait été sacrifié à la haine de son frère, que Melchisédech aurait offert au Très-Haut le pain et le vin, qu'Abraham aurait conduit Isaac sur le mont Moria pour l'immoler, que sainte Véronique serait morte, que saint Jean-Baptiste aurait été mis à mort, que saint Jacques, apôtre, aurait été martyrisé, que saint Pierre aurait été délivré de sa prison, etc. *Cf. Acta Sanctorum*, au 25 mars.

2. En Pannonie, aujourd'hui la Hongrie.

3. Dans certains pays, on honore la mémoire du bon larron le 24 avril ; chez les Grecs, c'était le 23 du même mois.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Paris, saint RICHARD, enfant de douze ans, que les Juifs firent mourir, après avoir exercé sur lui des cruautés inouïes ; les prodiges que Dieu a faits depuis, par son intercession, montrent évidemment le prix et la gloire de son martyre. 1180. — A Marsolles, près de Landrecies, en Hainaut, saint HUMBERT, confesseur, fondateur de ce monastère. Vers 682. — A Argensolles, au diocèse de Soissons, la bienheureuse Ide, première abbesse de ce monastère, de l'Ordre de Cîteaux. Vers 1250. — A Limoges, saint CESSATEUR, évêque. Vers 732. — Au diocèse de Nevers, pèlerinage de Notre-Dame de l'Epeau, surtout fréquenté par les jeunes filles qui veulent obtenir un bon mari. Cette église a été fondée par Hervé de Donzi et Mahaut de Courtenay. Malgré leurs richesses, ces époux n'étaient pas heureux : ils étaient tourmentés par le remords de s'être épousés, quoique parents : ils firent cesser la cause de leur malheur. Notre-Dame de l'Epeau fut élevée comme le monument de l'expiation et celui de la reconnaissance. Tel est le fondement de la croyance populaire des jeunes filles du Nivernais. 1214. — Au diocèse de Saint-Jean-de-Maurienne, fête patronale de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, lieu de pèlerinage près de cette ville. Ce sanctuaire fut, dit-on, élevé par la femme d'un croisé pour remercier Dieu et la Vierge de la *bonne nouvelle* qu'on lui annonçait du retour de son mari qu'elle n'espérait plus revoir. — Non loin de la Châtre, au diocèse de Bourges, découverte, en l'an 1013, par une jeune bergère, d'une statue miraculeuse de la Vierge flottant sur l'eau d'une fontaine, et fondation du célèbre pèlerinage de Vaudouant, lequel existe encore de nos jours. Le profanateur qui, en 1793, osa arracher la statue du sanctuaire et la jeta au feu après l'avoir sciée, porta jusqu'à la tombe la peine de son crime : atteint, peu après, d'une maladie grave, il demeura courbé vers la terre, sans pouvoir jamais se redresser, frappé à l'endroit de la colonne vertébrale qu'avait touché la statue dans son enlèvement sacrilége. — Au Puy en Velay, commencement du JUBILÉ DE NOTRE-DAME, les années où la fête de l'Annonciation tombe le vendredi saint. — A Fécamp, Notre-Dame du Salut. C'est le sanctuaire le plus célèbre du pays de Caux, et le plus fréquenté des pèlerinages du diocèse, après Notre-Dame de Bon-Secours de Rouen. Dès le moyen âge, on y venait de l'Allemagne, de la Flandre et autres pays demander la cessation des fléaux qui désolaient l'Europe. Aux mauvais jours de la Révolution, on ne put empêcher les fidèles d'y aller prier. De nos jours, on s'y rassemble surtout les samedis de mars et le jour de l'Annonciation, qui est la fête patronale. Cette chapelle, si chère à tous, l'est plus encore aux marins. Le matelot surtout sent combien il l'aime, quand il lui faut partir pour le banc de Terre-Neuve, ou pour des mers plus lointaines encore. Jamais il ne quitte le rivage sans être allé auparavant lui dire un dernier adieu, ni le port sans baisser trois fois en son honneur le pavillon du navire. Au jour heureux du retour, du plus loin qu'ils aperçoivent la bénie chapelle, ils la saluent d'un *Ave, Maria ;* et s'ils lui ont fait quelque vœu au fort de la tempête, à peine sont-ils rentrés au port et descendus à terre, que, silencieux, les yeux baissés, sans même regarder leurs parents accourus pour les embrasser, tenant d'une main un cierge, de l'autre leurs chapeaux goudronnés, la tête nue, les souliers au bras, la prière sur les lèvres et la reconnaissance dans le cœur, ils se dirigent vers le sanctuaire de Marie. Derrière eux s'avancent, aussi en silence, leurs pères et leurs mères, leurs femmes et leurs enfants, leurs frères et amis ; ils y prient de tout cœur, ils y accomplissent leurs promesses, et un *ex-voto* de plus va chercher place parmi ceux qui déjà tapissent les murs de la chapelle. — Au diocèse de Rouen, fête patronale de Notre-Dame de Joinville, dans le canton de Cany. La statue fut, dit-on, trouvée par un berger. Portée ailleurs, elle revint toujours sur la côte. Elle est surtout visitée par les marins qui sortent du port de Saint-Valéry et y rentrent. — A Lourdes, au diocèse de Tarbes, la sainte Vierge apparaît à Bernadette Soubirous et lui dit : « JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION [1] ». 1858.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Altona, en Allemagne, saint Eynard, ermite. — En Angleterre, saint Alfwold, évêque de Schireborn ou Sherborn. An 1050. — A Norwich, en Angleterre, saint Guillaume, martyr. C'est encore un enfant tué par les Juifs, comme saint Richard, mentionné plus haut, et plusieurs autres, immolés notamment dans les années 1160, 1181, 1205. Celui-ci fut crucifié la veille de Pâques, l'an 1144. — Dans l'Ombrie, le bienheureux Thomas, ermite, de l'Ordre des Camaldules. An 1337. — Saint DISME, le bon Larron. — En Irlande, saint Cammin, abbé. L'église de l'endroit où il bâtit un monastère s'appelle encore aujourd'hui *Temple-Cammin*. Vers 503. — Saint MELCHISEDECH, roi de Salem et prêtre du Très-Haut. XIXe s. avant Jésus-Christ. — Le patriarche ISAAC, 1716 avant Jésus-Christ, et Rébecca sa femme. — Le Passage du Seigneur ou la Pâque, et passage de la mer Rouge par les Israélites, ou délivrance de la captivité d'Egypte. 1646. — Saint Abel, premier des Justes et des martyrs ; première figure de Jésus-Christ [2]. — On a jugé qu'il con-

1. Voir ci-après, page 649, le récit des dix-huit apparitions de Lourdes. — 2. Voir au 30 juillet.

venait de rassembler au 25 mars ceux des Saints de l'Ancien Testament qui ont représenté Jésus-Christ d'une manière plus particulière et plus sensible dans sa passion, conformément à l'opinion qui veut que ce jour ait été celui de la mort du Sauveur [1].

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE [2]

ET L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Ipsa tenente, non corruis; protegente non metuis; propitia pervenis.

Soutenu par Marie, on ne tombe pas; protégé par elle, on ne craint pas; aidé par elle, on arrive au port.

Paroles de saint Bernard placées au-dessous de la statue qui se voyait, avant la Révolution, à la porte d'entrée de la Trappe.

Ces deux mystères, qui sont comme le principe et le fondement de notre religion, ont entre eux un si grand rapport et une liaison si étroite, qu'ils n'en font proprement qu'un seul, et qu'il est impossible de les séparer. Nous rapporterons en peu de mots ce que les Evangélistes, les Conciles et les Pères de l'Eglise nous en apprennent, et ce que les fidèles sont obligés d'en savoir et d'en croire, avec quelques circonstances qui regardent la fête que l'on célèbre en ce jour. L'Evangéliste saint Luc est celui qui en a traité le plus amplement. Voici une courte paraphrase de ce qu'il en dit :

Le bienheureux moment destiné de toute éternité pour la réparation du genre humain étant arrivé, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, appelée Nazareth, vers une vierge nommée Marie, qui avait épousé un homme de la maison et de la race de David, appelé Joseph. Cet ange, étant entré dans la chambre où elle était en prières, lui dit : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes ». A ces paroles, la Vierge, qui était extrêmement humble, fut surprise; et elle songeait en elle-même quelle était cette forme de salut si nouvelle et si inouïe : mais l'ange, reconnaissant son trouble, ajouta aussitôt : « Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement en la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin ».

La Vierge, qui avait fait le vœu d'une chasteté perpétuelle et qui était résolue à la garder jusqu'à la mort, entendant parler de conception, d'enfantement et de fils, demanda à l'ange comment ces choses se feraient, vu qu'elle ne connaissait point son mari, et que, après le vœu qu'elle avait fait.

1. Voir, dans notre *Palmier séraphique*, à ce jour, les vies du bienheureux Jérémie Lambertenghi, prêtre du premier Ordre de Saint-François; du Père Nicolas Viger, l'apôtre de la Hollande au XVIe siècle; de François de Cammarata; du bienheureux Mathieu Rotolo, ermite du Tiers Ordre; de Jeanne-Marie de la Croix, clarisse; de la bienheureuse Bernardine de Foligno, et de la bienheureuse Claire de Sambuca.

2. En un grand nombre de pays, l'Annonciation est appelée fête de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

elle ne le pouvait pas connaître. L'ange lui répliqua : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera nommé Fils de Dieu ». Ensuite il lui rappela le miracle que Dieu venait de faire en faveur de sa cousine Elisabeth, qui, bien que naturellement stérile et déjà fort vieille, avait conçu un fils et était grosse de six mois : ce qui montrait, évidemment, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. La Vierge n'en demanda pas davantage pour donner le consentement que le ciel et la terre, les anges et les hommes, les justes et les pécheurs attendaient avec impatience, et qui devait être une source de bonheur et de joie pour tous les siècles. Mais elle l'exprima d'une manière si humble et si modeste, qu'on n'en peut considérer les termes sans admiration : « Voici », dit-elle, « la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole[1] ». Ce fut à ce moment que les anciennes promesses de Dieu furent accomplies; qu'une *femme renferma un homme*, qu'une Vierge conçut un fils, que Dieu fut fait homme, qu'un Sauveur fut donné au monde, et que celui qui était Dieu infiniment au-dessus de nous, commença d'être *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous*, et de même nature que nous. C'est ce que nous appelons le mystère de l'Incarnation, et ce que saint Jean a exprimé par ces mots : « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité au milieu de nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ».

Voici ce qu'il faut savoir pour un plus grand éclaircissement de cette merveille, qui est le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant. Au même temps où l'auguste Marie offrit son sein virginal, pour être le lit nuptial où ce devait faire l'alliance de la nature divine avec la nature humaine, et du Verbe éternel avec notre chair, la vertu du Très-haut la fortifia, la soutint et la couvrit de son ombre, afin qu'elle pût porter la grandeur de son opération ; et le Saint-Esprit, suivant la parole de l'ange, descendit en son âme et dans son corps : dans son âme, pour lui faire produire des actes conformes à la dignité de ce mystère ; dans son corps, pour y opérer trois prodiges, dans lesquels consiste toute l'économie de l'Incarnation. D'abord, prenant quelques gouttes du plus pur sang de cette Vierge, qui était elle-même plus pure que les anges et que les rayons du soleil, il forma un petit corps humain, composé de tous ses organes et de tous ses membres, et entièrement disposé à recevoir une âme raisonnable : ce qu'il fit, non pas par succession de temps, comme les autres mères en qui la nature agit toute seule ; mais en un instant, parce que, comme dit saint Thomas, plus un ouvrier est parfait, plus il peut accomplir et perfectionner promptement les ouvrages qu'il entreprend : ainsi le Saint-Esprit, ouvrier infiniment parfait et dont la puissance n'a point de limites, n'a pas eu besoin de temps ni de succession pour former et organiser ce corps, qu'il produisait pour le Verbe éternel. Puis, au même moment, il créa et tira du néant une âme raisonnable, la plus excellente et la plus parfaite qui ait jamais été créée, et l'unit d'un lien naturel à ce corps qu'il venait de former, ou plutôt qu'il formait actuellement. Par cette union, il composa une humanité parfaite et accomplie de tout point, sans qu'il lui manquât rien de ses facultés et de ses propriétés naturelles.

Enfin, en ce même instant, comme ce corps et cette âme unis ensemble, et cette nature humaine composée de l'un et de l'autre, devaient, selon le

1. Une église qu'on appelle de l'Annonciation, occupe l'emplacement de la maison de la sainte Vierge à Nazareth : elle est enfermée dans le couvent des Franciscains. Un autel marque le lieu où était la sainte Vierge, et deux colonnes de granit, celui où se tenait l'ange. — Mgr Mislin.

cours naturel, avoir une substance créée, qui les eût fait être une personne humaine et un pur homme, il arrêta et empêcha ce résultat naturel, en les unissant d'une union physique et substantielle au Verbe divin, pour subsister en lui et par lui, élevant ainsi cette nature au bonheur infini d'appartenir au Verbe comme sa propre nature, et de n'avoir point d'autre suppôt, d'autre hypostase, ni d'autre personne que lui. Je dis que ces trois choses se firent au même moment, parce que, comme dit saint Jean Damascène, jamais la chair de cet enfant ne fut chair sans être animée d'une âme raisonnable, et jamais elle ne fut animée d'une âme raisonnable sans être unie au Verbe divin [1] ; mais sa conception, son animation et son union se firent ensemble, afin que la nature humaine qu'elle composait, n'appartînt jamais à d'autre qu'au Verbe, et qu'elle n'eût point sa propre personne avant d'être et de subsister dans la personne du Verbe. Au reste, quoique nous disions que ce fut le Saint-Esprit qui opéra ces merveilles, nous n'excluons pas, néanmoins, les personnes du Père et du Fils, puisqu'il est certain que les œuvres extérieures de Dieu se font indivisiblement par les trois Personnes de l'adorable Trinité. Ainsi, le Père et le Saint-Esprit incarnèrent le Fils et lui donnèrent cette nouvelle nature, et le Fils s'incarna lui-même et prit cette nature pour lui ; mais nous attribuons ce grand ouvrage à l'opération du Saint-Esprit, comme l'ouvrage où paraît le souverain excès de la bonté, de l'amour et de l'indulgence de Dieu pour les hommes, et où s'est faite la plus excellente de toutes les onctions et de toutes les sanctifications, celle qui vient de l'union immédiate et substantielle de la Divinité avec une nature créée.

De ce que nous venons de dire, suivent de grandes, d'admirables vérités qu'il est nécessaire d'énoncer en peu de mots. D'abord, l'Enfant qui fut conçu dans le sein de la sainte Vierge, et que depuis l'on appela Jésus et le Christ, est réellement et véritablement le Fils de Dieu, le Verbe éternel, la seconde Personne de la très-sainte Trinité, et il n'a jamais été autre que cette Personne. En effet, chaque chose est légitimement nommée et désignée par son propre suppôt ; or, cet enfant n'a jamais eu d'autre suppôt que la Personne même du Fils unique de Dieu, puisque, comme il a été dit, son humanité fut unie à cette Personne dès l'instant de sa formation et de sa conception ; c'est donc avec vérité, et dans toute la propriété du discours, que nous disons que cet Enfant est le Fils de Dieu, le Verbe divin et la seconde personne de la très-sainte Trinité.

En second lieu, ce même enfant qui est Jésus-Christ, est par conséquent notre vrai Dieu, et un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Car, puisqu'il est le Fils unique de Dieu, il faut nécessairement qu'il soit ce qu'est le Fils unique de Dieu. Or, le Fils unique de Dieu est notre vrai Dieu, et le même Dieu que le Père et le Saint-Esprit, leur étant consubstantiel, et n'ayant indivisiblement avec eux qu'une même nature et une même substance qui est la divinité.

Troisième vérité : Jésus-Christ a deux natures parfaites en une seule Personne : la nature divine qu'il reçoit de son Père, et par laquelle il est Dieu ; la nature humaine qu'il reçoit de sa mère, et par laquelle il est homme ; avec cette différence que la nature divine convient essentiellement et éternellement à sa personne, et n'en est pas distinguée ; au lieu que la nature humaine ne lui a été unie que dans le temps, et pouvait ne lui être pas unie. Ainsi, dans Jésus-Christ et dans le mystère de l'Incarnation, il y a, pour ainsi dire, quelque chose d'opposé à ce que nous révérons dans le mys-

1. *S. J. Damas.*, l. III *de la Foi*, c. 2.

tère de la Trinité. Car, dans ce mystère, il y a pluralité de personnes et unité de nature, et, au contraire, en Jésus-Christ, il y a unité de personne et pluralité de natures. C'est ce que l'Eglise a défini dans les Conciles généraux d'Ephèse et de Chalcédoine, deux des quatre que saint Grégoire le Grand ne respectait pas moins que les quatre Evangiles. Car, dans le concile d'Ephèse, elle a défini, contre l'hérétique Nestorius, que Jésus-Christ est un en une seule personne, qui est la Personne unique du Verbe divin ; et dans le concile de Chalcédoine elle a défini, contre l'hérétique Eutychès, que Jésus-Christ a deux natures parfaites, sans confusion, sans mélange, sans changement de l'une en l'autre, et sans que la Divinité ait absorbé en elle l'humanité.

Quatrième vérité : Tout ce qui appartient de soi à la personne, comme la substance, est unique en Jésus-Christ ; mais tout ce qui appartient à la nature y est double. Aussi, dans un autre Concile, savoir, dans le troisième de Constantinople, l'Eglise a encore déclaré contre les Monothélites, qu'il y a en Jésus-Christ deux entendements, deux volontés et deux opérations ; parce que la nature divine a en lui tout ce qui lui est propre : connaître, vouloir et opérer divinement. La nature humaine a aussi ce qui lui est propre : connaître, vouloir et opérer humainement ; mais ces opérations humaines reçoivent une excellence infinie de l'union et de la direction de la nature divine. Malgré cette distinction des opérations, par un grand mystère que les théologiens appellent *communication d'idiomes*, ce qui est de Dieu est attribué à l'homme, et ce qui est de l'homme est attribué à Dieu, à cause de l'unité de la personne ; car la même personne opère par la nature divine, ce qui convient à la divinité ; et opère par la nature humaine, ce qui convient à l'humanité. Ainsi nous disons véritablement que Jésus-Christ est tout-puissant, qu'il est le créateur du ciel et de la terre, qu'il conserve le monde par sa vertu, et qu'il le gouverne par sa providence, et nous ne disons pas avec moins de vérité que Dieu a jeûné, qu'il a prié, qu'il est mort pour nous, et qu'il est ressuscité pour nous.

Enfin, pour ne pas nous étendre davantage sur un mystère qui, pour être expliqué dignement, demanderait plusieurs volumes, la cinquième vérité est que la sainte Vierge est véritablement et proprement Mère de Dieu. En effet, Jésus-Christ étant Dieu, non par une union accidentelle d'une personne humaine avec une personne divine, comme disait l'impie Nestorius, mais par l'excellence et le droit de son unique personne, qui est Dieu ; cette adorable Vierge ne peut pas être mère de Jésus-Christ, sans être aussi Mère de Dieu. Or, elle est mère de Jésus-Christ, elle l'a conçu dans son sein, elle l'a produit de sa substance, elle a coopéré à sa formation beaucoup plus que les autres mères ne coopèrent à celle de leurs enfants, puisqu'elle lui a donné toute la matière dont son corps est composé, au lieu que les autres mères n'en donnent au plus qu'une petite partie : elle est donc proprement et véritablement Mère de Dieu. Aussi, ceux qui lui ont disputé cette admirable qualité, l'ont fait, parce qu'ils divisaient Jésus-Christ, et qu'au lieu de le confesser Homme-Dieu, et Dieu-Homme, sans division de l'homme et de Dieu, ils ne le reconnaissaient que comme un homme divin. Mais l'Eglise, qui ne divise point Jésus-Christ, et qui l'adore comme son Dieu, parce qu'il n'a point d'autre personne qu'une des personnes de la Divinité, a toujours révéré la sainte Vierge comme Mère de Dieu. C'est un nom qu'elle lui donne, non-seulement dans ses oraisons et dans ses litanies, mais aussi dans le canon de la messe et dans la célébration des plus saints mystères ; et c'est encore une qualité qu'elle lui a confirmée dans le concile d'Ephèse dont

nous venons de parler : cette Reine des anges et des hommes y fut solennellement proclamée *Mère de Dieu*, et Nestorius, demeurant obstiné dans son hérésie, fut frappé d'anathème et envoyé en exil : la Justice divine le poursuivant encore, sa langue se pourrit, fut rongée des vers, et il mourut misérablement. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les excellences de cette dignité de mère de Dieu : nous aurons lieu d'en parler dans la vie particulière de la sainte Vierge. Il suffit de dire ici, en passant, que c'est la plus excellente qui puisse être communiquée à une pure créature : elle a été dans Marie une source de tant de grâces et de prérogatives, qu'il n'y a point de langue ni au ciel ni sur la terre, qui soit capable de les expliquer.

Après ces belles vérités, ne faut-il pas reconnaître que c'est avec beaucoup de justice que Marie s'écrie dans son cantique : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ? » En effet, il n'a jamais fait ni ne fera jamais rien sur la terre, ni dans le ciel, qui approche de ce qu'il a fait dans le sein de Marie. Sur la terre, il se communique selon l'ordre de la nature et de la grâce, et élève les hommes à son image et à la qualité de ses enfants adoptifs. Dans le ciel, il se communique dans l'ordre de la gloire. Mais dans le sein de Marie il se communique d'une manière bien plus sublime, savoir dans l'ordre de l'union hypostatique. Il fait, non pas que l'homme soit ami de Dieu, ou enfant de Dieu, mais qu'il soit véritablement Dieu ; de sorte que l'on peut dire que Dieu est homme et que l'homme est Dieu.

Au reste, quoique la nature humaine n'ait terminé cette union que considérée toute nue et selon ce qu'elle a de substantiel, parce que la substance divine a été le premier présent et la première grâce qu'elle ait reçue de la main libérale de Dieu ; néanmoins, il faut reconnaître qu'au moment même qu'elle lui fut unie, elle reçut aussi, comme un apanage d'un si grand don, tous les ornements de la grâce et de la gloire dont une nature créée soit capable. Dieu donna à son âme la grâce sanctifiante dans un degré si éminent, ou plutôt dans une telle plénitude, qu'il n'y a point d'esprit humain ni angélique qui en puisse concevoir l'immensité. Aussi apprenons-nous de saint Jean qu'il ne lui donna pas cette grâce par mesure, comme aux autres Saints, mais qu'il la lui donna tout entière et dans toute son étendue. Ainsi, cette âme est sainte d'une double sainteté : d'une sainteté incréée, par son union à la nature divine, la plus excellente de toutes les onctions ; et d'une sainteté créée par la possession de cette grâce, expression de la Divinité. Et cependant, il ne faut pas croire, avec Félix et Elipandus, qui furent condamnés au Concile de Francfort, sous le roi Charlemagne, que Jésus-Christ soit fils de Dieu par adoption. La grâce sanctifiante opère cet effet dans les anges et dans les hommes, qui ne sont pas élevés à la filiation naturelle ; mais elle ne peut l'opérer en Jésus-Christ, qui, étant Fils de Dieu par nature, n'est pas capable de ce rapport et de cette qualité de Fils adoptif. Secondement, Dieu donna à cette âme, non-seulement toutes les sciences divines et humaines qui peuvent être conférées à une intelligence créée, mais aussi la science bienheureuse, la vision béatifique ; il la lui donna dans la même perfection qu'elle la possède maintenant dans le ciel : de sorte que Jésus-Christ fut dès ce moment aussi heureux et aussi glorieux, selon son âme, qu'il l'est à présent et qu'il le sera dans l'étendue de tous les siècles. Troisièmement, le Saint-Esprit se répandit sur cette âme avec toute la plénitude de ses dons et de ses faveurs ; le prophète Isaïe l'avait prédit par ces paroles : « L'esprit du Seigneur se reposera sur lui », c'est-à-dire sur Jésus-Christ ; « l'esprit de sagesse et l'esprit d'intelligence,

l'esprit de conseil et l'esprit de force, l'esprit de science et l'esprit de piété, et enfin l'esprit de la crainte du Seigneur ». Saint Paul le dit encore plus brièvement, lorsqu'il assure que tous « les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, et toute la plénitude de la divinité habitent en lui ». Enfin, il n'y a point de vertus, excepté celles qui renferment nécessairement quelque imperfection, comme la foi, l'espérance et la pénitence, dont cette âme merveilleuse ne se vît ornée, mais d'une manière si noble et si relevée, qu'elles furent dès lors incapables de recevoir aucun accroissement.

Et il ne faut point s'en étonner ; il n'y a point d'excellence et de perfection qui ne soit due à une nature qui est montée à ce suprême degré d'honneur d'être unie à la nature de Dieu. Notre-Seigneur venant au monde pour être le chef des anges, des hommes, et la source inépuisable d'où le ciel et la terre tireraient tous leurs trésors, il était nécessaire qu'il possédât la grâce, et tous les apanages de la grâce dans le plus haut degré et de la plus excellente manière dont on les puisse posséder. Pour son corps sacré, il reçut aussi une grande beauté, une parfaite proportion de ses membres, un juste tempérament de ses humeurs, et surtout une pureté merveilleuse, à laquelle celle des rayons du soleil et celle des plus purs esprits du ciel n'est nullement comparable. Il avait encore droit aux qualités des corps glorieux, à l'impassibilité, à l'immortalité, à l'agilité, à la clarté, et à ces plaisirs ineffables dont ses sens et ses membres sacrés ont joui depuis le moment de sa résurrection. Ces qualités mêmes devaient naturellement rejaillir de la gloire dont son âme était revêtue ; mais il venait au monde pour nous donner des exemples de mortification et de patience, et pour nous racheter par ses souffrances et par sa mort : chose impossible s'il eût joui de l'impassibilité et de l'immortalité. Sa puissance divine a donc empêché cet écoulement de la nature divine en la nature humaine, que devait produire l'union personnelle de ces deux natures, et il a bien voulu lui-même être privé de ces dons excellents qui eussent mis obstacle aux desseins de son Père, et à la charge qu'il accepta au moment de son entrée dans le monde.

Voilà donc en quoi consiste le grand mystère de l'Incarnation que l'Eglise honore aujourd'hui avec tant de joie et de solennité. Adorons-le du fond de notre cœur. N'imitons pas les anges apostats, qui, au sentiment de plusieurs théologiens, refusèrent de l'adorer, lorsque Dieu leur en fit la proposition au moment de leur création. Mais imitons les anges fidèles qui l'adorèrent avec toute la déférence et toute la soumission dont ils étaient capables, et acceptèrent très-volontiers Jésus-Christ Dieu-Homme et Homme-Dieu pour leur chef et leur souverain. Faisons-nous gloire d'être les sujets de ce Souverain, d'être les membres de ce Chef, d'être les enfants de ce Père ; et consacrons à son honneur et à son service tout ce que nous avons de puissance, soit en notre corps, soit en notre esprit.

Il y aurait ici des choses merveilleuses à dire : 1° sur le dessein de ce mystère, qui a été de terrasser le démon, de détruire le péché et de réparer les ruines que l'un et l'autre avaient causées dans notre nature ; 2° sur le besoin que nous en avions pour cette réparation, et pour nous faire recouvrer le droit au royaume des cieux, dont la désobéissance d'Adam nous avait exclus : Dieu seul ne pouvant pas satisfaire suffisamment, il fallait un Homme-Dieu pour opérer ce grand ouvrage ; 3° sur la proportion de ce moyen avec sa fin, qui est si grande, que saint Anselme et les autres saints Pères ne font point difficulté de dire que Dieu ne pouvait rien faire, où sa sagesse et sa bonté parussent avec plus d'éclat et plus de gloire ; 4° sur

les préparations de tout l'Ancien Testament à l'exécution de ce grand sacrement, les désirs des Patriarches, les prédictions des Prophètes, les figures de la loi, les soupirs des Justes et l'attente de tout le genre humain ; 5° sur les actes intérieurs que fit la Sainte Vierge durant toute la salutation angélique, et dans ce moment bienheureux où elle consentit à la proposition de l'Ange ; 6° sur les opérations admirables de l'âme de Notre-Seigneur au moment de sa création et de son union. Mais ce sont des sujets sur lesquels il y a quantité de méditations ; vu la brièveté à laquelle nous sommes obligé, nous pouvons y renvoyer le lecteur. Grenade en a d'excellentes dans ses œuvres spirituelles, et son Catéchisme surtout est presque tout rempli de ces pieuses considérations.

FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Il nous reste à dire que la fête de l'Annonciation et de l'Incarnation du Verbe est de très-grande antiquité dans l'Eglise, puisque, non-seulement saint Augustin, saint Chrysostome, saint Epiphane et saint Athanase, mais aussi saint Grégoire le Thaumaturge, qui les a tous précédés, et qui vivait dans le IIIe siècle, en fait mention, et a fait d'excellentes homélies à ce sujet. Il y a même beaucoup d'apparence qu'elle est d'institution apostolique, ou plutôt que la Sainte Vierge lui a donné elle-même commencement, puisque, selon la règle de saint Augustin, les pratiques anciennes et universelles de l'Eglise, dont nous ne voyons point l'origine, doivent être référées à ces premiers temps. On l'a toujours fêtée le 25 mars, le jour, comme dit le même saint Augustin, auquel on croit que le Verbe éternel s'est incarné. Au dixième Concile de Tolède, célébré l'an 656, il fut ordonné que cette fête se solenniserait le 18 décembre, huit jours avant celle de Noël, parce que son propre jour arrive ordinairement dans la semaine de la Passion, temps de larmes et de pénitence plutôt que de joie et de consolation ; néanmoins, on la remit bientôt après en son propre jour, à cause de la grandeur du mystère qu'elle contient, à la condition de la transférer après Pâques, lorsqu'elle arrive dans un jour occupé des cérémonies de la mort ou de la résurrection du Fils de Dieu. Seule, par un privilége honorable, l'église de Notre-Dame du Puy en Velay est autorisée à la célébrer le vendredi saint, lorsqu'elle y tombe ; alors il y a dans cette église de très-grandes indulgences en forme de jubilé [1]. Il y a plusieurs congrégations qui ont pour but principal d'honorer l'Annonciation de Notre-Dame ; surtout l'un et l'autre Ordre des Annonciades : nous voulons dire celui de Bourges, fondé par la bienheureuse Jeanne de Valois, et celui de Gênes, fondé par la vénérable mère Marie-Victoire Fornari.

Le pape Gélase Ier faisait mention de cette fête en 492. Le concile de Constantinople, qui ordonna, en 692, que l'on dit la *messe des présanctifiés* [2] tous les jours de Carême, en excepta les samedis, les dimanches et la fête de l'Annonciation [3]. Le dixième concile de Tolède, de l'an 656, appelle cette solennité *la fête* par excellence de la Mère de Dieu [4]. Il fut décidé par Urbain II, dans le concile tenu à Clermont en 1095, que tous les jours on sonnerait la cloche, le matin, à midi et le soir, et qu'on dirait à chaque fois la Salutation angélique. C'est ce qu'on appelle l'*Angelus*. Le but du souverain Pontife était de porter les fidèles à louer et à remercier Dieu du bienfait de l'Incarnation. Les papes Jean XXII, Calixte III, Paul III, Alexandre VII et Clément X, ont fort recommandé cette pratique de dévotion, et y ont attaché des indulgences. Benoit XIII en a accordé de particulières à ceux qui, lorsque l'*Angelus* sonne, réciteraient dévotement et à genoux la Salutation angélique.

1. Nous consacrons aujourd'hui même un chapitre à Notre-Dame du Puy ; on le trouvera plus loin.

2. La messe des présanctifiés *(Missa præsanctificatorum)* est une messe sans consécration, mais dans laquelle on communie avec des hosties consacrées la veille ou quelques jours auparavant. Dans l'Eglise latine, cette messe ne se fait que le vendredi saint ; dans l'Eglise grecque, tous les jours de Carême. Cet usage, chez les Grecs, de conserver la sainte Eucharistie pour les jours suivants, prouve évidemment en faveur de l'Eglise catholique, qui la conserve dans le tabernacle, en y reconnaissant la présence réelle de Jésus-Christ.

3. Thomassin, *des Fêtes*, p. 29.

4. *Festum sanctæ Virginis Genitricis Dei, festivitas matris... nam quod festum est matris, nisi incarnatio Verbi?* Conc. T, let. X.

SAINT HERMELAND [1] OU ERBLAND, ABBÉ

718. — Pape : Grégoire II. — Roi de France : Chilpéric II.

Le saint Abbé dont nous allons raconter la vie était d'une illustre famille. Il naquit au diocèse de Noyon. Il fit paraître, dès son enfance, ce qu'il serait un jour ; en effet, surmontant dès lors, par l'ardeur de sa dévotion, toutes les délicatesses de la chair, il se rendit si admirable parmi ses compagnons d'école, que chacun le regardait comme un modèle de vertu et de sainteté. Les desseins de son cœur, en ce jeune âge, étaient de suivre Jésus-Christ en son abjection, dans sa pauvreté et dans le mépris de toutes les vaines grandeurs de la terre ; mais ses parents, s'opposant à ses pieuses résolutions, et voulant l'avancer dans le monde, l'envoyèrent à la cour, où il ne fut pas longtemps sans faire éclater ses belles qualités ; il gagna si bien les bonnes grâces de Clotaire III, que le roi le fit son grand échanson, afin de l'approcher plus près de sa personne. Erbland accepta cette charge contre son gré, parce qu'il craignait qu'elle ne l'engageât si avant dans le monde, qu'il ne lui fût pas aisé de s'en retirer quand il voudrait, comme c'était son dessein. En effet, ses parents et ses amis le voyant en grand crédit auprès du roi, lui persuadèrent d'accepter la main de la fille d'un des premiers seigneurs de la cour, qui se tiendrait fort honoré de son alliance. Ils le pressèrent même si fort, que, vaincu par leurs importunités, il consentit aux fiançailles ; mais, pendant qu'on attendait avec impatience le jour marqué pour les noces, il conçut plus que jamais la résolution de renoncer absolument à toutes les choses de la terre, afin de suivre, pauvre et nu, Jésus-Christ au Calvaire. Il découvrit en secret son dessein au roi, le suppliant très-humblement de ne le point empêcher, et de lui permettre de se retirer des embarras du monde, en quelque monastère pour y servir Dieu, et le prier le reste de ses jours pour la prospérité de ses Etats. Le roi, qui eût bien souhaité de conserver auprès de sa personne un serviteur si fidèle, fit paraître d'abord une grande répugnance à l'exécution de ce dessein ; mais voyant sa persévérance, et craignant d'offenser Dieu s'il empêchait le sacrifice qu'Erbland voulait faire, il lui permit de se retirer.

Voyant donc l'accomplissement de ses désirs, il prend congé du roi et de la cour avec beaucoup plus de plaisir qu'il n'y était entré ; et, du même pas, il s'en va en l'abbaye de Fontenelle, en Normandie, où le vénérable Lambert tenait alors la place de supérieur. Il lui demande le saint habit de religion : il le reçoit, fait son noviciat, et, au bout de l'année, il prononce ses vœux, selon la coutume de l'Ordre, au grand contentement de tous les religieux, mais principalement du saint abbé, qui rendait des actions de grâces infinies à Dieu, de lui avoir envoyé pour disciple un homme qu'il pouvait déjà respecter comme son maître. Pour comprendre en peu de mots toutes ses perfections, son histoire porte que sa charité était fervente,

1. On l'appelle encore Erblow, Erblain, Herbland; en latin Ermen-londus et Hermelandus. Il est appelé saint Erblon, saint Arbland, saint Erblain ou Herblein dans les diocèses de Nantes et de Rennes; saint Herband dans ceux de Tréguier, de Saint-Pol de Léon et de Quimper; saint Herbland et Herblain dans ceux de Paris et de Rouen.

sa foi et son obéissance admirables, son espérance ferme, son oraison continuelle, sa patience invincible ; il était discret dans ses abstinences, constant dans ses veilles, exact en toutes les observances régulières : en un mot, il était si parfaitement orné de toutes les vertus, qu'il paraissait comme un astre entre tous ses confrères. L'abbé Lambert le fit ordonner prêtre par l'archevêque saint Ouen. Erbland s'acquitta si dignement de ce saint ministère, qu'offrant tous les jours à l'autel le divin Sacrifice, il se rendait lui-même une hostie vivante par ses macérations continuelles.

En ce même temps, saint Pascaire, évêque de Nantes, en Bretagne, désirant peupler son diocèse de saints religieux, afin de confirmer, par leur sainteté et par les bons exemples de leur vie, les vérités que lui-même prêchait de vive voix aux chrétiens, envoya supplier le vénérable Lambert de lui donner douze de ses religieux, promettant de leur faire bâtir un monastère dans le lieu qui serait jugé le plus propre en tout son diocèse. Le saint Abbé n'y consentit qu'après avoir obtenu que ce lieu serait exempt de la juridiction épiscopale, et qu'on obtiendrait pour cela des lettres patentes et le privilége du roi, afin que ces religieux ne reçussent aucun trouble quand ils y seraient une fois établis. Cet article étant arrêté, Lambert jeta les yeux sur saint Erbland, pour le faire chef de cette nouvelle maison ; il lui demanda néanmoins son consentement avant de l'y engager. Mais le saint religieux, bien fondé en la vertu d'obéissance, donna une réponse qu'il faudrait écrire en caractères d'or : « Mon Père, ne cherchez pas ici, je vous supplie, ma volonté, que j'ai absolument abandonnée à votre bon plaisir ; j'irai partout où vous m'enverrez, d'aussi bon cœur que si Dieu même me commandait de sa propre bouche d'y aller ». Erbland partit donc de Fontenelle avec la bénédiction de son abbé, en la compagnie de douze religieux ; et, poursuivant son voyage, il se rendit en peu de jours à Nantes, en l'église cathédrale des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, où le saint évêque Pascaire le reçut, lui et les siens, avec la même affection qu'il eût reçu des anges du paradis, s'estimant très-heureux de posséder de si saints personnages dans son diocèse. Erbland lui réitéra la même proposition qu'avait faite son abbé, touchant l'exemption du monastère de la juridiction de l'Ordinaire. L'évêque le lui accorda et lui donna aussi le choix de la place qu'il jugerait la plus commode pour l'y construire. Notre Saint choisit une île (qu'il appela *Antrum*, retraite, qu'on nomma depuis l'île d'*Aindre*), d'une lieue et demie d'étendue ou environ, qui était à l'embouchure de la Loire, dans l'Océan, et habitée seulement par des bergers et par d'autres gens qui gardent des troupeaux : il jugeait ce lieu d'autant plus propre à la vie religieuse, que les séculiers n'en pouvaient approcher facilement qu'à la faveur des bateaux, quand la mer était haute. Auprès de cette île il en vit une autre, de même forme, mais plus petite, qu'il appela *Antricinum*, ou petit antre : on la nomme aujourd'hui *Aindrette*. Il s'y trouvait une très-petite église, avec un oratoire dédié à Saint-Martin. Erbland fit donc bâtir dans l'île d'Aindre son monastère avec deux belles églises, que l'évêque saint Pascaire consacra ensuite, l'une sous le nom du Prince des Apôtres, et l'autre sous celui de saint Paul, son coopérateur en la prédication de l'Evangile. Il tint aussi sa parole pour l'exemption ; et le roi Childebert III la ratifia, prenant l'abbaye et toutes ses dépendences sous sa protection royale : il en envoya des lettres patentes au bienheureux Erbland. Il sortit bientôt de cette nouvelle maison une si bonne odeur de sainteté, que plusieurs personnes, touchées du désir d'une vie plus parfaite, méprisèrent les délices et les grandeurs du siècle pour embrasser la bassesse et le mépris de la

Croix sous l'habit monastique. Les parents y offraient leurs enfants, afin d'y apprendre les éléments de la vertu, et même les belles-lettres : chacun bénissait le Père céleste d'avoir suscité ces saints religieux pour bannir de la province l'ignorance des maximes de l'Evangile.

On ne saurait exprimer quels furent le soin et la vigilance du saint Abbé pour se bien acquitter de sa charge : il s'y comportait avec tant de zèle et de prudence, qu'il ne négligeait ni le temporel ni le spirituel de ses frères, leur donnant tout le temps de la journée pour les porter à la perfection, et ne se réservant pour lui que la nuit, qu'il passait tout entière, après un léger repos, dans les louanges de Dieu et dans la contemplation des choses célestes ; et, pour se défaire de l'affluence des séculiers qui, sous prétexte d'apporter des aumônes au couvent, lui rendaient de trop fréquentes visites, il se retirait souvent, particulièrement durant le Carême, dans l'île d'Aindrette, avec quelques-uns de ses frères, s'y employait plus qu'à l'ordinaire au recueillement d'esprit et à la mortification du corps, par le moyen des abstinences et des autres austérités ; il se préparait à s'offrir lui-même comme une hostie vivante au Père éternel, au saint jour de Pâques. Pendant ces retraites, il arriva un jour que, comme il se promenait avec ses religieux sur le bord de la Loire, l'un d'eux vint à parler d'un poisson appelé lamproie, qu'il avait vu chez l'évêque de Nantes. Le saint homme lui dit : « Pensez-vous que Dieu ne vous en puisse donner ici un semblable ? » Pendant qu'il disait cela, une lamproie s'élança du fleuve et vint se jeter sur le sable; l'homme de Dieu la fit prendre et partager en trois, et, s'en réservant un des morceaux, il envoya les deux autres à son monastère ; quoique ce fût fort peu de chose, par une admirable multiplication, il y en eut pour toute la communauté des frères, qui était très-grande. Ce n'est pas la seule action miraculeuse que Dieu ait faite par son moyen : il ralluma un jour, par le signe de la croix, la lampe d'un de ses religieux, qu'un vent impétueux avait éteinte, et, depuis, le vent n'eut plus le pouvoir de la souffler, jusqu'à ce que ce religieux fût arrivé au lieu où elle le devait conduire. Une autre fois, le comte de Nantes et de Rennes, nommé Agathée, qui doutait de sa sainteté et le voulait éprouver, l'étant venu voir, le Saint multiplia, par sa bénédiction, un peu de vin qu'il lui avait fait présenter dans un verre, et l'obligea, par ce miracle, à se jeter à ses pieds, à lui demander pardon de son soupçon, et à se rendre docile à des instructions très-salutaires qu'il lui donna pour son salut. Dans un voyage qu'il fit à Coutances, en Normandie, un riche habitant de cette ville, nommé Launé, qui l'avait reçu dans sa maison, quoiqu'il n'eût qu'environ une pinte de vin, ne laissa pas d'en faire servir à grand nombre de personnes qui étaient accourues pour le voir, et même à quantité de pauvres et de passants, qui environnèrent son logis pour le même sujet : cependant le vin ne manqua point, et, après le repas, il s'en trouva dans le vaisseau plus qu'il n'y en avait auparavant : ce qui fit dire dans le pays qu'on ne pouvait rien donner à ce grand serviteur de Dieu qu'on n'en reçût, dès cette vie, une très-ample récompense.

Que si l'on ne perdait rien en lui donnant, on ne gagnait rien aussi à lui prendre ce qui était de son monastère : témoin ce villageois qui, lui ayant dérobé des œufs, fut contraint de les rendre, lorsqu'après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin, avec ses animaux, à la porte de l'abbaye. Témoin aussi cet autre qui, ayant coupé une partie de la housse du cheval d'Erbland, fut saisi d'un si grand feu dans tout le corps, que, se sentant brûler tout vif, il fut obligé d'implorer son secours avec des cris qui faisaient assez paraître l'excès de sa douleur.

Dieu lui donna aussi l'esprit de prophétie pour connaître les choses absentes et les plus secrètes pensées. Comme il faisait un jour ses prières en l'église de Saint-Pierre, il vit l'âme de saint Mauronce, premier abbé de Saint-Florent-le-Vieux, distant de dix lieues : elle était conduite au ciel par les anges ; il en donna avis à ses religieux, qui reconnurent ensuite la vérité de la révélation, par le rapport de sa date avec le décès de ce saint personnage. Il vit aussi prendre la même route à l'âme d'un de ses disciples, qu'il avait envoyé en Aquitaine pour y gouverner un autre monastère, dont il avait pareillement la direction, et qui était éloigné du sien au moins de quarante lieues ; et comme quelques jeunes frères pensaient en eux-mêmes que leur Abbé, déjà vieux, se pouvait bien tromper en cela, lui, par la même lumière qui lui avait fait voir cette âme s'en aller au ciel, découvrit leurs secrètes pensées et les reprit sévèrement de leur peu de foi.

Toutes ces faveurs du ciel étaient autant de puissants motifs pour le saint Abbé de redoubler ses ferveurs et de marcher à plus grands pas dans le chemin de la perfection. Comme il y travaillait avec toute l'ardeur possible, il eut révélation que son heure était proche. Pour s'y disposer, il se démit de lui-même de la charge de supérieur, donnant pouvoir aux religieux d'en élire un autre en sa place ; et, prenant quatre de ses enfants avec lui, il se retira en un petit ermitage de saint Léger, martyr, qu'il avait fait bâtir hors les portes de son monastère, du côté de l'Orient, afin d'y passer le reste de ses jours dans une plus parfaite union avec Dieu.

Les religieux, se voyant privés de leur Père, élurent Adalfrède pour lui succéder ; mais celui-ci, s'enorgueillissant de ce nouvel honneur, commença à s'approprier les biens du monastère et à maltraiter ses frères. Saint Erbland en étant averti, lui manda de se corriger, s'il ne voulait éprouver bientôt les effets de la colère d'un Dieu vengeur ; mais Adalfrède, faisant peu de cas de ces avertissements, le Saint dit à ses religieux désolés, qui lui en faisaient des plaintes : « Mes frères, ne dites mot ; un peu de patience, et vous le verrez bientôt puni de ses crimes ». A trois jours de là, l'indigne abbé se vit frappé la nuit comme d'un coup de bâton, par le serviteur de Dieu, et aussitôt, se sentant dévoré d'un cruel feu dans les entrailles, il perdit tout ensemble la vie et l'abbaye, dès la première année qu'il la possédait.

Après la mort d'Adalfrède, tous les religieux supplièrent leur saint Père de leur nommer lui-même un supérieur qui fût selon le cœur de Dieu et le sien ; il le fit en leur donnant un religieux appelé Donat, qu'il avait lui-même élevé, dès sa jeunesse, dans la vertu et dans les bonnes mœurs. Peu de temps après, voyant approcher l'heure où il devait recevoir la récompense de ses travaux, il en donna avis à ses frères, et les exhorta tous, avec beaucoup de ferveur, à persévérer constamment en leur vocation, puis il leur donna sa dernière bénédiction ; et, étant muni des divins sacrements de l'Eglise, il exhala son âme bienheureuse entre les mains de son divin Créateur, sans aucune apparence de douleur, comme si son corps, qui avait toujours été si libre de tous les mouvements contraires à la chasteté, eût été exempt de souffrir l'agonie de la mort.

On représente saint Erbland étendant la main vers des arbres pour chasser les chenilles qui couvraient le lieu de ses prières et tombaient sur son livre. Elles disparurent toutes en une nuit.

On le peint aussi bénissant un baril dont il multiplie le vin. Le vase qui servit au miracle qu'il fit devant le comte de Bretagne fut montré pendant longtemps aux pèlerins qui se rendaient par dévotion au monastère d'Aindre.

On place encore à ses pieds la lamproie qui vint s'échouer devant lui au moment où un de ses moines convoitait un de ces poissons.

On l'invoque comme protecteur des vaches dans certaines parties de la Bretagne, à cause peut-être du mot *herbe*, qui forme le commencement de son nom.

Saint Erbland est honoré d'un culte particulier à Indre, à Indret et à Saint-Herblain, dans la Loire-Inférieure, à Bagneux, près Paris.

RELIQUES DE SAINT HERBLAND.

Il fut inhumé en l'église de Saint-Paul, auprès de l'oratoire de saint Vandrille, premier abbé de Fontenelle. Dieu a fait plusieurs miracles à son tombeau, par ses mérites et son intercession. Quelques années après il apparut à un bon religieux, appelé Sadrevert, lui commandant de dire à l'abbé qu'il fît transporter son corps en l'église de Saint-Pierre ; ce qui ne se fit point sans merveilles.

La plus grande partie de ses reliques furent transportées, en 869, pour éviter la profanation des Normands, au monastère de Beaulieu, en Touraine, et ensuite au château de Loches. L'église paroissiale de Saint-Hermeland, à Rouen, l'église collégiale de Saint-Mainbœuf, d'Angers, la paroisse de Bagneux, dans le diocèse de Paris, vénéraient autrefois une partie du corps de ce saint Abbé. L'église de Nantes fait la fête de ce Saint le 26 novembre, jour de quelque translation. A Paris, on en fait mémoire le 18 octobre. Le monastère d'Aindre fut détruit par les Normands. Il y a maintenant dans l'île d'Aindrette une célèbre fonderie de canons.

Voici, sur les reliques de saint Hermeland, ce que je trouve dans une notice faite sur mon église, il y a six mois, par un vicaire de Loches, M. l'abbé Bardet :

Ces reliques furent données, vers l'an 955, par le comte d'Anjou, Geoffroy Griseganelle, à l'église Notre-Dame de Loches, qu'il venait de faire construire à ses frais. Elles y restèrent l'objet de la vénération publique, et malgré les révolutions, elles y étaient encore en 1848, époque à laquelle M. Nogret, curé de Saint-Ours, et aujourd'hui évêque de Saint-Claude, en céda, avec l'autorisation de l'archevêque de Tours, la plus grande partie à la ville de Nantes. Nous n'avons plus à la paroisse qu'un *tibia*.

L'église de Loches possède en outre une ceinture de la Sainte Vierge. Son authenticité est appuyée sur une donation faite par Geoffroy Griseganelle ; celui-ci l'avait reçue du roi Lothaire. (*Gesta consulum Andegavorum*, *p.* 85-87. *Historia comitum Andegavensium*, *p.* 325.)

Depuis cette époque, elle a été en grande vénération à Loches. On l'exposait à la vénération du peuple deux fois chaque année, le 3 mai et le 15 août. Le roi, la reine, les princes et les princesses du sang, ainsi que le baron de Reuilly, avaient seuls le droit de la faire sortir en d'autres circonstances. Les vieilles *Chroniques* de l'ancien chapitre de Notre-Dame de Loches font connaître le nom d'un grand nombre de rois, de princes du sang, qui, venant à leur château, usèrent de ce privilége.

Les *Bollandistes*, à ce jour; Mabillon, t. Ier; Bulteau, liv. Ier, ch. 37; Albert le Grand; Dom Lobineau; Godescard; Baillet ; — Extrait d'une lettre de M. le curé de Loche, du 7 décembre 1852.

SAINT RICHARD, ENFANT, MARTYR

1180. — Pape : Alexandre III. — Roi de France : Philippe II, Auguste.

Sur la fin du règne de Louis VII, en France, et au commencement de celui de Philippe-Auguste, son fils, qui régna quelque temps avec lui, on vit à Paris un fait presque semblable à celui dont nous parlions hier, arrivé dans la ville de Trente, avec cette différence que le martyr était en âge de raison, et qu'ainsi sa victoire fut plus remarquable et plus glorieuse. C'était

un jeune garçon appelé Richard, de fort bonne famille, âgé seulement de douze ans. Les Juifs s'en étant saisis vers la fête de Pâques, l'attirèrent en leur maison et le conduisirent en un caveau sous terre. Le chef de la synagogue, l'interrogeant sur sa croyance et sur ce que lui enseignaient ses parents, il répondit avec une fermeté digne d'un chrétien : « Qu'il croyait en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, né de la Vierge Marie, crucifié et mort sous Ponce-Pilate ».

Le rabbin, offensé de cette profession de foi si pleine de candeur, adressa la parole aux Juifs complices de son crime, et leur commanda de le dépouiller et de le fouetter cruellement. L'exécution suivit aussitôt le commandement ; le saint jeune homme étant dépouillé, fut battu avec une fureur qui ne pouvait convenir qu'à des enfants de *la race de Chanaan*. Tandis que quelques-uns le traitaient de la sorte, les autres, qui étaient spectateurs de la tragédie, lui crachaient au visage, et, par un horrible mépris de la foi chrétienne qu'il professait, proféraient mille blasphèmes contre la divinité de Jésus-Christ, au lieu que le martyr le bénissait sans cesse, ne prononçant point d'autres paroles, parmi tous ces tourments, que le nom sacré de Jésus.

Lorsque ces tigres se furent suffisamment délectés de ce premier supplice, ils l'élevèrent sur une croix, et lui firent souffrir toutes les indignités que leurs sacriléges ancêtres avaient autrefois fait endurer sur le Calvaire à notre divin Sauveur : cependant leur barbarie ne put ébranler le courage du Martyr ; mais, retenant toujours l'amour de Jésus en son cœur, il ne cessa jamais de l'avoir en la bouche, jusqu'à ce qu'enfin son petit corps, affaibli par la douleur, laissa sortir son âme avec un soupir, et avec le même nom adorable de Jésus.

Une impiété si détestable, commise au milieu d'un royaume très-chrétien, ne demeura pas impunie. Le roi voulait même exterminer tous les Juifs qui se trouvaient en France, parce que presque partout on les accusait de crimes semblables, outre leurs usures : il se contenta de les bannir du royaume [1].

Dieu voulut rendre illustre la mémoire du saint Martyr, qui était mort pour la cause de son fils. Le tombeau qu'on lui avait érigé en un cimetière appelé des Petits-Champs, devint célèbre par les miracles qui s'y opéraient tous les jours ; ce qui engagea les chrétiens de lever son saint corps de terre et de le porter solennellement en l'église des Innocents, où il a demeuré jusqu'à ce que les Anglais, s'étant rendus en quelque façon les maîtres de la France, et particulièrement de Paris, sous le faible roi Charles VI, enlevèrent ce précieux trésor pour l'honorer en leur pays, alors catholique, et ne nous laissèrent que son chef. Il se voyait encore au XVIIIe siècle, en cette même église des Innocents, enchâssé dans un riche reliquaire.

L'histoire du martyre de saint Richard a été composée par Robert Gaguin, général de l'Ordre de la très-sainte Trinité ; elle se trouve aussi dans les *Annales* et les *Antiquités de Paris*, dans le martyrologe des Saints de France, et dans plusieurs historiens qui ont écrit les gestes de nos rois, particulièrement dans Scipion Duplex, lorsqu'il traite du règne de Philippe-

1. Il serait trop long d'examiner ici jusqu'à quel degré les Juifs étaient coupables des crimes énormes qu'on leur imputait. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient devenus l'objet de la haine générale et que les Papes et les conciles les sauvèrent seuls, quelquefois du moins, de la fureur du peuple et des édits de proscription des princes. On en fit, dans certaines contrées, dans certaines villes, d'affreux massacres, ou on les obligea, par les menaces et les tortures, d'embrasser le christianisme.

Alexandre II, pour ne citer que deux exemples, loua les évêques espagnols qui s'étaient opposés à ces violences ; le cinquième concile de Tours (1233), défendit aux croisés de persécuter les Juifs.

Auguste, en l'année 1180 : il remarque, avec le cardinal Baronius, au douxième tome de ses *Annales*, que, huit ans auparavant, d'autres Juifs avaient commis un crime semblable en la ville de Nordwich, en Angleterre, en la personne d'un enfant, appelé Guillaume, qu'ils avaient aussi crucifié ; mais, ayant enterré son corps hors de la ville, il fut découvert par une clarté extraordinaire, qui engagea les chrétiens de le transporter avec honneur dans leur église. Polydore Virgile parle de cet enfant en son *Histoire d'Angleterre*, et le religieux Robert du Mont, en son supplément à Sigebert ; de sorte que nous avons déjà quatre saints innocents martyrisés par les Juifs : Siméon, à Trente, Janot, au diocèse de Cologne, Guillaume, à Nordwich, et notre Richard, à Paris. Nous pouvons encore y en ajouter un cinquième, dont parle Raderus en sa *Bavière sainte* : à savoir, un nommé Michel, jeune enfant de trois ans et demi, fils d'un paysan, nommé Georges, du village de Sappendelf, auprès de la ville de Naumbourg. Les Juifs l'ayant enlevé le dimanche de la Passion, pour satisfaire leur rage contre les chrétiens, l'attachèrent à une colonne, où ils le tourmentèrent, l'espace de trois jours, par d'étranges cruautés : ainsi ils lui ouvraient les poignets et le dessus des pieds, et lui faisaient diverses incisions en forme de croix, par tout le corps, pour en tirer tout le sang. Il mourut dans ce supplice l'an de Notre-Seigneur 1340 [1].

SAINT MELCHISÉDECH, ROI DE SALEM (XIXe siècle av. J.-C.).

Saint Melchisédech, roi de Salem, était contemporain d'Abraham. Il vint à la rencontre de ce Patriarche au retour de l'expédition où celui-ci avait délivré son neveu Loth des mains des rois ses voisins. Melchisédech lui offrit le pain et le vin consacrés, car il était prêtre du Très-Haut. « Que le Seigneur, Dieu Tout-Puissant », s'écria-t-il, « Créateur du ciel et de la terre, bénisse Abraham ; béni soit Dieu dont la protection a livré nos ennemis entre vos mains ». Abraham offrit au Roi-Pontife la dîme de tout le butin. C'est une belle figure que celle de Melchisédech, le Roi-Pontife, le prêtre du Très-Haut, le premier auquel la Bible donne ce titre dont le nom signifie *Roi de justice*, dont le séjour est Salem, *la cité de la paix*, la future Jérusalem où viendra régner le Roi de justice, Jésus-Christ !

L'offrande de Melchisédech est aussi symbolique : le pain et le vin qu'il présente au Patriarche vainqueur sont la figure du pain et du vin eucharistique dont Jésus-Christ nourrira les âmes victorieuses des passions. Le sacerdoce de Melchisédech est l'image du sacerdoce immortel établi par Jésus-Christ dans l'Eglise. — *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* Ps. CIX, 5 ; Gen., XV, 1. — D'après une pieuse tradition, Salem serait la même ville que Jérusalem ; Melchisédech aurait donc offert son sacrifice figuratif au même endroit où le véritable Grand-Prêtre Jésus-Christ devait instituer le sacrifice de la nouvelle alliance sous les espèces du pain et

1. C'est à tort que les continuateurs de Bollandus ôtent à la ville de Paris l'honneur du martyre de saint Richard, pour le donner à celle de Pontoise ; car si ce saint jeune homme eût été massacré à Pontoise, comment eût-il été enterré dans un cimetière de Paris, qui en est éloigné de sept lieues, et n'est pas du même diocèse ? comment n'en serait-il resté dans Pontoise aucun vestige ni aucune mémoire ? comment tous les historiens français qui en ont parlé, eussent-ils assuré qu'il était de Paris, et qu'il avait été martyrisé à Paris ? comment Robert Gaguin, qui a écrit sa vie sur la tradition qui régnait de son temps, n'eût-il pas fait au moins mention de Pontoise ? Ils se fondent sur l'autorité de Robert du Mont, qui vivait du même temps, et qui dit, en passant, dans son *Supplément à la chronique de Sigebert*, qu'un jeune enfant, appelé Richard, avait été mis à mort à Pontoise par les Juifs, et de là porté à Paris ; mais ils devaient considérer que cet historien étant éloigné de Paris, et sujet du roi d'Angleterre, qui tenait alors toute la Normandie, pouvait bien avoir de faux mémoires, et qu'il est bien plus à propos de s'en tenir au témoignage de Rigord, historiographe de Philippe-Auguste, et contemporain. Après avoir dit que les Juifs qui demeuraient à Paris égorgeaient tous les ans un enfant chrétien, en haine de Jésus-Christ et de sa religion, cet auteur rapporte pour exemple le massacre et le crucifiement de saint Richard, enterré dans le cimetière des Petits-Champs : ce qu'il n'aurait pu faire si ce Saint avait été martyrisé par les Juifs de Pontoise, et non par ceux de Paris. Mais peu nous importe le lieu de son triomphe ; ce que nous devons considérer, c'est qu'il a combattu, qu'il a vaincu, et qu'il a gagné la couronne du martyre.

du vin. Les Saints Pères sont aussi persuadés que c'était Jésus-Christ qu'Abraham envisageait dans la personne de Melchisédech lorsqu'il lui paya la dîme et reçut sa bénédiction.

L'Eglise n'a point assigné de culte particulier à saint Melchisédech ; mais quel honneur ne lui a-t-elle pas fait en l'insérant au canon de la messe où elle le qualifie de souverain Pontife et où elle parle de l'oblation du pain et du vin qu'il fit devant Abraham comme d'un sacrifice saint et d'une hostie sans tache aussi agréable à Dieu que le sacrifice d'Abel et celui d'Abraham? — Les martyrologes latins marquent saint Melchisédech au 25 mars; les Ethiopiens l'honorent le 12 avril.

D'après Baillet.

LE PATRIARCHE ISAAC (1716 av. J.-C.).

Isaac, patriarche, fils d'Abraham et de Sara, naquit l'an 1896 avant Jésus-Christ. Il fut appelé Isaac, c'est-à-dire *Ris*, parce que, quand un ange vint à annoncer à Sara, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, qu'elle aurait un fils, elle ne put s'empêcher de rire d'une promesse à laquelle elle ne crut pas d'abord. Il avait vingt-cinq ans et était la joie et la consolation de ses parents dont il était l'unique fils, lorsque Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de l'immoler. Abraham obéit sans hésiter, et déjà il levait le fer sur son fils, pour consommer le sacrifice, lorsqu'un ange arrêta sa main. Quinze ans après, il lui fit épouser Rébecca, nièce de Sara, sa mère, laquelle après vingt ans de mariage eut d'une seule couche Esaü et Jacob. Parvenu à l'âge de cent trente-sept ans, devenu aveugle et se voyant près de sa fin, il voulut donner sa bénédiction à Esaü, son fils aîné ; mais Jacob, conseillé par Rébecca, se fit passer pour son frère et reçut la bénédiction destinée à Esaü. Isaac, averti de cette substitution, la ratifia et ne rétracta rien des souhaits qu'il avait faits à Jacob. Il vécut encore quarante-trois ans et mourut dans sa cent quatre-vingtième année. Ses deux fils l'enterrèrent dans le champ d'Ephroy, à côté d'Abraham et de Sara.

On peut affirmer qu'Isaac, de même qu'Abraham et Jacob, a été canonisé de la bouche de Jésus-Christ lui-même, lorsque, pour montrer qu'ils jouissaient de la vie après leur mort, le Sauveur a dit que Dieu s'est toujours appelé leur Dieu, lui qui est le Dieu des vivants et non des morts. L'Eglise a toujours honoré Isaac comme l'une des figures de Jésus-Christ les plus parfaites que les ombres de l'Ancien Testament aient produites. Il a représenté le Fils de Dieu, non pas dans une seule action comme la plupart des autres types du Messie, mais avant sa naissance, dans les promesses qui furent faites à son père Abraham, dans sa naissance miraculeuse, dans tout le cours de sa vie, et principalement dans son immolation volontaire où il se laissa traiter comme une victime et se montra obéissant envers son père jusqu'à la mort, comme l'apôtre saint Paul le dit de Jésus-Christ.

Les Saints Pères ont donné, de leur côté, les plus grands éloges aux vertus d'Isaac : comment se fait-il dès lors que l'Eglise grecque, qui a rendu un culte dans sa liturgie à tous les Saints de l'Ancien Testament, ait oublié Isaac? Les Latins l'ont inscrit, au 25 mars, dans plusieurs martyrologes, dès le IXe siècle de l'Eglise. Les chrétiens d'Egypte et d'Ethiopie l'honorent le 1er mai en même temps que Jérémie.

Les Juifs ont aussi institué une espèce de fête pour la naissance d'Isaac, comme étant le premier effet des promesses de Dieu à Abraham, relativement au Messie. Cette fête est marquée au 6 du mois de Marchesuan, qui est chez eux le huitième de l'année.

D'après Baillet.

SAINT DISME, LE BON LARRON (33).

Si l'on en croit une pieuse tradition, saint Disme fut le bon larron converti par notre divin Sauveur, peu de temps avant sa mort, tandis qu'il était encore attaché à la croix. Saint Anselme, proposant à une de ses sœurs une méditation sur l'enfance de Jésus, raconte l'histoire suivante, non comme fait sûr, mais comme une légende très-répandue de son temps.

« Disme vivait dans une forêt près de l'Egypte, lorsque Marie, fuyant la colère d'Hérode, s'y rendait elle-même, portant avec elle Jésus enfant. Il était assassin de profession, et fils du chef

d'une troupe de malfaiteurs. Or, un jour qu'il était en embuscade, voyant arriver un vieillard, une jeune femme et un petit enfant, jugeant avec raison qu'ils ne pourraient opposer aucune résistance, il se dirigea vers eux avec ses compagnons, dans l'intention de les maltraiter; mais il fut tout à coup ravi de la grâce surnaturelle qui embellissait le visage de Jésus, de sorte qu'au lieu de leur faire aucun mal, il leur donna l'hospitalité dans la caverne qu'il habitait, et leur prépara tout ce qui leur était nécessaire. Marie était heureuse en voyant les caresses et les soins que ce voleur prodiguait à son Fils bien-aimé; elle lui en rendit grâces de tout son cœur, et elle l'assura qu'il en serait récompensé avant sa mort. La promesse de la Très-Sainte Vierge se réalisa plus tard : Dismé fut crucifié avec le Rédempteur du monde, et il obtint à son dernier moment la grâce de se repentir de ses fautes, et, ayant confessé publiquement la divinité de Jésus-Christ pendant que les Apôtres avaient pris la fuite, il eut le bonheur de recevoir les prémices de la rédemption, et d'entrer, peu de temps après avec Jésus-Christ, en possession du royaume du ciel ».

La croix sur laquelle mourut le bon larron fut longtemps conservée dans l'île de Chypre.

Titien a introduit le bon larron dans sa grande composition intitulée le *Triomphe*, qui représente la marche triomphale des justes à la suite de Jésus-Christ; — Michel-Ange, dans ses figures du jugement dernier, le fait s'avancer portant une croix sur son dos; — un vitrail du XIIIe siècle, à la cathédrale de Bourges, le représente mourant sur la croix et remettant son âme à un ange qui l'emporte dans les cieux.

Sur une banderole qui flotte en l'air près de la bouche de saint Dismé, on lit ces paroles adressées par le bon larron à Jésus-Christ : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume ». C'est l'image populaire, telle que l'a faite l'artiste Callot, par exemple.

Lorsqu'on le représente mourant près de Notre-Seigneur, on le met constamment à sa droite.

Le bon larron est le protecteur spécial des condamnés à mort. — On l'invoque pour être préservé des douleurs de la torture, de l'impénitence finale et des voleurs. Le moyen âge nous a transmis la prière ou antienne versifiée que lui adressaient les personnes dont les biens étaient exposés à la rapacité des larrons.

Imparibus meritis pendent tria corpora ramis;
Dysmas et Gestas, media est divina potestas;
Alta petit Dysmas, infelix infima Gestas.
Nos et res nostras conservet summa potestas.
Hos versus dicas ne tu furto tus perdas.

Pour des raisons différentes, trois corps sont suspendus au gibet : Dysmas d'un côté, Gestas de l'autre, au milieu le Dieu tout-puissant; Dysmas monte aux cieux, Gestas descend aux abîmes. Que la souveraine puissance nous conserve nous et nos biens. Récite ces vers pour ne pas perdre, par le vol, ce qui t'appartient [1].

Saint Anselme, *Méditat.*, XV, et le P. Cahier.

SAINT QUIRIN DE TÉGERNSÉE, MARTYR (269).

Ce saint Quirin est le même que saint Cyrin ou Cyrinus, dont nous faisons mention dans les actes des saints Marius, Marthe, Audifax et Abacum, au 19 janvier. D'après ses actes, à lui, transmis aux Bollandistes par les Bénédictins de Tégernsée, Quirin était fils de l'empereur romain Philippe, qui le premier aurait embrassé la foi chrétienne [2]. Après l'assassinat de cet empereur par Dèce, l'impératrice Severa fut obligée de se cacher avec son fils Quirin. Le pape Fabien le baptisa à l'âge de sept ans; mais vingt ans après, Claude II ayant appris qu'il restait un descendant du malheureux Philippe, le fit appréhender et jeter en prison; c'est là que le visitèrent les nobles persans venus à Rome pour mettre leur or et leur charité au service des martyrs. Huit jours après cette visite, Claude II fit égorger son prisonnier sans bruit et de nuit.

Son corps, qui avait été jeté dans le Tibre, fut enseveli par des mains chrétiennes dans la crypte de Pontianus.

1. Le bon larron porte le nom de Dysmas dans l'évangile de Nicodème, et le mauvais larron celui de Gestas; dans les *Collectanea* de Bède, ils sont nommés *Matha* et *Joca;* dans une *Vie de Jésus-Christ*, par Jérôme-Xavier, s. 7, imprimée par les Elzévirs en 1639, ils sont appelés Lustin et Vissimus. Ce dernier serait celui sur lequel porta l'ombre du corps de Jésus-Christ, ce qui, d'après la légende, lui valut sa conversion. Mais la tradition commune, surtout en Allemagne, leur donne les noms de Dysmas et Gestas. César de Nostradamus, fils du célèbre mathématicien-astronome, a composé un petit poëme intitulé : *Dymas, ou le bon Larron*. Toulouse, 1606.

2. Voir la vie de saint Fabien, au 20 janvier.

En 746, le pape Zacharie le donna à Albert, comte de Bavière, qui pour recevoir et honorer ces saintes reliques, fit construire le monastère de Tégernsée. Tous les documents que les Bollandistes ont eu entre les mains font Quirin fils de l'empereur Philippe, mais sans preuves ; il est à supposer que les bons moines allemands auront voulu ennoblir leur Saint pour le rendre plus recommandable. La tradition est respectable, mais à une condition : c'est qu'on puisse la rattacher à quelque chose, en suivre les anneaux de siècle en siècle. Cette pieuse invention, du reste, n'enlève rien au mérite de saint Quirin et à l'authenticité de ses reliques.

Il y a eu plusieurs saints illustres du nom de Quirinus, Cyrinus ou Quirin. Nous ne nous occuperons ici que des deux martyrs de Rome, mentionnés l'un le 25, l'autre le 30 mars par Baronius[1].

Le P. Cahier, qui jouit d'une autorité méritée pour les questions hagiographiques, fait cependant une confusion à propos des saints du nom de Quirin. Le martyrologe romain en cite en effet deux, l'un le 25 mars, et c'est celui qu'il faut distinguer par le surnom de Tégernsée, et l'autre le 30 mars ; ce dernier était tribun militaire sous Adrien, geôlier du pape saint Alexandre et père de sainte Balbine. Ses reliques furent envoyées en France par le pape saint Léon IX, qui en fit présent à sa sœur ; le prieuré de Saint-Quirin en Lorraine fut construit pour les recevoir. Son chef fut donné à la ville de Nuyss, dans la région de Cologne. Mais ce sont les reliques de saint Quirin, martyrisé sous Claude, qui furent données au VIIIe siècle à l'abbaye de Tégernsée, en Bavière. Un hymne du moyen âge, que cite le P. Cahier lui-même, t. I, p. 368 de ses *Caractéristiques*, en fait foi, et l'auteur d'Outre-Rhin a eu raison de parler de saint Quirin, martyrisé sous Claude, au lieu de saint Quirin, martyrisé sous Adrien. Dans sa table des patronages, le P. Cahier distingue lui-même les deux saints, bien qu'il les confonde de nouveau dans la table hagyonimique de la fin.

Les supplices endurés distinguent encore les deux saints du nom de Quirin : celui du 25 mars ou de Tégernsée seul fut décapité et jeté ensuite dans le Tibre. C'est sans doute du tombeau de saint Quirin, à Tégernsée, que découlait un baume miraculeux. Or, ce miracle du baume merveilleux découlant du tombeau de saint Quirin, ne suffit-il pas à expliquer la présence de bras et de jambes placés en *ex-voto* devant son autel à Tégernsée, sans lui attribuer le supplice des jambes coupées, dont le martyrologe romain et les Bollandistes ne parlent pas pour le martyr du 25 mars, tandis qu'ils le nomment à propos de saint Quirin du 30 ?

Cf. *AA. SS.* — Nous reviendrons au 3 mai, dans les *Actes de saint Alexandre,* sur saint Quirin, honoré en Lorraine et à Cologne.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE SIRMIUM, MARTYR (304).

Saint Irénée, évêque de Sirmium, capitale d'une partie de la Pannonie[2], fut arrêté durant la persécution de Dioclétien. On le conduisit devant Probus, gouverneur de la province, qui lui dit en le voyant : « Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux. — IRÉNÉE. Le feu de l'enfer sera le partage de quiconque sacrifiera aux dieux. — PROBUS. L'édit des empereurs très-cléments ordonne qu'on sacrifie aux dieux ou qu'on subisse la peine décernée contre les réfractaires. — IRÉNÉE. Et la loi de mon Dieu veut que je subisse toutes sortes de tourments, plutôt que de sacrifier aux dieux. — PROBUS. Ou sacrifiez, ou je vous ferai tourmenter. — IRÉNÉE Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, puisque par là vous me rendrez participant des souffrances de mon Sauveur ». Alors le proconsul le fit étendre sur le chevalet, et, pendant la torture, il lui disait : « Eh bien ! Irénée, que dites-vous présentement ? Enfin sacrifierez-vous ? » Irénée répondit : « Je sacrifie à mon Dieu en confessant son saint Nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié ».

Cependant toute la famille du saint Martyr était plongée dans la plus vive douleur : on voyait autour de lui sa mère, sa femme et ses enfants ; car ce saint homme était marié lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat ; mais il garda la continence après son ordination, conformément aux canons de l'Eglise. Ses enfants lui embrassaient les pieds, en criant : « O le plus chéri des pères ! ayez pitié de vous et de nous ». Sa femme, toute en pleurs, se jetait à son cou, et le serrait tendrement.

1. Voir aussi les *Acta*.

2. Sirmium, aujourd'hui Sirmick, n'est plus qu'un village de Hongrie. Il est au midi, et à vingt-deux lieues de Bude.

« Conservez-vous », disait-elle, « et pour moi et pour les gages innocents de notre amour ». Sa mère, d'une voix entrecoupée de sanglots, poussait des cris lugubres, que ses domestiques, ses voisins et ses amis accompagnaient des leurs ; de manière qu'autour du chevalet où le Saint était tourmenté, on n'entendait que plaintes, que gémissements, que lamentations. A tous ces violents assauts, Irénée opposait ces paroles du Sauveur : « Si quelqu'un me renonce devant les hommes, je le renoncerai en présence de mon Père qui est dans le ciel ». Il ne fit pas d'autre réponse à des sollicitations si pressantes ; élevant son âme au-dessus des sentiments de la nature, il ne considérait que le spectateur invisible de ses combats, et n'envisageait que la couronne de gloire qui l'attendait, et qui semblait lui dire : « Venez, hâtez-vous de me posséder ». — « Quoi ! reprit le gouverneur, serez-vous insensible à tant de marques d'affection et de tendresse ? Verrez-vous tant de larmes répandues pour vous, sans en être touché ? Il n'est point indigne d'un grand courage de se laisser attendrir. Sacrifiez, et ne vous perdez pas à la fleur de votre âge ». — « C'est pour ne pas me perdre », répondit Irénée, « que je refuse de sacrifier ». Il fut envoyé en prison, où il souffrit diverses tortures.

Quelques jours après, le Saint fut reconduit devant le proconsul, qui le pressa encore de sacrifier ; il lui demanda ensuite s'il était marié, s'il avait des enfants. Irénée répondit négativement à ces questions. « Mais », reprit Probus, « qui étaient donc tous ces gens que votre sort affligeait si vivement à la première audience ? » — IRÉNÉE. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, ses frères ou ses proches, plus que moi, n'est pas digne de moi ; ainsi, quand je lève les yeux vers le Dieu que j'adore, et que je pense à la félicité qu'il a promise à ses fidèles serviteurs, j'oublie que je suis père, mari, fils, maître et ami. — PROBUS. Mais vous n'en êtes pas moins tout cela ; que tant de motifs vous engagent donc à sacrifier. — IRÉNÉE. Mes enfants ne perdront pas beaucoup à ma mort : je leur laisse pour père le Dieu qu'ils adorent avec moi ; ainsi, que rien ne vous empêche d'exécuter les ordres de l'empereur. — PROBUS. Encore une fois, obéissez, autrement je serai forcé de vous condamner. — IRÉNÉE. Je vous l'ai déjà dit, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. — Alors Probus prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Irénée, pour avoir désobéi aux édits des empereurs, soit jeté dans le fleuve [1]. — IRÉNÉE. Après tant de menaces, je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire, et vous vous contentez de me faire noyer ; pourquoi en usez-vous ainsi ? Vous me faites tort ; vous m'ôtez par là le moyen de montrer au monde que les chrétiens, qui ont une foi vive, méprisent la mort, de quelques tourments qu'elle soit accompagnée ». Probus, outré de se voir bravé, ajouta à la sentence que le Saint aurait la tête tranchée avant d'être jeté dans le fleuve. Irénée rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui faisait remporter comme une seconde victoire.

Lorsqu'il fut sur le pont de Diane, d'où il devait être jeté dans le fleuve, il ôta sa robe, puis levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Seigneur Jésus, qui avez daigné souffrir la mort pour le salut des hommes, commandez que le ciel s'ouvre et que les anges reçoivent l'âme de votre serviteur Irénée, qui donne sa vie pour la gloire de votre nom et pour votre peuple de l'Eglise catholique de Sirmium ». Cette prière finie, il reçut le coup qui sépara sa tête de son corps, après quoi il fut jeté dans le fleuve. Son martyre arriva l'an 304, le 25 de mars, jour auquel son nom est marqué dans le martyrologe romain.

Tiré des Actes sincères de son martyre, publiés par Henschenius et Dom Ruinart. Voyez Tillemont, t. IV, et Dom Ceillier, t. III ; Madame de Broglie a donné place à saint Irénée dans son beau livre des *Vertus chrétiennes*.

SAINT HUMBERT DE MAROLLES OU MAROILLES,

PRÊTRE ET RELIGIEUX (682).

Humbert naquit à Mézières, sur la rivière d'Oise, dans la province qu'on a depuis appelée Haute-Picardie, vers les confins du Vermandois et de la Thiérache, à deux lieues de Saint-Quentin. Il avait pour père et pour mère Evrard et Popite, l'un et l'autre de race fort distinguée dans la noblesse française : et la vertu d'Evrard fut d'un si grand exemple dans le monde, qu'il en reçut le titre de Bienheureux. Humbert parut dès son enfance prévenu d'une grâce singulière qui le porta

1. Le Bosneth, qui coule près de Sirmick, et qui se jette un peu au dessous dans la Save,

au bien avant qu'il pût avoir la connaissance du mal. Ses parents, voyant qu'il ne respirait que la piété, et qu'il se dévouait à Dieu de lui-même, n'eurent pas de scrupule de le destiner au service des autels. Ce fut dans cette vue qu'ils le menèrent ensuite dans un monastère, à Laon, où il reçut la tonsure cléricale ; et ils le mirent dans un monastère de la ville, afin de le faire instruire dans la piété et dans les lettres. Il acheva le cours de ses études et fut élevé au sacerdoce dans la même maison. Il ne laissa pas de demeurer encore quelque temps dans le monastère de son ordination, et il continua d'y donner aux religieux de grands exemples d'humilité, de mortification, de détachement, jusqu'à ce que la mort de ses parents l'obligeât d'aller disposer de la succession qu'ils lui avaient laissée. Il quitta la ville de Laon avec la bénédiction de l'évêque et la permission des supérieurs du monastère, et retourna à Mézières, où il mena une vie fort retirée. Peu de temps après, il reçut chez lui saint Amand qui venait de se démettre de son évêché de Maëstricht, et qui passait pour faire le voyage de Rome avec Nicaise, moine de son abbaye d'Elnon, qui porta depuis son nom. Il les suivit en Italie ; et sa piété parut si satisfaite de ce premier pèlerinage qu'il fit aux tombeaux des Apôtres et des martyrs, qu'on prétend qu'il en entreprit encore un second depuis à Rome, où l'on ajoute qu'il offrit à l'Eglise romaine les terres qu'il possédait ; mais que le Pape lui ordonna de les employer plutôt à fonder quelque maison pieuse et charitable dans son pays.

Au retour de ce second voyage, il alla voir saint Amand dans son monastère d'Elnon, sur la Scarpe ; et, après avoir mûrement délibéré avec lui sur le lieu qu'il devait choisir pour servir Dieu dans la retraite, il se retira dans le monastère de Marolles ou Maroilles, situé en Hainaut, au diocèse de Cambrai, sur la petite rivière de Helpres, qui va se décharger de là dans la Sambre. C'était une maison bâtie depuis peu par le comte Rodobert ou Chonebert, dans le pays dont il était seigneur, et qu'on appelait le canton de Famart ou Famars, à cause, peut-être, de quelque ancien temple dressé au dieu Mars dans ces lieux. Humbert s'étant proposé de finir ses jours dans ce monastère de Marolles, y donna à perpétuité la plus grande partie de la terre de Mézières-sur-Oise, par un titre de l'an 671, daté de la douzième année du roi Childéric II. Une donation si considérable procura un tel accroissement au monastère, que plusieurs, oubliant sa première fondation faite seize ou dix-sept ans auparavant, se sont persuadés que saint Humbert en était le fondateur. Ce fut là que notre Saint acheva de se sanctifier dans le silence, la retraite, la pénitence et l'oraison, sans sortir que pour se donner quelquefois la consolation d'aller voir sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge, avec laquelle il était dans une union très-étroite de charité et de prières. On croit qu'il fut abbé ou supérieur de Marolles : il eut au moins des disciples, entre les bras desquels il mourut, vers l'an 682, le 25 mars.

Ils embaumèrent son corps de riches parfums, et l'enterrèrent dans une chapelle qu'il avait bâtie. Le culte de saint Humbert était publiquement établi dès le temps de Louis le Débonnaire qui l'a qualifié Saint dans une patente. Les martyrologes des Pays-Bas, de France et d'Allemagne marquent sa fête principale au 25 mars, jour de sa mort, et celle de sa translation au 6 septembre.

M. Desmelles, curé de Maroilles, nous a transmis la note suivante sur les reliques de saint Humbert :

« L'église de Maroilles possède la tête de saint Humbert. Voulant la voir de près, j'ai ouvert le reliquaire en présence de deux témoins. J'ai trouvé, outre la tête parfaitement conservée, deux côtes et l'os d'un pouce dont l'authenticité est attestée par un acte en parchemin signé de toutes les reliques de l'abbaye, et muni du sceau des abbés de Maroilles du Cateau et de Liessies. Avec la permission de Monseigneur, j'ai disposé de l'os du pouce en faveur de l'église d'Estaires, et d'une côte en faveur de l'église de Romeries dont saint Humbert est le Patron.

« Le reliquaire, qui renferme la tête de saint Humbert, est le même que celui qui existait avant la Révolution. Il fut porté à Avesnes, avec les autres objets de l'Eglise, la plus précieuse dépouille de ses ornements en argent et en pierreries, puis jeté comme on fait un morceau de bois. Des hommes religieux qui suivaient ces richesses pieuses pour les soustraire à la profanation, recueillirent le reliquaire, le tinrent caché pendant la tourmente et le rendirent à l'Eglise...

« L'autel de Saint-Humbert est souvent visité par les paroissiens et par les étrangers. Le 7 septembre, jour de la fête patronale, l'église est visitée toute la matinée dès trois heures du matin.

« Le bréviaire ne signale aucun miracle qu'aurait fait saint Humbert pendant sa vie ni après sa mort.

« On représente toujours saint Humbert ayant un ours et un cerf à ses côtés. On dit que, dans un voyage qu'il fit à Rome, un ours dévora l'âne qui portait le bagage et que, en punition, l'ours fut condamné à porter les provisions. On justifie la présence du cerf en disant qu'un cerf poursuivi alla se coucher auprès de saint Humbert priant dans son oratoire et que, par respect pour le saint homme, les chasseurs firent grâce au pauvre animal ».

D'après Baillet et des notes locales.

SAINT CESSATEUR OU CÉZADRE, ÉVÊQUE DE LIMOGES (732).

Au temps de Charles-Martel, lorsque d'innombrables Maures, Sarrasins et autres barbares infidèles, débouchant de l'Espagne, envahissaient la France, inondaient l'Aquitaine, et portaient partout le fer et la flamme, les églises avaient besoin de pasteurs doués non-seulement d'une grande piété, mais aussi d'une singulière fermeté et d'un courage invincible. Dieu donc, par sa providence paternelle, destina à l'église de Limoges, saint Cessateur, homme intrépide et généreux, pour la délivrer de ses périls imminents.

Lorsqu'il eut visité son diocèse, et qu'avec une sollicitude toute épiscopale, il eut pourvu à ce que les curés et les autres pasteurs immédiats veillassent avec un soin tout particulier à la garde de leur troupeau respectif, à cause du malheur des circonstances, lui-même, pour mieux écarter les loups qui menaçaient toutes ses brebis, leva des soldats, marcha au-devant de l'ennemi, et exposa vaillamment sa vie aux dangers, pour la conservation de la foi et pour le salut, tant des âmes que des corps de ses chers diocésains ; il joignit ses troupes à l'invincible armée des Francs, et, dans la mémorable bataille de Poitiers, contribua beaucoup à la déroute des barbares.

Propre de Limoges.

SAINT BARONCE ET SAINT DIZIER, ERMITES (700).

Du temps du roi Thierry III vivait un gentilhomme du Berry, nommé Baronce, qui, après avoir passé quelques années dans le mariage, et avoir eu entre autres enfants un fils nommé Agload, fut touché de Dieu par une grâce, dont la lumière lui découvrit la vanité du monde et la solidité des biens éternels, et lui fit prendre la résolution de ne plus penser qu'à son salut. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de la difficulté qu'il y aurait à bien exécuter son dessein, en demeurant dans le cours ordinaire de la vie du siècle, où il trouvait incessamment les objets qui l'avaient autrefois porté à offenser Dieu : de sorte que, pour commencer sa pénitence par le retranchement des occasions du péché, il se retira avec son fils Agload dans l'abbaye de Lonrey ou Saint-Cyran, au diocèse de Bourges, aujourd'hui de Nevers. S'étant consacré à Dieu sous la discipline de cette maison, il y donna bientôt toutes les marques d'une conversion sincère, par la ferveur avec laquelle il s'acquittait de tous les exercices de la vie religieuse et pénitente. Un jour, au sortir des Matines, il tomba dans un évanouissement ou une apoplexie qui le tourmenta d'abord par de grandes douleurs, et qui, lui ayant ôté ensuite le sentiment et intercepté la respiration, donna lieu de croire aux religieux qu'il était mort, ou qu'il allait mourir. Ils se divisèrent par bandes ; et, se succédant les uns aux autres, ils récitèrent des prières dans sa chambre, comme on a coutume d'en user devant les agonisants ou les corps morts. Baronce demeura en cet état d'immobilité jusqu'au lendemain matin. Vers le point du jour il revint à lui, et dit trois fois : *Gloire soit à vous, Seigneur.* Ce retour surprit et réjouit en même temps ceux qui étaient présents : et, après qu'on eut rendu grâces à Dieu pour sa guérison, il raconta à la communauté ce qui s'était passé dans son imagination durant son extase. Selon ce qu'il avait cru voir, deux démons l'avaient pris à la gorge, et l'avaient tourmenté jusqu'à l'heure de tierce. Ensuite il lui avait semblé que l'ange Raphaël étant venu à son secours, lui avait détaché l'âme du corps pour la mener vers le ciel, où il lui avait fait voir quelques Bienheureux qu'il avait connus sur la terre ; qu'ayant paru devant saint Pierre, patron de Lonrey, les démons l'avaient accusé de plusieurs péchés qu'il avait effectivement commis dans le siècle ; mais que l'Apôtre, prenant sa défense, avait déclaré qu'ils étaient expiés par ses aumônes, par sa confession au prêtre, par sa pénitence, et par sa profession religieuse ; que saint Pierre ayant chassé les démons, ordonna à deux enfants vêtus de blanc de lui faire voir les supplices de l'enfer, et de le ramener ensuite à son monastère ; et qu'il lui recommanda de ne plus tomber dans les fautes qu'il avait commises avant sa conversion, de distribuer aux pauvres le reste du bien qu'il avait réservé dans le monde, et de demeurer fidèle à sa vocation. Baronce accompagna ce récit de beaucoup de circonstances fort extraordinaires ; ce qui porta l'un des religieux qui l'entendirent, à prendre la plume aussitôt pour en dresser une relation historique, qui subsiste encore aujourd'hui.

Cette vision fit néanmoins tant d'impression sur l'esprit de Baronce, que, pressé du désir de

tendre à une plus grande perfection, il demanda permission à son abbé de quitter le pays, et d'aller chercher un désert hors du royaume. On eut peine à la lui accorder : mais, l'ayant obtenue enfin après de longues instances, il alla à Rome visiter le tombeau de saint Pierre, en reconnaissance de la grâce qu'il avait reçue de Dieu par son entremise, et il se retira ensuite dans le territoire de Pistoie, en Toscane, où il bâtit une cellule entre deux montagnes. Il vécut là comme une personne qui n'aurait point été de ce monde, qui n'aurait nulle attache à la terre, nulle liaison avec les hommes. Sa prière était continuelle, et il jouissait par avance de la présence de Dieu et des objets célestes par la contemplation. Le soin qu'il prit de se cacher n'empêcha pas qu'il ne fut bientôt connu. Sa réputation attira près de lui un saint solitaire du voisinage, nommé Dizier, qui voulut profiter de ses exemples. Bientôt après, quatre jeunes hommes, touchés fortement du désir de se sauver, se joignirent à eux et se soumirent à la discipline de saint Baronce. Ayant bâti une église, ils servirent Dieu ensemble dans les exercices de la prière et de la pénitence ; et, joignant tous les avantages de la vie cénobitique à ceux de l'institut des anachorètes les plus retirés, ils parvinrent en peu de temps à un degré éminent de vertu. Saint Baronce mourut le premier, et fut enterré dans leur église. Dizier le suivit quelques années après, et Dieu appela ensuite les quatre qui restaient, à quelque distance les uns des autres. Ils furent tous ensevelis dans le même lieu avec beaucoup d'honneur : et les miracles qui se firent à leur tombeau servirent beaucoup à confirmer la persuasion que l'on avait de leur sainteté.

D'après Baillet.

NOTRE-DAME DU PUY ET NOTRE-DAME DE FRANCE.

Si l'on en croit des légendes d'une haute antiquité, une pieuse veuve, née près de Velaune, l'ancienne capitale du Velay, et convertie par saint Martial, souffrant depuis longtemps d'une fièvre rebelle à tous les remèdes, s'adressa à la Sainte Vierge, qui lui fit entendre que la santé lui serait rendue sur le mont Anis : on appelait ainsi le sommet d'un cône tronqué sur lequel est bâtie aujourd'hui l'église du Puy[1]. La malade, arrivée au lieu indiqué, se repose et s'endort sur une pierre carrée, en forme d'autel, qu'elle y trouve ; et, dans son sommeil, elle voit une troupe d'anges ; au milieu d'eux, une dame vêtue d'habits royaux, rayonnante de clarté. « Voilà », lui dit un des esprits célestes, « la Mère du Sauveur ; elle s'est choisie ce lieu pour son sanctuaire ; et afin que vous ne preniez pas ce que je vous dis pour un songe, vous êtes guérie ». A ces mots, la vision disparaît, et la malade se réveille pleine de santé.

Saint Georges gouvernait alors l'église du Velay. Informé du fait, il gravit le mont Anis, aperçoit une partie du plateau couverte de neige, quoiqu'on fût alors au 11 juillet, époque des plus fortes chaleurs, et au milieu de cette neige un cerf qui, prenant sa course à son approche, trace par l'impression de ses pas l'enceinte d'une église. Le saint évêque entoure d'une haie d'épines l'enceinte marquée ; et saint Martial, qui évangélisait les contrées voisines, étant venu visiter à son tour le mont Anis, que la renommée signalait dès lors à l'attention publique, désigne la place de l'autel, et laisse pour relique à la future église un soulier de la Sainte Vierge, qu'il avait apporté de Rome.

Cependant, l'église demeura à l'état de projet jusqu'à l'épiscopat de saint Vosy, vers l'an 220. Alors une dame paralytique, du village de Ceyssac, s'étant fait porter sur la même pierre que la veuve de Velaune, et y ayant eu la même vision, entendu les mêmes paroles, et obtenu une guérison semblable, s'empressa d'en prévenir saint Vosy. Celui-ci, après trois jours de jeûnes et de prières, monte sur le rocher suivi de tout le peuple, et trouve l'enceinte formée par la haie encore couverte d'une neige épaisse. A cette vue, saisi d'un saint transport, il s'écrie : « C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel », et il prend la résolution d'y transporter le siége épiscopal, qui était alors à Saint-Paulien. Il fallait pour cela le consentement du Pape ; il se rend à Rome, obtient l'autorisation nécessaire, et ramène avec lui Scrutaire, jeune romain de race sénatoriale, aussi habile dans l'architecture que pieux et modeste. On met aussitôt la main à l'œuvre : riches et pauvres, tous y prêtent leur concours. Là, on ne cherche pas l'art et l'ornementation : c'est une parfaite unité de formes ; ce sont des moulures des plus ordinaires ; ce sont des mosaïques de pierres de différentes couleurs, formant des carrés et des losanges ; c'est enfin l'architecture de l'époque,

1. De là vient que la ville porta d'abord le nom d'Anis et ne prit que vers le septième siècle celui de Puy, qui vient d'un mot celtique signifiant élévation ou hauteur.

solide, mais parfaitement simple. Aussi, dans sept ans, on termina l'abside et la première coupole, c'est-à-dire le rond-point qu'occupent aujourd'hui les stalles du chapitre et ce que l'on appelle la chambre angélique.

Cet édifice achevé, l'évêque et le jeune Scrutaire jugèrent à propos d'aller en rendre compte au Pape, et de lui demander la permission d'en faire la consécration solennelle. A peine avaient-ils fait un quart de lieue, que deux vieillards vêtus de blanc, portant chacun une cassette d'or, se présentent à eux, leur remettent des reliques qu'ils disent venir de Rome, les invitent à retourner, pieds nus, les porter à l'église du mont Anis, « dont la consécration », ajoutent-ils, « se fait en ce moment par le ministère des anges ». Et aussitôt ils disparaissent. Le prélat et son compagnon, saisis de respect, ôtent leurs chaussures, reviennent avec les précieuses cassettes, et disent à ceux qu'ils rencontrent ce qui vient d'arriver. La nouvelle s'en répand partout avec la rapidité de l'éclair. Le peuple accourt, se joint à l'évêque, et une procession se forme, qui bientôt arrive au haut du mont Anis. Les portes de l'église s'ouvrent d'elles-mêmes, le sanctuaire apparait éclairé d'une multitude de torches, et l'autel arrosé d'une huile dont le parfum embaume l'église entière. L'évêque, dans son ravissement, entonne le cantique d'actions de grâces, les assistants le poursuivent avec allégresse. La prière finie, on recueille plus de trois cents torches, dont deux se conservent encore dans le trésor de l'église, et, à dater de ce jour, la cathédrale du Puy est connue sous le beau nom d'*église angélique*, que lui ont conservé tous les siècles [1].

La renommée porta au loin la nouvelle de ces prodiges : on accourut au nouveau sanctuaire, et heureux de s'abriter à son ombre, plusieurs fixèrent leur habitation dans le voisinage, jusqu'à former en peu de temps une petite ville, puis une cité plus grande, qui devint la capitale du Velay, comme elle était déjà le siége des évêques.

Quoique la plus grande splendeur de l'église du Puy jaillisse de la chambre angélique, dont l'érection a été si pleine de miracles, il est vrai de dire que la statue miraculeuse, qu'on y a vénérée pendant plusieurs siècles, a bien plus encore influé sur sa gloire. Cette image avait été apportée de la Terre-Sainte, en 1254, par saint Louis, qui vint exprès au Puy en faire hommage à la basilique de Marie. Elle était de bois dur, de sétim selon les uns, de cèdre ou d'ébène selon les autres, et représentait la Sainte Vierge assise sur une espèce d'escabeau, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Des bandelettes fortement serrées à la façon des momies égyptiennes enveloppaient l'image du Fils et de la Mère, et ne laissaient apercevoir que leur visage.

Depuis cinq siècles, la glorieuse Vierge du mont Anis recevait les hommages des foules empressées, lorsqu'en 1793 elle fut arrachée de son sanctuaire par le fanatisme incrédule, traînée ignominieusement dans ces rues autrefois témoins de son triomphe, et brûlée sur la place du Martouret, parmi les clameurs insensées de quelques furieux, mais au milieu de la consternation de toute la partie saine d'une population éminemment catholique.

Heureusement que le règne de l'impiété ne dure jamais longtemps. Aussitôt après la Révolution, une nouvelle statue, copie fidèle de l'ancienne, remit sous les yeux les traits qu'avaient vénérés les siècles ; la piété des fidèles reprit son élan, et Marie reçut et reçoit encore tous les jours, sous sa nouvelle image, autant de témoignages de confiance et d'amour que sous l'ancienne, si chère à nos aïeux.

Cette statue n'était pas la seule richesse de l'église du Puy. La possession des reliques les plus insignes formait une de ses autres gloires. Elle en avait, vers la fin du siècle dernier, un nombre considérable, comme le prouve l'inventaire qu'on en a conservé ; et l'or, l'argent, les pierreries embellissaient les reliquaires où on les conservait. Mais en 93, l'impiété révolutionnaire livra aux flammes la plupart de ces reliques, et les reliquaires qui les renfermaient devinrent la proie de la cupidité. De tant de richesses, il ne reste plus de remarquable que deux reliques insignes de la vraie Croix ; l'une, avec son reliquaire, donnés par le pape Innocent III ; l'autre, provenant de l'abbaye de la Chaise-Dieu, à laquelle Clément VI l'avait envoyée. L'église du Puy possédait autrefois un fragment considérable de la couronne d'épines, dont saint Louis lui avait fait présent en 1239 ; mais ce fragment étant passé à l'église principale de Saint-Etienne en Forez, avec la lettre signée du pieux monarque, qui en établit l'authenticité, le cardinal de Bonald, lorsqu'il était évêque du Puy, sembla vouloir dédommager sa cathédrale de cette perte, et lui donna une faible parcelle de la sainte épine.

Toutes les conditions, depuis la plus haute jusqu'à la plus humble, semblent s'être donné rendez-vous à Notre-Dame du Puy, et cela à tous les âges de l'histoire, depuis la fondation de ce

1. L'abside carrée bâtie par saint Vosy se voit encore aujourd'hui à l'extrémité de la grand'nef de la cathédrale du Puy.

sanctuaire. On y voit des papes et des rois, des princes et des grands seigneurs, des saints dont plusieurs sont canonisés, toutes les classes du peuple et de la société.

Les papes qui ont visité cette illustre basilique sont : Urbain II (1095), Gélase II (1110), Callixte II (1111), Innocent II (1130), Alexandre III (1162).

Les rois et les princes qui vinrent incliner leur front devant la madone du Puy sont : Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Eudes, Robert, saint Louis et Marguerite de Provence, sa femme, Philippe III, Philippe IV, Charles VI, Charles VII, Louis XI [1], Charles VIII, François Ier; Raymond, comte de Toulouse, et Alphonse II d'Aragon : ces deux derniers mirent fin à leur longue inimitié en s'embrassant devant l'autel même. En 1062, Bernard, comte de Bigorre, vint lui faire hommage de son comté dans un diplôme célèbre, tout imprégné de l'esprit chrétien.

Mais ce n'étaient pas seulement les rois et les grands seigneurs qui visitaient l'église angélique. Les Saints, qui ont au plus haut degré l'instinct du bien, y venaient les premiers. Nous y voyons trois abbés de Cluny : saint Mayeul, qui guérit au Puy un aveugle, saint Odon et Pierre le Vénérable. Nous y voyons saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu ; saint Etienne, fondateur de l'Ordre de Grammont; saint Eudes, abbé du Monastier; saint Hugues de Grenoble, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, sainte Colette, et surtout saint Vincent-Ferrier, qui y vint précédé de cent pénitents vêtus de sacs, marchant nu-pieds, deux à deux, et qui, au défaut d'une église assez vaste pour contenir la multitude accourue de quinze à vingt lieues pour l'entendre, se fit dresser un amphithéâtre avec un autel dans l'immense prairie du Breuil, laquelle comprenait, outre la place de ce nom, tout le local qu'occupent la préfecture, le tribunal, le musée et la promenade. Là, pendant que le Saint se préparait à offrir le saint sacrifice, les pénitents se donnaient, devant la multitude étonnée, une rude discipline, en exhortant les pécheurs à imiter leur exemple ; puis, couverts de sang, ils montaient sur l'amphithéâtre à la suite d'une bannière où était peint le Sauveur flagellé. Durant la messe, qui était toujours chantée, Vincent achevait d'attendrir les cœurs en versant un torrent de larmes. Il prenait ensuite la parole, et foudroyait les vices avec la liberté d'un apôtre et l'ardeur d'une âme enflammée de l'amour de Dieu. Il prêcha ainsi pendant quinze jours consécutifs, sans que sa voix s'altérât ou même s'affaiblit, bien que son corps usé semblât près de la défaillance. Prodige plus grand encore, quoique, étant Espagnol, il ne sût guère le français, il se fit comprendre de tous, et les conversions furent innombrables.

Saint François Régis ne montra pas moins de dévotion envers la Vierge du mont Anis. Attaché par ses supérieurs à la mission du Puy, il puisait aux pieds de Marie la grâce de l'apostolat, et de là il se répandait dans les bourgs et les campagnes du Velay pour les évangéliser.

Comme ces saints personnages, la vénérable mère Agnès, ce prodige précoce de sainteté que Dieu combla de grâces si extraordinaires, faisait ses délices de l'église angélique ; elle y renouvela le vœu de virginité perpétuelle, et lorsqu'elle fut obligée de s'éloigner pour être supérieure du monastère de Langeac, au moins une fois le jour elle se mettait à genoux, la face tournée vers le Puy, pour offrir ses hommages comme autrefois à la Mère de Dieu. Enfin, M. Olier, cet homme de Dieu qui a fondé la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, avait la plus tendre dévotion pour ce sanctuaire de Marie. En 1652, il voulut passer par le Puy pour se rendre à Viviers, où son devoir l'appelait ; et aussitôt arrivé, il monta à la cathédrale et y resta longtemps en oraison, s'offrant à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. En 1655, sentant sa fin approcher, il fit une seconde fois le pèlerinage du Puy, et voici comment il en rend compte lui-même : « Je suis dans un lieu », écrivait-il, « où je finirais ma vie avec joie, aux pieds de Notre-Dame du Puy, à laquelle je suis redevable de toute sorte de grâces ». Ne pouvant demeurer toujours présent de corps dans cette église, il laissa près de l'image de Marie une statue d'argent, où il s'était fait représenter dans la posture d'un suppliant, incliné devant elle, avec une médaille d'or où était gravé le séminaire de Saint-Sulpice qu'il lui présentait, en la conjurant de le prendre sous sa protection.

Stimulées par tant de beaux exemples, les masses se pressaient devant la Vierge du mont Anis. On y accourait non-seulement de toutes les provinces de France, mais des royaumes étrangers, jusque de la Grèce et de la Pologne. L'Espagne surtout y envoyait tant de pèlerins, qu'on bâtit à Toulouse un hospice pour les recevoir à leur passage. Nous venons, disaient-ils, honorer et prier Notre-Dame de France. Aux principales fêtes de l'année, racontent les chroniques, les routes frayées

1. Les rois de France étaient chanoines d'honneur de Notre-Dame du Puy. Dans une ordonnance relative à une exemption d'impôts, Louis XI fit écrire ces remarquables paroles : « Comme entre toutes les églises de notre royaume », dit-il, « la sainte église du Puy a été fondée et bâtie par les disciples de Jésus-Christ, en vertu de l'autorité de l'apôtre saint Pierre; comme la glorieuse Mère de Dieu y est visitée, priée, honorée avec une dévotion incomparable, et que l'éclat de ses innombrables miracles remplit tout l'univers, nous confirmons tous ses priviléges ».

ne suffisaient plus, l'on marchait à travers les champs voisins. Telle était même l'ardeur de la piété, qu'assez souvent, au plus fort de l'hiver, on faisait pieds nus la plus grande partie du chemin ; et dès qu'on apercevait du haut des montagnes voisines le sanctuaire vénéré, on tombait à genoux sur la neige, sur la glace, sur la pierre froide, et quelquefois même dans la boue, et l'on saluait Celle qu'on venait visiter avec tant de fatigues.

Tout concourait à encourager ces pèlerinages. La ville du Puy avait un hospice pour loger les pèlerins ; l'Etat, plus indulgent envers ceux que la maladie y surprenait, n'exigeait que la présence de deux témoins pour la validité de leur testament, tandis qu'ailleurs il en exigeait sept. Les tribunaux imposaient même quelquefois ce pèlerinage, comme peine expiatoire pour les délits.

Mais les souverains Pontifes y engageaient bien plus puissamment par leurs indulgences. Pie VI attacha une indulgence plénière à la visite de l'église, quelque jour de l'année que ce fût, pourvu qu'on y communiât ; et il y ajouta le privilége des stations romaines, de telle sorte qu'en allant prier aux sept autels désignés par l'Ordinaire, on gagnait les mêmes indulgences qu'en allant prier aux sept grandes églises de Rome. Outre toutes ces faveurs, le Saint-Siége en accorda une autre toute spéciale, dont ne jouit aucune autre église dans la chrétienté entière, savoir, la grâce d'un jubilé chaque fois que l'Annonciation coïncide avec le vendredi saint : concession bien ancienne, puisqu'en 1418, Elie de Lestrange, évêque du Puy, représentait au pape Martin V, dans le concile de Constance, que son église était en possession de ce jubilé depuis un temps immémorial, et que trois cardinaux présents confirmèrent cette assertion.

Le dernier jubilé du XVIIIe siècle fut celui de 1785 : on y compta quatre-vingt mille pèlerins, c'est-à-dire deux ou trois fois moins qu'à ceux qui l'avaient précédé.

Le jubilé qui suivit se fit longtemps attendre et ne tomba qu'en 1842 ; mais, chose admirable, après tant de bouleversements dans les idées et dans les choses, on y accourut comme autrefois, et il ne s'y trouva pas moins de cent cinquante mille pèlerins [1]. Peu après, le Saint-Siége accorda à la chrétienté deux jubilés consécutifs ; et l'année 1853 ramenant un nouveau jubilé dans l'église angélique, on eût pu croire qu'il n'aurait plus pour les peuples le même intérêt ; mais c'eût été là une illusion. Jamais au contraire on ne vit un plus magnifique jubilé. Le froid était des plus rigoureux, les neiges couvraient toutes les montagnes, les voies publiques étaient interceptées ; n'importe, aucune difficulté n'arrête ; on se fraie une route à travers les glaces et les neiges, et près de trois cent mille pèlerins viennent gagner le jubilé. Il n'y a pas dans la ville où les loger : ils se retirent dans les églises et passent la nuit à prier Marie, à chanter ses louanges, et l'évêque, rendant compte de ces choses dans une lettre pastorale, peut dire : « Désormais on croira mieux ce que nous racontent des jubilés passés les anciens documents de notre église ; qu'ont admiré nos pères, que nous n'ayons admiré nous-mêmes ? Y eut-il, à aucune autre époque, un ébranlement plus général, une affluence plus nombreuse, un plus grand empressement ? Nous aurions presque pu dire : Y eut-il plus de signes d'une foi vive ?... plus de conversions dans tous les rangs de la société [2] ? »

La gloire de Notre-Dame du Puy devait nécessairement rejaillir sur l'évêque et le chapitre qui tous les jours officiaient en présence de cette puissante reine et formaient comme sa cour. Aussi plusieurs souverains Pontifes, tels que Léon X en 1030, Pascal II en 1105, Eugène III en 1145, se plurent-ils à déclarer par des bulles expresses l'évêque du Puy soustrait à toute juridiction métropolitaine, suffragant du Saint-Siége, duquel il devait relever à jamais comme les primats et les patriarches, et voilà pourquoi nous voyons plusieurs évêques du Puy se faire sacrer à Rome ou ailleurs, de la main même du Pape.

A ce premier privilége, le Saint-Siége ajouta le *Pallium*, insigne honorifique donné d'abord par les souverains Pontifes à ceux qu'ils en jugeaient dignes, et plus tard réservé spécialement aux archevêques et aux primats. En 1040, le pape Léon IX écrivait à l'évêque du Puy, Etienne de Mercœur : « Nous accordons le *pallium* à votre fraternité, par respect pour la bienheureuse et glorieuse Vierge, Mère de Dieu, dont la mémoire est plus aimée et vénérée dans votre église que dans les autres sanctuaires qui lui sont dédiés ». Les rois de France conférèrent de leur côté à l'évêque du Puy tous les priviléges en leur pouvoir : ils le constituèrent seigneur de la ville, et l'investirent de toute l'autorité qui se rattachait à ce titre.

La Révolution de 93 fit disparaître ces prérogatives, et le siége lui-même fut supprimé. Mais, dès que le concordat de 1802 eut rendu au Puy son évêque, le Saint-Siége le décora aussitôt du *pallium*, seul privilége qui lui est resté de son glorieux passé.

1. *Le triomphe de Marie, ou relation du Jubilé de* 1842. — 2. *Relation du Jubilé de Notre-Dame du Puy en* 1853.

Le chapitre du Puy, à son tour, eut sa part dans les témoignages d'honneur dont on voulait entourer tout ce qui tenait à l'église angélique. Honoré comme l'évêque par les souverains Pontifes du privilége de ne relever que du Saint-Siége, il reçut encore celui de ne pouvoir être frappé d'aucune censure, afin que le service divin ne pût jamais cesser dans une église aussi auguste.

Les chanoines avaient de plus le privilége de porter la mitre quand ils officiaient dans les grandes solennités.

L'amour et la vénération pour Notre-Dame du Puy ne tardèrent pas à attirer sur la sainte montagne de nombreux établissements religieux et bienfaisants. Presque toutes les congrégations approuvées par l'Eglise tinrent à honneur d'avoir des représentants auprès de son sanctuaire, qui devint ainsi comme un centre resplendissant de lumières, projetant de toutes parts ses brillants rayons.

Les Bénédictins s'y établirent en 993 ; les Dominicains y furent installés par saint Dominique lui-même en 1221, et leur chapitre général s'y tint trois fois ; en 1447, on y compta jusqu'à dix-huit cents profès. Les Cordeliers suivirent de près les Dominicains ; leur monastère eut la gloire de recevoir la dépouille mortelle de Bernard de Quintaval, le premier compagnon de saint François d'Assise, et d'avoir saint Antoine de Padoue pour gardien. Les Carmes vinrent au Puy en 1286, et les Jésuites en 1588. Les Capucins arrivèrent peu après les Jésuites, en 1607.

Mais c'était surtout aux vierges à se serrer autour de la Reine des vierges, et elles n'y firent pas défaut. Les Clarisses commencèrent en 1430, amenées par sainte Colette elle-même, leur fondatrice, dont on garde encore un Psautier que lui avait donné Benoit XIII, quelques meubles et quelques habits qui lui ont appartenu, ainsi que sa cellule, dont une moitié sert de chapelle pour le public, et l'autre moitié d'oratoire intérieur pour la communauté. L'église des Clarisses a le privilége de l'indulgence de la Portioncule. En 1605, madame de Pollalion ménagea l'établissement des Dominicaines, dont la mère Agnès fit partie, et qui sont maintenant fixées à Langeac. Les Ursulines suivirent de près ces dernières, et se fondirent dans la communauté des religieuses de Notre-Dame, qui s'implantèrent au Puy presque en même temps, vouées comme elles à l'éducation de la jeunesse, et s'appelèrent filles de Sainte-Marie. Vinrent ensuite, en 1630, la Visitation ; quelques années après, Notre-Dame du Refuge ; puis la maison des sœurs de Saint-Joseph, vouées à l'instruction des jeunes filles, à l'éducation des orphelines, au soin des malades et des familles pauvres ; enfin, les dames de l'Enfant Jésus, dont le dévouement sublime à tout ce qui est bien, et surtout à l'instruction des pauvres, couvre comme d'un réseau de bienfaisance toute la contrée ; précieux institut qui dirige quarante-quatre établissements et se compose de dames proprement dites, vulgairement nommées les demoiselles de l'instruction, et de quinze cents affiliées.

Il y avait de plus, sur chaque place et dans chaque rue, quelque oratoire, quelque croix ou quelque niche qui renfermait l'image de la patronne du Velay, et à côté une lampe qu'on allume encore tous les samedis, les veilles de fêtes de la Sainte Vierge, ou lorsqu'un voisin a quelque guérison ou une autre grâce à demander. Au-dessous de la niche, on lit presque toujours cette recommandation :

Si l'amour de Marie
En ton cœur est gravé,
En passant ne l'oublie
De lui dire un *Ave*.

Lorsqu'un enterrement passe devant ces saintes images, tout le monde s'arrête ; le clergé chante :

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ.
Tu nos ab hosta protege
Et hora mortis suscipe.

Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous contre nos ennemis et à l'heure de la mort recevez-nous dans vos bras maternels.

Le célébrant ajoute : *Ora pro eo* (ou *ea*), *sancta Dei Genitrix* : priez pour *lui*, ou pour *elle*, sainte Mère de Dieu, et chante une oraison pour recommander l'âme du trépassé à la Sainte Vierge.

Pendant que les peuples, se pressant dans l'église angélique, continuaient les traditions séculaires de piété envers Marie, Mgr de Morlhon, évêque du Puy, conçut la pensée grande et hardie d'ajouter une nouvelle gloire à son église, en élevant sur le rocher Corneille, qui lui est contigu, une statue colossale de la Vierge Marie. De ce piédestal, qui s'élève de sept cent cinquante-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, et semble sorti des mains du Créateur pour un tel dessein,

Marie dominerait toute la France, régnerait sur elle comme une reine sur ses sujets prosternés à ses pieds : ce serait là vraiment Notre-Dame de France. (5 mars 1853.)

Pendant que l'artiste [1] vainqueur dispose son modèle pour le livrer au fondeur qui doit l'exécuter, surviennent les plus heureuses et les plus providentielles coïncidences. Pie IX, voulant élever à la hauteur d'un dogme catholique ce qui n'avait été jusqu'alors que la croyance libre et traditionnelle de l'Eglise, convoque à Rome deux cents évêques, pour relever par leur présence la proclamation solennelle qu'il y doit faire de l'immaculée conception de Marie. Mgr l'évêque du Puy obéit à l'appel du vicaire de Jésus-Christ; mais, avant de partir, il prescrit la pose de la première pierre du monument qui doit couronner le rocher Corneille, pour le jour, et, s'il était possible, pour le moment même où le souverain Pontife proclamera aux quatre vents de la terre le glorieux privilége de Marie immaculée. Docile à la voix du prélat, le clergé du Puy prit à tâche de se rapprocher le plus possible de ses pieuses intentions, et le 10 décembre 1854 fut posée et bénite la première pierre du piédestal. L'évêque, à son retour, fait appel à la France et au monde pour fournir aux frais considérables du monument qu'il médite : Ce n'est point là, leur dit-il, une œuvre locale, mais bien une œuvre nationale ; c'est la France appelée à faire sa profession de foi au dogme de l'Immaculée Conception, et à ériger un monument commémoratif du grand fait religieux récemment accompli à Rome. Cette considération jette sur l'œuvre un saint prestige, et la France, qui avait accueilli les paroles du souverain Pontife avec le double charme de son obéissance au Saint-Siége et de sa piété filiale envers Marie, la France, qui d'ailleurs aime toutes les grandes choses, saisit avec sympathie une telle proposition ; depuis la cour jusqu'au hameau, les offrandes arrivèrent en proportion de la dépense. Pélissier, le héros de la Crimée, avait écrit au Puy : « Demandez des canons à l'Empereur, il nous dira de les prendre, et nous les prendrons ». L'évêque, en effet, se hasarde à faire cette demande le 5 septembre 1855 ; les canons lui sont promis, et trois jours après, Sébastopol est à nous ; ses canons sont les nôtres ; ils viendront en France se transformer dans l'image de Marie, et ces instruments de mort représenteront à tous les siècles sa douce figure. Le 19 avril 1856, la promesse impériale reçoit son accomplissement : cent cinquante mille kilogrammes de fonte de fer, en bouches à feu provenant de la Crimée, sont mis à la disposition de l'évêque ; et ainsi, chose merveilleuse, la souscription forcée de la Russie fait les premiers frais d'une œuvre excellemment catholique.

Après quatre ans de travaux, au mois de septembre 1860, tout est consommé. Non-seulement la statue est fondue, mais les énormes blocs dont elle se compose sont hissés sur le rocher Corneille et surédifiés les uns sur les autres, jusqu'au front et à la couronne du colosse. Le piédestal seul a sept mètres au-dessus du rocher, la statue seize mètres au-dessus du piédestal, par conséquent la couronne de la statue est à sept cent soixante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. La Vierge est debout sur une demi-sphère de cinq mètres de circonférence, écrasant la tête d'un énorme serpent long de dix-sept mètres, et tenant sur son bras droit le divin Enfant qui bénit la France. Ses pieds ont un mètre quatre-vingt-douze centimètres de longueur, sa chevelure sept mètres, son avant-bras trois mètres soixante-quinze centimètres, sa main un mètre cinquante-six centimètres, et sa circonférence, au point de son plus large développement, mesure dix-sept mètres, dimensions prodigieuses, telles qu'aucun monument en métal fondu existant jusqu'à ce jour n'a encore atteint de pareilles proportions.

Et, chose remarquable, ce colosse gigantesque n'a rien perdu du sentiment suave, de la religiosité profonde de son modèle. Beau de près, beau de loin, il est resté une œuvre de poésie et d'art ; et le noble et doux visage de la Vierge porte une empreinte qu'on ne songe guère à demander aux colosses, la beauté, l'harmonie, la grâce et le charme.

Mgr l'évêque du Puy fixa au 12 septembre la cérémonie d'inauguration, et y fit préparer son peuple par une neuvaine que vint prêcher le grand prédicateur de notre époque, le R. P. Félix. Au jour fixé, toute la population du Velay sembla descendue au Puy, comme aux époques de ses grands jubilés. Douze prélats, parmi lesquels on distinguait trois archevêques, se trouvaient présents.

Un si beau jour ne pouvait rester sans anniversaire. Par mandement du 18 août 1861, cet anniversaire se célèbre le dimanche après le 12 septembre.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. Hamon.

1. M. Bonnassieux de Paris, dont l'œuvre mérita le prix hors ligne, au concours européen qui fut ouvert et auquel prirent part la France, l'Allemagne et l'Italie

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Les pauvres sont les amis de Dieu. De tout temps et sauf de rares exceptions, les apparitions, les visions, les révélations particulières ont été le privilége de ces indigents et de ces petits que le monde dédaigne. Lasserre, *N.-D. de Lourdes.*

La petite ville de Lourdes est située dans le département des Hautes-Pyrénées, à l'ouverture des sept vallées du Lavedan, entre la plaine de Tarbes et les premiers escarpements des montagnes. Lourdes était autrefois, par sa forteresse et sa position, la clef des Pyrénées : elle l'est encore aujourd'hui à un autre point de vue : il faut nécessairement y passer pour aller aux eaux thermales de Baréges, de Saint-Sauveur, Cauterets, Bagnères, Luchon, Pau.

« La cité tout entière et la forteresse sont situées sur la rive droite du Gave, lequel, après s'être brisé, en venant du Midi, contre le roc énorme qui sert de piédestal au Château-fort, fait aussitôt un coude à angle droit et prend brusquement la direction de l'Ouest.

« Un vieux pont, bâti en amont, à quelque distance des premières maisons de la ville, ouvre une communication avec la campagne, les prairies, les forêts et les montagnes de la rive gauche.

« Sur cette dernière rive, un peu au-dessous du pont et en face du Château, une prise d'eau pratiquée dans le Gave donne naissance à un très-fort canal. Ce canal va rejoindre le Gave à un kilomètre en aval, après avoir dépassé de quelques mètres seulement les Roches Massabielle, dont il baigne la base.

« Or, en 1858, il n'était guère, aux environs de la petite ville, d'endroit plus solitaire, plus sauvage et plus désert que ces Roches Massabielle au pied desquelles se rejoignaient le Gave et le canal d'un moulin.

« A quelques pas au-dessus de ce confluent, sur le bord du ruisseau, le roc abrupte était percé à sa base par trois excavations irrégulières, assez bizarrement superposées et communiquant entre elles, comme pourraient le faire les trous d'une éponge gigantesque ».

Il était nécessaire de donner une idée du pays où vont se passer les scènes que nous avons à décrire.

Le 11 février 1858 était le jour du jeudi gras. Pendant que partout se préparaient de joyeuses réunions, trois jeunes filles dont les parents n'avaient pas même de bois pour faire cuire leur maigre repas, allèrent en chercher sur le bord du Gave, dans la direction de Massabielle. Deux d'entre elles traversèrent le canal qui les séparait de la grotte solitaire ouverte au pied de la roche et se mirent à ramasser les branches dont le sol était jonché. La troisième, enfant maladive, hésita quelque temps devant la froideur de l'eau ; elle se décida enfin à passer. Penchée sur ses pieds, elle se déchaussait, quand un coup de vent soudain lui fait lever la tête. L'air était calme, les arbres immobiles. Elle se courbe pour ôter son second bas. Le vent souffle encore et va frapper l'excavation. La petite fille y regarde, étonnée : un églantier, pendant de la roche, se balançait faiblement.

Tout à coup, au-dessus de la grotte, une ouverture sombre, creusée comme une fenêtre jusqu'au cœur du rocher, se remplit d'une lumière magnifique et dans cet éclat plus beau que celui du soleil, apparaît une Dame jeune, d'un aspect plein de douceur, divinement belle. Son vêtement était gracieux et simple : une robe blanche ; un long voile blanc, descendant de sa tête, à grands plis ; une ceinture bleue flottant jusqu'au-dessous des genoux ; sur chacun de ses pieds nus une rose d'or épanouie et brillante. L'enfant, terrassée de surprise et d'admiration, incertaine, frotte ses yeux, regarde encore... la Dame lui souriait délicieusement du milieu de la lumière. Tombée à genoux, elle saisit son chapelet, en porte la croix à son front pour se signer, mais sa main redescend comme paralysée. Bientôt, l'Apparition prenant le crucifix d'or d'un chapelet qu'elle portait, en fait sur elle-même un grand signe de croix. L'enfant peut se signer alors. La Dame croise les mains et roule entre ses doigts les grains blancs de son long rosaire dont la chaîne jaune étincelle : ses lèvres ne remuaient point. L'enfant imite cette attitude et ces mouvements, et récite les *Ave Maria* de son chapelet.

La mystérieuse femme l'invite d'un geste à s'approcher, mais elle n'ose. Enfin, la Vision, toujours souriante, disparaît.

Eblouie en son âme, charmée et ne sachant que croire, la jeune fille traverse le canal, et arrivée sous la voûte rocheuse, interroge ses compagnes, l'une sa sœur cadette, l'autre son amie, qui, en ce moment, jouaient ensemble. Elles n'avaient rien vu.

Cette enfant, BERNADETTE SOUBIROUS, avait 14 ans. Née de parents pauvres, chétive, fatiguée par l'asthme depuis le berceau, très-ignorante encore de son catéchisme, elle n'avait pas fait sa première communion. D'un esprit lent pour l'instruction, d'un caractère doux et aimant, simple et naïf, nature ordinaire en tout, peut-être un peu plus portée à la piété que les enfants de son âge, rien en elle ne pouvait faire pressentir la destinée glorieuse qui commençait en ce moment.

Bernadette confia à sa mère ce qu'elle venait de voir. La mère s'alarma ; des idées sinistres s'emparèrent de son esprit. Elle redouta surtout une illusion malfaisante du démon, et elle défendit sévèrement à sa fille de retourner à la rive de Massabielle.

Le bruit de la vision se répandit dans le quartier. Le dimanche, 14 février, quelques petites filles, aiguillonnées par la curiosité, arrachèrent vers midi à la femme Soubirous la permission d'emmener Bernadette à la Grotte. Elles passent à l'église, et remplissent une petite bouteille d'eau bénite pour se défendre contre la Vision et la chasser, si elle était un esprit malin.

La Dame apparaît dans la niche du rocher. Bernadette en avertit ses amies, puis lance à plusieurs reprises vers la Vision son eau bénite, en lui disant d'approcher si elle vient de la part de Dieu. La Dame, souriante déjà, sourit plus doucement quand les gouttes d'eau montent vers ses pieds, se rapproche, s'incline avec une sérénité et une bienveillance ineffables. Bernadette tombe à genoux, prend son chapelet, et, l'œil fixe, le visage transfiguré, prie, regarde avec amour... Le soir, presque toute la ville entendait raconter l'étrange spectacle de Massabielle.

Le jeudi, 18 février, deux grandes personnes se dirigeaient secrètement avec Bernadette vers la Grotte, avant le lever du soleil. L'enfant arriva la première, et déjà la douce Dame qu'elle venait chercher était devant elle dans la splendeur de son auréole, quand ses compagnes la joignirent. L'une d'elles, soupçonnant que cet être inconnu pouvait être une âme du Purgatoire, avait emporté du papier et de l'encre pour lui donner le moyen de se faire connaître. Après une prière à genoux, elle envoie Bernadette demander à la Vision d'écrire son nom et le motif de sa venue. La Vision sourit et répond : — Ce que j'ai à vous dire, il n'est pas nécessaire de le mettre par écrit... Faites-moi la grâce de venir pendant quinze jours. — L'enfant s'engage. La Dame reprend : — Et moi, je ne peux pas vous rendre heureuse en ce moment, mais dans l'autre, je vous le promets. — Bernadette revient à ses compagnes qui priaient en la suivant de l'œil, et leur répète ce qu'elle vient d'entendre. Elles la font aller encore près de la niche, s'informer s'il leur sera permis de venir aussi. — Je le veux, répond la Dame, et je désire qu'il y ait du monde. La troisième apparition finit sur ces paroles.

Les nouveaux récits de Bernadette changèrent les pensées de la mère qui crut ne devoir point s'opposer à la promesse faite à la Dame de venir à la Grotte. Le lendemain matin, elle l'y accompagna et vit la beauté singulière de sa fille et le bonheur extraordinaire qui rayonnait dans ce regard attaché à la niche. Un groupe assez nombreux de femmes de Lourdes s'étaient réunies devant le rocher et observaient l'enfant.

Depuis lors, la foule des curieux alla grossissant chaque matin. Tous les environs savaient déjà les merveilles qui étonnaient Lourdes ; le Bigorre et le Béarn s'ébranlaient à ces bruits étranges, les voyageurs en parlèrent dans les villes lointaines, les journaux prêtaient leurs mille voix à la nouvelle. De toutes parts on accourait pour voir Bernadette. Les plus empressés prenaient place sous le rocher longtemps avant le lever de l'aube. Plusieurs milliers de personnes de toute condition s'accumulaient rapidement aux environs de la Grotte et se répandaient sur l'autre bord du Gave.

Le soleil n'avait point paru, que l'enfant arrivait accompagnée de sa mère ou plus souvent d'une de ses tantes. Elle s'agenouillait, un cierge dans une main, prenait de l'autre son chapelet et disait sur les grains des *Ave Maria*, en regardant vers l'ouverture ovale au-dessus de la Grotte. Souvent il se faisait en elle un léger mouvement, tout son être semblait monter ; elle pâlissait, son œil devenait fixe.

On lui a vu faire dans les premiers instants des saluts gracieux, puis elle se signait du crucifix de son chapelet avec une telle noblesse de mouvements et une piété si respectueuse et si tendre qu'un homme dit un jour : — Ce n'est qu'au ciel qu'on fait ainsi le signe de la croix. — Elle croisait les mains et récitait son chapelet.

La foule, silencieuse et émue, contemplait l'enfant dans sa beauté saisissante. Bernadette, transfigurée, ne semblait plus elle-même. Son visage blanc était comme éclairé d'un reflet de gloire ; ses regards enflammés, avides, ne se lassaient pas ; ils plongeaient, insatiables, dans le

creux de la roche ; quelquefois deux larmes échappées de ses paupières s'arrêtaient sur ses joues. On n'apercevait qu'elle ; mais on disait : — Elle voit !...

Elle voyait, et de tout ce qui l'environnait elle ne voyait rien, rien que la *Dame*. Et la Dame se montrait, comme la première fois, avec sa robe et son voile blancs, sa ceinture bleue, les roses jaunes sur les pieds nus, et avec le charme de son jeune et radieux visage, dans l'épanouissement d'une tendresse ineffable. Elle saluait de la tête et du sourire, puis faisait un signe de croix en tenant le crucifix de son chapelet et entrelaçait les mains ; la chaîne d'or et les grains blancs coulaient alors sous ses doigts. La Dame parlait à la petite-fille dans la langue du peuple, en patois, et l'enfant lui répondait à voix haute. Mais personne jamais ne vit les mouvements ou n'entendit les sons de cette conversation merveilleuse. Bernadette y a reçu trois secrets qui ne regardent qu'elle.

Enfin la Dame disparaissait, la lumière s'évanouissait après elle. Et Bernadette, sortant des joies de l'extase, perdant sa surnaturelle beauté d'un moment, reprenait son visage et sa vie ordinaires, voyait de nouveau la foule et rentrait chez elle pour rester le jour entier en proie à la curiosité générale.

Un jour la Dame donna un ordre à Bernadette : — *Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle et qu'on y doit venir en procession.* L'enfant alla porter cette parole à M. le curé de Lourdes ; plus tard elle reçut encore le même commandement.

Dans le milieu de la quinzaine, la Vision, montrant le fond de la Grotte, dit : — *Allez boire à cette fontaine et vous y laver : vous mangerez de cette herbe qui est là.* Bernadette obéit. Mais au lieu indiqué il n'y avait point de source, elle vit à peine de l'humidité. Sur un signe de la Dame, elle fait un petit trou dans le sable, et il s'amasse au fond un peu d'eau bourbeuse. Du creux de la main, elle en porte trois fois à ses lèvres sans oser y toucher. Enfin, après un nouveau regard vers la niche, elle boit ce mélange répugnant, puis elle en mouille son visage et va manger quelques feuilles d'une herbe qui croissait à côté.

Vers le même temps, la Dame dit encore à Bernadette : — *Vous prierez pour la conversion des pécheurs... Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs.*

Et l'on vit l'enfant monter à genoux la pente qui s'élevait par dessous la niche, en répétant : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! On la vit imprimer ses lèvres sur le sol.

Depuis lors, elle dut plusieurs fois monter l'inclinaison de la Grotte en expiation des péchés des hommes et baiser souvent la terre ; il lui fut encore ordonné d'aller boire, mais l'eau s'était accrue, elle en emplissait sa main à reprises multipliées et l'aspirait sans peine.

Ces actions étranges de Bernadette surprenaient la foule qui n'en recevait que tard et lentement l'explication, et choquaient même des esprits religieux. Les uns n'y voyaient qu'illusion ou supercherie. Bien d'autres, subjugués par ces spectacles extraordinaires, croyaient à une apparition divine et affirmaient hautement que cette femme si belle, si radieuse, si bonne, ne pouvait être que la Vierge Mère de Dieu, et que vraiment c'était Elle. Un plus grand nombre peut-être doutaient et attendaient les événements. Il y avait un grand combat d'opinions.

Cependant les croyants commençaient à se dire que l'eau dont buvait la jeune fille aurait une vertu surnaturelle. Nulle source n'avait jusque-là paru à la Grotte, et voilà que maintenant il en coulait une au lieu même et depuis le moment où les mains de Bernadette avaient remué le sable. On alla puiser à la Fontaine naissante.

Un ouvrier, nommé Louis Bourriette, qui avait irrémédiablement perdu un œil dans l'explosion d'une mine, se lava de cette eau en priant la Sainte Vierge et recouvra soudainement la plénitude de sa vue.

Un enfant à la mamelle et qui n'avait pas marché encore, allait mourir. Croisine Duconte, sa mère, contre toute prudence et tout espoir humains, le porta à la Grotte et le plongea dans le petit bassin de la Source. L'enfant revint à la vie et le surlendemain quitta, lui seul, le berceau et marcha sans aide. Plusieurs autres maux furent ainsi guéris. Les bruits de miracles se répandirent.

Bernadette avait été fidèle au rendez-vous de la Grotte ; seulement deux fois elle attendit en vain la Dame, la Dame ne se montra pas.

Le 4 mars termina la quinzaine des apparitions annoncées. Jamais la ville de Lourdes n'avait vu un rassemblement aussi vaste. Dans les alentours de Massabielle, des milliers et des milliers de curieux se pressaient, tous avides d'assister au dénouement de ces événements inouïs. Rien d'extraordinaire ne signala la dernière venue de la mystérieuse Dame. L'enfant, dans toute la beauté de son extase, contempla, pria, but à la Fontaine, monta sur ses genoux, baisa la terre ; on sentit, comme aux jours précédents, la présence invisible du ciel.

La Vision ne s'était point nommée, et on devait croire qu'elle avait disparu pour ne pas revenir. La foi gagnait. De plus en plus, la voix populaire affirmait que la Dame de la Grotte était bien Marie. On vénérait Bernadette comme l'enfant privilégiée de la Sainte Vierge et les foules continuaient d'aller prier à Massabielle. Mais cette croyance pieuse était ardemment contredite. Dès les premières apparitions, la police essaya d'empêcher, par l'intimidation, Bernadette de retourner au rocher. On menaça de la prison elle et ses parents, on les soumit à une étroite surveillance. Bernadette, la pauvre et faible enfant de quatorze ans, calme et courageuse, déroutа les ruses et brava toutes les frayeurs. Elle alla, malgré les hommes, où Dieu l'appelait.

L'opinion hostile l'accusa de jouer une sacrilége comédie pour extorquer de l'argent ou chercher le bruit; on tenta de la faire passer pour cataleptique et hallucinée, et plus tard la police voulut l'enlever sous ce prétexte. Autant de calomnies misérables. L'enfant, candide et simple, était incapable de toute feinte, elle n'accepta jamais ni argent, ni cadeaux, malgré les tentations de sa pauvreté; et il fallut reconnaître que son cerveau était sain, son imagination parfaitement réglée et sereine.

La fontaine devenait lentement plus abondante et opérait d'étonnantes guérisons. Pour nier le miracle, on prétendit que l'eau était minérale. Explication ridicule de cures instantanées et presque aussi diverses que les infirmités humaines. Mais il est reconnu de tous que la Fontaine de Massabielle n'est que de l'eau de source ordinaire.

Bernadette fréquentait la Grotte. Le 25 mars, fête de l'Annonciation, elle y trouva une foule énorme. La Dame lui apparut dans le même éclat de gloire et avec la même bénignité. Vers la fin de l'extase, l'enfant lui demanda son nom par deux fois; deux longs sourires lui répondirent seuls. Elle insista. A cette troisième prière, la Dame sourit encore, puis sépare ses mains croisées à la hauteur de la ceinture, les élève, les joint devant sa poitrine dans un geste d'une majesté et d'une grâce divines, et, les yeux vers le ciel, elle dit : — Je suis l'Immaculée Conception — puis disparaît.

L'enfant garda ce souvenir d'un autre monde, mais ne comprit pas le mot *Immaculée Conception*, qu'elle entendait pour la première fois.

Le lundi 5 avril, lendemain de Pâques, Celle qui venait de se révéler enfin et qui s'appelait l'Immaculée Conception, revint encore. La foule vit ce jour-là un spectacle qui mit le comble aux étonnements passés. Bernadette, captivée dans tout son être par la beauté de la Vision, joignit, sans s'en apercevoir, ses deux mains au-dessus du cierge qu'elle tenait, appuyé à terre et allumé. Pendant plus d'un quart-d'heure, la flamme brûla entre les paumes de ces tendres mains d'enfant, et passa à travers les doigts. Bernadette, immobile, souriait toujours. Un médecin était là. Il prit, aussitôt après l'extase, les mains de Bernadette, il les trouva blanches et intactes.

Le concours continua d'affluer à la Grotte; on y priait sans cesse; mais l'autorité civile, prétendant empêcher une superstition de s'enraciner, après avoir pris l'avis du Ministre des Cultes, ferma d'une clôture de planches l'entrée de la Roche, et en interdit l'accès sous peine d'amende. On brava sa défense. Il y eut des procès-verbaux et des condamnations judiciaires.

Le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Bernadette, allant prier en face du Rocher, sur le bord opposé du Gave, eut encore, et pour la dernière fois, la vision plus splendide que jamais de la céleste *Dame*.

Jusque-là l'autorité ecclésiastique était restée étrangère à tout. Mais devant tant de merveilles si persévérantes, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, se résolut à intervenir. Les événements de la Grotte appartenaient essentiellement au domaine religieux: c'était à l'évêque de les juger. A la fin de juillet 1858, un mandement institua une commission d'ecclésiastiques et de savants pour étudier ces faits.

La barrière était maintenue devant le Rocher de Massabielle, malgré les protestations du pays; au commencement d'octobre, un ordre du chef de l'Etat fit rouvrir la Grotte et rendit au pèlerinage sa liberté.

Bernadette avait fait sa première communion cette même année. Depuis les apparitions, elle a été visitée par des milliers de personnes; et cette enfant d'une faible intelligence, sans aucune qualité brillante, rien qu'avec sa simplicité, et sans doute grâce à une influence mystérieuse que Dieu lui communiquait, a produit une immense édification. Elle s'est sentie appelée au recueillement de la vie religieuse. En juillet 1866, quand sa mission à Lourdes fut entièrement accomplie, quand elle eut assisté à l'ouverture de la chapelle, elle partit pour le couvent. Aujourd'hui, sœur de la Charité de Nevers, toujours simple et pieuse, elle exerce, dans cette ville, l'office d'infirmière auprès des religieuses malades à la maison-mère de sa congrégation.

La Grotte, de plus en plus célèbre, attirait des flots toujours renaissants de pèlerins. Souvent, çà et là, on voyait éclater un miracle nouveau. Enfin, après de longues études dans lesquelles la Théologie et la Science examinèrent tout, les apparitions, les guérisons attribuées à l'eau de la Grotte, Mgr l'évêque de Tarbes prononça son jugement. Dans un mandement du 18 janvier 1862, il proclama que la *Dame* apparue à Bernadette était réellement L'IMMACULÉE MARIE, MÈRE DE DIEU, et autorisa le culte de NOTRE-DAME DE LOURDES.

Le Prélat fit publier en même temps le récit de sept guérisons, toutes de l'année 1858, qui, reconnues entre bien d'autres absolument miraculeuses par les médecins de la commission, lui avaient servi à porter sa sentence.

Mgr Laurence annonça l'érection de la chapelle que la Sainte Vierge avait elle-même demandée sur le lieu des visions. Il faisait appel à la générosité de tous ceux qui aiment la gloire de la Reine du ciel. Les travaux commencèrent à la mi-octobre 1862. L'édifice est jeté sur la crête du rocher de l'Apparition et la Grotte reste à découvert devant l'espace libre.

Le 14 avril 1864, Mgr l'évêque de Tarbes, au milieu d'un concours magnifique, bénit solennellement, à la Grotte, une statue de marbre blanc, représentant la Vierge au moment où elle dit : « Je suis l'Immaculée Conception », et placée sur le lieu même où reposaient ses pieds.

L'église souterraine ou « crypte » de la basilique fut inaugurée et le saint sacrifice pour la première fois célébré à la Grotte, le 21 mai 1866, dans une fête splendide, où s'étaient donné rendez-vous plus de deux cents prêtres, et une multitude immense de fidèles. Des missionnaires sont depuis lors établis dans la chapelle pour le service spirituel des pèlerins.

Le travail de la grande église continue. Le concours est incessant devant la Grotte. Marie l'encourage en y multipliant les miracles sur les corps et sur les âmes. L'eau de la Fontaine est demandée pour les malades dans toutes les directions, à toutes les distances. Et il n'est pas de semaine où l'on n'annonce plusieurs grâces obtenues au loin par l'usage de cette eau, sans vertu naturelle, mais qui reçoit de l'invocation de Notre-Dame de Lourdes une puissance supérieure à celle de tout remède humain.

Voici une guérison arrivée en Belgique le 27 novembre 1869, dont le retentissement a été grand dans ce royaume.

M. Pierre Hanquet, de Liége, atteint, il y a dix ans, d'un ramollissement de la moëlle épinière, avait progressivement perdu ses forces. Depuis 1864, durant cinq ans entiers, il languissait dans son lit, sans mouvement et à peu près sans nourriture. Au mal de la moëlle épinière, se joignirent la phthisie, des abcès, puis un érysipèle opiniâtre. Son corps brûlait, tandis qu'il sentait ses jambes toujours glacées. Nul repos ne lui était possible. Vers la fin de 1869, on calculait le temps prochain de sa mort. Il s'adresse à Notre-Dame de Lourdes ; le 27 novembre au soir, il boit de l'eau de Massabielle ; son frère en lotionne les parties atteintes par le mal, tous deux invoquant la Vierge de la Grotte. En ce moment, Pierre Hanquet endure d'intolérables tortures ; sa dernière heure semble venue. Dans un effort suprême pour soulager sa souffrance, il met le pied à terre ; cramponné à son lit, il redresse, avec des cris de douleur, son dos, depuis deux ans courbé comme un cercle de tonneau. Une minute et demie après, il marchait, libre, entièrement guéri, vigoureux. Tout son organisme avait retrouvé son jeu et sa force. Pierre Hanquet jouit du bien-être de la pleine santé. Deux médecins ont hautement déclaré que cette guérison est surnaturelle.

L'eau sert à la Vierge Immaculée pour faire arriver la grâce aux cœurs ; des conversions cachées ou éclatantes lui sont dues. La seule invocation de Notre-Dame de Lourdes a ramené beaucoup d'âmes. Citons un fait de 1870.

Une vieille dame protestante, d'une ville éloignée, avait toujours résisté aux efforts respectueux et tendres que faisait sa famille catholique pour l'amener à la véritable Eglise. Elle allait mourir, et l'on n'avait plus d'espoir. Ses filles se tournent vers Notre-Dame de Lourdes. L'une d'elles fait le pèlerinage, et une neuvaine est commencée. Dans ces neuf jours, des signes de changement font naître l'espérance. Tout à coup, la mourante est frappée d'un éclair de la grâce et demande à devenir catholique. Le jour même elle abjure, reçoit le Baptême, et, dans sa première communion, le saint Viatique. Le lendemain, 2 juillet, fête de la Visitation, elle mourait dans le Seigneur.

Dix-huit apparitions de la Sainte Vierge, en plein jour, à ciel ouvert, presque toutes sous les yeux d'une immense foule qui en voyait le reflet sur le visage angélique de l'enfant... — et la Sainte Vierge, quatre ans après la gloire que Pie IX lui donna par la proclamation du dogme de sa Conception Immaculée, disant dans la Grotte : *Je suis l'Immaculée Conception,* — voilà donc l'origine de NOTRE-DAME DE LOURDES.

Le pèlerinage de la Grotte se lie ainsi à l'événement religieux le plus grand et le plus aimé du siècle. La sagesse humaine voulut l'étouffer dans sa naissance. La miséricorde infinie a triomphé.

Et maintenant Notre-Dame de Lourdes règne ; son empire s'étend de jour en jour sur la confiance des peuples, par des prodiges éclatants et par l'innombrable multitude des grâces cachées. Dans le riant sanctuaire de la Grotte, elle console, elle guérit, elle purifie, elle se fait aimer. Les âmes y sentent que la Reine du ciel est venue là pour prodiguer les richesses et révéler les charmes divins de l'Immaculée Conception.

Extrait de *Notre-Dame de Lourdes*, par M. Lasserre, et d'une notice qui se vend au profit du pèlerinage.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

FÉVRIER

XXIVe JOUR. Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 1
S. Matthias, Apôtre..... 2
Le B. Robert d'Arbrisselle..... 4
S. Serge, mart. à Césarée, en Cappadoce. 16
S. Ethelbert, premier roi chrétien des Angles ou Anglais 17

XXVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 18
S. Félix III, Pape..... 19
S. Taraise, patriarche de Constantinople . 22
S. Gerland, évêque de Girgenti 25
S. Césaire, médecin 27
S. Leuvart ou Léobard, abbé, fondateur de l'abbaye de Marmoutier, en Alsace. 28
Se Adeltrude, abbesse de Maubeuge 30
S. Avertan, religieux carme..... 31
Le B. Sébastien d'Apparitio, entrepreneur de travaux publics..... 32

XXVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 33
S. Porphyre, évêque de Gaza, et sainte Irène, vierge..... 35
S. Auspice, cinquième évêque de Toul.. 39
S. Victor de Plancy, prêtre et ermite.... 40

Pages.

S. Arille ou Arigle (Agricole), évêque de Nevers..... 43
Se Eartongathe, religieuse de Sainte-Fare. 43
Le B. Léon, abbé de Saint-Bertin..... 44

XXVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 45
S. Léandre, archevêque de Séville..... 46
S. Jean de Vandières, abbé de Gorze, en Lorraine..... 51
S. Galmier ou Baldomer, serrurier et sous-diacre à Lyon..... 52

XXVIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 53
S. Romain, abbé de Condat, et fondateur des monastères du mont Jura..... 55
S. Guillaume Firmat..... 60
La Be Villana de Bottis..... 64
Le B. Thomas de Cori, religieux Mineur de l'Observance..... 65
Plusieurs saints ecclésiastiques et laïques qui moururent en assistant les pestiférés..... 69
La Be Antoinette ou Antonia, clarisse... 70

XXIXe JOUR.

S. Dosithée, solitaire..... 71

MARS

PREMIER JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 77
S. Albin, archevêque d'Embrun..... 79
S. David, archevêque et patron du pays de Galles..... 81
S. Aubin, évêque d'Angers..... 83
S. Siviard, abbé de Saint-Calais..... 88
S. Léon, archevêque de Rouen et martyr, patron du diocèse de Bayonne, et ses deux frères Gervais et Philippe..... 89
Se Eudoxie d'Héliopolis, pénitente..... 92
S. Adrien, S. Hermès et leurs compagnons, martyrs à Marseille..... 92
S. Abdalong, évêque de la même ville... 92

Pages.
S. Suitbert, apôtre des Frisons..... 93
S. Gervin, abbé de Saint-Riquier..... 93

II• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 95
S. Simplicien, pape..... 96
Le B. Charles le Bon, comte d'Amiens et de Flandre..... 101
Le B. Henri Suzo, de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 110
S. Joevin, coadjuteur de Saint-Paul de Léon..... 127
S. Jacob, vingt-cinquième évêque de Toul. 127

III• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 128
S. Paphnuce, solitaire, et S• Thaïs, pénitente..... 129
S. Guénolé ou Guingalois, abbé et fondateur du monastère de Landevenec.. 133
S• Cunégonde, impératrice..... 138
Les saints Héméthère et Célédoine, martyrs en Espagne..... 141
S. Calupan, reclus en Auvergne..... 141
Le B. Nicolas Albergati, cardinal..... 143

IV• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 144
S. Lucius 1er, pape et martyr..... 146
S. Casimir, duc de Lithuanie..... 149
S. Léodowald ou Léonard, évêque d'Avranches, invoqué par les charretiers. 153
S. Basin, évêque de Trèves..... 155
La V• Anne de Jésus..... 156

V• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 156
S. Virgile, religieux de Lérins, abbé de Saint-Symphorien, évêque métropolitain d'Arles..... 158
S. Drausin, évêque de Soissons, fondateur de l'abbaye de Notre-Dame... 163
S. Jean-Joseph de la Croix..... 169
S. Gérasime, solitaire en Palestine..... 185

VI• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 186
S. Chrodegand, évêque de Metz..... 188
Les 42 saints Martyrs d'Orient..... 193
S. Cyrille, général du Mont-Carmel..... 199
S• Colette ou Nicole, vierge, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire..... 202
S. Quiriace, de Trèves..... 215
S. Fridolin, abbé..... 215

Pages.
S. Cadroel, premier abbé de Saint-Clément de Metz..... 218
Le B. Humbert III, de Savoie..... 218

VII• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 219
S• Félicité, S• Perpétue et leurs compagnons..... 220
S. Paul, surnommé le Simple..... 230
S. Thomas d'Aquin, religieux dominicain et docteur de l'Eglise..... 235
S. Ardon, moine de l'abbaye d'Aniane, en Languedoc..... 271

VIII• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 272
S. Jean de Dieu, fondateur des religieux hospitaliers, dits de la Charité..... 274
S. Félix, apôtre de l'Est-Anglie..... 290
S. Humfroi, évêque et confesseur..... 290
S. Etienne, fondateur de la Congrégation d'Obasine..... 291
Le V. Jean d'Avila..... 292

IX• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 294
S. Grégoire de Nysse, évêque..... 296
S. Cyrille et S. Méthode, frères et apôtres des Slaves..... 303
S• Françoise, Romaine, veuve, fondatrice des Oblats..... 310
S• Catherine de Bologne, clarisse..... 318
S. Pacien, évêque de Barcelone, Père de l'Eglise..... 333
S• Alvère..... 334

X• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 334
Les 40 saints Martyrs de Sébaste..... 336
S. Attale, abbé de Bobbio..... 340

XI• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 343
S. Vindicien, évêque d'Arras..... 345
S. Eulogé, prêtre de Cordoue, et sainte Lucrèce, martyrs..... 352
S. Cérase, évêque d'Eause..... 355

XII• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 356
S. Paul, évêque de Léon..... 357

Pages.
S. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Eglise 360
Le V. Denis le Chartreux 384

XIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 386
Se Euphrasie ou Enpraxie, vierge dans la Thébaïde 388
S. Nicéphore, patriarche de Constantinople 393
S. Heldrad, abbé de Novalèse, en Piémont. 396
La V. Pémène, vierge 400
S. Pient, évêque de Poitiers 407
S. Rodrigue et S. Salomon, martyrs à Cordoue 408
Le B. Boniface de Savoie, évêque de Belley et de Valence, archevêque de Cantorbéry 408

XIVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 410
S. Lubin, évêque de Chartres 411
Se Mathilde, impératrice 414
Se Florentine, vierge en Espagne 421
Le B. Jean de Barastre, quinzième abbé du monastère de Saint-Eloi 423

XVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 424
S. Longin, martyr 425
S. Zacharie, pape 423
S. Aristobule, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, apôtre de la Grande-Bretagne 434
Le B. Louis Morbiole 434

XVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 435
S. Abraham, solitaire et prêtre, et Se Marie, pénitente, sa nièce 437
S. Julien, premier évêque connu de Lescar ou Béarn 447
S. Grégoire d'Armenie, évêque de Nicopolis, et solitaire en France 450
Se Eusébie ou Ysoie, abbesse d'Hamage. 455
S. Héribert, archevêque de Cologne 457
S. Jean de Sordi, évêque de Vicence 458
Le B. Laurent de l'Ordre de Saint-Benoit. 460
Le B. Torello, ermite de l'Ordre de Vallombreuse 460
Le B. Pierre de Sienne, artisan 462

XVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 463

Pages.
S. Joseph d'Arimathie 464
S. Patrice, apôtre d'Irlande 467
Se Gertrude, vierge 478
S. Agricol, évêque de Châlon-sur-Saône. 482

XVIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 483
S. Cyrille, évêque de Jérusalem 485
Se Anastasie, patricienne 493
S. Edouard II, martyr, roi d'Angleterre.. 494
S. Gabriel, archange 497
S. Frigidien ou Fridien, évêque de Lucques 497
S. Anselme, évêque de Lucques, patron de Mantoue 498
Le B. Salvador d'Orta, confesseur 499

XIXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 500
S. Joseph, époux de la Mère de Dieu 501
La Be Sybilline de Pavie et la Be Marguerite de Métola, deux pauvres aveugles du XIVe siècle 531
S. Léonce, évêque de Saintes 538
S. Landoald, missionnaire des Pays-Bas, compagnon de saint Amand 539

XXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 540
S. Wulfran, archevêque de Sens, apôtre des Frisons, patron d'Abbeville 542
S. Cuthbert, évêque de Landisfarne 547
S. Ambroise de Sienne 553
S. Martin de Dume, archevêque de Braga, en Galice, et aujourd'hui en Portugal. 558
S. Bénigne, abbé de Flay 559
Le B. Remi, évêque de Strasbourg 559
Le B. Evrard, comte de Mons 560
Les BB. Evangéliste et Pérégrin de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin 560
Le B. Jean de Parme, général des Franciscains 561
Le B. Hippolyte Galantini, fondateur de la Doctrine chrétienne, en Italie 562

XXIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers 562
S. Lupicin, abbé de Lauconne, dans le Jura 563
S. Benoît, premier abbé du Mont-Cassin, patriarche des moines d'Occident 570
Se Basilisse, Se Callinice et leurs trois compagnons 590
Se Matidie, sœur de Trajan, et la V. Droselle, fille de cet empereur 590

XXII• JOUR.

Pages.
Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 592
S. Serge-Paul, évêque de Narbonne..... 593
S• Lée, veuve... 599
S• Catherine de Suède..... 600
S. Ruf, fondateur de l'église d'Avignon... 604
S. Déogratias, évêque de Carthage..... 605

XXIII• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... .. 606
S. Victorien et plusieurs autres saints martyrs..... 608
S. Toribio ou Turibe, archevêque de Lima..... 609
S, Libérat, martyr..... 613
S• Philotée, vierge..... 613
Le B. Joseph Oriol..... 614

XXIV• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 616
S. Siméon ou Simon, enfant, martyr..... 617
S. Guillaume de Norwich, martyr en Angleterre..... 618
Notre-Dame de l'Epine au diocèse de Châlons 619

XXV• JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 621
L'Annonciation de la sainte Vierge et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 623
S. Erbland ou Hermeland, abbé..... 630
S. Richard, enfant, martyr..... 534
S. Melchisédech, roi de Salem..... 636
Le patriarche Isaac..... 637
S. Disme, le bon larron..... 637
S. Quirin de Tégernsée, martyr 638
S. Irénée, évêque de Sirmium, martyr. .. 639
S. Humbert de Marolles ou Maroilles, prêtre et religieux..... 640
S. Cessateur ou Cézadre, évêque de Limoges 642
S. Baronce et S. Dizier, ermites 642
Notre-Dame du Puy et Notre-Dame de France 643
Notre-Dame de Lourdes..... 649

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

S. Abdalong, évêque de Marseille. 1 mars. 92
S. Abraham, solitaire et prêtre et Sᵉ Marie, pénitente, sa nièce ..... 16 — 437
Sᵉ Adeltrude, abbesse de Maubeuge ..... 25 févr. 30
S. Adrien, S. Hermès et leurs compagnons, martyrs à Marseille ..... 1 mars 92
S. Agricol, évêque de Châlon-sur-Saône ..... 15 — 482
S. Agricole, évêque de Nevers.... 26 févr. 43
S. Albin, archevêque d'Embrun .. 1 mars. 79
Sᵉ Alvère ..... 9 — 334
S. Ambroise de Sienne ..... 20 — 553
Sᵉ Anastasie, patricienne..... 18 — 493
La Vᵉ Anne de Jésus ..... 4 — 156
L'*Annonciation* de la sainte Vierge et l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 25 — 623
S. Anselme, évêque de Lucques, patron de Mantoue..... 18 — 498
La Bᵉ Antoinette ou Antonia, clarisse ..... 28 févr. 70
La Bᵉ Antonia ou Antoinette, clarisse ..... 28 — 70
S. Ardon, moine de l'abbaye d'Aniane, en Languedoc..... 7 mars. 271
S. Arigle ou Arille (Agricole), évêque de Nevers..... 26 févr. 43
S. Arille ou Arigle (Agricole), évêque de Nevers..... 26 — 43
S. Aristobule, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, apôtre de la Grande-Bretagne..... 15 mars. 434
S. Attale, abbé de Bobbio..... 18 — 340
S. Aubin, évêque d'Angers..... 1 — 83
S. Auspice, cinquième évêque de Toul..... 26 févr. 39
S. Avertan, religieux carme..... 25 — 31

B

S. Baldomer ou S. Galmier, serrurier et sous-diacre à Lyon .. 27 — 52
S. Baronce et S. Dizier, ermites.. 25 mars. 642
Sᵉ Basilisse, Sᵉ Callinice et leurs trois compagnons..... 21 — 590
S. Basin, évêque de Trèves..... 4 mars. 155
S. Bénigne, abbé de Flay..... 20 — 559
S. Benoît, premier abbé du Mont-Cassin, patriarche des moines d'Occident..... 21 — 570
Le B. Boniface de Savoie, évêque de Belley et de Valence, archevêque de Cantorbéry..... 13 — 408

C

S. Cadroel, premier abbé de Saint-Clément de Metz..... 6 — 218
Sᵉ Callinice, Sᵉ Basilisse et leurs trois compagnons..... 21 — 590
S. Calupan, reclus en Auvergne.. 3 — 141
S. Casimir, duc de Lithuanie.... 4 — 149
Sᵉ Catherine de Bologne, clarisse. 9 — 318
Sᵉ Catherine de Suède..... 22 — 600
S. Célédoine et S. Héméthère, martyrs en Espagne..... 3 — 141
S. Cérase, évêque d'Eanse..... 11 — 355
S. Césaire, médecin ..... 25 févr. 27
S. Cessateur ou Cézadre, évêque de Limoges..... 25 mars. 642
S. Cézadre ou Cessateur, évêque de Limoges..... 25 — 642
Le B. Charles le Bon, comte d'Amiens et de Flandre..... 2 — 101
S. Chrodegand, évêque de Metz.. 6 — 188
Sᵉ Colette ou Nicole, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire ..... 6 — 202
Sᵉ Cunégonde, impératrice..... 3 — 138
S. Cuthbert, évêque de Lindisfarne..... 20 — 547
S. Cyrille, évêque de Jérusalem.. 18 — 485
S. Cyrille et S. Méthode, frères et apôtres des Slaves..... 9 — 303
S. Cyrille, général du Mont-Carmel..... 6 — 199

D

S. David, archevêque et patron du pays de Galles..... 1 — 81
Le V. Denis le Chartreux..... 12 — 384
S. Déogratias, évêque de Carthage 22 — 605
S. Dizier et S. Baronce, ermites.. 25 — 642
S. Dismé, le bon Larron..... 25 — 637

Pages.

S. Dositbée, solitaire..... 29 févr. 71
S. Drausin, évêque de Soissons, fondateur de l'abbaye de Notre-Dame..... 5 mars. 164
La Ve Droselle, fille de Trajau et Se Matidie, sœur de cet empereur 21 — 590

E

Se Eartongale, religieuse de Sainte-Fare..... 26 févr. 43
(Plusieurs saints) *Ecclésiastiques et laïques* qui moururent en assistant les pestiférés..... 28 — 69
S. Edouard II, martyr, roi d'Angleterre..... 18 mars. 494
L'*Epine* (Notre-Dame de), au diocèse de Châlons..... 24 — 619
S. Erbland ou Hermeland, abbé... 25 — 630
S. Ethelbert, premier roi chrétien des Angles ou Anglais..... 24 févr. 17
S. Etienne, fondateur de la Congrégation d'Obasine..... 8 mars. 291
Se Eudoxie d'Héliopolis, pénitente 1 — 92
S. Euloge, prêtre de Cordoue, et Se Lucrèce, martyrs..... 11 — 352
Se Euphrasie ou Eupraxie, vierge dans la Thébaïde..... 13 — 388
Se Eupraxie ou Euphrasie, vierge dans la Thébaïde..... 13 — 388
Se Eusébie ou Ysoie, abbesse d'Hamage..... 16 — 455
Les BB. Evangéliste et Pérégrin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 20 — 560
Le B. Evrard, comte de Mons.... 20 — 560

F

Se Félicité, Se Perpétue et leurs compagnons..... 7 — 220
S. Félix III, pape..... 25 févr. 19
S. Félix, apôtre de l'Est-Anglie... 8 mars. 290
Se Florentine, vierge en Espagne 14 — 421
France (N.-D. de) et Notre-Dame du Puy..... 25 — 643
Se Françoise, Romaine, veuve, fondatrice des Oblats..... 9 — 310
S. Fridien ou Frigidien, évêque de Lucques..... 18 — 497
S. Fridolin, abbé..... 6 — 215
S. Frigidien ou Fridien, évêque de Lucques..... 18 — 497

G

S. Gabriel, archange..... 18 — 497
S. Galmier ou Baldomer, serrurier et sous-diacre à Lyon..... 27 févr. 52
S. Gérasime, solitaire en Palestine..... 5 mars 185
S. Gerland, évêque de Girgenti... 25 févr. 25
Se Gertrude, vierge..... 17 mars. 478
S. Gervais, frère de saint Léon, archevêque de Rouen et martyr, patron du diocèse de Bayonne..... 1 mars. 89
S. Gervin, abbé de Saint-Riquier. 1 — 93
S. Grégoire de Nysse, évêque... 9 — 296
S. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Eglise..... 12 — 360
S. Grégoire d'Arménie, évêque de Nicopolis et solitaire en France..... 16 — 450
S. Guénolé ou Guingalois, abbé et fondateur du monastère de Landevenec..... 3 — 133
S. Guillaume de Norwich, martyr en Angleterre..... 24 — 619
S. Guillaume Firmat..... 28 févr. 60
S. Guingalois ou Guénolé, abbé et fondateur du monastère de Lendevenec..... 3 mars. 133

H

S. Heldrad, abbé de Novalèse, en Piémont..... 13 — 390
S. Héméthère et S. Célédoine, martyrs en Espagne..... 3 — 141
Le B. Henri Suzo, de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 2 — 110
S. Héribert, archevêque de Cologne..... 16 — 457
S. Hermeland ou Erbland, abbé.. 25 — 630
S. Hermès, S. Adrien, et leurs compagnons, martyrs à Marseille..... 1 — 92
Le B. Hippolyte Galantini, fondateur de l'Ordre de la Doctrine chrétienne en Italie.... 20 — 562
Le B. Humbert III de Savoie.... 6 — 218
S. Humbert de Morolles ou Maroilles, prêtre et religieux... 25 — 640
S. Humfroi, évêque et confesseur. 8 — 290

I

Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ et Annonciation de la sainte Vierge..... 25 — 623
Se Irène, vierge, et S. Porphyre, évêque de Gaza..... 26 févr. 35
S. Irénée, évêque de Sirmium, martyr..... 25 — 639
Le patriarche Isaac..... 25 — 637

J

S. Jacob, vingt-cinquième évêque de Toul..... 2 — 127
S. Jean de Vandières, abbé de Gorze, en Lorraine..... 27 févr. 51
S. Jean de Dieu, fondateur des religieux hospitaliers, dits de la Charité..... 8 mars. 274
S. Jean-Joseph de la Croix..... 5 — 109
Le V. Jean d'Avila..... 8 — 292

Pages.

Le B. Jean de Barastre, quinzième abbé du monastère de Saint-Eloi..... 14 mars. 423
Le B. Jean de Parme, général des Franciscains..... 20 — 561
S. Jean de Sordi, évêque de Vicence..... 16 — 458
S. Joevin, coadjuteur de saint Paul de Léon..... 2 — 127
S. Joseph, époux de la Mère de Dieu..... 19 — 501
S. Joseph d'Arimathie..... 17 — 464
Le B. Joseph Oriol..... 23 — 614
S. Julien, premier évêque connu de Lescar ou Béarn..... 16 — 447

L

S. Landoald, missionnaire des Pays-Bas, compagnon de S. Amand..... 19 — 539
Le B. Laurent, de l'Ordre de Saint-Benoît..... 16 — 460
S. Léandre, archevêque de Séville 27 févr. 46
Sᵉ Lée, veuve..... 22 mars. 599
S. Léobard ou Leuvart, abbé, fondateur de l'abbaye de Marmoutier, en Alsace..... 25 févr. 28
S. Léodowald ou Léouard, évêque d'Avranches, invoqué par les charretiers..... 4 — 154
Le B. Léon, abbé de Saint-Bertin 26 févr. 44
S. Léon, archevêque de Rouen et martyr, patron du diocèse de Bayonne, et ses deux frères Gervais et Philippe..... 1 mars. 89
S. Léonard ou Léodowald, évêque d'Avranches, invoqué par les charretiers..... 4 — 153
S. Léonce, évêque de Saintes ... 19 — 588
S. Leuvart ou Leobard, abbé, fondateur de l'abbaye de Marmoutier, en Alsace..... 25 févr. 28
S. Libérat, martyr..... 23 mars. 613
S. Longin, martyr..... 15 — 425
Le B. Louis Morbiole..... 15 — 434
Lourdes (Notre-Dame de)..... 25 — 649
S. Lubin, évêque de Chartres... 14 — 411
S. Lucius Iᵉʳ, pape et martyr.... 4 — 146
S. Lupicin, abbé de Lauconne, dans le Jura..... 21 — 563

M

La Bᵉ Marguerite de Métola et la Bᵉ Sybilline de Pavie, deux pauvres aveugles du XIVᵉ siècle..... 19 — 531
Sᵉ Marie, pénitente et S. Abraham, solitaire et prêtre, son oncle. 16 — 437
S. Martin de Dume, archevêque de Braga, en Galice, et aujourd'hui en Portugal..... 20 — 558
(Les 40 saints) *Martyrs* de Sébaste..... 10 — 336

Pages.

(Les 42 saints) *Martyrs* d'Orient. 6 mars. 195
S. Matthias, Apôtre..... 24 févr. 2
Sᵉ Mathilde, impératrice..... 14 mars. 414
Sᵉ Matidie, sœur de Trajan, et la V. Droselle, fille de cet empereur..... 24 — 590
S. Melchisédech, roi de Salem... 25 — 636
S. Méthode et S. Cyrille, frères et apôtres des Slaves..... 9 — 303

N

S. Nicéphore, patriarche de Constantinople..... 13 — 393
Sᵉ Nicole ou Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire.. 6 — 202
Le B. Nicolas Albergati, cardinal. 3 — 143
Notre-Dame de l'Epine, au diocèse de Châlons..... 24 — 619
Notre-Dame de Lourdes..... 25 — 649
Notre-Dame du Puy et Notre-Dame de France..... 25 — 643

P

S. Pacien, évêque de Barcelone, Père de l'Eglise..... 9 — 333
S. Paphnuce, solitaire, et sainte Thaïs, pénitente..... 3 — 129
S. Patrice, apôtre d'Irlande..... 17 — 467
S. Paul, surnommé le Simple.... 7 — 230
S. Paul, évêque de Léon..... 12 — 357
La Vᵉ Pémène, vierge..... 13 — 400
Les BB. Pérégrin et Evangéliste, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 20 — 560
Sᵉ Perpétue, Sᵉ Félicité et leurs compagnons..... 7 — 220
S. Philippe, frère de saint Léon, archevêque de Rouen et martyr, patron du diocèse de Bayonne..... 1 — 89
Sᵉ Philotée, vierge..... 23 — 614
S. Pient, évêque de Poitiers..... 13 — 407
Le B. Pierre de Sienne, artisan .. 16 — 462
S. Porphyre, évêque de Gaza, et Sᵉ Irène, vierge..... 26 févr. 35
Puy (Notre-Dame du) et Notre-Dame de France..... 25 mars. 643

Q

S. Quiriace, de Trèves..... 6 — 215
S. Quirin de Tégernsée, martyr.. 25 — 638

R

Le B. Remi, évêque de Strasbourg 20 — 559
S. Richard, enfant, martyr..... 25 — 634
Le B. Robert d'Arbrisselle..... 24 févr. 4
S. Rodrigue et S. Salomon, martyrs à Cordoue..... 13 mars. 408
S. Romain, abbé de Condat et fondateur des monastères du mont Jura..... 28 févr. 55

Pages.

S. Ruf, fondateur de l'Eglise d'Avignon..... 22 mars. 604

S

S. Salomon et S. Rodrigue, martyrs à Cordoue..... 13 — 408
Le B. Salvator d'Orta, confesseur 18 — 499
Le B. Sébastien d'Apparitio, entrepreneur de travaux publics 25 févr. 32
S. Serge-Paul, évêque de Narbonne..... 22 mars. 593
S. Serge, martyr à Césarée, en Cappadoce..... 24 févr. 16
S. Siméon ou Simon, enfant, martyr..... 24 mars. 617
S. Simon ou Siméon, enfant, martyr..... 24 — 617
S. Simplicius, pape..... 2 — 96
S. Sivrard, abbé de Saint-Calais. 1 — 88
S. Suitbert, apôtre des Frisons... 1 — 93
La Bᵉ Sybilline de Pavie et la Bᵉ Marguerite de Métola, deux pauvres aveugles du XIVᵉ siècle..... 19 — 531

T

S. Taraise, patriarche de Constantinople..... 25 févr. 22
Sᵉ Thaïs, pénitente, et S. Paphnuce, solitaire..... 3 — 129
S. Thomas d'Aquin, religieux dominicain et docteur de l'Eglise..... 7 mars. 235
Le B. Thomas de Cori, religieux Mineur de l'Observance..... 28 févr. 65
Le B. Torello, ermite de l'Ordre de Vallombreuse..... 16 mars. 460
S. Toribio ou Turibe, archevêque de Lima..... 23 — 609
S. Turibe ou Toribio, archevêque de Lima..... 23 — 609

V

S. Victor de Plancy, prêtre et ermite..... 26 févr. 40
S. Victorien et plusieurs autres saints martyrs..... 23 mars. 608
La Bᵉ Villana de Bottis..... 28 févr. 64
S. Vindicien, évêque d'Arras..... 11 mars. 345
S. Virgile, religieux de Lérins, abbé de Saint-Symphorien et évêque métropolitain d'Arles. 5 — 158

W

S. Wulfran, archevêque de Sens, apôtre des Frisons, patron d'Abbeville..... 20 — 542

Y

Sᵉ Ysoie ou Eusébie, abbesse d'Hamage..... 16 — 455

Z

S. Zacharie, pape..... 15 — 428

FIN DES TABLES DU TOME TROISIÈME.

TRANSFERRED
BIBLIOTHECA

Bar-le-Duc — Typographie —, Schorderet et Cᵉ.

BX 4655 .G84 1888
v.3 SMC
Guerin, abbe (Paul),
b. 1830.
Les petits Bollandistes
: vies des saints de
AWV-2912 (awsk)